

Intégrale Hercule Poïrot volume 3

Agatha Christie

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

L'INTÉGRALE

- VI -

Agatha
Christie

HERCULE POIROT

- volume 3 -

La Mort dans les nuages
Meurtre en Mésopotamie
A.B.C. contre Poirot
Cartes sur table
Témoïn muet



L'INTÉGRALE

*Agatha
Christie*

HERCULE POIROT
Volume 3



Editions du Masque
17, rue Jacob 75006 Paris

La Mort dans les nuages
Meurtre en Mésopotamie
A.B.C. contre Poirot
Cartes sur table
Témoin muet

Postfaces de Jacques Baudou

*Tous les romans d'Agatha Christie
sont disponibles aux Éditions du Masque*

ISBN : 978-2-7024-4693-5

Agatha Christie, Poirot and the Agatha Christie signature are registered trademarks
of Agatha Christie Limited in the UK and/or elsewhere.

All rights reserved.

© 2016, Éditions du Masque, département des Éditions Jean-Claude Lattès,
pour cette édition.

Tous droits réservés

1935
La Mort dans les nuages

—

Traduction révisée
d'Alexis Champon

Titre de l'édition originale :
Death in the Clouds
publiée par HarperCollinsPublishers

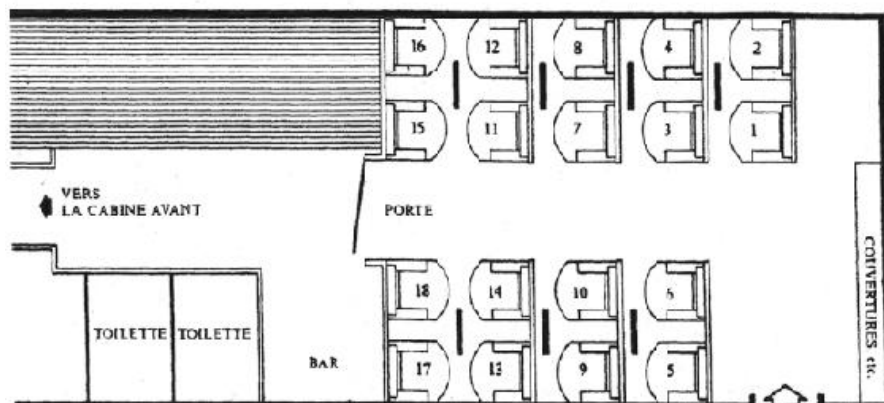
Copyright © 1935 Agatha Christie Limited.
All rights reserved.

© 2012, Éditions du Masque, département des Éditions Jean-Claude Lattès,
pour la traduction française.

Tous droits réservés

Pour Ordmond Beadle

CABINE ARRIÈRE DU PROMÉTHÉE



Fauvultis:

2. Madame Giselle

4. James Ryder

5. M. Armand Dupont

6. M. Jean Dupont

8. Daniel Clancy

9. Hercule Poirot

10. Dr Bryant

12. Norman Gale

13. Lady Horbury

16. Jane Grey

17. L. honorable

Venetia Kerr

DE PARIS À CROYDON

Par un chaud soleil de septembre, sur l'aéroport du Bourget, les passagers se dirigeaient vers le *Prométhée*, prêt à décoller pour Croydon.

Jane Grey fut l'une des dernières à entrer et gagna sa place, la n° 16. Quelques passagers franchissaient encore la porte centrale, et passaient devant la kitchenette et les deux toilettes pour aller à l'avant de l'appareil. Presque tout le monde était déjà installé. De l'autre côté de la travée, les murmures allaient bon train et une voix féminine haut perchée dominait le brouhaha. Jane sourit. Elle connaissait bien ce genre de voix.

— Ma chère... Quelle surprise... si je m'attendais... Où ça ? Juanles-Pins ? Oh ! oui... Non... Le Pinet... c'est la même faune, oui. Mais bien sûr, asseyez-vous à côté de moi. Non ? Qui ? Oh ! je comprends...

Une voix d'homme maintenant, polie, étrangère :

— ... avec le plus grand plaisir, madame.

Jane le regarda du coin de l'œil.

Un petit homme d'un certain âge, aux grosses moustaches et au crâne d'œuf, ramassait ses affaires et libérait aimablement le siège situé sur la même rangée que le sien, de l'autre côté du couloir.

Jane tourna légèrement la tête et aperçut les deux femmes dont la rencontre imprévue avait suscité de sa part ce geste courtois. L'allusion au Pinet avait éveillé sa curiosité car elle y avait séjourné, elle aussi.

Elle se souvenait très bien de l'une des deux femmes, qu'elle avait vue pour la dernière fois à une table de baccara, croisant et décroisant ses petites mains, rougissant et pâlisant tour à tour sous son délicat maquillage de porcelaine de Saxe. Avec un petit effort, elle aurait pu se rappeler son nom. Elle le tenait d'une amie qui avait ajouté : « C'est une lady, mais pas une vraie... je crois qu'elle était danseuse de music-hall, ou quelque chose de ce genre. »

Maisie, masseuse renommée pour son habileté à faire disparaître les chairs superflues, avait dit ça avec un profond mépris.

L'autre femme, en revanche, avait l'air d'en être vraiment une. «

L'aristocrate férue d'équitation », pensa Jane qui oublia aussitôt les deux dames pour contempler ce qu'elle pouvait de l'aéroport du Bourget à travers le hublot. D'autres appareils se trouvaient sur la piste d'atterrissage. L'un d'eux ressemblait à un énorme mille-pattes métallique.

Elle était déterminée à regarder n'importe où sauf en face d'elle. Un jeune homme s'y trouvait assis, vêtu d'un pull-over bleu pervenche très voyant. Si elle portait les yeux plus haut que le pull-over, elle risquait de croiser son regard, et il n'en était pas question !

Les mécaniciens crièrent en français, les moteurs vrombirent, se turent, vrombirent de nouveau ; on ôta les cales, l'appareil se mit en route.

Jane retint sa respiration. Ce n'était que son deuxième vol et cela l'émouvait encore. On aurait dit... on aurait dit qu'ils allaient foncer sur cette espèce de barrière, mais non, ils décollaient, l'appareil tournait dans le ciel, au-dessus du Bourget.

Le vol Paris-Croydon de la mi-journée venait de partir avec vingt et un passagers à bord, dix dans la cabine avant et onze à l'arrière, deux pilotes et deux stewards. Le bruit des moteurs était bien assourdi. Inutile de se mettre du coton dans les oreilles. Néanmoins, le bruit était suffisant pour décourager la conversation et encourager la réflexion.

Quand l'avion survola la France en direction de la Manche, les passagers de la cabine arrière étaient tous occupés par leurs propres pensées.

Jane Grey se disait : « Non, je ne le regarderai pas... Non, il ne vaut mieux pas. Je vais continuer à regarder par le hublot et réfléchir. Je vais choisir quelque chose de précis... C'est la meilleure manière de garder la tête froide. Je vais commencer par le commencement et tout récapituler. »

Elle se reporta résolument en esprit à ce qu'elle appelait le commencement, c'est-à-dire l'achat d'un billet de loterie irlandaise. À la vérité elle avait fait une folie, mais une folie bien excitante.

Dans le salon de coiffure où travaillaient Jane et cinq autres jeunes femmes, on avait beaucoup ri et beaucoup plaisanté.

— Que ferais-tu si tu gagnais, mon chou ?

— Oh, je sais très bien ce que je ferais.

Projets, châteaux en Espagne, taquineries sans fin...

Certes, elle n'avait pas gagné le gros lot. Mais elle avait tout de même gagné cent livres.

Cent livres.

— Dépenses-en la moitié, mon chou, et garde le reste pour les mauvais jours... On ne sait jamais...

— À ta place, je m'achèterais un manteau de fourrure, un manteau

magnifique.

— Pourquoi pas une croisière ?

La croisière l'avait tentée un instant mais à la fin, elle était revenue à sa première idée : une semaine au Pinet. Elle voyait tant de ses clientes aller au Pinet, ou revenir du Pinet... Tout en tapotant leurs ondulations et en prononçant machinalement les banalités habituelles – « Voyons, de quand date votre permanente, madame ? » « Vos cheveux sont d'une couleur si rare, madame » « Quel bel été nous avons eu, n'est-ce pas madame ? » – Jane se disait : « Pourquoi diable est-ce que, moi, je ne peux pas aller au Pinet ? » Eh bien, maintenant elle le pouvait.

Sa garde-robe ne posait aucun problème. Jane, comme la plupart des Londoniennes travaillant dans le commerce de luxe, pouvait accomplir des merveilles d'élégance pour des sommes ridicules. Son maquillage, ses ongles, sa coiffure étaient sans reproche.

Jane était partie pour le Pinet.

Était-il possible que pour elle, maintenant, ces dix jours au Pinet se réduisent à un seul incident ?

Un incident qui s'était produit à la roulette. Pour le plaisir de jouer, Jane s'octroyait chaque soir une certaine somme à ne pas dépasser. En dépit de la croyance établie, Jane n'avait pas connu la chance des débutants. C'était son quatrième jour et la dernière mise de la soirée. Jusqu'à présent, elle avait prudemment parié sur la couleur ou sur *passe* et *manque*. Elle avait gagné un peu et perdu plus encore. Maintenant, ses jetons en main, elle hésitait.

Restaient deux numéros sur lesquels personne n'avait parié, le cinq et le six. Devait-elle déposer sa dernière mise sur l'un d'eux ? Et si oui, sur lequel ? Le cinq ? Le six ? Comment le sentait-elle ?

Le cinq, le cinq allait sortir. On lança la boule. Jane avança la main. Le six. Elle avait misé sur le six.

Juste à temps. Au moment même où elle jouait le six, quelqu'un en face d'elle, jouait le cinq.

— Rien ne va plus, annonça le croupier.

La boule cliqueta, puis s'immobilisa.

— Le cinq, rouge, impair et manque.

Jane en aurait pleuré de dépit. Le croupier ramassa les jetons et paya les mises. L'homme en face d'elle lui dit :

— Vous ne ramenez pas ce qui vous revient ?

— À moi ?

— Oui.

— Mais j'ai joué le six.

— Pas du tout. J'ai misé sur le six et vous sur le cinq.

Il lui sourit, un sourire très séduisant. Dents blanches, visage bronzé, yeux bleus, cheveux courts et bouclés.

Perplexe, Jane ramassa ses gains. Était-ce vrai ? Elle ne savait plus. Peut-être avait-elle réellement misé sur le cinq ? Ne sachant que croire, elle dévisagea l'inconnu qui lui sourit, très à l'aise.

— Bien, dit-il. Laissez traîner quelque chose sur cette table et quelqu'un qui n'y a pas droit l'empochera aussitôt. C'est un vieux truc.

Puis, après un amical signe de tête, il s'éloigna. Ça aussi c'était très bien de sa part. Sinon, elle aurait pu penser qu'il lui abandonnait ses gains pour faire sa connaissance. Mais ce n'était pas son genre. C'était un garçon bien... (et maintenant il était là, assis en face d'elle).

C'était fini, l'argent dépensé ces deux dernières journées (plutôt décevantes) à Paris, et à présent retour à la maison en avion.

Et ensuite ?

« Stop ! se dit Jane à elle-même. Ne pense pas à ce qui va arriver ensuite. Tu vas encore t'énerver. »

Les deux femmes avaient cessé de bavarder.

Jane regarda de leur côté. La femme au teint de porcelaine poussa une exclamation agacée en constatant qu'elle s'était cassé un ongle. Elle sonna le steward en uniforme blanc :

— Demandez à ma femme de chambre de venir. Elle est dans l'autre cabine.

— Tout de suite, madame.

Le steward s'éclipsa, déférent, rapide, efficace. Une jeune Française brune, habillée de noir, apparut, un petit coffret à bijoux à la main.

Lady Horbury lui adressa la parole en français :

— Madeleine, apportez-moi ma mallette de cuir rouge.

La domestique alla jusqu'au bout de la travée, là où s'entassaient des sacs et des couvertures. Elle revint avec un nécessaire de toilette rouge. Cicely Horbury le prit et la congédia.

— Ce sera tout, Madeleine. Je le garderai avec moi.

La femme de chambre disparut de nouveau. Lady Horbury ouvrit la mallette luxueusement garnie et en sortit une lime à ongles. Puis elle s'examina longuement et avec attention dans un petit miroir, fit ici et là quelques raccords de poudre et de rouge à lèvres.

Jane eut un sourire de mépris et regarda plus loin.

Derrière les deux femmes se trouvait le petit étranger qui avait cédé sa place à l'« aristocrate ». Emmitouflé dans un cache-nez superflu, il semblait profondément endormi. Sans doute alerté par le regard scrutateur de Jane, il ouvrit les yeux, l'observa un instant, puis replongea dans le sommeil.

À côté de lui était assis un homme de grande taille, aux cheveux gris et à l'air autoritaire. Un étui à flûte ouvert devant lui, il nettoyait son instrument avec amour. Étrange, songea Jane, il a plutôt l'air d'un médecin ou d'un avocat que d'un musicien.

Derrière eux, se trouvaient deux Français, l'un barbu, l'autre

beaucoup plus jeune, son fils peut-être. Ils parlaient et gesticulaient avec animation.

De son côté, elle avait la vue bouchée par l'homme au pull-over bleu, celui que, pour une raison idiote, elle était déterminée à ne pas regarder.

« Ridicule de se sentir si... si excitée. On dirait que j'ai dix-sept ans », pensa Jane, écœurée.

En face d'elle, Norman Gale pensait :

« Elle est jolie, vraiment très jolie. Elle se souvient parfaitement de moi. Elle semblait si déçue quand le croupier a ramassé sa mise. Rien que pour voir son plaisir quand elle a cru avoir gagné, cela valait la peine. J'ai très bien manœuvré... Elle est très séduisante quand elle sourit. Pas de pyorrhée. Des gencives et des dents saines... Dieu ! j'en suis tout excité. Du calme, mon garçon... »

Au steward qui lui présentait le menu, il répondit : « Je prendrai la langue froide. »

La comtesse de Horbury pensait :

« Que faire, mon Dieu ? Je suis dans de beaux draps... Je ne vois qu'une issue. Si seulement j'en avais le courage ! Est-ce que j'en suis capable ? J'ai les nerfs en pelote. C'est la cocaïne. Pourquoi diable me suis-je mise à la coke ? J'ai une mine épouvantable, absolument épouvantable. Et la présence de cette chipie de Venetia Kerr n'arrange rien. Elle me regarde toujours comme si je la dégoûtais. Elle voulait Stephen. Eh bien, elle ne l'a pas eu ! Sa longue figure me tape sur les nerfs. Une vraie tête de cheval. Je déteste ces aristocrates. Mon Dieu, que faire ? Il faut que je me décide. Cette vieille garce ne plaisantait pas... »

Elle alluma une cigarette au bout d'un long fume-cigarette. Ses mains tremblaient légèrement.

L'honorable Venetia Kerr pensait :

« Une sale petite catin, voilà ce qu'elle est ! C'est peut-être une virtuose de la technique, n'empêche qu'elle sera encore et toujours une catin. Pauvre vieux Stephen... si seulement il pouvait se débarrasser d'elle... »

Elle aussi sortit une cigarette. Elle laissa Cicely Horbury la lui allumer.

— Désolé, mesdames, intervint le steward, il est interdit de fumer.

— Oh ! la barbe ! s'exclama Cicely Horbury.

Hercule Poirot pensait :

« Cette petite est jolie. Et elle a un menton volontaire. Qu'est-ce qui lui crée tant de soucis ? Et pourquoi s'obstine-t-elle à ne pas regarder le charmant jeune homme en face d'elle ? Pourtant, elle est très sensible à sa présence, et lui à la sienne. (Il y eut un trou d'air.) Oh, mon estomac ! » se dit-il en fermant résolument les yeux.

À côté de lui, le Dr Bryant caressait sa flûte d'une main nerveuse en pensant :

« Je n'arrive pas à me décider, non, je n'y arrive pas... C'est un tournant dans ma carrière... »

Il sortit fébrilement sa flûte de son étui et la caressa avec amour... La musique... Avec la musique, on oubliait tous ses ennuis. Il porta la flûte à ses lèvres en souriant, puis la reposa. Le petit homme à moustache qui était à côté de lui dormait profondément. À un moment donné, lorsque l'avion les avait un peu secoués, il était carrément devenu vert. Le Dr Bryant, quant à lui, se félicitait de n'avoir jamais ni mal de l'air, ni mal de mer, ni mal des transports d'aucune sorte.

M. Dupont père se tourna surexcité, et cria à M. Dupont fils, assis à côté de lui :

— Il n'y a aucun doute possible. Ils se trompent tous... les Allemands, les Américains, les Anglais ! Toutes leurs datations de poteries préhistoriques sont fausses. Prends les Samarra par exemple...

Jean Dupont, un grand blond, rétorqua avec un faux air nonchalant :

— Il faut tenir compte des différentes provenances : Telle Halaf, Sakje Geuze...

Et la discussion se poursuivit.

Armand Dupont ouvrit brutalement un attaché-case en piteux état :

— Regarde ces pipes kurdes qu'on fabrique aujourd'hui. À peu de choses près, elles sont décorées comme il y a 5 000 ans.

Son geste éloquent faillit balayer le plateau que le steward plaçait devant lui.

M. Clancy, l'auteur de romans policiers assis derrière Norman Gale, se leva, se dirigea vers le fond de l'appareil, sortit un horaire des trains de la poche de son imperméable et retourna à sa place étudier un alibi compliqué à des fins professionnelles.

À côté de lui, M. Ryder pensait :

« Il va falloir que je me débrouille mais ça ne sera pas facile. Je ne vois pas où je vais trouver le fric pour payer les prochains dividendes... Si nous laissons passer l'échéance, ça va mettre le feu aux poudres... oh, Seigneur ! »

Norman Gale se leva pour aller aux toilettes. Dès qu'il fut parti, Jane sortit son miroir et se regarda avec anxiété. Elle se poudra et remit un peu de rouge à lèvres.

Un steward déposa une tasse de café devant elle.

Jane regarda par le hublot. En bas la Manche était bleue et scintillait.

Une guêpe se mit à bourdonner autour de la tête de M. Clancy alors qu'il étudiait le 19 h 55 au départ de Tzaribrod. Il la chassa

machinalement. Elle s'en alla explorer les tasses à café des Dupont.

Jean Dupont la tua net.

La paix régnait dans l'appareil. Les conversations avaient cessé mais les pensées poursuivaient leur cours.

Tout à fait au fond, dans le siège n ° 2, Madame Giselle dodelinait de la tête. On aurait pu la croire endormie. Mais elle ne dormait pas. Elle ne parlait pas plus qu'elle ne songeait.

Madame Giselle était morte...

LA DÉCOUVERTE

Henry Mitchell, le steward en chef, déposa rapidement les additions sur les tablettes des passagers. Dans une demi-heure, on atteindrait Croydon. Il ramassa ensuite pièces et billets en s'inclinant : « Merci, monsieur. Merci, madame. » Il dut patienter quelques instants devant la table des Français, trop occupés à discuter et à gesticuler. Sans compter qu'il n'y avait sans doute pas de pourboire à attendre de ces deux-là, se dit-il tristement. Deux des passagers étaient endormis – le petit homme à la moustache et la vieille dame du fond. Celle-ci laissait de bons pourboires pourtant. Il se la rappelait, elle avait déjà fait la traversée plusieurs fois. Il se retint cependant de la réveiller.

Le petit homme à la grosse moustache ouvrit l'œil et paya la bouteille d'eau minérale et les biscuits qui étaient tout ce qu'il avait pris.

Mitchell laissa dormir la passagère aussi longtemps qu'il put. Cinq minutes avant d'arriver à Croydon, il se pencha vers elle :

— Excusez-moi, madame. Votre addition.

Il posa la main avec déférence sur son épaule. Elle ne se réveilla pas. Il appuya plus fort et la secoua gentiment. Pour tout résultat, elle s'affaissa de façon inattendue sur son siège. Mitchell se pencha sur elle, puis se redressa, tout pâle.

Albert Davis, son second, s'exclama :

— Quoi ! Tu veux rire ?

— Non, c'est la vérité.

Mitchell était blanc. Il tremblait.

— Tu en es sûr, Henry ?

— Sûr à cent pour cent. Du moins... enfin, ça pourrait être une attaque...

— Nous serons à Croydon dans quelques minutes.

— Si elle est seulement évanouie...

Après un moment d'hésitation, ils se décidèrent. Mitchell retourna à l'arrière et passa de place en place en murmurant d'un ton confidentiel :

— Excusez-moi, monsieur, vous ne seriez pas médecin, par hasard ?

— Je suis dentiste, dit Norman Gale en s'apprêtant à se lever. Si je peux faire quelque chose...

— Je suis médecin, déclara le Dr Bryant. Que se passe-t-il ?

— Il y a une dame, là, dans le fond... elle n'a pas l'air bien.

Bryant se leva et accompagna le steward. Le petit homme à la moustache les suivit sans se faire remarquer.

Le médecin se pencha sur le siège n ° 2 où se trouvait blottie une femme d'un certain âge, assez corpulente et tout habillée de noir.

L'auscultation fut brève.

— Elle est morte, déclara-t-il.

— De quoi, à votre avis ? demanda Mitchell. Une espèce d'attaque ?

— Impossible de le dire sans un examen plus approfondi. Quand l'avez-vous vue pour la dernière fois ?... Vivante, j'entends.

Mitchell réfléchit.

— Elle allait bien quand je lui ai apporté son café.

— Quand ça ?

— Ma foi, il y a trois quarts d'heure, quelque chose comme ça. Ensuite, quand je lui ai apporté sa note, j'ai cru qu'elle dormait...

— Elle est morte depuis une demi-heure au moins, dit Bryant.

Leur conciliabule commençait à provoquer la curiosité. Des têtes se dressaient autour d'eux, des cous s'allongeaient pour essayer d'entendre.

— Je suppose qu'elle a eu une sorte d'attaque, suggéra Mitchell avec espoir.

Il ne voulait pas en démordre.

La sœur de sa femme avait eu des attaques. Une attaque, c'était pour lui quelque chose de familier, quelque chose que tout le monde pouvait comprendre.

Mais le Dr Bryant ne voulait pas se compromettre. Il se contenta de hocher la tête d'un air énigmatique.

Il entendit une voix. La voix de l'homme emmitouflé, à la moustache.

— Elle porte une marque sur le cou.

Il avait dit ça d'un ton d'excuse, conscient de s'adresser à plus compétent que soi.

— C'est exact, confirma le Dr Bryant.

La femme avait la tête penchée sur le côté. On voyait une minuscule trace de piqûre sur son cou.

Les Dupont s'étaient approchés et ils avaient écouté la fin de la conversation.

— Pardon... Vous dites que cette dame est morte et qu'elle porte une marque sur le cou ? demanda Jean, le plus jeune des deux. Puis-je me permettre une hypothèse ? J'ai vu une guêpe voler ici tout à

l'heure. Je l'ai tuée. (Il exhiba son cadavre dans une soucoupe). Cette dame n'aurait-elle pas succombé à une piqûre de guêpe ? J'ai entendu dire que cela arrivait.

— C'est possible, en effet, dit Bryant. J'ai connu des cas semblables. Oui, cela pourrait être une explication, surtout en cas de faiblesse cardiaque...

— Y a-t-il quelque chose que je puisse faire ? demanda le steward. Nous serons à Croydon dans une minute.

— Ah, oui..., dit le médecin en reculant un peu. Non, il n'y a rien à faire. Il ne faut pas déplacer le... euh... le corps, steward.

— Oui, monsieur. Je comprends.

Le Dr Bryant regagnait son siège quand il se trouva nez à nez, un peu surpris, avec le petit étranger emmitouflé.

— Mon cher monsieur, lui dit-il, vous devriez vous asseoir. Nous allons atterrir d'une minute à l'autre.

— Très juste, monsieur, déclara le steward. S'il vous plaît, que tout le monde retourne à sa place, ajouta-t-il plus fort.

— Pardon, insista le petit homme. Il y a quelque chose...

— Quelque chose ?

— Mais oui, quelque chose qu'on n'a pas remarqué.

De la pointe de son soulier verni, il se fit comprendre. En suivant son geste des yeux, le steward et le Dr Bryant aperçurent une tache brillante, jaune et noir, à demi dissimulée sous le bord noir de la robe.

— Encore une guêpe ? s'exclama le Dr Bryant, surpris.

Hercule Poirot s'agenouilla. Il sortit une pince à épiler de sa poche, ramassa l'objet avec délicatesse et se releva en exhibant sa prise.

— Oui, dit-il, cela ressemble beaucoup à une guêpe. Mais ce n'est pas une guêpe !

Il tourna l'objet dans un sens puis dans l'autre afin que le médecin et le steward puissent le voir distinctement. C'était un petit morceau de soie pelucheux orange et noir noué au bout d'un drôle d'aiguillon à la pointe décolorée.

— Bonté divine ! Bonté divine ! s'écria M. Clancy qui avait quitté son siège et tentait désespérément de regarder par-dessus l'épaule du steward. Remarquable, absolument remarquable. C'est la chose la plus extraordinaire que j'aie jamais vue ! Sur mon âme, je ne l'aurais jamais cru.

— Pourriez-vous être un peu plus clair, monsieur ? demanda le steward. Vous connaissez cette chose ?

— Si je la connais ? Mais bien sûr que je la connais ! s'écria fièrement M. Clancy, la voix gonflée de satisfaction. Ceci, messieurs, est une fléchette indigène que certaines tribus projettent à l'aide d'une sarbacane... euh... je ne pourrais pas dire avec certitude s'il s'agit de tribus d'Amérique du Sud ou de Bornéo. Mais c'est sans aucun doute

une fléchette indigène qui a été lancée par une sarbacane, et je crains fort qu'au bout...

— Se trouve la fameuse flèche empoisonnée des Indiens d'Amazonie, enchaîna Hercule Poirot. Mais comment est-ce possible ?

— C'est certainement très extraordinaire, dit M. Clancy, toujours aussi excité. Tout à fait extraordinaire, je vous dis. Je suis moi-même auteur de romans policiers. Mais rencontrer dans la vraie vie...

Les mots lui manquèrent.

L'avion s'inclina légèrement et les passagers qui étaient restés debout chancelèrent. L'appareil piquait, en décrivant des cercles, sur l'aérodrome de Croydon.

CROYDON

Le steward et le médecin ne dirigeaient plus les opérations. Leur place avait été usurpée par le ridicule petit homme au cache-nez. Celui-ci s'exprimait avec une telle autorité, si convaincu d'être obéi, que personne ne songeait à la mettre en question.

Il murmura quelques mots à Mitchell qui, hochant la tête, se fraya un chemin au milieu des passagers, alla se poster à l'entrée du petit couloir qui menait à l'avant en passant devant les toilettes.

L'avion roulait maintenant sur la piste. Quand il se fut immobilisé, Mitchell annonça d'une voix forte :

— Mesdames et messieurs, je vous demanderai de rester à vos places jusqu'à l'arrivée des autorités. J'espère qu'on ne vous retiendra pas trop longtemps.

L'ordre était légitime et tout le monde l'accepta de bonne grâce, sauf lady Horbury qui protesta d'une voix aiguë.

— C'est ridicule ! Vous savez qui je suis ? J'exige qu'on me laisse sortir immédiatement.

— Je suis désolé, madame, mais je ne peux faire aucune exception.

— Mais c'est absurde, complètement absurde ! s'écria Cicely en tapant du pied avec colère. Je vous signalerai à la compagnie. C'est scandaleux de nous séquestrer ici avec un cadavre.

— Tout à fait accablant ma chère, intervint Venetia Kerr avec son accent très distingué, mais nous devons en passer par là, j'imagine.

Pour sa part, elle s'assit et sortit son étui à cigarettes.

— Puis-je fumer, à présent, steward ?

— Je pense que ça n'a plus beaucoup d'importance, mademoiselle, répondit Mitchell qui n'en pouvait plus.

Davis avait fait sortir les voyageurs installés à l'avant par l'issue de secours et il était parti chercher des instructions.

L'attente ne fut pas longue, mais les passagers eurent l'impression que plus d'une demi-heure s'était écoulée quand un civil à l'allure militaire, accompagné d'un policier en uniforme, arriva précipitamment et monta dans l'avion par la porte que Mitchell lui tenait ouverte.

— Eh bien, qu'est-ce qui se passe ? demanda le nouvel arrivant d'un ton brusque.

Il écouta les explications de Mitchell puis celles du Dr Bryant, et jeta un rapide coup d'œil à la silhouette affaissée de la femme.

Il donna un ordre au policier et s'adressa aux passagers.

— Mesdames et messieurs, veuillez me suivre, s'il vous plaît.

Il les fit sortir de l'appareil, traverser l'aérodrome, mais au lieu de les faire passer par la douane, les conduisit dans une petite pièce privée.

— Mesdames et messieurs, j'espère ne pas vous faire attendre plus que nécessaire.

— Écoutez, inspecteur, dit M. James Ryder. J'ai un rendez-vous d'affaire très important à Londres.

— Désolé, monsieur.

— Je suis lady Horbury. C'est un scandale de me retenir pour une histoire pareille !

— J'en suis navré, lady Horbury ; mais voyez-vous, cette histoire est très grave. Il semble qu'il y ait eu meurtre.

— La flèche empoisonnée des Indiens d'Amazonie, murmura M. Clancy, délirant de joie.

L'inspecteur lui jeta un regard soupçonneux.

L'archéologue lui parla d'un air surexcité en français et l'inspecteur lui répondit dans la même langue lentement, en choisissant ses mots.

— Tout ceci est terriblement ennuyeux, dit Venetia Kerr, mais j'imagine que vous devez faire votre devoir, inspecteur.

Ce à quoi ce digne homme répondit : « Merci madame » avec des accents de gratitude.

Il poursuivit :

— Mesdames et messieurs, si vous voulez bien rester ici... je voudrais dire quelques mots au docteur... euh... le docteur ?

— Bryant.

— Merci. Si vous voulez bien me suivre, Dr Bryant.

— Puis-je assister à votre entretien ? demanda le petit homme à la moustache.

L'inspecteur se tourna vers lui, une réplique cinglante aux lèvres. Mais il changea soudain d'expression.

— Désolé, monsieur Poirot. Vous êtes si emmitouflé que je ne vous avais pas reconnu. Venez donc, bien entendu !

Il tint la porte ouverte pour Bryant et pour Poirot, lequel sortit sous l'œil soupçonneux du reste de la compagnie.

— En quel honneur a-t-il le droit de sortir alors que nous devons rester ici ? s'écria Cicely Horbury.

Venetia Kerr s'assit sur un banc, résignée.

— Il appartient sans doute à la police française, dit-elle. À moins

que ce ne soit un espion au service de la douane.

Elle alluma une cigarette.

Norman Gale, un peu hésitant, s'adressa à Jane :

— Il me semble vous avoir vue au... euh... au Pinet...

— J'étais au Pinet, en effet.

— C'est un endroit excessivement plaisant, dit Norman Gale. J'adore les pins.

— Oui. Ils sentent très bon...

Puis ils se turent, ne sachant plus trop quoi dire.

— Je... euh... je vous ai tout de suite reconnue dans l'avion, déclara finalement Gale.

— Vraiment ? fit Jane, feignant une grande surprise.

— Croyez-vous que cette femme ait vraiment été assassinée ? demanda Gale.

— Je pense que oui. Dans un sens, c'est excitant, mais c'est aussi plutôt épouvantable..., dit-elle en frissonnant. Norman Gale se rapprocha un peu d'elle, l'air protecteur.

Les Dupont discutaient en français. M. Ryder faisait des calculs sur un petit calepin tout en consultant sa montre de temps en temps. Assise, Cicely Horbury marquait son impatience en tapant du pied. Elle alluma une cigarette d'une main tremblante.

Impassible, un imposant policier en uniforme était adossé à la porte.

Dans une pièce voisine, l'inspecteur Japp s'entretenait avec le Dr Bryant et Hercule Poirot.

— Vous avez le chic pour apparaître aux endroits les plus inattendus, monsieur Poirot.

— L'aéroport de Croydon ne fait pourtant pas partie de votre secteur, mon ami, remarqua Poirot.

— Ah ! Mais c'est que je suis sur la piste d'un gros bonnet de la contrebande. Une chance que je me sois trouvé là. C'est l'affaire la plus étonnante que j'ai rencontrée depuis des années. Bon, allons-y maintenant ! Tout d'abord, docteur, voulez-vous me donner votre nom et votre adresse ?

— Roger James Bryant. Oto-rhino-laryngologiste. 329, Harley Street.

Assis à une table, un policier flegmatique prenait note.

— Bien entendu, notre médecin légiste examinera le corps, dit Japp, mais nous aurons besoin de vous pour l'enquête, docteur.

— Bien sûr.

— Avez-vous une idée de l'heure du décès ?

— Lorsque j'ai examiné le corps, quelques minutes avant l'atterrissage, la femme était morte depuis au moins une demi-heure. Je ne peux pas être plus précis, mais d'après ce que m'a dit le steward,

il lui aurait parlé environ une heure avant.

— Très bien. Voilà qui nous donne une plage de temps bien circonscrite. Inutile, je pense, de vous demander si vous avez remarqué quoi que ce soit de suspect ?

Le médecin secoua la tête.

— Quant à moi, je dormais, avoua Poirot avec un profond regret. Je suis aussi malade en avion qu'en mer. Je m'emmitoufle de mon mieux et j'essaye de dormir.

— Avez-vous une idée de ce qui a causé la mort, docteur ?

— Je ne voudrais rien affirmer à ce stade. C'est une affaire qui exige un examen post mortem et des analyses.

Japp hocha la tête d'un air entendu.

— Eh bien, docteur, je ne pense pas qu'il faille vous retenir plus longtemps. Toutefois, je crains que vous n'ayez à subir... euh... quelques formalités. Tous les voyageurs vont y passer. Nous ne pouvons pas faire d'exception.

Le Dr Bryant sourit.

— Je préfère que vous vous assuriez que je n'ai sur moi ni... euh... sarbacane, ni autre arme meurtrière.

— Rogers, que voici, va s'en charger, dit Japp en faisant signe à son subordonné. À propos, docteur, savez-vous ce qu'il pouvait y avoir là-dessus, demanda-t-il en lui montrant la fléchette décolorée qui reposait devant lui, dans une petite boîte sur une table.

— Difficile de se prononcer avant toute analyse. Cependant, je crois que les Indiens utilisent habituellement le curare.

— Cela aurait fait l'affaire ?

— C'est un poison foudroyant.

— Qu'il n'est pas facile de se procurer, hein ?

— Pour quelqu'un qui n'est pas du métier, certainement.

— Dans ce cas, nous allons vous fouiller avec un soin particulier, déclara Japp, toujours enchanté de ses plaisanteries. Rogers !

Le médecin et le policier sortirent ensemble.

Japp renversa son fauteuil en arrière et regarda Poirot.

— Drôle d'histoire, dit-il. Trop extraordinaire pour être vraie. Des sarbacanes et des fléchettes empoisonnées dans un avion ! C'est faire injure au bon sens.

— Voilà une remarque très profonde, mon cher ami.

— Deux de mes hommes fouillent l'avion, reprit Japp. J'attends aussi un photographe et un spécialiste des empreintes. Pour l'instant, nous n'avons rien de mieux à faire que d'interroger les stewards.

Il sortit donner un ordre. Les deux stewards arrivèrent aussitôt. Le plus jeune avait retrouvé ses esprits. Il semblait plus excité qu'autre chose. L'aîné avait toujours l'air aussi pâle et terrorisé.

— Allez, les gars. Asseyez-vous, dit Japp. Vous avez les passeports ?

Très bien.

Il les feuilleta rapidement.

— Ah, nous y voilà ! Marie Morisot... passeport français. Vous savez quelque chose sur elle ?

— Je l'avais déjà vue, déclara Mitchell. Elle faisait assez souvent la traversée.

— Ah ! Elle était dans les affaires, peut-être ? Vous ne savez pas ce qu'elle faisait ?

Mitchell fit un signe de dénégation. Le plus jeune remarqua :

— Je me souviens de l'avoir vue, moi aussi. Sur le vol du matin... celui qui part de Paris à 8 heures.

— Lequel de vous deux l'a vue en vie le dernier ?

— Lui, dit le plus jeune en désignant son compagnon.

— C'est exact, confirma Mitchell. Quand je lui ai apporté son café.

— De quoi avait-elle l'air ?

— Je n'ai pas fait attention. Je lui ai seulement donné du sucre et je lui ai proposé du lait, qu'elle a refusé.

— Quelle heure était-il ?

— Ma foi, je ne sais pas exactement. Nous survolions la Manche... Autour de 14 heures, je pense.

— Dans ces eaux-là, confirma Albert Davis, l'autre steward.

— Quand l'avez-vous revue ?

— Quand je lui ai apporté son addition.

— À quelle heure ?

— Environ un quart d'heure plus tard. J'ai cru qu'elle dormait... Mince alors ! Elle devait être déjà morte !

Sa voix tremblait d'effroi.

— Vous n'auriez pas vu ça quelque part ? demanda Japp en lui montrant la fléchette ressemblant à une guêpe.

— Non, monsieur.

— Et vous, Davis ?

— La dernière fois que j'ai vu cette dame, c'est quand j'ai servi les biscuits qui accompagnent le fromage. Elle allait bien à ce moment-là.

— Comment servez-vous les repas ? demanda Poirot. Vous vous partagez l'avion ?

— Non, monsieur. Nous travaillons ensemble. Nous servons le potage, puis la viande et les légumes, la salade, les desserts, et ainsi de suite. D'habitude, nous commençons par l'arrière, puis nous allons chercher une deuxième série de plateaux pour l'avant.

Poirot approuva d'un signe de tête.

— Cette Mme Morisot, a-t-elle parlé à quelqu'un, ou a-t-elle eu l'air de reconnaître quelqu'un ? demanda Japp.

— Pas à ma connaissance, monsieur.

— Et vous, Davis ?

— Non, monsieur.
— A-t-elle quitté sa place pendant le vol ?
— Je ne crois pas, monsieur.
— Ni l'un ni l'autre, vous ne voyez quoi que ce soit qui pourrait nous éclairer ?

Ils réfléchirent tous les deux, puis secouèrent la tête.

— Bien, ce sera tout pour le moment. Je vous reverrai plus tard.

Henry Mitchell déclara posément :

— C'est une sale affaire, monsieur, je n'aime pas ça. J'étais de service, vous comprenez...

— Je ne vois pas ce que vous avez à vous reprocher, dit Japp. Mais je reconnais que c'est une sale affaire.

Il leur fit signe de disposer.

— Permettez-moi une petite question, intervint Poirot.

— Je vous en prie, monsieur Poirot.

— Est-ce que l'un d'entre vous aurait vu une guêpe voler dans l'avion ?

Ils secouèrent la tête tous les deux.

— Il n'y avait pas de guêpe, dit Mitchell... pas que je sache.

— Il y en avait une, répliqua Poirot. Nous avons trouvé son cadavre dans la soucoupe d'un passager.

— Eh bien, je ne l'ai pas vue, monsieur, répondit Mitchell.

— Moi non plus, déclara Davis.

— Ça ne fait rien.

Les deux stewards s'en allèrent. Japp feuilleta rapidement les passeports.

— Nous avons une comtesse à bord, remarqua-t-il. Je suppose que c'est celle qui fait tout ce cinéma. Occupons-nous d'elle avant qu'elle ne sorte de ses gonds et obtienne une interpellation à la Chambre à propos des brutalités policières.

— J'imagine que vous allez fouiller minutieusement tous les bagages – les bagages à main – des passagers de la cabine arrière ?

— Mais qu'est-ce que vous croyez, monsieur Poirot ? fit gaiement Japp avec un clin d'œil. Il faut trouver cette sarbacane, si sarbacane il y a et si nous ne rêvons pas. Tout ça prend des airs de cauchemar. Espérons que ce petit auteur de romans policiers n'a pas perdu la boule et décidé d'inscrire ses crimes dans la chair plutôt que sur le papier. Cette histoire de flèche empoisonnée, ce serait bien son genre !

Sceptique, Poirot secoua la tête.

— Oui, tout le monde sera fouillé, poursuivit Japp, que ça leur plaise ou non. Et on fouillera aussi chaque parcelle de leurs bagages... C'est clair et sans appel !

— On pourrait peut-être dresser la liste exacte des affaires de chacun ? suggéra Poirot.

Japp le regarda avec curiosité.

— Si vous y tenez, monsieur Poirot. Mais je vois mal où vous voulez en venir. Nous cherchons quelque chose de précis.

— Vous savez peut-être ce que vous cherchez, mon ami, mais moi, je n'en suis pas si sûr. Je cherche quelque chose, mais je ne sais pas quoi.

— Voilà que vous recommencez, Poirot ! Vous aimez compliquer les choses, hein ? Maintenant, occupons-nous de notre comtesse avant qu'elle ne soit prête à m'arracher les yeux.

Cependant, lady Horbury s'était considérablement calmée. Elle consentit à s'asseoir et répondit aux questions de Japp sans la moindre hésitation. Elle était l'épouse du comte de Horbury, et donna comme adresse le domaine des Horbury, dans le Sussex, et le 315, Grosvenor Square, à Londres. Elle revenait du Pinet en passant par Paris. Elle ne connaissait pas la victime et n'avait rien remarqué de suspect pendant le vol. De toute façon, son siège était tourné dans l'autre sens, face à l'avant de l'appareil, elle ne pouvait donc rien voir de ce qui se passait derrière elle. Elle n'avait pas quitté sa place de tout le voyage. Autant qu'elle s'en souvienne, personne n'était venu de l'avant, excepté les stewards. Elle n'en était pas certaine, mais il lui semblait que deux passagers masculins étaient allés aux toilettes. Elle n'avait vu personne tenant quelque chose qui ressemblait à une sarbacane. Non, répondit-elle à Poirot, elle n'avait pas aperçu de guêpe.

On congédia lady Horbury. L'honorable Venetia Kerr lui succéda.

Le témoignage de Mlle Kerr fut assez semblable à celui de son amie. Elle se nommait Venetia Anne Kerr, habitait à Little Paddocks, Horbury, dans le Sussex. Elle revenait aussi du sud de la France. Pour autant qu'elle sache, elle n'avait jamais vu la victime auparavant. Elle n'avait rien noté de suspect pendant le trajet. Oui, elle avait vu des passagers, plus loin à l'arrière, batailler avec une guêpe. Elle pensait que l'un d'eux l'avait tuée. Cela s'était passé après qu'on eut servi le repas.

Exit Mlle Kerr.

— Vous avez l'air très intéressé par cette guêpe, monsieur Poirot.

— Elle est intéressante surtout par ce qu'elle suggère, non ?

— Si vous voulez mon avis, dit Japp en changeant de sujet, ces deux Français sont dans le coup. Ils étaient assis juste de l'autre côté de la travée. Ils ont l'air louche et leur vieille valise est couverte d'étiquettes étrangères. Je ne serais pas surpris qu'ils soient allés à Bornéo, en Amérique du Sud ou dans un endroit de ce genre. Bien sûr, nous n'avons aucune idée du mobile, mais Paris nous le fournira sans doute. Nous demanderons à la Sûreté de collaborer avec nous. C'est de leur ressort plus que du nôtre. Mais, si vous voulez mon avis, notre gibier, ce sont ces deux fripouilles.

— C'est possible, répondit Poirot, l'œil brillant, mais vous faites erreur sur un point, mon ami. Ces deux hommes ne sont pas des fripouilles, ni des coupe-jarrets, comme vous le laissez entendre. Ce sont, au contraire, de distingués et savants archéologues.

— Allons !... Vous plaisantez ?

— Pas le moins du monde. Je les connais très bien de vue. Il s'agit de M. Armand Dupont et de son fils, M. Jean Dupont. Ils sont revenus depuis peu de Perse où ils dirigeaient des fouilles sur un site très intéressant, près de Suse.

— Allons donc !

Japp attrapa un passeport.

— Vous avez raison, monsieur Poirot. Avouez tout de même qu'ils ne paient pas de mine.

— Comme presque tous les grands hommes ! Tenez, moi qui vous parle, on m'a pris un jour pour un coiffeur !

— Pas possible ? dit Japp, amusé. Eh bien, voyons alors ces distingués archéologues.

M. Dupont père déclara que la défunte lui était inconnue. Il n'avait rien remarqué de ce qui s'était passé pendant le vol, tout occupé qu'il était à discuter avec son fils. Il n'avait pas quitté son siège. Oui, il avait vu une guêpe vers la fin du repas. Son fils l'avait tuée.

M. Jean Dupont confirma ce témoignage. Il n'avait pas fait attention à ce qui se passait autour de lui. La guêpe l'avait importuné et il l'avait tuée. De quoi discutaient-ils ? Des poteries préhistoriques du Proche-Orient.

M. Clancy, le témoin suivant, passa un mauvais moment. De l'avis de l'inspecteur Japp, M. Clancy en savait trop sur les sarbacanes et les flèches empoisonnées.

— Avez-vous jamais eu une sarbacane en votre possession ?

— Eh bien, je... euh... eh bien oui, j'en ai une.

— Vraiment ? fit Japp, sautant sur cette déclaration.

Sous le coup de l'émotion, M. Clancy poussa un petit cri.

— Vous... vous vous méprenez... Mes motifs sont très innocents. Je peux vous expliquer...

— C'est cela, monsieur. Expliquez-vous.

— Voilà ! Figurez-vous que j'écrivais un roman où le meurtre était commis de cette façon.

— Vraiment !

De nouveau cette intonation menaçante. M. Clancy se dépêcha de poursuivre :

— C'était un problème d'empreintes digitales, vous comprenez ? J'avais besoin d'une image illustrant le point en question... les empreintes... je veux dire... leur emplacement sur la sarbacane... vous comprenez ? J'en avais remarqué une à Charing Cross, il y a au moins

deux ans de ça... Je l'ai achetée et... un artiste de mes amis a très gentiment dessiné dessus les empreintes... Je peux vous donner le nom du livre, *L'Énigme du pétale écarlate* et celui de mon ami également.

— Avez-vous conservé cette sarbacane ?

— Eh bien, oui... Oui, je crois... Je veux dire, oui, je l'ai toujours.

— Et où est-elle maintenant ?

— Eh bien, je suppose... eh bien, elle doit être quelque part.

— Qu'entendez-vous exactement par *quelque part*, monsieur Clancy ?

— Eh bien... quelque part, je ne sais pas où... Je ne suis pas très ordonné, vous savez.

— Vous ne l'auriez pas avec vous, par hasard ?

— Certainement pas. Il y a au moins six mois que je ne l'ai pas vue.

L'inspecteur Japp le fixa d'un œil glacial et soupçonneux et poursuivit l'interrogatoire.

— Avez-vous quitté votre place pendant le vol ?

— Non, certainement pas... du moins... Ma foi, si.

— Si ? Et où êtes-vous allé ?

— Je suis allé chercher l'horaire des chemins de fer dans la poche de mon imperméable. Il était avec les couvertures et les valises entassées près de la sortie du fond.

— Vous êtes donc passé près du siège de la défunte ?

— Non... du moins, oui... Sans doute. Mais c'était longtemps avant qu'il soit arrivé quelque chose. J'avais à peine terminé mon potage.

Les questions suivantes ne suscitèrent que des réponses négatives. M. Clancy n'avait rien remarqué de suspect. Il était occupé à perfectionner son alibi transeuropéen.

— Un alibi, hein ? répéta l'inspecteur d'un air sombre.

Poirot intervint avec une question sur les guêpes.

Oui, M. Clancy avait remarqué la guêpe. Elle l'avait attaqué. Il avait peur des guêpes. Quand était-ce ? Juste après que le steward lui eut apporté son café. Il l'avait chassée et elle n'était plus revenue.

On prit le nom et l'adresse de M. Clancy et il fut autorisé à s'en aller, ce qu'il fit, manifestement soulagé.

— Il m'a l'air plutôt louche, dit Japp. En fait, il possède bien une sarbacane et vous avez vu dans quel état il était ? Complètement démonté.

— Cela tient à votre attitude sévère et officielle, mon cher Japp.

— Il n'y a pas de raison d'avoir peur si on dit la vérité, répliqua l'homme de Scotland Yard avec austérité.

Poirot le regarda avec compassion.

— Au fond, je pense que vous croyez sincèrement ce que vous dites.

— Bien sûr que j'y crois. C'est la vérité. Et maintenant, au tour de

Norman Gale.

Norman Gale donna comme adresse le 14 Shepherd's Avenue, à Muswell Hill. Il exerçait la profession de dentiste. Il revenait de vacances, du Pinet, sur la côte française. Il avait passé une journée à Paris pour examiner différentes nouveautés en matière d'instruments dentaires.

Il n'avait jamais vu la victime et n'avait rien remarqué de suspect pendant le voyage. De toute façon, il était tourné de l'autre côté, face à l'avant de l'appareil. Il s'était levé une fois pour aller aux toilettes. Il était retourné directement s'asseoir et n'était jamais allé vers l'arrière de la cabine. Il n'avait pas vu de guêpe.

Vint ensuite James Ryder, brusque et quelque peu sur les nerfs. Il rentrait d'un voyage d'affaires à Paris. Il ne connaissait pas la défunte. Oui, il avait occupé le siège placé juste devant elle, mais pour la voir, il aurait fallu qu'il se retourne et qu'il regarde par-dessus son dossier. Il n'avait rien entendu, ni cri ni exclamation. Excepté les stewards, personne n'avait descendu la travée. Oui, les deux Français occupaient les sièges situés juste de l'autre côté du couloir. Ils avaient discuté pendant presque tout le trajet. Le plus jeune des deux avait tué la guêpe vers la fin du repas. Non, il n'avait pas aperçu la guêpe auparavant. Il ne savait pas à quoi ressemblait une sarbacane puisqu'il n'en avait jamais vu, il ne pouvait donc pas dire s'il en avait vu une ou non pendant le vol...

À ce moment-là, on frappa à la porte. Un policier entra, l'air triomphant.

— Le sergent vient de trouver ça, monsieur. Il a pensé que vous aimeriez l'avoir tout de suite.

Il déposa son trophée sur la table, en le débballant d'un mouchoir avec soin.

— Le sergent n'a pas trouvé d'empreintes, monsieur, dit-il. Mais il m'a recommandé d'être prudent.

L'objet en question était sans conteste une sarbacane de fabrication primitive.

Japp prit une profonde inspiration.

— Dieu du ciel ! Alors, c'est vrai ? Honnêtement, je n'y croyais pas !

M. Ryder s'approcha avec intérêt.

— Les Indiens se servent de ça ? J'ai lu des choses là-dessus, mais c'est la première fois que j'en ai une sous les yeux. Je peux répondre à votre question, maintenant : je n'ai vu personne manipuler un engin pareil.

— Où l'a-t-on trouvée ? demanda Japp vivement.

— Cachée sous un siège, monsieur.

— Lequel ?

— Le n ° 9.

— Très amusant, fit Poirot.

Japp se tourna vers lui.

— Qu'est-ce que vous trouvez de si amusant à ça ?

— Seulement que le 9, c'est le numéro de *ma* place.

— Voilà qui n'a pas l'air bon pour vous, on dirait, remarqua M. Ryder.

Japp fronça les sourcils.

— Merci, monsieur Ryder. Ce sera tout.

Ryder parti, il se tourna vers Poirot avec un sourire.

— Alors, c'est votre œuvre, mon vieux ?

— Mon ami, répliqua Poirot avec dignité, quand je commettrai un meurtre, ce ne sera pas avec une flèche empoisonnée des Indiens d'Amérique du Sud.

— C'est un peu primitif, reconnut Japp. Mais ça a marché.

— C'est ce qui donne furieusement à réfléchir.

— Celui ou celle qui a fait le coup a pris des risques énormes. Oui, plus j'y pense. Bon Dieu ! Le type doit être complètement fou. Qui nous reste-t-il ? Juste une fille. Qu'elle vienne et qu'on en finisse. Jane Grey... C'est un nom de personnage historique.

— C'est une très jolie fille, dit Poirot.

— Vraiment ? Alors, mon vieux, vous n'avez pas dormi tout le temps ?

— Jolie... et nerveuse, dit Poirot.

— Nerveuse, hein ? demanda Japp, en alerte.

— Oh, mon cher ami, d'habitude, quand une jeune fille est nerveuse, ce n'est pas un meurtre qui est en cause, mais plutôt un jeune homme.

— Ah, bon, vous avez sans doute raison. La voilà.

Jane répondit sans détours aux questions qu'on lui posa. Elle s'appelait Jane Grey, était employée Chez Antoine, un salon de coiffure dans Bruton Street. Elle habitait 10 Harrogate Street, NW5. Elle revenait du Pinet.

— Le Pinet... hum !

D'autres questions l'amènèrent à raconter l'histoire de son billet de loterie.

— Ces jeux irlandais devraient être interdits, bougonna Japp.

— Moi je les trouve merveilleux ! s'exclama Jane. Vous n'avez jamais misé une demi-couronne sur un cheval ?

Japp rougit, l'air embarrassé.

L'interrogatoire se poursuivit. Lorsqu'on lui montra la sarbacane, Jane nia l'avoir jamais vue. Elle ne connaissait pas la défunte, mais l'avait remarquée au Bourget.

— Qu'est-ce qui a attiré votre attention ?

— Elle était d'une telle laideur..., répondit Jane avec candeur.

On n'en tira rien de plus et elle fut autorisée à disposer.

Japp retomba en contemplation devant la sarbacane.

— Ça me dépasse ! fit-il. S'en sortir brillamment grâce aux trucs les plus grossiers des romans policiers ! Et maintenant, qui chercher ? Un type qui aurait voyagé dans le pays d'où vient cette chose ? Et d'où vient-elle au juste ? Il me faut l'avis d'un spécialiste. Ça peut venir aussi bien de Malaisie, que d'Amérique du Sud, ou d'Afrique.

— À l'origine, oui, dit Poirot. Mais si vous regardez de près, vous remarquerez un minuscule morceau de papier collé au tube. Ça m'a tout l'air d'un reste d'étiquette déchirée. À mon avis, si cet objet vient de la brousse, il a transité par une boutique d'antiquaire. Nos recherches en seront sans doute facilitées. Juste une petite question...

— Allez-y.

— Pensez-vous quand même établir cette liste... La liste des affaires des passagers ?

— Cela n'a plus la même importance, à présent, mais on peut toujours le faire. Vous y tenez beaucoup, on dirait ?

— Mais oui. Je suis intrigué, très intrigué. Si je pouvais trouver quelque chose pour m'aider...

Japp n'écoutait plus. Il examinait l'étiquette déchirée.

— Clancy a avoué qu'il avait acheté une sarbacane. Ah, ces auteurs de romans policiers !... Ils nous font toujours passer pour des imbéciles, alors que leurs histoires sont bourrées d'erreurs. Si je parlais à mon chef comme leurs inspecteurs parlent aux leurs, on me flanquerait dehors illico. Bande de plumitifs ignares ! C'est exactement le genre de meurtre imbécile qu'un gribouilleur d'inepties peut commettre en pensant qu'il s'en tirera.

L'INSTRUCTION

L'instruction du meurtre de Marie Morisot eut lieu quatre jours plus tard. Sa mort singulière avait passionné l'opinion publique, et la salle était comble.

Le premier témoin qu'on appela à la barre fut M^e Alexandre Thibault, un Français d'un certain âge, grand, la barbe grisonnante. Il parlait l'anglais avec lenteur et précision, avec un léger accent aussi, mais dans une syntaxe parfaite.

Après les questions préliminaires, le coroner lui demanda :

— Vous avez vu le corps de la défunte. La reconnaissez-vous ?

— Oui. C'est celui de ma cliente, Marie Angélique Morisot.

— C'est le nom qui figure sur son passeport. Était-elle connue du public sous un autre nom ?

— Oui. Madame Giselle.

Un mouvement d'intérêt agita l'auditoire. Les journalistes restèrent le crayon en l'air.

— Pouvez-vous nous dire qui était exactement Madame Morisot... ou Madame Giselle ? demanda le coroner.

— Madame Giselle, pour lui donner le nom qui était le sien dans sa profession, était l'une des usurières les plus connues de Paris.

— Où exerçait-elle ?

— Rue Joliette, au n ° 3. C'était également son domicile privé.

— Il paraîtrait qu'elle se rendait assez fréquemment en Angleterre. Ses affaires s'étendaient-elles jusque dans ce pays ?

— Oui, elle avait de nombreux clients anglais. Elle était très connue dans certains milieux.

— Pouvez-vous préciser dans quels milieux ?

— Ses clients se recrutaient dans les classes fortunées et chez les hommes d'affaires, où la plus grande discrétion est exigée.

— Elle avait la réputation d'être discrète ?

— Extrêmement discrète.

— Puis-je vous demander si vous aviez connaissance de ses... euh... transactions diverses ?

— Non. Je m'occupais de ses affaires légales, mais Madame Giselle

était une professionnelle de premier ordre tout à fait capable de gérer elle-même ses affaires. Elle tenait tout en main. C'était une personnalité très originale, bien connue du public, si je puis dire.

— D'après vous, était-elle riche au moment de sa mort ?

— Elle était extrêmement riche.

— Avait-elle des ennemis ?

— Pas à ma connaissance.

Me Thibault quitta la barre, et on appela Henry Mitchell.

— Vous vous appelez Henry Charles Mitchell et vous résidez 11 Shoeblack Lane, à Wandsworth ? dit le coroner.

— Oui, monsieur.

— Vous êtes employé à la compagnie Universal ?

— Oui, monsieur.

— Vous êtes premier steward à bord du *Prométhée* ?

— Oui, monsieur.

— Mardi dernier, le 18, vous étiez en service à bord du *Prométhée* sur le vol de midi, Paris-Croydon. La défunte voyageait sur cet avion. L'aviez-vous déjà vue auparavant ?

— Oui, monsieur. Il y a six mois, je l'avais remarquée à deux ou trois reprises sur le vol de 8 h 45.

— Connaissiez-vous son nom ?

— Il devait se trouver sur ma liste, monsieur, mais je n'y ai pas fait particulièrement attention.

— Avez-vous jamais entendu parler de Madame Giselle ?

— Non, monsieur.

— Voulez-vous nous raconter à votre manière ce qui s'est passé mardi dernier ?

— J'avais servi les repas, monsieur, et j'apportais les additions. J'ai pensé que la défunte était endormie. Cinq minutes avant l'atterrissage, j'ai décidé de la réveiller. Quand j'ai tenté de le faire, je me suis aperçu qu'elle était morte, ou gravement malade. J'ai découvert qu'il y avait un médecin à bord. Il a dit...

— Nous aurons le témoignage du Dr Bryant tout à l'heure. Voulez-vous jeter un coup d'œil là-dessus ?

On lui tendit la sarbacane qu'il prit avec précaution.

— Avez-vous déjà vu cet objet ?

— Non, monsieur.

— Vous êtes certain de ne pas l'avoir vu dans les mains d'un passager ?

— Oui, monsieur.

— Albert Davis !

Le steward en second se présenta à la barre.

— Vous vous appelez Albert Davis, résidant 23 Barcome Street, à Croydon. Vous êtes employé à la compagnie Universal ?

— Oui, monsieur.

— Vous étiez de service à bord du *Prométhée* en qualité de second steward, mardi dernier ?

— Oui, monsieur.

— Comment avez-vous pris connaissance du drame ?

— M. Mitchell m'a dit, monsieur, qu'il craignait qu'un malheur ne soit arrivé à l'une des passagères.

— Avez-vous déjà vu ceci ?

On lui présenta la sarbacane.

— Non, monsieur.

— Vous ne l'avez pas remarquée dans les mains d'un passager ?

— Non, monsieur.

— Au cours du voyage, s'est-il passé quelque chose qui serait en mesure de jeter la lumière sur cette affaire ?

— Non, monsieur.

— Très bien. Vous pouvez vous retirer.

— Dr Roger Bryant !

Le Dr Bryant déclina ses nom et adresse et se présenta comme oto-rhino-laryngologiste.

— Dr Bryant, pouvez-vous nous raconter à votre façon ce qui s'est passé exactement mardi dernier, le 18 ?

— Juste avant d'atterrir à Croydon, le chef steward est venu me demander si j'étais médecin. Comme je répondais par l'affirmative, il m'a dit qu'une passagère s'était trouvée mal. Je me suis levé et je l'ai suivi. La femme en question était affaissée sur son siège. Elle était morte depuis un moment.

— Depuis combien de temps, selon vous ?

— Je dirais depuis plus d'une demi-heure. Entre une demi-heure et une heure.

— Avez-vous formé une hypothèse quant aux causes du décès ?

— Non. C'était impossible sans un examen détaillé.

— Mais vous avez remarqué une trace de piqûre sur le cou de la victime ?

— Oui.

— Merci... Dr James Whistler !

Le Dr Whistler était un homme petit et décharné.

— Vous êtes le médecin légiste de ce district ?

— En effet.

— Faites votre déposition, je vous prie.

— Mardi dernier, le 18, peu après 15 heures, j'ai été convoqué sur l'aérodrome de Croydon. Là, on m'a montré le corps d'une femme d'un certain âge, recroquevillée sur le siège du moyen courrier, le *Prométhée*. Elle était morte, et je dirais que la mort avait dû survenir environ une heure auparavant. J'ai noté une trace circulaire de piqûre

sur la partie latérale du cou, en plein sur la veine jugulaire. Cette trace devait logiquement avoir été laissée par le dard d'une guêpe ou par l'insertion de l'aiguillon qui m'a été présenté. Le corps a été ensuite transporté à la morgue où j'ai pu l'examiner en détail.

— Quelles ont été vos conclusions ?

— J'en ai conclu que la mort avait été provoquée par l'introduction dans le sang d'une substance toxique très puissante. La mort était due à une paralysie cardiaque aiguë, et elle avait dû être pratiquement instantanée.

— Pouvez-vous nous dire quelle est cette substance ?

— C'est un poison que je n'ai jamais rencontré.

Les journalistes, attentifs, notèrent : « Poison inconnu ».

— Merci... M. Henry Winterspoon !

M. Winterspoon était un homme corpulent, à la mine affable et rêveuse. Il avait l'air gentil mais stupide. On fut stupéfait d'apprendre qu'il était l'analyste en chef du gouvernement et qu'il faisait autorité en matière de poisons rares.

Le coroner lui montra l'aiguillon fatal et lui demanda s'il le reconnaissait.

— Oui. On me l'a envoyé pour analyse.

— Pouvez-vous nous communiquer les résultats de cette analyse ?

— Certainement. Je dirais qu'à l'origine cette fléchette a été trempée dans une préparation de curare... un poison dont certaines tribus primitives enduisent leurs flèches.

Les journalistes notaient tout, enchantés.

— Vous considérez donc que la mort est due au curare ?

— Oh ! non, dit M. Winterspoon. Il ne restait qu'une trace infime de la préparation originale. D'après mes analyses, la fléchette a été récemment enduite de venin du *Dispholidus Typus*, plus connu sous le nom de serpent des arbres.

— Qu'est-ce que c'est que ce serpent des arbres ?

— C'est un serpent d'Afrique du Sud... un des plus venimeux du monde. Les effets de son venin sur l'homme sont peu connus, mais on aura une idée de sa virulence lorsqu'on saura qu'ayant injecté de ce venin à une hyène, celle-ci est morte avant même qu'on ait eu le temps de retirer l'aiguille. Un chacal est mort, comme tué par une balle. Le poison provoque une hémorragie interne aiguë et paralyse le cœur.

Les journalistes écrivaient : « Une histoire extraordinaire. Du venin de serpent dans la tragédie aérienne. Plus meurtrier que celui du cobra. »

— Avez-vous déjà rencontré des cas d'empoisonnement volontaire par ce venin ?

— Jamais. C'est une affaire très intéressante.

— Merci, monsieur Winterspoon.

Le sergent Wilson vint témoigner ensuite de la découverte de la sarbacane sous un siège. Elle ne portait pas d'empreintes digitales. On avait fait des expériences avec la sarbacane et la fléchette. Ce qu'on pourrait appeler son rayon d'action était d'environ dix mètres.

— Monsieur Hercule Poirot !

Il y eut un mouvement de curiosité, mais la déposition de M. Poirot fut très brève. Il n'avait rien remarqué d'anormal. Oui, c'était lui qui avait trouvé la petite fléchette sur le sol. Elle était dans la position qu'elle aurait dû normalement occuper si elle était tombée du cou de la victime.

— La comtesse de Horbury !

Les journalistes écrivaient : « *La femme d'un lord témoigne dans le mystère de la tragédie du ciel* » ou bien : « *dans le mystère du venin de serpent* ».

Les correspondantes de la presse féminine notaient : « *Lady Horbury portait un de ces nouveaux petits chapeaux de collégienne et un col en renard* » ou bien : « *Lady Horbury ; l'une des femmes les plus élégantes de Londres, était vêtue de noir et coiffée d'un de ces nouveaux petits chapeaux de collégienne* », ou encore : « *Lady Horbury – Mlle Cicely Bland avant son mariage – était élégamment vêtue de noir, avec un de ces nouveaux petits chapeaux...* »

Chacun prit plaisir à regarder cette élégante et ravissante jeune femme, bien que son témoignage fût des plus brefs. Elle n'avait rien remarqué ; elle n'avait jamais vu la défunte jusque-là.

Venetia Kerr, qui lui succéda, fut loin de provoquer le même intérêt.

Les infatigables pourvoyeuses de nouvelles féminines écrivirent : « *La fille de lord Cottesmore portait un manteau et une jupe de bonne coupe, avec un foulard dernier cri* », et notèrent comme titre éventuel : « *La haute société féminine au tribunal* ».

— James Ryder !

— Vous vous nommez James Bell Ryder et vous demeurez 17 Blainberry Avenue, à Londres, NW ?

— Oui.

— Quelle est votre profession ?

— Je suis le directeur général des cimenteries Ellis Vale.

— Voulez-vous examiner cette sarbacane... (Un silence.) L'avez-vous déjà vue ?

— Non.

— Vous n'avez rien vu de pareil dans les mains d'un des passagers du *Prométhée* ?

— Non.

— Vous occupiez le siège n ° 4, immédiatement devant celui de la défunte ?

— Et alors ?

— N'employez pas ce ton avec moi, je vous prie. Vous étiez assis au n ° 4. De là, vous pouviez voir pratiquement tout le monde dans cette partie de l'avion.

— Pas du tout. Je ne pouvais voir aucun des passagers assis de mon côté. Les fauteuils ont de très hauts dossiers.

— Mais si une de ces personnes s'était aventurée dans la travée de façon à pointer la sarbacane sur la défunte, vous l'auriez remarquée ?

— Certainement.

— Et vous n'avez rien vu de pareil ?

— Non.

— Est-ce que quelqu'un, devant vous, a quitté sa place ?

— Eh bien, un homme, deux rangs devant moi, s'est levé et est allé aux toilettes.

— Autrement dit, il s'est éloigné de vous et de la défunte ?

— Oui.

— Est-il passé près de vous en regagnant sa place ?

— Non. Il est retourné droit à son fauteuil.

— Tenait-il quelque chose à la main ?

— Rien du tout.

— Vous en êtes sûr ?

— Absolument.

— Quelqu'un d'autre a-t-il bougé de sa place ?

— Le type qui était devant moi. Il est parti dans l'autre sens et est passé à côté de moi.

— Je proteste ! glapit M. Clancy en bondissant de son siège. C'était plus tôt... beaucoup plus tôt... Vers 13 heures.

— Ayez l'obligeance de rester assis, lui dit le coroner. Vous serez entendu à votre tour. Continuez monsieur Ryder. Avez-vous remarqué si ce monsieur tenait quelque chose à la main ?

— Je crois qu'il tenait un stylo, et il est revenu avec un livre orange.

— Est-ce la seule personne qui soit passée à côté de vous pour se rendre à l'arrière ? Vous-même, avez-vous quitté votre place ?

— Oui, je suis allé aux toilettes... sans sarbacane dans les mains, moi non plus.

— Votre ton est tout à fait déplacé. Vous pouvez disposer.

Le témoignage de M. Norman Gale, dentiste, n'apporta rien de nouveau, puis M. Clancy, l'homme indigné, vint à la barre.

M. Clancy ne pouvait guère donner matière à un scoop. En tout cas beaucoup moins qu'une lady.

« *Témoignage d'un auteur de romans policiers. Coup de théâtre. Un écrivain célèbre reconnaît avoir acheté l'arme du crime.* »

Mais le coup de théâtre était peut-être un peu prématuré.

— Oui, monsieur, admit M. Clancy d'une voix perçante. J'ai acheté une sarbacane, et qui plus est, je l'ai apportée avec moi aujourd'hui. Je rejette hautement l'insinuation selon laquelle le crime aurait été commis avec ma sarbacane. D'ailleurs, la voici !

D'un geste triomphant, il brandit son arme.

Les journalistes écrivirent : « *Une deuxième sarbacane à l'audience.* »

Le coroner réprimanda M. Clancy avec sévérité. Il lui rappela qu'il était là pour aider la justice et non pour se défendre d'accusations imaginaires. On le questionna ensuite sur les événements survenus à bord du *Prométhée*, mais sans résultat. M. Clancy, ainsi qu'il l'expliqua beaucoup trop longuement, avait été trop absorbé par les excentricités horaires des trains européens et par leur division du temps en vingt-quatre heures, pour remarquer quoi que ce soit. Tout l'avion aurait pu s'entretuer à coups de sarbacane et de fléchettes empoisonnées qu'il ne se serait aperçu de rien.

Mlle Jane Grey, la coiffeuse, ne fit guère frémir la plume des journalistes.

Suivirent les deux Français.

M. Armand Dupont expliqua qu'il se rendait à Londres pour donner une conférence à la Royal Asiatic Society. Il s'était lancé dans une grande discussion technique avec son fils et n'avait pas prêté attention à ce qui se passait autour de lui. Il n'avait remarqué la défunte qu'à cause de l'agitation provoquée par la découverte de son corps.

— Aviez-vous déjà vu Mme Morisot, ou Madame Giselle ?

— Non, monsieur. Je ne l'avais jamais vue.

— Mais elle est très connue à Paris non ?

Le vieux Dupont haussa les épaules.

— Pas de moi. De toute façon, je me suis rarement trouvé à Paris ces derniers temps.

— Vous êtes revenu depuis peu d'Orient, paraît-il ?

— C'est exact, monsieur... de Perse.

— Vous et votre fils, vous avez souvent parcouru le monde hors des chemins battus.

— Pardon ?

— Vous avez voyagé dans des contrées sauvages ?

— Ah ça, oui.

— Vous est-il arrivé de rencontrer des tribus qui utilisaient du venin de serpent pour empoisonner leurs flèches ?

On dut traduire la question.

— Jamais, s'écria M. Dupont en secouant la tête avec vigueur. Je n'ai jamais rien rencontré de tel.

Son fils lui succéda. Son témoignage ne fut pas différent de celui de son père. Il n'avait rien remarqué. Il avait pensé que la défunte pouvait avoir été piquée par une guêpe parce qu'il en avait lui-même

tué une qui l'importunait.

Les Dupont étaient les derniers témoins.

Le coroner s'éclaircit la gorge et s'adressa aux jurés. Cette affaire, leur dit-il, était la plus étonnante et la plus invraisemblable qu'il lui ait été donné de présider. Une femme avait été assassinée (on pouvait écarter la thèse du suicide ou de l'accident) en plein ciel, dans un espace clos. L'assassin ne pouvait en aucun cas être venu de l'extérieur. Par conséquent, le ou les meurtriers se trouvaient nécessairement parmi les témoins qu'ils venaient d'entendre. L'une des personnes présentes avait menti de façon éhontée. C'était horrible, abominable, mais il était impossible de sortir de là.

Le meurtre avait été commis avec une audace sans pareille. Au vu et au su de dix témoins – douze en comptant les stewards – l'assassin avait porté la sarbacane à ses lèvres et envoyé la fléchette sur son trajet mortel à travers les airs, sans que personne s'en aperçoive. C'était franchement incroyable et pourtant la sarbacane était bien là avec la fléchette, la marque sur le cou, et le témoignage des médecins démontrant que, incroyable ou pas, cela s'était passé comme ça.

En l'absence de preuves incriminant quelqu'un en particulier, il ne pouvait qu'inciter le jury à rendre un verdict d'homicide volontaire contre un ou plusieurs inconnus. Les témoins avaient tous nié avoir connu la défunte. À la police de découvrir où et comment s'établissait un lien. En l'absence de tout mobile pour le crime, il ne pouvait que conseiller le verdict déjà mentionné. Au jury maintenant de délibérer.

Un des jurés, au visage carré et à l'œil soupçonneux, se pencha en avant en respirant bruyamment.

— Puis-je poser une question, monsieur ?

— Certainement.

— Vous nous avez dit que la sarbacane avait été retrouvée sous un siège. De quel siège s'agit-il ?

Le coroner consulta ses notes. Le sergent Wilson s'approcha de lui et murmura :

— Ah, oui ! Le siège en question était le n ° 9. Un fauteuil occupé par M. Hercule Poirot. M. Poirot, je dois dire, est un détective privé bien connu et respecté qui a... euh... souvent collaboré avec Scotland Yard.

L'homme à la face carrée porta son regard sur Hercule Poirot. Avec une expression rien moins que satisfaite, il fixa la grosse moustache du petit Belge.

« Ces étrangers ! pouvait-on lire dans ses yeux. Impossible de faire confiance aux étrangers, même s'ils marchent main dans la main avec la police. »

À voix haute, il demanda :

— C'est ce même M. Poirot qui a ramassé la fléchette, n'est-ce pas ?

— Oui.

Le jury se retira. Il revint au bout de cinq minutes, et le premier juré tendit une feuille de papier au coroner.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? s'écria ce dernier en fronçant les sourcils. C'est absurde. Je ne peux pas accepter ce verdict.

Quelques minutes plus tard, le verdict revint, amendé : « Notre conviction est que la mort a été provoquée par un poison, mais les preuves sont insuffisantes pour désigner par qui ce poison a été administré. »

APRÈS LE JUGEMENT

En sortant du tribunal, après le verdict, Jane trouva Norman Gale à côté d'elle.

— Je me demande ce qu'il y avait sur ce papier dont le juge ne voulait à aucun prix, remarqua-t-il.

— Je crois pouvoir vous le dire, déclara quelqu'un derrière lui.

Ils se retournèrent : c'était M. Hercule Poirot.

— Il s'agissait d'un verdict d'homicide avec préméditation contre moi, dit-il, les yeux brillants.

— Oh ! tout de même..., s'écria Jane.

Poirot hocha joyeusement la tête.

— Mais oui ! En partant, j'ai entendu quelqu'un dire : « Ce petit étranger... croyez-moi, c'est lui ! » Le jury était aussi de cet avis.

Fallait-il lui offrir ses condoléances ou éclater de rire ? Jane se décida pour la dernière solution. Poirot rit avec elle de bon cœur.

— Mais vous savez, reprit-il, cela va m'obliger à me mettre au travail. Je dois sauver ma réputation.

Il leur fit un sourire, une courbette, et s'éloigna.

Jane et Norman le suivirent des yeux.

— Quel drôle de petit bonhomme ! déclara Gale. Et ça se prétend détective ! Je me demande comment il pourrait s'y prendre pour détecter quelque chose. N'importe quel criminel doit le repérer à un kilomètre à la ronde. Je ne vois pas comment il pourrait se déguiser...

— Votre vision du détective n'est-elle pas un peu démodée ? demanda Jane. Les fausses barbes et tout ça, c'est dépassé. De nos jours, les détectives restent dans leur fauteuil et résolvent les affaires à coups de psychologie.

— C'est moins fatigant.

— Physiquement, peut-être. Mais cela nécessite une tête froide et lucide.

— Je vois. Fiévreuse et confuse, elle ne ferait pas l'affaire.

Ils éclatèrent de rire.

— Que diriez-vous, commença Gale en rougissant un peu. Aimeriez-vous, reprit-il précipitamment... Euh... ce serait très gentil de votre

part... je sais qu'il se fait tard... mais voulez-vous prendre une tasse de thé avec moi ? Entre compagnons d'infortune...

Il s'arrêta. Et s'adressa à lui-même :

« Qu'est-ce qui t'arrive, pauvre idiot ? Tu n'es même pas capable d'inviter une fille à prendre le thé sans rougir, bafouiller et te rendre ridicule ? Que va-t-elle penser de toi ? »

Face à l'embarras de Gale, Jane ne paraissait que plus sereine et maîtresse d'elle-même.

— Je vous remercie, dit-elle. Une tasse de thé me ferait très plaisir.

Ils trouvèrent un salon de thé où une serveuse morose et méprisante prit leur commande d'un air de dire : « Ne venez pas vous plaindre si vous êtes déçus. Ils prétendent servir du thé ici mais, pour ma part, je n'en ai jamais vu. »

L'endroit était presque désert. Leur isolement ne faisait qu'accentuer l'intimité de ce thé pris ensemble. Jane ôta ses gants et regarda son compagnon. Il était décidément séduisant... ces yeux bleus, ce sourire. Et gentil avec ça.

— Quelle étrange histoire que ce meurtre, et quel étrange procès, dit Gale en s'empressant de parler.

Il n'était pas encore tout à fait libéré de son absurde sentiment d'embarras.

— En effet, approuva Jane. Cela m'inquiète d'ailleurs... pour mon travail, je veux dire. Je me demande comment ils vont prendre ça.

— C'est vrai. Je n'y avais pas pensé.

— Antoine ne voudra peut-être plus de quelqu'un qui a été mêlé à un meurtre, qu'on a appelé à témoigner et tout ça.

— Les gens sont bizarres, remarqua Norman Gale d'un air pensif. La vie est si... injuste. Vous n'êtes pour rien dans cette histoire, ajouta-t-il en fronçant les sourcils d'un air mécontent. C'est révoltant !

— Il ne s'est encore rien passé, lui fit remarquer Jane. Inutile de s'enflammer ou de s'inquiéter pour quelque chose qui n'a pas eu lieu. D'ailleurs, ce ne serait pas absolument absurde... Après tout, je pourrais être celle qui a commis le meurtre ! Et d'après ce qu'on dit, celui qui a tué une fois commet souvent beaucoup d'autres meurtres. Il ne doit pas être très agréable de se faire coiffer par quelqu'un de ce genre.

— Il suffit de vous regarder une seconde pour se rendre compte que vous seriez incapable de commettre un meurtre, déclara Gale avec gravité.

— Je n'en suis pas si sûre. Parfois, je tuerais volontiers certaines de mes clientes... si j'étais sûre de l'impunité ! Une surtout, elle a une voix de crécelle et ronchonne sans arrêt. Je me dis souvent que ce ne serait pas un crime, mais une bonne action de la supprimer. Vous voyez bien que j'ai une âme d'assassin !

— En tout cas, ce n'est pas vous qui avez commis ce meurtre-là. Je suis prêt à le jurer.

— Et je suis prête à jurer que ce n'est pas vous non plus. Mais cela ne vous servira à rien si vos patients vous croient coupable...

— Mes patients, oui..., répliqua Gale, songeur. Je suppose que vous avez raison, je n'y avais pas réfléchi : un dentiste qui est peut-être un maniaque homicide. Non, ce n'est pas une perspective très réjouissante.

Il ajouta soudain, sur une impulsion :

— Cela ne vous déplaît pas que je sois dentiste ?

Jane leva les sourcils.

— Me déplaît ? À moi ?

— Ce que je veux dire c'est qu'un dentiste... ça a toujours quelque chose d'un peu risible. Ce n'est pas une profession romantique. Les médecins, eux, on les prend au sérieux.

— Rassurez-vous. Un dentiste est quand même très au-dessus d'une aide-coiffeuse.

Ils rirent et Gale reprit :

— Je sens que nous allons devenir amis, pas vous ?

— Oui, je le crois aussi.

— Accepteriez-vous de dîner un soir avec moi et d'aller au spectacle ensuite ?

— Volontiers, merci.

— Comment avez-vous trouvé le Pinet ? demanda Gale après un silence.

— Je me suis beaucoup amusée.

— Vous connaissiez l'endroit ?

— Non, voyez-vous...

Jane, subitement encline aux confidences, lui raconta l'histoire du billet de loterie. Ils tombèrent d'accord sur le charme et le côté romanesque des loteries, et pour déplorer l'attitude hostile du gouvernement britannique.

Leur conversation fut interrompue par un jeune homme en costume marron qu'ils n'avaient pas remarqué et qui tournait en hésitant autour d'eux depuis quelques minutes.

Il souleva son chapeau et s'adressa à Jane avec une espèce d'assurance désinvolte.

— Mademoiselle Jane Grey ?

— Oui.

— Je suis envoyé par le *Weekly Howl*. Cela vous intéresserait-il de nous faire un petit article sur ce meurtre en plein ciel ? Le point de vue d'une passagère...

— Non, je n'y tiens pas, merci.

— Allons, mademoiselle Grey ! Vous serez bien payée.

— Combien ? demanda Jane.

— Cinquante livres... ou peut-être un peu plus. Disons soixante.

— Non, je ne peux pas. Je ne saurais pas quoi dire.

— Cela n'a pas d'importance, répondit le jeune homme très à l'aise. Vous n'aurez pas vraiment besoin de l'écrire, cet article. Quelqu'un de chez nous vous posera une ou deux questions et écrira le reste pour vous. Cela ne vous causera pas le moindre souci.

— Tout de même, j'aime mieux pas.

— Que diriez-vous de cent livres ? Écoutez, je vous offre vraiment cent livres... et vous nous donnez une photo de vous.

— Non, dit Jane. L'idée ne me plaît pas.

— Vous feriez mieux de débarrasser le plancher, intervint Norman Gale. Vous importunez Mlle Grey.

Le jeune homme se tourna vers lui, plein d'espoir.

— Monsieur Gale ? n'est-ce pas ? Écoutez monsieur Gale, si Mlle Grey fait la dégoûtée, que diriez-vous d'essayer ? Je vous offre la même chose qu'à Mlle Grey... et vous faites une bonne affaire, parce que le témoignage d'une femme sur le meurtre d'une autre femme, ça fait vendre plus de papier. C'est une occasion inespérée.

— Je n'en veux pas. Je n'écirai pas une ligne pour vous.

— Argent mis à part, ce serait une bonne publicité. Un professionnel plein d'avenir... une brillante carrière vous attend. Tous vos patients le liront.

— Justement. C'est ce que je crains le plus.

— De nos jours, on ne fait rien sans publicité.

— Peut-être, mais tout dépend du genre de publicité. J'espère simplement qu'il me restera un ou deux patients qui n'auront pas lu les journaux et qui continueront d'ignorer que j'ai été mêlé à une histoire de meurtre. Bon, maintenant vous avez eu nos deux réponses. Allez-vous partir gentiment ou faudra-t-il que je vous jette dehors ?

— Ne vous énervez pas, dit le jeune homme, insensible à la menace. Bonsoir, et n'hésitez pas à me téléphoner au bureau si vous changez d'avis. Voici ma carte.

« Pas mal, pensa-t-il en quittant gaiement le salon de thé. Cela donnera une interview tout à fait convenable... »

Effectivement, dans le numéro suivant du *Weekly Howl*, paraissait un important article exprimant le point de vue de deux témoins du « Mystère de l'assassinat en plein ciel ». Mlle Jane Grey s'était déclarée trop secouée par le drame pour en parler. Cela avait été un choc terrible pour elle et elle avait horreur d'y penser. M. Norman Gale, lui, s'était longuement étendu sur les répercussions que pouvait avoir le fait d'être impliqué dans un meurtre sur la carrière professionnelle d'un homme, aussi innocent soit-il.

M. Gale avait exprimé, avec humour, l'espoir que ses patients ne

liraient que la rubrique de mode pour ne pas avoir à craindre le pire lorsqu'ils s'assiéraient sur son fauteuil...

Le jeune homme parti, Jane demanda :

— Pourquoi ne s'adresse-t-il pas à des gens plus importants ?

— Il laisse sans doute ça à ses supérieurs, répondit Gale d'un air mécontent. Il a dû essayer et faire un fiasco.

Les sourcils froncés, il resta un instant silencieux.

— Jane... reprit-il. (Vous voulez bien que je vous appelle Jane ?) Jane, qui a tué Madame Giselle, d'après vous ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Y avez-vous réfléchi ? Réfléchi pour de bon ?

— Ma foi non, je ne crois pas. J'ai plutôt pensé à moi et je me faisais un peu de souci. Mais je ne me suis jamais demandé sérieusement qui l'avait fait. Je n'avais pas pris conscience, jusqu'à présent, qu'il fallait nécessairement que ce soit l'un d'entre nous.

— Le coroner a été on ne peut plus clair. Je sais que je n'ai rien fait et je sais que vous n'avez rien fait non plus parce que... eh bien parce que je ne vous ai, pour ainsi dire, pas quittée des yeux.

— Et moi je sais que vous ne l'avez pas fait... pour la même raison. Et, bien sûr, je sais que ce n'est pas moi non plus. Il faut donc que ce soit un des autres passagers, mais lequel ? Je n'en ai aucune idée. Et vous ?

— Moi non plus.

Norman Gale paraissait songeur. Il avait l'air d'essayer de démêler le fil de ses pensées.

— Je ne vois d'ailleurs pas comment nous pourrions en avoir une, reprit Jane. Je veux dire, nous n'avons rien vu... en tout cas, moi, je n'ai rien vu. Et vous ?

Gale secoua la tête.

— Pas l'ombre de quoi que ce soit.

— C'est ce qui paraît si bizarre, et si effrayant. Que vous n'ayez rien vu, c'est normal, vous étiez tourné vers l'avant. Mais moi ? J'étais dans le bon sens. Je veux dire... j'aurais pu...

Jane rougit et s'interrompit. Elle venait de se rappeler qu'elle avait eu les yeux fixés sur un certain pull-over bleu pervenche, et que, loin d'être réceptive au monde extérieur, elle ne s'était guère intéressée qu'à la personnalité de l'être humain qui se trouvait dans ce pull-over.

De son côté, Gale songeait :

« Je me demande ce qui la fait rougir comme ça ? Elle est merveilleuse. Je vais l'épouser. Oui, sans aucun doute. Mais il ne faut pas regarder si loin. Je dois d'abord trouver un prétexte pour la voir souvent. Cette histoire de meurtre fera très bien l'affaire... sans compter que ce ne serait pas une mauvaise idée de faire quelque chose... ce freluquet de journaliste et sa publicité. »

À voix haute, il déclara :

— Réfléchissons. Qui l'a tuée ? Passons tout le monde en revue. Les stewards ?

— Non, dit Jane.

— D'accord. Les femmes qui étaient en face de nous ?

— Je ne crois pas que quelqu'un comme lady Horbury s'amuserait à assassiner les gens. Quant à l'autre, Mlle Kerr, c'est une aristocrate. Elle ne tuerait pas une vieille Française, j'en suis sûre.

— Un grand veneur, à la rigueur ! Vous ne devez pas avoir tout à fait tort, Jane. Ensuite il y a le moustachu, mais comme, à en croire le jury, c'est le coupable le plus plausible, on peut le disculper. Le médecin ? Cela paraît peu vraisemblable.

— S'il avait voulu la tuer, il aurait choisi un poison qui ne laisse aucune trace et on n'y aurait vu que du feu.

— Oui..., fit Norman sceptique. Ces poisons indétectables, inodores et sans saveur sont très pratiques, mais je doute qu'ils existent réellement. Et le petit homme qui a avoué posséder une sarbacane ?

— C'est évidemment suspect. Mais il avait l'air assez gentil et quel besoin avait-il de parler de sa sarbacane ? C'est plutôt un bon point pour lui.

— Reste Jameson... non, comment s'appelle-t-il, Ryder ?

— Oui... Cela pourrait être lui.

— Et les deux Français ?

— C'est ce qu'il y a de plus vraisemblable. Ils sont allés dans de drôles d'endroits. Et puis ils peuvent avoir des mobiles dont nous ignorons tout. J'ai trouvé que le plus jeune avait l'air triste et inquiet.

— Vous auriez l'air inquiète, vous aussi, si vous aviez commis un meurtre, répliqua Norman Gale avec conviction.

— Il avait pourtant l'air gentil et son père était adorable. J'espère que ce n'est pas eux.

— Nous ne faisons pas des progrès très rapides, remarqua Norman Gale.

— Je ne vois pas comment nous pourrions progresser sans rien savoir de la vieille dame assassinée. Quels sont ses ennemis, qui hérite d'elle et tout ça.

— À votre avis, nous spéculons dans le vide ? demanda Gale, pensif.

— Ce n'est pas le cas ? répondit Jane tranquillement.

— Pas tout à fait...

Gale hésita et reprit lentement :

— J'ai comme l'impression que cela pourrait être utile.

Jane le regarda d'un air interrogateur :

— Un meurtre ne touche pas seulement la victime et le coupable, expliqua Norman Gale. Les innocents aussi sont atteints. Vous et moi,

par exemple, nous sommes innocents, mais l'ombre du crime nous a touchés et nos vies en seront peut-être changées.

Malgré son solide bon sens, Jane ne put s'empêcher de frissonner.

— Arrêtez ! dit-elle, vous me faites peur.

— Je ne suis pas très rassuré non plus, avoua Gale.

UN DÎNER CHEZ POIROT

L'inspecteur Japp sourit en voyant arriver son ami, Hercule Poirot.

— Hello, mon vieux ! Il s'en est fallu de peu que vous ne vous retrouviez bouclé dans une cellule.

— Ma carrière professionnelle en aurait beaucoup souffert, j'en ai peur, répondit gravement Poirot.

— Ma foi, les détectives se révèlent parfois être des criminels... en tout cas dans les livres, répliqua Japp.

Un homme grand et mince, au visage intelligent et mélancolique, les rejoignit. Japp le présenta à Poirot.

— M. Fournier, de la Sûreté. Il a traversé la Manche pour venir collaborer avec nous dans cette affaire.

— J'ai déjà eu le plaisir de vous rencontrer il y a quelques années, monsieur Poirot, dit M. Fournier en s'inclinant et en lui serrant la main. M. Giraud aussi m'a beaucoup parlé de vous, ajouta-t-il avec un léger sourire.

Poirot, qui imaginait très bien en quels termes Giraud (qu'il qualifiait lui-même obligeamment, de chien de chasse humain) avait parlé de lui, lui retourna un petit sourire discret.

— Je vous propose, messieurs, de dîner tous chez moi, dit Poirot. J'ai déjà invité M^e Thibault. Si vous et mon ami Japp ne voyez pas d'objection à ma collaboration, bien entendu.

— Évidemment, mon vieux, dit Japp en lui donnant une claque dans le dos. Vous avez été aux premières loges, dans cette histoire.

— Nous en serons très honorés, murmura cérémonieusement le Français.

— Voyez-vous, fit Poirot, comme je le disais il y a quelques instants à une charmante jeune personne, je tiens à sauver ma réputation.

— On ne peut pas dire que vous ayez séduit les jurés, reconnut Japp, il y a longtemps que je ne m'étais pas autant amusé.

D'un commun accord, il ne fut plus question de l'affaire pendant l'excellent repas que le petit Belge leur offrit.

— Après tout, il est possible de bien manger en Angleterre, murmura Fournier, approuvateur, tout en se servant discrètement d'un

des cure-dents dont Poirot avait pensé à se pourvoir.

— C'était délicieux, monsieur Poirot, renchérit Thibault.

— Un peu francisé, mais sacrément bon, déclara Japp.

— Un bon repas doit être léger, expliqua Poirot. Il ne doit pas peser sur l'estomac et paralyser la pensée.

— Mon estomac ne m'a jamais causé le moindre ennui. Mais laissons ça. Venons-en plutôt à notre affaire. Comme M^e Thibault a un rendez-vous ce soir, je suggère que nous commençons par le consulter sur tout ce qui nous paraît nécessaire.

— Je suis à votre service, messieurs. Bien entendu, je peux parler plus librement ici que devant le tribunal. Au cours du rapide entretien que j'ai eu avec l'inspecteur Japp avant l'enquête, il m'a recommandé la réserve... les faits, un point c'est tout.

— Tout juste, confirma Japp. Il ne faut jamais vendre la mèche trop tôt. Bon, maintenant racontez-nous tout ce que vous savez sur cette Giselle.

— Pour dire la vérité, pas grand-chose. Je connais comme tout le monde le personnage public. De sa vie privée, je ne sais pratiquement rien. M. Fournier pourra vous en dire davantage. Madame Giselle était unique. Une personnalité hors du commun. On ne connaît rien de ses antécédents. Je pense qu'elle a dû être belle dans sa jeunesse, mais qu'elle a perdu sa beauté des suites de la petite vérole. C'était une femme – je vous donne mon impression – qui aimait le pouvoir. Et elle avait du pouvoir. Les affaires la passionnaient. C'était une de ces Françaises à la tête froide qui ne mélangent jamais l'argent avec les sentiments, mais elle avait la réputation d'être d'une honnêteté scrupuleuse.

Il regarda Fournier, en quête d'un assentiment. Ce dernier hocha sa tête brune et mélancolique.

— Oui. De son point de vue, elle était honnête. Et pourtant, la loi aurait pu lui demander des comptes, à condition d'avoir des preuves. Mais ça..., dit-il en haussant les épaules d'un air découragé, étant donné ce qu'est la nature humaine, ce serait trop exiger.

— C'est-à-dire ?

— Chantage, dit Fournier.

— Chantage ? répéta Japp.

— Oui, un chantage d'un genre particulier. Madame Giselle prêtait de l'argent sur simple reconnaissance de dette. Elle était très discrète sur le montant de ses prêts et sur les modalités de remboursement, mais je vous prie de croire qu'elle avait ses propres méthodes pour faire rentrer l'argent.

Poirot écoutait avec intérêt.

— Comme M^e Thibault l'a déclaré au tribunal, la clientèle de Madame Giselle se trouvait parmi les gens riches et dans les milieux

d'affaires. Ces deux classes sont particulièrement sensibles à l'opinion publique. Madame Giselle avait son propre service de renseignements... Avant de prêter de l'argent, de grosses sommes, elle avait coutume de réunir un maximum d'informations sur son client. Son réseau d'espions était excellent. Je me ferai l'écho de ce que disait notre ami : de son point de vue, Madame Giselle était scrupuleusement honnête. Elle tenait parole envers ceux qui tenaient la leur. Je crois sincèrement qu'elle n'a jamais fait usage de ses informations secrètes pour obtenir de l'argent qui ne lui était pas dû.

— Ces informations représentaient sa garantie, en quelque sorte ? remarqua Poirot.

— Exactement. Quand elle était obligée de s'en servir, elle le faisait sans pitié, sourde à tout sentiment. Et croyez-moi, messieurs, son système était efficace ! Elle n'a eu que très, très rarement à passer une dette par pertes et profits. Les gens en vue ne reculent devant rien pour éviter un scandale. Comme je le disais, nous connaissions ses activités ; mais pour ce qui est des poursuites..., ajouta-t-il en haussant les épaules, c'est autre chose. La nature humaine est ce qu'elle est.

— Supposons, intervint Poirot, qu'elle ait eu à passer une dette par pertes et profits, puisque vous avez dit que cela lui arrivait parfois. Que se passait-il alors ?

— Dans ce cas, dit lentement Fournier, les informations qu'elle détenait étaient publiées, ou communiquées aux intéressés.

Après un moment de silence, Poirot remarqua :

— Elle n'en tirait aucun bénéfice ?

— Non, admit Fournier, en tout cas pas directement.

— Et indirectement ?

— Indirectement, intervint Japp, cela incitait les autres à payer, hein ?

— Exactement, confirma Fournier. L'effet moral était incontestable.

— J'appellerais plutôt ça l'effet immoral..., déclara Japp en se grattant le nez d'un air songeur. Voilà qui ouvre un champ considérable aux motifs de meurtre... Oui, un champ considérable... Reste à savoir à qui va sa fortune. Pouvez-vous nous éclairer sur ce point ? demanda-t-il à M^e Thibault.

— Elle avait une fille qui ne vivait pas avec elle, répondit celui-ci. Je crois même qu'elle avait cessé de la voir depuis qu'elle était toute petite. Il y a de nombreuses années, elle avait fait un testament léguant tout – à l'exception d'une petite donation à sa femme de chambre – à sa fille, Anne Morisot. À ma connaissance, elle n'en a jamais rédigé d'autre.

— Elle avait une fortune importante ? demanda Poirot.

L'avocat haussa les épaules.

— Je dirais... huit ou neuf millions de francs.

Poirot émit un léger sifflement.

— Seigneur ! s'exclama Japp. Elle n'en avait pas l'air ! Voyons voir... Quel est le cours du change ?... Ça fait... Oh ! ça doit faire plus de cent mille livres... Ouh !

— Mlle Anne Morisot sera une jeune femme très riche, constata Poirot.

— Elle a de la chance de ne pas avoir été dans l'avion, remarqua Japp d'un ton ironique. On l'aurait soupçonnée d'avoir liquidé sa mère pour toucher l'argent. Quel âge peut-elle bien avoir ?

— Je n'en sais rien. Dans les vingt-quatre, vingt-cinq ans, j'imagine.

— Eh bien, je ne vois pas comment elle pourrait être mêlée au meurtre. Bon, il va falloir revenir à cette histoire de chantage. Les passagers ont tous nié avoir connu Madame Giselle. L'un d'eux a menti. À nous de découvrir lequel. L'examen de ses papiers personnels pourra nous aider, n'est-ce pas, Fournier ?

— Mon ami, dit le Français, dès que j'ai appris la nouvelle, après ma conversation téléphonique avec Scotland Yard, je suis allé tout droit chez elle. Elle avait un coffre plein de papiers... Ces papiers ont tous été brûlés.

— Brûlés ? Par qui ? Pourquoi ?

— Madame Giselle avait une domestique de confiance, Élise. Celle-ci avait reçu comme instructions, au cas où il arriverait quelque chose à sa patronne, d'ouvrir le coffre (dont elle connaissait la combinaison) et d'en brûler le contenu.

— Quoi ? Mais c'est incroyable ! s'écria Japp.

— Madame Giselle avait son propre code d'honneur, expliqua Fournier. Elle tenait parole envers ceux qui tenaient la leur. Elle avait promis à ses clients de se conduire honnêtement avec eux. Elle était impitoyable, mais c'était une femme qui tenait ses promesses.

Abasourdi, Japp secouait la tête. Ils restèrent silencieux tous les quatre, réfléchissant à la personnalité étrange de la défunte...

Me Thibault se leva.

— Je dois vous quitter, messieurs, j'ai un rendez-vous qui ne peut pas attendre. Si vous avez besoin d'informations complémentaires, disposez de moi quand vous voudrez. Vous connaissez mon adresse.

Il leur serra cérémonieusement la main et s'en alla.

PROBABILITÉS

Après le départ de M^e Thibault, les trois hommes rapprochèrent leurs chaises de la table.

— Et maintenant, au travail ! dit Japp en dévissant le capuchon de son stylo. Il y avait onze passagers à l'arrière de l'avion, (les autres ne nous intéressent pas), onze passagers et deux stewards, c'est-à-dire treize personnes. Un des douze survivants a éliminé la vieille dame. Certains sont anglais, les autres français. Je livre ces derniers à notre ami Fournier. Moi, je m'occupe des Anglais. Il faudra également mener des enquêtes à Paris. Ça aussi c'est pour vous, Fournier.

— Pas seulement à Paris, répliqua celui-ci. L'été, Madame Giselle travaillait beaucoup dans les villes balnéaires, à Deauville, Le Pinet, Wimereux. Elle allait aussi dans le Midi à Antibes, à Nice, dans tous ces endroits-là.

— Très juste. J'ai entendu parler du Pinet dans le *Prométhée*, je m'en souviens. Ma foi c'est une piste. Nous devons aussi nous pencher sur le meurtre lui-même... établir qui a eu la possibilité matérielle de se servir de la sarbacane.

Il déroula un grand plan, une esquisse de la partie arrière de l'avion, qu'il étala au milieu de la table.

— Nous sommes prêts maintenant pour le travail préliminaire. Pour commencer, passons les passagers en revue un à un, voyons quelles sont les probabilités et – plus important encore – les possibilités. Nous pouvons déjà éliminer M. Poirot. Ce qui ramène le nombre à onze.

Poirot secoua tristement la tête.

— Vous êtes trop confiant, mon ami. Il ne faut se fier à personne... absolument à personne.

— Comme vous voudrez, dit Japp, accommodant. Ensuite, il y a les stewards. Selon toute probabilité, il me paraît douteux qu'un des deux soit le meurtrier. Je ne les vois pas empruntant de l'argent sur une grande échelle et ils ont tous les deux de bonnes références : ce sont de braves garçons et ils ne boivent pas. Je serais très surpris qu'ils aient quoi que ce soit à faire dans cette histoire. En revanche, nous devons les inclure dans notre liste des possibilités. Comme ils allaient

et venaient sans arrêt, ils auraient pu être en situation – je veux dire sous le bon angle – pour se servir de la sarbacane, bien que j’imagine mal un steward tirant une flèche empoisonnée avec une sarbacane dans un avion plein de monde sans que personne le remarque. Je sais, par expérience, que les gens sont myopes comme des taupes, mais il y a des limites. Évidemment, dans un sens, le raisonnement s’applique à tous les autres. C’était de la folie, de la folie pure de commettre un crime de cette manière. Il y avait une chance sur cent de réussir sans être vu. Ce type a eu une veine de tous les diables. De tous les moyens délirants de commettre un meurtre...

Poirot, qui fumait tranquillement, les yeux baissés, l’interrompit.

— Vous pensez que c’était un moyen dément de commettre un crime, n’est-ce pas ?

— Bien sûr. De la pure folie.

— Et pourtant... il a réussi. Nous sommes là, tous les trois, assis à en parler et nous n’avons pas la moindre idée de qui l’a commis. C’est ce que j’appelle une réussite !

— De la chance pure et simple, répliqua Japp. Le coupable aurait dû se faire prendre dix fois.

Poirot n’avait toujours pas l’air d’accord. Fournier le dévisagea avec curiosité.

— Qu’avez-vous en tête, monsieur Poirot ?

— Mon point de vue est le suivant, mon ami, répondit ce dernier, une entreprise se juge à ses résultats. Celle-ci a réussi. Voilà tout.

— Et pourtant, déclara le Français, songeur, cela tient du miracle.

— Miracle ou pas, c’est comme ça, dit Japp. Nous avons le constat médical et nous avons l’arme. Si quelqu’un m’avait dit, il y a une semaine, que je mènerais une enquête sur la mort d’une femme tuée par une fléchette empoisonnée au venin de serpent, je lui aurais ri au nez ! Ce crime est un affront, un véritable affront.

Il reprit son souffle. Poirot sourit.

— C’est peut-être un meurtre commis par un criminel doué d’un sens de l’humour pervers, avança Fournier, songeur. En matière de crime, il est très important de se faire une idée de la psychologie du criminel.

Japp ricana légèrement en entendant le mot « psychologie » qu’il avait en horreur.

— C’est le genre de chose qui plaît beaucoup à M. Poirot, dit-il.

— Oui, ce que vous dites tous les deux m’intéresse beaucoup, remarqua Poirot.

— Vous ne mettez pas en doute la façon dont elle a été tuée, quand même ? demanda Japp, soupçonneux. Je connais votre esprit tortueux.

— Mais non, mon ami. De ce côté-là, je suis tranquille. La fléchette empoisonnée que j’ai ramassée a bien causé la mort. Néanmoins,

certain aspects de cette affaire...

Il s'interrompt, perplexe. Japp reprit :

— Pour en revenir à nos moutons, nous ne pouvons pas laver les deux stewards de tout soupçon ; mais je doute fort que l'un ou l'autre soit impliqué dans cette histoire. Vous êtes d'accord, monsieur Poirot ?

— Oh ! Rappelez-vous ce que j'ai dit. Moi, je ne laverais pas... quelle expression, mon Dieu !... je ne laverais personne à ce stade de l'enquête.

— À votre guise. Les passagers maintenant. Commençons par le fond, près de l'office et des toilettes. Siège n ° 16, dit Japp en plantant son crayon sur le plan. Ça, c'est la coiffeuse, Jane Grey. A gagné à la loterie et a tout claqué au Pinet. Donc, c'est une joueuse. Elle aurait pu être à court d'argent et en emprunter à la vieille dame... je doute cependant qu'elle ait pu emprunter une grosse somme ou que Giselle ait pu avoir « barre » sur elle. C'est du trop petit gibier pour ce que nous cherchons. Et je ne crois pas qu'une coiffeuse ait la moindre chance de mettre la main sur du venin de serpent. On ne s'en sert pas pour les teintures ou les massages.

» Dans un sens, c'est une erreur d'avoir utilisé du venin ! Cela limite les recherches. Il n'y a pas deux personnes sur cent qui en connaissent l'existence et qui sont capables de s'en procurer.

— Ce qui rend au moins une chose parfaitement claire, remarqua Poirot.

Fournier lui jeta un coup d'œil interrogateur. Mais Japp suivait son idée :

— À mon avis, le meurtrier doit entrer dans une de ces deux catégories : ou bien c'est quelqu'un qui voyage dans des endroits insolites, quelqu'un qui a une connaissance des serpents, de leurs variétés les plus mortelles et des usages des tribus qui se servent de ces poisons pour se débarrasser de leurs ennemis... Voilà pour la catégorie n ° 1.

— Et la deuxième ?

— Relève du domaine scientifique. De la recherche. On utilise ce venin pour des expérimentations dans certains laboratoires de pointe. J'en ai parlé à Winterspoon. Apparemment, on emploie parfois du venin de serpent – du venin de cobra, pour être exact – en médecine. Il donne d'excellents résultats dans le traitement de l'épilepsie par exemple. On fait des recherches poussées sur les morsures de serpents.

— Intéressant et évocateur, dit Fournier.

— Oui, mais poursuivons. La jeune Grey n'appartient à aucune de ces deux catégories : on voit mal son mobile et ses chances sont bien faibles de se procurer du venin. Douteuse aussi l'opportunité de se servir de la sarbacane pour ne pas dire inexistante. Regardez !

Ils se penchèrent tous les trois sur le plan.

— Voilà le n° 16, dit Japp. Et voilà le n° 2 où Giselle était assise, entourée d'un tas de gens. Si la fille n'a pas bougé de sa place – et tout le monde l'affirme –, elle n'a pas pu viser Giselle de façon à l'atteindre sur le côté du cou. Je pense que nous pouvons la mettre hors de cause.

» Maintenant le 12, en face d'elle. C'est le dentiste, Norman Gale. On peut lui appliquer le même raisonnement. Du menu fretin. J'imagine cependant qu'il aurait un petit peu plus de chances de se procurer du venin.

— Ce n'est généralement pas utilisé par les dentistes, murmura Poirot. Ce serait considéré plutôt comme mortel et non comme un remède.

— Un dentiste prend déjà assez de bon temps avec ses patients sans ça, remarqua Japp en souriant. Cependant, il aurait pu être amené à évoluer dans des milieux où l'on a accès à toutes sortes de drogues. Il pourrait avoir un scientifique pour ami. Mais pour ce qui est des possibilités, on est en droit de l'exclure. Il a effectivement quitté son siège, mais juste pour aller aux toilettes, c'est-à-dire dans la direction opposée. En retournant à sa place, il n'a pas pu dépasser cet endroit-ci de la travée, et pour atteindre de là le cou de la vieille dame avec une sarbacane, il aurait fallu que celle-ci ait un aiguillon apprivoisé capable de tourner à angle droit. Il est par conséquent hors de course, lui aussi.

— Je suis d'accord, dit Fournier. Continuons.

— Traversons l'allée, à présent. N° 17.

— C'était ma place, au départ, dit Poirot. Je l'ai laissée à une dame qui désirait s'asseoir à côté de son amie.

— L'honorable Venetia. Bon, que savons-nous d'elle ? C'est quelqu'un d'important. Elle aurait pu emprunter de l'argent à Giselle. N'a pas l'air de cacher de secrets honteux – mais elle aurait pu retenir son cheval dans une course, par exemple. Nous devons lui prêter attention. Elle était en position favorable. Pour peu que Giselle ait tourné la tête pour regarder par le hublot, l'honorable Venetia aurait pu prendre le risque de tirer au jugé en diagonale, à travers l'avion. Quand même, cela aurait été un coup de veine. Je pense plutôt qu'elle aurait dû se lever pour y arriver. C'est le genre de femme qui se promène à l'automne avec un fusil. Mais tirer au fusil, cela vous apprend-il à vous servir d'une sarbacane ? J'imagine que dans les deux cas c'est une question d'œil... d'œil et de pratique. Et elle a probablement des amis – des hommes – qui font la chasse au gros gibier dans d'étranges parties du monde. Elle aura pu ainsi entrer en possession de substances mystérieuses. N'empêche, quelle idiotie ! Tout ça n'a aucun sens !

— Cela paraît en effet très improbable. Mlle Kerr... je l'ai aperçue au tribunal cet après-midi. On la voit mal mêlée à un meurtre, dit

Fournier en secouant la tête.

— Place n ° 13, poursuivit Japp. Lady Horbury. C'est un peu la grande inconnue. Je sais quelque chose à propos d'elle que je vous dirai plus tard. Je ne serais pas du tout étonné qu'elle ait un ou deux secrets honteux à cacher.

— J'ai appris que la dame en question avait perdu beaucoup à la table de baccara du Pinet, dit Fournier.

— Bravo ! Oui, c'est le genre d'oiseau à fréquenter Madame Giselle.

— Je suis entièrement d'accord.

— Bon. Jusqu'ici ça va, mais comment aurait-elle fait ? Rappelez-vous qu'elle n'a pas quitté sa place, elle non plus. Il aurait fallu qu'elle s'agenouille sur son siège et qu'elle se penche par-dessus le dossier... devant dix personnes ! Oh, Seigneur ! Continuons...

— 9 et 10, poursuivit Fournier en déplaçant son doigt sur le plan.

— M. Hercule Poirot et le Dr Bryant, dit Japp. Qu'est-ce que M. Poirot peut avancer pour sa défense ?

Poirot secoua tristement la tête.

— Mon estomac, dit-il d'un ton pitoyable. Pourquoi faut-il que l'esprit soit l'esclave de l'estomac ?

— Je ne me sens pas bien non plus dans les airs, dit Fournier plein de sympathie.

Il ferma les yeux avec une grimace éloquente.

— Et maintenant, le Dr Bryant. Que savons-nous du Dr Bryant ? C'est un ponte de Harley Street. Pas le genre à aller emprunter de l'argent à une usurière française, mais qui sait ? Quand un médecin est impliqué dans une affaire louche, il est fini pour la vie. Et voilà où intervient ma petite théorie. Un type comme Bryant, au sommet de l'échelle, est en relation avec tous les chercheurs. Dans un laboratoire de pointe, il pourrait s'emparer d'une éprouvette pleine de venin de serpent comme un rien.

— Ces choses-là sont contrôlées, mon ami, objecta Poirot. Ce n'est pas aussi aisé que de cueillir un bouton d'or dans une prairie.

— Même en tenant compte des contrôles, quelqu'un d'habile aurait pu substituer au poison un produit quelconque, d'autant plus qu'un homme comme Bryant est au-dessus de tout soupçon.

— Il y a de l'idée là-dedans, reconnut Fournier.

— Une seule chose me chiffonne : pourquoi aurait-il attiré l'attention là-dessus ? Pourquoi n'a-t-il pas diagnostiqué une crise cardiaque... une mort naturelle ?

Poirot toussota. Les autres l'interrogèrent du regard.

— Je pense que ce fut sa première impression. Après tout, ça avait tout l'air d'une mort naturelle, due peut-être à une piqûre de guêpe. Il y avait eu une guêpe, rappelez-vous.

— Cette guêpe vous tient à cœur, remarqua Japp. Vous ne cessez de

nous en rebattre les oreilles.

— De toute façon, poursuivit Poirot, c'est moi qui ai découvert la fléchette fatale et qui l'ai ramassée. À partir de là, tout convergeait vers le crime.

— Mais cette fléchette aurait été retrouvée de toute façon.

Poirot secoua la tête.

— Le meurtrier pouvait avoir la possibilité de la ramasser sans qu'on le remarque.

— Bryant ?

— Bryant ou un autre.

— Hum ! Plutôt risqué.

Fournier n'était pas d'accord.

— C'est ce que vous pensez maintenant, dit-il, parce que vous savez qu'il s'agit d'un meurtre. Mais quand une vieille dame succombe soudain à un arrêt cardiaque, si un homme laisse tomber son mouchoir et se baisse pour le ramasser, personne n'y fera attention, personne ne songera à se poser de questions.

— C'est vrai, admit Japp. Bon, je pense que Bryant figure de droit sur la liste des suspects. Il pouvait souffler dans la sarbacane de derrière le dossier de son fauteuil, là aussi, en diagonale à travers l'avion. Mais pourquoi personne ne l'a remarqué ? Enfin, je ne vais pas recommencer. Le criminel, quel qu'il soit, n'a été vu par personne.

— Il doit y avoir une raison à ça, dit Fournier. Une raison qui, d'après ce que je sais, monsieur Poirot, doit avoir beaucoup d'intérêt pour vous. Je veux dire, une raison psychologique.

— Continuez, mon ami, dit Poirot. C'est très intéressant.

— Supposons, dit Fournier, que, voyageant dans un train, vous croisiez une maison en flammes. Tous les regards se tourneraient vers la fenêtre. Tous les regards seraient dirigés sur un point précis. Dans un moment pareil, un homme pourrait sortir un poignard et tuer quelqu'un sans que personne s'en aperçoive.

— C'est vrai, approuva Poirot. J'ai en mémoire une affaire de ce genre... une histoire de poison où la même question s'était posée. Il y avait eu, comme vous dites, un moment psychologique. Si un moment pareil a eu lieu pendant le vol du *Prométhée*...

— En interrogeant les stewards et les passagers, nous devrions pouvoir le découvrir, dit Japp.

— Oui. Mais si ce moment a eu lieu, il a été logiquement provoqué par le meurtrier.

— Parfaitement, parfaitement, acquiesça le Français.

— Bon, reprit Japp, notons cela comme un point à éclaircir. J'en viens au siège n° 8 : Daniel Michael Clancy.

Il avait prononcé ce nom avec une certaine délectation.

— À mon avis, c'est notre principal suspect. Quoi de plus simple

pour un auteur de romans policiers que de feindre de la curiosité pour le venin de serpent et d'amener ainsi un chimiste naïf à lui en procurer ? N'oubliez pas qu'il est le seul à être passé près du siège de Giselle.

— Je vous assure, mon ami, que je n'ai pas oublié ce détail, répliqua Poirot.

— Il aurait pu se servir de la sarbacane de très près, sans avoir besoin de recourir à un « moment psychologique ». Et avec de grandes chances de s'en tirer. N'oubliez pas que les sarbacanes n'ont pas de secret pour lui – c'est lui-même qui nous l'a confié.

— Ce qui donne à réfléchir, peut-être.

— Simple artifice de sa part, dit Japp. Qu'est-ce qui prouve que la sarbacane qu'il a montrée au tribunal est bien celle qu'il a achetée il y a deux ans ? Tout cela me paraît louche. Je ne pense pas qu'il soit très sain de passer son temps à se nourrir de meurtres et d'histoires policières, à étudier toutes sortes de cas. Cela vous met des idées dans la tête.

— Qu'un écrivain ait des idées dans la tête, cela me paraît souhaitable, remarqua Poirot.

Japp reprit le plan de l'avion.

— N ° 4 Ryder, juste devant la défunte. Je ne pense pas que ce soit lui. Mais on ne peut pas le mettre hors de cause. Il est allé aux toilettes. Il aurait pu tirer presque à bout portant en revenant. La seule chose c'est qu'il se serait trouvé juste en face des archéologues. Ils n'auraient pas pu ne pas s'en apercevoir.

Pensif, Poirot secoua la tête.

— Vous n'avez sans doute pas l'habitude des archéologues ? Si ces deux-là étaient engagés dans une discussion sur un point délicat, eh bien, mon ami, ils étaient sourds et aveugles au monde extérieur. Ils vivaient, comprenez-vous, cinq mille ans avant J.-C. Mille neuf cent trente-cinq ans après J.-C. n'existait pas pour eux.

Japp le regarda d'un air sceptique.

— Eh bien, occupons-nous d'eux. Que savez-vous des Dupont, Fournier ?

— M. Armand Dupont est un des archéologues les plus reconnus de France.

— Cela ne nous avance guère. À mon avis, ils étaient en bonne position dans l'avion... de l'autre côté de la travée, mais légèrement en avant de Giselle. Et j'imagine qu'ils ont sillonné le monde et déterré des objets dans les endroits les plus invraisemblables. Ils auraient pu aisément se procurer un quelconque venin de serpent.

— Sans doute, concéda Fournier.

— Vous n'y croyez pas ?

Fournier secoua la tête.

— M. Dupont ne vit que pour son métier. C'est un passionné. Il était antiquaire. Il a abandonné une affaire florissante pour se consacrer aux fouilles. Lui et son fils sont dévoués corps et âme à leur profession. Il me paraît improbable – je ne dirai pas impossible : depuis l'affaire Stavisky je suis prêt à croire n'importe quoi – improbable donc qu'ils soient mêlés à cette histoire.

— Très bien, dit Japp.

Il ramassa ses notes et s'éclaircit la gorge.

— Voilà où nous en sommes. *Jane Grey* : probabilité... faible. Possibilité... quasiment nulle. *Gale* : probabilité... faible. Possibilité... de nouveau pratiquement nulle. *Mlle Kerr*... très improbable. Possibilité... douteuse. *Lady Horbury* : probabilité... bonne. Possibilité... pratiquement nulle. *M. Poirot*... presque à coup sûr le criminel. Le seul homme à bord qui aurait pu créer un moment psychologique.

Japp accompagna sa petite plaisanterie d'un hurlement de rire. Poirot sourit avec indulgence et Fournier avec un brin d'embarras. Puis l'inspecteur reprit :

— *Bryant* : probabilité et possibilité... bonnes toutes les deux. *Clancy*... mobile douteux, probabilité et possibilité... également très bonnes. *Ryder* : probabilité... incertaine. Possibilité... plutôt bonne. *Les deux Dupont* : probabilité... faible pour ce qui est du mobile, bonne pour ce qui est d'obtenir du poison. Possibilité... bonne.

» C'est un assez bon résumé, je pense, dans la mesure de nos connaissances présentes. Il va falloir mener un certain nombre d'enquêtes de routine. Je vais commencer par Clancy et Bryant... Voir ce qu'ils fabriquent, s'ils ont jamais été fauchés, s'ils ont paru inquiets ces derniers temps, leurs déplacements éventuels cette année, ces sortes de choses... J'en ferai autant pour Ryder. Il ne faudra quand même pas négliger complètement les autres. Je demanderai à Wilson de fouiner par là. M. Fournier se chargera des Dupont.

L'homme de la Sûreté hocha la tête.

— On s'en occupera, soyez tranquille. Je rentre à Paris ce soir. Il se peut qu'il y ait quelque chose à tirer d'Élise, la domestique de Giselle, maintenant que nous en savons un peu plus. Je vérifierai aussi avec soin les déplacements de Giselle. Il serait bon de savoir où elle a passé l'été. Je sais qu'elle s'est rendue au Pinet une ou deux fois. Nous obtiendrons peut-être des renseignements sur ses contacts avec les Anglais impliqués. Eh oui, il y a beaucoup à faire.

Ils regardèrent tous les deux Poirot, qui semblait perdu dans ses pensées.

— Avez-vous l'intention de nous prêter main-forte, monsieur Poirot ? demanda Japp.

Poirot se leva.

— Oui. J'aimerais accompagner M. Fournier à Paris.

— Avec plaisir, dit le Français.

— Qu'est-ce que vous mijotez ? demanda Japp en dévisageant Poirot avec curiosité. Vous êtes resté bien silencieux jusqu'à présent. Vous concoctez une de vos petites idées, hein ?

— Une ou deux, oui... Mais c'est très difficile.

— Dites toujours.

— Ce qui me tracasse, voyez-vous, c'est l'endroit où on a retrouvé la sarbacane.

— Naturellement ! Ça a failli vous conduire derrière les barreaux.

Poirot secoua la tête.

— Je ne parle pas de ça. Ce n'est pas qu'on l'ait retrouvée cachée sous mon siège qui me préoccupe... c'est qu'on l'ait cachée sous un siège, quel qu'il soit.

— Je ne vois rien d'anormal à ça, répliqua Japp. Il fallait bien la cacher quelque part. Il ne pouvait pas risquer qu'on la trouve sur lui.

— Évidemment. Mais en examinant l'avion, vous avez sans doute remarqué, mon ami, que si les hublots ne s'ouvrent pas, ils possèdent chacun une ventilation – des petits trous disposés en cercle dans la vitre que l'on peut ouvrir ou fermer grâce à un système à glissière. Ces trous sont assez larges pour laisser passer notre sarbacane. Quoi de plus simple pour s'en débarrasser. Elle serait tombée tout en bas, sur la terre, où on ne l'aurait probablement jamais retrouvée.

— On peut vous objecter que le meurtrier a eu peur de se faire remarquer. Quelqu'un aurait pu le voir poussant la sarbacane dans la ventilation.

— Je vois, dit Poirot. Le meurtrier n'a pas eu peur d'être vu portant la sarbacane à ses lèvres et expédiant sa fléchette mortelle, mais la peur l'a pris d'être vu en train de la jeter par la fenêtre !

— C'est absurde, je le reconnais, dit Japp. Mais c'est un fait : il a caché la sarbacane sous un siège. On est obligé de l'admettre.

Poirot ne répondit pas. Fournier demanda avec curiosité.

— Et ça, ça vous a donné une idée ?

Poirot inclina la tête en signe d'assentiment.

— Disons que cela engendre, dans mon esprit, toutes sortes de spéculations.

Il remit machinalement en place l'encrier que Japp, d'un mouvement brusque, avait légèrement dérangé. Soudain il releva vivement la tête.

— À propos, avez-vous la liste détaillée des affaires des passagers que je vous avais demandé de me procurer ?

LA LISTE

— Je n'ai qu'une parole, dit Japp.

Il plongea la main dans sa poche en souriant, et en sortit quelques feuillets dactylographiés.

— Voilà ! Tout y est jusqu'au moindre détail ! Et je reconnais que j'y ai trouvé quelque chose de bizarre. Je vous en parlerai quand vous aurez fini.

Poirot étala les feuilles sur la table et se mit à lire. Fournier se rapprocha pour regarder par-dessus son épaule :

James Ryder.

Poches. Mouchoir de lin marqué J. Portefeuille en porc : sept billets d'une livre, trois cartes professionnelles. Lettre de son associé George Eberman espérant que « le prêt a été accordé... sinon nous sommes dans l'impasse ». Lettre signée Maudie, lui donnant rendez-vous au Trocadéro le lendemain soir (papier bon marché, écriture d'analphabète). Étui à cigarettes en argent. Pochette d'allumettes. Stylo. Trousseau de clefs. Clef Yale. Menue monnaie, française et anglaise.

Attaché-case. Toutes sortes de papiers concernant des affaires de ciment. Un exemplaire de *La Coupe du vice* (interdit dans ce pays). Une boîte de « Guérison instantanée contre les refroidissements ».

Dr Bryant.

Poches. Deux mouchoirs de lin. Portefeuille contenant vingt livres et cinq cents francs. Pièces de monnaie françaises et anglaises. Agenda. Étui à cigarettes. Briquet. Stylo. Clef Yale. Trousseau de clefs.

Flûte dans son étui.

Transportait : *Les Mémoires* de Benvenuto Cellini et *Les Maladies de l'oreille*.

Norman Gale.

Poches. Mouchoir de soie. Portefeuille contenant une livre sterling et six cents francs. Petite monnaie. Carte de visite de deux compagnies

françaises, fabricants d'appareils dentaires. Boîte d'allumettes « Bryant & May » – vide. Briquet en argent. Pipe de bruyère. Blague à tabac. Clef Yale.

Attaché-case. Veste de toile blanche. Deux petits miroirs dentaires. Rouleaux dentaires de coton. *La Vie parisienne. Le Strand Magazine. L'Autocar.*

Armand Dupont.

Poches. Portefeuille contenant mille francs et dix livres anglaises. Lunettes dans leur étui. Menue monnaie française. Mouchoir de coton. Paquet de cigarettes et pochette d'allumettes. Boîte de cartes de visite. Cure-dents.

Attaché-case. Manuscrit d'une conférence à la Royal Asiatic Society. Deux publications allemandes d'archéologie. Deux croquis de poterie. Tubes décorés. (Il s'agirait de tuyaux de pipes kurdes.) Petit plateau en osier. Neuf photos non encadrées... représentant toutes des poteries.

Jean Dupont.

Poches. Portefeuille contenant cinq livres anglaises et trois cents francs. Étui à cigarettes. Porte-cigarette (en ivoire). Briquet. Stylo. Deux crayons. Petit carnet rempli de notes. Lettre en anglais de L. Marriner l'invitant à déjeuner dans un restaurant proche de Tottenham Court Road. Petite monnaie française.

Daniel Clancy.

Poches. Mouchoir (taché d'encre). Stylo (qui fuit). Portefeuille contenant quatre livres et cent francs. Trois coupures de journaux relatant des crimes récents (un empoisonnement à l'arsenic et deux détournements de fonds). Deux lettres d'agents immobiliers avec renseignements sur des propriétés à la campagne. Agenda. Quatre crayons. Canif. Trois reçus et quatre notes impayées. Lettre de « Gordon » à l'en-tête du S.S. *Minotaure*. Mots croisés découpés dans le *Times*, à moitié faits. Calepin contenant des idées d'intrigues. Menue monnaie italienne, française, suisse et anglaise. Reçu d'hôtel, Naples. Gros trousseau de clefs.

Poches de manteau. Notes manuscrites à propos de *Meurtre sur le Vésuve*. Horaire des chemins de fer. Balle de golf. Paire de chaussettes. Brosse à dents. Reçu d'hôtel, Paris.

Mlle Kerr.

Sac à main. Rouge à lèvres. Deux fume-cigarette (un en ivoire, un en jade). Poudrier. Étui à cigarettes. Pochette d'allumettes. Mouchoir. Deux livres sterling. Petite monnaie. Une moitié de lettre de crédit. Clefs.

Nécessaire de toilette. Intérieur en galuchat. Flacons, brosses, peignes, etc. *Nécessaire à ongles.* Trousse de toilette contenant brosse à dents, éponge, dentifrice en poudre, savon. Deux paires de ciseaux. Cinq lettres de parents et d'amis expédiées d'Angleterre. Deux romans de la collection Tauchnitz. Photographie de deux épagueuls.

Transportait *Vogue* et *Good Housekeeping*.

Mlle Grey.

Sac à main. Rouge à lèvres, fard, poudrier. Clef Yale et une clef de malle. Crayon. Étui à cigarettes. Fume-cigarette. Pochette d'allumettes. Deux mouchoirs. Reçu d'hôtel, Le Pinet. Petit livre : *Guide de conversation française*. Portefeuille : cent francs et dix shillings. Petite monnaie française et anglaise. Jeton de casino de cinq francs.

Poches de son manteau de voyage. Six cartes postales de Paris, deux mouchoirs et une écharpe de soie. Lettre signée « Gladys ». Tube d'aspirine.

Lady Horbury.

Sac à main. Deux bâtons de rouge à lèvres, fard, poudrier. Mouchoir. Trois billets de mille francs. Six livres sterling. Petite monnaie française. Bague en diamant. Cinq timbres-poste français. Deux fume-cigarette. Briquet avec étui.

Nécessaire de toilette. Trousse complète de maquillage. *Nécessaire à ongles sophistiqué (or).* Petit flacon avec étiquette (à l'encre) : Acide Borique.

Comme Poirot terminait sa lecture, Japp pointa le doigt sur le dernier article.

— Mon agent a été malin. Il a trouvé que cela n'allait pas avec le reste. De l'acide borique, mon œil ! La poudre blanche qui se trouvait dans le flacon... c'était de la cocaïne.

Poirot ouvrit un peu les yeux et, lentement, hocha la tête.

— Cela n'a peut-être rien à voir avec notre affaire, remarqua Japp. Mais je n'ai pas besoin de vous dire qu'une femme qui s'adonne à la cocaïne n'a pas une moralité très rigide. De toute façon, j'ai idée que cette dame ne reculerait pas devant grand-chose pour obtenir ce qu'elle veut, toute faible femme qu'elle soit. Cependant, je doute qu'elle ait les nerfs assez solides pour venir à bout d'une telle entreprise. Et franchement, je ne vois pas comment elle aurait eu la possibilité de le faire. Un vrai casse-tête...

Poirot rassembla ses feuillets épars et les relut avec attention. Puis il les reposa en soupirant.

— Au vu de cette liste, il semble que l'auteur du meurtre soit tout désigné. Et cependant, je ne vois ni le *pourquoi* ni le *comment*.

Japp ouvrit de grands yeux.

— Prétendez-vous qu'en lisant cette paperasse, vous avez découvert le coupable ?

— Je crois, oui.

Japp s'empara de la liste et la relut à son tour, en passant les feuillets à Fournier au fur et à mesure. Puis, il frappa sur la table et dévisagea Poirot.

— Vous vous moquez de moi, monsieur Poirot ?

— Non, non ! Quelle idée !

— Qu'en pensez-vous, Fournier ?

— Je suis peut-être stupide, répondit le Français, mais je ne me sens pas plus avancé avec cette liste.

— Avec la liste seule, précisa Poirot. Mais conjuguée avec certains aspects de l'affaire... non ? Ma foi, je me trompe peut-être... Je me trompe peut-être complètement...

— Allez ! Sortez-nous votre théorie, dit Japp. Je serais curieux de l'entendre.

Poirot secoua la tête.

— Non. Comme vous dites, c'est une théorie... rien qu'une théorie. J'espérais trouver un certain objet dans cette liste... Eh bien, je l'ai trouvé. Il est là, mais il semble indiquer la mauvaise direction. Le bon indice, mais chez la mauvaise personne. Ce qui signifie qu'il y a encore beaucoup à faire et, pour dire vrai, tout est loin d'être clair pour moi. Je ne sais pas quel chemin prendre. Seuls certains faits tiennent debout et paraissent se combiner de façon significative. Ce n'est pas votre avis ? Non, je vois que non. Alors, que chacun travaille à son idée. Je n'ai aucune certitude, je vous assure, tout juste un vague soupçon...

— Je crois que vous racontez n'importe quoi, déclara Japp. Bon, ça suffit pour aujourd'hui. Je m'occupe de Londres, ajouta-t-il en se levant, vous, Fournier, vous rentrez à Paris... et notre M. Poirot, que fait-il ?

— Je désire toujours accompagner M. Fournier à Paris... plus que jamais, maintenant.

— Plus que jamais ? J'aimerais bien savoir quelle espèce de lubie vous avez en tête.

— Une lubie ? Ce n'est pas bien joli, ça !

Fournier lui serra cérémonieusement la main.

— Je vous souhaite une bonne soirée, et tous mes remerciements pour votre délicieuse hospitalité. Nous nous retrouvons à Croydon demain matin ?

— C'est ça. À demain.

— Espérons que personne ne nous assassinera en route, dit Fournier.

Les deux policiers s'en allèrent.

Poirot resta un moment comme perdu dans un rêve. Puis il se leva, mit de l'ordre dans la pièce, vida les cendriers et rangea les chaises.

Il prit ensuite le *Sketch* qui se trouvait sur un guéridon et le feuilleta jusqu'à la page qu'il cherchait.

Deux adoreurs du soleil : La comtesse de Horbury et M. Raymond Barraclough au Pinet, disait la légende de la photographie représentant deux personnes en costume de bain, qui riaient, enlacées.

— Je me demande..., dit Hercule Poirot. On peut peut-être tirer quelque chose de ça... oui, peut-être.

ÉLISE GRANDIER

Le temps du lendemain était si parfait, que même Hercule Poirot dut reconnaître que son estomac le laissait en paix.

Ils voyageaient cette fois sur le vol de 8 h 45 pour Paris.

Mis à part Poirot et Fournier, il y avait sept ou huit passagers dans le compartiment. Le Français en profita pour se livrer à quelques petites expériences. Il sortit de sa poche un morceau de bambou et, à trois reprises pendant le vol, il le porta à ses lèvres en le pointant dans une certaine direction. Une fois en passant la tête par-dessus le dossier de son fauteuil, une autre fois, l'inclinant légèrement de côté et la dernière en revenant des toilettes. Et à chaque fois, il rencontra le regard de l'un ou l'autre des passagers, qui l'observait avec stupeur. Pour sa dernière tentative, en fait, il lui sembla qu'ils avaient tous les yeux fixés sur lui.

Découragé, Fournier s'effondra sur son siège et ne fut guère réconforté par Poirot qui ne dissimulait pas son amusement.

— Vous vous moquez de moi, n'est-ce pas ? Mais il faut bien faire des expériences, vous en conviendrez ?

— Évidemment ! Je ne me moque pas, j'admire votre conscience. Rien ne vaut une démonstration visuelle. Vous jouez le rôle du meurtrier à la sarbacane et le résultat est parfaitement clair : tout le monde vous voit !

— Pas tout le monde.

— Dans un sens, non. À chaque fois, il y a quelqu'un qui ne vous voit pas, mais ce n'est pas suffisant. Pour qu'un crime réussisse, vous devez être raisonnablement sûr que personne ne vous verra.

— Ce qui, dans des conditions ordinaires, est impossible, dit Fournier. J'en reviens donc à ma théorie selon laquelle il a dû y avoir des conditions extraordinaires... un moment psychologique. Il a forcément dû y avoir ce moment psychologique pendant lequel l'attention de tous a été portée ailleurs.

— Notre ami l'inspecteur Japp va faire des recherches minutieuses à ce sujet.

— Vous ne partagez pas mon point de vue, monsieur Poirot ?

Poirot hésita un instant puis déclara posément :

— J'admets qu'il y a eu – qu'il a dû y avoir une raison psychologique qui fait que personne n'a vu le meurtrier. Mais mes idées suivent un chemin légèrement différent du vôtre. Dans cette affaire, j'ai l'impression que les témoignages oculaires sont trompeurs. Fermez les yeux, mon bon ami, au lieu de les ouvrir tout grands. Servez-vous de l'œil de l'esprit plutôt que de ceux-là. Laissez fonctionner les petites cellules grises de votre cerveau. Laissez-les vous montrer ce qui s'est réellement passé !

— Je ne vous suis pas, monsieur Poirot, dit Fournier en le dévisageant avec curiosité.

— Parce que vous tirez vos déductions de ce que vous voyez. Rien n'est plus trompeur que l'observation.

Fournier secoua la tête et écarta les bras.

— J'abandonne. Je ne comprends pas où vous voulez en venir.

— Notre ami Giraud vous exhorterait à ne pas prêter attention à mes divagations. Je l'entends d'ici : « Debout ! Remuez-vous ! Réfléchir dans son fauteuil, c'est bon pour les vieillards ! » Moi, je répondrais qu'un jeune chien de chasse est souvent si excité par l'odeur du gibier qu'il passe à côté sans le voir... C'est à lui qu'est destinée la fausse piste. Tiens, je viens de vous donner là une indication intéressante...

Là-dessus, Poirot s'adossa et ferma les yeux, pour réfléchir peut-être, mais il est certain en tout cas que cinq minutes plus tard, il dormait profondément.

Arrivés à Paris, ils se rendirent directement 3, rue de la Joliette.

La rue de la Joliette est située sur la rive gauche. Rien ne distinguait le n° 3 des autres immeubles. Un vieux concierge leur ouvrit et accueillit Fournier plutôt fraîchement.

— Encore la police ! Rien que des ennuis. Ça va donner mauvaise réputation à la maison.

Il retourna dans sa loge en ronchonnant.

— Allons dans le bureau de Giselle, décida Fournier. C'est au premier.

Il sortit une clef de sa poche et expliqua que la police avait pris la précaution de fermer la porte et d'y apposer des scellés en attendant les résultats de l'enquête en Angleterre.

— Non que j'espère trouver ici quoi que ce soit de nature à nous aider, remarqua Fournier.

Il détacha les scellés, ouvrit la porte, et ils entrèrent. Le bureau de Madame Giselle était un petit appartement qui sentait le renfermé. Il y avait un assez vieux modèle de coffre-fort dans un coin, une table qui voulait se donner une allure de bureau et des fauteuils à la tapisserie élimée. L'unique fenêtre était sale et n'avait, selon toute

vraisemblance, jamais été ouverte.

— Vous voyez, dit Fournier en haussant les épaules. Il n'y a rien. Absolument rien.

Poirot alla s'asseoir derrière le bureau, face à Fournier. Il passa doucement la main sur la surface du meuble, puis en dessous.

— Il y a une sonnette, remarqua-t-il.

— Oui. Elle est reliée à la loge.

— Ah ! Sage précaution. Les clients de Madame devaient se montrer parfois récalcitrants.

Il ouvrit quelques tiroirs. Ils contenaient du papier à lettres, un calendrier, des stylos, des crayons, mais aucun papier ou objet personnel. Poirot y jeta un coup d'œil rapide.

— Je ne vous ferai pas l'affront d'une fouille approfondie, mon ami. S'il y avait quelque chose à trouver, vous l'auriez trouvé, j'en suis sûr... Pas un modèle très efficace, ajouta-t-il en regardant le coffre.

— Un peu démodé, reconnut Fournier.

— Il était vide ?

— Oui. Cette maudite femme de chambre avait tout détruit.

— Ah ! oui, la femme de chambre. La domestique de confiance. Il faut que nous la rencontrions. Cette pièce, comme vous le disiez, n'a rien à nous raconter. C'est significatif, vous ne pensez pas ?

— Qu'entendez-vous par significatif, monsieur Poirot ?

— J'entends qu'on n'y trouve aucune touche personnelle. C'est intéressant.

— Ce n'était pas exactement une sentimentale, remarqua Fournier d'un ton ironique.

Poirot se leva.

— Venez. Allons voir cette femme de chambre – cette domestique tellement digne de confiance.

Élise Grandier était une femme petite et corpulente d'âge moyen, au teint fleuri et dont les petits yeux perçants allaient de l'un à l'autre des deux arrivants.

— Asseyez-vous, mademoiselle Grandier, dit Fournier.

— Merci, monsieur.

Elle s'assit posément.

— Nous rentrons de Londres, M. Poirot et moi. L'enquête judiciaire sur la mort de Madame Giselle s'est ouverte hier. Quoi qu'il en soit, il n'y a aucun doute. Madame a été empoisonnée.

La Française hocha gravement la tête.

— C'est terrible ce que vous dites, monsieur. Empoisonnée, Madame Giselle ? Qui aurait pu penser une chose pareille ?

— C'est là que vous pouvez peut-être nous aider, mademoiselle.

— Certainement, monsieur, je ferai tout, bien entendu, pour aider la police. Mais je ne sais rien... absolument rien,

— Vous saviez que Madame avait des ennemis ? demanda brusquement Fournier.

— Ce n'est pas vrai. Pourquoi Madame aurait-elle eu des ennemis ?

— Allons, mademoiselle Grandier, dit Fournier d'un ton ironique, la profession d'usurière entraîne certains désagréments.

— C'est vrai que les clients de Madame n'étaient pas toujours très raisonnables, reconnut Élise.

— Ils faisaient des scènes, hein ? Ils la menaçaient ?

Élise secoua la tête.

— Non, non, vous n'y êtes pas du tout. Ce n'était pas eux qui menaçaient. Ils se plaignaient, se lamentaient, prétendaient qu'ils ne pouvaient pas payer, et tout ça, dit-elle d'un ton de profond mépris.

— Mais, mademoiselle, peut-être que parfois ils ne pouvaient vraiment pas payer, remarqua Poirot.

Élise Grandier haussa les épaules.

— C'est possible. C'est leur affaire. Mais ils finissaient presque toujours par payer, dit-elle, non sans satisfaction.

— Madame Giselle était très dure, remarqua Fournier.

— Madame était dans son bon droit.

— Vous n'éprouvez aucune pitié pour les victimes ?

— Victimes... victimes..., répéta Élise, agacée. Vous ne comprenez pas. Qui vous oblige à vous endetter, à vivre au-dessus de vos moyens, à emprunter, et à vous imaginer ensuite que vous pouvez garder l'argent, que c'est un cadeau ? C'est ça qui n'est pas raisonnable. Madame était toujours de parole. Ce qu'elle prêtait, elle attendait qu'on le lui rembourse. Ce n'est que justice. Elle n'avait pas de dettes, elle. Tout ce qu'elle possédait, elle l'avait payé rubis sur l'ongle. Jamais, jamais je n'ai vu de facture en souffrance. Et, quand vous dites que Madame était dure, ce n'est pas vrai ! Madame était bonne. Elle donnait aux Petites Sœurs des Pauvres quand elles passaient. Elle donnait de l'argent à des œuvres de charité. Lorsque la femme de Georges, le concierge, est tombée malade, Madame lui a payé un séjour en maison de repos à la campagne.

Elle s'interrompt, rouge de colère.

— Vous ne comprenez pas, répéta-t-elle. Non, vous ne comprenez pas du tout Madame.

Fournier attendit un instant que son indignation retombe et reprit :

— Vous avez déclaré que les clients de Madame *finissaient toujours par payer*. Étiez-vous au courant des moyens que Madame employait pour les y contraindre ?

Elle haussa les épaules.

— Je ne sais rien, monsieur. Absolument rien.

— Vous en saviez assez pour brûler les papiers de Madame.

— J'ai obéi à ses instructions. Elle m'avait dit que si jamais il lui

arrivait un accident ou si elle tombait malade et mourait ailleurs que chez elle, je devais détruire ses papiers professionnels.

— Les papiers qui étaient en bas, dans le coffre ? demanda Poirot.

— Oui. Ses papiers professionnels.

— Et ils étaient dans le coffre qui se trouve en bas ?

Son insistance la fit rougir.

— J'ai obéi aux instructions de Madame, répéta-t-elle.

— Je sais, dit Poirot, souriant. Mais ses papiers n'étaient pas dans ce coffre. C'est ça, non ? Il est beaucoup trop vétuste... un simple amateur aurait pu l'ouvrir. Madame gardait ses papiers ailleurs... dans sa chambre à coucher peut-être ?

Élise resta un moment silencieuse, puis répondit :

— Oui, c'est bien ça. Madame disait toujours aux clients qu'elle conservait ses papiers à l'abri dans le coffre, mais en réalité c'était un leurre. Tout était dans sa chambre.

— Voulez-vous nous montrer où ?

Élise se leva, et les deux hommes la suivirent. La chambre à coucher, pourtant spacieuse, était encombrée de tant de meubles lourds et ouvragés qu'il était difficile de s'y mouvoir. Il y avait une vieille malle volumineuse dans un coin. Élise souleva le couvercle et en retira une robe d'alpaga démodée, doublée d'un jupon de soie. Elle leur montra une poche très profonde cousue à l'intérieur de la robe.

— Voilà où se trouvaient les papiers, monsieur. Dans une grande enveloppe, cachetée.

— Vous ne m'avez rien dit de tout ça quand je vous ai interrogée il y a trois jours, remarqua vivement Fournier.

— Je vous demande pardon, monsieur. Vous m'avez demandé où se trouvaient les papiers qui auraient dû être dans le coffre. Je vous ai répondu que je les avais brûlés. C'était vrai. Où s'étaient trouvés exactement ces papiers paraissait sans importance.

— C'est juste, déclara Fournier. Vous comprenez, mademoiselle Grandier, que ces documents n'auraient pas dû être brûlés ?

— J'ai obéi aux ordres de Madame, répéta Élise d'un ton revêché.

— Vous avez agi pour le mieux, je sais, dit Fournier pour l'apaiser. Maintenant, écoutez-moi bien, mademoiselle : Madame a été assassinée. Il est possible qu'elle ait été assassinée par une ou plusieurs personnes sur qui elle possédait des renseignements compromettants. Ces renseignements figuraient sur les papiers que vous avez brûlés. Je vais vous poser une question, mademoiselle. N'y répondez pas trop vite, sans réfléchir. Il se peut – et, à mon avis, c'est probable et bien compréhensible – que vous ayez jeté un coup d'œil sur ces papiers avant de les livrer aux flammes. Si c'est le cas, on ne vous reprochera rien. Au contraire. Toute information que vous auriez ainsi pu acquérir serait d'une aide précieuse pour la police et pourrait

contribuer à faire arrêter l'assassin. Donc, mademoiselle, ne craignez rien et répondez honnêtement. Avez-vous regardé ces documents avant de les brûler ?

Élise respira très fort. Elle se pencha en avant et déclara solennellement :

— Non, monsieur. Je n'ai rien regardé. Je n'ai rien lu. J'ai brûlé l'enveloppe sans la décacheter.

LE PETIT CARNET NOIR

Fournier la dévisagea un instant, puis, convaincu qu'elle disait la vérité, fit un geste de découragement.

— Quel malheur ! dit-il. C'est tout à votre honneur, mademoiselle, mais c'est bien dommage.

— Je ne peux pas vous aider. Je regrette, monsieur.

Fournier s'assit et sortit un calepin de sa poche.

— Lorsque je vous ai interrogée la première fois, mademoiselle, vous m'avez dit que vous ne connaissiez pas le nom des clients de Madame. Et tout à l'heure, vous nous avez raconté qu'ils se lamentaient et imploraient sa grâce. Vous avez donc au moins quelques renseignements sur ces clients ?

— Laissez-moi vous expliquer, monsieur. Madame ne citait jamais un nom. Elle ne parlait jamais de ses affaires. Mais on est humain, non ? On s'exclame, on fait des commentaires... Madame me parlait parfois comme à elle-même.

Poirot se pencha vers elle.

— Si vous nous donniez un exemple, mademoiselle ?

— Attendez que je réfléchisse... Ah, oui ! Supposons qu'elle reçoive une lettre. Madame l'ouvrait. Elle éclatait d'un petit rire ironique. Elle disait : « *Vous avez beau gémir et pleurnicher, ma belle dame, vous paierez quand même.* » Ou bien : « *Quels imbéciles, mon Dieu, quels imbéciles ! S'imaginer que je leur prêterais des sommes pareilles sans m'entourer de garanties ! La connaissance vous donne la sécurité, Élise. La connaissance vous donne le pouvoir.* » Voilà le genre de choses qu'elle disait.

— Les clients de Madame qui venaient ici, vous n'en avez jamais vu ?

— Non, monsieur, du moins presque jamais. Ils s'arrêtaient au premier, vous comprenez, et ils venaient souvent à la nuit tombée.

— Madame a-t-elle séjourné à Paris avant son départ pour l'Angleterre ?

— Elle était rentrée la veille, dans l'après-midi.

— D'où venait-elle ?

— Elle s'était absentée une quinzaine de jours, à Deauville, au

Pinet, Paris-Plage, Wimereux... Sa tournée habituelle de septembre.

— Réfléchissez, mademoiselle. A-t-elle dit quelque chose, n'importe quoi, qui pourrait nous être utile ?

Au bout d'un instant, Élise secoua la tête.

— Non, monsieur. Je ne me souviens de rien. Madame était de bonne humeur. Elle m'a dit que les affaires marchaient bien. Sa tournée avait été profitable. Puis elle m'a demandé de téléphoner à la compagnie Universal pour réserver une place sur le vol du lendemain pour Londres. L'avion du matin était complet, mais j'ai pu avoir une place sur celui de midi.

— A-t-elle dit pourquoi elle voulait se rendre en Angleterre ? Était-ce urgent ?

— Oh, non, monsieur ! Madame allait souvent en Angleterre. En général, elle me prévenait la veille.

— Madame a-t-elle reçu des clients ce soir-là ?

— Je crois qu'il y en a eu un, mais je n'en suis pas sûre. Georges le sait peut-être. Madame ne m'en a pas parlé.

Fournier sortit plusieurs photographies de sa poche – prises la plupart par des reporters à la sortie du tribunal.

— Reconnaissez-vous quelqu'un, mademoiselle ?

Élise regarda les photos l'une après l'autre, puis secoua la tête.

— Non, monsieur.

— Alors, nous allons essayer avec Georges.

— Oui, monsieur. Malheureusement, Georges n'a pas une très bonne vue. C'est dommage.

Fournier se leva.

— Eh bien, mademoiselle, nous allons prendre congé c'est-à-dire si vous êtes tout à fait sûre de n'avoir rien, absolument rien, oublié de nous dire.

— Moi ? Qu'est-ce... qu'est-ce que je pourrais avoir oublié, monsieur ?

Élise avait l'air chagriné.

— Alors, c'est entendu. Venez, Poirot. Pardonnez-moi, vous cherchez quelque chose ?

En effet Poirot tournait en rond, l'œil aux aguets.

— Oui, je cherche quelque chose que je ne vois pas.

— Quoi donc ?

— Des photographies. Des photographies des parents de Mme Giselle, de sa famille.

— Madame n'avait pas de famille, déclara Élise. Elle était seule au monde.

— Elle avait une fille, riposta vivement Poirot.

— C'est juste. Oui, elle avait une fille.

Élise soupira.

— Et il n'y a pas de photo de sa fille ? insista Poirot.

— Oh ! Monsieur ne comprend pas. Madame avait une fille, mais c'était il y a longtemps. Je crois savoir que Madame ne l'avait pas revue depuis qu'elle était bébé.

— Comment ça ? demanda vivement Fournier.

Élise écarta les bras de façon éloquente.

— Je ne sais pas. C'était quand Madame était jeune. Il paraît qu'elle était jolie à l'époque... Jolie et pauvre. Peut-être qu'elle était mariée, peut-être pas. Je pense plutôt que non. On a dû conclure des arrangements pour l'enfant. Quant à Madame, elle a attrapé la petite vérole... elle a été très malade, elle a failli mourir. Une fois rétablie, sa beauté s'était envolée. Finies les folies, finies les amours ! Madame est devenue une femme d'affaires.

— Elle a quand même légué sa fortune à sa fille ?

— C'est normal, répondit Élise. À qui laisser son argent, sinon à ceux de son propre sang ? La voix du sang, ça existe. Et Madame n'avait pas d'amis. Elle était toujours seule. C'était l'argent sa passion. Elle en voulait encore et encore. Elle dépensait très peu. Elle n'aimait pas le luxe.

— Elle vous a fait un petit legs. Vous le savez ?

— Oui. On m'en a informée. Madame a toujours été généreuse. Elle me donnait une belle somme chaque année, en plus de mes gages. Je lui suis très reconnaissante.

— Bon, dit Fournier, partons. En chemin, nous échangerons quelques mots avec le vieux Georges.

— Je vous rejoins dans une minute, mon ami, dit Poirot.

— Comme vous voudrez.

Fournier s'en alla.

Poirot fit encore une fois le tour de la pièce, puis s'assit, les yeux fixés sur Élise.

Sous ce regard scrutateur, celle-ci devint un peu nerveuse.

— Monsieur désire savoir autre chose ?

— Mademoiselle Grandier, savez-vous qui a tué votre maîtresse ? demanda Poirot.

— Non, monsieur. Je le jure devant Dieu !

Elle avait dit ça gravement. Poirot la regarda attentivement puis inclina la tête.

— Bien, dit-il. Je vous crois. Mais le savoir est une chose, le soupçon en est une autre. Avez-vous dans l'idée – seulement dans l'idée – qui pourrait avoir fait ça ?

— Non, monsieur. Je l'ai déjà dit au policier.

— Vous pourriez lui avoir dit une chose, et m'en dire une autre à moi.

— Pourquoi, monsieur ? Pourquoi ferais-je une chose pareille ?

— Parce que donner des informations à la police, ou les donner à une personne privée, c'est très différent.

— Oui, reconnu Élise. C'est vrai.

Elle eut l'air indécis, tout à coup. Elle semblait réfléchir. Poirot se pencha vers elle.

— Puis-je vous dire quelque chose, mademoiselle Grandier ? Cela fait partie de mon métier de ne jamais croire ce qu'on me dit, à moins d'en posséder la preuve. Je ne soupçonne pas celui-ci, puis celle-là. Je soupçonne tout le monde. Je considère tous ceux qui se trouvent mêlés à un meurtre comme des criminels... jusqu'à preuve de leur innocence.

Élise lui jeta un regard mauvais.

— Êtes-vous en train de me dire que vous me soupçonnez, moi, d'avoir tué Madame ? Ça, c'est trop fort ! C'est une perversité incroyable !

Son opulente poitrine se soulevait et s'abaissait violemment.

— Non, Élise. Je ne vous soupçonne pas d'avoir tué Madame. Celui qui l'a tuée était un passager de l'avion. En revanche, vous auriez pu être complice. Vous auriez pu communiquer à quelqu'un des renseignements sur le voyage de votre maîtresse.

— Je ne l'ai pas fait ! Je jure que je ne l'ai pas fait !

Poirot l'observa de nouveau en silence.

— Je vous crois. Cependant, vous ne nous avez pas tout dit. Oh, mais oui ! Écoutez-moi : dans toutes les affaires criminelles, lorsqu'on interroge les témoins, on se heurte au même phénomène. Ils gardent tous quelque chose par devers eux. Parfois – et même souvent – c'est un détail insignifiant à la rigueur sans relation avec le crime. Mais, je le répète, ils n'ont pas tout dit. Et vous non plus. Oh, ne niez pas ! Je m'appelle Hercule Poirot, et je sais. Quand mon ami M. Fournier vous a demandé si vous étiez sûre de ne rien avoir oublié, vous vous êtes troublée. Vous avez répondu machinalement par une dérobade. Et à l'instant, quand je vous ai suggéré de me dire ce que vous n'aimeriez pas que la police sache, vous avez visiblement retourné la question en pensée. C'est donc qu'il y a quelque chose. Je veux savoir quoi.

— C'est sans importance.

— Peut-être. Mais quoi qu'il en soit, voulez-vous me dire ce que c'est ? Rappelez-vous, je ne suis pas de la police, ajouta-t-il, voyant qu'elle hésitait.

— Vous avez raison, répondit Élise Grandier qui hésita de nouveau et reprit : J'ai un problème, monsieur. Je ne sais pas ce que Madame aurait voulu que je fasse.

— On dit que deux têtes valent mieux qu'une. Ne voulez-vous pas me demander conseil ? Réfléchissons ensemble à la question.

Élise le regardait encore d'un air sceptique. Poirot sourit :

— Vous êtes un bon chien de garde, Élise. C'est votre loyauté envers votre défunte maîtresse qui est en cause, je pense.

— C'est exact, monsieur. Madame me faisait confiance. Depuis que je suis entrée à son service, j'ai toujours suivi scrupuleusement toutes ses instructions.

— Vous lui étiez reconnaissante, n'est-ce pas, d'un grand service qu'elle vous avait rendu ?

— Monsieur est très perspicace. Oui, c'est vrai. Je n'ai pas honte de l'avouer. J'avais été trompée, monsieur, mes économies volées... et il y avait un enfant. Madame a été très bonne. Elle a fait le nécessaire pour que le bébé soit élevé par de braves gens dans une ferme – une bonne ferme, monsieur, et d'honnêtes paysans. C'est à ce moment-là qu'elle m'a dit qu'elle était mère, elle aussi.

— Vous a-t-elle indiqué l'âge de sa fille, où elle vivait, ou d'autres détails ?

— Non, monsieur. C'était une page de sa vie qu'elle avait tournée. Cela valait mieux, c'est ce qu'elle disait. La petite fille ne manquait de rien et serait formée à une profession. Elle hériterait aussi de son argent, à sa mort.

— Elle ne vous a rien dit de plus à propos de cette enfant ou de son père ?

— Non, monsieur, mais j'ai mon idée...

— Je vous écoute, mademoiselle Élise.

— C'est seulement une idée, vous comprenez.

— Parfaitement, parfaitement.

— J'ai comme l'impression que le père de l'enfant était un Anglais.

— Qu'est-ce qui vous a donné cette impression ?

— Rien de précis. Mais Madame avait un ton amer quand elle parlait des Anglais. Et je crois aussi que dans les affaires, elle était contente quand elle tenait un Anglais en son pouvoir. C'est une simple impression, vous savez...

— Oui, mais peut-être très valable. Elle nous ouvre des horizons... Votre propre enfant, mademoiselle Élise, c'était un garçon ou une fille ?

— Une fille, monsieur. Mais elle est morte... il y a cinq ans maintenant.

— Ah ! Toutes mes condoléances...

Il y eut un silence.

— Et maintenant, mademoiselle Élise, quel est ce quelque chose que vous avez gardé par devers vous ?

Élise se leva et sortit. Elle réapparut quelques minutes plus tard avec un petit carnet noir défraîchi à la main.

— C'était le petit carnet de Madame. Il ne la quittait pas. Avant de partir pour l'Angleterre, elle l'a cherché partout. Elle l'avait égaré. Je

l'ai retrouvé après son départ, il avait glissé derrière la tête du lit. Je l'ai rangé dans ma chambre en attendant le retour de Madame. Dès que j'ai appris sa mort, j'ai brûlé les papiers, mais je n'ai pas brûlé le carnet. Je n'avais pas d'instructions à ce sujet.

— Quand avez-vous appris le décès de Madame ?

Élise hésita.

— Vous l'avez su par la police, n'est-ce pas ? Ils sont venus ici fouiller l'appartement de Madame. Ils ont trouvé le coffre vide et vous leur avez déclaré avoir brûlé les papiers, mais en réalité, vous ne les avez brûlés qu'après leur départ.

— C'est vrai, monsieur, reconnut Élise. Pendant qu'ils regardaient dans le coffre, j'ai sorti les papiers de la malle. J'ai dit que je les avais brûlés, oui. Après tout, c'était presque la vérité. J'ai saisi la première occasion pour le faire. Je devais accomplir les ordres de Madame. Vous comprenez mon embarras, monsieur ? Vous n'en parlerez pas à la police ? Cela pourrait me causer de sérieux ennuis.

— Je suis persuadé, mademoiselle Élise, que vous avez agi avec les meilleures intentions. Il n'empêche, vous comprenez, que c'est malheureux, très malheureux... Mais ce qui est fait est fait, les regrets ne servent à rien et je ne vois pas l'intérêt qu'il y aurait à communiquer à l'excellent M. Fournier l'heure exacte de la destruction de ces documents. Maintenant, voyons si ce petit carnet peut nous être utile à quelque chose.

— Je ne pense pas, monsieur, dit Élise en secouant la tête. C'était l'aide-mémoire de Madame, en effet, mais il ne contient que des chiffres. Sans ses documents et ses dossiers, ces notes n'ont aucun sens.

À contrecœur, elle tendit le carnet à Poirot. Celui-ci s'en saisit et le feuilleta. Il y avait là des inscriptions faites au crayon d'une écriture penchée et étrangère. Ces notes se ressemblaient toutes. Un chiffre, suivi de quelques précisions, comme :

CX 256. Femme de colonel. Garnison en Syrie. Caisse du régiment.

GF 342. Parlementaire français. Affaire Stavisky.

Il y avait environ une vingtaine de ces notes. D'autres, à la fin du carnet, concernaient des dates ou des lieux. Ainsi :

Le Pinet, lundi. Casino, 10 h 30. Hôtel Savoy, 17 heures. ABC. Fleet Street, 11 heures.

Aucune de ces inscriptions ne se suffisait à elle-même. Elles semblaient avoir été notées par Giselle moins pour indiquer des rendez-vous que pour lui servir d'aide-mémoire.

Élise observait Poirot avec inquiétude.

— Cela ne veut rien dire, monsieur, à mon sens du moins. Seule Madame pouvait comprendre.

Poirot referma le carnet et le mit dans sa poche.

— Ce carnet sera peut-être très utile, mademoiselle. Vous avez agi sagement en me le remettant. Vous pouvez dormir tranquille. Madame ne vous avait jamais demandé de le brûler ?

— Non, répondit Élise, dont le visage s'était un peu éclairé.

— Donc, n'ayant pas reçu d'instructions à son sujet, il est de votre devoir de le remettre à la police. Je ferai en sorte, avec M. Fournier, pour que vous ne soyez pas blâmée d'avoir tant tardé.

— Monsieur est très aimable.

Poirot se leva.

— Je vais rejoindre mon collègue à présent. Juste une dernière question. Lorsque vous avez réservé la place d'avion de Madame Giselle, vous avez téléphoné à l'aéroport du Bourget ou à l'agence ?

— J'ai appelé les bureaux de la compagnie Universal, monsieur.

— Boulevard des Capucines, je crois ?

— C'est exact, monsieur, 254, boulevard des Capucines.

Poirot nota l'adresse sur son petit calepin, puis avec un signe de tête amical, il s'en alla.

L'AMÉRICAIN

Fournier était en grande conversation avec le vieux Georges. Il avait l'air furieux.

— C'est bien de la police ! ronchonnait le vieux de sa voix rauque. Poser cent fois la même question... Qu'est-ce qu'ils espèrent ? Que tôt ou tard on cessera de dire la vérité et qu'on se mettra à raconter des mensonges à la place ? Des mensonges agréables, bien sûr, des mensonges qui font bien dans le procès-verbal de ces messieurs...

— Je ne veux pas de mensonges, je veux la vérité.

— Eh bien, c'est la vérité que je vous ai dit. Oui, une femme est venue voir Madame la veille de son départ pour l'Angleterre. Vous me montrez des photographies, vous me demandez si je reconnais cette femme. Et moi, je vous répète ce que je n'arrête pas de vous dire : ma vue n'est plus très bonne. La nuit tombait, je n'ai pas fait attention. Je n'ai pas reconnu la dame. Si je me trouvais face à face avec elle, je ne la reconnaîtrais sans doute pas non plus. Voilà ! Clair et net, comme je vous l'ai déjà dit quatre ou cinq fois.

— Vous ne vous souvenez même pas si elle était grande ou petite, brune ou blonde, jeune ou vieille ? C'est difficile à croire..., répliqua Fournier d'un ton sarcastique.

— Alors ne me croyez pas. Pour ce que j'en à faire ! C'est si agréable d'avoir la police sur le dos ! J'en ai honte. Si Madame n'avait pas été assassinée tout là-haut, en l'air, vous auriez sans doute prétendu que moi, Georges, je l'avais empoisonnée. C'est ça, la police !

Poirot prévint une réplique furieuse de Fournier en lui prenant le bras avec tact.

— Venez, mon vieux. L'estomac crie famine. Un repas simple mais savoureux, voilà ma prescription. Disons... une omelette aux champignons, une sole à la Normande, un morceau de port-salut, et du vin rouge. Quel vin exactement ?

Fournier regarda sa montre.

— Vous avez raison. Il est une heure. À parler avec cette espèce d'animal...

Il lança à Georges un regard meurtrier. Poirot adressa au vieux un

sourire encourageant.

— C'est entendu, dit-il. L'inconnue n'était ni petite ni grande, ni brune ni blonde, ni grosse ni maigre, mais vous pouvez au moins nous dire ça : était-elle chic ?

— Chic ? répéta Georges, décontenancé.

— Je tiens ma réponse, dit Poirot. Elle était chic. Et j'ai idée, mon ami, qu'elle serait parfaite en costume de bain.

Georges le dévisagea avec stupeur.

— En costume de bain ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire de costume de bain ?

— Une petite idée à moi. Une jolie femme est encore plus jolie en maillot de bain. Vous n'êtes pas d'accord ? Regardez ça.

Il tendit au vieux la page de *Sketch* qu'il avait arrachée.

Un silence suivit. Le vieux tressaillit très légèrement.

— Vous êtes d'accord, non ? demanda Poirot.

— Ils ne sont pas mal, ces deux-là ! déclara le vieux en lui rendant la page. S'ils étaient tout nus, ce serait du pareil au même.

— Ah ! dit Poirot. C'est sans doute parce que, de nos jours, nous avons découvert l'action bienfaisante du soleil sur la peau. Ça tombe bien, n'est-ce pas ?

Georges condescendit à émettre un gloussement rauque, puis il rentra dans sa loge tandis que Fournier et Poirot sortaient dans la rue ensoleillée.

Au cours du repas dont le menu avait été établi dans ses grandes lignes par Poirot, celui-ci exhiba le carnet noir de Giselle.

Fournier fut à la fois très excité et furieux contre Élise.

— C'est normal, tout à fait normal, dit Poirot pour justifier Élise. La police... c'est un mot qui effraie les gens de sa condition. Ils ne savent pas où ça va les entraîner. C'est partout pareil... dans tous les pays.

— C'est là où vous marquez des points, répliqua Fournier. Un détective privé tire beaucoup plus de renseignements d'un témoin que nous, par la voie officielle. Cependant, il y a le revers de la médaille. Nous avons des fichiers... toute une gigantesque organisation à notre service.

— Alors travaillons ensemble amicalement, déclara Poirot en souriant. Cette omelette est délicieuse.

Entre l'omelette et la sole, Fournier feuilleta le petit carnet noir. Puis il crayonna quelque chose dans son calepin, et regarda Poirot.

— Vous l'avez lu ? Oui ?

— Non. Je n'y ai jeté qu'un coup d'œil. Vous permettez ?

Il lui prit le carnet des mains. Lorsqu'on apporta le fromage, Poirot posa le carnet sur la table et les regards des deux hommes se croisèrent.

— Il y a certaines annotations..., commença Fournier.

— Cinq, dit Poirot.

— Oui... cinq.

Il lui lut ce qu'il avait noté sur son propre calepin :

— *CL 52 Lady anglaise. Mari.*

RT 362. Médecin. Harley Street.

MR 24. Contrefaçons d'antiquités.

XVB 724. Anglais. Détournements de fonds.

GF 45. Tentative de meurtre. Anglais.

— Bravo, mon ami ! fit Poirot. Nos esprits marchent à l'unisson. De toutes ces annotations, ces cinq-là me paraissent être les seules qui correspondent à des passagers de l'avion. Examinons-les une à une.

— *Lady anglaise. Mari*, commença Fournier. On peut concevoir qu'il s'agit de lady Horbury. J'ai cru comprendre que c'est une joueuse patentée. Il est très vraisemblable qu'elle ait emprunté de l'argent à Giselle. C'est bien le genre de ses clients. Le mot mari peut avoir deux sens. Ou bien Giselle comptait sur le mari pour payer les dettes de sa femme, ou bien elle tenait lady Horbury par un secret qu'elle menaçait de révéler au mari.

— Exactement. L'une ou l'autre explications conviennent. Personnellement je pencherais pour la seconde, d'autant que je suis prêt à parier que la dame qui est venue voir Giselle la veille de son voyage n'était autre que lady Horbury.

— Ah ! C'est ce que vous croyez ?

— Oui, et je pense que vous le croyez aussi. Il y a un côté chevaleresque dans la déposition de notre concierge. Son entêtement à ne rien se rappeler de l'inconnue me paraît significatif. Lady Horbury est une fort jolie femme. De plus, j'ai remarqué qu'il a tressailli – oh, très légèrement – quand je lui ai montré sa photo en costume de bain parue dans le *Sketch*. Oui, c'est lady Horbury qui est venue chez Giselle ce soir-là.

— Elle l'a suivie depuis Le Pinet, dit Fournier. Elle devait être aux abois.

— Oui, oui. Cela se pourrait.

Fournier le regarda avec curiosité.

— Mais cela ne cadre pas avec vos idées personnelles, hein ?

— Comme je vous l'ai dit, mon ami, je suis convaincu d'avoir trouvé le bon indice mais il ne désigne pas la bonne personne... Je suis dans le noir. Mon indice est forcément le bon, et pourtant...

— Vous ne voulez pas me dire ce que c'est ? demanda Fournier.

— Non, parce que je peux me tromper... me tromper du tout au tout. Dans ce cas je vous entraînerais vous aussi sur une fausse piste. Non, suivons chacun notre idée. Continuons à examiner les annotations que nous avons choisies.

— *RT 362. Médecin. Harley Street*, lut Fournier à haute voix.

— Probablement le Dr Bryant. Il n'y a pas grand-chose à se mettre sous la dent, mais c'est une piste à ne pas négliger.

— L'inspecteur Japp s'en chargera, c'est son boulot.

— Et le mien, corrigea Poirot. Moi aussi je suis impliqué jusqu'au cou.

— *MR 24. Contrefaçons d'antiquités*, lut Fournier. Il est possible qu'il s'agisse des Dupont, mais c'est difficile à croire, M. Dupont est un archéologue de réputation mondiale. C'est une personnalité de premier plan.

— Ce qui ne peut que lui faciliter la tâche. Considérez, mon cher Fournier, combien la plupart des escrocs ont été des personnalités de premier plan, ont manifesté des sentiments élevés et mérité l'admiration de tous... avant d'être démasqués.

— C'est vrai, ce n'est que trop vrai, reconnut le Français en soupirant.

— Une réputation sans tache est l'élément essentiel de la panoplie de l'escroc. Voilà une remarque fort intéressante. Mais revenons à notre liste.

— *XVB 724*, est très imprécis. *Anglais. Détournements de fonds*.

— Pas très explicite, reconnut Poirot. Qui détourne des fonds ? Un notaire ? Un employé de banque ? N'importe qui occupant un poste de confiance dans une société. Généralement pas un écrivain, un dentiste ou un docteur. M. James Ryder est notre seul commerçant. Il se peut qu'il ait détourné des fonds, et qu'il ait emprunté à Giselle pour que son vol ne soit pas découvert. Quant à la dernière note, *GF 45. Tentative de meurtre. Anglais*, cela nous laisse le champ libre. Écrivain, dentiste, médecin, homme d'affaires, steward, coiffeuse, dame de la haute société, chacun de ceux-là pourrait être *GF 45*. En fait, seuls les Dupont sont exclus, étant donné leur nationalité.

Il appela le garçon d'un geste et réclama l'addition.

— Où allez-vous maintenant, mon bon ami ?

— À la Sûreté. Ils ont peut-être des nouvelles pour moi.

— Bon. Je vous accompagne. Après quoi, j'aurai une petite enquête à faire, pour laquelle vous accepterez peut-être de m'aider.

À la Sûreté, Poirot trouva M. Gilles, commissaire principal, qu'il avait déjà eu l'occasion de rencontrer dans une autre affaire. Celui-ci se montra très affable.

— Enchanté d'apprendre que vous vous intéressez à cette histoire, monsieur Poirot.

— Ma foi, mon cher monsieur Gilles, cela s'est passé sous mon nez. C'est un affront, vous êtes bien d'accord ? Hercule Poirot dort pendant qu'on assassine !

M. Gilles, plein de tact, secoua la tête.

— Ces appareils ! Par mauvais temps, ils sont loin, très loin, d'être

stables... Il m'est arrivé une ou deux fois d'en être sérieusement incommodé.

— Il paraît qu'on mène une armée par l'estomac, rétorqua Poirot. Mais dans quelle mesure les délicates circonvolutions du cerveau sont-elles influencées par l'appareil digestif ? Quand le mal de mer me prend, moi, Hercule Poirot, je deviens une créature sans cellules grises, sans ordre, sans méthode... un simple membre de la race humaine, d'une intelligence plutôt inférieure à la moyenne ! C'est désolant mais c'est comme ça. À propos, que devient mon excellent ami Giraud ?

Faisant prudemment l'impasse sur la signification de ce « à propos », M. Gilles répondit que Giraud faisait carrière.

— Il est très zélé. D'une énergie sans bornes.

— Il l'a toujours été, dit Poirot. Il va et vient. Il se traîne à quatre pattes. Il est partout à la fois. Il ne s'accorde jamais une minute de répit, ni de réflexion.

— Ah, monsieur Poirot, je reconnais là votre marotte. Un homme comme Fournier est plus près de votre cœur. Il est de la nouvelle école... La psychologie avant tout. Cela devrait vous plaire.

— Mais oui ! Mais oui !

— Il possède une solide connaissance de l'anglais. C'est pourquoi nous l'avons envoyé à Croydon s'occuper de cette affaire. Une histoire très intéressante, monsieur Poirot. Madame Giselle était une des personnalités les plus connues de Paris. La façon dont elle est morte... extraordinaire ! Une fléchette empoisonnée envoyée par une sarbacane dans un avion ! Je vous le demande ! Une chose pareille est-elle possible ?

— Exactement ! s'écria Poirot. Vous enfoncez le clou. Vous avez mis le doigt dessus... Ah ! Voilà notre bon Fournier. Vous avez des nouvelles, je vois.

Le mélancolique Fournier avait l'air presque excité.

— Oui, en effet, Zeropoulos, un antiquaire grec, a déclaré avoir vendu une sarbacane et des fléchettes trois jours avant le meurtre. Je me propose d'aller l'interroger maintenant, monsieur, dit-il en s'inclinant avec respect devant son chef.

— Mais bien sûr ! M. Poirot vous accompagne ?

— S'il vous plaît, dit Poirot. C'est intéressant ça... très intéressant.

La boutique de M. Zeropoulos était située rue St-Honoré. Il était en passe de devenir un antiquaire de premier plan. Il possédait bon nombre de faïences de Rages et autres poteries persanes, un ou deux bronzes du Luristan et des bijoux indiens de moindre qualité. Il avait des étagères chargées de soieries et de broderies de divers pays, ainsi qu'une foule de perles sans valeur et de bibelots égyptiens bon marché. C'était le genre d'établissement où on pouvait déboursier un

million de francs pour un article qui en valait cinq cent mille ou dix francs pour un objet à cinquante centimes. Il était fréquenté surtout par les touristes américains ou par des connaisseurs.

M. Zeropoulos était petit et trapu avec des yeux noirs et ronds comme des billes. Il parlait beaucoup, avec volubilité !

Ces messieurs étaient de la police ? Il était enchanté de les voir. S'ils voulaient se donner la peine d'entrer dans son bureau. Oui, il avait vendu une sarbacane et des fléchettes. Une curiosité sud-américaine...

— Vous comprenez, messieurs, je vends un peu de tout. Mais j'ai des spécialités. La Perse en est une. M. Dupont, le très estimé M. Dupont peut répondre de moi. Il s'intéresse à mes collections... Il vient toujours voir mes nouveaux achats et me donner son avis sur l'authenticité de certaines pièces douteuses. Quel homme ! Quelle érudition ! Quel œil ! Et quel flair ! Mais je m'égare. J'ai des objets – des objets de collection que tous les connaisseurs apprécient – et j'ai aussi... euh... ma foi, messieurs, nous appellerons cela de la quincaillerie. De la quincaillerie étrangère, bien entendu, d'un peu partout... des Indes, des mers du Sud, du Japon, de Bornéo. Peu importe ! D'habitude, je n'ai pas de prix fixé pour ces articles. Si quelqu'un est intéressé, je l'évalue, je fais mon prix, on marchandé et, à la fin, je me contente de la moitié. Mais même dans ces conditions, je reconnais que le gain est appréciable. En général, j'achète ces objets pour trois fois rien à des marins.

M. Zeropoulos reprit son souffle et poursuivit joyeusement, enchanté de lui-même, de son importance et de sa facilité de parole :

— J'avais cette sarbacane depuis longtemps, deux ans peut-être. Elle était sur ce plateau, là, avec un collier de cauris, une coiffe de Peau-Rouge, deux idoles en bois brut et des colliers de jade de qualité inférieure. Personne ne l'avait jamais remarquée jusqu'à ce qu'arrive cet Américain qui m'a demandé ce que c'était.

— Un Américain ? dit vivement Fournier.

— Oui, oui, un Américain sans aucun doute. Et pas du meilleur genre... Le type qui ne connaît rien à rien, mais qui cherche à rapporter une curiosité chez lui. Qui fait la fortune des marchands de bijoux égyptiens et achète les pires scarabées jamais fabriqués en Tchécoslovaquie. Je l'ai vite jaugé et je me mets à lui expliquer les coutumes de certaines tribus et les poisons mortels qu'elles utilisent. Je lui raconte combien il est rare de trouver ce genre d'article sur le marché. Il m'en demande le prix et je le lui dis. C'est mon prix américain, mais pas aussi élevé qu'autrefois (hélas, ils ont souffert de la dépression là-bas). Je m'attends à ce qu'il marchandé, mais il me paye cash, sans discuter. Je suis stupéfait. C'est dommage, j'aurais dû demander plus ! Je fais un paquet de la sarbacane et des fléchettes et

il l'emporte. C'est tout. Mais plus tard, quand j'ai lu cette incroyable histoire de meurtre dans les journaux, je me suis demandé... oui, je me suis posé des questions. Et j'en ai fait part à la police.

— Nous vous en sommes très reconnaissants, monsieur Zeropoulos, dit Fournier poliment, pensez-vous pouvoir les identifier ? Cette sarbacane et ces fléchettes, elles sont à Londres, pour le moment, mais vous aurez l'occasion de les examiner.

— La sarbacane avait à peu près cette taille, dit M. Zeropoulos en délimitant un espace sur son bureau. Et de cette épaisseur, vous voyez, comme mon stylo. Elle était de couleur vive. Il y avait quatre fléchettes. Elles étaient longues, pointues, légèrement décolorées à leur extrémité, avec un petit morceau de soie rouge et pelucheuse...

— De soie rouge ? demanda vivement Poirot.

— Oui, monsieur. Un rouge cerise... un peu passé.

— C'est curieux, remarqua Fournier. Vous êtes sûr qu'il n'y en avait aucune avec un ruban de soie jaune et noir ?

— Jaune et noir ? Non, monsieur.

Le marchand secoua la tête. Fournier regarda Poirot. Celui-ci avait un curieux petit sourire satisfait. Fournier s'interrogea.

« Était-ce parce que Zeropoulos mentait, ou pour une autre raison ? »

— Cette sarbacane n'a sans doute aucun rapport avec notre affaire, déclara Fournier. Nous avons une chance sur cinquante, peut-être. Néanmoins, j'aimerais que vous nous donniez une description aussi détaillée que possible de cet Américain.

Zeropoulos écarta les bras.

— C'était juste un Américain ! Il parlait du nez. Et pas un mot de français. Il mâchait du chewing-gum. Il portait des lunettes d'écaille, il était grand et pas très vieux, je crois.

— Il était blond ou brun ?

— Difficile à dire. Il avait un chapeau.

— Si vous le voyiez, le reconnaîtriez-vous ?

Zeropoulos hésita.

— Je ne peux pas dire. Tant d'Américains vont et viennent... Il n'avait rien de particulier.

Fournier lui montra la série de ses instantanés – sans succès. D'après lui, aucun d'eux ne correspondait à l'homme en question.

— Probablement un coup d'épée dans l'eau, remarqua Fournier en quittant la boutique.

— C'est possible, convint Poirot. Mais je ne le pense pas. Les étiquettes étaient de même format, et j'ai relevé un ou deux points intéressants dans le récit et les remarques de M. Zeropoulos. À présent, mon ami, après ce coup pour rien, accordez-m'en un autre.

— Où allons-nous ?

— Boulevard des Capucines.
— Voyons voir, c'est...
— L'agence de la compagnie Universal.
— Bien sûr. Nous y avons déjà mené une enquête de routine. Ils n'ont rien pu nous dire d'intéressant.

Poirot lui donna une tape amicale sur l'épaule.

— Ah, mais, c'est que, vous voyez, les réponses dépendent des questions. Vous ne saviez pas quoi demander.

— Et vous, vous le savez ?

— Ma foi, j'ai ma petite idée.

Il n'en dit pas davantage.

Le bureau de la compagnie Universal était assez petit. Il s'y trouvait un homme brun très élégant, derrière un comptoir en bois verni, et un garçon d'une quinzaine d'années assis devant une machine à écrire.

Fournier présenta sa carte et l'homme, un dénommé Jules Perrot, se déclara à leur entière disposition.

À la demande de Poirot, le garçon à la machine à écrire fut expédié dans le coin le plus reculé.

— Ce que nous avons à dire est très confidentiel, expliqua-t-il.

Jules Perrot parut agréablement intrigué.

— Que puis-je pour vous, messieurs ?

— Il s'agit du meurtre de Madame Giselle.

— Ah, oui, je me souviens. Je crois que j'ai déjà répondu à quelques questions à ce sujet.

— Justement. Certains faits ont besoin d'être précisés. Quand Madame Giselle a-t-elle réservé sa place ?

— Je crois que ce point a déjà été établi. Elle a réservé sa place par téléphone le 17.

— Pour le vol de 12 heures le lendemain ?

— Oui, monsieur.

— D'après sa femme de chambre, c'est sur le vol de 8 h 45 qu'elle aurait réservé.

— Non, non... enfin, voilà comment cela s'est passé. La femme de chambre de Madame Giselle a demandé une place sur le 8 h 45, mais ce vol était déjà complet, alors nous lui avons délivré un billet pour celui de midi.

— Je vois... Je vois... mais c'est tout de même curieux... très curieux...

L'employé le regarda d'un air interrogateur.

— C'est seulement qu'un de mes amis s'est décidé à la dernière minute à partir pour l'Angleterre. Il a pris l'avion de 8 h 45 ce matin-là, et il était à moitié vide.

M. Perrot remua quelques papiers et se moucha.

— Votre ami s'est sans doute trompé de jour. C'était la veille, ou le

lendemain...

— Pas du tout. C'était le jour du meurtre. J'en suis sûr, parce que mon ami m'a dit que s'il avait manqué l'avion – ce qui avait failli se produire – il aurait été un des passagers du *Prométhée*.

— Ah ! En effet. Oui, c'est très curieux. Évidemment, il arrive que certaines personnes ne se présentent pas et, qu'à la dernière minute, il reste quelques places vides. Il arrive aussi qu'il y ait des erreurs. Il faut que j'appelle Le Bourget ; ils ne sont pas toujours très fiables...

M. Jules Perrot paraissait gêné par l'air gentiment interrogateur de Poirot. Il s'interrompit et détourna le regard. Des gouttes de sueur perlèrent sur son front.

— Ce sont deux explications possibles, dit Poirot. Mais je pense que la vraie n'en fait pas partie. Ne croyez-vous pas qu'il vaudrait mieux soulager votre conscience à ce propos ?

— Soulager ma conscience de quoi ? Je ne vous comprends pas.

— Allons ! Allons ! Vous me comprenez très bien. Il s'agit d'un meurtre, d'un meurtre, monsieur Perrot. Ne l'oubliez pas, s'il vous plaît. Si vous retenez des informations, cela peut vous valoir de sérieux, de très sérieux ennuis. La police le prendra très mal. Vous entravez le cours de la justice.

Perrot le regarda, la mâchoire tombante, les mains tremblantes.

— Allons, fit Poirot d'un ton impérieux. Je vous prie de nous donner un renseignement précis. Combien avez-vous touché, et qui vous a payé ?

— Je ne voulais faire de mal à personne... je ne savais pas... je ne pouvais pas deviner...

— Combien et qui ?

— Cinq mille francs... Je n'avais jamais vu cet homme auparavant. Je... cela va me perdre...

— Ce qui vous perdra, c'est de vous taire. Allez, nous sommes au courant du pire. Racontez-nous exactement comment cela s'est passé.

Transpirant à grosses gouttes, Jules Perrot dit très vite, d'un ton saccadé.

— Je ne pensais pas à mal... sur mon honneur ! Je ne pensais pas à mal. Un homme est venu. Il a dit qu'il partait pour Londres le lendemain. Il voulait négocier un emprunt avec... Madame Giselle, mais il voulait que leur rencontre n'ait pas l'air préméditée. Il pensait avoir plus de chances de cette façon. Il a dit qu'il savait qu'elle devait aller à Londres le lendemain. Tout ce que j'avais à faire, c'était de lui raconter que le vol du matin était complet et de lui attribuer la place n° 2 dans le *Prométhée*. Je vous jure, messieurs, que je n'y ai pas vu grand mal. Quelle différence ? me suis-je dit. Les Américains sont comme ça... ils ont des manières originales de traiter les affaires...

— Les Américains ? dit vivement Fournier.

— Oui, ce monsieur était américain.
— Décrivez-le.
— Grand, voûté, cheveux gris, lunettes d'écaille et une barbiche.
— A-t-il réservé une place pour lui ?
— Oui, monsieur. Le n ° 1, à côté de... de celle que je devais réserver pour Madame Giselle.

— À quel nom ?
— Silas... Silas Harper.
— Personne n'a voyagé sous ce nom, et le siège n ° 1 était inoccupé.
Poirot hocha la tête avec bonhomie.
— J'ai appris par les journaux que ce nom ne figurait pas dans la liste des passagers. C'est pourquoi je n'ai pas jugé utile de parler de cette histoire... L'homme n'était pas dans l'avion...

Fournier lui jeta un regard glacial.

— Vous avez caché à la police une information importante, dit-il. C'est très grave.

Quand ils sortirent de l'agence, Jules Perrot les suivit des yeux, l'air terrifié.

Sur le trottoir, Fournier ôta son chapeau et s'inclina.

— Mes compliments, monsieur Poirot. Qu'est-ce qui vous a donné cette idée ?

— Deux remarques différentes. La première quand, ce matin, dans notre avion, j'ai entendu quelqu'un raconter qu'il avait voyagé par le vol de 8 h 45, le jour du meurtre, dans un appareil presque vide. La deuxième c'est celle d'Élise, disant qu'elle avait téléphoné à la compagnie Universal et qu'on lui avait répondu que le vol du matin était complet. Ces deux témoignages ne concordaient pas. Et je me suis rappelé le steward du *Prométhée* disant qu'il avait déjà vu Madame Giselle sur le vol du matin. C'est donc qu'elle avait l'habitude de partir à 8 h 45.

» Quelqu'un voulait qu'elle voyage sur le vol de midi, quelqu'un qui avait déjà une place sur le *Prométhée*. Pourquoi l'employé de l'agence avait-il prétendu que le vol du matin était complet ? Était-ce une erreur, ou un mensonge délibéré ? Je penchais plutôt pour la deuxième hypothèse... J'avais raison.

— Cette affaire devient de plus en plus incompréhensible ! s'exclama Fournier. Nous étions partis sur la piste d'une femme. À présent, c'est un homme... un Américain...

Il s'interrompit et regarda Poirot. Celui-ci approuva gentiment.

— Eh, oui, mon ami, dit-il. C'est si facile d'être un Américain, ici, à Paris ! La voix nasillarde, le chewing-gum, la barbichette, les lunettes d'écaille... toute la panoplie de l'Américain de caricature...

Il sortit de sa poche l'article qu'il avait découpé dans le *Sketch*.

— Que regardez-vous ?

— Une comtesse en costume de bain, répondit Poirot.

— Vous croyez que... Non, c'est impossible, elle est petite, charmante, fragile... Elle ne pourrait pas incarner un Américain grand et voûté. C'est une ancienne actrice, d'accord, mais elle n'aurait pas pu jouer ce rôle-là. Non, mon ami, ça ne colle pas.

— Je n'ai jamais dit le contraire, répondit Poirot.

Il continuait pourtant à regarder gravement la même page du journal.

AU MANOIR DE HORBURY

Devant le buffet, l'esprit ailleurs, lord Horbury se servait de rognons.

Stephen Horbury avait vingt-sept ans, une tête étroite et un menton allongé. Il ressemblait tout à fait à ce qu'il était en réalité : un sportif, adepte de la vie au grand air, sans quoi que ce soit de particulièrement remarquable du côté de la cervelle. C'était un homme de cœur, un peu fat, profondément loyal et d'une obstination invincible.

Son assiette pleine, il retourna s'asseoir à table et commença à manger. Puis il ouvrit un journal, mais l'écarta immédiatement en fronçant les sourcils. Sans finir ce qu'il avait dans son assiette, il la repoussa, avala un peu de café et se leva. Il hésita une minute puis, avec un petit salut, quitta la salle à manger, traversa le grand vestibule et s'engagea dans l'escalier. Au premier étage, il frappa à une porte et attendit un instant. Une voix claire et haut perchée lui cria d'entrer.

Lord Horbury entra.

Belle et spacieuse la chambre à coucher donnait sur la façade sud. Allongée dans un grand lit élisabéthain en chêne sculpté, Cicely Horbury était ravissante avec son déshabillé de mousseline de soie rose et ses boucles blondes. Les restes de son petit déjeuner, du café et du jus d'orange, étaient encore à son chevet, sur un plateau. Elle dépouillait son courrier, tandis que la femme de chambre allait et venait dans la pièce.

Devant tant de beauté, tout homme aurait été excusable de sentir son souffle se précipiter. Mais le charmant tableau qu'offrait sa femme n'eut pas le moindre effet sur lord Horbury.

Trois ans auparavant, la beauté saisissante de sa Cicely lui donnait le vertige. Il en avait été follement, furieusement, passionnément épris. Tout cela, c'était du passé. Il était fou alors. Il était sain d'esprit maintenant.

— Qu'y a-t-il, Stephen ? demanda lady Horbury, surprise.

— J'aimerais parler seul avec vous, dit-il brutalement.

— Madeleine, laissez tout ça. Sortez, ordonna lady Horbury à sa

femme de chambre.

— Très bien, madame, murmura la Française.

Elle jeta du coin de l'œil un regard à lord Horbury et quitta les lieux.

Ce dernier attendit qu'elle eût refermé la porte pour parler.

— J'aimerais que vous m'expliquiez exactement, Cicely, ce qui se cache derrière votre arrivée ici.

Lady Horbury haussa ses gracieuses, ses très belles épaules.

— Après tout, pourquoi ne viendrais-je pas ?

— Pourquoi ? Il me semble, Cicely, que ce ne sont pas les raisons qui manquent.

— Oh, les raisons...

— Oui, les raisons. Avez-vous oublié qu'étant donné l'état de nos relations, nous étions tombés d'accord pour cesser cette comédie de vie commune ? Vous deviez garder la maison en ville, et recevoir une généreuse... très généreuse rente. Avec certaines limites, vous étiez libre de vivre comme bon vous semble. Pourquoi ce retour soudain ?

Cicely haussa de nouveau les épaules.

— J'ai pensé que... c'était préférable.

— Vous voulez dire, je suppose, pour une question d'argent ?

— Dieu, que je vous déteste ! s'écria lady Horbury. Vous êtes l'être le plus mesquin qui soit au monde.

— Mesquin ? Mesquin, dites-vous, alors qu'à cause de vous et de vos extravagances, Horbury est hypothéqué !

— Horbury... Horbury... c'est tout ce qui compte pour vous ! Les chevaux, la chasse, les récoltes et les vieux fermiers assommants... Mon Dieu ! quelle vie pour une femme !

— Il y en a qui ne s'en plaindraient pas.

— Oui, Venetia Kerr, par exemple, qui est à moitié cheval elle-même. C'est une femme comme ça que vous auriez dû épouser.

Lord Horbury se dirigea vers la fenêtre.

— C'est un peu tard. C'est vous que j'ai épousée.

— Et vous ne pouvez pas en sortir ! remarqua Cicely avec un rire malveillant et triomphant. Vous aimeriez bien vous débarrasser de moi, mais vous ne le pouvez pas.

— Est-il bien nécessaire de remettre tout ça sur le tapis ? demanda lord Horbury.

— Vous êtes très vieille école et très bigot, non ? Mes amies rient à en perdre la tête quand je leur répète ce que vous racontez.

— Grand bien leur fasse. Si nous revenions à notre sujet de discussion initial : la raison de votre arrivée ici ?

Mais sa femme refusa d'aller où elle ne voulait pas aller.

— Vous avez fait publier dans les journaux que vous n'étiez pas responsable de mes dettes. Pensez-vous que ce soit digne d'un

gentleman ?

— Je regrette d'avoir été conduit à cette extrémité. Je vous avais prévenue, ne l'oubliez pas. Deux fois, j'ai réglé vos dettes, mais il y a des limites. Votre passion du jeu... Oh ! À quoi bon en parler ? Mais je tiens à savoir ce qui vous a poussée à venir à Horbury. Vous avez toujours détesté cet endroit où vous vous ennuyez à mourir.

— J'ai pensé que cela valait mieux... juste pour maintenant, répondit Cicely Horbury, le visage renfrogné.

— Mieux ?... maintenant ? répéta-t-il, songeur.

Puis il demanda vivement :

— Cicely, auriez-vous emprunté de l'argent à cette vieille usurière française ?

— Laquelle ? Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

— Vous comprenez parfaitement ce que je veux dire. Je parle de la femme qui a été assassinée dans l'avion de Paris... l'avion par lequel vous êtes rentrée. Lui avez-vous emprunté de l'argent ?

— Non, bien sûr que non ! Quelle idée !

— Écoutez, ne soyez pas stupide, Cicely. Si cette femme vous a prêté de l'argent, vous feriez mieux de m'en parler. N'oubliez pas que l'enquête n'est pas terminée. Le tribunal a conclu à un meurtre avec préméditation par un ou plusieurs inconnus. La police de deux pays est au travail. Ce n'est qu'une question de temps pour qu'on découvre la vérité. Cette femme a certainement laissé des traces de ses transactions. S'il était possible d'établir un lien entre elle et vous, il vaudrait mieux y être préparé. Il faudrait demander conseil à Ffoulkes. (Ffoulkes, Ffoulkes, Wilbraham et Ffoulkes étaient les notaires qui, depuis des générations, géraient les biens des Horbury.)

— N'ai-je pas témoigné devant ce fichu tribunal et déclaré que je ne connaissais pas cette femme ?

— Cela ne prouve pas grand-chose, répliqua son mari avec ironie. Si vous avez eu affaire à cette Giselle, soyez sûre que la police l'apprendra.

Furieuse, Cicely s'assit dans son lit.

— Vous pensez peut-être que je l'ai tuée, que je me suis levée dans cet avion et que je lui ai décoché des fléchettes empoisonnées avec une sarbacane ! J'ai rarement entendu plus idiot !

— Toute l'histoire paraît insensée, reconnut Stephen, songeur. Mais je voudrais que vous preniez conscience de votre situation.

— Quelle situation ? Il n'y a aucune situation ! Vous ne croyez pas un mot de ce que je dis. C'est odieux ! Et d'ailleurs, pourquoi êtes-vous brusquement si inquiet pour moi ? Comme si vous vous intéressiez à ce qui m'arrive ! Vous me détestez. Vous me haïssez. Si je mourais demain, vous seriez content. Pourquoi faire semblant ?

— Vous n'exagérez pas un petit peu ? De toute façon, rétrograde

comme vous me voyez, il se trouve que je tiens à mon nom. C'est un sentiment démodé, que vous méprisez sans doute. Mais c'est ainsi.

Il tourna brusquement les talons et sortit.

Le sang battait à ses tempes. Les pensées se bousculaient dans sa tête.

« Je la déteste ? Je la hais ? Oui, c'est vrai. Serais-je content si elle mourait demain ? Mon Dieu, oui ! Je me sentirais comme un homme qui sort de prison. La vie est étrangement cruelle ! Quand je l'ai vue la première fois, dans *Do It Now*, quelle adorable enfant c'était, elle avait l'air, si blonde, si jolie !... Pauvre imbécile ! J'étais fou d'elle... cinglé... Elle semblait toute douceur et tendresse et, en vérité, elle était déjà ce qu'elle est maintenant : vulgaire, vicieuse, malveillante, écervelée... Mais aujourd'hui, même sa beauté je ne la vois plus. »

Il siffla. Un épagueul accourut et leva sur lui des yeux débordant d'adoration.

— Brave vieille Betsy, dit-il en caressant ses longues oreilles.

« Quelle drôle de façon de dénigrer une femme que de la traiter de chienne ! pensa-t-il. Une chienne comme toi, Betsy, vaut toutes les femmes que j'ai rencontrées. »

Enfonçant un vieux chapeau de pêcheur sur sa tête, il sortit de la maison, accompagné de sa chienne.

Cette promenade sans but autour de sa propriété lui calma peu à peu les nerfs. Il flatta le cou de son cheval favori, échangea quelques mots avec le palefrenier, puis se rendit à la ferme et bavarda avec la femme du métayer. Il suivait une allée étroite, Betsy sur ses talons, quand il rencontra Venetia Kerr sur sa jument baie.

Venetia était à son mieux sur un cheval. Lord Horbury la regarda avec admiration, tendresse, et le sentiment bizarre de se retrouver chez lui.

— Hello, Venetia, dit-il.

— Hello ! Stephen.

— D'où venez-vous ? Du terrain d'entraînement ?

— Oui, elle fait des progrès, vous ne trouvez pas ?

— Elle est parfaite. Avez-vous vu celui de deux ans que j'ai acheté à la vente de Chattisley ?

Ils parlèrent chevaux encore quelques minutes, puis lord Horbury annonça :

— Au fait, Cicely est ici.

— Ici ? À Horbury ?

Venetia avait appris à ne jamais manifester d'étonnement mais elle n'avait pas pu empêcher sa voix de la trahir.

— Oui. Elle est arrivée la nuit dernière...

Il y eut un silence entre eux. Puis Stephen reprit :

— Vous étiez présente lors de l'enquête, Venetia. Comment... euh...

comment cela s'est-il passé ?

Elle réfléchit un instant.

— Eh bien, personne n'a dit grand-chose, vous voyez ?

— La police n'a rien laissé filtrer ?

— Non.

— Cela a dû être un moment plutôt désagréable, non ?

— Disons que cela n'a pas été exactement une partie de plaisir.

Mais cela n'a pas été trop pénible non plus. Le coroner était très convenable.

Stephen fouettait la haie, l'esprit absent.

— Dites-moi, Venetia... qui a pu faire ça ? J'entends... à votre avis.

Venetia Kerr secoua lentement la tête, cherchant les mots pour exprimer au mieux et avec tact ce qu'elle voulait dire.

— En tout cas, répondit-elle enfin avec un petit rire, ce n'est ni Cicely ni moi. Ça au moins j'en suis sûre. Elle m'aurait vue et je l'aurais vue.

Stephen se mit à rire aussi.

— Alors, tout va bien, déclara-t-il gaiement.

Il voulait faire passer cette remarque pour une plaisanterie, mais Venetia perçut le soulagement dans sa voix. Ainsi, il avait pensé...

Elle chassa cette idée de sa tête.

— Venetia, dit Stephen. Je vous connais depuis longtemps, n'est-ce pas ?

— Oh, oui... Vous vous rappelez ces horribles cours de danse où nous allions, enfants ?

— Si je m'en souviens ! Venetia, je sens que je peux vous dire certaines choses...

— Bien sûr... (Elle hésita, puis continua d'un ton posé, détaché :) À propos de Cicely, je suppose ?

— Oui. Dites-moi, Venetia, Cicely a-t-elle été en rapport d'une manière ou d'une autre avec cette Giselle ?

Venetia répondit, pesant ses mots :

— Je ne sais pas. J'étais dans le midi de la France. Je n'ai pas encore eu vent des ragots du Pinet.

— Mais à votre avis ?

— Sincèrement, je n'en serais pas étonnée.

Stephen hocha la tête d'un air songeur. Venetia poursuivit doucement :

— Pourquoi vous inquiéter ? Vous vivez presque séparés, n'est-ce pas ? C'est son affaire, pas la vôtre.

— Tant qu'elle sera ma femme, ce sera mon affaire à moi aussi.

— Ne pourriez-vous pas... euh... envisager le divorce ?

— Une histoire inventée de toutes pièces ? Je ne crois pas qu'elle accepterait.

- Divorceriez-vous si vous en aviez l'occasion ?
- Si j'avais un motif sérieux, certainement, dit-il tristement.
- J'imagine qu'elle le sait, remarqua Venetia, songeuse.
- Oui.

Ils restèrent tous les deux silencieux.

« Elle a autant de moralité qu'une chatte, pensait Venetia. J'en sais quelque chose. Mais elle est prudente et maligne ! » À voix haute, elle demanda :

- Alors, il n'y a rien à faire ?

Il secoua la tête et dit tout à coup :

- Si j'étais libre, Venetia, m'épouseriez-vous ?

Regardant droit devant elle, entre les oreilles de son cheval, Venetia dit d'une voix volontairement dénuée d'émotion :

- Je pense que oui.

Stephen ! Elle l'avait toujours aimé, toujours, depuis l'époque des leçons de danse, des luveteaux et de la chasse aux œufs d'oiseaux. Et Stephen l'aimait bien, lui aussi, mais pas assez pour ne pas tomber éperdument, follement, désespérément amoureux d'une danseuse de café-concert, calculatrice et rusée...

— Nous aurions pu avoir une vie merveilleuse, tous les deux, soupira Stephen.

Des images passaient devant ses yeux : parties de chasse... thé et petits gâteaux... senteur de feuilles et de terre humide... enfants... Toutes ces choses que Cicely ne partagerait jamais avec lui, qu'elle ne lui donnerait jamais. Une espèce de brouillard lui obscurcit la vue. Il entendit la voix de Venetia, toujours aussi plate et dénuée d'émotion :

— Stephen, si vous voulez... Que pensez-vous de ça ? Si nous partions ensemble, Cicely serait bien obligée de divorcer...

— Dieu du ciel ! s'écria-t-il d'un ton féroce. Vous croyez que je vous laisserais faire une chose pareille ?

— Cela me serait égal.

— Pas à moi, déclara-t-il d'un ton catégorique.

« Et voilà ! pensa Venetia. C'est vraiment dommage. Il est bourré de préjugés, mais c'est un amour. Je n'aimerais pas qu'il soit différent. »

— Bien, Stephen, dit-elle tout haut. Il faut que j'y aille.

Elle donna une légère pression des talons sur les flancs de son cheval. Comme elle se retournait pour faire un signe d'adieu à Stephen, leurs yeux se rencontrèrent et dans ce regard se lisaient tous les sentiments qu'ils avaient prudemment évité de mettre en paroles.

Au détour du chemin, Venetia laissa tomber sa cravache. Un passant la ramassa et la lui rendit avec une courbette excessive.

« Un étranger, se dit-elle tout en le remerciant. Mais ce visage me dit quelque chose... » Une partie de son esprit était occupée à fouiller dans ses souvenirs d'été à Juan-les-Pins, l'autre songeait à Stephen.

C'est seulement en arrivant chez elle qu'elle se rappela soudain :

« C'est le petit bonhomme qui m'a laissé son siège dans l'avion. On a dit à l'enquête qu'il était détective. » Et tout de suite après, lui vint une autre pensée : « Qu'est-il venu faire ici ? »

CHEZ ANTOINE

Le lendemain de l'enquête, Jane se présenta Chez Antoine avec une vive inquiétude.

Celui qu'on appelait généralement M. Antoine, dont le véritable nom était Andrew Leech et qui se prétendait de nationalité étrangère sous prétexte qu'il avait une mère juive, l'accueillit avec une grimace menaçante.

C'était devenu une seconde nature chez lui de parler un mauvais anglais dès qu'il avait franchi le portail de Bruton Street.

Il reprocha à Jane d'être une parfaite imbécile. Et d'abord, pourquoi tenait-elle tant à voyager par avion ? Quelle idée ! Cette escapade causerait le plus grand tort à son établissement. Après qu'il eut épanché sa mauvaise humeur, Jane eut le droit de s'éclipser, saluée à cette occasion par un énorme clin d'œil de son amie Gladys.

Gladys était une blonde éthérée, à l'attitude hautaine, à la voix professionnelle, évanescence et lointaine. En privé sa voix était rauque et enjouée.

— Ne t'inquiète pas, ma petite, dit-elle à Jane. Cette grosse brute se demande seulement de quel côté vient le vent. À mon avis, il va avoir des surprises. Tiens, tiens, voilà ma vieille sorcière qui débarque ! qu'elle aille au diable ! Elle va encore piquer sa crise. J'espère qu'elle n'a pas amené son chien de poche...

Un instant plus tard, on entendait la voix évanescence et lointaine de Gladys...

— Bonjour, madame. Vous êtes venue sans votre adorable petit pékinois ? Voulez-vous que nous commençons le shampooing en attendant que M. Henry s'occupe de vous ?

Jane venait d'entrer dans la cabine voisine où une femme, les cheveux teints au henné, parlait à une amie en s'examinant dans la glace.

— Mon Dieu, ma chérie ! Je suis trop affreuse ce matin ! C'est vraiment...

Son amie, qui feuilletait d'un air désabusé un vieux numéro de *Sketch*, répondit avec indifférence :

— Tu crois ? Je te trouve tout à fait comme d'habitude...

Quand Jane entra, l'amie désabusée interrompit sa lecture distraite de *Sketch* pour lui jeter un regard inquisiteur. Puis elle dit :

— C'est bien ça, ma chérie. J'en suis sûre.

— Bonjour, madame, lança Jane avec tout l'entrain qu'on attendait d'elle, et qu'elle montrait maintenant machinalement, sans aucun effort. Il y a longtemps qu'on ne vous avait pas vue ici. Vous étiez en Europe, je crois ?

— À Antibes, répondit la femme au henné, qui se mit à dévisager Jane à son tour, avec un intérêt non dissimulé.

— C'est merveilleux ! dit Jane avec un enthousiasme de commande. Voyons, qu'est-ce que ce sera aujourd'hui ? Shampooing, mise en plis ou teinture ?

Oubliant momentanément son intérêt pour Jane, la femme au henné examina attentivement ses cheveux dans la glace.

— Oh ! Elle tiendra bien encore une semaine. Mon Dieu, quelle mine épouvantable !

— Enfin, ma chérie, à quoi t'attends-tu le matin, à une heure pareille ? répliqua son amie.

— Attendez que M. Georges en ait terminé avec vous ! déclara Jane.

— Dites-moi, demanda la femme en l'examinant de nouveau, n'est-ce pas vous qui avez témoigné à l'enquête, hier... la jeune fille qui était dans l'avion ?

— Oui, madame.

— Mais c'est passionnant ! Racontez-moi ça...

Jane fit de son mieux pour la satisfaire.

— Franchement, madame, cela a été plutôt terrible...

Et elle commença son récit, répondant aux questions comme elles venaient. À quoi ressemblait la vieille dame ? Était-ce vrai que deux policiers français se trouvaient à bord et que cette histoire était liée aux scandales du gouvernement français ? Lady Horbury était-elle dans l'avion ? Était-elle aussi jolie qu'on le disait ? Qui avait commis ce meurtre, d'après elle ? On disait que l'affaire allait être étouffée pour des raisons politiques, etc.

Cette séance de torture n'était qu'un avant-goût de ce qui allait suivre. Tout le monde voulut être coiffé par la « fille de l'avion ». Tout le monde voulait pouvoir dire à ses amies : « Ma chérie, c'est positivement merveilleux... la fille qui me coiffe c'est justement la fille... Oui, à ta place, j'irais – ils coiffent très bien... Elle s'appelle Jane... Plutôt menue, des grands yeux... Elle te racontera tout si tu le lui demandes gentiment. »

À la fin de la semaine Jane était au bord de la crise de nerfs. Elle avait l'impression quelquefois que, si elle devait de nouveau

recommencer son récit, elle allait se mettre à hurler ou à taper avec son séchoir sur la tête de celle qui la questionnerait.

Toutefois, il lui vint un meilleur moyen de se soulager. Elle alla trouver M. Antoine et demanda hardiment une augmentation de salaire.

— Vous avez le toupet de me demander ça, alors que vous avez été mêlée à une histoire de meurtre et que je vous garde uniquement par bonté d'âme. Combien d'autres, moins généreux que moi, vous auraient renvoyée immédiatement ?

— Ridicule, répliqua froidement Jane. J'attire la clientèle et vous le savez parfaitement. Si vous désirez que je m'en aille, je m'en irai. J'obtiendrai facilement ce que je veux Chez Henry ou à la Maison Richet.

— Et qui saura que vous travaillez chez eux ? Pour qui vous prenez-vous ?

— J'ai rencontré deux ou trois journalistes au tribunal, répliqua Jane. Ils donneront à mon changement d'établissement toute la publicité voulue.

Craignant que ce ne soit vrai, M. Antoine se plia en maugréant aux exigences de Jane. Gladys félicita son amie de tout cœur.

— Bravo, mon chou, dit-elle. Il n'était pas de taille à se défendre, cette fois. Si nous n'étions pas capables de nous débrouiller toutes seules de temps en temps, Dieu sait où nous irions ! Tu as eu du cran, ma chérie, toute mon admiration !

— Je sais me défendre, dit Jane en relevant le menton d'un air de défi. J'y ai été obligée toute ma vie.

— Manque de pot, mon chou. Mais défends-toi avec Andrew. Il ne t'en respectera que davantage, crois-moi. L'humilité ne paie pas... mais je ne pense pas que nous risquions grand-chose de ce côté-là.

À partir de là, le récit que Jane répétait chaque jour, avec quelques variantes, devint l'équivalent d'un rôle qu'elle aurait joué au théâtre.

Le dîner suivi d'un spectacle promis par Norman Gale avait eu lieu en son temps. Une de ces soirées enchanteresses où chaque mot, chaque confidence découvre un lien de sympathie et des goûts communs.

Ils aimaient les chiens et détestaient les chats. Ils adoraient tous les deux le saumon fumé et avaient horreur des huîtres. Ils aimaient Greta Garbo et détestaient Katharine Hepburn. Ils détestaient les grosses femmes et admiraient les cheveux d'un vrai noir de jais. Ils détestaient les ongles très rouges. Ils détestaient les voix trop fortes, les restaurants bruyants et les Nègres. Ils préféraient l'autobus au métro.

Que deux personnes aient autant de points communs leur semblait tenir du miracle.

Un jour, Chez Antoine, en ouvrant son sac à main, Jane laissa

tomber une lettre de Norman. Comme elle la ramassait en rougissant, Gladys fondit sur elle.

— C'est qui, ton petit ami, mon chou ?

— Je ne vois pas ce que tu veux dire, riposta Jane en s'empourprant un peu plus.

— Ah ! non, pas à moi ! Je sais très bien que cette lettre ne vient pas du grand-oncle de ta mère. Je ne suis pas tombée de la dernière pluie. Qui est-ce, Jane ?

— C'est quelqu'un... un homme que j'ai rencontré au Pinet. Il est dentiste.

— Un dentiste ! s'exclama Gladys avec dégoût. Je suppose qu'il a les dents blanches et un sourire éclatant.

Jane dut reconnaître que c'était le cas.

— Il a le visage brun et des yeux très bleus.

— Tout le monde peut avoir le visage brun, dit Gladys. Cela peut se fabriquer à la plage, ou à partir d'un flacon à deux shillings onze pence qu'on trouve en pharmacie : « Un bel homme est légèrement bronzé. » Les yeux, ça m'a l'air bien. Mais un dentiste ! Quand il se penchera pour t'embrasser, tu auras l'impression qu'il va te dire : « Ouvrez un peu plus, s'il vous plaît. »

— Ne sois pas stupide, Gladys.

— Ne sois pas si susceptible, mon chou. Tu m'as l'air drôlement mordue. Oui, monsieur Henry, j'arrive... Qu'il aille au diable ! Il se prend pour le Dieu Tout-Puissant, à voir sa façon de nous donner des ordres !

La lettre était une invitation à dîner pour le samedi soir. Ce jour-là, à l'heure du déjeuner, quand Jane reçut sa paye augmentée, elle se sentit particulièrement joyeuse.

— Quand je pense, se dit-elle, que je m'inquiétais dans l'avion ! Tout a très bien tourné... La vie est vraiment trop merveilleuse !

Elle se sentait si pleine d'exubérance qu'elle décida de faire des folies et de déjeuner au Corner House pour accompagner son repas d'un peu de musique.

Elle s'assit à une table de quatre, déjà occupée par une femme d'âge mûr et un jeune homme. La dame venait de finir son repas, elle réclama l'addition, rassembla ses multiples paquets et partit.

Jane, selon son habitude, se mit à lire en mangeant. Alors qu'elle tournait une page de son livre, elle s'aperçut que le jeune homme, qui était assis en face d'elle, la regardait fixement. Et au même instant, elle prit conscience que son visage lui était vaguement familier.

Pendant qu'elle faisait ces découvertes, le jeune homme croisa son regard et la salua.

— Je vous demande pardon, mademoiselle, vous ne me reconnaissez pas ?

Jane le regarda plus attentivement. Il avait un visage juvénile, plus séduisant par son extrême mobilité d'expression que grâce à une quelconque beauté.

— Il est vrai que nous n'avons pas été présentés, poursuivit le jeune homme, à moins que vous considériez le meurtre, et le fait que nous ayons tous les deux témoigné devant le même tribunal, comme une introduction.

— Bien sûr ! dit Jane. Que je suis bête ! Je savais bien que je vous connaissais. Vous êtes...

— Jean Dupont, répondit le jeune homme en s'inclinant avec une gentillesse comique.

Jane se rappela soudain une remarque de Gladys, exprimée peut-être sans délicatesse superflue : « Si un homme te court après, sois sûre qu'il y en aura un autre. C'est une loi de la nature. Et quelquefois ils sont trois ou quatre. »

Jane avait toujours mené la vie austère d'une travailleuse, comme dans ces descriptions de filles disparues : « Elle était gaie et enjouée, il n'y avait pas d'homme dans sa vie, etc. ». Mais, maintenant, les hommes paraissaient vouloir se bousculer à sa porte. Il ne faisait aucun doute que le visage de Jean Dupont, penché vers elle, n'exprimait pas un simple intérêt de politesse. Il était content d'être assis en face d'elle. Il était plus que content – il était enchanté.

« C'est un Français. On dit qu'il faut se méfier des Français, songea Jane avec un brin d'appréhension. »

— Ainsi, vous êtes toujours en Angleterre ? demanda-t-elle tout en se reprochant en silence l'inanité de cette remarque.

— Oui. Mon père est allé donner une conférence à Édimbourg. Nous avons séjourné ensuite chez des amis. Mais maintenant – demain – nous rentrons en France.

— Je comprends.

— La police a-t-elle arrêté quelqu'un depuis ? demanda Jean Dupont.

— Non. Les journaux ne parlent même plus de l'affaire. Ils l'ont peut-être classée ?

Jean Dupont secoua la tête.

— Non, non ! Ils n'abandonnent pas comme ça. Ils travaillent en silence... (il fit un geste expressif), dans le noir.

— Arrêtez, fit Jane, mal à l'aise. Vous me donnez la chair de poule.

— Oui, ce n'est pas très agréable d'avoir assisté de si près à un meurtre. Et moi, j'étais encore plus près que vous ! J'étais très près, en fait. Parfois, je préfère ne pas y penser...

— D'après vous, qui a fait ça ? demanda Jane. J'ai beau tourner et retourner cette question dans ma tête...

Jean Dupont haussa les épaules.

— En tout cas, ce n'est pas moi. Elle était beaucoup trop laide.

— Vous tueriez quand même plus facilement une femme laide qu'une jolie femme, non ?

— Pas du tout. Si une jolie femme que vous aimez vous maltraite, vous rend jaloux, fou de jalousie, vous pouvez vous dire : « Puisque c'est comme ça, je vais la tuer. Ce sera au moins une satisfaction. »

— Et c'est vraiment une satisfaction ?

— Ça, mademoiselle, je n'en sais rien, parce que je n'ai pas encore essayé, dit-il en riant. Mais une affreuse vieille femme comme Giselle... qui désirerait la tuer ?

— Ma foi, c'est une façon de voir... Néanmoins, c'est assez terrible de penser qu'elle a peut-être été jeune et jolie un jour, ajouta Jane.

— Je sais, je sais, dit Jean, subitement grave. Les femmes vieillissent, c'est la grande tragédie de la vie.

— Vous avez l'air de penser beaucoup aux femmes et à leur beauté, remarqua Jane.

— Bien sûr. Je ne connais pas de sujet plus intéressant. Cela vous paraît étrange parce que vous êtes anglaise. Un Anglais pense d'abord à son travail – à son job, comme il dit – ensuite au sport, et enfin, tout à la fin, à sa femme. Oui, oui, c'est vraiment comme ça. Figurez-vous qu'en Syrie, dans un petit hôtel, j'ai rencontré un Anglais dont la femme venait de tomber malade. Il devait se rendre en Irak à une date précise. Eh bien, le croirez-vous ? Il a abandonné sa femme pour assumer ses fonctions en temps voulu. Le pire, c'est qu'ils ont trouvé cela normal, l'un comme l'autre. Pour eux, c'était faire preuve de noblesse, d'altruisme. Mais le médecin, qui n'était pas anglais, a jugé que c'était un barbare. Une femme, un être humain, devrait passer en premier. Faire son travail, c'est beaucoup moins important !

— Je ne sais pas, répliqua Jane. Je pense plutôt que le travail doit passer avant tout.

— Mais pourquoi ? Vous voyez, vous partagez le même point de vue. En faisant son travail, on gagne de l'argent, en s'occupant d'une femme, on en dépense – c'est donc un idéal plus noble que le premier.

— Ah bon ! fit Jane en riant. Je préfère être considérée comme un objet de luxe que comme une tâche nécessaire. J'aimerais mieux qu'un homme ait plaisir à s'occuper de moi, plutôt que d'être traitée comme un devoir.

— Personne ne pourrait penser une chose pareille à votre sujet, mademoiselle.

Il avait fait cette remarque avec tant de sérieux que Jane rougit. Il continua précipitamment :

— C'est seulement la deuxième fois que je mets les pieds en Angleterre. L'autre jour, à... comment dites-vous... à l'enquête... j'ai trouvé très intéressant d'avoir l'occasion d'étudier trois jeunes et

charmantes jeunes femmes, si différentes les unes des autres.

— Qu'avez-vous pensé de nous ? demanda Jane, amusée.

— Lady Horbury... oh ! je connais bien le genre. Très sophistiquée, très, très chère. On en voit beaucoup autour des tables de baccara, visage angélique, expression féroce... et vous savez déjà ce qu'elles seront dans, disons, quinze ans. Celle-là, elle cherche les sensations fortes : le jeu, peut-être la drogue... Au fond, elle n'est pas intéressante.

— Et Mlle Kerr ?

— Ah, elle est très, très anglaise ! C'est le genre auquel tous les boutiquiers de la Côte d'Azur feront crédit. Ses habits sont de bonne coupe, mais plutôt masculins. Elle se conduit comme si la terre entière lui appartenait. Elle n'en tire pas vanité : elle est anglaise, tout simplement. Elle sait exactement de quelle région vient chacun de ses compatriotes. C'est vrai. J'en ai rencontré du même genre en Égypte. « Comment ? Les Untel sont ici ? Les Untel du Yorkshire ? Ah ! les Untel du Shropshire ! »

L'imitation était bonne. Son accent aristocratique et traînant amusa beaucoup Jane.

— Et maintenant, moi, dit-elle.

— Et maintenant, vous. Je me suis dit à moi-même : « Ce serait bien, vraiment bien si je pouvais la revoir un jour. » Et voilà que je suis assis en face de vous. Les dieux font parfois bien les choses.

— Vous êtes archéologue, n'est-ce pas ? Vous faites des fouilles ?

Elle écouta avec vif intérêt Jean Dupont parler de son travail. À la fin, elle soupira :

— Vous avez visité tant de pays ! Vous avez vu tant de choses ! C'est fascinant. Moi, je n'irai jamais nulle part et je ne verrai jamais rien.

— Vous aimeriez ça ? Aller à l'étranger, découvrir des pays sauvages ? Vous ne pourriez pas vous faire faire des ondulations, vous savez.

— Mes cheveux ondulent naturellement, répliqua Jane en riant.

Elle regarda la pendule et se dépêcha de réclamer son addition.

Un peu embarrassé, Jean Dupont lui demanda :

— Mademoiselle, me permettriez-vous... – comme je vous l'ai dit, je rentre en France demain – de vous inviter à dîner ce soir ?

— Je suis désolée, je ne peux pas. Je suis déjà prise, ce soir.

— Ah, je regrette, je regrette beaucoup. Viendrez-vous de nouveau à Paris ?

— Je ne crois pas.

— Et moi, je ne sais pas quand je pourrai revenir à Londres ! c'est bien triste...

Il resta un moment immobile, la main de Jane dans la sienne.

— J'espère beaucoup vous revoir, dit-il, d'un ton qui sonnait juste.

À MUSWELL HILL

À peu près au moment où Jane sortait de Chez Antoine, Norman Gale déclarait, avec une cordialité toute professionnelle :

— C'est juste un peu sensible... si je vous fais mal, faites-moi signe...

Il guidait d'une main experte sa roulette électrique.

— Voilà, c'est terminé. Mademoiselle Ross ?

Mlle Ross se précipita aussitôt à ses côtés, tournant une pâte blanchâtre dans un mortier.

Norman Gale obtura le trou et demanda :

— Voyons, c'est bien mardi prochain que vous revenez pour les autres, n'est-ce pas ?

Sa patiente, après s'être rincé la bouche avec ardeur, se lança dans un flot d'explications. Elle était désolée, elle partait en voyage, elle devait annuler son prochain rendez-vous. Oui, elle l'appellerait dès son retour.

Et elle se sauva rapidement.

— Et voilà, fit Gale. C'est tout pour aujourd'hui.

— Lady Higginson a téléphoné pour prévenir qu'elle devait renoncer à son rendez-vous de la semaine prochaine. Elle n'a pas voulu en fixer un autre, dit Mlle Ross. Ah ! et le colonel Blunt ne pourra pas venir jeudi.

Norman Gale hocha la tête, le regard dur.

C'était tous les jours la même chose. Les gens téléphonaient. Ils annulaient leur rendez-vous. Ils invoquaient toutes sortes d'excuses : ils s'absentaient... ils partaient à l'étranger... ils avaient attrapé froid... ils n'étaient pas sûrs d'être là...

Peu importait le prétexte, la vraie raison, Norman venait de la voir, sans pouvoir s'y tromper, dans les yeux de sa dernière patiente, quand il avait saisi la roulette... une panique soudaine...

Il aurait pu coucher tout ce qu'elle pensait sur le papier :

« Mais bien sûr, ma chère, il était dans l'avion quand on a assassiné cette femme. Je me demande... On entend si souvent parler de gens qui perdent la tête et commettent les crimes les plus insensés. Ce n'est

pas rassurant. Ce type est peut-être un fou homicide. On dit qu'ils ont l'air tout à fait normaux... D'ailleurs, je lui ai toujours trouvé un drôle de regard... »

— Eh bien, soupira Gale, la semaine prochaine s'annonce calme, mademoiselle Ross.

— Oui, de nombreux clients se sont décommandés. Ma foi, un peu de repos ne vous fera pas de mal. Vous avez travaillé si dur au début de l'été...

— Il semble que je n'aurai pas l'occasion de travailler si dur cet automne, vous ne croyez pas ?

Mlle Ross ne répliqua pas. Sauvée par la sonnerie du téléphone, elle sortit pour aller répondre.

Norman mit quelques instruments dans le stérilisateur, tout en réfléchissant.

« Regardons les choses en face. Inutile de se leurrer, cette histoire a mis fin à ma carrière. C'est drôle qu'elle ait au contraire profité à Jane ! Les gens viennent exprès pour la contempler de près. C'est justement ce qui ne va pas chez moi : moi, ils sont obligés de me contempler, et ça ne leur plaît pas du tout. Sur un fauteuil de dentiste, on éprouve un sentiment très désagréable d'impuissance. Pour peu que le dentiste soit pris de folie meurtrière...

» Quelle drôle d'histoire qu'un crime ! On pourrait penser que c'est un problème parfaitement clair, et ça ne l'est pas. Il entraîne avec lui toutes sortes de choses bizarres auxquelles vous n'auriez jamais pensé. Revenons aux faits : en tant que dentiste, il semble que je sois fichu... Et si la comtesse de Horbury était arrêtée ? Mes patients reviendraient-ils en foule ? Difficile à dire. Quand le ver est dans le fruit... Oh, et après tout, quelle importance ? Ça m'est bien égal... Ce n'est pas vrai, à cause de Jane... Jane est adorable. Je la veux. Et je ne peux pas l'avoir – pour le moment... Quel ennui !

» Tout ira bien, je le sens, se dit-il en souriant. Elle tient à moi... elle attendra... Bon Dieu ! J'irai au Canada... C'est ça... et je ferai fortune là-bas. »

Mlle Ross réapparut.

— C'était Mme Lorrie. Elle est désolée...

— ... mais elle part peut-être pour Tombouctou, termina Norman. Les rats quittent le navire. Vous feriez bien de vous chercher un autre emploi, mademoiselle Ross. Le bateau coule.

— Oh, monsieur Gale ! Je ne vous abandonnerai pas...

— Merci. Au moins vous, vous n'êtes pas un rat. Mais je parle sérieusement. Si cette histoire n'est pas bientôt éclaircie, je suis fichu.

— Il faut faire quelque chose, s'écria Mlle Ross avec force. C'est honteux de la part de la police. Elle ne fait aucun effort !

Norman se mit à rire.

— Je crois qu'elle fait de son mieux.
— Quelqu'un devrait faire quelque chose.
— Vous avez raison. J'ai même pensé à faire quelque chose moi-même... bien que je ne sache pas trop quoi.

— Oh, monsieur Gale, vous devriez... Vous êtes si intelligent.

« Pour cette fille, je suis un vrai héros, se dit Norman Gale. Elle ne demanderait qu'à m'aider dans mon travail de limier ; mais j'ai une autre partenaire en vue. »

Il dînait avec Jane le soir même. Il fit semblant d'être d'excellente humeur mais Jane était trop fine pour se laisser abuser. Elle remarqua ses brusques absences, les rides qui barraient son front soucieux, le pli amer de sa bouche.

— Norman, ça ne va pas ? finit-elle par demander.

Il lui jeta un coup d'œil, puis détourna les yeux.

— Ma foi, pas tellement bien. Ce n'est pas la bonne saison.

— Ne soyez pas stupide ! répliqua vivement Jane.

— Jane !

— Je sais ce que je dis. Vous croyez que je ne vois pas que vous êtes malade d'inquiétude ?

— Je ne suis pas malade d'inquiétude. J'ai des soucis.

— Vous voulez dire que les gens répugnent...

— ... à se faire soigner les dents par un éventuel assassin ? Oui.

— C'est injustement cruel !

— Plutôt, oui. Parce que franchement, je suis un excellent dentiste, Jane. Et je ne suis pas un assassin.

— C'est affreux ! Il faut faire quelque chose.

— C'est exactement ce que me disait Mlle Ross, mon assistante, ce matin.

— À quoi ressemble-t-elle ?

— Mlle Ross ?

— Oui.

— Est-ce que je sais, moi... Grande, un paquet d'os, un profil de cheval à bascule... et terriblement compétente.

— Elle a l'air charmante, dit Jane de bonne grâce.

À juste titre, Norman prit ça comme un hommage à sa diplomatie. Mlle Ross n'avait pas autant d'os qu'il avait bien voulu le dire et elle avait une chevelure rousse très séduisante, mais il avait senti qu'il ferait mieux de ne pas s'étendre sur ce dernier point.

— J'aimerais beaucoup faire quelque chose, reprit-il. Si j'étais un héros de roman, je découvrirais une piste ou je filerais quelqu'un...

Jane l'agrippa soudain par la manche.

— Regardez ! C'est M. Clancy – vous savez, l'écrivain –, il est assis là-bas, tout seul. On pourrait le filer...

— Mais nous devons aller au cinéma.

— Au diable le cinéma ! Je sens qu'il n'est pas là par hasard. Vous vouliez filer quelqu'un, et voilà quelqu'un à filer. Qui sait ? Nous allons peut-être découvrir quelque chose.

L'enthousiasme de Jane était contagieux. Norman se rallia assez facilement à son idée.

— Vous avez raison, on ne sait jamais, dit-il. Où en est-il de son dîner ? Il faudrait que je tourne la tête pour le voir et je ne veux pas me faire remarquer.

— Il en est à peu près au même point que nous, mais nous ferions bien de nous dépêcher et de le devancer si nous voulons avoir payé et être prêts à partir en même temps que lui.

C'est ce qu'ils firent, et quand enfin M. Clancy se leva et sortit dans Dean Street, Norman et Jane étaient sur ses talons. Ils le suivaient de très près.

— Pour le cas où il prendrait un taxi, expliqua Jane.

Mais M. Clancy ne prit pas de taxi. Un pardessus sur le bras, qu'à l'occasion il laissait traîner par terre, il se mit à déambuler dans les rues de Londres. Il avançait de façon plutôt fantaisiste, parfois d'un trot rapide, parfois ralentissant presque jusqu'à l'arrêt total. Une fois, au moment de traverser la rue, il s'arrêta, un pied suspendu au-dessus de la chaussée, comme dans un film au ralenti.

Son itinéraire était non moins fantaisiste. Il lui arrivait de prendre tant de tournants à angle droit qu'il finissait par traverser deux fois la même rue.

Jane en était toute ragaillardie.

— Vous voyez ? dit-elle, surexcitée. Il a peur d'être suivi. Il cherche à nous semer.

— Vous croyez ?

— Évidemment ! Personne n'aurait l'idée de tourner en rond comme ça, sinon.

— Oh !

Ils avaient pris un tournant si rapidement qu'un carambolage avait failli se produire. M. Clancy s'était arrêté devant une boucherie, la tête en l'air. La boutique était évidemment fermée, mais quelque chose, au premier étage, paraissait attirer son attention.

Il dit à haute voix :

— Parfait ! C'est exactement ça. Quelle chance !

Il sortit un petit calepin de sa poche et nota soigneusement quelque chose. Puis il se remit en route d'un pas vif, en sifflotant.

Il se dirigeait maintenant résolument vers Bloomsbury. Parfois, quand il tournait la tête, ses poursuivants pouvaient voir ses lèvres bouger.

— Il y a quelque chose dans l'air, dit Jane. Il est bouleversé ! Il parle tout seul et il ne s'en aperçoit même pas.

Comme ils attendaient à un feu rouge pour traverser, Jane et Norman se plantèrent à côté de lui.

C'était tout à fait vrai : M. Clancy se parlait à lui-même. Il était pâle et tendu. Norman et Jane saisirent quelques mots au passage :

— Pourquoi ne dit-elle rien ? Pourquoi ? Il doit y avoir une raison...

Le feu passa au vert. Arrivé de l'autre côté de la chaussée, M. Clancy marmonna :

— Je vois maintenant. Bien sûr. C'est pour ça qu'il faut la faire taire.

Jane pinça Norman de toutes ses forces.

M. Clancy marchait à grands pas désormais. Son pardessus traînait par terre désespérément. À longues enjambées, le petit écrivain suivait sa route, sans apparemment se soucier de ses deux poursuivants.

Enfin, avec une brusquerie déconcertante, il s'arrêta devant une maison, sortit une clef, ouvrit la porte et entra.

Jane et Norman se regardèrent.

— C'est là qu'il habite, dit Norman. 47 Cardington Square. C'est l'adresse qu'il a donnée au moment de l'enquête.

— Ah, bon... Il en sortira bien un jour ou l'autre. De toute façon, nous tenons déjà quelque chose. Quelqu'un, une femme, doit être réduite au silence et une autre ne veut pas parler. Mon Dieu ! C'est aussi terrifiant qu'un roman policier.

— Bonsoir ! dit une voix dans l'obscurité.

Quelqu'un s'avança et une paire de superbes moustaches apparut à la lumière du réverbère.

— Eh bien, dit Hercule Poirot. Quelle belle nuit pour une chasse à l'homme, n'est-ce pas ?

À BLOOMSBURY

Norman Gale fut le premier à retrouver ses esprits.

— Bien sûr ! s'écria-t-il, c'est monsieur... monsieur Poirot ! Vous cherchez toujours à vous disculper, monsieur Poirot ?

— Ah, je vois que vous vous souvenez de notre petite conversation. Ainsi, vous suspectez ce pauvre M. Clancy ?

— Vous aussi, répliqua Jane. Sinon, vous ne seriez pas ici.

Poirot l'observa pensivement.

— Avez-vous déjà réfléchi au meurtre, mademoiselle ? Je veux dire, de façon abstraite, objectivement et froidement ?

— Je crois que je n'y avais réfléchi d'aucune manière avant ce qui s'est passé.

Poirot hocha la tête.

— Oui, vous y pensez maintenant, parce que cela vous touche de près. Mais moi, je m'occupe de meurtres depuis de longues années. J'ai une façon personnelle d'envisager les choses. D'après vous, que faut-il avoir à l'esprit avant tout quand on tente de résoudre un meurtre ?

— D'abord trouver l'assassin, répondit Jane.

— La justice, dit Norman Gale.

Poirot secoua la tête.

— Il y a plus important que découvrir le criminel. Quant à la justice, c'est un joli mot, mais il est parfois difficile de préciser ce que l'on entend par là. À mon avis, ce qui compte c'est de protéger l'innocent.

— Oh ! C'est évident, dit Jane. Cela va sans dire. Si quelqu'un est injustement accusé...

— Pas même ça. Il peut se faire que personne ne soit accusé. Mais tant que personne ne sera reconnu coupable sans aucun doute possible, tous ceux qui sont mêlés au crime risquent d'en pâtir à des degrés divers.

— Comme vous avez raison ! s'écria Norman Gale.

— Nous ne le savons que trop, renchérit Jane.

Poirot les regarda tour à tour.

— Je vois. Vous avez déjà eu l'occasion de le découvrir pour vous-mêmes.

Soudain, il eut l'air pressé.

— Bon. J'ai des choses à faire. Puisque nous poursuivons tous les trois le même but, unissons nos efforts. J'ai l'intention de rendre visite à notre imaginaire ami, M. Clancy. Je propose que mademoiselle m'accompagne – en qualité de secrétaire. Tenez, mademoiselle, voici un carnet et un crayon pour prendre des notes en sténo.

— Mais je ne connais pas la sténo ! s'écria Jane.

— Bien sûr que non. Mais vous avez l'esprit vif – l'intelligence... Vous arriverez bien à faire quelques signes plausibles sur votre carnet, non ? Quant à vous, monsieur Gale, je vous propose de nous rejoindre dans... disons une heure, là-haut, Chez Monseigneur. Bon ! Nous comparerons nos notes.

Et il alla aussitôt sonner à la porte.

Quelque peu stupéfaite, Jane le suivit, serrant son carnet dans la main.

Gale ouvrit la bouche pour protester, mais se ravisa.

— Très bien, dit-il. Dans une heure au Monseigneur.

Une femme âgée, à l'air plutôt revêche et toute vêtue de noir, leur ouvrit la porte.

— M. Clancy ? demanda Poirot.

Elle s'effaça pour les laisser entrer.

— Qui dois-je annoncer ? demanda-t-elle.

— M. Hercule Poirot.

La femme à la mine sévère les conduisit jusqu'à une chambre du premier étage.

— Monsieur Air Kool Prott, annonça-t-elle.

Poirot comprit aussitôt tout le poids que l'on pouvait accorder à la déclaration que M. Clancy avait faite le jour de l'interrogatoire à Croydon, selon laquelle il n'était pas très soigneux. Sa chambre, toute en longueur, percée de trois fenêtres d'un côté et garnie d'étagères sur tous les murs, était à l'état de chaos. Des papiers, des dossiers, des bananes, des bouteilles de bière, des livres ouverts, des coussins, un trombone, des porcelaines de toutes sortes, des eaux-fortes et un étonnant assortiment de stylos traînaient dans tous les coins.

Au milieu de ce fouillis, M. Clancy se débattait avec un appareil photo et un rouleau de pellicule.

— Mon Dieu ! dit-il en relevant la tête quand on lui annonça ses visiteurs. (Il posa l'appareil photographique ; le rouleau de pellicule ne tarda pas à tomber par terre et à se dérouler.) Je suis ravi de vous voir, déclara M. Clancy en allant vers eux, la main tendue.

— Vous vous souvenez de moi, j'espère ? demanda Poirot. Voici ma secrétaire, Mlle Grey.

— Comment allez-vous, mademoiselle Grey ? Il lui serra la main et revint à Poirot : Oui, bien sûr, je me souviens de vous... du moins... où était-ce déjà ? Au club de la Tête de Mort.

— Nous étions ensemble dans l'avion de Paris dans de tristes circonstances.

— Ah ! mais bien sûr ! Et Mlle Grey aussi. Seulement, je n'avais pas compris qu'elle était votre secrétaire. En fait, je croyais qu'elle travaillait dans un institut de beauté... ou quelque chose de ce genre.

Jane regarda Poirot avec inquiétude. Celui-ci se montra à la hauteur de la situation.

— C'est tout à fait exact, dit-il. Mlle Grey étant une secrétaire très efficace, elle est parfois obligée de se livrer à certains travaux de nature temporaire... vous comprenez ?

— Bien sûr. J'oubliais. Vous êtes détective... un vrai. Pas un homme de Scotland Yard. Un détective privé. Asseyez-vous, mademoiselle Grey. Non, pas ici ! Je crois qu'il y a du jus d'orange sur ce fauteuil. Si je pousse ces dossiers... Mon Dieu, tout est éparpillé à présent. Peu importe. Asseyez-vous là, monsieur Poirot... C'est bien ça n'est-ce pas, Poirot ? Non, le dossier n'est pas vraiment cassé. Il craque seulement un peu lorsqu'on s'appuie. Peut-être vaut-il mieux ne pas vous adosser trop fort. Oui, un détective privé comme mon Wilbraham Rice. Le public s'est beaucoup attaché à Wilbraham Rice. Il se ronge les ongles et mange des quantités de bananes. Je ne sais plus pourquoi je lui ai fait ronger ses ongles au début... en fait c'est plutôt répugnant... mais c'est ainsi. Il a commencé par se ronger les ongles et maintenant il doit le faire dans chaque livre. C'est d'un monotone ! Les bananes, c'est mieux ; on peut s'amuser avec... en faisant glisser les criminels sur les peaux, par exemple. Je mange des bananes, moi-même, c'est ce qui m'en a donné l'idée. Mais je ne me ronge pas les ongles. Voulez-vous une bière ?

— Merci, non.

M. Clancy poussa un soupir, s'assit et dévisagea gravement Poirot.

— Je devine ce qui vous amène : le meurtre de Giselle. J'ai pensé et repensé à cette affaire. Vous direz ce que vous voudrez, c'est stupéfiant... des flèches empoisonnées et une sarbacane dans un avion ! C'est une idée que j'ai exploitée moi-même, comme je vous l'ai déjà dit, dans un roman et dans une nouvelle. Bien sûr, c'est une affreuse coïncidence, mais je dois avouer que j'en ai été électrisé, positivement électrisé.

— J' imagine que ce meurtre vous a touché professionnellement, monsieur Clancy.

— Exactement ! s'exclama ce dernier, rayonnant. Tout le monde aurait pu le comprendre, même la police officielle ! Mais pas du tout. Tout ce que j'ai gagné, de la part de l'inspecteur comme des juges,

c'est d'être suspecté. Je me donne la peine d'aider la justice et, en retour, on me gratifie de stupides soupçons.

— Quoi qu'il en soit, remarqua Poirot en souriant, cela ne paraît pas vous affecter outre mesure.

— Ah ! C'est que j'ai mes méthodes voyez-vous, Watson. Ne m'en veuillez pas si je vous appelle Watson. Ne le prenez pas mal. À ce propos, il est intéressant de constater que cette technique de l'ami idiot plaît toujours autant. Personnellement, je trouve que les aventures de Sherlock Holmes sont très surfaites. Quand je pense aux erreurs, aux grossières erreurs que l'on trouve dans ces histoires ! Mais qu'est-ce que je disais ?

— Vous disiez que vous aviez vos méthodes.

— Ah, oui, dit M. Clancy en se penchant vers Poirot. J'ai mis l'inspecteur... Comment s'appelle-t-il déjà ? Japp ? Oui, je l'ai mis dans mon nouveau livre. Vous devriez voir la façon qu'a Wilbraham Rice de faire avec lui !

— Entre deux peaux de bananes, si j'ose dire.

— Entre deux peaux de bananes ! s'esclaffa M. Clancy. C'est très bon, ça !

— Vous avez de la chance d'être écrivain, monsieur Clancy. Vous pouvez vous défouler par l'écriture. Vous avez sur vos ennemis le pouvoir de la plume.

M. Clancy se balançait en arrière dans son fauteuil.

— Vous savez, dit-il, je commence à penser que ce meurtre est une grande chance pour moi. Je suis en train d'écrire toute l'histoire exactement comme elle s'est passée... mais j'en fais une fiction, bien sûr. Je l'appellerai *L'Avion mystère*. Avec le portrait de tous les passagers. Il devrait se vendre comme des petits pains... si j'arrive à le sortir à temps.

— Vous ne craignez pas d'être poursuivi pour diffamation ? demanda Jane.

M. Clancy la regarda avec un grand sourire.

— Non, non ! chère mademoiselle. Bien sûr, si j'accusais l'un des passagers d'être le meurtrier, je serais passible de poursuites. Mais c'est justement là mon point fort : dans le dernier chapitre, je donne une solution absolument inattendue.

Poirot se pencha vivement vers lui :

— Et cette solution, quelle est-elle ?

M. Clancy se mit à rire.

— Elle est ingénieuse, affirma-t-il. Ingénieuse et sensationnelle. Déguisée en pilote, une fille monte dans l'avion au Bourget et se cache sous le siège de Madame Giselle. Elle a emporté avec elle une ampoule d'un gaz absolument nouveau. Elle le libère... tout le monde perd conscience pendant trois minutes... elle sort de sa cachette... envoie

sa fléchette empoisonnée, et saute en parachute par la porte arrière.

Poirot et Jane clignèrent des yeux.

— Pourquoi ne perd-elle pas conscience, elle aussi ? demanda Jane.

— Elle porte un masque à gaz.

— Et elle saute dans la Manche ?

— Pas forcément. Je la ferai sauter en France, sur la côte.

— De toute façon, personne ne pourrait se cacher sous un siège. Il n'y a pas assez de place.

— Dans mon avion, il y aura de la place, affirma M. Clancy.

— Épatant, s'écria Poirot. Et cette dame, quel est son mobile ?

— Je ne suis pas encore tout à fait décidé, répondit M. Clancy, songeur. Sans doute Giselle aura ruiné son fiancé, lequel s'est suicidé.

— Et comment s'est-elle procuré le poison ?

— Ça, c'est ce qu'il y a de plus astucieux. Cette fille est une charmeuse de serpents. Elle a extrait le venin de son python favori.

— Mon Dieu ! s'écria Poirot. Vous ne pensez pas que c'est un tout petit peu trop sensationnel ?

— On n'est jamais trop sensationnel, affirma M. Clancy. Surtout lorsqu'on a affaire aux flèches empoisonnées des Indiens d'Amazonie. Je sais bien qu'il s'agissait en réalité de venin de serpent, mais le principe est le même. Après tout, on ne demande pas à un roman policier d'imiter la vie. Regardez les faits divers, c'est ennuyeux comme la pluie.

— Allons, monsieur, voulez-vous dire que notre petite affaire est ennuyeuse comme la pluie ?

— Non, reconnut M. Clancy. Parfois, j'ai peine à croire qu'elle est vraiment arrivée.

Poirot rapprocha sa chaise de son hôte, baissa la voix et dit, sur le ton de la confidence :

— Monsieur Clancy, vous avez de la cervelle et de l'imagination. La police vous a traité en suspect. Elle ne vous a pas demandé votre aide. Mais moi, Hercule Poirot, j'aimerais profiter de vos conseils.

M. Clancy rougit de plaisir.

— C'est très aimable à vous.

— Vous avez étudié la criminologie. Votre opinion a du poids. Il serait très intéressant pour moi de savoir qui, à votre avis, a commis ce crime.

— Eh bien...

M. Clancy hésita, prit machinalement une banane et se mit à manger. Puis sa gaieté parut l'abandonner.

— Voyez-vous, monsieur Poirot, c'est complètement différent. Quand vous écrivez, vous pouvez choisir qui vous voulez. Mais dans la vie, il s'agit d'une vraie personne. Vous n'êtes pas maître des faits. Je ferais, j'en ai peur, un très mauvais détective en réalité.

Il secoua tristement la tête et jeta sa peau de banane dans la cheminée.

— Néanmoins, il serait peut-être amusant d'étudier le cas ensemble, proposa Poirot.

— Oh, ça, certainement.

— Pour commencer, si vous deviez parier, qui choisiriez-vous ?

— Oh ! Eh bien, l'un des deux Français, j'imagine.

— Et pourquoi ?

— Eh bien, elle était française. Cela paraît plus plausible, en quelque sorte. Et puis, ils étaient assis en face, pas très loin d'elle. Mais en réalité, je n'en sais rien.

— Cela dépend tellement du mobile, fit Poirot, pensif.

— Bien sûr... bien sûr. J'imagine que vous classifiez les mobiles de façon très scientifique ?

— J'ai des méthodes très vieux jeu. Je me fie au vieil adage : cherche à qui profite le crime.

— Oui, mais c'est un peu difficile dans ce cas-là. J'ai entendu dire qu'elle avait une fille, qui hérite. Mais pour ce que nous en savons, un grand nombre de gens, à bord, pouvaient tirer profit de sa mort s'ils lui devaient de l'argent et ne pouvaient pas la rembourser.

— Exact. Mais il y a d'autres possibilités. Supposons que Madame Giselle ait été au courant de quelque chose... disons d'une tentative de meurtre commise par l'un des passagers ?

— Une tentative de meurtre ? s'écria M. Clancy. Pourquoi une tentative de meurtre ? Quelle drôle d'idée !

— Dans un cas comme celui-là, il faut penser à tout.

— Ah ! Mais il ne faut pas penser. Il faut savoir.

— Vous avez raison, tout à fait raison. Votre observation est très juste. Je vous demande pardon, poursuivit-il, mais la sarbacane que vous aviez achetée...

— Au diable cette sarbacane. Je commence à regretter d'en avoir parlé.

— Vous disiez l'avoir achetée dans une boutique de Charing Cross Road ? Vous souviendriez-vous par hasard du nom de ce magasin ?

— Ma foi, ça pourrait être Absolom... ou Mitchell & Smith. Je ne sais pas. Mais j'ai déjà raconté tout ça à ce fichu inspecteur. Il a dû vérifier depuis.

— Ah ! fit Poirot. Mais si je vous le demande, c'est pour une tout autre raison. Je voudrais en acheter une pour faire une petite expérience.

— Oh ! je vois... Mais je ne sais pas si vous en trouverez encore. Ils n'en ont pas des tonnes, vous savez.

— Je ne risque rien d'essayer. Mademoiselle Grey, voulez-vous noter ces deux noms, je vous prie.

Jane ouvrit son calepin et traça rapidement une série de gribouillis aux airs, du moins l'espérait-elle, très professionnels. Puis elle nota subrepticement les noms en clair au dos de la feuille pour le cas où Poirot en aurait réellement besoin.

— J'ai peur d'avoir abusé de votre temps, dit Poirot. Je vous remercie mille fois pour votre amabilité.

— Pas du tout, pas du tout. Je regrette que vous n'ayez pas pris une banane.

— Vous êtes très aimable.

— Pas du tout. En fait, je me sens plutôt heureux, ce soir. Je séchais sur une histoire... rien ne s'arrangeait comme je le souhaitais et je ne trouvais pas de nom pour l'assassin. J'en cherchais un qui ait du piment. Eh bien, par chance, je viens de trouver celui que je voulais sur l'enseigne d'une boucherie. Pargiter. Juste le nom qu'il me fallait. Il a quelque chose d'authentique dans sa sonorité. Et cinq minutes plus tard, j'ai trouvé autre chose. On se heurte toujours au même obstacle, dans les romans : pourquoi la fille refuse-t-elle de parler ? Le jeune homme a beau faire, elle lui répond que ses lèvres sont scellées. Il n'y a jamais de véritable raison pour qu'elle ne crache pas le morceau tout de suite, alors il faut en trouver une qui ne soit pas complètement idiote. Malheureusement, à chaque fois il faut inventer quelque chose de différent.

Il fit un sourire à Jane.

— Ce sont les épreuves de l'écrivain, dit-il en se dirigeant vers sa bibliothèque et en revenant un livre à la main : *L'Énigme du pétale écarlate*. Permettez-moi de vous l'offrir. Je crois que je vous ai dit à Croydon que je parle justement dans cet ouvrage de flèches empoisonnées.

— Mille mercis. Vous êtes trop aimable.

— Pas du tout. Je vois, dit-il soudain à Jane, que vous n'utilisez pas la méthode de sténographie Pitman.

Jane devint cramoisie. Poirot se précipita à son secours.

— Mlle Grey est à la pointe du progrès. Elle se sert de la méthode la plus récente inventée par un Tchèque.

— Voyez-vous ça ! Ça doit être un pays extraordinaire, cette Tchécoslovaquie. On dirait que tout vient de là-bas : les chaussures, les verres, les gants, et maintenant une nouvelle méthode de sténo. Stupéfiant !

Il serra la main à ses deux visiteurs.

— J'aurais aimé vous aider davantage.

Ils l'abandonnèrent à sa mélancolie et à son capharnaüm.

PLAN DE CAMPAGNE

En sortant de chez Clancy, ils prirent un taxi pour se rendre au Monseigneur où ils trouvèrent Norman Gale qui les attendait.

Poirot commanda un consommé et un chaud-froid de poulet.

— Alors ? demanda Norman. Comment ça s'est passé ?

— Mlle Grey s'est révélée une secrétaire modèle, déclara Poirot.

— Je ne crois pas avoir été si bien que ça. Il a découvert mon manège. À mon avis, il doit être très observateur.

— Ah, vous l'avez remarqué ? Ce brave M. Clancy n'est pas si tête en l'air qu'on pourrait croire.

— Vouliez-vous vraiment ces adresses ? demanda Jane.

— Elles peuvent être utiles, oui.

— Mais, si la police...

— Ah, la police ! Je ne poserai pas les mêmes questions qu'elle. Quoique, en fait, je doute qu'elle ait posé la moindre question. Ils savent, voyez-vous, que la sarbacane trouvée dans l'avion a été achetée à Paris par un Américain.

— À Paris ? Par un Américain ? Mais il n'y avait pas d'Américain dans l'avion.

Poirot lui sourit gentiment.

— Précisément. L'Américain n'est là que pour nous compliquer la vie, voilà tout.

— Mais c'est un homme qui l'a achetée ? demanda Gale.

— Oui, elle a été achetée par un homme.

Norman le regarda, perplexe.

— De toute façon, intervint Jane, ce n'était pas M. Clancy. Il avait déjà une sarbacane, alors pourquoi aurait-il été en acheter une deuxième ?

— En effet, approuva Poirot. C'est ainsi qu'il faut procéder : suspecter tout le monde et, ensuite, les effacer de la liste au fur et à mesure.

— Combien en avez-vous effacé jusqu'à présent ? demanda Jane.

— Pas autant que vous pourriez le penser, mademoiselle, répondit Poirot, l'œil brillant. Cela dépend du mobile, voyez-vous.

— Y a-t-il eu... ? commença Norman Gale qui s'interrompit et reprit, s'excusant : je ne voudrais pas m'immiscer dans les secrets officiels, mais cette femme ne notait-elle pas ses affaires quelque part ?

— Tous ses registres ont été brûlés.

— C'est bien dommage...

— Évidemment ! Mais il semblerait que Madame Giselle combinait un peu de chantage avec sa profession d'usurière, ce qui nous ouvre de nouvelles perspectives. Supposons, par exemple, que Madame Giselle ait eu vent d'un crime... disons d'une tentative de meurtre de la part de quelqu'un.

— Y a-t-il des raisons de le penser ?

— Eh bien... oui, dit lentement Poirot. C'est une des rares preuves tangibles que nous possédions dans cette affaire.

Il regarda tour à tour ses deux interlocuteurs qui l'écoutaient avec le plus grand intérêt, puis poussa un léger soupir.

— Enfin, voilà. Mais parlons d'autre chose... par exemple, en quoi cette tragédie a-t-elle bouleversé vos deux vies ?

— C'est horrible à dire, répondit Jane. Mais j'en ai tiré grand profit.

Elle lui raconta comment elle avait obtenu son augmentation.

— Comme vous dites, mademoiselle, vous avez tiré profit de ce crime, mais provisoirement seulement. Même un miracle ne dure que ce qu'il dure, ne l'oubliez pas.

— C'est bien vrai, dit Jane en riant.

— Je crains que, dans mon cas, cela ne dure très longtemps, remarqua Norman.

Il expliqua sa situation. Poirot l'écoutait avec sympathie.

— Comme vous dites, déclara-t-il, songeur, cela prendra longtemps. La sensation est vite oubliée, la peur a la vie longue.

— Me conseilleriez-vous de tenir bon ?

— Avez-vous d'autres projets en vue ?

— Oui... Tout laisser tomber. Partir au Canada, ou ailleurs, et tout recommencer.

— Ce serait très dommage, déclara fermement Jane.

Norman la regarda.

Discrètement, Poirot se consacra à son poulet.

— Je n'ai pas envie de m'en aller, assura Norman.

— Si je découvre qui a tué Madame Giselle, vous n'en aurez plus besoin, dit Poirot avec entrain.

— Vous croyez vraiment que vous y arriverez ? demanda Jane.

Poirot lui lança un regard de reproche.

— Si l'on aborde un problème avec ordre et méthode, il n'y a aucune difficulté à le résoudre. Aucune, déclara-t-il sévèrement.

— Oh, je comprends, dit Jane qui ne comprenait rien du tout.

— Mais je le résoudrais plus vite si l'on m'aidait, remarqua Poirot.

— De quelle manière ?

Poirot garda le silence un instant. Puis il dit :

— Si M. Gale m'aidait. Et peut-être vous aussi, plus tard.

— Que puis-je faire ? demanda Norman.

Poirot lui jeta un coup d'œil en coin.

— Cela ne vous plaira pas, le prévint-il.

— De quoi s'agit-il ? répéta le jeune homme avec impatience.

Discrètement, pour ne pas choquer la sensibilité anglaise, Poirot fit usage d'un cure-dent. Puis il répondit :

— Pour dire la vérité, ce dont j'ai besoin c'est d'un maître chanteur.

— D'un maître chanteur ? s'exclama Norman.

Il regarda Poirot comme quelqu'un qui n'en croit pas ses oreilles.

Poirot hocha la tête.

— Précisément. D'un maître chanteur.

— Mais pour quoi faire ?

— Du chantage, parbleu !

— Oui, mais pour faire chanter qui ? Pourquoi ?

— Pourquoi, c'est mon affaire. Quant à savoir qui...

Il s'arrêta un instant, puis reprit d'un ton posé et professionnel :

— Voici mon plan. Vous allez écrire... ou plutôt, je vais écrire une lettre que vous recopierez... à la comtesse de Horbury. Vous spécifierez « personnel » sur l'enveloppe. Vous solliciterez un entretien. Vous vous appellerez à son souvenir en lui disant que vous êtes rentré en Angleterre par le même avion qu'elle ce fameux jour. Vous ferez allusion aussi à certaines affaires de Madame Giselle qui seraient passées entre vos mains.

— Et ensuite ?

— Ensuite, on vous accordera cet entretien. Vous vous y rendrez et vous direz certaines choses, je vous donnerai des instructions. Vous lui réclamerez... laissez-moi réfléchir... disons, dix mille livres.

— Vous êtes fou !

— Pas du tout. Original, peut-être, mais fou, non.

— Et si la comtesse de Horbury appelle la police ? On m'enverra en prison.

— Elle n'appellera pas la police.

— Vous ne pouvez pas le savoir.

— Mon cher, je sais pratiquement tout.

— De toute façon, cela ne me plaît pas.

— Vous n'obtiendrez pas les dix mille livres, si cela peut soulager votre conscience, lui assura Poirot, l'œil brillant.

— Mais enfin, monsieur Poirot, c'est le genre de combine insensée qui peut détruire ma vie.

— Taratata, la comtesse ne s'adressera jamais à la police, je peux

vous le certifier.

— Elle peut prévenir son mari.

— Elle ne préviendra pas son mari.

— Ça ne me plaît pas.

— Ça vous plaît de perdre tous vos clients et de briser votre carrière ?

— Non, mais...

Poirot lui sourit gentiment.

— Cela vous répugne, n'est-ce pas ? C'est bien naturel. Vous avez aussi l'esprit chevaleresque. Mais je peux vous assurer que lady Horbury n'est pas digne de ces sentiments délicats. C'est une sale bonne femme.

— Peut-être, mais ça ne peut pas être une meurtrière.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? Parce que nous l'aurions vue. Jane et moi, nous étions assis juste en face.

— Vous avez trop d'idées préconçues. Moi, je dois débrouiller cette affaire. Et pour ça, je dois savoir.

— L'idée de faire chanter une femme ne me plaît pas.

— Ah, mon Dieu, tout ça pour un mot ! Il n'y aura pas de chantage. Vous aurez à produire un certain effet. Après quoi, lorsque le terrain sera préparé, je ferai mon apparition.

— Si vous me faites atterrir en prison...

— Non, mille fois non. Je suis très connu à Scotland Yard. Si quoi que ce soit devait arriver, j'en serais seul responsable. Mais rien d'autre n'arrivera que ce que j'ai prédit.

Norman capitula avec un soupir.

— Très bien. Je vais le faire. Mais cela ne me plaît toujours pas.

— Bon. Voilà ce que vous allez écrire. Prenez un crayon.

Il dicta lentement.

— Voilà, fit-il. Plus tard je vous expliquerai ce que vous devrez dire. À propos, mademoiselle, allez-vous quelquefois au théâtre ?

— Oui, assez souvent.

— Bien. Avez-vous vu, par exemple, une pièce intitulée *De l'autre côté de l'hémisphère* ?

— Oui, je l'ai vue il y a environ un mois.

— C'est une œuvre américaine, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Vous rappelez-vous Harry, le rôle joué par Raymond Barraclough ?

— Oui. Il était excellent.

— L'avez-vous trouvé séduisant ?

— Terriblement séduisant.

— Ah ! Il a du sex-appeal ?

- Assurément, répondit Jane en riant.
- Seulement ça ou est-il aussi un bon acteur ?
- Oh, je pense qu'il joue très bien.
- Il faut que j'aille le voir, décida Poirot.

Jane le regarda, interloquée. Quel drôle de petit bonhomme c'était ! Sautant d'un sujet à l'autre comme un oiseau de branche en branche !

Il avait dû lire dans ses pensées. Il sourit.

- Vous n'approuvez pas mes méthodes, mademoiselle ?
- Vous sautillez beaucoup...
- Pas vraiment. Je poursuis mon idée logiquement avec ordre et méthode. On ne doit jamais tirer de conclusions hâtives. On doit procéder par élimination.

— Par élimination ? C'est ainsi que vous opérez ?... Je comprends, reprit-elle au bout d'un moment. Vous avez éliminé M. Clancy...

- Peut-être.
- Et vous nous avez éliminés. Et maintenant, vous allez sans doute éliminer lady Horbury. Oh !...

Elle s'interrompit, comme frappée par une idée soudaine.

- Qu'y a-t-il, mademoiselle ?
- Cette histoire de tentative de meurtre... C'était un test ?
- Vous avez l'esprit vif, mademoiselle. Oui, cela fait partie de mon programme. J'ai fait allusion à une tentative de meurtre et je vous ai observés, M. Clancy, vous, M. Gale... Aucun de vous trois n'a eu la moindre réaction, pas même un battement de cils. Et croyez-moi, on ne peut pas me tromper sur ce point. Un assassin est prêt à répondre à n'importe quelle attaque prévue. Mais aucun de vous ne pouvait être au courant de cette annotation tirée d'un petit calepin. Me voilà donc satisfait.

— Vous êtes horriblement rusé, monsieur Poirot, déclara Jane en se levant. Je ne comprendrai jamais pourquoi vous dites certaines choses.

— C'est très simple. Parce que je cherche à découvrir certaines choses.

- Et vous avez trouvé d'habiles moyens pour y parvenir ?
- En vérité, il n'y en a qu'un.
- Lequel ?
- Laisser les gens vous le révéler.

Jane éclata de rire.

- Et s'ils ne veulent pas ?
- Tout le monde adore parler de soi.
- C'est bien vrai, reconnut Jane.
- C'est ce qui fait la fortune des charlatans. Ils engagent leurs patients à s'asseoir et à leur raconter des choses : comment ils sont tombés de leur voiture quand ils avaient deux ans, comment leur mère a taché sa robe en mangeant une poire, et comment ils tiraient sur la

barbe de leur père quand ils avaient un an et demi. Ensuite ces charlatans leur affirment qu'ils ne souffriront plus d'insomnie, ils leur prennent deux guinées et les laissent partir, contents. Oh ! très contents du bon moment qu'ils ont passé – et, qui sait peut-être dormiront-ils, en effet ?

— C'est ridicule, dit Jane.

— Non, ce n'est pas si ridicule que vous le pensez. Cela repose sur un besoin fondamental de la nature humaine : le besoin de parler, de se connaître soi-même. Vous-même, mademoiselle, n'aimeriez-vous pas vous appesantir sur vos souvenirs d'enfance, sur votre mère et votre père ?

— Cela ne peut pas s'appliquer dans mon cas. J'ai été élevée dans un orphelinat.

— Ah ! Alors, c'est différent. Ce n'est pas gai, ce que vous me racontez-là.

— Oh ! Je ne veux pas dire que nous étions dans une de ces maisons de charité où les enfants sortent avec une cape et un béret rouge. C'était plutôt amusant, en réalité.

— C'était en Angleterre ?

— Non, en Irlande... près de Dublin.

— Ainsi, vous êtes irlandaise. Ce qui explique vos cheveux noirs et vos yeux gris-bleu, avec l'air...

— Comme s'ils avaient été plantés là avec des doigts tachés, termina Norman en plaisantant.

— Comment ? Qu'est-ce que vous dites ?

— C'est un dicton à propos des yeux des Irlandais – on les aurait plantés dans la figure avec des doigts tachés.

— Vraiment ? La formule n'est pas très gracieuse, mais elle dit bien ce qu'elle veut dire. En tout cas, ils sont du meilleur effet, mademoiselle, dit-il en s'inclinant.

Jane éclata de rire et se leva.

— Vous allez me tourner la tête, monsieur Poirot. Bonne nuit et merci pour le dîner. Vous m'en devrez un autre si Norman est emprisonné pour chantage.

Norman se rembrunit.

Poirot leur souhaite une bonne nuit.

Rentré chez lui, il ouvrit un tiroir et en sortit une liste de onze noms.

Il cocha légèrement quatre d'entre eux, puis il hocha la tête d'un air pensif.

— Je crois que je sais, murmura-t-il. Mais il faut que j'en sois sûr. Il faut continuer.

À WANDSWORTH

Henry Mitchell s'apprêtait à dîner et s'asseyait juste devant sa saucisse-purée, quand un visiteur se présenta.

Au grand étonnement du steward, le visiteur en question était le passager moustachu du vol fatal.

M. Poirot se montra très affable, très courtois. Il insista pour que M. Mitchell poursuive son repas, et fit quelques compliments à Mme Mitchell qui le contemplait la bouche ouverte.

Il prit le fauteuil qu'on lui offrait, remarqua que le temps était très chaud pour la saison et en arriva tout doucement au motif de sa visite.

— Je crains que Scotland Yard n'ait pas fait beaucoup de progrès dans cette affaire.

Mitchell secoua la tête.

— C'est une histoire stupéfiante, monsieur... stupéfiante ! Je ne vois pas sur quoi ils peuvent se fonder. Si personne n'a rien vu dans l'avion, pour ceux qui viennent après, cela me paraît encore plus difficile.

— C'est bien vrai.

— Henry en a été tout retourné, déclara sa femme. Il a passé des nuits sans dormir.

— Cela me trotte dans la tête, c'est terrible, expliqua le steward. La compagnie a été très correcte. Je dois dire qu'au début, j'ai bien eu peur de perdre mon boulot...

— Ils ne pouvaient pas, Henry. Ç'aurait été cruellement injuste.

Mme Mitchell paraissait indignée. C'était une femme bien en chair, au teint fleuri, au regard noir et hargneux.

— Il n'arrive pas que des choses justes, Ruth. Enfin, ça s'est mieux passé que je ne pensais. On ne m'a pas fait de reproches. Mais moi, je m'en fais, si vous me comprenez. Après tout, j'étais le responsable à bord.

— Je comprends vos sentiments, dit Poirot avec sympathie. Mais je vous assure que vous êtes trop consciencieux. Rien de ce qui s'est passé n'est votre faute.

— C'est ce que je lui dis aussi, monsieur, intervint Mme Mitchell.

Mitchell secoua la tête.

— J'aurais dû m'apercevoir plus tôt que la dame était morte. Si j'avais essayé de la réveiller la première fois, quand j'ai apporté les additions...

— Cela n'aurait pas changé grand-chose. On pense que la mort a été presque instantanée.

— Il n'arrête pas de se faire du souci, dit Mme Mitchell. Il n'a pas besoin de se mettre martel en tête ; qui sait pourquoi ces étrangers s'entre-tuent ? Si vous voulez mon avis, c'est dégoûtant d'avoir fait ça dans un avion britannique.

Elle ponctua sa phrase d'un reniflement patriotique indigné.

Mitchell, perplexe, secoua la tête.

— C'est pas pour dire, ça me pèse. À chaque fois que je reprends mon poste, je suis dans tous mes états. Et puis il y a ce monsieur de Scotland Yard qui n'arrête pas de me demander si rien d'inhabituel ou d'imprévu n'est arrivé pendant le vol. Ça me donne l'impression d'avoir oublié quelque chose... et pourtant, je sais bien que non. La traversée a été des plus tranquilles... jusqu'à ce que ça arrive.

— Des sarbacanes et des fléchettes... j'appelle ça des histoires de sauvages ! déclara Mme Mitchell.

— Vous avez raison, dit Poirot, flatteur, feignant d'être frappé par sa remarque. Ce n'est pas comme ça qu'on assassine en Angleterre.

— Vous avez raison, monsieur.

— Vous savez, madame Mitchell, je crois que je peux deviner de quelle région d'Angleterre vous venez.

— Du Dorset, monsieur. Pas loin de Bridport. Voilà d'où je viens.

— Tout juste, dit Poirot. Un très beau pays.

— Je pense bien. Londres ne lui arrive pas à la cheville. Ma famille s'est installée dans le Dorset il y a plus de deux cents ans... et moi, j'ai le Dorset dans le sang, pour ainsi dire.

— Bien sûr. Il y a une question que j'aimerais vous poser, poursuivit Poirot en se tournant vers Mitchell.

Celui-ci fronça les sourcils.

— Je vous ai déjà dit tout ce que je savais... Vraiment tout, monsieur.

— Oui, oui, il s'agit d'une simple bagatelle. Je me demandais seulement si rien n'avait été dérangé sur la tablette... Sur la tablette de Madame Giselle, j'entends.

— Vous voulez dire quand... quand je l'ai trouvée ?

— Oui. La cuillère, la fourchette... le sel... quelque chose de ce genre.

Mitchell secoua la tête.

— Il n'y avait plus rien de tout ça sur les tablettes. Tout avait été débarrassé, sauf les tasses à café. Personnellement, je n'ai rien

remarqué. De toute façon, j'étais trop troublé. Mais la police doit le savoir, monsieur. Ils ont fouillé l'avion de fond en comble.

— Bon, tant pis, dit Poirot. Un de ces jours, il faudra que j'aie un entretien avec Davis, votre collègue.

— Il est sur le vol de 8 h 45, maintenant, monsieur.

— A-t-il été très ému par cette histoire ?

— Oh, monsieur, c'est qu'il est bien jeune. Si vous voulez mon avis, il en est presque réjoui. C'est excitant, sans compter que tout le monde lui offre à boire et lui demande de raconter l'histoire.

— Il a une fiancée, peut-être ? suggéra Poirot. C'est elle qui doit être ravie qu'il ait assisté à un crime.

— Il fait la cour à la fille du vieux Johnson de Plumes et Couronne, dit Mme Mitchell. Mais c'est une fille raisonnable... Elle a la tête sur les épaules. Elle ne considère pas qu'il est plaisant d'être mêlé à un crime.

— Un point de vue très sensé, approuva Poirot en se levant. Eh bien, merci, monsieur Mitchell, et merci à vous, madame Mitchell. Et je vous en prie, mon ami, retirez-vous ce souci de la tête.

Quand il fut parti, Mitchell déclara :

— Ces abrutis de jurés ont cru que c'était lui qui avait fait le coup. Si tu veux mon avis, il fait partie des services secrets.

— Et si tu veux le mien, répliqua Mme Mitchell, il y a des bolcheviques derrière tout ça.

Poirot avait dit qu'il aurait un entretien avec Davis, l'autre steward, un de ces jours. En fait, cet entretien eut lieu quelques heures plus tard, au bar de Plumes et Couronne.

Il posa à Davis la même question qu'à Mitchell.

— Rien n'avait été déplacé, monsieur... Vous voulez dire renversé ? Ce genre de choses ?

— Je veux dire... manquait-il quelque chose sur la tablette ? Ou s'y trouvait-il au contraire quelque chose qui n'aurait pas dû y être ?

Davis répondit en réfléchissant.

— Il y avait bien quelque chose... Je l'ai remarqué en débarrassant, après le départ de la police, mais je ne pense pas que cela soit ce que vous cherchez. C'est seulement que la dame morte avait deux cuillères dans sa soucoupe. Cela arrive quelquefois quand on fait le service en vitesse. Deux cuillères dans une soucoupe, cela signifie mariage... C'est pour ça que j'y ai fait attention.

— Manquait-il une cuillère sur une autre soucoupe ?

— Non, monsieur, en tout cas je ne l'ai pas remarqué. C'est Mitchell ou moi qui avons dû enlever les tasses et les soucoupes mais, comme je vous l'ai dit, on est quelquefois obligé de le faire en vitesse. La semaine dernière, j'ai donné deux couteaux et deux fourchettes à poisson à quelqu'un. L'un dans l'autre, ça vaut mieux que de ne pas en

donner du tout, parce qu'alors il faut interrompre le service pour aller chercher ce qui manque.

Poirot posa encore une question, plutôt badine, celle-là.

— Que pensez-vous des Françaises, Davis ?

— Les Anglaises me suffisent, monsieur, répondit-il en souriant à la fille blonde et rondelette qui se trouvait derrière le comptoir.

DANS QUEEN VICTORIA STREET

M. James Ryder fut plutôt surpris lorsqu'on lui remit une carte de visite portant le nom de M. Hercule Poirot.

Il avait l'impression de connaître ce nom, mais sur le moment, il n'arriva pas à le situer. Puis il comprit : « Ah ! Ce type-là ! » et il demanda qu'on l'introduise.

M. Hercule Poirot entra vivement, une canne à la main et une fleur à la boutonnière.

— Vous me pardonnerez de vous importuner, je l'espère, dit-il. C'est à propos de la mort de Madame Giselle.

— Oui ? Que se passe-t-il ? Asseyez-vous, je vous prie. Voulez-vous un cigare ?

— Merci, non. Je fume mes propres cigarettes. Peut-être en voulez-vous une ?

M. Ryder regarda les minuscules cigarettes de Poirot d'un air dubitatif.

— Je préfère les miens, si cela ne vous fait rien. Les vôtres, je serais capable de les avaler par mégarde, dit-il en riant de bon cœur. J'ai reçu la visite de l'inspecteur, il y a quelques jours, poursuivit-il après avoir enfin réussi à faire fonctionner son briquet. Ces types fourrent leur nez partout. Comme s'ils ne pouvaient pas s'occuper de leurs affaires !

— Ils ont sans doute besoin de renseignements, dit Poirot d'un ton léger.

— Ils pourraient se montrer moins grossiers, grommela M. Ryder avec amertume. On n'est pas insensible... et je dois penser à ma réputation.

— Vous êtes, peut-être, un petit peu trop susceptible.

— Je suis dans une situation délicate, oui. Assis où j'étais, juste en face d'elle... cela peut paraître louche, j'imagine. Mais je ne suis pas responsable de la place que j'occupais ! Si j'avais su qu'on allait la tuer, je n'aurais pas pris cet avion. Oh ! après tout, je ne sais pas, peut-être que si...

Il resta songeur un moment.

— Ce drame vous aurait-il porté chance ? demanda Poirot en souriant.

— C'est drôle que vous me posiez cette question. Oui et non, pour ainsi dire. J'ai eu beaucoup d'ennuis. J'ai été harcelé. On a insinué des choses... Mais pourquoi moi ? C'est ce que je dis. Pourquoi ne vont-ils pas importuner le Dr Hubbard... le Dr Bryant, je veux dire. Un médecin peut se procurer des poisons sophistiqués, indétectables. Comment aurais-je pu mettre la main sur du jus de serpent ? Je vous le demande !

— Vous disiez que malgré les inconvénients... ?

— Ah oui ! Il y a aussi le bon côté de la médaille. Je vous avoue que j'ai reçu une jolie petite somme des journaux. Témoignage oculaire... encore que l'imagination du journaliste l'ait emporté de loin sur l'œil du témoin, mais là n'est pas la question.

— Il est intéressant de voir, remarqua Poirot, comment un meurtre peut affecter la vie de gens qui lui sont totalement étrangers. Vous, par exemple, vous avez eu une rentrée d'argent inattendue... peut-être particulièrement bienvenue en ce moment.

— L'argent est toujours le bienvenu, répondit Ryder en jetant un vif coup d'œil à Poirot.

— Oui, mais on en a parfois un besoin impérieux. D'où les détournements de fonds, les livres de comptes truqués. Toutes sortes de complications en découlent...

— Bon, laissons ce triste tableau...

— Très juste. Pourquoi s'attarder sur le sombre côté des choses ? Cet argent tombait à pic pour vous... d'autant plus que vous n'aviez pas obtenu le prêt que vous espériez à Paris.

— D'où diable tenez-vous ça ? demanda M. Ryder, furieux.

Poirot sourit.

— En tout cas, c'est vrai.

— Pour être vrai, c'est vrai. Mais je ne tiens pas à ce que cela s'ébruite.

— Je serai la discrétion même, vous avez ma parole.

— C'est bizarre, reprit M. Ryder d'un ton songeur, comme une somme ridicule peut vous mettre en mauvaise posture. Un tout petit peu de liquidité vous sortirait d'embarras, mais si vous ne parvenez pas à vous procurer cette somme infinitésimale, vous pouvez dire adieu à votre crédit. C'est vraiment bizarre. L'argent est bizarre. Le crédit est bizarre. Si on va par là, la vie aussi est bizarre.

— C'est très juste.

— À propos, pour quelle raison êtes-vous venu me voir ?

— C'est un peu délicat. J'ai entendu dire – dans l'exercice de ma profession, vous comprenez –, qu'en dépit de vos dénégations, vous aviez été en rapport avec Madame Giselle.

— Qui vous a dit ça ? C'est un mensonge ! Je n'avais jamais vu cette femme.

— Tiens, c'est curieux !

— Curieux ? C'est une affreuse calomnie.

Poirot l'observa, l'air songeur.

— Ah ! Il faudra que je regarde ça de plus près, dit-il.

— Que voulez-vous insinuer ? Où voulez-vous en venir ?

Poirot secoua la tête.

— Ne vous mettez pas en colère. Il doit y avoir... une erreur.

— Je pense bien. Vous me voyez mêlé aux affaires de ces usurières de haut vol ? Les femmes du grand monde avec leurs dettes de jeu – c'est ça leur clientèle.

— Je regrette d'avoir été si mal informé, dit Poirot en se levant. À propos, simple curiosité, pourquoi avez-vous appelé le Dr Bryant, *Hubbard* ?

— Je n'en sais fichtre rien. Laissez-moi réfléchir... Ah, oui, c'est sans doute à cause de la flûte. C'est une comptine, vous savez : « Le chien de la vieille mère Hubbard »... *À son retour, il jouait de la flûte.* C'est drôle comme on confond les noms, parfois.

— Ah ! oui, la flûte... Je m'intéresse beaucoup à toutes ces choses, à leur aspect psychologique.

À ce mot, M. Ryder ricana. Pour lui, il avait la même saveur que ce qu'il appelait « cette idiotie de psychanalyse ».

Il regarda Poirot d'un air soupçonneux.

ENTRÉE ET SORTIE DE M. ROBINSON

Dans sa résidence du 315 Grosvenor Square, la comtesse de Horbury était assise devant sa coiffeuse, entourée de brosses et de coffrets en or, de pots de crème, de poudriers, de tout un luxe délicat. Baignant dans ce luxe, lady Horbury avait pourtant les lèvres sèches, et le rouge qu'elle avait mis sur ses joues semblait comme des taches sur son visage.

Elle lut la lettre pour la quatrième fois.

*À la comtesse de Horbury
Affaire feu Madame Giselle*

Chère Madame,

Je suis en possession de certains documents ayant appartenu à la défunte. Au cas où vous ou M. Raymond Barraclough seriez intéressés, je serais heureux de venir en discuter avec vous.

Ou peut-être préférez-vous que je traite directement avec votre époux ?

*Sincèrement vôtre,
John Robinson*

Absurde de lire et relire sans arrêt la même chose... Comme si les mots allaient subitement changer de sens.

Elle regarda l'enveloppe. En fait, il y avait deux enveloppes. L'une portait la mention : « Personnelle », la seconde : « Privée et très confidentielle. »

Privée et très confidentielle...

L'ordure... L'ordure...

Et cette menteuse de Française qui avait juré que « le nécessaire était fait pour protéger les clients en cas de mort soudaine... ».

Le diable l'emporte... La vie était un enfer... un enfer.

Oh ! Mon Dieu, mes nerfs, pensait Cicely. Ce n'est pas juste... Ce n'est pas juste.

D'une main tremblante, elle saisit un flacon au bouchon doré.

« Ça va me calmer, me remonter... »

Elle le porta à son nez et renifla.

Voilà. Elle pouvait de nouveau réfléchir. Que faire ? Voir l'homme, bien sûr. Mais où trouver de l'argent ? Peut-être chez un joueur chanceux, dans cet endroit, à Carlos Street...

Il serait temps d'y penser plus tard. Voir l'homme d'abord, découvrir ce qu'il sait.

Elle alla à son secrétaire et écrivit rapidement, de sa grande écriture mal formée :

La comtesse de Horbury présente ses respects à M. John Robinson et le recevra s'il se présente à onze heures demain matin...

— Ça ira ? demanda Norman.

Il rougit un peu sous le regard effaré de Poirot.

— Nom de nom, s'écria celui-ci. Quelle comédie jouez-vous là ?

Norman Gale rougit de plus belle. Il marmonna :

— Vous m'aviez conseillé un léger déguisement...

Poirot soupira, puis entraîna le jeune homme jusqu'au miroir.

— Regardez-vous, dit-il. C'est tout ce que je vous demande : regardez-vous ! D'après vous, de quoi avez-vous l'air ? D'un père Noël habillé pour amuser les enfants ? Je vous concède que votre barbe n'est pas blanche. Non, elle est noire, comme il convient à un traître. Mais, c'est une barbe... une barbe d'une fausseté criante. Une barbe bon marché, mon ami, attachée n'importe comment et par un amateur ! Et vos sourcils ! Vous avez la manie des postiches ? Quant à la colle, elle empesté à des kilomètres. Et si vous croyez que personne ne remarquera votre fausse dent en plâtre, vous vous trompez. Décidément, mon ami, ce n'est pas votre métier d'être acteur.

— Il fut un temps pourtant où j'ai beaucoup joué dans des troupes d'amateurs, répondit Norman sèchement.

— J'ai du mal à le croire. De toute façon, on ne devait pas vous permettre de vous maquiller vous-même. Même sous les feux de la rampe vous n'auriez pas été convaincant. Alors, à Grosvenor Square, en plein jour...

Poirot conclut sa phrase par un haussement d'épaules éloquent.

— Non, mon ami, reprit-il. Vous êtes un maître chanteur, pas un comédien. Je veux que la comtesse ait peur de vous, pas qu'elle éclate de rire en vous voyant. Je constate que mes remarques vous blessent. J'en suis navré, mais dans les circonstances présentes, seule la vérité peut nous être utile. Prenez ceci... et ceci..., ajouta-t-il en lui tendant quelques flacons. Allez dans la salle de bains et finissons-en avec toutes ces âneries.

Offensé, Norman Gale obéit. Lorsqu'il ressortit, un quart d'heure

plus tard, le visage rouge brique, Poirot hocha la tête, satisfait.

— Très bien. La farce est terminée. Les affaires sérieuses commencent. Je vous autorise une petite moustache. Mais je la fixerai moi-même, si vous voulez bien. Voilà... et maintenant nous allons coiffer vos cheveux autrement... comme ça. C'est largement suffisant. Maintenant, voyons si vous connaissez au moins votre texte...

Il l'écouta avec attention et lui fit un petit signe d'approbation.

— Très bien. En avant, et bonne chance !

— Espérons-le ! Je vais probablement tomber sur un mari fou de rage et quelques policiers...

Poirot le rassura :

— Soyez sans crainte. Tout ira à merveille.

— C'est vous qui le dites, grommela Norman, mal disposé.

Le moral à zéro, il partit pour sa répugnante mission.

À Grosvenor Square, on l'introduisit dans un petit salon du premier étage. Lady Horbury arriva quelques minutes plus tard.

Norman rassembla tout son courage. Il ne devait pas, surtout pas, laisser voir qu'il était novice en la matière.

— Monsieur Robinson ?

— Pour vous servir, dit Norman en s'inclinant.

« Oh ! là ! là ! Un chef de rayon ! pensa-t-il avec dégoût. C'est la peur... »

— J'ai reçu votre lettre, poursuivit Cicely.

Norman se ressaisit. « Ce vieil imbécile prétend que je ne sais pas jouer ! » se dit-il en souriant intérieurement.

Tout haut, il répliqua avec insolence :

— Très bien... Et alors, lady Horbury ?

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

— Allons, allons ! Est-il vraiment nécessaire d'entrer dans les détails ? Tout le monde sait combien un... ma foi, appelons ça un week-end au bord de la mer... peut être agréable. Mais c'est rarement l'avis du mari. J'imagine que vous savez, lady Horbury, en quoi consistent les preuves. Merveilleuse femme, cette Giselle. Elle obtient toujours toutes les informations. Les témoignages des gens de l'hôtel et le reste... tout est de première classe. Il s'agit maintenant de savoir qui cela intéresse le plus... vous, ou lord Horbury ? C'est la seule question.

Cicely, tremblante, ne répondit pas.

— Je suis vendeur, poursuivit Norman prenant un accent de plus en plus vulgaire au fur et à mesure qu'il entrait dans la peau du personnage de M. Robinson. Êtes-vous acheteuse ? C'est toute la question.

— D'où tenez vous ces... preuves ?

— Écoutez, lady Horbury. Ne vous écartez pas du sujet. Je les ai, c'est le principal.

— Je ne vous crois pas. Montrez-les-moi.

— Oh, ça non ! fit Norman en la lorgnant d'un œil mauvais. Je ne les ai pas apportées avec moi. Je ne suis pas naïf à ce point. Bien sûr, si nous faisons affaire, ce sera différent. Je vous les montrerai avant que vous me donniez l'argent. Je suis franc et régulier.

— Combien... combien en voulez-vous ?

— Dix mille – de la meilleure monnaie. Des livres, pas des dollars...

— Impossible. Je ne pourrai jamais mettre la main sur une telle somme.

— C'est incroyable ce qu'on peut faire quand on veut. Les bijoux ne vont plus chercher ce qu'ils valaient autrefois, mais les perles sont toujours des perles. Écoutez, rien que par galanterie, je vous les ferai à huit mille. C'est mon dernier prix. Et je vous laisserai deux jours pour réfléchir.

— Je vous l'ai déjà dit, je ne peux pas réunir autant d'argent.

Norman soupira et secoua la tête.

— Eh bien, ce n'est que justice, après tout, que lord Horbury soit mis au courant de ce qui se passe. Je ne pense pas me tromper en disant qu'une femme qui divorce à ses torts ne touche pas de pension alimentaire... et si M. Barraclough est un acteur qui promet, il ne gagne pas beaucoup d'argent pour l'instant. Inutile d'en dire plus. Je vous laisse réfléchir. Mais je vous préviens, je ne plaisante pas.

Il se tut un moment et ajouta :

— Je ne plaisante pas, tout comme Giselle ne plaisantait pas...

Et aussitôt, sans laisser à la malheureuse comtesse le temps de répliquer, il quitta la pièce.

« Ouf ! soupira Norman dans la rue en s'épongeant le front. Voilà au moins une chose de faite ! »

À peine une heure plus tard, on remit une carte à lady Horbury.

— M. Hercule Poirot.

Elle jeta la carte de côté.

— Qui est-ce ? Je ne peux pas le recevoir.

— Il a dit, madame, qu'il était venu à la demande de M. Barraclough.

— Ah ! (Elle hésita.) Bon, faites-le entrer.

Le majordome sortit et réapparut :

— M. Hercule Poirot, annonça-t-il.

Habillé avec raffinement dans le plus pur style dandy, M. Poirot entra et s'inclina.

Le majordome referma la porte. Cicely fit un pas vers lui.

— M. Barraclough vous a envoyé... ?

— Asseyez-vous, madame, dit Poirot, aimable mais ferme.

Elle obéit machinalement. Paternel et rassurant, il prit une chaise et s'assit à côté d'elle.

— Je vous supplie, madame, de me considérer comme un ami. Je suis venu vous aider. Je sais que vous avez de graves ennuis.

— Je n'ai pas..., bredouilla-t-elle dans un murmure.

— Écoutez, madame, je ne vous demande pas de me livrer vos secrets. C'est inutile. Je les connais déjà. C'est le propre d'un bon détective, vous savez.

— Vous êtes détective ? s'exclama-t-elle en écarquillant les yeux. Ah, je me souviens... vous étiez dans l'avion... c'est vous qui...

— Eh oui ! c'est moi. Maintenant, madame, parlons sérieusement. Comme je vous l'ai dit, je ne vous demande pas de vous confier à moi. C'est moi qui vais vous raconter quelque chose. Ce matin, il n'y a même pas une heure, vous avez reçu la visite d'un homme qui s'appelait... Brown, peut-être ?

— Robinson, murmura Cicely.

— C'est pareil, Brown, Smith, Robinson... il les utilise tour à tour. Il est venu vous faire chanter, madame. Il a en sa possession les preuves de... disons d'une imprudence. Ces preuves ont d'abord été détenues par Madame Giselle. À présent, c'est lui qui les a. Il a proposé de vous les vendre pour, disons, sept mille livres.

— Huit mille.

— Bon, huit mille. Mais il vous est difficile, madame, de réunir une telle somme rapidement.

— Je ne peux pas... Je ne peux tout simplement pas... Je suis déjà endettée. Je ne sais pas quoi faire...

— Calmez-vous, madame. Je suis venu vous aider.

Elle le regarda fixement.

— Comment savez-vous tout ça ?

— Parce que je suis Hercule Poirot, madame, tout simplement. N'ayez crainte, remettez-vous-en à moi. Je vais m'occuper de ce M. Robinson.

— C'est ça, dit vivement Cicely. Et combien me demanderez-vous ?

Poirot s'inclina.

— Je n'exigerai que la photographie, dédiée, d'une très jolie femme...

— Oh, mon Dieu ! s'écria-t-elle, je ne sais pas quoi faire... Mes nerfs... Je vais devenir folle.

— Non, non, tout va bien. Faites confiance à Hercule Poirot. Seulement, madame, je dois savoir la vérité, toute la vérité. Si vous me cachez quoi que ce soit, j'aurai les mains liées.

— Et vous me sortirez de cette horrible histoire ?

— Je vous jure solennellement que vous n'entendrez plus jamais parler de M. Robinson.

— Très bien. Dans ce cas, je vous dirai tout.

— Bien. Donc, vous avez emprunté de l'argent à Madame Giselle ?

Lady Horbury hochait la tête.

— Quand ça ? Quand avez-vous commencé, je veux dire ?

— Il y a huit mois. J'étais dans une impasse.

— Le jeu ?

— Oui. J'ai eu une suite d'horribles malchances.

— Et elle vous a prêté ce que vous vouliez ?

— Pas tout de suite. Elle a débuté par une petite somme.

— Qui vous avait envoyée à elle ?

— Raymond... M. Barraclough avait entendu dire qu'elle prêtait de l'argent aux femmes du monde.

— Mais, par la suite, elle a augmenté ses prêts ?

— Oui. Elle me donnait tout ce que je voulais. Cela me paraissait miraculeux, à l'époque.

— Une espèce de miracle propre à Madame Giselle, remarqua Poirot avec ironie. J'imagine que vous et M. Barraclough étiez déjà devenus... euh... amis ?

— Oui.

— Mais vous ne vouliez surtout pas que votre mari l'apprenne ?

— Stephen est si formaliste ! s'écria Cicely. Il en a assez de moi. Il voudrait épouser quelqu'un d'autre. S'il trouvait un prétexte pour divorcer, il sauterait sur l'occasion.

— Et vous ne voulez pas... divorcer ?

— Non. Je... je...

— Vous tenez à votre position sociale, et il ne vous déplaît pas de jouir de confortables revenus. C'est ça. Les femmes doivent, bien entendu, veiller à leurs intérêts. Poursuivons : arriva le moment de rembourser.

— Oui, et je... je ne pouvais pas lui rendre son argent. Alors, cette vieille sorcière est devenue mauvaise. Elle était au courant pour moi et Raymond. Elle connaissait les lieux, les dates, tout... je me demande comment.

— Elle avait ses méthodes, répondit Poirot d'un ton ironique. Et elle vous a menacée, je suppose, d'envoyer ces preuves à lord Horbury ?

— Oui, à moins de tout rembourser.

— Et vous ne le pouviez pas ?

— Non.

— Sa mort a donc été pour vous tout à fait providentielle ?

— Cela m'a paru presque trop beau, répondit Cicely Horbury très sérieusement.

— Oui, précisément, presque trop beau. Cela ne vous a pas un peu inquiétée ?

— Inquiétée ?

— Après tout, madame, vous étiez la seule dans l'avion à avoir un motif pour souhaiter sa mort.

Lady Horbury inspira bruyamment.

— Je sais. C'était affreux. J'étais dans tous mes états !

— D'autant plus que vous étiez allée la voir la veille, à Paris, et que cela s'était plutôt mal passé ?

— La vieille chouette ! Elle ne voulait pas lâcher d'un pouce. On aurait dit qu'elle y prenait plaisir. Oh, c'était une vraie vache. J'en suis sortie vidée.

— Et pourtant, au cours de l'enquête, vous avez déclaré que vous ne la connaissiez pas ?

— Évidemment. Que pouvais-je dire d'autre ?

Poirot l'observa songeur.

— Telle que vous êtes, madame, vous ne pouviez en effet rien dire d'autre.

— Cela a été affreux ! Toujours mentir, mentir mentir. Cet horrible inspecteur revenait sans cesse me harceler de questions. Mais je n'étais pas inquiète... Je voyais bien qu'il me tendait des appâts. Il ne savait rien.

— Si l'on veut bluffer, il faut le faire avec assurance.

— Et puis, dit Cicely poursuivant son idée, je ne pouvais pas m'empêcher de penser que si quelque chose avait dû filtrer, ce serait déjà fait. J'étais tranquille... jusqu'à ce que je reçoive cette horrible lettre, hier.

— Vous n'avez jamais eu peur ?

— Bien sûr que j'ai eu peur !

— Mais de quoi ? Du scandale, ou d'être accusée de meurtre ?

Ses joues perdirent leur couleur.

— De meurtre !... Mais je n'ai pas... Vous ne croyez quand même pas ça ? Ce n'est pas moi qui l'ai tuée ! Ce n'est pas moi !

— Vous souhaitiez sa mort...

— Oui, mais je ne l'ai pas tuée... Oh ! Vous devez me croire... Je n'ai pas bougé de ma place. Je...

Elle s'interrompt. Ses beaux yeux bleus restèrent fixés sur lui, implorant. Hercule Poirot hocha la tête, rassurant :

— Je vous crois, madame, pour deux raisons – la première tient à votre sexe, et la seconde à une guêpe.

Elle le regarda avec stupéfaction.

— Une guêpe ?

— Parfaitement. Je vois que cela n'évoque rien pour vous. Eh bien maintenant, occupons-nous de M. Robinson. J'en fais mon affaire. Je vous garantis que vous n'entendrez plus jamais parler de lui. En échange, je vais vous poser deux petites questions. M. Barraclough était-il à Paris la veille du crime ?

— Oui, nous avons dîné ensemble. Mais il a trouvé qu'il valait mieux que j'aille seule chez cette femme.

— Ah ! C'est ce qu'il a dit ? Et maintenant, madame, une autre question : avant de vous marier, votre nom de théâtre était Cicely Bland. Était-ce votre vrai nom ?

— Non. En réalité, je m'appelle Martha Jebb. Mais l'autre...

— Sonnait mieux. Et vous êtes née...

— Dans le Doncaster. Mais pourquoi...

— Simple curiosité, ne m'en veuillez pas. Lady Horbury, me permettez-vous de vous donner un conseil ? Pourquoi ne divorceriez-vous pas discrètement ?

— Pour qu'il épouse cette femme ?

— Pour qu'il épouse cette femme. Vous avez du cœur, madame ; de plus, votre mari vous verserait une pension, et vous seriez, ô combien, à l'abri...

— Une très maigre pension.

— Eh bien, une fois libre, vous épouseriez un millionnaire.

— Il n'y en a plus, de nos jours.

— Ah ! ne croyez pas ça, madame ! Celui qui possédait trois millions n'en a peut-être plus que deux, mais.... ça suffit !

Cicely éclata de rire.

— Vous êtes très persuasif, monsieur Poirot. Êtes-vous certain que cet homme abominable ne m'embêtera plus jamais ?

— Vous avez la parole d'Hercule Poirot, déclara solennellement celui-ci.

DANS HARLEY STREET

L'inspecteur Japp remontait Harley Street d'un bon pas et s'arrêta devant une porte.

Il demanda le Dr Bryant.

— Vous avez rendez-vous, monsieur ?

— Non. Vous allez lui donner ce mot.

Sur sa carte professionnelle, il écrivit :

« Je vous serais très reconnaissant de me consacrer un moment. Je ne vous retiendrai pas longtemps. »

Il remit la carte sous enveloppe fermée au majordome.

On l'introduisit dans une salle d'attente où deux femmes et un homme patientaient déjà. Japp s'installa avec un vieux numéro du *Punch*.

Le majordome revint, s'approcha de lui et murmura à voix basse :

— Si cela ne vous dérange pas d'attendre un instant, monsieur, le docteur va vous recevoir, mais il est très occupé ce matin.

Japp hocha la tête. Attendre ne le dérangeait pas le moins du monde, il en était au contraire plutôt satisfait. Les deux femmes s'étaient mises à bavarder. Elles tenaient visiblement le Dr Bryant en très haute estime. D'autres patients arrivèrent. De toute évidence, le Dr Bryant avait du succès dans sa profession.

« Il fait des affaires en or, se dit Japp. Pourquoi aurait-il eu besoin d'emprunter ? Évidemment, ce prêt aurait pu avoir été fait il y a longtemps. De toute façon, il a une belle clientèle ; un parfum de scandale la ferait voler en éclats. C'est ce qu'il y a de pire, pour un médecin. »

Au bout d'un quart d'heure, le majordome réapparut.

— Le docteur va vous recevoir, monsieur.

Il conduisit Japp dans le cabinet de consultation du Dr Bryant, une pièce avec une grande fenêtre située à l'arrière de la maison. Le médecin était assis à son bureau. Il se leva et lui serra la main.

Son visage aux traits fins montrait des signes de fatigue, mais il ne paraissait pas le moins du monde troublé par la visite de l'inspecteur.

— Que puis-je faire pour vous, inspecteur ? demanda-t-il en

retournant s'asseoir et en l'invitant du geste à prendre place en face de lui.

— D'abord, excusez-moi de vous déranger pendant vos heures de consultation, mais je n'en ai pas pour longtemps.

— Je vous en prie... C'est à propos du meurtre dans l'avion, je suppose ?

— En effet, monsieur. Nous y travaillons toujours.

— Et vous avez obtenu des résultats ?

— Nous n'avons pas avancé autant que nous aurions voulu. En fait, je suis venu vous poser quelques questions à propos de la méthode employée. C'est cette histoire de venin de serpent que j'ai du mal à saisir.

— Je ne suis pas toxicologue, vous savez, dit le Dr Bryant en souriant. Ces choses-là ne sont pas de mon ressort. Vous devriez vous adresser à Winterspoon.

— Oui, mais voyez-vous, docteur, c'est que Winterspoon est un expert, et vous connaissez les experts. Ils ont une façon de parler qu'aucun homme ordinaire ne peut comprendre. Cependant, autant que j'en puisse juger, cette affaire a quand même un aspect médical. Est-ce vrai que le venin de serpent est utilisé parfois dans les cas d'épilepsie ?

— Je ne suis pas non plus un spécialiste de l'épilepsie, je crois toutefois que des injections de venin de cobra ont déjà été utilisées avec succès dans le traitement de cette maladie. Mais, encore une fois, ce n'est pas mon domaine.

— Je sais, je sais. Néanmoins, comme vous étiez dans l'avion je m'étais dit que l'affaire devait vous intéresser. J'ai pensé que vous auriez peut-être une idée qui pourrait m'être utile. À quoi bon aller voir un expert si je ne sais pas quelle question lui poser ?

Le Dr Bryant sourit.

— Il y a du vrai dans ce que vous dites. Personne ne peut rester indifférent à un meurtre auquel il a été mêlé. L'affaire m'intéresse, je le reconnais. J'y ai beaucoup réfléchi à ma façon.

— Et qu'en pensez-vous, monsieur ?

Bryant secoua la tête.

— Cela me stupéfie... tout cela paraît tellement... irréel, si je puis dire. Quel moyen ahurissant de commettre un meurtre ! Il semble que l'assassin avait une chance sur cent de passer inaperçu. Ce doit être quelqu'un qui a un total mépris du risque.

— Très juste, monsieur.

— Le choix du poison aussi est stupéfiant. Comment un assassin en puissance peut-il se procurer une chose pareille ?

— Je sais. Cela paraît incroyable. Il n'y a sans doute pas une personne sur mille qui en ait entendu parler. Quant à en tenir en

main... Vous-même, monsieur, qui êtes médecin, vous n'avez jamais dû avoir l'occasion d'en manipuler.

— Ces occasions sont rares, en effet. J'ai un ami qui s'occupe de maladies tropicales. Dans son laboratoire, ils possèdent de nombreux spécimens de venins de serpents séchés – de cobra, par exemple – mais je ne me rappelle pas y avoir vu le moindre spécimen de celui-ci.

— Vous pouvez peut-être m'aider, dit Japp en sortant un bout de papier de sa poche qu'il lui tendit. Winterspoon m'a noté ces trois noms – des gens qui pourraient me donner des renseignements, paraît-il. Vous les connaissez ?

— Je connais vaguement le Pr Kennedy. Heidler, je le connais très bien. Dites-lui que vous venez de ma part et je suis sûr qu'il fera tout ce qu'il peut pour vous. Carmichael est à Édimbourg, je ne le connais pas personnellement, mais je crois qu'ils font du bon travail, là-bas.

— Merci, monsieur. Vous avez été très aimable. Je ne veux pas vous retenir plus longtemps.

Japp se retrouva dans Harley Street souriant et satisfait.

« C'est ce qui s'appelle le tact, se dit-il. On arrive à tout avec le tact. Je donnerais ma tête à couper qu'il n'a pas vu où je voulais en venir. Eh oui, tout est là ! »

LES TROIS PISTES

À Scotland Yard, Japp trouva Hercule Poirot qui l'attendait.
Il le salua chaleureusement.

— Alors, monsieur Poirot, quel bon vent vous amène ? Vous avez du neuf ?

— C'est moi qui viens aux nouvelles, mon bon Japp.

— C'est bien de vous, ça ! Ma foi, à dire vrai, je n'ai pas grand-chose. L'antiquaire de Paris a reconnu la sarbacane. Fournier a failli me rendre fou pendant tout le voyage avec son moment psychologique. J'ai interrogé les stewards jusqu'à en perdre le souffle, mais ils maintiennent dur comme fer qu'il n'y a jamais eu de moment psychologique. Il ne s'est rien passé de spécial pendant le trajet.

— Cela aurait pu arriver pendant qu'ils étaient à l'avant.

— J'ai questionné aussi les passagers. Ils ne peuvent pas avoir tous menti !

— Je me suis justement occupé d'une affaire où tout le monde avait menti.

— Vous et vos affaires ! Je dois vous avouer, monsieur Poirot, que je ne suis pas satisfait. Plus j'avance, moins je comprends. Le chef me bat froid, mais que faire ? Encore une chance qu'il s'agisse d'une affaire internationale. Ici, on peut accuser les Français et, à Paris, prétendre que le crime a été commis par un Anglais et que c'est à nous de nous débrouiller.

— Vous croyez vraiment que les Français sont les coupables ?

— Franchement, non. À mon avis, les archéologues sont de pauvres bougres. Tout le temps à creuser et à tenir des propos sans queue ni tête au sujet de ce qui est arrivé il y a mille ans... D'où le sauraient-ils, je vous le demande un peu ! Qui va les contredire ? S'ils affirment qu'un foutu collier de perles est vieux de cinq mille trois cent vingt-deux ans, qui va dire le contraire ? Ce sont peut-être des menteurs – bien qu'ils aient l'air de croire eux-mêmes à ce qu'ils disent – mais ils sont inoffensifs. J'ai eu un vieux ici, l'autre jour, à qui on avait fauché un scarabée. Il était dans un état ! Un brave type, mais aussi désarmé qu'un nourrisson. Non, entre nous, je ne crois pas un instant à la

culpabilité de cette paire d'archéologues français.

— À celle de qui, alors ?

— Eh bien, il y a Clancy, évidemment. Il est bizarre. Il se balade en parlant tout seul. Quelque chose le travaille, ça c'est sûr.

— L'intrigue de son nouveau roman, peut-être ?

— Peut-être ça, mais peut-être autre chose... Cependant, j'ai beau chercher, le mobile m'échappe. Je pense toujours que le CL 52 du carnet noir n'est autre que lady Horbury ; mais il n'y a rien à tirer d'elle. C'est une dure à cuire, vous pouvez me croire.

Poirot sourit intérieurement.

— Pour ce qui est des stewards, poursuivit Japp, je n'ai rien trouvé qui puisse les relier à Giselle.

— Le Dr Bryant ?

— Là, je crois que je tiens quelque chose. Des rumeurs à propos de lui et d'une de ses patientes. Jolie femme – mauvais mari – se drogue d'une manière ou d'une autre. S'il n'y prend pas garde, il va se faire rayer du Conseil de l'Ordre. Cela colle assez bien avec RT 362, et je ne vous cacherai pas que j'ai ma petite idée quant à l'endroit où il aurait pu se procurer le poison. Je suis allé le voir et il s'est joliment trahi sur ce point. Mais jusqu'à présent il ne s'agit que d'hypothèses, pas de faits réels. D'ailleurs, les faits sont plutôt rares dans cette histoire. Ryder a l'air régulier. Dit qu'il est allé à Paris pour négocier un prêt qu'il n'a pas obtenu ; m'a donné les noms et les adresses, j'ai tout vérifié. J'ai découvert que son entreprise était au bord de la faillite il y a une ou deux semaines, mais ils ont l'air de refaire surface. Et voilà, toujours rien de satisfaisant. Cette histoire est tout à fait confuse...

— Confuse, certainement pas. Obscure, oui. Seul un cerveau déréglé peut être confus.

— Appelez ça comme vous voudrez, cela revient au même. Fournier piétine, lui aussi. Je suppose que vous avez déjà tout démêlé mais que vous préférez n'en rien dire ?

— Vous vous moquez de moi. Je n'ai rien démêlé, j'avance pas à pas, avec ordre et méthode ; mais la route est encore longue.

— J'avoue que je suis content de l'entendre. Voyons donc cette démarche méthodique...

Poirot sourit.

— J'ai fait un petit tableau, dit-il en sortant un papier de sa poche. Mon idée est la suivante : un meurtre est un acte accompli en vue d'un certain résultat.

— Redites-moi ça lentement.

— Ce n'est pas très difficile.

— Peut-être, mais ce n'est pas l'impression que vous donnez.

— Mais si, c'est très simple. Supposons que vous ayez besoin d'argent et que la mort de votre tante vous en procurerait. Bien. Vous

allez donc commettre un acte – tuer votre tante – et obtenir le résultat escompté – hériter de son argent.

— J'aimerais avoir une tante comme ça ! soupira Japp. Allez-y, je vois où vous voulez en venir. Vous voulez dire qu'il faut qu'il y ait un mobile ?

— Je préfère l'exprimer à ma façon. Un acte ayant été commis – cet acte étant le meurtre – quels sont les résultats de cet acte ? En examinant les différents résultats, nous devrions trouver la réponse à notre énigme. Un seul acte peut avoir des conséquences très variées. Cet acte en particulier affecte un grand nombre de personnes. Eh bien j'ai étudié aujourd'hui, trois semaines après le crime, les conséquences qu'il a eues dans onze cas différents.

Il déplia sa feuille de papier, Japp approcha avec curiosité et lut par-dessus l'épaule de Poirot :

Mlle Grey. Conséquences : provisoirement bonnes. Augmentation de salaire.

M. Gale. Conséquences : néfastes. Chute de la clientèle.

Lady Horbury. Conséquences : bonnes, si c'est bien elle CL 52.

Mlle Kerr. Conséquences : néfastes. Avec la mort de Giselle, lord Horbury a beaucoup moins de chances de tomber sur des preuves qui lui permettraient de demander le divorce.

— Hum ! fit Japp en interrompant sa lecture. Vous croyez qu'elle en pince pour le comte ? Vous êtes doué pour renifler les histoires d'amour.

Poirot sourit. Japp se pencha de nouveau sur le tableau.

M. Clancy. Conséquences : bonnes. Espère gagner de l'argent en publiant un livre sur le meurtre.

Dr Bryant. Conséquences : bonnes s'il est bien RT 362.

M. Ryder. Conséquences : bonnes, étant donné l'argent touché pour des articles sur le meurtre, qui lui a permis de sortir son entreprise d'une passe difficile. Bonnes également si Ryder est bien XVB 724.

M. Jean Dupont. Conséquences : nulles.

M. Dupont. Conséquences : idem.

Mitchell. Conséquences : nulles.

Davis. Conséquences : nulles.

— Et vous pensez que ça va vous aider ? demanda Japp, sceptique. Je ne vois pas comment le fait d'écrire noir sur blanc : « Je ne sais pas. Je ne sais pas. Je ne saurais dire », améliorerait la situation.

— C'est une classification claire, expliqua Poirot. Dans quatre cas – M. Clancy, Mlle Grey, M. Ryder, et je pense que l'on peut ajouter lady Horbury – les conséquences sont à porter dans la colonne des crédits.

Dans deux autres – M. Gale et Mlle Kerr –, elles sont à inscrire dans celle des débits. Quatre autres cas, pour autant que nous le sachions, sont dénués de conséquence et dans le dernier, celui du Dr Bryant, il n'y a aucun résultat, en tout cas pas de profit précis.

— Et alors ?

— Et alors, répondit Poirot, nous devons poursuivre nos recherches.

— Avec bien peu de choses à quoi se raccrocher, soupira tristement Japp. La vérité est que nous serons gênés aux entournures tant que nous n'aurons pas reçu de Paris ce que nous leur avons demandé. C'est du côté de Giselle qu'il faut creuser. Je suis sûr que j'aurais tiré beaucoup plus de cette fille, à la place de Fournier.

— J'en doute, mon ami. Dans cette affaire, la chose la plus intéressante c'est la personnalité de la défunte. Une femme qui n'avait ni famille ni amis, qui n'avait, pourrait-on dire, aucune vie privée. Une femme qui a été jeune un jour, qui a aimé et souffert et qui tout à coup a tiré le rideau d'une main ferme, et... fini ! Pas une photographie, pas un souvenir, pas le moindre colifichet. Marie Morisot est devenue Madame Giselle, usurière.

— Vous pensez que nous trouverons une clef dans son passé ?

— Peut-être.

— Eh bien, ça ne nous ferait pas de mal ! Il n'y a aucune piste dans cette affaire.

— Oh ! Si mon ami, il y en a.

— La sarbacane, évidemment.

— Non, non, pas la sarbacane.

— Lesquelles, selon vous ?

Poirot sourit.

Je vais leur donner des titres, comme ceux des romans de M. Clancy. Il y a *L'Énigme de la guêpe*, *L'Énigme des bagages*, et *L'Énigme de la seconde cuillère à café*.

— Vous êtes toqué, dit Japp avec gentillesse. Qu'est-ce que c'est que cette histoire de seconde cuillère à café ?

— Il y avait deux cuillères à café dans la soucoupe de Madame Giselle.

— On dit que c'est signe de mariage.

— Signe de deuil, dans le cas présent, rectifia Poirot.

JANE CHANGE D'EMPLOI

Lorsque Norman Gale, Jane et Poirot se retrouvèrent pour dîner après l'épisode du « chantage », Norman fut soulagé d'apprendre que son rôle de « M. Robinson » était terminé.

— Ce bon M. Robinson est mort, déclara Poirot. Buvons à sa mémoire, ajouta-t-il en levant son verre.

— Qu'il repose en paix ! dit Norman en riant.

— Que s'est-il passé ? demanda Jane à Poirot. Celui-ci lui sourit.

— J'ai découvert ce que je voulais savoir.

— Avait-elle été en rapport avec Giselle ?

— Oui.

— Cela ressortait clairement de mon entrevue avec elle, remarqua Norman.

— Très juste, dit Poirot, mais je voulais l'histoire entière et détaillée.

— Et vous l'avez obtenue ?

— Je l'ai obtenue.

Ils le regardèrent tous les deux d'un air interrogateur, mais Poirot, provocant, se mit à discourir sur les rapports entre la vie professionnelle et la vie privée.

— Contrairement à ce qu'on pourrait croire, on ne trouve pas tellement de chevilles rondes dans des trous carrés. Quoi qu'ils en disent, la plupart des gens choisissent le métier qu'ils désirent en secret. Un employé vous dira : « J'aimerais explorer le monde, vivre à la dure dans des pays lointains. » Mais vous découvrirez que si cet homme adore les romans qui traitent de ce sujet, il préfère de loin la sécurité et le relatif confort de son siège de bureau.

— Alors selon vous, dit Jane, mon désir de voyage n'est pas authentique ? Ma vraie vocation ce serait de tripoter la chevelure des dames ? Eh bien, c'est faux.

Poirot lui sourit.

— Vous êtes encore jeune. Bien sûr, on essaye ça et ça, une chose et une autre, mais en définitive, on s'installe dans la vie qu'on préfère.

— Et si ce que je préfère, c'est devenir riche ?

— Ah ! Ça, c'est plus difficile.

— Je ne suis pas d'accord avec vous, intervint Gale. Je suis devenu dentiste par hasard, pas par goût. Mon oncle était dentiste et voulait que je vienne travailler avec lui, mais moi je rêvais d'aventures et de parcourir le monde. J'ai laissé tomber la dentisterie et je suis allé dans une ferme en Afrique du Sud. Mais cela n'a rien donné, je manquais d'expérience. J'ai été obligé d'accepter l'offre de mon oncle et de rentrer travailler avec lui.

— Et maintenant, vous pensez de nouveau à laisser tomber la dentisterie pour aller au Canada ! Vous devez avoir le complexe colonial !

— Cette fois, ce sont les circonstances qui m'y obligent.

— Ah ! c'est incroyable comme les circonstances obligent souvent les gens à faire ce qu'ils ont envie de faire.

— Rien ne m'oblige à voyager, soupira Jane avec mélancolie. J'aimerais bien que ce soit le cas...

— Eh bien, je vous fais une proposition. Je vais à Paris la semaine prochaine. Si vous voulez, je vous engage comme secrétaire. Je vous donnerai un bon salaire.

Jane secoua la tête.

— Je ne peux pas laisser tomber Chez Antoine. C'est une bonne place.

— Chez moi aussi la place est bonne.

— Oui, mais elle est provisoire.

— Je vous en obtiendrai une du même genre.

— Merci, mais je préfère ne pas prendre ce risque.

Poirot la regarda avec un sourire énigmatique.

Trois jours plus tard, elle l'appelait.

— Monsieur Poirot, la place est-elle toujours vacante ?

— Mais oui. Je pars pour Paris lundi.

— C'est vrai ? Je peux venir avec vous ?

— Bien sûr, mais qu'est-ce qui vous a fait changer d'avis ?

— Je me suis disputée avec Antoine. En fait, j'ai perdu mon sang-froid avec une cliente. C'est une... une parfaite... enfin, je ne peux pas vous dire ce qu'elle est par téléphone. Je me suis énervée et au lieu de lui servir mon sirop habituel, j'ai explosé et je lui ai dit exactement ce que je pensais d'elle.

— Ah, l'appel des grands espaces !

— Que dites-vous ?

— Je dis que votre esprit était occupé d'un autre sujet.

— Ce n'est pas mon esprit, c'est ma langue qui a dérapé. J'en ai eu bien du plaisir : ses yeux ressemblaient à ceux de son affreux pékinois, on aurait dit qu'ils allaient lui sortir de la tête – et maintenant, me voilà sur le pavé. Il va falloir que je cherche une autre place... mais je

voudrais d'abord aller à Paris.

— Très bien, l'affaire est conclue. Je vous donnerai mes instructions pendant le voyage.

Poirot et sa nouvelle secrétaire ne prirent pas l'avion, ce dont Jane se félicita secrètement. Elle était encore sous le coup des événements pénibles qu'elle avait vécus. Elle n'avait pas envie qu'on lui rappelle cette silhouette noire et affaissée...

Durant le trajet de Calais à Paris, ils eurent le compartiment pour eux seuls, et Poirot en profita pour donner à Jane une idée de ses intentions.

— Je dois voir plusieurs personnes à Paris. D'abord, l'avocat, Me Thibault. Ensuite M. Fournier, de la Sûreté, un homme mélancolique, mais intelligent. Et aussi M. Dupont père et M. Dupont fils. Alors, mademoiselle Jane, pendant que je m'occuperai du père, je vous abandonnerai le fils. Vous êtes très charmante, très séduisante... je pense que M. Dupont se rappellera vous avoir vue lors de l'enquête.

— Je l'ai revu depuis, déclara Jane en rougissant.

— Vraiment ? À quelle occasion ?

Rougissant de plus belle, Jane lui raconta leur rencontre à la Corner House.

— Parfait... de mieux en mieux. Ah, j'ai eu une fameuse idée de vous emmener à Paris avec moi. À présent, écoutez-moi attentivement, mademoiselle Jane. Autant que possible, ne parlez pas de l'affaire Giselle, mais n'évitez pas le sujet si Jean Dupont l'aborde. Si vous pouviez lui donner l'impression, sans le dire, qu'on soupçonne lady Horbury d'avoir commis le crime, ce serait très bien. Vous pouvez dire que je suis venu à Paris pour m'entretenir avec M. Fournier et pour enquêter tout particulièrement sur les rapports qui ont pu exister entre lady Horbury et la défunte.

— Pauvre lady Horbury... vous lui mettez tout sur le dos !

— Je n'ai pas beaucoup d'admiration pour ce genre de personne. Alors, qu'elle serve à quelque chose, pour une fois !

Jane hésita un instant avant de dire :

— Vous ne soupçonnez quand même pas M. Dupont ?

— Non, non, non... Je veux seulement des informations, répondit Poirot en lui lançant un regard pénétrant. Il vous plaît... euh... ce jeune homme ? Il a... du sex-appeal ?

Jane éclata de rire.

— Ce n'est pas ainsi que je le décrirais. Il est très simple, mais adorable.

— C'est comme cela que vous le voyez, très simple ?

— Il est vraiment simple. Parce qu'il a mené une vie retirée du monde, sans doute.

— C'est vrai, reconnut Poirot. Il n'a pas eu, par exemple, à

s'occuper de dents. La vue d'un célèbre héros tremblant de peur dans le fauteuil du dentiste ne lui a pas ôté ses illusions.

Jane éclata de rire de nouveau.

— Je ne crois pas que Norman ait un célèbre héros parmi sa clientèle.

— Ce serait dommage puisqu'il part pour le Canada.

— Il parle de la Nouvelle-Zélande, maintenant. Il pense que le climat me plaira mieux.

— Quoi qu'il en soit, c'est un patriote, constata Poirot. Il s'en tient à l'Empire britannique.

— J'espère toujours qu'il n'aura pas besoin d'émigrer, remarquait-elle en lui lançant un coup d'œil interrogateur.

— Ce qui signifie que vous espérez en Papa Poirot ? Eh bien, je ferai de mon mieux, ça je vous le promets. Mais j'ai le sentiment, mademoiselle, que quelqu'un est encore dans l'ombre, qu'il manque un rôle dans la pièce...

Il hocha la tête d'un air soucieux.

— Il y a un facteur inconnu dans cette affaire, mademoiselle. Tout converge sur ce point...

Deux jours après leur arrivée à Paris, M. Poirot et sa secrétaire dînaient dans un petit restaurant avec leurs invités, les Dupont père et fils.

Jane trouvait le vieux M. Dupont aussi charmant que son fils, mais elle n'avait guère eu l'occasion de lui parler. Poirot le monopolisait depuis le début. Quant à Jean, elle l'avait trouvé d'un abord aussi facile qu'à Londres. Son charme enfantin la séduisait maintenant comme alors. C'était une âme si simple et si amicale !

Cependant, tout en riant et en plaisantant avec lui, elle essayait de saisir des bribes de la conversation des deux autres. Quelle était la nature exacte des informations que recherchait Poirot ? Autant qu'elle pouvait en juger, il n'avait jamais été fait allusion au crime. Poirot parlait habilement du passé avec son interlocuteur. Son intérêt pour les recherches archéologiques en Perse paraissait à la fois profond et sincère. M. Dupont était enchanté de sa soirée. Il ne rencontrait pas souvent d'auditeur aussi sympathique et intelligent.

On ne sait qui suggéra aux deux jeunes gens d'aller au cinéma, mais dès qu'ils furent partis, Poirot rapprocha sa chaise de la table, prêt, semblait-il, à prendre un intérêt accru à la recherche archéologique.

— Je comprends, dit-il. Naturellement, obtenir des fonds dans ces jours de difficultés économiques, cela doit être angoissant. Vous acceptez les dons privés ?

M. Dupont se mit à rire.

— Mon cher ami, nous les réclamons pratiquement à genoux ! Mais

la majeure partie de l'humanité reste indifférente à notre type de fouilles. Ce qu'ils demandent, ce sont des résultats spectaculaires ! Par-dessus tout c'est l'or qu'ils aiment... de grandes quantités d'or ! Il est surprenant de voir à quel point la moyenne des gens s'intéresse peu aux poteries. Les poteries... toute l'histoire de l'humanité peut s'exprimer grâce aux poteries. Le dessin, la texture...

M. Dupont était lancé. Il supplia Poirot de ne pas se laisser tromper par les publications fallacieuses de B., les erreurs de datation absolument criminelles de L., et les stratifications désespérément peu scientifiques de G.

Poirot lui promit avec gravité de ne pas se laisser abuser par les écrits de ces savants personnages. Puis il demanda :

— Est-ce que, par exemple, une donation de cinq cents livres...

M. Dupont faillit tomber à la renverse.

— Vous... vous m'offrez ça ? À moi ? Pour encourager nos recherches ? Mais c'est magnifique ! Prodigieux ! C'est le don privé le plus important que j'aie jamais reçu !

Poirot toussota.

— Je dois avouer qu'en contrepartie...

— Ah ! bien sûr... Vous voudriez un souvenir... quelques spécimens de poterie...

— Non, non, vous m'avez mal compris, dit vivement Poirot avant que M. Dupont n'enfourche à nouveau son dada. Il s'agit de ma secrétaire... la charmante jeune personne que vous avez vue ce soir... pourrait-elle vous accompagner dans votre expédition ?

M. Dupont parut légèrement interloqué :

— Eh bien, fit-il en tirant sur sa moustache, cela peut s'arranger à la rigueur. Il faudra que je consulte mon fils. Mon neveu et sa femme doivent se joindre à nous. Cela devait se faire en famille... Toutefois, j'en parlerai à Jean...

— Mlle Grey s'intéresse passionnément à la poterie. Le passé la fascine. Les fouilles, c'est le rêve de sa vie. Sans compter qu'elle coud les boutons et raccommode les chaussettes à la perfection.

— Des talents bien utiles.

— N'est-ce pas ? Et maintenant, que me disiez-vous à propos des poteries de Suse... ?

M. Dupont reprit avec joie son monologue sur ses théories personnelles à propos de Suse I et de Suse II.

En rentrant à l'hôtel, Poirot trouva Jane qui prenait congé de Jean Dupont, dans le hall. Dans l'ascenseur, Poirot lui dit :

— Je vous ai trouvé un emploi très intéressant. Vous allez accompagner les Dupont en Perse, au printemps.

Jane le regarda fixement.

— Êtes-vous devenu fou ?

— Lorsqu'on vous le proposera, vous l'accepterez avec toutes les manifestations de la plus grande joie.

— Je n'irai certainement pas en Perse. Je serai à Muswell Hill ou en Nouvelle-Zélande avec Norman.

Poirot lui fit un clin d'œil.

— Ma chère enfant, d'ici le mois de mars, de l'eau aura coulé sous les ponts. Manifester de la joie, ce n'est pas acheter un billet d'avion. De la même façon, j'ai parlé d'une donation, mais je n'ai encore signé aucun chèque ! Cela me fait penser qu'il faut que je vous trouve demain matin un manuel sur la poterie préhistorique du Proche-Orient. J'ai dit que ce sujet vous intéressait passionnément.

Jane soupira.

— Ce n'est pas une sinécure d'être votre secrétaire ! Rien d'autre ?

— Si ! J'ai affirmé que vous cousiez les boutons et repreniez les chaussettes à la perfection.

— Devrai-je en donner une preuve aussi demain ?

— Cela vaudrait peut-être mieux, répondit Poirot, pour le cas où ils accepteraient ma proposition.

ANNE MORISOT

Le lendemain matin, à 10 h 30, le mélancolique M. Fournier entrait dans le salon de Poirot et serrait la main du petit Belge avec effusion.

Il paraissait plus animé qu'à l'ordinaire.

— Monsieur, commença-t-il, je crois avoir enfin compris ce que vous vouliez dire à Londres, à propos de la découverte de la sarbacane.

— Ah ! s'exclama Poirot et son visage s'éclaira.

— Oui, dit M. Fournier en prenant une chaise. J'y ai beaucoup réfléchi. Je me répétais sans cesse : Impossible que le crime ait été commis comme nous le pensons. Et enfin... enfin ! J'ai saisi le lien entre ce que je me répétais et ce que vous aviez dit à propos de la découverte de la sarbacane.

Poirot l'écoutait en silence.

— Ce jour-là, à Londres, vous aviez déclaré : « Pourquoi a-t-on découvert cette sarbacane alors qu'il eût été si facile de s'en débarrasser en la jetant hors de l'avion par l'orifice de ventilation ? » Et voici la solution que je propose : « On a retrouvé la sarbacane parce que le meurtrier voulait qu'on la retrouve. »

— Bravo ! s'écria Poirot.

— C'est bien ce que vous aviez dans l'idée, n'est-ce pas ? Bon, c'est ce que je pensais. J'ai fait un pas de plus, alors. Je me suis demandé : pourquoi le meurtrier voulait-il qu'on découvre la sarbacane ? Et j'ai trouvé la réponse : parce qu'on ne s'était pas servi de la sarbacane.

— Bravo ! Bravo ! C'est exactement mon raisonnement.

— Je me suis dit : la fléchette, oui, mais pas la sarbacane. On s'est donc servi d'autre chose pour propulser la fléchette... de quelque chose qu'un homme ou une femme pourrait porter à ses lèvres sans attirer l'attention. Et je me suis alors souvenu que vous aviez insisté pour obtenir la liste complète de ce que transportaient les passagers, sur eux et dans leurs bagages. Deux choses ont attiré mon attention : les deux fume-cigarette de lady Horbury et les pipes kurdes sur la tablette des Dupont.

M. Fournier s'arrêta et regarda Poirot. Celui-ci resta muet.

— Ces objets auraient pu être portés aux lèvres sans que personne ne le remarque. J'ai raison, non ?

Poirot hésita.

— Vous êtes dans la bonne voie, dit-il enfin, mais allez un peu plus loin. Et n'oubliez pas la guêpe.

— La guêpe ? s'étonna Fournier. Là, je ne vous suis plus. Je ne vois pas ce que la guêpe vient faire là-dedans.

— Vous ne voyez pas ? Mais c'est là que...

Il fut interrompu par la sonnerie du téléphone.

— Allô, allô ? Ah, bonjour. Oui, c'est moi-même, Hercule Poirot... C'est Thibault, souffla-t-il à Fournier. Oui, oui, bien sûr. Très bien. Et vous ? M. Fournier ? Oui, il est arrivé. Il est ici en ce moment.

Il écarta le combiné pour dire à Fournier :

— Il a essayé de vous joindre à la Sûreté. On lui a dit que vous étiez chez moi. Vous feriez bien de lui parler. Il a l'air surexcité.

Fournier prit le combiné.

— Allô, allô. Oui, Fournier à l'appareil... Quoi ?... Quoi ?... Vraiment ? Oui, bien sûr... Oui... Oui, je suis sûr qu'il acceptera. Nous arrivons immédiatement.

Il raccrocha et regarda Poirot.

— C'est la fille. La fille de Madame Giselle.

— Quoi ?

— Oui, elle est venue réclamer son héritage.

— D'où arrive-t-elle ?

— D'Amérique, si j'ai bien compris. Thibault lui a demandé de revenir à 11 h 30. Il nous propose de le rejoindre.

— Comment donc ! Nous partons tout de suite... le temps de laisser un mot à Mlle Grey.

Il écrivit :

Des événements imprévus m'obligent à sortir. Si M. Jean Dupont appelait ou venait, soyez aimable avec lui. Parlez boutons et chaussettes, mais pas encore poteries préhistoriques. Il vous admire, mais il est intelligent !

*Au revoir,
Hercule Poirot*

— Et maintenant allons-y, mon ami, dit-il en se levant. C'est ce que j'attendais... l'entrée en scène de cette figure de l'ombre dont je n'ai cessé de sentir la présence. Maintenant, bientôt, je devrais enfin tout comprendre.

Me Thibault accueillit Poirot et Fournier avec la plus grande amabilité. Après des échanges de politesse, l'avocat amena la conversation sur l'héritière de Madame Giselle.

— J'ai reçu une lettre hier, déclara-t-il et, ce matin, la jeune femme m'a rendu visite en personne.

— Quel âge a Mlle Morisot ?

— Mlle Morisot, ou plutôt Mme Richards, car elle est mariée, a très exactement vingt-quatre ans.

— Elle vous a montré des documents prouvant son identité ? demanda Fournier.

— Bien sûr, bien sûr. Ceci pour commencer, ajouta-t-il en lui tendant des papiers qu'il venait de sortir d'un dossier.

Il s'agissait de la copie d'un certificat de mariage entre George Leman, célibataire, et Marie Morisot, tous deux résidant au Québec. Le document datait de 1910. Il y avait aussi l'extrait d'acte de naissance d'Anne Morisot Leman ainsi que d'autres papiers officiels.

— Voilà qui éclaire la jeunesse de Marie Morisot d'un jour nouveau, déclara Fournier.

Thibault hocha la tête.

— Autant que je puisse reconstituer les faits, Marie Morisot était gouvernante ou lingère lorsqu'elle a fait la connaissance de ce Leman.

— Il l'a sans doute quittée comme un malpropre peu après leur mariage, et elle a repris son nom de jeune fille.

— L'enfant a été placée à l'Institut de Marie au Québec où elle a été élevée. Marie Morisot, ou Leman, a quitté le Québec peu après – avec un homme, j'imagine – et est venue s'installer en France. De temps en temps elle envoyait de l'argent puis, un jour, elle a fait parvenir une grosse somme qui devait être remise à l'enfant à sa majorité. À cette époque, Mme Morisot devait mener une vie trouble et considérait sans doute qu'il valait mieux couper toutes relations personnelles.

— Comment la fille a-t-elle appris qu'elle avait hérité d'une fortune ?

— Nous avons fait paraître de discrètes annonces dans différents journaux. Il semble que l'une d'elles soit tombée sous les yeux de la directrice de l'Institut de Marie qui a écrit ou télégraphié à Mme Richards, laquelle se trouvait en Europe et sur le point de rentrer aux États-Unis.

— Qui est Richards ?

— Je crois que c'est un Américain ou un Canadien de Détroit, un fabricant de matériel chirurgical.

— Il n'accompagnait pas sa femme ?

— Non, il est resté en Amérique.

— Pensez-vous que Mme Richards soit en mesure de nous éclairer sur les mobiles de ce meurtre ?

L'avocat secoua la tête.

— Elle ne sait rien de sa mère. En fait, bien qu'elle ait entendu la directrice le mentionner une fois, elle ne se rappelait même pas le nom de jeune fille de sa mère.

— On dirait que son entrée en scène ne nous aidera en rien à résoudre notre problème, constata Fournier. Non que j'aie jamais compté là-dessus. Je suis sur une tout autre piste pour l'instant. Mes soupçons se réduisent maintenant à trois personnes.

— Quatre, rectifia Poirot.

— Vous pensez ?

— Ce n'est pas moi qui le pense, mais si l'on s'en tient à la théorie que vous m'avez exposée, vous ne pouvez pas vous limiter à trois suspects. Les deux fume-cigarette, ajouta-t-il en comptant sur ses doigts, les pipes kurdes et la flûte. N'oubliez pas la flûte, mon cher.

Fournier poussa une exclamation, mais il fut interrompu par un vieux clerc qui entra en marmonnant :

— La dame est revenue.

— Ah ! fit Thibault. Vous allez enfin voir l'héritière de vos propres yeux. Entrez, madame. Permettez-moi de vous présenter M. Fournier, de la Sûreté, chargé de l'enquête en France sur le meurtre de votre mère. Et voici M. Poirot, que vous connaissez sans doute de réputation, et qui nous prête son aimable concours. Madame Richards.

La fille de Giselle était une jeune femme brune, habillée avec élégance et simplicité. Elle leur tendit la main en murmurant à chacun quelques paroles de remerciements.

— Cependant, je crains fort, messieurs, de ne pas éprouver les sentiments d'une fille, dans cette histoire. En fait, je me suis toujours considérée comme une orpheline.

Répondant à une question de Fournier, elle parla avec chaleur et gratitude de mère Angélique, la directrice de l'Institut de Marie.

— Elle a été la bonté même avec moi.

— Quand avez-vous quitté l'Institut, madame ?

— À dix-huit ans, monsieur. J'ai commencé à gagner ma vie. J'ai d'abord été manucure. J'ai travaillé aussi dans un atelier de couture. J'ai rencontré mon mari à Nice. Il était sur le point de rentrer aux États-Unis. Il est revenu en Hollande pour affaires et nous nous sommes mariés à Rotterdam, il y a un mois. Malheureusement, il a dû rentrer au Canada. J'ai été retenue, mais maintenant, je vais le rejoindre.

Anne Richards s'exprimait dans un français parfait. Elle était de toute évidence plus française qu'anglaise.

— Comment avez-vous appris la tragédie ?

— Bien sûr, j'avais lu ça dans les journaux, mais je ne savais pas... c'est-à-dire, je n'avais pas compris que la victime était ma mère. Puis,

j'ai reçu ici, à Paris, un télégramme de mère Angélique, m'indiquant l'adresse de Me Thibault et me rappelant le nom de jeune fille de ma mère.

Fournier hocha la tête d'un air pensif.

Ils continuèrent un peu à parler, mais il paraissait clair que Mme Richards ne les aiderait guère à trouver l'assassin. Elle ignorait tout de sa mère et de ses activités.

Après avoir noté le nom de l'hôtel où elle était descendue, Poirot et Fournier prirent congé d'elle.

— Vous êtes déçu, mon vieux, dit Fournier. Vous aviez une idée derrière la tête à son propos, n'est-ce pas ? Peut-être la soupçonnez-vous toujours d'imposture ?

Poirot secoua la tête, découragé.

— Non... Je ne le pense pas. Ses pièces d'identité sont authentiques... Et pourtant, c'est bizarre, j'ai l'impression de l'avoir déjà vue... À moins qu'elle ne me rappelle quelqu'un...

— Une ressemblance avec la défunte ? suggéra Fournier. Certainement pas.

— Non, ce n'est pas ça... Ah, si ça pouvait me revenir... Je suis sûr que son visage me rappelle quelqu'un.

Fournier le regarda avec curiosité.

— La fille défaillante vous a toujours intrigué, je crois.

— Évidemment, dit Poirot en levant les sourcils. De tous ceux qui peuvent ou non tirer profit de la mort de Giselle, cette jeune femme, elle, bénéficie sans doute possible d'espèces sonnantes et trébuchantes.

— C'est vrai, mais où cela nous mène-t-il ?

Poirot ne répondit pas tout de suite. Il réfléchissait.

— Mon ami, dit-il enfin, cette fille hérite d'une énorme fortune. Comment s'étonner que, depuis le début, je cherche à savoir si elle est impliquée dans l'affaire ? Il y avait trois femmes dans l'avion. Seule, l'une d'elles, Venetia Kerr, venait d'une famille connue. Mais les deux autres ? Depuis qu'Élise Grandier avait émis l'hypothèse que le père de l'enfant de Mme Giselle devait être anglais, je gardais présent à l'esprit l'idée que l'une des deux pouvait être la fille. Elles avaient l'une et l'autre l'âge voulu. Lady Horbury était une danseuse de music-hall, aux antécédents obscurs, et qui s'était produite sous un nom de théâtre. Mlle Grey, comme elle me l'a confié un jour, a été élevée dans un orphelinat.

— Ah ! ah ! Alors, c'est comme ça que vous raisonnez ? Notre ami Japp dirait que vous y mettez un peu trop d'astuce.

— Il est vrai qu'il m'accuse toujours de compliquer les choses.

— Vous croyez ?

— Mais c'est faux. Je procède toujours de la manière la plus simple qui soit. Et je m'incline toujours devant les faits.

— Mais vous êtes déçu ? Vous espériez davantage de cette Anne Morisot.

Ils étaient arrivés à l'hôtel de Poirot. Un objet posé sur le bureau de la réception rappela à Fournier quelque chose que celui-ci avait dit le matin même.

— J'ai oublié de vous remercier d'avoir attiré mon attention sur l'erreur que j'ai commise. J'avais bien noté les deux fume-cigarette de lady Horbury, ainsi que les pipes kurdes des Dupont, mais c'est impardonnable de ma part d'avoir oublié la flûte du Dr Bryant – bien que je ne le soupçonne pas sérieusement.

— Vraiment ?

— Non. Il ne correspond pas à l'idée que je me fais d'un individu qui...

Il s'interrompit. L'homme qui parlait à l'employé de la réception se retourna, la main sur l'étui de sa flûte. Son regard tomba sur Poirot et, le reconnaissant, son visage s'éclaira.

Poirot s'avança tandis que Fournier se retirait discrètement dans le fond. Il préférerait que Bryant ne le voie pas.

— Docteur Bryant, dit Poirot en s'inclinant.

— Monsieur Poirot.

Ils se serrèrent la main. La femme qui était à côté du Dr Bryant se dirigea vers l'ascenseur. Poirot lui jeta un rapide coup d'œil.

— Eh bien, monsieur le docteur ! je vois que vos patients s'arrangent pour se passer de vous ?

Le Dr Bryant sourit, de ce sourire mélancolique et séduisant que Poirot se rappelait si bien. Il paraissait fatigué, mais étrangement serein.

— Je n'ai plus de patients, dit-il, (puis il ajouta en se dirigeant vers une petite table :) un verre de sherry, monsieur Poirot ? ou d'un autre apéritif ?

— Je vous remercie.

Ils s'installèrent. Le médecin passa la commande, et répéta posément :

— Non, je n'ai plus de patients. Je me suis retiré.

— Une décision soudaine ?

— Pas vraiment soudaine.

Il resta silencieux pendant qu'on les servait puis il leva son verre.

— C'était une décision nécessaire, poursuivit-il. J'abandonne de ma propre volonté avant d'être radié. Il se présente pour chacun un tournant dans la vie, poursuivit-il d'une voix douce et lointaine. Nous arrivons à un croisement qui exige une décision, monsieur Poirot. Mon métier m'intéresse énormément et j'éprouve du chagrin – beaucoup de chagrin – à devoir l'abandonner. Mais il y a d'autres exigences... Le bonheur d'un être humain est en jeu, monsieur Poirot.

Poirot ne dit rien. Il attendit.

— Il y a une femme... une de mes patientes... Je l'aime beaucoup. Elle a un mari qui la rend très malheureuse. Il se drogue. Si vous étiez médecin, vous comprendriez ce que cela représente. Comme elle n'a pas de fortune personnelle, elle ne peut pas le quitter... J'ai longtemps hésité, mais à présent j'ai pris une décision. Nous partons tous les deux pour le Kenya recommencer notre vie. J'espère qu'elle connaîtra enfin un peu de bonheur. Elle a tellement souffert...

Il resta de nouveau silencieux, puis reprit d'un ton plus animé :

— Si je vous le dis, monsieur Poirot, c'est parce que cela ne va pas tarder à s'ébruiter, alors plus tôt vous le saurez, mieux cela vaudra.

— Je comprends... Je vois que vous emportez votre flûte, ajouta Poirot au bout d'une minute.

Le Dr Bryant sourit :

— Ma flûte, monsieur Poirot, est ma plus vieille compagne. Quand tout le reste vous fait défaut, la musique demeure.

Il caressa son étui avec amour, puis se leva et s'inclina.

Poirot se leva aussi.

— Mes meilleurs vœux d'avenir, monsieur le docteur... pour vous et pour Madame, dit Poirot.

Quand Fournier rejoignit Poirot, celui-ci demandait à la réception une communication téléphonique avec le Québec.

L'ONGLE CASSÉ

— Quoi, encore ? s'écria Fournier. Vous vous occupez toujours de cette héritière ? Décidément, c'est une idée fixe !

— Non, non, protesta Poirot. Mais en toute chose, il faut de l'ordre et de la méthode. On doit en terminer une avant de passer à la suivante.

Il regarda autour de lui.

— Voilà Mlle Jane. Allez donc déjeuner tous les deux. Je vous rejoindrai dès que je le pourrai.

Fournier acquiesça et entraîna Jane vers la salle à manger.

— Alors ? demanda celle-ci avec curiosité. Comment est-elle ?

— D'une taille légèrement supérieure à la moyenne, brune, le teint mat, le menton pointu...

— Vous parlez comme un passeport ! dit Jane. Dans mon passeport, je suis décrite de façon insultante. Il n'est question que de « moyen » et d'« ordinaire ». Nez : moyen ; bouche : ordinaire (comment décrire une bouche ?) ; front : ordinaire ; menton : ordinaire.

— Mais les yeux ne sont pas ordinaires.

— Même eux sont gris. Ce n'est pas une couleur très excitante.

— Qui vous a dit, mademoiselle, que ce n'est pas une couleur excitante ? demanda Fournier en se penchant vers elle.

Jane se mit à rire.

— Vous avez une parfaite maîtrise de l'anglais, remarqua-t-elle. Parlez-moi encore d'Anne Morisot... Elle est jolie ?

— Assez, répondit prudemment Fournier. Et elle ne s'appelle pas Anne Morisot, mais Anne Richards. Elle est mariée.

— Son mari l'accompagnait ?

— Non.

— Pourquoi ça ?

— Parce qu'il est aux États-Unis, ou au Canada.

Il lui raconta quelques-uns des épisodes de la vie d'Anne. Il en était à la fin de son récit quand Poirot les rejoignit. Il semblait dégoûté.

— Eh bien, mon cher ? demanda Fournier.

— J'ai parlé à la directrice, la mère Angélique. C'est très

romanesque, le téléphone intercontinental. Parler comme ça à quelqu'un qui est à l'autre bout du monde...

— La téléphotographie, ça aussi c'est romanesque. La science est le plus grand roman qui soit. Mais vous disiez ?

— J'ai eu une conversation avec la mère Angélique. Elle m'a confirmé tout ce que Mme Richards nous a raconté sur son éducation à l'Institut de Marie. Elle m'a parlé avec une grande franchise de la mère, qui a quitté le Québec avec un Français, négociant en vins. Elle avait été soulagée à l'époque de voir la fille échapper à l'influence de sa mère. De son point de vue, Giselle était sur la mauvaise pente. Elle envoyait régulièrement de l'argent mais n'a jamais suggéré une rencontre.

— En fait, votre conversation a été la répétition de ce que nous avons entendu ce matin...

— Pratiquement, mais en plus détaillé. Anne Morisot a quitté l'Institut il y a six ans pour devenir manucure, après quoi elle a été femme de chambre, et finalement a quitté le Québec pour l'Europe en cette qualité. Ses lettres étaient rares, mais elle donnait habituellement de ses nouvelles deux fois par an. C'est en lisant un article sur l'affaire dans les journaux que mère Angélique a compris que Marie Morisot était, selon toute vraisemblance, la Marie Morisot qui avait vécu au Québec.

— Et le mari ? demanda Fournier. Maintenant que nous savons que Giselle a été mariée, le mari pourrait constituer une piste ?

— J'y ai pensé. C'était une des raisons de mon appel. George Leman, sa fripouille de mari, a été tué dans les premiers jours de la guerre...

Il s'arrêta et demanda brusquement :

— Qu'est-ce que je viens de dire ? Non, pas ma dernière remarque, l'autre ?... J'ai l'impression que, sans le savoir, j'ai laissé échapper quelque chose de significatif...

Fournier lui répéta du mieux qu'il put ses déclarations, mais Poirot secoua la tête, mécontent.

— Non... non, ce n'est pas ça. Bon, peu importe...

Il se tourna vers Jane et engagea la conversation avec elle.

À la fin du repas, il proposa de prendre le café au salon.

Jane accepta et tendit la main pour prendre son sac et ses gants sur la table. En les ramassant, elle grimaça légèrement.

— Qu'y a-t-il, mademoiselle ?

— Oh, ce n'est rien ! fit Jane en riant. Je me suis simplement cassé un ongle. Je dois le limer.

Poirot se rassit soudain.

— Nom de nom, de nom de nom, déclara-t-il posément.

Les deux autres le regardèrent, surpris.

— Monsieur Poirot ! s'écria Jane, que se passe-t-il ?

— Il se passe, répondit Poirot, que je viens juste de comprendre pourquoi le visage d'Anne Morisot ne m'était pas inconnu. Je l'ai vue dans l'avion, le jour du meurtre. Lady Horbury l'avait envoyée chercher sa lime à ongles. La domestique de lady Horbury, c'était Anne Morisot.

« J'AI PEUR »

Cette soudaine révélation produisit un effet foudroyant sur les trois convives. Elle éclairait l'affaire d'un jour entièrement nouveau.

Au lieu d'une personne totalement étrangère à la tragédie, il apparaissait qu'Anne Morisot avait été présente sur la scène du crime. Il leur fallut quelques minutes pour retrouver leurs esprits.

Poirot, les yeux clos, le visage défait, agita frénétiquement les mains.

— Une petite seconde... une petite seconde, implora-t-il. J'ai besoin de réfléchir, de voir, de comprendre dans quelle mesure mes idées sur le meurtre en sont affectées. Il faut que je revienne en arrière, que je me souvienne... Maudit soit mon estomac ! Je n'étais occupé que de mes sensations internes !

— Elle était donc dans l'avion, dit Fournier. Je vois. Je commence à comprendre.

— Je m'en souviens, déclara Jane, les yeux à demi fermés dans un effort de concentration. Une grande fille brune... Madeleine... Lady Horbury l'a appelée Madeleine.

— C'est ça, dit Poirot. Madeleine.

— Lady Horbury l'a envoyée à l'autre bout de la cabine chercher un coffret... une trousse de toilette rouge.

— Vous voulez dire que cette fille est passée juste à côté de sa mère ? demanda Fournier.

— Exactement.

— Le mobile ! dit Fournier en poussant un grand soupir. Et l'opportunité... oui, tout y est.

Puis, avec une véhémence peu conforme à son tempérament mélancolique, il frappa du poing sur la table.

— Mais, sacrebleu ! s'écria-t-il. Pourquoi ne l'a-t-on jamais mentionnée ? Pourquoi ne figurait-elle pas parmi les suspects ?

— Je vous l'ai dit, mon ami, je vous l'ai dit, déclara Poirot, accablé. À cause de mon malheureux estomac.

— Oui, oui, ça je le comprends, mais il y avait d'autres estomacs moins affectés : ceux des stewards, ou des passagers...

— À mon avis, intervint Jane, c'est parce que cela s'est produit très tôt. L'avion venait à peine de quitter Le Bourget, et Madame Giselle était encore en vie une heure plus tard. Il semble qu'elle ait été assassinée bien après.

— C'est curieux, remarqua Fournier, l'air pensif. Se peut-il que le poison ait eu un effet à retardement ? Cela arrive, ces choses-là...

Poirot grommela et enfouit sa tête dans ses mains.

— Je dois réfléchir... réfléchir... Serait-il possible que je me sois trompé depuis le début ?

— Ces choses-là arrivent aussi, mon vieux, assura Fournier. Elles m'arrivent à moi, elles peuvent vous arriver à vous. On doit parfois mettre sa fierté dans sa poche et réviser ses idées.

— C'est vrai, dit Poirot. Il est possible que je me sois braqué tout du long sur un point. J'ai cherché une clef, je l'ai trouvée et j'ai bâti ma théorie à partir de là. Mais si je fais fausse route depuis le début... si ce point particulier n'était là que par accident... Alors, oui, je serais obligé de reconnaître que je me suis trompé, complètement trompé.

— Vous ne pouvez pas fermer les yeux devant ce nouveau tournant que prennent les événements, répliqua Fournier. Nous avons le mobile, nous avons l'opportunité... que vous faut-il de plus ?

— Rien. Vous avez sans doute raison. L'effet à retardement du poison est cependant très surprenant... Je dirais même impossible. Mais avec les poisons, l'impossible est possible. Il faut tenir compte de l'idiosyncrasie...

Sa voix s'éteignit.

— Nous devons nous mettre d'accord sur un plan d'action, déclara Fournier. Pour le moment, je pense qu'il serait maladroit d'éveiller la méfiance d'Anne Morisot. Elle ne sait pas que nous l'avons identifiée. Sa bonne foi n'a pas été mise en doute. Nous savons à quel hôtel elle est descendue et nous pouvons la joindre par l'intermédiaire de Thibault. Les formalités légales peuvent toujours être retardées. Deux points sont bien établis : le mobile et l'opportunité. Reste à prouver qu'Anne Morisot avait du venin de serpent en sa possession. Reste aussi la question de l'Américain qui a acheté la sarbacane et soudoyé Jules Perrot. Cela peut très bien être Richards, le mari. Nous n'avons que sa parole pour nous prouver qu'il est au Canada.

— Comme vous dites... le mari... Oui, le mari... Ah ! Attendez... attendez !

Poirot serra les mains sur ses tempes.

— Ça ne va pas, marmonna-t-il. Je n'emploie pas mes petites cellules grises avec ordre et méthode. Je tire des conclusions trop hâtives. Je pense, peut-être, ce que je suis censé penser. Non, ça ne va pas non plus. Si mon idée première est juste, je ne peux pas être censé penser...

Il s'interrompit.

— Que voulez-vous dire ? demanda Jane.

Poirot tarda à répondre. Il ôta les mains de ses tempes, s'assit bien droit, déplaça deux fourchettes et une salière qui heurtaient son sens de la symétrie.

— Raisonnons, fit-il enfin. Anne Morisot est coupable, ou innocente du crime. Si elle est innocente, pourquoi a-t-elle menti ? Pourquoi a-t-elle caché le fait qu'elle était la domestique de lady Horbury ?

— En effet, pourquoi ? demanda Fournier.

— Nous disons donc qu'Anne Morisot est coupable parce qu'elle a menti. Mais attendez. Supposons que ma première idée était la bonne. Cette supposition est-elle en accord avec la culpabilité d'Anne Morisot, ou avec son mensonge ? Oui... oui... cela pourrait être une hypothèse... Mais dans ce cas... si cette hypothèse était la bonne... Anne Morisot n'aurait pas dû se trouver dans l'avion.

Les autres l'écoutaient poliment, en feignant l'intérêt.

Fournier pensait :

« Je commence à comprendre ce que voulait dire Japp. Il soulève des problèmes, ce vieux-là. Il complique à plaisir une affaire qui est devenue très claire. Il ne peut pas accepter une solution simple sans vouloir qu'elle concorde avec ses idées préconçues. »

Et Jane pensait :

« Je ne comprends rien à ce qu'il veut dire... Pourquoi cette fille n'aurait-elle pas dû être dans l'avion ? Elle devait aller où lady Horbury voulait qu'elle aille. Je me demande si ce type n'est pas vraiment un charlatan... »

Soudain, Poirot prit une longue inspiration.

— Bien sûr, dit-il. C'est une possibilité... qui doit être facile à vérifier.

Il se leva.

— Et maintenant ? demanda Fournier.

— Un nouveau coup de téléphone.

— Transcontinental pour le Québec ?

— Cette fois, seulement pour Londres.

— À Scotland Yard ?

— Non, à lord Horbury à Grosvenor Square. Si seulement j'avais la chance de trouver lady Horbury chez elle.

— Faites attention, mon ami. Si Anne Morisot apprenait qu'on se renseigne sur elle, cela n'arrangerait pas nos affaires. Il ne faut surtout pas la mettre sur ses gardes.

— Soyez sans crainte. Je serai discret. Je ne poserai qu'une petite question... une petite question insignifiante. Vous pouvez venir avec moi si vous voulez, ajouta-t-il en souriant.

— Non, non.

— Mais si. J'insiste.

Ils sortirent ensemble, abandonnant Jane au salon.

Il fallut un certain temps pour obtenir la communication, mais la chance était avec Poirot. Lady Horbury déjeunait chez elle.

— Parfait. Voulez-vous dire à lady Horbury que c'est M. Hercule Poirot qui l'appelle de Paris. (Un silence.) C'est vous, lady Horbury ? Non, non, tout va bien. Je vous assure, tout va bien. Il ne s'agit pas de ça. Je veux que vous répondiez à une question. Oui... Quand vous prenez l'avion de Paris à Londres, votre femme de chambre voyage-t-elle avec vous ou prend-elle le train ? Elle prend le train... Et cette fois-ci... Je vois... Vous en êtes sûre ? Ah ! Elle vous a quittée. Je vois. Elle vous a quittée brusquement, sans préavis. Oui, ignoble ingratitude. Ce n'est que trop vrai. Une classe particulièrement ingrate. Oui, oui, exactement. Non, non, ne vous inquiétez pas. Au revoir. Merci.

Il reposa le combiné et se tourna vers Fournier, les yeux brillants.

— Écoutez, mon ami : la femme de chambre de lady Horbury voyage d'ordinaire par train et bateau. Le jour du meurtre de Giselle, lady Horbury a décidé au dernier moment d'emmener Madeleine avec elle.

Il prit Fournier par le bras.

— Vite, mon ami. Il faut aller à son hôtel. Si ma petite idée est exacte... et je pense qu'elle l'est... il n'y a pas une minute à perdre.

Fournier le regarda, les yeux ronds. Mais avant qu'il ait pu formuler une question, Poirot se dirigeait déjà vers la porte à tambour donnant sur la rue.

Fournier se hâta de le suivre.

— Je ne comprends pas. Qu'est-ce qui se passe ?

Le chasseur maintenait ouverte la portière d'un taxi. Poirot s'y engouffra et donna l'adresse de l'hôtel d'Anne Morisot.

— Et faites vite ! Très vite !

Fournier sauta à son tour dans la voiture.

— Quelle mouche vous pique ? Pourquoi cette course folle, cette précipitation ?

— Parce que, mon ami, si, comme je vous le disais, ma petite idée est juste... alors Anne Morisot court un danger imminent.

— Vous croyez ?

Fournier ne put empêcher sa voix de trahir son scepticisme.

— J'ai peur, dit Poirot. Très peur. Bon Dieu... ce taxi se traîne !

Le taxi faisait du slalom à soixante à l'heure au milieu de la circulation, miraculeusement et grâce à l'œil exercé du chauffeur.

— Il se traîne tellement que l'accident nous guette, répliqua ironiquement Fournier. Quant à Mlle Grey, nous la plantons dans le salon où nous sommes censés la rejoindre, au lieu de quoi nous

quittons l'hôtel sans un mot. Ce n'est pas très poli, ça !

— Politesse, impolitesse... Quelle importance quand il s'agit d'une question de vie ou de mort !

— De vie ou de mort ? répéta Fournier en haussant les épaules.

« Tout cela est très bien, songea-t-il, mais ce vieux loufoque entête risque de compromettre toute l'affaire. Dès que la fille apprendra qu'on est sur ses traces... »

— Allons, monsieur Poirot, dit-il d'un ton persuasif, soyez raisonnable. Nous devons avancer avec prudence.

— Vous ne comprenez pas, répliqua Poirot. J'ai peur... j'ai très peur...

Le taxi s'arrêta brusquement devant l'hôtel tranquille où habitait Anne Morisot.

Poirot bondit de la voiture et faillit heurter un jeune homme qui sortait de l'hôtel.

Poirot s'arrêta pile et le suivit du regard.

— Encore un visage que je connais... mais d'où ? Ah, j'y suis... C'est Raymond Barraclough, l'acteur.

Comme il s'apprêtait à franchir la porte de l'hôtel, Fournier le retint par le bras.

— Monsieur Poirot, j'ai le plus grand respect, la plus grande admiration pour vos méthodes... mais je crois sincèrement qu'une action précipitée serait nuisible. J'ai, ici, en France, la responsabilité de cette affaire...

Poirot l'interrompit :

— Je comprends votre anxiété, mais ne craignez aucune « action précipitée » de ma part. Posons simplement une question à la réception. Si Mme Richards est ici et que tout va bien – dans ce cas nous pourrions discuter ensemble de la marche à suivre. Vous ne voyez pas d'objection à ça ?

— Non, bien sûr que non.

— Bien.

Poirot franchit la porte à tambour et alla droit à la réception, suivi de Fournier.

— Vous avez une Mme Richards ici, je crois, dit Poirot.

— Non, monsieur. Elle était ici, mais elle est partie aujourd'hui.

— Elle est partie ? s'étonna Fournier.

— Oui, monsieur.

— Quand ça ?

— Il y a un peu plus d'une demi-heure, répondit l'employé après avoir jeté un coup d'œil à la pendule.

— Son départ était-il prévu ? Où est-elle allée ?

Soudain méfiant, l'employé s'apprêtait à refuser de répondre, mais dès que Fournier lui présenta sa carte, il changea de ton, soudain

désireux de les aider du mieux qu'il pouvait.

Non, la dame n'avait pas laissé d'adresse. À son avis, ce départ était dû à un brusque changement de programme. Elle avait déclaré auparavant qu'elle resterait une semaine environ.

D'autres questions suivirent. On convoqua le concierge, les porteurs, les chasseurs.

D'après le concierge, un monsieur était venu la voir. Il était passé pendant son absence, mais avait attendu son retour et ils avaient déjeuné ensemble. Quel genre de monsieur ? Un monsieur américain... très américain. Elle avait paru surprise de le voir. Après le déjeuner, la dame avait demandé qu'on descende ses bagages et les avait fait charger dans un taxi.

Où était-elle allée ? À la gare du Nord... c'était du moins la destination qu'elle avait donnée au chauffeur. Le monsieur américain était-il parti avec elle ? Non, elle était partie seule.

— La gare du Nord, dit Fournier. À première vue, cela signifie l'Angleterre. Le train de 14 heures. Mais c'est peut-être un leurre. Il faut téléphoner à Boulogne et aussi essayer de mettre la main sur ce taxi.

On aurait dit que les craintes de Poirot avaient déteint sur lui. Il avait l'air anxieux.

Rapide et efficace, il mit en branle la machinerie légale.

Il était 17 heures lorsque Jane, qui était restée à lire dans le salon de l'hôtel vit revenir Poirot.

Elle ouvrait déjà la bouche pour lui faire des reproches, mais resta muette. Son expression l'en empêcha.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle. Il est arrivé quelque chose ?

Poirot lui prit les mains.

— La vie est terrible, mademoiselle.

Son ton l'effraya.

— Que se passe-t-il ? répéta-t-elle.

— En gare de Boulogne, répondit lentement Poirot, on a trouvé une femme dans le train, dans un compartiment de première classe... Morte.

Le sang reflua du visage de Jane.

— Anne Morisot ?

— Anne Morisot. Elle tenait à la main un petit flacon bleu qui avait contenu de l'acide cyanhydrique.

— Oh ! s'écria Jane. Un suicide ?

Poirot ne répondit pas tout de suite. Puis il dit, comme s'il choisissait soigneusement ses mots :

— Oui, la police pense qu'il s'agit d'un suicide.

— Et vous ?

Poirot écarta les bras de façon expressive.

— Que pourrait-on penser d'autre ?

— Elle s'est suicidée... Pourquoi ? Parce qu'elle avait des remords – ou parce qu'elle avait peur d'être découverte ?

Poirot secoua la tête.

— La vie est vraiment terrible parfois, répéta-t-il. Il faut beaucoup de courage.

— Pour se tuer ? Oui, j'imagine qu'il en faut.

— Et pour vivre aussi, il faut beaucoup de courage.

DISCOURS D'APRÈS DÎNER

Poirot quitta Paris le lendemain. Jane resta sur place avec une liste de devoirs à accomplir. La plupart n'avaient aucun sens pour elle, mais elle s'en acquitta de son mieux. Elle vit Jean Dupont à deux reprises, il lui parla de l'expédition à laquelle elle devait participer mais Jane, qui sans l'accord de Poirot n'osait le démentir, détourna la conversation.

Cinq jours plus tard, un télégramme la rappelait à Londres.

Avec Norman, qui l'attendait à la gare de Victoria, elle parla des événements récents.

Le suicide n'avait pas fait grand bruit. Par un entrefilet dans les journaux on avait appris qu'une Canadienne, Mme Richards, avait mis fin à ses jours dans l'express Paris-Boulogne. C'était tout. Aucun lien entre ce suicide et le meurtre de l'avion n'avait été suggéré. Norman et Jane jubilaient. Ils entrevoyaient la fin de leurs ennuis. Norman n'était cependant pas aussi optimiste que Jane.

— On la soupçonne peut-être de s'être débarrassée de sa mère, mais maintenant qu'elle a pris la porte de sortie, ils vont sans doute classer l'affaire. Et à moins d'une déclaration publique, je ne vois pas ce que cela va changer pour nous, pauvres diables que nous sommes. Aux yeux des gens, nous serons toujours suspects.

C'est ce qu'il dit également à Poirot, lorsqu'il le rencontra quelques jours plus tard à Piccadilly.

Poirot sourit.

— Vous êtes comme les autres. Vous me prenez pour un vieil incapable ! Écoutez, vous allez venir dîner avec moi ce soir. Japp sera là, ainsi que notre ami, M. Clancy. J'ai des choses à dire qui peuvent vous intéresser.

Le dîner fut agréable. Japp était condescendant, de bonne humeur, Norman attentif et le petit M. Clancy était presque aussi excité que le jour où il avait reconnu l'aiguillon fatal.

Il était clair que Poirot ne dédaignait pas d'essayer d'impressionner le petit écrivain.

Après le café, Poirot s'éclaircit la gorge avec un léger embarras, non

dépourvu de la conscience de son importance.

— Mes amis, déclara-t-il, M. Clancy, ici présent, s'intéresse à ce qu'il appelle ma « méthode Watson ». C'est bien ça, n'est-ce pas ? Je me propose, si cela ne vous ennuie pas...

Il s'interrompit à dessein. Norman et Japp s'écrièrent aussitôt : « Non, non ! » « C'est très intéressant ! »

— ... de vous donner un petit résumé de la méthode que j'ai employée dans cette enquête.

Il s'arrêta et consulta ses notes.

— Il a une bonne opinion de lui-même, hein ? chuchota Japp à l'oreille de Norman. C'est M. Hercule Vanité Poirot.

Poirot lui lança un regard de reproche et toussota. Trois visages exprimant un intérêt poli se tournèrent vers lui.

— Je commencerai par le début, mes amis. Revenons au *Prométhée* et à son funeste vol de Paris à Croydon. Je vais vous donner mes idées et mes impressions d'alors, pour vous expliquer ensuite comment j'en suis arrivé à les modifier ou à les confirmer à la lumière des événements ultérieurs.

» Quand, juste avant d'atterrir à Croydon, le steward est allé chercher le Dr Bryant pour qu'il vienne avec lui examiner le cadavre, je les ai suivis. J'avais le sentiment que cela pouvait... qui sait ?... être de mon ressort. J'ai peut-être un point de vue trop professionnel en matière de morts. Dans mon esprit, elles se divisent en deux catégories : les morts qui relèvent de ma compétence et les morts qui ne relèvent pas de ma compétence. Bien que les dernières soient de loin les plus nombreuses, chaque fois que je me trouve en présence de la mort, je suis comme un chien, je lève la tête et je renifle une piste.

» Le Dr Bryant a confirmé les craintes du steward, la femme était bien morte. Quant à la cause de la mort, il ne pouvait naturellement pas se prononcer sans un examen plus approfondi. C'est à ce moment-là que M. Jean Dupont a suggéré que la mort était due au choc consécutif à une piqûre de guêpe. À l'appui de cette hypothèse, il a attiré l'attention sur une guêpe qu'il avait lui-même tuée sauvagement quelques instants auparavant.

» C'était une théorie tout à fait plausible qu'on aurait pu accepter. Le cou de la défunte portait une trace qui ressemblait fort à une piqûre d'insecte, et il y avait effectivement eu une guêpe dans l'avion.

» Mais au même moment, j'ai eu la chance de regarder par terre et d'apercevoir ce que j'ai pris d'abord pour le cadavre d'une autre guêpe. En fait, il s'agissait d'une fléchette indigène avec une petite empenne de soie jaune et noir.

» M. Clancy s'est approché alors et nous a déclaré qu'il s'agissait d'une fléchette pareille à celles que certaines tribus primitives lancent à l'aide de sarbacanes. Comme vous le savez, un peu plus tard, nous

avons découvert la sarbacane.

» En atterrissant à Croydon, quelques idées me trottaient déjà dans la tête. Une fois définitivement sur la terre ferme, mon cerveau s'est remis à fonctionner avec son brio habituel. »

— Allez-y, monsieur Poirot, dit Japp en ricanant. Pas de fausse modestie, surtout !

Poirot lui lança un coup d'œil et poursuivit :

— J'ai d'abord été frappé, comme tout le monde, par la folle audace des moyens employés pour accomplir ce crime et par le fait ahurissant que personne n'avait rien aperçu !

» Deux autres points m'intéressaient aussi. L'un était la présence si opportune de la guêpe, l'autre la découverte de la sarbacane. Comme je l'ai fait remarquer à mon ami Japp, après l'enquête, pourquoi diable le criminel ne s'en était-il pas débarrassé en la jetant par le trou de ventilation du hublot ? La fléchette seule aurait été difficile à identifier, mais une sarbacane qui avait conservé un morceau d'étiquette, c'était une autre histoire !

» Quelle était la réponse à cette question ? De toute évidence, que le meurtrier avait voulu qu'on trouve la sarbacane.

» Mais pourquoi ? Il n'y avait qu'une réponse logique. Si l'on trouvait une fléchette empoisonnée et une sarbacane, on en déduirait automatiquement que le crime avait été commis au moyen d'une fléchette empoisonnée lancée par une sarbacane. Alors qu'en réalité, le meurtre n'avait pas été commis de cette façon.

» D'autre part, comme l'autopsie devait le révéler, la fléchette empoisonnée était indubitablement la cause de la mort. J'ai fermé les yeux et je me suis demandé : « Quelle est la façon la plus sûre de planter un aiguillon empoisonné dans la veine jugulaire ? » La réponse est venue immédiatement : à la main.

» Ce qui expliquait la nécessité de trouver la sarbacane. Celle-ci suggérerait immédiatement une distance. Si ma théorie se confirmait, la personne qui avait assassiné Madame Giselle était une personne qui était allée droit à sa table et s'était penchée sur elle.

» Quelqu'un l'avait-il fait ? Oui. Deux personnes. Les deux stewards. Chacun d'eux avait pu s'approcher de Madame Giselle, se pencher sur elle, sans qu'on y voit quoi que ce soit d'anormal.

» Y avait-il eu encore quelqu'un d'autre ?

» Oui, il y avait eu M. Clancy. Il avait été le seul à passer tout près de Madame Giselle... et je me suis rappelé qu'il avait été le premier à suggérer l'hypothèse de la fléchette et de la sarbacane. »

M. Clancy bondit sur ses pieds.

— Je proteste, s'écria-t-il. Je proteste. C'est outrageant !

— Asseyez-vous, dit Poirot. Je n'ai pas encore fini. Je dois vous décrire toutes les étapes par lesquelles je suis passé pour arriver à ma

conclusion.

» J'avais trois suspects maintenant : Mitchell, Davis et M. Clancy. À première vue, aucun d'eux n'était un assassin très vraisemblable, mais cela exigeait des enquêtes approfondies.

» Ensuite, j'ai dirigé mon esprit sur la guêpe. Elle était très significative, cette guêpe. Pour commencer, personne ne l'avait remarquée avant qu'on ne serve le café. Le fait en lui-même était plutôt curieux. J'ai échafaudé une hypothèse : le meurtrier nous suggérerait deux solutions. La première et la plus simple : Madame Giselle avait été piquée par une guêpe et avait succombé à un arrêt du cœur. La réussite de ce scénario dépendait de la possibilité ou non, pour le criminel, de récupérer la fléchette. Japp et moi nous sommes tombés d'accord pour dire que cela aurait pu se faire facilement à condition qu'on ne soulève pas la possibilité d'un meurtre. J'étais persuadé que la couleur de la soie avait été délibérément choisie et substituée au rouge cerise original pour mieux épouser l'apparence d'une guêpe.

» Notre assassin s'approche donc de la victime, plante sa fléchette et libère la guêpe. Le poison est si violent que la mort est presque instantanée. Si Giselle avait crié, le bruit des moteurs aurait sans doute couvert sa voix. Mais même dans le cas contraire, eh bien, le bourdonnement de la guêpe aurait suffi à expliquer son cri. On aurait pensé que la pauvre avait été piquée.

» Comme je viens de le dire, c'était le plan n ° 1. Mais supposons, comme cela s'est produit, qu'on découvre la fléchette empoisonnée avant que le meurtrier n'ait pu la récupérer. Dans ce cas, le torchon brûle. L'hypothèse de la mort naturelle tombe à l'eau. Plutôt que de jeter la sarbacane par le hublot, il la cache là où elle ne manquera pas d'être découverte quand on fouillera l'avion. On sera immédiatement convaincu que cette sarbacane est l'arme du crime. L'impression de distance sera aussitôt créée, et lorsqu'on remontera jusqu'à l'origine de la sarbacane, les soupçons se focaliseront dans la direction souhaitée.

» J'avais maintenant ma théorie du crime et trois suspects, avec un éventuel quatrième : M. Jean Dupont, qui avait mis en avant la « théorie de la mort par une piqûre de guêpe » et qui était assis du côté de la travée si près de Giselle qu'il aurait pu l'approcher sans se faire remarquer. Cependant, je ne le voyais pas prenant un tel risque.

» Je me suis concentré sur le problème de la guêpe. Si l'assassin avait apporté une guêpe dans l'avion pour la lâcher au moment psychologique, il devait l'avoir mise dans un genre de petite boîte.

» D'où mon intérêt pour le contenu des poches et des bagages des passagers.

» Et c'est là que je me suis heurté à un fait nouveau tout à fait inattendu. J'avais trouvé ce que je cherchais, mais semblait-il, chez

quelqu'un d'autre. Il y avait une petite boîte d'allumettes vide *Bryant & May* dans la poche de M. Norman Gale, mais d'après tous les témoignages, M. Gale n'avait jamais descendu la travée de la cabine. Il s'était seulement rendu aux toilettes et était retourné directement s'asseoir.

» Néanmoins, bien que cela parût impossible, il y avait un moyen par lequel il aurait pu commettre ce crime... comme nous l'a montré le contenu de son attaché-case. »

— Mon attaché-case ? dit Norman Gale, surpris et amusé. Eh bien, je ne me rappelle même plus ce qu'il y avait dedans.

Poirot lui sourit.

— Attendez une minute. Je vais y venir. Je vous explique d'abord ma démarche.

» J'étais donc en présence de quatre personnes susceptibles d'avoir commis le crime, du point de vue des choses possibles : les deux stewards, Clancy et Gale.

» J'ai ensuite considéré l'affaire sous un autre angle, celui du mobile. Si le mobile et la possibilité coïncidaient, je tenais mon assassin ! Hélas ! Je ne trouvais rien de ce genre. Mon ami Japp m'a accusé de compliquer les choses à plaisir. Tout au contraire, j'ai envisagé la question du mobile avec la plus grande simplicité du monde. Qui profitait de la disparition de Giselle ? Sa fille inconnue, évidemment, puisque cette fille inconnue héritait d'une fortune. Il fallait aussi prendre en compte ceux que Giselle tenait en son pouvoir, ou plutôt qu'elle aurait pu tenir en son pouvoir, pour ce que nous savons. Là, il fallait procéder par élimination. De tous les passagers de l'avion, je n'en voyais qu'une indubitablement compromise avec Giselle : lady Horbury.

» Dans son cas, le mobile était clair. Elle avait rendu visite à Giselle la veille du meurtre. Elle était aux abois et elle avait un ami, un jeune acteur. Celui-ci aurait facilement pu personnifier l'Américain qui avait acheté la sarbacane, et soudoyer l'employé de la compagnie Universal pour qu'il oblige Madame Giselle à prendre l'avion de 12 heures.

» Mon problème se divisait en deux. Je ne voyais pas comment lady Horbury avait eu la possibilité de commettre le crime et je ne voyais pas pour quel motif les stewards, M. Clancy ou M. Gale, auraient pu vouloir le commettre.

» Je n'avais pas perdu de vue le problème de la fille inconnue, héritière de Giselle. L'un de mes suspects était-il marié ? Et si oui, avait-il épousé Anne Morisot ? Si son père était anglais, elle avait pu être élevée en Angleterre. J'ai rapidement écarté la femme de Mitchell, un pur produit du Dorset. Davis courtisait une fille dont les parents vivent encore. M. Clancy était célibataire et M. Gale était de toute évidence amoureux fou de Mlle Jane Grey.

» Je dois reconnaître que j'ai enquêté avec beaucoup de soin sur Mlle Grey quand elle m'a appris, au cours d'une conversation, qu'elle avait été élevée dans un orphelinat près de Dublin. Mais j'ai vite reconnu que Mlle Grey n'était pas la fille de Madame Giselle.

» J'ai dressé un tableau des faits : les stewards n'avaient ni gagné ni perdu à la mort de Giselle, sauf que Mitchell souffrait encore du choc. M. Clancy préparait un livre sur le sujet, avec lequel il espérait faire de l'argent. M. Gale perdait rapidement sa clientèle. Rien de très concluant dans tout ça.

» Et pourtant, arrivé là, j'étais convaincu que M. Gale était le coupable. Il y avait la boîte d'allumettes vide et le contenu de son attaché-case. Apparemment, il avait perdu, et non gagné, à la mort de Madame Giselle, mais les apparences peuvent être trompeuses.

» J'ai décidé de cultiver son amitié. Je sais par expérience que personne, au cours d'une conversation, ne peut manquer de se trahir tôt ou tard... Les gens éprouvent tous un besoin irrésistible de parler d'eux-mêmes.

» J'ai essayé de gagner sa confiance. J'ai fait semblant de m'ouvrir à lui, je l'ai même enrôlé à mon service. Je l'ai persuadé de faire chanter lady Horbury. C'est alors qu'il a commis sa première erreur.

» Je lui avais suggéré un vague déguisement. Il est arrivé pour jouer son rôle dans un accoutrement impossible et ridicule ! Cela avait tout d'une farce. Personne n'aurait pu jouer aussi mal qu'il s'apprêtait à le faire. Pour quelle raison ? Parce que la conscience de sa culpabilité lui faisait craindre de paraître trop bon comédien. Mais, une fois son ridicule maquillage rectifié, son talent a éclaté de lui-même. Il a joué son rôle à la perfection et lady Horbury ne l'a pas reconnu. J'ai été convaincu alors qu'il avait pu jouer l'Américain à Paris et tenir son rôle dans le *Prométhée*.

» J'en suis arrivé à être sérieusement inquiet pour Mlle Jane. Ou elle était sa complice, ou elle était entièrement innocente... et dans ce cas, c'était une victime. Elle risquait de se réveiller un matin, mariée à un assassin.

» Voulant éviter un mariage précipité, j'ai emmené Mlle Jane à Paris comme secrétaire.

» C'est pendant que nous étions là-bas que l'héritière inconnue a fait son apparition pour réclamer sa fortune. J'ai été hanté par une ressemblance que je n'arrivais pas à situer. Quand j'y suis arrivé, il était trop tard...

» À première vue, le fait qu'elle se soit trouvée dans l'avion et qu'elle ait menti à ce sujet a paru anéantir toutes mes théories. Nous tenions, sans aucun doute, la coupable.

» Mais si elle était coupable, elle avait un complice : l'homme qui avait acheté la sarbacane et soudoyé Jules Perrot...

» Qui était cet homme ? Se pouvait-il que ce soit son mari ?

» Et puis, tout à coup, la vérité m'est apparue. La vérité, à condition qu'un point soit vérifié.

» Pour que ma solution soit juste, Anne Morisot n'aurait pas dû se trouver dans l'avion.

» J'ai téléphoné à lady Horbury et j'ai eu ma réponse. Sa femme de chambre, Madeleine, avait bien pris cet avion à la suite d'un caprice de dernière minute de sa patronne. »

Il s'interrompt.

— Hum ! fit M. Clancy... J'ai bien peur de ne pas y voir très clair.

— Quand avez-vous cessé de voir en moi le meurtrier ? demanda Norman.

Poirot se retourna vivement vers lui.

— Je n'ai jamais cessé. C'est vous l'assassin... Attendez, je vais tout vous expliquer. Japp et moi, nous avons été très occupés cette semaine. Il est vrai que vous êtes devenu dentiste pour plaire à votre oncle, John Gale. Vous avez pris son nom quand vous vous êtes établi avec lui, mais vous êtes le fils de sa sœur, pas de son frère. Vous vous appelez en réalité Richards. C'est en tant que Richards que vous avez rencontré Anne Morisot, l'hiver dernier, à Nice, où elle avait accompagné sa maîtresse. L'histoire de son enfance, telle qu'elle vous l'a racontée, est vraie, mais la suite a été soigneusement concoctée par vous. Elle connaissait le nom de jeune fille de sa mère. Giselle se trouvait à Monte-Carlo et on l'a montrée du doigt en l'appelant par son véritable nom. Vous avez compris qu'il y avait une énorme fortune à la clef. Votre tempérament de joueur s'est réveillé. C'est Anne Morisot qui vous a mis au courant des rapports de lady Horbury avec Giselle. Le projet de meurtre s'est formé de lui-même dans votre tête. Giselle devait être assassinée de façon à ce que les soupçons retombent sur lady Horbury. Votre plan a mûri et, finalement, a porté ses fruits. Vous avez soudoyé l'employé de la compagnie Universal pour que Giselle voyage dans le même avion que lady Horbury. Comme Anne Morisot vous avait dit qu'elle-même rejoindrait l'Angleterre en train, vous ne vous attendiez pas à la voir dans l'avion. Cela compromettait sérieusement vos plans. Si on apprenait que la fille et héritière de Giselle avait voyagé sur le *Prométhée*, les soupçons se porteraient automatiquement sur elle. Dans votre idée, elle allait pouvoir réclamer son héritage, forte d'un solide alibi, puisqu'elle aurait été dans le train ou sur le bateau à l'heure du crime. Et ensuite, vous l'auriez épousée.

» Anne était très éprise de vous. Mais vous, c'est l'argent que vous convoitiez, pas la fille.

» Une autre complication a surgi. Au Pinet, vous êtes tombé amoureux fou de Mlle Jane Grey. Cette passion vous a poussé à jouer un jeu encore plus dangereux.

» Vous vouliez à la fois l'argent et la fille que vous aimiez. Vous alliez commettre un meurtre pour de l'argent et vous n'étiez pas disposé à renoncer aux fruits de votre crime. Vous avez effrayé Anne Morisot en lui racontant que si elle se faisait connaître trop tôt, on la soupçonnerait certainement du meurtre. À la place, vous lui avez conseillé de prendre quelques jours de congé et vous êtes partis ensemble à Rotterdam, où vous lui avez longuement fait la leçon sur la manière de réclamer son héritage. Elle ne devait pas parler de son emploi de femme de chambre et s'arranger pour qu'il soit bien clair qu'elle était à l'étranger avec son époux au moment du meurtre.

» Malheureusement, le jour où Anne Morisot devait aller à Paris réclamer son héritage coïncida avec mon arrivée là-bas en compagnie de Mlle Grey. Cela ne faisait pas votre affaire. Nous pouvions, Mlle Grey ou moi, reconnaître Madeleine, la femme de chambre de lady Horbury, en Anne Morisot.

» Vous avez essayé de la joindre, mais sans succès. Finalement, vous êtes arrivé à Paris à votre tour pour apprendre qu'elle était déjà partie chez le notaire. En rentrant, elle vous a raconté son entrevue avec moi. Cela devenait dangereux, il fallait agir vite.

» Vous n'aviez jamais eu l'intention de laisser votre nouvelle épouse survivre longtemps à son accession à la fortune. Juste après la cérémonie du mariage, vous aviez rédigé tous les deux un testament, léguant tous vos biens au dernier vivant. Émouvante initiative !

» Vous aviez dans l'idée, j'imagine, d'emprunter un chemin plus tranquille. Vous auriez émigré au Canada, officiellement à cause de la perte de votre clientèle. Là, vous auriez repris votre nom de Richards et votre femme vous aurait rejoint. Néanmoins, je pense qu'il n'aurait pas fallu attendre longtemps pour que Mme Richards meure malencontreusement, laissant sa fortune à un veuf inconsolable. Vous seriez revenu en Angleterre sous le nom de Norman Gale, ayant eu la chance de faire d'heureuses spéculations au Canada. Mais les choses étant ce qu'elles étaient, vous avez décidé de faire vite. »

Poirot s'arrêta. Norman Gale rejeta la tête en arrière et éclata de rire.

— Vous avez le don de savoir ce que les autres projettent de faire ! Vous devriez adopter la profession de M. Clancy ! Je n'ai jamais entendu un tel méli-mélo d'âneries, poursuivit-il en haussant le ton. Vos inventions, monsieur Poirot, ne constituent pas des preuves.

Impavide, Poirot répondit :

— Sans doute. Mais des preuves, j'en ai.

— Vraiment ? ricana Norman. Vous avez sans doute une preuve de la façon dont j'ai tué la vieille Giselle, alors que tous les passagers de l'avion savent que je ne l'ai pas approchée ?

— Je vais vous dire exactement comment vous avez commis ce

crime, dit Poirot. Vous oubliez le contenu de votre attaché-case ? Vous étiez en vacances. Pourquoi emporter une veste de dentiste ? Voilà la question que je me suis posée. Et voici la réponse : parce qu'elle ressemble à s'y méprendre à une veste de steward...

» Voilà ce que vous avez fait. Quand le café a été servi et que les stewards ont disparu dans l'autre cabine, vous êtes allé aux toilettes, vous avez enfilé votre veste, rembourré vos joues de petits rouleaux de coton, vous êtes ressorti, vous avez attrapé en passant une cuillère à café au bar, et vous avez descendu la travée jusqu'à Giselle du pas pressé d'un steward. Vous lui avez planté la fléchette dans le cou, vous avez ouvert la boîte d'allumettes et libéré la guêpe, vous êtes retourné aux toilettes, vous avez changé de veste et vous êtes revenu tranquillement à votre place. Le tout ne vous a pris que quelques minutes.

» Personne ne fait particulièrement attention à un steward. La seule qui aurait pu vous reconnaître, c'était Mlle Jane. Mais vous savez comment sont les femmes ! Dès qu'on les laisse seules, surtout quand elles voyagent en compagnie d'un séduisant jeune homme, elles en profitent pour se regarder dans leur miroir, pour se poudrer le nez et rectifier leur maquillage. »

— Vraiment ! ricana Norman. Quelle intéressante théorie ! Dommage qu'elle soit fausse. Quoi encore ?

— Beaucoup de choses. Comme je vous l'ai dit un homme se trahit toujours dans la conversation. Vous avez eu l'imprudence de mentionner que vous aviez séjourné un temps dans une ferme en Afrique du Sud. Ce que vous ne m'avez pas dit, mais que j'ai découvert, c'est que cette ferme faisait l'élevage des serpents...

Pour la première fois, Norman Gale eut l'air effrayé. Il voulut parler, mais rien ne vint.

— Vous étiez là-bas sous le nom de Richards, poursuivit Poirot. On vous a reconnu sur une photographie. À Rotterdam, grâce à la même photographie, vous avez été identifié comme étant le mari d'Anne Morisot.

Norman Gale essaya à nouveau de parler sans y arriver. Il était métamorphosé. Le beau et vigoureux jeune homme s'était transformé en une créature semblable à un rat, les yeux fuyant et cherchant désespérément une issue...

— La hâte vous a perdu, reprit Poirot. La Supérieure de l'Institut de Marie a précipité les choses en télégraphiant à Anne Morisot. Il aurait paru suspect de ne pas tenir compte de ce télégramme. Vous avez persuadé votre épouse qu'à moins de passer certains faits sous silence, vous pourriez être soupçonnés de meurtre l'un comme l'autre, puisque vous aviez eu la malchance de voyager dans le même avion que la victime. Quand vous l'avez retrouvée et avez appris que j'avais assisté

à son entrevue avec le notaire, vous avez accéléré les choses. Vous aviez peur que je comprenne la vérité en l'interrogeant... et peut-être commençait-elle à vous soupçonner, elle aussi. Vous l'avez poussée à quitter l'hôtel au plus vite et à prendre le train. Vous lui avez administré de force de l'acide prussique et vous avez laissé le flacon entre ses mains.

— Quel tissu de mensonges !...

— Oh, non ! Elle avait des traces de meurtrissure au cou.

— Des foutus mensonges, je vous dis.

— Vous avez même laissé vos empreintes digitales sur la bouteille.

— C'est faux, je portais...

— Ah ! vous portiez des gants... ? Je crois, monsieur, qu'avec ce petit aveu, votre affaire est faite.

— Espèce de sale petit charlatan fouineur... !

Blême de rage, méconnaissable, Gale se rua sur Poirot. Mais Japp fut plus rapide que lui. Il l'agrippa d'une main ferme et déclara tranquillement :

— James Richards, alias Norman Gale, au nom de la loi je vous arrête sous l'inculpation de meurtre avec préméditation. Je vous rappelle que tout ce que vous direz pourra être retenu contre vous.

Un violent frisson secoua Norman. Il avait l'air sur le point de s'évanouir.

Deux policiers en civil, qui attendaient dehors, l'emmenèrent.

Resté seul avec Poirot, le petit M. Clancy poussa un soupir d'extase.

— Monsieur Poirot, déclara-t-il, c'est ce que j'ai connu de plus extraordinaire dans ma vie. Vous avez été sensationnel !

Poirot sourit modestement.

— Non, non, Japp a autant de mérites que moi. Il a accompli des merveilles en découvrant que Gale et Richards ne faisaient qu'un. La police canadienne recherche Richards. Une fille qu'il a connue là-bas était supposée s'être suicidée, mais des faits nouveaux plaident en faveur de l'assassinat.

— C'est terrible, gazouilla M. Clancy.

— C'est un tueur, dit Poirot. Et séduisant. Comme beaucoup d'entre eux.

M. Clancy toussota.

— Pauvre petite Mlle Grey...

— Oui. Comme je le lui ai dit, la vie est parfois terrible. Mais elle a du courage. Elle s'en sortira.

Distraitement, il remit en ordre une pile de magazines que Norman Gale avait dérangée dans son accès de fureur.

Quelque chose retint son attention. Une photo de Venetia Kerr lors d'un concours hippique « parlant avec lord Horbury et un de ses amis ».

Il la tendit à M. Clancy.

— Regardez. D'ici un an, on annoncera qu'« un mariage aura lieu bientôt entre lord Horbury et l'honorable Venetia Kerr ». Et savez-vous qui aura arrangé ce mariage ? Hercule Poirot ! Et j'ai aussi arrangé un autre mariage...

— Lady Horbury et M. Barraclough ?

— Ah, non ! Celui-là ne m'intéresse pas du tout. Non, dit-il en se penchant vers son interlocuteur. Non. Je fais allusion au mariage de M. Jean Dupont avec Mlle Jane Grey. Vous verrez.

Un mois avait passé quand Jane vint voir Poirot.

— Je devrais vous détester, monsieur Poirot.

Son visage délicat était pâle et elle avait les yeux cernés.

— Laissez-moi un peu si vous voulez, répondit gentiment Poirot. Mais je pense que vous êtes de celles qui préférez voir la réalité en face plutôt que de se bercer d'un bonheur illusoire. De toute façon, ce bonheur n'aurait sans doute pas duré longtemps. Se débarrasser des femmes, c'est une manie qui ne fait que croître et embellir.

— Il était si séduisant ! remarqua Jane, qui ajouta : je ne tomberai plus jamais amoureuse.

— Bien sûr, approuva Poirot. Vous en avez fini avec cet aspect de la vie.

Jane hocha la tête.

— Ce que je dois faire à présent, c'est trouver un travail. Quelque chose d'intéressant, dans lequel je pourrai me noyer.

Poirot se balança sur sa chaise en regardant le plafond.

— Vous devriez aller en Perse avec les Dupont. Voilà un travail intéressant !

— Mais... je croyais que ce n'était qu'un prétexte de votre part ?

Poirot secoua la tête.

— Au contraire... L'archéologie et les poteries préhistoriques me passionnent tellement, maintenant, que j'ai envoyé la donation que j'avais promise. J'ai appris ce matin qu'ils espéraient bien vous voir participer à leur prochaine expédition. Savez-vous dessiner ?

— Oui, j'étais plutôt bonne à l'école.

— Parfait. Je suis sûr que vous passerez un excellent séjour.

— Est-ce qu'ils veulent vraiment de moi ?

— Ils y comptent bien.

— Ce serait merveilleux ! M'en aller tout de suite...

Son visage reprit un peu de couleur.

— Monsieur Poirot, dit-elle en le regardant d'un air soupçonneux. Vous n'êtes pas... vous n'êtes pas juste gentil avec moi, par hasard ?

— Gentil ? s'écria Poirot avec horreur. Je peux vous assurer, mademoiselle, qu'en matière d'argent, je suis purement et simplement

un homme d'affaires.

Il avait l'air si offensé que Jane lui demanda aussitôt pardon.

— Je pense que je ferais bien d'aller au musée regarder quelques poteries préhistoriques, dit-elle.

— C'est une excellente idée.

À la porte, Jane s'arrêta net et revint sur ses pas.

— Vous n'avez peut-être pas été gentil dans ce sens-là, mais vous l'avez quand même été avec moi.

Elle déposa un baiser sur son crâne et sortit.

— Ça, c'est très gentil ! dit Hercule Poirot.

POSTFACE

S'il est une forme de roman policier qu'Agatha Christie a toujours affectionnée et qui lui a parfaitement réussi, c'est bien celle où le crime est commis dans un endroit isolé du reste du monde : une île, un train, un petit village refermé sur lui-même. La Mort dans les nuages appartient à cette catégorie : l'assassinat y est commis dans la cabine d'un avion, le Prométhée, effectuant la liaison Le Bourget-Croydon, ou, si l'on préfère, Paris-Londres.

Dans son Autobiographie¹, Agatha Christie raconte que lors de ses études à Paris, on l'emmena avec ses camarades au bois de Boulogne, assister à une tentative de décollage de l'aviateur Santos-Dumont. Quoique l'appareil se soit écrasé au bout de quelques mètres de vol, elle mentionne qu'elles avaient toutes été très impressionnées.

Rien de comparable pourtant à l'émotion qu'elle ressentit le 10 mai 1911 : « Je vécus une expérience fantastique : je montai dans un aéroplane. »

De ce baptême de l'air audacieux – comme elle le souligne, il s'en écrasait encore tous les jours – et coûteux – cinq livres pour cinq minutes de vol –, Agatha Christie garda un souvenir émerveillé : « Cinq minutes d'extase », qui transparaît dans son évocation, écrite bien des décennies plus tard.

En 1930, elle connut quelques déboires en utilisant les services d'une des premières lignes aériennes, l'Impérial Airways (transformée en « Universal Airlines » dans le roman), et, sans doute, un appareil du type HP 42 (Hannibal biplace) du même genre que celui qu'elle décrit sans le nommer dans son livre.

On le voit, Agatha Christie avait suffisamment d'accointances avec l'aviation – sans compter un mari aviateur – pour que l'idée d'un crime commis lors d'un voyage en aéroplane puisse naître dans son esprit et pour la développer de façon satisfaisante.

Au fil du roman, Hercule Poirot retrouve quelques vieilles connaissances : l'inspecteur Japp de Scotland Yard ou Giraud de la Sûreté nationale, son infatué adversaire du Crime du golf¹. Et comme l'intrigue se situe à cheval entre la France et l'Angleterre, il renoue avec le chef de la police française, M. Gilles, qu'il avait déjà rencontré.

Agatha Christie pouvait-elle se douter qu'à peu près à la même époque (1933-1934), un écrivain français, Jacques Decrest, commençait à mettre en scène un commissaire de police appelé à une belle carrière : le

commissaire Gilles ?

Dans la liste des passagers de l'avion – donc les suspects – elle a inclus des personnages dotés de professions pour lesquelles elle avait une nette prédilection.

Tout d'abord, deux archéologues français, les Dupont père et fils, croqués avec beaucoup de vivacité et de vérité. C'est dans la bouche du second qu'elle place l'anecdote d'un Anglais abandonnant sa femme malade en pays étranger pour aller remplir son devoir. Il faudra attendre 1977 et la parution de l'Autobiographie pour que le lecteur découvre que l'histoire est arrivée au couple Mallowan lors de son voyage de nocces, et qu'elle apparaisse ainsi comme une private joke vengeresse...

Ensuite, un auteur de romans policiers un tantinet caricatural, Daniel Clancy, créateur du privé Wilbraham Rice et auteur de L'Énigme du pétale écarlate qui, par son goût des intrigues sensationnelles, fait contrepoint à celle concoctée par Agatha Christie. Toutefois, il est une phrase qu'elle met dans sa bouche qui pourrait aussi bien passer pour son credo d'écrivain : « Après tout, on ne demande pas à un roman policier d'imiter la vie. Regardez les faits divers, c'est ennuyeux comme la pluie. »

1. Agatha Christie, Une autobiographie, Éditions du Masque, 2006 ; Le Livre de poche, 2007.

1. Agatha Christie, Le Crime du golf, Éditions du Masque, 2014 (traduction révisée).

1936
Meurtre en Mésopotamie

—

Traduction révisée
de Robert Nobret

Titre de l'édition originale :
Murder in Mesopotamia
publiée par HarperCollinsPublishers

Copyright © 1936 Agatha Christie Limited.
All rights reserved.

© 2012, Éditions du Masque, département des Éditions Jean-Claude Lattès,
pour la traduction française.

Tous droits réservés

*À mes nombreux amis archéologues
d'Irak et de Syrie.*

AVANT-PROPOS

PAR GILES REILLY, MÉDECIN

Les événements relatés dans ces pages ont eu lieu voici environ quatre ans. Les circonstances exigent, selon moi, qu'un compte rendu objectif en soit aujourd'hui livré au grand public. Les rumeurs les plus extravagantes ont porté à croire, entre autres absurdités, que des preuves importantes avaient été escamotées. La presse américaine, en particulier, s'est fait largement l'écho de ces inventions.

Pour des raisons évidentes, il était souhaitable que ce récit ne fût pas rédigé par un membre de la mission, susceptible d'être taxé de partialité.

Mlle Amy Leatheran me paraissait toute désignée pour cette tâche, aussi lui suggérai-je de l'assumer. Dotée d'une rare conscience professionnelle, elle n'avait aucun lien antérieur avec la mission en Irak de l'université de Pittstown et serait exempte de parti pris. Elle s'était en outre révélée un témoin oculaire attentif et avisé.

La convaincre ne fut pas une mince affaire, ce fut même une des plus rudes corvées de ma carrière, et, son devoir accompli, Mlle Leatheran manifesta une réticence étrange à me laisser lire le manuscrit. Je devais bientôt découvrir que sa gêne s'expliquait en partie par les remarques sévères qu'elle se permettait sur ma fille Sheila. Je réglai la question en lui assurant que, les enfants ne se privant pas, de nos jours, de critiquer allègrement leurs parents dans les colonnes des journaux, lesdits parents ne pouvaient que se réjouir de voir leur progéniture à son tour sur la sellette ! Mlle Leatheran émettait également les plus grandes réserves quant à la qualité de sa prose et escomptait que je « corrigerais la grammaire et tout ce fourbi ». Je me suis, bien au contraire, refusé à modifier le moindre mot. Le style de Mlle Leatheran est, à mon humble avis, hardi, personnel et d'une grande justesse de ton. Sa façon d'appeler Hercule Poirot « Poirot » dans un paragraphe et de lui donner du « monsieur » dans le suivant me paraît une variation intéressante et suggestive. Tantôt elle « se rappelle les bonnes manières », comme on dit – et Dieu sait combien les infirmières anglaises sont pointilleuses sur ce chapitre –, tantôt elle s'oublie jusqu'à planter là coiffe et manchettes et à raconter la suite des événements « avec ses tripes ».

Pour ma part – et aidé en cela par une lettre que m'avait

obligeamment remise une amie de Mlle Leatheran –, je me suis borné à rédiger un chapitre d'introduction, une sorte de frontispice censé esquisser à grands traits le portrait de la narratrice.

FRONTISPICE

Dans le hall du Tigris Palace Hotel, à Bagdad, une infirmière terminait une lettre. Sa plume courait avec entrain sur le papier.

Voilà, ma chère, c'est tout ce que j'avais à te raconter. Je suis ravie d'avoir vu du pays – mais, pour moi, l'Angleterre, il n'y a que ça de vrai. La saleté et la pagaille de Bagdad sont inimaginables – et cela n'a rien de romantique, comme on pourrait le croire quand on lit Les Mille et Une Nuits ! D'accord, du côté du fleuve, c'est assez joli, mais la ville elle-même est affreuse et on n'y trouve pas une boutique digne de ce nom. Le major Kefsey m'a escortée au bazar – qu'il soit pittoresque, on ne peut pas dire le contraire ! Mais ce n'est que camelote et compagnie, martèlements d'étameurs à vous donner la migraine et ustensiles dont je ne me servirais pour rien au monde à moins de savoir qui les a nettoyés. On ne se méfie jamais assez du vert-de-gris, pour les casseroles en cuivre.

Je t'écrirai pour te dire s'il y a du nouveau à propos de la place dont m'a parlé le Dr Reilly. Il m'a dit que l'Américain en question était en ce moment à Bagdad et qu'il risquait de passer me voir cet après-midi. Il s'agirait de s'occuper de son épouse – elle a des « lubies », d'après le Dr Reilly. Il ne m'en a pas raconté plus, mais tu sais comme moi ce qu'on entend généralement par là (j'espère que ça ne va pas jusqu'au delirium tremens !). Le Dr Reilly est resté bouche cousue, mais il a eu un regard, si tu vois ce que je veux dire. Son Pr Leidner est archéologue et dirige des fouilles sur un tumulus, quelque part dans le désert, pour le compte de Dieu sait quel musée américain.

Cette fois, ma chère, je te quitte. Ce que tu m'as raconté sur le petit Stubbins m'a fait mourir de rire ! Comment a bien pu réagir la surveillante ?

C'est tout pour aujourd'hui.

*Bien à toi,
Amy Leatheran*

Glissant la lettre dans une enveloppe, elle l'adressa à Mlle Carshaw, St Christopher Hospital, Londres.

Elle revissait le capuchon de son stylo quand un des grooms indigènes de l'hôtel s'approcha d'elle :

— Il y a monsieur demander vous voir. Le Pr Leidner.

Mlle Leatheran se retourna. Elle vit un homme de taille moyenne, aux épaules légèrement tombantes, à la barbe châtain et au regard doux et las.

De son côté, le Pr Leidner vit une femme dans les 35 ans au port énergique, au visage avenant, aux yeux bleus un peu globuleux et aux cheveux d'un brun soyeux. Elle lui parut le type même de l'infirmière appelée à s'occuper d'un cas de névrose : enjouée, solide, avisée et les pieds sur terre.

Mlle Leatheran, se dit-il, ferait l'affaire.

JE ME PRÉSENTE : AMY LEATHERAN

Je ne prétends pas être écrivain et connaître quoi que ce soit à la rédaction. Je ne fais ça que parce que le Dr Reilly me l'a demandé – et allez savoir pourquoi, quand le Dr Reilly vous demande quelque chose, on n'a pas envie de refuser.

— Mais, voyons, docteur, ai-je protesté, je ne suis pas littéraire – pas littéraire pour deux sous.

— C'est idiot ! a-t-il répliqué. Traitez cela comme un dossier médical si ça vous chante.

C'est évidemment une façon de voir les choses.

Le Dr Reilly n'en est pas resté là. Il a ajouté qu'un compte rendu honnête et sans fioriture de l'affaire de Tell Yarimjah devenait indispensable.

— Si c'est un des protagonistes qui le rédige, ça ne convaincra personne. On criera à la manipulation.

Évidemment, c'était vrai. Moi, je n'avais pas été dans le coup, comme dit l'autre, mais j'avais été mêlée de près à l'affaire.

— Pourquoi vous ne l'écrivez pas vous-même, docteur ?

— Je n'étais pas sur place ; vous, si. Et puis, ma fille ne me laisserait pas faire, a-t-il soupiré.

Si ce n'est pas malheureux de le voir filer doux devant cette chipie ! J'étais sur le point de le lui dire quand j'ai vu la petite étincelle dans ses yeux... C'était ça le pire, avec le Dr Reilly : on ne savait jamais s'il plaisantait ou pas. Il usait toujours du même ton un peu geignard mais, une fois sur deux, il y avait la petite étincelle dans ses yeux.

— Ma foi, ai-je dit mollement. Je pourrai peut-être y arriver.

— Ça va de soi.

— Seulement, je ne vois pas bien comment m'y prendre.

— Les précurseurs ne manquent pas. Commencez par le commencement, allez jusqu'à la fin et le tour est joué.

— Je ne sais même pas très bien où et quand cette histoire a commencé...

— Croyez-moi, mademoiselle, la difficulté de commencer n'est rien à côté de celle de savoir s'arrêter. C'est du moins là que le bât blesse

chaque fois que je me lance dans un discours. Il faut toujours que quelqu'un me tire par les basques pour me forcer à me rasseoir.

— Oh ! vous plaisantez, docteur.

— Je n'ai jamais été plus sérieux. Eh bien, qu'est-ce que vous décidez ?

Il y avait encore autre chose qui me tracassait. Après avoir hésité un moment, je me suis décidée :

— Vous comprenez, docteur, j'ai peur de me laisser aller parfois à... à dire ce que je pense de certaines personnes.

— Mais bon sang, ma pauvre fille ! Plus vous direz le fond de votre pensée, mieux ça vaudra ! Dans cette histoire, il s'agit d'êtres humains, pas de pantins ! Donnez votre opinion, prenez parti, montrez-vous rosse à l'occasion, soyez tout ce que vous voudrez ! Racontez les choses à votre manière. Il sera toujours temps de supprimer les passages diffamatoires après coup ! Allez-y. Vous êtes une femme de bon sens, vous donnerez de l'affaire un compte rendu qui se tiendra.

Que répondre à ça ? J'ai promis de faire de mon mieux.

Me voici donc à la tâche. Mais, comme je l'ai dit au docteur, ce n'est pas commode de savoir par quel bout commencer.

Je devrais peut-être dire un petit mot sur mon compte. J'ai 32 ans, et je m'appelle Amy Leatheran. J'ai appris mon métier au St Christopher, ensuite j'ai passé deux ans en maternité. J'ai acquis par la suite une bonne expérience d'infirmière à domicile avant d'exercer quatre ans à la clinique de Mlle Bendix, Devonshire Place. Mon voyage en Irak, je l'ai fait avec une de mes clientes : Mme Kelsey. Je m'étais occupée d'elle à la naissance de son bébé. Elle devait partir pour Bagdad avec son mari et avait déjà engagé sur place une nourrice qui avait travaillé là-bas quelques années chez des gens qu'elle connaissait. Leurs enfants rentrant en Angleterre pour leur scolarité, la nourrice avait accepté de passer au service de Mme Kelsey après leur départ. Mme Kelsey était de santé fragile, et elle s'inquiétait à la perspective du voyage avec un nourrisson, aussi le major Kelsey avait-il pris ses dispositions pour que je les accompagne et que je m'occupe d'elle et du bébé. Mon retour me serait payé à moins que je ne trouve, pendant le voyage, quelqu'un qui réclame mes services.

Que dire des Kelsey ? Le bébé était un amour et Mme Kelsey facile comme tout malgré sa propension à se ronger les sangs. La traversée me plut beaucoup. C'était mon premier long voyage en mer.

Le Dr Reilly était à bord. Cheveux noirs et visage allongé, il passait son temps à débiter des plaisanteries d'une voix d'outre-tombe. Je crois qu'il éprouvait un malin plaisir à me faire marcher et qu'il sortait des énormités pour voir si je les prendrais pour argent comptant. Il était médecin à Hassanieh, village perdu situé à une journée et demie de Bagdad.

Cela faisait une semaine que j'étais à Bagdad quand il me tomba dessus et me demanda à quelle date je quittais les Kelsey. C'était drôle qu'il me pose cette question parce qu'en fait les Wright – ces gens que connaissaient les Kelsey – rentraient en Angleterre plus tôt que prévu et que leur nourrice était par conséquent disponible tout de suite.

Il était au courant du changement de programme des Wright et c'était justement pour ça qu'il avait cherché à me voir.

— En fait, mademoiselle, j'ai peut-être un travail à vous proposer.

— Une malade ?

Il eut une moue, comme pour nuancer l'épithète :

— Malade n'est pas le mot. Mettons que la dame a... appelons ça des lubies.

— Oh ! laissai-je échapper.

(Tout le monde sait ce qui se cache d'ordinaire sous ces mots : alcool ou drogue !)

Il se montra très discret et ne s'étendit pas.

— Oui, se contenta-t-il de dire. Il s'agit d'une Mme Leidner. Le mari est américain – américano-suédois, pour être précis. Il est à la tête d'un important chantier de fouilles.

Et il m'expliqua comment cette mission américaine explorait le site d'une vaste cité assyrienne, dans le genre de Ninive. Le camp de base de la mission n'était guère éloigné d'Hassanieh mais néanmoins isolé, et le Pr Leidner se faisait depuis quelque temps du souci pour la santé de sa femme.

— Il ne s'est pas montré très explicite, mais il semblerait qu'elle soit en proie à des accès de terreurs nerveuses à répétition.

— Est-ce qu'elle est seule du matin au soir avec les indigènes ?

— Oh, non ! Ils sont tout un groupe, sept ou huit. Et ça m'étonnerait qu'elle soit jamais seule. Mais elle a quand même réussi à s'abîmer les nerfs. Leidner croule sous les responsabilités, mais il est fou de sa femme et s'inquiète de la voir dans cet état-là. Il serait soulagé qu'une personne de bon sens et médicalement qualifiée la surveille.

— Et qu'est-ce que Mme Leidner elle-même pense de ça ?

— Mme Leidner est une créature absolument exquise, répondit le Dr Reilly, sérieux comme un pape. Elle change d'avis comme de chemise. Mais au fond, l'idée ne lui déplaît pas. C'est une femme étrange, ajouta-t-il. Elle a de la tendresse à revendre, mais je la soupçonne aussi d'être une fieffée menteuse. Leidner semble néanmoins convaincu que ses angoisses sont bien réelles.

— Et elle, qu'est-ce qu'elle vous a dit, docteur ?

— Oh, je ne l'ai pas eue en consultation ! De toute façon, et pour un tas de raisons, je n'ai pas l'heur de lui plaire. C'est Leidner qui est venu me parler de son idée. Eh bien, mademoiselle, qu'en dites-vous ?

Le chantier est prolongé de deux mois : ça vous donnerait l'occasion de connaître un peu le pays avant de rentrer chez vous. Et des fouilles, ça ne manque pas d'intérêt.

Hésitante, je restai un moment à tourner et retourner la proposition dans ma tête.

— Après tout, finis-je par répondre, je vais me laisser tenter.

— Formidable ! s'exclama le Dr Reilly en se levant. Leidner est justement à Bagdad. Je vais lui dire de passer vous voir pour arranger ça.

Le Pr Leidner vint me rendre visite à l'hôtel l'après-midi même. C'était un homme entre deux âges, assez nerveux et peu sûr de lui. Ses manières aimables ne cachaient pas son désarroi.

Il semblait très attaché à sa femme, mais se montrait on ne peut plus évasif quant à ce qui n'allait pas chez elle.

— Voyez-vous, me dit-il en tirillant sa barbe d'un air indécis – tic qui finirait par me devenir familier –, ma femme est dans un état de nerfs épouvantable. Je... je me fais beaucoup de mauvais sang pour elle.

— Physiquement, ça va ?

— Oui... oh, oui, je crois. Non, je n'ai pas l'impression que quelque chose cloche sur le plan physique. Mais elle... enfin... elle s'imaginer des choses.

— Quel genre de choses ?

Il se déroba à ma question, préférant murmurer vaguement :

— Elle se fait des montagnes d'un rien... Je ne vois rigoureusement aucun fondement à ses peurs.

— Quel type de peurs, professeur Leidner ?

— Des terreurs d'origine nerveuse, c'est tout, fit-il, toujours évasif.

Dix contre un qu'elle se drogue, me dis-je en moi-même. Et il n'y voit que du feu ! Un grand classique ! Et après ça, le mari se demande pourquoi sa femme est aussi irritable et tellement lunatique.

Je lui demandai si Mme Leidner approuvait ma venue.

Son visage s'éclaira :

— Oui. Ça m'a d'ailleurs étonné. Très agréablement étonné. Elle m'a dit que c'était une très bonne idée. Et qu'elle se sentirait beaucoup plus en sécurité.

Cette expression insolite me frappa. *Plus en sécurité*. Drôle d'expression. J'en vins à me demander si Mme Leidner n'était pas un peu folle.

Il enchaîna avec un enthousiasme assez puéril :

— Je suis sûr que vous vous entendrez à merveille. C'est vraiment une femme adorable. (Il eut un sourire désarmant.) Elle vous imagine déjà comme son réconfort. Et j'ai moi-même eu cette impression dès que je vous ai vue. Vous respirez, si je puis me permettre, la santé et le

bon sens. Vous êtes pour Louise la personne rêvée.

— On peut toujours essayer, professeur, dis-je gaiement. Je suis sûre que je saurai être utile à votre femme. Peut-être a-t-elle peur des autochtones et des gens de couleur, non ?

— Absolument pas ! s'écria-t-il en secouant la tête et en trouvant apparemment l'idée saugrenue. Ma femme aime beaucoup les Arabes ; elle apprécie leur naturel et leur sens de l'humour. Ce n'est que sa seconde saison ici – nous sommes mariés depuis deux ans à peine –, mais elle se débrouille déjà très bien en arabe.

Je gardai le silence un instant, puis revins à la charge :

— Professeur Leidner, vous ne pouvez pas m'expliquer de quoi votre femme a peur au juste ?

Il hésita.

— J'espère... je crois..., déclara-t-il lentement, qu'elle vous dira ça elle-même.

Ce fut tout ce que je pus en tirer.

COMMÉRAGES

Il avait été convenu que je me rendrais à Tell Yarimjah la semaine suivante.

Mme Kelsey emménageait dans sa maison d'Alwiyah, et c'est avec plaisir que je la déchargeai un peu de sa tâche.

À cette occasion, j'eus droit à deux ou trois allusions à l'expédition Leidner. C'est ainsi qu'un jeune commandant, ami de Mme Leidner, s'exclama, l'air ébahi :

— Mona Louisa ? Elle n'en manque pas une ! (Il se tourna vers moi :) C'est le surnom qu'on a donné à Louise Leidner, mademoiselle. Personne ne l'appelle plus autrement que Mona Louisa.

— Elle est si fascinante que ça ? demandai-je.

— On ne fait que se rallier à son avis sur la question. *Elle* s'estime fascinante.

— Ne soyez pas mauvaise langue, John, intervint Mme Kelsey. Vous savez parfaitement que Louise n'est pas la seule à en être persuadée ! Elle a fait tourner la tête à plus d'un.

— Peut-être que vous êtes dans le vrai. Elle n'est plus de première jeunesse, mais elle ne manque pas de chien.

— Elle vous a ébloui comme tous les autres, ajouta Mme Kelsey en riant.

Le commandant rougit et avoua, la mine penaude :

— C'est qu'elle sait y faire ! Quant à Leidner, il vénère la poussière sous ses pas ; et tous les membres de la mission sont instamment priés d'en faire autant.

— Combien sont-ils ? demandai-je.

— On y rencontre de tout, et de toutes les nationalités, m'expliqua le commandant, affable. Un architecte anglais, un missionnaire français – c'est lui qui déchiffre les inscriptions, les tablettes et tout ce qui s'ensuit. Et puis, il y a Mlle Johnson. Elle est anglaise, elle aussi – c'est le factotum maison. Plus un petit rondouillard qui fait les photos. Américain, lui. Et les Mercado. Dieu sait d'où ils sortent, ces deux-là, des métèques quelconques ! Elle, elle est très jeune – style Gorgone – et qu'est-ce qu'elle peut détester Mona Louisa ! On trouve encore deux

jeunes – et on a fait le tour. Il y en a vraiment pour tous les goûts, mais dans l'ensemble ils sont plutôt sympathiques ; pas vrai, Pennyman ?

— Oui, oui... c'est exact, très sympathiques. Pris séparément, s'entend. Évidemment, Mercado est un drôle d'énergumène...

— Il a une barbe tout ce qu'il y a de bizarre, glissa Mme Kelsey. Et puis, c'est une vraie chiffre molle.

— Les jeunes sont charmants tous les deux, poursuit le major Pennyman sans relever l'interruption. L'Américain n'est pas bavard et le petit Anglais l'est un peu trop. Curieux, d'habitude c'est le contraire. Leidner lui-même est un type exquis. Simple et sans prétention. Oui, pris séparément, ce sont tous des gens charmants. Je peux me tromper, mais, la dernière fois que je les ai vus, j'ai eu la curieuse impression que quelque chose ne tournait pas rond. Difficile de dire quoi au juste... Personne n'avait l'air dans son assiette. L'atmosphère était du genre électrique. Ils se passaient tous un peu trop la pommade, si vous voyez ce que je veux dire.

— Lorsque les gens vivent les uns sur les autres, cela finit par leur taper sur les nerfs, fis-je, rougissant un peu car je n'aime guère imposer mes vues. C'est ce que m'a appris mon expérience à l'hôpital.

— C'est juste, acquiesça le major Kelsey, mais le chantier redémarre à peine ; il est trop tôt pour que ce genre d'exaspération ait déjà gagné.

— Une mission de ce genre, c'est un condensé de notre civilisation, déclara le major Pennyman. Ça comporte ses clans, ses jalousies et ses rivalités.

— Je me suis laissé dire que, cette année, les nouvelles recrues ne manquaient pas, hasarda le major Kelsey, histoire de dire quelque chose.

— Voyons voir, récapitula le commandant qui les énuméra sur ses doigts. Le jeune Coleman est un bleu, Reiter aussi. Emmott, lui, était sur le terrain l'année dernière, tout comme les Mercado. Le père Lavigny est une nouvelle recrue. Il remplace le Pr Byrd, souffrant, qui n'a pas pu faire le voyage cette année. Carey est un vieux de la vieille. Il est à pied d'œuvre depuis le début, voilà cinq ans. Et Mlle Johnson est presque aussi ancienne que lui dans la mission.

— Moi qui avais toujours pensé qu'ils s'entendaient à merveille, à Tell Yarimjah ! reprit le major Kelsey. On aurait juré une famille heureuse, ce qui est assez étonnant quand on connaît le genre humain. Vous n'êtes pas de mon avis, mademoiselle Leatheran ?

— Ce n'est pas moi qui irai vous contredire, fis-je. Quand je pense aux prises de bec auxquelles j'ai assisté à l'hôpital ! Et les trois quarts du temps pour des brouilles !

— On a tendance à prendre la mouche pour un rien, quand on vit

en vase clos, renchérit le major Pennyman. N'empêche, j'ai l'impression qu'il y a autre chose, dans cette histoire. Leidner est un type si calme, si réservé, si plein de tact... Il a toujours su faire régner l'harmonie parmi les membres de sa mission. Pourtant, j'ai bel et bien senti une tension dans l'air, l'autre jour.

Mme Kelsey éclata de rire :

— Et vous n'en voyez pas la cause ? Elle crève pourtant les yeux !

— Que voulez-vous dire ?

— Mme Leidner, bien sûr !

— Voyons, Mary, protesta son époux, c'est une femme charmante, qui n'a rien d'une querelleuse.

— Je n'ai jamais dit qu'elle était querelleuse. J'ai dit qu'elle *provoquait* les querelles !

— Comment ça ? Et pourquoi diable ?

— Pourquoi ? Parce qu'elle s'ennuie. Elle n'est pas archéologue, elle s'est contentée d'en épouser un. Et elle se retrouve coincée loin de tout ce qui serait susceptible de la distraire. Du coup, elle crée son propre spectacle. Elle s'amuse à semer la zizanie.

— Mary, vous dites n'importe quoi. Tout ça est le fruit de votre imagination.

— Bien sûr que c'est le fruit de mon imagination ! Mais vous verrez que je ne suis pas loin du compte. Ce n'est pas pour rien que Mona Louisa ressemble à Mona Lisa ! Elle ne pense pas à mal, mais elle se frotte quand même les mains en guettant le résultat.

— Jamais elle n'irait tromper Leidner.

— Je n'ai pas non plus parlé d'histoires sordides. Mais cette femme est une allumeuse, c'est tout.

— Ah, les bons sentiments que les femmes éprouvent pour leurs congénères ! fit le major Kelsey.

— Évidemment. Chipies et compagnie, voilà ce que ricanent les hommes. Mais ce qu'il y a de sûr, c'est que nous nous trompons rarement sur le compte de nos meilleures amies.

— Tout de même, dit le major Pennyman, songeur, à supposer que les peu charitables conjectures de Mme Kelsey soient fondées, elles ne suffiraient pas à expliquer l'étrange malaise que j'ai ressenti : comme si un orage risquait d'éclater à tout bout de champ.

— N'effrayez pas notre infirmière, intervint Mme Kelsey. Elle va là-bas dans trois jours et vous pourriez la faire changer d'avis.

— Ce n'est pas avec ça que vous allez m'impressionner ! rétorquai-je en riant.

Quand même, je réfléchis un bon moment à tout ce qui venait de se dire. L'emploi étrange de l'expression « plus en sécurité », par le Pr Leidner, me revint en mémoire. Les peurs secrètes de sa femme – avouées ou inavouées – se répercutaient-elles sur le reste de la

mission ? Ou bien était-ce la tension générale – ou sa cause inconnue – qui réagissait sur ses nerfs à elle ?

J'allai chercher dans le dictionnaire le mot allumeuse utilisé par Mme Kelsey mais n'en compris toujours pas le sens.

« Ma foi, me dis-je à part moi, on verra bien. »

J'ARRIVE À HASSANIEH

Trois jours après, je quittai Bagdad.

J'étais triste d'abandonner Mme Kelsey et le bébé – un amour qui profitait à vue d'œil et gagnait ses centimètres toutes les semaines. Le major m'accompagna à la gare et agita sa casquette. Le lendemain matin, je serais à Kirkuk, où on devait venir me chercher.

Je dormis mal – je dors toujours mal en train – et fis de mauvais rêves. Mais en regardant par la vitre au petit matin, je vis que la journée serait belle et me mis à m'intéresser aux gens que j'allais rencontrer.

Comme je faisais le pied de grue sur le quai en regardant autour de moi, un jeune homme vint à ma rencontre. Il avait le visage rose et poupin et paraissait sortir tout droit d'un roman de P. G. Wodehouse.

— Bonjour, bonjour, bonjour ! lança-t-il. Vous êtes mademoiselle Leatheran ? Oui, ça ne peut être que vous... ça saute aux yeux. Ha, ha ! Je m'appelle Coleman. C'est le Pr Leidner qui m'envoie. Vous vous sentez comment ? Atroce, le voyage, non ? Je les connais, ces trains ! Enfin, vous voilà arrivée. Vous avez pris un petit déjeuner ? Ce sont vos bagages ? Pas grand-chose, hein ? Mme Leidner promène une malle et quatre valises – sans parler d'un carton à chapeaux, d'un oreiller spécial, de ceci, de cela et de tout ce qui s'ensuit. Est-ce que je parle trop ? Suivez-moi jusqu'à la guimbarde.

Devant la gare stationnait ce que j'entendis plus tard baptiser une « familiale ». Ça tenait de la fourgonnette, du char à bancs et un tout petit peu de la voiture. M. Coleman m'aida à monter et me conseilla la place à côté du chauffeur pour être moins secouée.

Secouée ! Étonnant que le tout ne tombe pas en pièces, oui ! Et rien qui ressemble à une route ; juste une espèce de piste faite de creux et de bosses. Parlons-en, des splendeurs de l'Orient ! Rien qu'au souvenir de notre merveilleux réseau routier anglais, j'en avais le mal du pays.

M. Coleman n'arrêtait pas de se pencher de son siège, derrière moi, pour me brailler des informations aux oreilles.

— La piste est en drôlement bon état ! vociféra-t-il comme nous venions tout juste de nous cogner le crâne au plafond.

Et selon toute apparence, il parlait sérieusement.

— Excellent pour la santé... ça vous requinque le foie ! fit-il. Une infirmière doit savoir ça.

— À quoi bon stimuler le foie, si c'est pour se fracturer le crâne ? grommelai-je.

— Vous devriez voir ce que ça donne après une averse ! Sensationnelles, les embardées ! À tous les coups, on va dans le décor.

Je jugeai inutile de relever.

Bientôt, il nous fallut traverser le fleuve, ce que nous fîmes à bord du bac le plus délabré qu'on puisse imaginer. Un vrai miracle que nous soyons arrivés de l'autre côté, mais tout le monde avait l'air de trouver ça normal.

Il nous fallut environ quatre heures pour atteindre Hassanieh qui, à ma surprise, était une ville assez importante. Assez jolie aussi, avant qu'on ne traverse le fleuve : toute blanche, assez féerique avec ses minarets. Une fois passé le pont, il y avait de quoi déchanter. Cette odeur, ce délabrement, cette pagaille, cette crasse, partout !

M. Coleman m'emmena chez le Dr Reilly qui, paraît-il, m'attendait pour le déjeuner.

Le docteur se montra aussi charmant que d'habitude, et sa maison était charmante elle aussi, avec une salle de bains qui brillait comme un sou neuf. Je pris un bon bain et, le temps de réendosser mon uniforme et de redescendre, je me sentis redevenir moi-même.

Le déjeuner était prêt et nous passâmes à table tandis que le Dr Reilly s'excusait pour sa fille, qui d'après lui était toujours en retard. Nous finissions des œufs en sauce délicieux quand elle fit son entrée.

— Je vous présente ma fille Sheila, me dit le docteur.

Elle me serra la main, espérant que j'avais fait bon voyage, lança son chapeau sur une chaise, adressa un petit signe de tête à M. Coleman et s'assit.

— Quoi de neuf, Bill ? fit-elle.

Il se mit à lui parler d'une vague soirée qui devait avoir lieu au club, et j'en profitai pour la jauger.

Je ne peux pas dire que je fus séduite. Un peu trop sans-gêne à mon goût. Désinvolte, mais jolie. Brune aux yeux bleus, teint pâle et inévitable rouge à lèvres. Son ton cavalier, sarcastique, m'agaça. J'avais eu sous mes ordres une stagiaire dans son genre, une fille qui se débrouillait bien, certes, mais dont les manières m'avaient toujours hérisnée.

J'avais l'impression très nette que M. Coleman en pinçait pour elle. Il bafouillait et sa conversation était devenue encore plus stupide qu'avant, si c'était possible ! On aurait dit un gros chien pataud en train de remuer la queue histoire d'être aimable.

Après le déjeuner, le Dr Reilly partit pour l'hôpital, M. Coleman

s'en fut faire des courses en ville et Mlle Reilly me demanda si je voulais faire un peu de tourisme ou si je préférais rester à la maison. M. Coleman, ajouta-t-elle, repasserait me prendre d'ici une heure.

— Il y a quelque chose à voir ? demandai-je.

— Il y a des coins pittoresques, mais ça m'étonnerait qu'ils vous plaisent. Ils sont crasseux.

Sa façon de le dire eut le don de m'irriter. Je n'ai jamais réussi à comprendre en quoi le pittoresque excusait la saleté.

En définitive, elle m'emmena au club, qui n'était pas mal du tout : il donnait sur le fleuve et on y trouvait des journaux et des magazines anglais.

Quand nous rentrâmes à la maison, M. Coleman n'était pas encore de retour, aussi bavardâmes-nous un peu. Ce ne fut guère facile.

Elle me demanda si j'avais déjà rencontré Mme Leidner.

— Non, dis-je. Seulement son mari.

— Je serai curieuse de savoir ce que vous allez en penser.

Comme je restais de glace, elle poursuivit :

— J'aime beaucoup le Pr Leidner. Tout le monde l'aime, en fait.

« Autant dire, pensai-je, que tu n'aimes pas sa femme. »

Mais je ne desserrai toujours pas les dents et elle finit par me demander tout à trac :

— Qu'est-ce qu'elle a ? Le Pr Leidner vous l'a dit ?

Je n'allais pas me mettre à cancaner sur le dos d'une patiente que je n'avais même pas encore rencontrée.

— J'ai cru comprendre qu'elle était un peu fatiguée, me contentai-je de dire d'un ton évasif. Et qu'elle avait besoin qu'on s'occupe d'elle.

Elle éclata de rire ; un rire dur, assez méchant :

— Bonté divine ! Neuf personnes pour s'occuper d'elle, ça ne lui suffit pas ?

— J'imagine qu'ils ont tous leur travail à faire.

— Leur travail ? Bien sûr qu'ils ont tous leur travail. Mais Louise passe avant... et je vous prie de croire qu'elle y veille.

« Non, me dis-je encore. Décidément, tu ne l'aimes pas. »

— De toute façon, poursuivit Mlle Reilly, je ne vois pas ce qu'elle peut attendre d'une infirmière professionnelle. Un amateur quelconque ferait mieux son affaire ; pas quelqu'un qui va arriver avec un thermomètre, lui tâter le pouls et qui ne se laissera pas raconter d'histoires.

La curiosité l'emporta.

— Vous croyez qu'elle n'a rien ? demandai-je.

— Bien sûr que non ! Elle est forte comme un bœuf. « Louise chérie n'a pas dormi. » « Louise chérie a des cernes sous les yeux. » Grâce au crayon à maquillage, oui ! N'importe quoi pour attirer l'attention, pour que tout le monde la dorlote, pour qu'on en fasse tout un plat !

Il y avait probablement du vrai là-dedans. Quelle infirmière n'a pas rencontré de ces hypocondriaques qui n'aiment rien tant qu'avoir une ribambelle de gens à leur chevet ? Qu'un médecin ou une infirmière s'avise de leur dire : « Vous n'avez rien ! » et les voilà qui, en toute bonne foi, grimpent sur leurs grands chevaux.

Après tout, il était bien possible que ce soit le cas de Mme Leidner. Le mari serait, bien entendu, le premier à s'y être laissé prendre. Rien de plus crédule que les maris, croyez-en mon expérience, dès qu'il est question de maladie. Cependant, ça ne collait pas tout à fait avec ce que j'avais entendu. Et pas du tout, en particulier, avec l'expression « plus en sécurité ».

Curieux comme ces trois mots m'étaient restés en tête.

Tout en y repensant, je demandai :

— Mme Leidner est-elle du genre inquiet ? A-t-elle peur, par exemple, de vivre loin de tout ?

— De quoi aurait-elle peur ? Seigneur, ils sont dix ! Et ils ont des gardes, à cause des antiquités. Oh non ! elle ne panique sûrement pas... à moins que...

Apparemment frappée par une pensée soudaine, elle s'interrompit un instant avant de poursuivre :

— C'est drôle que vous disiez ça.

— Pourquoi ?

— L'autre jour, nous sommes allés y faire un tour en voiture, le capitaine Jervis – c'est un aviateur – et moi. C'était le matin. La plupart étaient sur les fouilles. Elle écrivait une lettre et j'imagine qu'elle ne nous avait pas entendus venir. Le boy qui joue les portiers n'était pas là pour une fois et nous avons foncé droit sur la véranda. Elle a dû voir l'ombre portée du capitaine Jervis sur le mur et elle a bel et bien poussé un hurlement ! Elle s'est excusée, bien sûr. Elle a dit qu'elle avait cru qu'il s'agissait d'un inconnu. Un peu bizarre, non ? Même s'il s'agissait d'un inconnu, pourquoi une telle frayeur ?

Je hochai la tête, songeuse.

Mlle Reilly, qui s'était tue, lâcha soudain :

— Je me demande ce qu'ils ont, cette année. Ils ont tous les nerfs à vif. Johnson fait tellement la tête que c'est à peine si elle desserre les dents. David n'ouvre la bouche que contraint et forcé. Bill, évidemment, n'arrête pas, et on dirait que plus il parle, plus les autres s'énervent. Carey se promène au milieu de tout ça avec l'air de quelqu'un qui s'attend à ce que ça craque d'une seconde à l'autre. Et ils s'observent tous comme si... comme si... Oh ! je n'en sais rien, mais c'est bizarre.

Je fus frappée de voir que deux personnes aussi différentes que Mlle Reilly et le major Pennyman éprouvaient la même impression.

À ce moment précis, M. Coleman entra comme un chien fou. C'est

bien l'expression qui convient : pour un peu, on se serait attendu à ce que sa langue se mette à pendre et qu'il remue la queue.

— Youpi-i-ie ! fit-il. Le champion incontesté des garçons de courses est de retour parmi vous ! Avez-vous montré les splendeurs de la ville à notre infirmière préférée ?

— Ça ne l'a pas impressionnée pour deux sous, fit Mlle Reilly, caustique.

— Loin de moi l'idée de lui jeter la pierre ! s'écria M. Coleman, compatissant. Ce patelin est un trou pourri qui tombe en morceaux !

— Vous n'êtes guère amateur de pittoresque ou d'antique, pas vrai, Bill ? C'est à se demander pourquoi vous êtes archéologue.

— Je n'y suis pour rien. Prenez-vous-en à mon tuteur. C'est une espèce d'érudit, d'agréé en pantoufles, le nez toujours fourré dans les grimoires... vous voyez le genre. Rude coup pour lui que d'avoir un pupille comme moi.

— Je vous trouve bien bête de vous laisser imposer un métier qui ne vous intéresse pas, décréta sans ambages la jeune fille.

— Imposer, imposer, comme vous y allez ! Le vieux m'a tout bonnement demandé si j'avais une vocation quelconque et, comme je n'en savais rien, il s'est débrouillé pour me trouver un travail ici pour la saison.

— Mais vous n'avez vraiment aucune idée de ce que vous aimeriez faire ? Vous devriez !

— Bien sûr que si. Mon idée, ce serait d'envoyer promener le boulot, d'avoir plein d'argent et de me lancer dans la course automobile.

— Vous êtes complètement idiot ! fit Mlle Reilly.

Elle avait l'air furieuse.

— Oh, je sais très bien que c'est hors de question, continua allègrement M. Coleman. Mais à partir du moment où il faut que je fasse quelque chose, tout m'est égal à condition de ne pas moisir dans un bureau du matin au soir. Voir du pays ne me déplaisait pas. Vas-y, me suis-je dit, et j'ai débarqué ici.

— Et c'est fou ce que vous devez être utile, j'imagine !

— Vous ne croyez pas si bien dire. Moi aussi, je suis capable de rester planté sur un chantier en braillant « Inch'Allah » comme tout le monde ! Et même je ne suis pas trop maladroît en dessin. Imiter l'écriture des autres, c'était ma spécialité, au collège. J'aurais fait un faussaire du tonnerre. Il n'est pas dit que je n'y viendrai pas ! Si un beau jour ma Rolls vous éclabousse pendant que vous attendez le bus, vous saurez que j'ai opté pour le crime.

— Vous ne croyez pas qu'il serait temps de partir plutôt que de rester là à dire des âneries ? coupa Mlle Reilly, cinglante.

— Voilà de l'hospitalité ou je ne m'y connais pas, pas vrai, chère

infirmière ?

— Je suis sûre que Mlle Leatheran est pressée d'arriver.

— Vous êtes toujours sûre de tout, répliqua M. Coleman en souriant d'une oreille à l'autre.

Ça, elle ne l'avait pas volé ! Quelle chipie, cette gamine, et quelle arrogance !

— Nous ferions peut-être bien d'y aller, monsieur Coleman, fis-je, un peu pincée.

— Vous avez raison, jolie infirmière.

Je serrai la main de Mlle Reilly, la remerciai, et nous partîmes.

— Sacrement séduisante, Sheila, non ? me confia M. Coleman. Dommage qu'elle se croie toujours obligée de vous rembarrer.

Nous quittâmes la ville et empruntâmes bientôt une sorte de piste bordée de cultures où nous cahotâmes d'ornière en ornière.

Au bout d'une demi-heure, M. Coleman pointa son doigt en direction d'un tumulus qui se dressait au loin, sur les berges du fleuve :

— Tell Yarimjah.

J'apercevais de petites silhouettes noires qui y grouillaient comme des fourmis.

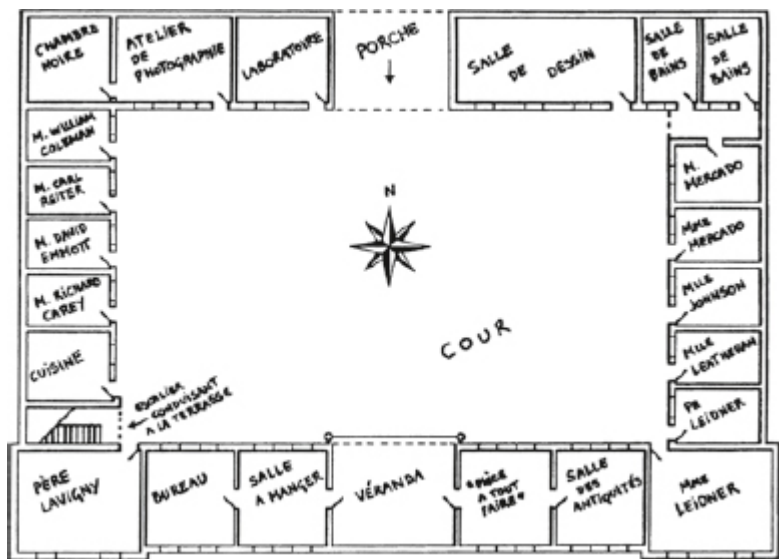
Je les observais toujours quand elles se mirent soudain à dévaler la pente comme un seul homme.

— Débrayage, commenta M. Coleman. La journée est finie. On stoppe une heure avant le coucher du soleil.

Le camp de base était situé un peu en retrait sur la berge.

Le chauffeur vira à angle droit, la voiture bringuebala dangereusement sous un porche étroit... Nous étions arrivés.

Les bâtiments étaient érigés autour d'une cour. La maison proprement dite n'en avait occupé, à l'origine, que le côté sud, assortie de quelques appentis à l'est. Les membres de la mission avaient prolongé la construction sur deux autres côtés. La disposition des lieux revêtant par la suite une importance particulière, j'en joins ici un plan succinct.



Toutes les chambres donnaient sur la cour, ainsi que la plupart des fenêtres – à l'exception du bâtiment sud d'origine dont quelques baies regardaient les environs. Lesdites baies étaient cependant protégées par des barreaux. Dans l'angle sud-ouest, un escalier livrait accès à un toit en terrasse, bordé d'un parapet, sur toute la longueur de l'aile sud, plus élevée que les autres.

M. Coleman me fit traverser la cour par le côté est et me conduisit à la véranda ouverte au centre de l'ancien bâtiment. Il poussa une des portes latérales et nous pénétrâmes dans une vaste pièce où plusieurs personnes étaient réunies autour d'une table dressée pour le thé.

— You-la-la-i-tou ! yoddla M. Coleman. Sœur Sourire est parmi nous.

La femme assise à la place d'honneur se leva pour m'accueillir. Ce fut ma première rencontre avec Mme Leidner.

TELL YARIMJAH

Pourquoi ne pas l'avouer ? Mme Leidner me causa la plus vive surprise. On se fait toujours des idées sur les gens dont on a entendu parler. Je m'étais persuadée que Mme Leidner était une brune plutôt acariâtre. Une femme aux nerfs à vif. Et je m'attendais aussi à la trouver... un tantinet vulgaire.

Elle n'avait rien à voir avec ce que j'avais imaginé ! D'abord, elle était blonde comme les blés. Elle n'était pas suédoise, comme son mari, mais elle aurait pu l'être, avec cette blondeur scandinave qu'on ne rencontre pas si souvent. Ce n'était plus une gamine. Je lui donnai entre 30 et 40 ans. Elle avait le visage très marqué, et quelques fils gris se mêlaient à ses cheveux dorés. Mais ses yeux étaient magnifiques. Des yeux comme je n'en avais jamais vus chez aucune autre femme : de vrais yeux violets. Immenses, ils étaient soulignés d'un léger cerne. Elle était menue et d'apparence fragile, et si je dis qu'elle donnait à la fois une impression d'infinie lassitude et de vitalité débordante, cela paraîtra aberrant, mais ce fut pourtant mon sentiment sur le moment. Je la jugeai en outre grande dame jusqu'au bout des ongles. Et ça signifie quelque chose... même de nos jours.

Elle me tendit la main en souriant. Elle avait la voix douce et l'accent américain :

— Je suis ravie que vous ayez accepté de venir, mademoiselle. Prendrez-vous une tasse de thé ? À moins que vous ne préfériez voir d'abord votre chambre ?

Je répondis que je prendrais volontiers du thé, et elle me présenta aux gens assis autour de la table :

— Voici Mlle Johnson... et M. Reiter. Mme Mercado. M. Emmott. Le père Lavigny. Mon mari ne va pas tarder. Asseyez-vous entre le père Lavigny et Mlle Johnson.

J'obéis et Mlle Johnson se mit à me poser mille et une questions sur mon voyage.

Je la trouvai sympathique. Elle me rappelait une surveillante d'étage que j'avais eue à l'époque où j'étais stagiaire. Nous l'admirions toutes et elle aurait pu nous demander n'importe quoi.

Mlle Johnson, autant que j'en pus juger, frisait la cinquantaine. D'allure plutôt masculine, elle avait les cheveux gris et coupés court. Quoique bourrue, sa voix – qui descendait dans les basses – était agréable. Au milieu d'un visage taillé à coups de serpe, elle avait le nez comiquement retroussé – nez qu'elle frottait avec fureur chaque fois qu'elle était troublée ou intriguée. Elle portait un tailleur de tweed de coupe masculine. Elle ne tarda pas à m'apprendre qu'elle était née dans le Yorkshire.

Le père Lavigny me parut un peu inquiétant. Très grand, il arborait barbe noire et pince-nez. J'avais entendu Mme Kelsey dire qu'un moine français faisait partie du groupe et je découvrais maintenant qu'il portait une soutane de lainage blanc. Le tout m'étonnait passablement : j'avais cru jusque-là que les moines vivaient dans des couvents et ne mettaient jamais le nez dehors.

Mme Leidner lui parlait la plupart du temps en français, mais il s'adressa à moi dans un anglais correct. Je remarquai qu'il dardait sur tout le monde un regard aigu et inquisiteur.

J'avais les trois autres en face de moi. M. Reiter était un petit blond, rond et à lunettes. Il avait les cheveux longs et bouclés, et les yeux bleus en bouton de bottine. Bébé, il devait être à croquer, mais ce n'était vraiment plus le cas ! On aurait dit un goret. L'autre jeune homme, coiffé en brosse, avait un long visage espiègle, des dents très saines, et devenait très beau chaque fois qu'il souriait. Peu loquace cependant, il se contentait de hocher la tête ou de répondre par monosyllabes quand on lui adressait la parole. Tout comme M. Reiter, il était américain. La dernière personne était Mme Mercado, et je ne pouvais la détailler à mon aise, car chaque fois que je risquais un œil dans sa direction, je la trouvais occupée à me dévorer du regard à tel point que c'en était gênant. On aurait dit qu'une infirmière était le plus étrange animal qu'elle eût jamais vu. Aucune éducation !

Très jeune – pas plus de 25 ans –, elle avait un teint de pruneau et le genre aguichant, si vous voyez ce que je veux dire. Jolie à sa façon, elle n'en avait pas moins l'air de ce que ma mère aurait qualifié de « basané ». La couleur de son vernis à ongles était assortie à celle de son pull-over criard. Elle avait une bouche pincée et soupçonneuse, et de grands yeux de braise qui mangeaient son étroit visage d'oiseau.

Le thé était excellent – bon mélange bien corsé qui n'avait rien à voir avec la fade tisane chinoise dont nous gratifiait Mme Kelsey et que j'avais toujours eu du mal à avaler. Il était servi avec toasts, confiture, gâteaux secs et tranches de cake. Fort courtois, M. Emmott me passait les plats. Aussi taciturne fût-il, il n'en réagissait pas moins dès que mon assiette était vide.

M. Coleman arriva bientôt en trombe et s'assit de l'autre côté de Mlle Johnson. Lui, au moins, il n'avait pas l'air au bord de la

dépression nerveuse. Il se mit à parler pour dix.

À un moment donné, Mme Leidner soupira et lui jeta un regard exaspéré qui lui fit l'effet d'un cataplasme sur une jambe de bois. Il ne fut pas davantage découragé par l'attitude de Mme Mercado, à laquelle il s'adressait pourtant la plupart du temps et qui était tellement occupée à me regarder sous le nez qu'elle ne lui répondait que pour la forme.

Nous finissions de prendre le thé quand le Pr Leidner et M. Mercado revinrent des fouilles.

Le Pr Leidner me salua avec l'amabilité que je lui connaissais déjà. Je vis son regard anxieux se poser sur sa femme, mais il parut soulagé par l'expression de son visage. Puis il s'assit à l'autre bout de la table tandis que M. Mercado optait pour la place vide à côté de Mme Leidner. C'était un grand échalas mélancolique au teint cireux, nettement plus âgé que sa femme et affublé d'une drôle de barbe, à la fois rare et hirsute. Je me réjouis de son arrivée, car sa femme cessa de me fixer pour le couvrir des yeux avec une impatience fébrile somme toute assez étrange. Quant à lui, il remuait sa cuillère dans sa tasse sans mot dire, complètement ailleurs. Il ne touchait même pas à la tranche de cake posée dans son assiette.

Il restait encore une place vide et la porte ne tarda pas à livrer passage à un homme.

Dès que je vis Richard Carey, je me dis que c'était le plus bel homme que j'aie vu de longtemps – et en même temps je me demande si tel était bien le cas. Prétendre à la fois qu'un homme est beau et préciser que son visage ressemble à une tête de mort peut paraître contradictoire, mais c'était pourtant ça. On aurait juré qu'il avait la peau des joues tendue à craquer sur les méplats – de bien jolis méplats. Sa mâchoire, ses tempes et son front étaient si merveilleusement sculptés qu'il me faisait penser à un bronze antique. Dans ce visage hâlé brillaient deux yeux du bleu le plus vif que j'aie jamais observé. Il ne mesurait pas loin d'un mètre quatre-vingts et je lui donnais un peu moins de 40 ans.

— Voici M. Carey, notre architecte, mademoiselle, me dit le Pr Leidner.

Le nouveau venu marmonna quelques mots de bienvenue, inaudibles ainsi qu'il sied à un Anglais de bonne éducation, et s'assit auprès de Mme Mercado.

— Je suis désolée, le thé est un peu froid, monsieur Carey, dit Mme Leidner.

— Oh, ça n'a aucune importance, répondit-t-il. Je n'avais pas à être en retard. Mais je tenais à terminer le relevé des murailles.

— Un peu de confiture, monsieur Carey ? proposa Mme Mercado.

Quant à M. Reiter, il poussa les toasts dans sa direction.

Je me remémorai soudain l'expression du major Pennyman :
Personne n'avait l'air dans son assiette... Ils se passaient tous un peu trop la pommade, si vous voyez ce que je veux dire.

Oui, il y avait là quelque chose de bizarre...

Un peu trop de cérémonie...

On aurait dit une réunion de parfaits inconnus – et pas de gens qui, pour certains d'entre eux, se connaissaient depuis des années.

PREMIÈRE SOIRÉE

Après le thé, Mme Leidner me mena à ma chambre.

Une brève description de l'agencement des lieux ne serait pas inutile. Rien de compliqué, comme vous pourrez le constater en vous reportant au plan.

De part et d'autre de la véranda, deux portes communiquaient avec les pièces principales. Celle de droite donnait sur la salle à manger, là où nous avons pris le thé. Celle de gauche sur une pièce symétrique (que je baptise « pièce à tout faire »), qui servait tout à la fois de salon et d'atelier improvisé, à savoir qu'une partie des dessins (exception faite des relevés strictement architecturaux) y étaient exécutés et qu'on y entreposait les tessons des poteries les plus délicates avant de les reconstituer. De là on passait à la salle des antiquités où le produit des fouilles s'accumulait partout : étagères, casiers, tables et tréteaux. La salle des antiquités n'avait pas d'autre issue que la porte de la pièce à tout faire.

Au-delà de la salle des antiquités, mais avec une porte ouvrant sur la cour, se trouvait la chambre de Mme Leidner. Comme les autres pièces de ce bâtiment, ses deux fenêtres ouvraient sur des champs cultivés. À la suite et au coin, mais sans porte de communication, il y avait la chambre du Pr Leidner. C'était la première des pièces de l'aile est. Venait ensuite celle qui m'était destinée. Puis celle de Mlle Johnson, suivie des deux chambres des Mercado. Et enfin les deux prétendues salles de bains.

(Lorsqu'il m'arriva d'utiliser cette expression en présence du Dr Reilly, il se moqua de moi : une salle de bains était une salle de bains ou n'en était pas une ! N'empêche, pour une personne habituée à la tuyauterie et aux robinets modernes, cela fait un drôle d'effet d'entendre affubler deux réduits aux murs de pisé et dont l'équipement se résume à un baquet en fer-blanc et à de l'eau fangeuse dans de vieux bidons à pétrole du nom de *salles de bains*.)

L'aile est avait été ajoutée par le Pr Leidner à la maison arabe d'origine. Les chambres, toutes sur le même modèle, avaient chacune une porte et une fenêtre donnant sur la cour. Le bâtiment nord abritait

la salle de dessin et, de l'autre côté du porche, le laboratoire, l'atelier de photographie et la chambre noire.

La partie ouest du camp de base était à peu près symétrique. La salle à manger communiquait avec le bureau où étaient tapés et archivés les dossiers et répertoriés les produits des fouilles. La chambre du père Lavigny faisait pendant à celle de Mme Leidner. On lui avait attribué la plus vaste, car il s'en servait aussi pour décrypter – si tant est que le mot convienne – les tablettes.

Dans l'angle sud-ouest, un escalier menait à la terrasse. L'aile ouest, c'était d'abord la cuisine, puis quatre petites chambres occupées par les jeunes gens : Carey, Emmott, Reiter et Coleman.

L'angle nord-ouest était occupé par la chambre noire à laquelle on accédait par l'atelier de photographie. Le laboratoire était adossé au porche voûté par lequel j'étais arrivée. Les logements des domestiques indigènes, le corps de garde et les écuries des chevaux de corvée d'eau étaient à l'extérieur du camp. La salle de dessin flanquait le porche au nord-est.

Je me suis étendue ici – et en détail – sur la configuration des lieux car je ne veux pas avoir à y revenir plus tard.

Ainsi que je l'ai signalé, Mme Leidner en personne me fit faire le tour du bâtiment avant de m'installer dans ma chambre et de me dire qu'elle souhaitait que je m'y plaise et qu'elle espérait que je ne manquerais de rien.

La pièce était agréablement – quoique chichement – meublée : un lit, une commode, une table de toilette et une chaise.

— Les boys vous apporteront de l'eau chaude avant le déjeuner et le dîner ; et le matin, bien entendu. Si vous en voulez à un autre moment, sortez sur le pas de votre porte, frappez dans les mains et, quand le boy arrive, dites-lui : *jib mai'har*. Vous pourrez retenir ça ?

Je lui répondis par l'affirmative et le répétei en bégayant un peu.

— C'est bien ça. Mais n'ayez pas peur de crier. Les Arabes ne comprennent rien à ce qu'on leur dit, sinon.

— C'est drôle, les langues, dis-je. On ne peut pas se faire à l'idée qu'il y en ait tant.

Mme Leidner sourit :

— Il y a une église, en Palestine, où le Pater Noster est écrit en... quatre-vingt-dix langues différentes, je crois.

— Ça alors ! m'écriai-je. Il faut que j'écrive cette histoire à ma vieille tante. Je parie que ça va l'intéresser !

Mme Leidner promena un doigt distrait sur le broc et la cuvette et déplaça le porte-savon de deux ou trois centimètres.

— J'espère que vous vous plairez ici, et que vous ne vous ennuierez pas trop.

— Je ne m'ennuie pas souvent, la rassurai-je. La vie est trop courte

pour ça.

Elle ne me répondit pas. Elle continuait de tripoter la garniture de la table de toilette d'un air absent.

— Qu'est-ce que mon mari vous a dit au juste, mademoiselle ?

À des questions comme ça, il n'y a pas trente-six réponses.

— J'ai cru comprendre que vous étiez un peu déprimée, madame Leidner, fis-je d'un ton dégagé. Et que tout ce que vous souhaitiez, c'est que quelqu'un s'occupe de vous et vous décharge de tout souci.

Elle inclina la tête, lentement et d'un air songeur :

— Oui. Oui... ça marchera très bien.

C'était pour le moins énigmatique, mais loin de moi l'idée de lui demander de s'expliquer.

— J'espère que vous me laisserez vous aider à tenir la maison, dis-je. Il ne faudrait pas que je sombre dans l'oisiveté.

Elle esquissa un sourire.

— Merci, mademoiselle.

Sur quoi elle s'assit sur le lit et, à mon grand étonnement, commença à se livrer à un interrogatoire serré. Quand je dis que cela m'a grandement étonnée, c'est qu'à première vue j'aurais volontiers juré que Mme Leidner était une dame. Et une dame, d'après moi, ne met pas son nez dans les affaires des autres.

Mais Mme Leidner semblait brûler du désir de tout savoir sur mon compte. Où j'avais fait mes études et il y a combien de temps. Ce qui m'avait conduite au Moyen-Orient. Comment il se faisait que le Dr Reilly m'avait recommandée. Elle me demanda même si j'avais jamais été aux États-Unis ou si j'y avais de la famille. Une ou deux autres questions me parurent dénuées de sens sur le moment – je ne devais en comprendre l'intérêt que plus tard.

Et puis, brusquement, ses manières changèrent du tout au tout. Elle me sourit – un sourire merveilleusement chaleureux – et me dit avec une grande gentillesse qu'elle était très heureuse de ma venue et qu'elle était certaine que je lui serais d'un grand réconfort.

— Est-ce que vous aimeriez monter sur la terrasse pour voir le coucher du soleil ? me proposa-t-elle en se levant du lit. D'habitude, c'est très beau, à cette heure-ci.

J'acceptai bien volontiers.

— Il y avait beaucoup de gens avec vous, dans le train de Bagdad ? Des hommes ?

Je n'avais remarqué personne en particulier ; seulement deux Français au wagon-restaurant la veille au soir. Et un groupe de trois hommes qui, d'après leur conversation, avaient quelque chose à voir avec le pipe-line.

Elle hocha la tête et un petit soupir lui échappa. Comme un soupir de soulagement.

Nous montâmes ensemble sur le toit-terrasse.

Mme Mercado s'y trouvait, assise sur le parapet, et le Pr Leidner, penché sur des alignements de cailloux et de tessons, les passait en revue d'un œil scrutateur. Il y avait de gros machins qu'il appelait des meules, et des pilons, et des éolithes, et des haches de pierre, et plus de tessons de poterie réunis que je n'en avais jamais rencontrés un par un.

— Venez par ici ! nous lança Mme Mercado. Est-ce que vous ne trouvez pas ça trop divin ?

En effet, c'était un beau coucher de soleil. De loin, Hassanieh était vraiment féérique dans les derniers feux du crépuscule, et le Tigre, coulant entre ses larges rives, prenait de faux airs de fleuve de rêve.

— C'est splendide, non, Éric ? dit Mme Leidner.

Le professeur releva la tête d'un air absent, murmura « splendide, splendide » pour la forme et retourna à ses tessons.

— Les archéologues ne s'intéressent qu'à ce qui se trouve sous leurs pieds, nous confia Mme Leidner avec un sourire. Le ciel et la voûte céleste n'existent pas pour eux.

Mme Mercado pouffa :

— Ce sont des gens très bizarres... Vous ne tarderez pas à vous en apercevoir.

Elle s'interrompit, puis ajouta :

— Nous sommes tous si heureux que vous soyez là, mademoiselle. Nous nous sommes fait tant de souci pour notre chère Louise... n'est-ce pas, Louise ?

— Vraiment ?

La « chère Louise » avait lâché le mot d'un ton fort peu encourageant.

— Oh, oui ! Elle a vraiment été très mal. Toutes sortes d'alertes en tout genre. Vous savez, quand on me dit de quelqu'un : « Ce n'est rien, ce ne sont que les nerfs », je réponds toujours : « Mais que peut-il y avoir de pire ? » Les nerfs sont le cœur et le noyau de l'être humain, vous n'êtes pas de mon avis ?

« Toi, tu en rajoutes », me dis-je en moi-même.

— Eh bien, vous n'aurez plus à vous inquiéter sur mon compte, Marie, fit Mme Leidner d'un ton coupant. Mademoiselle va s'occuper de moi.

— Oh que oui ! lançai-je avec un bel entrain.

— Je suis sûre que ça va tout changer, reprit Mme Mercado. Nous nous disions tous qu'elle devrait voir un médecin, faire quelque chose. Elle avait vraiment les nerfs dans un état épouvantable, n'est-ce pas, Louise chérie ?

— À tel point que ça avait l'air de rejaillir sur les vôtres, grinça Mme Leidner. Si nous évoquions un sujet plus intéressant que mes

petites misères ?

Je compris aussitôt que Mme Leidner était le genre de femme à se faire des ennemis. Elle avait mis dans son ton – et loin de moi l'idée de lui jeter la pierre – une froideur polaire qui fit rougir Mme Mercado sous son teint olivâtre. Elle bafouilla trois mots, mais Mme Leidner s'était déjà levée pour rejoindre son mari à l'autre bout de la terrasse. Je doute qu'il s'en soit rendu compte avant qu'elle ne lui pose la main sur l'épaule. Il releva alors brusquement la tête. Il y avait de l'affection dans son regard, et une sorte d'interrogation pathétique.

Mme Leidner hocha la tête avec douceur. Ils s'éloignèrent alors bras dessus bras dessous et disparurent par l'escalier.

— Vous voyez comme il y tient ? dit Mme Mercado.

— Oui. C'est attendrissant.

Elle me regardait en coin, d'un drôle de regard plein de curiosité.

— À votre avis, quel est au juste son problème, mademoiselle ? me demanda-t-elle à mi-voix.

— Rien de bien méchant, répondis-je, toujours pleine d'entrain. Elle est un peu fatiguée, d'après moi.

Ses yeux me sondaient toujours comme pendant le thé, et elle me demanda tout à trac :

— Vous êtes infirmière psychiatrique ?

— Mon dieu, non ! Qu'est-ce qui vous fait croire ça ?

Je désapprouve le fait de cancaner sur le compte d'un patient. À côté de ça, je sais par expérience qu'il est souvent difficile d'arracher la vérité à la famille ; or, tant qu'on ne la connaît pas, on travaille à l'aveuglette et on ne fait rien de bon. Bien entendu, quand votre malade est suivi par un médecin, celui-ci vous dit ce qu'il est indispensable que vous sachiez. Mais, dans le cas présent, il n'y avait pas de médecin traitant. Le Dr Reilly n'avait jamais été consulté à titre professionnel. Et, dans le fond, je n'étais pas sûre que le Pr Leidner m'ait dit tout ce qu'il aurait pu me dire. Il est courant que le mari se montre discret – c'est d'ailleurs tout à son honneur. Néanmoins, plus j'en saurais, mieux je saurais quelle ligne de conduite adopter. Mme Mercado – en qui je ne voyais guère qu'une petite garce doublée d'une mauvaise langue – mourait visiblement d'envie de parler. Et franchement, tant sur le plan humain que professionnel, je voulais entendre ce qu'elle avait à dire. Mettez ça sur le compte de la curiosité pure et simple si ça vous chante.

— J'ai cru comprendre que Mme Leidner n'avait pas été au mieux ces derniers temps ? dis-je.

— Pas au mieux ? ricana Mme Mercado de façon déplaisante. C'est le moins qu'on puisse dire. Elle nous a fait plusieurs fois une peur bleue. Une nuit, c'était des doigts qui tambourinaient à sa fenêtre. Et puis ç'a été une main coupée. Mais quand on est passé au visage

cireux collé contre la vitre – et qui a disparu quand elle s’est précipitée à la fenêtre – eh bien, croyez-moi, on a tous eu la chair de poule.

— Peut-être que quelqu’un voulait lui faire une farce ? suggèrai-je.

— Pensez-vous ! Elle a tout inventé. Tenez, il n’y a pas trois jours de ça, ils tiraient des coups de feu, au village, à plus d’un kilomètre d’ici... eh bien, elle a bondi et s’est mise à pousser des hurlements ; de quoi nous faire mourir de peur. Quant au Pr Leidner, il s’est précipité sur elle et s’est conduit de façon grotesque. « Ce n’est rien, ma chérie, ce n’est rien du tout », bafouillait-il. Vous savez, mademoiselle, je trouve que les hommes font tout pour inciter les femmes à se laisser aller à leurs idées folles. C’est ennuyeux parce que c’est mauvais pour elles. On ne devrait jamais encourager les fantasmes.

— À condition que ce soit bel et bien des fantasmes, répliquai-je, très sèche.

— Qu’est-ce que ça pourrait être d’autre ?

Je ne répondis pas car je ne savais pas quoi dire. Drôle d’histoire. Les coups de feu et les cris, c’était compréhensible... de la part de quelqu’un qui aurait les nerfs à vif, s’entend. Mais ces apparitions de spectre et de main coupée, c’était une autre paire de manches. De deux choses l’une : ou Mme Leidner avait tout inventé, comme ces enfants qui cherchent à se faire valoir et à devenir le pôle d’attraction de la famille en débitant des mensonges, ou bien c’était, comme je l’avais suggéré, une farce d’un goût douteux. Tout à fait le genre d’idée qu’un joyeux luron dépourvu d’imagination comme M. Coleman pouvait trouver drôle. Je décidai de l’avoir à l’œil. Une plaisanterie stupide peut déclencher la panique chez un grand nerveux.

— Il y a en elle un je-ne-sais-quoi de très romanesque, vous ne trouvez pas, mademoiselle ? me glissa Mme Mercado avec un regard en coin. C’est le genre de femme à qui il arrive des choses.

— Il lui en est arrivé beaucoup ?

— Son premier mari a été tué à la guerre alors qu’elle n’avait pas 20 ans. C’est follement pathétique et romanesque, non ?

— Façon comme une autre de transformer les citrouilles en carrosses ! ironisai-je.

— Oh, mademoiselle ! Quelle justesse d’expression !

Je n’avais pas tort. Combien de femmes entendez-vous dire : « Si seulement Donald – ou Arthur, ou tel autre – avait vécu ! » Et moi, il m’arrive de penser que, si tel avait été le cas, il y aurait toutes les chances du monde pour qu’il soit devenu un vieux mari ventripotent, grincheux, quinteux et pas romantique pour deux sous !

Il commençait à faire nuit et je suggèrai à Mme Mercado de descendre. Elle acquiesça et me demanda si j’aimerais visiter le laboratoire :

— Mon mari doit y être. Occupé à travailler.

Je répondis que cela me ferait très plaisir et nous nous mîmes en route. La pièce était éclairée par une lampe, mais vide. Mme Mercado me montra quelques-uns des appareils, ainsi que des ornements de cuivre qu'on était en train de traiter et des ossements recouverts de cire.

— Où peut bien être Joseph ? fit Mme Mercado.

Elle alla voir dans la salle de dessin, où Carey travaillait. C'est à peine s'il leva les yeux à notre entrée, et je fus frappée par l'immense fatigue qui se lisait sur son visage. En un éclair, je pensai : « Cet homme est au bout du rouleau. Il ne va pas tarder à craquer. » Et je me souvins que quelqu'un avant moi avait déjà remarqué qu'il était à cran.

Comme nous quittions la pièce, je le regardai une dernière fois. Il était penché sur ses papiers, lèvres crispées, pommettes saillantes, peau tendue sur les maxillaires – en un mot plus « tête de mort » que jamais. Peut-être était-ce mon imagination, mais il me fit penser à un de ces chevaliers du temps jadis, partant pour la bataille tout en sachant qu'il allait y mourir.

Et, encore une fois, je sentis l'extraordinaire pouvoir de séduction qui se dégageait de lui sans qu'il en sache rien.

Nous trouvâmes M. Mercado dans la « pièce à tout faire ». Il était en train d'exposer l'idée de je ne sais quel nouveau procédé à Mme Leidner. Assise sur un escabeau de bois, elle brodait des fleurs de soie, et je fus de nouveau frappée par son air étrange, éthéré, hors du monde. Elle ressemblait plus à une créature féerique qu'à un être de chair et de sang.

— Ah, c'est là que tu étais, Joseph ! cria Mme Mercado d'une voix stridente. Nous pensions te trouver au labo.

Il se leva en sursaut, un peu égaré, comme si notre entrée avait rompu un charme.

— Je... il faut que j'y retourne, bégaya-t-il. Je suis en plein milieu... en plein milieu de...

Sans même terminer sa phrase il gagna la porte.

— Il faudra que vous finissiez de m'expliquer ça une autre fois, murmura Mme Leidner de sa voix la plus languissante. C'était tellement intéressant !

Elle nous jeta un regard, nous sourit gentiment quoique d'un air un peu absent et retourna à sa broderie.

Une ou deux minutes plus tard, elle s'adressa à moi :

— Il y a des livres là dans le coin, mademoiselle. Nous avons un assez bon choix. Prenez celui que vous voulez et venez vous asseoir.

Je me dirigeai vers l'étagère. Mme Mercado s'attarda un petit moment puis, tournant les talons sans crier gare, s'éclipa. Je n'avais eu que le temps de voir son visage quand elle était passée près de moi,

mais son expression m'avait troublée. Elle avait l'air folle de rage.

Quelques-unes des insinuations de Mme Kelsey me revinrent malgré moi à l'esprit. Ça m'ennuyait de penser qu'elles étaient fondées, car j'éprouvais de la sympathie pour Mme Leidner, mais ne renfermaient-elles pas un brin de vérité ?

Elle n'en était certes pas responsable, mais il faut bien avouer que cet adorable laideron de Mlle Johnson et l'irascible Mme Mercado ne pouvaient rivaliser question charme et beauté. Et les hommes seront toujours les hommes, où que ce soit. C'est une chose qu'on apprend vite dans ma profession.

Mercado n'était pas une conquête bien reluisante, et j'imagine que Mme Leidner s'en moquait comme de sa première chemise, mais sa femme, elle, ne s'en moquait pas. À moins que je ne me trompe, elle prenait ça aussi mal que possible et ne demanderait sûrement pas mieux que de profiter de la première occasion pour offrir à Mme Leidner un chien de sa chienne.

Je regardai Mme Leidner, assise là à broder ses jolies fleurs, si réservée, tellement lointaine, tellement distante. J'éprouvais une sorte de besoin de la mettre en garde. Elle ne savait peut-être pas combien la jalousie et la haine peuvent être stupides, aveugles, dévastatrices – et combien il en faut peu pour les déchaîner.

Et puis je réfléchis : « Tu es une idiote. Mme Leidner n'est pas née d'hier. Elle a bien la quarantaine et ne doit plus avoir grand-chose à apprendre de la vie. »

Pourtant, je ne pouvais pas m'empêcher de penser le contraire.

Elle avait l'air si étrangement virginal.

Quelle avait été sa vie ? Je savais qu'elle n'avait épousé le Pr Leidner que deux ans plus tôt. Or, à en croire Mme Mercado, son premier mari était mort depuis une quinzaine d'années.

J'allai m'installer près d'elle avec un livre, puis regagnai au bout d'un moment ma chambre pour me laver les mains avant le dîner. Un bon dîner, avec un curry délicieux. Tout le monde alla se coucher de bonne heure et j'en fus heureuse, car j'étais épuisée.

Le Pr Leidner m'accompagna jusqu'à ma chambre pour voir si j'avais tout ce qu'il fallait.

Il me serra chaleureusement la main et me dit d'un ton vibrant :

— Vous lui êtes sympathique, mademoiselle. Vous lui avez plu d'emblée. Je suis ravi. Je crois que tout ira bien, désormais.

Son entrain était presque enfantin.

Moi aussi, j'avais l'impression d'avoir plu tout de suite à Mme Leidner, et j'étais ravie qu'il en soit ainsi.

Mais je ne partageais pas tout à fait la confiance du professeur. Je sentais confusément que tout n'était pas aussi simple qu'il l'imaginait.

Il y avait *quelque chose* – quelque chose que je n'arrivais pas à

cerner mais qui était dans l'air.

Mon lit était douillet, mais je n'en dormis pas bien pour autant. Je fis trop de rêves.

Les vers d'un poème de Keats, qu'il m'avait fallu apprendre par cœur lorsque j'étais enfant, me trottaient dans la tête. Je butais toujours sur le même passage et cela m'empoisonnait. Je l'avais toujours détesté, ce poème, sans doute parce qu'il m'avait fallu le rabâcher, que ça me plaise ou non. Mais, Dieu sait pourquoi, en m'éveillant dans le noir, je lui trouvais enfin une sorte de beauté.

Oh ! dis-moi quelle souffrance est la tienne, chevalier en armes, solitaire et qui... – et qui quoi, déjà ? – *et qui, livide, s'en va errant...* Pour la première fois, je vis dans ma tête le visage du chevalier : c'était le visage de M. Carey, sévère, tiré, tanné, pareil à celui de tant de jeunes hommes dont je gardais le souvenir depuis la guerre... et j'en eus de la peine pour lui ; puis je sombrai de nouveau dans le sommeil et je vis que la Belle Dame sans Merci était Mme Leidner et qu'elle était couchée en travers d'une selle sur un cheval au galop, son ouvrage de broderie entre les mains ; et soudain le cheval trébuchait et tout, alentour, n'était plus qu'ossements enrobés de cire. Sur quoi je me réveillai avec la chair de poule et toute secouée de frissons. Décidément le curry ne m'avait jamais réussi le soir.

L'HOMME DEVANT LA FENÊTRE

Je préfère vous le dire tout net : ne vous attendez pas à la moindre touche de couleur locale dans mon récit. En plus je ne connais rien à l'archéologie et ne m'en porte pas plus mal. Aller farfouiller dans des ruines et remuer les ossements de gens morts et enterrés depuis belle lurette, ça me dépasse. M. Carey passait son temps à me dire que je n'avais pas la fibre archéologique et je le crois sans peine.

Dès le lendemain de mon arrivée, il me demanda si je n'avais pas envie de visiter le palais dont il... *levait les plans* – je crois que ce sont ses mots. Quoique je me demande bien comment on peut songer à établir des plans pour quelque chose qui a disparu depuis la nuit des temps ! Enfin ! Je lui répondis que j'en serais ravie et, honnêtement, l'idée m'emballait assez. Ce palais avait près de trois mille ans, à ce qu'il paraît. Je me demandais quelle sorte de palais ils pouvaient bien avoir à cette époque-là et si ça ressemblerait aux photos que j'avais vues du mobilier de la tombe de Toutankhamon. Mais, croyez-le ou non, il n'y avait rien à voir que de la boue ! D'affreux murs de boue agglomérée de cinquante centimètres de haut, un point c'est tout. M. Carey me promena au milieu de tout ça en m'assommant d'explications : ici, la cour d'honneur ; là, des salles de je ne sais quoi et un étage supérieur, et encore des pièces donnant sur la cour d'honneur. Et tout ce que je me disais, c'était : « Comment peut-il le savoir ? », mais je suis trop bien élevée pour lui avoir posé la question. En tout cas, pour une déception, ç'a été une déception ! Le chantier de fouilles tout entier ressemblait pour moi à un immense bournier – pas de marbre, pas d'or, rien de beau... Question ruines, la maison de ma tante à Cricklewood aurait fait plus d'effet ! Et dire que ces Assyriens, ou je ne sais trop qui, se baptisaient *rois*. Lorsque M. Carey m'eut montré ses « palais », il me confia au père Lavigny, qui me fit visiter le reste du tumulus. J'en avais une peur, du père Lavigny ! C'était un moine, et un étranger, et il avait une voix si caverneuse... Mais il se montra très gentil, quoiqu'un peu vague. J'eus plus d'une fois l'impression que tout ça n'avait pas plus de réalité pour lui que pour moi.

Mme Leidner m'expliqua plus tard pourquoi. Le père Lavigny ne s'intéressait qu'aux « documents écrits », comme elle disait. Ces gens-là écrivaient tout sur de l'argile, avec des signes étranges et barbares mais qui avaient, paraît-il, un sens. Il y avait même des tablettes scolaires : leçon du maître d'un côté et devoir de l'autre. J'avoue que ça m'intéressa un peu, ça avait un côté si humain, si vous voyez ce que je veux dire.

Le père Lavigny fit le tour du chantier avec moi et me montra ce qui était temples ou palais et ce qui était maisons, ainsi qu'un endroit qu'il décrivit comme un cimetière akkadien primitif. Il parlait d'une drôle de façon décousue, lâchant des petits bouts d'information et mélangeant tous les sujets.

— C'est bizarre qu'on vous ait demandé de venir ici, dit-il par exemple. Mme Leidner serait donc réellement malade ?

— Pas exactement malade, répondis-je prudemment.

— C'est une femme étrange. Une femme dangereuse, je crois.

— Comment ça, dangereuse ?

Il hocha la tête d'un air entendu :

— Je la crois impitoyable. Oui, je crois qu'elle serait capable de se montrer absolument impitoyable.

— Pardonnez-moi, le coupai-je, mais je crois que vous divaguez.

Il hocha de nouveau la tête :

— Vous ne connaissez pas les femmes comme je les connais.

Voilà une remarque pas banale pour un moine ! Mais évidemment, il en avait sans doute entendu de belles en confession. N'empêche que sa réaction m'intriguait parce que je me demandais si les moines confessaient, ou seulement les prêtres. Avec cette longue robe en lainage qui balayait la poussière, ce chapelet et tout, ça devait quand même bien être un moine !

— Oui, elle serait capable de se montrer impitoyable, reprit-il, pensif. J'en suis sûr. Et pourtant, bien qu'elle soit si dure – comme de la pierre, comme du marbre –, oui, pourtant, elle a peur. Peur de quoi ?

C'est ce que tout le monde aimerait bien savoir ! me dis-je.

À tout prendre, il n'était pas exclu que son mari le sache, mais les autres sûrement pas.

Le père Lavigny me fixa soudain de son regard sombre et comme enfiévré :

— Est-ce que l'atmosphère est bizarre, ici ? Est-ce qu'elle vous paraît bizarre ? Ou parfaitement normale ?

— Pas complètement normale, non, dis-je après réflexion. Sur le plan matériel, il n'y a pas de problème... mais il y a quelque chose dans l'air.

— Moi, ça me met mal à l'aise. J'ai l'impression qu'un malheur

nous guette. Le Pr Leidner non plus n'est pas dans son assiette. Il s'inquiète, lui aussi.

— La santé de sa femme ?

— Peut-être. Mais il y a plus. Il y a, comment dire ?... une espèce de malaise.

C'était bien le cas de le dire, il y avait un malaise.

Nous n'eûmes pas le temps d'en dire davantage, car le Pr Leidner se dirigeait vers nous. Il me montra une tombe d'enfant qu'on venait juste de mettre au jour. Spectacle assez attendrissant : de petits os, une ou deux poteries, quelques grains – au dire du professeur, les débris d'un collier de perles.

Ce furent les ouvriers qui me poussèrent à rire. Nulle part ailleurs vous n'auriez vu pareille troupe d'épouvantails avec leurs longues robes déguenillées et leurs têtes emmaillotées comme s'ils avaient une rage de dents. De temps en temps, tout en transbahutant des paniers de terre, ils se mettaient à chanter – du moins je suppose que c'était censé être du chant – une espèce de mélopée bizarre qui n'en finissait pas. Je remarquai qu'ils avaient presque tous les yeux dans un état épouvantable – suppurants et collés – et qu'un ou deux d'entre eux semblaient à moitié aveugles. J'étais en train de penser qu'ils formaient une bien pitoyable équipe quand le Pr Leidner me fit remarquer : « Ils ont fière allure, n'est-ce pas ? » Dans quel monde étrange vivions-nous et comment deux personnes voyant la même chose pouvaient-elles porter un regard si contraire ?

Au bout d'un moment, le Pr Leidner décréta qu'il retournait au camp de base prendre la tasse de thé qui coupait sa matinée. Nous nous y rendîmes ensemble et il m'apprit des tas de choses. Quand c'était lui qui expliquait, c'était tout différent. Je pouvais pour ainsi dire tout *voir* – les rues, les maisons – et il me montra des fours où ils cuisaient le pain et m'apprit que les Arabes utilisaient quasiment les mêmes aujourd'hui.

À notre arrivée, nous trouvâmes Mme Leidner debout. Elle semblait mieux, ce jour-là, moins frêle et moins épuisée. Le thé fut servi presque aussitôt et le professeur raconta à sa femme les découvertes de la matinée. Puis il retourna au travail et Mme Leidner me demanda si j'aimerais voir quelques-unes de leurs trouvailles. Il va de soi que j'acquiesçai, et elle m'entraîna dans la salle des antiquités. Tout un tas de choses y étaient rangées, surtout des poteries cassées et d'autres recollées et rafistolées. En ce qui me concerne, la totalité du lot aurait pu finir à la poubelle.

— Mon Dieu, mon Dieu, fis-je, dommage qu'elles soient toutes en mille morceaux, non ? Vous croyez que ça vaut vraiment la peine de les garder ?

Mme Leidner eut l'ombre d'un sourire :

— Ne dites jamais ça devant Éric. Les poteries l'intéressent plus que tout, et certaines de ces pièces sont les plus anciennes que nous possédions ; elles remontent à sept mille ans au bas mot.

Elle m'expliqua que plusieurs d'entre elles provenaient d'une très profonde « carotte » prélevée au cœur du tumulus et comment, il y avait des milliers d'années, elles avaient été brisées et mêlées à du bitume, montrant ainsi que les gens de l'époque ne savaient pas plus estimer leurs biens qu'on ne le faisait aujourd'hui.

— Et maintenant, dit-elle, je vais vous faire voir quelque chose de bien plus fascinant.

Elle descendit une boîte d'une étagère et me montra un splendide poignard en or au manche constellé de pierres bleu foncé.

Je poussai un cri d'admiration.

Mme Leidner se mit à rire.

— Oui, tout le monde aime l'or ! Excepté mon mari.

— Pourquoi ?

— D'abord, ça revient cher. Il faut le payer au poids de l'or à l'ouvrier qui le déterre.

— Seigneur Dieu ! m'écriai-je. Pourquoi ça ?

— C'est l'habitude. Et puis ça évite le vol. Vous comprenez, s'il leur arrivait de voler un objet quelconque, ce ne serait pas pour sa valeur archéologique mais pour la valeur du métal. Ils pourraient le fondre. Aussi leur facilite-t-on le fait d'être honnêtes.

Elle descendit un autre casier et me fit admirer une superbe coupe en or qu'ornaient des têtes de béliers.

Je m'émerveillai de nouveau.

— Oui, c'est beau, n'est-ce pas ? Celle-ci provient d'un tombeau princier. Nous avons mis au jour d'autres tombes royales, mais la plupart avaient été pillées. Cette coupe est notre plus belle trouvaille. C'est la plus jolie qui ait jamais été découverte où que ce soit. Akkadien primitif. Unique.

Soudain, sourcils froncés, Mme Leidner approcha la coupe de ses yeux et, de l'ongle, la gratta délicatement.

— C'est incroyable ! Il y a de la cire dessus. Quelqu'un a dû venir ici avec une bougie.

Elle détacha une petite écaille de cire et remit la coupe à sa place.

Après quoi elle me montra de curieuses figurines de terre cuite, presque toutes obscènes. Ces primitifs étaient vraiment des obsédés, c'est moi qui vous le dis !

Quand nous regagnâmes la véranda, nous y trouvâmes Mme Mercado qui se faisait les ongles. Elle tenait les mains à hauteur de regard pour admirer l'effet. D'après moi, il était difficile d'imaginer rien de plus atroce que ce rouge orangé.

Mme Leidner avait rapporté de la salle des antiquités une fine

soucoupe en miettes, qu'elle se mit en devoir de reconstituer. Je la regardai faire un petit moment avant de lui proposer mon aide.

— Bien sûr ! Il y en a encore des tas.

Elle alla faire une ample moisson de tessons et nous nous mîmes au travail. J'eus vite fait d'attraper le coup de main et elle me félicita pour mon habileté. Je pense que la plupart des infirmières sont habiles de leurs doigts.

— Comme tout le monde s'active ! s'exclama Mme Mercado. Ça me donne l'impression d'être affreusement oisive. Mais c'est vrai : je suis affreusement oisive.

— Pourquoi pas, si ça vous plaît ? commenta Mme Leidner.

Elle avait parlé sur le ton de la plus totale indifférence.

À midi, nous déjeunerâmes. Après quoi le Pr Leidner et M. Mercado nettoquèrent des poteries à l'aide d'une solution d'acide chlorhydrique. Un vase vira vers une ravissante couleur prune tandis qu'un autre laissa apparaître un motif de cornes de taureau. C'était vraiment magique. La gangue de boue séchée qui aurait résisté à tous les lavages disparaissait dans le bouillonnement de l'acide.

M. Carey et M. Coleman partirent pour les fouilles, et M. Reiter s'enferma dans l'atelier de photographie.

— Qu'est-ce que tu comptes faire, Louise ? demanda le Pr Leidner à sa femme. Une petite sieste, non ?

J'en déduisis que Mme Leidner avait l'habitude de s'étendre en début d'après-midi.

— Je me reposerai une heure. Et puis j'irai peut-être faire un petit tour.

— C'est bien, ça. Vous l'accompagnerez, mademoiselle, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, dis-je.

— Non, non, protesta Mme Leidner, j'adore me promener seule. Il ne faut pas que notre demoiselle se croie sur le pied de guerre du matin au soir.

— Mais je serais ravie d'y aller, insistai-je.

— Non, je vous assure, je ne préfère pas. (Elle était très ferme, presque péremptoire.) J'ai besoin d'être seule de temps en temps. Ça m'est indispensable.

Je n'insistai pas, bien sûr. Mais comme je me retirais pour faire moi-même un somme, une idée me frappa : bizarre que Mme Leidner, qui souffrait de terreurs névrotiques, éprouve une telle envie de se promener seule, sans protection.

Quand je sortis de ma chambre à 15 h 30, il n'y avait personne dans la cour à l'exception du boy qui lavait les poteries dans un baquet de cuivre et de M. Emmott qui les triait. Je me dirigeais vers eux quand Mme Leidner, de retour de promenade, apparut sous le porche. Elle

était plus rayonnante que jamais. Ses yeux brillaient, elle semblait en pleine forme, presque guillerette.

Le Pr Leidner sortit du laboratoire et alla à sa rencontre. Il lui montra un plat orné de cornes de taureau.

— Les couches préhistoriques fourmillent d'objets, dit-il. Jusqu'ici, la campagne a été bonne. Trouver ce tombeau dès le début, ç'a été un coup de chance. La seule personne qui pourrait se plaindre, c'est le père Lavigny. Nous n'avons pour ainsi dire pas encore trouvé de tablettes.

— Il n'a pas non plus tiré grand-chose de celles que nous avons déjà, ironisa Mme Leidner. C'est peut-être une sommité de l'épigraphie, mais il mériterait d'être aussi célèbre pour sa paresse. Il passe ses après-midi à dormir.

— Byrd nous manque, reconnut le Pr Leidner. Lavigny ne m'a pas toujours l'air très orthodoxe, bien que je n'aie pas la compétence pour en juger. Une ou deux de ses transcriptions m'ont paru surprenantes, pour ne pas dire plus. J'ai peine à croire, par exemple, qu'il soit dans le vrai pour cette brique gravée de l'autre jour... Mais, après tout, c'est lui qui doit savoir.

Après le thé, Mme Leidner me proposa un tour jusqu'au fleuve. Peut-être craignait-elle de m'avoir vexée en refusant que je l'accompagne un peu plus tôt.

Histoire de lui faire comprendre que je n'étais pas du genre susceptible, j'acceptai aussitôt.

Ce début de soirée était exquis. Un sentier se faufilait entre les champs d'orge et les vergers en fleurs. Nous arrivâmes sur les bords du Tigre. À notre gauche se dressait le tumulus où les ouvriers chantaient leur bizarre mélodie ; un peu à droite, la grande noria émettait son grincement. Au début, ce bruit m'avait porté sur les nerfs. Puis j'avais fini par l'aimer et trouver qu'il produisait sur moi un effet lénifiant. En aval de la noria s'étendait le village d'où venait la majeure partie des ouvriers.

— C'est assez beau, non ? me dit Mme Leidner.

— Tellement paisible. Ça me fait tout drôle d'être si loin de tout.

— Loin de tout, répéta Mme Leidner. Oui. Ici, au moins, il est permis de se croire en sécurité.

Je lui jetai un coup d'œil en coin, mais je crois qu'elle se parlait à elle-même plutôt qu'à moi et qu'elle ne s'était pas rendu compte qu'elle avait prononcé des mots aussi révélateurs.

Nous revînmes sur nos pas.

Soudain, Mme Leidner se cramponna à mon bras avec une telle violence que je faillis pousser un cri.

— Qui est-ce ? Qu'est-ce qu'il fait ?

Un peu plus loin, juste à l'endroit où le sentier longeait les

bâtiments, un inconnu venait de s'arrêter. Il était vêtu à l'européenne et, dressé sur la pointe des pieds, semblait chercher à jeter un coup d'œil par une des fenêtres.

Comme nous le regardions, incrédules, il s'en rendit compte et, reprenant aussitôt sa marche, vint dans notre direction. Je sentis l'étreinte de Mme Leidner se resserrer davantage.

— Mademoiselle, chuchota-t-elle. Mademoiselle ...

— Il n'y a rien à craindre, lui dis-je pour la rassurer. Absolument rien à craindre.

L'homme nous croisa et s'éloigna. C'était un Irakien et, dès qu'elle l'eut vu de près, Mme Leidner se détendit.

— Ce n'est qu'un Irakien, soupira-t-elle, soulagée.

Nous poursuivîmes notre route. En passant devant les fenêtres, j'y jetai un coup d'œil. Non seulement elles étaient munies de barreaux, mais elles étaient trop hautes pour qu'on puisse voir à l'intérieur, car le sentier se trouvait en contrebas par rapport à la cour.

— Simple élan de curiosité, dis-je.

Mme Leidner hocha la tête :

— Ce doit être ça. Mais, pendant un instant, j'ai cru...

Elle s'interrompt.

En moi-même, je me mis à marmonner : « Vous avez cru *quoi* ? C'est ça que j'aimerais savoir. Qu'est-ce que vous avez cru ? »

Mais je savais maintenant une chose : c'était d'un être de chair et de sang et d'une personne bien précise que Mme Leidner avait peur.

ALERTE NOCTURNE

Il n'est pas très facile de décider quels sont les événements notables survenus au cours de ma première semaine à Tell Yarimjah.

Quand je regarde en arrière avec tout ce que je sais aujourd'hui, je remarque un tas de petits indices et de détails qui ne m'avaient certes pas sauté aux yeux à l'époque.

Mais pour raconter cette histoire comme il faut, je crois que je dois m'efforcer de me replacer dans mon état d'esprit d'alors, quand j'étais troublée, inquiète, hantée par l'impression de plus en plus nette qu'il se passait quelque chose d'anormal.

Car une chose était certaine : cette curieuse sensation de malaise et de tension n'avait rien d'imaginaire. Elle était bien réelle. Même l'indécrottable Bill Coleman y faisait des allusions marquées.

— Cet endroit commence à me taper sur les nerfs, l'entendis-je déclarer un jour. Est-ce que ces gens font éternellement cette tête d'enterrement ?

Il parlait à David Emmott, l'autre assistant. J'avais un faible pour M. Emmott, sa réserve n'avait rien d'inamical, j'en étais persuadée. Il se dégageait de lui une rassurante impression de solidité dans cette atmosphère où chacun s'interrogeait sur ce que l'autre était en train de penser ou de ressentir.

— Non, répondit-il à M. Coleman. L'année dernière, ce n'était pas comme ça.

Mais il ne s'étendit pas davantage sur le sujet et ne chercha pas à prolonger la conversation.

— Ce que je n'arrive pas à comprendre, c'est de quoi il retourne, insista M. Coleman d'un ton chagrin.

Emmott haussa les épaules sans répondre.

J'eus une conversation assez édifiante avec Mlle Johnson. Je l'aimais beaucoup. Elle était compétente, intelligente et elle avait les pieds sur terre. Elle admirait le Pr Leidner jusqu'à la vénération et ça se voyait comme le nez au milieu de la figure.

À cette occasion, elle me raconta la vie du professeur depuis sa plus tendre enfance. Elle connaissait tous les sites qu'il avait explorés et le

résultat de toutes ses explorations. Je parierais même qu'elle aurait pu citer des pans entiers des conférences qu'il avait données. À l'entendre, c'était le plus grand archéologue vivant.

— Et avec ça, il est simple. Si totalement détaché des contingences. Il ne sait pas ce que c'est que la prétention. Seul un grand homme peut se montrer aussi modeste.

— C'est vrai, acquiesçai-je. Les gens de valeur n'ont aucun besoin de se faire valoir.

— Et il est si gai... vous ne pouvez pas imaginer ce qu'on a pu s'amuser, Richard Carey, lui et moi, au cours des premières années de fouilles sur ce site. Nous formions une si joyeuse bande. Richard Carey avait travaillé avec lui en Palestine, bien sûr. Leur amitié remontait déjà à une dizaine d'années. Moi ? Ça fait sept ans que je le connais.

— Ce qu'il est bel homme, M. Carey, glissai-je.

— Oui... peut-être bien.

Elle avait dit ça d'un ton plutôt bref.

— Mais il est un petit peu renfermé, non ?

— Il n'a pas toujours été comme ça, fit-elle avec vivacité. C'est seulement depuis...

Elle s'interrompt.

— Seulement depuis... ? insistai-je.

— Bah ! (Elle eut un haussement d'épaules qui en disait long.) Tant de choses ont changé, au jour d'aujourd'hui.

Je ne relevai pas. J'espérais qu'elle continuerait sur sa lancée ; ce qu'elle fit, non sans annoncer son commentaire par un petit rire, comme pour en minimiser l'importance.

— J'ai bien peur de n'être plus qu'une vieille rabat-joie d'un autre âge. Je me dis parfois que si la femme d'un archéologue ne s'intéresse pas à ses travaux, elle ferait mieux de ne pas accompagner la mission. Ça ne peut qu'engendrer des frictions.

— Mme Mercado..., suggérai-je.

— Oh, elle ! (Mlle Johnson balaya de la main mon idée et Mme Mercado.) C'est à Mme Leidner que je pensais. C'est une femme qui a beaucoup de charme, et tout le monde peut comprendre pourquoi le Pr Leidner en est tombé amoureux. Mais je ne peux pas m'empêcher de penser qu'elle n'est pas à sa place ici. Elle... ça crée des problèmes, quoi !

Mlle Johnson était donc d'accord avec Mme Kelsey pour dire que « Mona Louisa » était responsable de la tension ambiante. Mais alors que venaient faire là ses accès de terreur ?

— Tout ça le perturbe, lui, insista Mlle Johnson. Bien sûr, je sais que je me conduis comme un vieux chien fidèle qui ne peut pas s'empêcher d'être jaloux. Mais je n'aime pas le voir à ce point harassé et fou d'angoisse. Il faudrait qu'il puisse se consacrer entièrement à

son œuvre, au lieu d'être accaparé par sa femme et ses terreurs idiotes ! Si ça l'effraie de vivre hors des sentiers battus, elle n'a qu'à rester chez elle. Je n'ai aucune patience avec les gens qui débarquent quelque part et qui ne font plus que ronchonner une fois qu'ils sont dans la place.

Craignant sans doute d'avoir été un peu trop loin, elle ajouta :

— Ce n'est pas que je ne l'admire pas. Au contraire. C'est une très jolie femme et elle sait se montrer adorable quand l'envie lui en prend.

La conversation retomba. Et en resta là.

Je me dis alors que c'était vraiment toujours la même chanson : partout où des femmes se retrouvent ensemble, il y a de la jalousie dans l'air. Mlle Johnson n'aimait manifestement pas l'épouse de son patron – ce qui était sans doute dans l'ordre des choses – et, à moins que je ne m'abuse, Mme Mercado la haïssait cordialement.

Si une autre personne encore n'aimait pas Mme Leidner, c'était bien Sheila Reilly. Elle vint à plusieurs reprises sur le site, une fois en voiture et deux fois avec un jeune homme à cheval. Je veux dire qu'il y avait deux chevaux bien sûr. Je m'étais même mis une idée en tête : elle avait un faible pour notre jeune Américain taciturne, M. Emmott. Quand il travaillait sur le chantier, elle traînait dans les parages pour bavarder avec lui, et j'ai comme l'impression que lui aussi avait un faible pour elle.

Un jour, au cours du déjeuner, Mme Leidner évoqua le sujet d'une façon que je jugeai un peu déplacée.

— La petite Reilly court toujours après David, fit-elle avec un rire bref. Mon pauvre David, elle vous relance jusqu'au chantier ! Ce que les filles peuvent être bêtes !

M. Emmott ne répliqua pas, mais il rougit violemment sous son hâle. Il leva les yeux et la fixa droit dans les siens avec une expression étrange ; un regard appuyé, assuré et comme lourd de défi.

Elle esquissa un sourire et se détourna.

Le père Lavigny marmonna quelque chose d'incompréhensible, mais quand je lançai « Pardon ? », il se contenta de hocher la tête au lieu de répéter ce qu'il avait dit.

Cet après-midi-là, il me fit des confidences :

— Pour tout vous dire, au début, je ne l'aimais pas tellement, Mme Leidner. Elle avait la manie de me sauter sur le poil chaque fois que j'ouvrais la bouche. Mais je commence à la comprendre un peu mieux. C'est une des femmes les plus aimables que j'ai jamais rencontrées. Vous vous surprenez à lui confesser vos incartades sans même l'avoir prémédité. Elle a une dent contre Sheila, je sais, mais il faut dire que Sheila a été rudement grossière avec elle une ou deux fois. C'est ça le pire, avec Sheila : elle n'a aucun savoir-vivre. Sans parler de son

caractère de cochon !

Ça, je le croyais sans peine. Le Dr Reilly l'avait pourrie.

— Bien sûr, comme elle est la seule fille du coin, elle a un peu tendance à se croire tout permis. Mais ça n'excuse pas qu'elle parle à Mme Leidner comme si c'était son arrière-grand-mère. Mme Leidner n'est plus une jeune fille, mais c'est une fichtrement belle femme. Un peu du genre de ces créatures surnaturelles qui surgissent des marais dans un halo et qui vous embobinent avec leurs sortilèges. Sheila, elle, ce n'est pas le genre sortilèges et séductions, ajouta-t-il non sans amertume. Tout ce qu'elle sait faire, c'est rembarquer les garçons.

Je ne me souviens que de deux autres incidents de quelque intérêt.

Le premier eut lieu quand j'allai au laboratoire prendre de l'acétone pour me nettoyer les mains, poissées par la colle dont nous nous servions pour recoller les tessons. M. Mercado était assis dans un coin, la tête sur les bras, et je crus qu'il dormait. Je pris le flacon que je cherchais et l'emportai avec moi.

Ce soir-là, à ma stupeur, Mme Mercado m'attendait au tournant :

— Vous avez pris un flacon d'acétone au labo ?

— Oui, dis-je. C'est exact.

— Vous savez parfaitement qu'il y en a toujours une fiole dans la salle des antiquités ! fit-elle, furibonde.

— Ah bon ? Je n'en savais rien.

— Bien sûr que si, vous le saviez ! Vous êtes venue espionner, un point c'est tout. Je les connais, les infirmières.

Je la regardai droit dans les yeux.

— Je ne vois pas à quoi vous faites allusion, madame, dis-je avec dignité. Ce que je sais, c'est que je n'ai aucune intention d'espionner qui que ce soit.

— Ben voyons ! Bien sûr que non. Vous croyez peut-être que j'ignore le but de votre présence ici ?

Ma parole, pendant un moment, je crus qu'elle avait bu. Je m'éloignai sans ajouter un mot. Mais ça m'avait fait un drôle d'effet.

Le deuxième incident ne fut qu'une brouille. J'étais en train d'essayer d'apprivoiser une pauvre bête de chien avec un morceau de pain. Il était très craintif, comme tous les chiens arabes, et semblait convaincu que je ne lui voulais pas de bien. Il détala et je le suivis sous le porche puis, une fois dehors, jusque de l'autre côté de la maison. Mais je pris si mal mon virage qu'avant d'avoir eu le temps de rien voir, j'avais déjà percuté, tête baissée, le père Lavigny et un homme qui lui tenait compagnie – tout ça pour m'apercevoir tout d'un coup qu'il s'agissait de l'individu que Mme Leidner et moi avions surpris en train d'essayer de regarder par la fenêtre.

Je me confondis en excuses, le père Lavigny sourit et, après un mot d'adieu à l'homme en question, revint avec moi jusqu'à la maison.

— Tel que vous me voyez, me dit-il, je suis mort de honte. Je suis censé tout connaître des langues orientales et aucun des ouvriers du chantier ne me comprend. Vous ne trouvez pas ça humiliant ? J'étais en train d'essayer de tester mon arabe sur cet individu, qui est citadin, pour voir si ça marchait mieux, mais je n'ai pas eu beaucoup de succès. Leidner prétend que mon arabe est trop classique.

Ce fut tout. N'empêche que je trouvai bizarre que le même homme soit encore à rôder dans les parages.

Cette nuit-là, ce fut la panique.

Il ne devait pas être loin de 2 heures du matin. J'ai le sommeil léger, ainsi qu'il est indispensable à une bonne infirmière. Ce qui fait que j'étais réveillée et assise dans mon lit quand la porte de ma chambre s'ouvrit.

— Mademoiselle, mademoiselle !

C'était la voix de Mme Leidner, basse et pressante.

Je craquai une allumette et allumai ma bougie.

Elle était sur le seuil, dans un long peignoir bleu. Elle avait l'air à demi morte d'épouvante :

— Il y a quelqu'un... quelqu'un... dans la pièce à côté de ma chambre... Je l'ai entendu... je l'ai entendu gratter au mur.

Je sautai à bas de mon lit et la rejoignis.

— Voyons, je suis là. N'ayez pas peur.

— Allez chercher Éric, chuchota-t-elle.

Je hochai la tête et courus frapper à la porte du professeur. En un rien de temps, il arriva tout courant. Assise sur mon lit, Mme Leidner cherchait son souffle entre les hoquets.

— Je l'ai entendu, psalmodiait-elle. Je l'ai entendu... il grattait contre le mur.

— Quelqu'un dans la salle des antiquités ? s'écria le Pr Leidner.

Il se rua dehors, et m'apparut alors la différence de leurs réactions. Mme Leidner n'avait jamais peur que pour elle, tandis que le professeur avait tout de suite pensé à ses précieux trésors.

— La salle des antiquités ! respira enfin Mme Leidner. Bien sûr ! Ce que je peux être bête !

Elle se releva et, resserrant son peignoir autour d'elle, m'intima l'ordre de la suivre. Elle était loin, la peur panique !

Nous arrivâmes à la salle des antiquités pour y trouver le Pr Leidner ainsi que le père Lavigny. Ce dernier avait lui aussi entendu un bruit, s'était levé pour voir ce qui se passait et avait cru distinguer une lumière dans la salle des antiquités. Enfiler ses pantoufles et trouver sa torche électrique lui avait fait perdre du temps, et il n'avait trouvé personne en arrivant sur les lieux. La porte, qui plus est, était dûment fermée à clef, comme il se devait pendant la nuit.

Le temps qu'il s'assure que rien n'avait été volé et le Pr Leidner

l'avait rejoint.

Impossible d'en savoir davantage. Le portail était bouclé. Le poste de garde jura ses grands dieux que personne n'avait pu entrer, mais comme les hommes dormaient probablement tous à poings fermés, ce n'était pas très concluant. On ne trouva en tout cas aucune trace d'intrusion, et rien n'avait été dérobé.

Il était possible que Mme Leidner n'ait rien entendu d'autre que le bruit fait par le père Lavigny quand il avait descendu quelques boîtes des étagères pour s'assurer que tout était en ordre.

Seulement le père Lavigny ne démordait pas d'avoir (a) entendu des pas devant sa fenêtre et (b) vu vaciller une lumière, peut-être celle d'une torche électrique, dans la salle des antiquités.

Parmi les autres, personne n'avait rien vu ni rien entendu.

Cet incident joue un rôle important dans mon récit parce qu'il poussa Mme Leidner à me faire des confidences, le lendemain.

L'HISTOIRE DE MME LEIDNER

Nous venions de finir de déjeuner. Mme Leidner gagna sa chambre pour sa sieste habituelle. Je l'installai sur son lit parmi ses oreillers, lui donnai son livre, et j'allais quitter la pièce quand elle me rappela :

— Ne partez pas, mademoiselle, j'aimerais vous parler.

Je pivotai sur mes talons.

— Fermez la porte.

J'obtempérai.

Elle se leva de son lit et se mit à arpenter la chambre. Je compris qu'elle essayait de peser le pour et le contre, et je me gardai bien d'intervenir. Elle était manifestement dans un état de profonde indécision.

En fin de compte elle parut avoir pris son parti. Elle se tourna vers moi et me dit tout à trac :

— Asseyez-vous.

Je m'installai près de la table sans desserrer les dents.

— Vous devez vous demander le pourquoi de ce qui se passe, préluda-t-elle d'un ton haché.

Je me contentai de hocher la tête sans mot dire.

— J'ai décidé de tout vous raconter... tout ! Il faut que je vide mon cœur devant quelqu'un ; sans ça je vais devenir folle.

— Ma foi, dis-je, je crois que c'est ce qui vaut le mieux. Ce n'est jamais facile de savoir où mettre les pieds quand on est en plein brouillard.

Elle arrêta son va-et-vient indécis et me fit face :

— Vous savez de quoi j'ai peur ?

— D'un homme, dis-je.

— Exact. Mais je n'ai pas dit « de qui ? »... j'ai dit « de quoi ? ».

J'attendis sans broncher.

— *J'ai peur d'être assassinée !*

Bon, c'était enfin sorti. Pas question que j'en fasse tout un plat. Elle était déjà assez troublée comme ça.

— Allons bon ! fis-je, placide. Alors c'est donc ça ?

Elle se mit soudain à rire. À rire, à rire... tant et si bien que les

larmes lui ruisselèrent le long des joues.

— La façon dont vous avez dit ça ! hoqueta-t-elle. La façon dont vous l'avez dit...

— Allons, voyons, la grondai-je. Nous voilà bien avancées.

Je la fis asseoir sur une chaise, allai chercher une éponge humectée sur la table de toilette et lui baignai le front et les poignets.

— Assez de sottises, poursuivis-je. Soyez raisonnable et racontez-moi tout ça calmement.

Elle se reprit. Elle se redressa sur sa chaise et parla de sa voix habituelle :

— Vous êtes incroyable, mademoiselle. Avec vous, j'ai l'impression d'avoir cinq ans. Je vais tout vous raconter.

— Voilà qui est bien. Prenez votre temps, ne vous pressez pas.

Elle commença son récit d'une voix lente et mesurée :

— Quand j'ai eu 20 ans, je me suis mariée. Avec un garçon qui travaillait au département d'État. C'était en 1918.

— Je sais, Mme Mercado m'en a parlé. Il a été tué à la guerre.

Mais Mme Leidner secoua la tête :

— C'est ce qu'elle croit. C'est ce que tout le monde croit. La vérité, c'est autre chose. J'étais une patriote enragée, à cet âge-là, enthousiaste, idéaliste. Et je n'étais pas mariée depuis plus de quelques mois quand j'ai découvert, par le plus grand des hasards, que mon mari était un espion à la solde des Allemands. J'ai appris, entre autres, que les renseignements qu'il avait transmis avaient bel et bien provoqué le torpillage d'un navire de transport américain et la perte de centaines de vies humaines. Je ne sais pas ce que la plupart des gens auraient fait... mais voilà ce que j'ai fait, moi. Je suis allée trouver mon père, qui travaillait au ministère de la Guerre, et lui ai fait part de la vérité. À la suite de quoi Frederick a bien été tué au cours de la guerre... mais pas au front : aux États-Unis... fusillé comme espion.

— Oh, mon Dieu, mon Dieu ! m'écriai-je. Mais c'est épouvantable !

— Oui, fit-elle. Ç'a été épouvantable. Et dire qu'il était si gentil... si doux... Et que pendant tout ce temps... Mais je n'ai pas hésité une seconde. Peut-être que j'ai eu tort.

— C'est difficile à dire. Je ne sais vraiment pas ce qu'on peut faire dans ces cas-là.

— Ce que je vous raconte là n'a jamais filtré hors du département d'État. Officiellement, mon mari a été tué au front. En tant que veuve de guerre, j'ai eu droit aux condoléances d'usage et à la sympathie générale.

Il y avait de l'amertume dans sa voix, et je dodelinai de la tête d'un air compatissant.

— J'ai reçu des tas de demandes en mariage, que j'ai toujours

repoussées. Le choc avait été trop rude. J'avais l'impression que je ne pourrais plus jamais faire confiance à personne.

— Oui, je pense que j'aurais réagi comme vous.

— Et puis je suis tombée amoureuse d'un garçon. J'ai failli dire oui. Et puis il s'est produit une chose stupéfiante ! J'ai reçu une lettre anonyme – de Frederick – disant que si jamais j'en épousais un autre, il me tuerait !

— De Frederick ? Votre défunt mari ?

— Oui. Oh, bien sûr, j'ai d'abord cru que j'étais tombée sur la tête, ou que c'était un cauchemar... J'ai fini par aller voir mon père. Il m'a avoué la vérité. Mon mari n'avait pas été fusillé. Il avait réussi à s'évader, mais son évasion ne lui avait pas servi à grand-chose : il avait été victime d'une catastrophe ferroviaire quelques semaines plus tard et son cadavre avait été identifié parmi d'autres. Mon père m'avait caché son évasion et, comme il était mort, il n'avait pas cru bon de me dire quoi que ce soit.

» Mais la lettre que j'avais reçue remettait tout en question. Était-il possible que mon mari soit encore vivant ?

» Mon père a repris l'affaire depuis le début. Il s'est livré à des recherches approfondies et m'a assuré que, pour autant qu'on puisse humainement le savoir, le corps qui avait été inhumé était bien celui de Frederick. Il avait été en partie défiguré, ce qui interdisait toute certitude absolue, mais il m'a réitéré son absolue conviction : Frédérick était mort, et cette lettre, un canular aussi cruel que malveillant.

» Le même processus s'est reproduit, et pas qu'une fois. Sitôt que je semblais m'attacher à un homme, je recevais une lettre de menaces.

— De l'écriture de votre mari ?

— Difficile d'en être sûre. Je ne possédais pas de lettres de lui. Je ne pouvais me fier qu'à ma mémoire.

— Il n'y avait aucune allusion, aucune tournure de phrase qui aurait pu vous donner une certitude ?

— Non. Certains détails – des surnoms tendres connus de nous seuls, par exemple – auraient pu dissiper mon incertitude, mais il n'y en avait pas.

— Oui, fis-je, pensive. C'est bizarre. Ça pourrait donner l'impression qu'il ne s'agissait pas de votre mari. Mais est-ce que ça aurait pu être quelqu'un d'autre ?

— Il y a une possibilité. Frederick avait un frère cadet – un gamin de 10-12 ans au moment de notre mariage. Il idolâtrait Frederick et Frederick l'adorait. Ce qu'est devenu ce gosse – il s'appelait William –, je n'en sais rien. Mais étant donné son adoration pour son frère aîné, il n'est pas exclu qu'il ait grandi avec dans la tête l'idée que j'étais responsable de sa mort. Il s'était toujours montré jaloux de moi :

pourquoi n'aurait-il pas inventé ce stratagème pour me punir ?

— Oui, pourquoi pas ? murmurai-je. C'est incroyable ce qui peut rester gravé dans la mémoire des enfants qui ont subi un choc.

— Je sais. Ce gosse peut avoir voué sa vie à la vengeance.

— Poursuivez, je vous en prie.

— Il n'y a plus grand-chose à dire. J'ai rencontré Éric il y a trois ans. Pas un instant je n'avais songé à l'épouser. Il m'a fait changer d'avis. Jusqu'au matin même de notre mariage, je me suis attendue à recevoir une lettre de menaces. Rien. J'en ai conclu que – quel qu'il puisse être – l'auteur des lettres était mort ou s'était lassé de son jeu cruel. Mais deux jours après notre mariage, j'ai reçu ceci.

Déverrouillant une petite mallette posée sur la table, elle en sortit une lettre qu'elle me tendit.

L'encre en était un peu pâlie. L'écriture, assez féminine, était penchée vers la droite.

Tu m'as désobéi. Cette fois-ci, tu ne t'en tireras pas comme ça. Tu resteras la femme de Frederick Bosner, et de personne d'autre ! Tu vas mourir.

— J'étais terrorisée – mais peut-être pas autant que j'aurais dû. Le fait d'être avec Éric me rassurait. Et puis, au bout d'un mois, j'ai reçu une deuxième lettre : *Je n'ai pas oublié. Je parais mes plans. Tu vas mourir. Pourquoi m'as-tu désobéi ?*

— Votre mari est au courant de tout ça ?

— Il sait que j'ai reçu des menaces, répondit Mme Leidner avec lenteur. À l'arrivée de la seconde, je lui ai montré les deux lettres. Il avait tendance à penser qu'il s'agissait d'un canular. Ou alors que quelqu'un voulait me faire chanter en prétendant que mon premier mari était vivant.

Elle s'interrompit un instant, puis reprit :

— Quelques jours après l'arrivée de la deuxième lettre, nous avons réchappé de justesse à une intoxication par le gaz. Quelqu'un s'était introduit dans notre appartement pendant notre sommeil et avait ouvert le robinet. Par chance, je me suis réveillée et j'ai senti l'odeur à temps. C'est là que j'ai craqué. J'ai raconté à Éric comment j'avais été persécutée des années durant, et je lui ai dit que j'étais persuadée que ce fou avait bel et bien l'intention de me tuer. Je crois que c'est là, pour la première fois, que j'ai été sûre et certaine qu'il s'agissait bien de Frederick. Il y avait toujours eu quelque chose d'implacable sous sa douceur.

» Éric s'est montré, je crois, moins inquiet que moi. Il voulait se contenter d'alerter la police. Naturellement, il n'en était pas question pour moi. Alors nous avons décidé que je l'accompagnerais ici et que, par précaution, je passerais l'été entre Londres et Paris au lieu de regagner les États-Unis.

» Nous avons fait ce que nous avions dit, et tout s'est bien passé. À partir de là, je me suis cru délivrée. Après tout, nous avons mis la moitié du globe entre mon ennemi et nous.

» Et puis soudain il y a un peu plus de trois semaines, j'ai reçu une lettre, postée en Irak.

Elle me tendit une troisième lettre.

Tu as cru que tu pourrais m'échapper. Tu as eu tort. Pas question que tu vives en m'étant infidèle. Je te l'avais toujours dit. Ta mort est proche, très proche.

— Et puis, il y a une semaine... ça ! Posé là sur la table. Ça n'avait même pas transité par la poste.

Je lui pris le papier des mains. Trois mots y étaient griffonnés :

Je suis là.

Elle me regarda dans les yeux :

— Vous avez vu ? Vous comprenez, maintenant ? Il va me tuer. C'est peut-être Frederick... c'est peut-être le petit William... *mais il va me tuer.*

Sa voix s'était faite frémissante. Je lui pris le poignet.

— Allons... allons..., la grondai-je. Ne vous laissez pas aller. Nous sommes tous là à veiller sur vous. Vous n'auriez pas des sels ?

Elle me désigna la table de toilette, et je lui en fis respirer une généreuse rasade.

— Là, ça va tout de suite mieux, lui dis-je en voyant la couleur lui revenir aux joues.

— Oui, je me sens mieux. Mais, oh ! mademoiselle, vous comprenez pourquoi je suis dans un tel état ? Quand j'ai vu cet homme regarder par la fenêtre, je me suis dit : ça y est, c'est lui... Même quand c'est vous qui êtes arrivée, j'ai eu des soupçons. J'ai cru que vous étiez peut-être un homme déguisé.

— Quelle idée !

— Oh, je sais que ça peut paraître grotesque. Mais vous auriez pu être en cheville avec lui... et ne pas être du tout infirmière.

— Mais c'est absurde !

— Peut-être bien. Mais est-ce que je sais encore ce qui est absurde et ce qui ne l'est pas ?

Frappée par une idée soudaine, je lui demandai :

— Votre ancien mari, vous le reconnaîtriez, j'imagine ?

— Je n'en sais rien, répondit-elle lentement. Ça remonte à plus de quinze ans. Je serais bien capable de ne pas reconnaître son visage.

Elle frissonna :

— Je l'ai vu une nuit... mais c'était une tête de mort. J'avais entendu tambouriner à la fenêtre. Et soudain j'ai vu une tête derrière la vitre, une tête de mort, horrible, grimaçante. J'ai hurlé comme une folle... Et ils m'ont juré qu'il n'y avait rien du tout !

Je me souvins des racontars de Mme Mercado.

— Vous ne croyez pas que vous avez rêvé tout ça ?

— Je suis sûre que non !

J'en étais moins persuadée. C'était le genre de cauchemar tout ce qu'il y a de vraisemblable étant donné les circonstances et qui pouvait, au réveil, être pris pour la réalité. Mais ma règle est de ne jamais contrarier mes patients. Je la calmai tant bien que mal et lui fis remarquer que si un étranger débarquait dans le voisinage, il ne passerait pas inaperçu.

Je la laissai, un peu rassérénée, je crois, et partis à la recherche du professeur pour lui rapporter notre conversation.

— Je suis heureux qu'elle se soit confiée à vous, me dit-il, plutôt détaché. J'étais horriblement inquiet. Je suis sûr que ces histoires de visage au carreau et de coups frappés à la fenêtre, elle les a inventées de toutes pièces. Mais je ne savais pas quoi faire. Qu'est-ce que vous pensez de tout ça ?

Je ne compris pas pourquoi il parlait sur ce ton-là, mais je répondis du tac au tac :

— Il n'est pas exclu que ces lettres ne soient qu'un affreux canular.

— Oui, c'est bien probable. Mais que pouvons-nous faire ? Ça la rend folle. Je ne sais plus que penser.

Je n'en savais rien moi non plus. Il n'était pas impossible qu'il y ait une femme derrière tout ça. Ces lettres avaient quelque chose de féminin. Dans un coin de ma tête, je songeai à Mme Mercado.

Supposons qu'elle ait appris par hasard la vérité sur le premier mariage de Mme Leidner. Elle aurait pu satisfaire sa rancune en terrorisant sa rivale.

Je ne m'aventurai pas à faire part de cette hypothèse au Pr Leidner. C'est tellement difficile de savoir comment les gens peuvent réagir à ce genre de chose.

— Allons ! fis-je d'un ton enjoué, faisons confiance à l'avenir. Après s'être confiée, votre femme m'a paru soulagée. Ça fait toujours du bien, vous savez. C'est de tout garder pour soi qui use les nerfs.

— Je suis très heureux qu'elle vous ait dit tout ça, répéta-t-il. C'est bon signe. Ça prouve qu'elle vous aime bien et qu'elle vous fait confiance. Je ne savais plus à quel saint me vouer.

J'avais ça sur le bout de la langue : lui demander s'il avait pensé à prévenir discrètement la police locale, mais, après coup, je fus bien contente de m'être abstenue.

Car voici ce qui arriva. Le lendemain, M. Coleman devait se rendre à Hassanieh pour y chercher la paie des ouvriers. Il en profiterait pour remettre notre courrier à la poste aérienne.

Sitôt nos lettres écrites, nous les déposâmes dans un coffret de bois placé sur l'appui de fenêtre de la salle à manger. Ce soir-là, M.

Coleman les prit et les tria par paquets qu'il entourait d'élastiques.

Soudain, il poussa une exclamation.

— Qu'y a-t-il ? demandai-je.

Hilare, il me tendit une enveloppe :

— Encore un coup de Mona Louisa... Pas de doute, elle devient vraiment folle. La voilà qui adresse une lettre à quelqu'un 42nd Street, Paris, France. Ça ne m'a pas l'air de coller, non ? Ça ne vous ennuyait pas d'aller lui demander ce qu'elle voulait mettre au juste ? Elle vient d'aller se coucher.

Je pris l'enveloppe et courus chez Mme Leidner, qui rectifia l'adresse.

C'était la première fois que je voyais son écriture, et je me demandai où j'avais bien pu la voir avant, parce qu'elle m'était tout ce qu'il y a de familière.

Ce n'est qu'au milieu de la nuit que ça me revint.

Si on néglige le fait qu'elle était plus large et beaucoup plus irrégulière, *elle ressemblait comme deux gouttes d'eau à celle des lettres anonymes.*

Mon cerveau était en ébullition.

Mme Leidner avait-elle écrit ces lettres elle-même ?

Et le Pr Leidner s'en doutait-il ?

SAMEDI APRÈS-MIDI

Mme Leidner s'était épanchée un vendredi.

Le samedi matin, l'ambiance générale semblait s'être rafraîchie.

Mme Leidner, en particulier, eut tendance à jouer avec moi les indifférentes et à éviter ostensiblement toute possibilité de tête-à-tête. Je n'en fus pas étonnée. C'est toujours la même chose : les femmes du monde racontent des tas de choses à leur infirmière dans un élan d'abandon et puis, après, elles se sentent gênées et regrettent leurs confidences ! C'est la nature humaine qui veut ça.

Je pris bien garde de ne faire aucune allusion à ce qu'elle m'avait dit la veille. Je me cantonnai dans les domaines les plus terre à terre.

M. Coleman, qui, cette fois, conduisait lui-même la fourgonnette, était parti pour Hassanieh au petit matin, le courrier dans un sac. Il était chargé de deux ou trois courses pour les membres de l'expédition. Et, comme c'était jour de paie, il devait passer chercher à la banque monnaie et petites coupures. Ce n'était pas une mince affaire et il ne comptait pas être de retour avant le courant de l'après-midi. Je le soupçonnai d'avoir prévu de déjeuner avec Sheila.

Les jours de paie, l'activité sur le chantier se relâchait un peu l'après-midi, car on commençait la distribution à partir de 15 h 30.

Abdallah, le boy chargé de laver les poteries, était installé comme d'habitude au milieu de la cour et avait repris sa mélopée nasale. Le Pr Leidner et M. Emmott avaient décidé de faire je ne sais trop quoi aux poteries en attendant le retour de M. Coleman, et M. Carey prit le chemin des fouilles.

Mme Leidner alla s'étendre dans sa chambre. Je l'installai comme à l'accoutumée, puis me rendis chez moi en emportant un livre, car je n'avais pas sommeil. Il n'était pas loin de 12 h 45 et je passai fort agréablement les deux heures suivantes. Je lisais *Meurtre à la clinique*, un roman des plus captivants, même si d'après moi l'auteur n'en connaissait pas lourd sur le fonctionnement d'une clinique ! En tout cas, je n'avais jamais vu pareille clinique ! J'avais très envie d'écrire à l'auteur pour lui suggérer les corrections indispensables.

Lorsque je refermai enfin mon livre – c'était la femme de chambre

qui avait fait le coup, une rouquine que je n'avais pas soupçonnée une minute ! –, j'eus la surprise de voir à ma montre qu'il était 14 h 40 !

Je me levai, rajustai mon uniforme et sortis dans la cour.

Abdallah était encore à récupérer ses poteries tout en moulinant sa rengaine déprimante, et David Emmott, debout près de lui, triait les vases nettoyés et rangeait les tessons dans des boîtes en attendant la restauration. Je marchais dans leur direction quand je vis le Pr Leidner qui descendait l'escalier de la terrasse.

— Nous n'avons pas perdu notre après-midi ! fit-il, tout joyeux. J'ai fait pas mal de nettoyage par le vide, là-haut. Louise sera contente. Elle qui se plaignait du manque de place pour se promener ! Je vais lui annoncer la bonne nouvelle.

Il alla à la porte de sa femme, frappa et entra.

Je crois qu'il ne se passa guère plus d'une minute et demie avant qu'il ne ressorte. Je regardais justement par là. Ce fut comme dans un cauchemar. Il était entré heureux, ravi. Il ressortit comme un homme ivre, incapable de se tenir sur ses jambes, le visage hébété.

— Mademoiselle... ! m'appela-t-il d'une drôle de voix, étranglée. Mademoiselle...

Je vis tout de suite que quelque chose n'allait pas et me précipitai. Il était dans tous ses états, visage blafard, ravagé, et semblait sur le point de tourner de l'œil.

— Ma femme..., balbutia-t-il. Ma femme... oh ! mon Dieu...

Je l'écartai et me ruai dans la chambre. J'en eus le souffle coupé.

Mme Leidner était recroquevillée par terre, au pied du lit, dans une posture atroce.

Je me penchai sur elle. Elle était bien morte, et depuis une heure au moins. La cause du décès sautait aux yeux : un coup terrible asséné sur le devant du crâne, juste au-dessus de la tempe droite. Elle avait dû se lever de son lit et être abattue à l'endroit même où elle était tombée.

Je touchai le moins possible au cadavre.

Je jetai un coup d'œil autour de moi pour voir s'il n'y avait pas un indice quelconque, mais rien ne semblait avoir été touché, rien ne paraissait en désordre. Les fenêtres étaient fermées au loquet et il n'y avait pas la moindre cachette où aurait pu se dissimuler le meurtrier. Apparemment, il avait filé depuis un bon moment.

Je sortis en fermant la porte derrière moi.

Le Pr Leidner avait fini par s'évanouir. David Emmott, qui était près de lui, leva vers moi un visage blême et interrogateur.

En quelques mots prononcés à voix basse, je lui expliquai ce qui s'était passé.

Comme je l'avais toujours pensé, c'était la personne idéale sur qui se reposer en cas de problème. Il possédait un calme et un sang-froid parfaits. Ses yeux bleus étaient écarquillés, mais à part ça, il ne laissait

deviner aucun trouble.

Il réfléchit deux secondes, puis me dit :

— Il faudrait prévenir la police le plus tôt possible. Bill devrait rentrer d'une seconde à l'autre. Qu'est-ce qu'on va faire de Leidner ?

— Aidez-moi à le porter dans sa chambre.

Il hocha la tête.

— Il vaudrait peut-être mieux boucler d'abord cette porte, non ?

Il tourna la clef de Mme Leidner, l'ôta de la serrure et me la tendit :

— Il me semble que c'est à vous de la garder, mademoiselle. Et maintenant, allons-y !

Ensemble, nous soulevâmes le Pr Leidner, le transportâmes jusqu'à sa chambre et l'installâmes sur son lit. M. Emmott courut chercher du brandy. Il revint, escorté de Mlle Johnson.

Elle avait la mine anxieuse et les traits tirés, mais elle restait calme et efficace, et je fus soulagée de pouvoir abandonner le professeur entre ses mains.

Je me ruai dans la cour : la « familiale » passait le porche. Je pense que nous eûmes tous un choc en voyant le visage rond et rose de Bill qui sauta de son siège en poussant son cri de guerre habituel :

— Salut la compagnie ! V'là vos sous !

Il enchaîna sur le même ton :

— Non, mais vous vous rendez compte ? Même pas eu droit à l'attaque de la diligence !

Puis il s'arrêta net :

— Hé ! Qu'est-ce qui se passe ici ? Qu'est-ce qui vous arrive ? Le chat a bouffé le canari ou quoi ?

M. Emmott ne tourna pas autour du pot :

— Mme Leidner est morte. Elle a été tuée.

— Quoi ?

Le visage jovial de Bill changea clownesquement du tout au tout. Les yeux lui sortaient maintenant de la tête.

— La mère Leidner, morte ? Vous me faites marcher !

— Morte ? entendis-je en même temps crier dans mon dos d'un ton suraigu.

Je me retournai, c'était Mme Mercado :

— Vous dites que Mme Leidner a été tuée ?

— Oui, dis-je. Assassinée.

— Non ! hoqueta-t-elle. Oh, non ! Vous ne me ferez pas croire ça. Elle a dû se suicider.

— Les gens qui se suicident ne le font pas en se tapant sur la tête, fis-je d'un ton coupant. C'est bien un assassinat, madame Mercado.

Elle se laissa choir sur une caisse retournée :

— Oh ! mais c'est horrible... horrible...

Bien sûr, que c'était horrible. Nous n'avions pas besoin qu'elle

vienne nous le répéter ! Je me demandai si ce n'était pas le remords qui la rongeaît, après toutes les méchancetés qu'elle avait débitées sur le compte de la défunte.

Au bout d'un instant, elle demanda en cherchant son souffle :

— Qu'est-ce que vous allez faire ?

Sans se départir de son calme, M. Emmott prit la direction des opérations :

— Bill, il faudrait que tu retournes à Hassanieh le plus vite possible. Je n'ai aucune idée de la marche à suivre. Le mieux serait d'aller trouver le capitaine Maitland, je crois que c'est lui le patron de la police. Va d'abord voir le Dr Reilly. Il saura ce qu'il faut faire.

M. Coleman hocha la tête. Toute son espièglerie s'était envolée. Il avait maintenant l'air très jeune, et complètement épouvanté. Sans un mot, il sauta dans la « familiale » et démarra.

— Peut-être faudrait-il que nous jetions un coup d'œil un peu partout, dit M. Emmott en hésitant.

Il affermit sa voix et cria :

— Ibrahim !

— *Na'am.*

Le domestique arrivait en courant. M. Emmott lui parla en arabe. Ils eurent un échange plutôt vif. Le boy s'évertuait à nier quelque chose.

— Il soutient qu'il n'a vu personne cet après-midi, dit enfin M. Emmott, perplexe. Aucun étranger, rien. Le type a dû se faufiler ici sans que personne n'y voie que du feu.

— C'est évident, dit Mme Mercado. Il se sera introduit dans la maison pendant que les boys avaient le dos tourné.

— Ce doit être ça, acquiesça M. Emmott.

Mais son ton peu convaincu attira mon attention.

Il se tourna vers Abdallah, notre nettoyeur de poteries en herbe, pour l'interroger.

Le gamin se lança dans de longues explications d'un ton véhément.

M. Emmott fronçait de plus en plus les sourcils.

— Je n'y comprends rien, murmura-t-il. Mais alors, rien du tout.

Mais il ne me dit pas ce qu'il ne comprenait pas.

DRÔLE D'AFFAIRE

Je m'efforce, autant que faire se peut, de ne raconter que ce qui concerne mon rôle personnel dans cette affaire. Je passe sur les deux heures qui suivirent, sur l'arrivée du capitaine Maitland, des policiers et du Dr Reilly. Ce fut un beau remue-ménage, avec interrogatoires et tout ce que comporte, j'imagine, la routine de circonstance.

On en vint enfin aux choses sérieuses, à mon humble avis, quand le Dr Reilly me demanda de le suivre dans le bureau, vers 17 heures. Il ferma la porte, s'assit dans le fauteuil du Pr Leidner, me fit signe de m'installer en face de lui et me dit tout de go :

— Et maintenant, mademoiselle, au boulot. Il se passe ici des choses sacrément bizarres.

Je tirai sur mes manchettes et l'interrogeai du regard.

Il sortit un calepin.

— Ça, c'est pour avoir les idées claires. Bon, à quelle heure au juste le Pr Leidner a-t-il trouvé le corps de sa femme ?

— 14 h 45 à deux-trois minutes près.

— Et vous savez ça comment ?

— J'ai regardé ma montre en me levant de ma sieste. Il était 14 h 40.

— Faites voir un peu cette montre.

Je l'ôtai de mon poignet et la lui tendis.

— Exacte, à la minute près. Merveilleuse invention. Bon, voilà toujours ça. À présent, est-ce que vous avez cherché à savoir depuis combien de temps elle était morte ?

— Vraiment, docteur, je ne m'aventurerais jamais à répondre à une question pareille.

— Cessez de jouer les professionnelles. Ce que je veux, c'est vérifier si votre estimation concorde avec la mienne.

— Bon, alors je dirais qu'elle était morte depuis au moins une heure.

— Très juste. J'ai examiné le corps à 16 h 30 et je pencherais pour un décès situé entre 13 h 15 et 13 h 45. Disons 13 h 30 environ. C'est déjà une bonne approximation.

Il s'interrompit et pianota sur la table, l'air songeur :

— C'est rudement bizarre, cette affaire. Vous pouvez m'en dire deux mots ? Vous faisiez la sieste, c'est ça ? Vous avez entendu quelque chose ?

— À 13 h 30 ? Non, docteur. Je n'ai rien entendu à 13 h 30, pas plus qu'à un autre moment, d'ailleurs. Je suis restée allongée de 12 h 45 à 14 h 40 et tout ce que j'ai entendu, ce sont les litanies du boy arabe et, de temps en temps, la voix de M. Emmott qui criait quelque chose au Pr Leidner, sur le toit.

— Le boy arabe... oui, fit-il, sourcils froncés.

À ce moment-là, la porte s'ouvrit et le Pr Leidner entra avec le capitaine Maitland. Le capitaine était un petit homme tatillon, doté d'une paire d'yeux gris perspicaces.

Le Dr Reilly se leva et, d'autorité, poussa le Pr Leidner dans son fauteuil :

— Asseyez-vous, mon vieux. Je suis content que vous soyez venu. Nous allons avoir besoin de vous. Il y a quelque chose de très bizarre dans cette affaire.

Le Pr Leidner courba la tête.

— Je sais, fit-il. (Il me regarda.) Ma femme a confié la vérité à Mlle Leatheran. Au point où nous en sommes, il ne faut plus rien dissimuler, mademoiselle, aussi soyez gentille de rapporter au capitaine Maitland et au Dr Reilly ce qui s'est dit hier entre ma femme et vous.

Je me livrai à un compte rendu aussi proche que possible de la réalité.

Le capitaine Maitland ponctua mon récit de quelques exclamations. Quand j'eus terminé, il se tourna vers le professeur :

— Tout ça est vrai, Leidner ?

— Il n'y a pas un mot inexact dans ce que vous a dit Mlle Leatheran.

— Quelle histoire extraordinaire ! s'écria le Dr Reilly. Vous pouvez nous les montrer, ces lettres ?

— On les trouvera certainement dans les affaires de ma femme.

— Elle les a sorties de la mallette qui se trouve sur sa table, précisai-je.

— Alors elles y sont sans doute encore.

Il se tourna vers le capitaine Maitland et son bon visage se fit dur et sévère :

— Il ne saurait être question d'étouffer quoi que ce soit, capitaine Maitland. La seule chose qui compte, c'est de trouver le coupable et de lui faire payer son crime.

— Vous croyez qu'il s'agit bien du premier mari de Mme Leidner ? demandai-je.

— Ce n'est pas votre avis, mademoiselle ? s'enquit le capitaine.
— Il est permis d'en douter, dis-je, non sans quelque hésitation.
— En tout cas, décréta le Pr Leidner, cet homme est un assassin et, j'oserais même dire, un fou dangereux. Il faut lui mettre la main dessus, capitaine. Il le faut. Ça ne devrait pas être bien compliqué.
— Ça pourrait l'être plus que vous ne l'imaginez, fit lentement le Dr Reilly.

Le capitaine tirailla sa moustache sans répondre.

Soudain, je sursautai :

— Excusez-moi, mais il y a un incident que je devrais peut-être mentionner.

Je parlai de l'Irakien que nous avions vu regarder par la fenêtre et que j'avais aperçu dans les parages, il y avait de ça deux jours, en train d'essayer de soutirer des renseignements au père Lavigny.

— Parfait, dit le capitaine Maitland, j'en prends note. La police va pouvoir chercher dans cette direction-là. Cet individu a peut-être un lien avec l'affaire.

— Il a sans doute été payé pour espionner, dis-je. Pour signaler quand la voie serait libre.

Le Dr Reilly se frotta le nez avec lassitude.

— C'est bien là le diable, grommela-t-il. Et si la voie n'avait pas été libre... hein ?

Je le dévisageai, l'œil rond.

Le capitaine Maitland, lui, se tourna vers le professeur :

— Je vous demande de m'écouter avec le maximum d'attention, Leidner. Voici le résumé des éléments dont nous disposons jusqu'ici. Après le déjeuner, servi à midi et terminé à 12 h 35, votre femme s'est rendue dans sa chambre en compagnie de Mlle Leatheran, qui l'a installée confortablement. Vous-même êtes monté sur la terrasse, où vous avez passé les deux heures qui ont suivi, c'est bien ça ?

— Oui.

— Êtes-vous descendu à un moment quelconque pendant ce laps de temps ?

— Non.

— Quelqu'un est-il monté vous rejoindre ?

— Oui, Emmott est venu pas mal de fois. Il faisait le va-et-vient entre la terrasse et la cour où le boy lavait les poteries.

— Avez-vous, de votre côté, jeté un coup d'œil dans la cour ?

— À une ou deux reprises, pour appeler Emmott.

— Et, chaque fois, le boy était au milieu de la cour à laver ses poteries ?

— Oui.

— Combien a duré la plus longue absence d'Emmott dans la cour ? Ou sa plus longue visite sur la terrasse, si vous préférez.

Le professeur réfléchit :

— C'est difficile à dire... peut-être dix minutes. Personnellement, je dirais deux-trois minutes, mais je sais par expérience que je n'ai aucun sens du temps quand je suis plongé dans un travail qui m'intéresse.

Le capitaine Maitland consulta le Dr Reilly du regard. Ce dernier hocha la tête :

— Autant en venir au fait.

Le capitaine sortit un calepin et l'ouvrit :

— Écoutez ça, Leidner, je vais vous lire ce que faisait chacun des membres de votre mission entre 13 heures et 14 heures cet après-midi.

— Mais voyons...

— Attendez. Vous allez voir en trois secondes où je veux en venir. D'abord M. et Mme Mercado. M. Mercado dit qu'il travaillait dans son laboratoire. Mme Mercado, qu'elle se faisait un shampoing dans sa chambre. Mlle Johnson affirme qu'elle prenait des empreintes de sceaux-cylindres dans la « pièce à tout faire ». M. Reiter, qu'il développait des plaques dans la chambre noire. Le père Lavigny, qu'il travaillait dans sa chambre. Quant aux deux derniers, Carey et Coleman, le premier était sur les fouilles, et Coleman à Hassanieh. Voilà pour ce qui est des membres de votre expédition. À présent, les domestiques. Le cuisinier – votre Hindou – était assis de l'autre côté du porche, à plumer des volailles et à bavarder avec le planton. Ibrahim et Mansour, les boys du service intérieur, les ont rejoints vers 13 h 15. Ils sont restés tous deux là, à rire et à bavarder, jusqu'à 14 h 30 – *heure à laquelle votre femme était déjà morte.*

Le Pr Leidner se pencha en avant :

— Je ne comprends pas... vous m'intriguez. Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Peut-on accéder à la chambre de votre femme autrement que par la porte sur la cour ?

— Non. Il y a deux fenêtres, mais elles sont munies de barreaux solides – et en plus je crois qu'elles étaient fermées.

Il me jeta un regard interrogateur.

— Elles étaient fermées, confirmai-je aussitôt.

— Quoi qu'il en soit, reprit le capitaine Maitland, même si elles avaient été ouvertes, personne n'aurait pu entrer ou sortir par là. Mes hommes et moi avons vérifié. Même chose pour l'ensemble des fenêtres donnant sur la campagne. Elles sont toutes munies de barreaux de fer, et tous ces barreaux sont en bon état. Pour accéder à la chambre de votre femme, un étranger devait forcément passer par le porche et traverser la cour. Mais nous avons les témoignages concordants de l'homme de garde, du cuisinier et des boys : *ils n'ont vu passer personne.*

Le Pr Leidner sauta sur ses pieds :

— Mais que voulez-vous dire ? Que voulez-vous dire ?

— Reprenez-vous, mon cher, fit le Dr Reilly d'un ton égal. C'est dur à avaler, je le sais, mais il va falloir regarder la vérité en face. Le meurtrier n'est pas venu de l'extérieur ; il faut donc nécessairement qu'il s'agisse de quelqu'un qui se trouvait à *l'intérieur*. Tout porte à croire que Mme Leidner a été assassinée *par un membre de la mission*.

« JE N'Y AI JAMAIS CRU... »

— Non ! Non !

Le Pr Leidner bondit et se mit à faire les cent pas avec agitation.

— C'est impossible, ce que vous dites là, Reilly. Rigoureusement impossible. L'un d'entre nous ? Bon sang ! mais il n'y avait pas un seul membre de la mission qui n'adorait pas Louise !

Une drôle de petite moue tira les lèvres de Reilly vers le bas. Vu les circonstances, il lui était difficile de dire ce qu'il pensait ; mais si jamais silence fut éloquent, ce fut bien celui du médecin à ce moment-là.

— Impossible, répéta le Pr Leidner. Ils l'adoraient tous, Louise avait tant de charme. Personne ne pouvait y rester insensible.

Le Dr Reilly toussota :

— Pardonnez-moi, Leidner, mais après tout il ne s'agit là que de votre opinion personnelle. Si un membre de la mission avait éprouvé de l'antipathie pour votre femme, il se serait bien gardé de vous le faire savoir.

Le Pr Leidner parut désarçonné.

— C'est juste... très juste. Mais il n'empêche, Reilly, je ne suis pas de votre avis. Je suis sûr que tout le monde aimait beaucoup Louise.

Il se tut un moment, puis explosa :

— L'idée que vous avez en tête est ignoble ! Elle est... elle est complètement inimaginable.

— Vous ne pouvez pas... euh... ignorer les faits, dit le capitaine Maitland.

— Les faits ? Les faits ? Les mensonges débités par un cuisinier hindou et une poignée de domestiques arabes ? Vous connaissez ces gens-là aussi bien que moi, Reilly, et vous aussi, Maitland. La vérité, ça ne signifie rien pour eux. Ils ne disent jamais que ce qu'on a envie qu'ils disent, histoire d'être polis.

— Dans le cas présent, fit sèchement le Dr Reilly, ils ont plutôt une fâcheuse tendance à dire ce qu'on aurait bien envie qu'ils *ne disent pas*. Et puis je connais les habitudes de la maison. Le devant du porche est un véritable club de rencontres. Chaque fois que je suis venu ici

l'après-midi, j'y ai trouvé presque tous vos domestiques. C'est leur coin de prédilection.

— Il n'empêche que vous allez trop loin dans vos déductions. Pourquoi ce type – ce salopard – ne se serait-il pas introduit dans la maison plus tôt, et caché quelque part ?

— J'admets que ce n'est théoriquement pas impossible, concéda le Dr Reilly sans se démonter. Supposons donc qu'un étranger soit effectivement parvenu à entrer sans se faire remarquer. Il lui aurait fallu rester caché jusqu'au moment propice – et il n'aurait pas pu le faire dans la chambre de Mme Leidner, où il n'y a même pas un placard – puis courir le risque d'être repéré quand il pénétrait dans ladite chambre et quand il en ressortait... étant donné qu'Emmott et le boy passent pratiquement leurs journées dans la cour.

— Le boy. J'avais oublié le boy, dit le Pr Leidner. Un petit bout d'homme malin comme un singe. Voyons, Maitland, le boy a quand même bien dû voir le meurtrier pénétrer dans la chambre de ma femme ?

— Nous avons vérifié ça. Le boy a lavé des poteries tout l'après-midi, exception faite d'une – et une seule – interruption. Quelque part autour de 13 h 30 – il n'a pas pu être plus précis que ça –, Emmott est monté vous rejoindre sur la terrasse où il s'est attardé avec vous pendant une dizaine de minutes... C'est exact ?

— Oui. Je serais bien incapable de vous préciser l'heure, mais ce doit être ça.

— Très bien. Bon, durant ces dix minutes, le boy, saisissant l'occasion de flemmarder, file rejoindre les autres pour bavarder. Lorsqu'il redescend, Emmott constate son absence. Furibond, il va l'appeler et lui reproche d'avoir délaissé son travail. Pour autant que je puisse en juger, *votre femme a dû être assassinée au cours de ces dix minutes-là.*

Le Pr Leidner s'effondra dans son fauteuil en gémissant et enfouit son visage dans ses mains.

Le Dr Reilly reprit la parole comme si de rien n'était :

— Ce moment cadre avec mes constatations. Elle était morte depuis trois heures environ lorsque je l'ai examinée. La seule question, c'est : qui a fait le coup ?

Il y eut un silence. Le Pr Leidner se redressa et se passa la main sur le front.

— J'admets la pertinence de votre raisonnement, Reilly, dit-il d'une voix étonnamment ferme. Certes, tout semble prouver qu'il s'agit d'un « crime domestique », comme on dit. Mais je demeure convaincu qu'il y a une erreur quelque part. Votre hypothèse est plausible, mais il doit y avoir une faille. Pour commencer, vous admettez l'existence d'une coïncidence extraordinaire.

— Bizarre que ce mot vous vienne aux lèvres, fit remarquer le Dr Reilly.

Sans lui accorder la moindre attention, le professeur poursuivit :

— Ma femme reçoit des lettres de menaces. Elle a des raisons de craindre une personne bien précise. Sur quoi elle est... assassinée. Et vous me demandez de croire qu'elle a été tuée, non pas par cette personne, mais par quelqu'un qui n'a rien à voir ! Je trouve ça grotesque.

— Ça en a tout l'air... oui, acquiesça Reilly, songeur, avant de se tourner vers le capitaine Maitland. Coïncidence, hein ? Alors, Maitland ? Qu'est-ce que vous en dites ? On soumet l'idée à Leidner ?

Le capitaine hocha la tête :

— Allez-y, fit-il, laconique.

— Leidner, avez-vous entendu parler d'un certain Hercule Poirot ?

Le professeur le dévisagea, ahuri :

— Je crois qu'on a déjà cité ce nom-là devant moi, en effet. J'ai l'impression d'avoir entendu M. Van Aldin en dire le plus grand bien. Il est détective privé, non ?

— C'est bien lui.

— Mais il doit vivre à Londres. Auquel cas, comment pourrait-il nous aider ?

— Il vit à Londres, c'est vrai, reconnut le Dr Reilly. Mais c'est là qu'intervient ma coïncidence. Il se trouve à l'heure actuelle non pas à Londres, mais en Syrie, et il passera demain par Hassanieh, en route pour Bagdad.

— Qui vous a dit ça ?

— Jean Bérat, le consul de France. Il dînait avec nous hier soir et nous en a parlé. Il vient, semble-t-il, de démêler je ne sais quel scandale militaire en Syrie. Il passe par ici pour aller visiter Bagdad et doit rentrer ensuite à Londres, via la Syrie. Ce n'est pas une coïncidence, ça ?

Le Pr Leidner hésita et regarda le capitaine Maitland d'un air penaud :

— Qu'est-ce que vous en pensez, capitaine ?

— Que toute espèce de coopération serait la bienvenue, s'empressa de répondre le policier. Mes hommes sont parfaitement à la hauteur pour ce qui est de battre la campagne et de débrouiller les vendettas entre Arabes, mais franchement, Leidner, cette enquête n'est pas dans nos cordes. L'affaire me paraît particulièrement louche. Je ne serais pas fâché de voir ce type s'en mêler.

— Vous me suggérez donc de faire appel à ce M. Poirot pour qu'il nous donne un coup de main ? murmura le Pr Leidner. Et s'il refuse ?

— Il ne refusera pas, décréta le Dr Reilly.

— Qu'est-ce que vous en savez ?

— Parce que je suis moi-même un professionnel. S'il se présentait un cas particulièrement compliqué de... disons de méningite cérébro-spinale et qu'on me priait d'apporter mon concours, je serais bien incapable de refuser. Ce n'est pas un crime ordinaire que nous avons là, Leidner.

— Non, admit le professeur.

Sa bouche se crispa sous l'effet du chagrin :

— Dans ce cas, Reilly, est-ce que vous pourriez prendre contact avec Hercule Poirot de ma part ?

— Bien sûr.

Le Pr Leidner esquissa un geste de remerciement.

— Même maintenant, articula-t-il lentement, je n'arrive pas à admettre que... que Louise est vraiment morte.

Je ne pus me contenir plus longtemps.

— Oh, professeur ! éclatai-je. Je... je suis incapable de vous dire à quel point je suis accablée. J'ai si gravement failli à ma tâche. C'était mon devoir que de veiller sur Mme Leidner... de la protéger du danger.

Le Pr Leidner secoua tristement la tête :

— Non, non, mademoiselle. Vous n'avez rien à vous reprocher. C'est moi, que Dieu me pardonne, qui suis à blâmer... *Je n'y ai jamais cru* ; tout du long je n'y avais pas cru... Je n'ai jamais imaginé un seul instant qu'il y ait un véritable danger...

Il se leva. Son visage se contracta :

— Je l'ai laissée marcher à la mort... Oui, je l'ai laissée marcher à la mort... de par mon incrédulité.

Il sortit de la pièce en titubant.

Le Dr Reilly me regarda :

— Je me sens plutôt coupable, moi aussi. Je croyais tout bonnement que la brave dame lui tapait sur le système.

— Je n'avais pas non plus pris ça au sérieux, avouai-je.

— Nous avons eu tort tous les trois, déclara le Dr Reilly d'un ton grave.

— J'en ai bien l'impression, conclut le capitaine Maitland.

HERCULE POIROT ARRIVE

La première fois que j'ai vu Hercule Poirot, je ne suis pas près de l'oublier. Bien sûr, par la suite je m'y suis faite – on se fait à tout –, mais de prime abord ce fut un choc, et on ne m'ôtera pas de l'idée que ça doit être le cas pour tout un chacun.

Je ne sais pas ce que j'avais imaginé... une sorte de Sherlock Holmes grand et mince, respirant l'intelligence. Bien entendu, je savais qu'il était étranger, mais je ne m'attendais pas à ce qu'il soit étranger à *ce point-là*, si vous voyez ce que je veux dire.

Rien qu'à le voir, vous en aviez le fou rire ! On aurait juré qu'il se croyait sur les planches, ou dans un film. D'abord, il ne mesurait guère plus d'un mètre soixante, et c'était un drôle de petit bonhomme grassouillet, vieux comme Hérode, avec une moustache inimaginable et un crâne en forme d'œuf. Il avait tout du coiffeur dans une pièce de boulevard !

Et c'est cet homme-là qui devait découvrir l'assassin de Mme Leidner !

Il faut croire que je n'arrivai pas à cacher tout à fait ma répugnance car il m'apostropha presque aussitôt, le regard plein de malice :

— Ma tête pas ne vous revient, ma sœur ? Rappelez pourtant vous qu'« à bon vin point d'enseigne », comme dit le proverbe.

Drôle de proverbe, belge comme lui, j'en donnerais ma main à couper. Mais enfin, il vaut ce qu'il vaut, même si je n'y croyais qu'à moitié.

Et puis cet accent ! ce charabia ! et aussi cette façon de m'appeler ma sœur en insistant sur le mot, comme si toutes les infirmières anglaises étaient catholiques romaines et avaient prononcé leurs vœux !

Le Dr Reilly l'avait amené en voiture le dimanche après déjeuner, et son premier soin fut de nous réunir.

Nous nous retrouvâmes donc tous autour de la table de la salle à manger. M. Poirot s'assit au bout, flanqué d'un côté du Pr Leidner et, de l'autre, du Dr Reilly.

Dès que nous fûmes tous là, le Pr Leidner s'éclaircit la gorge et

commença de sa voix douce et hésitante :

— J'ose croire que vous avez tous entendu parler de M. Hercule Poirot. Il était de passage à Hassanieh pour la journée et a fort aimablement consenti à interrompre son voyage pour nous venir en aide. Le capitaine Maitland et la police irakienne font l'impossible, j'en suis persuadé, mais... mais il y a dans cette affaire des... (Il flancha et jeta un coup d'œil implorant au Dr Reilly.) Je veux dire qu'il se pourrait qu'il y ait des difficultés et...

— Il y a de la louche et de la pas nette... c'est ça ? baragouina le petit homme au bout de la table.

Ma parole ! Il parlait vraiment anglais comme une vache espagnole !

Pour votre confort, dorénavant, je vous corrige ses propos.

— Ohoho ! couina bizarrement Mme Mercado. Il faut qu'il soit arrêté ! Ce serait monstrueux qu'il puisse s'en tirer !

Je remarquai que les yeux du petit étranger la jaugeaient :

— Il ? Qui ça, il, madame ?

— Mais, le meurtrier, voyons !

— Ah ! le meurtrier...

Il avait dit ça comme si le meurtrier était le dernier de ses soucis !

L'œil rond, nous le dévisagions tous. Il nous examina l'un après l'autre.

— J'ai bien l'impression, dit-il enfin, qu'aucun d'entre vous n'a jamais été mêlé à une affaire criminelle ?

Un murmure général d'assentiment lui répondit.

Hercule Poirot sourit et reprit :

— Vous n'avez donc, bien évidemment, pas la moindre idée de ce qui vous attend. Votre situation n'est pas sans désagréments. Oui, elle présente des tas de désagréments. Et, avant même d'entrer dans le détail, citons le poids du soupçon.

— Du soupçon ?

C'est Mlle Johnson qui avait parlé. M. Poirot la regarda, songeur. J'eus l'impression que son œil n'était pas réprobateur. Le petit homme semblait penser : « Voilà une femme raisonnable et qui n'a pas l'air stupide. »

— Oui, mademoiselle, fit-il. Le poids du soupçon. N'y allons pas par quatre chemins. *Vous êtes tous suspects*, dans cette maison. Cuisinier, valet, marmiton, laveur de poteries... oui, et tous les membres de la mission, cela va sans dire.

Mme Mercado fit mine de se lever, visage convulsé :

— Comment osez-vous ? Comment osez-vous dire une chose pareille ? C'est odieux... intolérable ! Professeur Leidner, vous ne pouvez pas laisser cet individu... cet individu...

— Je vous en prie, Marie, dit le professeur d'un ton las, tâchez de

garder votre calme.

M. Mercado se leva à son tour. Ses mains tremblaient et ses yeux étaient injectés de sang.

— Je suis d'accord avec elle. C'est scandaleux... c'est une insulte...

— Mais non, mais non, dit M. Poirot. Je ne vous insulte pas. Je vous demande tout bonnement de regarder la réalité en face. Dans une maison où un meurtre a été commis, chaque personne présente a droit à sa part de soupçons. Quelle preuve y a-t-il que le meurtrier soit venu de l'extérieur, je vous le demande ?

— Mais bien sûr que si, il est venu de l'extérieur ! s'époumona Mme Mercado. Ça tombe sous le sens ! Enfin, voyons, le... (Elle s'interrompt et acheva plus lentement :) le contraire serait inimaginable !

— Vous avez sans aucun doute raison, madame, acquiesça Poirot avec une courbette. Je ne fais que vous expliquer comment il convient d'aborder le sujet. Je dois commencer par m'assurer que chacun dans cette pièce est innocent. Après quoi il ne me restera plus qu'à aller chercher le meurtrier ailleurs.

— Vous ne vous demandez pas une seconde s'il ne serait pas un peu tard pour ça ? s'enquit le père Lavigny d'un ton suave.

— C'est la tortue, mon père, qui a battu le lièvre.

Le père Lavigny haussa les épaules.

— Nous sommes entre vos mains, fit-il avec résignation. Persuadez-vous dans les meilleurs délais de notre innocence dans cette abominable affaire.

— Je ferai au plus vite. C'était de mon devoir de vous expliquer clairement les choses, afin que vous ne vous offusquiez pas de l'impertinence de certaines des questions que je pourrais vous poser. Peut-être, mon père, l'Église donnera-t-elle l'exemple ?

— Posez-moi toutes les questions qu'il vous plaira, répondit gravement le père Lavigny.

— C'est votre première campagne ici ?

— Oui.

— Et vous êtes arrivé... quand ?

— Il y a trois semaines, presque jour pour jour. Le 27 février.

— Vous veniez de... ?

— Carthage. L'ordre des Pères Blancs.

— Merci, mon père. Aviez-vous, à une occasion quelconque, rencontré Mme Leidner avant de venir ?

— Non, je n'avais jamais vu cette personne avant de lui être présenté ici même.

— Pouvez-vous me dire ce que vous étiez en train de faire au moment du drame ?

— J'étudiais des tablettes cunéiformes, dans ma chambre.

Je notai que Poirot avait sous le coude un plan succinct des bâtiments.

— C'est la chambre de l'angle sud-ouest, qui est symétrique à celle de Mme Leidner ?

— Oui.

— À quelle heure êtes-vous allé dans votre chambre ?

— Sitôt après le déjeuner. Vers 12 h 40.

— Et vous y êtes resté jusqu'à... ?

— Un peu avant 15 heures. J'avais entendu la fourgonnette revenir... et puis repartir. Je me suis demandé pourquoi, et j'ai mis le nez dehors pour voir.

— Durant tout le temps que vous y avez travaillé, vous est-il arrivé de sortir de votre chambre à un moment quelconque ?

— Non, pas une seule fois.

— Et vous n'avez rien vu ni entendu qui puisse avoir un rapport avec le drame ?

— Non.

— Vous n'avez pas de fenêtre qui donne sur la cour, dans votre chambre ?

— Non, elles ouvrent toutes les deux sur les champs.

— Étiez-vous à même d'entendre ce qui se passait dans la cour ?

— C'est beaucoup dire. Mais j'ai effectivement entendu M. Emmott passer devant ma porte pour monter sur la terrasse. À une ou deux reprises.

— Vous rappelez-vous à quelle heure ?

— Non, absolument pas. J'étais absorbé par mon travail.

— Voyez-vous quoi que ce soit que vous pourriez me suggérer et qui contribuerait à faire la lumière sur cette affaire ? demanda Poirot après un silence. Y a-t-il quelque chose, par exemple, que vous auriez remarqué dans les jours qui ont précédé le meurtre ?

Le père Lavigny parut quelque peu mal à l'aise.

Il adressa un regard hésitant au Pr Leidner.

— C'est une question embarrassante, monsieur, dit-il avec gravité. Puisque vous me le demandez, il faut que je vous réponde franchement qu'à mon avis, Mme Leidner avait manifestement peur de quelque chose ou de quelqu'un. Elle se méfiait indubitablement des étrangers. Il devait bien y avoir une raison à ses angoisses... mais j'ignore laquelle. Elle ne me faisait pas ses confidences.

Poirot s'éclaircit la gorge et consulta les notes qu'il tenait à la main :

— D'après ce que je me suis laissé dire, vous avez eu une alerte au cambriolage, il y a deux nuits de ça ?

Le père Lavigny répondit par l'affirmative et raconta encore une fois comment il avait aperçu de la lumière dans la salle des antiquités

et ce qui s'était ensuivi.

— Ainsi, vous croyez qu'un intrus rôdait dans les bâtiments à ce moment-là ?

— Je ne sais que penser, avoua franchement le père Lavigny. Rien n'avait été subtilisé, ni même déplacé. Ça n'était peut-être qu'un des domestiques...

— Ou un des membres de la mission ?

— Ou un des membres de la mission. Auquel cas il n'y aurait eu aucune raison qu'il ne reconnaisse pas les faits.

— Mais ç'aurait également pu être un étranger venu de l'extérieur ?

— Je pense que oui.

— À supposer qu'un étranger se soit bel et bien introduit dans les locaux, aurait-il pu s'y cacher sans encombre toute la journée du lendemain et jusqu'au surlendemain après-midi ?

Il avait posé sa question à la fois au père Lavigny et au Pr Leidner. Les deux hommes prirent le temps de la réflexion.

— J'ai du mal à imaginer que ce soit possible, déclara enfin le Pr Leidner, non sans réticence. Je ne vois pas où il aurait pu se fourrer. Et vous, père Lavigny ?

— Non... non... moi non plus.

Les deux hommes n'avaient paru écarter la suggestion qu'à regret.

Poirot se tourna vers Mlle Johnson :

— Et vous, mademoiselle ? Cette hypothèse vous paraît-elle plausible ?

Après un instant de réflexion, Mlle Johnson secoua la tête :

— Non. Absolument pas. Où pourrait-on se cacher ? Toutes les chambres sont occupées et, c'est le moins qu'on puisse dire, sommairement meublées. La chambre noire, la salle de dessin et le laboratoire ont été utilisés le lendemain... ainsi que toutes ces pièces-ci. Il n'y a ni placards ni recoins. Avec la complicité des domestiques, peut-être...

— C'est possible, mais peu probable, dit Poirot.

Il retourna au père Lavigny :

— Venons-en à un autre point. L'autre jour, Mlle Leatheran vous a vu parler à un homme, dehors. Elle avait déjà surpris l'homme en question à tenter d'espionner par une des fenêtres donnant sur le sentier. Ce qui donnerait à penser qu'il avait une raison précise de rôder dans les parages.

— Ça n'est pas exclu, bien entendu, admit le père Lavigny, pensif.

— Est-ce vous qui l'avez abordé ou bien est-ce lui qui vous a adressé la parole ?

— J'ai l'impression... oui, c'est bien ça, déclara le père Lavigny après un instant de réflexion. C'est lui qui m'a adressé la parole.

— Qu'est-ce qu'il vous a dit ?

Le père Lavigny fit un effort de mémoire :

— Il voulait savoir si c'était bien le camp de base de la mission américaine. Et puis il a fait Dieu sait quel commentaire sur les Américains qui emploient une masse de main-d'œuvre locale. Je n'ai pas très bien compris ce qu'il racontait, mais je me suis efforcé de soutenir la conversation, histoire d'améliorer mon arabe. Comme c'était un citoyen, j'espérais qu'il me comprendrait mieux que le personnel des fouilles.

— Vous avez parlé d'autre chose ?

— Pour autant que je m'en souviens, j'ai dit qu'Hassanieh était une grande ville... nous sommes convenus que Bagdad l'était plus encore... Et puis je crois qu'il m'a demandé si j'étais catholique arménien ou syrien, quelque chose dans ce genre-là.

— Pouvez-vous le décrire ? demanda Poirot après un hochement de tête.

De nouveau, le père Lavigny réfléchit.

— Il était haut comme trois pommes, dit-il enfin, et plutôt râblé. Il était affligé d'un strabisme prononcé et avait le teint clair.

M. Poirot se tourna vers moi :

— Est-ce que ça correspond avec la description que vous en feriez ?

— Pas précisément, répondis-je, peinant à trouver mes mots. Je l'aurais dit plutôt grand que petit, et très foncé de peau. Il m'a semblé plutôt élancé. Et je n'ai pas eu l'impression qu'il louchait.

M. Poirot eut un haussement d'épaules désespéré :

— C'est toujours comme ça ! Si vous étiez dans la police, vous ne le sauriez que trop ! La description du même individu par deux personnes différentes ne coïncide jamais. Il n'y a pas un détail sur lequel vous soyez d'accord.

— Je suis formel pour ce qui est du strabisme, insista le père Lavigny. Mlle Leatheran a peut-être raison sur le reste. Mais, au fait, quand j'ai dit clair, je pensais *pour un Irakien*. J'imagine que Mlle Leatheran qualifierait ça de basané.

— Très basané, m'obstinai-je. Un affreux teint caca d'oie.

Je vis le Dr Reilly se mordre les lèvres et sourire.

Poirot leva les mains :

— Passons ! Cet inconnu en train de rôder, il peut être très important... ou ne pas l'être du tout. De toute façon, il faut mettre la main dessus. Poursuivons nos investigations.

Il hésita une bonne minute, examinant les visages tournés vers lui, puis, d'un bref signe de tête, désigna M. Reiter :

— À nous deux, mon ami. Faites-nous le compte rendu de votre après-midi d'hier.

Le visage poupin de M. Reiter vira à l'écarlate :

— Moi ?

— Oui, vous. Et d'abord, votre nom et votre âge ?
— Carl Reiter, 28 ans.
— Américain, c'est bien ça ?
— Oui, de Chicago.
— C'est votre première campagne ?
— Oui. Je suis chargé de la photographie.
— Ah ! c'est juste. Et hier après-midi, quel a été votre emploi du temps ?

— Eh bien... je ne suis à peu près pas sorti de la chambre noire.
— À peu près pas... hein ?
— Oui. J'ai commencé par développer des plaques. Et après ça, j'ai mis en place des objets à photographier.

— Dehors ?
— Non, bien sûr. Dans l'atelier de photo.
— La chambre noire, on ne peut y accéder que par l'atelier de photo ?

— Oui.
— Et l'atelier de photo, vous n'en êtes jamais sorti ?
— Non.
— Avez-vous pu remarquer ce qui se passait dans la cour ?
Le jeune homme secoua la tête :

— J'étais bien trop occupé pour remarquer quoi que ce soit. J'ai entendu rentrer la voiture et, dès que j'ai pu m'interrompre, je suis sorti voir s'il y avait du courrier. C'est là que j'ai... que j'ai su.

— Et vous aviez commencé à quelle heure, à travailler dans l'atelier de photographie ?

— À 12 h 50.
— Connaissiez-vous Mme Leidner avant de vous joindre à cette mission ?

— Non, monsieur, je ne l'avais jamais vue avant d'arriver ici.
— Voyez-vous quoi que ce soit – le moindre fait – susceptible de nous aider ?

Carl Reiter secoua la tête.

— Je ne sais vraiment rien du tout, monsieur, fit-il, désespéré.
— Monsieur Emmott ?

David Emmott s'exprima de sa belle voix douce à l'accent américain. Et il le fit avec clarté et concision :

— Je me suis occupé des poteries de 12 h 45 à 14 h 45, je les ai triées, j'ai supervisé le travail d'Abdallah et il m'est arrivé de monter sur la terrasse donner un coup de main au Pr Leidner.

— Combien de fois y êtes-vous monté ?
— Quatre, je crois bien.
— Pour combien de temps ?
— En général, quelques minutes, pas plus. Mais à un moment

donné, après avoir travaillé un peu plus d'une demi-heure, j'y suis resté dix minutes au bas mot, le temps de discuter de ce qu'il fallait garder et de ce qu'on pouvait éliminer.

— Et si je comprends bien, quand vous êtes redescendu, vous avez constaté que le boy avait abandonné son poste, c'est ça ?

— Oui. Je l'ai traité de tous les noms et il est revenu en courant par le portail. Il était sorti discuter avec les autres.

— Ce qui veut dire que c'est la seule fois qu'il a quitté son travail ?

— Non, je l'ai envoyé une ou deux fois sur la terrasse avec des poteries.

Poirot adopta un ton de circonstance :

— Est-il besoin de vous demander, monsieur Emmott, si vous avez vu quelqu'un entrer ou sortir de la chambre de Mme Leidner pendant tout ce temps ?

— Je n'ai vu personne, répondit aussitôt M. Emmott. Et personne n'est sorti dans la cour pendant les deux heures où j'y suis resté.

— Et vous êtes quasiment certain qu'il était 13 h 30 quand vous vous êtes absentés, le boy et vous, laissant la cour déserte ?

— Ça ne pouvait pas en être bien loin. Évidemment, je n'ai aucun moyen de le garantir avec précision.

Poirot se tourna vers le Dr Reilly :

— Est-ce que cela coïncide avec ce que vous estimez être l'heure de la mort, docteur ?

— Tout à fait, oui.

M. Poirot caressa ses énormes moustaches en croc.

— Je crois que nous pouvons en conclure que Mme Leidner a trouvé la mort au cours de ces dix minutes, décréta-t-il d'un ton solennel.

L'UN D'ENTRE NOUS ?

Il y eut un court silence, pendant lequel une vague d'horreur nous submergea.

Ce fut à cet instant, je crois, que j'adhérai pour la première fois à la théorie du Dr Reilly.

Je *sentis* que le meurtrier était dans la pièce. Qu'il était assis là parmi nous... qu'il nous écoutait. Que c'était *l'un d'entre nous*.

Peut-être Mme Mercado s'en rendit-elle compte elle aussi. Car elle poussa soudain un cri déchirant.

— C'est plus fort que moi, hoqueta-t-elle. C'est... c'est tellement *effroyable* !

— Courage, Marie, lui dit son époux.

Il nous adressa un regard d'excuse :

— Elle est tellement sensible. Tellement impressionnable.

— Je... j'avais tant d'affection pour Louise, sanglota Mme Mercado.

Je ne sais pas si mon visage exprimait le fond de ma pensée, mais je m'aperçus tout à coup que M. Poirot ne me quittait pas des yeux et que l'ombre d'un sourire flottait sur ses lèvres.

Je le foudroyai d'un regard glacial et il s'empessa de reprendre son enquête :

— Parlez-moi, madame, de la façon dont vous avez employé votre après-midi d'hier.

— Je me suis lavé les cheveux, répondit Mme Mercado entre deux sanglots. C'est atroce d'avoir pu être ainsi insouciant et affairée... sans savoir ce qui se passait pendant ce temps-là.

— Vous étiez dans votre chambre ?

— Oui.

— Et vous ne l'avez pas quittée ?

— Non. Pas avant d'avoir entendu la voiture. C'est à ce moment-là que je suis sortie et que j'ai appris ce qui s'était passé. Oh, ç'a été atroce !

— Ça vous a étonnée ?

Mme Mercado cessa de pleurer. Son œil se chargea de rancune.

— Que voulez-vous dire, monsieur Poirot ? Chercheriez-vous à

insinuer... ?

— Insinuer quoi, madame ? Vous venez de nous faire part de votre affection pour Mme Leidner. Elle pourrait s'être confiée à vous.

— Oh ! je vois... Non... non, cette chère Louise ne m'a jamais rien raconté... rien de précis, du moins. Évidemment, je mesurais bien l'angoisse et l'inquiétude qui la rongeaient. Et puis il y avait ces étranges incidents – des mains tambourinant aux fenêtres et tout ça.

— Que vous traitiez de fantasmes, voire d'affabulation pure et simple ! coupai-je, incapable de me retenir plus longtemps.

Je ne fus pas fâchée de constater qu'elle en resta un instant désarçonnée.

Une fois de plus, M. Poirot jeta un coup d'œil amusé dans ma direction.

Puis il récapitula, méthodique :

— En gros, madame, vous vous laviez les cheveux, vous n'avez rien vu et vous n'avez rien entendu. Est-ce qu'il n'y aurait pas un détail qui vous viendrait à l'esprit et qui serait susceptible de nous aider ?

Mme Mercado ne réfléchit pas longtemps :

— Non, bien sûr que non. C'est un mystère complet ! Mais, à mon avis, il ne fait aucun doute – je dis bien *aucun* doute – que le meurtrier est venu du dehors. Cela tombe sous le sens, voyons !

Poirot se tourna vers le mari :

— Et vous, monsieur, qu'avez-vous à dire ?

M. Mercado sursauta. Il se mit à tirailler sa barbe d'un geste machinal :

— Ça ne peut être que ça. Ça ne peut être que ça. Et pourtant, qui aurait pu lui vouloir du mal ? Elle était si douce... si gentille... (Il secoua la tête.) Celui qui l'a tuée ne peut être qu'un monstre... oui, un monstre !

— Et vous-même, monsieur, à quoi donc avez-vous passé votre après-midi ?

— Moi ? fit M. Mercado, le regard dans le vide.

— Vous étiez au laboratoire, Joseph, lui souffla sa femme.

— Ah, oui ! c'est ça... c'est ça. Comme d'habitude.

— Vous vous y êtes rendu à quelle heure ?

De nouveau, M. Mercado jeta à sa femme un regard de noyé.

— À 12 h 50, Joseph.

— Ah, oui ! À 12 h 50.

— Êtes-vous sorti dans la cour à un moment quelconque ?

— Non... je ne crois pas. (Il réfléchit.) Non, je suis sûr que non.

— Quand avez-vous appris le drame ?

— Ma femme est venue me l'annoncer. Ç'a été terrible, effroyable. Je n'en croyais pas mes oreilles. Encore maintenant j'ai du mal à croire que c'est vrai.

Il se mit soudain à trembler de tout son corps.

— C'est atroce... atroce...

Mme Mercado vint à sa rescousse :

— Oui, Joseph, nous ressentons tous la même chose. Mais nous n'avons pas le droit de nous laisser aller. Ça ne ferait que rendre les choses encore plus difficiles pour ce pauvre Pr Leidner.

Le visage du professeur se crispa douloureusement et je compris combien ces déballages de sentiments devaient lui être pénibles. Il regarda Poirot comme pour implorer son secours. Et ce dernier réagit aussitôt.

— Mademoiselle Johnson ? fit-il.

— Je suis, hélas ! bien incapable de vous dire grand-chose, répondit-elle. (Son ton cultivé de fille de bonne famille parut un baume après les criailleries de Mme Mercado.) Je travaillais dans la pièce à tout faire : je relevais des empreintes de sceaux cylindriques sur de la pâte à modeler.

— Et vous n'avez rien vu, rien remarqué ?

— Rien.

Poirot lui jeta un regard. Son oreille, comme la mienne, avait perçu une infime note d'hésitation.

— En êtes-vous bien certaine, mademoiselle ? N'y aurait-il pas au contraire un détail qui vous trotterait vaguement dans la tête ?

— Non... pas vraiment...

— Quelque chose que vous auriez vu du coin de l'œil sans même vous en rendre compte ?

— Non, absolument pas, répondit-elle, catégorique.

— Que vous auriez entendu, alors ? Ah, nous y sommes : quelque chose dont vous n'êtes pas sûre de l'avoir entendu ou non ?

Mlle Johnson eut un petit rire dépité :

— Vous me poussez dans mes retranchements, monsieur Poirot. Je crains que vous ne m'incitiez à vous dire ce qui n'est peut-être que le fruit de mon imagination.

— Il y a donc bien quelque chose que vous auriez... imaginé ?

— J'ai imaginé – après coup – qu'à un moment donné de l'après-midi, j'avais entendu un très léger cri, répondit lentement Mlle Johnson en pesant soigneusement chacun de ses mots. Comprenez-moi bien, je crois pouvoir affirmer que j'ai bel et bien *entendu* un cri. Toutes les fenêtres de la pièce à tout faire étaient ouvertes et on entendait le bruit que faisaient les paysans qui travaillaient dans les cultures d'orge. Mais voyez-vous, après coup, je me suis mis dans la tête que c'était... que c'était Mme Leidner que j'avais entendue. Et ça me rend très malheureuse. Parce que si j'avais bondi jusqu'à sa chambre... qui sait ? Je serais peut-être arrivée à temps...

Le Dr Reilly intervint avec autorité :

— Sortez-vous tout de suite ça du crâne ! Je ne doute pas une seconde que Mme Leidner – pardonnez-moi, Leidner – ait été frappée quasiment à l'instant où l'homme a pénétré dans sa chambre, et que c'est ce coup qui l'a tuée. Il n'y a pas eu de second coup. Sinon, elle aurait eu le temps d'appeler au secours et d'ameuter toute la maison.

— Tout de même, j'aurais pu coincer l'assassin, insista Mlle Johnson.

— Quelle heure était-il, mademoiselle ? demanda Poirot. Aux alentours de 13 h 30 ?

— À vue de nez... oui, répondit-elle après avoir réfléchi.

— Ça concorderait, dit Poirot, songeur. Vous n'avez rien entendu d'autre ? Le bruit d'une porte qu'on ouvre ou qu'on referme, par exemple ?

Mlle Johnson secoua la tête :

— Non, je ne me rappelle rien de ce genre.

— Vous étiez à une table, j'imagine. Vous faisiez face à quoi ? La cour ? La salle des antiquités ? La véranda ? Ou la campagne environnante ?

— Je faisais face à la cour.

— Pouviez-vous, de votre place, voir Abdallah laver les poteries ?

— En levant les yeux, oui, bien entendu, mais j'étais absorbée par ma tâche. Toute mon attention était concentrée sur ce que j'étais en train de faire.

— Mais si quelqu'un était passé devant la fenêtre, côté cour, vous l'auriez aperçu ?

— Oh, oui ! ça, j'en suis presque sûre.

— Et personne n'est passé ?

— Non.

— Et si quelqu'un avait circulé, mettons, au milieu de la cour, est-ce que vous l'auriez remarqué ?

— Eh bien... sans doute pas... à moins, comme je viens de le dire, que je n'aie levé les yeux pour regarder dehors.

— Vous n'avez pas vu Abdallah abandonner son travail et sortir rejoindre les autres domestiques ?

— Non.

— Dix minutes..., médita Poirot. Ces fatales dix minutes...

Il y eut un silence.

Mlle Johnson releva soudain la tête et déclara tout à trac :

— Vous savez, monsieur Poirot, je dois vous avoir induit en erreur sans le vouloir. Quand j'y repense, je ne crois pas que, là où je me trouvais, j'aurais pu entendre un cri venant de la chambre de Mme Leidner. La salle des antiquités faisait tampon, et j'ai cru comprendre qu'on avait retrouvé les fenêtres de sa chambre fermées.

— Quoi qu'il en soit, ne vous tracassez pas, mademoiselle, dit

gentiment Poirot. Ça n'a pas vraiment beaucoup d'importance.

— Non, c'est vrai. Et je m'en rends bien compte. Mais, voyez-vous, ça en a quand même pour moi, parce que je persiste à penser que j'aurais pu intervenir.

— Ne vous tourmentez pas, ma chère Anne, lui dit affectueusement le Pr Leidner. Soyez raisonnable. Ce que vous avez entendu, c'était probablement des Arabes qui s'interpellaient dans les champs.

La gentillesse de son ton fit un tantinet rougir Mlle Johnson. Les larmes lui montèrent même aux yeux. Elle détourna la tête et conclut, plus bourrue que jamais :

— Probablement. Ça se passe toujours comme ça, après un drame... On se met à inventer toutes sortes de choses qui ne riment à rien.

Poirot consulta une fois de plus son calepin :

— Je ne crois pas qu'il y ait beaucoup plus à dire. Monsieur Carey ?

Richard Carey s'exprima d'une voix lente – d'un ton machinal et compassé :

— Je n'ai rien d'utile à ajouter. J'étais de service sur le chantier. C'est là-bas qu'on m'a transmis la nouvelle.

— Seriez-vous au courant d'un événement quelconque qui aurait pu se produire au cours des tout derniers jours avant le drame et qui soit susceptible de nous fournir des lueurs ?

— Aucun.

— Et vous, monsieur Coleman ?

— Je me suis retrouvé complètement hors du coup, moi, répondit M. Coleman avec comme une nuance de regret dans la voix. Hier matin, j'étais parti chercher la paie des ouvriers à Hassanieh. Quand je suis revenu, Emmott m'a dit ce qui s'était passé et j'ai repris la route pour prévenir la police et le Dr Reilly.

— Et ce qui a pu se produire avant le drame ?

— Ben, m'sieur, tout le monde était plutôt à cran... mais ça, vous le savez déjà. On avait déjà eu la frousse au sujet de la salle des antiquités et puis deux ou trois moments de panique avant ça : l'histoire des mains et du visage au carreau, vous vous en souvenez, professeur, fit-il à l'intention du Pr Leidner, qui acquiesça. À mon avis, vous verrez, vous allez découvrir qu'un type de l'extérieur s'est bel et bien introduit ici. Pas maladroît, d'ailleurs, il faut dire ce qui est.

Poirot l'observa quelques instants en silence.

— Vous êtes anglais, monsieur Coleman ? demanda-t-il enfin.

— C'est exact, m'sieur. Anglais cent pour cent. Y a qu'à voir la marque de fabrique. Garanti d'origine.

— C'est votre première campagne de fouilles ?

— Tout juste.

— Et vous êtes passionné d'archéologie ?

Ce portrait de lui-même parut embarrasser quelque peu M.

Coleman. Il rougit et jeta au Pr Leidner un regard d'écolier pris en faute.

— Bien sûr... c'est tout ce qu'il y a d'intéressant, bégaya-t-il. Je veux dire... je ne suis pas précisément le genre fort en thème...

Il s'interrompit gauchement. Poirot n'insista pas.

Songeur, il tambourina sur la table avec son stylo et rectifia avec soin la position de l'encrier posé devant lui.

— Il semble, dit-il, que nous soyons pour le moment allés le plus avant possible. S'il advenait que l'un d'entre vous se rappelle un élément qui lui échappe pour l'instant, qu'il n'hésite pas à venir me trouver. Je souhaiterais à présent m'entretenir en privé avec le Pr Leidner et le Dr Reilly.

Ce fut le signal de clôture de la réunion. Nous nous levâmes d'un même élan et, à la queue leu leu, nous dirigeâmes vers la porte. J'en étais à mi-chemin quand la voix de Poirot me retint :

— Peut-être Mlle Leatheran aura-t-elle l'obligeance de rester. Je crois que son aide nous sera précieuse.

Je retournai m'asseoir à la table.

POIROT FAIT UNE SUGGESTION

Le Dr Reilly s'était levé. Quand tout le monde fut sorti, il referma soigneusement la porte. Après un regard interrogateur à Poirot, il se mit en devoir de fermer les fenêtres sur la cour. Les autres l'étaient déjà. Puis il revint à son tour s'asseoir à la table.

— Parfait ! dit Poirot. Nous voici maintenant en petit comité. Nous pouvons parler en toute liberté. Nous avons entendu ce que les membres de la mission avaient à nous dire et... mais oui, ma sœur, à quoi pensez-vous ?

Je rougis. Il avait l'œil, ce drôle de petit bonhomme ! Il avait lu dans mes pensées : sans doute mon visage avait-il exprimé un peu trop clairement ce que j'avais en tête !

— Oh ! ce n'est rien..., répondis-je avec une hésitation.

— Allez-y, mademoiselle, me dit le Dr Reilly. Ne laissez pas languir notre spécialiste.

— Ce n'est pas grand-chose, m'empressai-je de souligner. Je me disais simplement que si quelqu'un savait, ou soupçonnait quoi que ce soit, il ne lui serait pas facile d'en parler devant les autres... ou devant le Pr Leidner.

À ma surprise, M. Poirot acquiesça avec vigueur.

— Absolument. Absolument. C'est très juste, ce que vous venez de dire. Mais que je vous explique. Cette petite réunion que nous venons d'avoir a rempli son rôle. En Angleterre, avant les courses, il y a présentation des chevaux, n'est-ce pas ? Ils défilent devant les tribunes, ce qui fait que chacun peut les voir et les juger. C'était ça, le but de ma petite conférence. En langage de turfiste, j'ai passé les partants en revue.

— Je ne crois pas un instant qu'un seul membre de la mission que je dirige soit impliqué dans ce crime ! s'écria le Pr Leidner avec véhémence.

Puis, se tournant vers moi, il me dit d'un ton autoritaire :

— Mademoiselle, je vous serais très obligé de bien vouloir rapporter à M. Poirot ce qui s'est au juste passé entre ma femme et vous il y a deux jours.

Ainsi sommée, je me plongeai dans mon histoire en essayant de me rappeler le plus précisément les termes exacts de Mme Leidner.

— Excellent, excellent, me dit M. Poirot quand j'eus terminé. Vous avez l'esprit clair et méthodique. Vous me serez très utile ici.

Il se tourna vers le Pr Leidner :

— Vous les avez, ces lettres ?

— Les voilà. Je pensais bien que vous voudriez les voir très vite.

Poirot les prit et les lut tout en les examinant avec soin. Je fus un peu déçue qu'il n'y répande pas de poudre, qu'il ne les passe pas au microscope ni quoi que ce soit du même genre ; mais, après tout, ce n'était plus un jeune homme et ses méthodes n'étaient sans doute pas à la pointe du progrès. Il se contenta tout bonnement de les lire comme n'importe qui l'aurait fait.

Sa lecture terminée, il les reposa et s'éclaircit la gorge.

— Maintenant, dit-il, efforçons-nous de préciser et d'ordonner les faits. La première de ces lettres, votre femme l'a reçue aux États-Unis peu après votre mariage. Il y en avait eu précédemment, qu'elle avait détruites. Cette première lettre a été suivie par une seconde. À la suite de laquelle vous avez tous deux échappé de justesse à une intoxication par le gaz. Vous vous êtes alors rendus à l'étranger et, pendant près de deux ans, vous n'avez plus rien reçu. Les envois ont recommencé au début de la campagne de fouilles de cette année, autrement dit au cours des trois dernières semaines. C'est bien ça ?

— C'est bien ça.

— Votre femme a montré des signes de panique et, après avoir consulté le Dr Reilly, vous avez embauché Mlle Leatheran ici présente pour qu'elle lui tienne compagnie et calme ses angoisses ?

— Oui.

— Des incidents s'étaient produits : mains tambourinant à la fenêtre, visage spectral, bruits dans la salle des antiquités. Vous n'avez vous-même été témoin d'aucun de ces phénomènes ?

— Non.

— En fait, personne d'autre que Mme Leidner ?

— Le père Lavigny a vu une lueur dans la salle des antiquités.

— Oui, je n'ai pas oublié ça.

Il s'absorba dans ses pensées un instant, puis demanda :

— Votre femme avait-elle fait un testament ?

— Je ne crois pas.

— Pourquoi ça ?

— Elle n'avait pas l'air de juger que ça en valait la peine.

— Elle ne possédait pas de fortune ?

— Si, tant qu'elle était en vie. Son père lui avait laissé une somme considérable en fidéicommis. Elle n'était qu'usufruitière. À sa mort, le capital devait revenir à ses enfants ou, en l'absence de descendance,

au musée de Pittstown.

Pensif, Poirot pianota sur la table :

— Auquel cas, je crois que nous pouvons éliminer un mobile. À qui profite la mort du défunt ou de la défunte ? C'est, vous le comprendrez sans peine, ce que je recherche toujours en premier lieu. Dans le cas présent, c'est à un musée. S'il en avait été autrement, si Mme Leidner était morte intestat mais en possession d'une grosse fortune, il aurait été intéressant de se demander qui allait hériter : vous... ou le premier mari. Il y aurait eu toutefois une difficulté : le mari aurait dû ressusciter pour réclamer sa part et couru le risque de se faire arrêter, même si je doute que la peine de mort soit appliquée si longtemps après la guerre. Quoi qu'il en soit, inutile de s'attarder à ces hypothèses. Comme je vous le disais, je règle en priorité le problème pécuniaire. Lors de l'étape suivante, je commence toujours par soupçonner le conjoint ! Dans le cas qui nous occupe, il est prouvé que : primo, vous n'avez à aucun moment approché la chambre de votre femme hier après-midi ; secundo, sa mort diminue vos revenus au lieu de vous enrichir ; tertio...

Il s'interrompt.

— Oui ? fit le Pr Leidner.

— Tertio, reprit lentement Poirot, je crois savoir mesurer la profondeur des sentiments humains chaque fois que l'occasion m'en est donnée. Je suis persuadé, professeur Leidner, que votre amour pour votre femme était la passion dominante de votre existence. Est-ce que je me trompe ?

— Non, se borna à répondre le professeur avec simplicité.

— En ce cas, nous pouvons poursuivre, conclut Poirot avec un hochement de tête.

— Allons, allons, venons-en au fait ! s'impatienta le Dr Reilly.

Poirot lui adressa un regard de reproche :

— Ne montrez pas tant d'impatience, mon bon ami. Dans une affaire comme celle-ci, tout doit être envisagé avec ordre et méthode. C'est d'ailleurs pour moi une règle de conduite absolue. Certaines hypothèses ayant été éliminées, il nous est désormais loisible d'aborder un point d'une importance extrême. Il est primordial que, comme vous le disiez, chacun joue cartes sur table et que rien ne soit dissimulé.

— Absolument, acquiesça le Dr Reilly.

— C'est pourquoi j'exige toute la vérité, poursuivit Poirot.

Le Pr Leidner le dévisagea, surpris :

— Je peux vous assurer, monsieur Poirot, que je n'ai rien dissimulé. Je vous ai dit tout ce que je savais. Sans la moindre réserve.

— Professeur, voyons... vous ne m'avez pas tout dit.

— Mais si. Je ne vois aucun détail qui aurait pu m'échapper.

Il semblait désespéré.

Poirot secoua doucement la tête :

— Non. Vous ne m'avez pas dit, par exemple, pourquoi vous aviez fait appel aux services de Mlle Leatheran.

Le Pr Leidner parut stupéfait :

— Mais je m'en suis déjà expliqué. Ça tombe sous le sens. La nervosité de ma femme, ses peurs...

Poirot se pencha en avant. Lentement, d'un geste appuyé, il agita son index en signe de dénégation :

— Non, non et non. Il y a là quelque chose qui n'est pas clair. Votre épouse est en danger, d'accord ; elle est menacée de mort, d'accord. Sur quoi vous faites appel, non pas à la police, ni même à un détective privé... mais à une infirmière ! Ça ne tient pas debout !

— Je... je...

Le professeur rougit, s'interrompt.

— J'ai pensé que...

Il s'arrêta encore.

— Nous y voilà, l'encouragea Poirot. Vous avez pensé que... quoi ?

Le professeur garda le silence. On le sentait réticent, pris de court.

— Voyez-vous, dit Poirot d'un ton qui se voulait à la fois persuasif et pressant, toutes vos déclarations se tiennent, sauf celle-là. Pourquoi une infirmière ? J'y vois bien une réponse, oui... une seule réponse possible. Vous n'avez pas cru vous-même un instant au danger que courait votre femme.

Poussant un cri, le Pr Leidner s'effondra.

— Dieu me pardonne, gémit-il. C'est vrai. Je n'y croyais pas.

Poirot l'épiait avec la mine du chat qui guette au trou de souris : prêt à bondir dès que sa proie pointerait le bout de son nez.

— Vous vous imaginiez quoi, alors ?

— Je ne sais pas. Je n'en sais rien...

— Mais si, vous le savez. Vous le savez parfaitement. Peut-être puis-je vous aider, grâce à une conjecture. Ne soupçonnerez-vous pas votre femme, professeur Leidner, d'avoir écrit ces lettres elle-même ?

Point n'était besoin de réponse. Il n'était que trop évident que Poirot avait deviné juste. Le geste horrifié de la main que fit le professeur, comme pour implorer miséricorde, en disait long.

Je poussai un profond soupir. Moi aussi, j'avais vu juste. Je me souvins du drôle de ton sur lequel le Pr Leidner m'avait demandé mon opinion sur tout ça. J'étais en train de hocher lentement la tête d'un air pensif quand je vis que le regard de M. Poirot était posé sur moi.

— Vous pensiez la même chose, mademoiselle ?

— Cette idée m'avait traversé l'esprit.

— Pour quelle raison ?

Je lui parlai de la similitude d'écriture avec la lettre que m'avait

montrée M. Coleman.

Poirot retourna au Pr Leidner :

— L'aviez-vous remarquée vous aussi, cette ressemblance ?

— Oui. L'écriture était petite et serrée et non pas haute et déliée comme celle de Louise, mais plusieurs caractères étaient formés de la même façon. Je vais vous montrer.

Il tira plusieurs lettres de la poche de poitrine de son veston et choisit un feuillet qu'il remit à Poirot. C'était un passage d'une lettre que sa femme lui avait écrite. Poirot le compara minutieusement aux lettres anonymes.

— Oui, murmura-t-il. Il y a plusieurs points de similitude : une très curieuse façon de tracer la lettre *s*, et un *e* qui sort de l'ordinaire. Je ne suis pas graphologue et ne peux donc pas me prononcer avec certitude – je n'ai d'ailleurs jamais vu deux graphologues d'accord sur quoi que ce soit –, mais il est du moins permis de dire ceci : l'analogie entre les deux écritures est très marquée. Il semble hautement probable qu'elles soient de la même main. Néanmoins, ce n'est pas certain. Et nous devons rester ouverts à toute éventualité.

Il se laissa aller contre le dossier de sa chaise et poursuivit, songeur :

— Il y a trois hypothèses. Primo, la similitude des écritures est pure coïncidence. Secundo, ces lettres de menace ont été écrites par Mme Leidner pour quelque obscure raison. Tertio, elles ont été écrites par quelqu'un qui a pris bien soin d'imiter son écriture. Pourquoi ? À première vue, ça n'a pas de sens. N'importe, l'une de ces trois hypothèses est forcément la bonne.

Il réfléchit un instant, puis, ayant retrouvé son ton enjoué, demanda au Pr Leidner :

— Quand vous vous êtes avisé que Mme Leidner pouvait être elle-même l'auteur de ces lettres, quelle hypothèse avez-vous échafaudée ?

Le Pr Leidner secoua la tête et avoua :

— Je me suis empressé de me sortir cette idée de la tête. Je la trouvais monstrueuse.

— Vous n'avez cherché aucune explication ?

— Eh bien, hasarda-t-il, je me suis demandé si le fait de ressasser le passé n'avait pas fini par affecter quelque peu le cerveau de ma femme. Je me suis dit aussi qu'il n'était pas exclu qu'elle se soit envoyé ces lettres sans même en avoir conscience. C'est possible, n'est-ce pas ? questionna-t-il en s'adressant au Dr Reilly.

Le Dr Reilly fit une grimace.

— Le cerveau humain est capable de n'importe quoi, marmonna-t-il sans préciser sa pensée.

Mais il avait jeté un regard à Poirot et ce dernier, comme s'il obéissait à un ordre muet, laissa tomber le sujet.

— Les lettres sont un élément intéressant, dit-il. Mais il nous faut envisager l'affaire dans son ensemble. Telles que je vois les choses, il y a trois solutions possibles.

— Trois ?

— Oui. Solution n ° 1 : la plus simple. Le premier mari de votre femme est toujours vivant. Il commence par la menacer, puis entreprend de mettre ses menaces à exécution. Si nous admettons cette solution, notre problème consiste à découvrir comment il a pu entrer et sortir sans se faire remarquer.

» Solution n ° 2 : pour des raisons bien à elle, qu'un médecin serait plus à même de pénétrer qu'un homme de loi, Mme Leidner s'adresse elle-même des lettres de menaces. L'épisode de l'empoisonnement au gaz est manigancé par elle – rappelez-vous, c'est elle qui vous a réveillé en disant qu'il y avait une odeur de gaz. Seulement voilà : si c'est bien Mme Leidner qui s'est elle-même envoyé les lettres, il est du même coup exclu que « l'auteur anonyme » représente quelque danger que ce soit pour elle. Le meurtrier, il nous faut donc le chercher ailleurs. Au sein même de votre équipe. Mais si, insista Poirot en réponse au murmure de protestation du Pr Leidner. C'est la seule conclusion logique. L'un d'entre eux l'a tuée pour assouvir une rancune personnelle. L'individu en question était sans doute au courant des lettres de menaces – ou savait du moins que Mme Leidner avait peur ou faisait semblant d'avoir peur de quelqu'un. Ce qui, du point de vue du meurtrier, lui permettait de tuer sans risque. Il avait la garantie que le coup serait porté au compte d'un mystérieux inconnu : l'auteur des lettres de menace.

» Une variante possible à cette solution, c'est que le meurtrier, au courant du passé conjugal de Mme Leidner, ait bel et bien écrit les lettres. Mais dans ce cas, on ne voit pas bien pourquoi il aurait imité l'écriture de Mme Leidner étant donné que, pour autant que nous en puissions en juger, son intérêt était qu'elles soient attribuées à un étranger.

» La solution n ° 3 est à mon avis la plus intéressante. Les lettres sont authentiques. Elles sont de la main du premier mari de Mme Leidner – ou de son jeune frère – *qui fait actuellement partie de la mission.*

LES SUSPECTS

Le Pr Leidner se leva d'un bond :

— C'est impossible ! Absolument impossible ! C'est une idée grotesque !

Poirot le regarda avec le plus grand calme et sans rien dire.

— Vous insinuez que le premier mari de ma femme est l'un des membres de la mission et qu'elle ne l'avait pas reconnu ?

— Parfaitement. Réfléchissez un peu à la situation. Il y a de ça une quinzaine d'années, votre femme a partagé pendant quelques mois la vie de cet homme. L'aurait-elle reconnu en le rencontrant après tout ce temps ? Je ne le pense pas. Son visage aurait changé, sa silhouette aussi – sa voix ne se serait sans doute pas beaucoup modifiée, mais ça, c'est un détail qu'il pouvait surveiller. Et, ne l'oubliez pas, il ne lui serait pas venu à l'idée de chercher cet individu dans son entourage immédiat. Elle le voyait comme quelqu'un qui se trouve au-dehors – un étranger. Non, je ne pense pas qu'elle l'aurait reconnu. Il existe une seconde possibilité : le jeune frère, le cadet si passionnément attaché à son aîné. C'est maintenant un homme. Aurait-elle reconnu le gamin de 10 ou 12 ans dans un homme frisant la trentaine ? Oui, il faut compter avec le jeune William Bosner, croyez-moi. À ses yeux son frère n'était pas un traître mais un héros, un patriote, un martyr de son pays, l'Allemagne. Pour lui, c'est Mme Leidner qui a trahi ; c'est elle le monstre qui a envoyé son frère bien-aimé à la mort ! Un enfant hypersensible est capable de dévotion passionnée pour son héros, et un esprit non encore formé est facilement la proie d'obsessions qui pourront subsister chez l'adulte.

— Très juste, acquiesça le Dr Reilly. On croit communément qu'un enfant a la mémoire courte, mais c'est faux. Des tas de gens vivent sous l'emprise d'une idée gravée en eux dès la prime enfance.

— Bon. Vous avez donc ces deux possibilités. Frederick Bosner, un homme mûr qui a aujourd'hui la cinquantaine bien sonnée, et William Bosner, qui devrait approcher la trentaine. Passons en revue les membres de votre équipe à la lumière de cette double hypothèse.

— C'est inouï, murmura le Pr Leidner. Mon équipe ! Les membres

de ma propre mission.

— Et par voie de conséquence décrétés au-dessus de tout soupçon, fit Poirot d'un ton sec. Ce qui les met dans une situation bien commode. Allons-y ! Qui ne pourrait manifestement pas être Frederick ou William ?

— Les femmes.

— Cela va sans dire. Mlle Johnson et Mme Mercado sont rayées de la liste. Qui d'autre ?

— Carey. Nous avons collaboré pendant des années, bien avant que je ne rencontre Louise.

— Et il n'a pas non plus l'âge requis. Il doit avoir 38 ou 39 ans – trop jeune pour Frederick et trop vieux pour William. Passons au reste. Il y a le père Lavigny et M. Mercado. L'un comme l'autre pourrait être Frederick Bosner.

— Mais, cher monsieur, s'écria le Pr Leidner sur un ton où l'amusement le disputait à l'irritation, le père Lavigny est un épigraphiste de renommée mondiale et Mercado a travaillé pendant des années pour un célèbre musée new-yorkais ! Il est inimaginable que l'un des deux soit l'homme auquel vous pensez !

Poirot eut un geste dédaigneux de la main.

— Inimaginable, inimaginable... c'est là un mot qui ne signifie rien pour moi ! L'inimaginable, je l'examine toujours de fort près ! Mais ne nous attardons pas là-dessus pour le moment. Qui avons-nous d'autre ? Carl Reiter, un garçon qui a un nom allemand, David Emmott...

— Il est mon assistant depuis deux campagnes.

— Voilà un garçon qui doit avoir une patience innée. Si jamais il commettait un crime, ce ne serait pas dans la précipitation. Tout serait calculé au millimètre près.

Le Pr Leidner eut une mimique de désespoir.

— Et, pour clore la liste, William Coleman, acheva Poirot, imperturbable.

— Il est anglais.

— Qu'est-ce que ça change ? Mme Leidner n'a-t-elle pas dit que le gosse avait quitté les États-Unis et qu'on ne retrouvait pas sa trace ? Il a très bien pu être élevé en Angleterre.

— Vous avez réponse à tout, gémit le Pr Leidner.

De mon côté, je me creusais les méninges. Dès le premier coup d'œil, j'avais trouvé que M. Coleman avait davantage les manières d'un personnage de P.G. Wodehouse que celles d'un garçon en chair et en os. Était-il bien comme ça ou ne jouait-il pas plutôt un rôle depuis le début ?

Poirot prenait des notes dans son calepin.

— Procédons avec ordre et méthode, dit-il. Dans le premier lot,

nous avons deux noms : le père Lavigny et M. Mercado. Dans le second, nous en comptons trois : Coleman, Emmott et Reiter.

» Abordons le problème sous un autre angle : les moyens et l'occasion. Qui, parmi les membres de la mission avait à la fois les moyens et l'occasion de commettre le crime ? Carey était sur le site. Coleman était à Hassanieh, vous-même étiez sur la terrasse. Ça nous laisse donc le père Lavigny, M. Mercado, Mme Mercado, David Emmott, Carl Reiter, Mlle Johnson et Mlle Leatheran.

— Oh ! m'exclamai-je en faisant un bond sur ma chaise.

M. Poirot me dévisageait, l'œil pétillant de malice :

— Hé, oui, ma sœur, j'ai bien peur qu'il ne faille vous rajouter à la liste. Il vous aurait été facile comme tout d'aller tuer Mme Leidner pendant que la cour était déserte. Vous êtes du genre costaud, vous avez de la force et elle ne se serait absolument pas méfiée de vous jusqu'à ce que vous la frappiez.

Je fus si retournée que j'en restai sans voix. Le Dr Reilly, lui, semblait s'amuser comme un fou.

— Il y a eu des précédents, susurra-t-il. Le cas d'une infirmière qui tuait ses patients l'un après l'autre.

Je lui lançai un de ces regards !

Le Pr Leidner, lui, avait enfourché une autre idée.

— Pas Emmott, monsieur Poirot, objecta-t-il. Vous ne pouvez quand même pas l'inclure sur votre liste. Il était sur la terrasse avec moi, ne l'oubliez pas, pendant ces dix minutes.

— Ce n'est pas une raison non plus pour l'en exclure. En redescendant, il aurait pu aller tout droit à la chambre de Mme Leidner, la tuer et, ensuite seulement, rappeler le boy. Ou bien encore il aurait pu la tuer l'une des fois où il vous a envoyé le boy.

— Quel cauchemar ! psalmodia le Pr Leidner en secouant la tête. Tout cela est tellement... tellement inouï.

À ma stupeur, Poirot acquiesça :

— Oui, vous avez raison. C'est un crime inouï. On n'en rencontre pas souvent de semblables. D'ordinaire, un meurtre, c'est sordide – et simple comme bonjour. Mais là, c'est une affaire hors du commun. J'imagine, professeur Leidner, que votre femme, elle aussi, était hors du commun.

Poirot venait de faire mouche avec une telle précision que je ne pus m'empêcher de sursauter.

— Est-ce que je me trompe, mademoiselle ? me demanda-t-il.

— Dites-lui qui était Louise, mademoiselle, me pria le Pr Leidner avec douceur. Vous êtes sans parti pris.

Je n'y allai pas par quatre chemins :

— Elle était merveilleuse. On ne pouvait s'empêcher de l'admirer et d'avoir envie de se consacrer à elle. Je n'avais jamais rencontré

quelqu'un comme ça.

— Merci, fit le Pr Leidner en m'adressant un sourire.

— Voilà un témoignage émanant d'une personne étrangère au groupe et auquel on peut par conséquent ajouter foi, dit fort poliment Poirot. Sur ce, reprenons. Sous la rubrique *moyens et occasion*, nous avons sept noms : Mlle Leatheran, Mlle Johnson, Mme Mercado, M. Mercado, M. Reiter, M. Emmott et le père Lavigny.

De nouveau, il se racla la gorge. J'ai souvent remarqué que les étrangers se laissent aller à émettre les bruits les plus incongrus.

— Supposons pour l'instant que c'est notre théorie n ° 3 qui est la bonne. À savoir que le meurtrier est soit Frederick, soit William Bosner, l'un ou l'autre faisant partie de la mission. La confrontation de nos deux listes nous permet de réduire le nombre des suspects à quatre : le père Lavigny, M. Mercado, Carl Reiter et David Emmott.

— Le père Lavigny est au-dessus de tout soupçon, dit le Pr Leidner avec autorité. Il appartient à la compagnie des Frères Blancs de Carthage.

— Et sa barbe est authentique, précisai-je.

— Ma sœur, coupa Poirot, sachez qu'un assassin qui a de la classe ne s'affuble jamais d'une fausse barbe !

— Qui vous dit que l'assassin avait de la classe ? protestai-je.

— Si tel n'était pas le cas, j'aurais déjà découvert la vérité, à l'heure qu'il est ; or nous n'y sommes pas encore.

Quelle prétention ! me dis-je en moi-même.

— Pour en revenir à sa barbe, insistai-je, il a quand même dû lui falloir un bon moment pour pousser.

— Que voilà une observation de bon sens ! commenta Poirot.

Le Pr Leidner s'emporta :

— C'est grotesque, complètement grotesque ! Mercado et lui sont des hommes éminents. Connus depuis des années.

Poirot se tourna vers lui :

— Vous n'y êtes pas du tout. Vous négligez un point crucial. Si Frederick Bosner n'est pas mort... qu'a-t-il bien pu faire durant toutes ces années ? Il doit avoir changé de nom. Il doit s'être fait une nouvelle carrière.

— En tant que père blanc ? fit le Dr Reilly, plutôt sceptique.

— C'est un peu extravagant, je vous l'accorde, admit Poirot. Mais c'est une hypothèse que nous ne pouvons écarter pour autant. En outre, il y a les autres possibilités.

— La jeune génération ? dit Reilly. Si vous voulez mon avis, de tous vos suspects, un seul est, à la rigueur, plausible.

— Et c'est ?

— Le jeune Carl Reiter. On ne peut rien retenir contre lui mais, tout bien réfléchi, quelques constatations s'imposent : il a l'âge qu'il faut, il

a un nom allemand, il est nouveau de cette année et il a eu toutes les occasions du monde. Il lui suffisait de sortir le nez de son laboratoire, de traverser la cour en vitesse pour accomplir son sale boulot, puis de détaier pour regagner ses pénates dès que la voie serait libre. Si par hasard quelqu'un était passé au labo en son absence, il aurait toujours pu soutenir mordicus qu'il se trouvait dans la chambre noire. Je ne dis pas que c'est notre homme, mais à partir du moment où vous soupçonnez tout le monde, il est, de loin, le suspect le plus plausible.

M. Poirot n'eut pas l'air convaincu. Il hocha la tête d'un air grave... mais dubitatif.

— Oui, admit-il. Il est le suspect le plus plausible, mais les choses ne sont peut-être pas aussi simples que ça. Restons-en là, ajouta-t-il. J'aimerais, si vous me le permettez, examiner la pièce où le crime a eu lieu.

— Mais certainement.

Le Pr Leidner fouilla dans ses poches, puis s'adressa au Dr Reilly :

— Le capitaine Maitland a gardé la clef sur lui.

— Il me l'a remise avant de partir, dit Reilly. Il a fallu qu'il file s'occuper de cet accrochage avec les Kurdes.

Il tendit la clef.

— Si ça ne vous ennuie pas..., balbutia le professeur. J'aimerais autant éviter de... Peut-être que mademoiselle ...

— Mais bien entendu, bien entendu, fit Poirot. Je comprends très bien. Je ne voudrais surtout pas vous causer de chagrin inutile. Auriez-vous l'amabilité de m'accompagner, ma sœur ?

— Bien volontiers, dis-je.

UNE TACHE PRÈS DE LA TABLE DE TOILETTE

Le corps de Mme Leidner avait été transporté à Hassanieh pour l'autopsie, mais sa chambre était restée rigoureusement en l'état. Il y avait si peu de meubles qu'il n'avait pas fallu longtemps à la police pour la passer en revue.

Le lit était à droite en entrant. Face à la porte, les deux fenêtres garnies de barreaux donnaient sur la campagne. Entre elles, une simple table de chêne avec deux tiroirs avait servi de coiffeuse à Mme Leidner. Sur le mur de gauche, des robes dans des housses en coton étaient suspendues à des patères, près d'une commode en bois blanc. La table de toilette était juste à gauche en entrant. Et, au milieu de la chambre, il y avait une table en chêne de belle taille, avec un sous-main, un encrier et la mallette où Mme Leidner avait conservé ses lettres anonymes. Les rideaux étaient en étoffe du pays, orange et blanc, à rayures. Sur le sol en dallage, quelques tapis en peau de chèvre étaient épars : trois de petite taille, à zébrures blanches sur fond marron, sous les deux fenêtres et devant la table de toilette, et un quatrième, plus grand et de meilleure qualité, à zébrures marron sur fond blanc, entre le lit et la table à écrire.

Il n'y avait ni placard, ni alcôve, ni doubles rideaux : nul recoin où se cacher. Le lit, en fer, était garni d'une courtepointe en cotonnade imprimée. Les trois oreillers de duvet constituaient le seul luxe de la pièce. Personne d'autre que Mme Leidner n'avait d'oreillers comme ça.

En quelques mots, le Dr Reilly expliqua où l'on avait retrouvé le corps de Mme Leidner : recroquevillé sur le tapis, au pied du lit.

Afin d'illustrer son propos, il me pria d'approcher pour une reconstitution.

— Si cela ne vous ennuie pas, mademoiselle ? ajouta-t-il.

Je ne suis pas du genre impressionnable. Je me couchai sur le sol, en m'efforçant de prendre autant que possible la position dans laquelle on avait retrouvé le cadavre de Mme Leidner.

— Leidner lui a soulevé la tête quand il l'a vue là, dit le docteur. Mais je lui ai fait subir un interrogatoire serré et il est manifeste qu'il n'a rien modifié à la position initiale.

— Le tout me semble évident, dit Poirot. Elle était allongée sur le lit, somnolente ou endormie... Quelqu'un ouvre la porte, elle se redresse, pose un pied par terre...

— Sur quoi il l'assomme, acheva le médecin. Elle sombre dans l'inconscience, et la mort suit presque aussitôt. Voyez-vous...

La description de la blessure se fit dans un déluge de termes techniques.

— Peu de sang, dans ce cas ? fit Poirot.

— En effet, il n'y a eu d'hémorragie qu'interne.

— En résumé, dit Poirot, je ne vois pas l'ombre d'un problème, exception faite d'un détail. Si l'homme qui est entré était un étranger à la mission, pourquoi Mme Leidner n'a-t-elle pas aussitôt crié au secours ? Si elle s'était mise à hurler, on l'aurait entendue. Mlle Leatheran l'aurait entendue, Emmott l'aurait entendue, et le boy aussi.

— La réponse est sans ambiguïté, trancha le Dr Reilly. *Ce n'était pas un étranger.*

Poirot approuva de la tête.

— Oui, dit-il, pensif. Elle a pu être surprise de voir son visiteur, mais elle n'en a pas eu peur. Ce n'est que quand il a frappé qu'elle a peut-être poussé un cri étouffé... trop tard.

— Celui que Mlle Johnson a entendu ?

— Oui, si elle l'a vraiment entendu. Ce dont, au fond, je doute. Ces murs de pisé sont épais, et les fenêtres étaient fermées.

Poirot s'approcha du lit :

— Elle était allongée, quand vous l'avez quittée ?

Je rapportai mes faits et gestes.

— Elle avait l'intention de dormir ou de lire ?

— Je lui avais donné deux livres... Un roman de quatre sous et un volume de mémoires. Elle lisait d'habitude un moment, puis s'assoupissait pour une courte sieste.

— Et elle était... comment dire... dans son état normal ?

Je réfléchis.

— Oui, elle avait l'air très bien, et de bonne humeur. Un peu distante, peut-être, mais j'avais mis ça sur le compte de ses confidences de la veille. Les épanchements, ça vous met souvent mal à l'aise, après coup.

Les yeux de Poirot pétillèrent.

— Ça, c'est bien vrai. Je ne le sais que trop moi-même.

Il balaya la chambre du regard :

— Et lorsque vous êtes revenue ici, après le meurtre, rien n'avait bougé ?

J'examinai la pièce à mon tour.

— Non, je ne crois pas. J'ai l'impression que tout était en place.

— Il n'y avait pas trace de l'arme avec laquelle elle a été frappée ?

— Non.

Poirot se tourna vers le Dr Reilly :

— C'était quoi, à votre avis ?

— Un objet de bonne taille, sans arêtes aiguës. Le socle arrondi d'une statuette, par exemple. Attention, je n'insinue pas que c'était ça mais, quelque chose dans ce goût-là. Le coup a été asséné avec beaucoup de force.

— Asséné par un bras vigoureux ? Le bras d'un homme ?

— Oui... à moins que...

— À moins que... quoi ?

— Il n'est pas à exclure que Mme Leidner ait été à genoux, énonça lentement le Dr Reilly. Auquel cas, donné d'en haut avec un instrument pesant, le coup aurait exigé moins de force.

— À genoux, fit Poirot d'un ton rêveur. C'est une idée, ça.

— Une simple idée, attention ! se hâta de souligner le médecin. Rien n'indique que c'était bien le cas.

— Mais ça n'en reste pas moins du domaine du possible.

— Oui. Et après tout, vu les circonstances, cela n'aurait rien d'extraordinaire. La panique a pu la jeter à genoux dans un mouvement de supplication plutôt que de l'inciter à crier quand elle a compris d'instinct qu'il était trop tard... que personne n'arriverait à temps.

— Oui, répéta Poirot, toujours pensif. C'est une idée...

Une bien piètre idée, me dis-je. Je n'arrivais pas à imaginer une seconde Mme Leidner à genoux devant qui que ce soit.

Poirot fit lentement le tour de la chambre. Il ouvrit les fenêtres, testa la solidité des barreaux, passa la tête au travers et constata avec satisfaction que ses épaules ne pouvaient en aucun cas suivre.

— Les fenêtres étaient fermées quand vous l'avez découverte là par terre, me dit-il. L'étaient-elles aussi quand vous l'avez quittée à 12 h 45 ?

— Oui, elles étaient toujours fermées l'après-midi. Il n'y a pas de moustiquaire, ici, comme dans la pièce à tout faire ou la salle à manger. On les gardait fermées à cause des mouches.

— De toute façon, personne n'aurait pu entrer par là, rêvassa tout haut Poirot. De plus, les murs sont solides... de la brique de pisé... et il n'y a ni trappe ni lucarne. Oui, il n'y a qu'une seule façon de pénétrer dans cette chambre : par la porte. Et il n'y a qu'un seul moyen d'arriver jusqu'à cette porte : par la cour. Et il n'y a qu'un seul accès à la cour : par le porche. Or, cinq personnes se trouvaient devant ce porche, et elles racontent toutes la même chose et moi, je ne crois pas qu'elles mentent... Non, elles ne mentent pas. On ne les a pas soudoyées pour se taire. Le meurtrier était *ici*...

Je ne soufflai mot. Est-ce que je n'avais pas éprouvé ce sentiment

moi-même, un peu plus tôt, quand nous étions tous réunis autour de la table ?

Poirot fureta un moment à travers la pièce. Il prit une photographie sur la commode. C'était celle d'un vieux monsieur à la barbe blanche. Poirot m'adressa un regard interrogateur.

— Le père de Mme Leidner, soufflai-je. C'est elle qui me l'a dit.

Il la remit en place et jeta un coup d'œil aux objets qui se trouvaient sur la coiffeuse : un nécessaire en écaille, simple mais de bon goût. Puis il passa en revue les livres alignés sur une étagère en prenant soin de nous en lire les titres à voix haute :

— *Qui étaient les Grecs ? Introduction à la théorie de la relativité. La Vie de lady Hester Stanhope. Crewe Trainé. Retour à Mathusalem. Linda Condon.* Eh bien voilà qui nous fournit en tout cas un renseignement. Ce n'était pas une imbécile, votre Mme Leidner. Elle avait quelque chose dans le crâne.

— Oh ! elle était très intelligente, m'empressai-je de préciser. Très cultivée et au courant de tout. Ce n'était pas quelqu'un d'ordinaire.

Il sourit en levant les yeux vers moi :

— Non. Je m'en étais déjà rendu compte.

Il alla se planter un instant devant la table de toilette, où s'alignait quantité de flacons et de pots de crème.

Et puis soudain, il se laissa tomber à genoux et se mit à scruter le tapis.

Le Dr Reilly et moi nous empressâmes de le rejoindre. Il examinait une petite tache brunâtre, presque invisible parmi les poils bruns. On ne la discernait, en fait, que parce qu'elle se trouvait à la lisière d'une des zébrures blanches.

— Qu'en dites-vous docteur ? C'est du sang ?

Le Dr Reilly s'agenouilla lui aussi :

— On dirait. Je vais m'en assurer, si vous le désirez.

— Ce serait très aimable à vous.

M. Poirot examina le broc et la cuvette. Le broc était au bord de la table de toilette. La cuvette était vide mais il y avait, à côté de la table, un vieux bidon à pétrole pour les eaux usées.

Poirot se tourna vers moi :

— Vous vous en souvenez, mademoiselle ? Ce broc, était-il hors de la cuvette ou *dans* la cuvette quand vous avez quitté Mme Leidner à 12 h 45 ?

— Je n'en suis pas tout à fait sûre, répondis-je après mûre réflexion. Mais je crois bien qu'il était dans la cuvette.

— Ah ?

— Ce que je veux dire, ajoutai-je aussitôt, c'est qu'il était à sa place habituelle. Les boys le déposent là après le déjeuner. Il me semble que s'il avait été hors de la cuvette, je l'aurais remarqué.

J'eus droit à un hochement de tête approuvateur :

— Oui. Je comprends. Ça vous vient de la routine hospitalière. Si tout n'avait pas été en ordre dans la chambre, vous auriez remis les choses en place sans même vous en rendre compte. Et après le meurtre ? Tout était-il comme à présent ?

— À ce moment-là, je n'ai pas remarqué, dis-je en secouant la tête. Tout ce que je cherchais à voir, c'était si on pouvait se cacher quelque part ou si l'assassin n'avait pas laissé traîner quelque chose derrière lui.

— C'est bien du sang, annonça le Dr Reilly en se relevant. C'est important ?

Poirot fronçait les sourcils, perplexe. Il agita les mains d'un geste agacé :

— Est-ce que je sais ? Comment pourrais-je en décider ? Ça peut ne rien signifier du tout. Je pourrais bien sûr vous dire, si ça me chantait, que le meurtrier l'a tripotée... qu'il s'est mis du sang sur les mains, très peu, mais du sang tout de même, et qu'il est venu jusqu'ici pour les laver. Mais je ne peux pas sauter à la conclusion et affirmer que ça s'est passé comme ça. Cette tache peut très bien n'avoir aucun rapport avec l'affaire.

— Il n'a pu y avoir que très peu de sang, objecta le Dr Reilly, dubitatif. Il n'a pas giclé ni rien. Il n'a pu que suinter légèrement de la plaie. Bien sûr, si ce type a passé les doigts sur la blessure...

Je frissonnai. Une image horrible m'était venue à l'esprit. L'image d'un homme – pourquoi pas ce photographe au visage de goret rond et rose ? – en train d'assommer cette femme exquise et puis de se pencher ensuite pour tâter du doigt la blessure avec un plaisir répugnant, les traits soudain métamorphosés, tordus par la haine et la folie meurtrière...

Le Dr Reilly remarqua que je tremblais.

— Qu'est-ce qui vous arrive, mademoiselle ?

— Rien... J'ai la chair de poule, c'est tout. Des frissons, quoi.

M. Poirot pivota sur ses talons et me dévisagea :

— Je sais ce qu'il vous faut. Tout à l'heure, quand nous en aurons fini ici et que nous retournerons à Hassanieh, nous vous emmènerons. Vous offrirez bien le thé à Mlle Leatheran, docteur ?

— Avec grand plaisir.

— Oh, docteur ! protestai-je. Vous n'y pensez pas !

M. Poirot me gratifia d'une petite tape amicale sur l'épaule. Une petite tape qu'on eût dit anglaise, pas une de ces bourrades que vous assènent les étrangers.

— Vous, ma sœur, vous ferez ce qu'on vous dit. D'ailleurs, ça me rendra service. Il y a encore des tas de points que je veux discuter et que je ne peux pas aborder ici où je dois me contraindre à la

bienséance. Ce brave Pr Leidner, qui idolâtrait sa femme et qui est convaincu – tellement convaincu ! – que tout le monde en faisait autant ! C'est du domaine de l'utopie, ça ! Non, il faut que nous puissions parler de Mme Leidner sans... – comment dites-vous ça en anglais ? – sans y mettre de gants. De toute façon, c'est décidé. Dès que nous en avons fini ici, nous vous emmenons avec nous à Hassanieh.

— J'imagine qu'il faudra d'ailleurs bien que je m'en aille, hasardai-je. Je suis dans une situation plutôt embarrassante.

— Laissez passer un jour ou deux, me conseilla le Dr Reilly. Vous ne pouvez décemment partir avant les obsèques.

— Tout ça, c'est bien beau, dis-je. Mais imaginez que je sois assassinée moi aussi, docteur ?

J'avais en partie dit ça pour rire. Le Dr Reilly le prit d'ailleurs comme tel et je le vis qui s'apprêtait à me répondre sur le même ton.

Mais, à ma stupéfaction, M. Poirot se figea au beau milieu de la pièce et se prit la tête entre les mains.

— Ah ! quand bien même il en serait ainsi, marmonna-t-il sans que je comprenne très bien le sens de cet aparté. Ça représente un danger... c'est évident... un grand danger... mais qu'y faire ? Comment s'en préserver ?

— Voyons, monsieur Poirot, l'interrompis-je, je ne faisais que plaisanter ! Qui pourrait vouloir m'assassiner, je vous le demande !

— Vous... ou quelqu'un d'autre, décréta-t-il.

Je n'aimai pas du tout le ton qu'il avait pris pour dire ça. De quoi vous glacer le sang dans les veines !

— Mais pourquoi ? insistai-je.

Il me regarda droit dans les yeux :

— Moi aussi, il m'arrive de rire et de plaisanter, mademoiselle. Mais il est des sujets qui ne prêtent pas à rire. Il est des choses que mon métier m'a enseignées. Et notamment celle-ci, la plus terrible : le meurtre peut devenir une habitude...

UN THÉ CHEZ LE DR REILLY

Avant de partir, Poirot passa en revue bâtiments et dépendances. Il posa également quelques questions aux domestiques, par le truchement du Dr Reilly qui traduisit questions et réponses d'anglais en arabe et *vice versa*.

Ces questions portèrent surtout sur l'aspect physique de l'étranger que Mme Leidner et moi avions surpris à regarder par la fenêtre et qui avait bavardé avec le père Lavigny le lendemain.

— Vous croyez réellement que cet homme a un rapport quelconque avec notre histoire ? demanda le Dr Reilly tandis que nous cahotions sur la piste d'Hassanieh.

— J'aime disposer du maximum possible de renseignements, rétorqua Poirot.

Et il faut reconnaître que ça décrivait bien sa méthode. Je découvris plus tard que le plus infime détail, le moindre ragot retenait son attention. Il est bien rare que les hommes se montrent pipelettes à ce point-là.

Je vous avoue franchement qu'une bonne tasse de thé fut la bienvenue quand nous arrivâmes chez le Dr Reilly. M. Poirot, je ne pus m'empêcher de le remarquer, mit cinq morceaux de sucre dans la sienne.

— Nous voici enfin libres de parler, non ? fit-il en tournant méticuleusement sa petite cuillère. Il nous est donc désormais permis d'évoquer sans fard le meurtrier de Mme Leidner.

— Lavigny, Mercado, Emmott ou Reiter ? récapitula le Dr Reilly.

— Non, non... laissons de côté l'hypothèse n ° 3. Je préférerais me concentrer maintenant sur l'hypothèse n ° 2 – en omettant momentanément la question du mari ou du beau-frère surgi du passé. Voyons plutôt en toute simplicité quels sont les membres de la mission qui avaient les moyens et l'occasion de tuer Mme Leidner, et qui est susceptible de l'avoir fait.

— Je croyais que vous ne faisiez pas grand cas de cette hypothèse-là.

— Au contraire ! Mais je suis doté d'un tact inné, rétorqua Poirot

d'un ton de reproche. Pouvais-je, en présence du Pr Leidner, discuter des mobiles qui auraient pu pousser un des membres de la mission à tuer sa femme ? C'eût été faire preuve d'un manque de délicatesse extrême. Il fallait que je fasse semblant d'admettre qu'elle était adorable et que tout le monde l'adorait !

» Ce qui n'était bien entendu pas le cas. Nous n'avons plus personne à ménager. Nous pouvons maintenant cesser de nous attendrir et donner froidement, voire brutalement, notre avis sur la question. Et c'est ici que Mlle Leatheran va nous apporter son concours. Elle est, j'en suis convaincu, excellente observatrice.

— Oh ! ça, je n'en suis pas sûre, minaudai-je.

Le Dr Reilly me tendit une assiette de scones brûlants.

— Pour vous donner du cœur au ventre, dit-il en souriant.

Il n'y a pas, ils étaient exquis !

— Et maintenant, allons-y ! me pressa M. Poirot d'un ton amical. Vous allez me dire très précisément, ma sœur, ce que chacun des membres de la mission éprouvait pour Mme Leidner.

— Je ne suis là que depuis une semaine, me défendis-je.

— Plus qu'il n'en faut pour quelqu'un qui possède votre cervelle. Une infirmière a tôt fait de juger son monde. Elle se fait son idée, et ensuite elle s'y cramponne. Allons, tâchons de nous y mettre. Le père Lavigny, par exemple ?

— Je ne saurais trop vous dire. Mme Leidner et lui avaient l'air d'aimer bavarder ensemble. Mais ils parlaient généralement français et je n'ai jamais été bonne en français, bien que je l'aie appris à l'école. J'ai l'impression qu'ils discutaient surtout de livres.

— Ils avaient des relations de... comment qualifieriez-vous ça ? Des relations cordiales ?

— Oui, on peut dire ça comme ça. Mais en même temps, je crois qu'elle laissait le père Lavigny perplexe et... bon... que ça l'agaçait d'être perplexe, si vous voyez ce que je veux dire.

Sur quoi je lui rapportai la conversation que j'avais eue avec lui sur les fouilles, le premier jour, quand il avait traité Mme Leidner de « femme dangereuse ».

— C'est très intéressant, commenta M. Poirot. Et elle... qu'est-ce que vous croyez qu'elle pensait de lui ?

— Ça aussi, c'est assez difficile à dire. Ce n'était pas commode de savoir ce qu'elle pensait des gens. Quelquefois, je me dis que, lui aussi, il la laissait perplexe. Je me souviens de l'avoir entendue dire au Pr Leidner qu'il ne ressemblait à aucun des religieux qu'elle avait jamais rencontrés.

— Commandons illico une longueur de corde pour le père Lavigny ! gloussa le Dr Reilly, plus facétieux que jamais.

— Mon très cher ami, le gronda Poirot, n'auriez-vous pas quelques

patients à visiter, par hasard ? Pour rien au monde je ne voudrais vous soustraire à vos obligations professionnelles.

— J'en ai un plein hôpital, rétorqua le médecin.

Il se leva en faisant remarquer que même un sourd aurait compris l'allusion et sortit en riant.

— Voilà qui est mieux, dit Poirot. Ça va nous permettre une intéressante conversation en tête à tête. Mais n'en oubliez pas votre thé pour autant.

Il me passa une assiette de petits sandwiches et m'incita à prendre une seconde tasse de thé. Il avait vraiment des manières charmantes et savait se montrer attentionné.

— Revenons à vos impressions, reprit-il. Qui, à votre avis, n'aimait pas Mme Leidner ?

— Ce n'est que mon opinion, et je ne veux pas qu'on aille répéter que ça vient de moi...

— Ne vous inquiétez pas.

— Mais si vous voulez le fond de ma pensée, la petite Mme Mercado ne pouvait pas la supporter !

— Ah ! Et M. Mercado ?

— Il avait un faible pour elle. Je ne crois pas que les femmes – à part la sienne – aient jamais vraiment fait attention à lui. Mais Mme Leidner avait une façon très gentille de s'intéresser aux gens et à ce qu'ils lui disaient. Je ne peux pas m'empêcher de croire que ça lui était monté à la tête, à ce pauvre homme.

— Et Mme Mercado... elle prenait ça mal ?

— Elle crevait de jalousie – la voilà, la vérité. Il faut se méfier, avec les gens mariés, c'est moi qui vous le dis. Je pourrais vous en raconter des vertes et des pas mûres. Vous n'avez pas idée des choses saugrenues que les femmes peuvent aller imaginer dès qu'il est question de leur mari.

— Loin de moi l'idée de remettre en cause ce que vous me dites là. Ainsi, Mme Mercado était jalouse ? Et elle haïssait Mme Leidner ?

— Je l'ai vue la regarder comme si elle voulait la tuer... oh, mon Dieu ! (Je me repris :) Je vous assure, monsieur Poirot, je ne voulais pas dire que... je veux dire : je n'ai pas songé un instant que...

— Mais non, mais non. J'ai très bien compris. La phrase vous a échappé. Une phrase de circonstance. Et Mme Leidner, est-ce que ça l'inquiétait, cette animosité de Mme Mercado ?

— Bah ! dis-je tout en réfléchissant, je crois qu'elle s'en souciait comme d'une guigne. Je me demande même si elle s'en rendait compte. J'avais bien pensé lui en toucher un mot ; et puis j'ai préféré m'abstenir. Le silence est d'or, comme dit l'autre.

— Vous êtes la sagesse incarnée. Pouvez-vous me donner quelques exemples de la façon dont Mme Mercado manifestait son animosité ?

Je lui répétais notre conversation sur la terrasse.

— Ainsi, elle a mentionné le premier mariage de Mme Leidner, marmonna Poirot, pensif. Estimez-vous, en repensant à la façon dont elle vous l'a dit, qu'elle cherchait à savoir si vous connaissiez une autre version de l'affaire ?

— Vous pensez, en somme, qu'elle pouvait être au courant de la vérité ?

— Je ne l'exclus pas. Elle peut avoir écrit ces lettres... et manigancé cette histoire de main tambourinant à la fenêtre et tout ce qui s'ensuit.

— C'est bien ce que je me suis dit moi aussi. Ça lui ressemblerait assez, ce genre de vengeance mesquine.

— Oui, avec un rien de cruauté. Mais ça ne la prédispose guère au crime brutal et commis de sang-froid – à moins que, bien sûr...

Il s'interrompit un instant avant de me faire observer :

— Bizarre, cette phrase qu'elle vous a dite : « Vous croyez peut-être que j'ignore le but de votre présence ici ? » Qu'est-ce qu'elle voulait dire au juste ?

— Je n'en ai aucune idée, avouai-je.

— Elle vous croyait venue pour un autre motif que le motif avoué. Mais lequel ? Et pourquoi s'intéressait-elle tellement à ça ? Étrange aussi, ce que vous m'avez rapporté de la façon dont elle n'a pas cessé de vous sonder du regard le jour de votre arrivée.

— Que voulez-vous, monsieur Poirot, c'est tout sauf une dame, dis-je d'un ton pincé.

— Ça, ma sœur, c'est une excuse, pas une explication.

Je ne saisis pas tout de suite le fond de sa pensée. Mais il avait déjà enchaîné :

— Et les autres membres de l'équipe ?

Je réfléchis.

— Je crois que Mlle Johnson n'aimait pas non plus beaucoup Mme Leidner. Mais elle, au moins, ne prétendait pas le contraire et admettait bien volontiers qu'elle était de parti pris. Vous comprenez, ça fait des années qu'elle travaille avec le Pr Leidner et qu'elle est en admiration béate devant lui. Or, un mariage – on dira tout ce qu'on voudra –, ça vous change pas mal les choses dans l'existence.

— Oui, acquiesça Poirot. Et, du point de vue de Mlle Johnson, ce mariage était une erreur. Il aurait beaucoup mieux valu que le professeur l'épouse *elle*.

— Et ce n'est pas moi qui lui donnerai tort, renchéris-je. Seulement voilà, les hommes sont les hommes. Il n'y en a pas un sur cent qui réfléchisse à ce qui pourrait lui convenir. Notez bien que le Pr Leidner n'est pas entièrement à blâmer. Mlle Johnson, la pauvre, n'est pas une beauté. Tandis que Mme Leidner était merveilleuse – plus très jeune, bien sûr, mais... oh ! si seulement vous l'aviez vue ! Il y avait en elle

un je-ne-sais-quoi... M. Coleman disait qu'elle était comme ces trucs qui surgissent des marais et qui vous embobinent avec leurs sortilèges. Ce n'était pas la chose à dire, bien sûr, mais... Vous allez me rire au nez, mais il y avait bel et bien en elle un je-ne-sais-quoi de... oui, de surnaturel.

— Elle était capable de vous ensorceler... oui, je comprends, dit Poirot.

— Je n'ai pas non plus l'impression que M. Carey et elle s'entendaient très bien, poursuivis-je. J'ai dans l'idée que lui aussi était jaloux, comme Mlle Johnson. Il se montrait toujours très guindé avec elle, et réciproquement. Voyez-vous... elle lui passait les choses et se montrait toujours polie, et lui donnait du « monsieur » long comme le bras. C'était un ami de longue date du professeur, que voulez-vous, et certaines femmes ne peuvent pas souffrir les vieux amis de leur mari. Elles n'aiment pas se dire que quelqu'un l'a connu avant elles. Je crois que je m'embrouille, mais...

— J'ai très bien compris. Et les trois jeunes gens ? Coleman, d'après ce que vous dites, avait des envolées lyriques en parlant d'elle.

Je ne pus m'empêcher de rire :

— C'était tordant, monsieur Poirot. Lui qui est si terre à terre d'habitude !

— Et les deux autres ?

— Pour ce qui est de M. Emmott, je n'en sais rien. Il est du genre placide et fermé comme une huître. Elle était toujours très gentille avec lui. Un peu familière... elle l'appelait David, et elle aimait bien le taquiner à propos de Mlle Reilly, et... des trucs comme ça, quoi !

— Tiens donc ! Et ça lui faisait plaisir, à lui ?

— Je n'en sais trop rien. Il se contentait de la regarder. D'un drôle d'air. Impossible de deviner ce qu'il pensait.

— Et M. Reiter ?

— Elle n'était pas toujours très gentille avec lui, dis-je lentement. Je crois qu'il lui tapait sur les nerfs. Elle aimait se moquer de lui.

— Et il prenait ça bien ou mal ?

— Il devenait tout rouge, le pauvre garçon. Ce n'est pas qu'elle avait l'intention d'être désagréable, mais...

Et, tout soudain, oubliant qu'à la seconde précédente je me sentais un peu peinée pour le pauvre garçon en question, j'en vins à le voir sous les traits d'un très vraisemblable assassin de sang-froid qui n'avait cessé de nous jouer la comédie depuis le début.

— Oh ! monsieur Poirot ! Qu'est-ce que vous croyez qu'il s'est vraiment passé ?

Il secoua lentement la tête d'un air méditatif.

— Dites-moi, fit-il. Vous n'avez pas peur de retourner là-bas cette nuit ?

— Absolument pas. Bien sûr, je n'ai pas oublié ce que vous avez dit tout à l'heure, mais qui pourrait bien avoir envie de me tuer ?

— Personne n'irait se risquer à une chose pareille, décréta-t-il, pince-sans-rire. Surtout maintenant que vous m'avez dit tout ce que vous pouviez avoir à me dire. Non, je suis persuadé... je suis sûr... que vous ne courez aucun risque.

— Si on m'avait dit à Bagdad..., commençai-je avant de m'arrêter en me mordant la langue.

— Vous avez entendu des commérages sur les Leidner et sur la mission avant d'arriver ici ? s'empressa-t-il de me demander.

Je lui parlai du surnom de Mme Leidner et m'arrangeai pour ne citer que quelques bribes de ce que Mme Kelsey avait dit sur son compte.

Au beau milieu de mes explications, la porte s'ouvrit et Mlle Reilly entra. Elle venait de jouer au tennis et avait sa raquette à la main.

Je supposai que M. Poirot avait déjà fait sa connaissance à son arrivée à Hassanieh.

Elle me gratifia d'un « Comment ça va ? » désinvolte et attrapa un sandwich.

— Alors, monsieur Poirot ? fit-elle. Comment vous tirez-vous de notre petite énigme locale ?

— Pas bien vite, mademoiselle.

— Je constate que vous avez sauvé l'infirmière du naufrage.

— Mlle Leatheran m'a donné d'inappréciables renseignements sur les membres de la mission. Et j'ai incidemment beaucoup appris sur la victime. Or, c'est souvent dans la personnalité de la victime, mademoiselle, que se trouve la clef du mystère.

— Pas bête, ce que vous dites là, approuva Mlle Reilly. Et c'est vrai que si jamais bonne femme n'a pas volé de se faire assassiner, c'est bien Mme Leidner !

— Mademoiselle Reilly ! m'écriai-je, scandalisée.

Elle éclata de rire ; un petit rire bref, déplaisant :

— Ha, ha ! Je me doutais bien que vous n'aviez pas eu droit à la vérité. Mlle Leatheran s'est laissé embobiner comme bien d'autres avant elle. Je vous assure, monsieur Poirot, je donnerais n'importe quoi pour que cette affaire ne devienne pas un de vos succès. Je serais ravie que le meurtrier de Louise Leidner s'en tire. En fait, je lui aurais volontiers réglé son compte moi-même.

Cette fille me révoltait tout bonnement jusqu'à l'écœurement. M. Poirot, je regrette de le dire, ne parut même pas estomaqué. Il se contenta de saluer la déclaration et de rétorquer d'un ton léger :

— J'espère, dans ce cas, que vous avez un alibi pour hier après-midi ?

Il y eut un moment de silence, que rompit la raquette de Mlle Reilly

en tombant avec fracas sur le parquet. Elle ne se donna pas la peine de la ramasser. Toutes les mêmes : négligentes, adeptes du laisser-aller !

— Oh, oui, fit-elle d'une voix quelque peu entrecoupée, j'ai joué au tennis, au club. Mais, sérieusement, monsieur Poirot, je me demande si vous avez la moindre idée du genre de femme qu'était Mme Leidner ?

De nouveau, il esquaissa une drôle de petite courbette :

— Je compte sur vous pour me l'apprendre, mademoiselle.

Elle hésita une seconde, puis se mit à parler avec une absence de cœur et un irrespect qui me donnèrent véritablement la nausée :

— Je sais qu'il est de bon ton de ne pas médire des morts. Mais je trouve ça stupide. La vérité est la vérité. Au bout du compte, c'est plutôt à propos des vivants qu'il vaudrait mieux se taire. On risquerait de leur nuire. Les morts, eux, n'ont plus ce genre de soucis. Mais le mal qu'ils ont fait vit après eux. Tiens ! ce n'est pas du Shakespeare, mais ça n'en est pas loin ! Est-ce que votre infirmière vous a parlé de l'atmosphère bizarre qui régnait à Tell Yarimjah ? Est-ce qu'elle vous a dit à quel point ils étaient tous sur les nerfs ? Et comment ils se regardaient en chiens de faïence ?

» Quand j'étais encore gamine, il y a de ça trois ans, c'était la plus heureuse, la plus joyeuse bande qu'on puisse imaginer. Même l'année dernière, ça se passait encore assez bien. Mais cette année, un fléau semblait s'être abattu sur l'équipe – et ça, c'était son œuvre à elle. Elle était de ces femmes qui ne supportent pas de voir les gens heureux ! Ça existe, ce genre de créature, et elle faisait partie du lot. Elle éprouvait un malin plaisir à toujours tout casser. Rien que pour se donner du bon temps, ou pour mesurer son pouvoir, ou peut-être tout bonnement parce qu'elle était ainsi faite. Et elle était aussi du genre à mettre le grappin sur tous les hommes qui passaient à sa portée !

— Mademoiselle Reilly, m'écriai-je, je ne crois pas une seconde que ce soit vrai ! En fait, je sais que ce n'était pas le cas.

Elle poursuivit, sans même m'accorder un regard :

— Être adorée de son mari, ça ne lui suffisait pas. Il fallait encore qu'elle fasse tourner en bourrique ce grand cornichon efflanqué de Mercado. Ensuite, elle a jeté son dévolu sur Bill. Bill, il a les pieds sur terre, mais elle a quand même réussi à l'abrutir et à le rendre cinglé. Carl Reiter, elle prenait un malin plaisir à le torturer. Pas sorcier ! C'est un garçon sensible. Et puis elle s'est carrément jetée à la tête de David.

» David, ç'a été une meilleure affaire pour elle, parce qu'il a rué dans les brancards. Il sentait bien qu'elle lui faisait du charme, mais il n'éprouvait rien du tout. Tout ça parce que je crois qu'il avait assez de jugeote pour se rendre compte qu'elle se moquait pas mal de lui. Et c'est pour ça que je la détestais à ce point-là. Elle n'était pas sensuelle.

Elle ne mourait pas d'envie d'avoir des liaisons. De sa part, c'était juste de l'expérimentation à froid et le plaisir d'exciter les gens et de les dresser les uns contre les autres. Oui, ça l'émoustillait, ça aussi. C'était le genre de femme qui n'avait jamais dû se bagarrer dans sa vie, mais qui était toujours au centre de toutes les bagarres. Parce qu'elle les provoquait. C'était une sorte de Iago femelle. Il lui fallait du drame. Seulement elle ne voulait pas se mouiller elle-même. Elle préférait rester en dehors de la mêlée, à tirer les ficelles... à compter les coups... à prendre son plaisir. Oh ! est-ce que vous comprenez, ne serait-ce qu'un peu, ce que je cherche à vous dire ?

— J'en comprends peut-être beaucoup plus que vous ne l'imaginez, mademoiselle, dit Poirot.

Je fus bien incapable de démêler le sens de son intonation. Il n'avait pas l'air indigné. Il semblait... oh ! bon, je donne ma langue au chat.

Sheila Reilly parut comprendre, elle, parce qu'elle devint rouge comme une pivoine.

— Vous pouvez croire ce que vous chante, répliqua-t-elle. Mais en ce qui la concerne, j'ai raison. C'était une femme intelligente, qui s'ennuyait et qui se livrait à des expériences, sur les gens, comme d'autres le font sur des produits chimiques. Elle prenait un plaisir fou à jouer sur les sentiments de cette pauvre vieille Johnson, et à la voir encaisser les coups sans broncher, en brave fille qu'elle est. Elle aimait aiguillonner la petite Mercado jusqu'à ce qu'elle soit au bord de la crise de nerfs. Elle aimait me piquer au vif, et ça marchait à tous les coups. Elle aimait découvrir les secrets des gens pour avoir barre sur eux. Oh ! je ne parle pas de chantage grossier, il s'agissait juste de leur faire savoir qu'elle savait et de les laisser mijoter en attendant de découvrir ce qu'elle ferait. Bon sang ! cette femme, c'était une artiste ! Elles étaient raffinées, ses méthodes !

— Et son mari, dans tout ça ? demanda Poirot.

— Elle n'a jamais cherché à lui faire de mal, répondit Mlle Reilly avec lenteur. Pour ce que j'en sais, elle a toujours été adorable avec lui. J'imagine qu'elle l'aimait beaucoup. C'est un ange, perdu dans son univers à lui... ses fouilles, ses élucubrations. Il était en adoration devant elle, il la trouvait parfaite. Il y a des femmes que ça aurait exaspérées. Elle, ça ne la troublait en rien. Dans un sens, il vivait dans un paradis de dupes... sans que ce soit pour lui un paradis de dupes puisqu'en ce qui le concerne, il prenait ses désirs pour des réalités. Bien qu'il ne soit pas commode de concilier ça avec...

Elle s'arrêta net.

— Poursuivez, mademoiselle, dit Poirot.

Elle se tourna soudain vers moi :

— Qu'est-ce que vous lui avez dit au sujet de Richard Carey ?

— Au sujet de M. Carey ? répétais-je, abasourdie.
— Au sujet de Carey et elle ?
— Eh bien, dis-je, j'ai mentionné qu'ils ne s'entendaient pas au mieux...

À ma stupeur, elle se tordit de rire :

— Ils ne s'entendaient pas au mieux ! Pauvre idiot ! Il en était amoureux fou. Et ça le déchirait, parce qu'il a toujours vénéré Leidner. C'est son meilleur ami depuis des années. Pour elle, il n'en fallait pas plus, ça va de soi. Elle s'est débrouillée pour se dresser entre eux. Mais, en même temps, il m'est arrivé de me demander si...

— Oui ? fit Poirot.

Abîmée dans ses pensées, elle fronçait les sourcils :

— Il m'est arrivé de me demander si elle n'était pas allée trop loin, cette fois... si, tout en restant chasseur, elle n'était pas aussi devenue la proie ! Carey est séduisant. Follement séduisant... Elle, c'était un monstre froid, mais je suis persuadée qu'avec lui, elle aurait pu la perdre, sa froideur.

— Je trouve ce que vous dites parfaitement scandaleux ! m'écriais-je. Enfin, voyons, c'est à peine s'ils s'adressaient la parole !

— À peine ? (Elle se tourna vers moi.) Vous m'avez tout l'air d'être drôlement renseignée. À la maison, c'était du « monsieur Carey » et du « madame Leidner » en veux-tu en voilà, seulement ils avaient pris le pli de se rencontrer dehors. Elle descendait faire un petit tour jusqu'au fleuve. Et lui, il s'absentait du chantier pour une heure. Ils avaient l'habitude de se retrouver dans les vergers.

» Une fois, je l'ai vu qui venait de la quitter et qui regagnait le chantier à grands pas. Elle, elle était restée plantée là, à le regarder s'éloigner. Je crois que je me suis conduite comme la dernière des dernières. J'avais mes lunettes de soleil sur le nez... et je les ai retirées pour la dévisager tout mon soûl. Si vous voulez mon avis, elle était folle de Richard Carey...

Elle s'était tue et regardait Poirot.

— Pardonnez-moi de m'être mêlée de votre affaire, grinça-t-elle avec une sorte de petit sourire crispé, mais je m'étais dit que ça vous plairait que j'apporte un correctif à la couleur locale.

Sur quoi elle quitta la pièce en coup de vent.

— Monsieur Poirot, m'écriais-je, je ne crois pas un traître mot de tout ça !

Il me regarda, me sourit et me déclara (très bizarrement, je trouve) :

— Mlle Reilly vient de projeter un éclairage... inédit sur cette affaire, mademoiselle. Vous ne pouvez pas dire le contraire.

NOUVEAU SOUPÇON

Nous ne pûmes nous étendre davantage car le Dr Reilly revint sur ces entrefaites, clamant en manière de plaisanterie qu'il venait de supprimer le plus pénible de ses malades.

M. Poirot et lui se lancèrent dans une discussion d'ordre plus ou moins médical sur la psychologie et la santé mentale des auteurs de lettres anonymes. Le docteur cita des cas qu'il avait eu à soigner, et M. Poirot raconta quelques-unes de ses expériences dans ce domaine.

— Ce n'est pas aussi simple qu'il y paraît, conclut-il. On constate chez eux une certaine volonté de domination et, très souvent, un terrible complexe d'infériorité.

Le Dr Reilly renchérit aussitôt :

— C'est d'ailleurs pourquoi on découvre si souvent que l'auteur de lettres anonymes est la personne qu'on soupçonnait le moins. Un pauvre diable inoffensif qui paraît incapable de faire du mal à une mouche – toute douceur et humilité chrétienne au-dehors, tout bouillonnant des fureurs de l'enfer en dedans.

— Diriez-vous de Mme Leidner qu'elle souffrait d'un complexe d'infériorité ? demanda Poirot, songeur.

Le Dr Reilly cura sa pipe en riant :

— C'est bien la dernière femme au monde que j'aurais soupçonnée de ça. Chez elle, aucun refoulement. Vivre, vivre et vivre plus encore... voilà ce qu'elle voulait, et qu'elle obtenait d'ailleurs.

— Vous paraît-il possible, sur le plan psychologique, qu'elle ait écrit ces lettres ?

— Tout à fait. Auquel cas elle se serait ainsi laissée aller à sa propension au mélodrame. Dans sa vie privée, Mme Leidner jouait un peu les stars de l'écran ! Elle avait besoin d'occuper le devant de la scène, d'être sous les feux de la rampe. La loi des contraires lui avait fait épouser le Pr Leidner, qui est sans doute l'homme le plus modeste et réservé que je connaisse. Il l'adorait... mais elle, l'amour routinier ne lui suffisait pas. Il fallait également qu'elle soit l'héroïne persécutée.

— En fait, sourit Poirot, vous ne souscrivez pas à l'hypothèse de

Leidner selon laquelle elle aurait écrit ces lettres avant de s'empres-
ser de l'oublier.

— Absolument pas. Cette idée-là, je n'ai pas voulu la rejeter devant lui, point final. Pas commode de dire à un homme qui vient de perdre la femme qu'il aime que ce n'était qu'une exhibitionniste éhontée qui l'avait rendu à moitié fou d'angoisse dans le seul but de satisfaire ses instincts dramatiques. De toute façon, ce n'est jamais prudent de dire à un homme la vérité sur sa femme ! Curieusement, je me méfierais moins d'une femme à qui je dirais la vérité sur son mari. Qu'un homme soit un pourri, un escroc, un drogué, un menteur et même le roi des ordures, les femmes l'acceptent sans broncher et sans que ça diminue le moins du monde leur tendresse pour le salopard en question ! Ce sont des créatures merveilleusement réalistes.

— En toute franchise, docteur Reilly, quelle était au juste votre opinion sur Mme Leidner ?

Le Dr Reilly se renversa dans son fauteuil et tira lentement sur sa pipe :

— En toute franchise... ce n'est pas facile à dire ! Je ne la connaissais pas assez bien. Du charme, elle en avait à revendre. De l'intelligence, de la sensibilité... Quoi d'autre ? Elle était dépourvue de tous les vices ordinaires. Elle n'était ni folle de son corps, ni paresseuse, ni même particulièrement vaniteuse. En revanche, je l'ai toujours considérée, sans toutefois en tenir la preuve, comme une menteuse consommée. Ce que j'ignore – et que je voudrais bien savoir –, c'est si elle se mentait à elle-même ou si elle réservait ça aux autres. Personnellement, j'ai un faible pour les menteuses. Une femme qui ne sait pas mentir est une créature dépourvue de sensibilité et d'imagination. Je ne crois pas que c'était vraiment une mangeuse d'hommes ; tout au plus raffolait-elle de ce sport qui consiste à les faire se traîner à vos pieds. Si vous lancez ma fille sur ce sujet...

— Nous avons déjà eu cet avantage, dit Poirot avec un petit sourire.

— Hum ! fit le Dr Reilly. Elle n'a pas perdu de temps ! Et elle n'a pas dû y aller de main morte ! La jeune génération n'a aucun respect pour les morts. C'est fou ce qu'ils sont à cheval sur les principes ! Ils vilipendent la « morale bourgeoise » et s'empressent d'en instaurer une de leur cru, bien plus rigide encore. Si Mme Leidner avait eu une demi-douzaine de liaisons, Sheila l'aurait sans doute approuvée de « vivre sa vie », ou d'« obéir à ses pulsions animales ». Ce qu'elle ne voit pas, c'est que Mme Leidner agissait selon son tempérament – son tempérament à elle. Quand le chat joue avec la souris, il obéit à son instinct. Sa nature est ainsi faite. Les hommes ne sont pas des petits garçons qu'il s'agit de défendre et de protéger. Il leur faut affronter des tigresses, des épagneuls fidèles, des créatures enamourées du style « à toi jusqu'à la mort », des mégères, des enquiquineuses, des

traînées... j'en passe et des meilleures ! La vie est un champ de bataille, pas un pique-nique ! J'aimerais que Sheila ait l'honnêteté de descendre de ses grands chevaux et d'avouer qu'elle exérait Mme Leidner pour des raisons personnelles vieilles comme le monde. Sheila est à peu près la seule fille du secteur, et elle s'imagine qu'elle devrait avoir sous sa coupe tout ce qui est d'âge consommable et qui porte la culotte. Naturellement, ça l'agace qu'une femme, vieillissante, à ses yeux, et qui compte déjà deux maris à son actif, la batte à plate couture sur son propre terrain. Sheila est une fille charmante, débordante de santé, plutôt jolie et qui a beaucoup de succès auprès du sexe fort, ainsi qu'il se doit. Mais il faut bien reconnaître que, dans ce domaine-là, Mme Leidner était hors catégorie. Elle possédait cette sorte de charme fatal qui vous ensorcelle... c'était un peu la Belle Dame sans Merci.

Je sursautai dans mon fauteuil. Quelle coïncidence, qu'il dise ça !

— Votre fille, sans indiscretion, fit Poirot, a peut-être un petit faible pour l'un des jeunes gens des environs.

— Oh ! je ne pense pas. Elle a eu Emmott et Coleman pendus à ses basques, cela va de soi. Mais je ne crois pas qu'elle soit plus attirée par l'un que par l'autre. Il y a eu aussi un ou deux garçons de l'Air Force. Pour le moment, tout lui est bon. À vrai dire, c'est le triomphe de l'âge mûr sur la jeunesse qui la met hors d'elle ! Elle ne connaît pas la vie comme je la connais. C'est quand on atteint mon âge qu'on se met à apprécier vraiment un teint d'adolescente, un œil clair et un corps ferme et galbé. Tandis qu'une femme qui a passé la trentaine, ça sait vous écouter d'un air conquis, ça sait glisser au moment propice le mot qui vous prouve à quel point vous êtes extraordinaire – et ils ne sont pas légion, les garçons qui peuvent résister à ça ! Sheila est jolie fille, mais Louise Leidner était belle. Des yeux magnifiques, et cette étonnante blondeur. Oui, c'était une femme superbe.

Oui, pensai-je à part moi, il a raison. La beauté est une chose merveilleuse. Elle avait été belle, ô combien ! Pas de ce genre de beauté qu'on envie, qu'on jalouse... non, de celle qu'on se contente d'admirer, en extase. Dès le premier jour, j'avais su que j'étais prête à faire n'importe quoi pour Mme Leidner !

Tout de même, tandis qu'on me raccompagnait en voiture ce soir-là – le Dr Reilly m'avait retenue à dîner –, je me remémorai quelques menus détails qui ne manquèrent pas de me troubler. Sur le moment, je n'avais pas cru un mot du déballage d'horreurs de Sheila Reilly. J'avais attribué le tout à la méchanceté et au dépit.

Mais je repensai soudain à la façon dont Mme Leidner avait un jour insisté pour aller se promener seule et dont elle avait – presque jusqu'à la grossièreté – refusé que je l'accompagne. Je ne pouvais m'empêcher de me demander si, après tout, elle ne s'était pas bel et

bien précipitée rejoindre M. Carey... Et puis, finalement, est-ce que ce n'était pas un peu bizarre cette façon cérémonieuse qu'ils avaient de se parler ? La plupart des autres s'appelaient par leur prénom.

Il semblait ne jamais la regarder, ça me revenait. Peut-être parce qu'il ne l'aimait pas ; ou alors parce que c'était le contraire...

Je me secouai. Voilà que je lâchais la bride à mon imagination ; tout ça à cause de la sortie d'une gamine vexée ! Ce qui prouvait bien qu'il est dangereux de se laisser aller à de tels racontars.

Mme Leidner n'était pas du tout comme ça...

D'accord, elle n'aimait pas Sheila Reilly. Elle en avait parlé assez méchamment le jour où elle avait pris M. Emmott à partie au cours du déjeuner.

C'était drôle, la façon dont il l'avait regardée. Une façon si bizarre qu'il était impossible de savoir ce qu'il pensait. De toute façon, avec M. Emmott, il n'y avait jamais moyen de le savoir. C'était un garçon si réservé. Mais quelqu'un de bien. Quelqu'un de gentil sur qui on pouvait compter.

Tandis que M. Coleman, quel idiot, celui-là !

J'en étais là de mes réflexions quand nous arrivâmes. Il était 9 heures pile et le portail était fermé et barricadé.

Ibrahim accourut avec sa grosse clef pour m'ouvrir.

On se couchait tôt, à Tell Yarimjah. Il n'y avait aucun signe de vie dans la pièce à tout faire. La lumière brillait dans la salle de dessin et dans le bureau du Pr Leidner, mais presque toutes les autres fenêtres étaient noires. Tout le monde ou presque avait dû aller se coucher encore plus tôt que d'habitude.

En passant devant la salle de dessin pour gagner ma chambre, je jetai un coup d'œil à l'intérieur. M. Carey, en bras de chemise, travaillait à son relevé.

Il n'avait pas l'air bien du tout. Tellement tendu, tellement à bout. J'en eus un coup au cœur. Je ne sais pas ce qu'il y avait avec M. Carey : ce n'était pas ce qu'il disait, parce qu'il ne disait presque rien et que ça n'allait jamais chercher bien loin ; ce n'était pas ce qu'il faisait, parce qu'il n'en faisait pas non plus des masses ; et pourtant, pas moyen de s'empêcher de le remarquer et de se dire que tout ce qui le concernait était plus important que ce qui arrivait aux autres. Il *comptait*, si vous voyez ce que je veux dire.

Il tourna la tête et me vit.

— De retour d'Hassanieh, mademoiselle ? fit-il en ôtant sa pipe de sa bouche.

— Oui, monsieur Carey. Vous travaillez tard. Tous les autres sont allés se coucher, on dirait.

— J'ai préféré continuer. J'étais un peu en retard. Et demain, il faut que je sois toute la journée sur le chantier. On recommence à fouiller.

— Déjà ? fis-je, scandalisée.

Il me regarda d'un drôle d'air.

— C'est la meilleure solution, à mon avis. C'est ce que j'ai dit à Leidner. Il passera presque toute la journée de demain à Hassanieh pour les formalités. Mais nous autres, nous allons nous activer. Étant donné les circonstances, ça vaut mieux que de rester là à se regarder en chiens de faïence.

Il avait raison, évidemment. Surtout vu l'état de nerfs de chacun.

— D'un sens, c'est vrai, convins-je. Quand les mains sont occupées, l'imagination, elle, ne travaille pas.

Les obsèques, je le savais, étaient prévues pour le surlendemain.

M. Carey s'était repenché sur son plan. Je ne sais pas pourquoi, mais il me brisait le cœur. J'étais prête à parier qu'il ne fermerait pas l'œil de la nuit.

— Vous n'avez pas envie d'un somnifère, monsieur Carey ? lui proposai-je après une hésitation.

Il secoua la tête avec un sourire.

— Je vais continuer, mademoiselle. Sale habitude, les somnifères.

— Alors, bonne nuit, monsieur Carey. S'il y a quoi que ce soit que je puisse faire...

— Je ne crois pas, merci, mademoiselle. Bonne nuit.

— Je suis vraiment catastrophée, dis-je, un peu trop impulsivement sans doute.

Il parut surpris :

— Catastrophée ?

— Pour... pour tout le monde. C'est affreux. Surtout pour vous, d'ailleurs.

— Pour moi ? Pourquoi pour moi ?

— Vous êtes un vieil ami du couple.

— Je suis un vieil ami de Leidner. Je n'étais pas particulièrement de ses amis à elle.

Il s'était exprimé comme s'il l'avait toujours détestée. J'aurais donné cher pour que Mlle Reilly entende ça !

— Euh... bonne nuit, répétai-je.

Et je me dépêchai de gagner ma chambre.

Avant de me déshabiller, je fis mille et une petites choses. Je lavai quelques mouchoirs et une paire de gants de peau, et j'écrivis quelques lignes dans mon journal. Puis je jetai un dernier coup d'œil au-dehors avant de me préparer pour la nuit. Les lumières brillaient toujours dans la salle de dessin et dans le bâtiment sud.

Sans doute le Pr Leidner travaillait-il encore dans son bureau. Je me demandai si je ne devais pas aller lui souhaiter bonne nuit ; je ne voulais pas faire d'excès de zèle. Et puis il devait être occupé et ne pas avoir envie qu'on le dérange. En fin de compte, je fus envahie d'une

espèce de scrupule. Après tout, ça n'aurait rien de gênant. Je me contenterais de lui dire bonsoir, de lui demander s'il n'avait besoin de rien et de revenir me coucher.

Mais le professeur n'était pas là. Le bureau était éclairé, certes, mais c'est Mlle Johnson que j'y trouvais. Affalée sur la table et la tête entre les mains, elle sanglotait à fendre l'âme.

Cela me fit un choc. Une femme si réservée, si maîtresse d'elle-même ! C'était navrant de la voir dans un état pareil.

— Mais qu'est-ce qui vous arrive ? m'écriai-je.

Je l'entourai de mon bras et lui tapotai le dos :

— Allons, allons, arrêtons-nous vite... Ce n'est pas bien du tout de pleurer comme ça dans son coin.

Secouée de lourds sanglots, elle ne répondit pas.

— Ne pleurez pas, ma chère, ne pleurez pas, voyons, la grondai-je. Reprenez-vous. Je vais vous faire une tasse de thé bien chaud.

Elle releva la tête.

— Non, non, ça ira, mademoiselle. Je me conduis comme une idiote.

— Qu'est-ce qui vous a mise dans cet état-là ? insistai-je.

Elle ne répondit pas tout de suite, puis elle hoqueta :

— Tout ça est tellement abominable...

— Ne vous remettez pas à y penser comme ça. Ce qui est fait est fait et ne peut se défaire. Ça ne sert à rien de se ronger les sangs.

Elle se redressa et passa la main dans sa tignasse.

— Je me rends grotesque, fit-elle de sa voix bourrue. Je déblayais un peu, je faisais un peu d'ordre. Je m'étais dit que le mieux, c'était de m'atteler à une tâche quelconque. Et puis tout d'un coup... ç'a été plus fort que moi.

— Oui, oui, je comprends, m'empressai-je de dire. Une bonne tasse de thé bien fort et une bonne bouillotte bien chaude, voilà ce qu'il vous faut.

Et il fallut bien qu'elle s'en accommode. Je refusai d'écouter la moindre protestation.

— Merci, mademoiselle, murmura-t-elle une fois au lit, bouillotte aux pieds et entre deux gorgées. Vous êtes une fille bien et vous avez les pieds sur terre. Ce n'est pas souvent que je me donne comme ça en spectacle.

— Dans ce genre de circonstances, ça peut arriver à tout le monde. On ne sait plus à quel saint se vouer. La tension, le choc, les allées et venues de la police... Même moi, je ne sais plus où j'en suis.

— C'est vrai, ce que vous disiez tout à l'heure, reprit-elle soudain d'une drôle de voix. Ce qui est fait est fait et ne peut se défaire...

Elle garda le silence un instant, puis reprit de la même voix bizarre :

— Ça n'a jamais été quelqu'un de bien !

Je n'allais pas me lancer dans ce genre de débat. Il m'avait toujours paru naturel qu'il y ait un certain froid entre Mlle Johnson et Mme Leidner.

Ce qui m'amena à me demander si Mlle Johnson ne se serait pas par hasard réjouie de la mort de Mme Leidner avant d'avoir honte d'une telle pensée.

— Allons, maintenant, tâchez de dormir, dis-je, et cessez de vous mettre martel en tête.

Je rangeai deux ou trois objets et mis un peu d'ordre : ses bas sur le dossier de la chaise, sa jupe et sa veste sur un cintre. Un chiffon de papier, qui avait dû tomber de sa poche, traînait par terre.

J'étais en train de le lisser pour vérifier que je pouvais le jeter sans problème quand Mlle Johnson eut une réaction qui faillit me faire tomber à la renverse.

— Donnez-moi ça !

Médusée, je m'exécutai. Elle avait dit ça sur un ton ! Elle me l'arracha carrément des mains – il n'y a pas d'autre mot – et le tint à la flamme de la bougie jusqu'à ce qu'il soit en cendres.

Comme je viens de le dire, j'étais médusée... et me contentai de la regarder faire.

Elle me l'avait arraché si vite que je n'avais pas eu le temps de voir ce qu'il y avait dessus. Mais ce qu'il y a de drôle, c'est qu'en brûlant il se tordit dans ma direction et que j'aperçus quelques mots écrits à l'encre.

Ce n'est qu'au moment de me mettre au lit que je compris pourquoi ils m'avaient paru vaguement familiers.

C'était la même écriture que celle des lettres anonymes.

Est-ce que c'était ça, la cause de la crise de remords de Mlle Johnson ? Était-ce elle qui, depuis le début, les avait écrites, ces lettres anonymes ?

Mlle JOHNSON, Mme MERCADO, M. REITER

Je l'avoue sans ambages, cette idée me causa un rude choc. Jamais je n'aurais songé à associer Mlle Johnson aux lettres. Mme Mercado, peut-être. Mais Mlle Johnson, c'était une dame, et une personne intelligente et de sang-froid.

Et puis, en me remémorant la conversation qui avait eu lieu au cours de la soirée entre M. Poirot et le Dr Reilly, j'en vins à me dire que c'était peut-être précisément à cause de ça.

Notez que si c'était Mlle Johnson qui avait écrit les lettres, ça expliquait pas mal de choses. Je ne pensais pas une seconde qu'elle puisse avoir quoi que ce soit à voir avec le meurtre. Mais je voyais comment sa haine pour Mme Leidner avait pu la faire succomber à la tentation de... de lui flanquer une sacrée frousse, comme on dit vulgairement.

Sans doute espérait-elle que la frousse en question inciterait Mme Leidner à vider les lieux.

Sur quoi Mme Leidner avait été assassinée et Mlle Johnson s'était retrouvée bourrelée de remords ; d'abord à cause de la cruauté de sa sale blague, ensuite parce qu'elle avait compris que les lettres servaient de bouclier à l'assassin. Pas étonnant qu'elle se soit complètement effondrée. Au fond, j'étais sûre qu'elle avait un cœur d'or. Ce qui expliquait pourquoi elle avait si violemment réagi à mon « ce qui est fait est fait et ne peut se défaire ».

Ainsi d'ailleurs que sa remarque énigmatique ; justification de sa propre conduite : « Ça n'a jamais été quelqu'un de bien. »

Ma question, c'était : et maintenant, qu'est-ce que je dois faire ?

Je tergiversai pendant un bon moment et, au bout du compte, je finis par décider que je mettrais M. Poirot au courant à la première occasion.

Il vint le lendemain, mais impossible d'avoir tout de suite avec lui une conversation « en privé ». Nous ne fûmes seuls qu'un instant et je n'avais même pas eu le temps de me ressaisir et de trouver une entrée en matière qu'il me prenait déjà par le coude et me baragouinait à l'oreille dans son anglais impossible :

— Moi, parler je dois à Mlle Johnson, et à autres aussi dans la pièce à tout faire. (Contrairement à ma promesse, je vous livre pour une fois Poirot dans le texte !) Vous avoir la clef de la chambre de Mme Leidner encore ?

— Oui, dis-je.

— Combien splendide ! Allez là-bas, fermez la porte dans votre derrière et donnez un cri – pas un hurlement, juste un cri. Vous comprendre ce que je signifie ? C'est inquiétude, c'est surprise que je veux, pas folle terreur. Quant à excuse à fournir pour qui entendre, je laisse soin à vous : vous avez torché la cheville ou ce que vous voulez.

À ce moment précis, Mlle Johnson montra le bout de son nez dans la cour et nous n'eûmes pas le temps d'échanger un mot de plus.

J'avais tant bien que mal compris où M. Poirot voulait en venir. Dès qu'il fut entré dans la pièce à tout faire avec Mlle Johnson, je gagnai la chambre de Mme Leidner, tournai la clef dans la serrure, entrai et refermai la porte derrière moi.

Difficile de prétendre que je ne me sentis pas grotesque, plantée là au milieu d'une pièce vide, à essayer d'émettre de but en blanc une espèce de bêlement. D'autant que ce n'était pas commode de savoir avec quelle force il s'agissait de le faire. Je poussai un « Oh ! » bien sonore, puis le risquai un peu plus haut, et enfin un peu plus bas.

Ensuite de quoi je ressortis avec l'« excuse » toute prête de m'être « torché » la cheville.

Mais il m'apparut bien vite que je n'aurais pas la moindre explication à fournir. Mlle Johnson et Poirot étaient plongés dans une conversation que rien, manifestement, n'était venu troubler.

« En tout cas, me dis-je, c'est toujours ça de réglé. Ou bien Mlle Johnson l'a rêvé, ce cri qu'elle a entendu, ou bien il s'agissait de quelque chose d'autre. »

Je n'avais pas envie d'aller les interrompre. Il y avait un transat dans la véranda et je m'y installai. Leurs voix voletaient jusqu'à moi.

— La situation est délicate, comprenez-vous, disait Poirot (dont je vous corrige à nouveau les propos). Le Pr Leidner était visiblement amoureux fou de sa femme...

— Il la vénérât, renchérit Mlle Johnson.

— Il ne cesse de me répéter à quel point toute son équipe l'adorait ! Mais eux, qu'est-ce qu'ils peuvent dire ? La même chose, cela va de soi. Par politesse ? Par respect des convenances ? Il est possible aussi que ce soit la vérité ! Mais ce n'est pas certain ! Or, je suis convaincu, mademoiselle, que seule une réelle compréhension de la personnalité de Mme Leidner fournira la clef de l'énigme. Si je pouvais avoir l'opinion – l'opinion sincère – de chacun des membres de la mission, je serais à même de me faire une impression d'ensemble. Voilà, en toute franchise, pourquoi je suis ici aujourd'hui. Je savais que le Pr Leidner

serait à Hassanieh. Cela me permet de m'entretenir plus facilement avec chacun de vous et de lui demander son aide.

— Tout cela est juste..., commença Mlle Johnson, mais elle ne poursuivit pas sur sa lancée.

— Ne m'opposez surtout pas vos clichés à l'anglaise ! supplia Poirot. Ne venez pas me dire qu'il ne s'agit ni de cricket ni de football, qu'il ne faut jamais médire des morts et que la fidélité envers la mémoire de la victime, cela existe ! Dans une affaire criminelle, ce genre de fidélité-là, c'est à éviter comme la peste. Ça ne fait que repousser la vérité encore un peu plus dans l'ombre.

— Je ne me sens pas une seconde tenue de respecter la mémoire de Mme Leidner, répliqua Mlle Johnson d'un ton mordant. (Il y avait réellement une note acide dans sa voix.) Mais le Pr Leidner, c'est autre chose. Et, après tout, elle était sa femme.

— Précisément, précisément. Je comprends que vous ne souhaitiez pas dire du mal de la femme de votre patron. Mais nous ne sommes pas ici pour lui délivrer un certificat de bonnes mœurs. Nous sommes ici pour résoudre une affaire criminelle. S'il me faut partir du postulat que la victime était un ange ou qu'elle était vierge et martyre, ça ne me facilitera pas la tâche.

— Ce n'est en tout cas jamais moi qui irais la décrire comme un ange, dit Mlle Johnson d'un ton plus acide encore.

— Dites-moi franchement votre opinion, mademoiselle Johnson. Votre opinion de femme.

— Hum ! Avant tout, monsieur Poirot, je tiens à vous avertir. Je vais être partielle. Je suis – nous étions tous – dévouée corps et âme au professeur. Et, dès qu'il y a eu une Mme Leidner, je crois que nous en avons tous été jaloux. Nous lui en avons voulu d'accaparer son temps et son attention. L'adoration qu'il avait pour elle nous portait sur les nerfs. Je serai franche, monsieur Poirot, même s'il m'en coûte de parler comme je vais le faire. Sa présence ici me mettait hors de moi. Oh ! j'ai toujours pris soin de le cacher, bien sûr, mais c'est vrai qu'elle me mettait hors de moi. Pour nous, la situation changeait du tout au tout, vous comprenez ?

— Nous ? Qui nous ?

— M. Carey et moi. Nous ne nous sommes jamais vraiment quittés depuis le bon vieux temps. Et nous n'aimions pas beaucoup le nouvel ordre des choses. Réaction naturelle, sans doute, même si elle était plutôt mesquine. Mais ça avait vraiment tout changé.

— En quoi ?

— En tout ! Nous étions si heureux, avant. Beaucoup de gaieté, des plaisanteries idiotes, comme font les gens qui ont l'habitude de travailler ensemble. Le Pr Leidner était joyeux comme un pinson : un vrai gosse.

— Et à son arrivée, Mme Leidner a mis bon ordre à tout ça ?

— Je ne pense pas que c'était de sa faute. Ça n'a pas été si mal, l'an dernier. Et croyez bien, monsieur Poirot, qu'il ne s'agit pas de choses qu'elle aurait faites. Elle s'est toujours montrée charmante avec moi – absolument charmante. C'est bien pourquoi j'avais honte, parfois. Elle n'en était pas responsable, si des petites choses qu'elle faisait ou disait me prenaient à rebrousse-poil. Personne n'aurait pu se montrer plus gentil qu'elle l'était, vraiment.

— Quoi qu'il en soit, l'atmosphère avait changé, cette année. Ce n'était plus la même chose, non ?

— Absolument plus. Plus du tout. Je ne sais pas à quoi ça tenait. Tout semblait faussé : pas dans le travail, non, mais entre nous – notre humeur, nos nerfs. Nous étions tous à cran. Comme à l'approche d'un orage.

— Et vous attribuez ça à l'influence de Mme Leidner ?

— Ça n'avait jamais été comme ça avant, dit sèchement Mlle Johnson. Oh ! je ne suis qu'une vieille bourrique acariâtre, conservatrice et qui voudrait que rien ne change jamais. Vous ne devriez pas faire attention à ce que je dis, monsieur Poirot.

— Comment me décririez-vous le personnage et le tempérament de Mme Leidner ?

Mlle Johnson hésita un moment.

— Oh, évidemment, c'était une instable, dit-elle avec lenteur. Elle avait des hauts et des bas. Beaucoup de hauts et beaucoup de bas. Adorable un jour et vous faisant la tête le lendemain. Elle était très bonne, je crois. Très attentionnée. Et en même temps, on voyait bien qu'elle avait été gâtée toute sa vie. Elle trouvait naturel que le professeur soit aux petits soins pour elle. Et je ne crois pas qu'elle se soit jamais rendu compte qu'elle avait épousé un homme exceptionnel – un grand homme. Ça m'exaspérait. Et puis, bien sûr, elle était terriblement nerveuse, angoissée. Les choses qu'elle trouvait le moyen d'inventer, les états dans lesquels elle se mettait ! J'ai poussé un soupir de soulagement quand le professeur a fait venir Mlle Leatheran. Avec son travail à assumer, les angoisses de sa femme, c'était trop pour lui.

— Qu'est-ce que vous pensez des lettres anonymes qu'elle recevait ?

Impossible de résister. Je me tordis le cou sur mon transat jusqu'à apercevoir le profil de Mlle Johnson qui, tournée vers Poirot, répondait à sa question.

Elle avait l'air calme et parfaitement maîtresse d'elle-même :

— Je pense que quelqu'un, aux États-Unis, avait une dent contre elle et cherchait à lui faire peur ou à lui empoisonner l'existence.

— Rien de plus sérieux que ça ?

— Je vous dis ce que je pense. Elle était très belle, vous savez, et ça n'avait pas dû lui être difficile de se faire des ennemis. Pour moi, ces

lettres ont été écrites par une rivale. Comme elle était impressionnable, elle a pris ça au tragique.

— C'est le moins qu'on puisse dire ! Mais souvenez-vous que... que la dernière lettre n'est pas arrivée ici par le courrier.

— Le problème de la faire déposer ne devait pas être insoluble pour quelqu'un de débrouillard. Pour satisfaire leur rancune, les femmes sont capables de prouesses, monsieur Poirot.

Ça, c'est bien vrai ! me dis-je en moi-même.

— Vous n'avez peut-être pas tort, mademoiselle. Comme vous venez de le dire, Mme Leidner était très belle. À propos, vous connaissez Mlle Reilly, la fille du docteur ?

— Sheila Reilly ? Oui, bien sûr.

Poirot prit son ton le plus cancanier :

— On m'a rapporté un bruit qui court – et il va de soi que je ne me permettrais jamais de poser la question au docteur –, bruit selon lequel il y aurait une amourette entre Mlle Reilly et l'un des membres de la mission. Vous y croyez ?

Mlle Johnson eut l'air de s'amuser beaucoup :

— Le petit Coleman et David Emmott lui ont tous deux tournicoté autour. Je crois qu'il y a eu rivalité entre eux pour savoir lequel serait son cavalier à je ne sais quelle soirée du club. Ils ont l'habitude d'y aller tous les deux le samedi soir. Mais je ne crois pas que, de son côté, elle y ait attaché la moindre importance. Elle est la seule fille du coin, vous savez, ce qui fait d'elle la beauté locale. Toute l'Air Force également est pendue à ses basques.

— Vous pensez donc qu'il n'y a rien de sérieux là-dedans ?

— Ma foi, je n'en sais rien, fit Mlle Johnson, soudain pensive. Il est exact qu'elle vient assez souvent par ici. Sur le chantier et tout ça. Mme Leidner a même taquiné David Emmott à ce propos l'autre jour, en lui disant qu'elle lui courait après. Ce qui était assez déplaisant de sa part, à mon avis, et qu'il n'a pas très bien pris... Oui, elle est venue assez souvent. Je l'ai vue passer à cheval en direction des fouilles, l'après-midi du drame. (Du menton, elle désigna la fenêtre ouverte.) Mais ni David Emmott ni Coleman ne travaillaient sur le site, cet après-midi-là. C'était Richard Carey qui surveillait les opérations. Oui, peut-être qu'elle a le béguin pour un des garçons, mais c'est une gamine tellement moderne et si peu sentimentale qu'il n'est pas facile de la prendre au sérieux. Ce qu'il y a de sûr, c'est que je ne sais pas qui c'est. Bill est un garçon très bien, beaucoup moins tête en l'air qu'il ne cherche à le faire croire. Quant à David Emmott, c'est un ange, et il est bourré de qualités. Lui, c'est le genre sérieux et réservé.

Elle jeta à Poirot un regard intrigué :

— Croyez-vous vraiment que ça ait un rapport avec le crime, monsieur Poirot ?

M. Poirot leva les mains dans un geste bien français :

— Vous me faites rougir, mademoiselle. Je dois vous paraître bien cancanier. Mais, que voulez-vous, j'ai un faible pour les histoires sentimentales.

— Oui, soupira Mlle Johnson. C'est si beau, quand un amour naissant ne connaît pas d'obstacle !

Poirot soupira en retour. Je me demandai si Mlle Johnson songeait à quelque amour de jeunesse. Et si M. Poirot avait une femme et se conduisait comme tous ces étrangers qui, paraît-il, entretiennent maîtresses et Dieu sait quoi encore. Il avait une allure si bizarre que j'avais du mal à l'imaginer.

— Sheila a de la personnalité à revendre, reprit Mlle Johnson. Elle est jeune et mal éduquée, mais c'est une chic fille.

— Je vous crois sur parole, mademoiselle. Est-ce que d'autres membres de l'équipe se trouvent à la maison ? ajouta-t-il en se levant.

— Marie Mercado est sûrement dans les parages. Les hommes, eux, sont tous sur le site, aujourd'hui. Je crois qu'ils voulaient se trouver n'importe où sauf ici. Ce n'est pas moi qui les en blâmerai. Si vous voulez faire un tour là-bas...

Elle sortit sur la véranda et me sourit :

— ... je parie que Mlle Leatheran se fera une joie de vous accompagner.

— Oh ! mais certainement, mademoiselle Johnson.

— Et vous reviendrez vous joindre à nous pour le déjeuner, n'est-ce pas, monsieur Poirot ?

— Avec plaisir, mademoiselle.

Mlle Johnson regagna la pièce à tout faire où elle était plongée dans le catalogue.

— Mme Mercado est sur la terrasse, dis-je. Désirez-vous la voir d'abord ?

— Ce ne serait pas plus mal. Montons.

Comme nous grimpons les marches, je lui demandai :

— J'ai fait ce que vous m'aviez dit. Vous avez entendu quelque chose ?

— Rien du tout.

— Au moins, ça soulagera Mlle Johnson d'un grand poids. Elle qui se rongait les sangs à l'idée qu'elle aurait pu intervenir...

Mme Mercado était assise sur le parapet, le menton dans la poitrine et si profondément absorbée dans ses pensées qu'elle ne nous aperçut qu'au moment où Poirot s'arrêta devant elle pour lui dire bonjour.

Elle releva la tête en tressaillant.

Je lui trouvai l'air patraque, ce matin-là. Fripé, son visage étroit accusait la fatigue, et elle avait les yeux cernés.

— C'est encore moi, dit Poirot. Je viens aujourd'hui dans un but

bien précis.

Il s'y prit en gros comme il venait de le faire avec Mlle Johnson, en expliquant qu'une description exacte de la personnalité de Mme Leidner lui était indispensable.

Mais Mme Mercado ne possédait pas la belle franchise de Mlle Johnson. Elle se lança dans un panégyrique outré qui, j'étais payée pour le savoir, était loin de refléter ses sentiments :

— Chère, chère Louise ! C'est si difficile de l'expliquer à quelqu'un qui ne l'a pas connue. C'était une créature tellement exotique. Tellement... à part. Cela, vous l'avez ressenti, n'est-ce pas, mademoiselle ? Elle vous mettait les nerfs à la torture, c'est vrai, et elle délirait un peu, mais on acceptait d'elle ce qu'on n'aurait jamais admis de tout autre. Elle était tellement adorable pour nous tous, n'est-ce pas, mademoiselle ? Et si profondément modeste avec ça ! Je veux dire par là qu'elle ne connaissait strictement rien à l'archéologie mais qu'elle brûlait d'envie d'apprendre. Elle ne cessait de questionner son mari sur le traitement chimique des objets en métal et aidait Mlle Johnson à reconstituer les poteries. Oh, nous étions tous en adoration devant elle !

— Les bruits qui courent seraient donc faux, madame ? Je me suis laissé dire qu'il régnait ici une certaine tension, une atmosphère de malaise...

Mme Mercado écarquilla ses grands yeux noirs impénétrables et s'écria :

— Qui a bien pu vous dire ça ? Mlle Leatheran ? Le Pr Leidner ? Mais je suis sûre que lui, il n'aurait rien remarqué, le pauvre homme.

Et elle me décocha un coup d'œil franchement hostile.

Poirot sourit d'un air dégagé.

— J'ai mes espions, madame, déclara-t-il, guilleret.

Et, le temps d'un éclair, je la vis battre des paupières.

— Ne croyez-vous pas, reprit-elle, douceuse, qu'après un tel événement, chacun affirme tout et le contraire ? Vous savez... tension, malaise, « le sentiment qu'il va se passer quelque chose », j'ai l'impression que les gens inventent ça après coup.

— Ce que vous dites est frappé au coin du bon sens, madame, concéda Poirot.

— Et, en l'occurrence, c'était archi-faux ! Nous formions une grande famille unie.

— Cette femme est la plus fieffée menteuse que je connaisse, m'indignai-je peu après, tandis que M. Poirot et moi nous éloignions de la maison en direction des fouilles. Je suis sûre et certaine qu'elle ne pouvait pas supporter Mme Leidner !

— Ce n'est pas en effet le genre de créature qu'on irait trouver pour savoir la vérité, admit Poirot.

— Elle vous a fait perdre votre temps, grondai-je.

— Pas tant que ça, pas tant que ça. Quand quelqu'un vous raconte des mensonges, ses yeux vous disent parfois la vérité. De quoi a-t-elle peur, la petite Mme Mercado ? Car la peur, je l'ai lue dans ses yeux. Oui... pas de doute, elle a peur. C'est très intéressant, ça.

— J'ai à vous parler, monsieur Poirot, fis-je.

Je lui racontai tout ce qui s'était passé après mon retour, la veille au soir, et lui fis part de ma quasi-certitude que Mlle Johnson était l'auteur des lettres anonymes.

— Ce qui fait qu'elle aussi, c'est une menteuse ! ajoutai-je. Quand je pense au ton dégagé qu'elle a pris pour vous répondre au sujet de ces mêmes lettres !

— Oui, dit Poirot. C'était très intéressant. Parce qu'elle m'a ainsi avoué qu'elle n'ignorait rien à leur sujet. Jusqu'à présent, personne n'en a fait état en présence de l'équipe. Bien entendu, il n'est pas exclu que le Pr Leidner lui en ait touché un mot hier. Ce sont de vieux amis, tous les deux. Mais s'il ne l'a pas fait... alors là, ça devient « curieux et intéressant », n'est-ce pas ?

Mon respect pour lui grimpa d'un pouce. Ça n'était pas bête, la façon dont il avait rusé pour l'amener à parler des lettres.

— Vous allez la pousser dans ses retranchements ? demandai-je.

L'idée parut scandaliser M. Poirot :

— Jamais de la vie ! C'est toujours une erreur que de faire étalage de ses connaissances. Jusqu'à la minute fatidique, je garde tout ça là-dedans, fit-il en se tapotant le crâne. Et puis, le moment venu, je bondis comme un tigre et... ah là là !... consternation générale.

Je ne pus m'empêcher de rire sous cape en imaginant le petit M. Poirot dans le rôle du tigre.

Nous venions d'arriver sur le chantier. La première personne que nous aperçûmes fut M. Reiter, fort occupé à photographier des vestiges de pans de murs.

Des pans de murs, j'avais l'impression que les ouvriers en dégageaient de là où ça leur chantait. C'est en tout cas l'effet que ça me faisait. M. Carey m'avait déjà expliqué qu'on sentait très bien la différence sous la pioche et il avait même tenté de m'en faire la démonstration, mais je n'avais toujours pas compris. Quand un ouvrier annonçait *Libn* – pisé – je n'y voyais, pour mon compte, que terre et boue, tout ce qu'il y a de plus banal.

M. Reiter acheva sa série de photographies et confia appareil et plaques à son boy pour qu'il les rapporte au camp.

Poirot lui posa quelques questions sur l'exposition, la pellicule et tout ce qui s'ensuit, auxquelles il répondit bien volontiers. Il avait l'air ravi qu'on s'intéresse à son travail.

Il s'excusait de devoir nous abandonner quand Poirot se lança une

fois encore dans son petit discours désormais bien rodé. À dire vrai, ce n'était pas toujours le même refrain car il le modifiait un peu en fonction de son interlocuteur, mais je ne vais pas vous le répéter chaque fois mot pour mot. Avec des personnes de bon sens comme Mlle Johnson, il allait droit au but, tandis qu'avec d'autres, il lui fallait tourner autour du pot. Mais, au bout du compte, ça revenait au même.

— Oui, oui, je comprends très bien ce que vous voulez dire, acquiesça M. Reiter. Mais je ne vois pas en quoi je pourrais vous être utile. Je suis nouveau, ici, et je n'ai jamais beaucoup parlé avec Mme Leidner. Je le regrette, mais je suis incapable de vous dire quoi que ce soit.

Il y avait un brin de raideur, un côté « étranger » dans sa façon de parler. Et pourtant il n'avait pas d'accent ; sauf américain, bien entendu.

— Vous pourriez peut-être me dire si elle vous inspirait de la sympathie ou de l'antipathie ? fit Poirot avec un sourire.

M. Reiter rougit et bégaya :

— C'était une personne charmante... absolument charmante. Et intelligente. Pas bête du tout... non.

— À la bonne heure ! Vous l'aimiez bien. Et elle, elle vous le rendait ?

M. Reiter rougit encore davantage :

— Oh, je ne crois pas qu'elle ait jamais fait très attention à moi. Et puis, une fois ou deux, je n'ai pas eu de chance. Chaque fois que j'ai voulu lui rendre service, ça n'a pas marché. Je crois que ma maladresse lui portait sur les nerfs. Ce n'était pas faute d'avoir essayé... j'aurais fait n'importe quoi...

Poirot voulut l'empêcher de s'empêtrer davantage :

— Mais bien sûr, mais bien sûr... Passons à autre chose. L'atmosphère, au camp de base, était-elle agréable ?

— Je vous demande pardon ?

— Vous étiez heureux, tous ensemble ? Vous bavardiez gaiement ou quoi ?

— Non, non... pas précisément. Il y avait une certaine... gêne.

Il s'arrêta, ne sachant quel parti prendre, puis :

— Vous comprenez, je ne suis pas très à mon aise, en société. Je suis maladroit. Je suis timide. Le Pr Leidner s'est toujours montré adorable avec moi. Mais, c'est idiot, je n'arrive quand même pas à surmonter ma timidité. J'ai toujours le mot malheureux. Je ne peux pas toucher à un broc sans le renverser. Je n'ai pas de veine, quoi.

Il avait vraiment tout du grand nigaud.

— Nous avons tous connu ça étant jeunes, dit gentiment Poirot. L'aisance, le savoir-faire, ça vient plus tard.

Puis, sur un mot d'adieu, nous nous éloignâmes.

— Nous venons de voir là, ma sœur, un grand naïf... ou un comédien remarquable, me confia Poirot.

Je ne répondis pas, effarée que j'étais une fois de plus à l'idée que parmi tous ces gens se trouvait un assassin de sang-froid. Allez savoir pourquoi, par cette belle matinée ensoleillée, cela paraissait impossible.

M. MERCADO, RICHARD CAREY

— Ils fouillent sur deux sites bien distincts, à ce que je vois, remarqua Poirot en s'arrêtant.

M. Reiter avait pris ses photographies à l'écart de l'excavation principale. Tout près de nous, un second essaim d'ouvriers faisaient la navette, chargés de paniers.

— C'est ce qu'ils appellent la « grande faille », expliquai-je. Ils n'y trouvent pas grand-chose, rien que des tessons de poterie qui ne valent rien, mais le Pr Leidner soutient que c'est fascinant, alors il faut croire que ça l'est.

— Allons-y.

Nous marchâmes sans nous presser, car le soleil était chaud.

C'était M. Mercado qui dirigeait les opérations. Nous le vîmes en contrebas qui parlait au contremaître, vieillard à tête de tortue affublé d'un veston de tweed par-dessus sa djellaba de coton à rayures.

Descendre jusqu'à eux ne se fit pas sans mal : le chemin d'accès était escarpé et les porteurs de paniers montaient et descendaient sans répit et, tel un envol de chauves-souris aveuglées, sans jamais s'écarter pour céder le passage.

Je suivais M. Poirot quand il me demanda tout à trac par-dessus son épaule :

— M. Mercado, il est gaucher ou droitier ?

On ne peut guère trouver question plus bizarre, non ?

— Droitier, répondis-je après avoir réfléchi un instant.

Poirot ne daigna pas me fournir d'explication. Il poursuivit sa descente et je continuai à marcher dans son sillage.

Le long visage mélancolique de M. Mercado s'éclaira quand il nous vit.

M. Poirot manifesta pour l'archéologie un intérêt qu'il était sans doute bien loin d'éprouver, mais M. Mercado s'empressa d'y répondre.

Il expliqua qu'ils avaient déjà creusé à travers douze strates de peuplement humain.

— Nous fouillons maintenant en plein quatrième millénaire, dit-il avec enthousiasme.

Et moi qui avais toujours été persuadée que le millénaire, c'était dans le futur – l'époque où tout finirait par s'arranger !

M. Mercado nous montra des couches de cendres (comme sa main tremblait ! je me demandai s'il n'avait pas attrapé la malaria), nous expliqua que les poteries changeaient de style, nous parla des sépultures, du fait qu'ils avaient découvert une couche presque entièrement constituée de tombes d'enfants – les pauvres petits ! – et évoqua les problèmes d'orientation et de position ; la disposition des ossements à ce que j'ai compris.

Et soudain, tandis qu'il se baissait pour ramasser une espèce de silex tranchant qui traînait près d'une poterie quelconque, il fit un bond en arrière en poussant un hurlement.

Pivotant dans notre direction, il vit que nous le dévisagions, bouche bée.

De la main, il étreignait son bras gauche :

— Quelque chose m'a piqué. On aurait juré une aiguille chauffée à blanc.

Poirot s'affaira aussitôt.

— Vite, mon cher, voyons cela. Mademoiselle Leatheran !

Je m'approchai.

Il saisit le bras de M. Mercado et roula jusqu'à l'épaule la manche de sa chemise kaki.

— Là, dit M. Mercado en montrant un point sur son bras.

À quelque dix centimètres de l'épaule, on distinguait une minuscule piqûre où perlait un peu de sang.

— Curieux, fit Poirot en scrutant les replis de l'étoffe, je ne vois rien. C'était une fourmi, peut-être ?

— Il vaudrait mieux y mettre un peu de teinture d'iode, décrétai-je.

J'ai toujours une dosette de teinture d'iode sur moi, que je me hâtai de lui appliquer. Mais je le fis de manière plutôt distraite, car quelque chose de tout différent avait attiré mon attention. L'avant-bras de M. Mercado était criblé jusqu'à la saignée du coude de minuscules traces de piqûres. Et je savais parfaitement qu'il s'agissait des marques d'une aiguille hypodermique.

M. Mercado baissa sa manche et reprit ses explications. M. Poirot l'écouta sans jamais essayer d'amener la conversation sur les Leidner. En fait, il ne lui demanda rien du tout, à M. Mercado.

Au bout d'un moment, nous prîmes congé et réescaladâmes le raidillon.

— C'était un joli coup, vous ne trouvez pas ? me demanda mon compagnon.

— Un joli coup ? m'étonnai-je.

M. Poirot détacha quelque chose de sous le revers de son veston et le couva des yeux avec amour. J'eus la surprise de voir qu'il s'agissait

d'une longue aiguille à repriser très pointue qu'un renflement de cire à cacheter, à la place du chaton, avait transformée en épingle.

— Monsieur Poirot ! m'exclamai-je. C'est vous qui avez fait ça ?

— C'était moi, l'insecte piqueur, eh oui ! Et j'ai fait là du bien joli travail, n'est-ce pas ? Vous ne vous êtes rendu compte de rien.

C'est vrai, je n'y avais vu que du feu. Et je suis prête à parier que M. Mercado ne s'était douté de rien lui non plus. Poirot avait dû être rapide comme l'éclair.

— Mais, monsieur Poirot, pourquoi ?

Il me répondit par une autre question :

— Vous n'avez rien remarqué, ma sœur ?

— Des marques de piqûres hypodermiques, si, bien sûr.

— Nous avons donc appris quelque chose sur le compte de M. Mercado. Je soupçonnais la vérité... mais je n'en étais pas sûr. Or il faut toujours être sûr.

« Et pour ça, tous les moyens vous sont bons ! » pensai-je sans rien dire.

Poirot tapota soudain la poche de son pantalon :

— Misère ! j'ai laissé tomber mon mouchoir là en bas. Je m'en étais servi pour dissimuler l'aiguille.

— Je vais vous le chercher, dis-je en redescendant aussitôt.

À ce moment-là, voyez-vous, j'avais comme l'impression que M. Poirot et moi étions le médecin et l'infirmière chargés d'une guérison hasardeuse. À moins que ça n'ait davantage ressemblé à une opération et qu'il n'ait été le chirurgien. Peut-être ne devrais-je pas le dire mais, bizarrement, je commençais à m'amuser.

Je me souviens que, juste après mon dernier stage de formation, j'avais été en poste chez des particuliers et qu'une urgence opératoire avait été décrétée. Le mari de la patiente ne voulait pas entendre parler de clinique : pas question qu'on transporte sa femme dans un endroit pareil ; il fallait que l'opération ait lieu à domicile.

Pour moi, évidemment, quelle aubaine ! Personne sur le dos ! J'étais responsable de tout. Oh, évidemment, j'avais un de ces tracs !... j'étais sûre et certaine d'avoir pensé à tout ce dont un chirurgien pourrait bien avoir besoin, mais en même temps je mourais de peur d'avoir oublié quelque chose. On ne sait jamais, avec les médecins. Il leur arrive de vous demander des choses à peine imaginables ! À croire qu'ils le font exprès ! Mais tout s'était passé comme sur des roulettes. Chaque fois qu'il m'avait réclamé un instrument, je l'avais sous la main... Et même, après l'opération, il m'avait dit que j'avais été parfaite – les compliments, ce n'est pourtant pas leur fort, aux chirurgiens ! Le médecin de famille aussi avait été très gentil. Quand je pense que c'est moi qui avais mis tout ça sur pied !

Enfin, bref, la patiente s'était remise et tout le monde était content.

Eh bien, je me sentais à peu près dans le même état d'esprit, à l'heure qu'il était. En un sens, M. Poirot me rappelait ce chirurgien. Lui aussi, il était haut comme trois pommes. Laid comme un pou et une vraie face de singe, mais merveilleux chirurgien. Où il fallait inciser, il le savait d'instinct. J'en ai vu, des chirurgiens, et je vous assure ce n'est pas toujours vraiment le cas.

Peu à peu, j'avais pris confiance en M. Poirot. Je sentais bien que, lui aussi, il savait ce qu'il faisait. Et c'était comme s'il avait été décidé que mon rôle consistait à l'aider, à lui passer – pour ainsi dire – les pinces, le coton et tout ce qu'il faut avoir sous la main en cas de besoin. C'est pour ça qu'il me paraissait tout naturel de courir lui chercher son mouchoir, comme j'aurais ramassé l'essuie-main que le chirurgien aurait laissé tomber par terre.

Quand je revins avec le mouchoir, tout d'abord je ne le vis pas. Puis je l'aperçus enfin. Assis un peu à l'écart, il bavardait avec M. Carey. Le boy de M. Carey était planté à deux pas, avec à la main ce long bâton où sont indiqués les mètres – une toise, non ? – mais, juste à ce moment-là, M. Carey lui dit un mot et il s'éloigna avec son instrument.

J'aimerais que ce qui va suivre soit bien clair. Voyez-vous, je n'étais pas bien sûre de ce que M. Poirot attendait de moi. Autrement dit, il avait pu m'envoyer chercher son mouchoir exprès. Pour ne plus m'avoir dans ses pattes.

C'était de nouveau comme pendant une opération. Il faut avoir bien soin de tendre au chirurgien ce qu'il veut, et non ce dont il ne veut pas. Supposez, par exemple, que vous lui passiez la pince hémostatique à contretemps ! Dieu merci, en salle d'opération, je connais mon métier. Ce n'est pas là que j'irais commettre des bévues. Mais, dans cette affaire, je n'étais que la plus novice des novices. Et je devais donc prendre bien garde de ne pas commettre d'impairs.

Ce n'est pas que je pensais une seconde que M. Poirot voulait m'empêcher d'entendre leur conversation. Mais il avait pu se dire qu'il amènerait plus facilement M. Carey à parler si je n'étais pas là.

Surtout, qu'on n'aille pas s'imaginer que je suis de celles qui passent leur temps à espionner les conversations des autres. Voilà une chose dont je serais bien incapable. Totalement incapable. Quelle que puisse être mon envie de le faire.

Ce que je veux dire, c'est que s'il s'était agi d'une conversation intime, jamais je n'aurais fait ce que j'ai fait.

Telles que je voyais les choses, j'étais on ne peut mieux qualifiée pour ça. Après tout, on a l'habitude d'en entendre de toutes les couleurs quand un patient revient à lui après une anesthésie. Le patient, lui, il voudrait bien qu'on n'entende pas ça – il s'imagine d'ailleurs le plus souvent qu'on n'a rien entendu du tout –, mais il n'en demeure pas moins qu'on n'en a pas perdu une miette. Et, après tout,

c'était comme si M. Carey était le patient en question. Il ne s'en porterait pas plus mal puisqu'il ne le saurait même pas. Et si vous pensez que je manifestais là une propension à la curiosité, eh bien je l'admets, j'étais curieuse. Et je ne voulais pas perdre une occasion de me rendre utile.

Tout ça pour dire que j'empruntai un chemin détourné et, tout en restant cachée par le remblai, contournai la « grande faille » afin de parvenir à proximité de l'endroit où ils se tenaient. Et que celui qui y trouve à redire me permette de protester. Même si c'est au médecin que revient la décision, il va de soi que rien ne doit être caché à l'infirmière.

J'ignore quelles avaient été les manœuvres d'approche de M. Poirot, mais quand enfin je parvins près d'eux, il s'apprêtait à porter, comme on dit, l'estocade.

— Nul n'admire plus que moi l'amour du Pr Leidner pour sa femme, disait-il. Mais si on désire en apprendre davantage sur quelqu'un, mieux vaut souvent s'adresser à ses ennemis qu'à ses amis.

— Les vices compteraient donc plus à vos yeux que les vertus ? ironisa M. Carey.

— Quand il y a eu meurtre, oui, sans l'ombre d'un doute. C'est peut-être bizarre mais, pour autant que je sache, on n'a jamais assassiné quelqu'un parce qu'il était trop parfait ! Dieu sait pourtant que la perfection est exaspérante.

— J'ai bien peur de ne pas être l'interlocuteur adéquat, rétorqua M. Carey. Pour être honnête, nous ne nous entendions pas très bien, Mme Leidner et moi. Loin de moi l'idée de prétendre que nous étions ennemis, mais nous n'étions pas ce qu'il est convenu d'appeler amis. Sans doute était-elle un peu jalouse de ma vieille amitié pour son mari. Moi, pour ma part, même si j'avais beaucoup d'admiration pour elle et si je la trouvais très séduisante, je lui en voulais de son influence sur Leidner. Ce qui revient à dire que nous étions extrêmement courtois l'un envers l'autre, mais en aucun cas intimes.

— Qu'en termes galants ces choses-là sont dites ! s'épanouit Poirot.

Je n'apercevais que leurs têtes et vis M. Carey tourner brusquement la sienne, comme si quelque chose, dans le ton léger de M. Poirot, l'avait heurté.

— Ça n'ennuyait pas le Pr Leidner que sa femme et vous ne vous entendiez pas mieux ? poursuivit M. Poirot.

Carey hésita un peu avant de répondre :

— À dire vrai... je n'en sais rien. Il n'en a jamais rien dit. J'ai toujours espéré qu'il ne s'en apercevrait pas. Il était complètement absorbé par son travail, vous savez.

— La vérité, selon vous, serait donc que vous n'appréciez guère Mme Leidner ?

Carey haussa les épaules :

— Je l'aurais peut-être énormément appréciée si elle n'avait pas été la femme de Leidner.

Il éclata de rire, comme s'il trouvait sa repartie tordante.

Poirot était absorbé dans l'agencement d'un petit monticule de tessons de poteries.

— J'ai parlé à Mlle Johnson, ce matin, fit-il d'une voix rêveuse, lointaine. Elle a admis qu'elle était partielle vis-à-vis de Mme Leidner et ne l'aimait pas beaucoup, tout en se hâtant d'ajouter que celle-ci s'était toujours montrée charmante avec elle.

— C'est tout ce qu'il y a d'exact, dit Carey.

— Voilà sans doute pourquoi je l'ai crue. À la suite de ça, j'ai eu une conversation avec Mme Mercado. Elle s'est lancée dans des tirades sur l'admiration et l'affection sans borne qu'elle vouait à Mme Leidner.

Carey ne releva pas. Au bout d'un instant, Poirot reprit :

— Mais là... je n'en ai pas cru un mot. Et puis voilà que je viens à vous et que, ce que vous me dites, là encore... là encore... je n'en crois pas un mot...

Carey se raidit. Je perçus de la colère – de la colère rentrée – dans le ton de sa voix :

— Que vous y croyiez ou pas, monsieur Poirot, ne me fait ni chaud ni froid. Vous avez entendu la vérité et, en ce qui me concerne, vous pouvez en faire ce que bon vous semble.

Poirot ne se fâcha pas. Il parut au contraire soudain las, presque découragé :

— Suis-je responsable de ce que je crois... ou ne crois pas ? J'ai l'oreille fine, voilà tout. Et tant d'histoires circulent... tant de rumeurs sont portées par le vent. On les écoute... et qui sait si on n'en retire pas quelque chose ! Oui, les rumeurs, ça n'est pas ça qui manque...

Carey se leva d'un bond. Je voyais la veine qui lui battait à la tempe. Il était d'une beauté foudroyante ! Si mince et si halé par le soleil... et cette mâchoire divine, dure, carrée... Pas étonnant que les femmes en soient toutes folles !

— Quelle rumeurs ? demanda-t-il d'un ton féroce.

Poirot lui coula un regard en biais :

— Vous devez bien deviner. Toujours la même histoire... sur Mme Leidner et vous.

— Ce que les gens sont ignobles !

— N'est-ce pas ? Ils sont comme les chiens. Si profondément qu'on enfouisse ce dont on veut à tout prix se débarrasser, un chien saura toujours le déterrer.

— Et vous y croyez, à ces rumeurs ?

— Je suis prêt à me laisser convaincre par... la vérité, déclara Poirot d'un ton grave.

— Même si vous l’entendiez, je doute que vous sachiez la reconnaître, ricana insolemment Carey.

— Essayez pour voir, répliqua Poirot sans le quitter des yeux.

— Eh bien, vous allez être servi ! Vous la voulez, vous allez l’avoir ! Louise Leidner, je la haïssais... la voilà, la vérité, telle que je vous l’envoie – en pleine figure ! Je la haïssais à mort !

DAVID EMMOTT, LE PÈRE LAVIGNY ET UNE DÉCOUVERTE

Pivotant brusquement sur ses talons, Carey s'éloigna à longues enjambées rageuses.

Poirot le regarda s'éloigner.

— Oui, je comprends..., murmura-t-il.

Sans tourner la tête, il ajouta en élevant un peu la voix :

— Ne bougez pas tout de suite de votre trou, mademoiselle Leatheran. Il pourrait se retourner. Là, maintenant ça va. Vous avez retrouvé mon mouchoir ? Merci infiniment. Vous êtes très aimable.

Il ne fit aucun commentaire sur le fait que j'avais écouté la conversation... Et pour ce qui est de la façon dont il s'en était rendu compte, j'avoue que ça me dépasse. Il n'avait pas regardé une seule fois dans ma direction. Je fus plutôt soulagée par son silence. Notez que j'avais ma conscience pour moi, mais lui expliquer n'aurait peut-être pas été aussi simple.

— Vous croyez qu'il la haïssait vraiment, monsieur Poirot ? demandai-je...

— Oui, me répondit-il avec un drôle d'air.

Puis il se leva et entreprit d'escalader le tumulus, en haut duquel s'activait une équipe. Je le suivis. Nous ne vîmes tout d'abord que des Arabes, puis nous repérâmes M. Emmott : à plat ventre, il époussetait un squelette qu'on venait de mettre au jour.

Il nous accueillit avec son beau sourire grave.

— Vous êtes venus faire un tour ? Je suis à vous dans deux secondes.

Il s'accroupit, sortit son couteau de poche et entreprit de gratter délicatement la boue qui enrobait les os et d'en chasser la poussière au moyen d'un petit soufflet... et même parfois en arrondissant les lèvres et en soufflant dessus. Je ne saurais trop mettre tout le monde en garde contre ce procédé antihygiénique.

— Vous allez avaler toutes sortes de microbes dégoûtants, monsieur Emmott, protestai-je.

— Les microbes sont mon régime quotidien, mademoiselle, me dit-il gravement. Contre un archéologue, ils ne peuvent rigoureusement

rien : on les a à l'usage.

Il racla encore un fémur. Puis il appela le contremaître et lui donna des directives précises.

— Ouf ! dit-il en se relevant. Tout sera prêt pour que Reiter photographie cette dame après le déjeuner. Elle avait emporté d'assez jolis objets dans sa tombe.

Il nous montra une coupe de cuivre mangée de vert-de-gris, des fibules et tout un lot de fragments d'or et de pierres bleues ; sans doute les restes d'un collier.

Ossements et objets variés étaient grattés au couteau, brossés et remis dans leur position initiale pour la photographie.

— Qui était-ce ? s'enquit Poirot.

— Premier millénaire. Une dame de quelque importance, peut-être bien. Son crâne a quelque chose de bizarre... il faudra que je demande à Mercado d'y jeter un coup d'œil. Elle m'a tout l'air d'avoir été assassinée.

— Une Mme Leidner d'il y a deux mille ans ? fit Poirot.

— Qui sait ?

Bill Coleman attaquait un pan de mur à la pioche.

David Emmott lui cria quelque chose que je ne saisis pas et s'offrit comme guide à M. Poirot.

Lorsque la petite visite commentée s'acheva, Emmott consulta sa montre :

— Nous arrêtons le travail dans dix minutes. Si nous retournions à pied jusqu'à la maison ?

— Voilà qui me convient à merveille, reconnut bien volontiers Poirot.

Nous reprîmes sans hâte le chemin raviné.

— Vous avez tous dû être heureux de vous remettre au travail, non ? commenta Poirot.

— Oui, c'était de loin la meilleure solution, répondit Emmott d'un air grave : rester à traîner et à essayer d'échanger trois mots n'avait rien de réjouissant.

— Surtout que vous ne perdiez jamais de vue que l'un de vous est un assassin.

Emmott ne releva pas. Pas plus qu'il n'esquissa le moindre geste de protestation. J'en conclus qu'il avait soupçonné la vérité dès le début, sitôt après avoir interrogé les boys.

Après un long, très long silence, il demanda, très calme :

— Vous entrevoyez une solution, monsieur Poirot ?

— Et vous, rétorqua Poirot, seriez-vous prêt à m'aider à la voir plus clairement ?

— Ça va de soi.

Sans le quitter des yeux, Poirot ajouta :

— Le pivot de l'affaire, c'est Mme Leidner. Je veux tout savoir sur son compte.

— Qu'entendez-vous au juste par tout savoir ? fit Emmott sans se départir de son calme.

— Je me fiche de son lieu de naissance ou de son nom de jeune fille. Je me fiche de la forme de son visage et de la couleur de ses yeux. Ce que je veux, c'est elle... *elle*.

— Vous pensez que c'est ça qui compte ici ?

— J'en suis persuadé.

Emmott resta silencieux un moment.

— Vous n'avez peut-être pas tort, fit-il enfin.

— Et c'est là que vous pouvez m'aider. Vous pouvez m'expliquer quel genre de femme c'était.

— Vous croyez ? Je me suis souvent posé la question moi-même.

— Et vous n'êtes pas parvenu à vous faire une opinion ?

— Au bout du compte... si.

— Eh bien ?

M. Emmott ne répondit pas tout de suite :

— Qu'en pense notre infirmière ? On dit que les femmes se jaugent entre elles au premier coup d'œil, et une infirmière en sait long sur la nature humaine.

Même si j'avais voulu répondre, Poirot ne m'en aurait pas laissé le loisir.

— Ce que je veux savoir, coupa-t-il, c'est ce qu'un homme pouvait penser d'elle.

Emmott eut un petit sourire :

— J'imagine qu'ils vous diraient tous la même chose... Elle n'était plus très jeune, mais je crois bien que c'était la plus belle femme que j'aie jamais vue.

— Ce n'est pas vraiment une réponse, monsieur Emmott.

— Ça n'en est pourtant pas si loin, monsieur Poirot.

Il marqua encore un temps, puis reprit :

— Il y avait un conte de fées que je lisais quand j'étais gosse. Un conte de fées nordique, avec la Reine des Neiges et le petit Kay. Mme Leidner m'a toujours rappelé la Reine des Neiges... toujours prête à emmener le petit Kay faire un tour sur son traîneau.

— Ah, oui ! Un conte d'Andersen, n'est-ce pas ? Et il y avait aussi une fillette, dans l'histoire. La petite Gerda, si je ne me trompe ?

— Possible. Je ne m'en souviens pas très bien.

— Pourriez-vous aller un peu plus loin, monsieur Emmott ?

David Emmott secoua la tête :

— Je ne suis même pas sûr d'avoir su la juger. Elle n'était pas facile à déchiffrer. Un jour elle vous faisait une crasse, et le lendemain c'était un ange. Mais je crois que vous n'avez finalement pas tort de

dire qu'elle est le pivot de l'affaire. C'est d'ailleurs là qu'elle se voulait toujours : au centre de tout. Et elle n'aimait rien tant qu'exercer son emprise sur les autres... Je veux dire par là qu'elle ne se contentait pas qu'on lui passe les toasts et le beurre de cacahuètes ; non, ce qu'elle attendait de vous, c'est que vous mettiez votre âme à nu.

— Et si quelqu'un lui refusait cette satisfaction ?

— Alors elle était capable de se transformer en monstre.

Sa mâchoire s'était crispée et il serra les lèvres.

— J'imagine, monsieur Emmott, que vous vous refuseriez à exprimer une opinion officieuse quant à l'identité de l'assassin ?

— Je n'en sais rien, dit Emmott. Je n'ai pas la moindre opinion sur la question. Je crois bien que si j'avais été à la place de Carl – Carl Reiter –, je n'aurais eu de cesse que de la tuer. Elle était régulièrement odieuse avec lui. Mais il faut dire aussi qu'avec sa sensibilité malade, il appelle les coups. On a toujours envie de lui botter le train.

— Et Mme Leidner lui a... botté le train ?

Emmott eut un brusque sourire :

— Non. Son plaisir à elle, c'était de vous piquer à petits coups d'aiguille à broder. D'accord, il est exaspérant. Comme un gamin idiot et qui bafouille. Mais ça finit par faire mal, les coups d'aiguille.

Je coulai un coup d'œil du côté de Poirot et crus remarquer que ses lèvres tremblaient.

— Mais vous ne croyez pourtant pas vraiment que Carl Reiter l'ait tuée ?

— Non. Je ne crois pas qu'on aille jusqu'à tuer une femme pour la simple raison qu'elle vous ridiculise et qu'elle vous humilie à tous les repas.

Poirot hocha la tête, pensif.

Pas de doute, M. Emmott faisait vraiment de Mme Leidner une mégère. Mais il y avait aussi beaucoup à dire de l'autre côté.

Il y avait toujours eu quelque chose d'exaspérant dans le comportement de M. Reiter. Il sursautait chaque fois qu'elle lui adressait la parole, et il faisait des trucs idiots comme lui passer vingt fois la confiture alors qu'il savait très bien qu'elle n'en prenait jamais. J'avais souvent eu moi-même envie de le rabrouer !

Les hommes n'arrivent jamais à comprendre à quel point leurs simagrées peuvent taper sur les nerfs d'une femme et l'inciter à se rebiffer !

Je me promis de le signaler à M. Poirot à l'occasion.

Nous étions arrivés et M. Emmott proposa à M. Poirot de l'accompagner dans sa chambre pour se rafraîchir.

Je me hâtai de traverser la cour pour gagner la mienne.

J'en ressortis en même temps qu'eux et nous nous acheminions ensemble vers la salle à manger quand le père Lavigny apparut sur son

seuil et pria Poirot d'entrer un instant chez lui.

M. Emmott poursuivit son chemin et nous entrâmes ensemble dans la salle à manger. Mlle Johnson et Mme Mercado s'y trouvaient déjà et, au bout de quelques minutes, M. Mercado, M. Reiter et Bill Coleman se joignirent à nous.

Nous venions de nous asseoir, et Mme Mercado avait demandé au boy de prévenir le père Lavigny que le déjeuner était servi quand un cri étouffé nous parvint.

Nos nerfs n'étaient pas encore bien solides, j'imagine, car nous fîmes tous un bond sur nos chaises. Quant à Mlle Johnson, elle blêmit.

— Qu'est-ce que c'est ? balbutia-t-elle. Qu'est-ce qui se passe ?

— Vous divaguez, ma chère ? ricana Mme Mercado. Ce n'était rien qu'un bruit dans les champs.

Le père Lavigny et Poirot entrèrent à cet instant précis.

— Nous avons cru que quelqu'un s'était blessé, dit Mlle Johnson.

— Mille pardons, mademoiselle ! s'écria Poirot. C'est moi le coupable. Le père Lavigny des tablettes me montrait et en emporter une près de la fenêtre je voulais, question de mieux voir... et, doux Jésus à moi, par terre je ne regardais pas et ma cheville me suis torché. Si mal j'ai eu que cri j'ai poussé.

— Oui, eh bien, ici, nous avons tous cru qu'il y avait eu un nouveau meurtre ! pouffa Mme Mercado.

— Marie ! protesta son époux.

Il semblait si indigné qu'elle rougit et se mordit la lèvre. Mlle Johnson se hâta d'orienter la conversation sur les fouilles et les objets dignes d'intérêt qu'on avait mis au jour au cours de la matinée. Tout au long du repas, il ne fut plus question que d'archéologie.

Je crois que chacun sentait bien qu'il valait mieux s'en tenir à ça.

Après le café, nous émigrâmes dans la pièce à tout faire. Puis les hommes retournèrent sur le chantier, à l'exception du père Lavigny.

Ce dernier emmena Poirot dans la salle des antiquités et je les y suivis. Tous les objets commençaient à m'être familiers et j'éprouvai un petit frisson de fierté – je n'aurais pas fait mieux si j'en avais été propriétaire – quand le père Lavigny descendit la coupe en or et que Poirot laissa échapper un cri d'admiration ravie :

— Que c'est beau ! Quel chef-d'œuvre !

Le père Lavigny approuva avec enthousiasme et, en expert qu'il était, se mit à en détailler les splendeurs.

— Pas de cire dessus, aujourd'hui, fis-je remarquer.

— De la cire ? s'étonna Poirot en me dévisageant.

— De la cire ? répéta le père Lavigny.

Je fournis les explications nécessaires.

— Ah ! je comprends, dit le père Lavigny. Oui, oui, de la cire de bougie.

L'histoire du visiteur nocturne revint sur le tapis et, oubliant ma présence, ils se mirent tous deux à parler français. Je les plantai là et retournai dans la pièce à tout faire.

Mme Mercado reprisait les chaussettes de son mari et Mlle Johnson était plongée dans un livre. Occupation assez inhabituelle chez elle. Elle semblait d'ordinaire avoir toujours quelque chose à faire.

Au bout d'un moment, le père Lavigny et Poirot revinrent. Prétextant son travail, le premier se retira. Poirot, lui, s'installa avec nous.

— Un homme extrêmement intéressant, commenta-t-il avant de nous demander à quel genre de tâche le père Lavigny s'était attelé jusque-là.

Mlle Johnson expliqua qu'on n'avait trouvé que de rares tablettes et fort peu de briques et de sceaux cylindriques gravés. Le père Lavigny avait cependant effectué sa part de travail sur le site et faisait des progrès fulgurants en arabe parlé.

La conversation s'orienta ensuite sur les sceaux cylindriques.

— Ils servaient à la glyptique, c'est-à-dire à l'art de graver en continu des dessins répétitifs, nous expliqua Mlle Johnson – pour autant que j'aie pu comprendre son explication.

Et elle alla chercher dans un placard une empreinte obtenue en roulant un sceau sur de la pâte à modeler.

Comme nous nous penchions pour en admirer les motifs d'une finesse remarquable – ça, au moins, je pouvais le vérifier –, je m'avisai que c'était à ce genre de tâche qu'elle avait dû travailler l'après-midi du meurtre.

Tandis que nous bavardions, je remarquai que Poirot pétrissait une petite boule de pâte à modeler entre ses doigts.

— Vous utilisez beaucoup de pâte à modeler, mademoiselle ? demanda-t-il.

— Pas mal, oui. On en a déjà utilisé des quantités cette année... sans que je sache d'ailleurs trop à quoi. La moitié de nos stocks s'est déjà volatilisée.

— Vous la gardez où ?

— Là... dans ce placard.

Elle remit l'empreinte à sa place et lui montra l'étagère où s'entassaient rouleaux de pâte à modeler, Durofix, plaques photographiques et fournitures variées.

Poirot se baissa :

— Et ça... qu'est-ce que c'est, mademoiselle ?

Il avait plongé la main au fond du placard et en avait ramené un curieux objet tout ratatiné.

Comme il lui redonnait forme, nous vîmes qu'il s'agissait d'une sorte de masque dont la bouche et les yeux étaient grossièrement

tracés à l'encre de Chine, le tout barbouillé de pâte à modeler pour lui conférer un aspect terreux et cadavérique.

— Mais c'est incroyable ! s'écria Mlle Johnson. Je n'avais jamais vu ça ! Comment est-ce que ça a bien pu arriver là ? Et qu'est-ce que ça peut bien être ?

— Pour ce qui est de la façon dont c'est arrivé là, dit Poirot, ma foi, une cachette en vaut une autre, et je suppose que ce placard n'aurait pas été vidé avant la fin de la campagne. Quant à ce dont il s'agit... ça non plus, ce n'est à mon avis pas bien difficile à deviner. Nous avons ici le visage décrit par Mme Leidner. La tête cadavérique collée contre la vitre au crépuscule, le visage cireux dépourvu de corps.

Mme Mercado poussa une sorte de petit couinement.

Les lèvres de Mlle Johnson étaient devenues blanches.

— Alors ce n'étaient pas des lubies, souffla-t-elle. C'était une farce... une farce ignoble ! Mais qui a bien pu faire ça ?

— Oui ! s'écria Mme Mercado. Qui a bien pu faire quelque chose d'aussi méchant, d'aussi atroce ?

Poirot ne proposa pas de réponse. Ce fut la mine sombre qu'il passa dans la pièce voisine et en rapporta un carton vide pour y loger le masque ratatiné.

— Il faut que la police voie ça, expliqua-t-il.

— C'est horrible, marmonna Mlle Johnson. Horrible !

— Vous ne croyez pas que tout est caché ici ? cria Mme Mercado d'une voix perçante. Vous ne croyez pas que l'arme... le gourdin avec lequel elle a été tuée... encore tout couvert de sang peut-être... Oh ! j'ai peur... j'ai peur...

Mlle Johnson l'agrippa par l'épaule.

— Taisez-vous ! lui jeta-t-elle sans ménagement. Voilà le professeur qui arrive. Inutile d'ajouter ça à ses tourments.

La voiture pénétrait en effet dans la cour. Le Pr Leidner en descendit et se dirigea droit vers la pièce à tout faire. Il avait les traits tirés et on lui aurait donné le double de son âge.

— L'enterrement aura lieu demain à 11 heures, annonça-t-il d'une voix somme toute normale. C'est le major Deane qui dira l'office des morts.

Mme Mercado bafouilla je ne sais trop quoi et s'esquiva.

— Vous viendrez, Anne ? demanda le Pr Leidner à Mlle Johnson.

— Nous serons tous auprès de vous, cela va de soi, répondit-elle.

Elle n'ajouta rien, mais son visage dut exprimer ce qu'elle était incapable de prononcer car l'expression du professeur s'éclaira furtivement :

— Chère Anne !... Ma pauvre vieille amie... Vous êtes mon réconfort et mon soutien.

Il lui posa la main sur le bras et je la vis rougir tandis qu'elle

marmonnait de son ton bourru :

— C'est tout naturel.

Mais, à lire dans ses yeux, je sus que, l'espace d'un instant, Anne Johnson avait été une femme comblée.

Une autre réflexion me traversa alors l'esprit. Bientôt, peut-être, suivant le cours naturel des choses, le Pr Leidner chercherait un peu de chaleur humaine auprès de sa vieille compagne de route, et qui sait si ne naîtrait pas là l'aube d'une vie nouvelle.

Loin de moi l'idée de jouer les entremetteuses, et il était d'ailleurs malséant d'envisager cela avant même les obsèques. Cela dit, pour un dénouement heureux, ce serait un dénouement heureux, non ? Il avait beaucoup d'affection pour elle, et on voyait bien qu'elle lui était dévouée corps et âme et serait folle de bonheur de lui consacrer le reste de son existence. À condition toutefois qu'elle ait la patience d'entendre vanter sans arrêt les vertus de Louise. Mais les femmes, une fois qu'elles ont ce qu'elles veulent, sont capables d'accepter tout et le reste.

Le Pr Leidner salua Poirot et lui demanda si son enquête progressait.

Mlle Johnson, qui se tenait en retrait, avait les yeux rivés sur la boîte que Poirot tenait à la main. Elle faisait non de la tête et je compris qu'elle le suppliait de ne pas parler du masque. Elle devait se dire, j'en étais sûre, que le professeur avait eu son content de chagrin pour la journée.

Poirot obéit à ses souhaits.

— Ce genre d'affaire traîne toujours en longueur, monsieur, déclara-t-il.

Puis, après avoir ajouté quelques mots anodins, il prit congé.

Je l'accompagnai jusqu'à sa voiture.

J'aurais eu des centaines de questions à lui poser mais, allez savoir pourquoi, quand il se tourna pour me regarder, je demeurai silencieuse. Ça m'aurait été plus facile de demander à un chirurgien s'il estimait s'être bien tiré d'une opération, c'est vous dire ! Je me contentai de rester plantée là, à attendre humblement ses instructions.

Il trouva le moyen de me surprendre :

— Tâchez de faire attention à vous, mon petit, fit-il avant d'ajouter : Je me demande si c'est bon pour vous, de rester là.

— Il faut de toute façon que je parle de mon départ avec le Pr Leidner, dis-je. J'avais pensé attendre le retour de l'enterrement pour le faire.

Il hocha la tête d'un air approbateur.

— En attendant, me conseilla-t-il, ne cherchez pas à en découvrir trop. Ne jouez pas au plus fin, compris ?

Et il ajouta avec un sourire :

— C'est à vous de tendre les instruments, mais c'est à moi d'opérer.

Drôle, non, qu'il ait fait cette réflexion-là ?

Sur quoi, et tout à fait hors de propos, il me fit ce commentaire :

— C'est un homme qui ne manque pas d'intérêt, ce père Lavigny.

— Un moine qui est aussi archéologue, moi, je trouve ça bizarre, grommelai-je.

— Ah oui, c'est vrai que vous êtes protestante, vous. Moi, je suis bon catholique. Et j'en sais long sur les prêtres et les moines.

Il fronça les sourcils, parut hésiter, puis lâcha :

— Méfiez-vous. Il est assez malin pour vous retourner comme une crêpe pour peu que l'envie lui en prenne.

Que ce soit lui qui me mette en garde contre les ragots, c'était le comble !

J'étais outrée et, quand bien même je m'étais retenue de lui poser toutes les questions dont je mourais d'envie d'avoir la réponse, ce n'était pas une raison pour que je me prive de lui dire au moins une bonne chose.

— Vous m'excuserez, monsieur Poirot, grinçai-je, mais en anglais, il est d'usage de dire qu'on s'est « tordu la cheville », et pas qu'on se l'est « torchée ».

— Oh ! merci infiniment, ma sœur.

— De rien. Mais autant construire les phrases correctement.

— Je vous promets de m'en souvenir, dit-il, aussi modestement qu'il en était capable.

Il monta alors dans la voiture, qui démarra aussitôt, et je retraversai lentement la cour en m'interrogeant sur tout un tas de choses.

Sur les traces de piqûres que M. Mercado avait au bras et sur la drogue qu'il pouvait bien prendre. Sur cet horrible masque barbouillé de marques jaunâtres. Et sur le fait étrange que Mlle Johnson et Poirot n'aient pas entendu mon cri ce matin-là dans la pièce à tout faire alors que celui de Poirot n'avait échappé à personne dans la salle à manger à l'heure du déjeuner – et ce, bien que la chambre du père Lavigny et celle de Mme Leidner se trouvent respectivement à égale distance de la pièce à tout faire et de la salle à manger.

N'empêche que je n'étais pas mécontente de ma leçon d'anglais à Son Excellence M. le Professeur Poirot !

Tout grand détective qu'il soit, il avait bien fallu qu'il se rende compte qu'il ne savait pas rigoureusement tout.

OÙ JE JOUE LES MÉDIUMS

Les funérailles furent, à mon avis, extrêmement émouvantes. Tout comme nous, la colonie anglaise d'Hassanieh y assista au grand complet. Même Sheila Reilly était là, bien comme il faut, en jupe et veste sombres. J'espérais qu'elle éprouvait un peu de remords pour toutes les méchancetés qu'elle avait dites.

Lorsque nous regagnâmes le camp de base, je suivis le Pr Leidner dans son bureau et abordai la question de mon départ. Il se montra très gentil, me remercia pour le rôle que j'avais joué auprès de sa femme – alors que je m'étais montrée au-dessous de tout ! – et insista pour que j'accepte une semaine de salaire supplémentaire.

Je protestai car je n'avais vraiment rien fait pour mériter ça :

— J'aimerais autant ne pas recevoir de salaire du tout, professeur. Si vous vous borniez à me rembourser mes frais de voyage, j'en serais plus que satisfaite.

Mais il ne voulut rien entendre.

— Vous comprenez, professeur Leidner, je trouve que je ne le mérite pas, insistai-je. Je... j'ai... eh bien, je n'ai servi à rien. Elle... ma présence ne l'a pas sauvée.

— Allons, mademoiselle, ôtez-vous ces idées de la tête, me dit-il avec bonhomie. Après tout, je ne vous avais pas engagée comme détective. Je n'ai jamais cru que ma femme était en danger. J'étais persuadé qu'elle avait un problème de nerfs et que ses symptômes étaient en partie le fruit de son imagination. Vous avez fait l'impossible. Elle vous aimait bien et avait confiance en vous. Je pense que, dans les derniers jours de sa vie, votre présence l'a aidée à se sentir plus heureuse et plus en sécurité. Vous n'avez rien à vous reprocher.

Sa voix trembla un peu et je savais à quoi il pensait. C'était lui qui était à blâmer, parce qu'il n'avait pas pris au sérieux les craintes de sa femme.

— Professeur Leidner, demandai-je, toujours curieuse, est-ce que vous avez trouvé quelque chose au sujet de ces lettres anonymes ?

— Je ne sais que penser, soupira-t-il. De son côté, M. Poirot est-il

parvenu à une conclusion ?

— En tout cas, il n'avait rien trouvé hier, dis-je, naviguant avec habileté, à mon humble avis, entre vérité et fiction.

Après tout, c'était bien le cas avant que je ne lui aie parlé de Mlle Johnson.

L'envie me démangeait d'aiguiller le Pr Leidner vers la vérité pour étudier sa réaction. Tout au plaisir de les voir réunis, la veille, Mlle Johnson et lui, de mesurer l'affection et la confiance qu'il lui portait, j'en avais oublié les lettres. Je me gourmandai : ça ne serait pas vraiment chic de ma part de soulever ce problème. Même si c'était bien elle l'auteur des lettres, elle en avait éprouvé de cuisants remords après le décès de Mme Leidner. Et pourtant, je tenais mordicus à savoir si cette éventualité avait traversé l'esprit du Pr Leidner.

— Écrire des lettres anonymes, c'est d'ordinaire les femmes qui font ça, dis-je.

Je voulais savoir comment il allait le prendre.

— Il paraît, admit-il avec un soupir. Mais vous semblez oublier, mademoiselle, que celles-ci pourraient ne pas être des faux. Elles pourraient être de la main de Frederick Bosner.

— Non, je ne l'oublie pas. Mais c'est drôle, je n'arrive pas à croire que ce soit vrai.

— Moi si. Ça ne tient pas debout, cette hypothèse selon laquelle il s'agirait d'un membre de la mission. Ce n'est guère qu'une ingénieuse théorie de M. Poirot. Je suis convaincu que la vérité est beaucoup plus simple. L'individu est un fou, ça va de soi. Il a rôdé dans les parages, sous un déguisement quelconque, sans doute. Et il a trouvé le moyen – Dieu sait lequel – de s'introduire ici au cours de cet horrible après-midi. Les serviteurs mentent peut-être... on a pu acheter leur silence.

— Ça n'est pas impossible, acquiesçai-je d'un air dubitatif.

Le Pr Leidner poursuivit avec une pointe d'irritation :

— C'est trop commode, de la part de M. Poirot, de soupçonner les membres de mon expédition. Je suis sûr et certain qu'aucun d'entre eux n'a quoi que ce soit à se reprocher dans cette affaire ! J'ai travaillé avec eux. Je les connais !

Il s'interrompit brusquement, puis demanda :

— C'est votre expérience qui vous a appris ça, mademoiselle ? Que les lettres anonymes sont d'ordinaire écrites par des femmes ?

— Ce n'est pas toujours le cas. Mais il y a un certain type de rancune féminine qui trouve son soulagement de cette façon-là.

— J'imagine que vous pensez à Mme Mercado ?

Il secoua la tête.

— Même si elle était assez malveillante pour souhaiter blesser Louise, elle n'aurait jamais eu les informations nécessaires.

Je me souvins des premières lettres, dans la mallette.

Si Mme Leidner avait négligé de la fermer, et si Mme Mercado s'était un beau jour trouvée seule au camp, occupée à son train-train habituel, elle aurait facilement pu mettre la main dessus et les lire. Les hommes ne pensent jamais aux explications les plus simples !

— À part elle, il n'y a que Mlle Johnson, dis-je sans le quitter des yeux.

— Ce serait grotesque !

Le petit sourire qui accompagna cette réplique me parut concluant. L'idée que Mlle Johnson ait pu écrire les lettres ne l'avait jamais effleuré ! J'eus un moment d'hésitation, mais finalement ne soufflai mot. Quelle est la femme qui aime en dénoncer une autre ? En plus, j'avais été témoin du remords poignant de Mlle Johnson. Ce qui était fait ne pouvait se défaire. Pourquoi infliger au Pr Leidner cette nouvelle désillusion et porter le comble à tous ses malheurs ?

Il fut convenu que je partirais le lendemain. Je m'étais arrangée, par l'intermédiaire du Dr Reilly, pour passer un jour ou deux auprès de la surveillante de l'hôpital, le temps de prendre mes dispositions pour rentrer en Angleterre, via Bagdad, ou directement via Nusaybin, par le car et le train.

Le Pr Leidner eut la bonté de me proposer de choisir un souvenir parmi les objets ayant appartenu à sa femme.

— Oh, non ! vraiment, professeur. Je ne pourrais pas ! protestai-je. C'est trop gentil à vous.

Il insista.

— J'aimerais pourtant que vous gardiez quelque chose. Cela aurait fait plaisir à Louise, j'en suis sûr.

Il me proposa alors d'emporter son nécessaire de toilette en écaille.

— Oh, non ! Professeur Leidner ! C'est un nécessaire qui vaut les yeux de la tête ! Vraiment, je ne peux pas l'accepter.

— Elle n'avait pas de sœur, vous savez, personne qui pourrait désirer garder ces choses-là, personne à qui je pourrais les donner.

Je me rendais bien compte qu'il n'avait aucune envie de les voir échouer entre les petites pattes cupides de Mme Mercado. Et je ne pensais pas qu'il pût souhaiter les offrir à Mlle Johnson. Il poursuivit gentiment :

— Réfléchissez-y. À propos, voici la clef du coffret à bijoux de Louise. Peut-être y trouverez-vous quelque chose qui vous plaira davantage. Et je vous serais très reconnaissant d'avoir la gentillesse d'emballer ses vêtements. Le Dr Reilly trouvera sans doute, parmi les familles chrétiennes nécessiteuses d'Hassanieh, à qui les donner.

Ravie de pouvoir lui rendre ce service, je lui promis de m'y mettre.

Et je m'attelai aussitôt à la tâche.

Mme Leidner n'avait apporté qu'une garde-robe très modeste et j'eus tôt fait de la trier et de la loger dans deux valises. Tous ses

papiers se trouvaient dans la petite valise. Le coffret ne contenait que quelques bijoux sans prétention : une perle montée en bague, une broche en diamants, un petit rang de perles, une ou deux broches en or et un collier de gros grains d'ambre.

Il va de soi que je n'allais pas jeter mon dévolu sur les perles ou les diamants, mais j'hésitai un peu entre le collier d'ambre et le nécessaire de toilette. Finalement il n'y avait aucune raison que je n'accepte pas ce dernier. Le Pr Leidner avait eu une attention délicate, et j'étais bien certaine qu'il n'y avait là nulle condescendance de sa part. Je prendrais le cadeau comme on me l'avait offert, sans jouer les vertus offensées. Après tout, j'avais eu beaucoup d'affection pour Mme Leidner.

Les valises étaient bouclées, j'avais refermé le coffret à bijoux en attendant de le remettre au professeur, avec la photographie du père de Mme Leidner et quelques babioles.

Après ce nettoyage par le vide, la chambre parut bien nue et désolée. Je n'avais plus rien à y faire, et pourtant – allez savoir pourquoi ? – je n'avais pas envie de quitter la pièce. Comme s'il fallait que j'y traîne encore un peu... comme s'il y restait quelque chose qu'il fallait que je voie... quelque chose qu'il fallait que je sache... J'ai beau ne pas être superstitieuse, l'idée me vint pourtant que l'esprit de Mme Leidner rôdait encore entre ces murs et cherchait à entrer en contact avec moi.

Je me rappelai qu'un jour, à l'hôpital, une des filles s'était procuré une planchette de spirite, et je vous jure qu'elle avait « écrit » des trucs étonnants.

Au fond, qui sait si, sans y avoir jamais pensé plus tôt, je n'avais pas des dons de médium ?

Comme je le dis toujours, on en arrive parfois à se mettre en tête toutes sortes de sottises.

Je me mis à errer dans la chambre, un tantinet mal à l'aise, et à tripoter ce qui me tombait sous la main. Mais, bien sûr, il ne restait plus que des meubles nus. Rien n'avait glissé derrière un tiroir, rien ne se dissimulait à l'abri des regards. Je ne pouvais rien espérer découvrir de plus.

Pour finir – vous allez trouver ça un peu fou mais, je viens de vous le dire, on se monte la tête –, je fis une chose plutôt bizarre.

J'allai m'allonger sur le lit et je fermai les yeux.

J'essayai d'oublier qui j'étais et où je me trouvais. Je tentai de me reporter par la pensée jusqu'en cet effroyable après-midi. J'étais Mme Leidner en train de faire sa sieste, calme et sans méfiance.

C'est incroyable ce qu'on peut aller chercher !

Je suis du genre équilibrée, terre à terre et pas portée sur les revenants pour deux sous, mais croyez-moi si vous voulez, après être

restée allongée comme ça environ cinq minutes, je commençai à me sentir possédée.

Je n'essayai pas de résister. Au contraire, je me concentrai sur ma sensation.

Je me dis à moi-même : je suis Mme Leidner. Je suis Mme Leidner. Je suis allongée ici... je dors à moitié. Dans un instant... dans une seconde... la porte va s'ouvrir.

Je me répétais ça, comme pour m'hypnotiser moi-même.

— Il va bientôt être 13 h 30... ça va bientôt être l'heure... la porte va s'ouvrir... la porte va s'ouvrir... je vais voir qui entre...

J'avais les yeux rivés sur la porte. Bientôt, je la verrais s'ouvrir. Et je verrais la personne qui l'ouvrirait.

Je ne devais pas être vraiment dans mon assiette, cet après-midi-là, pour m'imaginer que j'allais ainsi résoudre le mystère.

Mais j'y croyais. Un frisson me parcourut l'échine et me picota les jambes. Elles étaient engourdises... comme paralysées.

— Tu entres en transe, dis-je tout haut. Et dans cette transe, tu vas voir...

Et je recommençai à répéter, sur un ton monocorde et à n'en plus finir :

— La porte va s'ouvrir... La porte va s'ouvrir...

La sensation d'engourdissement et de froid augmenta.

Et c'est alors que, lentement, je vis la porte s'entrouvrir.

Ce fut horrible.

Je n'ai jamais rien vécu d'aussi effrayant, ni avant ni depuis.

J'étais paralysée, glacée jusqu'aux os. Incapable de bouger. Même si ma vie en avait dépendu, je n'aurais pas pu faire un mouvement.

J'étais épouvantée. Folle de terreur.

Cette porte, là, qui s'ouvrirait.

Sans bruit...

D'une seconde à l'autre, j'allais voir... quoi ?

Lentement... lentement... elle s'ouvrait, elle s'ouvrait.

Bill Coleman entra sur la pointe des pieds.

Il dut recevoir le choc de sa vie !

Je bondis hors du lit en poussant un hurlement de terreur et me ruai à travers la pièce.

Lui, il se figea sur place, bouche bée de surprise, le visage plus rouge que jamais.

— Youla-la !... commença-t-il.

Après un couac, il reprit :

— Bon sang ! mais qu'est-ce qui se passe ici ?

Je redescendis brutalement sur terre.

— Bonté divine, monsieur Coleman ! Vous m'avez fait une de ces peurs !

— Vous m'en voyez navré, dit-il avec une espèce de grimace.

Je vis alors qu'il tenait à la main un petit bouquet de fleurs rouges. C'étaient de jolies fleurs sauvages qui poussaient en abondance sur les flancs du Tell. Mme Leidner les adorait.

Il devint apoplectique.

— Il n'y a pas eu moyen d'avoir de fleurs ni quoi que ce soit, à Hassanieh, m'expliqua-t-il. C'était triste qu'il n'y ait pas un seul bouquet pour la tombe. Je m'étais dit comme ça que je me faufilerais ici pour mettre ce petit bouquet dans le vase où elle en mettait toujours, sur sa table. Manière de dire qu'on pense toujours à elle, quoi... Un peu puéril, je sais... mais... tout de même...

Je trouvai ça adorable de sa part. Il était rouge de confusion, comme l'est immanquablement un Anglais surpris en flagrant délit de sentimentalisme. C'était une belle pensée qu'il avait eue là.

— Je trouve ça très gentil, monsieur Coleman, lui dis-je.

Sur quoi je pris le vase en question, j'allai le remplir et j'y déposai le bouquet. Cette délicate attention fit remonter M. Coleman dans mon estime. Cela prouvait au moins qu'il avait du cœur.

Il ne me redemanda pas pourquoi j'avais poussé un hurlement aussi épouvantable, et je lui en suis reconnaissante. Si j'avais dû m'expliquer, je serais morte de honte. « À l'avenir, tâche de garder les pieds sur terre, ma fille, me dis-je en lissant mon tablier et en rajustant ma coiffe. Tu n'es pas du bois dont on fait les médiums. »

Je m'affairai à mes bagages et m'activai tout le reste de la journée.

Le père Lavigny poussa l'amabilité jusqu'à manifester un vif regret à l'annonce de mon départ. Il m'assura que ma gaieté et mon bon sens avaient réconforté tout le monde. Mon bon sens ! Heureusement qu'il ne savait rien de ma conduite stupide dans la chambre de Mme Leidner !

— Nous n'avons pas vu M. Poirot, aujourd'hui, dit-il.

Je lui expliquai que Poirot avait prévu de consacrer sa journée à l'envoi de télégrammes. Il haussa les sourcils :

— Des télégrammes ? Aux États-Unis ?

— Probablement. Il m'a dit : « Un peu partout de par le monde ! » mais vous savez qu'exagérer est bien une manie d'étranger.

Là-dessus, je rougis en me rappelant tout d'un coup que le père Lavigny était lui aussi un étranger.

Il n'eut toutefois pas l'air vexé et se contenta de rire de bon cœur et de me demander s'il y avait du nouveau au sujet de l'homme qui louchait.

Je lui répondis que je n'en savais rien et n'en avais même plus entendu parler.

Il me questionna de nouveau sur le moment où Mme Leidner et moi l'avions surpris sur la pointe des pieds, occupé à épier par une fenêtre.

— Il semble évident que cet individu s'intéressait beaucoup à Mme Leidner, dit-il d'un air songeur. Je me suis souvent demandé depuis si cet homme n'était pas un Européen qui cherchait à se faire passer pour un Irakien.

C'était pour moi une idée nouvelle, et je la retournai dans ma tête. Je n'avais jusque-là jamais mis en doute que l'inconnu était un autochtone. Mais je ne m'étais arrêtée qu'à la coupe de ses vêtements et à son teint olivâtre.

Le père Lavigny me fit part de son intention d'aller faire un tour hors de la résidence, du côté de l'endroit où nous avions repéré l'inconnu, Mme Leidner et moi.

— On ne sait jamais, il peut très bien avoir laissé tomber quelque chose par mégarde. Dans les romans policiers, c'est ce que les criminels ne manquent jamais de faire.

— J'imagine qu'ils sont moins tête en l'air dans la vie réelle, dis-je.

J'allai chercher les chaussettes que je venais de raccommoder et les posai sur la table de la pièce à tout faire pour que les garçons récupèrent chacun leur bien à leur retour ; et, comme je n'avais rien de mieux à faire, je montai sur la terrasse.

Mlle Johnson était là mais ne m'entendit pas arriver. Il fallut que je sois à trois pas pour qu'elle s'en aperçoive.

Mais j'avais déjà remarqué que quelque chose n'allait pas.

Elle était plantée au milieu de la terrasse et regardait droit devant elle – et elle avait un air... mais un air... Comme si elle ne pouvait pas croire à ce qu'elle venait de voir.

J'en fus frappée.

Je sais, je l'avais déjà vue bouleversée, l'avant-veille ; mais pas de cette manière.

— Que vous arrive-t-il, ma pauvre amie ? m'écriai-je en accourant à elle.

Elle détourna la tête et me regarda sans me voir.

— Qu'y a-t-il, voyons ? insistai-je.

Elle eut une drôle de grimace, comme si elle essayait d'avaler sa salive et qu'elle avait la gorge trop sèche pour y parvenir. Puis elle dit d'une voix rauque :

— Je viens de voir quelque chose.

— Qu'est-ce que vous avez vu ? Allons, dites-le-moi ! Vous avez vu quoi ? Vous avez l'air toute retournée.

Elle voulut se ressaisir mais garda la même expression horrifiée et reprit de la même voix oppressée et rauque :

— Je viens de comprendre comment quelqu'un de l'extérieur a pu s'introduire ici... sans qu'on s'en aperçoive.

Je suivis la direction de son regard mais ne vis rien de spécial. M. Reiter était sur le seuil du laboratoire de photographie, et le père

Lavigny traversait la cour. C'était tout.

Je me tournai vers elle, intriguée, et vis qu'elle me fixait d'un regard étrange.

— Vraiment, insistai-je, je ne vois pas ce que vous voulez dire. Vous ne voulez pas m'expliquer ?

Mais elle secoua la tête.

— Pas maintenant. Plus tard. Nous aurions dû nous en rendre compte ! Oh, oui ! nous aurions dû nous en rendre compte.

— Si seulement vous m'ex...

— Il faut d'abord que j'y réfléchisse.

Et, me plantant là, elle descendit l'escalier en titubant.

Je ne la suivis pas, car il était clair qu'elle ne voulait pas de ma compagnie. Je m'assis sur le parapet et m'efforçai de résoudre le mystère. Peine perdue. Il n'y avait qu'un seul accès à la cour : le porche. Juste devant, à l'extérieur, je voyais le boy chargé de l'approvisionnement en eau avec son cheval, et le cuisinier indien qui bavardait avec lui. Personne n'aurait pu pénétrer à l'intérieur de l'enceinte à leur insu.

Je secouai la tête, perplexe, et redescendis l'escalier.

LE MEURTRE EST UNE HABITUDE

Tout le monde alla se coucher tôt, ce soir-là. Mlle Johnson avait paru au dîner, et s'y était plus ou moins comportée comme à l'ordinaire. Mais elle n'en semblait pas moins hébétée et, une ou deux fois, elle était même allée jusqu'à ne pas saisir ce qu'on lui disait.

L'un dans l'autre, ça n'avait pas été un dîner détendu. Vous me direz que cela n'avait rien de bien surprenant dans une maison en deuil, au soir d'un enterrement. Mais je me comprends.

Ces derniers temps, les repas avaient été plutôt silencieux et contraints, mais nous nous étions serré les coudes. Nous avions tous compati au chagrin du Pr Leidner et nous nous étions tous sentis embarqués sur le même bateau.

Ce soir-là, cependant, je m'étais remémoré mon premier repas au camp, avec Mme Mercado qui ne cessait de me dévisager et cette menace diffuse qu'on sentait planer sur nous.

Ce même sentiment, je l'avais aussi éprouvé quand Poirot nous avait tous réunis autour de cette table.

Mais ce soir-là, ç'avait été cent fois pire. Tout le monde était nerveux, à cran, sur des charbons ardents. Si quelqu'un avait laissé tomber n'importe quoi par terre, je suis sûre que nous nous serions mis à hurler.

Nous nous séparâmes presque tout de suite après le dîner. J'allai me coucher aussitôt. Les dernières paroles que j'entendis avant de m'endormir furent celles de Mme Mercado qui souhaitait bonne nuit à Mlle Johnson, devant ma porte.

Fatiguée par mes préparatifs, et abrutie par ma « séance » ridicule dans la chambre de Mme Leidner, je sombrai dans un sommeil sans rêve qui se prolongea plusieurs heures.

Quand je me réveillai, je le fis en sursaut avec le sentiment d'une catastrophe imminente. C'était un bruit qui m'avait tirée de mon sommeil, et je m'étais assise dans mon lit quand je l'entendis de nouveau.

Une sorte d'abominable râle étranglé.

J'allumai ma chandelle et, en un éclair, sautai à bas de mon lit.

J'empoignai aussi une lampe torche, pour le cas où ma bougie viendrait à s'éteindre, et sortis sur le seuil, où je m'arrêtai pour tendre l'oreille. Le bruit ne venait pas de bien loin. Il recommença. C'était de la chambre à côté qu'il venait... celle de Mlle Johnson.

Je m'y précipitai. Mlle Johnson gisait dans son lit, le corps arqué par les spasmes de l'agonie. Comme je posais ma bougie et me penchais sur elle, elle remua les lèvres et tenta de parler, mais ne parvint qu'à émettre un horrible murmure rauque. Je vis que les coins de sa bouche et la peau de son menton étaient d'un blanc grisâtre, comme brûlés.

Son regard se porta sur le verre qui, lui échappant des mains, avait roulé à terre. Une tache rouge vif marquait le tapis de couleur claire à l'endroit où il était tombé. Je le ramassai, passai un doigt sur le bord interne et retirai vivement ma main avec un cri. Puis j'examinai l'intérieur de la bouche de la malheureuse.

Pas l'ombre d'un doute quant à ce qui avait pu se passer. Dieu sait pourquoi, volontairement ou non, elle avait avalé une rasade d'acide corrosif quelconque – oxalique ou chlorhydrique, à mon avis.

Je courus alerter le Pr Leidner, qui réveilla les autres, et chacun se démena pour lui prodiguer le maximum de soins possible, mais je ne cessai de me dire que nos efforts ne serviraient à rien. Nous essayâmes une solution concentrée de carbonate de soude, suivie d'huile d'olive. Pour soulager ses souffrances, je lui fis une piqûre de morphine.

David Emmott était parti à Hassanieh chercher le Dr Reilly, mais tout était fini avant son arrivée.

Je ne m'étendrai pas sur les détails. L'empoisonnement par absorption d'acide chlorhydrique – car tel était bien le cas – est la mort la plus effroyable et la plus douloureuse qui soit.

C'est pendant que je me penchais sur elle pour lui injecter la morphine qu'elle fit une ultime tentative pour parler. Un murmure étranglé sortit de ses lèvres :

— La fenêtre..., souffla-t-elle. La fenêtre...

Et ce fut tout, elle ne put poursuivre. Elle sombra dans le coma.

Jamais je n'oublierai cette nuit-là. L'arrivée du Dr Reilly. Puis du capitaine Maitland. Et pour finir, à l'aube, celle d'Hercule Poirot.

Ce fut lui qui me prit gentiment par le bras pour m'entraîner jusqu'à la salle à manger, où il me fit asseoir et me servit une tasse de thé bien fort.

— Là, mon petit, me dit-il, voilà qui est mieux. Vous êtes épuisée. Là-dessus, je fondis en larmes.

— C'est trop horrible, sanglotai-je, Ç'a été un cauchemar ! Elle a tant souffert ! Et son regard... Oh ! monsieur Poirot... son regard...

Il me tapota le dos. Une femme n'aurait pas été plus attentionnée.

— Je sais, je sais... n'y pensez plus. Vous avez fait tout votre

possible.

— C'était un acide corrosif..., balbutiai-je.

— Je sais : une solution concentrée d'acide chlorhydrique.

— Celle qu'ils utilisent pour nettoyer les poteries ? hasardai-je.

— Oui. Mlle Johnson l'a sans doute avalée dans un demi-sommeil.

Enfin... à moins qu'elle ne l'ait absorbée volontairement.

— Oh ! monsieur Poirot, comment pouvez-vous imaginer une horreur pareille ?

— C'est une éventualité, après tout. Qu'en dites-vous ?

J'y réfléchis un instant, puis secouai la tête avec vigueur.

— Je ne crois pas. Non, je ne le crois pas une seconde. Pour moi, elle avait découvert quelque chose, hier après-midi, lâchai-je après une hésitation.

— Qu'est-ce que vous dites ? Qu'est-ce qu'elle avait découvert ?

Je lui rapportai la drôle de conversation que nous avions eue.

Poirot émit un petit sifflement.

— Pauvre femme ! Elle voulait y réfléchir, n'est-ce pas ? Eh bien, c'est ce qui a signé son arrêt de mort. Ah ! si seulement elle avait parlé ! Là, sur-le-champ. Voyons ! répétez-moi ses paroles exactes.

Je les répétais.

— Elle avait découvert comment quelqu'un de l'extérieur pouvait s'introduire ici sans que personne n'y voie que du feu ? Venez avec moi, ma sœur, montons sur la terrasse et vous me montrerez à quel endroit elle se tenait.

Nous nous y rendîmes ensemble et je montrai à Poirot l'endroit très précis où j'avais trouvé Mlle Johnson la veille.

— Ici ? Comme cela ? Bien, qu'est-ce que je vois ? fit-il. Je vois la moitié de la cour... le porche... et les portes de la salle de dessin et de l'atelier de photographie et du laboratoire. Y avait-il quelqu'un dans la cour ?

— Le père Lavigny se dirigeait vers le porche et M. Reiter se tenait sur le seuil de l'atelier de photographie.

— Mais je ne vois toujours pas comment on aurait pu s'introduire là-dedans sans qu'aucun d'entre vous ne s'en doute... Or, elle, elle l'a vu. (Il finit par renoncer, branlant du chef.) Sacré nom d'un chien, va ! Que diantre a-t-elle bien pu voir ?

Le soleil se levait. L'horizon, à l'est, était une symphonie de rose, d'orange et de gris perle.

— Quel beau lever de soleil ! dit doucement Poirot.

Le fleuve serpentait à notre gauche, et le Tell détachait sa silhouette brodée d'or. Au sud, on voyait les arbres en fleurs et les cultures paisibles. La noria grinçait dans le lointain et son bruit s'égrenait, faible et presque irréel. Et au nord, par-dessus les toitures d'une blancheur féérique, se dressaient les frêles minarets d'Hassanieh.

C'était d'une beauté à vous couper le souffle.

Et soudain, à côté de moi, Poirot poussa un soupir à fendre l'âme.

— Quel idiot j'ai pu être, murmura-t-il. Alors que la vérité est tellement évidente... tellement évidente.

MEURTRE OU SUICIDE ?

Je n'eus pas le temps de demander à Poirot ce qu'il voulait dire car le capitaine Maitland nous héla et nous pria de redescendre.

Nous le rejoignîmes à la hâte.

— Écoutez, Poirot, il y a une complication supplémentaire. Le moine a disparu.

— Le père Lavigny ?

— Oui. Jusqu'à maintenant, personne ne s'en était aperçu. Et puis quelqu'un s'est avisé qu'il était le seul à ne pas avoir montré son nez, et nous sommes allés dans sa chambre. Son lit n'a pas été défait et on a beau l'avoir cherché partout, rien à faire.

Les choses tournaient au cauchemar. D'abord, la mort de Mlle Johnson. Et maintenant la disparition du père Lavigny.

On convoqua les domestiques et on les interrogea, mais rien ne put éclaircir le mystère. Ils avaient aperçu le père Lavigny pour la dernière fois la veille au soir, aux alentours de 8 heures. Il leur avait dit qu'il partait faire un petit tour avant d'aller se coucher.

Personne ne l'avait vu revenir de sa promenade.

Comme d'habitude, on avait verrouillé les lourds battants du porche à 9 heures. Mais personne ne se souvenait de les avoir rouverts au matin. Les deux portiers se renvoyaient la balle.

Le père Lavigny était-il revenu ou non de sa promenade nocturne ? Était-il, au cours de cette promenade, tombé sur quelque chose de suspect, quelque chose qui l'aurait incité à ressortir par la suite pour pousser son enquête, s'exposant ainsi à devenir la troisième victime ?

Le capitaine Maitland courut au-devant du Dr Reilly quand il apparut, suivi de M. Mercado.

— Alors, Reilly ? Vous avez découvert du nouveau ?

— Oui. C'est bien un produit qui sort du labo. Je viens de vérifier les quantités avec Mercado. C'est l'acide chlorhydrique du laboratoire.

— Le laboratoire... tiens, tiens ! Il était fermé à clef ?

M. Mercado secoua la tête. Ses mains tremblaient et une grimace lui déformait les traits. Il offrait toutes les apparences d'un homme brisé.

— Ce n'était pas l'habitude, bafouilla-t-il. Vous comprenez... en ce moment... on s'en servait tout le temps. Je... personne n'aurait jamais pensé...

— Ce local, il est fermé à double tour pendant la nuit ?

— Oui... Toutes les pièces le sont. Les clefs sont accrochées dans la pièce à tout faire.

— Donc, si quelqu'un possède la clef de la pièce à tout faire, il peut se procurer les clefs de toute la maison ?

— Oui.

— Et c'est une clef tout ce qu'il y a d'ordinaire, j'imagine ?

— Oui, bien sûr.

— Aucun élément qui permette de déterminer si elle a pris cet acide elle-même dans le laboratoire ? demanda le capitaine Maitland.

— Elle n'aurait jamais fait ça ! m'écriai-je d'un ton péremptoire.

Je sentis qu'on me touchait le bras en signe d'avertissement. Poirot était juste derrière moi.

Il se produisit alors un incident sinistre.

Non pas sinistre en lui-même, mais d'une telle incongruité qu'il parut encore plus affreux que tout le reste.

Une voiture pénétra dans la cour et un petit homme en sauta. Il portait un casque colonial et une saharienne en grosse toile.

Il se dirigea tout droit vers le Pr Leidner, qui se tenait au côté du Dr Reilly, et lui serra chaleureusement la main.

— Vous voilà enfin, mon très cher ! s'écria-t-il. Ravi de vous voir. Je suis passé par ici samedi après-midi, en me rendant à Fugima, chez les Italiens. J'ai fait un saut jusqu'au chantier, mais il n'y avait pas un Européen en vue, et malheureusement je ne parle pas un mot d'arabe. Je n'ai pas eu le temps de pousser jusqu'à la maison. J'ai quitté Fugima ce matin à 5 heures – ce qui m'en donne deux à vous consacrer –, et puis je reprends le bateau. Eh bien, comment se déroule la campagne ?

C'était affreux.

Voix chaleureuse, façons décontractées, joie de vivre au quotidien, nous avions oublié que cela pouvait encore exister. Et lui, il était volubile, il parlait avec bonhomie, il ignorait tout et ne devinait rien.

Le Pr Leidner eut une sorte de hoquet et lança au Dr Reilly un muet appel à l'aide.

Le docteur prit le petit homme à part – j'appris plus tard qu'il s'agissait de Verrier, l'archéologue français bien connu qui effectuait des fouilles dans les îles ioniennes – et lui expliqua la situation.

Verrier fut horrifié. Il avait passé plusieurs jours sur un chantier italien, à l'écart de toute civilisation, et n'était au courant de rien.

Il se répandit en condoléances, se confondit en excuses et finit par se précipiter sur le Pr Leidner, qu'il étreignit fougueusement dans ses

bras.

— Quel drame ! Mon Dieu ! quel drame ! Je ne trouve pas de mots. Mon pauvre et très cher collègue...

Et, secouant la tête dans un dernier et bien inutile effort pour exprimer ce qu'il ressentait, le petit bonhomme remonta en voiture et s'en fut.

Comme je l'ai dit, cette irruption du cocasse dans notre tragédie nous parut plus macabre encore que tout ce qui s'était déjà produit.

— Première chose, nous allons prendre un petit déjeuner, déclara avec fermeté le Dr Reilly. Si, si, j'insiste ! Venez, Leidner, il faut que vous mangiez quelque chose.

Le pauvre Pr Leidner n'était plus que l'ombre de lui-même. Il nous suivit dans la salle à manger, où eut lieu un repas lugubre. Pourtant, même si aucun d'entre nous n'avait le cœur à manger, je crois que le café chaud et les œufs frits nous firent du bien. Le Pr Leidner avala un peu de café et resta prostré, à émettre machinalement son pain. Anéanti, il avait le visage blafard et les traits tirés par le chagrin.

Après le petit déjeuner, le capitaine Maitland revint à l'enquête.

J'expliquai comment j'avais été réveillée par un bruit bizarre, et comment je m'étais précipitée dans la chambre de Mlle Johnson.

— Vous dites qu'il y avait un verre par terre ?

— Oui. Elle a dû le lâcher après avoir bu.

— Il était cassé ?

— Non, il avait roulé sur le tapis. (Je parie qu'avec cet acide, le tapis doit être fichu, entre parenthèses.) Je l'ai ramassé et reposé sur la table de nuit.

— Je suis content que vous me disiez ça. Il n'y a que deux types d'empreintes, sur ce verre, les unes sont certainement celles de Mlle Johnson. Les autres doivent être les vôtres.

Il resta un moment silencieux. Puis il reprit :

— Poursuivez, s'il vous plaît.

Je décrivis avec précision mes faits et gestes et, tout en quêtant avec anxiété l'approbation du Dr Reilly, les soins que j'avais tentés. Il me l'accorda d'un hochement de tête :

— Vous avez fait tout ce qu'il était humainement possible de faire, dit-il.

Et même si j'étais persuadée que c'était le cas, je fus soulagée d'en avoir confirmation.

— Saviez-vous exactement ce qu'elle avait absorbé ? me demanda le capitaine Maitland.

— Non... mais je voyais bien qu'il s'agissait d'un acide corrosif.

— À votre avis, Mlle Johnson a-t-elle avalé cet acide délibérément ? ajouta-t-il d'un ton grave.

— Oh, non ! m'exclamai-je. En voilà une idée !

Ne me demandez pas pourquoi j'en étais aussi sûre. En partie sans doute à cause de la mise en garde de M. Poirot. Son « le meurtre est une habitude » m'avait frappée. Et puis, qui irait croire qu'on puisse éprouver l'envie de se donner la mort par un moyen aussi douloureux ? C'est ce que j'expliquai au capitaine, qui hocha la tête d'un air pensif.

— J'admets que ce n'est pas ce qu'on irait choisir de gaieté de cœur..., reconnut-il. Mais si quelqu'un était au désespoir, et s'il savait ce produit facile à obtenir, ne serait-ce pas là une solution ?

— Est-ce qu'elle l'était, au désespoir ? demandai-je d'un air dubitatif.

— C'est ce que prétend Mme Mercado. Elle affirme que Mlle Johnson n'était pas dans son assiette hier soir, au dîner, et qu'elle répondait à peine quand on lui adressait la parole. Mme Mercado est convaincue que Mlle Johnson était au désespoir et qu'elle avait déjà songé à attenter à ses jours.

— Je n'en crois pas un traître mot, décrétai-je, catégorique.

Mme Mercado ! Non mais des fois ! Quelle ignoble petite vipère !

— Et votre opinion, on peut la connaître ?

— Je crois qu'elle a été assassinée, répondis-je sur le même ton.

Sa question suivante fut lancée de manière assez brutale. Je me serais crue dans une salle d'interrogatoire.

— Il y a une raison à ça ?

— Cela me semble être l'explication la plus plausible, et de loin.

— Ce n'est jamais que votre opinion personnelle. Il n'y avait aucune raison pour qu'on tue cette femme.

— Je vous demande bien pardon, il y en avait une. Elle avait découvert quelque chose.

— Découvert quelque chose ? Qu'est-ce qu'elle avait découvert ?

Je rapportai mot pour mot la conversation que nous avions eue sur la terrasse.

— Et elle a refusé de vous dire ce que c'était, cette découverte ?

— Oui. Elle voulait prendre le temps d'y réfléchir.

— Mais elle était très troublée par sa trouvaille ?

— Oui.

— Comment quelqu'un de l'extérieur a pu s'introduire ici.

Intrigué, le capitaine Maitland fronça les sourcils.

— Vous n'avez aucune idée de ce qu'elle entendait par là ?

— Pas la moindre. J'ai tourné et retourné ça dans ma tête, mais il ne m'est même pas venu une lueur.

— Qu'en pensez-vous, monsieur Poirot ? demanda le capitaine.

— Je pense que vous tenez un mobile.

— Pour un meurtre ?

— Pour un meurtre.

Le capitaine Maitland plissa le front.

— A-t-elle réussi à parler avant de mourir ?

— Oui, mais elle n'a dit qu'un ou deux mots.

— Lesquels ?

— La fenêtre...

— La fenêtre ? répéta Maitland. Vous avez compris à quoi elle faisait allusion ?

Je fis signe que non.

— Combien y a-t-il de fenêtres dans sa chambre ?

— Une seule.

— Qui donne sur la cour ?

— Oui.

— Elle était ouverte ou fermée ? Ouverte, me semble-t-il. Mais c'est peut-être l'un d'entre vous qui l'a ouverte ?

— Non, elle restait toujours ouverte. Je me suis demandé...

— Poursuivez, mademoiselle.

— J'ai examiné la fenêtre, bien sûr, mais je n'y ai rien vu d'anormal. Je me suis demandé s'il n'était pas possible que quelqu'un ait échangé les verres par là.

— Échangé les verres ?

— Oui. Vous comprenez, Mlle Johnson emportait toujours un verre d'eau pour aller se coucher. Je crois qu'on a pu le subtiliser et le remplacer par un autre rempli d'acide.

— Qu'en pensez-vous, Reilly ?

— S'il s'agit d'un meurtre, c'est probablement comme ça que ça s'est passé, répondit aussitôt Reilly. Aucun être humain normalement constitué et à l'état de veille n'irait confondre un verre d'acide avec un verre d'eau. Mais une personne qui a l'habitude de boire en pleine nuit a pu tendre la main, trouver le verre à sa place et, dans un demi-sommeil, en avaler une dose mortelle avant de comprendre ce qui lui arrivait.

Le capitaine Maitland réfléchit un instant.

— Il va falloir que j'aille jeter un coup d'œil sur cette fenêtre. À quelle distance se trouve-t-elle de la tête de lit ?

Je réfléchis.

— En étirant bien le bras, on arrive tout juste à atteindre la table de nuit.

— Celle où elle posait son verre ?

— Oui.

— La porte était fermée à clef ?

— Non.

— Ainsi, n'importe qui aurait pu entrer dans la chambre et opérer la substitution ?

— Oh, oui !

— Ç'aurait été plus risqué par cette voie, fit remarquer le Dr Reilly. Une personne qui dort profondément se réveille souvent pour un simple bruit de pas. Si on peut atteindre la table par la fenêtre, c'est le procédé le plus sûr.

— Je ne pense pas qu'au verre, répondit Maitland, l'air absent.

Il se secoua et s'adressa de nouveau à moi :

— À votre avis, lorsque cette pauvre femme s'est vue mourir, elle a voulu à tout prix vous faire savoir que quelqu'un avait substitué un verre d'acide à son verre d'eau par la fenêtre ouverte ? Mieux aurait valu vous donner le nom du criminel !

— Elle ne le connaissait peut-être pas.

— N'aurait-il pas été plus à propos encore de vous fournir une indication sur sa découverte de la veille ?

— Quand on meurt, Maitland, coupa le Dr Reilly, on n'a pas toujours le sens des priorités. Un fait précis vous hante et oblitère tout le reste. Qu'une main meurtrière se soit glissée par la fenêtre a pu l'obséder, à ce moment-là. Il a pu lui paraître très important de le faire savoir. Et à mon avis, elle était loin d'avoir tort ! C'était important ! Sans doute a-t-elle pensé qu'on croirait à un suicide. Si elle avait eu la capacité de s'exprimer, voici ce qu'elle aurait dit : « Je ne me suis pas suicidée. Je n'ai jamais voulu avaler ça. Quelqu'un a dû le poser près de mon lit, par la fenêtre. »

Le capitaine Maitland pianota un bon moment sur la table sans répondre. Puis il se décida :

— Il y a deux façons d'envisager ça. Soit c'est un suicide, soit c'est un meurtre. Qu'en pensez-vous, professeur Leidner ?

Le Pr Leidner resta muet un instant puis répondit d'un ton calme et assuré :

— C'est un meurtre. Anne Johnson n'était pas femme à se tuer.

— Non, admit le capitaine. Pas dans une situation normale. Mais dans certaines circonstances, ç'aurait pu être un geste compréhensible.

— Quelles circonstances ?

Le capitaine Maitland se pencha vers un ballot que je l'avais vu placer à côté de sa chaise. Il le souleva, non sans effort, et le posa sur la table.

— Voici quelque chose dont vous ignorez tout, dit-il. Nous l'avons trouvé sous son lit.

Il se battit avec le nœud, défit l'emballage et en révéla le contenu : c'était une lourde meule de pierre.

L'objet n'avait rien d'extraordinaire en soi : on en avait exhumé des douzaines au cours des fouilles.

Ce qui attira notre attention sur ce spécimen-là, ce fut une tache sombre, et quelque chose qui ressemblait à des cheveux.

— À vous de jouer, Reilly, dit le capitaine Maitland. Mais je ne

crois pas me tromper en affirmant que nous nous trouvons devant
l'instrument qui a servi à tuer Mme Leidner !

LA PROCHAINE FOIS, CE SERA MON TOUR !

C'était atroce. Le Pr Leidner paraissait sur le point de s'évanouir, et j'étais moi-même à deux doigts de me trouver mal.

Le Dr Reilly examina l'arme avec une attention toute professionnelle.

— Pas d'empreintes, hein ? demanda-t-il.

— Pas d'empreintes.

Il sortit une pince de sa trousse et examina les fragments avec précaution.

— Voyons... une parcelle d'épiderme humain... et des cheveux... des cheveux d'un blond doré. Voilà le verdict officiel. Bien entendu, il faudra que je procède aux tests sanguins, à la définition du groupe, etc., mais le résultat ne fait guère de doute. Vous avez trouvé ça sous le lit de Mlle Johnson ? Tiens, tiens !... c'est donc ça, la grande idée. Elle a tué et après ça, Dieu lui pardonne, le remords l'a terrassée et elle a mis fin à ses jours. C'est une hypothèse... séduisante, ma foi.

Le Pr Leidner ne put que secouer la tête, désespéré.

— Pas Anne... pas Anne, murmura-t-il.

— J'ignore où elle avait caché ça au départ, remarqua le capitaine Maitland. Toutes les chambres ont été systématiquement fouillées après le premier meurtre.

Une pensée soudaine me traversa l'esprit et je songai : « Dans le placard à fournitures. » Mais je me gardai de le dire.

— Où qu'elle l'ait caché au début, elle ne s'est plus fiée à sa cachette première et a préféré l'emporter dans sa chambre, qui avait été fouillée comme les autres. À moins qu'elle n'ait eu cette idée-là après avoir pris la décision de se suicider.

— Je ne crois pas un seul mot de tout ça ! m'écriai-je.

Je n'arrivais pas à me faire à l'idée que cette bonne, cette brave Mlle Johnson ait pu fracasser le crâne de Mme Leidner. Je ne pouvais pas visualiser ça ! Et pourtant, ça aurait bel et bien expliqué tout un tas de choses. Sa crise de larmes, par exemple. Après tout, le mot « remords », je l'avais prononcé moi-même – mais je ne pensais alors qu'à un délit somme toute insignifiant si on le comparait au reste.

— Je ne sais que penser, reprit le capitaine Maitland. Il y a aussi la disparition du religieux français qu'il faut tirer au clair. Mes hommes font une battue dans les environs, pour le cas où on l'aurait assommé lui aussi, et où l'on aurait fait disparaître le corps dans un providentiel fossé d'irrigation.

— Oh ! ça me revient tout d'un coup..., commençai-je.

Tout le monde me regarda d'un air interrogateur.

— C'était hier après-midi. Il m'a interrogée sur l'homme qui louchait et que nous avions surpris en train d'épier par la fenêtre. Il m'a demandé de lui préciser à quel endroit exact du chemin il se tenait, et puis il m'a annoncé qu'il irait faire un tour par là-bas. Il a ajouté que dans les romans policiers, le criminel oubliait immanquablement une preuve derrière lui.

— Du diable si je peux en dire autant de ceux auxquels j'ai affaire ! s'écria le capitaine. Alors, c'est ça qu'il cherchait, hein ? Bon sang de bonsoir ! Je me demande s'il a déniché quelque chose. Ce serait une sacrée coïncidence si Mlle Johnson et lui avaient découvert un indice sur l'identité du meurtrier pratiquement en même temps. (Il se mit à gronder, irrité :) Un homme qui louche ? Un homme qui louche ? Cette histoire d'homme qui louche est plus louche qu'il n'y paraît ! Je voudrais bien savoir pourquoi mes hommes n'ont pas encore réussi à le coincer entre quat'z'yeux.

— Sans doute parce qu'il ne louche pas, déclara tranquillement Poirot.

— Vous voulez dire qu'il faisait semblant ? Je ne savais pas qu'on pouvait faire semblant de loucher pour de bon.

— Une loucherie peut se révéler fort utile, se contenta de remarquer Poirot.

— Ça, je vous crois ! Je donnerais cher pour savoir où se trouve cet individu à l'heure qu'il est, loucherie ou pas !

— Je parie qu'il a déjà franchi la frontière syrienne, lâcha Poirot.

— Nous avons déjà alerté Tell Kotchek et Abou Kemal, plus tous les postes frontières.

— Je parierais qu'il a pris la route des montagnes. Celle qu'empruntent les camions qui transportent de la contrebande.

Le capitaine Maitland lâcha un juron étouffé :

— Alors, nous ferions mieux de télégraphier à Deir ez Zor !

— Je m'en suis occupé hier. Je les ai avertis de guetter une voiture avec deux hommes à bord, et dont les passeports seraient parfaitement en règle.

Le capitaine Maitland le gratifia d'un regard noir.

— Ah ! Vous les avez avertis, hein ? Deux hommes, hein ?

Poirot approuva d'un signe.

— Il y a deux hommes impliqués dans cette affaire.

— J'ai comme l'impression que vous nous avez fait pas mal de cachotteries, monsieur Poirot.

— Du tout, protesta Poirot. La vérité ne m'est apparue que ce matin, tandis que je contemplais le lever de soleil. Un très beau lever de soleil.

Je crois que personne d'entre nous ne s'était rendu compte de la présence de Mme Mercado. Elle avait dû se glisser dans la pièce au moment où nous étions tous atterrés par l'exhibition de cette horrible meule maculée de sang.

Et puis soudain, sans que rien ne le laisse présager, elle poussa un hurlement strident, comme un cochon qu'on égorge.

— Ah ! mon Dieu, hurla-t-elle. Je comprends tout. Maintenant je comprends tout ! C'était le père Lavigny ! Il est fou, c'est un fanatique religieux ! Il pense que les femmes sont des pécheresses. Il les tue toutes, l'une après l'autre. D'abord Mme Leidner... ensuite Mlle Johnson. Et la prochaine fois, ce sera moi...

Elle poussa un glapisement affreux et agrippa le Dr Reilly par son veston.

— Je ne veux pas rester ici, je vous préviens ! Je ne veux pas rester un jour de plus ! Le danger nous guette. Il est là, tapi quelque part... il nous guette en attendant son heure. Il va me sauter à la gorge !

Et elle ouvrit la bouche et se remit à s'égosiller.

Je volai aux côtés du Dr Reilly, qui l'avait saisie par les poignets, et je lui administrai une bonne paire de gifles. Puis, avec l'aide du docteur, je la fis s'asseoir sur une chaise.

— Personne ne vous tuera, dis-je. Nous veillerons sur vous. Restez tranquille et reprenez-vous.

Elle cessa de crier, referma la bouche et resta assise à me fixer d'un oeil stupide.

Il y eut alors une seconde interruption. La porte s'ouvrit et Sheila Reilly entra.

Elle était pâle et grave. Elle se dirigea droit vers Poirot.

— Je suis passée à la poste tôt ce matin, monsieur Poirot, lui dit-elle, et comme il y avait un télégramme pour vous, je l'ai pris pour vous l'apporter.

— Merci, mademoiselle.

Il le prit et le déchira sous le regard scrutateur de la jeune fille.

Son visage ne changea pas d'expression. Il lut le télégramme, le lissa, le plia soigneusement et le glissa dans sa poche.

Mme Mercado l'avait regardé faire. Elle lui demanda d'une voix entrecoupée :

— Est-ce qu'il... est-ce qu'il vient des États-Unis ?

— Non, madame. De Tunis.

Elle le dévisagea pendant un bon moment, l'air de ne pas

comprendre, puis poussa un long soupir et se laissa aller en arrière sur sa chaise.

— Le père Lavigny, dit-elle. J'avais raison. Je lui ai toujours trouvé un côté bizarre. Il m'a une fois dit de ces choses... Je crois qu'il est fou... (Elle s'arrêta un instant et reprit :) Je ne vais pas piquer de crise de nerfs. Mais il faut que je quitte cette maison. Nous pouvons loger à l'hôtel, Joseph et moi.

— Patience, madame, intervint Poirot. Je vais tout expliquer.

Le capitaine Maitland l'observait avec curiosité.

— Vous croyez que vous tenez le fin mot de l'affaire ?

Poirot lui adressa une courbette.

Une courbette on ne peut plus théâtrale. Ce qui eut le don d'exaspérer le capitaine.

— Alors, allez-y ! Crachez le morceau, mon vieux ! aboya-t-il.

Mais ce n'était pas ainsi qu'Hercule Poirot concevait le grand style. Je voyais bien qu'il avait l'intention de faire durer le plaisir. Je me demandai s'il connaissait bel et bien la vérité ou s'il faisait semblant.

— Voudriez-vous avoir l'extrême bonté de convoquer tout le monde ici, docteur Reilly ? dit-il en se tournant vers lui.

Le Dr Reilly sauta sur ses pieds et obéit complaisamment. En un rien de temps, tous les membres de la mission vinrent se rassembler dans la pièce. Reiter et Emmott arrivèrent les premiers. Ensuite, Bill Coleman. Puis Richard Carey et M. Mercado.

Le pauvre, il était pâle comme la mort. Il devait sans doute s'attendre à en entendre de toutes les couleurs pour avoir laissé traîner des produits chimiques dangereux à portée de tout un chacun.

Tout le monde s'assit autour de la table, de la même façon, en gros, que la première fois que M. Poirot était venu nous voir. Bill Coleman et David Emmott hésitèrent avant de s'asseoir et jetèrent un coup d'œil du côté de Sheila Reilly. Elle leur tournait le dos et regardait par la fenêtre.

— Un siège, Sheila ? proposa Bill.

— Vous ne vous asseyez pas ? s'enquit David Emmott de sa belle voix grave et traînante.

Elle se retourna et les considéra l'un et l'autre pendant un instant. Chacun lui avançait une chaise. Je me demandai laquelle elle allait accepter.

En fin de compte, elle n'accepta ni l'une ni l'autre.

— Je vais m'asseoir là, dit-elle avec brusquerie.

Et elle s'installa sur le rebord d'une table, près de la fenêtre.

— Enfin, ajouta-t-elle, si le capitaine Maitland n'y voit pas d'objection.

Je n'ai aucune idée de ce qu'aurait répondu le capitaine. Poirot le devança :

— J'insiste pour que vous restiez, mademoiselle. Votre présence est absolument indispensable.

Elle haussa les sourcils :

— Indispensable ?

— C'est le mot que j'ai employé, mademoiselle. J'aurai quelques questions à vous poser.

Elle haussa de nouveau les sourcils mais n'ajouta rien. Elle se remit à regarder par la fenêtre, comme si elle était résolue à ignorer ce qui allait se passer dans la pièce.

— Bon, eh bien maintenant, dit le capitaine Maitland, nous allons peut-être enfin connaître la vérité !

Il avait parlé d'un ton peu commode. C'était le type même de l'homme d'action. Je suis sûre qu'à la minute présente, il n'avait qu'une envie : s'activer et agir ; organiser une battue pour retrouver le cadavre du père Lavigny, ou lancer ses hommes à ses trousses, avec un mandat d'arrêt.

Il jeta à Poirot un regard où se devinait l'aversion : « Si ce bouffon a quelque chose à dire, pourquoi diable est-ce qu'il ne se décide pas à le dire ? »

Ces mots, je les avais quasiment lus sur le bout de sa langue.

Poirot jaugea l'assemblée et se leva.

Je ne sais trop ce que je m'attendais à entendre. Quelque chose de théâtral, certainement. C'était bien dans son style.

Mais je ne m'attendais tout de même pas à ce qu'il commence par une phrase en arabe.

Et c'est pourtant ce qui arriva. Il en prononça les mots avec lenteur et solennité, religieusement, même, si vous voyez ce que je veux dire.

— *Bismillahi ar rahman ar rahim*. (Puis il nous en donna la traduction en anglais :) Au nom d'Allah, le Compatissant, le Miséricordieux.

COMMENCEMENT D'UN VOYAGE

— *Bismillahi ar rahman ar rahim*. C'est cette phrase rituelle que tout Arabe prononce avant de se mettre en route. Eh bien, nous aussi, nous allons nous mettre en route. Nous allons commencer un voyage. Un voyage dans le passé. Un voyage dans les étranges replis de l'âme humaine.

Jusque-là, je n'avais jamais éprouvé ce qu'il est convenu d'appeler « les vertiges de l'Orient ». Pour être tout à fait franche, ce qui m'avait frappée, c'était la pagaille qui régnait partout. Mais soudain, à entendre M. Poirot, une espèce de drôle de vision prit forme peu à peu devant mes yeux. Je me mis à rêver de mots comme Samarkande et Ispahan, de marchands à longue barbe, de chameaux agenouillés, de porteurs titubant sous le poids des lourds ballots retenus par une corde passée autour de leur front... de femmes aux cheveux teints au henné et aux visages tatoués, agenouillées au bord du Tigre pour laver le linge, et j'entendis s'élever leur bizarre mélodie... et le grincement régulier de la noria...

C'étaient là, pour la plupart, des choses que j'avais vues et entendues, et qui ne m'avaient pas fait plus d'effet que cela. Mais à présent, allez savoir pourquoi, tout me semblait différent... comme quand vous mettez en pleine lumière un de ces vieux tissus élimés qui révèlent soudain une broderie ancienne aux couleurs extraordinaires...

Puis je regardai tous ceux qui étaient assis là, et j'eus la sensation étrange que M. Poirot avait dit vrai... nous étions bel et bien prêts à partir en voyage. Pour l'instant, nous étions réunis, mais nos routes, bientôt, se sépareraient...

Et je les regardai comme si je les voyais pour la première et pour la dernière fois, ce qui peut paraître absurde, mais après tout, c'était comme ça.

M. Mercado jouait nerveusement avec ses doigts, et ses drôles d'yeux clairs aux pupilles dilatées étaient fixés sur Poirot. Mme Mercado regardait son mari. Elle le surveillait de manière étrange, comme une tigresse prête à bondir. Le Pr Leidner s'était incroyablement ratatiné sur lui-même. Ce dernier coup l'avait achevé.

On l'eût dit ailleurs. Il semblait errer loin, très loin, dans un lieu connu de lui seul. M. Coleman regardait Poirot bien en face. Il avait la bouche entrouverte, et les yeux lui sortaient de la tête. Il en paraissait presque idiot. M. Emmott contemplait le bout de ses chaussures et je ne distinguais pas bien son visage. M. Reiter avait l'air médusé. Ses lèvres faisaient une sorte de moue qui lui donnait plus que jamais l'air d'un charmant petit goret bien propre. Mlle Reilly regardait toujours par la fenêtre. J'ignore ce qu'elle pensait, ou ce qu'elle ressentait. Puis je posai les yeux sur M. Carey, et ce que je vis me fit mal, aussi détournai-je la tête. Oui, nous étions tous là. Et je sentais confusément que lorsque M. Poirot en aurait fini, nous nous retrouverions tous quelque part ailleurs, en un lieu tout différent...

C'était une sensation bizarre...

La voix de Poirot s'élevait, calme et souple, comme une rivière coulant sans heurt entre ses rives... comme un long fleuve roulant ses eaux jusqu'à la mer...

— Dès le tout début, j'ai eu le sentiment que, pour comprendre cette affaire, il ne fallait pas partir à la recherche d'indices ou de preuves extérieures, mais s'attacher aux affrontements des caractères et aux secrets des âmes, autrement révélateurs.

» Et je puis dire que, bien que je sois à présent parvenu à ce que je tiens pour la véritable solution de l'énigme, je n'en ai aucune preuve matérielle. Je sais qu'il en est ainsi parce qu'il ne peut en être autrement, parce que c'est la seule façon pour chaque fait de s'emboîter et de se ranger à sa vraie place.

» Et parce que c'est, selon moi, l'unique solution satisfaisante.

Il fit silence avant de reprendre :

— Le point de départ de ce voyage, je le situerai au moment où j'ai été amené à m'occuper de l'affaire – au moment où elle se présentait à moi comme un événement consommé. Chaque affaire, à mon humble avis, revêt une forme et un aspect propres. Il m'apparaissait que la trame de celle-ci dépendait entièrement de la personnalité de Mme Leidner. Tant que j'ignorerais quelle sorte de femme était au juste Mme Leidner, je serais dans l'incapacité de découvrir pourquoi on l'avait assassinée, et qui était son assassin.

» Ce fut donc là mon point de départ : la personnalité de la victime.

» Un autre élément psychologique présentait un intérêt : l'étrange tension qui, à en croire certaines descriptions, régnait entre les membres de la mission. Ce malaise était attesté par plusieurs témoins – étrangers à l'expédition pour certains – et je pris bien soin, même si cela ne constituait pas un point de départ, de le garder toutefois toujours présent à l'esprit au cours de mon enquête.

» De l'avis général, cela découlait directement de l'influence néfaste de Mme Leidner sur les membres de la mission mais, pour des raisons

que je vous exposerai plus tard, cette explication ne me semblait pas entièrement satisfaisante.

» Au départ, ainsi que je l'ai déjà dit, je me suis purement et simplement concentré sur la personnalité de Mme Leidner. Je disposais de plusieurs moyens pour définir cette personnalité. Il y avait d'une part les réactions qu'elle provoquait chez un certain nombre de gens, tous très différents par le caractère et le tempérament ; et il y avait ensuite les indications que mon esprit d'observation me permettait de glaner. Sur ce dernier plan, les possibilités étaient limitées, bien entendu. Pourtant, j'appris bon nombre de choses.

» Les goûts de Mme Leidner étaient simples, voire austères. Elle ne s'adonnait pas au luxe. Par ailleurs, elle réalisait des broderies d'une grande finesse et d'une grande beauté. Ce qui indiquait un tempérament artiste et délicat. Mon jugement se confirma lorsque j'examinai les livres qui se trouvaient dans sa chambre. Elle était intelligente, et aussi et surtout, à mon avis, foncièrement égoïste.

» On avait insinué que sa préoccupation essentielle consistait à faire tomber tous les hommes possibles dans ses filets et que c'était, en gros, une Messaline. Mais je ne croyais pas que ce fût le cas.

» Dans sa chambre, j'avais remarqué sur une étagère les ouvrages suivants : *Qui étaient les Grecs ? Introduction à la théorie de la relativité, La Vie de lady Hester Stanhope, Retour à Mathusalem, Linda Condon, Crewe Trainé*.

» Cela révélait un net penchant pour la culture et la science moderne – autrement dit, une tournure d'esprit intellectuelle. Parmi les romans, *Linda Condon* et, à un moindre degré, *Crewe Trainé* semblaient indiquer que Mme Leidner éprouvait de la sympathie et de l'intérêt pour les femmes indépendantes, sans entraves et peu enclines à se laisser piéger par les hommes. Elle éprouvait aussi, à l'évidence, de l'intérêt pour la personnalité de lady Hester Stanhope. *Linda Condon* est l'étude tout en finesse d'une femme qui vit dans l'adoration de sa propre beauté. *Crewe Trainé*, le portrait d'une individualiste forcenée, *Retour à Mathusalem* défend une approche de la vie intellectuelle plutôt qu'émotionnelle. Il me semblait que je commençais à saisir la psychologie de la défunte.

» J'analysai ensuite les réactions de l'entourage immédiat de Mme Leidner, et l'image que j'avais d'elle se précisa.

» Il m'apparut clairement, à entendre le Dr Reilly et quelques autres, que Mme Leidner était de ces femmes auxquelles la Nature a offert non seulement la beauté, mais aussi ce charme ensorceleur qui l'accompagne parfois. De telles femmes sèment d'ordinaire le drame sur leur passage. Elles se révèlent catastrophiques, soit pour leur entourage... soit pour elles-mêmes.

» J'étais convaincu que Mme Leidner était de ces créatures qui n'idolâtraient qu'elles-mêmes, et qu'elle n'aimait rien tant qu'exercer son pouvoir sur autrui. Où qu'elle fût, elle se voulait le centre de l'univers. Et dans son entourage, chacun, homme ou femme, devait lui prêter serment d'allégeance. Avec certaines personnes, c'était facile. Mlle Leatheran, par exemple, âme généreuse encline au romanesque, succomba d'emblée au charme et me fit part sans ambages de son admiration sincère. Mais Mme Leidner avait un autre moyen d'exercer son emprise : la peur. Une conquête s'avérait-elle trop facile qu'elle cédait aussitôt à la facette cruelle de son tempérament – mais je tiens à souligner ici avec insistance qu'il ne s'agissait pas de cruauté consciente. Sa conduite était aussi naturelle et instinctive que celle du chat qui joue avec la souris. Quand elle avait conscience de ses actes, elle était bonne et se montrait prévenante à l'égard de tout un chacun. Bien entendu, le problème le plus important, et le plus urgent à résoudre, était celui des lettres anonymes. Qui les avait écrites ? Et pourquoi ? Je me posai la question : Mme Leidner les a-t-elle écrites elle-même ?

» Pour répondre à ma question, il me fut nécessaire de remonter loin en arrière, de retourner à l'époque de son premier mariage. Et c'est ici que commence notre voyage proprement dit. Un voyage dans le passé de Mme Leidner.

» Tout d'abord, nous devons garder à l'esprit que la Louise Leidner d'alors ne diffère guère de celle que vous avez connue.

» Elle était jeune alors, d'une beauté exceptionnelle, cette beauté obsédante qui affecte l'esprit et les sens d'un homme comme ne le peut aucune beauté purement physique ; et, déjà, foncièrement égoïste.

» De telles femmes renâclent à la seule perspective du mariage. Les hommes les attirent, certes, mais elles préfèrent n'appartenir qu'à elles-mêmes. Elles sont vraiment la Belle Dame sans Merci de la légende. Néanmoins, Mme Leidner se maria bel et bien, d'où nous pouvons conclure, je crois, que son mari était un homme de caractère.

» C'est alors qu'elle découvre les activités d'espionnage de son époux et agit ainsi qu'elle l'a dit à Mlle Leatheran : elle le dénonce au gouvernement.

» Je soutiens qu'il y avait une explication psychologique à son geste. Elle a raconté à Mlle Leatheran qu'elle était une jeune patriote idéaliste, et que là résidait le secret de son geste. Mais nous connaissons tous notre habileté à justifier nos actions à nos propres yeux. D'instinct, nous optons pour le motif le plus flatteur ! Mme Leidner a pu croire qu'elle avait agi par patriotisme, mais je crois, moi, que ce fut là l'expression du désir inavoué de se débarrasser de son mari ! Elle détestait être dominée, elle détestait cette impression

d'appartenir à autrui, elle détestait les seconds rôles. Par le biais du patriotisme, elle trouva le « truc » pour reconquérir sa liberté.

» Mais, sans qu'elle en fût consciente, un sentiment de culpabilité la rongait qui devait jouer son rôle dans sa destinée future.

» Venons-en aux lettres, à présent. Mme Leidner faisait des ravages parmi le sexe fort. Et, en plusieurs occasions, il lui arriva de succomber elle aussi. Mais chaque fois, une lettre de menaces remplit son office et la liaison tourna court.

» Qui a écrit ces lettres ? Frederick Bosner ou son frère William ? Ou Mme Leidner elle-même ?

» Chaque hypothèse tient. Il me semble évident que Mme Leidner était de ces femmes capables d'inspirer à un homme une passion dévorante susceptible de tourner à l'obsession. Je crois sans peine que Louise, sa femme, était tout pour Frederick Bosner ! Elle l'avait trahi une fois et il n'osait plus l'approcher à découvert, mais il était résolu à ce qu'elle n'appartienne jamais à un autre. Plutôt la savoir morte que possédée par un autre homme.

» Par ailleurs, si, au fond d'elle-même, Mme Leidner répugnait aux liens du mariage, il est possible qu'elle ait eu recours à ce moyen pour se tirer de situations difficiles. Elle était de ces chasseurs qui se désintéressent de leur proie sitôt qu'ils l'ont à leur merci ! Par goût du drame, elle avait pu inventer la tragédie du mari revenu de l'au-delà pour interdire la noce ! Cela satisfaisait ses instincts les plus profonds. Cela faisait d'elle une héroïne tragique et lui permettait de se soustraire au remariage.

» Cet état de fait se prolongea pendant plusieurs années. Chaque fois que le mariage se profilait à l'horizon, une lettre de menace arrivait.

» Or, voici que nous touchons un point très intéressant. Le Pr Leidner entre en scène... et aucune lettre de menace n'arrive ! Rien ne s'oppose à ce que Louise devienne Mme Leidner. S'il survient une missive, ce n'est qu'après la noce.

» Pourquoi ? nous demandons-nous aussitôt.

» Examinons tour à tour chacune des hypothèses.

» Si c'est Mme Leidner qui a écrit les lettres, on peut facilement résoudre l'énigme. Mme Leidner désirait épouser le Pr Leidner. Et elle l'a bel et bien épousé. Mais alors, pourquoi s'est-elle adressé une lettre après coup ? Par besoin irréprensible de se poser en héroïne ? Et pourquoi seulement ces deux lettres ? Car aucune autre missive n'est arrivée ensuite pendant un an et demi.

» Passons à la seconde hypothèse, celle selon laquelle c'est le premier mari, Frederick Bosner – ou son frère – qui est l'auteur des lettres. Pourquoi la lettre de menaces n'est-elle arrivée qu'après le mariage ? On peut supposer que Frederick ne voulait pas que Louise

épouse Leidner. Pourquoi, dans ces conditions, ne pas empêcher la noce ? Il y était fort bien parvenu en de précédentes occasions. Et pourquoi, ayant attendu que le mariage ait eu lieu, reprend-il alors ses menaces ?

» La réponse, qui ne saurait satisfaire personne, est qu'il n'avait pu protester plus tôt pour une raison quelconque. Il avait pu se trouver en prison ou bien voyager à l'étranger.

» Vient ensuite la tentative d'intoxication par le gaz, qu'il nous faut bien considérer. Il paraît totalement improbable qu'elle ait été le fait d'éléments extérieurs. Les personnes les plus susceptibles de l'avoir mise en scène sont M. et Mme Leidner eux-mêmes. On ne voit guère pourquoi le Pr Leidner irait commettre pareil acte. Il nous faut donc conclure que c'est Mme Leidner qui l'a imaginé et exécuté.

» Pourquoi ? Pour un peu plus de mélodrame ?

» Après cela, le Pr et Mme Leidner partent pour l'étranger et mènent, pendant dix-huit mois, une vie heureuse et sereine que ne vient troubler aucune menace de mort. Ils en concluent qu'ils ont réussi à brouiller leur piste. Mais cette explication ne tient pas debout. De nos jours, on ne sème pas un ennemi en partant pour l'étranger. Et cela d'autant moins dans le cas des Leidner. Le professeur dirige une mission archéologique connue. En questionnant le musée qui la finance, Frederick Bosner aurait obtenu sans peine son adresse. En admettant même qu'il ait été dans l'impossibilité de traquer le couple jusque dans son refuge, il n'aurait eu aucune difficulté à envoyer d'autres lettres de menace. Rien, me semble-t-il, n'aurait pu empêcher un homme hanté par une obsession de renouveler son geste.

» Au lieu de cela, il cesse de se manifester pendant près de deux ans, jusqu'au jour où les lettres recommencent.

» Pourquoi recommencent-elles ?

» Voilà une question fort délicate. On peut opter pour la solution de facilité et dire que Mme Leidner s'ennuyait et avait besoin de drame. Mais cette réponse ne me satisfaisait pas. Ce mélodramatisme forcené ne cadrerait pas avec sa personnalité raffinée.

» La seule attitude possible était de faire le tour de la question. Il y avait trois hypothèses : 1) Mme Leidner était l'auteur des lettres ; 2) c'était Frederick Bosner – ou le jeune William Bosner – qui les avait écrites ; 3) elles avaient pu être rédigées à l'origine par Mme Leidner ou son premier mari, mais les plus récentes étaient des faux – c'est-à-dire qu'elles étaient l'œuvre d'une tierce personne informée de l'existence des premières.

» J'en viens à présent à l'étude de l'entourage immédiat de Mme Leidner.

» J'ai commencé par déterminer qui, parmi les membres de la mission, avait eu la possibilité matérielle de commettre le meurtre.

» En gros, et pour dire les choses carrément, chacun en avait eu l'occasion, exception faite de trois personnes.

» Le Pr Leidner, selon des témoignages indiscutables, n'avait pas quitté la terrasse. M. Carey était sur le chantier. M. Coleman, à Hassanieh.

» Seulement voilà, mes amis, ces alibis n'étaient pas tout à fait aussi irréfutables qu'ils le paraissaient. Excepté pour le Pr Leidner. Il ne fait aucun doute qu'il se trouvait sur la terrasse au moment du meurtre et qu'il n'en est descendu qu'une heure et quart après que le crime eut été commis.

» Mais était-il absolument certain que M. Carey n'avait pas quitté le site ?

» Et M. Coleman se trouvait-il bien à Hassanieh au moment de l'assassinat ?

Bill Coleman rougit, ouvrit la bouche, la referma et regarda autour de lui, gêné.

M. Carey resta impassible.

Poirot poursuivit tranquillement :

— J'ai examiné aussi le cas d'une autre personne qui, à mon sens, aurait été parfaitement capable de commettre un meurtre, si elle en avait eu le désir. Mlle Reilly possédait pour cela le courage, l'intelligence et la dose de cruauté nécessaires. Alors qu'elle me parlait de la défunte, je lui avais demandé, en plaisantant, si elle avait un alibi. Je crois que Mlle Reilly était consciente, à ce moment-là, d'avoir nourri un désir de meurtre. Toujours est-il qu'elle me servit aussitôt un mensonge aussi inutile que puéril. Dès le lendemain, au détour d'une conversation avec Mlle Johnson, j'appris qu'au lieu d'avoir joué au tennis, elle s'était trouvée dans les parages de la résidence à l'heure du crime. Je m'avisai que, si elle n'était pas coupable, Mlle Reilly pourrait peut-être me fournir des informations utiles.

Il marqua une pause avant de demander d'une voix calme :

— Voulez-vous nous dire ce que vous avez vu cet après-midi-là, mademoiselle Reilly ?

La jeune fille ne répondit pas tout de suite. Elle continua de regarder par la fenêtre, sans bouger, et quand elle parla, ce fut d'une voix neutre et mesurée :

— Je me suis rendue à cheval sur le site, après le déjeuner. J'y suis arrivée vers 13 h 45.

— Y avez-vous trouvé vos amis de la mission ?

— Non, il n'y avait que le contremaître arabe.

— Vous n'avez pas vu M. Carey ?

— Non.

— Curieux, observa Poirot. M. Verrier ne l'a pas vu non plus, lorsqu'il est passé au chantier, cet après-midi-là.

D'un regard, il invita Carey à parler, mais celui-ci resta muet comme une carpe et ne bougea pas d'un pouce.

— Avez-vous une explication à nous fournir, monsieur Carey ?

— Je suis allé faire un tour. Les fouilles ne révélèrent rien d'intéressant.

— Et dans quelle direction êtes-vous allé le faire, ce tour ?

— Vers le fleuve.

— Pas vers le camp de base ?

— Non.

— Je suppose, dit Mlle Reilly, que vous attendiez quelqu'un qui n'est pas venu.

Il leva les yeux sur elle sans répondre. Poirot n'insista pas. Il s'adressa de nouveau à la jeune fille :

— Avez-vous vu quelque chose d'autre, mademoiselle ?

— Oui. Je n'étais pas très loin de la maison lorsque j'ai aperçu la fourgonnette garée dans un *wadi*. Cela m'a paru bizarre. C'est alors que j'ai aperçu M. Coleman. Il marchait tête baissée, comme s'il cherchait quelque chose.

— Écoutez, explosa M. Coleman, je...

Poirot l'arrêta d'un geste impérieux.

— Un instant. Lui avez-vous adressé la parole, mademoiselle Reilly ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que, dit-elle avec lenteur, de temps en temps il levait les yeux et regardait autour de lui d'un air incroyablement furtif. Cela... m'a mise mal à l'aise. J'ai fait faire demi-tour à mon cheval et me suis éloignée. Je ne crois pas qu'il m'ait vue. J'étais assez loin de lui et il était très absorbé par ce qu'il était en train de faire.

— Écoutez, fit M. Coleman que rien n'arrêterait, cette fois. J'ai une excellente explication à vous fournir, même si – d'accord, je l'admets – tout ça paraît plutôt louche. La veille, j'avais fourré dans ma poche un assez remarquable sceau-cylindre au lieu d'aller l'entreposer dans la salle des antiquités, et ça m'était sorti de la tête. Et puis tout d'un coup, ça m'est revenu en même temps que je m'apercevais qu'il ne se trouvait plus dans ma poche... que j'avais dû le perdre quelque part. Comme je n'avais pas envie de me faire sonner les cloches, je me suis dit que j'allais essayer de le retrouver sans me faire repérer. J'étais à peu près sûr de l'avoir semé en allant au chantier ou en en revenant. J'ai bâclé ce que j'avais à faire à Hassanieh, chargé un *walad* de faire les courses et suis rentré dare-dare. J'ai caché la fourgonnette dans un coin et j'ai ratissé tout le secteur pendant une bonne heure. Sans réussir à mettre la main sur ce fichu machin ! Alors, j'ai repris la fourgonnette et je suis rentré. Bien entendu, tout le monde a cru que

j'arrivais à peine.

— Et vous n'avez détrompé personne ? demanda Poirot d'un ton suave.

— Eh bien, vu les circonstances, c'était plutôt naturel, non ?

— Je ne suis pas de votre avis, fit Poirot.

— Oh ! allons... À quoi bon s'attirer des ennuis ? C'est ma devise ! Mais vous ne pouvez rien me reprocher. Je n'ai pas mis le nez dans la cour, et vous ne trouverez pas un chat pour vous dire le contraire.

— C'est bien là le hic, cette déposition des domestiques selon laquelle personne n'est entré du dehors. Mais voyez-vous, à la réflexion, il m'est apparu que tel n'était pas le sens exact de leurs déclarations. Ils ont juré qu'aucun étranger n'avait franchi le porche. Personne ne leur a demandé si un membre de la mission était rentré cet après-midi-là.

— Eh bien, qu'est-ce que vous attendez ? répliqua Coleman. Posez-leur la question. Je veux bien être pendu s'ils m'ont vu, ou s'ils ont vu Carey, d'ailleurs.

— Ah ! mais voilà qui soulève une intéressante question. Ils auraient bondi face à l'intrusion d'un étranger, sans aucun doute. Mais auraient-ils seulement remarqué un membre de la mission ? Les gens de l'équipe entrent et sortent toute la journée. Les domestiques ne doivent même pas enregistrer leurs allées et venues. À mon avis, il est fort possible que M. Carey ou M. Coleman ait pénétré dans le camp sans que les domestiques y aient pris garde et s'en souviennent.

— Foutaises ! fit M. Coleman.

Poirot poursuivit sans se démonter :

— Des deux, il me semble que c'est M. Carey qui devait passer le plus aisément inaperçu. M. Coleman étant parti ce matin-là pour Hassanieh avec la fourgonnette, on s'attendait à le voir revenir avec cette même fourgonnette. S'il était revenu à pied, on l'aurait remarqué à coup sûr.

— Et comment ! lâcha M. Coleman.

M. Carey releva la tête et fixa sur M. Poirot son regard bleu.

— M'accuseriez-vous de meurtre, monsieur Poirot ? demanda-t-il.

Son attitude restait réservée, mais une note menaçante avait percé dans le ton de sa voix.

Poirot esquissa une courbette dans sa direction :

— Je ne fais encore que vous entraîner tous sur la route que j'ai suivie... dans mon voyage vers la vérité. J'avais donc à présent établi ceci : tous les membres de la mission, Mlle Leatheran y compris, avaient eu la possibilité matérielle de commettre l'assassinat. Que certains d'entre eux ne me paraissent guère des coupables plausibles était une question secondaire.

» J'avais fait le tour de l'opportunité et des moyens. Je pouvais dès

lors chercher le mobile. Et je découvris que chacun d'entre vous en avait un.

— Oh ! monsieur Poirot, m'écriai-je, pas moi ! Enfin, voyons ! J'étais une étrangère. Je venais d'arriver.

— Eh bien, ma sœur, n'était-ce pas précisément ce que Mme Leidner redoutait par-dessus tout ? Quelqu'un venant du dehors ?

— Mais... mais... Mais le Dr Reilly me connaissait ! C'est lui qui avait suggéré qu'on fasse appel à moi !

— Que savait-il de vous, au juste ? À part ce que vous lui en aviez dit vous-même ? On a déjà vu des imposteurs se faire passer pour des infirmières.

— Vous pouvez écrire au St Christopher Hospital ! m'emportai-je.

— Pour le moment, je vous prie de vous taire. Comment voulez-vous que j'avance dans ma démonstration si vous m'interrompez pour ergoter ? Je ne dis pas que je vous soupçonne... Ce que je dis, c'est que rien ne s'oppose à ce que vous soyez quelqu'un d'autre que ce que vous prétendez être. Ce ne sont pas les imposteurs en jupon qui manquent, vous savez. Le jeune William Bosner en est peut-être un, lui aussi.

Imposteurs en jupon ! Et puis quoi, encore ? J'allais lui dire ma façon de penser mais il éleva la voix, et son ton sans réplique m'incita à m'abstenir pour l'instant.

— Je vais être franc, brutal même. C'est nécessaire. Je vais vous révéler tous les dessous de cette affaire.

» J'ai étudié la personnalité de chaque occupant de cette maison. En ce qui concerne le Pr Leidner, je me suis très vite convaincu que son amour pour sa femme était le moteur même de son existence. C'était un homme miné, ravagé par le chagrin. J'ai déjà évoqué le cas de Mlle Leatheran. Si c'était une fausse infirmière, elle était diantrement bonne comédienne, et je fus enclin à croire qu'elle était bien ce qu'elle se prétendait : une infirmière hospitalière d'une grande compétence.

— Merci du compliment ! fis-je.

— Mon attention se porta sitôt après sur M. et Mme Mercado, qui étaient tous deux, à l'évidence, dans un état de grande agitation, voire de fièvre. J'étudiai d'abord Mme Mercado. Était-elle capable de tuer ? Et si oui, pour quelles raisons ?

» Mme Mercado est de constitution plutôt frêle. À première vue, elle ne semblait pas avoir la force nécessaire pour assommer Mme Leidner avec un objet en pierre de bonne taille. Mais si Mme Leidner s'était trouvée à genoux à l'instant du meurtre, la chose devenait possible sur le plan physique. Une femme ne manque pas de moyens d'amener une autre femme à s'agenouiller devant elle. Oh ! rien de sentimental, voyons ! Il suffit, par exemple, que la première fasse mine de vouloir raccourcir l'ourlet de sa jupe et demande à la seconde de le

lui épingler. Celle-ci se met aussitôt à genoux sans méfiance.

» Mais le mobile ? Mlle Leatheran m'avait parlé des regards haineux que Mme Mercado décochait à Mme Leidner. Il était clair que M. Mercado n'avait que trop facilement succombé au charme de Mme Leidner. Mais il ne me semblait pas que la simple jalousie fût l'explication. J'étais certain que Mme Leidner ne s'intéressait pas le moins du monde à M. Mercado, et sûr que l'épouse de celui-ci en était bien consciente. Mme Mercado avait pu mal prendre les choses sur le coup, mais pour aller jusqu'au meurtre, il lui aurait fallu une raison autrement puissante. Or, Mme Mercado est avant tout une épouse maternelle. À voir comme elle couvait son mari du regard, j'ai compris que non seulement elle l'aimait, mais qu'elle était prête à lutter bec et ongles pour le défendre : et, plus encore, qu'elle envisageait d'avoir à le faire. Elle était constamment inquiète, sur le qui-vive. C'était pour lui qu'elle s'inquiétait, pas pour elle-même. Et lorsque je me suis penché sur le cas de M. Mercado, j'ai deviné sans peine ce qui provoquait cette inquiétude. Je me suis arrangé pour avoir la confirmation de mes soupçons. M. Mercado est toxicomane, à un stade extrêmement avancé.

» Point n'est besoin de vous dire que l'usage prolongé de la drogue provoque une altération notable du sens moral.

» Sous son influence, un homme peut en venir à commettre des actes auxquels il n'aurait pas songé du temps où il n'était pas toxicomane. Parfois même, il va jusqu'au meurtre... et l'on est bien embarrassé pour dire s'il faut le considérer comme pleinement responsable de ses actes. Les lois des différents pays varient d'ailleurs sur ce point. La caractéristique principale du tueur toxicomane est une confiance excessive en sa propre habileté.

» Qu'il y eût, dans le passé de M. Mercado, un incident invouable – peut-être même criminel – que sa femme aurait réussi à étouffer ne me parut pas impossible. Si ce secret venait à être ébruité, la carrière de M. Mercado serait ruinée. Sa femme était aux aguets sans répit. Mais il fallait compter avec Mme Leidner. Elle était fine mouche et n'aimait rien tant que dominer. Elle avait pu amener le pauvre homme à se confier à elle. Suivant la pente de son caractère, elle aurait sûrement eu plaisir à jouer d'un secret dont les conséquences auraient été désastreuses si jamais elle l'avait révélé.

» Et voilà, les Mercado avaient eux aussi un mobile pour tuer. Pour protéger son compagnon, j'étais sûr que Mme Mercado était capable de tout ! Et pendant ces dix minutes où la cour était restée déserte, ils avaient eu, l'un comme l'autre, la possibilité de commettre le meurtre...

— Ce n'est pas vrai ! s'écria Mme Mercado.

Poirot ne releva pas l'interruption.

— J'en vins ensuite à Mlle Johnson. Et elle, était-elle capable de commettre un assassinat ?

» J'estimai que oui. Elle était dotée d'une volonté de fer et d'un sang-froid à toute épreuve. De tels caractères se contrôlent sans répit... et puis un beau jour, la digue cède ! Si Mlle Johnson était l'auteur du crime, son acte ne pouvait qu'être relié au Pr Leidner. Si elle avait eu la conviction que Mme Leidner gâchait l'existence de son époux, alors, la jalousie inconsciente enfouie au-dedans d'elle-même aurait pu, sous couvert de cette justification, se donner libre cours.

» Oui, Mlle Johnson était une coupable possible.

» Puis il y avait les trois jeunes gens.

» Et d'abord Carl Reiter. Si l'un des membres de la mission était William Bosner, alors, c'est Reiter que l'on pouvait d'abord soupçonner d'avoir une identité d'emprunt. Si Reiter était William Bosner, c'était un acteur de première force ! Mais s'il était tout bonnement lui-même, avait-il un motif pour tuer ?

» Si nous nous plaçons du point de vue de Mme Leidner, Carl Reiter était une conquête trop facile. Il ne demandait qu'à tomber à ses genoux et à l'adorer. Or, Mme Leidner méprisait l'adoration inconditionnelle, et un homme faible éveille toujours les pires instincts chez la femme. Avec Carl Reiter, Mme Leidner fit preuve de cruauté froidement délibérée. Ce fut une pique ici... et là un coup de griffe. Elle transforma l'existence du pauvre garçon en un enfer.

Poirot interrompit soudain le cours de sa démonstration pour s'adresser au jeune homme de façon très personnelle :

— Mon bon ami, que cela vous serve de leçon ! Vous êtes un homme. Conduisez-vous donc en homme ! Il est contraire à la nature de l'homme de se mettre à plat ventre devant qui que ce soit ! La nature et les femmes ont plus ou moins les mêmes réactions ! N'oubliez jamais qu'il vaut mieux saisir la plus lourde assiette à portée de main pour la lancer à la tête d'une femme que de se tortiller comme un ver amoureux des étoiles chaque fois qu'elle pose les yeux sur vous !

Abandonnant là le ton badin, il reprit de sa voix de conférencier :

— Carl Reiter avait-il pu souffrir au point de se rebeller contre son bourreau et de l'assassiner ? La souffrance a parfois d'étranges effets sur un être humain. Je ne pouvais affirmer que ce n'était pas ce qui s'était produit !

» Passons à William Coleman. Sa conduite, telle qu'elle nous apparaît à travers le témoignage de Mlle Reilly, est indubitablement louche. S'il était le criminel, son caractère enjoué dissimulait avec art une autre personnalité souterraine : celle de William Bosner. Selon moi, William Coleman en tant que William Coleman ne possède pas le tempérament d'un assassin. Peut-être faut-il chercher ailleurs sa

culpabilité ? Ah ! on dirait que Mlle Leatheran devine de quoi il s'agit !

Mais comment ce diable d'homme faisait-il donc pour tout deviner ? J'aurais juré que j'avais l'air particulièrement obtuse à ce moment-là.

— Oh ! ce n'est pas grand-chose, dis-je à contrecœur. Mais puisqu'on en est à déballer toute la vérité, eh bien, M. Coleman m'a fait remarquer une fois qu'il aurait fait un parfait faussaire.

— Excellente remarque, dit Poirot. En conséquence, s'il avait eu les lettres de menaces entre les mains, il aurait pu facilement en imiter l'écriture.

— Ouille, ouille, ouille ! couina M. Coleman. C'est ce qu'on appelle un coup fourré ou je ne m'y connais pas !

Poirot balaya la protestation d'un geste :

— Qu'il soit ou ne soit pas William Bosner n'est pas facile à déterminer. Mais M. Coleman a parlé d'un *tuteur*, pas d'un père, donc rien ne s'oppose à cette hypothèse.

— Foutaises ! tempêta M. Coleman. Pourquoi vous écoutez tous ce type, franchement, ça me dépasse.

— Des trois jeunes gens, ne reste plus que M. Emmott, poursuivit Poirot. Là encore, nous avons peut-être affaire à un paravent derrière lequel se dissimule William Bosner. Mais quelles que soient les raisons personnelles qui auraient pu le pousser à tuer Mme Leidner, j'ai bien vite compris que ce n'était pas lui qui me les apprendrait. Il sait garder le silence sur ses pensées intimes, et il est impossible – que ce soit par provocation ou par ruse – de l'amener à se trahir. De tous les membres de la mission, c'est lui qui a émis le jugement le plus juste et le plus impartial sur Mme Leidner. Je crois qu'il la jugeait à sa juste valeur... mais lui avait-elle fait une impression profonde, ça, je n'ai pas réussi à le déterminer. J'incline à penser qu'en revanche il ne déplaisait pas à Mme Leidner et que son assurance tranquille devait exaspérer notre Messaline.

» J'en ai conclu que, de tous les membres de l'expédition, et en termes de tempérament et de capacités, M. Emmott semblait le plus à même d'accomplir sans anicroche un crime habile et bien organisé.

M. Emmott daigna s'arracher pour la première fois à la contemplation de ses chaussures.

— Merci, dit-il.

Il y avait comme un brin d'amusement dans sa voix.

— Les deux dernières personnes de ma liste étaient Richard Carey et le père Lavigny.

» À en croire le témoignage de Mlle Leatheran et de quelques autres, M. Carey et Mme Leidner ne s'aimaient guère. Ils faisaient l'un et l'autre un effort pour être polis. Mlle Reilly me proposa néanmoins

une interprétation toute différente de l'attitude glaciale qu'ils se montraient réciproquement.

» Je ne tardai pas à me convaincre que Mlle Reilly voyait juste. J'acquis cette certitude en me contentant de pousser M. Carey à me livrer le fond – assez explosif – de sa pensée. Ce ne fut pas difficile. Je découvris qu'il se trouvait dans un état d'extrême tension nerveuse. Il était – il est – au bord de la dépression. Et un homme qui souffre au-delà de ce qu'il peut supporter ne peut guère vous opposer de résistance.

» M. Carey baissa sa garde aussitôt. Il m'avoua, avec une sincérité qui ne pouvait être mise en doute, qu'il haïssait Mme Leidner.

» Il disait la vérité. Il la détestait bel et bien. Mais pourquoi la détestait-il ?

» J'ai évoqué les femmes qui exercent un charme fatal. Mais les hommes aussi peuvent détenir ce pouvoir. Il est des hommes qui séduisent les femmes sans même avoir à lever le petit doigt. C'est ce qu'on appelle de nos jours le sex-appeal ! Et M. Carey en avait à revendre. Au début, il était tout dévoué à son ami et patron, et indifférent à l'épouse de celui-ci. Cela ne fut pas du goût de Mme Leidner. Il lui fallait dominer... et elle entreprit de séduire Richard Carey. Mais il se produisit alors, à mon avis, une chose qu'elle n'avait pas du tout prévue. Pour la première fois de son existence, sans doute, elle succomba à une passion dévorante. Elle tomba amoureuse – réellement amoureuse – de Richard Carey.

» Quant à lui... il ne put lui résister. Voilà la cause de ce terrible état de nerfs qui le torture. C'est un homme déchiré entre deux passions contraires. Il aimait Louise Leidner, oui... mais il la haïssait aussi. Il la haïssait parce qu'elle avait miné les fondements de sa loyauté envers son ami. Il n'est pire haine que celle d'un homme contraint d'aimer une femme en dépit de sa propre volonté.

» Mon mobile, je n'avais nul besoin d'aller le chercher ailleurs. J'étais convaincu qu'à certains moments, rien n'aurait été plus naturel pour Richard Carey que de frapper de toute la force de son bras le beau visage qui l'avait ensorcelé.

» Dès le départ, j'avais été persuadé que le meurtre de Louise Leidner était un crime passionnel. En M. Carey, j'avais trouvé le coupable idéal pour ce genre de meurtre.

» Il reste encore un dernier candidat au titre d'assassin : le père Lavigny. Mon attention fut tout de suite attirée du côté de ce bon père par la différence entre sa description de l'individu mystérieux qu'on avait surpris à épier par une fenêtre et celle que m'en avait fournie Mlle Leatheran. Les témoignages varient souvent quelque peu selon les témoins, mais dans ce cas précis, la contradiction était par trop... aveuglante. En outre, le père Lavigny insistait sur un détail

caractéristique – le strabisme – qui aurait dû, en principe, faciliter l'identification de l'inconnu.

» Il m'apparut très vite que si Mlle Leatheran nous fournissait une description précise, avec le père Lavigny, il en allait tout autrement. On aurait dit qu'il cherchait au contraire à nous aiguiller sur une fausse piste, comme s'il avait voulu que l'homme nous échappe.

» Dans ce cas, il devait avoir des informations sur cet étrange individu. On l'avait vu en train de lui parler, mais nous ne pouvions nous en remettre qu'à lui pour savoir ce qui s'était dit.

» Que faisait l'Irakien au moment où Mme Leidner et Mlle Leatheran l'avaient vu ? Il tentait de regarder par une fenêtre... celle de Mme Leidner, avaient-elles pensé. Mais lorsque je me rendis sur les lieux, je m'avisai qu'il pouvait tout aussi bien s'agir de celles de la salle des antiquités.

» La nuit suivante, l'alerte fut donnée. Quelqu'un se trouvait dans la salle des antiquités. On ne découvrit cependant aucune trace de vol. Le point qui me paraît important, est celui-ci : lorsque le Pr Leidner arriva sur place, il découvrit que le père Lavigny l'avait précédé. Celui-ci prétendit y avoir aperçu une lumière. Mais une fois encore, il fallait nous en remettre à son seul témoignage.

» Il commençait à sérieusement m'intriguer, ce père Lavigny. L'autre jour, lorsque j'ai suggéré que notre moine pouvait être Frederick Bosner, le Pr Leidner a traité l'hypothèse par le mépris. Il a objecté que c'était une célébrité. J'ai alors suggéré que Frederick Bosner, qui avait eu vingt ans pour se bâtir une carrière sous une nouvelle identité, pouvait très bien être une célébrité aujourd'hui ! Quoi qu'il en soit, je doute qu'il ait passé ces vingt ans dans une communauté religieuse. Il existe une solution beaucoup plus simple.

» L'un de vous connaissait-il le père Lavigny de vue, avant son arrivée ici ? Apparemment pas. Alors, pourquoi ne s'agirait-il pas d'un individu qui se faisait passer pour lui ? J'ai découvert qu'un télégramme, avait été adressé à Carthage dès l'annonce de la maladie du Pr Byrd, qui aurait dû participer à la campagne de cette année. Intercepter un télégramme, quoi de plus facile ? Pour ce qui est du travail, aucun épigraphiste n'était attaché à l'équipe. Avec quelques bribes de connaissances, un homme débrouillard pouvait faire illusion. Or il est cependant évident que, même s'il n'y avait eu jusqu'ici que peu de tablettes et d'inscriptions à déchiffrer, les interprétations du père Lavigny avaient été jugées pour le moins... originales.

» Tout tendait à prouver que le père Lavigny était bel et bien un imposteur.

» Mais était-il Frederick Bosner pour autant ?

» Les pièces du puzzle ne semblaient pas idéalement s'emboîter si l'on suivait cette piste-là. La vérité, selon toute vraisemblance, était à

rechercher dans une direction fort différente.

» J'eus une conversation poussée avec le père Lavigny. Je suis catholique pratiquant et je connais de nombreux prêtres et divers membres de communautés religieuses. Je fus frappé par son attitude, qui ne cadrerait guère avec son apostolat. Frappé également par le fait qu'il évoquait pour moi un tout autre genre de personnage. Un genre de personnage qui m'était, certes, familier mais n'avait que peu à voir avec les ordres religieux. Et j'use là d'un euphémisme !

» J'entrepris d'expédier bon nombre de télégrammes.

» Sur quoi, et sans même s'en rendre compte, Mlle Leatheran me fournit un renseignement précieux. Nous admirions les objets en or que vous conservez dans la salle des antiquités quand elle mentionna que l'on avait trouvé une parcelle de cire sur la coupe en or. « De la cire ? » m'étonnai-je. « De la cire ? » répéta le père Lavigny. Et son intonation me suffit ! En un éclair, je sus ce qu'il faisait parmi vous.

Poirot s'interrompt pour s'adresser au seul Pr Leidner :

— Je regrette de devoir vous dire, monsieur, que les objets précieux de la salle des antiquités – la coupe, le poignard, les diadèmes et autres ne sont pas les originaux que vous avez découverts. Ce ne sont que d'habiles copies. Le père Lavigny, ainsi que m'en informe le dernier télégramme que je viens de recevoir, n'est autre que Raoul Menier, escroc bien connu des services de police français. C'est un spécialiste du vol de pièces de musée, objets d'art, etc. Il a pour associé Mi Youssouf, à moitié Turc et joaillier hors pair. Sa première apparition, Menier la fit lorsqu'on s'aperçut que certains objets exposés au Louvre n'étaient pas authentiques. On découvrit qu'un archéologue distingué, mais que le conservateur ne connaissait pas de vue, s'était présenté pour visiter le musée et avait eu chaque fois entre les mains l'un des objets contestés. Vérification faite auprès des sommités mises en cause, on s'aperçut qu'aucune d'entre elles ne s'était rendue au Louvre aux dates incriminées !

» J'ai appris que Menier se trouvait à Carthage – où il préparait un vol au monastère – lorsque votre télégramme est arrivé. Le père Lavigny, dont la santé était chancelante, était contraint de vous répondre par la négative. Mais Menier s'arrangea pour subtiliser le télégramme et lui substituer une réponse positive. Ce faisant, il ne courait pas grand risque. Même si les moines lisaient dans les journaux – ce qui était peu probable – que le père Lavigny se trouvait en Irak, ils croiraient que les journalistes avaient reçu une information tronquée : cela se produit si souvent !

» Arrivent donc Menier et son complice. Ce dernier est surpris alors qu'il repère, du dehors, la salle des antiquités. Leur plan prévoit que le père Lavigny effectue des moulages de cire. Ali réalise ensuite de fort adroites copies. Il se trouve toujours des collectionneurs prêts à payer

un bon prix des antiquités authentiques sans poser de questions embarrassantes. Le père Lavigny procédera aux échanges, substituant les faux aux originaux, de préférence pendant la nuit.

» C'est sans aucun doute ce à quoi il est en train de s'activer lorsque Mme Leidner l'entend et donne l'alerte. Que fait-il alors ? Il invente précipitamment son histoire de lumière aperçue dans la salle des antiquités.

» Ça a fonctionné. Mais Mme Leidner était loin d'être sotte. Peut-être se rappela-t-elle les traces de cire et en tira-t-elle la conclusion qui s'imposait. Dans ce cas, comment aurait-elle réagi ? N'aurait-il pas été dans son caractère de ne rien faire dans l'immédiat mais de s'amuser à glisser des allusions pour jouir de la déconfiture du bon père ? Elle lui laissera entendre qu'elle a des soupçons... mais pas qu'elle sait. C'est peut-être là un jeu dangereux, mais, les jeux dangereux, elle aime ça.

» Seulement cette fois-ci, peut-être le fait-elle durer trop longtemps. Le père Lavigny entrevoit la vérité et frappe avant qu'elle ne puisse se défendre.

» Le père Lavigny est Raoul Menier... un voleur. Est-il également... un assassin ?

Poirot se mit à arpenter la pièce. Il tira un mouchoir de sa poche, s'épongea le front et poursuivit :

— Voilà où j'en étais ce matin. J'avais huit possibilités... et j'ignorais laquelle était la bonne. Je ne savais toujours pas qui était le meurtrier.

» Mais le meurtre est une habitude. Homme ou femme, qui a tué tuera.

» C'est le second meurtre qui me livra le nom du meurtrier.

» Tout du long, une pensée ne m'avait pas quitté : l'une des personnes en cause devait détenir une information qu'elle avait gardée pour elle, une information qui désignait le meurtrier.

» Dans ce cas, cette personne était en danger.

» Je m'inquiétais surtout pour Mlle Leatheran. C'est une personne entreprenante, dotée d'un esprit vif et curieux. J'avais peur qu'elle n'en découvre plus qu'il n'était souhaitable pour sa sécurité.

» Comme vous le savez tous, il y eut un second meurtre. Mais la victime n'en fut pas Mlle Leatheran ; ce fut Mlle Johnson.

» J'aime à croire que j'aurais, en tout état de cause, trouvé la solution par pure déduction, mais il n'en demeure pas moins que l'assassinat de Mlle Johnson m'a permis d'y parvenir plus rapidement.

» Ne serait-ce que parce que j'avais du même coup un suspect de moins : Mlle Johnson elle-même car, autant vous l'avouer, je n'avais pas cru un instant à la thèse du suicide.

» Mais examinons plutôt les circonstances de ce second meurtre.

» Fait n ° 1 : dimanche soir, Mlle Leatheran trouve Mlle Johnson en

larmes, et un peu plus tard, cette dernière brûle un fragment de lettre que notre infirmière croit de la même main que les missives anonymes.

» Fait n ° 2 : le soir même de la mort de Mlle Johnson, Mlle Leatheran la trouve sur la terrasse, plongée, nous dit-elle, dans un état de stupeur horrifiée et incrédule. À Mlle Leatheran qui la presse de questions, Mlle Johnson répond : « Je viens de comprendre comment on a pu s'introduire ici de l'extérieur... sans que personne ne puisse s'en douter. » Elle refuse d'en dire davantage. Le père Lavigny traverse à cet instant la cour, et M. Reiter est sur le seuil de l'atelier de photographie.

» Fait n ° 3 : on découvre Mlle Johnson à l'agonie. Elle ne parvient à articuler que ces seuls mots : « La fenêtre... la fenêtre. »

Voilà pour les faits. Et voici les questions auxquelles nous sommes confrontés :

» Quelle est la vérité à propos des lettres ?

» Qu'a vu Mlle Johnson lorsqu'elle était sur la terrasse ?

» Qu'a-t-elle voulu dire par : « La fenêtre... la fenêtre » ?

» Eh bien, attaquons-nous d'abord au deuxième de ces problèmes, sans doute le plus facile à résoudre. Je suis monté sur la terrasse avec Mlle Leatheran et me suis posté là où s'était tenue Mlle Johnson. De là elle voyait la cour, le porche, le bâtiment nord et deux membres de la mission. Ses paroles avaient-elles à voir avec M. Reiter ou avec le père Lavigny ?

» Presque aussitôt, une explication possible se présenta à mon esprit. Si un étranger s'était introduit ici, ce ne pouvait être que sous un déguisement. Et il n'y avait qu'une seule personne dont l'aspect général permettait la réalisation d'un tel tour de passe-passe : le père Lavigny ! Avec un casque colonial, des lunettes de soleil, une barbe noire et une longue robe de bure, un étranger pouvait passer le porche sans éveiller la méfiance des domestiques qui n'y verraient que du feu.

» Est-ce ce que Mlle Johnson avait voulu dire ? Ou bien était-elle allée plus loin ? Et avait-elle compris que le père Lavigny était *lui-même* un imposteur ?

» Étant donné ce que je savais sur son compte, j'inclinai à croire l'énigme résolue. Raoul Menier était l'assassin. Il avait tué Mme Leidner pour l'empêcher de le dénoncer. Sur quoi une autre personne lui avait laissé entrevoir qu'elle connaissait son secret. Elle aussi, il avait fallu l'éliminer.

» Ainsi, tout s'expliquait ! Le second meurtre. La fuite du père Lavigny... sans robe et sans barbe. Nul doute que son complice et lui n'aient filé en Syrie, munis de passeports en bonne et due forme les présentant comme d'honnêtes citoyens voyageant pour affaires.

» S'expliquait aussi ce qu'il avait souhaité en plaçant la meule de

pierre sous le lit de Mlle Johnson.

» Comme je vous l'ai avoué, j'étais presque satisfait... mais pas tout à fait. Car pour être parfaite, une solution doit *tout* expliquer, or tel n'était pas le cas de celle-ci.

» Elle n'expliquait pas, par exemple, pourquoi Mlle Johnson avait dit « La fenêtre... la fenêtre » avant de mourir. Elle n'expliquait pas non plus sa crise de larmes. Et pas davantage sa réaction sur la terrasse, son horreur incrédule et son refus de confier à Mlle Leatheran ce qu'elle soupçonnait ou découvrait soudain.

» C'était une solution qui expliquait les faits bruts, mais qui ne cadrerait avec aucune des données psychologiques du problème.

» Et c'est là, sur la terrasse, tandis que je retournais dans mon esprit ces trois données : les lettres, le toit, la fenêtre, que moi aussi j'ai vu... ce qui avait tant frappé Mlle Johnson.

» Et cette fois, ce que je voyais expliquait rigoureusement tout !

LE TERME DU VOYAGE

Poirot promena son regard sur nous. Tous les yeux étaient rivés sur son visage. L'atmosphère s'était détendue, la tension relâchée. Mais ce fut de courte durée.

Il allait se passer quelque chose... quelque chose de...

La voix neutre et mesurée de Poirot s'éleva de nouveau :

— Les lettres, la terrasse, la fenêtre... Oui, tout s'expliquait, tout se mettait en place.

» J'ai dit un peu plus tôt que trois hommes possédaient un alibi pour l'heure du crime. J'ai déjà démontré que deux de ces alibis ne tenaient pas. Or je comprenais à présent ma grosse erreur, mon énorme erreur. Le troisième alibi, lui non plus, ne tenait pas. Non seulement le Pr Leidner avait eu la possibilité de commettre le crime, mais j'étais convaincu qu'il l'avait bel et bien commis.

Il y eut un silence – un silence stupéfait, incrédule. Le Pr Leidner ne pipa mot. Il était, comme toujours, perdu dans son monde à lui. David Emmott, cependant, s'agita sur son siège et prit la parole :

— Je ne comprends pas ce que vous cherchez à insinuer, monsieur Poirot. Je vous ai déclaré que le Pr Leidner n'avait pas un instant quitté la terrasse avant 14 h 45 au bas mot. Ceci est l'absolue vérité. Je le jure solennellement. Je ne mens pas. Et il lui aurait été impossible d'agir sans que je le voie.

Poirot hocha la tête.

— Oh ! je vous crois. Le Pr Leidner n'a pas quitté la terrasse. C'est là un fait établi. Mais ce que j'ai compris – et ce que Mlle Johnson avait compris, elle aussi –, c'est que le Pr Leidner pouvait avoir tué sa femme de là où il se trouvait, sans quitter la terrasse.

Nous le dévisageâmes avec stupéfaction.

— La fenêtre ! s'écria Poirot. Sa fenêtre à elle ! C'est là ce que j'ai compris, tout comme l'avait compris Mlle Johnson. La fenêtre de Mme Leidner se trouvait juste au-dessous, elle ne donnait pas sur la cour mais sur la campagne. Et le Pr Leidner était seul sur cette terrasse, sans que personne puisse être témoin de sa machination. Et toutes ces pierres, ces lourdes meules qui se trouvaient là, à portée de sa main.

Oh ! c'est simple, très simple, à une condition : que l'assassin ait eu la possibilité de déplacer le corps avant que quelqu'un ne le voie... Oh ! c'est magnifique... admirable de simplicité !

» Écoutez, voilà comment ça s'est passé :

» Le Pr Leidner est sur la terrasse, occupé à trier les poteries. Il vous appelle, monsieur Emmott, et, pendant que vous bavardez, il voit que, comme d'habitude, le jeune boy profite de votre absence pour délaissier son travail et sortir bavarder. Il vous retient auprès de lui pendant dix minutes, puis il vous libère, et dès que vous êtes en bas, à la recherche du boy, il passe à l'action.

» Il tire de sa poche le masque maculé de pâte à modeler avec lequel il a déjà terrorisé sa femme une fois, et le fait descendre au bout d'une ficelle par-dessus le parapet, jusqu'à ce qu'il heurte ses vitres.

» N'oubliez pas qu'il s'agit d'une fenêtre qui donne sur la campagne, et non pas sur la cour.

» Mme Leidner est allongée sur son lit, plongée dans un demi-sommeil. Elle est heureuse et détendue. Soudain, le masque qui heurte la fenêtre attire son attention. Mais ce n'est pas le crépuscule, cette fois – il fait grand jour et ce qu'elle découvre n'a rien de terrifiant. Elle comprend aussitôt de quoi il s'agit : d'une farce grossière ! Elle n'est pas effrayée mais indignée. Elle fait ce qu'aurait fait n'importe qui à sa place. Elle bondit hors de son lit, court à la fenêtre, l'ouvre, passe la tête entre les barreaux et regarde en l'air pour identifier le mauvais plaisant.

» Le Pr Leidner est aux aguets. Il tient à la main une lourde meule. Et à l'instant propice, il la lâche...

» Avec un faible cri – entendu par Mlle Johnson –, Mme Leidner s'effondre sur le tapis placé sous la fenêtre.

» Or la meule en question est percée d'un trou, et le Pr Leidner y a, au préalable, passé une corde. Il n'a plus qu'à ramener cette corde pour hisser la meule. Il remet l'arme en place, parmi les autres objets de même espèce qui se trouvent sur la terrasse, en ayant soin de placer le côté maculé de sang contre le sol.

» Et il continue à travailler pendant une heure ou plus, jusqu'à ce qu'il juge le moment venu de passer au deuxième acte. Il descend alors l'escalier, dit un mot à M. Emmott et à Mlle Leatheran, traverse la cour et pénètre dans la chambre de sa femme. Voici le compte rendu qu'il a lui-même donné de ses faits et gestes à ce moment précis :

» *J'ai vu le corps de ma femme recroquevillé près du lit. Pendant un instant, je suis resté paralysé, je me disais que je ne pourrais plus jamais bouger. Je me suis enfin approché d'elle, je me suis agenouillé et lui ai soulevé la tête. J'ai vu qu'elle était morte... J'ai fini par me relever. Je me*

sentaient hébété, comme si j'avais bu. J'ai réussi à me traîner jusqu'à la porte et à appeler.

» C'est là un compte rendu parfaitement plausible des gestes d'un homme ravagé par le chagrin. Écoutez à présent ce que je crois être la vérité. Le Pr Leidner entre dans la chambre, court à la fenêtre et, ayant enfilé une paire de gants, se hâte de la refermer ; puis il soulève le corps de sa femme et le transporte au pied du lit, non loin de la porte. Il aperçoit alors une petite tache sur le tapis placé sous la fenêtre. Il ne peut l'échanger avec celui qui est au pied du lit, ils sont de taille différente. Il s'y prend alors autrement et place le tapis taché de sang devant la table de toilette, et le tapis de la table de toilette devant la fenêtre. Si on remarque la tache, on l'étudiera en fonction de la table de toilette, et pas de la fenêtre. C'est là un point très important. Il faut que rien ne permette d'imaginer que la fenêtre a joué un rôle dans l'affaire. Puis il sort sur le seuil où il joue la comédie du mari effondré, et j'imagine que ça ne lui est pas difficile. Car il aimait sa femme.

— Mais enfin, mon bon monsieur, s'emporta le Dr Reilly, s'il l'aimait, pourquoi diable l'a-t-il tuée ? Où est le mobile ? Bon sang, Leidner, vous avez perdu votre langue ou quoi ? Dites-lui qu'il est fou !

Le Pr Leidner resta muet et sans réaction.

— Ne vous ai-je pas dit tout du long qu'il s'agissait d'un crime passionnel ? fit Poirot. Pourquoi son premier mari, Frederick Bosner, avait-il menacé de la tuer ? Parce qu'il l'aimait... et il a tenu parole...

» Mais oui, mais oui ! Dès que j'ai compris que c'était le Pr Leidner qui avait commis le meurtre, chaque élément a trouvé sa place...

» Pour la seconde fois, je reprends mon voyage depuis le début : le premier mariage de Mme Leidner, les lettres de menaces, son second mariage. Les lettres lui ont interdit d'épouser un autre homme... mais ne l'ont pas fait lorsqu'il s'est agi du Pr Leidner. Tout devient limpide... si le Pr Leidner n'est autre que Frederick Bosner.

« Refaisons donc notre voyage, mais cette fois du point de vue de Frederick Bosner jeune.

» Il aime sa femme, Louise, d'une passion dévorante que seule une créature comme elle est capable d'éveiller. Elle le dénonce. Il est condamné à mort. Il s'évade. Il est victime d'un accident de chemin de fer mais s'en tire indemne et doté d'une nouvelle identité – celle d'un jeune archéologue suédois, Éric Leidner, dont le cadavre a été défiguré dans la catastrophe et qui passera aisément pour celui de Frederick Bosner.

» Quels sont les sentiments de ce nouvel Éric Leidner envers la femme qui a voulu l'envoyer à la mort ? D'abord et avant tout, il l'aime toujours. Il se met en devoir de se bâtir une nouvelle existence.

C'est un homme doué, sa nouvelle profession lui convient à merveille et il y réussit brillamment. Mais il n'oublie jamais la passion dominante de sa vie. Il se tient informé des faits et gestes de sa femme. Il est animé d'une détermination inébranlable – n'oubliez pas la description que Mme Leidner a donnée de lui à Mlle Leatheran : si doux et si gentil... mais implacable : sa femme n'appartiendra jamais à un autre. Chaque fois qu'il l'estime nécessaire, il envoie une lettre de menaces. Il imite certaines caractéristiques de son écriture à elle, pour le cas où elle songerait à montrer ces lettres à la police. Il est si courant que des femmes s'adressent à elles-mêmes des lettres anonymes que les enquêteurs, étant donné la similitude des écritures, opteront fatalement pour cette explication. Dans le même temps, il se garde de lui faire savoir s'il est réellement vivant ou pas.

» Enfin, après bien des années, il juge que son heure est venue : et il réapparaît dans sa vie. Tout se passe bien. Sa femme ne se doute pas un instant de son identité réelle. Il est célèbre. Le beau garçon vigoureux d'autrefois est aujourd'hui un homme d'âge mûr, barbu et aux épaules tombantes. Et nous voyons ainsi l'histoire se répéter. Comme par le passé, Frederick parvient à exercer son pouvoir sur Louise. Pour la seconde fois, elle accepte de l'épouser. Aucune lettre de menace ne vient alors interdire la noce.

» Mais par la suite, une lettre arrive bel et bien. Pourquoi ?

» Je crois que le Pr Leidner ne voulait courir aucun risque. L'intimité du mariage a pu ranimer des souvenirs. Il veut persuader sa femme, une fois pour toutes, qu'Éric Leidner et Frederick Bosner sont deux personnages bien distincts. Tant et si bien qu'une lettre de menace arrive, qui a trait au premier et émane du second. Suit alors la puérile tentative d'intoxication par le gaz – organisée par le Pr Leidner, bien sûr –, toujours dans la même perspective.

» Après quoi il s'estime satisfait. Inutile que des lettres continuent d'arriver. Ils peuvent mener ensemble une vie conjugale heureuse.

» Et soudain, après quasiment deux ans, les missives reprennent.

» Pourquoi ? Eh bien, je crois tenir l'explication. Parce que les menaces que contenaient ces lettres étaient bien réelles. Voilà qui explique les angoisses continuelles de Mme Leidner. Elle savait l'ange de douceur que pouvait être Frederick, mais connaissait aussi sa nature impitoyable. Si elle se donne à un autre homme, il la tuera. Or, elle appartient désormais à Richard Carey.

» Ayant fait cette découverte, le Pr Leidner prémédite l'assassinat et le prépare de sang-froid.

» Comprenez-vous à présent le rôle capital dévolu à Mlle Leatheran ? L'étrange raison pour laquelle le Pr Leidner l'a engagée – et qui m'a intrigué dès le début – devient claire. Il était vital pour lui qu'un témoin compétent et digne de foi puisse affirmer sans conteste

que Mme Leidner était décédée depuis plus d'une heure au moment de la découverte du corps. Autrement dit, à un moment où, selon tous les témoignages, son mari se trouvait sur la terrasse. On aurait pu le soupçonner de l'avoir tuée au moment où il prétendait avoir découvert le corps, mais il n'en serait pas question si une infirmière professionnelle certifiait qu'elle était morte depuis une heure.

» Un autre fait trouve également son explication : l'étrange état de tension et de gêne qui a régné cette année sur la mission. Je n'ai jamais cru que la seule influence de Mme Leidner en était responsable. Ce groupe de travail avait, depuis plusieurs années, la réputation de vivre en bonne harmonie. À mon sens, l'état d'esprit d'une communauté dépend directement de l'influence qu'exerce sur elle son chef. Le Pr Leidner, tout discret qu'il fût, avait une forte personnalité. C'était grâce à lui, à son tact, à son sens des relations humaines, que la bonne humeur avait toujours régné sur les campagnes précédentes.

» S'il y avait un changement, il fallait donc que celui qui dirigeait la communauté – le Pr Leidner – fût à l'origine de ce changement. C'était lui, et non sa femme, qui provoquait la tension et le malaise. Son équipe avait perçu la modification sans en saisir la cause. Le bon, l'affable Pr Leidner était resté le même en apparence, mais il ne faisait que s'imiter lui-même. L'homme n'était plus, au fond de lui, qu'un fanatique obsédé par le meurtre qu'il projetait.

» Et nous en venons à présent au second meurtre, celui de Mlle Johnson. En rangeant les papiers du Pr Leidner dans son bureau – tâche qu'elle entreprit de sa propre autorité, pour s'occuper –, Mlle Johnson découvre par hasard le brouillon inachevé de l'une des lettres anonymes.

» Cette découverte la déconcerte et la bouleverse au plus haut point ! Ainsi le Pr Leidner terrorisait délibérément sa femme ! Elle s'avoue incapable de comprendre, mais elle est sens dessus dessous. C'est là que Mlle Leatheran la trouve en larmes.

» Je ne crois pas qu'elle soupçonnait déjà le professeur d'être un assassin. Mais elle a par la suite enregistré les petites expériences que j'avais tentées dans la chambre de Mme Leidner et dans celle du père Lavigny. Elle a compris que si c'était bien le cri de Mme Leidner qu'elle avait entendu, c'est que sa fenêtre devait être ouverte et non pas fermée. Sur le moment, elle n'en a tiré aucune déduction importante, mais elle a gardé le fait en mémoire.

» Son esprit travaille... se frayant la voie jusqu'à la vérité. Peut-être laisse-t-elle échapper devant le Pr Leidner quelque allusion au sujet des lettres, et peut-être celui-ci change-t-il d'attitude. Elle constate alors qu'il a peur.

» Seulement voilà, le Pr Leidner n'a pas pu tuer sa femme. Il était sur la terrasse.

» Et puis, un soir, comme elle se trouve elle-même sur la terrasse et qu'elle s'interroge, la vérité lui apparaît en un éclair. C'est d'ici que Mme Leidner a été tuée, depuis la terrasse, par la fenêtre ouverte.

» C'est là que Mlle Leatheran la rejoint. Et aussitôt, son ancienne affection pour le professeur reprenant le dessus, Mlle Johnson se hâte de brouiller la piste. L'infirmière ne doit pas se douter de l'horrible découverte qu'elle vient de faire. Elle se tourne alors délibérément dans la direction opposée – vers la cour – et improvise la réponse que lui suggère l'allure du père Lavigny en train de traverser la cour.

» Elle refuse d'en dire davantage. Il lui faut « le temps de la réflexion ». Et le Pr Leidner, qui l'a observée avec angoisse, devine qu'elle a tout compris. Elle n'est pas femme à lui dissimuler son horreur et son désarroi.

» Jusque-là, elle ne l'a pas dénoncé, c'est vrai... mais jusqu'à quel point peut-il se fier à elle ?

» Le meurtre est une habitude. Cette nuit-là, il substitue à son verre d'eau un verre d'acide. Qui sait si on ne croira pas à un suicide ? Qui sait si on ne verra pas en elle l'auteur du premier meurtre et qui ne peut survivre au remords ? Dans le but d'accréditer cette dernière hypothèse, il glisse la meule sous son lit.

» Pas étonnant, après ça, que la malheureuse Mlle Johnson, dans son agonie, ait désespérément tenté de transmettre la découverte qu'elle payait si cher. Par la fenêtre, voilà par où on avait tué Mme Leidner, et non par la porte. Par la fenêtre...

» Et ainsi, tout s'explique... tout prend sa place... Tout est psychologiquement parfait.

» Mais nous n'avons pas de preuves... nous n'avons aucune preuve...

Personne ne soufflait mot. Nous étions submergés par l'horreur... et pas seulement par l'horreur. Par la pitié, aussi.

Le Pr Leidner n'avait toujours pas bougé. Il était depuis le début resté immobile et muet, prostré. Ce n'était plus qu'un homme épuisé et vieilli.

Il finit par s'arracher quelque peu à sa torpeur et posa sur Poirot un regard doux et las.

— Non, dit-il, il n'y a pas de preuve. Mais quelle importance ? Vous saviez que je ne nierais pas la vérité... Je n'ai jamais reculé devant la vérité... Je crois même que je suis content... Je suis si fatigué...

Puis il ajouta simplement :

— Je regrette, pour Anne. C'était ignoble... stupide... ça ne me ressemble pas ! Et elle a tant souffert, la pauvre. Non, je n'étais plus moi-même. C'est la peur qui m'a poussé...

L'ombre d'un sourire étira ses lèvres crispées par le chagrin.

— Vous auriez fait un bon archéologue, monsieur Poirot. Vous avez le don de recréer le passé. Tout était bien tel que vous l'avez décrit.

» J'aimais Louise, et je l'ai tuée... si vous l'aviez connue, vous comprendriez... Mais je crois d'ailleurs que vous avez compris...

ÉPILOGUE

Il n'y a plus grand-chose à ajouter.

Le « père Lavigny » et son acolyte ont été arrêtés au moment où ils montaient à bord d'un paquebot, à Beyrouth.

Sheila Reilly a épousé le jeune Emmott. Je crois que ça va lui faire du bien. Il n'a rien d'une chiffre molle – il saura lui tenir la dragée haute. Elle aurait mené le pauvre Bill Coleman par le bout du nez.

À propos, je l'ai soigné, il y a un an, quand il a eu une crise d'appendicite. Et je me suis prise d'affection pour lui. Son tuteur l'a envoyé en Afrique du Sud, pour y être fermier.

Je n'ai jamais remis les pieds en Orient. C'est drôle... parfois, je voudrais y retourner. Je pense au grincement de la roue à eau, aux femmes au lavoir, au regard hautain que les chameaux posent sur vous... et j'ai comme le mal du pays. Après tout, la saleté, ce n'est peut-être pas aussi malsain qu'on veut bien vous le faire accroire !

Le Dr Reilly vient maintenant me voir chaque fois qu'il est en Angleterre. Et comme je l'ai déjà dit, c'est lui qui m'a fourrée dans tout ça.

— Que ça vous plaise ou non, c'est du pareil au même, lui ai-je dit en lui tendant mon manuscrit. Je sais que c'est plein de fautes de conjugaison, et que c'est mal écrit... mais lisez-le ou faites-en ce que vous voulez.

Il l'a pris. Sans rechigner. Si jamais il est publié, ça me fera un drôle d'effet.

M. Poirot est retourné en Syrie et puis il est rentré chez lui quelques jours plus tard, par l'Orient-Express, où il s'est retrouvé mêlé à une autre histoire de meurtre. Il est malin, je ne dis pas le contraire, mais je ne lui pardonnerai jamais de m'avoir fait marcher comme ça. Faire mine de croire que je pouvais être impliquée dans le meurtre et que je n'étais pas une véritable infirmière !

Les médecins sont parfois comme ça. Ils vous font des niches, pour rien, pour rire, et tant pis si vous en avez le cœur gros.

J'ai pensé et repensé bien des fois à Mme Leidner, à la femme qu'elle était vraiment... Parfois, il me semble que c'était un monstre...

À d'autres moments, je me souviens comme elle pouvait être gentille avec moi... et aussi de sa voix douce, de ses jolis cheveux blonds et tout ça... et je me dis qu'après tout, peut-être bien qu'elle était plus à plaindre qu'à blâmer...

Et puis je ne peux pas m'empêcher d'avoir pitié du Pr Leidner. Je sais qu'il a commis deux meurtres, mais je n'y peux rien, c'est plus fort que moi. Il était si follement amoureux d'elle. C'est atroce d'aimer quelqu'un à ce point-là.

En un sens, comme dit l'autre, plus je vieillis, plus je connais les gens, la tristesse, la maladie, et plus j'ai pitié de tout un chacun. Il y a des fois, je vous jure, c'est à se demander où vont les bons vieux principes que m'a inculqués ma tante. C'était une femme qui avait de la religion, à sa façon. Il n'y avait pas un seul de nos voisins dont elle ne pouvait réciter les péchés par cœur – et à l'envers...

Oh doux Jésus ! c'est bien vrai, ce que me disait le Dr Reilly. Ce n'est pas tout de commencer, il faut savoir terminer. Comment diable est-ce qu'on peut bien s'arrêter ? Ah ! si je pouvais trouver une belle phrase, bien sentie.

Il faudra que je demande au Dr Reilly de me souffler quelques mots d'arabe.

Du genre de ceux que M. Poirot nous avait dits.

Au nom d'Allah, le Miséricordieux, le Compatissant...

Quelque chose dans ce goût-là.

POSTFACE

Meurtre en Mésopotamie est dédié « à mes nombreux amis archéologues d'Irak et de Syrie » : c'est le premier roman dans lequel Agatha Christie met à contribution sa nouvelle vie de femme d'archéologue. Elle y décrit merveilleusement la vie quotidienne d'un chantier de fouilles – le tell Yarimjah – près de la ville d'Hassanieh en Irak, au bord du Tigre.

Sur la genèse de ce roman, Janet Morgan nous apprend que c'est suite à la suggestion d'Algy Whitburn, l'architecte de Leonard Woolley, le directeur des fouilles d'Ur où Agatha Christie avait fait la rencontre de Max Mallowan, qu'elle esquaissa un roman policier dans lequel devait figurer un personnage ressemblant à Katherine Woolley, la femme de Leonard, qui allait devenir une de ses plus grandes amies¹. Dans son autobiographie, Agatha Christie la décrit comme « un personnage extraordinaire, qui provoquait des réactions diamétralement opposées ; soit on la détestait farouchement, soit on l'adorait, sans doute parce qu'elle était sujette à de telles sautes d'humeur qu'on ne savait jamais comment la prendre. Les gens qui juraient qu'elle était impossible et qu'ils ne voulaient plus rien avoir affaire avec elle se retrouvaient d'un coup de nouveau ensorcelés... Elle était capable de grossièreté – elle pouvait se montrer d'une insolence incroyable quand elle le voulait – mais si elle se mettait en tête de vous séduire, elle y parvenait à tout coup. »

Janet Morgan précise que dans les notes préliminaires d'Agatha Christie figurent d'autres connaissances des Mallowan qu'elle a peut-être utilisées masquées dans *Meurtre en Mésopotamie* : le père Burrows, le jésuite épigraphiste d'Ur, et les Campbell-Thompson, autre couple d'archéologues pour lequel travailla Max Mallowan.

Agatha Christie envisagea plusieurs intrigues en travaillant sur un plan de la maison accueillant l'expédition et un horaire des mouvements de ses occupants, s'interrogeant : « Pouvons-nous travailler sur l'idée de la fenêtre ? » ou « L'épouse, très bizarre, se leurre-t-elle sur ce qu'elle sait ? ». Le lecteur connaît désormais les réponses qu'elle apporta à ces questions.

Le roman parut avec une splendide couverture dessinée par un autre complice des Mallowan lors des fouilles du Moyen-Orient : Robin Macartney. Dans *La Romancière* et *l'Archéologue*, Agatha Christie raconte comment elle en vint à lui en faire la demande : « Mac fait un croquis du tertre. C'est un dessin de géomètre, mais que je trouve excellent. Il ne comporte aucun personnage, seulement des courbes, des lignes directrices. Je m'aperçois que Mac n'est pas seulement un architecte : c'est

un artiste. Je lui demande de dessiner la jaquette de mon prochain livre¹ ».

Reste à expliquer la présence d'Hercule Poirot sur un chantier de fouilles... Il a voyagé jusqu'en Syrie pour démasquer l'auteur d'un scandale militaire et profite de la circonstance pour faire un peu de tourisme, une fois l'affaire réglée. En repartant vers l'Angleterre par l'Orient-Express, nous apprend l'épilogue, « il s'est retrouvé mêlé à une autre histoire de meurtre ».

Or, me direz-vous, Le Crime de l'Orient-Express est paru en 1934... L'avant-propos du Dr Reilly prouve qu'Agatha Christie veillait avec vigilance à la chronologie des aventures de son héros.

-
1. Janet Morgan, Agatha Christie : A Biography, Knopf, 1984.
 1. Agatha Christie Mallowan, La Romancière et l'Archéologue : Mes aventures au Moyen-Orient, Éditions Payot, 2016.

1936
A.B.C. contre Poirot

—

Traduction révisée
de Françoise Bouillot

Titre de l'édition originale :
The ABC Murders
publiée par HarperCollinsPublishers

Copyright © 1936 Agatha Christie Limited.
All rights reserved.

© 2011, Éditions du Masque, département des Éditions Jean-Claude Lattès,
pour la traduction française.

Tous droits réservés

*À James Watts,
l'un de mes plus sympathiques lecteurs.*

AVANT-PROPOS
PAR LE CAPITAINE ARTHUR HASTINGS OFFICIER DE L'ARMÉE
BRITANNIQUE

Je me suis écarté dans le présent récit de mon procédé habituel, qui consiste à ne relater que les événements et les scènes dont j'ai été personnellement témoin. Certains chapitres sont donc écrits à la troisième personne.

Je tiens à assurer mes lecteurs que je me porte garant de la véracité des faits relatés dans lesdits chapitres. Si, par licence poétique, j'ai pris la liberté de rapporter les pensées et les sentiments de diverses personnes, je crois l'avoir fait avec le plus grand scrupule et la plus grande précision. J'ajouterai enfin que mon ami Hercule Poirot en personne s'est chargé de la supervision de l'ensemble.

Enfin, je dois dire que si je me suis trop longuement étendu sur les relations personnelles annexes qui se sont nouées à partir de cette étrange série de crimes, c'est qu'à mon sens, l'élément humain est capital dans une affaire criminelle. Hercule Poirot lui-même m'a démontré un jour de façon éclatante que l'amour, parfois, peut découler du crime.

En ce qui concerne l'affaire A.B.C., je ne puis que rendre hommage au génie dont Poirot a fait preuve face à un genre de problème entièrement nouveau pour lui.

LA LETTRE

En juin 1935, j'ai quitté mon ranch d'Amérique du Sud pour venir passer six mois en Angleterre. Comme tout le monde, la crise mondiale nous avait touchés nous aussi, et nous sortions d'une période particulièrement difficile. J'avais diverses affaires à régler en Angleterre, et il m'avait paru indispensable de me déplacer personnellement si je voulais avoir une chance de les voir aboutir. Ma femme était restée pour s'occuper du ranch.

Il va sans dire que mon premier souci, quand je débarquai sur le sol anglais, fut d'aller rendre visite à mon vieil ami Hercule Poirot.

Il avait établi ses pénates dans l'un des immeubles les plus modernes de Londres. Je le soupçonnais de l'avoir choisi uniquement pour ses lignes géométriques, et il en convint bien volontiers.

— Mais oui, mon bon ami ! me dit-il avec cet effroyable accent belge sur lequel les ans n'avaient pas de prise. Cette symétrie est un véritable plaisir pour l'œil, vous ne trouvez pas ?

Je répondis que la symétrie en question était un peu trop parfaite à mon goût et lui demandai, faisant allusion à une de nos vieilles plaisanteries, si dans ces appartements ultramodernes, les poules pondaient enfin des œufs carrés.

Poirot se mit à rire de bon cœur.

— Ah ! vous n'avez pas oublié cette histoire ? Hélas ! non, mon cher ! La science n'a pas encore trouvé le moyen d'obliger les poules à se plier au goût du jour, et elles s'obstinent à pondre des œufs de toutes les couleurs et de toutes les tailles !

J'observai mon vieil ami d'un regard affectueux. Il semblait se porter à merveille : j'aurais juré qu'il n'avait pas pris une ride depuis notre dernière rencontre. Quant à sa maîtrise de notre belle langue, elle ne s'était guère améliorée.

— Vous avez l'air en pleine forme, Poirot. Vous n'avez pas vieilli du tout. Je dirais même que vous avez encore moins de cheveux gris qu'avant, si c'est possible...

Poirot me gratifia d'un sourire rayonnant.

— Et pourquoi ne serait-ce pas possible ? C'est la pure vérité.

— Vous voulez dire que, à l'inverse du commun des mortels, vos cheveux virent du gris au noir et pas du noir au gris ?

— Exactement.

— Il s'agit là d'une véritable aberration scientifique !

— Pas le moins du monde.

— En tout cas, c'est extraordinaire. Ça me paraît tout à fait contre nature.

— Vous conservez votre divine innocence et votre exquise naïveté, Hastings. En cela au moins, vous non plus vous n'avez pas changé. Vous constatez un fait, et sans même vous en rendre compte, vous en donnez immédiatement l'explication.

En réponse à mon regard perplexe, il disparut dans sa chambre et revint bientôt, un flacon à la main.

Il me le tendit, et je m'en saisis sans comprendre.

L'étiquette portait les mots :

REVIVIT : pour retrouver votre couleur naturelle. REVIVIT n'est pas une teinture. Existe en châtain, cendré, blond vénitien, brun et noir.

— Poirot, m'écriai-je, vous vous teignez les cheveux !

— Ah ! vous avez enfin compris.

— Voilà pourquoi ils paraissent plus noirs que lors de mon dernier séjour !

— Mais bien sûr.

— Dieu sait ce que vous allez inventer la prochaine fois, dis-je, recouvrant mes esprits, une fausse moustache – si ce n'est déjà fait ?

Poirot tiqua. Ses moustaches étaient son point sensible. Il en tirait un orgueil immodéré. Je l'avais piqué au vif.

— Sûrement pas, mon bon ami, sûrement pas ! Je prie le ciel pour que ce jour n'arrive jamais. De fausses moustaches ! Quelle abomination !

Il tira vigoureusement dessus pour me démontrer leur authenticité.

— Elles sont encore bien fournies, remarquai-je.

— N'est-ce pas ? Je ne connais pas, à Londres, paire de moustaches capable de rivaliser avec la mienne.

Dieu merci ! songeai-je *in petto*. Mais pour rien au monde je n'aurais voulu froisser Poirot en exprimant à voix haute le fond de ma pensée.

Je me bornai à lui demander s'il continuait d'exercer, de temps à autre.

— Je sais que vous avez pris votre retraite, voici quelques années...

— C'est vrai, pour aller planter mes choux – en l'occurrence des cucurbitacées ! Mais aussitôt, un nouveau crime a surgi, et j'ai envoyé mes courges au diable. Oh ! je sais ce que vous allez dire : depuis que j'ai pris ma retraite, je suis comme une *prima donna* qui n'en finit plus de faire ses adieux !

Je m'esclaffai.

— D'ailleurs c'est le cas ! Chaque fois, je me dis : c'est la dernière. Et tout de suite après, il arrive quelque chose ! Entre nous, je me fiche pas mal de prendre ma retraite. Quand on ne fait plus travailler ses petites cellules grises, elles se rouillent.

— Disons que vous les faites fonctionner, mais avec modération.

— Tout juste, mon bon ami. Je trie, je choisis. Sachez qu'Hercule Poirot ne s'intéresse plus désormais qu'à la crème des crimes !

— Et... beaucoup de crème, ces derniers temps ?

— Pas mal. Il n'y a pas si longtemps, je ne m'en suis tiré que de justesse.

— Un échec ?

— Non, bien sûr que non ! dit Poirot, choqué. Mais moi... moi, Hercule Poirot, j'ai bien failli y laisser ma peau.

J'émis un sifflement incongru.

— Que voilà un meurtrier audacieux !

— Plus négligent qu'audacieux, corrigea Poirot. Oui, négligent, c'est le mot. Mais parlons d'autre chose. Vous savez, Hastings, qu'à bien des égards je vous considère comme ma mascotte.

— Vraiment ? Et comment ça ?

— Dès que j'ai appris votre arrivée prochaine, enchaîna Poirot sans répondre à ma question, je me suis dit : il va se passer quelque chose. Nous allons de nouveau nous mettre en chasse, tous les deux, comme au bon vieux temps. Mais pas pour une affaire ordinaire. Il nous faut quelque chose...

Poirot brassa l'air de manière suggestive :

— Quelque chose de rare, de recherché, de délicat... Une gâterie, en un mot !

— Ma parole, Poirot, à vous entendre, on vous croirait au *Ritz*, en train de commander votre menu !

— Et pourquoi ne passerait-on pas commande d'un crime ? C'est tout à fait cela. (Il soupira.) Mais je crois à la chance, ou au destin, si vous préférez. Et c'est votre destin d'être à mes côtés pour m'empêcher de commettre l'irréparable.

— Qu'entendez-vous par « l'irréparable » ?

— Ne pas voir ce qui est sous mon nez.

Je retournai en vain ces mots dans ma tête sans comprendre où il voulait en venir.

— Eh bien, me contentai-je de dire avec un sourire, ce super-crime ne s'est donc pas encore présenté ?

— Pas encore. Enfin... Disons...

Il se tut et une ride perplexe vint barrer son front. D'un geste machinal, il remit à leur place un ou deux objets que j'avais bougés sans m'en rendre compte.

— Je n'en suis pas si sûr, ajouta-t-il lentement.

Il avait dit cela d'un ton si bizarre que je le regardai, surpris. Le froncement de sourcils persistait.

Soudain, avec un bref et énergique hochement de tête, il se dirigea vers un bureau, près de la fenêtre. Inutile de préciser qu'il était impeccablement rangé, ce qui lui permit de mettre aussitôt la main sur le papier qu'il cherchait.

Il revint vers moi à pas lents, tenant un feuillet déplié qu'il parcourut des yeux avant de me le passer.

— Dites-moi, mon cher, que pensez-vous de ceci ?

Non sans curiosité, je m'emparai de la lettre.

Elle était calligraphiée en caractères d'imprimerie sur un papier blanc d'assez belle qualité.

Monsieur Hercule Poirot,

Vous vous faites fort – n'est-il pas vrai ? – de résoudre des énigmes trop ardues pour notre pauvre police britannique sans cervelle ? Voyons donc, monsieur Je-sais-tout-Poirot, jusqu'où ira votre fameuse perspicacité. Peut-être allez-vous, cette fois, vous casser enfin les dents. Ne manquez pas ce qui se passera à Andover, le 21 de ce mois.

Bien à vous,

A.B.C.

Je jetai un coup d'œil à l'adresse inscrite sur l'enveloppe, elle aussi en caractères d'imprimerie.

— Le cachet de la poste indique le centre de Londres, dit Poirot en suivant mon regard. Eh bien, qu'en dites-vous ?

Je haussai les épaules et lui rendis la lettre.

— Un fou quelconque, si vous voulez mon avis.

— C'est tout ce que vous trouvez à dire ?

— Pourquoi ? Ça ne vous paraît pas émaner d'un fou ?

— Certes, mon bon ami, certes.

Son ton était grave, et je le regardai avec curiosité.

— Vous avez l'air de prendre cela très au sérieux, Poirot.

— Il faut prendre les fous au sérieux, mon ami. Ce sont des gens très dangereux.

— Vous n'avez pas tort, je n'en disconviens pas... Mais je n'avais pas envisagé les choses sous cet angle. À première lecture, cette lettre m'a plutôt fait l'effet d'un canular idiot. Imaginez un doux dingue, un peu poivrot sur les bords !...

— Un peu Poirot ?

— Un peu poivrot ! Du verbe « se poivrer ». Ou « se cuire », si vous préférez. Enfin, je veux dire, un type qui a bu un coup de trop.

— Bravo pour ces efforts linguistiques, Hastings. Je connais l'expression « se cuire », merci infiniment. Il est en effet possible qu'il

ne s'agisse que d'un canular, comme vous dites si bien, mais...

— Mais vous estimez qu'il s'agit d'une affaire plus grave ? demandai-je, frappé par son ton morose.

Poirot secoua la tête sans répondre.

— Quelles mesures avez-vous adoptées ? demandai-je.

— Quelles mesures voulez-vous que j'adopte ? J'ai montré la lettre à Japp. Il a eu la même réaction que vous : un canular stupide, ce sont ses propres termes. Ils en reçoivent tous les jours à Scotland Yard. Moi-même, d'ailleurs, j'en ai eu ma part...

— Mais vous prenez celle-ci au sérieux ?

— Hastings, répondit lentement Poirot, il y a quelque chose dans cette lettre qui ne me plaît pas.

Le ton de sa voix m'impressionna malgré moi.

— Vous croyez que... ?

Secouant toujours la tête, il reprit la lettre et la remit à sa place.

— Si vous estimez vraiment que c'est grave, que comptez-vous entreprendre ?

— L'action, toujours l'action ! Mais entreprendre quoi ? La police du comté a vu la lettre ; eux non plus ne la prennent pas au sérieux. Pas d'empreintes digitales, aucun moyen d'identifier l'expéditeur...

— Vous en êtes réduit à votre seule intuition ?

— Ne parlez pas d'intuition, mon cher. Intuition est un vilain mot. C'est mon savoir, mon expérience, qui me disent que quelque chose ne va pas dans cette lettre.

Il agita les mains, comme si les mots lui manquaient, puis secoua de nouveau la tête.

— Je me fais peut-être une montagne d'un rien. En tout cas, la seule solution, c'est de prendre son mal en patience.

— Le 21 est vendredi. Si le cambriolage du siècle a lieu ce jour-là aux alentours d'Andover...

— Ah ! quel soulagement ce serait !

— *Un soulagement ?*

J'étais stupéfait. Le mot me semblait pour le moins inadéquat.

— Un cambriolage peut provoquer des sensations fortes, mais sûrement pas du soulagement ! protestai-je.

Ce n'était pas l'avis de Poirot.

— Vous n'y êtes pas du tout, mon tout bon. Ce n'est pas ce que je voulais dire. Un cambriolage serait un soulagement en ce sens qu'il m'ôterait la crainte du pire.

— La crainte de quoi ?

— *D'un assassinat.*

NE FAIT PAS PARTIE DU RÉCIT DU CAPITAINE HASTINGS

M. Alexandre Bonaparte Cust se leva de son siège et promena un regard de myope sur la petite chambre minable. Il avait des courbatures dans le dos à force d'être resté assis, aussi s'étira-t-il longuement. Quiconque l'aurait vu à cet instant aurait constaté que M. Cust était d'une bonne taille. Son dos voûté et son regard de myope donnaient de lui une impression trompeuse.

Il alla prendre, dans la poche d'un veston élimé suspendu derrière la porte, un paquet de cigarettes bon marché et des allumettes. Il alluma une cigarette et retourna s'asseoir. Puis il entreprit de consulter un indicateur des chemins de fer. Il reporta ensuite son attention sur une liste de noms dactylographiée. Il cocha au stylo l'un des premiers noms de la liste.

On était le jeudi 20 juin.

ANDOVER

Si les appréhensions de Poirot concernant la lettre anonyme qu'il avait reçue m'avaient impressionné sur le moment, je dois avouer que je n'y pensais plus quand le 21 arriva. Ce fut la visite, chez Poirot, de l'inspecteur principal Japp, de Scotland Yard, qui vint me rappeler la date fatidique. Nous nous connaissions depuis des années, et il fut heureux de me voir.

— Que je sois pendu si ce n'est pas le capitaine Hastings, de retour de son pays de sauvages ! s'écria-t-il. Ah ! Ça me rappelle le bon vieux temps, de vous voir ici avec M. Poirot. Vous avez l'air en pleine forme. Juste un peu dégarni sur le haut, peut-être ? Bah ! c'est notre lot à tous, pas vrai ? Moi, comme les autres, d'ailleurs.

Je me rembrunis. Je m'étais figuré qu'en coiffant soigneusement mes cheveux en travers de mon crâne, personne ne remarquerait le « haut un peu dégarni » dont parlait Japp. Quoi qu'il en soit, il ne s'était jamais distingué par un excès de tact à mon égard ! Je me détendis et déclarai que nous ne rajeunissions ni les uns ni les autres.

— Sauf M. Poirot, répondit Japp. C'est une vraie publicité pour lotion capillaire. Les bacchantes plus fournies que jamais. Et avec ça, une vraie vedette sur ses vieux jours ! Mêlé à toutes les affaires retentissantes de ces dernières années. Énigmes en chemin de fer, énigmes en avion, meurtres dans la haute société... Ah ! on peut dire qu'il est partout ! Il n'a jamais été aussi célèbre que depuis qu'il a pris sa retraite.

— J'ai déjà dit à Hastings que je suis comme une *prima donna* qui n'en finit pas de donner sa représentation d'adieu, fit remarquer Poirot avec un sourire.

— Je ne serais pas surpris que vous finissiez par élucider le mystère de votre propre mort, lança Japp avec un gros rire. Ah ! Ça, pour une idée, c'est une idée ! Ça vaudrait même le coup d'en faire un livre.

— C'est Hastings qui devra s'en charger, répondit Poirot avec un clin d'œil dans ma direction.

— Ha, ha ! Pour une bonne blague, ce serait une bonne blague, pas vrai ? s'esclaffa Japp.

Je ne voyais pas ce que cela avait de si drôle, et trouvais même la plaisanterie d'assez mauvais goût. Ce pauvre vieux Poirot ne rajeunissait pas. Et, blague ou pas, toute allusion à sa fin prochaine ne pouvait que lui être désagréable.

Mon sentiment dut se lire sur mon visage car Japp changea de sujet.

— M. Poirot vous a-t-il parlé de sa lettre anonyme ? me demanda-t-il.

— Je l'ai montrée à Hastings l'autre jour, précisa mon ami.

— Mais oui ! m'écriai-je. Elle m'était complètement sortie de la tête. Voyons, quelle était la date déjà ?

— Le 21, dit Japp. C'est d'ailleurs pour ça que je suis venu. Nous étions le 21, hier, et, par curiosité, j'ai passé un coup de fil à Andover dans la soirée. C'était bien un canular. Il ne s'est strictement rien passé. Une vitrine brisée par des gamins qui s'amusaient à jeter des pierres, un ou deux ivrognes, et du tapage sur la voie publique. Pour une fois, notre ami belge s'est laissé mener en bateau.

— J'avoue que cela m'ôte un poids, reconnut Poirot.

— Vous aviez la frousse, pas vrai ? dit Japp d'un ton affectueux. Si vous saviez ! À Scotland Yard, nous recevons tous les jours des quantités de lettres anonymes ! De la part d'individus qui ne savent pas quoi fiche et qui ont la cafetière un peu fêlée. Oh ! ils ne pensent pas à mal. Ils veulent juste s'amuser un peu.

— J'ai été stupide de prendre cette affaire tellement au sérieux, ajouta Poirot. Quelle idée j'ai eue d'aller fourrer mon nez là-dedans !

— Vous avez pris des vessies pour des lanternes, dit Japp.

— Pardon ?

— C'est juste un vieux dicton populaire anglais. Eh bien, sur ces bonnes paroles, je dois y aller, dit Japp en se levant. J'ai une bricole à surveiller dans la rue d'à côté – une livraison de bijoux volés. Je me suis dit que c'était l'occasion de venir vous rassurer. Ce serait dommage de laisser ces petites cellules grises tourner à vide !

Et, sur un éclat de rire tonitruant, Japp sortit.

— Il ne change guère, ce bon vieux Japp, hein ? remarqua Poirot.

— Il a beaucoup vieilli, maugréai-je. Sans compter qu'il a franchement le poil blanc, à présent ! ajoutai-je avec une satisfaction vengeresse.

— Vous savez, Hastings, toussota Poirot, mon coiffeur est un habile homme. Il existe une sorte de machin... hum !... qu'on fixe sur le cuir chevelu et qu'on recouvre avec ses propres cheveux... Ce n'est pas une perruque, entendons-nous bien, mais...

— Poirot ! explosai-je. Une fois pour toutes, je ne veux rien savoir des inventions diaboliques de votre fichu coiffeur. Qu'est-ce que vous avez, à la fin, avec mon crâne ?

— Mais rien ! Rien du tout.
— Ce n'est tout de même pas comme si je devenais chauve.
— Oh, non ! bien sûr que non !
— Les étés sont torrides, là-bas, et la chaleur a tendance à accélérer la chute des cheveux. J'emporterai une bonne lotion capillaire en repartant.

— Vous ferez bien, en effet.
— Et puis, de quoi se mêle-t-il, Japp ? Il s'est toujours montré d'une muflerie impossible à mon égard... Et quant à son humour, il est d'un niveau... Ce crétin est tout juste bon à éclater de rire quand quelqu'un tire la chaise au moment où vous alliez vous asseoir.

— La plupart des gens se tiennent les côtes pour moins que ça.
— C'est parfaitement grotesque.
— Ça l'est en tout cas pour celui qui s'apprêtait à s'asseoir.
— J'admets être assez chatouilleux sur le chapitre de mes cheveux, dis-je sur un ton plus calme. Et je regrette que cette histoire de lettre anonyme ne débouche sur rien.

— J'avoue m'être complètement trompé. J'avais cru que cette lettre sentait le roussi... Or ce n'était qu'une mauvaise plaisanterie. Hélas ! en vieillissant, je deviens soupçonneux comme un chien de garde aveugle qui grogne sans raison.

— Si nous devons travailler ensemble, il va nous falloir dénicher autre chose en matière de « crème des crimes », dis-je en riant.

— Vous vous rappelez ce que vous disiez l'autre jour ? Si vous pouviez commander un crime à la carte, lequel choisiriez-vous ?

J'entrai aussitôt dans le jeu.

— Voyons... Laissez-moi réfléchir... Étudions le menu. Cambriolage ? Escroquerie ? Non, c'est du crime végétarien, ça. C'est un meurtre qu'il nous faut, un bon meurtre bien saignant, avec sa garniture, évidemment.

— Et les hors-d'œuvre.

— Qui sera la victime, un homme ou une femme ? J'opterais plutôt pour un homme. Un gros ponte, genre milliardaire américain, Premier ministre ou magnat de la presse. Pour le théâtre du crime... Que diriez-vous de notre bonne vieille bibliothèque ? Question atmosphère, on n'a pas fait mieux dans le genre. Quant à l'arme, eh bien, ce pourrait être une dague bizarrement recourbée, ou un instrument contondant quelconque, pourquoi pas une idole en pierre sculptée.

Poirot poussa un soupir.

— Il y a aussi le poison, enchaînai-je, mais c'est très technique. Ou un coup de feu qui claque dans la nuit. Et puis il nous faut un quarteron de jolies filles...

— Avec des cheveux auburn, glissa Poirot.

— Toujours votre vieille marotte, hein ? L'une d'elles, bien sûr, sera accusée à tort et aura quelques démêlés avec le jeune premier. Et puis, il nous faut encore une belle brochette de suspects : une femme mûre – brune et inquiétante –, un ami ou un rival du défunt, un secrétaire effacé – le suspect numéro un –, un type jovial aux manières carrées et, pour finir, un couple de domestiques congédiés ou un garde-chasse. Vous couronnez le tout d'un inspecteur borné, dans le style de Japp et... et le tour est joué.

— C'est donc là votre idée de la crème des crimes ?

— J'étais sûr que vous ne seriez pas d'accord.

Poirot me jeta un regard de commisération.

— Vous venez de me faire une très jolie compilation de la quasi-totalité des romans policiers écrits à ce jour.

— Merci quand même ! Et vous, que commanderiez-vous ?

Poirot ferma les yeux et se cala dans son fauteuil.

— Un crime tout simple, ronronna-t-il. Un crime sans complications. Un crime domestique... sans passion, *intime*.

— Comment un crime pourrait-il être *intime* ?

— Imaginons quatre personnes autour d'une table de bridge et une cinquième, l'outsider, assise devant la cheminée. À la fin de la soirée, l'outsider est retrouvé mort. L'un des quatre joueurs s'est levé et l'a tué quand c'était son tour de faire le mort. Les trois autres, absorbés par la partie, n'ont rien vu. Voilà qui serait un crime pour vous !
Lequel des quatre l'a tué ?

— Je ne vois vraiment rien d'exaltant là-dedans !

Poirot me lança un regard de reproche.

— Tout ça parce qu'il n'y a pas de dague bizarrement recourbée, pas de chantage, pas d'œil en émeraude dérobé à une idole antique, pas de ces poisons exotiques qui ne laissent aucune trace. Vous êtes un incurable amateur de mélodrame, Hastings. Ce n'est pas un meurtre qu'il vous faut, mais une série !

— J'avoue que dans un roman, un second crime a souvent l'avantage de remettre un peu d'animation. Si le meurtre a lieu au premier chapitre et que vous devez subir les alibis des uns et des autres jusqu'à l'avant-dernière page, ça finit par être lassant...

La sonnerie du téléphone m'interrompit et Poirot se leva pour aller répondre.

— Allô !... Oui, c'est Hercule Poirot lui-même...

Son visage changea d'expression et il se mit à écouter avec attention, se bornant à lancer de temps à autre quelques brèves exclamations.

— Mais oui...

— Oui, bien sûr...

— Mais naturellement, nous arrivons...

— Vous avez peut-être raison...

— Bon, je la prends avec moi. Eh bien, à tout à l'heure.

Il raccrocha et revint près de moi.

— C'était Japp.

— Ah bon ?

— Il vient de regagner Scotland Yard. Il y a trouvé un message en provenance d'Andover...

— Andover ! ? m'écriai-je, soudain en alerte.

— ... Une vieille femme, Mme Ascher, qui tient un petit bureau de tabac-dépôt de presse, vient d'être retrouvée assassinée, fit lentement Poirot.

Mon intérêt, piqué par la mention du nom d'Andover, retomba aussitôt, douché. J'avais espéré quelque chose de fantastique, d'exceptionnel ! Le meurtre d'une vieille, tenancière d'un modeste bureau de tabac, me semblait passablement sordide et dépourvu d'intérêt.

Poirot poursuivit du même ton lent et grave :

— La police d'Andover pense pouvoir mettre rapidement la main sur le meurtrier...

Je ressentis une nouvelle déception.

— La victime ne s'entendait pas avec son mari. Un ivrogne doublé d'un mauvais coucheur. Il a plus d'une fois menacé de la tuer.

» Toutefois, poursuivit Poirot, étant donné ce qui s'est passé, la police d'Andover aimerait jeter un nouveau coup d'œil sur la lettre anonyme que j'ai reçue. J'ai répondu que nous partions sur-le-champ pour Andover.

Je me sentis tout ragaillardi. Après tout, si sordide que parût ce meurtre, c'était un meurtre, et cela faisait bien longtemps que je n'avais pas eu affaire avec le crime et les criminels.

C'est à peine si j'entendis la suite du discours de Poirot. Mais ses paroles devaient me revenir plus tard, lourdes de sens.

« Ce n'est que le début », avait-il murmuré.

MME ASCHER

À Andover, nous fûmes reçus par l'inspecteur Glen, grand gaillard blond au sourire engageant.

Par souci de clarté, je crois cependant que j'aurais intérêt à commencer par donner ici un bref résumé des faits.

Le meurtre avait été découvert le 22 à une heure du matin par le constable Dover. Au cours de sa ronde, il avait vérifié la porte de la boutique et constaté que celle-ci n'était pas verrouillée. Il était entré et avait cru tout d'abord le magasin vide. Mais, en braquant sa torche par-dessus le comptoir, il avait aperçu le corps recroquevillé de la vieille femme. Selon le médecin légiste sitôt appelé sur les lieux, la victime avait reçu un coup violent à la nuque, probablement au moment où elle s'était retournée pour prendre un paquet de cigarettes sur l'étagère. La mort, instantanée, avait dû survenir sept ou huit heures plus tôt.

— Nous avons pu établir avec un peu plus de précision l'heure du décès, expliqua l'inspecteur. Nous avons retrouvé un témoin qui a acheté des cigarettes à 5 heures et demie de l'après-midi, et un autre qui est passé cinq minutes après 6 heures et qui a trouvé le magasin désert – c'est du moins ce qu'il a cru. Ce qui nous donne une fourchette située entre 17 h 30 et 18 h 05. Pour l'instant, je n'ai encore déniché personne qui ait vu Ascher, le mari, dans les parages. Mais il est encore un peu tôt. Il se trouvait aux *Trois Couronnes* à 9 heures du soir, déjà bien éméché. Quand nous le pincerons, ce sera la garde à vue...

— Il n'est pas très sympathique, hein ? demanda Poirot.

— Je dirai même qu'il n'est pas recommandable.

— Il ne vivait pas avec sa femme ?

— Non, ils étaient séparés depuis des années. Ascher est allemand. Il travaillait comme serveur dans le temps, mais il s'est mis à boire, et à force, personne n'a plus voulu l'embaucher nulle part. Sa femme a fait des ménages pendant un moment. Dans sa dernière place, elle officiait comme cuisinière et gouvernante auprès d'une vieille dame, Mlle Rose. Elle prenait sur son salaire pour donner à son mari de quoi

vivre, mais il buvait tout et allait lui faire des scènes chez ses patrons. C'est pour ça qu'elle a fini par accepter cette place, chez Mlle Rose, au Manoir. C'est à cinq kilomètres d'Andover, en pleine campagne, et il ne pouvait s'y rendre aussi facilement. Quand Mlle Rose est morte, elle a laissé un petit quelque chose à Mme Ascher, ce qui lui a permis de prendre ce débit de tabac. Oh ! ce n'est pas le Pérou, rien que des cigarettes bon marché et les journaux du coin, mais ça lui permettait de s'en sortir. Ascher passait régulièrement pour injurier sa femme et elle lui lâchait quelques sous pour se débarrasser de lui. À part ça, elle lui donnait un fixe de quinze shillings par semaine.

— Avaient-ils des enfants ? demanda Poirot.

— Non. Il y a une nièce, qui est femme de ménage près d'Overton. Une jeune femme très bien, qui a la tête sur les épaules.

— Et vous dites qu'Ascher avait l'habitude de venir menacer sa femme ?

— C'est exact. C'était une terreur quand il avait bu, et il jurait qu'il finirait par lui faire la peau. Ah ! la vie n'était pas rose tous les jours pour cette pauvre Mme Ascher.

— Quel âge avait-elle ?

— Près de soixante ans. C'était une femme respectable et qui travaillait dur.

— Et selon vous, inspecteur, demanda Poirot d'un ton grave, cet Ascher aurait commis le crime ?

L'inspecteur eut une petite toux circonspecte.

— Il est un peu tôt pour le dire, monsieur Poirot, mais j'aimerais entendre Franz Ascher me raconter la façon dont il a passé la soirée d'hier. S'il peut rendre compte correctement de son emploi du temps, c'est parfait. Sinon...

Son silence était lourd de sous-entendus.

— Il ne manquait rien dans la boutique ?

— Rien. L'argent de la caisse n'avait pas été touché. Aucune trace de cambriolage.

— Vous pensez qu'Ascher est entré ivre dans la boutique, qu'il s'est mis à injurier sa femme et qu'il a fini par la frapper ?

— C'est l'hypothèse la plus plausible. Mais je dois vous avouer que j'aimerais revoir de plus près la curieuse lettre que vous avez reçue. Je me demandais si Ascher avait pu l'écrire lui-même.

Poirot lui tendit la lettre et l'inspecteur la lut en fronçant les sourcils.

— Ça n'a pas l'air de venir d'Ascher, dit-il enfin. Je ne le vois pas parler de « notre » police britannique, à moins de vouloir faire le malin – et je doute qu'il en soit capable. C'est une loque. Ses mains tremblent trop pour qu'il puisse former de si belles lettres. Et puis le papier et l'encre sont de bonne qualité. Mais c'est tout de même

bizarre que la lettre mentionne le 21 de ce mois. Bien sûr, il peut s'agir d'une coïncidence.

— Ça n'est pas exclu, évidemment.

— Mais je n'aime pas ce genre de coïncidences, monsieur Poirot. Avouez que c'est un peu gros.

Il se tut, le front plissé.

— A.B.C. Qui diable peut bien être A.B.C. ? Nous verrons si Mary Drower – la nièce – peut nous être d'un secours quelconque. Drôle d'affaire... Sans cette lettre, j'aurais parié que c'était Ascher qui avait fait le coup.

— Savez-vous quelque chose du passé de Mme Ascher ?

— Elle est née dans le Hampshire. Jeune fille, elle s'est placée comme bonne à Londres. C'est là qu'elle a rencontré Ascher et qu'elle l'a épousé. Ils ont dû manger de la vache enragée pendant la guerre. En 1922, elle l'a quitté. Ils habitaient encore à Londres. Elle est revenue ici, histoire qu'il lui lâche les basques, mais il l'a appris et s'est collé à ses trousses – ce qui lui a permis de continuer à la harceler pour qu'elle lui donne de l'argent... Oui, Briggs, qu'y a-t-il ? demanda l'inspecteur à un agent qui venait d'entrer.

— C'est Ascher, monsieur. Nous l'avons coincé.

— Parfait. Amenez-le ici. Où était-il ?

— Caché dans un camion garé le long de la voie ferrée.

— Caché, hein ? Faites-le entrer.

Franz Ascher était un spécimen peu ragoûtant de l'espèce humaine. Il passait alternativement de la pleurnicherie servile à la fanfaronnade, tandis que le regard torve de ses yeux chassieux sautait d'un visage à l'autre.

— Qu'est-ce que vous m'voulez ? J'ai rien fait ! C'est une honte, un scandale, de m'amener ici ! Comment osez-vous, bande de salopards ?

Puis, changeant soudain de ton :

— Non, non, j'avouais pas dire ça... Vous allez pas faire du mal à un pauvre vieux comme moi ! Soyez pas méchants avec le pauvre vieux Franz. Tout le monde lui en veut ! Pauvre vieux Franz !

Là-dessus, M. Ascher fondit en larmes.

— Ça suffit, Ascher, dit l'inspecteur. Tenez-vous convenablement. Je ne vous accuse de rien pour l'instant. Et vous n'êtes pas tenu de parler – sauf si vous en avez envie. À part ça, si vous n'avez rien à voir avec le meurtre de votre femme...

— Je l'ai pas tuée ! hurla Ascher. C'est pas moi ! Tout ça, c'est des mensonges ! Sacrés foutus flics d'Anglais, vous êtes tous contre moi. Je l'ai pas tuée, j'vous dis, c'est pas moi !

— Vous l'avez menacée trop souvent, Ascher.

— Non, non, vous avez rien compris. Tout ça, c'était une bonne vieille blague entre Alice et moi. Elle le savait bien, elle !

— Drôle de blague ! Ça vous ennuerait de nous dire où vous étiez hier soir, Ascher ?

— Bon, bon, j'avais vous cracher le morceau. J'ai pas été la voir, Alice. J'étais avec des potes, des bons potes à moi. On a d'abord été au Sept étoiles, et puis au Chien rouge.

Son débit s'accéléra. Les mots se bousculaient maintenant dans sa bouche :

— Y avait Dick Willows avec moi, et le vieux Curdie, et George, et Platt, et plein d'autres potes. Je vous dis que j'y suis pas allé, chez Alice. *Ach Gott !* c'est vrai, quoi !, finit-il par crier.

L'inspecteur fit un signe à son subordonné.

— Emmenez-le et placez-le en garde à vue. Je ne sais plus quoi penser, dit-il tandis qu'on emmenait l'horrible bonhomme qui continuait à sacrer et jurer. S'il n'y avait pas cette lettre, je parierais que c'est lui.

— Qui sont les hommes qu'il a mentionnés ?

— Une sacrée bande ! Pas un ne reculerait devant un faux témoignage. Il a sûrement dû passer une bonne partie de la soirée avec eux. Tout dépend si quelqu'un l'a vu à proximité de la boutique entre 17 h 30 et 18 heures.

Poirot hocha la tête, pensif.

— Vous êtes certain qu'on n'a rien pris dans la boutique ?

L'inspecteur haussa les épaules.

— Un ou deux paquets de cigarettes ont peut-être disparu. Mais on ne tue pas quelqu'un pour si peu.

— Et il n'y avait rien... Comment dire ? Rien *en plus* dans la boutique ? Rien de bizarre ou d'incongru ?

— Il y avait un indicateur des chemins de fer.

— Un indicateur des chemins de fer ?

— Oui. Posé à l'envers sur le comptoir, et ouvert à la page des trains au départ d'Andover. Comme si quelqu'un avait voulu consulter les horaires. Soit la vieille femme, soit un client.

— Vendait-elle des indicateurs des chemins de fer ?

— Non. Elle vendait des fiches d'horaires à un penny. Celui-ci était gros, de ceux qu'on trouve chez Smith's ou dans une papeterie importante.

Une lueur traversa le regard de Poirot. Il se pencha en avant.

Le regard de l'inspecteur s'alluma, lui aussi.

— Un indicateur, dites-vous ? C'était quoi, cet indicateur ? Un Bradshaw ou un A.B.C. ?

— Bon sang ! fit l'inspecteur, c'était un A.B.C. !

MARY DROWER

Je crois que ce fut cette première mention de l'indicateur A.B.C. qui éveilla mon intérêt pour l'affaire. Jusque-là, mon enthousiasme était – si j'ose l'expression – resté modéré. Ce meurtre sordide d'une vieille femme dans une échoppe miteuse ressemblait tellement aux faits divers dont les journaux sont friands qu'il était difficile d'en faire ses choux gras. J'avais fini par me convaincre que la mention du 21 dans la lettre anonyme était une pure coïncidence. On pouvait raisonnablement estimer que Mme Ascher avait été victime de son ivrogne de mari. Mais l'apparition de l'indicateur des chemins de fer – bien connu sous l'abréviation A.B.C. parce qu'il donne la liste des gares par ordre alphabétique – me fit courir un frisson d'excitation le long de l'échine. Il ne pouvait tout de même pas s'agir d'une seconde coïncidence...

Ce crime sordide prenait une dimension inédite.

Qui était le mystérieux assassin de Mme Ascher ? L'homme qui avait laissé un indicateur A.B.C. derrière lui ?

En quittant le poste de police, nous prîmes le chemin de la morgue afin de voir le corps de la victime. Une étrange sensation m'envahit devant ce visage ridé, encadré de rares cheveux gris tirés sur les tempes. Un air de sérénité flottait sur ses traits, étranger à toute violence...

— Elle n'a pas eu le temps de voir son agresseur, ni l'arme du crime, fit observer l'agent. C'est ce que dit le Dr Kerr. Heureusement pour elle, la pauvre. C'était une brave femme.

— Elle a dû être belle, autrefois, dit Poirot.

— Vous croyez ? murmurai-je, incrédule.

— Mais oui, regardez la courbe de la joue, les pommettes, le modelé du visage.

Il soupira, remit le drap en place, et nous quittâmes la morgue.

Notre visite suivante fut pour le médecin légiste. Le Dr Kerr était un homme d'âge moyen, à l'air compétent et au ton sans réplique.

— On n'a pas retrouvé l'arme, dit-il. Impossible de dire ce que c'était. Une canne ferrée, un club de golf ou un sac de sable ont pu

aussi bien faire l'affaire.

— A-t-il fallu beaucoup de force pour assener un tel coup ?

Le médecin lança un coup d'œil perçant à Poirot.

— Êtes-vous en train de me demander si un septuagénaire à moitié sénile aurait pu le faire ? La réponse est oui ! c'est tout à fait possible. Si l'extrémité de l'arme était assez lourde, même une petite nature aurait pu obtenir le résultat souhaité.

— Donc, le meurtrier peut aussi bien être une femme ?

Cette suggestion laissa un instant le médecin perplexe.

— Une femme ? Eh bien, j'avoue qu'il ne m'est jamais venu à l'esprit qu'une femme pourrait commettre ce genre de crime. Mais c'est très possible, bien sûr. À ceci près que, d'un point de vue psychologique, je ne le définirai pas comme un crime de femme.

Poirot approuva d'un vigoureux signe de tête.

— Très juste, très juste ! À première vue, c'est même hautement improbable. Mais nous ne devons négliger aucune possibilité. Dans quelle position se trouvait le corps ?

Le médecin nous fournit une description précise de la position de la victime. Selon lui, elle se tenait debout et tournait le dos au comptoir – et donc à son agresseur – quand le coup l'avait atteinte. Elle s'était effondrée derrière le comptoir, restant hors de vue de quiconque serait ensuite entré dans la boutique.

Une fois dehors, quand nous eûmes remercié le Dr Kerr, Poirot me dit :

— Vous voyez, Hastings, encore un élément qui plaide en faveur de l'innocence d'Ascher. S'il avait menacé sa femme, elle lui aurait fait face de l'autre côté du comptoir. Au lieu de quoi, elle tournait le dos à son agresseur – vraisemblablement pour prendre un paquet de tabac ou de cigarettes pour le client.

— C'est horrible, murmurai-je avec un petit frisson.

Poirot hocha la tête d'un air grave.

— Pauvre femme, murmura-t-il.

Puis il jeta un coup d'œil à sa montre.

— Overton n'est qu'à quelques kilomètres d'ici, semble-t-il. Nous pourrions y faire un saut et avoir un petit entretien avec la nièce de la victime.

— Vous ne préférez pas passer d'abord à la boutique où a eu lieu le crime ?

— Plus tard. J'ai mes raisons.

Il ne donna pas d'autre explication. Quelques minutes plus tard, nous roulions en direction d'Overton.

L'adresse fournie par l'inspecteur était celle d'une grande maison de maître située à la sortie du village, sur la route de Londres.

Une jolie jeune fille aux cheveux noirs et aux yeux rougis par les

larmes répandit à notre coup de sonnette.

— Ah ! fit doucement Poirot, vous êtes sans doute Mlle Mary Drower, la femme de chambre ?

— Oui, m'sieur, c'est bien ça. Je suis Mary, m'sieur.

— Alors, vous pouvez peut-être m'accorder quelques minutes avec la permission de votre patronne. C'est au sujet de votre tante, Mme Ascher.

— Madame est sortie, m'sieur. Mais je suis sûre qu'elle m'autoriserait à vous faire entrer.

Sur quoi elle nous pria de passer dans un petit salon. Poirot alla s'asseoir près de la fenêtre et examina attentivement le visage de la jeune fille.

— Vous êtes au courant de la mort de votre tante, bien sûr.

Elle acquiesça, tandis que les larmes lui montaient aux yeux.

— Depuis ce matin, m'sieur. La police est venue. Oh ! c'est terrible ! Pauvre Tatïe ! Elle qui a déjà eu la vie si dure ! Et dire que maintenant, ce... C'est affreux ! Affreux !

— La police ne vous a pas demandé de vous rendre à Andover ?

— Ils m'ont dit qu'il faudrait que j'y aille pour l'enquête, lundi prochain. Mais je n'ai nulle part où loger, là-bas. Je n'oserai jamais coucher au-dessus de la boutique, maintenant. Et puis, j'ai mon service... Je ne veux pas causer trop de dérangement à ma patronne.

— Vous aimiez beaucoup votre tante, Mary ? demanda gentiment Poirot.

— Beaucoup, m'sieur. Elle a toujours été très bonne pour moi. C'est elle qui m'a recueillie, à Londres quand j'avais onze ans, à la mort de ma mère. J'ai commencé comme bonne à l'âge de seize ans, mais j'allais toujours passer mon jour de congé chez ma tante. Ah, on peut dire qu'elle en a eu, des ennuis, avec cet Allemand ! « Mon diable à quatre », comme elle l'appelait. Il ne lui fichait jamais la paix, où qu'elle soit. Saleté de vieux traîne-misère et de sac à vin !

Elle s'était emportée jusqu'à hausser le ton.

— Votre tante n'a jamais songé à se débarrasser de lui par des moyens légaux ?

— Ben vous comprenez, m'sieur, c'était quand même son mari, il n'y a pas à tortiller.

La jeune fille avait parlé avec simplicité, mais d'un ton sans réplique.

— Dites-moi, Mary, il la menaçait, n'est-ce pas ?

— Et pas qu'un peu ! Il lui disait des horreurs. Qu'il lui couperait le cou, et j'en passe. Et avec ça, il jurait et blasphémait, aussi bien en allemand qu'en anglais. Pourtant, Tatïe disait que c'était un bien joli garçon quand elle l'avait épousé. C'est affreux, m'sieur, de voir jusqu'où les gens peuvent en arriver.

— C'est bien vrai, ça ! Et donc, après avoir entendu toutes ces menaces, vous n'avez sans doute guère été surprise d'apprendre ce qui s'était passé ?

— Oh, mais si ! Vous comprenez, je n'avais jamais cru un seul instant qu'il pensait ce qu'il disait. Pour moi, c'étaient des menaces en l'air, rien de plus. Et puis ce n'est pas comme si Tatie avait eu peur de lui. Combien de fois je l'ai vu repartir avec un air de chien battu et la queue entre les jambes, quand elle lui criait dessus ! En fait, c'était *lui* qui avait peur d'*elle*, si vous voulez que je vous dise.

— Et pourtant, elle lui donnait de l'argent ?

— Ben c'était son mari, faut comprendre, m'sieur.

— Oui, vous m'avez déjà dit ça.

Il se tut un moment avant d'insinuer :

— Supposons. Après tout, supposons qu'il ne l'ait pas tuée...

— Qu'il ne l'ait pas tuée ? !

Elle le contempla, interdite.

— C'est bien ce que j'ai dit. Supposons que ce soit quelqu'un d'autre qui l'ait tuée... Avez-vous la moindre idée de qui pourrait être ce quelqu'un d'autre ?

Elle eut l'air encore plus stupéfait.

— Je n'en ai aucune idée, m'sieur. Ça ne paraît quand même pas très probable, non ?

— Votre tante avait-elle peur de quelqu'un ?

Mary secoua la tête.

— Tatie n'a jamais eu peur de personne. Elle n'avait pas la langue dans sa poche, et elle savait se défendre.

— Vous ne l'avez jamais entendue parler de quelqu'un qui lui en aurait voulu ?

— Jamais, m'sieur.

— Elle n'avait jamais reçu de lettres anonymes ?

— Quel genre de lettres vous avez dit, m'sieur ?

— Des lettres non signées – ou simplement signées A.B.C., par exemple.

Elle secoua la tête derechef, visiblement perplexe.

— Votre tante a-t-elle de la famille, à part vous ?

— Plus maintenant, m'sieur. Elle venait d'une famille de dix mais il n'y en avait que trois qui avaient atteint l'âge adulte. Mon oncle Tom a été tué à la guerre, mon oncle Harry est parti pour l'Amérique du Sud et on n'a plus jamais entendu parler de lui, et puis ma mère est morte, ce qui fait qu'elle n'avait plus que moi.

— Votre tante possédait des économies ?

— Un peu d'argent à la caisse d'épargne, m'sieur. Assez pour lui faire un enterrement convenable, c'est ce qu'elle disait toujours. Autrement, elle avait du mal à joindre les deux bouts, avec son diable

à quatre, et tout ça.

Poirot hocha la tête, pensif, et murmura – peut-être davantage pour lui-même que pour elle :

— Pour l’instant, on est dans le noir complet... Pas la moindre piste. Si les choses s’éclaircissent un peu...

Il se leva.

— Mary, si j’ai besoin de vous à un moment quelconque, je vous écrirai ici.

— Le problème, c’est que je donne mes huit jours, m’sieur. Je n’aime pas trop la région. Je restais ici parce que je me figurais que ça faisait plaisir à Tatïe de m’avoir dans les parages. Mais maintenant... (Les larmes lui montèrent aux yeux une fois encore.) Je n’ai plus aucune raison de rester. Je retourne à Londres. C’est quand même plus gai pour une jeune fille, là-bas.

— J’aimerais que vous me fassiez parvenir votre adresse, une fois que vous serez installée. Voici ma carte.

Il la lui tendit et elle la lut en fronçant les sourcils.

— Mais alors, vous... vous n’êtes pas de la police, m’sieur ?

— Je suis détective privé.

Elle le dévisagea un instant en silence, puis se lança :

— Est-ce qu’il y a du louche, m’sieur ?

— Oui. mon petit. Il y a du louche. Plus tard, vous serez peut-être en mesure de m’aider.

— Je ferai mon possible, m’sieur. Ce... ce n’est pas bien, ce qui est arrivé à Tatïe.

C’était une curieuse façon de dire les choses, mais fort émouvante au demeurant.

Quelques instants plus tard, nous reprenions la route d’Andover.

LA SCÈNE DU CRIME

La rue où s'était déroulé le drame donnait sur l'artère principale. Le débit de tabac de Mme Ascher se situait en son milieu, sur le trottoir de droite.

Comme nous tournions le coin, Poirot jeta un coup d'œil à sa montre et je compris pourquoi il avait différé sa visite aux lieux du crime. Il était exactement 5 heures et demie du soir. Mon ami avait voulu retrouver autant que possible l'atmosphère de la veille.

Mais si tel avait été son but, c'était raté. L'ambiance était en effet fort différente de ce qu'elle avait dû être alors. Quelques boutiques modestes s'intercalaient entre les maisons d'habitation de familles pauvres. À cette heure-là, il devait y avoir d'habitude pas mal d'allées et venues – membres des classes laborieuses rentrant du travail et bandes de gamins jouant sur le trottoir et la chaussée.

Pour l'heure, une foule compacte se pressait devant l'une des maisons, et il n'était pas difficile de deviner laquelle. Nous découvrîmes un attroupement de badauds observant avec fascination l'endroit où l'une de leurs semblables avait été frappée à mort.

En nous approchant, nous pûmes constater que c'était cela. Devant une échoppe d'aspect miteux, aux volets clos, un jeune policier à l'air exténué enjoignait flegmatiquement à la foule de « circuler ». Avec l'aide d'un collègue, il parvenait à écarter tant bien que mal la masse des badauds. De mauvaise grâce, quelques-uns retournaient vaquer à leurs occupations, presque aussitôt remplacés par d'autres qui, à leur tour, venaient dévorer des yeux l'endroit où le crime avait été commis.

Poirot s'arrêta à quelques mètres, d'où l'on pouvait lire l'inscription peinte au-dessus de la porte. Poirot la déchiffra à mi-voix.

— A. Ascher. Oui, ça ne peut être que là.

Il reprit sa marche.

— Venez, Hastings, entrons.

Je ne demandais pas mieux.

Nous nous frayâmes un chemin à travers la foule et abordâmes le jeune policier. Poirot lui présenta le laissez-passer que lui avait remis

l'inspecteur. Le policier fit un signe d'assentiment, ouvrit la porte et s'effaça. Nous pénétrâmes dans la boutique sous l'œil attentif des curieux.

Il faisait sombre à l'intérieur, avec ces volets fermés. Le policier trouva l'interrupteur et alluma. L'ampoule, de faible puissance, ne dispensait qu'une lumière avare.

Je regardai autour de moi.

L'endroit était plutôt sordide. Quelques magazines bon marché traînaient dans les coins avec les journaux de la veille, déjà recouverts de poussière. Derrière le comptoir, les paquets de tabac et de cigarettes remplissaient les rayonnages jusqu'au plafond. Il y avait aussi quelques bocalaux de bonbons à la menthe et de sucres d'orge. C'était un petit tabac-journaux de quartier, comme il en existe des milliers.

Avec son accent traînant du Hampshire, le policier de garde nous fournit les détails de la « mise en scène ».

— Tassée sur elle-même derrière le comptoir, c'est là qu'elle était. Le docteur dit qu'elle n'a pas pu voir le coup arriver. Elle devait être en train d'attraper quelque chose sur les étagères.

— Elle n'avait rien à la main ?

— Non, monsieur, mais il y avait un paquet de Player's juste à côté d'elle, par terre.

Poirot écoutait en silence. Ses yeux fouillaient le moindre recoin, enregistrant chaque détail.

— Et l'indicateur, où était-il ?

— Ici, monsieur, dit le policier en désignant l'emplacement sur le comptoir. Il était ouvert à la page d'Andover et posé à l'envers. Comme si l'assassin avait voulu regarder les horaires des trains pour Londres. Dans ce cas, ce n'était peut-être pas quelqu'un d'Andover. Mais bien sûr, l'indicateur pouvait appartenir à n'importe qui, à une personne n'ayant rien à voir avec le crime mais qui l'aurait oublié là.

— Des empreintes digitales ? demandai-je.

L'homme secoua la tête.

— Toute la boutique a été passée au peigne fin, monsieur. Pas d'empreintes.

— Même pas sur le comptoir ? insista Poirot.

— Là, il n'y en avait que trop, monsieur ! Toutes superposées et illisibles.

— Y avait-il celles d'Ascher ?

— Trop tôt pour le dire, monsieur.

Poirot hocha la tête et demanda si la victime habitait au-dessus.

— Oui, monsieur. Prenez la porte, au fond. Excusez-moi si je ne vous accompagne pas, mais je dois rester en faction ici.

Poirot franchit la porte en question et je le suivis. L'arrière-boutique

consistait en une pièce microscopique qui faisait également office de cuisine. Tout y était propre et en ordre, mais l'ensemble, assez lugubre, était chichement meublé. Quelques photographies ornaient le manteau de la cheminée. Je m'approchai pour les regarder, Poirot me rejoignit.

Il y avait trois clichés. Le premier était un portrait bon marché de la jeune fille que nous avons vue dans l'après-midi, Mary Drower. Visiblement endimanchée, elle souriait de ce sourire figé qui dénature souvent l'expression lorsque l'on pose et explique pourquoi les instantanés sont préférables.

Le deuxième, plus élaboré et plus cher, représentait le visage artistiquement flou d'une femme âgée aux cheveux blancs, un renard autour du cou.

Ce devait être Mlle Rose, la femme qui avait laissé à Mme Ascher le petit legs grâce auquel celle-ci avait pu ouvrir sa boutique.

La troisième photographie était très ancienne et toute jaunie. Elle montrait un jeune couple bras dessus, bras dessous, vêtu à l'ancienne mode. L'homme avait une fleur à la boutonnière, et leur pose évoquait quelque cérémonie d'autrefois.

— Sans doute une photo de mariage, remarqua Poirot. Regardez, Hastings, ne vous disais-je pas qu'elle avait dû être belle femme ?

Il avait raison. Malgré la coiffure démodée et l'accoutrement d'un autre âge, on ne pouvait nier la beauté de la jeune femme, ses traits fins et son gracieux maintien. J'examinai attentivement le second personnage. Il était presque impossible de reconnaître le peu reluisant Ascher dans ce joli garçon à l'allure martiale.

Je revis le regard torve du vieil ivrogne, le visage de la morte, usé par le travail, et je frémis en songeant à la cruauté du temps...

Du séjour, un escalier menait aux deux chambres de l'étage. L'une était vide, l'autre avait été, à l'évidence, la chambre à coucher de la victime. Après l'avoir fouillée, la police l'avait laissée en l'état. Deux couvertures usées sur le lit, un peu de lingerie soigneusement ravaudée dans un tiroir, des recettes de cuisine dans un autre, un livre de poche intitulé *Verte Oasis*, une paire de bas neufs dont l'aspect satiné me parut pathétique, deux figurines de porcelaine – un berger allemand en fort mauvais état et un chien bleu à pois jaunes –, un imperméable noir et un gilet de laine, suspendus à des patères – à cela se réduisaient les possessions terrestres de feu Alice Ascher.

Si elle avait possédé des papiers personnels, la police avait dû les emporter.

— Pauvre femme, murmura Poirot. Venez, Hastings, il n'y a rien pour nous ici.

Quand nous nous retrouvâmes dans la rue, il hésita un instant avant de se décider à traverser. Presque en face de la boutique de Mme

Ascher se trouvait un marchand de fruits et légumes – du genre de ceux qui exposent plus de marchandises sur le trottoir qu'à l'intérieur.

Poirot me donna quelques instructions à voix basse, puis il entra dans la boutique. Au bout de quelques minutes, j'en fis autant. Il était en train de choisir une laitue ; j'achetai pour ma part une livre de fraises.

Poirot parlait avec animation à la grosse dame occupée à le servir.

— C'est juste en face de chez vous qu'il y a eu ce crime, n'est-ce pas ? Quelle histoire ! Ça a dû vous causer un choc !

La grosse dame en avait par-dessus la tête du meurtre. On n'avait parlé que de ça toute la journée.

— Ils feraient mieux de rentrer chez eux, au lieu de rester plantés là, fit-elle remarquer. Qu'est-ce qu'il y a à voir, je vous demande un peu ?

— Hier soir, ça devait être autre chose, observa Poirot. Peut-être même avez-vous vu le meurtrier entrer dans la boutique – un grand blond, avec une barbe, c'est bien ça ? Un Russe, à ce qu'on m'a dit.

— Comment ça ? dit la dame en lui jetant un regard aigu. Un Russe, vous dites ?

— La police l'a déjà arrêté, paraît-il.

— Non mais voyez-vous ça ? s'émut la femme, soudain volubile. Un étranger !

— Mais oui. Je me disais que vous l'aviez peut-être remarqué, hier soir ?

— Mon pauv' monsieur, c'est qu'à cette heure-là, je n'ai pas le temps de remarquer grand-chose. C'est l'heure d'affluence, et il y a toujours du monde dans la rue, des gens qui rentrent chez eux. Un grand blond avec une barbe... Non, franchement, je n'ai pas vu un type comme ça traîner dans le coin.

Je me mêlai à la conversation.

— Veuillez m'excuser, monsieur, dis-je à Poirot, mais je crois qu'on vous a mal renseigné. Moi, on m'a affirmé que l'assassin était un petit brun.

Une passionnante discussion s'ensuivit, à laquelle prirent part la grosse dame, son échalas de mari et leur petit commis dont la voix muait. On n'avait pas décompté moins de quatre petits bruns, et le commis avait même remarqué un grand blond.

« Seulement, lui, de la barbe, il en avait pas », ajouta-t-il à regret.

Nous finîmes par sortir avec nos achats, laissant nos mensonges faire leur chemin.

— Allez-vous me dire à quoi rime cette comédie, Poirot ? demandai-je sur un ton de léger reproche.

— Parbleu ! je tenais à estimer les chances qu'avait un étranger de se faire remarquer en entrant dans la boutique d'en face.

— Et vous ne pouviez pas le demander tout simplement, au lieu de vous embarquer dans ce tissu de mensonges ?

— Non, mon ami. Si je l'avais demandé « tout simplement », comme vous dites, je n'aurais reçu aucune réponse. Vous avez beau être anglais vous-même, vous ne savez même pas comment réagit l'Anglais moyen devant une question directe. Il devient aussitôt soupçonneux et ne répond qu'avec réticence. Si j'avais demandé des renseignements à ces gens, ils se seraient fermés comme des huîtres. Mais en affirmant une chose – de préférence fantaisiste et mensongère – et son contraire, vous avez vu comme les langues se sont déliées ? Nous avons appris aussi que le crime s'est produit « à l'heure d'affluence » – c'est-à-dire quand tout le monde vaque à ses affaires et que la rue est pleine de monde. Notre assassin a bien choisi son moment, Hastings.

Après une pause, il reprit, sur un ton de commisération :

— N'avez-vous donc vraiment pas une once de bon sens, mon cher ? Je vous dis : « Faites un achat quelconque » – et vous vous précipitez sur les fraises ! Elles commencent déjà à suinter à travers le sachet et ne vont pas tarder à gâcher votre beau costume.

Consterné, je constatai que Poirot disait vrai.

Je me débarrassai prestement de mes fraises en les offrant à un garnement stupéfait et plutôt soupçonneux. Poirot y ajouta sa laitue, ce qui eut pour effet de porter l'ahurissement du gamin à son comble.

Sur le chemin du retour, mon ami continua à me sermonner :

— Dans les épiceries médiocres, jamais de fraises ! Si elle n'est pas de première fraîcheur, la fraise se met inmanquablement à suinter, voire à dégouliner. Une banane, des pommes, voire même un chou... mais des fraises !

— C'est la première chose qui m'est passée par la tête, dis-je en manière d'excuse.

— Voilà qui ne fait pas honneur à votre imagination, rétorqua Poirot d'un ton sévère.

Là-dessus, il s'arrêta au beau milieu du trottoir.

La boutique située à droite de celle de Mme Ascher était inoccupée et s'ornait d'un panneau « À louer ». À gauche se trouvait une maison aux rideaux passablement crasseux.

C'est vers cette maison que Poirot dirigea ses pas. Ayant constaté l'absence de sonnette, il s'en donna à cœur joie avec le heurtoir.

Au bout d'un certain temps, la porte fut ouverte par une gamine sale comme un peigne et dont le nez réclamait d'urgence un mouchoir.

— Bonsoir, dit Poirot. Ta maman est là ?

— Hein ? fit l'enfant.

Elle nous détaillait d'un air hostile, le regard franchement

souçonneux.

— Ta mère, répéta Poirot.

Il fallut quelques secondes à la fillette pour digérer la question, à la suite de quoi elle se retourna et brailla dans l'escalier : « M'man, on t'réclame ! » Puis elle opéra une retraite précipitée dans la pénombre glauque de l'intérieur miteux.

Une femme au visage anguleux se pencha par-dessus la rampe, puis entreprit de descendre.

— Pas la peine de perdre votre temps..., commença-t-elle – mais Poirot ne la laissa pas finir.

Ôtant son chapeau, il plongea dans une magnifique courbette.

— Bonsoir, très chère madame. Je suis journaliste à l'*Evening Flicker*. Je voudrais vous convaincre d'accepter une rémunération de cinq livres pour un article sur feu votre voisine, Mme Ascher.

La colère de la mégère s'évanouit comme par enchantement, et elle descendit l'escalier en lissant ses cheveux et en défroissant sa jupe.

— Entrez donc, je vous en prie – là, sur votre gauche. Asseyez-vous, m'sieur.

La pièce était encombrée par un ensemble de style Haute-époque, mais nous parvînmes à nous faufiler jusqu'à un canapé rembourré de noyaux de pêche.

— Faut m'excuser si je vous ai reçus comme dans un jeu de quilles, disait la femme, mais vous ne pouvez pas vous figurer tout ce qui peut défiler ici à longueur de journée : des types qui ont toujours tout et le reste à vous vendre, et quand c'est pas des aspirateurs, c'est des bas, ou des sachets de lavande, bref des attrape-couillons en veux-tu en voilà, sauf vot' respect. Et avec ça, toujours bien mis et la parole facile. Et jusqu'à votre nom qu'ils savent, comme par hasard ! Et que je te donne du Mme Fowler par ci, et du Mme Fowler par là, faut voir ça !

S'emparant habilement du nom, Poirot enchaîna :

— Justement, madame Fowler, j'espère que vous voudrez bien accepter ce que je vous demande.

— J'en sais trop rien, fit Mme Fowler en louchant sur le billet que Poirot lui agitait sous le nez. Je la connaissais, Mme Ascher, pour sûr, mais de là à me lancer dans les écritures...

Poirot se hâta de la rassurer. On n'allait pas lui demander d'écrire quoi que ce soit elle-même. Qu'elle se borne à lui raconter les faits, et il se chargerait de rédiger l'entretien.

Ainsi encouragée, Mme Fowler se plongea avec délectation dans les souvenirs, les hypothèses et les ragots.

Elle ne fréquentait pas grand-monde, Mme Ascher. Et on ne pouvait pas dire qu'elle était très causante, mais il fallait voir, aussi, la pauvre femme avait bien du souci, tout le monde le savait. Et il y avait au

moins une chose de sûre, c'est que Franz Ascher aurait dû être sous les verrous depuis belle lurette. C'est pas que Mme Ascher avait peur de lui ! C'était une vraie furie quand elle s'y mettait. Tout à fait de taille à se défendre. Seulement voilà, tant va la cruche à l'eau... Mme Fowler elle-même le lui avait répété plus d'une fois : « Un de ces quatre, madame Ascher, cet homme-là finira par vous faire la peau, c'est moi qui vous le dis. » Et il avait fini par la lui faire, la peau, pas vrai ? Et elle, Mme Fowler, qui habitait la porte à côté, elle n'avait rien entendu ! Rien du tout !

Poirot profita d'une pause pour glisser une question.

Mme Ascher avait-elle jamais reçu de lettres bizarres, des lettres sans signature, ou signées seulement A.B.C. ?

Mme Fowler répondit à regret par la négative.

— Je vois ce que vous voulez dire, des lettres anonymes, pas vrai ? des trucs qu'on rougirait de répéter à haute voix. Ça, je sais pas si Franz Ascher en a écrit des comme ça. S'il l'a fait, Mme Ascher ne me les a jamais montrées... Vous dites ? Un indicateur de trains, un A.B.C. ? Non, je n'en ai jamais vu chez elle, et je suis sûre que si on lui en avait envoyé un, à Mme Ascher, j'en aurais entendu causer. Mais ce que je peux vous dire, c'est que ça m'a fait un sacré choc quand j'ai appris ce bazar. C'est ma gamine, Edie, qui est venue me raconter ça. « M'man, qu'elle m'a fait, il y a des agents de police en pagaille, à côté. » Ah ! on peut dire que ça m'a fichu un coup. « En tout cas », que j'ai dit à tout le monde quand j'ai entendu ça, « ça prouve bien qu'elle aurait jamais dû vivre seule dans la maison. Cette nièce qu'elle a, elle aurait dû rester là à s'occuper d'elle. Un homme qui a un verre dans le nez, c'est pire qu'un loup-garou », que j'ai dit aussi. « Et si vous voulez mon avis », que j'ai encore ajouté, « son vieux démon de mari, c'était ni plus ni moins qu'une bête sauvage. Je le lui avais répété, pourtant, et maintenant, ça y est ! Il finira par vous faire votre affaire », que je lui disais, et ça n'a pas loupé. Vous pouvez jamais savoir de quoi que c'est capable, un homme qui a un verre dans le nez, la preuve, c'est qu'elle y est passée.

Elle conclut sur un profond soupir.

— Personne n'a vu Ascher entrer dans la boutique, semble-t-il ? fit Poirot.

Mme Fowler renifla avec mépris.

— Il n'allait quand même pas s'amuser à se faire repérer.

Elle ne daigna néanmoins pas expliquer comment Ascher s'y était pris pour entrer dans la boutique sans être vu.

Il n'y avait pas d'entrée par-derrière, confirma-t-elle, et tout le monde, dans le coin, connaissait Ascher de vue.

— Mais il n'avait pas envie de se balancer au bout d'une corde, et il a bien fait gaffe à pas se faire voir.

Poirot poursuivit encore un moment la conversation à bâtons rompus, mais quand il parut certain que Mme Fowler avait dit – et abondamment répété – tout ce qu'elle savait, il mit fin à l'entretien, non sans lui avoir donné les cinq livres promises.

— Voilà un billet qui aurait pu être mieux employé, hasardai-je, une fois dans la rue.

— Jusqu'ici, c'est vrai.

— Vous pensez qu'elle en sait plus long qu'elle n'a bien voulu le dire ?

— Mon bon ami, nous nous trouvons dans une situation particulière où nous ne savons pas quelles questions poser. Nous sommes comme des gosses qui jouent à cache-cache dans le noir. Nous étendons les mains et tâtonnons. Mme Fowler nous a dit tout ce qu'elle croyait savoir – et elle a rajouté quelques suppositions, histoire de faire bonne mesure ! Plus tard, cependant, son témoignage pourra nous être utile. C'est pour l'avenir que j'ai investi ces cinq livres.

Je ne suivais pas très bien son raisonnement mais, à cet instant précis, nous tombâmes sur l'inspecteur Glen.

M. PARTRIDGE ET M. RIDDELL

L'inspecteur Glen affichait une mine sombre. Je crus comprendre qu'il avait passé l'après-midi à tenter d'établir la liste des gens qui étaient entrés dans le bureau de tabac.

— Et personne n'a vu personne ? s'enquit Poirot.

— Oh, que si ! Trois grands types à la mine furtive, quatre nabots à la moustache noire, deux barbus, trois obèses – tous des inconnus – et, à en croire les témoignages, plus patibulaires les uns que les autres ! Je m'étonne que personne n'ait repéré une bande de malfrats masqués brandissant des revolvers, pendant qu'on y était !

Poirot eut un sourire de sympathie.

— Et quelqu'un a-t-il vu entrer Ascher ?

— Personne, ce qui est un point de plus en sa faveur. Je disais justement au patron que ça m'avait tout l'air d'un boulot pour Scotland Yard. Je n'ai pas l'impression que ce soit quelqu'un d'ici qui a fait le coup.

— Je suis de votre avis, dit Poirot d'un ton grave.

— C'est une sale affaire, monsieur Poirot, ajouta l'inspecteur. Je n'aime pas ça, mais alors pas du tout.

Nous eûmes encore deux entretiens avant de regagner Londres – le premier avec M. James Partridge. M. Partridge était la dernière personne à avoir vu Mme Ascher vivante. Il était entré faire un achat à 5 heures et demie...

Employé de banque, M. Partridge était un petit homme chétif portant pince-nez. Sec et étriqué, il faisait preuve d'une extrême précision dans ses moindres déclarations. Il habitait une modeste maison aussi impeccable que son propriétaire.

— M.... hum !... Poirot... fit-il en lançant un coup d'œil à la carte de mon ami. De la part de l'inspecteur Glen ? Que puis-je faire pour vous, monsieur ?

— Si j'ai bien compris, monsieur, vous êtes la dernière personne qui ait vu Mme Ascher vivante.

M. Partridge joignit le bout de ses doigts et considéra Poirot du même regard que celui qu'il aurait eu pour examiner un chèque

suspect.

— Voilà un point qui reste à débattre, monsieur Poirot. Bien des gens ont pu entrer chez Mme Ascher après mon passage.

— S'ils l'ont fait, ils ne sont pas venus nous le dire.

M. Partridge toussota.

— Certains individus n'ont aucun sens civique, affirma-t-il en nous considérant attentivement à travers ses lorgnons.

— C'est on ne peut plus vrai, murmura Poirot. Donc, si je comprends bien, vous êtes allé trouver la police de votre propre chef ?

— C'est cela en effet. Dès que j'ai entendu parler de ce malheureux événement, j'ai estimé que mon témoignage pouvait être d'une certaine utilité et j'ai agi en conséquence.

— Votre démarche vous honore, dit Poirot avec solennité. Auriez-vous l'obligeance de me répéter votre récit ?

— Mais certainement. Je rentrais à la maison, et à 5 h 30 précises...

— Pardonnez-moi, mais comment pouviez-vous savoir l'heure avec exactitude ?

M. Partridge parut un peu agacé par cette interruption.

— La cloche de l'église sonnait. J'ai regardé ma montre et constaté qu'elle retardait d'une minute. C'était juste avant d'entrer dans la boutique de Mme Ascher.

— Aviez-vous l'habitude d'y faire des achats ?

— Oui, assez souvent. C'était sur mon chemin. Une ou deux fois par semaine, je m'arrêtais chez elle pour lui acheter un peu de tabac – du John Cotton doux.

— Connaissiez-vous Mme Ascher ? Saviez-vous quelque chose de sa vie ou de son passé ?

— Strictement rien. À part une remarque de temps en temps sur la pluie et le beau temps, je n'ai jamais discuté avec elle.

— Saviez-vous que son mari était un ivrogne qui la menaçait souvent ?

— Non, je ne savais rigoureusement rien sur son compte.

— Mais vous la connaissiez de vue. Quelque chose dans son aspect vous a-t-il paru inhabituel, hier soir ? Avait-elle l'air émue ou troublée en quoi que ce soit ?

M. Partridge réfléchit un instant.

— Pour autant que j'aie pu le remarquer, elle était comme d'habitude, dit-il.

Poirot se leva.

— Merci, monsieur Partridge, d'avoir répondu à toutes ces questions. Auriez-vous, par hasard, un indicateur A.B.C. ? Je voudrais consulter l'horaire des trains pour Londres.

— Sur l'étagère, juste derrière vous, répondit M. Partridge.

L'étagère en question supportait un A.B.C., un Bradshaw, l'annuaire

de la Bourse, le Who's Who, l'annuaire de Londres et celui de la région.

Poirot prit l'A.B.C., fit semblant de consulter les horaires, et nous sortîmes, non sans avoir remercié M. Partridge.

Le second entretien eut lieu avec M. Albert Riddell et revêtit un caractère pour le moins différent. M. Albert Riddell était poseur de rails de son métier. Notre conversation se déroula avec, en toile de fond, le bruit de vaisselle provenant de l'activité quelque peu nerveuse de l'épouse de M. Riddell, les grognements du chien de M. Riddell, et l'hostilité non déguisée de M. Riddell lui-même.

C'était un géant maladroit, doté d'une large face et de petits yeux soupçonneux. Il était attablé devant un pâté de viande arrosé d'un thé corsé, et nous examina avec malveillance par-dessus sa tasse.

— J'ai pas déjà dit tout ce que j'avais à dire, peut-être ? gronda-t-il. Qu'est-ce que j'ai à voir avec ça, de toute façon ? J'ai déjà tout raconté à ces flics à la noix, et maintenant faut encore que j'me remette à dégoïser pour deux étrangers à la noix.

Poirot me lança un coup d'œil amusé avant de prendre la parole :

— Je compatis, mais que voulez-vous ? Il s'agit d'un meurtre, n'est-ce pas ? On n'est jamais trop prudent.

— Tu ferais mieux de dire à ce monsieur ce qu'il veut, Bert, intervint sa femme, inquiète.

— Tu vas le fermer, ton fichu clapet ? rugit le géant.

— Vous n'êtes pas allé trouver la police de votre propre chef, glissa Poirot d'un ton suave.

— Pourquoi que je l'aurais fait ? C'était pas mes oignons.

— C'est un point de vue, bien sûr, dit Poirot d'un air faussement désinvolte. Il y a eu un meurtre, la police veut savoir qui est entré dans la boutique... Moi-même, je trouve qu'il aurait paru plus... plus naturel, disons le mot, que vous vous présentiez aussitôt.

— J'avais mon boulot. Je dis pas que j'y serais pas allé à mon heure...

— Mais en attendant, on a donné votre nom aux policiers parce qu'on vous a vu entrer dans la boutique, et ce sont eux qui sont venus vous trouver. Étaient-ils satisfaits de votre récit ?

— Et pourquoi qu'y z'auraient pas été satisfaits ? demanda Bert d'un ton agressif.

Poirot se contenta de hausser les épaules.

— Vous cherchez quoi, au juste, m'sieur le fouineur ? Personne a rien contre moi. Tout le monde sait qui c'est qui a estourbi la vieille – son salopard de mari !

— Justement, il n'était pas dans la rue ce soir-là. Mais vous, vous y étiez.

— Vous essayez de me coller ça sur le dos, hein ? Eh bien, vous y

arriverez pas. Pourquoi que j'aurais été faire un truc pareil ? Vous croyez que j'voulais lui voler une pincée de sa saloperie de tabac ? Vous pensez que j'suis un foutu « maniaque homicide », comme ils disent ? Vous croyez que...

Il s'était levé, menaçant. Sa femme intervint d'un ton bêlant.

— Bert, Bert, ne dis pas des choses comme ça. Bert, ils vont se figurer que...

— Calmez-vous, cher monsieur, dit Poirot. Je vous demande seulement de me raconter votre visite au bureau de tabac. Votre refus me semble... comment dire... un peu bizarre.

— Qui a dit que je refusais quoi que ce soit ? fit Riddell en retombant sur sa chaise. Je m'en fous pas mal.

— Il était 6 heures du soir quand vous êtes entré dans la boutique ?

— Ouais. 6 heures passées d'une ou deux minutes, en fait. Je voulais un paquet de Gold Flake. J'ai poussé la porte...

— Elle était close ?

— Ouais. J'ai pensé que la boutique était peut-être fermée, mais pas du tout. Je suis entré et j'ai vu personne. J'ai tapé sur le comptoir et j'ai attendu un moment. Personne a répondu, alors je suis ressorti. C'est tout. Vous pouvez prendre ça et mettre votre mouchoir par-dessus.

— Vous n'avez pas vu le corps, derrière le comptoir ?

— Non, et vous l'auriez pas vu non plus, sauf si vous l'aviez cherché.

— Est-ce qu'il y avait un indicateur des chemins de fer sur le comptoir ?

— Oui, il était ouvert et posé à l'envers. Je me suis dit que la vieille avait dû partir brusquement par le train, et qu'elle avait oublié de fermer boutique.

— Peut-être avez-vous pris ou déplacé l'indicateur ?

— J'ai pas touché à ce machin. J'ai fait comme j'ai dit, point final.

— Et vous n'avez vu personne sortir de la boutique avant d'y entrer vous-même ?

— J'ai rien vu du tout. Ce que j'aimerais savoir, c'est pourquoi on s'en prend à moi...

Poirot se leva.

— Personne ne s'en prend à vous – pour l'instant. Bien le bonsoir, cher monsieur.

Il laissa l'homme bouche bée et je le suivis.

— En nous dépêchant, mon cher, nous devrions pouvoir attraper le train de 19 h 02. Allons-y ! ne perdons pas de temps.

LA DEUXIÈME LETTRE

— Eh bien ? demandai-je avec anxiété.

Nous étions les seuls occupants d'un compartiment de première classe. L'express venait de quitter Andover.

— Le crime, commença Poirot, a été commis par un homme aux cheveux roux, de taille moyenne, qui louche de l'œil gauche, claudique de la jambe droite et a un grain de beauté juste sous l'omoplate.

— Poirot ! m'écriai-je.

Sur le moment, je marchai à fond. Puis la lueur moqueuse qui brillait dans l'œil de mon ami me détrompa.

— Poirot ! répétais-je, sur un ton de reproche, cette fois.

— Que voulez-vous, mon cher ? Vous fixez sur moi un regard de chien fidèle et attendez que je vous fasse une déclaration à la Sherlock Holmes ! La vérité, c'est que *je ne sais pas à quoi ressemble le meurtrier, ni où il habite, ni comment lui mettre la main dessus.*

— Si seulement il avait laissé un indice, murmurai-je.

— Ah, oui ! un indice ! C'est toujours l'indice qui vous attire. Quel dommage qu'il n'ait pas fumé une cigarette, fait tomber la cendre, puis marché dessus pour imprimer le dessin bizarre de sa semelle. Eh non, il n'a pas eu cette obligeance ! Par bonheur, cher ami, vous avez l'indicateur des chemins de fer. L'A.B.C., en voilà un indice à vous mettre sous la dent !

— Vous pensez qu'il l'a laissé par erreur ?

— Bien sûr que non ! Il l'a laissé exprès. C'est bien ce qu'indiquent les empreintes.

— Mais il n'y en avait pas !

— C'est précisément ce que je veux dire. Quelle température faisait-il hier soir ? C'était une chaude soirée de juin. Vous voyez un homme se promener avec des gants par une telle soirée ? Tout le monde l'aurait remarqué. Si donc il n'y a pas d'empreintes sur l'A.B.C., c'est qu'on a dû l'essuyer soigneusement. Un innocent y aurait laissé des empreintes, mais pas un coupable. C'est à dessein que notre meurtrier a abandonné cet A.B.C. sur place, et il n'en constitue pas moins un

indice. Il a été acheté par quelqu'un – il a été apporté par quelqu'un – c'est une piste à creuser.

— Vous pensez qu'on peut en tirer quelque chose ?

— Franchement, Hastings, je ne suis guère optimiste. Cet homme, ce monsieur X, est visiblement très fier de ses talents. Il n'est pas du genre à semer des cailloux blancs devant nos pas.

— De sorte que cet A.B.C. ne nous est d'aucun secours.

— Pas dans le sens où vous l'entendez.

— Mais il peut nous aider quand même ?

— Je répondrai oui, énonça-t-il après réflexion. Un inconnu nous défie. Il se tapit dans l'ombre et veut y rester. Mais sa nature est ainsi faite qu'il ne peut s'empêcher de se mettre en avant. En un sens, nous ne savons rien de lui, mais d'un autre côté, nous avons déjà appris pas mal de choses. Son personnage se précise peu à peu, c'est un homme qui écrit d'une écriture nette et sans fautes, achète du papier de bonne qualité, éprouve un besoin impérieux d'exprimer sa personnalité. Je le vois enfant, peut-être ignoré et négligé, je le vois grandir, souffrant d'un grave complexe d'infériorité qui se mue bientôt en un cruel sentiment d'injustice... Je vois ce besoin pressant de s'affirmer, d'attirer l'attention sur lui. Je le vois se renforcer même, tandis que les événements et les circonstances de la vie l'anéantissent, accumulent peut-être de nouvelles humiliations sur sa tête... Mais déjà, la mèche est allumée, l'étincelle va mettre le feu aux poudres...

— Ce ne sont que des conjectures, objectai-je. Vous ne pouvez en tirer aucune conclusion pratique.

— Vous préférez l'allumette à moitié consumée, la cendre de cigarette et les traces de pas ! Comme d'habitude. Mais nous pouvons du moins nous poser quelques questions concrètes. Pourquoi un A.B.C. ? Pourquoi Mme Ascher ? Pourquoi Andover ?

— Le passé de la victime est transparent, hasardai-je. Nos entretiens avec ces deux types ont été décevants. Ils ne nous ont rien appris que nous ne savions déjà.

— À dire vrai, je n'en attendais pas grand-chose. Mais nous ne pouvions pas négliger deux éventuels candidats au meurtre.

— Vous ne croyez tout de même pas...

— Il n'est pas totalement exclu que le meurtrier habite à Andover ou dans les environs. Voici une réponse possible à notre question : « Pourquoi Andover ? » Eh bien, nous avons là deux hommes qui se trouvaient dans la boutique au moment critique. L'un comme l'autre *pourrait* être le meurtrier. Et jusqu'à nouvel ordre, rien ne prouve que l'un des deux ne l'est pas.

— Cette brute de Riddell, peut-être...

— Oh ! À mon avis Riddell est hors de cause. Il s'est montré inquiet, agressif, visiblement mal à l'aise...

- N'est-ce pas justement la preuve... ?
- Il est d'un tempérament complètement différent de celui de l'homme qui a écrit la lettre signée A.B.C. Vanité et confiance en soi, telles sont les caractéristiques que nous devons rechercher.
- Un fanfaron ?
- Peut-être. Sous couvert d'une apparence inquiète et effacée, certaines personnes dissimulent une nature vaniteuse et suffisante.
- Vous ne pensez tout de même pas que le petit M. Partridge... ?
- Il correspond davantage au type. On ne peut rien dire de plus. Il se comporte comme le ferait l'auteur de la lettre : il va droit à la police, se met au premier plan, jouit de cette position.
- Vous croyez vraiment que... ?
- Non, Hastings. À mon avis le meurtrier n'est pas un habitant d'Andover, mais nous ne devons négliger aucune piste. Et, bien que j'en parle toujours au masculin, il ne faut pas exclure la possibilité qu'il s'agisse d'une femme.
- Ça m'étonnerait !
- Le mode d'agression est plutôt celui d'un homme, je vous l'accorde. Mais ce sont les femmes, le plus souvent, qui écrivent des lettres anonymes. Ne le perdons pas de vue.
- Que faisons-nous maintenant ? demandai-je après un bref silence.
- Cher Hastings ! toujours débordant d'énergie, dit Poirot avec un sourire.
- C'est vrai, mais que faisons-nous ?
- Rien.
- Rien ? répétai-je sur un ton où perçait nettement la déception.
- Suis-je un magicien ? Un sorcier ? Que voulez-vous que je fasse ?
- À y bien réfléchir, il n'était pas facile de répondre. Mais j'étais sûr qu'il ne fallait pas attendre d'avoir pris racine pour se décider à agir.
- Il y a l'A.B.C., fis-je remarquer – et le papier à lettres, et l'enveloppe.
- On s'en occupe déjà, rétorqua Poirot. La police dispose de tous les moyens pour ce genre d'enquête. S'il y a quelque chose à trouver dans cette direction, soyez certain qu'elle le trouvera.
- Et je fus bien obligé de m'en contenter.

Dans les jours qui suivirent, Poirot se montra curieusement peu enclin à discuter de l'affaire. Quand je tentais de remettre le sujet sur le tapis, il le balayait d'un geste impatient.

Je craignais, au fond de moi, de deviner ses raisons. Concernant le meurtre de Mme Ascher, Poirot avait essuyé un revers. A.B.C. l'avait défié, et A.B.C. avait gagné. Grisé par une longue série de succès, mon ami souffrait de cet échec au point de ne même plus supporter une

allusion à ce sujet. Peut-être était-ce un signe de faiblesse chez ce grand homme, mais le succès peut tourner la tête au plus sensé d'entre nous. En outre, pour ce qui est de Poirot, la tête devait lui tourner depuis déjà pas mal d'années. Il ne fallait pas s'étonner de voir se manifester les effets de ce vertige, à la longue.

Puisque je l'avais compris, je me devais de respecter cette défaillance chez mon ami, et je ne fis plus allusion à l'affaire. Je lus dans les journaux le compte rendu de l'enquête. Très bref, il ne faisait pas mention de la lettre d'A.B.C., et concluait à un « meurtre commis par un ou plusieurs inconnus ». Le crime ne retint pas longtemps l'attention de la presse. Il n'offrait rien de spectaculaire, propre à attirer les foules. L'assassinat d'une vieille femme dans une petite rue fut bientôt relégué à l'arrière-plan par d'autres sujets à sensation.

Pour tout dire, l'affaire m'était sortie de la tête – en partie, je crois, parce qu'il me déplaisait de voir mon ami associé à une quelconque forme d'échec – quand, le 25 juillet, un événement vint me la remettre en mémoire.

Je n'avais pas vu Poirot depuis quelques jours car j'étais allé passer le week-end dans le Yorkshire. Je rentrai le lundi après-midi et la lettre arriva par le courrier de 6 heures. Je le revois encore retenant son souffle tandis qu'il décachetait l'enveloppe.

— Il est arrivé, dit-il.

Je le regardai sans comprendre.

— Quoi donc ?

— Le deuxième chapitre de l'affaire A.B.C.

Je continuai à le dévisager d'un air hébété. Cette histoire m'était décidément sortie de l'esprit.

— Lisez, reprit Poirot en me tendant la lettre.

Comme la première, elle était tracée en caractères d'imprimerie, sur du papier de bonne qualité.

Cher Monsieur Poirot,

Eh bien, qu'en dites-vous ? Il me semble que j'ai gagné la première manche. L'affaire d'Andover a marché comme sur des roulettes, non ?

Mais les réjouissances ne font que commencer. Permettez-moi d'attirer votre attention sur Bexhill-sur-Mer, le 25 de ce mois.

C'est fou ce que l'on s'amuse ! Bien à vous,

A.B.C.

— Bon Dieu ! m'écriai-je. Ce monstre va donc tenter de commettre un autre meurtre ?

— Bien sûr, Hastings. À quoi vous attendiez-vous ? Pensiez-vous que nous avions affaire à un cas isolé avec le crime d'Andover ? Vous ne vous souvenez pas de m'avoir entendu dire : « Ce n'est là qu'un

début » ?

— Mais c'est horrible !

— Oui, c'est horrible.

— Nous avons affaire à un fou.

— Exact.

Son calme m'impressionnait davantage que n'importe quelle déclaration grandiloquente. Je lui rendis la lettre en frissonnant.

Le lendemain matin nous trouva en pleine conférence au sommet. Celle-ci réunissait le chef de la police du Sussex, le directeur adjoint de la police judiciaire, l'inspecteur Glen d'Andover, le superintendant Carter de la police du Sussex, l'inspecteur principal Japp flanqué d'un jeune inspecteur du nom de Crome, et enfin le Dr Thompson, le fameux psychiatre. Cette fois, le cachet de la poste indiquait que la lettre provenait de Hampstead, mais, de l'avis de Poirot, ce détail n'avait guère d'importance.

Nous allâmes au fond des choses. Le Dr Thompson était un homme d'un certain âge aux manières affables, et malgré son savoir, il s'exprimait simplement et évitait les termes trop techniques.

— Il ne fait aucun doute que les deux lettres sont de la même écriture, commenta le directeur adjoint de la police judiciaire. Elles ont été écrites par la même personne.

— Et nous pouvons supposer à bon droit que cette personne est responsable du meurtre d'Andover.

— En effet. Et nous voilà prévenus sans ambiguïté qu'un crime va être commis le 25 – c'est-à-dire après-demain – à Bexhill. Quelles mesures peut-on prendre ?

Le chef de la police du Sussex regarda le superintendant.

— Eh bien, Carter, qu'en dites-vous ?

Ce dernier secoua la tête d'un air grave.

— C'est difficile, monsieur. Nous n'avons pas le moindre indice sur l'identité de la future victime. Franchement, je ne vois pas quelles mesures nous pourrions prendre.

— J'aimerais faire une suggestion, murmura Poirot.

Toutes les têtes se tournèrent vers lui.

— Le nom de famille de la prochaine victime pourrait commencer par la lettre B.

— Ce serait déjà quelque chose, fit le superintendant, sans trop y croire.

— Une manie de l'ordre alphabétique, murmura pensivement le Dr Thompson.

— C'est là une simple suggestion. Cette idée m'est venue à l'esprit quand j'ai vu le nom d'Ascher écrit en toutes lettres sur la porte de la malheureuse femme qui a été assassinée le mois dernier. Quand j'ai reçu la lettre mentionnant Bexhill, il m'a paru possible que la victime,

tout comme le lieu du meurtre, soit choisie suivant l'ordre alphabétique.

— C'est possible, en effet, acquiesça le médecin. Mais il se peut aussi que le nom d'Ascher soit une coïncidence et que la prochaine victime, quel que soit son nom, soit de nouveau une commerçante âgée. N'oubliez pas que nous avons affaire à un fou. Jusqu'ici, il ne nous a fourni aucune indication sur son mobile.

— Un fou agit-il jamais pour un mobile précis, monsieur ? demanda le superintendant, sceptique.

— Et comment ! Une logique implacable constitue l'une des caractéristiques de la démence aiguë. Un homme peut se croire désigné par Dieu pour supprimer les médecins, les prêtres, les vieilles femmes qui tiennent des bureaux de tabac... et il y a toujours, sous-jacente, une logique parfaitement cohérente. Ne nous laissons pas tromper par l'ordre alphabétique. Bexhill après Andover peut fort bien n'être qu'une simple coïncidence.

— Nous pouvons du moins prendre certaines précautions, Carter. Par exemple, établir la liste des habitants dont le nom commence par B, surtout les petits commerçants, et surveiller en particulier les bureaux de tabac et les kiosques à journaux tenus par une personne seule. Je doute que nous puissions faire plus. Et bien sûr, tenir à l'œil les étrangers, autant que faire se peut.

— Avec les vacances scolaires qui commencent ? grogna le superintendant. Les estivants vont affluer, cette semaine.

— Nous devons faire tout ce que nous pouvons, trancha le chef de la police d'un ton sans réplique.

— Pour ma part, dit l'inspecteur Glen, je vais surveiller toutes les personnes liées d'une façon ou d'une autre à l'affaire Ascher. Les deux témoins, Partridge et Riddell, et bien sûr Ascher lui-même. S'ils s'avisent de quitter Andover, je les ferai suivre.

Après quelques autres suggestions et un certain nombre de commentaires, la réunion prit fin.

— Poirot, dis-je, tandis que nous marchions le long du fleuve, on peut sûrement empêcher ce crime !

Il tourna vers moi un visage défait.

— Toute une ville pleine de gens sains d'esprit, face à la folie d'un seul homme ? J'ai peur, Hastings, j'ai très peur. Rappelez-vous la longue carrière de Jack l'Éventreur.

— C'est horrible, dis-je.

— Hastings, la folie est une chose terrible... J'ai peur... J'ai *très* peur.

LE MEURTRE DE BEXHILL-SUR-MER

Je n'ai pas oublié ce matin du 25 juillet.

Il devait être 7 heures et demie. Poirot était debout à mon chevet et me secouait doucement par l'épaule. Un simple coup d'œil sur son visage suffit à me tirer de ma demi-inconscience et à me rendre aussitôt la pleine possession de mes moyens.

— Que se passe-t-il ? demandai-je et je me dressai sur mon séant.

Il répondit très simplement, mais je sentis toute l'émotion contenue dans ces trois mots :

— Ça y est.

— Quoi ? m'écriai-je. Vous voulez dire... Mais nous sommes le 25 !

— Cela s'est passé la nuit dernière, ou plutôt aux premières heures du jour d'aujourd'hui.

Tandis que je sautais à bas du lit et me livrais à une rapide toilette, il récapitula en quelques phrases ce qu'il venait d'apprendre au téléphone.

— Le corps d'une jeune fille a été découvert sur la plage de Bexhill. Elle a été identifiée comme étant Elizabeth Barnard, serveuse dans un salon de thé de la côte, habitant chez ses parents dans un petit pavillon de construction récente. D'après les premiers examens, la mort a dû survenir entre 23 h 30 et 1 heure du matin.

— Et ils sont bien sûrs que c'est notre crime ? demandai-je, tout en me savonnant le visage à la hâte.

— On a trouvé sous le corps un A.B.C. ouvert à la page des trains pour Bexhill.

Je frissonnai.

— C'est abominable !

— Faites attention, Hastings ! Je ne veux pas voir une seconde tragédie ici, chez moi !

J'essuyai piteusement un peu de sang qui coulait d'une coupure à mon menton.

— Quel est votre plan de campagne ? demandai-je.

— Une voiture doit passer nous prendre dans un moment. Je vous apporte une tasse de café ici, pour ne pas perdre de temps.

Vingt minutes plus tard, une voiture de police nous faisait franchir la Tamise à toute vitesse en direction de Bexhill.

Avec nous se trouvait l'inspecteur Crome, qui avait assisté à la réunion de l'avant-veille et était officiellement chargé de l'affaire.

Crome était un policier d'un tout autre genre que Japp. Beaucoup plus jeune, il parlait peu et considérait le monde de haut. Fort bien élevé et diplômé de l'université, il affichait un air de supériorité quelque peu exagéré à mon goût. Il avait récemment récolté des lauriers dans une affaire de crimes d'enfants ; après une traque patiente de l'inspecteur, le criminel était à présent enfermé à Broadmoor.

Crome était l'homme de la situation, mais il me donnait l'impression d'en être un peu trop conscient. Je sentais un brin de condescendance dans son attitude envers Poirot.

— J'ai eu une longue conversation avec le Dr Thompson, dit-il. Il est très intéressé par les meurtres en « chaîne » ou en « série ». Ces crimes sont le résultat d'une déviation mentale tout à fait particulière. Bien sûr, je ne suis moi-même qu'un profane en la matière, et il m'est difficile d'apprécier toutes les subtilités médicales du problème.

Il toussota.

— En fait, dans ma dernière affaire – l'affaire Mabel Homer, l'écolière de Muswell Hill, je ne sais pas si vous en avez entendu parler –, le meurtrier, Capper, était un homme tout ce qu'il y a d'extraordinaire. J'ai eu toutes les peines du monde à l'épingler, alors qu'il en était déjà à son troisième meurtre ! Il paraissait aussi sain d'esprit que vous et moi. Mais nous disposons aujourd'hui de différents tests, véritables pièges psychologiques en somme... Bien sûr, ce sont là des méthodes modernes, rien de tout cela n'existait encore à votre époque. Dès l'instant où vous arrivez à persuader un homme de se confier à vous, il est fichu ! Il se met à se contredire à tout bout de champ. Il sait que vous savez et il craque.

— Même de mon temps, j'ai vu cela à plusieurs reprises, remarqua Poirot.

L'inspecteur Crome coula un regard dans sa direction et murmura poliment :

— Ah, vraiment ?

Un silence tomba. Comme nous passions devant la gare de New Cross, Crome reprit :

— Si vous avez des questions à me poser sur l'affaire, je me ferai un plaisir...

— Je suppose que vous n'avez pas encore le signalement de la victime ?

— Elle avait vingt-trois ans et travaillait comme serveuse au café Le Chat roux.

— Je ne parlais pas de ça. Je me demandais si elle était jolie.

— Nous n'avons aucun renseignement là-dessus, répondit l'inspecteur avec un soupçon de froideur.

Mais toute son attitude signifiait : « Ces étrangers, vraiment ! Tous les mêmes ! »

Une petite lueur d'amusement s'alluma dans les yeux de Poirot.

— Un détail, pensez-vous, hein ? Pourtant, pour une *créature du sexe*, c'est d'une importance capitale. C'est souvent sur ce détail que se joue son destin.

Un autre silence tomba.

Aux abords de Sevenoaks, Poirot relança la conversation.

— Sauriez-vous, par hasard, comment et avec quoi la jeune fille a été étranglée ?

— Avec sa propre ceinture, répondit l'inspecteur d'un ton bref. Une ceinture tressée, assez solide j'imagine.

Poirot ouvrit de grands yeux.

— Ah ! Voilà enfin un élément d'information très précis, qui nous indique quelque chose, n'est-ce pas ?

— Je n'ai pas encore vu la ceinture en question, rétorqua froidement l'inspecteur.

La prudence et le manque d'imagination de cet homme m'agaçaient.

— C'est là la marque personnelle du meurtrier, remarquai-je. Avec la propre ceinture de la jeune fille ! Voilà qui est révélateur d'une âme véritablement bestiale !

Poirot me lança un coup d'œil que je ne sus interpréter. À la fois impatient et amusé. Peut-être cherchait-il à m'avertir de ne pas trop en dire devant l'inspecteur. Je retombai donc dans le silence. À Bexhill, nous fûmes accueillis par le superintendant Carter. Il était accompagné d'un jeune inspecteur au visage ouvert et intelligent nommé Kelsey, qui avait pour mission de travailler avec Crome sur l'affaire.

— Vous voudrez sans doute mener votre propre enquête, Crome, dit le superintendant. Je vais donc vous indiquer les grandes lignes de l'affaire, et vous pourrez vous mettre aussitôt au travail.

— Merci, monsieur, répondit Crome.

— Nous avons annoncé la nouvelle aux parents. Le choc a été rude, bien sûr. Je leur ai laissé le temps de se remettre avant de les interroger. Vous pouvez donc commencer par là.

— Y a-t-il d'autres proches ? demanda Poirot.

— Une sœur, qui est dactylo à Londres. Nous avons pris contact avec elle. Il y a aussi un jeune homme... En fait, la fille était censée sortir avec lui hier soir, si j'ai bien compris.

— Rien à tirer de l'indicateur A.B.C. !

— Il est ici, répondit le superintendant en désignant la table d'un signe du menton. Pas d'empreintes. Ouvert à la page des trains pour Bexhill. Il est neuf, à mon avis – en tout cas, on n'a pas dû l'ouvrir souvent. Il n'a pas été acheté dans la région. J'ai interrogé tous les dépositaires.

— Qui a découvert le corps ?

— Un militaire du genre lève-tôt qui s'oxygène aux aurores, le colonel Jérôme. Il promenait son chien vers 6 heures ce matin. Il a suivi le front de mer en direction de Cooden, puis il est descendu sur la plage. Le chien s'est écarté pour aller flairer quelque chose. Le colonel l'a rappelé, mais le chien a refusé d'obéir. Le colonel a trouvé cela bizarre et est allé voir. Il a fait exactement ce qu'il fallait faire : il n'a touché à rien et nous a appelés aussitôt.

— L'heure de la mort est fixée aux alentours de minuit, la nuit dernière ?

— Entre minuit et 1 heure du matin – selon toute probabilité. Notre farceur homicide est un homme de parole. S'il a dit le 25, c'est que c'est le 25, même si ce n'est que quelques minutes après minuit.

Crome acquiesça.

— En effet, c'est bien dans son tempérament. Rien d'autre ? Personne n'a rien vu qui puisse nous aider ?

— Pas que nous sachions. Mais il est encore tôt. Tous les gens qui ont vu une jeune fille en blanc se promener avec un homme la nuit dernière ne vont pas tarder à défilier pour nous le dire, et comme il devait y avoir, hier soir, pas moins de quatre à cinq cents jeunes filles en blanc en promenade avec un jeune homme, cela nous promet bien du plaisir.

— Eh bien, monsieur, je crois que je ferais bien de m'y mettre tout de suite. Nous avons le café et la maison des parents. J'irai voir les deux. Kelsey peut m'accompagner.

— Et M. Poirot ? demanda le superintendant.

— Je me joins à vous, dit Poirot avec une courbette à l'adresse de Crome.

Crome parut légèrement contrarié, me sembla-t-il. Kelsey, qui n'avait jamais vu Poirot, se fendit d'un sourire hilare.

Les gens qui voient mon ami pour la première fois ont, hélas ! toujours tendance à le prendre pour un clown.

— Qu'en est-il de la ceinture avec laquelle elle a été étranglée ? demanda Crome. M. Poirot a l'air de penser qu'il s'agit d'un indice important. Sans doute aimerait-il la voir.

— Du tout, rétorqua Poirot. Vous m'avez mal compris.

— Vous n'en tirerez rien, dit Carter. Ce n'est pas une ceinture de cuir, qui aurait pu conserver des empreintes, mais une simple cordelette de soie tressée – idéale pour un meurtrier.

Ces mots me firent frémir.

— Allons-y, dit Crome, il est temps.

Notre première visite fut pour le Chat roux. Situé sur le front de mer, c'était une sorte de salon de thé, avec des petites tables recouvertes de nappes à carreaux et des chaises en osier garnies de coussins orange et parfaitement inconfortables. C'était le genre d'endroit spécialisé dans les petits déjeuners, qui proposait cinq sortes de thés et quelques plats simples : œufs brouillés aux crevettes ou gratin de macaroni.

C'était l'heure du petit déjeuner. La gérante nous entraîna vers le saint des saints, une cuisine dans un désordre remarquable.

— Mademoiselle... Merrion ? s'enquit Crome.

Mlle Merrion bêla, d'une voix haut perchée de gente dame en détresse :

— C'est bien moi. Quelle histoire lamentable ! Vraiment lamentable ! Quand on imagine les conséquences pour l'établissement... Je préfère ne pas y penser.

Mlle Merrion était une femme menue aux cheveux roux, dans la quarantaine – et le fait est qu'elle ressemblait étonnamment au chat roux qui décorait l'enseigne. Elle tripotait avec nervosité les divers volants et écharpes qui agrémentaient sa tenue de travail.

— Ça va vous faire de la publicité, vous verrez, répliqua l'inspecteur Kelsey d'un ton encourageant. Vous n'aurez pas assez de bras pour servir tout le monde !

— Quelle horreur ! protesta Mlle Merrion. C'est répugnant. À désespérer de la nature humaine.

Mais ses yeux s'étaient mis à briller.

— Que pouvez-vous me dire sur la jeune victime, mademoiselle Merrion ?

— Rien, répondit celle-ci, catégorique. Absolument rien !

— Depuis combien de temps travaillait-elle ici ?

— C'était sa deuxième saison.

— Étiez-vous contente d'elle ?

— C'était une bonne serveuse – aimable et rapide.

— Jolie fille, non ? demanda Poirot.

Ce fut le tour de Mlle Merrion de le lorgner, l'air de dire : « Oh ! vraiment, ces étrangers... »

— C'était une fille comme il faut, très soignée de sa personne, répondit-elle d'un ton distant.

— À quelle heure a-t-elle fini son service, hier soir ? demanda Crome.

— À 8 heures. C'est l'heure de la fermeture. Il n'y a pas assez de clientèle pour servir à dîner. Nous ne faisons que des œufs brouillés et du thé. (Poirot frissonna.) On a du monde jusqu'à 7 heures, parfois un

peu plus tard, mais le coup de feu ne dure pas au-delà de 6 heures et demie.

— Vous a-t-elle dit de quelle façon elle entendait passer sa soirée ?

— Il n'aurait plus manqué que ça ! clama Mlle Merrion avec emphase. Il n'était pas question de familiarités entre nous.

— Personne n'est venu la chercher. Rien de ce genre ?

— Non.

— Était-elle dans son état normal ? Agitée, déprimée ?

— Vraiment, je ne saurais vous dire, se contenta de déclarer Mlle Merrion d'un air absent.

— Combien de serveuses employez-vous ?

— Deux en cours d'année, plus une ou deux en extra, du 20 juillet à la fin août.

— Elizabeth Barnard ne faisait pas partie des extra ?

— Non, Mlle Barnard était employée à plein temps.

— Et l'autre serveuse ?

— Mlle Higley ? C'est une charmante jeune fille.

— Était-elle amie avec Mlle Barnard ?

— Vraiment, je ne saurais vous dire.

— Peut-être pourrions-nous la voir ?

— Maintenant ?

— Si c'est possible.

— Je vais vous l'envoyer, dit Mlle Merrion en se levant. Mais je vous demanderai de ne pas la retenir. C'est l'heure d'affluence pour les petits déjeuners.

La féline et rouquine Mlle Merrion quitta la pièce.

— Le genre raffiné, fit remarquer l'inspecteur Kelsey, qui singea le ton de la dame : « Vraiment, je ne saurais vous dire ! »

Une petite boulotte, cheveux bruns, joues roses et les yeux hors de la tête sous le coup de l'excitation, déboula dans la pièce.

— C'est Mlle Merrion qui m'envoie, haleta-t-elle, le souffle court.

— Mademoiselle Higley ?

— Oui.

— Vous connaissiez Elizabeth Barnard ?

— Si je connaissais Betty ! N'est-ce pas horrible ? C'est vraiment trop horrible ! Je n'arrive pas à y croire. Je le répète aux autres depuis ce matin : il n'y a rien à faire, je n'arrive pas à y croire ! « Vous voyez, les filles, que je leur fais, ça n'a pas l'air *vrai*. Betty ! Enfin, je veux dire, Betty Barnard, qu'on voyait là tous les jours, assassinée ! C'est bien simple, je n'arrive pas à y croire », que je leur ai dit. Je me suis bien pincée cinq ou six fois, rien que pour être sûre que je ne rêvais pas. Betty assassinée... C'est, c'est... enfin, vous voyez ce que je veux dire, on n'y croit pas, quoi !

— Vous connaissiez bien la victime ? glissa Crome.

— Eh bien, elle était plus ancienne que moi. Je ne suis arrivée qu'en mars dernier, et elle était déjà là l'année d'avant. Elle n'était pas du genre causant, si vous voyez ce que je veux dire, à raconter des blagues et à rigoler. C'est pas qu'elle ne parlait pas du tout, au contraire, elle était marrante et tout... mais enfin elle... elle parlait et elle parlait pas, si vous voyez ce que je veux dire.

Je dois reconnaître, à la décharge de l'inspecteur Crome, qu'il fit preuve d'une patience angélique. En tant que témoin, Mlle Higley avait de quoi vous rendre hystérique. Elle répéta et confirma cinq ou six fois la moindre de ses déclarations, pour un résultat final somme toute bien maigre.

Elle n'avait jamais été intime avec la victime. On devinait sans mal qu'Elizabeth Barnard se considérait un cran au-dessus de Mlle Higley. Elle se montrait aimable pendant le travail mais, en dehors, les jeunes filles n'avaient guère de contacts. Elizabeth Barnard avait un petit ami qui travaillait chez Court & Brunskill, l'agence immobilière près de la gare. Non, ce n'était ni M. Court ni M. Brunskill. C'était leur employé. Elle ne savait pas son nom mais le connaissait de vue. Mignon – oh, oui ! très mignon, et toujours habillé avec un chic ! On percevait une petite pointe de jalousie chez Mlle Higley.

On aboutit finalement à ceci : Elizabeth Barnard n'avait confié à personne ses projets pour la soirée, mais Mlle Higley était d'avis qu'elle devait retrouver son petit ami. Elle portait une robe neuve, blanche « trognon comme tout, avec un de ces décolletés tout ce qu'il y a de dernier cri ».

Nous échangeâmes quelques mots avec les deux autres serveuses, mais sans résultat notable. Betty Barnard n'avait rien dit de ses projets, et personne ne l'avait rencontrée dans Bexhill au cours de la soirée.

LES BARNARD

Les parents d'Elizabeth Barnard habitaient un minuscule pavillon dans un lotissement construit tout récemment, aux abords de la petite ville, par un promoteur immobilier. La maison, identique à ses cinquante voisines, s'appelait *Llandudno*. M. Barnard, quinquagénaire corpulent, guettait notre arrivée sur le seuil, le visage décomposé.

— Entrez, messieurs, nous dit-il.

L'inspecteur Kelsey prit l'initiative des présentations.

— Voici l'inspecteur Crome, de Scotland Yard, venu nous apporter son concours dans cette affaire.

— Scotland Yard ? répéta M. Barnard, une note d'espoir dans la voix. Ah ! Tant mieux. Il faut mettre la main au plus vite sur l'immonde individu qui a fait ça. Ma pauvre petite fille..., ajouta-t-il, le visage ravagé par le chagrin.

— Et M. Hercule Poirot, venu de Londres lui aussi, avec... euh...

— Le capitaine Hastings, compléta Poirot.

— Heureux de vous voir, messieurs, dit M. Barnard d'un ton machinal. Venez vous asseoir. Je ne sais pas si ma pauvre femme sera en état de vous recevoir. Elle est anéantie.

Toutefois, à peine étions-nous installés dans le salon que Mme Barnard fit son entrée. Elle avait les yeux rouges d'avoir pleuré et la démarche incertaine de quelqu'un qui vient de subir le choc de son existence.

— Allons, maman ! allons, dit M. Barnard. Tu es sûre que tu te sens bien... hein ?

Il lui tapota l'épaule et la fit asseoir.

— Le superintendant a été très gentil avec nous. Après nous avoir appris la nouvelle, il a dit qu'il reviendrait poser ses questions quand nous aurions surmonté le premier choc.

— C'est affreux ! s'écria Mme Barnard avec des larmes dans la voix, vraiment trop affreux ! C'est la pire chose qu'on puisse imaginer.

Elle parlait d'une voix chantante et je crus un instant qu'elle était d'origine étrangère. Puis je me souvins du nom écrit sur la porte : son petit accent indiquait tout simplement qu'elle était galloise.

— Je sais combien c'est douloureux pour vous, madame, dit l'inspecteur Crome. Soyez assurée de notre sympathie, mais nous voulons connaître les éléments qui nous permettront de nous mettre au travail sans perdre une seconde.

— Ça, c'est parlé, approuva M. Barnard.

— Votre fille avait vingt-trois ans. Elle habitait ici, avec vous, et travaillait au Chat roux, c'est bien ça ?

— C'est ça.

— Vous avez emménagé récemment, n'est-ce pas ? Où habitiez-vous auparavant ?

— Je travaillais à la quincaillerie de Kennington. J'ai pris ma retraite il y a deux ans. J'ai toujours voulu vivre au bord de la mer.

— Vous avez deux filles ?

— Oui. Mon aînée travaille dans un bureau, à Londres.

— Vous ne vous êtes pas inquiétés en voyant que votre fille n'était pas rentrée la nuit dernière ?

— Nous ne savions pas qu'elle n'était pas rentrée, dit Mme Barnard sans pouvoir retenir ses larmes. Papa et moi nous couchons toujours très tôt, vers 9 heures. Nous n'avons su que Betty n'était pas rentrée que lorsqu'un policier est venu nous annoncer que... que...

Sa voix se brisa.

— Votre fille avait-elle l'habitude de rentrer... tard le soir ?

— Vous savez comment sont les jeunes filles de nos jours, inspecteur, dit M. Barnard. Indépendantes, ça on peut le dire. Et par ces belles soirées d'été, elles ne sont pas très pressées de rentrer. Mais enfin, Betty était d'habitude à la maison vers 11 heures.

— Comment rentrait-elle ? Vous laissiez la porte ouverte ?

— Nous laissions la clé sous le paillason. C'est ce que nous avons toujours fait.

— J'ai entendu dire que votre fille était fiancée ?

— On ne parle plus de fiançailles de nos jours, expliqua M. Barnard.

— Il s'appelle Donald Fraser et je l'aime bien. Je l'aime beaucoup, même, ajouta Mme Barnard. Le pauvre garçon, ça va lui faire un coup. Je me demande s'il est déjà au courant.

— Il travaille chez Court & Brunskill, n'est-ce pas ?

— Oui. C'est une agence immobilière.

— Avait-il l'habitude de retrouver votre fille après son travail ?

— Pas tous les soirs. Une ou deux fois par semaine.

— Savez-vous si elle avait rendez-vous avec lui, hier soir ?

— Elle ne me l'a pas dit. Betty ne parlait pas beaucoup de ce qu'elle faisait ou de là où elle allait. Mais c'était une bonne fille. Oh ! je n'arrive pas à croire...

Mme Barnard se remit à sangloter.

— Allons, maman, remets-toi. Il faut tenir le coup, dit son mari.

Nous devons dire tout ce que nous savons.

— Je suis sûre que Donald n'aurait jamais... jamais..., sanglota Mme Barnard.

— Allons, allons, remets-toi ! répéta M. Barnard. Je donnerais tout ce que je possède pour vous aider – mais la vérité, c'est que je ne sais rien, rien qui puisse vous servir à retrouver le monstre qui a fait ça. Betty était une jeune fille comme les autres, elle était heureuse et sortait avec un jeune homme comme il faut – on aurait dit « fréquenté », de mon temps. Je ne vois pas pourquoi on aurait voulu l'assassiner. C'est incroyable.

— Vous avez raison, monsieur, constata Crome. Ce que je voudrais, c'est aller jeter un coup d'œil dans la chambre de votre fille. Peut-être pourrions-nous y trouver quelque chose, des lettres ou un journal intime.

— Suivez-moi, s'il vous plaît, dit M. Barnard en se levant pour montrer le chemin.

Crome lui emboîta le pas, suivi de Kelsey et de Poirot. Je fermis la marche.

Comme je m'arrêtais un instant pour renouer mon lacet, je vis un taxi stopper devant la porte et une jeune fille en jaillir. Elle paya le chauffeur et s'engagea d'un pas décidé dans l'allée qui menait à la maison, une petite valise à la main. Au moment de passer la porte, elle m'aperçut et s'arrêta net.

Son attitude était si frappante que j'en fus intrigué.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle.

Je descendis quelques marches, sans trop savoir quelle réponse lui fournir. Devais-je lui donner mon nom ? Ou expliquer que j'étais venu avec la police ? Mais la jeune fille coupa court à mes hésitations.

— Oh bon, dit-elle. Inutile de chercher bien loin.

Elle ôta son béret de laine blanche et le jeta à terre. Je voyais mieux son visage, à présent, et comme elle tournait légèrement la tête, la lumière l'éclaira.

Je crus tout d'abord voir une de ces poupées hollandaises avec lesquelles jouaient mes sœurs quand nous étions enfants. Elle avait les cheveux noirs coupés court sur la nuque, avec une frange sur le front. Ses pommettes hautes donnaient à ses traits quelque chose de moderne et d'anguleux, mais somme toute, d'assez plaisant. Elle n'était pas jolie – plutôt quelconque – mais il émanait d'elle une énergie qui attirait le regard.

— Mademoiselle Barnard ? demandai-je.

— Je suis Megan Barnard. Vous êtes de la police, j'imagine ?

— Eh bien... Pas exactement...

— Je n'ai rien à vous dire. Ma sœur était une fille très bien qui ne fréquentait pas les hommes. Au revoir.

Sur ce, elle eut un petit rire et me lança un regard de défi.

— C'est ce qu'on dit dans ces cas-là, non ? ajouta-t-elle.

— Je ne suis pas journaliste, si c'est ce que vous imaginez.

— Vous êtes quoi, alors ? demanda-t-elle en jetant un regard à la ronde. Où sont papa et maman ?

— Votre père est en train de montrer à la police la chambre de votre sœur. Votre mère est au salon. Elle est bouleversée.

La jeune fille parut prendre une décision.

— Venez par ici, me lança-t-elle.

Elle ouvrit une porte et disparut dans une petite cuisine fort bien tenue, où je la suivis.

Je m'apprêtais à refermer la porte derrière moi quand je rencontrai une résistance inattendue. C'était Poirot. Il se glissa sans rien dire dans la pièce et referma la porte.

— Mademoiselle Barnard ? fit-il avec une courbette.

— Je vous présente M. Hercule Poirot, dis-je.

Megan Barnard le jaugea d'un œil appréciateur.

— J'ai entendu parler de vous, dit-elle. Vous êtes le détective privé à la mode, n'est-ce pas ?

— La description n'est pas très flatteuse, mais je m'en contenterai pour l'instant, rétorqua Poirot.

La jeune fille s'assit sur le bord de la table de cuisine et fouilla dans son sac, à la recherche d'une cigarette. Elle la cala entre ses lèvres, l'alluma, puis déclara entre deux bouffées :

— Quoi qu'il en soit, je vois mal ce que M. Poirot vient faire dans notre pauvre petit meurtre.

— Il y aurait probablement de quoi écrire un livre avec ce que vous ne voyez pas et ce que je ne vois pas non plus, mademoiselle, railla Poirot. Mais ce ne serait d'aucun intérêt pratique. Ce qui en revanche m'aiderait, c'est ce que je vais avoir le plus de mal à trouver.

— Et qu'est-ce que c'est ?

— La mort, mademoiselle, crée un malheureux préjugé. Un préjugé en faveur du mort. J'ai entendu ce que vous disiez à l'instant, à mon ami Hastings : « Une jeune fille très bien qui ne fréquentait pas les hommes. » Vous l'avez dit pour vous moquer des journaux. Et vous avez raison, c'est en effet le genre de choses qu'on dit lorsqu'une jeune fille meurt. Elle était intelligente, heureuse, toujours de bonne humeur. Elle n'avait aucun souci sur terre. Elle n'avait pas de fréquentations douteuses. On est toujours très charitable pour les morts. Savez-vous ce que je voudrais ? Trouver quelqu'un qui connaissait Elizabeth Barnard et qui ne sait pas encore qu'elle est morte ! Alors j'entendrais peut-être un son de cloche qui me serait utile – à savoir la vérité.

Megan Barnard le regarda un instant sans rien dire, tout en tirant

sur sa cigarette. Quand elle parla enfin, ses paroles me firent sursauter.

— Betty, dit-elle, était la reine des cruches.

MEGAN BARNARD

Comme je l'ai dit, les paroles de Megan Barnard, et surtout le ton cassant sur lequel elle les avait prononcées, m'avaient fait bondir.

Poirot, pour sa part, se borna à hocher gravement la tête.

— À la bonne heure ! déclara-t-il enfin. Vous êtes intelligente, mademoiselle.

— J'adorais Betty, reprit Megan Barnard, toujours sur le même ton détaché. Mais mon affection ne m'aveuglait pas au point de ne pas voir qu'elle se conduisait comme une sotte – et ça ne m'a pas empêchée de le lui dire plus d'une fois ! Entre sœurs, c'est comme ça.

— Et écoutait-elle vos conseils ?

— Il faut croire que non, répondit Megan, cynique.

— Que voulez-vous dire par là, mademoiselle ?

La jeune fille hésita et Poirot l'encouragea d'un sourire.

— Je vais vous aider. J'ai entendu ce que vous avez dit à Hastings : votre sœur était une jeune fille pleine de joie de vivre, et ne fréquentait pas les hommes. En fait, c'était le contraire..., non ?

— Betty n'était pas méchante, répondit Megan d'un ton posé. Comprenez-moi bien. Elle n'était pas cachottière et n'avait rien d'une grue. Pas du tout. Mais elle aimait bien sortir et danser et... Oh ! elle ne crachait pas sur les compliments, les flatteries et les trucs comme ça.

— Et... elle était jolie, non ?

C'était la troisième fois que je l'entendais poser la même question, mais cette fois, il eut une réponse.

Megan descendit de la table et alla ouvrir sa valise. Elle en sortit un objet qu'elle tendit à Poirot.

C'était le portrait encadré de cuir d'une jeune fille blonde et souriante. La masse de ses cheveux permanentés de frais encadrait son visage. Elle arborait un sourire crispé et artificiel. Ce n'était certes pas un visage qu'on pouvait qualifier de beau, mais les traits, un peu communs, ne manquaient pas de charme.

Poirot lui rendit la photo.

— Vous ne ressemblez guère à votre sœur, mademoiselle.

— Oh ! je sais, je suis le laideron de la famille. Je l'ai toujours su, ajouta-t-elle avec un geste désinvolte.

— Et en quoi estimez-vous que votre sœur se conduisait comme une sottise ? Vis-à-vis de Donald Fraser, peut-être ?

— Exactement. Don est un type très calme, mais enfin... Il avait certaines choses à lui reprocher, bien sûr, et puis...

— Je vous écoute, mademoiselle, dit Poirot, les yeux fixés sur, elle.

Était-ce un effet de mon imagination ? Je crois qu'elle hésita avant de répondre.

— J'avais peur qu'il finisse... par la laisser tomber. Et ç'aurait été dommage. C'est un garçon très bien, très posé, qui travaille beaucoup, et qui aurait fait un très bon mari pour elle.

Poirot ne la quittait pas des yeux. Elle ne rougit pas mais lui retourna son regard tout aussi calmement, avec toutefois ce soupçon de méfiance et de dédain qui m'avait frappé au premier abord.

— Bon, alors vous ne voulez plus me dire la vérité, finit par dire Poirot.

Elle haussa les épaules et se dirigea vers la porte.

— J'ai fait ce que je pouvais pour vous aider, lâcha-t-elle.

La voix de Poirot l'arrêta.

— Attendez, mademoiselle. J'ai quelque chose à vous dire, moi. Revenez, s'il vous plaît.

Elle obéit de mauvaise grâce.

À ma grande surprise, Poirot lui expliqua toute l'histoire des lettres d'A.B.C., du meurtre d'Andover et des indicateurs trouvés près des cadavres. Il ne pouvait certes pas se plaindre d'avoir parlé en vain. Bouche bée, les yeux brillants, Megan Barnard était suspendue à ses lèvres.

— C'est vrai, monsieur Poirot ?

— Je puis vous l'assurer.

— Vous voulez dire que ma sœur a été tuée par un maniaque ?

— Exactement.

Elle prit une profonde inspiration.

— Oh ! Betty ! Betty... c'est ignoble !

— Vous voyez, mademoiselle, que vous pouvez répondre en toute liberté aux questions que je vous pose, sans craindre de faire du tort à quelqu'un.

— Vous avez raison.

— Alors, reprenons notre conversation. J'ai dans l'idée que ce Donald Fraser est plutôt d'un tempérament violent et jaloux, non ?

— Je vous fais confiance, à présent, répondit calmement Megan Barnard. Je vais donc vous dire toute la vérité. Comme je vous l'ai dit, Don est un garçon très calme – et même un peu renfermé. Il a souvent du mal à exprimer ce qu'il ressent. Mais au fond, il est très sensible. Et

d'un tempérament très jaloux. Il a toujours été jaloux de Betty. Il l'adorait et elle l'aimait beaucoup, bien sûr, mais ce n'était pas le genre de Betty d'aimer un seul homme. Vraiment pas son genre. Elle était toujours partante pour passer la journée avec le premier joli garçon venu. Et bien sûr, comme elle travaillait au Chat roux, elle rencontrait des tas de types – surtout pendant les vacances d'été. Elle n'avait pas la langue dans sa poche et si un homme commençait à plaisanter avec elle, elle ne demeurait pas en reste. Après, c'était un rendez-vous et une séance de cinéma, ou un truc comme ça. Rien de sérieux, jamais, mais elle aimait bien s'amuser. Elle disait que si elle devait un jour s'installer avec Don, elle voulait en profiter avant.

Megan marqua un temps et Poirot reprit d'un ton encourageant :

— Je comprends. Continuez.

— C'était ce que Don n'arrivait pas à comprendre. Si elle était vraiment amoureuse de lui, il ne voyait pas pourquoi elle avait envie de sortir avec d'autres. Et ils ont eu une fois ou deux de violentes disputes à ce sujet.

— Il arrivait donc à Don de perdre son calme ?

— Comme tous les gens calmes, quand il se mettait en colère il devenait fou furieux. Don pouvait même être si violent que Betty en avait peur.

— Et quand cela s'est-il passé ?

— La première fois, c'était l'an dernier, et une autre fois – encore pire – il y a juste un mois. J'étais à la maison pour le week-end et j'ai réussi à les réconcilier. C'est là que j'ai essayé de mettre un peu de plomb dans la cervelle de Betty, en lui disant qu'elle se conduisait comme une andouille. Tout ce qu'elle trouvait à dire, c'est qu'elle n'avait rien fait de mal. Bon, c'était peut-être vrai, n'empêche qu'elle courait à la catastrophe si elle continuait comme ça. Après la première dispute, l'an dernier, elle avait pris l'habitude de faire de petits mensonges en partant du principe que ce qu'on ne sait pas ne peut pas faire de mal. La dernière dispute s'est déclenchée parce qu'elle avait dit à Don quelle allait voir une copine à Hastings. En fait, elle était partie à Eastbourne en bonne compagnie. Avec un homme marié qui préférait que leurs rencontres restent discrètes, ce qui n'a rien arrangé. Ils ont eu une scène affreuse, Betty prétextant qu'elle n'était pas encore mariée avec Don, et affirmant qu'elle avait le droit de sortir avec qui bon lui semblait... Don était pâle comme un linge, il tremblait et répétait qu'un de ces jours... un de ces jours...

— Eh bien ?

— Il finirait par la tuer, souffla Megan.

Elle s'interrompt et regarda Poirot, qui hocha gravement la tête.

— Et donc, bien sûr, vous aviez peur...

— Je n'ai pas pensé une minute qu'il le ferait ! Mais j'avais peur

qu'on finisse par parler de cette dispute et de ce qu'il avait dit : plusieurs personnes étaient au courant.

De nouveau, Poirot hocha la tête du même air grave.

— Je vois. Laissez-moi vous dire, mademoiselle, que sans la vanité de notre tueur, c'est exactement ce qui se serait passé. Si Donald Fraser ne fait l'objet d'aucun soupçon, c'est bien grâce aux fanfaronnades insensées d'A.B.C.

Il se tut quelques instants avant d'ajouter :

— Savez-vous si votre sœur est sortie récemment avec cet homme marié, ou avec un autre ?

Megan secoua la tête.

— Je n'en sais rien. Je n'étais pas là, vous comprenez.

— Mais qu'en pensez-vous ?

— Elle n'a pas forcément revu cet homme-là. Il s'est peut-être carapaté quand il a vu qu'il risquait d'y avoir du grabuge, mais je ne serais pas étonnée que Betty ait... disons, recommencé à mentir à Don. Elle adorait le bal et le cinéma, et bien sûr, Don n'avait pas les moyens de la sortir tout le temps.

— Et dans ce cas, a-t-elle pu se confier à quelqu'un ? À l'autre serveuse du Chat roux, par exemple ?

— Je ne crois pas. Betty ne pouvait pas voir cette fille en peinture. Elle la trouvait vulgaire. Et les autres étaient des nouvelles. De toute façon, Betty n'était pas du genre à se confier.

Une sonnette électrique retentit soudain au-dessus de la tête de la jeune fille.

Elle alla à la fenêtre et se pencha au-dehors. Puis elle rentra vivement la tête.

— C'est Don...

— Faites-le venir ici ! lança Poirot. J'aimerais échanger quelques mots avec lui avant que notre brave inspecteur ne le prenne en main.

Megan Barnard se rua hors de la cuisine. Une seconde plus tard, elle ramenait Donald Fraser par le bras.

DONALD FRASER

Je ressentis aussitôt une profonde pitié pour ce jeune homme. Son visage blême et hagard, ses yeux hallucinés montraient assez quel choc il avait dû recevoir.

Il était bien bâti, présentait bien, et devait mesurer près d'1 m 80. Sans être beau, son visage criblé de taches de rousseur, ses pommettes hautes et ses cheveux d'un roux flamboyant ne manquaient pas de charme.

— Mais qu'est-ce qu'il se passe, Megan ? dit-il. Pourquoi dans cette cuisine ? Bon sang mais me diras-tu enfin... Je viens d'apprendre... Betty...

Sa voix se brisa.

Poirot lui avança une chaise où il s'effondra.

Puis mon ami sortit de sa poche une petite flasque et versa une partie de son contenu dans une tasse qui se trouvait fort opportunément sur le buffet.

— Buvez, monsieur. Cela vous fera du bien.

Le jeune homme obéit et le cognac ramena un peu de couleur à ses joues. Il se redressa et se tourna de nouveau vers la jeune fille. Très calme maintenant, il s'était repris.

— C'est vrai, hein ? Betty a été... tuée ? Elle est... elle est morte ?

— C'est vrai, Don.

— Tu viens d'arriver de Londres ? ajouta-t-il machinalement.

— Oui. Papa m'a téléphoné.

— Par le train de 9 h 30, c'est ça ?

Refusant la réalité, son esprit se réfugiait dans ces détails sans importance.

— Oui.

Il y eut un silence, puis Fraser finit par dire :

— Et la police ? Qu'est-ce qu'elle fait ?

— Ils sont en haut pour l'instant. En train de fouiller dans les affaires de Betty, j'imagine.

— Ils n'ont aucune idée de... ? Ils ne savent pas qui...

Il n'en dit pas plus. L'homme timide et sensible qu'il était répugnait

à désigner la violence par des termes précis.

Alors Poirot s'avança d'un pas et posa une question d'un ton détaché, posé, comme s'il demandait une précision sans importance.

— Mlle Barnard vous avait-elle dit où elle allait hier soir ?

— Elle devait se rendre à St Leonards avec une amie, répondit Fraser d'une voix lointaine.

— Et vous l'avez crue ?

— Je... (L'automate revint soudainement à la vie.) Que diable voulez-vous dire ?

À cet instant, devant son visage menaçant, convulsé par une fureur soudaine, je compris que la jeune fille ait pu redouter sa colère.

— Betty Barnard a été tuée par un maniaque, jeta Poirot d'une voix dure. Ce n'est qu'en me disant toute la vérité que vous pouvez nous aider à retrouver sa trace.

Il jeta un rapide regard à Megan.

— Il a raison, Don, intervint-elle. Ce n'est pas le moment de te laisser aller. Il faut que tu dises toute la vérité.

Donald Fraser enveloppa Poirot d'un regard soupçonneux.

— Qui êtes-vous ? Vous n'êtes pas de la police ?

— Je vaud mieux que la police, répondit Poirot.

Il avait dit cela sans arrogance. Pour lui, c'était une évidence, rien de plus.

— Dis-lui, le pressa Megan.

Donald Fraser capitula.

— Je... je n'en suis pas sûr. Je l'ai crue quand elle me l'a dit. Je n'ai rien imaginé de plus. Mais après... C'était peut-être son attitude. Je... j'ai commencé à avoir des doutes.

— Oui ? insista Poirot.

Il était assis juste en face de Fraser. Ses yeux, rivés sur le visage du jeune homme, semblaient produire sur lui un effet hypnotique.

— J'avais honte de me montrer aussi soupçonneux. Mais... mais je la soupçonnais ! Je voulais aller sur le front de mer pour la surveiller quand elle sortirait du travail. J'y suis allé, d'ailleurs. Et puis je me suis dit que je ne pouvais pas faire ça. Betty me verrait et se mettrait en colère. Elle comprendrait tout de suite que je l'espionnais.

— Alors qu'avez-vous fait ?

— Je suis allé à St Leonards. J'y suis arrivé vers 8 heures. Et puis j'ai surveillé les bus pour voir si elle était dedans. Mais je ne l'ai vue nulle part...

— Et ensuite ?

— J'ai... je ne savais plus ce que je faisais. J'étais persuadé qu'elle était avec un homme. Je me disais qu'il l'avait peut-être emmenée en voiture à Hastings. J'y suis allé, j'ai fait les hôtels et les restaurants, j'ai traîné aux abords des cinémas et sur la digue. C'était idiot ! Même

si elle avait été là, je n'avais pas beaucoup de chances de la retrouver, et de toute façon, il avait pu l'emmener n'importe où.

Il se tut. Bien qu'il parvînt à contrôler sa voix, je perçus dans son intonation un peu de la fureur et du désarroi qu'il avait dû ressentir ce soir-là.

— J'ai fini par laisser tomber et je suis rentré.

— À quelle heure ?

— Je ne sais pas. J'ai marché. Il devait être au moins minuit quand je suis arrivé chez moi.

— Et alors... ?

La porte de la cuisine s'ouvrit.

— Ah ! vous êtes là, dit l'inspecteur Kelsey.

L'inspecteur Crome lui passa devant, lança un premier coup d'œil à Poirot, puis un second aux deux autres.

— Mlle Megan Barnard et M. Donald Fraser, dit Poirot, prenant sur lui de faire les présentations.

Puis il ajouta à l'intention de l'inspecteur :

— Pendant que vous poursuiviez vos recherches au premier étage, j'ai eu une petite conversation avec Mlle Barnard et M. Fraser, pour voir si je pouvais trouver un élément susceptible de jeter quelque lumière sur l'affaire.

— Ah, vraiment ? fit l'inspecteur Crome d'un ton distrait, moins intéressé par Poirot que par les nouveaux venus.

Poirot battit en retraite dans le vestibule ; comme il passait devant lui, l'inspecteur Kelsey lui demanda gentiment :

— Vous avez trouvé quelque chose ?

Mais, sollicité par son collègue, il n'attendit pas la réponse.

Je rejoignis Poirot.

— Est-ce qu'un détail vous a frappé, Poirot ? demandai-je.

— Seulement la remarquable magnanimité du meurtrier, Hastings.

Je n'eus pas le courage de lui avouer que je n'avais pas la moindre idée de ce qu'il voulait dire.

UNE RÉUNION

Ah ! les réunions...

Dans mon souvenir, l'affaire A.B.C. reste une suite de réunions.

Réunions à Scotland Yard. Réunions chez Poirot. Réunions officielles. Réunions informelles...

Ce jour-là, il s'agissait de décider si les faits relatifs aux lettres anonymes devaient ou non être rendus publics.

Le meurtre de Bexhill avait eu un retentissement plus grand que celui d'Andover.

Il faut dire qu'il avait de quoi faire sensation. D'abord, la victime était une jeune et jolie fille. Et puis il s'était produit dans une station balnéaire très fréquentée.

La presse se chargea d'énumérer tous les détails du crime sans rien omettre, et les resservit maintes fois à plusieurs sauces. L'indicateur A.B.C. eut sa part de gloire : la théorie la plus répandue consistait à dire que le meurtrier l'avait acheté dans la région et que c'était là un indice important pour son identification. L'indicateur semblait prouver aussi que l'assassin était venu en train et qu'il entendait retourner à Londres par le même moyen.

L'A.B.C. n'étant pas mentionné dans les comptes rendus succints consacrés au meurtre d'Andover, il était probable que les deux crimes n'avaient entre eux aucun lien dans l'esprit du public.

— Il nous faut décider d'une politique, déclara sir Lionel, le directeur adjoint de la police judiciaire. Les questions sont les suivantes : par quel moyen obtiendrons-nous les meilleurs résultats ? Devons-nous livrer les faits au public et compter sur sa collaboration ? Après tout, ce serait la collaboration de plusieurs millions de personnes contre un seul fou homicide...

— Un fou qui n'a pas l'air si fou que ça, glissa le Dr Thompson.

— ... Plusieurs millions de personnes qui surveilleraient la vente des indicateurs A.B.C., etc. D'un autre côté, j'imagine qu'il y a un certain avantage à travailler dans l'ombre, sans que notre homme connaisse notre plan d'action – mais aussi, nous ne devons pas oublier qu'il sait que nous savons. Il a délibérément attiré l'attention sur lui

avec ses lettres. Qu'en pensez-vous, Crome ?

— Si vous rendez les faits publics, vous jouez le jeu d'A.B.C., monsieur. C'est ce qu'il veut : de la publicité, de la notoriété. C'est exactement ce qu'il recherche. Vous êtes d'accord, docteur ? Ce qu'il veut, c'est faire sensation.

Thompson acquiesça.

— Donc, vous êtes d'avis de le frustrer en lui refusant la publicité qu'il espère, conclut sir Lionel, pensif. Qu'en dites-vous, monsieur Poirot ?

Poirot resta silencieux un instant. Quand il prit la parole, il choisit ses mots avec soin.

— C'est pour moi une situation délicate, monsieur. Je suis en quelque sorte à la fois juge et partie. C'est à moi qu'a été lancé le défi. Si je dis : « Ne mentionnez pas ce fait, ne le rendez pas public », n'est-ce pas ma vanité qui parle pour moi ? N'est-ce pas parce que je crains pour ma réputation ? C'est délicat. Très délicat ! Parler, tout dire, a ses avantages. Au minimum, c'est un avertissement... D'autre part, je suis persuadé, tout comme l'inspecteur Crome, *que c'est ce que le meurtrier attend de nous.*

— Hum ! fit sir Lionel en se frottant le menton, puis il jeta un regard de côté au Dr Thompson. Supposez que nous refusions à notre maniaque la publicité qu'il réclame à cor et à cri ? Que risque-t-il de faire ?

— Il risque de commettre un nouveau meurtre répliqua vivement le médecin. Pour vous forcer la main.

— Et si nous étalons les faits à la une des journaux ? Quelle sera sa réaction ?

— La même. Dans un sens, vous nourrissez sa mégalomanie, dans l'autre vous la contrariez, mais le résultat sera le même. Un autre crime.

— Monsieur Poirot ?

— Je partage l'avis du Dr Thompson.

— C'est une impasse, alors ? Combien de crimes projette ce maniaque, à votre avis ?

— De A à Z, dirait-on ! lâcha le Dr Thompson après un coup d'œil à Poirot. Mais bien sûr, ajouta-t-il aussitôt, il n'y arrivera pas, tant s'en faut. Nous l'aurons bien avant. Ç'aurait quand même été intéressant de voir comment il s'en serait tiré avec la lettre X.

Abandonnant ces réjouissantes spéculations il prit un air coupable :

— Mais nous l'aurons bien avant ça. Vers G ou H, en gros.

Sir Lionel tapa du poing sur la table.

— Bon Dieu ! Êtes-vous en train de me dire que nous allons avoir encore cinq meurtres sur les bras ?

— Il n'y en aura pas autant, affirma l'inspecteur Crome, plein

d'assurance. Je vous le garantis.

— À quelle lettre de l'alphabet vous arrêtez-vous, inspecteur ? demanda Poirot.

Je sentis une pointe d'ironie dans sa voix et crus voir, sous l'expression habituelle de sereine supériorité de Crome, un soupçon d'animosité.

— Nous pouvons aussi bien l'attraper la prochaine fois, monsieur Poirot. En tout cas, je vous garantis qu'il n'ira pas plus loin que la lettre F.

Il se tourna alors vers sir Lionel :

— La psychologie du meurtrier est claire comme de l'eau de roche. Le Dr Thompson me corrigera si je me trompe. À mon avis, chaque fois qu'A.B.C. commet un meurtre, sa confiance en lui augmente. Et chaque fois qu'il se dit : « Je suis le plus malin, ils ne m'auront pas ! » il se sent tellement sûr de lui qu'il en devient négligent. Il exagère sa propre intelligence et amplifie de même la bêtise des autres. Bientôt, il ne prendra même plus de précautions. N'ai-je pas raison, docteur ?

Thompson hocha la tête.

— C'est généralement le cas. On ne saurait mieux dire en termes non médicaux. Vous avez quelques lumières sur ces problèmes, monsieur Poirot. Êtes-vous d'accord avec cet exposé ?

Je crois que Crome n'apprécia guère qu'on sollicite Poirot sur ce point. Il s'estimait le seul expert en la matière.

— L'inspecteur Crome a raison, approuva Poirot.

— Paranoïa, murmura le médecin.

Poirot se tourna vers Crome.

— Avez-vous recueilli d'autres faits matériels intéressants dans l'affaire de Bexhill ?

— Rien de bien précis. Un serveur du Splendid à Eastbourne reconnaît la photo de la victime comme étant celle d'une jeune femme qui a dîné dans la soirée du 24, en compagnie d'un homme mûr à lunettes. Sa présence a également été confirmée dans une auberge, le Scarlet Runner, à mi-chemin entre Bexhill et Londres. On dit qu'elle était là-bas vers 9 heures, le soir du 24, avec un homme qui avait l'air d'un officier de marine. Les deux témoignages se contredisent mais l'un ou l'autre peut être exact. Sans compter une montagne d'identifications qui ne nous mènent nulle part. Nous n'avons pas réussi à savoir d'où venait l'indicateur A.B.C.

— Vous avez fait votre possible, Crome, constata sir Lionel. Et vous, monsieur Poirot ? Avez-vous une ligne directrice quelconque pour mener votre enquête ?

Poirot répondit lentement :

— Selon moi, ce qui nous aiderait le plus, ce serait de découvrir ses motivations.

— Ne sont-elles pas évidentes ? Une manie de l'ordre alphabétique. N'est-ce pas là l'expression que vous avez employée, docteur ?

— C'est évident, fit Poirot. Nous sommes bien en présence d'une manie de l'ordre alphabétique. Mais pourquoi cette manie particulière ? Le fou a toujours une raison capitale et très personnelle pour commettre ses crimes.

— Allons, allons ! monsieur Poirot, objecta Crome. Prenez Stoneman en 1929. Il avait fini par vouloir assassiner tous ceux qui se mettaient en travers de son chemin, même sans le faire exprès.

Poirot se tourna vers lui.

— Parfaitement. Mais si vous êtes un homme très important, il va de soi qu'on doit vous épargner tous les petits ennuis de la vie. Si une mouche revient sans cesse se poser sur votre front au point de vous rendre fou, que faites-vous ? Vous l'écrasez. Vous n'avez aucun état d'âme. Vous êtes un homme important, la mouche est insignifiante. Vous tuez la mouche et supprimez par la même occasion la gêne que vous ressentiez. Votre action vous paraît normale et justifiée. Vous pouvez aussi tuer une mouche, sous prétexte que vous éprouvez une passion pour l'hygiène. La mouche est une source de danger potentiel pour la communauté – elle doit donc être éliminée. C'est ainsi que fonctionne un criminel à l'esprit dérangé. Mais examinez ce qui se passe dans notre affaire : si les victimes sont sélectionnées par ordre alphabétique, elles ne sont pas éliminées parce qu'elles représentent une gêne personnelle pour le meurtrier. La combinaison des deux constituerait une incroyable coïncidence.

— En effet, approuva le Dr Thompson. Je me souviens d'une affaire où la femme d'un condamné à mort avait entrepris de tuer l'un après l'autre tous les membres du jury. Il nous a fallu un temps fou pour faire le lien entre les crimes : ils avaient l'air commis au hasard. Mais, comme l'a dit M. Poirot, aucun meurtrier ne commet ses crimes au hasard. Soit il élimine des gens qui se mettent en travers de son chemin, soit il tue par conviction. Il élimine les prêtres, les policiers ou les prostituées parce qu'il juge qu'ils doivent être éliminés. Autant que je puisse voir, ce schéma ne s'applique pas à notre affaire. Mme Ascher et Betty Barnard ne sont pas reliées par leur appartenance à une même catégorie. Bien sûr, on peut toujours soupçonner un complexe d'ordre sexuel. Les deux victimes sont des femmes. Nous en saurons davantage après le prochain crime...

— Bon Dieu ! Thompson, ne parlez pas avec cette désinvolture du prochain crime, protesta sir Lionel d'un ton irrité. Nous faisons notre possible pour empêcher qu'il y ait un prochain crime !

Le Dr Thompson se tut et se moucha bruyamment.

« Comme il vous plaira, semblait dire le reniflement. Si vous ne voulez pas voir les choses en face... »

Sir Lionel se tourna vers Poirot.

— Je vois à peu près où vous voulez en venir, mais ce n'est pas encore très clair dans mon esprit.

— Je me demande ce qui se passe exactement dans la tête du meurtrier, dit Poirot. D'après ses lettres, on dirait qu'il tue pour le sport, pour s'amuser. Est-ce le cas ? Et si c'est vrai, selon quel critère choisit-il ses victimes, à part ce fameux ordre alphabétique ? S'il tue pour s'amuser, il n'a aucune raison de prévenir qui que ce soit, puisque sans cela il pourrait tuer en toute impunité. Mais comme nous l'avons tous compris, il tue pour attirer l'attention sur lui, pour affirmer sa personnalité. Quelle frustration a-t-il subie que l'on puisse relier aux deux victimes choisies par lui jusqu'à présent ? Dernière suggestion : agit-il mû par une haine personnelle à mon égard ? Me lance-t-il un défi public parce que, sans le savoir, Hercule Poirot l'a un jour vaincu au cours de sa carrière ? Ou cette animosité est-elle impersonnelle, simplement dirigée contre un étranger ? Et dans ce cas, quelle raison, encore une fois, l'a conduit à cela ? Quelle blessure a-t-il subie de la part d'une main étrangère ?

— Autant de questions fort suggestives, commenta le Dr Thompson. L'inspecteur Crome s'éclaircit la gorge.

— Ah, vraiment ? De toute façon, nous n'en sommes pas encore aux réponses...

— Toutefois, cher ami, remarqua Poirot en le regardant droit dans les yeux, c'est bien là, dans ces questions, que se niche la solution du problème. Si nous connaissions la raison exacte – extravagante à nos yeux, mais logique pour lui – qui pousse notre meurtrier à tuer, nous serions peut-être à même de prévoir qui sera la prochaine victime.

Crome secoua la tête.

— À mon avis, il les choisit complètement au hasard.

— Le meurtrier magnanime, murmura Poirot.

— Vous dites ?

— J'ai dit, « le meurtrier magnanime ! » Franz Ascher aurait été arrêté pour le meurtre de sa femme, et Donald Fraser aurait fort bien pu l'être pour celui de Betty Barnard s'il n'y avait pas eu ces lettres d'avertissement signées A.B.C. A-t-il donc le cœur si tendre qu'il ne puisse souffrir que d'autres paient pour ce qu'ils n'ont pas commis ?

— J'ai vu des choses plus étranges, confirma le Dr Thompson. J'ai connu un homme qui avait tué cinq ou six personnes et qui était désespéré parce qu'une de ses victimes n'était pas morte sur le coup et avait souffert avant de mourir. Mais, je doute que ce soit là la motivation du bonhomme. Il veut tirer profit de ses crimes pour sa propre gloire. C'est encore la meilleure explication.

— Nous n'avons pris aucune décision concernant ce que nous devons dire au public, fit remarquer sir Lionel.

— Si je puis me permettre une suggestion, monsieur, intervint Crome, pourquoi ne pas attendre l'arrivée de la prochaine lettre ? Vous la rendez publique, vous faites tirer des éditions spéciales, etc. Cela sèmera la panique dans la ville visée, mais cela servira de mise en garde pour tous les gens dont le nom commence par un C, et A.B.C. sera acculé, tenu de réussir. Et c'est là que nous l'aurons.

Nous étions loin de nous douter de ce que nous réservait l'avenir.

LA TROISIÈME LETTRE

Je garde un souvenir très net du jour où nous reçûmes la troisième lettre d'A.B.C.

Toutes les précautions avaient été prises pour ne pas perdre une seconde dès l'instant où A.B.C. se remettrait en campagne. Un jeune homme, détaché de Scotland Yard, avait été affecté à la maison, et si Poirot et moi étions sortis, il avait pour mission d'ouvrir tout le courrier qui arrivait afin d'alerter le Yard sur-le-champ.

À mesure que les jours s'écoulaient, nous devenions tous de plus en plus nerveux. L'air supérieur et distant de l'inspecteur Crome se fit encore plus supérieur et plus distant quand il vit ses indices les plus prometteurs partir en fumée. La vague description des hommes qu'on avait vus en compagnie de Betty Barnard se révéla inutile. Les voitures remarquées aux environs de Bexhill ou de Cooden appartenaient à des gens qui purent justifier de leur présence, ou ne furent jamais retrouvées. L'enquête sur les achats d'indicateurs A.B.C. causa une foule d'ennuis à une foule d'innocents.

Quant à nous, chaque fois que le toc-toc familial du facteur se faisait entendre à la porte, notre cœur battait la chamade. Du moins en ce qui me concernait, mais je ne puis croire que Poirot n'éprouvait pas la même sensation.

Je savais que cette malheureuse affaire le troublait profondément. Il refusait de quitter Londres, préférant se trouver sur place en cas d'urgence. Au cours de ces journées sur des charbons ardents, même ses moustaches perdirent tristement de leur éclat, pour une fois négligées par leur propriétaire.

Ce fut un vendredi qu'arriva la troisième lettre d'A.B.C. Le courrier du soir fut déposé vers 10 heures.

Quand nous entendîmes le pas familial et le toc-toc guilleret, je me hâtai vers la boîte. Je me souviens qu'il y avait, ce soir-là, quatre ou cinq lettres. L'adresse de la dernière était rédigée en caractères d'imprimerie.

— Poirot ! m'écriai-je – et ma voix mourut sur mes lèvres.

— Elle est arrivée ? Ouvrez-la, Hastings, vite ! Chaque seconde

compte. Il faut que nous dressions notre plan de bataille.

Je déchirai l'enveloppe – pour une fois, Poirot ne me reprocha pas mon manque de soin – et en sortis un feuillet écrit comme les précédents, en lettres d'imprimerie.

— Lisez-la, m'ordonna Poirot.

Je lus à voix haute :

Pauvre monsieur Poirot,

Pas aussi bon dans ces petites affaires de meurtre que vous l'imaginiez, pas vrai ? Peut-être avez-vous perdu la main, qui sait ? Voyons si vous ne vous rachèterez pas. Cette fois, ce sera plus facile : Churston, le 30. Un petit effort, que diable ! Tâchez de me compliquer la vie ! Vous ne pouvez pas imaginer ce que je m'ennuie à gagner ainsi à tous les coups.

Bonne chasse ! Bien à vous,

A.B.C.

— Churston, dis-je en fonçant sur notre propre A.B.C. Voyons un peu où ça se trouve.

— Hastings !

Le ton coupant de Poirot suspendit mon geste.

— Quand cette lettre a-t-elle été écrite ? Porte-t-elle une date ?

J'y jetai un coup d'œil.

— Elle a été écrite le 27.

— J'ai bien entendu ce que vous avez dit, Hastings ? Il nous a vraiment indiqué le 30 comme la date du meurtre ?

— C'est bien ça. C'est donc... Voyons voir...

— Bon Dieu ! Hastings, vous ne comprenez donc pas ? Nous sommes le 30 !

Il pointa un doigt éloquent sur le calendrier accroché au mur. Je m'emparai du journal du jour pour en avoir confirmation.

— Mais enfin... comment... ? bafouillai-je.

Poirot ramassa l'enveloppe par terre. J'avais trouvé l'adresse bizarre, mais j'étais trop impatient de lire le contenu de la lettre pour accorder la moindre attention à ce détail.

À cette époque, Poirot habitait *Whitehaven Mansions*. L'adresse disait : M. Hercule Poirot, *Whitehorse Mansions*. Et dans un coin, l'enveloppe était barrée de la mention suivante : « Inconnu à *Whitehorse Mansions*, EC1, et à *Whitehorse Court*. Voir à *Whitehaven Mansions*. »

— Mon Dieu ! murmura Poirot. Est-ce que même la chance est du côté de ce maniaque ? Vite, vite ! appelons Scotland Yard.

Un instant plus tard, nous tenions Crome au bout du fil. Pour une fois, le flegmatique inspecteur ne se contenta pas de son « Ah, vraiment ? » habituel, mais étouffa un juron. Il nous écouta et

raccrocha pour obtenir Churston dans les plus brefs délais.

— C'est trop tard, souffla Poirot.

— Qu'en savez-vous, rétorquai-je sans conviction.

Il jeta un coup d'œil à la pendule.

— 10 h 20 ? Il ne reste plus qu'une heure et quarante minutes.

Peut-on raisonnablement penser qu'A.B.C. aura retenu sa main si longtemps ?

J'ouvris l'indicateur que j'avais pris sur l'étagère et lus :

— Churston, Devon. 500 kilomètres de Paddington. Population : 656 hab. C'est tout petit. Notre homme ne peut manquer de se faire remarquer, là-bas.

— Et même si on le remarque, ça n'empêchera pas qu'un autre crime a eu lieu, murmura Poirot. À quelle heure y a-t-il des trains ? Je suppose que le train sera plus rapide que la voiture.

— Il y a un train de nuit avec couchettes jusqu'à Newton Abbot. Il arrive là-bas à 6 h 08, et à Churston à 7 h 15.

— Il part de Paddington ?

— Oui.

— Nous prendrons ce train, Hastings.

— Vous aurez à peine le temps de recevoir des nouvelles avant le départ.

— Que nous recevions de mauvaises nouvelles ce soir ou demain matin, quelle différence ?

— Il y a du vrai là-dedans.

J'entrepris de boucler une petite valise tandis que Poirot rappelait une dernière fois Scotland Yard.

Il revint dans sa chambre quelques minutes plus tard.

— Mais qu'est-ce que vous faites là ? s'exclama-t-il.

— Je préparais vos affaires, pensant que cela nous ferait gagner du temps.

— Vous êtes trop émotif, Hastings. Cela affecte vos gestes et brouille votre bon sens. Est-ce une façon de plier un pardessus ? Et regardez dans quel état vous avez mis mon pyjama. Et si la bouteille de shampoing se casse ?

— Bon sang, Poirot ! m'écriai-je, c'est une question de vie ou de mort ! Qu'est-ce que ça peut bien faire !

— Vous perdez le sens commun, Hastings. Nous ne pouvons prendre ce train avant l'heure prévue, et le fait d'abîmer nos vêtements ne nous sera d'aucune utilité pour empêcher le meurtre.

Puis il me prit fermement sa valise des mains et entreprit d'emballer lui-même ses affaires.

Il m'expliqua qu'il nous fallait emporter la lettre et l'enveloppe à la gare de Paddington, où nous attendrait un homme de Scotland Yard.

La première personne que nous vîmes en arrivant sur le quai, était

l'inspecteur Crome.

— Aucune nouvelle pour l'instant, répondit-il au regard interrogateur de Poirot. Tous nos hommes disponibles sont sur la brèche. Tous les habitants dont le nom commence par un C ont été avertis par téléphone chaque fois que c'était possible. Il reste une petite chance... Où est la lettre ?

Poirot la lui tendit.

Il l'examina en jurant à voix basse entre ses dents.

— Une sacrée chance qu'il a eue là. À croire que les astres veillent sur lui.

— Pensez-vous qu'il aurait pu le faire exprès ? demandai-je.

— Non. Il a établi des règles, si folles soient-elles, et il s'y tient. Nous sommes avertis à temps : il insiste bien sur ce point. C'est de là qu'il tire toute sa vanité. Je me demande... Je parie que ce type boit du whisky White Horse.

— Ah ! voilà qui est ingénieux..., dit Poirot, admiratif malgré lui. Il en a une bouteille posée devant lui pendant qu'il écrit...

— Absolument, dit Crome. Il nous est arrivé à tous un jour où l'autre de recopier machinalement ce que nous avons sous le nez. Il a commencé à écrire *White* et a ajouté *horse* au lieu de *haven*...

L'inspecteur voyagea lui aussi par le train.

— Même si, par miracle, il ne s'est encore rien passé, c'est à Churston que nous devons nous rendre. Notre meurtrier est là-bas, ou bien il y était aujourd'hui. Un de mes hommes restera au téléphone jusqu'à la dernière minute, pour le cas où une information tomberait.

Juste au moment où le train quittait la gare, nous vîmes un homme se précipiter sur le quai. Il atteignit la fenêtre de l'inspecteur et cria quelques mots.

Quand le train eut pris de la vitesse, Poirot et moi allâmes frapper à la porte de la cabine de l'inspecteur.

— Vous avez des nouvelles ? demanda Poirot.

— Elles sont aussi mauvaises qu'on pouvait le craindre. Sir Carmichael Clarke a été retrouvé mort le crâne défoncé, conclut-il, laconique.

Bien que peu connu du grand public, sir Carmichael Clarke était un homme de quelque renom. Il avait été l'un des plus éminents laryngologues de son temps. Quand il s'était retiré, fort à l'aise au demeurant, il avait su combiner loisirs et passion en collectionnant des poteries et des porcelaines chinoises. Quelques années plus tard, ayant hérité d'un vieil oncle une fortune considérable, il avait pu se consacrer corps et âme à cette passion et se trouvait en possession d'une des plus célèbres collections d'art chinois au monde. Marié, sans enfant, il s'était fait construire une maison sur la côte du Devon ; il ne venait plus à Londres, qu'en de rares occasions, lors de ventes

importantes, par exemple.

Inutile de réfléchir bien longtemps pour comprendre que cette mort, survenant après celle de la jeune et jolie Betty Barnard, fournirait sans conteste à la presse la nouvelle la plus sensationnelle du moment. Qu'on soit en août et que les journalistes soient en mal de copie venait encore aggraver les choses.

— Il n'est pas exclu que cette publicité ne nous vaille ce que tous nos efforts n'ont pu obtenir jusqu'ici, dit Poirot. À présent, tout le pays va se lancer sur les traces d'A.B.C.

— Malheureusement, c'est exactement ce qu'il cherche, dis-je.

— C'est vrai. Mais cela peut aussi causer sa perte. Grisé par son succès, il fera moins attention... C'est bien là ce que j'espère – qu'il crève d'orgueil et d'assurance.

— Comme c'est bizarre ! m'exclamai-je, frappé par une idée soudaine. Savez-vous que c'est le premier crime de ce genre que nous ayons eu à connaître, vous et moi ? Jusqu'ici, tous nos meurtres ont été... comment dire ?... des meurtres « en petit comité », si je puis m'exprimer ainsi.

— Vous avez raison, mon ami. Jusqu'à présent, notre lot a toujours été de travailler *de l'intérieur*. C'était l'histoire de la victime qui comptait... À qui le crime profite-t-il ? Quelles occasions l'entourage avait-il de le commettre ? Voilà ce que nous devons nous demander. C'étaient des crimes domestiques. Mais, pour la première fois depuis le début de notre association, nous avons affaire à un crime impersonnel, commis de sang-froid. Un meurtre « extérieur », en somme.

Je frissonnai.

— C'est horrible...

— Oui. J'ai senti dès le départ, quand j'ai lu la première lettre, qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas... (Il eut un geste d'impatience.) Nous ne devons pas craquer. Ce n'est pas pire qu'un crime ordinaire.

— Oh, que si !

— Est-ce pire de supprimer des étrangers que de tuer un proche, un être cher, quelqu'un qui vous fait peut-être confiance, qui croit en vous... ?

— C'est pire parce que c'est *fou*.

— Non, Hastings, ce n'est pas *pire*. C'est seulement moins *commode*, un point c'est tout.

— Non, non ! je ne suis pas d'accord avec vous. C'est infiniment plus effrayant.

— Cela devrait pourtant être d'autant plus facile à élucider que c'est fou, murmura Poirot, pensif. Un crime commis par un homme habile et sain d'esprit serait beaucoup plus élaboré. Dans le cas qui nous occupe, si j'arrivais ne serait-ce qu'à entrevoir l'*idée directrice*... Dans cette histoire d'ordre alphabétique, il y a quelque chose qui ne

colle pas. Oui, si je saisisais l'idée directrice... Alors tout deviendrait limpide.

Il secoua la tête et poussa un soupir à fendre l'âme.

— Ces crimes ne doivent pas continuer. Il faut que la vérité m'apparaisse, vite, très vite ! Allez vous coucher, Hastings. Tâchez de dormir un peu. Demain, nous aurons du pain sur la planche.

SIR CARMICHAEL CLARKE

À mi-chemin entre Brixham d'une part et Paignton et Torquay de l'autre, Churston occupe une position centrale dans la baie de Torbay. Il y a une dizaine d'années, c'était encore un simple parcours de golf qui se prolongeait par des champs et des landes en pente douce vers la mer. Çà et là, seule présence humaine, se dressaient une ou deux fermes. Mais la portion de côte entre Churston et Paignton a connu au cours de ces dernières années un véritable boom immobilier. Villas et lotissements ont poussé comme des champignons le long de nouvelles routes ouvertes tout exprès.

Sir Carmichael Clarke avait acheté un terrain d'une centaine d'hectares surplombant la mer, et y avait fait construire une demeure aux lignes modernes – un rectangle blanc assez harmonieux. À l'exception des deux grandes galeries qui abritaient ses collections, la maison n'était pas très vaste.

Nous y arrivâmes vers 8 heures du matin. Un inspecteur de la police locale, venu nous accueillir à la gare, nous avait mis au courant de la situation.

Il semblait que sir Carmichael Clarke avait pris l'habitude d'aller faire un petit tour chaque soir après le dîner. Quand la police avait appelé, peu après 11 heures, on s'était aperçu qu'il n'était toujours pas rentré. Comme il suivait toujours le même parcours, les recherches avaient été organisées rapidement et on n'avait pas tardé à retrouver son corps. La mort était due à un coup porté à la nuque par un instrument contondant. Un A.B.C. ouvert avait été placé à l'envers sur le cadavre.

À notre arrivée à Combeside – c'était le nom de la maison –, un vieux maître d'hôtel nous ouvrit. Ses mains tremblantes et ses traits bouleversés montraient assez qu'il était affreusement affecté par la tragédie.

— Bonjour, Deveril, dit le policier.

— Bonjour, monsieur Wells.

— Ce sont ces messieurs de Londres, Deveril.

— Par ici, messieurs. (Il nous fit entrer dans une longue salle à

manger où un petit déjeuner nous attendait.) Je vais chercher M. Franklin.

Un instant plus tard, un homme de haute taille, aux cheveux blonds et au visage hâlé, fit son entrée dans la pièce.

C'était Franklin Clarke, le frère unique de sir Carmichael.

Il avait l'attitude résolue d'un homme habitué à affronter des situations difficiles.

— Bonjour, messieurs.

L'inspecteur Wells se chargea des présentations.

— Voici l'inspecteur Crome, de la police judiciaire, M. Hercule Poirot et... euh... le capitaine Hayter.

— Hastings, corrigeai-je, glacial.

Franklin Clarke nous serra la main à tour de rôle, accompagnant chaque poignée de main d'un coup d'œil pénétrant.

— Permettez-moi de vous offrir une collation, dit-il enfin. Nous pouvons discuter de la situation à table.

Personne ne parut vouloir repousser son offre, et nous fîmes honneur à d'excellents œufs au bacon, arrosés de café.

— Passons aux choses sérieuses, dit bientôt Franklin Clarke. L'inspecteur Wells m'a donné hier soir un aperçu de la situation. Je dois dire que c'est là une des histoires les plus insensées que j'aie jamais entendues. Dois-je vraiment croire, inspecteur, que mon pauvre frère a été la victime d'un fou homicide, dont c'est le troisième meurtre, et qu'à chaque fois, un indicateur A.B.C. a été déposé près du corps ?

— C'est, en gros, la situation, monsieur Clarke.

— Mais pourquoi ? Quel profit peut-on espérer retirer d'un tel crime ? même pour un esprit dérangé ?

Poirot approuva d'un hochement de tête.

— Vous avez mis le doigt sur le problème, monsieur.

— À ce point de l'affaire, il ne sert à rien de rechercher des motivations, coupa l'inspecteur Crome. C'est le rôle des médecins aliénistes. Je puis néanmoins vous dire que j'ai une certaine expérience des psychopathes dangereux et que, dans l'ensemble, leurs motivations sont des plus fantaisistes. Il y a le désir d'affirmer sa personnalité de faire sensation auprès du public – bref d'être quelqu'un, de sortir du rang.

— Êtes-vous de cet avis, monsieur Poirot ?

Clarke semblait incrédule. Sa question, posée au plus âgé d'entre nous, ne fut guère du goût de l'inspecteur Crome, qui fronça les sourcils.

— Tout à fait, répondit mon ami, catégorique.

— Quoi qu'il en soit, ce genre d'homme ne saurait échapper longtemps à la justice, déclara pensivement Clarke.

— Vous croyez ? Ah ! mais c'est qu'ils sont malins, ces gens-là ! Et n'oubliez pas que rien dans leur apparence ne les distingue du commun – je dirais même du « plus commun » des mortels. Ils appartiennent en général à cette catégorie d'individus qu'on néglige, qu'on ignore, qu'on raille même !

— Monsieur Clarke, veuillez avoir l'obligeance de me préciser certains faits, intervint Crome, coupant court au discours de Poirot.

— Mais certainement...

— Je suppose que votre frère était dans son état normal, hier. Il n'a reçu aucune nouvelle inattendue ? Rien qui ait pu le troubler ?

— Non. Je dirais qu'il était en tout point semblable à lui-même.

— Ni troublé ni inquiet, en aucune manière ?

— Pardonnez-moi, inspecteur, mais je n'ai pas dit cela. Le souci et l'inquiétude étaient, hélas ! le lot quotidien de mon pauvre frère.

— Et pourquoi donc ?

— Vous ignorez peut-être que ma belle-sœur, lady Clarke, est dans un état grave. Tout à fait entre nous, elle est atteinte d'un cancer incurable et n'en a plus pour longtemps. Sa maladie a terriblement affecté mon frère. Je suis revenu d'Extrême-Orient il y a peu, et j'ai été frappé par le changement qui s'était opéré en lui.

Poirot glissa une question :

— En supposant qu'on ait retrouvé votre frère écrasé au pied de la falaise, ou bien mort avec un revolver à côté de lui, quelle aurait été votre première pensée ?

— Pour ne rien vous cacher, j'aurais aussitôt pensé qu'il s'était suicidé.

— Encore ! s'émut Poirot.

— Quoi donc ?

— Un fait qui se répète. Rien d'important.

— En tout cas, ce n'était pas un suicide, trancha Crome. Je crois savoir, monsieur, que votre frère avait l'habitude d'aller se promener tous les soirs ?

— C'est vrai. Il l'a toujours fait.

— Tous les soirs ?

— Sauf s'il pleuvait à verse, naturellement.

— Et tout le monde, dans la maison, lui connaissait cette habitude ?

— Bien sûr.

— Et à l'extérieur ?

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire par « extérieur ». Le jardinier était peut-être au courant, je n'en sais rien.

— Et dans le village ?

— On ne peut pas parler de village. À part un bureau de poste et quelques cottages, Churston Ferrers est un trou.

— Je suppose qu'un étranger qui viendrait rôder par ici serait

aussitôt repéré ?

— Au contraire ! En août, toute cette partie de la côte est littéralement envahie par les vacanciers. Ils arrivent tous les jours de Brixham, de Torquay et de Paignton à pied, en car et en voiture. Broadsands, qui se trouve par là, fit-il en tendant le doigt, est une plage très fréquentée, tout comme Elbury Cove, d'ailleurs. Ce sont des coins ravissants, et les gens y viennent pour pique-niquer. Que ne donnerait-on pas pour qu'ils s'abstiennent ! Vous n'imaginez pas la beauté et la sérénité de cette région en juin et début juillet.

— Donc, à votre avis, on ne risque pas de remarquer un étranger ?

— Non, sauf s'il avait l'allure d'un... d'un individu dérangé, bien sûr...

— Cet homme n'a l'air ni fou ni dérangé, affirma Crome. Vous voyez où je veux en venir, monsieur. Il a dû venir souvent rôder par ici, et il a repéré l'habitude de votre frère d'aller faire un petit tour chaque soir. Personne n'a demandé sir Carmichael hier ? Un type louche...

— Je ne crois pas, mais nous allons interroger Deveril.

Il sonna et posa la question au maître d'hôtel.

— Non, monsieur, personne n'est venu voir sir Carmichael. Et je n'ai vu aucun rôdeur autour de la maison. Les domestiques non plus, je le leur ai déjà demandé.

Le maître d'hôtel attendit un instant et s'enquit :

— Est-ce tout, monsieur ?

— Oui, Deveril, vous pouvez disposer.

Au moment de prendre la porte, le maître d'hôtel s'effaça pour laisser entrer une jeune femme.

Franklin Clarke se leva à sa vue.

— Voici Mlle Grey, messieurs. La secrétaire de mon frère.

Mon attention fut aussitôt attirée par l'extraordinaire blondeur scandinave de la jeune femme. Elle avait les cheveux clairs, presque blancs, les yeux gris et ce teint très pâle, presque transparent qu'on ne rencontre que chez les Norvégiens et les Suédois. Elle devait avoir dans les vingt-sept ans et semblait aussi efficace que décorative.

— En quoi puis-je vous aider ? demanda-t-elle en s'asseyant.

Clarke lui apporta une tasse de café, mais elle ne voulut rien manger.

— Vous vous occupiez de la correspondance de sir Carmichael ? demanda Crome.

— Oui. Entièrement.

— Aurait-il reçu des lettres signées A.B.C. ?

— A.B.C. ? (Elle secoua la tête.) Non, jamais.

— Il n'a jamais parlé d'un étranger qu'il aurait vu rôder dans les parages au cours de ses promenades du soir ?

— Il n'a jamais rien mentionné de ce genre.
— Et vous-même, auriez-vous remarqué des étrangers par ici ?
— Aucun rôdeur, en tout cas. Bien sûr, il y a beaucoup de gens qui traînent dans le coin à cette période de l'année. On en rencontre souvent qui se promènent sur le parcours de golf ou le long des sentiers qui descendent à la mer. En fait, on ne croise que des étrangers en cette saison.

Poirot hocha la tête d'un air pensif.

L'inspecteur Crome voulut retracer les pas de sir Carmichael lors de ses promenades nocturnes. Franklin Clarke nous fit sortir par les portes-fenêtres du salon et Mlle Grey nous emboîta le pas. Nous marchions tous deux un peu en arrière.

— Vous avez tous dû subir un choc terrible, dis-je.

— Et personne d'entre nous n'arrive encore à y croire. J'étais au fond de mon lit hier soir, quand la police a téléphoné. J'ai entendu des voix en bas et j'ai fini par descendre pour demander ce qui se passait. Deveril et M. Clarke étaient sur le pas de la porte avec des lanternes.

— À quelle heure sir Carmichael rentrait-il de ses promenades ?

— Vers 10 heures moins le quart. Il empruntait généralement la porte de service. Il lui arrivait de monter directement se coucher, mais il s'attardait parfois dans la galerie qui abrite ses collections. Si la police n'avait pas téléphoné, nous ne nous serions aperçus de rien avant ce matin.

— Son épouse a dû être très affectée...

— Lady Clarke est en permanence sous morphine, et à très hautes doses. Je la crois dans un état trop grave pour se rendre compte de ce qui se passe autour d'elle.

Nous avions franchi une porte de jardin qui donnait sur le terrain de golf. Nous en traversâmes une partie, puis un échelier nous permit de nous retrouver sur un raidillon tortueux.

— Il mène à Elbury Cove, expliqua Franklin Clarke. Mais il y a deux ans, on a tracé une nouvelle voie qui conduit directement de la grande route à Broomsands et Elbury, de sorte que ce chemin est pratiquement désaffecté.

Nous continuâmes jusqu'à un sentier bordé de ronces et de fougères qui descendait vers la mer. Soudain nous débouchâmes sur une corniche herbeuse qui surplombait une plage de galets d'un blanc éblouissant. Des arbres d'un vert sombre dévalaient jusqu'à la mer. C'était paradisiaque, à la fois blanc, vert intense et bleu saphir.

— Que c'est beau ! m'exclamai-je.

Clarke fit volte-face.

— N'est-ce pas ? Je me demande pourquoi les gens se ruent sur la Riviera quand ils ont des coins comme ça chez eux ! J'ai roulé ma bosse à travers le monde, et Dieu m'est témoin que je n'ai jamais rien

vu d'aussi beau.

Puis, comme honteux de sa véhémence, il ajouta d'un ton plus détaché :

— C'était là la promenade habituelle de mon frère. Il descendait jusqu'ici et remontait le sentier en prenant sur sa droite pour passer devant la ferme, puis il coupait à travers champs jusqu'à la maison.

Nous avançâmes jusqu'à la haie, à mi-chemin de l'endroit où l'on avait retrouvé le corps.

Crome hocha la tête.

— C'est clair. L'homme était caché dans l'ombre, ici. Votre frère n'aura rien remarqué jusqu'au moment où le coup l'a atteint.

La jeune femme, près de moi, frissonna, et Franklin Clarke se tourna vers elle :

— Allons, Thora. C'est horrible, mais il ne sert à rien de se voiler la face.

Thora Grey... son nom lui allait comme un gant.

Nous revînmes vers la maison où l'on avait transporté le corps après l'avoir photographié.

Comme nous gravissions l'escalier majestueux, le médecin sortit d'une chambre, sa mallette noire à la main.

— Rien de neuf, docteur ? demanda Clarke.

Le médecin secoua la tête.

— Non. Le cas est des plus simples. Je réserve les termes techniques pour l'enquête. En tout cas, il n'a pas souffert. La mort a dû être instantanée.

Il s'éloigna.

— Il faut que je passe voir lady Clarke.

Une infirmière poussa une porte, un peu plus loin dans le couloir, et le médecin la rejoignit.

Nous entrâmes dans la pièce dont il venait de sortir.

Je battis en retraite assez vite. Thora Grey était restée immobile en haut des marches, une curieuse expression sur le visage.

— Mademoiselle Grey..., commençai-je, puis je stoppai net. Qu'est-ce qui ne va pas ?

Elle me regarda.

— J'étais en train de penser à D.

— À D ?

Je la fixai d'un air stupide.

— Oui. Le prochain meurtre. Il faut faire quelque chose. Il faut absolument l'arrêter.

Clarke sortit de la chambre derrière moi.

— Que faut-il arrêter, Thora ?

— Ces horribles meurtres.

— Oui. (Il serra les mâchoires de manière fort agressive.) J'aimerais

échanger quelques mots avec M. Poirot... Est-ce que Crome est bon à quelque chose ? lança-t-il brutalement.

Je répondis qu'il passait pour un brillant officier de police, mais mon ton ne fut peut-être pas aussi enthousiaste qu'il aurait dû l'être.

— Ses manières sont fichtrement déplaisantes, en tout cas, reprit Clarke. À l'entendre, il sait tout sur tout, mais que sait-il, en fait ? Rien de rien, si j'ai bien compris.

Il s'interrompit un instant avant de reprendre :

— M. Poirot est l'homme qu'il me faut. J'ai un plan. Mais nous en parlerons plus tard.

Il suivit le couloir et frappa à la porte par où avait disparu le médecin.

J'hésitai. La jeune femme regardait droit devant elle.

— À quoi pensez-vous, mademoiselle Grey ?

Elle tourna son regard vers moi.

— Je me demande où il peut bien être, à présent... Le meurtrier. Cela fait à peine douze heures... Oh ! s'il pouvait y avoir ici de vrais voyants capables de deviner où il est et ce qu'il fait en ce moment...

— La police est sur la piste..., commençai-je.

Ce lieu commun rompit le charme. Thora Grey revint sur terre.

— Oui, dit-elle. Bien sûr.

Elle descendit l'escalier et je restai planté là, à retourner ses paroles dans ma tête.

A.B.C...

Où était-il, à présent... ?

NE FAIT PAS PARTIE DU RÉCIT DU CAPITAINE HASTINGS

M. Alexandre Bonaparte Cust sortit au milieu de la foule du Torquay Palladium, où il venait d'assister à la projection de ce film bouleversant qu'est *L'Hirondelle matraquée*.

Il cligna des yeux sous le soleil de l'après-midi et regarda autour de lui avec cet air de chien battu qui le caractérisait.

« Ça, c'est une idée... » murmura-t-il pour lui-même.

De petits vendeurs de journaux passaient en criant :

— Toute dernière !... Le meurtrier fou de Churston...

Leurs placards indiquaient :

LE MEURTRE DE CHURSTON – DERNIÈRES INFORMATIONS

M. Cust fouilla dans ses poches à la recherche d'une pièce et acheta le journal. Il ne l'ouvrit pas tout de suite.

Il entra dans Princess Gardens et se dirigea lentement vers un kiosque qui faisait face au port de Torquay. Là, il s'assit sur un banc et se mit à lire.

SIR CARMICHAEL CLARKE ASSASSINÉ

TERRIBLE TRAGÉDIE À CHURSTON

L'ŒUVRE D'UN MANIAQUE, disaient les gros titres.

Et au-dessous :

Il y a guère plus d'un mois, l'Angleterre apprenait avec horreur le meurtre d'une jeune fille, Elizabeth Barnard, commis à Bexhill. On se souvient sans doute qu'un indicateur A.B.C. jouait un rôle dans cette affaire. Et c'est encore un A.B.C. qu'on a trouvé près du cadavre de sir Carmichael Clarke. La police émet l'hypothèse que les deux crimes sont l'œuvre du même assassin. Est-il possible qu'un psychopathe continue de hanter nos stations balnéaires... ?

Un jeune homme en pantalon de flanelle et chemise bleu vif, assis à côté de M. Cust, déclara soudain :

— Vraiment moche, hein ?

M. Cust sursauta.

— Oh ! très... très...

Le jeune homme remarqua que les mains de son voisin tremblaient au point qu'il pouvait à peine tenir son journal.

— On ne sait jamais, avec ces cinglés, reprit le jeune homme,

d'humeur bavarde. Ils n'ont pas toujours l'air dérangé, vous savez. Souvent, ils sont comme vous et moi...

— Peut-être, approuva M. Cust.

— Parole ! Il y a des fois, c'est la guerre qui leur a tapé sur la cafetière. Et ils sont plus jamais les mêmes, après.

— C'est... c'est sûrement ça.

— La guerre, moi, j'encaisse pas, continua le jeune homme.

Son compagnon lui fit face.

— Je n'encaisse ni la peste, ni le choléra, ni la famine, ni le cancer... ça ne les empêche pas d'exister !

— La guerre, ça peut s'éviter, affirma le jeune homme.

M. Cust se mit à rire, et son rire résonna longtemps.

Le jeune homme parut quelque peu alarmé.

« Il est lui-même un peu fêlé », songea-t-il.

— Pardonnez-moi, monsieur, ajouta-t-il à voix haute. Vous avez dû la faire, la guerre...

— Je l'ai faite, confirma M. Cust. Et je ne m'en suis pas remis. C'est ma tête voyez-vous... Elle n'a jamais plus fonctionné comme avant. J'ai de ces migraines, si vous saviez ! Des migraines qui me vrillent le crâne.

— Ah ! C'est bien triste, dit le jeune homme, qui aurait voulu disparaître sous terre.

— Il m'arrive même de ne plus savoir ce que je fais.

— Ah, oui ? Bon, il faut que j'y aille, déclara le jeune homme qui fila sans demander son reste.

Il savait comment étaient les gens quand ils se lançaient sur leurs problèmes de santé.

M. Cust demeura seul avec son journal.

Il le lut et le relut...

Des gens passaient et repassaient devant lui.

La plupart parlaient du meurtre.

— C'est tragique... vous croyez que les Chinois y sont mêlés ? Ce n'était pas une serveuse dans un restaurant chinois... ?

— Oui, sur le parcours de golf...

— J'ai entendu dire que c'était sur la plage...

— Quand on pense que nous prenions le thé à Elbury hier, ma chérie !

— La police est convaincue qu'elle réussira à le pincer...

— Ils disent qu'il peut être arrêté d'une minute à l'autre...

— Je parie qu'il est encore à Torquay... comme cette femme qui avait tué je ne sais plus qui...

M. Cust replia son journal avec soin et le posa sur le banc. Puis il se leva et s'achemina lentement vers la ville.

Des jeunes filles le croisaient, des jeunes filles en blanc, en rose, en

bleu, en robes d'été, en pantalons, en shorts. Elles riaient et gloussaient, jaugeant du coin de l'œil les hommes sur leur chemin.

Pas une seule fois elles ne posèrent les yeux sur M. Cust...

Il s'assit à une petite table et commanda un thé avec de la crème du Devon.

L'AFFAIRE PIÉTINE

Avec le meurtre de sir Carmichael Clarke, l'affaire A.B.C. passa définitivement au premier plan.

Les journaux ne parlaient plus que de ça. Les indices les plus invraisemblables avaient été découverts. On annonçait d'imminentes arrestations. Les photographies de gens ou de lieux ayant un vague rapport avec le meurtre faisaient la une des quotidiens. On publiait des interviews de tous ceux qui étaient disposés à en donner. Il y eut même des questions posées au Parlement.

Le meurtre d'Andover était désormais relié aux deux autres.

Scotland Yard était convaincu que le battage publicitaire offrait la meilleure chance de mettre la main sur le meurtrier. La population britannique se transforma en une armée de détectives amateurs.

Le *Daily Flicker* eut l'inspiration du moment en titrant : IL EST PEUT-ÊTRE DANS VOTRE VILLE !

Poirot, bien sûr, se trouvait au cœur de l'agitation. Les lettres qu'il avait reçues étaient publiées en fac-similé. On l'abreuvait d'injures pour n'avoir su empêcher les meurtres, et ses défenseurs inconditionnels clamaient qu'il était sur le point de livrer le nom de l'assassin.

Il était harcelé par les journalistes en quête d'interviews :

Les dernières déclarations de M. Poirot.

S'ensuivait en général une demi-colonne d'âneries.

M. Poirot brosse un tableau très noir de la situation.

M. Poirot est sur le point d'aboutir.

Le capitaine Hastings, ami intime de M. Poirot, a déclaré à notre envoyé spécial...

— Poirot ! m'écriais-je à tout moment. Je vous supplie de me croire. Je n'ai jamais raconté de choses pareilles !

Ce à quoi cet excellent ami répondait gentiment :

— Je sais, Hastings... je sais. Il y a entre le dit et l'écrit un abîme sans fond. Tout l'art de tourner les phrases semble consister à leur faire dire exactement le contraire de ce qu'elles signifient.

— Je ne voudrais pas que vous pensiez que j'ai dit...

— Ne vous faites donc pas de souci. Tout ça n'a aucune importance. Peut-être même ces âneries nous aideront-elles.

— Comment cela ?

— Eh bien, grognait Poirot, si notre meurtrier lit ce que je suis censé avoir confié au *Daily Blague* aujourd'hui, il va perdre tout respect pour moi en tant qu'adversaire !

Je vous donne peut-être l'impression qu'aucune action concrète n'était entreprise sur le terrain de l'enquête. Bien au contraire, Scotland Yard et la police locale des comtés concernés suivaient avec une infatigable énergie les pistes les plus ténues.

Les propriétaires des hôtels, chambres d'hôtes et pensions de famille situés dans un large rayon autour des scènes de crime étaient minutieusement interrogés.

Des centaines d'histoires, issues du cerveau fertile de gens qui avaient « vu un homme à l'air louche et qui roulait des yeux », ou « remarqué un homme avec une expression sinistre rôdant dans les parages », étaient vérifiées dans leurs moindres détails. Aucune information, si vague fût-elle, n'était négligée. Trains, autobus et trams, tout était contrôlé ; les porteurs, chauffeurs de taxi, vendeurs des kiosques à journaux et des papeteries étaient soumis au feu roulant des questions et des vérifications.

Une bonne vingtaine de personnes avaient été convoquées et interrogées jusqu'à ce qu'elles soient capables de fournir à la police un emploi du temps satisfaisant pour la nuit du crime.

Le résultat final n'était pas complètement négatif. Certaines déclarations, jugées dignes d'intérêt, faisaient l'objet d'un procès-verbal et étaient conservées, mais, dans l'attente de preuves supplémentaires, elles ne menaient pour le moment nulle part.

Si Crome et ses collègues se montraient infatigables, Poirot me semblait en revanche curieusement apathique. Nous nous accrochions régulièrement sur ce point.

— Mais que voudriez-vous que je fasse, mon cher ? Les enquêtes de routine, la police s'y entend mieux que moi. Vous voudriez que je sois toujours à battre la campagne comme un chien de chasse.

— Au lieu de quoi vous restez assis dans votre fauteuil comme... comme...

— Comme un homme sensé ! Ma force, Hastings, réside dans mon cerveau, pas dans mes jambes ! Je passe mon temps à réfléchir, même quand vous croyez que je ne fais rien.

— Réfléchir ! m'exclamai-je. Est-ce le moment de réfléchir ?

— Oui, mille fois oui !

— Et que vous apporte votre fameuse réflexion, s'il vous plaît ? Vous connaissez les trois affaires par cœur.

— Ce n'est pas sur les faits que je réfléchis, mais sur la mentalité du

meurtrier.

— La mentalité d'un fou !

— Précisément. Qu'il est donc impossible de cerner en un clin d'œil. Quand je saurai quelle sorte d'homme est le meurtrier, je pourrai découvrir qui il est. Et j'en apprendrai chaque jour un peu plus long sur son compte. Après le crime d'Andover, que savions-nous de lui ? Pratiquement rien. Et après celui de Bexhill ? Un petit peu plus. Et après celui de Churston ? Encore un peu plus. Je commence à voir – non pas ce que vous voudriez que je voie, les grandes lignes d'un visage et d'une silhouette – mais les grandes lignes d'un esprit. Un esprit qui œuvre dans certaines directions bien précises. Après le prochain meurtre...

— Poirot !

Mon ami me regarda, impassible.

— Eh oui, Hastings, je pense qu'il y aura presque certainement un autre meurtre. C'est une question de chance. Voyez-vous, jusqu'ici, elle a été du côté de notre inconnu. Mais elle peut tourner. Ce qui est sûr, c'est que nous en saurons infiniment plus après le crime suivant. Le crime est un véritable révélateur. Vous pouvez varier vos méthodes tant que vous voudrez, vos actions révéleront toujours vos goûts, vos habitudes et votre état d'esprit, votre âme même. Je distingue certaines indications confuses... C'est curieux, on croirait parfois qu'il y a deux intelligences au travail... Mais bientôt le schéma général se précisera, et alors *je saurai* !

— Vous saurez de qui il s'agit ?

— Non, Hastings, je ne connaîtrai pas son nom et son adresse ! Mais je saurai quelle sorte d'homme il est...

— Et alors ?

— *Et alors, j'irai à la pêche.*

Je le regardai avec stupéfaction, mais il poursuivit :

— Voyez-vous, Hastings, un pêcheur expérimenté sait exactement quelle mouche offrir à quel poisson. Je lui offrirai la mouche qui convient.

— Et alors ?

— Et alors ! Et alors ! Vous ne valez pas mieux que Crome avec son air supérieur et ses « Ah, vraiment ? ». Eh bien il gobera et la mouche et l'hameçon, et nous remonterons la ligne...

— Et en attendant, les gens tombent comme des mouches, justement.

— Trois personnes. Combien y a-t-il de morts sur la route chaque semaine ? Cent vingt, je crois ?

— Cela n'a rien à voir.

— Mais le résultat est le même pour ceux qui meurent. Pour les autres, les parents et les amis oui, cela fait une différence, mais il y a

au moins une chose qui me réjouit dans cette affaire.

— Voyons un peu ce qu'il peut y avoir de réjouissant là-dedans.

— Épargnez-moi vos sarcasmes. Ce qui me réjouit, c'est qu'aucun soupçon de culpabilité ne puisse venir ajouter à la détresse des innocents.

— N'est-ce pas encore pire ?

— Non, non mille fois non ! Quoi de plus terrible que de vivre dans une atmosphère de suspicion ? D'être observé par des yeux dans lesquels l'amour se change bientôt en crainte ? Quoi de plus terrible que de soupçonner vos proches et ceux que vous aimez ? Cela empoisonne tout, cela infecte tout ! Non au moins, nous ne saurons accuser A.B.C. d'avoir empoisonné l'existence d'innocents !

— Trouvez-lui des excuses pendant que vous y êtes ! lançai-je avec amertume.

— Pourquoi pas ? Il se croit peut-être investi d'une mission. Nous finirons peut-être par éprouver de la sympathie pour son point de vue.

— Vraiment, Poirot !

— Allons bon ! Je vous ai choqué. D'abord par mon inertie, et maintenant par mes opinions.

Je secouai la tête sans répondre.

— J'ai quand même un projet qui va vous plaire, reprit Poirot au bout d'un moment, puisqu'il s'agit d'être actif, et non passif. De plus, il demandera plus de discours que de réflexion.

Je n'aimais guère le ton qu'il avait pris.

— De quoi s'agit-il ? demandai-je prudemment.

— D'obtenir des amis, des parents et des domestiques des victimes tout ce qu'ils peuvent savoir.

— Les soupçonneriez-vous de cacher quelque chose ?

— Pas délibérément. Mais tout dire implique toujours un choix. Si je vous demandais de me raconter votre journée d'hier, vous me répondriez sans doute : « Je me suis levé à 9 heures, j'ai pris mon petit déjeuner à 9 heures et demie, j'ai mangé des œufs au bacon avec mon café, je suis allé au club, etc. » Mais vous ne prendriez pas la peine de me dire : « Je me suis cassé un ongle et j'ai dû le couper. J'ai sonné pour avoir de l'eau chaude. J'ai renversé un peu de café sur la nappe. J'ai brossé mon chapeau avant de le mettre. » Comme on ne peut pas tout dire, on choisit. Quand il s'agit d'un meurtre, les gens choisissent ce qu'ils croient le plus important. Mais très souvent, ils passent à côté.

— Et comment nous y prendrons-nous pour leur faire dire ce qui est important ?

— Nous leur ferons la conversation, tout simplement. Nous parlerons. Nous discuterons de tel ou tel événement, de telle ou telle personne, de tel ou tel jour. Nous reviendrons à la charge sans répit.

Et des détails supplémentaires apparaîtront.

— Quels détails ?

— Ce que la personne ignore ou préfère taire. Il s'est écoulé assez de temps désormais pour que les petits détails triviaux reprennent leur valeur. Il est contraire à toutes les lois mathématiques que, sur trois meurtres, nous n'ayons pas rencontré un seul fait ou une seule phrase qui ait rapport à l'affaire. Il existe forcément un événement négligeable, une remarque sans importance qui constitue un indice ! Autant chercher une aiguille dans une botte de foin, d'accord ! Mais il faut bien que l'aiguille soit quelque part ! Et elle y est, j'en suis sûr.

Tout cela me paraissait pour le moins fumeux.

— Vous n'y croyez pas ? Vous avez l'esprit moins vif qu'une simple bonne à tout faire.

Il me tendit une lettre ouverte, rédigée d'une écriture appliquée d'écolière.

Cher Monsieur,

J'espère que vous me pardonneriez la liberté que je prends de vous écrire. J'ai beaucoup réfléchi depuis les deux horribles meurtres qui ont suivi celui de ma pauvre tatie. On est comme qui dirait tous embarqués sur la même galère. J'ai vu la photo de la jeune dame dans le journal – de la jeune dame, veux-je dire, qui est la sœur de la jeune dame qui a été tuée à Bexhill. Je me suis permis de lui écrire pour lui dire que je montais à Londres pour chercher une place et je lui ai demandé si je pouvais me présenter chez elle ou chez sa mère, comme je lui ai dit, deux têtes valent mieux qu'une et je ne demanderai pas de gros gages, je veux seulement découvrir qui est cet abominable monstre, et nous y arriverions peut-être plus facilement si nous pouvions dire ce que nous savons, il pourrait peut-être en sortir quelque chose.

La jeune dame m'a répondu très gentiment pour me dire qu'elle travaillait dans un bureau et qu'elle habitait dans une pension, mais elle m'a suggéré de vous écrire et m'a dit qu'elle aussi avait déjà pensé à quelque chose du même genre que ce à quoi j'ai pensé. Elle m'a dit aussi comme ça qu'on était dans le même pétrin et qu'on ferait bien de se serrer les coudes. C'est pourquoi je vous écris, monsieur, pour vous dire que je viens à Londres et que voici mon adresse.

*En espérant que je ne vous dérange pas, respectueusement vôtre,
Mary Drower*

— Mary Drower, dit Poirot, est une jeune fille très intelligente.

Il prit une autre lettre.

— Et lisez ceci.

C'était un mot très bref de Franklin Clarke, signalant qu'il serait à Londres le lendemain et se proposait de rendre visite à Poirot, si celui-

ci n'y voyait pas d'inconvénient.

— Ne désespérez pas, mon bon ami. Vous vouliez de l'action ? Il va bientôt y en avoir.

POIROT FAIT UN DISCOURS

Franklin Clarke arriva le lendemain à 3 heures de l'après-midi, et ne s'embarrassa pas de préliminaires.

— Monsieur Poirot, déclara-t-il, je ne suis pas content.

— Vous n'êtes pas content, monsieur ?

— Je ne doute pas que ce Crome soit un policier très efficace, mais franchement, il me tape sur les nerfs. Cet air d'en savoir toujours plus que les autres ! J'ai déjà glissé deux mots à votre ami sur ce que j'avais en tête quand il était à Churston, mais j'ai d'abord dû régler les affaires de mon frère et n'ai pu me libérer plus tôt. Ce que je pense, monsieur Poirot, c'est que nous ne devrions pas attendre d'avoir pris racine...

— Hastings ne cesse de me le répéter !

— Il faut aller droit au but. Nous devons nous tenir prêts pour le prochain crime.

— Vous pensez donc qu'il va y avoir un prochain crime ?

— Pas vous ?

— Si, en effet.

— Fort bien. Et donc, je veux être prêt.

— Dites-moi exactement quelle est votre idée ?

— Je propose de constituer une sorte de commando spécial, monsieur Poirot. Un commando travaillant sous vos ordres, et composé des amis et des parents des victimes.

— C'est une bonne idée.

— Je suis content qu'elle vous plaise. En faisant travailler nos cerveaux en commun, nous pourrions peut-être aboutir. Et puis, si nous sommes sur place quand le prochain avertissement arrivera, l'un de nous pourra peut-être – ce n'est pas une certitude ! – reconnaître quelqu'un qu'il aurait déjà vu là où a été commis un des crimes précédents.

— Je saisis votre idée et je l'approuve, mais n'oubliez pas, monsieur, que les parents et les amis des autres victimes n'appartiennent pas au même milieu que nous. Ils font partie des classes laborieuses et même s'ils peuvent obtenir un petit congé...

Franklin Clarke l'interrompt.

— C'est bien la question. Je suis le seul qui puisse payer l'addition. Non que je sois moi-même particulièrement riche, mais mon frère a laissé une fortune qui finira par me revenir. Je propose donc d'enrôler le commando en question et de rémunérer ses membres à la hauteur de ce qu'ils gagnent d'habitude, sans oublier leurs frais supplémentaires, bien sûr.

— Qui avez-vous pressenti pour former ce commando ?

— J'y ai déjà réfléchi. Et j'ai même écrit à Mlle Megan Barnard, à qui nous devons en partie l'idée, d'ailleurs. Il y aurait donc moi-même, Mlle Barnard, M. Donald Fraser, qui était fiancé à la jeune victime. Et la nièce de la femme d'Andover – Mlle Barnard connaît son adresse. Je ne crois pas que le mari nous serait d'aucun secours – j'ai entendu dire qu'il était ivre les trois quarts du temps. Et les Barnard, père et mère, sont un peu âgés pour une campagne active, à mon avis.

— Personne d'autre ?

— Eh bien, hum !... Mlle Grey.

Il rougit légèrement en prononçant son nom.

— Ah ! Mlle Grey...

Poirot s'y entendait pour pimenter ses propos d'une nuance d'ironie. Franklin Clarke parut soudain rajeunir de trente-cinq ans. Il avait l'air d'un écolier pris en faute.

— Oui. Voyez-vous, Mlle Grey était chez mon frère depuis plus de deux ans. Elle connaît bien la campagne et les fermiers des environs. Moi, j'ai été absent pendant un an et demi.

Poirot le prit en pitié et changea de sujet.

— Vous étiez en Extrême-Orient, je crois ? En Chine ?

— Oui. Ma mission consistait à acheter des objets pour mon frère.

— Ce devait être passionnant. Eh bien, monsieur, j'approuve totalement votre idée. Hier encore, je disais à Hastings que nous devrions réunir tous les gens concernés. Il faut rassembler vos souvenirs, comparer vos notes, parler enfin, parler, parler, et parler encore ! La lumière peut jaillir de la phrase la plus innocente.

Quelques jours plus tard, le « commando spécial » se réunissait chez Poirot.

Comme tout le monde s'asseyait en rond, non sans jeter à Poirot qui trônait en bout de table, tel un président de conseil d'administration, des regards obéissants et soumis, je les passai moi-même en revue, confirmant ou révisant mes premières impressions sur eux.

Les trois femmes étaient physiquement remarquables. L'extraordinaire beauté blonde de Thora Grey, la sombre intensité de Megan Barnard, avec ses traits impassibles de Peau-Rouge, et le joli et intelligent minois de Mary Drower, à son avantage en manteau et jupe noirs, formaient un intéressant contraste avec les deux représentants

masculins, Franklin Clarke, grand, bronzé et disert, et Donald Fraser, silencieux et réservé.

Incapable de résister à la tentation, Poirot y alla de son petit discours.

— Mesdames, messieurs, vous savez pourquoi nous sommes réunis ici. La police fait de son mieux pour retrouver le criminel. Moi de même, avec mes propres méthodes. Mais il me semble qu'une réunion de ceux qui ont un intérêt personnel dans l'affaire – et aussi, me dois-je d'ajouter, une connaissance personnelle des victimes – a toute chance de donner des résultats auxquels une enquête extérieure ne saurait prétendre.

» Nous sommes en présence de trois meurtres – celui d'une vieille femme, celui d'une jeune fille et celui d'un homme âgé. Le seul lien entre ces trois personnes consiste en ceci *qu'elles ont été victimes du même assassin*. Ce qui signifie que *le criminel a été présent dans les trois localités*, et qu'un grand nombre de gens l'ont nécessairement vu. Il va sans dire qu'il s'agit d'un fou à un stade avancé de la manie homicide, dont l'apparence et le comportement ne laissent rien deviner de tel. Ce criminel – qui peut aussi bien être une femme – possède toute la ruse diabolique de la démence. Il a réussi jusqu'ici à brouiller ses traces. La police dispose de quelques vagues indications, mais rien qui lui permette de passer à l'action.

» Il doit pourtant bien exister des indices, non pas vagues mais certains au contraire. Pour prendre un exemple, cet assassin n'est pas arrivé à Bexhill à minuit pour trouver opportunément sur la plage une jeune fille dont le nom commençait par un B...

— Faut-il entrer dans les détails ?

La gorge nouée par l'angoisse, Donald Fraser n'avait pu s'empêcher d'intervenir.

— Il est nécessaire de tout explorer, monsieur, répliqua Poirot en se tournant vers lui. Vous n'êtes pas ici pour protéger vos sentiments en esquivant certains détails, mais au contraire pour les labourer si nécessaire en creusant la question jusqu'au fond. Comme je le disais, ce n'est pas le hasard qui a fourni une victime à A.B.C. en la personne de Betty Barnard. Il faut qu'il y ait eu de sa part choix délibéré – et donc préméditation. Ce qui revient à dire qu'il lui a fallu reconnaître les lieux auparavant, s'informer de certains faits : la meilleure heure pour commettre le crime d'Andover, la façon d'approcher Betty Barnard à Bexhill, les habitudes de sir Carmichael Clarke à Churston. Je refuse *a priori* de croire qu'il n'existe pas une seule indication, pas un seul indice susceptibles de nous aider à l'identifier.

» Je pars du principe que l'un de vous – ou peut-être *vous tous* – *sait quelque chose qu'il ne sait pas lui-même savoir*.

» Tôt ou tard, grâce à votre association, un détail apparaîtra et

prendra un sens que nous n'imaginons pas encore. C'est comme un puzzle, donc : chacun de vous peut se trouver en possession d'une pièce apparemment sans signification, mais qui, une fois assemblée avec d'autres, fera apparaître un pan du tableau.

— Des mots ! s'écria Megan Barnard.

— Pardon ? fit Poirot en lui lançant un regard pénétrant.

— Tout ce que vous venez de nous débiter... Ce ne sont que des mots. Ça ne veut rien dire.

Elle s'exprimait d'une voix chargée de cette intensité désespérée que j'en étais venu à associer à sa personnalité.

— Les mots, mademoiselle, ne sont jamais que l'enveloppe des idées.

— Moi, je trouve que c'est plutôt sensé, intervint Mary Drower. Je le pense vraiment, mademoiselle. C'est souvent en parlant qu'on arrive à y voir plus clair. Parfois même une idée vous vient sans savoir comment. Parler mène toujours quelque part.

— S'il est vrai que « moins on en parle, mieux ça vaut », c'est exactement le contraire que nous souhaitons ici, renchérit Franklin Clarke.

— Qu'en dites-vous, monsieur Fraser ?

— Eh bien, j'ai des doutes quant aux applications pratiques de cette théorie, monsieur Poirot.

— Et vous, Thora ? demanda Clarke.

— Pour moi, le principe de la discussion se révèle toujours positif.

— Imaginez, suggéra Poirot, que vous passiez tous en revue vos souvenirs de la période qui a précédé le meurtre. Peut-être voulez-vous commencer, monsieur Clarke ?

— Voyons voir... Le matin du jour où Car a été tué... pardonnez-moi, nous avons tous l'habitude d'appeler Carmichael par son diminutif. Le matin du jour où Car a été tué, donc, je suis allé à la pêche. J'ai pris huit maquereaux. Beau temps sur la baie. Déjeuner à la maison. Ragoût de mouton, je me souviens. Dormi dans mon hamac. Thé. Écrit quelques lettres, et pris la voiture pour aller les poster à Paignton. Puis, dîner et – je n'ai pas honte de le dire, j'ai relu un livre d'Edith Nesbit que j'aimais beaucoup quand j'étais enfant. Puis le téléphone a sonné...

— Inutile d'aller plus loin. À présent, monsieur, réfléchissez. Avez-vous rencontré quelqu'un en descendant vers la mer, le matin ?

— Des tas de gens.

— Vous souvenez-vous d'eux ?

— Absolument pas, pour l'instant.

— Vous en êtes bien sûr ?

— Voyons voir... Je me souviens d'une femme incroyablement grosse affublée d'une robe de soie à rayures – je me suis demandé

pourquoi – et elle avait deux enfants avec elle. Deux jeunes gens sur la plage avec un fox-terrier à qui ils lançaient des galets... Oh ! et puis une fille aux cheveux filasse qui poussait de petits cris en se baignant... C'est drôle comme les choses peuvent vous revenir, comme si on développait une photographie.

— Vous êtes un excellent sujet. Et ensuite, dans la journée... au jardin, en allant à la poste...

— Le jardinier était en train d'arroser... En allant à la poste ? J'ai failli renverser une cycliste – une idiote qui zigzaguait en criant quelque chose à un ami. C'est tout, j'en ai bien peur.

Poirot se tourna vers Thora Grey.

— Mademoiselle Grey ?

Thora Grey répondit de sa voix claire et ferme :

— J'ai fait du courrier avec sir Carmichael toute la matinée, puis j'ai vu la gouvernante. J'ai passé l'après-midi à écrire des lettres et à faire de la couture, il me semble. J'ai du mal à m'en souvenir. C'était une journée très ordinaire. Je me suis couchée tôt.

À ma grande surprise, Poirot ne lui posa pas d'autres questions.

— Mademoiselle Barnard, dit-il, pouvez-vous nous raconter votre dernière entrevue avec votre sœur ?

— Ce devait être une quinzaine de jours avant sa mort. J'étais venue passer le samedi et le dimanche. Il faisait beau. Nous sommes allées à la piscine de Hastings.

— Et de quoi avez-vous parlé ?

— Je lui ai dit ce que j'avais sur le cœur.

— Et quoi d'autre ? De quoi a parlé votre sœur, elle ?

La jeune fille fronça les sourcils dans un effort de mémoire.

— Elle a dit qu'elle était fauchée parce qu'elle venait de s'acheter un chapeau et deux robes d'été. Puis elle a dit quelques mots à propos de Don... Elle a dit aussi qu'elle n'aimait pas Milly Higley – l'autre serveuse. Et nous nous sommes moquées de la mère Merriion, la gérante du café. Je ne me souviens de rien d'autre...

— Elle n'a pas parlé d'un homme – pardonnez-moi, monsieur Fraser – qu'elle aurait fréquenté à ce moment-là... ?

— Elle ne m'en aurait rien dit, à moi, lâcha Megan d'un ton sec.

Poirot se tourna vers le jeune homme roux à la mâchoire carrée.

— Monsieur Fraser, je veux que vous retourniez en esprit à cette funeste soirée. Vous dites être allé au café le Chat roux. Votre première intention était donc d'attendre pour voir sortir Betty Barnard. Avez-vous remarqué quelqu'un pendant que vous attendiez devant le café ?

— Il y avait beaucoup de monde sur le front de mer. Je ne me souviens de personne en particulier.

— Pardonnez-moi, mais essayez-vous vraiment ? Si préoccupé soit-

on, l'œil enregistre les choses machinalement, et souvent avec précision...

— Je ne me souviens de personne, répéta le jeune homme d'un air buté.

Avec un soupir, Poirot se tourna vers Mary Drower.

— Je suppose que vous receviez des lettres de votre tante...

— Oh ! oui, m'sieur.

— De quand date la dernière ?

Mary réfléchit un instant.

— De deux jours avant le meurtre, m'sieur.

— Que disait-elle ?

— Elle disait comme ça que son diable à quatre était revenu tournicoter dans les parages et qu'elle l'avait envoyé se faire fiche – passez-moi l'expression, m'sieur. Elle disait aussi qu'elle m'attendait pour le mercredi – c'est mon jour de sortie – et qu'on irait au cinéma. C'était bientôt mon anniversaire, m'sieur.

Quelque chose – peut-être l'évocation de la petite fête promise – fit soudain monter les larmes aux yeux de Mary. Elle retint un sanglot. Et s'en excusa aussitôt.

— Pardonnez-moi, m'sieur. Je me laisse aller. Ça ne sert à rien de pleurer. C'était juste parce que je pensais à elle – et à moi – en train de nous réjouir d'avance de notre petite sortie. Ça me tourneboule, m'sieur.

— Je vous comprends, dit Franklin Clarke. Ce sont toujours les petits riens qui nous émeuvent le plus, et surtout les fêtes, les cadeaux, les moments agréables et simples. Je me souviens d'avoir vu un jour une femme renversée par une voiture. Elle venait d'acheter des chaussures neuves. Je l'ai vue étendue, là, avec son paquet qui s'était ouvert et les sandales à talons hauts qui en sortaient, ridicules. Ça m'a bouleversé. Elles étaient si pathétiques...

Megan dit à son tour avec chaleur :

— Ça, c'est vrai ! Ça nous a fait ça après le... la mort de Betty. Maman lui avait acheté une paire de bas pour lui en faire cadeau, le jour même où c'est arrivé. Pauvre maman, ça lui brisait le cœur. Elle n'arrêtait pas de répéter : « Je les avais achetés pour Betty, je les avais achetés pour Betty, et elle n'a même pas eu le temps de les voir. »

Sa voix parut se fêler. Elle se pencha en avant et planta son regard dans celui de Franklin Clarke. Je sentis passer entre eux un courant de sympathie, une soudaine solidarité dans le malheur.

— Je vois, dit-il. Je vois très bien. C'est exactement le genre de souvenirs qui vous torturent.

Donald Fraser s'agita, mal à l'aise.

Thora Grey fit dévier la conversation.

— Ne faut-il pas établir un plan pour l'avenir ? demanda-t-elle.

— Mais si, bien sûr, répondit Franklin Clarke de son ton habituel. Quand le jour J arrivera – je veux dire quand la quatrième lettre arrivera – nous devons unir nos forces. Jusque-là, nous pourrions tenter notre chance chacun de notre côté. Peut-être y a-t-il des points sur lesquels M. Poirot pense qu'il vaudrait la peine d'enquêter ?

— J'ai en tête quelques suggestions à vous faire, dit Poirot.

— Très bien. Je vais les noter, dit-il en sortant un bloc-notes. Allons-y, monsieur Poirot. Grand A... ?

— Il n'est pas exclu que Milly Higley, la serveuse, puisse nous être d'une certaine utilité.

— A) Milly Higley, nota Franklin Clarke.

— Je propose deux méthodes d'approche. Mlle Barnard pourrait essayer ce que j'appellerai l'approche offensive.

— Parce que c'est dans mon style ? demanda Megan d'une voix dure.

— Crêpez-vous le chignon avec elle. Dites-lui que vous savez qu'elle n'aimait pas votre sœur et que celle-ci vous avait tout raconté sur son compte à elle. Si je ne m'abuse, cela devrait provoquer un flot de récriminations. Et elle vous dira exactement ce qu'elle pensait de votre sœur ! Il peut en sortir un fait significatif.

— Et la seconde méthode ?

— Puis-je vous suggérer, monsieur Fraser, d'aller faire deux doigts de cour à cette jeune fille ?

— Est-ce bien nécessaire ?

— Non, ce n'est pas nécessaire. Ce n'est qu'une voie d'exploration possible.

— Puis-je m'y risquer ? demanda Franklin. J'ai... euh... quelque expérience en ce domaine, monsieur Poirot. Je verrai ce que je peux faire avec cette jeune personne.

— Vous avez déjà assez de choses sur les bras, dans votre propre secteur, intervint Thora Grey d'un ton plutôt vif.

Le visage de Franklin s'allongea un brin.

— C'est vrai, reconnut-il.

— Quitte à vous contredire tous deux, je ne crois pas que vous soyez très utile, pour l'instant, dans le secteur en question, déclara Poirot. Mlle Grey me paraît *a priori* mieux placée...

Thora Grey l'interrompit.

— J'ai définitivement quitté le Devon, monsieur.

— Ah ? Je l'ignorais.

— Mlle Grey est très aimablement restée avec moi pour m'aider à régler les affaires de mon frère, dit Franklin. Mais il va de soi qu'elle préfère trouver un poste à Londres.

Poirot les scruta tour à tour.

— Comment se porte lady Clarke ? demanda-t-il.

J'étais si occupé à admirer les joues en feu de Thora Grey que j'entendis à peine la réponse de Clarke.

— Assez mal. À ce propos, monsieur Poirot, je me demandais s'il vous serait possible de trouver le temps de venir dans le Devon pour lui rendre visite. Avant que je ne parte, elle m'a exprimé son désir de vous voir. Bien sûr, il lui arrive de ne pouvoir recevoir personne pendant deux jours d'affilée, mais si vous étiez prêt à prendre ce risque... À mes frais, bien entendu.

— Volontiers. Après-demain, cela vous conviendrait-il ?

— Bien. J'avertirai l'infirmière et elle dosera les médicaments en fonction de votre visite.

— Quant à vous, mon petit, suggéra Poirot en se tournant vers Mary, il me semble que vous pourriez faire du bon travail à Andover. Essayez les enfants.

— Les enfants ?

— Oui. Les enfants ne parlent pas volontiers aux inconnus. Mais on vous connaît bien dans la rue où habitait votre tante. Il y avait une nuée de gamins qui jouaient dans le coin. Ils ont pu remarquer les clients qui sont entrés et sortis de la boutique.

— Et pour Mlle Grey et moi-même ? demanda Clarke. Enfin... si je ne vais pas à Bexhill, s'entend.

— Quel était le cachet de la poste sur la troisième lettre, monsieur Poirot ? demanda Thora Grey.

— Putney, mademoiselle.

— SW15, Putney, répéta-t-elle pensivement. C'est bien ça ?

— Par miracle, les journaux l'ont imprimé correctement, cette fois.

— Cela semble indiquer qu'A.B.C. est londonien... ou bien se trouvait par hasard à Londres.

— Si l'on en croit le cachet de la poste, oui.

— On devrait pouvoir l'attirer dans un piège, déclara Clarke. Monsieur Poirot, que diriez-vous d'insérer une annonce, quelque chose du genre : « A.B.C. Urgent. H.P. sur votre piste. Cent livres pour mon silence. X.Y.Z. » Rien d'aussi grossier, mais... vous voyez l'idée ? Cela pourrait faire sortir le loup du bois.

— C'est une possibilité... en effet.

— Cela pourrait le pousser à tenter de me tuer.

— Je trouve cela très dangereux et tout à fait stupide, objecta Thora Grey d'un ton sec.

— Qu'en dites-vous, monsieur Poirot ?

— Qui n'essaie rien n'a rien. Mais je crois, pour ma part, qu'A.B.C. est trop rusé pour répondre. (Poirot eut un petit sourire.) Soit dit sans vous offenser, monsieur Clarke, je vois que vous êtes resté un gamin dans l'âme.

Franklin Clarke eut l'air un peu confus.

— Bon, marmonna-t-il en consultant ses notes, c'est toujours un début.

A) Mlle Barnard et Milly Higley

B) M. Fraser et Mlle Higley

C) Les enfants d'Andover

D) L'annonce

» Je ne suis pas sûr que tout ça serve à grand-chose, mais ça aura toujours le mérite de nous occuper en attendant mieux.

Il se leva, et quelques minutes plus tard, tous les membres de la réunion s'étaient dispersés.

EN PASSANT PAR LA SUÈDE

Poirot regagna son siège en fredonnant un petit air.

— Quel dommage quelle soit aussi intelligente murmura-t-il.

— Qui donc ?

— Megan Barnard. Mlle Megan. « Ce ne sont que des mots », m'a-t-elle lancé. Elle a tout de suite compris que ce que je débitais n'avait aucun sens. Tous les autres s'y sont laissé prendre.

— J'ai trouvé que votre discours était assez plausible.

— Plausible, c'est ça. Et c'est bien ce qu'elle a perçu.

— Vous ne pensiez donc pas ce que vous disiez ?

— Ce que j'avais à dire pouvait tenir en une simple phrase. À partir de là, je n'ai cessé de me répéter sans que personne d'autre que Mlle Megan ne s'en rende compte.

— Mais pourquoi ? !

— Pour mettre les choses en route ! Pour donner l'impression aux autres qu'il y avait une tâche à accomplir. Pour susciter commentaires et conversations.

— Donc, à votre avis, pas une de ces pistes ne nous mènera quelque part ?

— Oh ! Tout est toujours possible.

Il gloussa.

— Au beau milieu de la tragédie, nous entamons une comédie. C'est bien cela, non ?

— Mais de quoi parlez-vous ?

— De la comédie humaine, Hastings ! Réfléchissez un peu. Nous avons trois « familles » qui se trouvent réunies par une tragédie commune. Aussitôt, un second drame se noue, tout à fait à part, celui-là. Vous rappelez-vous ma première affaire, en Angleterre ? Il y a bien longtemps... J'ai réuni deux personnes qui s'aimaient en en faisant arrêter une pour meurtre ! Il fallait ça pour les réunir. La vie est dans la mort, Hastings... J'ai remarqué plus d'une fois que le meurtre était un grand arrangeur de mariages...

— Vraiment, Poirot ! m'écriai-je, scandalisé. Je suis sûr qu'aucun d'entre eux ne pensait à autre chose qu'à...

— Mon cher ami ! Et vous-même, à quoi pensiez-vous ?

— Moi ?

— Vous ! Après les avoir raccompagnés jusqu'à la porte, n'êtes-vous pas revenu en chantonnant un petit air ?

— Ce n'est pas parce qu'on chantonne qu'on est une brute.

— Sans doute, mais ce refrain-là m'a révélé vos pensées.

— Vraiment ?

— Mais oui. Rien n'est plus dangereux que de chantonner. Chantonner révèle vos préoccupations inconscientes. Votre chansonnette était à la mode pendant la guerre, si je ne m'abuse. Et elle dit comme ça :

Là-dessus, Poirot se mit à chanter d'une horrible voix de fausset :

— *Tantôt j'aime une brune,*

Tantôt j'aime une blonde,

(Tout droit venue de Leyde,

en passant par la Suède...)

» Très révélateur, n'est-ce pas ? Mais je crois que la blonde l'emporte sur la brune.

— Oh ! écoutez, Poirot... m'exclamai-je en rougissant.

— C'est tout naturel. Franklin Clarke s'est soudain trouvé exactement sur la même longueur d'ondes que Mlle Megan, vous l'avez remarqué ? Et vous avez vu comme il s'est penché pour lui rendre son regard ? Et comme Mlle Thora Grey en a eut l'air agacée ? Quant à M. Donald Fraser...

— Poirot, vous êtes un sentimental irrécupérable.

— Je suis tout ce que vous voudrez sauf ça ! Sentimental, c'est vous qui l'êtes, Hastings.

Je m'apprêtais à contester ardemment ce point de vue quand la porte s'ouvrit.

À ma grande surprise, ce fut Thora Grey qui entra.

— Excusez-moi de revenir, dit-elle d'un ton posé. Mais il y a une chose que j'aimerais vous dire, monsieur Poirot.

— Je vous en prie, mademoiselle. Asseyez-vous.

Elle prit un siège et hésita un instant, cherchant ses mots.

— Ce n'est qu'un détail. M. Clarke vous a fort généreusement donné à entendre que j'avais quitté Combeside de mon propre chef. C'est un homme aimable et droit. En réalité, les choses ne se sont pas passées comme ça. J'étais tout à fait disposée à rester – il y a encore beaucoup de travail avec les collections. Mais c'est lady Clarke qui a voulu que je m'en aille ! Elle a des excuses. Elle est gravement malade et son esprit est perturbé par tous les médicaments qu'on lui administre. Ça la rend soupçonneuse et capricieuse. Elle m'a prise en grippe sans raison précise et a insisté pour que je quitte la maison.

Je ne pus m'empêcher d'admirer le courage de la jeune femme.

Loin d'essayer de dissimuler la réalité, comme d'autres l'auraient fait à sa place, elle allait droit au fait, avec une simplicité désarmante qui inspirait la sympathie.

— C'est remarquable de votre part de venir nous en faire part, fis-je en guise de commentaire.

— Mieux vaut connaître la vérité, remarqua-t-elle avec un léger sourire. Je ne veux pas m'abriter derrière la courtoisie de M. Clarke. C'est un homme très chevaleresque.

Elle parlait d'un ton chaleureux. Il était clair qu'elle débordait d'admiration pour Franklin Clarke.

— Vous avez été très franche, mademoiselle, constata Poirot.

— J'ai eu un choc, avoua Thora, affectée. Je ne me doutais pas que lady Clarke m'en voulait à ce point. Je croyais même qu'elle m'aimait bien, ajouta-t-elle avec une petite grimace. Enfin, on en apprend tous les jours, dans la vie.

Elle se leva.

— C'est tout ce que j'avais à vous dire. Au revoir.

Je la raccompagnai au rez-de-chaussée.

— C'est très sport de sa part, déclarai-je quand je remontai. Elle est courageuse, cette fille.

— Et calculatrice.

— Comment ça, calculatrice ?

— Je veux dire qu'elle voit nettement plus loin que le bout de son nez.

Je le regardai, perplexe.

— Et puis elle est ravissante.

— Et qui sait s'habiller. Ce crêpe marocain et ce col de renard argenté – c'est du dernier chic.

— Vous avez le coup d'œil du couturier, Poirot. Moi, je ne remarque jamais comment sont habillés les gens.

— Vous devriez vous inscrire dans un camp de nudistes.

Je m'apprêtais à protester avec indignation quand, sautant du coq à l'âne, il poursuivit :

— Savez-vous, Hastings, que je n'arrive pas à m'ôter de l'idée qu'au cours de notre conversation de cet après-midi, quelque chose de significatif a été dit ? C'est bizarre, je n'arrive pas à mettre le doigt dessus... C'est juste une impression qui m'est passée par la tête... *Et qui m'a rappelé quelque chose que j'avais déjà vu, ou entendu, ou remarqué...*

— À Churston ?

— Non, pas à Churston... Avant... Laissons tomber, ça me reviendra à un moment ou à un autre.

Il me regarda – j'avais peut-être eu l'air distrait –, éclata de rire et se remit à chançonner.

— Un ange, hein ? Une vraie poupée hollandaise, *tout droit venue de Leyde en passant par la Suède...*

— Oh ! Ça suffit, Poirot ! Allez au diable !

LADY CLARKE

Quand nous retournâmes à Combeside pour la seconde fois, il y régnait une atmosphère de profonde mélancolie. Peut-être la faute en revenait-elle au temps qu'il faisait – c'était une journée humide de septembre, annonciatrice de l'automne, mais aussi, en partie, à la maison, pratiquement fermée. Les volets du rez-de-chaussée étaient clos, et le petit salon où nous fûmes introduits sentait le mois.

Une infirmière diligente vint à notre rencontre en tirant sur ses manchettes empesées.

— Monsieur Poirot ? demanda-t-elle d'un ton décidé. Je suis Mlle Capstick. J'ai reçu une lettre de M. Clarke m'informant de votre arrivée.

Poirot s'enquit aussitôt de la santé de lady Clarke.

— Vu son état, elle ne va pas si mal que ça.

Je supposai que le « vu son état » signifiait qu'elle était au stade terminal d'une maladie incurable.

— On ne peut espérer de grandes améliorations, bien sûr, mais son nouveau traitement lui réussit mieux. Le Dr Logan en est très satisfait.

— Mais est-il vrai qu'elle ne guérira pas ?

— Oh ! nous ne disons jamais des choses pareilles, s'exclama Mlle Capstick, scandalisée par le franc-parler de Poirot.

— J'imagine que la mort de son mari a été un rude choc pour elle.

— Le choc n'a pas été aussi rude qu'il l'aurait été pour une personne en pleine possession de ses moyens, monsieur Poirot. Dans son état, lady Clarke perçoit tout avec une acuité réduite.

— Pardonnez-moi cette question, mais étaient-ils profondément attachés l'un à l'autre ?

— Oh, oui ! ils formaient un couple très uni. Il se faisait beaucoup de souci pour elle, le pauvre homme. C'est toujours pire pour un médecin, vous savez. Ils ne peuvent se bercer d'illusions. Je crains que cela ne l'ait beaucoup affecté, au début.

— Au début ? Et moins par la suite ?

— Bah ! on s'habitue à tout, n'est-ce pas ? Et puis, sir Carmichael avait ses collections. Cette passion lui a été d'une grande consolation.

Il allait régulièrement assister à des ventes, et il avait beaucoup à faire avec Mlle Grey pour le nouveau catalogue et la réorganisation du musée.

— Ah, oui ! Mlle Grey... Elle a quitté la maison, je crois ?

— En effet. Et j'en suis désolée. Mais les malades ont parfois de ces lubies, et il est difficile de les raisonner. Il vaut mieux céder. Mlle Grey s'est montrée parfaite.

— Lady Clarke a-t-elle toujours éprouvé de l'aversion pour elle ?

— Je ne parlerai pas d'aversion. Elle avait en fait une certaine affection pour elle, au début. Enfin, je vous retiens avec mes bavardages. Ma malade doit se demander où nous sommes passés.

Elle nous précéda dans l'escalier et nous conduisit jusqu'à une ancienne chambre à coucher du premier étage, transformée en un salon confortable.

Lady Clarke était assise dans un grand fauteuil près de la fenêtre. Elle était d'une maigreur pathétique et son visage reflétait l'expression hagarde des gens torturés par la souffrance. Elle avait le regard lointain, perdu dans le vague, et je remarquai que ses pupilles n'étaient pas plus grosses que des têtes d'épingles.

— Voici M. Poirot, que vous vouliez voir, dit l'infirmière d'une voix joyeuse et haut perchée.

— Ah, oui ! M. Poirot, dit lady Clarke d'un air absent.

Elle tendit la main.

— Mes respects, madame. Voici mon ami, le capitaine Hastings.

— Comment allez-vous ? C'est si gentil à vous deux d'être venus.

Nous nous assîmes, comme elle nous y invitait d'un geste incertain. Le silence tomba. Lady Clarke semblait noyée dans un songe.

Puis elle fit un effort pour se reprendre.

— C'est au sujet de Car, n'est-ce pas ? De la mort de Car. Oui, c'est ça.

Elle soupira, sans perdre son air absent, et secoua la tête.

— Je n'aurais jamais cru que nous partirions dans cet ordre... J'étais tellement sûre de m'en aller la première... (Elle resta songeuse un instant.) Car était très robuste. Merveilleux pour son âge. Jamais malade. Il approchait de la soixantaine, mais on lui aurait donné cinquante ans... Oui, très robuste...

Elle retomba dans sa rêverie. Poirot, qui connaissait bien l'effet de certains médicaments et savait comment ils peuvent faire perdre au patient toute notion du temps, attendit sans rien dire.

Lady Clarke reprit soudain :

— Oui, c'est gentil d'être venus. J'en avais parlé à Franklin. Il m'avait promis qu'il n'oublierait pas de vous le demander. J'espère qu'il ne va pas se conduire comme un gamin... Il est si naïf, bien qu'il ait bourlingué un peu partout dans le monde. Les hommes sont

comme ça... Ils restent des enfants... Surtout Franklin.

— C'est un impulsif, remarqua Poirot.

— Oui, oui !... Et très chevaleresque, aussi. Les hommes sont fous, dans ce domaine. Même Car...

La voix lui manqua. Elle secoua la tête dans un geste d'impatience.

— Tout est si trouble... Notre corps est un fardeau, monsieur Poirot, surtout quand il se met à occuper le devant de la scène. On n'a plus qu'une obsession : la douleur va-t-elle s'apaiser ou non ? Rien d'autre n'a d'importance.

— Je sais, madame. C'est là une des grandes tragédies de l'existence.

— Ça me rend idiote. J'en ai oublié ce que je voulais vous dire.

— Était-ce à propos de la mort de votre mari ?

— La mort de Car ? Oui, peut-être... Ce fou, cette malheureuse créature – je parle du meurtrier. C'est tout ce bruit et toute cette vitesse, de nos jours – les gens ne peuvent pas le supporter. J'ai toujours éprouvé de la compassion pour les fous – ils doivent tellement souffrir dans leur tête. Et puis ce doit être terrible d'être enfermé. Mais que faire d'autre ? S'ils tuent les gens...

Elle secoua la tête avec une petite grimace de douleur :

— Vous ne l'avez pas encore attrapé ?

— Non, pas encore.

— Il a dû venir traîner dans les parages, ce jour-là.

— Il y avait une foule d'étrangers, madame. C'est la période des vacances.

— C'est vrai, j'oubliais... Mais ils restent à la plage, ils ne montent jamais jusqu'à la maison.

— Aucun étranger n'est venu à la maison ce jour-là ?

— Qui a dit cela ? demanda lady Clarke avec une soudaine vigueur.

Poirot eut l'air un peu surpris.

— Les domestiques. Et Mlle Grey.

Lady Clarke déclara très distinctement :

— Cette fille est une menteuse.

Je sursautai. Poirot me lança un coup d'œil.

Lady Clarke poursuivait d'un ton fiévreux.

— Je ne l'aimais pas. Je ne l'ai jamais aimée. Car la portait aux nues. Il ne cessait de rabâcher qu'elle était orpheline et seule au monde. Quel mal y a-t-il à être orpheline ? Ce peut être une bénédiction. C'est quand on a un père bon à rien et une mère alcoolique qu'on a de quoi se plaindre. Il disait qu'elle était si courageuse, et qu'elle travaillait si bien. Encore heureux qu'elle ait bien fait son travail ! Je ne vois pas où est le courage là-dedans !

— Allons, allons ! ne vous énervez pas, intervint l'infirmière. Il ne faut pas vous fatiguer.

— Je l'ai envoyée faire ses malles, et en vitesse ! Franklin a eu l'insolence d'affirmer qu'elle serait un réconfort pour moi. Beau réconfort, en vérité ! Plus vite elle sera hors de ma vue, mieux ce sera, voilà ce que j'ai dit ! Franklin est un idiot ! Je ne voulais pas qu'il aille s'enticher d'elle. C'est un gamin ! Il n'a pas les pieds sur terre ! « Je lui donne ses trois mois de salaire si tu veux, mais elle quitte cette maison, lui ai-je dit. Je ne veux pas la voir ici un jour de plus. » Le fait d'être malade offre au moins un avantage, c'est que les hommes ne discutent pas avec vous. Il a fait ce que je lui demandais et elle est partie. Avec des airs de martyr, je suppose – plus gentille et plus courageuse que jamais !

— Allons, madame, ne vous énervez pas. C'est mauvais pour vous.

Lady Clarke écarta Mlle Capstick d'un geste.

— Vous avez été aussi bête que les autres à son sujet.

— Oh ! madame, il ne faut pas dire ça. C'est vrai, je trouvais que Mlle Grey était une fille charmante, qu'elle avait l'air si romantique ! Une véritable héroïne de conte de fées.

— Vous m'exaspérez tous autant que vous êtes, dit lady Clarke d'une voix lasse.

— Enfin, elle est partie, maintenant. Elle est partie tout de suite.

Lady Clarke secoua la tête avec ce qu'il lui restait d'énergie mais ne répondit pas.

Poirot reprit la parole :

— Pourquoi avez-vous dit que Mlle Grey était une menteuse ?

— Parce qu'elle ment. Elle vous a dit qu'aucun étranger n'était venu à la maison, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Très bien. Mais moi je l'ai vue de mes yeux, par cette fenêtre, parler à un parfait inconnu sur le perron.

— Quand était-ce ?

— Le matin du jour où Car est mort – vers 11 heures.

— À quoi ressemblait cet homme ?

— À un homme tout ce qu'il y a d'ordinaire. Il n'avait rien de particulier.

— C'était un gentleman ou un représentant de commerce ?

— Pas un représentant de commerce. Un individu assez miteux. Je ne me souviens pas bien.

Son visage se contracta brusquement sous l'effet de la douleur.

— Je vous en prie... Il faut que vous partiez, à présent... Je suis un peu fatiguée... Infirmière !

Nous nous inclinâmes et prîmes congé.

— Quelle histoire ! dis-je à Poirot dans le train qui nous ramenait à Londres. Mlle Grey et son mystérieux inconnu...

— Vous voyez bien, Hastings ? Je vous l'avais dit : il y a toujours

quelque chose à glaner.

— Pourquoi cette fille a-t-elle menti et prétendu qu'elle n'avait vu personne ?

— Il me vient à l'esprit au moins sept raisons différentes – et l'une d'entre elles est incroyablement simple.

— Est-ce une charade ?

— C'est peut-être une invitation à vous servir de votre discernement. Mais il n'y a pas lieu de nous tracasser. La meilleure façon de répondre à cette question est d'aller la lui poser.

— Et si elle vous répond par un autre mensonge ?

— Ce serait très intéressant, et très évocateur.

— C'est monstrueux d'imaginer qu'une fille pareille puisse être alliée à un fou.

— Vous avez raison... et je ne crois pas que ce soit le cas.

Je pris le temps de réfléchir.

— Une jolie fille s'attire toujours des ennuis, soupirai-je enfin.

— Du tout ! Détrompez-vous.

— Mais si, insistai-je. Tout le monde se ligue contre elle dès le départ, uniquement parce qu'elle est jolie.

— Vous dites des bêtises, mon bon ami. Qui était ligué contre elle à Combeside ? Sir Carmichael ? Franklin ? Mlle Capstick ?

— Lady Clarke lui en voulait, en tout cas.

— Mon cher ami, vous êtes bardé de sentiments charitables envers les jolies jeunes femmes. Et moi, je me sens plein de compassion envers les vieilles dames malades. Il est possible que ce soit lady Clarke qui ait vu clair, et que son mari, M. Franklin Clarke et l'infirmière n'y aient vu que du feu – comme le capitaine Hastings, d'ailleurs.

— Vous avez un préjugé contre cette fille, Poirot.

À ma grande surprise, son regard se mit à pétiller.

— C'est peut-être que j'aime vous voir monter sur vos grands chevaux, Hastings. Vous êtes toujours le preux chevalier prêt à voler au secours des gentes damoiselles en détresse – à condition qu'elles soient jolies, bien entendu.

— Vous êtes grotesque, Poirot ! m'exclamai-je sans pouvoir me retenir de rire.

— Ah ! c'est qu'on ne peut pas être tout le temps dans le drame. Je m'intéresse de plus en plus aux relations humaines qui se nouent autour de cette tragédie. Nous avons trois drames familiaux. D'abord Andover – la tragique existence de Mme Ascher, son combat pour survivre, son soutien à son mari allemand, le dévouement de sa nièce. Ça suffirait pour faire un roman. Ensuite, Bexhill – le couple des parents, heureux et assez à l'aise, avec leurs deux filles si radicalement différentes l'une de l'autre – la ravissante idiote et l'ardente et

volontaire Megan, avec sa passion têtue pour la vérité. Et le jeune Écossais si maître de lui, avec sa jalousie malade et son adoration pour la jeune victime. Et enfin la maisonnée de Churston – l'épouse mourante et le mari absorbé par ses collections, la tendresse et l'attachement croissants qu'il éprouve pour la belle jeune femme qui l'aide avec tant de zèle ; et le jeune frère, vigoureux, séduisant, intéressant, tout auréolé du romantisme attaché à ses nombreux voyages.

» Comprenez bien, Hastings, que dans le cours ordinaire des événements, ces trois drames particuliers n'étaient pas destinés à se croiser. Chacun aurait poursuivi son cours sans être influencé par les deux autres. Les permutations et les combinaisons de la vie, Hastings, ne cesseront jamais de me fasciner.

J'estimai qu'il était temps qu'un de nous deux se décide à revenir sur terre.

— Nous voici à Paddington, dis-je pour toute réponse.

À notre arrivée à Whitehaven Mansions, on nous avisa qu'un monsieur attendait Poirot.

J'étais prêt à parier pour Franklin, ou peut-être Japp, mais à ma grande surprise, ce fut Donald Fraser que nous trouvâmes.

Il paraissait fort mal à l'aise et bégayait plus que jamais.

Poirot ne le pressa pas d'en venir à l'objet de sa visite, mais proposa d'abord de manger un morceau et de boire un verre de vin.

En attendant cet en-cas, il monopolisa la conversation et raconta où il était allé, s'étendant avec chaleur sur le sort de la malade que nous venions de voir.

Ce ne fut que lorsque nous eûmes avalé nos sandwiches et bu un peu de vin qu'il se décida à donner un tour personnel à la conversation.

— Vous arrivez de Bexhill, monsieur Fraser ?

— Oui.

— Avez-vous eu du succès auprès de Milly Higley ?

— Milly Higley ? répéta Fraser d'un air surpris. Milly Higley ? Oh ! celle-là ? Non, je n'ai encore rien entrepris. C'est...

Il s'arrêta net, se tordit les mains et finit par exploser.

— Je ne sais pas pourquoi je suis venu vous voir !

— Moi, je le sais, dit Poirot.

— Impossible. Comment le sauriez-vous ?

— Vous êtes venu me voir parce qu'il y a quelque chose que vous avez besoin de dire à quelqu'un. Et vous avez eu raison. Je suis l'homme qu'il vous faut. Allez-y ! Dites ce que vous avez sur le cœur.

L'assurance de Poirot produisit l'effet recherché. Fraser lui lança un regard soumis et reconnaissant.

— Vous croyez ?

— Parbleu ! j'en suis sûr.

— Connaissez-vous quelque chose aux rêves, monsieur Poirot ?

C'était la dernière chose que j'attendais.

Poirot, toutefois, ne marqua aucune surprise.

— Oui, je m'y connais. Vous avez fait un rêve... ?

— Oui. Vous allez dire qu'il est normal que je rêve de... de ça. Mais ce n'est pas un rêve ordinaire.

— Non ?

— Voilà trois nuits que je fais le même rêve, monsieur. Je suis en train de devenir fou...

— Racontez-moi...

Le jeune homme était livide et les yeux lui sortaient de la tête. Il avait raison : on aurait dit un fou.

— C'est toujours le même rêve. Je suis sur la plage. Je cherche Betty. Elle est perdue – seulement perdue, vous comprenez. Il faut que je la retrouve. Il faut que je lui rende sa ceinture. Je la tiens à la main. Et puis...

— Oui ?

— Le rêve change... Je ne la cherche plus. Elle est devant moi, assise sur la plage. Elle ne me voit pas arriver. Et c'est là que... Non ! C'est impossible !

— Continuez.

La voix de Poirot était devenue ferme, autoritaire.

— J'arrive derrière elle... Elle ne m'entend pas... Je lui passe sa ceinture autour du cou et je serre... je serre...

Sa voix exprimait une indicible souffrance. Je m'agrippai aux bras de mon fauteuil. Ce qu'il décrivait ne paraissait que trop réel.

— Elle étouffe... Elle est morte... Je l'ai étranglée... Puis sa tête retombe en arrière et je vois son visage... Et ce n'est pas Betty ! C'est Megan !

Il s'effondra dans son fauteuil, blême et tremblant. Poirot remplit un verre de vin et le lui tendit.

— Qu'est-ce que ça veut dire, monsieur Poirot ? Pourquoi ce rêve vient-il me hanter toutes les nuits ?

— Buvez, ordonna Poirot.

Le jeune homme obéit, puis demanda d'une voix plus calme :

— Qu'est-ce que ça veut dire ? Je... Je ne l'ai pas tuée, n'est-ce pas ?

Je ne sais pas ce que Poirot répondit car à cet instant, j'entendis le facteur frapper à la porte d'en bas et je quittai machinalement la pièce.

Ce que je trouvai dans la boîte aux lettres chassa aussitôt de mon esprit les extraordinaires révélations de Donald Fraser.

Je revins au salon en courant.

— Poirot ! criai-je. Elle est arrivée. La quatrième lettre !

Il se leva d'un bond, me la prit des mains, saisit son coupe-papier et ouvrit l'enveloppe. Puis il étala la lettre sur la table.

Nous la lûmes ensemble, tous les trois.

Toujours bredouilles ? Quelle honte ! Mais que fait donc la police ? Et vous-même, cher grand homme ? C'est à se tordre, n'est-il pas vrai ? Et où irons-nous chercher notre miel, cette fois ?

Pauvre monsieur Poirot, je suis vraiment navré pour vous.

Si vous ne réussissez pas du premier coup, cent fois sur le métier remettez votre ouvrage.

Il nous reste un long chemin à parcourir ensemble. Comme nous disons chez nous : it's a long way...

... to Tipperary. Non, pas Tipperary. Ne nous emballons pas. Tipperary, c'est pour plus tard. À la lettre T.

Le prochain petit incident aura lieu à Doncaster, le 11 septembre.

À la prochaine !

A.B.C.

DESCRIPTION D'UN ASSASSIN

Ce fut à ce moment-là, je crois, que ce que Poirot appelait l'élément humain s'estompa de nouveau quelque peu. Ç'avait été comme si, devant notre incapacité à supporter les effets de l'horreur continue, il nous avait fallu nous offrir un intermède fait de sentiments normaux.

Jusqu'à ce que la quatrième lettre nous apprenne le décor prévu pour le meurtre D, nous avons tous cruellement souffert de notre impuissance à agir. Cette atmosphère d'attente avait entraîné une légère retombée de la tension.

Mais à présent, devant les mots qui nous sautaient au visage comme une suprême moquerie sur l'épais papier blanc, la chasse reprenait.

Venu ventre à terre de Scotland Yard, l'inspecteur Crome était encore là quand Franklin Clarke et Megan Barnard firent leur entrée.

La jeune fille nous expliqua que, elle aussi, elle arrivait de Bexhill.

— J'avais quelque chose à demander à M. Clarke.

Elle semblait assez désireuse de justifier sa démarche. Je me contentai de remarquer le fait sans y attacher d'importance.

La lettre absorbait bien sûr toute mon attention.

Crome n'était pas, je gage, particulièrement ravi de voir débarquer ainsi quelques-uns des participants de ce drame. Il se retrancha derrière un ton des plus officiels.

— Je vais emporter cette lettre, monsieur Poirot. Si vous désirez en faire une copie au préalable...

— Pas du tout, ce n'est absolument pas nécessaire.

— Quel est votre plan, inspecteur ? demanda Clarke.

— Un plan aussi vaste que complexe, monsieur Clarke, répondit Crome, laconique.

— Ce coup-ci, nous lui mettrons la main au collet, déclara Franklin. Je vous avouerai, inspecteur, que nous avons formé une association des parents et des amis des victimes qui va s'employer à lui régler son compte.

L'inspecteur Crome lâcha un de ses fameux :

— Ah, vraiment ?

— Je parie que vous n'appréciez guère les amateurs, inspecteur.

— Ils sont toujours fort loin de disposer des mêmes moyens que la police, monsieur Clarke. Vous en conviendrez sans peine.

— Nous nous sommes assigné une mission bien à nous... et à notre modeste mesure. Ce n'est déjà pas rien.

— Ah, vraiment ?

— J'ai l'impression que votre tâche ne sera pas non plus de tout repos, inspecteur. J'oserai même parier que ce diable d'A.B.C. va encore s'arranger pour vous rouler dans la farine.

J'avais déjà remarqué que, là où les autres méthodes avaient échoué, la provocation rendait Crome plus disert.

— Je ne vois pas en quoi l'opinion publique pourrait se plaindre des dispositions arrêtées cette fois-ci. Ce cinglé nous a avertis suffisamment à l'avance. Le 11 tombe mercredi prochain, ce qui nous laisse largement le temps d'organiser une campagne de presse. Tout Doncaster sera prévenu. Les gens dont le nom commence par un D seront sur leurs gardes – et ça, ce n'est pas du vent. La police sera en outre largement présente sur le terrain. Cette mesure a été prise en accord avec l'ensemble des autorités policières locales. Doncaster tout entier – forces de l'ordre et citoyens – sera aux trousses d'un seul homme... et, avec un peu de chance, nous devrions lui mettre le grappin dessus !

— On voit bien, inspecteur, que vous n'êtes pas turfiste, murmura Clarke.

Crome le regarda, interloqué.

— Que voulez-vous dire ?

— Pas possible ! Vous ne vous rendez donc pas compte que, mercredi prochain, le Saint-Léger se court précisément à Doncaster ?

L'inspecteur ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit. Rien n'aurait pu désormais lui faire lâcher son fameux : « Ah, vraiment ? »

— C'est juste, se contenta-t-il de dire. Oui, voilà qui complique les choses...

— A.B.C. est peut-être fou mais ce n'est pas un imbécile.

Nous restâmes silencieux un instant, jugeant la situation : la foule attirée par la course, le public de turfistes déchaînés, autant de complications sans fin.

— C'est tout de même ingénieux de sa part, murmura Poirot.

— Je suis persuadé que le meurtre aura lieu au champ de courses, dit Clarke. Peut-être même pendant que se courra le Saint-Léger.

Un court instant, son côté sportsman se délecta de cette perspective.

L'inspecteur Crome se leva et prit la lettre.

— Le Prix de Saint-Léger n'arrange rien, c'est sûr concéda-t-il. Nous jouons de malchance.

Il s'éclipsa. Nous entendîmes un murmure de voix dans le hall. Et une minute après, Thora Grey fit son entrée.

— L'inspecteur vient de me dire qu'il y avait une autre lettre. Où est-ce, cette fois ? demanda-t-elle d'un ton anxieux.

Dehors, il pleuvait. Thora Grey portait une jupe et un manteau noirs, avec un col en fourrure. Un petit chapeau noir était perché sur sa tête blonde.

C'était à Franklin Clarke qu'elle s'adressait. Elle avait marché droit sur lui et attendait sa réponse, une main sur son bras.

— À Doncaster. Le jour du Saint-Léger.

Chacun exprima son avis. Il allait sans dire que nous entendions tous être sur les lieux, mais la course bouleversait bien sûr tous les plans que nous avions, vaille que vaille, échafaudés.

Le découragement s'abattit sur moi. Au fond, que pouvait faire un petit groupe de six personnes, quelque intérêt qu'ils puissent porter personnellement à l'affaire ? Il y aurait des policiers sur le qui-vive dans tous les coins. Que pourraient faire six paires d'yeux supplémentaires ?

Comme pour répondre à mes pensées, Poirot éleva la voix. Un peu à la manière d'un maître d'école ou d'un prêtre.

— Mes enfants, nous ne devons pas disperser nos forces. Il nous faut aborder cette affaire avec ordre et méthode, et chercher la vérité en nous, non pas en-dehors. Chacun de nous doit se demander : « Qu'est-ce que je sais du meurtrier ? » Ainsi nous composerons le portrait le plus complet possible de l'homme que nous allons nous efforcer de démasquer.

— Mais nous ne savons rien de lui, soupira Thora Grey, découragée à son tour.

— Au contraire, mademoiselle, au contraire ! Ce que vous dites n'est pas exact. Chacun de nous sait quelque chose à son sujet. *Si seulement nous savions ce que nous savons ! Je suis convaincu que ce savoir, nous l'avons en nous*, et qu'il suffit de le retrouver.

Clarke secoua la tête.

— Nous ne savons strictement rien – même pas s'il est jeune ou vieux, blond ou brun ! Aucun de nous ne l'a jamais vu et ne lui a jamais parlé ! Nous avons dit et répété tout ce que nous savions.

— Pas du tout ! Par exemple, Mlle Grey nous a affirmé qu'elle n'avait parlé à personne le jour où sir Carmichael Clarke a été assassiné.

Thora Grey acquiesça de la tête.

— C'est la pure vérité.

— Croyez-vous ? Lady Clarke nous a affirmé, mademoiselle, qu'elle vous avait vue, de sa fenêtre, parler à un inconnu sur le perron.

— Moi, elle m'a vue avec un inconnu ?

La jeune femme semblait sincèrement étonnée. Aucun doute, ce regard pur et limpide ne pouvait mentir.

— Lady Clarke a dû se tromper. Je n'ai jamais... Oh !

L'exclamation avait jailli brusquement de ses lèvres. Une rougeur lui envahit les joues.

— Je me rappelle, à présent ! Que je suis bête ! Je l'avais complètement oublié. Mais ce n'était rien. Juste un de ces types qui font du porte à porte pour vendre des bas... vous savez ? Ces invalides de guerre... De vrais crampons ! J'ai eu du mal à m'en débarrasser. Je traversais le hall comme il arrivait à la porte. Il s'est adressé à moi au lieu de sonner, mais c'était le genre d'individu tout ce qu'il y a d'innoffensif. C'est sans doute pour ça que je l'avais oublié !

Poirot s'était mis à arpenter la pièce en se tenant la tête à deux mains. Il grommelait avec une telle véhémence que personne n'osait dire un mot. Tous les regards étaient rivés sur lui.

— Des bas..., psalmodiait-il. Des bas... des bas... des bas... Ça vient. Des bas... bas... Mais oui ! *Le voilà le motif*. Il y a trois mois... et la dernière fois... et encore maintenant. Bon Dieu ! j'y suis.

Il s'assit et me jeta un regard impérieux.

— Vous vous rappelez, Hastings ? À Andover. Dans la boutique. Nous sommes montés. Dans la chambre. Sur une chaise. *Une paire de bas de soie tout neufs*. Et maintenant, je sais ce qui a retenu mon attention, il y a deux jours. C'est vous, mademoiselle. (Il se tourna vers Megan Barnard.) Vous parliez de votre mère qui pleurait *parce qu'elle avait acheté une paire de bas pour votre sœur le jour même où elle a été tuée...*

Il parcourut notre assemblée du regard.

— Vous voyez ? C'est le même motif répété trois fois. Ce ne peut être une coïncidence. Quand Mademoiselle a parlé, cela a évoqué un souvenir en moi. Et voilà ! C'était ce que nous a dit Mme Fowler, la voisine de Mme Ascher. Sur les gens qui cherchent à vous « refiler des bricoles ». Et elle a parlé de bas. Dites-moi, mademoiselle, votre mère a-t-elle acheté ses bas non pas dans un magasin, mais à un marchand qui faisait du porte à porte ?

— Oui... C'est ça. Je m'en souviens, à présent. Elle a dit qu'elle ne pouvait s'empêcher de plaindre ces malheureux qui s'échinent à tirer des sonnettes pour se décrocher des commandes.

— Mais quel rapport ? s'écria Franklin. Le fait qu'un homme vende des bas ne prouve rien !

— Je vous dis que ce ne peut être une coïncidence, mes amis. Trois crimes – et chaque fois, un homme vient vendre des bas et reconnaître les lieux.

Il se tourna vers Thora.

— À vous la parole ! Décrivez cet homme.

Elle le regarda, l'air stupide.

— Je ne peux pas. Je ne sais pas comment... Il avait des lunettes, je

crois... et un vieux veston.

— Mieux que ça, mademoiselle.

— Il avait le dos rond... Je ne sais pas. Je l'ai à peine regardé. Ce n'était pas le genre d'individu qu'on remarque.

Poirot prit un ton grave :

— Vous avez raison, mademoiselle. Tout le secret de ces meurtres tient dans votre description du meurtrier – car il ne fait aucun doute qu'il s'agissait bel et bien du meurtrier ! *Ce n'était pas le genre d'individu qu'on remarque.* Oui... Ça ne fait pas l'ombre d'un doute... Vous venez de nous donner la description de l'assassin.

NE FAIT PAS PARTIE DU RÉCIT DU CAPITAINE HASTINGS

M. Alexandre Bonaparte Cust était assis, immobile. Son petit déjeuner, intact, avait refroidi. Un journal était calé contre la théière, et M. Cust le lisait avec avidité.

Soudain il se leva, marcha de long en large pendant un moment, puis alla s'effondrer dans le fauteuil, devant la fenêtre. Il enfouit sa tête dans ses mains et laissa échapper un grognement étouffé.

Il n'entendit pas la porte s'ouvrir. Sa propriétaire, Mme Marbury, se tenait sur le seuil.

— Je me demandais si vous aimeriez pas des fois un bon petit... Eh bien, qu'est-ce qui vous arrive, m'sieur Cust ? Vous vous sentez pas bien ?

M. Cust releva la tête.

— Ce n'est rien. Rien du tout, madame Marbury. Je... Ça ne va pas fort, ce matin.

Mme Marbury inspecta le plateau du petit déjeuner.

— C'est bien ce que je vois. Vous n'avez rien mangé. Ce seraient-ils pas vos migraines qui vous reprendraient, des fois ?

— Non... Enfin, oui... Je ne suis pas dans mon assiette, c'est tout.

— Si c'est pas une misère ! J'espère que vous comptez pas mettre le nez dehors aujourd'hui, au moins ?

M. Cust se leva d'un bond.

— Si, si. Il faut que j'y aille. C'est pour mes affaires. C'est important. Très important.

Ses mains tremblaient. En le voyant si agité, Mme Marbury s'efforça de le calmer.

— Bon, ben, comme je dis toujours, quand il faut il faut, pas vrai ? Z'allez loin, cette fois-ci ?

— Non. Je vais à... (Il hésita.) À Cheltenham.

Il avait prononcé ce nom avec une répugnance si marquée que Mme Marbury le regarda, surprise.

— Cheltenham est une bien jolie ville, reprit-elle, histoire de dire quelque chose. J'y suis allée de Bristol, une année. Il y a de belles boutiques.

— Oui, oui... je crois que oui.

Mme Marbury se pencha non sans quelque difficulté – car cet exercice ne convenait guère à sa corpulence – pour ramasser le journal froissé qui traînait sur le parquet.

— On parle plus que de cette histoire de meurtre, en ce moment, dit-elle après un coup d'œil aux gros titres. La chair de poule, que ça me donne. Je vous jure. Je veux pas lire ça. C'est comme si Jack l'Éventreur avait ressuscité.

Elle posa le journal sur la table.

Les lèvres de M. Cust remuèrent, mais aucun son n'en sortit.

— Doncaster – c'est là qu'il va commettre son prochain crime, poursuivit Mme Marbury. Et pas plus tard que demain ! Ça vous flanque la chair de poule des trucs pareils, pas vrai ? Si j'habitais à Doncaster et que mon nom commençait par un D, comment que je sauterais dans le premier train pour n'importe où ! C'est pas moi qui resterais là à attendre mon tour... Qu'est-ce que vous disiez, m'sieur Cust ?

— Rien, rien, madame Marbury. Rien du tout.

— Avec leur Prix Saint-Machin et tout ça... C'est sûr qu'il pense trouver son bonheur dans le tas. Des centaines de policiers, qu'il va y avoir, et même qu'ils vont... Mais je vous jure, m'sieur Cust, z'avez *vraiment* pas l'air bien. Vous voulez pas prendre une petite goutte de que'que chose ? Vous feriez quand même mieux de pas bouger d'ici, aujourd'hui.

M. Cust se leva avec difficulté.

— Il le faut, madame Marbury. J'ai toujours été ponctuel dans mes... mes engagements. Il ne faut pas... trahir la confiance que les gens ont en vous ! Quand j'ai entrepris quelque chose, je vais jusqu'au bout. C'est la seule façon de s'en sortir, dans les affaires.

— Et si vous êtes malade ?

— Je ne suis pas malade. Juste un peu soucieux... des ennuis personnels... J'ai mal dormi. Mais je suis en pleine forme. En pleine forme.

Il s'était exprimé avec tant de fermeté que Mme Marbury rassembla les restes du petit déjeuner et finit par sortir de la chambre, quoique à contrecœur.

M. Cust tira une valise de dessous le lit et se mit à préparer ses affaires. Un pyjama, une trousse de toilette, des cols de rechange, une paire de pantoufles en cuir. Puis il ouvrit un placard où il prit une douzaine d'étuis en carton plats, de vingt-cinq centimètres sur quinze, qu'il glissa également dans sa valise.

Un simple coup d'œil à l'indicateur des chemins de fer et il quitta la chambre, sa valise à la main.

Dans l'entrée, il coiffa son chapeau. Ce faisant, un si profond soupir

lui échappa qu'une jeune fille qui sortait à cet instant d'une chambre voisine lui lança un regard compatissant.

— Ça ne va pas, monsieur Cust ?

— Si, si, mademoiselle Lily.

— Cœur qui soupire...

M. Cust s'empresse :

— Vous ne seriez pas un peu sujette aux prémonitions, mademoiselle ? Aux pressentiments ?

— Euh... non, pas vraiment. Bien sûr, il y a des jours où vous savez très bien que tout ira de travers, et d'autres où vous êtes sûr que tout marchera comme sur des roulettes.

— C'est bien vrai, ça, dit M. Cust.

Il y alla d'un nouveau soupir.

— Eh bien, au revoir, mademoiselle Lily. Au revoir. Je tenais à vous dire que vous vous êtes toujours montrée très compréhensive.

— Alors, ne me dites pas au revoir comme si vous partiez pour toujours ! lança Lily en riant.

— Non, bien sûr que non.

— À vendredi, répondit la jeune fille. Où allez-vous, cette fois-ci ? Encore au bord de la mer ?

— Non... Non... euh... à Cheltenham.

— C'est joli aussi, par là-bas. Mais pas autant que Torquay. Là, ça doit être drôlement chouette. J'irai pour mes vacances, l'année prochaine. Mais au fait, vous deviez être juste à côté de l'endroit où a eu lieu l'assassinat – vous savez, le meurtre d'A.B.C. C'est arrivé pendant que vous étiez là-bas, non ?

— Euh... oui. Mais Churston est à une bonne quinzaine de kilomètres de là.

— Tout de même, ça a dû être fantastique ! Après tout, qui dit que vous n'avez pas croisé l'assassin dans la rue ? Peut-être même que vous l'avez touché !

— Oui, bien sûr, ce n'est pas impossible, dit M. Cust avec un sourire si contraint que Lily Marbury ne put que le remarquer.

— Oh ! monsieur Cust, vous n'avez *vraiment* pas l'air bien.

— Je vais très bien. Très, très bien. Allez, au revoir, mademoiselle Marbury.

Il souleva son chapeau, d'un geste maladroit, saisit sa valise et se hâta vers la porte.

— Pauvre vieux, dit Lily Marbury avec indulgence. Il m'a l'air un peu cinglé sur les bords.

L'inspecteur Crome appela son subordonné.

— Vous allez m'établir en vitesse une liste de toutes les fabriques de bas et la faire circuler. Je veux aussi le nom de tous leurs démarcheurs

- ceux qui vendent à la commission et qui prennent des commandes.
- C'est pour l'affaire A.B.C., monsieur ?
- Oui. Une idée de M. Hercule Poirot, dit l'inspecteur d'un ton dédaigneux. Je parierais que ça ne donnera rien, mais il ne faut négliger aucune piste, si mince soit-elle.
- En effet, monsieur. M. Poirot a fait du bon travail en son temps, mais je crois qu'il est devenu un peu gâteux.
- C'est un charlatan, décréta l'inspecteur Crome. Un poseur. Ça peut en impressionner certains. Mais moi, ça ne m'impressionne pas. À présent, pour ce qui est des mesures à prendre à Doncaster...

Tom Hartigan sourit à Lily Marbury.

- J'ai croisé ton vieux débris, ce matin.
- Qui ça ? M. Cust ?
- En personne. À Euston. Errant comme une âme en peine. On dirait qu'il ne fait plus que ça. Je crois qu'il est un peu dingue. Il lui faudrait quelqu'un pour s'occuper de lui. Il a commencé par laisser tomber son journal, ensuite son billet. C'est moi qui l'ai ramassé – il ne s'était même pas rendu compte qu'il l'avait perdu. Il m'a remercié avec effusion mais je ne crois pas qu'il m'ait reconnu.
- Oh ! après tout, il ne t'a vu qu'en passant dans le couloir, et pas si souvent que ça !

Ils firent un tour de piste.

- Tu sais que tu dances comme une reine ? fit Tom.
- Flatteur, va ! protesta Lily en se collant un peu plus contre lui.
- Ils refirent un tour de piste.
- C'est à Euston ou à Paddington que tu as vu le vieux Cust, demanda brusquement Lily.
- À Euston.
- Tu es sûr ?
- Si j'en suis sûr ! Qu'est-ce que tu crois ?
- C'est drôle. Je croyais que pour Cheltenham, on partait de Paddington.
- Tu as raison. Mais le père Cust allait à Doncaster, pas à Cheltenham.

— Il allait à Cheltenham.

- Il allait à Doncaster. J'en sais quelque chose, ma cocotte ! C'est quand même moi qui ai ramassé son billet, pas vrai ?
- Oui, mais il m'a dit, à moi, qu'il allait à Cheltenham. Ma tête à couper.

— Eh bien, tu t'es trompée. Il allait à Doncaster. Il y en a qui sont vernis. J'ai parié sur Firefly, dans le prix de Saint-Léger, et j'aimerais bien le voir courir.

— Je n'aurais jamais cru que M. Cust s'intéressait aux courses. Ce

n'est pas son genre. Oh, Tom ! j'espère qu'il ne va pas aller se faire tuer. C'est à Doncaster qu'A.B.C. doit commettre son prochain crime.

— Il n'arrivera rien à Cust. Son nom ne commence pas par un D.

— Il aurait pu se faire tuer la dernière fois. Il était à Torquay, tout près de Churston, pour le dernier crime.

— Vraiment ? Pour une coïncidence, c'est une coïncidence !

Il se mit à rire.

— Et il n'était pas à Bexhill, la fois d'avant ?

Lily fronça les sourcils.

— Il était en déplacement... Oui, je me souviens qu'il n'était pas là... parce qu'il avait oublié son maillot de bain. Ma mère y faisait un point et elle a dit : « Tiens ! avec tout ça, M. Cust est parti hier en oubliant son maillot de bain... – Oh ! laisse tomber ton histoire de maillot de bain à la noix, que je lui ai fait. Figure-toi qu'il y a eu un crime a-bo-mi-na-ble. Une fille a été étranglée à Bexhill. »

— S'il voulait son maillot de bain, c'est qu'il allait au bord de la mer. (Il eut une grimace taquine.) Tu veux que je te dise, Lily ? Qu'est-ce que tu paries que c'est ton vieux débris, le meurtrier ?

— Ce pauvre vieux, Cust ? Il ne ferait pas de mal à une mouche, s'écria Lily en riant.

Ils continuèrent de danser avec insouciance, tout au plaisir d'être ensemble.

Mais dans leur subconscient, des pensées frémissaient...

DONCASTER, LE 11 SEPTEMBRE

Doncaster !

De ma vie je n'oublierai ce 11 septembre.

Aujourd'hui encore, quand j'entends mentionner le Prix de Saint-Léger, mon esprit se tourne aussitôt non pas vers les courses de chevaux, mais vers le meurtre.

Quand je cherche à me rappeler mes impressions d'alors, la plus frappante demeure pour moi ce sentiment d'impuissance, angoissant s'il en fut. Nous étions tous sur les lieux – Poirot et moi, Clarke, Fraser, Megan Barnard, Thora Grey et Mary Drower –, et au bout du compte, que pouvions-nous faire de plus ?

Nous nous accrochions à l'espoir insensé qu'un de nous reconnaîtrait, parmi des milliers de gens, un visage ou une silhouette à peine entrevue, et ce, un, deux, voire trois mois plus tôt.

En fait, nos chances étaient encore bien plus minces que cela. De nous tous, la seule personne vraiment susceptible de reconnaître qui que ce fût était Thora Grey.

L'anxiété lui avait fait perdre toute sa sérénité. Son air posé et efficace l'avait abandonnée. Elle était assise, presque en larmes, à se tordre les mains, et à répéter à Poirot des propos incohérents.

— Je ne l'ai même pas regardé... Pourquoi l'aurais-je regardé ? Quelle idiote j'ai été ! Vous êtes tous là, à compter sur moi, et je sais que je ne serai pas à la hauteur. Parce que même si je le revoyais aujourd'hui, je ne suis pas certaine que je le reconnaîtrais. Je ne suis pas du tout physionomiste.

Quoi qu'il ait pu me dire à propos de la jeune femme, et bien qu'il la critiquât âprement, Poirot ne lui témoignait plus, à présent, que de la gentillesse. Il se montrait même carrément prévenant. Je fus frappé de voir que Poirot n'était pas plus indifférent que moi à la beauté en détresse.

Il lui tapota l'épaule.

— Allons, allons, mon petit, pas d'hystérie. Nous ne pouvons pas nous le permettre. Si vous voyiez cet homme, vous le reconnaîtriez.

— Qu'en savez-vous ?

— Oh ! il y a à cela des tas de raisons – et d'abord pour le simple fait que le rouge succède au noir.

— Que voulez-vous dire, Poirot ? m'écriai-je.

— Je parle la langue des tables de jeu. À la roulette, il peut y avoir une longue série de noirs, mais à la fin, *le rouge doit finir par sortir*. C'est une des lois mathématiques du hasard.

— Vous voulez dire que la chance tourne ?

— Exactement, Hastings. Et c'est là que le joueur – car un meurtrier n'est jamais qu'un joueur suprême, puisqu'il ne risque pas son argent, mais sa vie – a souvent du mal à anticiper avec intelligence. Comme il a gagné plusieurs fois, il s'imagine qu'il va *continuer à gagner* ! Il ne sait pas quitter la table les poches pleines. De même, en matière criminelle, le meurtrier qui réussit ne conçoit pas qu'il puisse un jour échouer ! Il croit pouvoir attribuer son succès à sa seule intelligence. Mais je vous l'affirme, mes amis, il n'y a pas de crime si bien préparé qui n'ait besoin d'un peu de chance pour réussir !

— N'est-ce pas aller un peu loin ? demanda Franklin Clarke.

Poirot agita les mains avec animation.

— Non, non ! C'est une chance à 50-50, si vous voulez, mais cette chance doit jouer en votre faveur. Réfléchissez ! Un client aurait pu entrer dans la boutique de Mme Ascher juste au moment où le meurtrier en sortait. Ce client aurait pu penser à regarder derrière le comptoir, voir la victime, et soit mettre sans plus tarder la main au collet du meurtrier, soit fournir à la police une description assez précise pour le faire arrêter sans délai.

— C'est possible, bien sûr, admit Clarke. En un mot, le meurtrier est toujours contraint de prendre un risque.

— Exactement. Un meurtrier est un joueur, toujours. Et, comme tous les joueurs, il ne sait pas s'arrêter. À chaque crime, sa confiance en ses capacités augmente. Il perd donc tout sens de la mesure. Il ne se dit pas : « J'ai été malin *et j'ai eu de la chance* », il se dit : « J'ai été malin ! » Point final. Là-dessus, il se fait une idée de plus en plus haute de son intelligence. Mais la roulette tourne, mes bons amis, et la série des noirs se termine... La boule s'arrête sur un autre numéro et le croupier annonce : « Rouge ! »

— Vous croyez que c'est ce qui va se passer cette fois-ci ? demanda Megan, le front soucieux.

— C'est ce qui doit arriver, tôt ou tard ! Jusqu'ici, la chance a été du côté du meurtrier – tôt ou tard elle tournera et sera avec nous. Et j'ai l'impression qu'elle a déjà commencé à tourner ! Les bas ne sont que le premier indice. Maintenant, alors que tout allait bien pour lui, il y a au moins une chose qui ne va pas ! Et lui aussi va se mettre à commettre des erreurs...

— On peut dire que vous êtes réconfortant, vous ! se réjouit

Franklin Clarke. Et Dieu sait que nous avons bien besoin de quelques encouragements. Depuis que je suis tombé du lit ce matin, je me sens dans un état de totale impuissance.

— Moi, il me semble au contraire hautement improbable que nous arrivions à un résultat quelconque, grommela Donald Fraser.

Megan le rappela à l'ordre :

— Ne soyez pas défaitiste, Don.

Mary Drower prit la parole, le rouge aux joues.

— Ce que je dis, moi, c'est qu'on ne sait jamais. Cet horrible bonhomme est ici, et nous aussi. Après tout, il arrive parfois qu'on tombe sur les gens au moment où on s'y attend le moins.

— Ne pouvons-nous donc rien faire de plus ? fulminai-je.

— Ne perdez pas de vue, Hastings, que de son côté, la police est en train de faire tout son possible. Ils ont mobilisé des policiers de toute la région. Ce brave inspecteur Crome est peut-être agaçant mais c'est un officier très capable, et le colonel Anderson, le chef de la police du comté, est un homme d'action. Ils ont pris toutes les mesures nécessaires pour que des patrouilles sillonnent la ville et surveillent le champ de courses. Il y aura des policiers en civil dans tous les coins. Sans compter la campagne de presse. Le public est sur ses gardes.

Donald Fraser secoua la tête.

— Il n'osera jamais essayer, à mon avis, dit-il d'un ton où renaissait l'espoir. Il faudrait qu'il soit fou à lier !

— Malheureusement, objecta Clarke d'un ton sec, il est bel et bien fou à lier ! Qu'en pensez-vous, monsieur Poirot ? Est-ce qu'il va laisser tomber ou risquer le coup quand même ?

— À mon avis, la force de son obsession est telle qu'il doit s'efforcer de tenir sa promesse ! À moins d'admettre son échec, ce que son égocentrisme exacerbé ne saurait supporter. C'est également l'opinion du Dr Thompson. Tout ce que nous pouvons espérer, c'est qu'il se fasse prendre alors qu'il passe à l'acte.

Donald secoua de nouveau la tête.

— Il est bien capable de nous rouler encore une fois.

Poirot jeta un coup d'œil à sa montre, et nous comprîmes le message. Nous étions convenus d'être sur la brèche toute la journée : en patrouille dans les rues, le matin, et postés en différents endroits du champ de courses, l'après-midi.

Je dis « nous » mais, en ce qui me concernait, une telle surveillance ne pouvait servir à grand-chose, puisque je n'avais jamais vu A.B.C. Toutefois, comme nous devions nous séparer pour couvrir le plus vaste territoire possible, j'avais proposé de servir d'escorte à l'une de ces dames.

Poirot avait approuvé – avec, me semblait-il, une petite lueur dans l'œil.

Les jeunes filles sortirent de la pièce pour aller mettre leurs chapeaux. Donald Fraser regardait par la fenêtre, perdu dans ses pensées.

Franklin Clarke lui lança un regard puis, jugeant sans doute que l'autre était trop absorbé pour entendre, il baissa un peu la voix.

— À propos, monsieur Poirot, je sais que vous êtes allé à Churston rendre visite à ma belle-sœur. Est-ce qu'elle a dit, ou laissé entendre, enfin... a-t-elle fait allusion à...

Il se tut, embarrassé.

Poirot tourna vers lui un visage d'une parfaite innocence qui éveilla mes plus vifs soupçons.

— Comment ? Votre belle-sœur aurait laissé entendre... quoi donc ? Franklin Clarke devint écarlate.

— Peut-être jugez-vous que ce n'est pas le moment de parler de choses personnelles...

— Du tout, du tout !

— De mon côté, j'aimerais que tout soit clair entre nous.

— Comme je vous approuve !

Cette fois, je crois que Clarke décela sous l'air innocent de Poirot un certain amusement, aussi préféra-t-il se jeter à l'eau.

— Ma belle-sœur est une femme adorable que j'ai toujours appréciée. Seulement, cela fait un moment qu'elle est malade, et dans ce genre de maladies – quand on vous gave de médicaments et tout ça – le patient a souvent tendance à... – comment dirais-je ? – à s'imaginer des choses sur les gens !

— Ah ?

Cette fois, l'œil de Poirot pétillait, c'était sûr !

Mais Franklin Clarke, absorbé par sa mission diplomatique, ne s'en aperçut même pas.

— C'est au sujet de Thora..., de Mlle Grey, veux-je dire.

— Ah ! c'est au sujet de Mlle Grey ? répéta Poirot avec une feinte innocence.

— Oui. Lady Clarke s'est fait des idées. Thora... euh... Mlle Grey est plutôt jolie fille...

— Certes, concéda Poirot.

— Et les femmes, même les plus estimables, sont assez rosses dès qu'il s'agit d'une autre. Bien sûr, Thora était irremplaçable pour mon frère – il disait toujours que c'était la meilleure secrétaire qu'il avait jamais eue – et il l'aimait beaucoup. Mais tout était clair entre eux et... ce n'est pas le genre de Thora...

— Non ? dit Poirot d'un ton encourageant.

— Mais ma belle-sœur a... comment dire ?... succombé au démon de la jalousie. Sans jamais rien en montrer, bien entendu. Seulement après la mort de Car, quand il a été question que Mlle Grey reste à la

maison, Charlotte s'est insurgée. Bien sûr, la maladie, la morphine et tout ça en sont responsables pour une bonne part. C'est ce que dit Mlle Capstick. Elle affirme qu'il ne faut pas en vouloir à Charlotte si elle se fait parfois des idées et si...

Il s'interrompit.

— Oui ? fit Poirot.

— Ce que je voudrais vous faire comprendre, monsieur Poirot, c'est qu'il n'y a rien là-dessous. Simplement l'imagination d'une femme malade. Regardez ça... (Il fouilla dans sa poche.) Voici une lettre que j'ai reçue de mon frère quand j'étais en Malaisie. J'aimerais vous la faire lire, parce qu'elle montre bien en quels termes il était avec Mlle Grey.

Poirot prit la lettre. Franklin se pencha par-dessus son épaule et pointa du doigt certains passages qu'il lut à voix haute.

— ... Ici, tout est plus ou moins comme à l'habitude. Charlotte souffre moins. C'est, hélas tout ce qu'on peut en dire. Tu te souviens peut-être de Thora Grey ? Elle est vraiment charmante et c'est un grand réconfort pour moi de l'avoir à mes côtés. Je ne sais pas ce que j'aurais fait sans elle en ces jours difficiles. Elle me témoigne une compréhension et un dévouement sans bornes. Elle a un goût exquis, un flair étonnant pour les belles choses, et elle partage ma passion pour l'art chinois. Quelle chance j'ai eue de tomber sur elle. Eussé-je une fille, qu'elle ne pourrait être plus proche et plus dévouée. Elle a eu une vie difficile et pas toujours très heureuse, mais je suis content de sentir qu'elle a trouvé ici un foyer et une véritable affection.

— Vous voyez, poursuivit Franklin, voilà quels étaient les sentiments de mon frère pour elle. Il la considérait comme sa fille. Ce que je trouve plutôt moche, c'est qu'à la mort de mon frère, son épouse la jette pratiquement dehors ! Les femmes sont infernales, monsieur Poirot.

— N'oubliez pas que votre belle-sœur est malade et qu'elle souffre beaucoup.

— Je sais. C'est ce que je ne cesse de me répéter. Nous n'avons pas le droit de la juger. Mais tout de même, je tenais à vous montrer ça. Je ne veux pas que, après ce que lady Clarke a pu vous dire, vous gardiez une fausse opinion de Thora.

Poirot lui rendit la lettre.

— Je puis vous assurer, dit-il avec un sourire, que je ne me laisse jamais influencer par ce que les gens peuvent me raconter. Mon propre jugement, je me le forge moi-même.

— Enfin, dit Clarke en reprenant sa lettre, je suis content de vous l'avoir montrée, de toute façon. Ah ! ces dames sont de retour. Il serait temps de nous mettre en route.

Comme nous quittions la pièce, Poirot me rappela.

— Êtes-vous toujours prêt à accompagner l'expédition, Hastings ?
— Oh, oui ! Je ne pourrais supporter de rester inactif.
— Il est une activité de l'esprit aussi bien que du corps, mon cher ami.

— Vous y réussissez mieux que moi, répondis-je.

— Vous avez incontestablement raison, Hastings. Si je ne m'abuse, votre intention est de servir de chevalier servant à l'une de ces dames, n'est-ce pas ?

— Telle était, en effet, mon intention.

— À laquelle de ces accortes personnes comptez-vous faire l'honneur de votre compagnie ?

— Eh bien, je... euh... Je n'y ai pas encore réfléchi.

— Que diriez-vous de Mlle Barnard ?

— Elle est plutôt du genre indépendant, objectai-je.

— Mlle Grey ?

— Oui, ce serait préférable.

— Je vous trouve, Hastings, d'une malhonnêteté remarquable... quoique transparente ! Vous projetiez depuis le début de passer la journée avec votre ange blond !

— Enfin, Poirot, vraiment !

— Vous me voyez désolé de contrarier vos plans, mon cher, mais je dois vous demander de servir d'escorte à une autre.

— Oh, très bien ! Vous avez un faible pour cette poupée hollandaise, je le vois bien !

— C'est Mary Drower que vous devez accompagner, et je vous demande instamment de ne pas la perdre de vue.

— Mais enfin, Poirot, pourquoi diable ?

— Son nom commence par un D, voilà pourquoi, mon bon ami. Nous ne devons courir aucun risque.

Je m'inclinai devant la justesse de cette remarque. À première vue, cela semblait un peu tiré par les cheveux, mais je songeai ensuite que si A.B.C. éprouvait véritablement une haine fanatique pour Poirot, il pouvait fort bien se tenir au courant du moindre de ses mouvements et, dans ce cas, considérer l'élimination de Mary Drower comme un coup particulièrement brillant.

Je promis à Poirot de me montrer digne de sa confiance, et le laissai assis dans un fauteuil, près de la fenêtre. Devant lui était placé un jeu de roulette miniature. Il lança la bille au moment où je passais la porte et me cria de loin :

— *Rouge !* C'est de bon augure, Hastings. La chance tourne, elle tourne !

NE FAIT PAS PARTIE DU RÉCIT DU CAPITAINE HASTINGS

M. Leadbetter émit entre ses dents un grognement d'impatience lorsque son voisin de fauteuil se leva et trébucha maladroitement devant lui en faisant tomber son chapeau et dut se pencher pour le récupérer sur un siège de la rangée de devant.

Tout ça au moment le plus palpitant de *L'Hirondelle matraquée*, ce drame poignant que M. Leadbetter attendait de voir depuis une semaine entière.

L'héroïne aux cheveux d'or, interprétée par Katherine Royal (la meilleure actrice au monde, selon M. Leadbetter), laissait précisément échapper d'une voix brisée un râle d'indignation :

— Jamais ! Plutôt mourir de faim. Mais elle ne mourra pas de faim l'hirondelle matraquée. Rappelez-vous ce vers sublî-î-me : « Aux petits des oiseaux, Dieu donne la pâture !!! »

M. Leadbetter secoua la tête avec irritation. Ah, les gens ! Pourquoi diable ne pouvaient-ils pas attendre la fin du film ? Et comment diantre pouvaient-ils partir pendant une scène aussi pathétique ?

Ah ! Ça allait mieux. Le gêneur avait enfin pris ses cliques et ses claques. M. Leadbetter bénéficiait de nouveau d'une vue panoramique de l'écran et de Katherine Royal, à la fenêtre cette fois, du Van Schreiner Mansion, à New York.

Bientôt elle se retrouverait à bord d'un train, son bébé dans les bras. Quels curieux trains ils avaient, en Amérique... Pas du tout comme les trains anglais.

Ouf ! Et revoilà Steve, dans son refuge des montagnes...

Le film déroulait ses méandres jusqu'à sa bouleversante fin quasiment mystique.

M. Leadbetter poussa un soupir de bien-être quand les lumières se rallumèrent.

Il se leva lentement en clignant des paupières.

Il ne se hâtait jamais de sortir du cinéma. Il lui fallait toujours un petit moment avant de retomber dans la triste réalité de la vie quotidienne.

Il jeta un coup d'œil autour de lui. Il n'y avait pas foule, cet après-

midi, ça allait de soi. Tout le monde était aux courses. M. Leadbetter n'approuvait ni les courses, ni les cartes, ni la boisson, ni le tabac. Ce qui lui permettait de se consacrer tout entier à sa séance de cinéma hebdomadaire.

Les gens se pressaient vers la sortie. M. Leadbetter s'apprêta à leur emboîter le pas. L'homme assis dans la rangée devant lui dormait, affalé sur son siège. M. Leadbetter se scandalisa qu'on pût s'endormir pendant un drame humain aussi émouvant que *L'Hirondelle matraquée*.

Un individu irrité s'adressait à l'homme endormi qui bloquait le passage avec ses jambes :

— Je vous demande *encore une fois* pardon, monsieur !

M. Leadbetter atteignit la sortie et jeta un coup d'œil derrière lui.

Une certaine confusion semblait régner. Le pompier de service... un petit attroupement... L'homme assis était ivre mort et non pas endormi...

Il hésita et finit par sortir – manquant ainsi l'événement du jour – bien plus sensationnel encore que si Demi-Portion avait gagné le Saint-Léger à 85 contre 1.

— Je crois que vous avez raison, m'sieur, disait le pompier de service. Il est malade... Alors... qu'est-ce qu'il y a qui ne va pas, m'sieur ? Vous vous sentez pas bien ?

L'individu irrité avait retiré sa main avec une exclamation et regardait sur ses doigts une tache écarlate et poisseuse.

— Du sang...

Le pompier étouffa une exclamation.

Il venait d'apercevoir le coin d'une brochure jaune qui dépassait de sous le siège.

— *Tonnerre de Dieu ! C'est un... un A.B.C. !*

NE FAIT PAS PARTIE DU RÉCIT DU CAPITAINE HASTINGS

M. Cust sortit du Régál Cinéma et leva les yeux vers le ciel.

Une belle soirée... Vraiment splendide.

Une citation de Browning lui revint en mémoire.

« Dieu est dans son ciel. Tout repose en ce monde. »

Il avait toujours beaucoup aimé cette citation.

Seulement il lui était arrivé plus souvent qu'à son tour d'en ressentir toute la fausseté...

Un vague sourire aux lèvres, il trotta jusqu'au Cygne noir où il avait provisoirement établi ses pénates.

Il monta l'escalier jusqu'à sa chambre, petite pièce crapoteuse au deuxième étage, qui donnait sur une cour pavée et un garage.

Comme il en franchissait le seuil, son sourire s'évanouit brusquement. Il y avait une tache sur sa manche, près du poignet. Il y porta la main après moult hésitations. Rouge et humide... Du sang...

Sa main plongea dans sa poche et en sortit – oh, mon Dieu ! – ... un long couteau à la lame acérée, elle aussi rouge et poisseuse.

M. Cust resta un long moment assis sans bouger.

Puis ses yeux firent le tour de la chambre, comme ceux d'un animal traqué.

Il se passa fiévreusement la langue sur les lèvres...

— Ce n'est pas moi.

On eût dit qu'il discutait avec quelqu'un – écolier pris en faute et plaidant sa cause auprès du maître.

Il passa de nouveau sa langue sur ses lèvres...

Puis il recommença à palper sa manche d'un geste hésitant.

Ses yeux parcoururent la pièce à la recherche de la cuvette.

Un instant plus tard, il versait dans la cuvette le contenu du broc à l'ancienne. Il ôta son veston, rinça la manche et l'essora avec précaution...

Pouah ! Voilà que l'eau avait rougi, à présent...

Un coup à la porte.

Il resta là, paralysé, le regard fixe.

La porte s'ouvrit. Une gamine replète entra, un broc à la main.

— Oh ! pardon, m'sieur. V'là votre eau chaude, m'sieur.

Il fit un effort pour dire quelque chose.

— Merci. Mais je me suis lavé à l'eau froide...

Pourquoi avait-il dit ça ? Le regard de la gamine se porta aussitôt sur la cuvette.

Il se hâta d'expliquer :

— Je... je me suis coupé à la main.

Un silence tomba – un très, très long silence – avant qu'elle ne réponde :

— Oui, m'sieur.

Elle sortit en refermant la porte derrière elle.

M. Cust resta planté là, pétrifié.

Il écouta.

Ça y était... finalement...

Étaient-ce bien des voix... des exclamations... des pas dans l'escalier ?

Il n'entendait rien, que le battement de son propre cœur...

Puis, d'un seul coup, il passa d'une immobilité de pierre à une activité frénétique.

Il réenfila son veston, alla sur la pointe des pieds jusqu'à la porte et l'ouvrit. Aucun bruit pour l'instant, sauf le murmure familier qui montait du bar. Il se glissa dans l'escalier...

Toujours personne. Ça, c'était un coup de veine ! Il s'arrêta au pied des marches. De quel côté aller, à présent ?

Il se décida, fila par un couloir et prit la porte sur la cour. Deux chauffeurs bricolaient sur leurs voitures et discutaient des gagnants de la dernière course.

M. Cust traversa rapidement la cour et se retrouva dans la rue.

Premier carrefour à droite... puis à gauche... à droite de nouveau...

Se risquerait-il jusqu'à la gare ?

Oui... il devait y avoir foule, là-bas... des trains supplémentaires...

Si la chance était avec lui, tout marcherait comme sur des roulettes...

Si toutefois la chance était avec lui...

NE FAIT PAS PARTIE DU RÉCIT DU CAPITAINE HASTINGS

L'inspecteur Crome écoutait les déclarations confuses d'un M. Leadbetter au comble de l'agitation.

— Je vous assure, inspecteur, que mon cœur bat la breloque chaque fois que j'y repense. Il devait être assis juste à côté de moi, pendant toute la séance !

Indifférent au rythme cardiaque de M. Leadbetter, l'inspecteur Crome répondit :

— Si vous éclairiez un peu ma lanterne ? Ce type est donc sorti vers la fin du grand film...

— *L'Hirondelle matraquée...* avec Katherine Royal, murmura machinalement M. Leadbetter.

— Il a trébuché en passant devant vous...

— Il a fait semblant de trébucher, je le vois bien, à présent. Puis il s'est penché sur la rangée de devant pour ramasser son chapeau. C'est là qu'il a dû poignarder ce malheureux.

— Vous n'avez rien entendu ? Un cri ? Un gémissement ?

M. Leadbetter n'avait entendu que les accents brisés de Katherine Royal, mais, l'imagination aidant, il inventa un gémissement.

L'inspecteur Crome enregistra le gémissement sans discuter et pria M. Leadbetter de continuer.

— Et puis il est sorti...

— Pouvez-vous le décrire ?

— Il était énorme. Deux mètres au bas mot. Un géant.

— Blond ou brun ?

— Eh bien... euh... ça, j'en suis pas sûr. Je crois qu'il était chauve. Un type à la mine patibulaire.

— Il ne boitait pas, par hasard ? demanda l'inspecteur Crome.

— Si... si, maintenant que vous me le dites, il me semble bien qu'il boitait. Il avait le teint basané, même que c'était peut-être une espèce de métis.

— Était-il déjà assis avant que les lumières ne s'éteignent ?

— Non. Il est arrivé après le début du grand film.

L'inspecteur Crome hocha la tête, tendit à M. Leadbetter une

déclaration à signer et se débarrassa de lui.

— En fait de témoin, on ne peut guère imaginer pire, dit-il, pessimiste. Pourvu qu'on lui tende la perche, il raconterait n'importe quoi. Il est évident qu'il n'a pas la moindre idée de ce à quoi ressemble notre homme. Rappelez le pompier.

Le pompier entra, très raide, et se tint au garde-à-vous dans l'attente des instructions, les yeux rivés sur le colonel Anderson.

— Eh bien, Jameson, nous écoutons votre rapport.

Jameson salua.

— À vos ordres, mon colonel. Fin de la séance, mon colonel. J'ai reçu une information comme quoi il y avait un particulier souffrant, mon colonel. Le particulier, il était dans les premiers rangs, affaissé sur son siège. Des quidams faisaient cercle autour de lui. Le particulier m'a paru mal en point, mon colonel. Un des quidams lui a touché le bras et m'a fait signe. Du sang, mon colonel. Pas de doute que le particulier était mort, poignardé, mon colonel. J'ai remarqué un indicateur A.B.C., placé sous le siège. En conformité avec le règlement, je n'ai pas touché le susdit et j'ai aussitôt informé la police qu'un malheur était arrivé.

— C'est bon. Vous avez agi comme il convenait, Jameson.

— Merci, mon colonel.

— Avez-vous remarqué un homme quittant ces premières rangées quelques minutes plus tôt ?

— Il y en a eu plusieurs, mon colonel.

— Pourriez-vous nous les décrire ?

— Je ne crois pas, mon colonel. Il y avait M. Geoffrey Parnell. Et un jeune homme, Sam Baker, avec sa petite amie. Je n'ai remarqué personne d'autre en particulier.

— Dommage. Ce sera tout, Jameson.

— À vos ordres, mon colonel.

Le pompier salua et disparut.

— Le rapport médical, nous l'avons, grommela le colonel Anderson. Nous ne ferions pas mal de convoquer maintenant le type qui a trouvé le corps.

Un constable entra et salua.

— M. Hercule Poirot est là, inspecteur, avec un autre monsieur.

L'inspecteur Crome fit la grimace.

— Bon ! Après tout, autant les faire entrer.

LE MEURTRE DE DONCASTER

Comme j'entrais sur les talons de Poirot, je pus saisir les derniers mots de l'inspecteur Crome.

Tout comme le chef de la police, il avait l'air inquiet et abattu.

Le colonel Anderson nous accueillit d'un signe de tête.

— Je suis heureux de vous voir, monsieur Poirot, dit-il poliment. (Il devinait, je crois, que la réflexion de Crome ne nous avait pas échappé.) Nous voilà encore dans le pétrin, comme vous le voyez.

— Encore un meurtre signé A.B.C. ?

— Oui. Et d'une incroyable audace, celui-là ! Le type s'est penché sur sa victime et l'a poignardée dans le dos.

— Poignardée, cette fois ?

— Oui ! Il aime la variété, n'est-ce pas ? Coup mortel, strangulation, et maintenant meurtre à l'arme blanche. Un rien versatile, peut-être, le monstre ? Voici le rapport du médecin légiste, si cela vous intéresse.

Il poussa un papier en direction de Poirot.

— Avec un A.B.C. par terre, sous les pieds de la victime, ajouta-t-il.

— A-t-elle été identifiée ? demanda Poirot.

— Oui. A.B.C. s'est écarté de son schéma, cette fois, si cela peut nous consoler. Le mort s'appelait Earlsfield, George Earlsfield. Coiffeur de son état.

— Curieux, commenta Poirot.

— Il a peut-être sauté une lettre, suggéra le colonel.

Mais mon ami paraissait sceptique.

— Si nous faisons entrer le témoin suivant ? demanda Crome. Il est pressé de retourner chez lui.

— Allons-y !

Un homme d'âge moyen – le portrait craché du valet de pied-grenouille *d'Alice au pays des merveilles* – fut introduit. Il était très énervé et sa voix chevrotait d'émotion.

— C'est l'expérience la plus traumatisante de ma vie, couina-t-il. J'ai le cœur fragile, messieurs, très fragile. J'aurais pu avoir une attaque.

— Votre nom, s'il vous plaît ? demanda l'inspecteur.

— Downes. Roger Emmanuel Downes.

— Profession ?

— Je suis professeur à l'école de garçons de Highfield.

— Voulez-vous nous expliquer ce qui s'est passé, monsieur Downes ?

— Je peux tout vous dire en quelques mots, messieurs. À la fin de la séance, je me suis levé. Le siège à ma gauche était vide, le suivant occupé par un homme apparemment endormi. Jambes étendues devant lui, il bloquait la travée. Je lui ai demandé de céder le passage. Comme il ne bougeait pas, j'ai répété ma demande sur un ton... Euh un peu plus vif. Il ne m'a pas davantage répondu. Je l'ai donc secoué par l'épaule pour le réveiller. Son corps a glissé du siège et je me suis rendu compte qu'il était soit inconscient, soit sérieusement malade. J'ai alors crié à la cantonade : « Ce monsieur a un malaise ! Allez chercher le pompier de service ! » Le pompier est arrivé. Comme j'ôtai ma main de l'épaule de l'homme, je me suis aperçu qu'elle était tachée et poisseuse... Je vous le garantis, messieurs ça m'a causé un choc terrible ! Il aurait pu m'arriver n'importe quoi ! Je souffre du cœur depuis des années.

Le colonel Anderson contemplait M. Downes d'un drôle d'air.

— Vous pouvez vous vanter d'avoir eu de la veine, monsieur Downes.

— C'est le cas de le dire, monsieur. Pas même une palpitation !

— Vous n'avez pas saisi, monsieur. Vous dites que vous étiez assis deux sièges plus loin ?

— Je m'étais d'abord assis juste à côté de la victime, et puis je me suis déplacé de façon à me trouver derrière un siège vide.

— Vous avez à peu près la même taille et la même carrure que ce pauvre homme, n'est-ce pas, et vous portiez comme lui une écharpe de laine autour du cou ?

— Je ne vois pas..., commença M. Downes avec raideur.

— Je suis en train de vous expliquer, mon vieux, en quoi vous avez eu de la chance, expliqua le colonel Anderson. Quand le meurtrier vous a suivi, il s'est trompé. *Il a choisi le mauvais dos.* Je veux bien être pendu, monsieur Downes, si ce coup de couteau ne vous était pas destiné !

Si le cœur de M. Downes avait supporté les épreuves précédentes avec aisance, il n'en manifesta pas autant pour celle-ci. Suffoquant, le malheureux s'effondra sur sa chaise et son visage vira au violet.

— De l'eau, râla-t-il, de l'eau...

On lui en apporta un verre. Il le but tandis que son teint revenait peu à peu à la normale.

— Moi ? balbutia-t-il. Pourquoi moi ?

— Parce que c'est comme ça, trancha Crome. Il n'y a pas d'autre explication.

— Vous voulez dire que cet homme, ce... ce diable incarné, ce fou assoiffé de sang m'a suivi, moi, en guettant l'occasion de me tuer ?

— C'est à peu près ça.

— Mais au nom du ciel, pourquoi *moi* ? demanda le professeur, ulcéré.

L'inspecteur Crome résista à la tentation de répondre : « Et pourquoi pas vous ? »

— À quoi bon espérer d'un fou des raisons raisonnables ? se contenta-t-il de décréter.

— Miséricorde, gémit M. Downes, calmé au point d'en murmurer.

Il se leva, soudain vieilli de dix ans.

— Si vous n'avez plus besoin de moi, messieurs, je crois que je vais me retirer. Je... je ne me sens pas très bien.

— Je vous en prie. Je vais charger un constable de vous accompagner – juste pour être sûr que tout va bien.

— Oh non... non, merci. Ce n'est pas nécessaire.

— Vous l'aurez quand même, rétorqua sèchement le colonel Anderson.

Il regarda l'inspecteur de côté, d'un air discrètement interrogateur. Ce dernier lui répondit d'un hochement de tête tout aussi discret.

M. Downes sortit, tremblant de tous ses membres.

— C'est aussi bien que ce pauvre type n'ait rien pigé à rien, dit le colonel Anderson. Il y en aura bien deux, hein ?

— Oui, monsieur. L'inspecteur Rice a pris des dispositions. La maison sera surveillée.

— Vous pensez, demanda Poirot, que lorsque A.B.C. s'apercevra de sa méprise, il aura envie de recommencer ?

Anderson hocha la tête.

— C'est une éventualité. Il me fait l'effet d'un type méthodique, cet A.B.C. Si les choses ne se passent pas conformément à son programme, il va en être malade.

Poirot approuva pensivement.

— J'aimerais tout de même bien que nous ayons enfin une description de cet homme, s'écria le colonel Anderson d'un ton irrité. Nous nageons dans le brouillard.

— Peut-être finirons-nous par en avoir une, dit Poirot.

— Vous croyez ? Bah, pourquoi pas ! Mais bon sang ! ils sont tous bigleux ou quoi ?

— Patience, conseilla Poirot.

— Vous m'avez l'air bien sûr de vous, monsieur Poirot. Il y a une raison à cet optimisme ?

— Oui, colonel. Jusqu'ici, le meurtrier n'a commis aucune erreur.

Logiquement, il devrait en faire une sous peu.

— Si c'est tout ce que vous avez à nous proposer. commença le chef de la police locale avec un reniflement de mépris.

Mais il fut interrompu.

— Y a un M. Ball, du Cygne noir, qu'est là avec une jeune dame, m'sieur. Y pense comme ça qu'il a p't'être ben des trucs à vous causer qui pourraient vous aider.

— Faites-les entrer, faites-les entrer. Nous avons bien besoin d'aide, justement.

M. Ball, du Cygne noir, était un gros bonhomme qui pensait avec lenteur et se déplaçait de même. Il exhalait une forte odeur de bière. Une créature replète, aux yeux écarquillés par l'émotion, l'accompagnait.

— J'espère que je ne vous dérange pas, dit M. Ball d'une voix épaisse. Et que je ne vous fais pas perdre un temps précieux. Mais cette fille, Mary, pense qu'elle a quelque chose à dire qui pourrait vous intéresser.

Mary émit un gloussement contraint.

— Eh bien, ma fille, de quoi s'agit-il ? fit Anderson. Comment vous appelez-vous, d'abord ?

— Mary, m'sieur. Mary Stroud.

— Eh bien, Mary, je vous écoute.

Mary tourna ses yeux ronds vers son patron.

— C'est son travail d'aller porter de l'eau chaude dans les chambres, expliqua M. Ball, venant à la rescousse. On a six ou sept clients, en ce moment. Certains sont venus pour les courses, d'autres sont de passage pour affaires.

— Oui, oui, s'impatienta Anderson.

— Continue, gamine, ordonna M. Ball. Débitez-nous ton histoire. Pas de quoi avoir la frousse.

Mary haleta, ahana et plongea tête baissée.

— J'ai frappé à la porte et il y a pas eu de réponse, sans quoi j'serais jamais entrée tant que c'est que le monsieur il aurait pas crié « Entrez ! » mais comme il disait rien je suis entrée et il était là en train de se laver les mains.

Elle s'interrompit et aspira l'air comme une noyée.

— Continuez, ma fille, dit Anderson.

Mary lança un coup d'œil de détresse à son patron et, comme inspirée par son lent hochement de tête, se lança de nouveau à corps perdu.

— « V'là votre eau chaude, m'sieur », que je lui ai fait, « et même que j'ai frappé avant », mais « Oh », qu'il m'a fait, « je me suis lavé à l'eau froide », qu'il m'a fait, et moi, sans penser à rien, j'ai regardé dans la cuvette, et oh ! Dieu me préserve, m'sieur... *l'eau, elle était*

toute rouge !

— Rouge ? tonna Anderson.

Ball intervint :

— La gosse, elle m'a dit qu'il avait ôté son veston et qu'il le tenait par la manche, et la manche était toute mouillée, pas vrai, petite ?

— Oui, m'sieur. C'est ça, m'sieur.

Elle joua son va-tout.

— Et sa figure, m'sieur ! Bizarre, qu'elle était, genre cadavérique, comme on dit. Même que ça ma remué les sangs.

— Quand était-ce ? demanda vivement Anderson.

— Vers 5 heures et quart, quéqu'chose comme ça.

— Cela fait plus de trois heures, aboya Anderson. Pourquoi n'avez-vous pas rattrapé illico ?

— J'ai rien su tout de suite, se défendit Ball. Pas avant qu'on raconte qu'il y avait eu un nouveau meurtre. À ce moment-là, voilà-t-il pas que la petite se met à bramer que c'était peut-être bien du sang qu'elle avait vu dans la cuvette. Sur quoi je lui demande de quoi elle cause, et elle me débite son truc. Comme ça me paraît pas net, je monte me faire une opinion. Personne dans la chambre. Je pose deux trois questions et un des chauffeurs me dit qu'il a vu un type prendre la tangente par la cour, et d'après sa description, c'est notre homme. Alors je dis comme ça à la patronne – la patronne, c'est ma femme – je lui dis comme ça que Mary ferait bien d'aller à la police. Mais l'idée lui a pas plu, à la patronne, et à Mary non plus, alors je me suis dit comme ça que j'allais l'accompagner.

L'inspecteur Crome poussa une feuille de papier devant lui.

— Décrivez-nous cet homme, ordonna-t-il. Décrivez-le-nous aussi vite que vous pourrez. Il n'y a pas une minute à perdre.

— De taille moyenne, qu'il était, déclara Mary. Et voûté. Et puis il avait des lunettes.

— Ses vêtements ?

— Un costume sombre, et un chapeau mou. Plutôt moche, comme genre.

Elle ne trouva rien de plus à en dire.

L'inspecteur Crome n'insista pas. Les lignes téléphoniques ne tardèrent pas à diffuser les derniers renseignements dans toutes les directions, mais ni l'inspecteur ni le chef de la police n'affichaient d'optimisme outrancier.

Crome arracha cependant encore à ses deux témoins un détail d'importance : l'homme, quand il s'était faufilé hors de la cour, ne portait ni sac ni valise.

— C'est notre seule chance, dit-il.

Deux hommes furent promptement dépêchés au Cygne noir.

M. Ball, tout gonflé de son importance, et Mary, presque en larmes,

les accompagnèrent.

Le sergent revint dix minutes plus tard.

— J'ai apporté le registre, monsieur, dit-il. Voici sa signature.

Nous nous agglutinâmes autour. C'était une petite écriture en pattes de mouche, pas facile à déchiffrer.

— A.B. Case... ou Cash ? hasarda le chef de la police.

— A.B.C., dit Crome d'un air entendu.

— Et ses bagages ? demanda Anderson.

— Une grosse valise, monsieur, pleine d'étuis en carton.

— Des étuis ? Et que contiennent-ils ?

— Des bas, monsieur. Des bas de soie.

Crome se tourna vers Poirot.

— Félicitations, dit-il. Vous aviez vu juste.

NE FAIT PAS PARTIE DU RÉCIT DU CAPITAINE HASTINGS

L'inspecteur Crome était dans son bureau de Scotland Yard.

Le téléphone émit une discrète sonnerie et il décrocha.

— Jacobs à l'appareil, monsieur. Il y a là un jeune homme avec une histoire qui devrait vous intéresser.

L'inspecteur Crome poussa un soupir. Il voyait défiler tous les jours une bonne vingtaine de personnes censées avoir des renseignements importants à lui communiquer à propos de l'affaire A.B.C. Des doux dingues et des citoyens bien intentionnés qui croyaient sincèrement que leurs informations étaient de quelque valeur. Le sergent Jacobs avait pour mission d'écrémer les récits les plus grossiers et de passer le reste à son supérieur.

— Bien, Jacobs, dit Crome. Amenez-le.

Quelques minutes plus tard, on frappait à la porte du bureau et Jacobs introduisait un grand jeune homme au physique quelque peu ingrat.

— M. Tom Hartigan, monsieur. Il a quelque chose à nous dire qui pourrait avoir un lien avec l'affaire A.B.C.

L'inspecteur se leva, tout sourire, et serra la main de son visiteur.

— Bonjour, monsieur. Asseyez-vous, je vous en prie. Vous fumez ? Cigarette ?

Tom Hartigan s'assit d'un air emprunté et contempla, non sans appréhension, ce qu'il appelait en son for intérieur « une grosse légume ». L'allure de l'inspecteur le déçut. C'était quelqu'un de très ordinaire !

— Alors, comme ça, lança Crome, vous avez quelque chose à nous dire qui vous semble avoir un rapport avec l'affaire ? Allez droit au fait.

Tom commença par bafouiller.

— Bien sûr, ce n'est peut-être rien du tout. Rien qu'une idée en l'air. Et c'est possible que je vous fasse perdre votre temps.

Une fois de plus, l'inspecteur Crome laissa échapper un léger soupir. Ça ! Il en perdait, du temps, à rassurer tout le monde.

— Sur ce point, c'est nous qui sommes les meilleurs juges. Venons-

en aux faits, monsieur.

— Eh bien, voilà, m'sieur. J'ai une petite amie voyez-vous, et sa mère loue des chambres. Du côté de Camden Town. Ça va faire plus d'un an qu'elle loue celle du deuxième sur cour à un dénommé Cust.

— Cust, hein ?

— C'est ça, m'sieur. Un type entre deux âges, complètement dans les nuages... et qui n'atterrit que de temps en temps, comme on dit. Le genre qui ne ferait pas de mal à une mouche – et je n'aurais jamais pensé à mal s'il ne s'était pas passé quelque chose de bizarre.

De façon quelque peu confuse et avec force répétitions, Tom finit par raconter sa rencontre avec M. Cust à la gare de Euston, et l'incident du billet qu'il avait ramassé par terre.

— Vous voyez, m'sieur, on peut le prendre par tous les bouts, ça reste quand même bizarre. Lily – c'est ma petite amie, m'sieur – jurait qu'il avait dit Cheltenham, et sa mère aussi ; elle dit même qu'elle se souvient très bien d'avoir parlé de ça avec lui le matin où il est parti. Bon, sur le moment, je n'y ai pas fait attention. Lily – ma petite amie – m'a dit qu'elle espérait qu'il ne lui arriverait rien, avec toute cette histoire d'A.B.C. à Doncaster, et puis elle a ajouté que c'était une sacrée coïncidence, parce qu'il était justement à côté de Churston la dernière fois. Histoire de rigoler, je lui ai demandé s'il était à Bexhill pour le deuxième crime, et elle m'a répondu qu'elle ne savait pas où il était à ce moment-là, mais qu'en tout cas il était allé à la mer, ça elle en était sûre. Alors je lui ai dit que ce serait marrant si c'était lui, A.B.C., et elle m'a répondu que le pauvre M. Cust ne ferait pas de mal à une mouche – et on en est resté là. On n'y a plus pensé. Enfin, d'une certaine façon, ça me trottait dans la tête, vous voyez. J'ai commencé à me poser des questions sur ce Cust, et à me dire qu'après tout, même s'il avait l'air inoffensif, il était peut-être un peu timbré.

Tom reprit son souffle et poursuivit de plus belle. L'inspecteur Crome était désormais tout ouïe.

— Et puis après le meurtre de Doncaster, tous les journaux ont dit qu'on cherchait des renseignements sur un dénommé A.B. Case ou Cash, et la description correspondait à peu près. Dès que j'ai eu une soirée de libre, j'ai foncé chez Lily pour lui demander les initiales de M. Cust. Elle ne s'en souvenait pas, mais sa mère, oui. Il n'y avait pas à tortiller, c'était A.B. Sur quoi on a réfléchi à tout ça, et on a essayé de se rappeler si Cust était en voyage au moment du premier meurtre, à Andover. Vous savez que c'est pas facile de se souvenir des choses au bout de trois mois, m'sieur. Ça nous a pris un bon moment, mais on a quand même réussi à tout retrouver, parce que Mme Marbury a un frère qui est arrivé du Canada le 21 juin. Il a débarqué sans prévenir et elle a voulu lui trouver un lit. Comme M. Cust était en voyage, Lily a proposé que Bert Smith prenne le sien. Mais Mme Marbury n'était

pas d'accord, elle disait que ce n'était pas bien de faire ça, pour une logeuse, et qu'elle aimait faire les choses comme il faut. En tout cas, on s'est souvenu de la date parce que c'est ce jour-là que le bateau de Bert Smith est arrivé à Southampton.

L'inspecteur Crome avait écouté très attentivement, prenant de temps en temps des notes dans son calepin.

— C'est tout ? demanda-t-il.

— C'est tout, m'sieur. J'espère que vous ne pensez pas que j'ai fait toute une montagne d'un rien, répondit Tom en rougissant.

— Pas du tout. Vous avez eu cent fois raison de venir nous voir. Bien sûr, ce sont des preuves très faibles – ces dates peuvent être de pures coïncidences, ainsi que la ressemblance du nom. Mais cela me donne néanmoins envie d'avoir une petite conversation avec M. Cust. Est-il chez lui, en ce moment ?

— Oui, m'sieur.

— Quand est-il rentré ?

— Le soir du meurtre de Doncaster, m'sieur.

— Et qu'a-t-il fait depuis ?

— Il est surtout resté à la maison, m'sieur Et Mme Marbury dit qu'il a l'air tout ce qu'il y a de bizarre. Il se lève aux aurores pour avoir les journaux du matin, et il ressort en fin de journée pour aller chercher ceux du soir. Mme Marbury dit qu'il parle beaucoup tout seul, aussi. Elle trouve qu'il devient de plus en plus bizarre.

— Quelle est l'adresse de cette Mme Marbury ?

Tom la lui donna.

— Merci. J'y passerai sans doute dans le courant de l'après-midi. Ai-je besoin de vous recommander d'être prudent si vous croisez ce Cust ?

Il se leva et tendit la main.

— Croyez bien que vous avez opté pour la bonne méthode en venant nous voir. Bonne journée, monsieur.

— Eh bien ? demanda Jacobs en revenant quelques minutes plus tard. Vous croyez qu'on tient le bon bout ?

— C'est prometteur, admit l'inspecteur Crome. Enfin, si toutefois les faits correspondent à ce que ce garçon m'a raconté. Nous n'avons encore aucune réponse des fabricants de bas. Il était temps que nous mettions la main sur quelque chose de concret. À propos, passez-moi le dossier de Churston.

Il mit quelques minutes à trouver ce qu'il cherchait.

— Ah ! voilà. C'est au milieu des déclarations faites à la police de Torquay. Un jeune homme du nom de Hill. D'après sa déposition, en sortant du Torquay Palladium après la projection de *L'Hirondelle matraquée*, il a remarqué un homme au comportement bizarre. Il parlait tout seul. Hill l'a entendu dire : « C'est une idée. » *L'Hirondelle*

matraquée, c'est bien le film qui était projeté au Régat, à Doncaster ?

— Oui, monsieur.

— Il n'y a peut-être rien dans tout ça. Mais il est possible que le scénario de son prochain crime soit venu à notre homme à ce moment-là. Nous avons ici l'adresse de Hill, à ce que je vois. Sa description du bougre est vague mais cadre assez bien avec celles de Mary Stroud et de Tom Hartigan...

L'inspecteur hocha pensivement la tête.

— Nous brûlons, dit finalement Crome – de manière somme toute assez incongrue pour un personnage aussi froid.

— Des instructions, monsieur ?

— Placez deux hommes en faction près de cette maison de Camden Town, mais je ne veux pas qu'on effarouche notre oiseau. Il faut que j'aie un petit entretien avec sir Lionel. Ensuite de quoi, ce ne serait peut-être pas plus mal qu'on amène Cust ici pour lui demander s'il n'aimerait pas faire une déclaration. Il m'a l'air dans le genre d'état d'esprit où il n'est pas loin de craquer.

Dehors, Tom Hartigan avait rejoint Lily qui l'attendait sur l'Embankment.

— Ça s'est bien passé, Tom ?

— J'ai vu l'inspecteur Crome en personne. Celui qui est chargé de l'affaire.

— Il est comment ?

— Un peu m'as-tu-vu et coincé – pas l'idée que je me faisais d'un flic.

— C'est le nouveau genre à la lord Trenchard ! s'émut Lily. Il y en a qui sont vraiment sensationnels. Enfin, qu'est-ce qu'il a dit ?

Tom lui résuma l'entretien en quelques mots.

— Alors, ils pensent que c'est bien lui ?

— Ils pensent que ça se pourrait. En tout cas, ils vont venir lui poser quelques questions.

— Pauvre M. Cust.

— Faut pas dire « pauvre M. Cust », ma chérie. Si c'est A.B.C., il a quatre crimes plutôt moches sur la conscience.

Lily soupira et secoua la tête.

— Il y a pas... c'est quand même affreux.

— Bon, eh bien maintenant, on va aller manger un morceau, ma grande. Tu te rends compte que si on a vu juste, j'aurai mon nom dans les journaux !

— Oh, Tom ! C'est vrai ?

— Et comment ! Et toi avec. Plus ta mère Et je parierais qu'il y aura même ta photo.

— Oh, Tom !

Lily lui serra le bras avec extase.

- En attendant, que dirais-tu de casser une graine au pub du coin ? Lily lui serra le bras encore plus fort.
- Alors, suis-moi !
- D'accord... juste une seconde. Un coup de fil à passer de la gare.
- À qui ?
- Une copine que je devais voir.

Elle se faufila à travers les voitures, et vint le rejoindre trois minutes plus tard, le visage quelque peu empourpré.

— Maintenant, allons-y, Tom.

Elle glissa son bras sous le sien.

— Parle-moi encore de Scotland Yard. Tu n'as pas vu l'autre, là-bas ?

— Quel autre ?

— Le Belge. Celui à qui A.B.C. écrit ses lettres.

— Non. Il n'était pas là.

— Allez, raconte-moi tout ! Qu'est-ce qui s'est passé quand tu es entré ? Avec qui tu as parlé ? Et qu'est-ce que tu lui as dit ?

M. Cust reposa très doucement le récepteur. Il se tourna vers Mme Marbury, qui se tenait sur le seuil, visiblement dévorée par la curiosité.

— Ce n'est pas souvent que vous recevez des coups de téléphone, monsieur Cust.

— Non... hum !... non, madame Marbury, en effet.

— Pas de mauvaises nouvelles, j'espère ?

— Non... Non.

Que cette femme était donc collante ! Son regard tomba sur le journal qu'il tenait à la main.

Carnet du jour : Naissances... mariages... décès...

— Ma sœur vient tout juste d'avoir un petit garçon, lâcha-t-il tout à trac.

Lui qui n'avait jamais eu de sœur !

— Ça, par exemple ! Eh bien, en voilà, une bonne nouvelle ! (« Et dire que depuis le temps qu'il habite ici, il ne m'a jamais parlé de sa sœur, songeait Mme Marbury. Voilà bien les hommes ! ») Moi qui n'en revenais pas, ça je peux bien vous le dire, quand j'ai entendu une dame qui demandait à parler à M. Cust. Sur le moment, j'ai cru que c'était la voix de ma Lily – ça tenait un peu de la sienne, d'ailleurs, mais en plus chichiteux, si vous voyez ce que je veux dire – du genre haut perché. Eh bien, toutes mes félicitations. C'est le premier, ou vous avez d'autres neveux et nièces ?

— C'est le seul, dit M. Cust. Le seul que j'aie jamais eu et que j'aurai sans doute jamais. Je crois... hum !... il faut que j'y aille. Ils... ils me réclament. Je crois que je pourrai attraper un train si je me

dépêche.

— Vous resterez parti longtemps, monsieur Cust ? demanda Mme Marbury tandis qu'il se ruait dans l'escalier.

— Oh, non !... Deux ou trois jours... pas plus.

Il disparut dans sa chambre. Mme Marbury fila dans sa cuisine, pensant avec attendrissement « au gentil petit bout de chou que ce devait être ». Brusquement, le remords l'assaillit. Toute la soirée d'hier, Tom et Lily occupés à essayer de se souvenir des dates ! À démontrer que M. Cust était cet A.B.C., ce monstre sanguinaire. Tout ça à cause de ses initiales et de quelques coïncidences.

Ils ne parlaient pas sérieusement, se dit-elle, déjà rassérénée. Et maintenant, j'espère qu'ils vont avoir honte de leurs mauvaises pensées.

D'une obscure façon qu'elle aurait été bien en peine d'expliquer, le fait que la sœur de M. Cust fût maman de fraîche date avait ôté du cœur de Mme Marbury tous les doutes qu'elle avait pu entretenir sur les bonnes mœurs de son locataire. « J'espère que l'accouchement n'aura pas été trop pénible, la pauvre », songea-t-elle en vérifiant la chaleur de son fer contre sa joue avant de se mettre à repasser le jupon de soie de Lily.

Ses pensées s'égaillèrent dans les doux méandres de l'obstétrique.

M. Cust descendit sans bruit l'escalier, un sac à la main. Son regard s'attarda un instant sur le téléphone.

Cette brève conversation lui restait en mémoire.

« C'est vous, monsieur Cust ? Je me suis dit que vous aimeriez peut-être qu'on vous prévienne qu'il y a un inspecteur de Scotland Yard qui va passer vous voir... »

Qu'avait-il répondu ? Il n'arrivait pas à s'en souvenir. « Merci... merci, ma chère petite... C'est très gentil à vous. »

Quelque chose comme ça.

Pourquoi lui avait-elle téléphoné ? Se pouvait-il qu'elle eût deviné ? Ou voulait-elle simplement s'assurer qu'il attendrait la visite de l'inspecteur ? Mais comment savait-elle qu'un inspecteur allait venir ? Et sa voix... Elle avait déguisé sa voix pour parler à sa mère...

On aurait dit... On aurait dit qu'elle *savait*...

Mais si elle avait su, jamais elle n'aurait...

Peut-être que si, au fond. Les femmes sont tellement déconcertantes. Si cruelles parfois, et parfois si douces. Un jour, il avait vu Lily délivrer une souris prise au piège.

Une fille tellement gentille...

Une fille tellement gentille et si jolie...

Il s'arrêta dans l'entrée, près du portemanteau croulant sous sa charge d'imperméables et de pardessus.

Devait-il... ?

Un léger bruit en provenance de la cuisine le décida.

Non, ce n'était pas le moment.

Mme Marbury pouvait revenir...

Il ouvrit la porte de la rue, sortit et referma derrière lui.

Où aller... ?

À SCOTLAND YARD

Et encore une réunion !

Le directeur adjoint de la police judiciaire, l'inspecteur Crome, Poirot et moi-même.

Sir Lionel disait :

— C'est une fameuse idée que vous avez eue là, monsieur Poirot, de rechercher les sociétés qui vendent de la bonneterie au porte à porte.

Poirot écarta les bras.

— C'était à prévoir. L'homme ne pouvait être représentant de commerce. Il vendait directement sa marchandise au lieu de prendre des commandes.

— Tout est clair jusqu'ici, inspecteur ?

— Je crois, monsieur. (Crome consulta un dossier.) Dois-je reprendre le résumé de la situation jusqu'à ce jour ?

— S'il vous plaît.

— J'ai vérifié pour Churston, Paignton et Torquay. J'ai établi la liste des personnes à qui il a proposé des bas. Je dois reconnaître qu'il a fait son boulot à fond. Il est descendu à l'hôtel Pitt, un petit établissement tout près de Torre Station. Il est rentré à l'hôtel à 22 h 30 la nuit du meurtre. Il a pu prendre le train à 21 h 57 et arriver à Torre Station à 22 h 20. On n'a remarqué personne qui réponde à son signalement dans le train ou à la gare, mais ce vendredi-là, il y avait une régates à Dartmouth et les trains qui revenaient de Kingswear étaient bondés.

» Pour Bexhill, c'est plus ou moins la même chose. Il est descendu au Globe sous son nom. Il a proposé des bas à une douzaine d'adresses, y compris à Mme Barnard et au Chat roux. Il a quitté l'hôtel assez tôt dans la soirée. Il est rentré à Londres vers 11 h 30 le lendemain matin. Même chose à Andover. Il logeait à l'hôtel des Plumes. Il a proposé des bas à Mme Fowler, la voisine de Mme Ascher, et à une demi-douzaine de gens de la même rue. La paire qu'avait achetée Mme Ascher m'a été fournie par sa nièce (une demoiselle Drower) ; ils sont identiques à ceux du stock de Cust.

— Jusqu'ici, tout se tient, dit sir Lionel.

— Me fondant sur les renseignements de mes informateurs, poursuivit l'inspecteur, je me suis rendu à l'adresse que m'avait donnée Hartigan pour découvrir que Cust avait quitté les lieux environ une heure et demie plus tôt. Il avait reçu un coup de téléphone m'a dit sa logeuse. D'après elle, c'était la première fois que ça lui arrivait.

— Un complice ? suggéra sir Lionel.

— Difficile à croire, dit Poirot. C'est curieux... à moins que...

Interrogateurs, tous les regards convergèrent dans sa direction.

Mais il se contenta de secouer la tête et l'inspecteur poursuivit son compte-rendu.

— Je me suis livré à une fouille systématique de la chambre qu'il occupait. Les résultats ont levé nos derniers doutes. J'ai trouvé un bloc de papier à lettres semblable à celui sur lequel les lettres ont été rédigées, une grande quantité de bas de soie et, au fond du placard où il les rangeait, un paquet de même format que les autres et qui contenait – non pas des bas – mais *huit indicateurs A.B.C. flambant neufs* !

— Preuve positive, remarqua sir Lionel.

— J'ai encore trouvé autre chose, poursuivit l'inspecteur dont le triomphe conférait à sa voix une intonation presque humaine. Je ne l'ai trouvée que ce matin, monsieur, et je n'ai pas encore eu le temps de l'inscrire dans mon rapport. Il n'y avait aucune trace du couteau dans la chambre...

— C'eût été vraiment l'acte d'un attardé mental que de rapporter l'arme chez lui, fit remarquer Poirot.

— Après tout, c'est un déséquilibré, répliqua l'inspecteur. Quoi qu'il en soit, j'ai pensé qu'il aurait pu le rapporter chez lui et comprendre ensuite – comme vient de le souligner M. Poirot – le danger qu'il y avait à le dissimuler dans sa chambre. Il avait donc pu chercher une cachette ailleurs. Quel coin de la maison pouvait-il raisonnablement choisir ? Je l'ai deviné tout de suite. *Le portemanteau du vestibule* ! On ne déplace jamais un portemanteau. Et j'ai eu toutes les peines du monde à déplacer celui-là, et... et il était bien là !

— Le couteau ?

— Le couteau. Pas de doute. La lame est encore tachée de sang séché.

— Bon travail, Crome, dit sir Lionel d'un ton approbateur. Il ne nous manque plus qu'une chose, à présent.

— Laquelle ?

— L'homme lui-même.

— Nous allons le pincer, monsieur. N'ayez crainte.

Le ton de l'inspecteur était plein d'assurance.

— Qu'en dites-vous, monsieur Poirot ?

Poirot parut sortir d'une longue rêverie.

— Je vous demande pardon ?

— Nous disions que nous allions le pincer, que ce n'était qu'une question de temps. N'est-ce pas votre avis ?

— Oh ! pour ça... oui. Sans l'ombre d'un doute.

Son ton était si lointain que les autres le regardèrent, intrigués.

— Quelque chose vous tracasse, monsieur Poirot ?

— Quelque chose fait plus que me tracasser. C'est le *pourquoi*. Le motif.

— Mais enfin, très cher, cet homme est fou à lier, s'impatiente sir Lionel.

— Je comprends ce que veut dire M. Poirot, dit Crome, venant aimablement à la rescousse. Et il a raison. Il faut que ce Cust souffre d'une obsession bien précise. Je crois que nous en trouverons la racine dans un complexe d'infériorité aggravé. Il est possible que ce complexe soit associé à une manie de la persécution, ce qui expliquerait les lettres adressées à M. Poirot. Cust peut avoir l'illusion que M. Poirot est un policier appointé tout spécialement pour lui faire la chasse.

— Hum ! maugréa sir Lionel. C'est le jargon en vogue de nos jours. De mon temps, quand un homme était fou, il était fou, et on n'allait pas tourner autour du pot avec des termes scientifiques. Je parie qu'un médecin à la mode proposerait de placer un homme comme A.B.C. dans un hôpital, de lui raconter pendant un mois qu'il est un type formidable, et de le lâcher ensuite dans la nature comme citoyen jouissant de toutes ses facultés.

Poirot eut un fin sourire mais ne souffla mot.

La réunion prit fin.

— Eh bien, comme vous dites, Crome, ce n'est qu'une question de temps, déclara sir Lionel.

— Nous l'aurions déjà coincé, répondit l'inspecteur, s'il n'avait pas l'air aussi quelconque. Mais nous avons déjà importuné assez d'inoffensifs citoyens comme ça.

— Je me demande où il se promène à l'heure qu'il est, marmonna sir Lionel.

NE FAIT PAS PARTIE DU RÉCIT DU CAPITAINE HASTINGS

M. Cust faisait le pied de grue devant une épicerie.

Il regardait fixement l'autre côté de la rue.

Oui, c'était bien là.

Mme Ascher Tabac-Journaux.

Une pancarte pendait dans la devanture vide.

À louer.

Vide...

Mort...

— Pardon, monsieur.

La femme de l'épicier, qui s'efforçait d'atteindre les citrons.

Il murmura une excuse et s'écarta. Puis, traînant les pieds, il s'éloigna lentement en direction de la rue principale...

C'était difficile, très difficile, maintenant qu'il n'avait plus un sou...

N'avoir rien mangé de toute la journée lui donnait la tête vide et il se sentait tout drôle...

Il contempla une affiche devant un kiosque à journaux.

L'affaire A.B.C. Le meurtrier court toujours. Un entretien avec M. Hercule Poirot.

M. Cust murmura pour lui-même :

— Hercule Poirot. Je me demande s'il sait, lui...

Il reprit sa route.

Cela ne servait à rien de rester planté devant cette affiche...

« Je ne pourrai plus continuer bien longtemps » songea-t-il.

Un pied devant l'autre... Quelle drôle de chose que la marche...

Un pied devant l'autre... c'était grotesque.

Parfaitement grotesque...

L'homme est un animal grotesque, de toute manière...

Et lui, Alexandre Bonaparte Cust, était grotesque entre les grotesques.

Il l'avait toujours été...

Les gens s'étaient toujours moqués de lui...

Il ne pouvait leur en vouloir...

Où allait-il ? Il n'en savait rien. Il arriverait bien au bout. Il ne

regardait plus que la pointe de ses chaussures.

Un pied devant l'autre.

Il leva les yeux. Des lumières devant lui. Et des lettres...

Poste de police.

— Ça, c'est rigolo, dit M. Cust.

Il eut un petit rire.

Puis il entra. Et soudain, ce faisant, il fléchit sur ses jambes et tomba en avant.

HERCULE POIROT POSE DES QUESTIONS

C'était une claire journée de novembre. Le Dr Thompson et l'inspecteur principal Japp étaient passés annoncer à Poirot les résultats de l'instruction judiciaire ouverte dans le cadre de l'affaire Alexandre Bonaparte Cust.

Poirot, qui souffrait d'une légère bronchite, n'avait pu assister aux débats. Par chance, il n'avait pas insisté pour que je lui tiennne compagnie.

— Délégué au parquet, déclara Japp. Et voilà le travail !

— N'est-ce pas inhabituel, demandai-je qu'un avocat soit commis d'office à ce stade de l'affaire ? Je croyais que les prévenus pouvaient toujours réserver leur défense.

— C'est la procédure classique, répondit Japp. Ce va-t'en-guerre de Lucas doit s'imaginer qu'il mettra le jury dans sa poche en un clin d'œil. C'est un battant, il faut dire ce qui est. La seule défense possible, c'est de plaider la folie.

Poirot haussa les épaules.

— Avec la folie, pas d'acquittement possible. Et la détention au gré du bon plaisir de Sa Gracieuse Majesté ne vaut guère mieux que la mort.

— Lucas est persuadé d'avoir une chance, reprit Japp. Avec un alibi en béton pour le meurtre de Bexhill-sur-Mer, toute l'accusation s'écroule. Il n'a pas l'air de comprendre que les autres charges pèsent très lourd. Bah ! ce petit Lucas veut jouer les originaux. Il est jeune. Il veut en coller plein la vue de son public.

Poirot se tourna vers Thompson.

— Qu'en pensez-vous, docteur ?

— De Cust ? Parole d'honneur, je ne sais que dire. Il joue les sains d'esprit avec un naturel remarquable. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il est épileptique.

— Quel coup de théâtre, quand même ! lâchai-je.

— Sa crise, juste sur le seuil du poste de police d'Andover ? Certes, comme tomber de rideau, on ne peut guère imaginer plus mélodramatique. A.B.C. a toujours su calculer ses effets.

— Peut-on commettre un crime sans en avoir conscience ? demandai-je. Ses dénégations ont un accent de sincérité indubitable.

Le Dr Thompson eut un petit sourire.

— Ne vous laissez pas impressionner par cette comédie des « Je le jure devant Dieu ! » À mon avis, Cust sait parfaitement qu'il a commis ces crimes.

— Quand ils nient avec autant de violence, c'est généralement qu'ils sont coupables, ajouta Crome.

— Et pour répondre à votre question, reprit Thompson, il est tout à fait possible, pour un épileptique en état de somnambulisme, de commettre une action dont il reste totalement inconscient. Mais l'opinion la plus répandue sur ce point est qu'une telle action « ne doit pas être contraire à la volonté du sujet à l'état de veille ».

Il s'étendit sur la question, parlant de *grand mal* et de *petit mal*, ce qui acheva de m'embrouiller, comme c'est souvent le cas quand un homme de science disserte sur sa spécialité.

— Toutefois, je ne souscris pas à la théorie selon laquelle ce Cust aurait commis des crimes sans le savoir. S'il n'y avait pas les lettres, je ne dis pas. Mais elles prouvent la préméditation et même la préparation méthodique des meurtres.

— Et pour ces fameuses lettres, nous n'avons toujours pas la moindre explication, fit remarquer Poirot.

— Cela vous intéresse ?

— Si ça m'intéresse ? Elles m'ont tout de même été adressées. Et là-dessus, Cust se montre obstinément muet. Tant que je ne connaîtrai pas la raison pour laquelle ces lettres m'ont été écrites je ne considérerai pas l'affaire comme résolue.

— Je comprends votre point de vue. A priori, vous n'avez aucune raison de penser que cet homme ait jamais croisé votre chemin dans le passé ?

— Aucune.

— Puis-je faire une suggestion ? Votre nom !

— Mon nom ?

— Oui. Cust est affublé – apparemment par un caprice de sa mère, et il y aurait du complexe d'Œdipe là-dessous que ça ne m'étonnerait pas – de deux prénoms pour le moins ronflants : Alexandre et Bonaparte. Vous voyez les implications ? Alexandre le conquérant qui soupirait sans fin après d'autres mondes à conquérir. Et Bonaparte, le grand empereur des Français. Il cherche un adversaire à sa mesure. Et vous êtes cet adversaire... Hercule, le colosse.

— Vos paroles sont très évocatrices, docteur. Elles stimulent l'imagination...

— Oh ! juste une idée en l'air. Bon, ce n'est pas tout, il faut que j'y aille.

Le Dr Thompson s'éclipsa. Mais Japp resta avec nous.

— Est-ce que cet alibi vous inquiète ? lui demanda Poirot.

— Un peu, admit l'inspecteur principal. Moi, voyez-vous, je n'y crois pas parce que je sais qu'il est faux. Mais ça va être la croix et la bannière pour le démolir. Ce Strange est têtue comme une bourrique.

— Décrivez-le-moi.

— C'est un homme dans la quarantaine. Un ingénieur des mines, sûr de lui et opiniâtre comme pas deux. Je suis persuadé que c'est lui qui a exigé qu'on recueille son témoignage dès maintenant. Il compte partir pour le Chili, et il espérait bien régler cette affaire en un tournemain.

— Je n'ai jamais vu homme plus catégorique, remarquai-je.

— Du genre à refuser d'admettre qu'il ait jamais pu se tromper, ajouta Poirot d'un ton pensif.

— Il s'en tient à son histoire et n'est pas près d'en démordre. Il jure ses grands dieux qu'il a abordé Cust à l'hôtel de la Croix blanche d'Eastbourne, le 24 juillet au soir. Il était seul et cherchait de la compagnie pour discuter le coup. D'après ce que j'en sais, Cust est l'individu rêvé pour ça. Il ne l'ouvre pas ! Après le dîner, ils se sont mis à jouer aux dominos. Strange est de première force aux dominos, et à sa grande surprise, Cust ne se défendait pas mal, lui non plus. Drôle de jeu, les dominos. Ça vous rend complètement dingue. On peut y jouer pendant des heures. C'est apparemment ce qu'ont fait Strange et Cust. Lui voulait aller se coucher, mais pas question – Strange s'était mis en tête de le faire jouer jusqu'à minuit au bas mot. Et c'est ce qui s'est passé. Ils se sont séparés à minuit 10. Et si Cust était à l'hôtel de la Croix blanche à Eastbourne à minuit 10 le 25, il lui était difficile d'étrangler Betty Barnard sur la plage de Bexhill entre minuit et 1 heure du matin.

— Le problème paraît décidément insoluble, murmura Poirot, pensif. Oui, tout bien pesé, cette histoire donne à réfléchir.

— Elle a eu en tout cas le mérite de fournir à Crome l'occasion de faire fonctionner ses méninges, sourit Japp.

— Ce Strange, il est formel ?

— Oui. Et têtue comme une mule. Il est bien difficile de voir où est la faille. À supposer que Strange se soit trompé et que l'homme ne soit pas Cust, pourquoi diable s'est-il présenté sous le nom de Cust ? Et puis l'écriture, sur le registre de l'hôtel, est bien la sienne. Il n'est pas question de complice, ici, les fous homicides n'ont pas de complices. La fille a-t-elle été tuée plus tard ? Le médecin ne démord pas des heures qu'il a indiquées, et de toute façon il aurait fallu un certain temps à Cust pour quitter l'hôtel d'Eastbourne sans être vu et aller jusqu'à Bexhill, qui se trouve à une vingtaine de kilomètres de là.

— Il y a là un problème, je suis bien d'accord, acquiesça Poirot.

— Et pourtant, il ne devrait pas y en avoir ! Nous avons pris Cust la main dans le sac pour le meurtre de Doncaster – le veston à la manche tachée de sang, le couteau... là, ça ne fait pas un pli. Aucun jury n'accepterait de l'acquitter. Mais l'affaire de Bexhill met un bémol qui nous gâche toute l'affaire. Il a commis le crime de Doncaster. Il a commis le crime de Churston et celui d'Andover. Il *faut* donc qu'il ait commis le crime de Bexhill. Mais au diable si j'arrive à comprendre comment il s'y est pris !

Il secoua la tête et se leva.

— C'est à vous de jouer, monsieur Poirot. Crome patauge en plein brouillard. Exercez donc vos conformations cellulaires dont j'ai tant entendu parler. Montrez-nous comment il a fait son compte.

Sur quoi il nous quitta.

— Qu'en dites-vous, Poirot ? demandai-je. Ces fameuses petites cellules grises sont-elles toujours à la hauteur de leur tâche ?

Poirot répondit à ma question par une autre.

— Dites-moi, Hastings, considérez-vous que cette affaire est close ?

— Eh bien... Oui, pour ainsi dire. Nous tenons notre homme. Et nous avons rassemblé les preuves. À quelques détails près.

Mais tel n'était pas l'avis de Poirot.

— L'affaire est close ! L'affaire ! L'affaire, c'est *l'homme*, Hastings. Tant que nous ne savons pas tout sur l'homme, le mystère reste complet. Le fait de l'avoir envoyé sur le banc des prévenus ne constitue pas une victoire !

— Nous savons pourtant pas mal de choses sur son compte.

— Nous ne savons *rien* sur son compte ! Nous connaissons son lieu de naissance. Nous savons qu'il a fait la guerre, qu'il a été légèrement blessé à la tête et qu'il a été réformé pour cause d'épilepsie. Nous savons qu'il logeait chez Mme Marbury depuis bientôt deux ans. Nous savons qu'il menait la petite vie tranquille d'un homme qui passe inaperçu aux yeux de tous. Nous savons qu'il a élaboré et mis à exécution un plan de crimes systématiques d'une extrême sophistication. Nous savons qu'il a commis plusieurs bourdes incroyablement stupides. Nous savons qu'il a tué sans merci. Nous savons aussi qu'il a eu l'élégance de ne laisser accuser personne d'autre des crimes qu'il avait commis. S'il voulait tuer sans risque d'être inquiété, rien n'était plus facile que de s'en décharger sur autrui. Vous ne vous rendez donc pas compte, Hastings, que cet homme est bourré de contradictions ? Stupide et rusé, sans pitié et magnanime... *Il faut bien qu'il y ait un facteur dominant qui réconcilie ces deux natures opposées, non ?*

— Ah !... si vous le considérez comme un cas psychologique..., commençai-je.

— Et qu'est-ce que c'est, depuis le début, sinon un cas

psychologique ? J'ai cherché tout au long de cette histoire à connaître la personnalité du meurtrier. Et à présent, Hastings, je constate que je suis complètement passé à côté ! J'ai perdu le fil.

— La soif de pouvoir..., hasardai-je.

— Oui... Ça pourrait être une explication... Mais elle ne me satisfait pas. Il y a certaines choses que je veux savoir. *Pourquoi* a-t-il commis ces meurtres ? *Pourquoi* a-t-il choisi ces gens-là en particulier ?

— Par ordre alphabétique...

— Et Betty Barnard était-elle la seule personne à Bexhill dont le nom commençât par un B ? Betty Barnard... J'avais une idée là-dessus... Elle devrait être juste... Elle doit être juste. Mais dans ce cas...

Je restai silencieux. Je n'avais pas la moindre envie d'interrompre Poirot.

En fait, je crois même que je somnolai un moment.

Je fus réveillé par la main qu'il posa sur mon épaule.

— Mon cher Hastings, dit-il d'un ton affectueux. Mon bon génie.

Cette soudaine marque d'estime me laissa pantois.

— C'est pourtant vrai, insista Poirot. À chaque fois, à chaque fois, vous me portez chance. Vous m'inspirez.

— En quoi vous ai-je inspiré, cette fois-ci ?

— Eh bien, je me posais un certain nombre de questions quand une de vos remarques m'est revenue – une remarque éblouissante de clarté. Ne vous ai-je pas dit un jour que vous aviez l'art d'énoncer l'évidence ? Eh bien, c'est l'évidence que j'ai négligée, voilà !

— Et quelle était donc cette brillante remarque de ma part ?

— Tout devient clair comme de l'eau de roche. Toutes mes questions trouvent une réponse. La raison du meurtre de Mme Ascher – que j'ai entrevue, il est vrai, il y a longtemps déjà –, la raison du meurtre de sir Carmichael Clarke, la raison du meurtre de Doncaster, et enfin, ce qui est d'une importance extrême, *la raison du choix d'Hercule Poirot*.

— Auriez-vous la bonté de m'expliquer... ?

— Pas encore. Il me faut d'abord un dernier petit renseignement, que je devrais pouvoir obtenir de notre commando spécial ! Et là, là, quand j'aurai la réponse à une certaine question, j'irai voir A.B.C. Nous serons enfin face à face, les deux adversaires, A.B.C. et Hercule Poirot.

— Et alors ?

— Alors, nous parlerons ! Je vous assure, Hastings, qu'il n'y a rien de plus dangereux que la conversation pour quelqu'un qui a quelque chose à cacher ! Le langage, m'a dit un jour un vieux Français fort sage, a été inventé par l'homme pour l'empêcher de penser. C'est aussi

un moyen infaillible pour découvrir ce qu'il cherche à dissimuler. Un être humain, Hastings, ne peut résister à l'occasion d'étaler son ego que lui offre la conversation. Chaque fois, il se trahit.

— Et qu'attendez-vous que Cust vous dise ?

Hercule Poirot sourit.

— Un mensonge, dit-il. Un mensonge qui m'apprendra la vérité !

ET UN RENARD ATTRAPERAS...

Au cours des jours suivants, Poirot parut fort affairé. Il s'absentait mystérieusement, parlait peu, fronçait les sourcils à tout bout de champ et refusait de satisfaire ma curiosité légitime quant à l'éclair de génie dont j'avais d'après lui fait preuve quelque temps auparavant.

Je ne fus pas invité à l'accompagner dans ses inexplicables allées et venues – ce pour quoi je lui en voulus un peu.

Toutefois, vers la fin de la semaine, il annonça son intention d'aller faire un tour à Bexhill et dans ses environs, et me proposa de l'accompagner. Inutile de préciser que je ne me le fis pas dire deux fois.

L'invitation, je m'en aperçus bien vite, ne s'adressait pas à moi seul. Tous les membres de notre commando spécial étaient de la partie.

Ils étaient aussi intrigués que moi par l'attitude de Poirot. Mais à la fin de la journée, j'eus au moins une vague idée de la direction vers laquelle s'orientaient ses pensées.

Sa première visite fut pour M. et Mme Barnard, et il obtint de la pauvre femme un récit complet incluant l'heure à laquelle M. Cust était passé la voir et ce qu'il lui avait dit au juste. Il se rendit ensuite à l'hôtel où Cust avait séjourné et obtint une description minutieuse de son départ. Pour autant que je pus en juger, aucun fait nouveau ne ressortait de cette enquête, mais Poirot n'en semblait pas moins fort satisfait.

Puis nous nous rendîmes à la plage, là où le corps de Betty Barnard avait été découvert. Poirot s'évertua à marcher en cercles concentriques pendant quelques minutes, étudiant les galets avec une attention maniaque. La marée recouvrant la grève deux fois par jour, je ne voyais guère l'intérêt de ce déploiement d'activité.

Mais j'ai appris avec le temps que, si dépourvues de sens qu'elles puissent paraître, les actions de Poirot sont en général provoquées par une idée.

Il fit ensuite le trajet de la plage à l'endroit le plus proche où il fut loisible de garer une voiture. De là, il se dirigea vers la gare routière où stationnaient les cars pour Eastbourne.

Pour conclure, il nous emmena tous au Chat roux où Milly Higley, la petite boulotte déjà rencontrée, nous servit un thé fadasse et réchauffé.

Il entreprit de la complimenter dans le plus pur style latin sur la finesse de ses chevilles.

— Les Anglaises ont toujours des jambes trop maigres ! Mais vous, mademoiselle, vous avez des jambes parfaites. D'un galbe !... Et avec de ces chevilles !...

Milly Higley pépia, gloussa et le supplia de se taire. On le connaissait, les Français ! Tous les mêmes et pas un pour racheter l'autre !

Poirot ne se donna pas la peine de rétablir la vérité quant à sa nationalité, mais continua de lui faire une cour si éhontée que j'en fus presque choqué.

— Ouf ! souffla-t-il enfin. J'en ai fini avec Bexhill. Il va falloir que je fasse un saut à Eastbourne. Un petit renseignement à glaner là-bas – un point, c'est tout. Ne vous croyez pas tous obligés de m'accompagner. En attendant, allons prendre un cocktail au bar de l'hôtel. Ce thé était exécration !

Tandis que nous buvions nos cocktails, Franklin Clarke s'enquit avec curiosité :

— Il nous est permis de deviner ce que vous cherchez, n'est-ce pas ? Vous êtes ici pour démolir cet alibi. Mais je ne vois pas de quoi vous paraissez si satisfait. Nous n'avons pas recueilli un seul fait nouveau.

— Non, c'est vrai.

— Alors ?

— Patience. Tout finit par s'arranger, avec le temps.

— Vous avez quand même l'air très content de vous.

— Rien jusqu'ici n'est venu contredire ma petite idée, voilà pourquoi. Mon ami Hastings, ajouta-t-il d'un ton plus grave, m'a dit un jour que lorsqu'il était jeune, il aimait jouer au Jeu de la Vérité. Cela consistait à poser à chaque participant trois questions, dont deux auxquelles il était obligé de répondre par la vérité. Il pouvait éluder la troisième. C'étaient évidemment des questions fort indiscretes. Mais tout d'abord, chacun devait jurer qu'il dirait la vérité, rien que la vérité.

Il se tut.

— Et alors ? demanda Megan.

— Et alors, j'aimerais assez jouer à ce jeu, moi. Sauf que je n'ai pas besoin de poser trois questions. Une seule suffira. Une question à chacun de vous.

— Allez-y, s'impatiente Clarke. Posez-les, vos questions ! Nous répondrons n'importe quoi à tout ce que vous voudrez.

— Ah ! mais je veux que ce soit plus sérieux que cela. Jurez-vous

tous de dire la vérité ?

Il parlait d'un ton si solennel que les autres, déconcertés, en devinrent solennels eux aussi. Avec le plus grand sérieux, ils jurèrent comme il le demandait.

— Bon ! dit Poirot d'un ton décidé. Commençons par...

— Je suis prête, coupa Thora Grey.

— Ah ! les femmes d'abord... mais dans le cas présent, ce serait très discourtois. Je commencerai par quelqu'un d'autre.

Il se tourna vers Franklin Clarke.

— Cher monsieur Clarke, qu'avez-vous pensé des chapeaux que portaient les dames à Ascot, cette année ?

Franklin Clarke écarquilla les yeux.

— C'est une blague ?

— Pas le moins du monde.

— C'est vraiment ça, votre question ?

— C'est vraiment ça.

Clarke se mit à rire.

— Eh bien, monsieur Poirot, je ne suis pas allé à Ascot, mais d'après ce que j'ai pu voir dans les voitures qui passaient lors du défilé, les chapeaux des femmes cette année étaient encore plus grotesques que ceux des années précédentes.

— Excentriques ?

— Complètement excentriques.

Poirot sourit et se tourna vers Donald Fraser.

— Quand avez-vous pris vos vacances cette année, cher monsieur ?

Ce fut au tour de Fraser d'ouvrir des yeux comme des soucoupes.

— Mes vacances ? Les deux premières semaines d'août.

Son visage se contracta soudain. Sans doute cette question lui avait-elle rappelé la mort de la jeune fille qu'il aimait.

Poirot, toutefois, ne parut guère accorder d'intérêt à sa réponse. Il se tourna vers Thora Grey et je perçus une légère différence de ton dans sa voix. Elle s'était durcie. La question tomba, nette et claire.

— Chère mademoiselle, au cas où lady Clarke serait morte, auriez-vous épousé sir Carmichael s'il vous l'avait demandé ?

La jeune femme sursauta.

— Comment osez-vous me poser une question pareille ? C'est... c'est insultant !

— Peut-être bien. Mais vous avez juré de dire la vérité. Alors... oui ou non ?

— Sir Carmichael s'est toujours montré pour moi d'une extraordinaire bonté. Il me traitait pour ainsi dire comme sa fille. Et mes sentiments pour lui étaient ceux d'une fille : affection et reconnaissance.

— Pardonnez-moi, chère mademoiselle, mais ce n'est pas là

répondre oui ou non.

Elle hésita.

— La réponse est évidemment non !

Poirot s'abstint de tout commentaire.

— Merci, mademoiselle.

Il se tourna ensuite vers Megan Barnard. La jeune femme était livide. Elle respirait avec peine, comme si elle rassemblait toutes ses forces avant de subir une épreuve.

La voix de Poirot claqua comme un fouet.

— Chère mademoiselle, qu'attendez-vous de mon enquête ? Souhaitez-vous que je découvre la vérité... ou non ?

Elle rejeta fièrement la tête en arrière. Ne connaissant que trop bien la passion fanatique de Megan pour la vérité, je ne doutais pas de sa réponse.

Réponse qui fusa d'une voix claire... et qui me stupéfia.

— Non !

Tout le monde sursauta. Poirot se pencha vers elle, le regard scrutateur.

— Mademoiselle Megan, dit-il, vous ne souhaitez peut-être pas la vérité, mais – ma foi – vous savez la dire !

Il marcha vers la porte, puis, se reprenant, revint vers Mary Drower.

— Dites-moi, mon petit, vous avez un amoureux ?

Mary, qui l'avait regardé approcher avec appréhension, sursauta et piqua un fard.

— Oh, monsieur Poirot ! Je... je ne sais pas trop.

— Alors, c'est bien, mon petit, dit Poirot avec un sourire.

Puis il se tourna vers moi.

— Venez, Hastings, nous devons aller à Eastbourne.

La voiture nous attendait, et nous roulâmes bientôt sur la route qui, par Pevensey, mène à Eastbourne en longeant la côte.

— Est-ce que cela vaut la peine de vous demander quoi que ce soit, Poirot ?

— Pas pour le moment. Tirez donc vos propres conclusions, comme je suis moi-même en train de le faire.

Je retombai dans le silence.

Visiblement très content de lui, Poirot chantonait. Comme nous traversions Pevensey, il me proposa une petite halte, le temps d'admirer le château.

En revenant vers la voiture, nous nous arrê tâmes un instant pour regarder une ronde d'enfants – des louveteaux, si j'en jugeais par leur accoutrement – qui chantaient d'une voix aiguë et légèrement détonnante.

— Qu'est-ce qu'ils disent, Hastings ? Je n'arrive pas à saisir les

paroles.

J'écoutai, jusqu'au moment où je pus saisir le refrain.

*Et un renard attraperas,
Et dans une boîte l'enfermeras,
Et jamais plus ne l'ouvriras.*

— Et un renard attraperas, et dans une boîte l'enfermeras, et jamais plus ne l'ouvriras ! répéta Poirot.

Son visage s'était pétrifié.

— C'est abominable, ça, Hastings. (Il se tut un instant.) Vous chassez le renard, ici ?

— Moi pas. Je n'ai jamais eu les moyens. Et je ne crois pas qu'on chasse beaucoup dans la région.

— Je parlais de l'Angleterre en général. Drôle de sport. Ils s'embusquent à couvert... et puis ils sonnent l'hallali, n'est-ce pas ?... et la poursuite s'engage... à travers champs... par-dessus les haies et les fossés... et il court le renard..., et parfois il double ses voies... mais les chiens...

— La meute !

— ... la meute est sur ses traces et à la fin ils l'attrapent et il meurt... d'une mort rapide et cruelle.

— Cela peut peut-être paraître cruel, mais en réalité...

— Le renard aime ça ? Ne dites pas de bêtises, mon ami. Mais si on y regarde à deux fois..., cette mort rapide et cruelle est encore préférable à ce que chantaient ces enfants...

Il secoua la tête.

— Être enfermé dans une boîte... Pour toujours... Non... non, il n'y a rien de pire.

Puis il dit d'une voix altérée :

— Demain, je vais rendre visite à ce Cust. (Et il ajouta, à l'adresse du chauffeur :) Nous retournons à Londres.

— Nous n'allons plus à Eastbourne ? m'écriai-je.

— Pour quoi faire ? Cette fois, j'en sais assez.

ALEXANDRE BONAPARTE CUST

Je n'assistai pas à l'entretien qui se déroula entre Poirot et le très étrange Alexandre Bonaparte Cust. Du fait de sa collaboration avec la police et des circonstances particulières de l'affaire, Poirot n'avait eu aucune difficulté à obtenir un laissez-passer du ministère de l'Intérieur, mais ce laissez-passer n'était pas valable pour moi. Et de toute façon, il était primordial d'après Poirot, que cet entretien reste privé. Les deux hommes devaient se voir seuls, face à face.

Il m'a toutefois fourni un compte rendu si détaillé de ce qui s'était passé entre eux que je le rapporte ici avec autant d'assurance que si j'avais été présent. M. Cust semblait s'être recroquevillé. Il était encore plus voûté qu'auparavant. Il ne cessait de tripoter les pans de sa veste.

D'après ce que j'ai cru comprendre, Poirot resta silencieux un bon moment.

Il s'assit et contempla l'homme tassé en face de lui.

L'atmosphère se fit peu à peu plus calme, plus sereine... la pièce baigna bientôt dans une atmosphère de paix et de tranquillité.

Ce dut être une scène d'une intensité inouïe que cette rencontre entre les deux adversaires de ce long drame. À la place de Poirot, j'aurais perçu le côté dramatique de la situation.

Mais Poirot est le plus prosaïque des individus. Son unique souci à ce moment-là ? Arriver à produire un effet précis sur son vis-à-vis.

Il finit par demander avec douceur :

— Savez-vous qui je suis ?

L'autre secoua la tête.

— Non... non, je ne saurais dire. À moins que vous ne soyez... comment appelle-t-on ça, déjà... ? l'avocat en second de Me Lucas ? Ou alors, peut être bien que vous venez de la part de Me Maynard ?

(Maynard & Cole était le cabinet d'avocats de la défense.)

Le ton était poli, mais l'homme peu concerné. Il semblait poursuivre quelque rêve intérieur.

— Je suis Hercule Poirot...

Poirot énonça ces mots très doucement... et attendit sa réaction.

M. Cust releva un peu la tête.

— Ah, vraiment ?

Il l'avait dit avec le même naturel que l'inspecteur Crome – le dédain en moins.

Puis, un instant plus tard, il répéta sa remarque.

— Ah, vraiment ? fit-il – mais avec, cette fois, une pointe d'intérêt dans la voix avant de relever le front et de regarder Poirot.

Hercule Poirot lui rendit son regard et hocha la tête d'un air encourageant.

— Oui, dit-il. Je suis l'homme à qui vous avez envoyé les lettres.

Aussitôt, le contact fut rompu. M. Cust baissa les yeux et se mit à grommeler, maussade et irrité.

— Je ne vous ai jamais écrit. Ces lettres n'ont pas été écrites par moi. Je l'ai répété à n'en plus finir.

— Je sais, dit Poirot. Mais si ce n'est pas vous, qui l'a fait ?

— Un ennemi. Quelqu'un qui me veut du mal. Ils sont tous contre moi. La police... tout le monde... ils sont tous contre moi. C'est un complot généralisé.

Poirot ne répondit pas.

— Tout le monde a été contre moi, reprit M. Cust. Tout le monde a toujours été contre moi.

— Même quand vous étiez enfant ?

M. Cust parut réfléchir.

— Non, pas vraiment à cette époque-là. Ma mère m'adorait. Mais elle était ambitieuse... terriblement ambitieuse. C'est pour cela qu'elle m'a affublé de ces prénoms ridicules. Elle entretenait l'idée insensée que je ferais mon chemin dans le monde. Elle me poussait sans cesse à m'affirmer. La force de la volonté... elle n'avait que ces mots à la bouche... Elle disait que tout le monde est maître de son destin... et que moi, je pouvais faire de grandes choses !

Il se tut un instant.

— Elle se trompait du tout au tout. Je l'ai vite compris. Je n'étais pas du genre à m'affirmer dans la vie. Je faisais sans arrêt des choses stupides... des choses qui me rendaient ridicule. Et puis j'étais timide... j'avais peur des autres. J'ai été malheureux à l'école : les gamins avaient découvert mes prénoms et ils n'arrêtaient plus de se moquer de moi... Et puis j'étais nul... études, sport, que sais-je encore ?... j'étais nul en tout.

Il dodelina de la tête.

— C'est aussi bien que ma pauvre mère soit morte. Elle aurait été déçue... Même à l'école commerciale, j'étais un cancre – apprendre la dactylo et la sténo m'a pris plus de temps qu'aux autres. Et pourtant, j'étais persuadé de ne pas être stupide, si vous voyez ce que je veux dire.

Il lança à son interlocuteur un regard de détresse.

— Je vois très bien ce que vous voulez dire, affirma Poirot. Continuez.

— C'était l'impression que tous les autres me trouvaient stupide dont je souffrais. Ça me paralysait. Et ç'a été la même chose plus tard, au bureau.

— Et plus tard encore, à la guerre ? lui souffla Poirot.

Le visage de M. Cust s'éclaira soudain.

— Vous savez, dit-il, j'ai bien aimé la guerre. Enfin le peu de temps que j'y ai passé. Pour la première fois, je me sentais comme tout le monde. Nous étions tous embarqués dans la même galère. Et je me débrouillais aussi bien que n'importe qui.

Son sourire s'effaça.

— Et puis, j'ai reçu cette blessure à la tête. Oh ! presque rien. Mais ils ont découvert que j'avais des crises... Bien sûr, j'avais toujours su qu'il y avait des moments où je ne me rendais pas compte de ce que je faisais. J'avais des absences, vous voyez ? Et puis une fois ou deux, j'étais tombé. Mais j'estime qu'ils n'auraient pas dû me réformer pour ça. Non, j'estime que ce n'était pas juste.

— Et ensuite ?

— J'ai trouvé une place d'employé de bureau. Il y avait pas mal d'argent à se faire, à ce moment-là. Et je m'en suis pas trop mal tiré, juste après la guerre. Bien sûr, j'avais le salaire le plus bas... Et puis je piétinais. Les autres me passaient toujours devant pour les promotions. Je n'avais pas assez d'allant. Et puis tout est devenu plus difficile... vraiment très difficile... Surtout quand la crise est arrivée. A vrai dire, j'arrivais à peine à joindre les deux bouts (et il faut être présentable, dans un bureau), quand on m'a proposé cette affaire de bas. Un salaire plus une commission !

Poirot intervint avec une infinie douceur :

— Mais vous savez bien, n'est-ce pas, que cette société nie vous avoir embauché ?

M. Cust se remit en colère.

— C'est parce qu'ils font partie du complot... ils font forcément partie du complot.

Il poursuivit, haletant :

— J'ai des preuves, des preuves écrites. J'ai gardé les lettres où ils me donnaient des instructions sur les villes où je devais me rendre, et les gens que je devais voir.

— Pas exactement des preuves écrites... plutôt des preuves dactylographiées.

— C'est pareil. Il va de soi qu'une grosse société de vente par démarchage vous envoie du courrier dactylographié.

— Ignorez-vous, monsieur Cust, qu'on peut identifier une machine à écrire ? Toutes ces lettres ont été tapées sur une machine bien

précise.

— Et après ?

— Cette machine, c'était la vôtre – celle qu'on a trouvée dans votre chambre.

— Elle m'a été expédiée par la société quand j'ai commencé à travailler pour eux.

— Oui, mais ces lettres ont été reçues *après*. Il semble donc bien, n'est-ce pas, que vous les ayez tapées vous-même et que vous vous les soyez postées à vous-même !

— Non, non ! Tout ça, ça fait partie du complot contre moi ! Et d'ailleurs, ajouta-t-il d'un ton âpre, il était *normal* que ces lettres aient été tapées sur le même type de machine.

— Le même *type*, certes. Mais pas la même machine.

— C'est un complot ! s'obstina M. Cust.

— Et les A.B.C. qu'on a trouvés dans votre placard ?

— Je ne sais rien là-dessus. Je croyais que toutes les boîtes contenaient des bas.

— Pourquoi avez-vous coché le nom de Mme Ascher dans votre première liste de clients à Andover ?

— Parce que j'avais décidé de commencer par elle. Il faut bien commencer par un bout.

— C'est juste. *Il faut bien commencer par un bout.*

— Ce n'est pas ce que je voulais dire ! protesta M. Cust. Je ne voulais pas dire ce à quoi vous pensez !

— Vous savez donc ce que je pense ?

M. Cust ne répondit pas. Il tremblait.

— Je n'ai rien fait ! dit-il. Je suis innocent ! Blanc comme neige ! Tout le monde s'est trompé. Bon sang ! voyez le deuxième crime... celui de Bexhill. Je jouais aux dominos à Eastbourne. Vous êtes bien forcé d'admettre ça, au moins !

Sa voix avait pris un accent de triomphe.

— Oui, dit Poirot d'un ton méditatif et quasi doucereux. Mais il est si facile de se tromper d'un jour, n'êtes-vous pas de mon avis ? Or, si vous êtes un homme têtue et sûr de lui comme M. Strange, vous n'envisagez même pas que vous ayez pu commettre une erreur. Vos premières déclarations, vous vous y cramponnez obstinément. Il est comme ça. Quant au registre de l'hôtel, quoi de plus simple que d'inscrire une fausse date quand vous le signez ? Il est bien peu probable que quelqu'un s'en aperçoive sur le moment.

— Je jouais aux dominos, ce soir-là !

— Je me suis laissé dire que vous jouez très bien aux dominos.

M. Cust rougit quelque peu.

— Je... je... oui, je crois que ce n'est pas faux.

— C'est un jeu très absorbant, non ? et qui demande une belle

technique ?

— Oh ! c'est fou ce que c'est passionnant, comme jeu... c'est fou ! On y jouait beaucoup dans la City, à l'heure du déjeuner. Vous seriez étonné de voir comment de parfaits étrangers peuvent lier connaissance autour d'une partie de dominos.

Il eut un petit rire de gorge.

— Je me souviens d'un type... je ne l'ai jamais oublié à cause de quelque chose qu'il m'a dit, nous nous étions mis à parler en buvant le café, et nous avons entamé une partie. Eh bien, au bout de vingt minutes, j'ai eu l'impression de le connaître depuis toujours.

— Qu'est-ce qu'il vous avait dit, au juste ?

Le visage de M. Cust s'assombrit de nouveau.

— Ça m'a fichu un coup... un sale coup. Il disait comme ça que notre destin est inscrit dans notre main. Il m'a montré les siennes, et les lignes indiquant que, par deux fois, il échapperait de peu à la noyade – et en effet il avait manqué deux fois de se noyer. Et puis il a regardé ma paume, et il m'a dit des choses renversantes. Il m'a dit qu'avant de mourir je serais un des hommes les plus connus d'Angleterre. Que tout le pays parlerait de moi. Mais il a ajouté... il a ajouté...

La voix de M. Cust trembla un peu et se brisa.

— Oui ?

Le regard fixe de Poirot exerçait une influence magnétique. M. Cust cligna des paupières, détourna les yeux, puis revint à lui, comme un lapin hypnotisé.

— Il a ajouté... Il a ajouté que j'avais tout l'air de devoir mourir de mort violente, et puis il a éclaté de rire et il a dit encore : « On jurerait presque que vous allez mourir sur l'échafaud. » Et puis il s'est remis à rire et m'a dit que tout ça c'était de la blague...

Il se tut brusquement. Ses yeux quittèrent ceux de Poirot et roulèrent dans leurs orbites.

— Ma tête... j'ai tellement mal à la tête... les migraines, ça peut être terrible, parfois terrible... Et puis, il y a des moments où je ne sais plus... où je ne sais plus...

Il s'effondra.

Poirot se pencha vers lui. S'il lui parla d'un ton très calme, ce fut néanmoins avec une autorité souveraine.

— *Mais vous savez pertinemment*, articula-t-il, *que c'est vous qui avez commis ces meurtres ?*

M. Cust leva les yeux. Son regard était franc et direct. Toute velléité de résistance l'avait abandonné. Il semblait étrangement en paix avec lui-même.

— Oui, dit-il, je le sais.

— Mais je ne me trompe pas en disant que *vous ne savez pas*

pourquoi vous les avez commis ?

M. Cust secoua la tête.

— Non, dit-il. Je n'en sais rien.

LES EXPLICATIONS DE POIROT

Nous étions tous réunis, suspendus aux lèvres de Poirot qui s'apprêtait à nous livrer le fin mot de l'histoire.

— Depuis le début, commença-t-il, je me suis interrogé sur le pourquoi de cette affaire. Hastings m'a dit l'autre jour qu'elle était close. Mais l'affaire, c'est l'homme ! Voilà ce que je lui ai répondu. Ce ne sont pas les meurtres qui constituaient un mystère, mais A.B.C. lui-même. Pourquoi lui était-il indispensable de commettre ces meurtres ? Et pourquoi m'avait-il choisi, moi, comme adversaire ?

» Prétendre que l'homme était mentalement dérangé n'est pas une réponse. Affirmer qu'un homme commet des actes déments parce que c'est un dément est aussi stupide que vite dit. Il y a autant de logique et de raison dans les actes d'un fou que dans ceux d'un homme sain d'esprit, *à condition toutefois de se placer de son point de vue*. Si, par exemple, un homme veut à toutes forces aller s'asseoir en tailleur dans la rue, vêtu d'un simple pagne, son comportement nous paraît aberrant. Mais si l'on sait que cet homme se prend pour le Mahatma Gandhi alors sa conduite devient parfaitement raisonnable et logique.

» La difficulté dans cette affaire, était d'imaginer un esprit ainsi fait *qu'il était pour lui raisonnable et logique de commettre quatre meurtres ou davantage*, et de les annoncer à l'avance dans des lettres adressées à Hercule Poirot.

» Mon ami Hastings vous dira mon malaise à la réception de la première lettre. J'ai éprouvé aussitôt le sentiment qu'il y avait là quelque chose de pas très catholique, comme nous disons chez nous.

— Et vous n'aviez pas tort, fit remarquer Franklin Clarke d'un ton sec.

— Non. Mais là, tout au début, j'ai commis une grave erreur. J'ai laissé ce sentiment – le sentiment très prégnant que m'inspirait cette lettre – demeurer à l'état de simple impression. Je l'ai traité comme s'il s'agissait d'une banale intuition. Mais dans un esprit logique et équilibré, il n'y a de place ni pour l'intuition ni pour la divination ! Il n'est pas interdit de deviner, bien sûr, et on a une chance sur deux de tomber juste. Si on est tombé juste, on appelle cela une intuition. Si on

s'est trompé, on n'en parle plus et le tour est joué. Mais ce qui se présente souvent comme une intuition est en réalité une impression résultant de la déduction logique ou de l'expérience. Quand un expert éprouve le sentiment que quelque chose ne va pas dans un tableau, dans un meuble ou dans la signature d'un chèque, il s'appuie sur une série d'indices et de menus détails. Nul besoin de les examiner au microscope, son expérience y supplée – et le résultat final, c'est qu'il ressent l'impression très nette que quelque chose ne va pas. Mais ça n'a rien à voir avec la divination, c'est une impression résultant de l'expérience.

» Ceci posé, j'admets que je n'ai pas considéré cette première lettre comme je l'aurais dû. Elle m'a simplement mis très mal à l'aise. La police y voyait un canular. Pour ma part, je la prenais au sérieux. J'étais convaincu qu'un meurtre serait commis à Andover, comme elle l'annonçait. Et en effet, un meurtre a bel et bien été commis là-bas.

» Nous ne disposions à ce stade de l'affaire d'aucun moyen – et j'en étais tragiquement conscient – d'identifier l'auteur de ce forfait. Pouvais-je faire davantage que de m'efforcer de comprendre la personnalité du meurtrier ?

» Je possédais certaines indications. La lettre, le type de meurtre, la victime. Ce qu'il me restait à découvrir, c'était le *motif* du crime, le *motif* de la lettre.

— Le goût de la publicité, suggéra Clarke.

— Masquant un complexe d'infériorité, ajouta Thora Grey.

— C'était bien sûr la piste à suivre. Mais pourquoi moi ? Pourquoi *Hercule Poirot* ? Le meurtrier aurait pu s'assurer une publicité bien plus efficace en écrivant directement à Scotland Yard, ou, mieux encore, à un journal. Un journal n'aurait peut-être pas publié la première lettre, mais avant même que le second meurtre n'ait eu lieu, A.B.C. pouvait être assuré d'un battage publicitaire en règle. Donc, pourquoi *Hercule Poirot* ? Était-ce pour une raison personnelle ? On trouvait en effet, dans cette lettre, la trace d'un esprit chauvin, mais pas assez marqué pour que cette explication me convienne.

» Puis la seconde lettre est arrivée, suivie du meurtre de Betty Barnard à Bexhill. Il devint clair cette fois – comme je l'avais tout d'abord soupçonné – que les meurtres devaient se poursuivre par ordre alphabétique. Mais ce fait, admis par tous, laissait pour moi la question inchangée. Pourquoi A.B.C. avait-il éprouvé le besoin de commettre ces meurtres ?

Megan Barnard s'agita sur sa chaise.

— N'est-ce pas ce qu'on appelle... l'instinct sanguinaire ? demanda-t-elle.

Poirot se tourna vers elle.

— Vous avez raison, mademoiselle. Il existe bel et bien un instinct

de ce genre. La pulsion meurtrière. Mais cela ne concordait guère avec les données de notre cas. Le maniaque homicide qui a envie de tuer cherche en général à tuer *le plus grand nombre de victimes possible*. C'est chez lui un besoin récurrent. Le plus grand souci de ce type de tueur est de dissimuler ses traces, et non pas d'aller crier ses exploits sur les toits. Quand nous considérons les quatre victimes choisies – ou en tout cas trois d'entre elles, car je ne sais presque rien de M. Downes ou de M. Earsfield –, nous voyons que, s'il l'avait voulu, le meurtrier aurait fort bien pu s'en tirer sans éveiller les soupçons. Franz Ascher, Donald Fraser ou Megan Barnard, et pourquoi pas M. Clarke – telles sont les personnes que la police aurait soupçonnées d'entrée, même faute de preuves directes. On n'aurait jamais pensé à un meurtrier inconnu ! Pourquoi, dans ce cas, le meurtrier a-t-il éprouvé le besoin d'attirer l'attention sur lui ? Était-ce en raison de l'impérieuse nécessité de laisser sur chaque cadavre un exemplaire d'un indicateur A.B.C. ? Était-ce ça, la fameuse pulsion ? Souffrait-il d'un complexe lié à l'indicateur des chemins de fer ?

» Il m'a paru inconcevable, à ce stade de l'affaire, de pénétrer dans l'esprit du meurtrier. Il ne pouvait tout de même pas s'agir, de magnanimité ? Du refus de faire retomber la responsabilité de son crime sur des innocents ?

» Bien que je fusse incapable de répondre à ces questions fondamentales, certains détails confortaient mon impression d'en apprendre chaque jour davantage sur notre meurtrier.

— Lesquels, par exemple ? demanda Fraser

— Tout d'abord, il avait l'esprit ordonné, classificateur. Ses crimes étaient planifiés suivant l'ordre alphabétique, apparemment très important pour lui. D'autre part, il ne montrait pas d'inclination particulière dans le choix de ses victimes : il n'existait aucun rapport entre Mme Ascher, Betty Barnard et sir Carmichael Clarke. On ne pouvait déceler chez lui ni obsession sexuelle ni complexe sur l'âge, et cela m'a paru extrêmement curieux. Quand un homme tue sans discrimination, n'est-ce pas souvent pour se débarrasser de qui se trouve en travers de son chemin, ou qui le gêne d'une façon quelconque ? *Mais la progression alphabétique montrait que ce n'était pas le cas ici.* Le tueur sélectif, lui, à l'opposé du précédent, choisit un genre déterminé de victime – presque toujours du sexe opposé. Or, il y avait quelque chose de hasardeux dans la démarche d'A.B.C. qui me paraissait en contradiction avec le choix alphabétique.

» C'est alors que je me suis permis une légère extrapolation. Le choix de l'indicateur A.B.C. m'a suggéré qu'il pouvait s'agir de ce que j'appellerai un « obsédé des trains ». C'est plus commun chez les hommes que chez les femmes. Les petits garçons n'aiment-ils pas mieux les trains que les petites filles ? Ce pouvait être également le

signe d'un esprit immature. Le thème « garçonnet » continuait de prédominer.

» La mort de Betty Barnard et la façon dont elle a été tuée – particulièrement suggestive – m'ont fourni des indications supplémentaires (Pardonnez-moi, monsieur Fraser.) Tout d'abord, elle a été étranglée avec sa propre ceinture, ce qui laisse entendre qu'elle entretenait une relation amicale sinon affectueuse avec son meurtrier. Quand j'ai commencé à entrevoir le caractère de ce dernier, une image s'est peu à peu imposée à moi.

» Betty Barnard aimait flirter. Elle appréciait les attentions du sexe fort. Pour la persuader de sortir avec lui, il fallait qu'A.B.C. ne fût pas dénué de charme, de ce que les Français appellent curieusement le *sex appeal* ! Il fallait qu'il soit capable « d'emballer » la jeune fille, comme disent les Anglais ! Bref, il fallait un tombeur. Voici comment je vois la scène sur la plage : l'homme admire sa ceinture. Elle l'enlève, il la lui passe autour du cou par jeu et murmure peut-être : « Je vais vous étrangler. » Tout cela est très badin. Elle glousse de bonheur... et il serre...

Donald Fraser bondit sur ses pieds. Il était livide.

— Monsieur Poirot, je vous en conjure !

Poirot eut un geste apaisant.

— C'est fini. Je n'en dirai pas plus. Passons à présent au meurtre suivant, celui de sir Carmichael Clarke. Là, le meurtrier en revient à sa première méthode – le coup derrière la tête. Le complexe alphabétique est toujours présent, mais un élément me tracasse. Pour pousser sa logique jusqu'au bout, le meurtrier n'aurait-il pas dû choisir ses villes suivant une séquence logique ?

» Si Andover est le 155^e nom de la liste des A alors la ville B aurait dû être elle aussi la 155^e – ou alors la 156^e, et la ville C la 157^e. Là encore, les villes semblent avoir été choisies de manière par trop hasardeuse.

— Le tracas que vous dites en ressentir ne vient-il pas de votre propre déformation en la matière, Poirot ? suggèrai-je. Vous êtes l'homme d'ordre par excellence. C'est presque une maladie, chez vous.

— Non, non et non ! C'est tout sauf une maladie ! Quelle idée ! Mais je reconnais que j'insiste peut-être un peu trop sur ce point. Passons !

» Le crime de Churston ne m'a guère apporté d'éléments nouveaux. Nous n'avons pas eu de chance avec celui-là, puisque la lettre qui l'annonçait a été envoyée à une adresse erronée, et que nous n'avons pu prendre aucune mesure préventive.

» Mais le temps que le crime D soit annoncé, un formidable système de défense avait été mis au point. A.B.C. a dû comprendre qu'il avait peu de chances de continuer à perpétrer ses crimes en toute impunité.

» En outre, c'est à ce moment-là que l'indice constitué par les bas est arrivé à ma connaissance. La présence d'un vendeur de bas sur les lieux du crime ou à proximité ne pouvait être une coïncidence. Le vendeur de bas devait donc être le meurtrier. Je dois avouer que sa description, telle qu'elle m'a été fournie par Mlle Grey, ne correspondait guère à l'idée que je me faisais de l'homme qui avait étranglé Betty Barnard.

» Je passerai rapidement sur les événements qui ont suivi. Un quatrième meurtre a été commis, sur la personne d'un dénommé George Earlsfield – par erreur, a-t-on supposé, la victime désignée étant un dénommé Downes, à peu près de même corpulence et qui était son voisin de fauteuil au cinéma.

» Et c'est là que la chance tourne enfin. Cette fois, les circonstances jouent contre A.B.C. Il est identifié, pourchassé, et enfin arrêté.

» L'affaire, comme dit Hastings, est close !

» Et c'est vrai du point de vue de l'opinion publique. L'homme est en prison et il y a fort à parier qu'il finira à Broadmoor. Il n'y aura plus de meurtres. Exit ! Fini ! Terminé !

» *Mais pas pour moi !* Je ne sais rien, moi... rien du tout ! Ni le *pourquoi* ni le *parce que*.

» Et puis, voilà que se présente un petit fait dérangeant : Cust a un alibi pour la nuit du crime de Bexhill.

— C'est ce qui me tourmente depuis le début, dit Franklin Clarke.

— Oui. Et cela m'a tourmenté, moi aussi. Car l'alibi a bien l'air authentique. Mais il est impossible qu'il le soit, sauf... et là nous avons le choix entre deux hypothèses des plus intéressantes.

» Supposons, mes bons amis, que Cust ait commis *trois* crimes – le A, le C et le D, *mais qu'il ne soit pour rien dans le crime B*.

— Monsieur Poirot ! Ce n'est pas...

Poirot fit taire Megan Barnard d'un froncement de sourcils.

— Taisez-vous, mademoiselle. Moi, je cherche la vérité ! J'en ai assez des mensonges. Supposons, dis-je, qu'A.B.C. n'ait pas commis le second crime. Rappelez-vous qu'il s'est produit dans les premières heures du 25 – le jour où Cust est arrivé à Bexhill pour commettre son forfait. Supposons que quelqu'un l'ait devancé ? Que ferait-il en de telles circonstances ? Commettrait-il un *second* meurtre, ou garderait-il le profil bas et *accepterait-il le premier comme un présent macabre* ?

— Monsieur Poirot ! s'écria Megan. C'est délirant ! Tous les crimes ont été forcément commis par le même meurtrier !

Il ne lui prêta aucune attention et poursuivit, serein :

— Une telle hypothèse avait le mérite d'expliquer un fait – la contradiction entre la personnalité d'Alexandre Bonaparte Cust (qui aurait été bien incapable de séduire qui que ce soit) et la personnalité du meurtrier de Betty Barnard. C'est un fait bien connu que certains

meurtriers prennent à leur compte des crimes commis par d'autres. Ainsi, tous les crimes attribués à Jack l'Éventreur n'ont pas été commis par Jack l'Éventreur. Jusqu'ici, donc, pas de problème.

» Mais arrivé à ce point, je me heurtai à une difficulté insurmontable.

» Au moment où Betty Barnard a été tuée, *aucun fait concernant les crimes d'A.B.C. n'avait été rendu public*. Le meurtre d'Andover n'avait soulevé que fort peu d'émotion. L'indicateur A.B.C. n'avait même pas été mentionné dans la presse. Il s'ensuivait donc que le meurtrier de Betty Barnard avait dû avoir accès à des faits qui n'étaient connus que de quelques personnes : moi-même, la police, et certains des parents et voisins de Mme Ascher.

» Force m'était de constater que mon hypothèse nous avait conduits à une impasse.

Bouche bée, tout le monde contempla Poirot. La perplexité se lisait sur tous les visages.

— Les policiers, après tout, sont des hommes, murmura Donald Fraser qui semblait avoir une idée en tête. Et il n'est pas exclu qu'ils soient beaux gosses...

Il s'arrêta et interrogea Poirot du regard.

Poirot secoua doucement la tête.

— Non... c'est plus simple que ça. Je vous ai dit qu'il existait une seconde hypothèse.

» Supposons que Cust n'ait été pour rien dans le meurtre de Betty Barnard ? Supposons que quelqu'un d'autre l'ait tuée ? Ce quelqu'un d'autre ne pourrait-il pas être également *responsable des autres meurtres* ?

— Mais ça ne tient pas debout ! s'écria Clarke.

— En êtes-vous bien sûr ? Pour en avoir le cœur net, j'ai fait alors ce que j'aurais dû faire dès le début. Les lettres que j'avais reçues, je les ai examinées d'un tout autre point de vue. J'avais senti dès le départ que quelque chose en elles sonnait faux – tout comme un expert sent qu'un tableau est faux...

» J'avais admis, sans même prendre le temps de réfléchir, que ce qui rendait ces lettres bizarres, c'était qu'elles avaient été écrites par un fou.

» Mais en les réexaminant, j'en suis arrivé à une conclusion toute différente. Ce qui n'allait pas, dans ces lettres, c'est qu'*elles avaient été écrites par un individu parfaitement sain d'esprit* !

— Quoi ? m'écriai-je.

— Hé oui... c'était ça, justement ! Elles étaient fausses comme un tableau est faux, parce qu'elles avaient été fabriquées ! Elles voulaient ressembler aux lettres d'un fou – d'un maniaque homicide. Mais ce n'était pas le cas et nous étions loin du compte.

— Ça ne tient pas debout ! répéta Franklin Clarke.

— Mais si ! Seulement ce qu'il faut, c'est raisonner... réfléchir. À quoi servaient ces lettres ? À attirer l'attention sur leur auteur ! À attirer l'attention sur les meurtres ! À première vue, je vous l'accorde, cela semblait dénué de sens. Et puis j'ai vu clair. Il s'agissait d'attirer l'attention sur plusieurs meurtres – sur une série de meurtres... N'est-ce pas votre grand Shakespeare qui a dit : « La forêt cache l'arbre » ?

Je m'abstins de corriger les réminiscences littéraires de Poirot. J'essayai plutôt de voir où il voulait en venir. Un éclair me traversa l'esprit tandis qu'il poursuivait :

— Comment une épingle peut-elle passer inaperçue ? Dans une pelote d'épingles ! Comment dissimuler un meurtre individuel ? Dans *une série de meurtres*.

» J'avais affaire à un meurtrier d'une intelligence rare, plein de ressources, audacieux, téméraire même et foncièrement joueur. Ce n'était pas M. Cust ! Il n'aurait jamais été capable de commettre ces crimes ! Non j'avais affaire à un spécimen tout à fait différent un homme plutôt infantile (à preuve, ces lettres écrites d'une écriture d'écolier et ces indicateurs de trains), un homme à femmes, un homme professant le plus profond mépris pour la vie humaine, un homme qui avait forcément un rôle prépondérant dans l'*un* des meurtres !

» Quand un homme ou une femme est assassiné, quelles questions se pose la police ? L'occasion : où se trouvaient les personnes concernées à l'heure du crime ? Le motif : à qui profite le crime ? Si le motif et l'occasion crèvent les yeux, que fait notre meurtrier ? Il se fabrique un alibi, c'est-à-dire qu'il manipule le *temps*. Mais le procédé est toujours assez hasardeux. Notre meurtrier a imaginé un plan plus audacieux : créer de toutes pièces un maniaque homicide !

» Il ne me restait plus qu'à passer en revue les différents crimes et trouver ainsi un coupable possible. Le crime d'Andover ? Le suspect le plus probable aurait été Franz Ascher, et je voyais mal Ascher inventer et mettre à exécution un plan aussi sophistiqué, pas plus que je ne l'imaginais en train de préméditer un assassinat. Le crime de Bexhill ? Donald Fraser représentait une possibilité. Il est intelligent habile, méthodique. Mais son motif pour tuer sa fiancée n'aurait été que la jalousie – et les jaloux sont assez peu portés sur la préméditation. J'ai également appris qu'il avait pris ses vacances au début du mois d'août ce qui rendait peu probable sa participation au meurtre de Churston. Nous en arrivons enfin au crime de Churston, et là, nous nous trouvons sur un terrain plus prometteur !

» Sir Carmichael Clarke était un homme immensément riche. Qui héritait de sa fortune ? Son épouse, mourante, en avait l'usufruit, puis elle passait à son frère Franklin.

Poirot tourna lentement sur lui-même, jusqu'à croiser le regard de

Franklin Clarke.

— Dès lors, je savais. L'homme dont je m'étais peu à peu forgé le portrait-robot possédait son double parfait *que je connaissais pour le fréquenter. ABC et Franklin Clarke ne faisaient qu'un !* Ce personnage audacieux à la vie aventureuse, avec son chauvinisme qui avait affleuré dans ses plaisanteries à propos des étrangers, avec ses manières simples et affables – rien de plus facile pour lui que de courtiser une fille dans un bar de plage. Cet esprit méthodique et ordonné – il a établi ici même une liste dont chaque point était successivement désigné par A, B et C – et enfin cet esprit infantile – évoqué par lady Clarke et démontré par son inclination pour les romans d'aventures. Il y a dans sa bibliothèque, je l'ai vérifié, un livre intitulé *Les Enfants du chemin de fer*, par Edith Nesbit. Pour moi, aucun doute n'était plus possible : A.B.C., l'auteur tout à la fois des lettres et des crimes, n'était autre que *Franklin Clarke*.

Clarke partit d'un brusque éclat de rire.

— Très ingénieux ! Et que devient notre ami Cust, pris la main dans le sac ? Et comment expliquez-vous le sang sur son veston ? Et le couteau qu'il a caché chez lui ? Il a beau nier avoir commis tous ces crimes...

— Vous n'y êtes pas du tout, l'interrompt Poirot. Il reconnaît les faits.

— Quoi ?

Clarke avait l'air complètement stupéfait.

— Hé, oui ! dit doucement Poirot. À peine avais-je commencé à lui parler que j'ai compris que Cust *se prenait pour le coupable*.

— Mais cela ne suffit pas à satisfaire M. Poirot, raille Clarke.

— Non. Parce que dès que je l'ai vu, j'ai compris aussi qu'il ne pouvait pas être coupable ! Il ne possède ni la force, ni l'audace... ni même l'intelligence, ajoutai-je, qui lui auraient permis de concevoir un tel plan ! Depuis le début, j'ai perçu la double personnalité du meurtrier. Je vois à présent en quoi elle consistait. Il y avait deux personnages : le vrai meurtrier, rusé, inventif, audacieux – et le pseudo-meurtrier, stupide, hésitant, impressionnable.

» Impressionnable..., c'est dans ce mot que tient tout le mystère de M. Cust. Il ne vous suffisait pas, monsieur Clarke, d'imaginer une série de crimes pour distraire l'attention d'un crime particulier. Il vous fallait aussi un homme de paille.

» Je crois que ce qui a fait germer cette idée dans votre cerveau, c'est cette rencontre de hasard à Londres, dans un café de la City, avec cet étrange personnage affublé de prénoms aussi pompeux. À cette époque, vous retourniez dans votre tête différents plans pour assassiner votre frère.

— Vraiment ? Et pourquoi ?

— Parce que vous étiez sérieusement inquiet pour votre avenir. Je ne sais pas si vous l'avez compris, monsieur Clarke, mais vous vous êtes livré à moi quand vous m'avez montré une lettre que vous avait envoyée votre frère. Il y exprimait clairement les sentiments que Mlle Thora Grey lui inspirait. Ces sentiments n'étaient peut-être que paternels, ou peut-être préférait-il les croire tels. En tout cas, il y avait un réel danger qu'à la mort de votre belle-sœur, votre frère, dans son isolement, se tourne vers cette ravissante jeune femme qui lui dispenserait sympathie et réconfort, et que tout cela finisse par un mariage, comme c'est souvent le cas avec les hommes d'un certain âge. D'autant plus que vous connaissiez Mlle Grey. Je vous crois bon juge – quoique un peu cynique – de l'espèce humaine. Vous avez estimé, à tort ou à raison, que Mlle Grey était du genre « arriviste ». Vous ne doutiez pas qu'elle sauterait sur l'occasion de devenir lady Clarke. Votre frère était un homme en excellente santé et d'une vigueur peu commune. Ils pouvaient avoir des enfants et, dans ce cas, vos chances d'hériter de sa fortune se réduiraient à rien.

» Mon opinion est que vous avez été un homme frustré votre vie durant. Vous avez été une pierre qui roule – et vous n'avez guère amassé de mousse. Vous étiez mortellement jaloux de la fortune de votre frère

» Je répète donc que tandis que vous remâchiez plusieurs plans possibles pour supprimer votre frère, votre rencontre avec M. Cust vous a donné une idée. Avec ses prénoms impossibles, le récit qu'il vous a fait de ses crises d'épilepsie, de ses migraines et toute sa personne étriquée et insignifiante il se présentait comme le parfait instrument dont vous aviez besoin. L'idée de l'ordre alphabétique vous est apparue en un éclair, à cause des initiales de Cust : le fait que le nom de votre frère commençait par un C et qu'il vivait à Churston ont été à la base de ce plan. Vous êtes même allé jusqu'à indiquer à Cust sa fin probable – bien que vous pussiez difficilement espérer que cette simple suggestion porterait de tels fruits !

» Votre plan était parfait. Au nom de Cust, vous avez écrit à une firme de bonneterie pour qu'on lui envoie un stock de bas de soie. Vous lui avez expédié vous-même une série d'indicateurs A.B.C. dans un paquet identique à ceux qui contenaient les bas. Puis vous lui avez écrit une lettre dactylographiée censée émaner de la même firme, en lui offrant un bon salaire et une commission sur les ventes. Vous aviez si bien prémédité votre plan que vous avez dactylographié toutes les lettres que vous lui avez envoyées par la suite, *puis vous lui avez fait cadeau de la machine sur laquelle vous les aviez tapées.*

» Il ne vous restait qu'à chercher deux victimes dont les noms commençaient respectivement par A et B, et qui habitaient des communes portant la même initiale.

» Vous avez opté pour Andover qui vous paraissait convenir et, au cours d'une tournée de reconnaissance, vous en êtes venu à choisir la boutique de M. Ascher comme le théâtre du premier crime. Son nom était clairement inscrit au-dessus de la porte, et vous aviez constaté qu'elle était souvent seule dans sa boutique. Son assassinat demandait du nerf, de l'audace, et une part de chance qui n'était pas excessive.

» Pour la lettre B, il vous fallait changer de tactique. Les commerçantes qui tenaient seules leur boutique pouvaient avoir été alertées. Je vous imagine fort bien fréquentant cafés et salons de thé, lutinant les serveuses et cherchant laquelle aurait un nom qui commencerait par la bonne lettre et conviendrait à votre plan.

» Betty Barnard était la fille rêvée. Vous êtes sorti avec elle une ou deux fois, lui expliquant que vous étiez marié et que vos rencontres devaient rester discrètes.

» Puis, une fois les préliminaires accomplis, vous vous mettez au travail ! Vous adressez à Cust la liste d'Andover en lui enjoignant de s'y rendre à une certaine date, et vous m'envoyez à moi la première d'A.B.C.

» Au jour dit, vous allez à Andover et vous tuez Mme Ascher, sans que rien ne vienne entraver vos plans.

» Le meurtre n ° 1 était une réussite totale.

» Quand au second, vous avez pris la précaution de le commettre la veille du jour prévu, n'est-ce pas ? Je jurerais que Betty Barnard a été tuée bien avant minuit, le 24 juillet.

» Nous en arrivons maintenant au meurtre n ° 3 – votre meurtre – *le seul qui compte* à vos yeux.

» Et ici je dois tresser une couronne de lauriers à Hastings, qui a alors émis une remarque évidente dans sa simplicité, à laquelle je n'ai pas prêté attention sur le moment.

» *N'a-t-il pas suggéré que la troisième lettre avait été égarée exprès ?*

» Or, il avait raison !

» C'est dans ce fait banal que tient la réponse à la question qui m'avait laissé perplexe depuis le début. Pourquoi ces lettres étaient-elles adressées à Hercule Poirot, un détective privé, et non à la police ?

» À tort, je m'étais imaginé quelque raison personnelle.

» Pas du tout ! Les lettres ne m'étaient adressées que parce que, pour la bonne marche de votre plan, *il fallait que l'une d'elles au moins porte une fausse adresse et s'égare* ! Or une lettre adressée à la brigade criminelle de Scotland Yard n'aurait jamais pu se perdre, quelle qu'en fût l'adresse ! Il fallait donc impérativement une adresse privée. Vous m'avez choisi pour ma relative notoriété, n'est-il pas vrai ? Et aussi parce que vous étiez certain que je confierais vos lettres à la police. Et vous en profitiez de surcroît pour ridiculiser un étranger, ce qui

satisfaisait votre chauvinisme.

» Vous avez fort habilement libellé votre adresse : Whitehorse pour Whitehaven, c'était on ne peut plus plausible. Seul Hastings a été assez perspicace pour négliger les subtilités et aller droit à l'évidence !

» Bien sûr que la lettre était faite pour s'égarer ! La police ne devait être mise sur la piste *qu'une fois le meurtre perpétré en toute sécurité*. La promenade du soir de votre frère vous a fourni l'occasion. Et l'opinion publique était déjà si bouleversée par les exploits d'A.B.C. que l'éventualité de votre culpabilité n'est venue à l'esprit de personne.

» Après la mort de votre frère, bien sûr, votre objectif était atteint. Vous ne souhaitiez nullement commettre de nouveaux crimes. Seulement voilà : si les meurtres s'arrêtaient soudain sans raison, quelqu'un risquait de soupçonner la vérité

» Votre homme de paille, monsieur Cust, avait si parfaitement – du fait de sa totale insignifiance – rempli son rôle d'homme invisible, que personne ne s'était encore avisé que le même individu s'était trouvé dans le voisinage à chaque meurtre ! À votre grand dam, même sa visite à Combeside n'avait pas été mentionnée. Cet épisode n'avait laissé aucun souvenir à Mlle Grey.

» Toujours avec la même audace, vous décidez qu'un autre meurtre est indispensable, mais cette fois, la piste doit crever les yeux.

» Vous choisissez Doncaster comme théâtre des opérations.

» Votre plan était très simple. Vous seriez vous-même sur place pour d'autres raisons. M. Cust recevrait de sa société l'ordre de se rendre à Doncaster. Vous aviez résolu de le suivre et d'agir à la première occasion. Tout s'est déroulé à merveille. M. Cust est allé au cinéma. C'était l'enfance de l'art. Vous vous êtes assis quelques sièges derrière lui. Quand il s'est levé, vous avez fait de même. Vous avez fait mine de trébucher, vous vous êtes penché et vous avez poignardé un homme assoupi dans la rangée précédente, sans oublier de glisser un A.B.C. sur ses genoux. Puis, juste avant la sortie, vous vous êtes arrangé pour heurter M. Cust dans le noir, essuyer la lame sur sa manche et lui fourrer le couteau dans la poche.

» Peu vous importait de choisir une victime dont le nom commençait par un D. Le premier venu ferait l'affaire ! Vous avez supposé, à juste titre, qu'on prendrait cela pour une *erreur*. Ç'aurait été bien le diable qu'il n'y eût pas, dans les parages, un homme dont le nom commençait par un D. On supposerait que c'était lui la victime visée.

» Et maintenant, mes bons amis, examinons l'affaire du point de vue de notre faux A.B.C., du point de vue de M. Cust.

» Le crime d'Andover n'a aucune signification pour lui. Il est choqué et surpris par celui de Bexhill – bon sang ! ne s'y trouvait-il pas lui-même au moment fatidique ? Puis vient le meurtre commis à

Churston et les gros titres dans les journaux. Un meurtre d'A.B.C. à Andover quand il s'y trouvait, un meurtre d'A.B.C. à Bexhill, et cette fois un autre meurtre, tout près... Trois meurtres *et il était sur place à chaque fois* ! Les personnes souffrant d'épilepsie ont souvent des trous de mémoire, des périodes où le souvenir de leurs actes leur échappe... N'oublions pas que Cust était un sujet nerveux, à tendances névrotiques et très impressionnable.

» Sur quoi il reçoit l'ordre de se rendre à Doncaster.

» Doncaster ! Et le prochain crime d'A.B.C. est justement prévu à Doncaster ! Il aura pris cela pour un signe du destin. Il perd la tête, s' imagine que sa logeuse le regarde d'un air soupçonneux, et il lui affirme qu'il part pour Cheltenham.

» Le train pour Doncaster, il le prend quand même parce que c'est son devoir. Dans l'après-midi, il va au cinéma. Peut-être s'assoupit-il un moment.

» Imaginez ses sentiments quand, à son retour à l'hôtel, il découvre qu'il y a du sang sur sa manche et un couteau taché de sang dans sa poche. Ses vagues pressentiments se muent en certitude.

» *C'est lui, lui, lui, le meurtrier* ! Il ne connaît que trop bien ses migraines, ses trous de mémoire. La vérité lui apparaît sans l'ombre d'un doute : *lui, Alexandre Bonaparte Cust, est le criminel maniaque*.

» Son comportement, à partir de là, est celui d'un animal traqué. Il retourne dans son logement de Londres. Il se sent en sécurité, là-bas. On le connaît. Tout le monde croit qu'il est allé à Cheltenham. Il a gardé le couteau sur lui – rien de plus stupide, bien sûr. Il le cache derrière le portemanteau du vestibule.

» Et puis, un jour, on l'avertit que la police va venir. C'est la fin ! Ils savent !

» L'animal aux abois se lance dans sa dernière cavale...

» Je ne sais pas pourquoi il est allé à Andover ; un désir morbide, je pense, d'aller voir de ses yeux le théâtre du crime – son crime à *lui*, bien qu'il ne puisse se souvenir de l'avoir commis...

» Il n'a plus d'argent, il est à bout... Ses pas le conduisent au poste de police le plus proche.

» Cependant même un animal acculé se bat pour sa vie. M. Cust est persuadé qu'il a commis les meurtres, mais il s'obstine à plaider son innocence. Et il se raccroche désespérément à son alibi pour le second meurtre. Au moins, on ne pourra pas le lui mettre sur le dos, celui-là.

» Comme je vous l'ai dit, j'ai su dès l'instant où je l'ai vu qu'il n'était pas le meurtrier et vu que *mon nom ne lui disait rien*. J'ai su également qu'il se considérait lui-même comme le meurtrier !

» Quand il m'eut avoué son sentiment de culpabilité, je fus convaincu que ma théorie était la bonne.

— Votre théorie, intervint Franklin Clarke, est absurde !

Poirot secoua la tête.

— Non, monsieur Clarke. Vous étiez en sécurité *tant que vous restiez au-dessus de tout soupçon*. Mais une fois qu'on avait *commencé à vous soupçonner*, les preuves étaient faciles à découvrir.

— Les preuves ?

— Parfaitement. J'ai retrouvé dans un placard de Combeside la canne dont vous vous étiez servi pour les meurtres d'Andover et de Churston. Une canne ordinaire, mais avec un pommeau très lourd. On en avait évidé une partie et pour y verser du plomb fondu. Votre photographie a été sélectionnée, parmi une demi-douzaine d'autres, par deux personnes qui vous ont vu sortir du cinéma alors que vous étiez censé vous trouver au champ de courses de Doncaster. L'autre jour, vous avez été reconnu à Bexhill par Milly Higley, et par une serveuse de l'auberge le *Scarlet Runner* où vous aviez emmené dîner Betty Barnard le soir fatal. Et le pire enfin : vous avez négligé une précaution élémentaire. Vous avez laissé vos empreintes sur la machine à écrire de Cust – machine à écrire que vous n'auriez jamais dû avoir entre les mains si vous étiez innocent !

Clarke resta pétrifié quelques secondes, puis lança :

— Rouge, impair et manque !... Vous avez gagné, monsieur Poirot ! Mais ça valait quand même le coup d'essayer !

Rapide comme l'éclair, il sortit de sa poche un minuscule automatique et le colla contre sa tempe.

Un cri m'échappa et j'eus un mouvement de recul en attendant la détonation.

Mais il n'y eut pas de détonation. La gâchette cliqueta dans le vide.

Clarke contempla son arme avec stupeur et poussa un juron.

— Non, monsieur Clarke, dit Poirot. Vous avez peut-être remarqué que j'ai un nouveau domestique aujourd'hui – un de mes amis, expert dans l'art de l'escamotage. Il a subtilisé votre arme dans votre poche, l'a déchargée et vous l'a restituée à votre insu !

— Espèce de sale macaque d'étranger ! hurla Clarke, rouge de colère.

— Oui, oui, ça vous ressemble bien de dire ça. Mais il n'y aura pas de mort facile pour vous, monsieur Clarke. Vous avez raconté à M. Cust que vous aviez par deux fois failli vous noyer, n'est-ce pas ? Vous savez ce que cela veut dire : jamais deux sans trois.

— Espèce de...

Les mots lui manquèrent. Il était livide. Il s'avança en serrant les poings.

Deux hommes de Scotland Yard surgirent de la pièce voisine. L'un des deux était Crome. Il s'approcha et prononça la formule consacrée : « Tout ce que vous direz à partir de maintenant pourra être retenu contre vous. »

— Il en a bien assez avoué, conclut Poirot, qui ajouta à l'adresse de Clarke : Vous êtes fort imbu de votre supériorité d'insulaire, mais pour ma part, j'estime que vos crimes ne sont pas dignes d'un Anglais. Ils manquent de classe. Ce ne sont pas des crimes de sportsman.

RIDEAU

J'ai le regret d'avouer que, dès que la porte se fut refermée sur Franklin Clarke, j'éclatai d'un rire hystérique.

Poirot me regarda, quelque peu surpris.

— C'est parce que vous lui avez dit que son crime n'était pas d'un sportsman, hoquetai-je.

— C'était la pure vérité. Le plus abominable, ce n'était pas tant le meurtre de son frère que la cruauté avec laquelle il condamnait un malheureux à une vie de mort vivant. *Et un renard attraperas et dans une boîte l'enfermeras, et jamais plus ne l'ouvriras !* Où est le sport, dans tout ça ?

Megan Barnard poussa un soupir à fendre l'âme.

— Je n'arrive pas à y croire... je n'y arrive pas. C'est donc bien vrai ?

— Oui, mademoiselle. Le cauchemar est terminé.

Elle leva les yeux vers lui, et elle rougit.

Poirot se tourna vers Fraser :

— Tout au long de cette affaire, Mlle Megan a été hantée par la crainte que ce soit vous qui ayez commis le deuxième crime.

Donald Fraser ne se formalisa pas.

— J'en étais bien arrivé à le croire moi-même, vous savez.

— À cause de votre rêve ? Il se rapprocha du jeune homme et ajouta sur le ton de la confidence : Votre rêve a une explication toute naturelle. Vous vous apercevez que l'image de l'une des deux sœurs s'efface un peu trop rapidement de votre mémoire et que l'autre prend sa place. Mlle Megan remplace sa sœur dans votre cœur, mais comme vous ne pouvez supporter d'être si vite infidèle à la morte, vous essayez de repousser cette pensée, de la tuer ! Voilà l'explication de votre rêve.

Les yeux de Fraser cherchèrent ceux de Megan.

— Ne craignez pas d'oublier, conseilla gentiment Poirot. Elle ne vaut pas la peine qu'on s'en souvienne. Vous avez trouvé mille fois mieux en Mlle Megan : un cœur généreux !

Le visage de Donald Fraser s'éclaira.

— Je crois que vous avez raison.

Nous fîmes cercle autour de Poirot, le pressant de tout élucider, d'éclaircir pour nous chaque point un par un.

— Et vos questions, Poirot ? Celles que vous avez posées à tout le monde ? Avaient-elles une utilité quelconque ?

— Certaines n'étaient là que pour amuser la galerie. Mais j'ai quand même obtenu un renseignement que je souhaitais – à savoir que Franklin Clarke se trouvait bien à Londres quand la deuxième lettre a été postée.

— Qu'est-ce qui vous le prouve ? coupai-je.

— Le fait qu'il ait remarqué les chapeaux du défilé d'Ascot. Et puis je voulais aussi voir sa tête quand j'ai posé ma question à Mlle Thora. Il n'était pas sur ses gardes, et j'ai vu la méchanceté et la colère briller dans ses yeux.

— Vous ne m'avez guère ménagée, s'insurgea Thora Grey.

— Et vous, vous ne m'avez pas gratifié d'une réponse sincère, chère mademoiselle, lui répondit sèchement Poirot. Et voilà maintenant que votre second espoir s'est envolé. Franklin Clarke n'héritera jamais de la fortune de son frère.

Elle releva la tête d'un mouvement impétueux.

— Faut-il vraiment que je reste ici pour me faire insulter ?

— Rien ne vous y oblige, rétorqua Poirot en lui tenant poliment la porte grande ouverte.

— Cette empreinte digitale sur la machine à écrire a été décisive, Poirot, commentai-je avec une admiration sincère. Clarke s'est effondré dès que vous l'avez mentionnée.

— Oui, c'est bien utile, les empreintes digitales...

Il ajouta, très pince-sans-rire :

— Sachant à quel point vous en êtes friand, je me suis autorisé cette petite touche finale, mon bon ami.

— Vous n'allez quand même pas me dire que vous l'avez inventée !

— Mais si, mon cher, mais si.

Je me dois de mentionner la visite que nous rendit M. Alexandre Bonaparte Cust quelques jours plus tard. Après avoir broyé la main de Poirot et s'être efforcé en vain de le remercier en bafouillant des phrases incohérentes, il recouvra ses esprits :

— Savez-vous, monsieur Poirot, qu'un journal m'a offert la somme de cent livres – *cent livres* ! – contre un bref résumé de ma vie et de mon histoire. Je ne sais trop que faire.

— À votre place, je les refuserais, répliqua Poirot Montrez-vous intransigeant. Exigez-en cinq cents. Et ne vous limitez pas à un seul journal.

— Vous croyez vraiment que... que je pourrais...

— Il faut vous faire à l'idée que vous êtes un homme célèbre, déclara Poirot avec un sourire, l'homme le plus célèbre d'Angleterre à l'heure qu'il est.

M. Cust se rengorgea, le visage rayonnant de bonheur.

— Je crois que vous avez sans doute raison ! Célèbre ! Dans tous les journaux ! Je vais suivre votre conseil, monsieur Poirot. Un peu d'argent ne nuit jamais... ne nuit jamais. Je vais prendre des petites vacances... Et puis je tiens à faire un beau cadeau de mariage à Lily Marbury, une gentille fille, tellement gentille, croyez-moi.

Poirot l'encouragea d'une petite tape sur l'épaule.

— Vous avez parfaitement raison. Profitez de la vie. Et puis... un dernier petit conseil : voyez donc un ophtalmo. Ces migraines... vous devriez changer vos verres de lunettes.

— Vous croyez ? Vous croyez que ça a toujours été ça, mon problème ?

— Je le crois.

M. Cust lui serra la main avec effusion.

— Vous êtes un grand homme, monsieur Poirot. Un très grand homme.

Selon sa bonne habitude, Poirot se garda bien de dédaigner le compliment. Il ne fut même pas capable de prendre l'air modeste.

Et quand M. Cust eut quitté la pièce comme sur un nuage, mon vieil ami m'adressa son plus beau sourire :

— Qu'en pensez-vous, Hastings, encore une partie de chasse qui finit bien, n'est-ce pas ? Vive le sport, mon cher. Vive le sport !

POSTFACE

A.B.C. contre Poirot, écrit en 1934 – la même année que *La Mort dans les nuages* et *Drame en trois actes*¹ – parut l'année suivante. Il fut d'abord publié en feuilleton dans le « *Daily Express* » à l'automne 1935, et le journal eut l'habileté d'y adjoindre une colonne régulière de commentaires des lecteurs. A.B.C. contre Poirot est en effet l'une des intrigues les plus ingénieuses qu'ait jamais conçues Agatha Christie, et elle a dû solliciter jusqu'au vertige l'intelligence et l'attention des lecteurs de l'époque... Elle y faisait sienne une situation déjà exploitée dans un conte de G. K. Chesterton, qui peut s'énoncer en « retournant » une célèbre expression : la forêt cache l'arbre. Mais elle donnait à celle-ci une forme ritualisée, celle d'une série de crimes obéissant à un ordre déterminé que l'assassin suit avec méthode. Ici, la contrainte est d'ordre alphabétique, fixée de manière symbolique par l'abandon sur les lieux du crime d'un indicateur des horaires des chemins de fer : *L'ABC Rail Guide*, qui donne la liste des stations desservies par ordre alphabétique. Le criminel l'exerce à chaque fois de triple manière : dans le prénom et le nom de la victime, et dans le nom de la localité où il commet son forfait.

Une telle rigueur dans la méthode d'exécution élimine le soupçon de la folie du tueur (du moins d'une folie ordinaire, si l'on ose dire) et révèle la présence d'un dessein que le détective doit discerner pour parvenir à la vérité. Toute l'astuce d'Agatha Christie a été d'induire l'idée d'un grand dessein occulté pour camoufler un crime à la motivation des plus ordinaires. D'autres auteurs – Jorge Luis Borges dans *La Mort et la Boussole*, Ellery Queen dans de nombreux romans, Elizabeth Linington dans son roman *Dans le désordre*, à la référence explicitement christienne – reprendront la formule pour en tirer d'autres effets...

Il ne manque même pas à A.B.C. contre Poirot le défi de l'assassin au détective, qui est partie prenante de ce style très pointu de roman de détection. Ce défi, Hercule Poirot le relève avec son brio habituel : le mystérieux Alexander Bonaparte Cust en fait finalement les frais...

Agatha Christie dédicaca le roman à son beau-frère James Watts (l'un de ses plus bienveillants lecteurs), qui lui avait donné l'idée d'une autre de ses intrigues les plus déroutantes (*Le Meurtre de Roger Ackroyd*¹). Parmi les curiosités à relever dans A.B.C. contre Poirot, outre le retour d'Hastings, en rupture momentanée de ranch argentin, notons la description par Poirot lui-même d'une intrigue policière qu'Agatha Christie utilisera quelques mois plus tard en la développant dans *Cartes sur table*.

Notons aussi la présence dans la liste des personnages d'un Mr Barnard, ce qui nous autorise à conclure sur le jugement critique d'un autre Barnard (Robert de son prénom) dans *A Talent to Deceive : An Appreciation of*

Agatha Christie : « *Une réussite totale, mais, grâce à Dieu, elle n'a pas essayé d'aller jusqu'à la lettre Z.* »

1. Agatha Christie, Drame en trois actes, Éditions du Masque, 2014 (traduction révisée).

1. Agatha Christie, Le Meurtre de Roger Ackroyd, Éditions du Masque, 2011 (traduction révisée).

1936
Cartes sur table

—

Traduction révisée
d'Alexis Champon

Titre de l'édition originale :
Cards on the Table
publiée par HarperCollinsPublishers

Copyright © 1936 Agatha Christie Limited.
All rights reserved.

© 2016, Éditions du Masque, département des Éditions Jean-Claude Lattès,
pour la traduction française.

Tous droits réservés

AVANT-PROPOS DE L'AUTEUR

On estime le plus souvent qu'un roman policier ressemble plus ou moins à une course de plat : on a un certain nombre de partants – des chevaux et des jockeys favoris. « Tu payes et tu mises ! » Le cheval d'arrivée doit, d'un commun accord, être n'importe qui sauf le favori de la course. En d'autres termes, ce sera probablement un parfait outsider. Mettez le doigt sur la personne la moins soupçonnable d'avoir commis le crime et, neuf fois sur dix, vous avez tapé dans le mille.

Comme je ne veux pas que mes fidèles lecteurs rejettent ce livre d'un air dégoûté, je préfère les prévenir que ce n'est pas le genre de celui-ci. Il n'y a que *quatre* partants et chacun d'eux, *dans certaines conditions*, pourrait avoir commis le crime. Ce qui met l'élément de surprise forcément hors jeu. Je pense néanmoins qu'on doit pouvoir s'intéresser de manière égale à ces quatre personnages qui, tous, ont commis un meurtre et qui, tous, seraient capables d'en commettre d'autres. Tous quatre sont de types radicalement différents. Les raisons qui les poussent au crime sont propres à chacun, et chacun devrait normalement employer sa propre méthode. En conséquence, le raisonnement sera exclusivement *psychologique*. Mais l'intérêt n'en sera pas diminué pour autant car, tout étant dit et fait, c'est sur *ce qui se passe dans la tête* du meurtrier que se portera l'intérêt suprême.

Pour ajouter un dernier argument en faveur de cette histoire, je préciserai qu'elle fait partie des affaires préférées d'Hercule Poirot. Et pourtant, quand il l'a racontée à son ami le capitaine Hastings, celui-ci l'a trouvée extrêmement ennuyeuse. Je me demande bien avec lequel des deux mes lecteurs tomberont d'accord.

M. SHAITANA

— Mon cher monsieur Poirot !

La voix était douce et ronronnante, sans aucune spontanéité, une voix dont on se servait délibérément comme d'un instrument.

Hercule Poirot se retourna.

Il s'inclina. Il serra cérémonieusement la main tendue. Il avait dans l'œil une lueur inhabituelle. On aurait dit que cette rencontre imprévue éveillait en lui des sentiments qu'il avait rarement l'occasion d'éprouver.

— Mon cher monsieur Shaitana ! fit-il avec l'effroyable accent qui faisait désormais partie de son personnage.

Ils se turent. Comme deux duellistes en garde.

Nonchalante, la foule élégante des Londoniens tournoyait autour d'eux. On entendait murmurer :

« Chéri... C'est exquis ! »

« C'est tout bonnement divin, n'est-ce pas, très cher ? »

Il s'agissait de l'Exposition des tabatières, à Wessex House. Droit d'entrée : une guinée, au profit des hôpitaux de Londres.

— Mon cher monsieur Poirot, dit M. Shaitana, quel plaisir de vous voir ! Vous ne pendez pas, vous ne guillotinez pas en ce moment ? C'est la morte saison dans le monde du crime ? Ou bien est-ce qu'on s'attend à un vol, ici, cet après-midi ? Ce serait trop beau !

— Hélas, monsieur, je suis venu à titre purement privé, baragouina Poirot.

M. Shaitana fut distrait un instant par une jeune et ravissante créature, qui avait une touffe de bouclettes d'un côté de la tête et trois cornes d'abondance en paille noire de l'autre.

Il lui dit :

— Chère amie, pourquoi n'êtes-vous pas venue à ma soirée ? Elle a été absolument merveilleuse ! Un tas de gens m'ont adressé la parole ! Une femme m'a même dit : « Bonjour », « Au revoir », et « Merci beaucoup » ; mais, évidemment, elle débarquait d'une cité-jardin, la pauvre !

Pendant que la jeune et ravissante créature cherchait une réponse

appropriée, Poirot s'autorisa une étude approfondie de l'appareillage aussi pileux qu'agressif qui ornait la lèvre supérieure de M. Shaitana.

Une belle moustache, une très belle moustache, la seule moustache à Londres, peut-être, à pouvoir rivaliser avec celle de M. Hercule Poirot.

« Mais elle n'est pas aussi fournie, se murmura-t-il à lui-même. Non, décidément elle est inférieure en bien des aspects. Tout de même, elle attire le regard. »

Toute la personne de M. Shaitana attirait le regard ; il avait tout conçu à cet effet. Il se donnait volontairement l'allure d'un Méphistophélès. Grand et mince, il avait un visage long et mélancolique, des sourcils épais d'un noir de jais, une moustache aux pointes gominées et une barbiche à l'impériale, noire elle aussi. Quant à ses vêtements délicieusement bien coupés, c'était des œuvres d'art, avec une touche d'excentricité.

À sa vue, tout Anglais sain d'esprit était saisi d'une sérieuse et ardente envie de lui botter le derrière ! Ils disaient tous, avec un singulier manque d'originalité : « Tiens, voilà Shaitana, ce fichu métèque ! »

Quant à leurs femmes, filles, sœurs, tantes, mères et même grand-mères, elles disaient – en substance –, les expressions variant selon les générations : « Je sais, mon cher. Bien sûr, il est absolument épouvantable. Mais si riche ! Il donne des soirées merveilleuses ! Et il a toujours quelque chose de drôle et de méchant à raconter sur tout le monde. »

Personne ne savait si M. Shaitana était argentin, portugais, grec, ou d'une autre de ces nationalités méprisées par les insulaires britanniques.

Mais trois choses étaient sûres :

Il menait un train de vie fastueux dans un luxueux appartement de Park Lane.

Il donnait de magnifiques soirées, soirées avec foule, soirées intimes, soirées *macabres* ou respectables, mais soirées toujours résolument « bizarres ».

C'était quelqu'un dont tout le monde avait un peu peur.

Pourquoi ? Personne n'aurait pu l'exprimer avec précision. Parce qu'il en savait peut-être un peu trop sur tout un chacun ? Parce que son sens de l'humour avait quelque chose d'étrange ?

Les gens pressentaient presque toujours que mieux valait ne pas offenser M. Shaitana.

Cet après-midi-là, il paraissait d'humeur à tourmenter ce petit bonhomme ridicule qu'était Hercule Poirot.

— Alors, même les détectives ont besoin de récréation ? Vous vous intéressez à l'art sur vos vieux jours, monsieur Poirot ?

Poirot eut un sourire bon enfant.

— Vous-même, vous avez prêté trois tabatières pour cette exposition, j'ai vu ça.

M. Shaitana fit un geste de dédain.

— On ramasse des riens ici et là. Vous devriez venir chez moi, un jour. J'ai quelques pièces intéressantes. Je ne me limite à aucune période ou à aucune sorte d'objets en particulier.

— Vous avez des goûts éclectiques, sourit Poirot.

— Comme vous dites.

Soudain, le regard de M. Shaitana s'anima, les coins de ses lèvres se retroussèrent et ses sourcils dessinèrent une courbe étonnante.

— Je pourrais même vous montrer des objets en rapport avec votre domaine, monsieur Poirot !

— Vous avez votre « musée des horreurs » privé, alors ?

— Bah ! fit M. Shaitana en faisant claquer ses doigts avec mépris. La tasse du meurtrier de Brighton, la pince-monseigneur d'un cambrioleur célèbre... enfantillages absurdes ! Je ne m'encombrerais jamais de bêtises pareilles. Je ne collectionne que le meilleur.

— Et qu'est-ce que vous considérez comme le meilleur, artistiquement parlant, dans le domaine du crime ?

M. Shaitana posa deux doigts sur l'épaule de Poirot et déclara de façon théâtrale :

— Les êtres humains qui les ont commis, monsieur Poirot.

Poirot leva quelque peu les sourcils.

— Ha ! ha ! je vous ai surpris, dit M. Shaitana. Mon cher monsieur, vous et moi, nous envisageons les choses de points de vue radicalement opposés. Pour vous, c'est de la routine : un meurtre, une enquête, une piste et enfin – car vous avez indiscutablement du talent – une condamnation. Ces banalités ne m'intéressent pas. Je ne m'intéresse pas aux échantillons de second choix. Et un meurtrier qui se fait prendre est nécessairement un raté. C'est du second choix. Non, je considère ça d'un point de vue artistique. Je ne collectionne que ce qu'il y a de mieux.

— Le mieux étant... ?

— Mon cher ami... *ceux qui s'en tirent* ! Les gagnants ! Les criminels qui mènent une vie agréable sans que l'ombre d'un soupçon les effleure. Avouez que c'est un passe-temps amusant.

— Amusant... Je pensais plutôt à un autre mot.

— J'ai une idée ! s'écria Shaitana sans prêter attention à la réponse de Poirot. Un petit dîner ! Un dîner pour vous faire rencontrer ceux que j'expose ! Quelle idée amusante ! Comment n'y ai-je pas pensé plus tôt ? Oui... oui... Je vois ça d'ici... je le vois exactement... Mais il faut me donner un peu de temps... pas la semaine prochaine, disons la semaine suivante. Vous êtes libre ? Quel jour vous conviendrait ?

— N'importe quel jour de la semaine qui suit la prochaine, répondit Poirot avec une courbette.

— Bon, alors disons vendredi ! Ce sera le vendredi 18. Je vais le noter immédiatement dans mon agenda. En vérité, cette idée me plaît énormément.

— En ce qui me concerne, je ne suis pas très sûr qu'elle me plaise, déclara posément Poirot. Je ne veux pas dire par là que votre amabilité ne me touche pas, non, ce n'est pas ça...

Shaitana l'interrompit.

— Mais cela choque votre sensibilité bourgeoise ? Mon cher ami, il faut vous libérer des contraintes de la mentalité policière.

— Il est vrai que j'ai, vis-à-vis du meurtre, une attitude cent pour cent bourgeoise.

— Mais, mon cher, pourquoi ? C'est stupide, c'est du gâchis, de la boucherie, je vous l'accorde. Mais le meurtre peut aussi être un art ! Un meurtrier peut être un artiste !

— Oh, je le reconnais.

— Eh bien, alors ? demanda Shaitana.

— C'est quand même un meurtrier !

— Mais, cher monsieur Poirot, une chose suprêmement bien faite trouve sa justification en elle-même ! Vous n'avez pas d'imagination. Vous voudriez attraper tous les meurtriers, leur passer les menottes, les enfermer et, enfin, leur rompre le cou aux premières heures du jour. À mon avis, l'heureux auteur d'un crime devrait bénéficier d'une pension prise sur les deniers publics et être invité partout à dîner.

Poirot haussa les épaules.

— Je ne suis pas aussi insensible à l'art du crime que vous le croyez. Je peux admirer le parfait meurtrier comme j'admire le tigre, ce magnifique fauve rayé. Mais je l'admire de l'extérieur de sa cage. Je n'y entre pas. À moins, bien sûr, d'y être forcé par le devoir. Parce que, voyez-vous, monsieur Shaitana, un tigre peut bondir...

M. Shaitana se mit à rire.

— Je vois. Et le criminel ?

— Il peut commettre un crime, répondit Poirot d'un ton grave.

— Mon cher ami, quel alarmiste vous faites ! Vous ne viendrez pas voir ma collection de... tigres ?

— Bien au contraire. J'en serai enchanté.

— Quel courage !

— Vous ne me comprenez pas, monsieur Shaitana. Mes propos constituent un avertissement. Vous m'avez demandé de reconnaître que votre idée d'une collection d'assassins était amusante. Je vous ai répondu que je pensais plutôt à un autre mot. Dangereux, voilà le mot auquel je pensais. Je crois, monsieur Shaitana, que votre passe-temps peut se révéler dangereux.

M. Shaitana éclata de rire, d'un rire très méphistophélique.

Il demanda :

— Je peux compter sur vous le 18 ?

Poirot s'inclina.

— Vous pouvez compter sur moi le 18. Mille mercis.

— J'organiserai une petite soirée, dit Shaitana, songeur. N'oubliez pas. 20 heures.

Il s'éloigna. Poirot le suivit des yeux un instant. Puis lentement, il secoua la tête, pensif.

UN DÎNER CHEZ M. SHAITANA

La porte de l'appartement de M. Shaitana s'ouvrit sans bruit. Un majordome aux cheveux grisonnants écarta le battant pour laisser entrer Poirot. Il le referma sans plus de bruit et débarrassa prestement l'invité de son pardessus et de son chapeau.

Il murmura d'une voix basse et sans expression :

— Qui dois-je annoncer ?

— M. Hercule Poirot.

Un brouhaha de conversation envahit le hall quand le majordome ouvrit une porte et annonça :

— M. Hercule Poirot.

Un verre de sherry à la main, Shaitana vint à sa rencontre. Il était, comme d'habitude, habillé à la perfection. Son côté Méphistophélès paraissait encore renforcé ce soir, et la courbe moqueuse de ses sourcils encore accentuée.

— Permettez-moi de vous présenter... vous connaissez Mme Oliver ?

Son goût pour la mise en scène fut récompensé par le petit sursaut de surprise de Poirot.

Mme Ariadne Oliver était un auteur très connu pour ses romans policiers et autres histoires à sensation. Elle écrivait aussi des articles bavards – et dont la syntaxe laissait à désirer – dans *La Pulsion criminelle*, *Les Crimes passionnels célèbres* ou *Le Meurtre par amour par opposition au meurtre par intérêt*. C'était de surcroît une fervente féministe et chaque fois qu'un meurtre d'importance faisait la une des journaux, on pouvait être sûr d'y trouver une interview de Mme Oliver, laquelle avait une fois de plus déclaré : « Si seulement nous avions une femme à la tête de Scotland Yard ! » Elle faisait de l'intuition féminine un credo.

Au demeurant, c'était une femme d'âge mûr assez plaisante, d'une beauté sans apprêt, avec de jolis yeux, de larges épaules et une tignasse grisonnante et rebelle avec laquelle elle ne cessait de se livrer à des expériences. Tantôt elle apparaissait en intellectuelle typique, les cheveux tirés en arrière et roulés en un gros chignon sur la nuque,

tantôt avec des ondulations de madone ou des masses de boucles en désordre. Ce soir-là, Mme Oliver avait essayé la frange.

De sa belle voix grave, elle salua Poirot, qu'elle avait déjà rencontré à un dîner littéraire.

— ... Et le superintendant Battle, que vous connaissez certainement, poursuivit M. Shaitana.

C'était un homme à la forte carrure, au visage de bois. Non seulement le superintendant Battle donnait l'impression que son visage avait été taillé dans le bois, mais il s'arrangeait pour que celui-ci paraisse avoir été pris dans le bois de construction d'un vaisseau de guerre.

Le superintendant Battle passait pour le plus parfait représentant de Scotland Yard. L'air toujours imperturbable et passablement borné.

— Je connais M. Poirot, dit-il.

Son visage de bois se plissa dans un sourire et reprit aussitôt son apparence inexpressive.

— Le colonel Race, poursuivit M. Shaitana.

Sans l'avoir jamais rencontré, Poirot avait entendu parler de lui. C'était un bel homme d'une cinquantaine d'années, brun, boucané, comme on les trouve d'habitude aux confins de l'Empire, en particulier là où l'on s'attend à des troubles. « Service secret » a une résonance plutôt mélodramatique, mais évoque assez bien, pour le profane, la nature et le champ des activités du colonel Race.

Poirot avait déjà eu le temps de saisir et d'apprécier l'humour particulier des intentions de son hôte ce soir-là.

— Nos autres invités sont en retard, dit M. Shaitana. C'est sans doute ma faute. J'ai dû leur dire 20 h 15.

Mais au même moment, la porte s'ouvrit et le majordome annonça :

— Le Dr Roberts.

Le nouveau venu entra d'un pas qui parodiait assez bien celui du médecin faisant sa visite à l'hôpital. C'était un homme mûr, jovial et pittoresque. Il avait de petits yeux brillants, un début de calvitie, une tendance à l'embonpoint et le côté astiqué et aseptisé du praticien. Il était enjoué et sûr de lui. On avait l'impression que ses diagnostics devaient être justes, ses traitements faciles et agréables – « Un peu de champagne pour vous rétablir, peut-être »... Bref, un homme du monde !

— J'espère que je ne suis pas en retard, dit-il d'un ton cordial.

Il serra la main de son hôte et on fit les présentations. Il sembla particulièrement heureux de rencontrer Battle.

— Oh ! mais vous êtes une huile de Scotland Yard, n'est-ce pas ? C'est très intéressant ! Vous n'avez sans doute pas envie de parler boutique, mais je vous préviens, je vais essayer. Le crime m'a toujours passionné. Fâcheux pour un médecin, peut-être. Il ne faut pas le dire à

mes malades des nerfs... ha ! ha !

La porte s'ouvrit de nouveau.

— Mme Lorrimer.

Mme Lorrimer était une femme élégante d'une soixantaine d'années. Elle avait des traits délicats, des cheveux gris merveilleusement bien coiffés, une voix claire et incisive.

— Je ne suis pas en retard, j'espère ? dit-elle à son hôte.

Puis elle salua le Dr Roberts qu'elle connaissait déjà.

Le majordome :

— Le major Despard.

Le major Despard était un bel homme, grand, maigre, qui avait une cicatrice à la tempe. Les présentations terminées, il se retrouva tout naturellement à côté du colonel Race, et les deux hommes se mirent bien vite à parler chasse et à comparer leurs expériences en matière de safari.

La porte s'ouvrit pour la dernière fois et le majordome annonça :

— Mlle Meredith.

Une jeune fille d'une vingtaine d'années entra. Jolie, de taille moyenne. Des boucles brunes rassemblées sur la nuque, de grands yeux gris très écartés. Le visage poudré mais non maquillé. Elle parlait lentement, avec une certaine timidité.

— Oh, mon Dieu, je suis la dernière ?

M. Shaitana l'accueillit avec un verre de sherry et une réponse fleurie et louangeuse. Il faisait les présentations de façon formaliste et presque cérémonieuse.

Il abandonna Mlle Meredith, qui sirotait son sherry, en compagnie de Poirot.

— Notre ami est très à cheval sur l'étiquette, déclara ce dernier en souriant.

— Je sais, reconnut la jeune fille. De nos jours, on ne s'embarrasse guère de présentations. On dit : « Je suppose que vous connaissez tout le monde », et on s'en tient là.

— Que vous les connaissiez ou non ?

— Que vous les connaissiez ou non. C'est très gênant, quelquefois, mais ça, c'est encore plus impressionnant.

Elle hésita puis demanda :

— C'est Mme Oliver, la romancière ?

À cet instant, la voix de basse de Mme Oliver se fit entendre. Elle parlait au Dr Roberts :

— Vous ne mettez jamais l'intuition féminine en défaut, docteur. Les femmes *sentent* ces choses-là.

Oubliant qu'elle n'avait plus de front, elle tenta de renvoyer ses cheveux en arrière, mais la frange retomba.

— Oui, c'est Mme Oliver, confirma Poirot.

— Celle qui a écrit *Le Cadavre dans la bibliothèque* ?

— Celle-là même.

Mlle Meredith fronça les sourcils.

— Et cet homme qui a l'air en bois, c'est un superintendant, d'après M. Shaitana ?

— Oui, à Scotland Yard.

— Et vous ?

— Moi ?

— Je vous connais très bien, monsieur Poirot. C'est vous qui avez bel et bien élucidé le mystère d'ABC.

— Mademoiselle, vous me plongez dans l'embarras.

Mlle Meredith plissa le front.

— M. Shaitana..., commença-t-elle, puis elle s'interrompit et reprit : M. Shaitana...

— ... est un individu dont on pourrait dire qu'il a des « intentions criminelles », enchaîna Poirot. Il souhaite sans aucun doute que nous nous disputions. Il a déjà aiguillonné Mme Oliver et le Dr Roberts. Ils sont en train de débattre des poisons indécélables.

— Quel homme étrange ! dit Mlle Meredith avec un léger soupir.

— Le Dr Roberts ?

— Non, M. Shaitana. Je le trouve un peu inquiétant, ajouta-t-elle avec un frisson. On ne sait jamais ce qui va l'amuser. Cela peut très bien être... quelque chose de cruel.

— La chasse au renard, par exemple, hein ?

Mlle Meredith lui lança un regard de reproche.

— Je veux dire... oh ! quelque chose d'*oriental* !

— Il a peut-être le goût tortueux, hasarda Poirot dont l'anglais ne s'améliorait décidément pas.

— Vous voulez dire tortueux ?

— J'ai dit tortueux, mentit effrontément Poirot, vexé.

— Je crois que je ne l'aime pas beaucoup, confessa Mlle Meredith en baissant la voix.

— En revanche, le dîner vous plaira, affirma Poirot. Il a un merveilleux cuisinier.

Elle le regarda d'un air de doute, puis éclata de rire.

— Au fond, s'exclama-t-elle, vous êtes tout ce qu'il y a d'humain !

— Mais bien sûr que je suis humain !

— C'est que... toutes ces célébrités sont plutôt intimidantes.

— Vous ne devriez pas être intimidée, mademoiselle, vous devriez être surexcitée. Vous devriez déjà avoir votre stylo et votre carnet d'autographes à la main.

— C'est-à-dire... je ne m'intéresse pas outre mesure au crime, comme les femmes, en général. Ce sont toujours les hommes qui lisent des romans policiers.

Poirot soupira du fond du cœur.

— Hélas ! Que ne donnerais-je pas à cette minute pour être un acteur de cinéma, même de dernier ordre !

Le majordome ouvrit grand la porte :

— Le dîner est servi.

Les pronostics de Poirot se trouvèrent amplement confirmés. Le repas était délicieux et le service parfait. Lumières tamisées, table cirée, reflets bleutés du cristal irlandais. En bout de table, dans la pénombre, M. Shaitana semblait plus diabolique que jamais.

Avec élégance, il fit des excuses pour la représentation inégale des deux sexes.

Mme Lorrimer trônait à sa droite, Mme Oliver à sa gauche. Mlle Meredith était assise entre le superintendant Battle et le major Despard, Poirot entre Mme Lorrimer et le Dr Roberts.

Ce dernier lui murmura en plaisantant :

— Nous ne vous laisserons pas monopoliser la seule jolie fille toute la soirée. Vous ne perdez pas de temps, vous, les Français !

— Il se trouve que je suis belge, rectifia Poirot.

— En ce qui concerne les femmes, c'est la même chose, mon vieux, répliqua le médecin.

Puis, renonçant aux facéties pour adopter un ton plus professionnel, il engagea une discussion avec le colonel Race sur les nouveaux traitements de la maladie du sommeil.

Mme Lorrimer se tourna vers Poirot pour l'entretenir des derniers succès de la saison théâtrale. Ses jugements étaient judicieux et ses critiques pertinentes. De là ils passèrent aux livres, puis à la vie politique. Il la trouva bien informée et très intelligente.

De l'autre côté de la table, Mme Oliver demandait au major Despard s'il connaissait un poison rare, hors des sentiers battus.

— Eh bien, il y a le curare.

— Mon pauvre ami, c'est dépassé ! On l'a déjà utilisé des centaines de fois. Je pensais à quelque chose de nouveau !

— Les tribus primitives sont plutôt démodées, répliqua le major Despard d'un ton ironique. Elles s'en tiennent aux bonnes vieilles méthodes de leurs grands-pères et arrière-grands-pères.

— C'est assommant ! J'aurais cru qu'elles passaient leur temps à faire des expériences avec toutes sortes d'herbes pilées. J'ai toujours pensé que c'était une veine pour les explorateurs. En rentrant, ils pouvaient tuer tous leurs oncles à héritage avec une nouvelle drogue dont personne n'avait entendu parler.

— Pour ça, tournez-vous plutôt vers la civilisation que vers les sauvages, répliqua Despard. Vers les laboratoires modernes, par exemple. On y cultive des germes à l'air bien innocent qui provoquent de très graves maladies.

— Cela ne plairait pas à *mon* public, répondit Mme Oliver. Et puis, c'est si facile de se tromper avec ces noms... staphylocoques, streptocoques et tout ça... Ma secrétaire s'y perdrait, et quel ennui aussi, vous ne trouvez pas ? Qu'en pensez-vous, superintendant ?

— Dans la réalité, les gens ne s'embarrassent pas de toutes ces subtilités, madame Oliver. Ils s'en tiennent en général à l'arsenic, c'est commode, et il est si facile de s'en procurer !

— Ridicule ! dit Mme Oliver. C'est parce qu'il existe toute une flopée de crimes que Scotland Yard n'a jamais découverts. Bien sûr, si vous aviez une *femme* là-bas...

— Justement, nous avons...

— Ah oui ! Ces horribles bonnes femmes avec de drôles de chapeaux qui persécutent les gens dans les jardins publics ! Moi, je vous parle d'une femme qui prendrait le commandement. Les femmes s'y connaissent en crime.

— Elles font généralement d'heureuses criminelles, reconnut bien volontiers le superintendant. Elles gardent la tête froide. L'aplomb avec lequel elles mentent est proprement stupéfiant.

M. Shaitana rit doucement.

— Le poison est l'arme de prédilection des femmes, dit-il. Il doit y avoir beaucoup d'empoisonneuses qui n'ont jamais été démasquées.

— Bien sûr, dit Mme Oliver, ravie, en se servant de mousse de foie gras.

— Les médecins aussi sont bien placés, poursuivit M. Shaitana, l'air songeur.

— Je proteste ! s'écria le Dr Roberts. Si nous empoisonnons nos patients, c'est seulement par accident !

Il rit de bon cœur.

— Si je devais commettre un crime..., reprit M. Shaitana.

Il s'arrêta et quelque chose, dans son silence, força l'attention.

Tous les regards convergèrent vers lui.

— ... je pense que j'irais au plus simple... Il y a toujours des accidents... un accident de chasse, par exemple... ou un accident « domestique »...

Il haussa les épaules et saisit son verre de vin.

— Mais qui suis-je pour m'avancer ainsi, devant tant d'experts ?...

Il but. La lumière de la bougie projeta une ombre rouge sur son visage à la moustache cirée, à la barbiche à l'impériale, aux étranges sourcils...

Il y eut un moment de silence.

Mme Oliver demanda :

— Il est vingt ou moins vingt ? Un ange passe... Mes jambes ne sont pas croisées... ça doit être un ange noir !

UNE PARTIE DE BRIDGE

Une table de bridge avait été installée au salon. On servit le café.

— Qui joue au bridge ? demanda M. Shaitana. Madame Lorrimer, je sais. Et le Dr Roberts. Jouez-vous, mademoiselle Meredith ?

— Oui. Mais plutôt mal.

— Parfait. Et vous, major Despard ? Bien. Si vous vous installiez ici tous les quatre ?

— Heureusement qu'il va y avoir un bridge, glissa en aparté Mme Lorrimer à Poirot. Je suis la bridgeuse la plus enragée que la terre ait jamais portée. Cela ne me lâche plus. C'est bien simple, je refuse maintenant tout dîner, s'il n'est pas suivi par un bridge. Sinon, je m'endors. J'en ai honte, mais c'est comme ça.

Ils tirèrent au sort les partenaires. Mme Lorrimer fut accouplée à Anne Meredith contre le major Despard et le Dr Roberts.

— Les hommes contre les femmes, remarqua Mme Lorrimer en s'asseyant et en se mettant à battre les cartes en experte. Les cartes bleues, qu'en pensez-vous, mademoiselle ? Je suis une partenaire combative.

— Tâchez de gagner, dit Mme Oliver dont les sentiments féministes s'exaspéraient. Montrez aux hommes qu'ils doivent compter avec nous.

— Ils n'ont aucune chance, les pauvres, plaisanta le Dr Roberts en battant l'autre jeu. C'est à vous de distribuer, madame Lorrimer, je crois ?

Le major Despard mit du temps à s'asseoir. Il devisageait Anne Meredith comme s'il venait seulement de découvrir qu'elle était remarquablement jolie.

— Coupez, je vous en prie, dit Mme Lorrimer avec impatience.

Il sursauta, s'excusa et coupa le jeu qu'elle lui présentait.

Elle distribua les cartes en habituée.

— Il y a une seconde table de bridge dans l'autre pièce, déclara M. Shaitana.

Il précéda les quatre derniers convives dans un petit fumoir confortablement meublé où une table de jeu avait été dressée.

— Il faut tirer au sort, dit le colonel Race.

M. Shaitana secoua la tête.

— Je ne joue pas. Le bridge ne fait pas partie des jeux qui m'amuse.

Les autres prétendirent que, dans ce cas, ils préféreraient ne pas jouer, mais il s'y opposa avec fermeté et ils finirent par s'asseoir, Poirot et Mme Oliver contre Battle et Race.

M. Shaitana les observa un instant, sourit à sa manière méphistophélique en découvrant avec quel jeu Mme Oliver déclarait deux sans atout, puis retourna sans bruit dans la pièce voisine.

Là, pris par le jeu, les joueurs avaient le visage grave, et les annonces se succédaient rapidement : « Un cœur », « Passe », « Trois trèfles », « Trois piques », « Quatre carreaux », « Contre », « Quatre cœurs ».

M. Shaitana les regarda un moment en souriant. Puis il alla s'asseoir dans un grand fauteuil près de la cheminée. Sur une table voisine se trouvait un plateau chargé de boissons. Les flammes se reflétaient dans les bouchons de cristal.

Artiste en éclairage, M. Shaitana avait réussi à donner l'impression d'une pièce illuminée seulement par le feu. Une petite lampe à abat-jour, à hauteur d'épaule, lui permettait de lire s'il le désirait. De discrets projecteurs diffusaient une lumière tamisée. Une source lumineuse un peu plus forte brillait au-dessus de la table de jeu d'où jaillissaient sans discontinuer des exclamations monotones.

Mme Lorrimer, d'une voix claire et décidée :

— Un sans atout.

Le Dr Roberts, agressif :

— Trois cœurs.

Anne Meredith, paisible :

— Je passe.

Un court silence, toujours, avant qu'on entende la voix de Despard. Non qu'il eût l'esprit lent, mais il ne parlait jamais sans avoir pris le temps de la réflexion.

— Quatre cœurs.

— Je contre.

Le visage éclairé par les flammes dansantes, M. Shaitana sourit.

Il souriait, continuait à sourire. Il cligna des paupières... La soirée l'amusait.

— Cinq carreaux. Manche et robre, annonça le colonel Race. Bravo, partenaire ! lança-t-il à Poirot. Je n'aurais pas cru que vous réussiriez. Heureusement qu'ils n'ont pas joué pique.

— Je crois que cela n'aurait pas changé grand-chose, dit le superintendant Battle, magnanime.

Il avait fait un appel à pique. Sa partenaire, Mme Oliver, avait bien un pique, mais « quelque chose lui avait dit » de jouer trèfle – ce qui avait été désastreux.

Le colonel Race consulta sa montre.

— Minuit dix. On en fait une dernière ?

— Vous m’excuserez, intervint le superintendant Battle, mais je suis un couche-tôt.

— Moi aussi, déclara Poirot.

— Faisons les comptes, alors, dit Race.

Le résultat des cinq parties donna une victoire écrasante au sexe fort. Mme Oliver devait trois livres et sept shillings aux trois autres. Le grand vainqueur était le colonel Race.

Si Mme Oliver jouait mal au bridge, c’était une bonne perdante. Elle s’acquitta avec entrain de sa dette.

— Tout a été de travers pour moi ce soir, déclara-t-elle. Cela arrive parfois. Hier, j’ai eu des cartes extraordinaires. Cent cinquante d’honneurs trois fois de suite.

Elle se leva, ramassa son sac du soir brodé, et se retint juste à temps de renvoyer ses cheveux en arrière.

— J’imagine que notre hôte est dans la pièce à côté, dit-elle.

Suivie des autres joueurs, elle franchit la porte de communication.

M. Shaitana était toujours dans son fauteuil près du feu. Les bridgeurs étaient absorbés par le jeu.

— Je contre les cinq trèfles, disait Mme Lorrimer de son ton froid et incisif.

— Cinq sans atout.

— Contrés !

Mme Oliver s’approcha de la table. La partie s’annonçait passionnante.

Le superintendant Battle la suivit.

Le colonel Race se dirigea vers M. Shaitana, Poirot sur ses talons.

— Je dois partir, Shaitana, dit Race.

Shaitana ne répondit pas. La tête inclinée sur la poitrine, il semblait endormi. Race jeta un coup d’œil à Poirot et se rapprocha. Soudain, il poussa un cri étouffé et se pencha sur Shaitana. À l’instant même, Poirot l’avait rejoint et regardait lui aussi ce qu’il désignait du doigt, quelque chose qui aurait pu être un bouton de chemise particulièrement ouvragé, mais n’en était pas un...

Poirot se pencha à son tour, souleva la main de M. Shaitana et la laissa retomber. Croisant le regard interrogateur de Race, il hocha la tête. Celui-ci éleva la voix.

— Superintendant Battle, une minute s’il vous plaît !

Le superintendant arriva. Mme Oliver continua à surveiller le déroulement des cinq sans atout contrés.

Battle, en dépit de son flegme apparent, était rapide.

— Quelque chose ne va pas ? leur demanda-t-il à voix basse.

D'un signe de tête, le colonel Race lui indiqua la silhouette, immobile dans son fauteuil.

Comme Battle se penchait sur elle, Poirot considéra d'un air pensif ce qu'il apercevait du visage de M. Shaitana. Il avait l'air plutôt stupide, maintenant, la mâchoire pendante et son expression démoniaque disparue.

Hercule Poirot secoua la tête.

Le superintendant se redressa. Il avait examiné, sans le toucher, ce qui ressemblait à un bouton supplémentaire sur la chemise de Mr Shaitana... et qui n'était pas un bouton supplémentaire. Il avait soulevé la main flasque et l'avait laissée retomber.

Impassible, efficace, service-service, il se leva, prêt à prendre la situation en main.

— Un instant, s'il vous plaît, dit-il.

Ce ton officiel était si surprenant que toutes les têtes se tournèrent vers lui et que la main de Mlle Meredith resta suspendue au-dessus d'un as de pique du mort.

— J'ai le regret de vous informer que notre hôte, M. Shaitana, est mort, déclara Battle.

Mme Lorrimer et le Dr Roberts se levèrent. Despard ouvrit de grands yeux et fronça les sourcils. Anne Meredith poussa un petit cri.

Le Dr Roberts, l'instinct professionnel en éveil, traversa la pièce du pas bondissant du médecin arrivant au chevet d'un mourant.

L'imposante carrure du superintendant l'arrêta dans son élan.

— Une minute, monsieur Roberts. Pouvez-vous me dire d'abord qui est entré et sorti de cette pièce, ce soir.

Roberts écarquilla les yeux.

— Entré et sorti ? Je ne comprends pas. Personne.

— Est-ce exact, madame Lorrimer ?

— Tout à fait.

— Personne ? Ni le majordome, ni aucun domestique ?

— Non. Le majordome a apporté ce plateau quand nous nous sommes assis pour jouer. Il n'est pas revenu depuis.

Battle interrogea du regard Despard qui confirma d'un signe de tête.

— Oui... oui, c'est exact, dit Anne, le souffle court.

— Pourquoi tout ça, mon vieux ? demanda Roberts, agacé. Laissez-moi l'examiner. Il n'est peut-être qu'évanoui.

— Il n'est pas évanoui, je regrette... mais personne ne touchera le corps avant l'arrivée du médecin légiste. Mesdames et messieurs, M. Shaitana a été assassiné.

Un gémissement horrifié et incrédule d'Anne :

— Assassiné ?

Un regard vide, tout ce qu'il y a de vide, de Despard.

Une vive exclamation de Mme Lorrimer :

— Assassiné ?

Un « Bon Dieu de bois ! » du Dr Roberts.

Le superintendant Battle hocha lentement la tête. Le visage dénué d'expression, il ressemblait à un mandarin chinois en porcelaine.

— Poignardé, déclara-t-il. Voilà ce qui lui est arrivé. Poignardé.

Puis il posa une question :

— L'un de vous a-t-il quitté la table de bridge pendant la soirée ?

Il vit quatre visages défaits. Il lut l'hésitation, la peur, la compréhension, l'indignation, le désarroi, l'horreur... Il ne vit rien qui pût vraiment l'aider.

— Eh bien ?

Il y eut un silence, puis le major Despard, qui s'était levé et se tenait comme un soldat à la parade, son visage étroit et intelligent tourné vers Battle, déclara posément :

— Je pense que chacun de nous, à un moment quelconque, a quitté la table, soit pour chercher à boire, soit pour mettre du bois dans la cheminée. J'ai fait l'un et l'autre. Quand je me suis approché du feu, Shaitana dormait dans son fauteuil.

— Dormait ?

— C'est ce que j'ai pensé... oui.

— C'est possible, déclara Battle. À moins qu'il n'ait été déjà mort. Nous verrons ça... Je vous demanderai de bien vouloir aller dans la pièce à côté... Colonel Race, voulez-vous les accompagner ?

Race fit un petit signe d'agrément.

— D'accord, superintendant.

Les quatre bridgeurs passèrent lentement dans l'autre pièce.

Mme Oliver s'assit tout au bout, dans un fauteuil, et se mit à pleurer en silence.

Battle parla un instant au téléphone. Puis il déclara :

— La police locale sera bientôt là. Le quartier général a donné des ordres pour que je prenne l'affaire en main. Le médecin légiste va arriver d'une minute à l'autre. D'après vous, à quand remonte la mort, monsieur Poirot ? Pour ma part, je dirais plus d'une heure...

— C'est aussi mon avis.

— Dommage qu'on ne puisse pas être plus précis, qu'on ne puisse pas dire : « Cet homme est mort depuis une heure vingt-cinq minutes et quarante secondes. »

Battle hocha la tête, l'air absent.

— Il était assis près du feu, ce qui fait une légère différence. Plus d'une heure... pas plus de deux heures et demie. C'est ce que nos médecins vont dire. J'en suis sûr. Et personne n'aura rien vu, et

personne n'aura rien entendu. Stupéfiant ! Quel risque insensé ! Il aurait pu crier.

— Mais il n'a pas crié. L'assassin a eu de la chance. Comme vous dites, mon ami, c'était une entreprise insensée.

— Une idée du mobile, monsieur Poirot ? Rien de ce genre ?

— Si, répondit lentement Poirot, j'ai quelque chose à dire à ce sujet. M. Shaitana vous a-t-il laissé entendre à quelle sorte de soirée il vous avait invité ?

Le superintendant Battle le regarda avec curiosité.

— Non, monsieur Poirot. Il ne m'a rien dit du tout. Pourquoi ?

Un coup de sonnette retentit au loin, suivi d'un bruit de heurtoir.

— Voilà nos amis, déclara le superintendant Battle. Je vais leur ouvrir. Vous me raconterez votre histoire plus tard. Place à la routine.

Poirot approuva d'un signe de tête.

Battle quitta la pièce.

Mme Oliver pleurait toujours.

Poirot s'approcha de la table de bridge. Sans rien toucher, il étudia les marques. Il secoua plusieurs fois la tête.

— Quel pauvre petit bout d'homme stupide ! Mon Dieu, quel pauvre petit bout d'homme stupide ! murmura-t-il. Se donner des airs de démon pour effrayer son monde... Quel enfantillage !

La porte s'ouvrit. Le médecin légiste entra, sa trousse à la main. Il était suivi de l'inspecteur chef, qui s'entretenait avec Battle. Un photographe venait ensuite... Un policier en uniforme était resté dans le hall.

La routine d'investigation criminelle était en marche.

PREMIER ASSASSIN ?

Une heure plus tard, Hercule Poirot, Mme Oliver, le colonel Race et le superintendant Battle étaient assis autour de la table de la salle à manger.

Le corps avait été examiné, photographié et emporté. Un expert en empreintes digitales était venu et reparti.

Le superintendant regarda Poirot.

— Avant que je ne fasse entrer nos quatre personnages, je voudrais entendre ce que vous avez à me raconter. D'après vous, la petite réunion de ce soir cachait quelque chose ?

Poirot lui répéta, posément, et en détail, la conversation qu'il avait eue avec Shaitana à Wessex House.

Battle serra les lèvres. C'est tout juste s'il ne siffla pas.

— Des pièces de collection, hein ? Des assassins vivants ? Tiens donc ! Et vous pensez qu'il parlait sérieusement ? Vous ne croyez pas qu'il se payait votre tête ?

Poirot dodelina du chef.

— Oh ! non, il était sérieux. M. Shaitana était fier de son attitude méphistophélique envers la vie. C'était un homme très vaniteux. Et non moins stupide. Voilà pourquoi il est mort.

— Je vois, déclara Battle en réfléchissant. Une réunion de huit personnes, plus lui-même. Quatre « limiers », si l'on peut dire, et quatre criminels !

— C'est impossible ! s'écria Mme Oliver. Absolument impossible ! Aucun ne peut être un criminel !

— À votre place, je n'en serais pas si sûr, madame Oliver, objecta Battle, pensif. Les assassins ressemblent au commun des mortels et se comportent de la même façon. Ils sont le plus souvent gentils, tranquilles, bien élevés et corrects.

— Dans ce cas, c'est le Dr Roberts, dit fermement Mme Oliver. J'ai tout de suite vu qu'il avait quelque chose de bizarre. Mon instinct ne me trompe jamais.

Battle se tourna vers le colonel Race.

— Qu'en pensez-vous, monsieur ?

Race haussa les épaules. Il comprenait que la question se référait aux déclarations de Poirot et non aux soupçons de Mme Oliver.

— C'est possible, dit-il. Très possible. Cela prouve que Shaitana avait raison au moins sur un point ! Après tout, il pouvait soupçonner ces gens-là d'être des assassins, il ne pouvait pas en être sûr. Il pouvait avoir raison dans les quatre cas, il pouvait n'avoir raison que dans un seul cas – et il a eu raison dans un cas. Sa mort est là pour l'attester.

— L'un d'entre eux lui a réglé son compte, c'est bien ça, monsieur Poirot ?

Poirot hocha la tête.

— Feu M. Shaitana était célèbre pour son redoutable sens de l'humour. Et il avait la réputation d'être impitoyable. Sa victime a pensé que Shaitana s'offrait une soirée divertissante, au terme de laquelle il la remettrait entre les mains de la police... entre les vôtres ! Il – ou elle – a cru que Shaitana détenait des preuves irréfutables.

— Et il en détenait ?

Poirot haussa les épaules.

— Ça, nous ne le saurons jamais.

— C'est le Dr Roberts ! répéta Mme Oliver avec assurance. Un homme si chaleureux ! Les meurtriers le sont souvent. C'est une façade. À votre place, superintendant Battle, je l'arrêtrerais sur-le-champ.

— C'est ce que nous ferions si nous avions une femme à la tête de Scotland Yard, répondit Battle, une lueur passant furtivement dans son regard impassible. Mais, comme vous voyez, les responsables n'étant que des hommes, nous devons nous montrer prudents. Avancer lentement.

— Ah, les hommes ! soupira Mme Oliver qui se mit à composer un article dans sa tête.

— Je ferais bien de les appeler, maintenant, déclara le superintendant Battle. Il ne faut pas que je les fasse attendre trop longtemps.

— Si vous préférez qu'on vous laisse..., commença le colonel Race en faisant mine de se lever.

Le superintendant croisa le regard éloquent de Mme Oliver et hésita un instant. Il connaissait la situation officielle du colonel. Quant à Poirot, il avait maintes fois collaboré avec la police. Mais permettre à Mme Oliver de rester, c'était une autre histoire. Battle était un brave type. Il se rappela qu'elle avait perdu trois livres et sept shillings au bridge avec bonne humeur.

— Pour ma part, vous pouvez tous rester, dit-il. Mais, s'il vous plaît, qu'on ne m'interrompe pas (il regarda Mme Oliver), et pas un mot de ce que M. Poirot vient de nous raconter. C'est le petit secret de Shaitana et, en fait, il est mort avec lui. Vous avez bien compris ?

— Parfaitement, dit Mme Oliver.

Battle gagna la porte et appela le policier qui montait la garde dans le hall.

— Allez au fumoir. Vous y trouverez Anderson avec les quatre invités. Priez le Dr Roberts d'être assez aimable pour nous rejoindre.

— Je l'aurais gardé pour la fin..., objecta Mme Oliver. Dans un roman, bien sûr, ajouta-t-elle, confuse.

— Dans la vie, c'est différent, remarqua Battle.

— Je sais, concéda Mme Oliver. Elle est mal construite.

Le Dr Roberts entra, son pas élastique légèrement retenu.

— Quelle foutue histoire, Battle ! Mille excuses, madame Oliver, mais c'est pourtant vrai. En tant que médecin, j'ai peine à y croire. Poignarder un homme à quelques mètres de trois autres personnes. Brrr ! Je n'aurais pas aimé faire ça !... Que puis-je dire ou faire pour vous convaincre que je n'y suis pour rien ? ajouta-t-il avec un sourire plutôt pâlichon.

— Eh bien, il y a le mobile, monsieur Roberts.

Le médecin secoua la tête avec emphase.

— C'est clair, je n'avais pas l'ombre d'un motif pour supprimer ce pauvre Shaitana. Je ne le connaissais même pas très bien. Il m'amusait... C'était un type si bizarre. Avec un côté oriental. Bien sûr, vous allez examiner de près mes relations avec lui. Je m'y attends, je ne suis pas stupide. Mais vous ne trouverez rien. Je n'avais aucune raison de tuer Shaitana et je ne l'ai pas tué.

Imperturbable, le superintendant Battle hocha la tête.

— Très bien, monsieur Roberts. Vous êtes un homme raisonnable. Je dois mener mon enquête, comme vous le savez. Alors pouvez-vous me dire quelque chose à propos des trois autres ?

— Pas grand-chose, hélas ! J'ai rencontré Despard et Mlle Meredith pour la première fois ce soir. Je savais qui était Despard... j'avais lu son récit de voyage... Une drôlement bonne histoire !

— Saviez-vous que M. Shaitana et lui se connaissaient ?

— Non. Shaitana ne m'en avait jamais parlé. Comme je vous l'ai dit, je connaissais son existence mais je ne l'avais jamais rencontré, Mlle Meredith non plus. Et je connaissais vaguement Mme Lorrimer.

— Que savez-vous d'elle ?

Roberts haussa les épaules.

— Elle est veuve. Relativement riche, intelligente, bien élevée. Joueuse de bridge de première classe. En fait, c'est comme ça que je l'ai rencontrée, à un bridge.

— M. Shaitana ne vous avait jamais parlé d'elle non plus ?

— Non.

— Hum !... Voilà qui ne nous aide pas beaucoup. À présent, monsieur Roberts, seriez-vous assez aimable pour rassembler vos

souvenirs et me dire combien de fois vous avez quitté votre place et tout ce que vous pouvez vous rappeler des mouvements des autres joueurs ?

Le Dr Roberts prit quelques minutes pour réfléchir.

— C'est difficile à dire, répondit-il avec franchise. Je me souviens plus ou moins de mes propres allées et venues. Je me suis levé trois fois, c'est-à-dire qu'à trois occasions, quand j'ai fait le mort, j'ai quitté mon siège pour me rendre utile. Une fois je suis allé mettre du bois dans le feu. Une fois j'ai apporté à boire aux deux femmes. Et une autre fois je me suis servi un whisky.

— Vous rappelez-vous à quels moments ?

— Très vaguement. Nous avons commencé la partie vers 21 h 30, je crois. Je dirais que je me suis occupé du feu environ une heure plus tard. Très peu de temps après – deux tours plus tard, je pense –, je suis allé chercher à boire. Et il était peut-être 23 h 30 quand je me suis versé mon whisky. Mais c'est très approximatif. Je n'en jurerais pas.

— Les alcools étaient sur la table qui se trouvait de l'autre côté de M. Shaitana, n'est-ce pas ?

— Oui. Autrement dit, je suis passé tout près de lui trois fois.

— Et à chaque fois, autant que vous ayez pu en juger, il dormait ?

— C'est ce que j'ai pensé la première fois. La deuxième fois, je ne l'ai même pas regardé. La troisième, je me suis dit : « Qu'est-ce qu'il dort, le bonhomme ! » Mais je ne suis pas allé y voir de plus près.

— Très bien. À présent, quand vos partenaires ont-ils quitté leur place ?

Le Dr Roberts fronça les sourcils.

— Difficile... très difficile à dire. Despard est allé chercher un cendrier, je crois. Ensuite un verre. Avant moi, parce que je me souviens qu'il m'a demandé si j'en voulais un et que je lui ai répondu : « Pas pour l'instant. »

— Et les femmes ?

— Mme Lorrimer est allée une fois jusqu'au feu. Elle l'a tisonné, il me semble. Je crois qu'elle a parlé à Shaitana, mais je n'en suis pas certain. Je jouais un sans atout plutôt retors, à ce moment-là.

— Et Mlle Meredith ?

— Elle s'est levée au moins une fois. Nous étions partenaires et elle est venue regarder mon jeu. Ensuite, elle a regardé ce que les autres avaient en main et elle a circulé dans la pièce. Je ne sais pas ce qu'elle a fait exactement. Je n'y ai pas prêté attention.

Le superintendant Battle demanda, songeur :

— Tels que vous étiez assis, l'un de vous était-il juste en face de la cheminée ?

— Non, nous étions plutôt sur le côté, et il y avait une grande vitrine entre la cheminée et nous – avec de très belles pièces chinoises.

Évidemment, je constate qu'il n'était pas difficile de poignarder ce pauvre diable. Après tout, quand on joue au bridge, on joue au bridge. On ne regarde pas ce qui se passe autour de soi. La seule personne disposée à le faire, c'est le mort. Auquel cas...

— Auquel cas, bien entendu, c'est le mort l'assassin, approuva le superintendant.

— Tout de même, dit Roberts, cela demande des nerfs solides, vous savez. Après tout, comment être sûr que quelqu'un ne va pas lever la tête au moment critique ?

— Oui, reconnut Battle, le risque était énorme. Il fallait que le motif soit impérieux. J'aimerais bien le connaître ! ajouta-t-il, mentant avec aplomb.

— Vous finirez par le découvrir, dit Roberts. Vous allez passer ses papiers et tout ça au peigne fin. Vous y trouverez sans doute une piste.

— Espérons, dit le superintendant d'un air sombre.

Il lança au Dr Roberts un regard pénétrant.

— Auriez-vous l'obligeance, monsieur Roberts, de me donner votre opinion, d'homme à homme.

— Bien sûr.

— À votre avis, lequel des trois ?

— Rien de plus facile. Spontanément, je dirais Despard. Il possède le cran nécessaire, et il a le réflexe rapide qu'une vie dangereuse vous oblige à acquérir. Le risque ne lui fait pas peur. Je ne vois pas très bien des femmes là-dedans. J'imagine que cela exige une certaine force.

— Moins que vous le pensez. Regardez.

Avec des airs de prestidigitateur, Battle présenta tout à coup un instrument fin et long, en métal brillant coiffé par un joyau.

Le Dr Roberts s'en empara et l'examina avec une admiration professionnelle. Il éprouva la pointe et siffla.

— Quel outil ! Mon Dieu, quel outil ! Un petit joujou conçu pour le crime. Il a dû entrer comme dans du beurre... absolument comme dans du beurre. Il l'a apporté avec lui, je suppose.

Battle secoua la tête.

— Non. Il appartenait à M. Shaitana. Il se trouvait sur la table, près de l'entrée, avec toutes sortes d'autres bibelots.

— Alors le meurtrier n'a eu qu'à se servir. Une chance, de tomber sur un instrument pareil !

— Évidemment, c'est une façon de voir, dit lentement Battle.

— Bien sûr, pas une chance pour M. Shaitana, le pauvre !

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, monsieur Roberts. Je pensais qu'on pouvait voir les choses sous un autre angle. Il m'est venu à l'esprit que c'était peut-être en apercevant cette arme que l'idée du crime avait germé dans la tête de l'assassin.

— Vous pensez à une inspiration soudaine ? Le crime n'aurait pas été prémédité ? L'assassin en aurait conçu le projet après être arrivé ici ? D'où vous est venue cette idée ?

Il regardait Battle avec curiosité.

— C'est juste une hypothèse, répondit Battle avec flegme.

— C'est une possibilité, bien sûr, reconnu lentement Roberts.

Le superintendant Battle s'éclaircit la gorge.

— Bien, je ne vous retiendrai pas plus longtemps, docteur. Merci pour votre aide. Soyez assez aimable pour nous laisser votre adresse.

— Certainement. 200, Gloucester Terrace, W.2. Et mon téléphone : Bayswater 23896.

— Je vous remercie. Il se peut que je passe chez vous bientôt.

— Je serai toujours heureux de vous voir. J'espère que les journaux n'en parleront pas trop. Je ne voudrais pas inquiéter mes malades aux nerfs fragiles.

Le superintendant chercha Poirot des yeux.

— Monsieur Poirot, si vous avez des questions à poser, je suis sûr que le docteur y répondra avec plaisir.

— Mais bien sûr, bien sûr ! Je suis un de vos grands admirateurs, monsieur Poirot. Petites cellules grises... ordre et méthode... Je connais tout de vous. Je suis convaincu que vous allez me poser une question très bizarre.

Poirot écarta les mains de façon typiquement non anglaise.

— Non, non. Je voudrais seulement que tout soit bien clair dans mon esprit. Par exemple, combien avez-vous joué de parties ?

— Trois, répondit tout de suite Roberts. Et nous étions à une manche partout dans la quatrième lorsque vous êtes arrivés.

— Et qui a joué avec qui ?

— Première partie : Despard et moi contre les femmes. Elles nous ont battus, Dieu les bénisse. Haut la main. Nous n'avons pas touché une carte. Seconde partie : Mlle Meredith et moi contre Despard et Mme Lorrimer. Troisième partie : Mme Lorrimer et moi contre Mlle Meredith et Despard. Nous tirions au sort chaque fois mais cela a fonctionné comme un pivot. Quatrième partie : Mlle Meredith et moi, de nouveau.

— Qui a gagné et qui a perdu ?

— Mme Lorrimer a gagné toutes les parties, Mlle Meredith a gagné la première et perdu les deux autres. En fin de compte, j'ai gagné un peu et Despard et Mlle Meredith ont dû perdre.

— Ce bon superintendant vous a demandé qui, de vos partenaires, était votre candidat favori au crime, dit Poirot en souriant. Moi, je vous demanderai ce que vous pensez d'eux en tant que bridgeurs.

— Mme Lorrimer est une joueuse de première classe, répondit le Dr Roberts sans hésiter. Je suis prêt à parier que le bridge lui rapporte un

bon petit revenu annuel. Despard est un bon joueur, lui aussi... ce que j'appelle un joueur solide – qui voit loin. De Mlle Meredith on pourrait dire quelle est prudente. Elle ne commet pas d'impair, mais elle n'est pas brillante.

— Et vous-même, docteur ?

L'œil du Dr Roberts pétilla.

— J'ai tendance à surestimer mon jeu, c'est ce qu'on me dit. Mais cela m'a toujours réussi.

Poirot sourit. Le Dr Roberts se leva.

— Autre chose ?

Poirot secoua la tête.

— Eh bien, bonsoir. Bonne nuit, madame Oliver. Vous allez sûrement en tirer de la copie. C'est meilleur que vos histoires de poisons indécélables, non ?

Pour quitter la pièce, le Dr Roberts avait retrouvé son pas élastique. La porte refermée sur lui, Mme Oliver déclara avec amertume :

— De la copie ! De la copie, je vous demande un peu ! Les gens sont d'une bêtise ! Je peux à tout instant inventer un meurtre plus sensationnel qu'un vrai. Je ne suis jamais en mal d'intrigues. Et mes lecteurs adorent les poisons indécélables !

DEUXIÈME ASSASSIN ?

Mme Lorrimer entra dans la salle à manger en grande dame. Elle était un peu pâle, mais calme.

— Je suis désolé de vous ennuyer, commença le superintendant Battle.

— Vous devez faire votre devoir, c'est évident, répondit-elle posément. La situation n'est pas très agréable, mais il ne sert à rien de se voiler la face. Je comprends très bien qu'un de nous quatre doit être le coupable. Si je vous dis que ce n'est pas moi, je ne m'attends pas à ce que vous preniez ça pour argent comptant.

Elle accepta le fauteuil que lui offrait le colonel Race et s'assit en face du superintendant Battle. Son regard gris et intelligent croisa le sien. Attentive, elle attendit.

— Vous connaissiez bien M. Shaitana ? interrogea Battle.

— Pas très bien. J'étais en relation avec lui depuis quelques années, mais nous n'avons jamais été très intimes.

— Où l'avez-vous rencontré ?

— Dans un hôtel, en Égypte... le Winter Palace, à Louxor, je crois.

— Que pensiez-vous de lui ?

Mme Lorrimer haussa les épaules.

— Eh bien – autant le dire – je le tenais plutôt pour un charlatan.

— Pardonnez-moi de vous poser cette question, mais vous n'aviez aucune raison de souhaiter sa disparition ?

Mme Lorrimer parut amusée.

— Vraiment, superintendant Battle, vous pensez que je l'avouerais, si c'était le cas ?

— Pourquoi pas ? Quelqu'un de vraiment intelligent pourrait comprendre que ça se saurait tôt ou tard.

Mme Lorrimer inclina la tête, songeuse.

— Oui, bien sûr... Non, superintendant Battle, je n'avais aucune raison de souhaiter sa disparition. En fait, qu'il soit mort ou vivant m'est indifférent. Je le considérais comme un poseur, aux goûts théâtraux, et il m'agaçait parfois. Telle est – ou était – mon attitude envers lui.

— Très bien. À présent, madame Lorrimer, pouvez-vous me dire quelque chose de vos trois partenaires ?

— Je crains que non. J'ai rencontré le major Despard et Mlle Meredith ce soir pour la première fois. Je les ai trouvés charmants tous les deux. Je connaissais vaguement le Dr Roberts. Je crois que c'est un médecin très connu.

— Ce n'est pas le vôtre ?

— Oh, non !

— Maintenant, madame Lorrimer, pouvez-vous me dire combien de fois vous avez quitté votre place, ce soir, et pouvez-vous me décrire aussi les mouvements des autres joueurs ?

Mme Lorrimer ne prit même pas le temps de la réflexion.

— Je m'attendais à cette question et j'ai essayé d'y répondre. Je me suis levée une fois, lorsque j'ai fait le mort. Je suis allée à la cheminée. M. Shaitana était encore en vie. Je lui ai fait remarquer combien ce feu de bois était plaisant.

— Et il a répondu ?

— Qu'il détestait les radiateurs.

— Quelqu'un d'autre a-t-il entendu votre conversation ?

— Je ne pense pas. J'avais baissé la voix pour ne pas déranger les joueurs. En réalité, vous n'avez que ma parole pour vous assurer que M. Shaitana était en vie à ce moment-là et m'a parlé, ajouta-t-elle, ironique.

Le superintendant Battle ne protesta pas. Il poursuivit son interrogatoire calme et méthodique.

— Quelle heure était-il ?

— Nous devions jouer depuis un peu plus d'une heure.

— Et les autres ?

— Le Dr Roberts est allé me chercher un verre. Il en a pris un pour lui aussi, mais plus tard. Le major Despard est allé également chercher à boire... vers 23 h 15, je dirais.

— Une seule fois ?

— Non, deux fois, il me semble. Les hommes ont beaucoup bougé, mais je n'ai pas prêté attention à ce qu'ils faisaient. Mlle Meredith ne s'est levée qu'une fois, je crois. Elle est allée regarder le jeu de son partenaire.

— Alors elle est restée près de la table de bridge ?

— Je n'en sais rien. Elle a pu s'éloigner.

Battle hocha la tête.

— Tout cela est bien vague, grommela-t-il.

— Désolée.

Battle refit son numéro d'illusionniste et sortit son fin et délicat stylet.

— Voulez-vous regarder ça, madame Lorrimer ?

Elle le saisit sans sourciller.

— L'aviez-vous déjà vu ?

— Non, jamais.

— Et pourtant, il était posé sur la table du salon.

— Je ne l'avais pas remarqué.

— Vous vous rendez compte, madame Lorrimer, qu'avec une arme pareille, une femme pouvait tuer aussi facilement qu'un homme.

— Sans doute, répondit tranquillement Mme Lorrimer.

Elle lui rendit l'élégant objet.

— De toute façon, reprit Battle, il fallait qu'elle soit au désespoir. Le risque était immense.

Il attendit un instant, mais Mme Lorrimer ne souffla mot.

— Que savez-vous des relations de M. Shaitana avec les trois autres ?

Elle secoua la tête.

— Rien du tout.

— Me direz-vous qui, à votre avis, est le coupable le plus vraisemblable ?

Mme Lorrimer eut un haut-le-corps.

— Je ne vous dirai certainement rien de ce genre. Je trouve votre question tout à fait déplacée.

Le superintendant prit l'air honteux d'un enfant grondé par sa grand-mère.

— Votre adresse, s'il vous plaît, marmonna-t-il en sortant son calepin.

— 111, Cheyne Lane, à Chelsea.

— Numéro de téléphone ?

— Chelsea 45632.

Mme Lorrimer se leva.

— Avez-vous des questions, monsieur Poirot ? se hâta de demander Battle.

Mme Lorrimer attendit, la tête légèrement inclinée.

— Trouveriez-vous aussi ma question déplacée, madame, si je vous demandais ce que vous pensez de vos partenaires, non pas en tant qu'assassins éventuels, mais en tant que joueurs de bridge ?

— Je n'y vois aucune objection, répondit froidement Mme Lorrimer. Si toutefois cela a quelque chose à voir avec cette affaire... ce que j'ai du mal à imaginer.

— Laissez-moi en juger, madame. Contentez-vous de répondre, s'il vous plaît.

Du ton d'un adulte se pliant aux caprices d'un enfant stupide, Mme Lorrimer répliqua :

— Le major Despard est un bon et solide bridgeur. Le Dr Roberts fait des annonces trop fortes mais joue brillamment. Mlle Meredith est

une bonne petite joueuse, mais trop prudente. Autre chose ?

Jouant à son tour les illusionnistes, Poirot sortit quatre marques de bridge froissées.

— L'une de ces marques, madame, a-t-elle été faite par vous ?

Mme Lorrimer les examina.

— Celle-ci est de mon écriture. C'est la marque de la troisième partie.

— Et celle-là ?

— Ça doit être celle du major Despard. Il barre les scores au fur et à mesure.

— Et celle-ci ?

— Celle de Mlle Meredith. C'est la première partie.

— Celle qui n'est pas terminée est donc celle du Dr Roberts ?

— Oui.

— Merci, madame. Ce sera tout.

— Bonne nuit, madame Oliver. Bonne nuit, colonel Race.

Et après leur avoir serré la main à tous, Mme Lorrimer prit congé.

TROISIÈME ASSASSIN ?

— Nous n'avons rien pu tirer d'elle, commenta Battle. Et elle m'a joliment remis à ma place. Elle est de la vieille école, pleine de considération pour les autres mais arrogante en diable ! Je ne pense pas qu'elle soit coupable, mais sait-on jamais ? C'est une personne très décidée. Pourquoi vous intéressez-vous aux marques de bridge, monsieur Poirot ?

Poirot les étala sur la table.

— Elles sont parlantes, vous ne trouvez pas ? Que cherchons-nous dans cette affaire ? La clef d'une personnalité. Pas d'une seule, mais de quatre personnalités. Et c'est là que nous avons des chances de la trouver, dans ces gribouillis de chiffres. Voici la première partie, une histoire bien ordonnée, vite terminée. Des petits chiffres bien nets, avec des additions et des soustractions proprement alignées... c'est la marque de Mlle Meredith. Elle jouait avec Mme Lorrimer. Elles avaient du jeu et elles ont gagné.

« La seconde partie est plus difficile à suivre à cause des ratures. Mais cela nous apprend peut-être quelque chose sur Despard, un homme qui veut savoir, du premier coup d'œil, où il en est. Les chiffres sont petits et pleins de caractère.

« La marque suivante est celle de Mme Lorrimer – le Dr Roberts et elle contre les deux autres – ... un combat homérique. Les chiffres s'accumulent de chaque côté. Le docteur force ses annonces et ils chutent, mais comme ce sont tous deux d'excellents joueurs, ils ne chutent jamais de beaucoup. Si les annonces forcées du docteur amènent l'adversaire à surenchérir avec imprudence, il leur reste alors la ressource de contrer. Regardez, ces chiffres indiquent qu'ils ont chuté de plusieurs levées contrées. L'écriture est caractéristique, gracieuse, et très lisible.

NOUS	VOUS
MME LORRIMER	MAJOR DESPARD
MIE MEREDITH	DR ROBERTS
700	
300	
50	
50	
30	
HONNEURS	
120 LEVÉES	
120	
1370	
1ER ROBRE (MARQUE DE MIE MEREDITH)	

NOUS	VOUS
MAJOR DESPARD	DR ROBERTS
MME LORRIMER	MIE MEREDITH
(11)	
1060	
450	
410	
440	
540	
440	
560	
500	
50	
HONNEURS	
40 LEVÉES 420	
100	
70	30
80	
2ER ROBRE (MARQUE DU MAJOR)	

NOUS	VOUS
DR ROBERTS	MAJOR DESPARD
MME LORRIMER	Mlle MEREDITH
500	200
1 500	100
100	200
100	100
300	100
500	50
250	50
200	50
30	
HONNEURS	
LEVÉES	
	30
	120
100	
280	
3810	1000
3 ^E ROBRE (MARQUE DE MME LORRIMER)	

NOUS	VOUS
DR ROBERTS	MAJOR DESPARD
Mlle MEREDITH	MME LORRIMER
50	
100	
100	
50	100
200	50
50	100
50	50
HONNEURS	
LEVÉES	
30	70
4 ^E ROBRE (INACHEVÉ) (MARQUE DU DR ROBERTS)	

« Voici la dernière marque, celle de la partie interrompue. J'ai une marque de la main de chacun, comme vous voyez. Plutôt flamboyant, le tracé de ces chiffres. Les scores ne sont pas aussi élevés que dans la partie précédente, probablement parce que le docteur avait Mlle Meredith, une joueuse prudente, pour partenaire. Les annonces du Dr Roberts devaient l'inciter à plus de prudence encore.

« Vous pensez peut-être que mes questions ne mènent à rien ? Vous faites erreur. Je cherche à connaître le caractère de ces quatre joueurs et quand les questions ne concernent que le bridge, ils sont disposés à

parler.

— Je n'ai jamais pensé que vos questions ne menaient à rien, monsieur Poirot, protesta Battle. Je vous ai déjà vu à l'œuvre. À chacun ses méthodes. Je le sais bien. Je laisse toujours une grande liberté à mes inspecteurs. Chacun doit trouver lui-même la méthode qui lui convient le mieux. Mais ce n'est pas le moment d'en parler. Faisons entrer la fille.

Anne Meredith semblait bouleversée. Elle s'arrêta à la porte, le souffle court.

Le superintendant Battle se montra aussitôt paternel. Il se leva et disposa un fauteuil pour elle, légèrement de biais.

— Asseyez-vous, mademoiselle Meredith, asseyez-vous. Ne vous inquiétez pas. Tout cela a l'air assez terrifiant, mais ce n'est pas si grave, en réalité.

— Oh, rien ne peut être pire, dit-elle à voix basse. C'est affreux... affreux, de penser que l'un de nous... l'un de nous...

— Laissez-moi la charge de penser, dit Battle gentiment. Et maintenant, mademoiselle Meredith, commencez par me donner votre adresse.

— Wendon Cottage, Wallingford.

— Vous n'avez pas d'adresse à Londres ?

— Non, je suis descendue à mon club pour un jour ou deux.

— Et votre club, c'est... ?

— Le Ladies, Naval and Military.

— Bon. À présent, connaissiez-vous bien M. Shaitana ?

— Pas bien du tout. J'ai toujours trouvé que c'était un homme terrifiant.

— Pourquoi ?

— Mais parce qu'il était terrifiant ! Cet affreux sourire ! Et cette manière qu'il avait de se pencher sur vous... comme s'il allait vous mordre !

— Le connaissiez-vous depuis longtemps ?

— Environ neuf mois. Je l'avais rencontré en Suisse, aux sports d'hiver.

— Je n'aurais jamais pensé qu'il pratiquait les sports d'hiver, déclara Battle, surpris.

— Il faisait seulement du patin. C'était un excellent patineur. Il exécutait toutes sortes de figures acrobatiques.

— Oui, ça lui ressemble davantage. L'avez-vous revu souvent ensuite ?

— Eh bien... assez souvent. Il m'invitait à des soirées. C'était très amusant.

— Mais lui-même, il ne vous plaisait pas ?

— Non. Il me donnait la chair de poule.

— Vous n'aviez aucune raison particulière d'avoir peur de lui ? demanda Battle.

— Une raison particulière ? répéta Anne Meredith en levant vers lui ses grands yeux limpides. Oh, non !

— Très bien. Venons-en à ce soir. Avez-vous quitté votre place à un moment quelconque ?

— Je ne crois pas... Ah, si ! J'ai dû le faire une fois. Je suis allée regarder les autres jeux.

— Mais vous êtes restée près de la table ?

— Oui.

— Vous en êtes sûre, mademoiselle Meredith ?

La jeune fille rougit brusquement.

— Non, non. Il me semble que je me suis un peu promenée.

— Bien. Excusez-moi, mais essayez de dire la vérité, mademoiselle. Je vois que vous êtes nerveuse, et, quand on est nerveux, on a tendance à... eh bien, à dire les choses comme on voudrait qu'elles soient. Mais en fin de compte, on n'y gagne rien. Vous vous êtes promenée. Êtes-vous allée du côté de M. Shaitana ?

La jeune fille resta silencieuse une minute, puis répondit :

— Franchement... franchement..., je ne m'en souviens pas.

— Bon, nous dirons que c'est possible. Que savez-vous des trois autres ?

La jeune fille secoua la tête.

— Je ne les avais jamais vus.

— Que pensez-vous d'eux ? L'un d'eux vous paraît-il un assassin vraisemblable ?

— Je ne le crois pas. Je ne peux pas le croire. Cela ne peut pas être le major Despard. Je ne pense pas que cela puisse être le Dr Roberts... après tout, un médecin a des façons plus simples de tuer. Il a des drogues, des choses comme ça...

— Dans ce cas, vous choisiriez plutôt Mme Lorrimer ?

— Oh, non ! Je suis sûre que non. Elle est si charmante, et c'est si agréable de jouer au bridge avec elle ! Elle est très forte et pourtant, elle ne vous rend pas nerveuse, elle ne souligne jamais vos erreurs.

— Pourtant, vous l'avez citée en dernier, remarqua Battle.

— Oui, mais parce que le poignard est plutôt une arme de femme.

Battle refit son numéro d'illusionniste. Anne Meredith recula d'effroi.

— Oh, c'est horrible ! Est-ce que je dois... le prendre ?

— J'aimerais bien.

Il l'observa tandis qu'elle s'emparait du stylet avec précaution, le visage crispé de dégoût.

— Avec cette petite chose... avec cette...

— Elle s'enfonce comme dans du beurre, dit vivement Battle. Un

enfant aurait pu y arriver.

— Vous voulez dire..., fit-elle, ses grands yeux terrifiés fixés sur lui, vous voulez dire que j'aurais pu le faire ? Mais je ne l'ai pas fait ! Je ne l'ai pas fait ! Pourquoi l'aurais-je fait ?

— C'est justement ce que nous aimerions savoir. Quel est le motif ? Pourquoi quelqu'un a-t-il voulu tuer Shaitana ? C'était un personnage pittoresque, certes, mais il n'était pas dangereux, autant que je sache.

Avait-elle retenu sa respiration ?... Sa poitrine s'était-elle légèrement soulevée ?

— Ce n'était pas un maître chanteur, par exemple, ou un individu dans ce genre-là, poursuivit Battle. Et de toute façon, mademoiselle Meredith, vous n'avez pas l'air de quelqu'un qui cache de coupables secrets.

Elle sourit pour la première fois, rassurée par sa cordialité.

— Non, je n'en ai pas. Je n'ai même pas de secrets du tout.

— Alors, ne vous inquiétez pas, nous aurons sans doute d'autres questions à vous poser plus tard, mais par pure routine.

Il se leva.

— Vous pouvez partir, à présent. Mon planton va vous appeler un taxi. Et n'allez pas passer une nuit blanche à vous tourmenter. Prenez deux comprimés d'aspirine.

Il l'accompagna à la porte. À son retour, le colonel Race, amusé, lui dit à voix basse :

— Battle, quel merveilleux comédien vous faites ! Votre air paternel n'a jamais eu son pareil !

— Inutile de nous éterniser avec elle, colonel Race. Ou la pauvre gosse est terrorisée à mort, et dans ce cas ce serait pure cruauté – or je ne suis pas cruel, je ne l'ai jamais été – ou c'est une actrice accomplie et nous n'en aurions rien tiré de plus, quand bien même nous l'aurions gardée ici toute la nuit.

Mme Oliver soupira et passa la main dans sa frange jusqu'à en faire une coiffure en brosse, ce qui lui donna l'air d'une ivrogne.

— Vous savez, dit-elle, je tendrais maintenant à croire que c'est elle ! Encore heureux qu'on ne soit pas dans un roman. Les lecteurs n'aiment pas beaucoup que le coupable soit une ravissante jeune fille. Et pourtant je pense bien que c'est elle. Et vous, monsieur Poirot ?

— Moi, je viens juste de faire une découverte.

— Toujours dans vos marques de bridge ?

— Oui. Mlle Anne Meredith a retourné sa feuille, tracé des lignes et écrit de l'autre côté.

— Et qu'est-ce que cela signifie ?

— Cela signifie qu'elle a l'habitude de la pauvreté, ou alors qu'elle est spontanément économe.

— Elle porte pourtant des vêtements coûteux, remarqua Mme

Oliver.

— Faites entrer le major Despard, dit le superintendant Battle.

QUATRIÈME ASSASSIN ?

Despard entra dans la pièce d'un pas sautillant, qui rappela quelque chose ou quelqu'un à Poirot.

— Je suis désolé de vous avoir fait attendre si longtemps, major Despard, dit Battle, mais je voulais libérer ces dames le plus vite possible.

— Ne vous excusez pas. Je comprends.

Il s'assit et regarda le superintendant d'un air interrogateur.

— Oui ou non, connaissiez-vous bien M. Shaitana ? commença Battle.

— Je l'avais rencontré deux fois, déclara le major d'un ton cassant.

— Deux fois, seulement ?

— Oui, c'est tout.

— À quelles occasions ?

— Nous avons dîné chez des amis communs il y a environ un mois. La semaine suivante, il m'a invité à un cocktail.

— Ce cocktail a eu lieu ici ?

— Oui.

— Où ça ? Dans cette pièce, ou dans le salon ?

— Dans tout l'appartement.

— Vous aviez remarqué cette babiole ?

Une fois de plus, Battle exhiba le stylet. Le major Despard émit un léger sifflement.

— Non, répondit-il. Je ne l'avais pas repéré à cette occasion pour un usage futur.

— Inutile d'aller au-delà de ce que je dis, major Despard.

— Je vous demande pardon. La déduction était assez évidente.

Après un silence, Battle reprit son interrogatoire.

— Aviez-vous des raisons de détester M. Shaitana ?

— Toutes les raisons du monde.

— Hein ? s'écria le superintendant Battle, désarçonné.

— De le détester, pas de le tuer ! Je n'avais pas la moindre envie de le tuer, mais je lui aurais volontiers botté le derrière. Dommage. Il est trop tard, maintenant.

— Et pourquoi auriez-vous aimé lui botter le derrière, major Despard ?

— Parce que c'est le genre de métèque qui en a drôlement besoin. À sa vue, le bout de ma chaussure me démangeait.

— Savez-vous quelque chose sur lui ? Quelque chose de déshonorant, j'entends.

— Il était trop bien habillé, il avait les cheveux trop longs et il empestait le parfum.

— Et pourtant vous avez accepté son invitation à dîner ?

— Si je devais dîner seulement chez les gens à qui je n'ai rien à reprocher, je ne dînerais pas souvent dehors, superintendant, ironisa Despard.

— Vous aimez la société mais vous la condamnez ? suggéra Battle.

— Je l'aime pendant un bout de temps. Les salons, les lumières, les femmes élégantes, la danse, la bonne chère, les rires... Cela me plaît lorsque je débarque de la brousse. Et puis la fausseté de tout ça commence à m'écœurer et à me donner envie de repartir.

— Vous devez mener une vie pleine de dangers, major Despard, à circuler dans ces pays sauvages...

Despard haussa les épaules avec un petit sourire.

— M. Shaitana ne menait pas une vie dangereuse et il est mort, alors que je suis vivant !

— Sa vie était peut-être plus dangereuse que vous ne le pensez, répliqua Battle d'un air entendu.

— Que voulez-vous dire ?

— Feu M. Shaitana était un fouineur, déclara Battle.

Le major se pencha vers lui :

— Vous entendez par là qu'il fourrait son nez dans la vie d'autrui ? Qu'il avait découvert... quoi ?

— En vérité, je voulais dire qu'il était peut-être le genre d'homme à fourrer son nez... euh... eh bien, du côté des femmes.

Le major Despard s'adossa de nouveau dans son fauteuil et, amusé, partit d'un grand éclat de rire.

— Je ne pense pas que les femmes pouvaient prendre au sérieux un pareil charlatan !

— Qui l'a tué, à votre avis, major Despard ?

— Ma foi, je sais que ce n'est pas moi. La petite Mlle Meredith non plus. Je n'arrive pas à imaginer Mme Lorrimer faisant ça... elle me rappelle la plus dévote de mes tantes. Cela nous laisse ce pékin de toubib.

— Pouvez-vous me décrire vos mouvements et ceux des autres au cours de la soirée ?

— Je me suis levé deux fois. Une fois pour aller chercher un cendrier et attiser le feu, une autre fois pour me verser à boire.

— À quels moments précis ?

— Je ne sais pas au juste. La première fois, il devait être environ 22 h 30, la seconde 23 heures, mais c'est pure supposition. Mme Lorrimer est allée une fois jusqu'à la cheminée et a parlé à Shaitana. Je ne l'ai pas entendu répondre mais je n'y ai pas fait attention et je ne pourrais pas jurer qu'il ne l'a pas fait. Mlle Meredith a marché un moment de long en large, mais je ne pense pas qu'elle se soit approchée de la cheminée. Roberts a passé son temps à se lever et à s'asseoir – il l'a fait au moins trois ou quatre fois.

— Je vais vous poser la question de M. Poirot, dit Battle avec un sourire. Quelle est votre opinion sur vos partenaires... en tant que bridgeurs ?

— Mlle Meredith joue assez bien. Roberts surestime son jeu de façon ridicule. Il mériterait de chuter plus qu'il ne le fait. Mme Lorrimer est diablement forte.

Battle se tourna vers Poirot.

— Vous avez d'autres questions ?

Poirot fit un signe de dénégation.

Despard leur donna comme adresse l'Albany, leur souhaita bonne nuit et s'en fut.

Comme il refermait la porte derrière lui, Poirot fit un geste.

— Qu'y a-t-il ? demanda Battle.

— Rien. Je viens de me rendre compte qu'il a la démarche d'un tigre... oui, c'est comme ça que le tigre se déplace, avec aisance et souplesse.

— Hum !... Eh bien, dit Battle en regardant ses trois compagnons tour à tour, *lequel d'entre eux a fait le coup ?*

LEQUEL ?

Battle les dévisagea à tour de rôle. Seule Mme Oliver répondit à la question. Jamais avare de ses opinions, elle s'empressa de parler.

— La fille ou le docteur, déclara-t-elle.

Battle interrogea les autres du regard. Mais les deux hommes n'étaient pas disposés à se prononcer. Race secoua la tête. Poirot passait soigneusement la main sur les marques chiffonnées.

— L'un d'eux est pourtant coupable, reprit Battle, songeur. L'un d'eux ment de façon éhontée. Mais lequel ? Ce n'est pas facile... pas facile du tout.

Après un silence, il reprit :

— Si l'on s'en tient à ce qu'ils nous racontent, le toubib pense que c'est Despard, Despard pense que c'est le toubib, la fille pense que c'est Mme Lorrimer... et Mme Lorrimer ne se prononce pas. Rien de bien éclairant dans tout ça.

— Peut-être..., remarqua Poirot.

Battle lui lança un rapide coup d'œil.

— Vous y voyez quelque chose, vous ?

Poirot fit un geste vague.

— Une impression fugitive, sans plus. Rien sur quoi s'appuyer.

— Ces deux messieurs ne nous livrent guère le fond de leur pensée, grogna Battle.

— Manque de preuve, laissa tomber Race.

— Oh ! vous, les hommes ! soupira Mme Oliver, pleine de mépris pour cette retenue.

— Faisons en gros le tour des possibilités, proposa Battle. Je mettrais le médecin en premier. Drôle d'oiseau celui-là. Aurait su évidemment où planter son couteau. Mais cela ne prouve rien. Ensuite, Despard. Un homme aux nerfs solides. Habitué à prendre des décisions rapides et pour qui le danger est le pain quotidien. Mme Lorrimer ? Elle aussi a les nerfs solides, et c'est le genre de femme à avoir un secret dans sa vie. Elle a l'air de quelqu'un qui a eu des ennuis. D'un autre côté, c'est ce que j'appellerais une femme pleine de principes qui serait à sa place en directrice d'école. On l'imagine mal

plantant un couteau dans qui que ce soit. En vérité, je ne crois pas qu'elle l'ait fait. Reste la petite Mlle Meredith. Nous ne savons rien d'elle. Elle a tout de la jolie fille sans histoire et plutôt timide. Mais comme je le disais, nous ne savons rien d'elle.

— Nous savons tout de même que Shaitana la soupçonnait de meurtre, intervint Poirot.

— Un démon sous une figure d'ange, dit Mme Oliver d'un ton songeur.

— Où cela nous mène-t-il, Battle ? demanda Race.

— Spéculations stériles, c'est ce que vous pensez, monsieur ? Ma foi, dans un cas comme celui-là, nous y sommes bien obligés.

— Ne serait-il pas préférable d'enquêter sur ces personnes ?

Battle sourit.

— Oh, c'est ce que nous allons faire. Et vous pourrez nous y aider.

— Bien sûr. Mais comment ?

— Prenons le major Despard. Il a pas mal voyagé à l'étranger, en Amérique du Sud, en Afrique de l'Est et de l'Ouest... Des endroits que vous connaissez. Vous pourriez obtenir des informations sur lui.

Race hocha la tête.

— Ce sera fait. On m'enverra tous les renseignements disponibles.

— Oh ! s'écria Mme Oliver, j'ai une idée. Nous sommes quatre... quatre limiers, comme vous disiez... et ils sont quatre ! Parions chacun sur le nôtre. Le major Race prend Despard, le superintendant Battle, le Dr Roberts, je prends Anne Meredith et M. Poirot prend Mme Lorrimer. Chacun suit sa piste.

Le superintendant Battle secoua la tête avec énergie.

— C'est impossible, madame Oliver. Il s'agit d'une affaire officielle. Je dois suivre toutes les pistes. D'autre part, c'est bien beau de dire « parions chacun sur le nôtre ». Nous pouvons être deux à parier sur le même cheval. Le colonel Race n'a jamais prétendu qu'il soupçonnait Despard. Et M. Poirot ne mettrait peut-être pas son argent sur Mme Lorrimer.

Mme Oliver soupira.

— C'était un si beau plan ! Si net ! Mais vous ne voyez pas d'inconvénient à ce que je me livre à une petite enquête personnelle, n'est-ce pas ? demanda-t-elle en reprenant espoir.

— Non, répondit lentement Battle. Je n'y vois pas d'objection. En fait, je n'ai pas le pouvoir de vous en empêcher. Comme vous avez assisté à la soirée, vous êtes libre de faire tout ce que votre curiosité vous inspire. Mais je vous préviens, madame Oliver, que vous auriez intérêt à être prudente.

— Je serai la discrétion en personne. Je ne soufflerai pas un mot de... de rien..., dit-elle sans conviction.

— Je ne crois pas que ce soit exactement ce que le superintendant

voulait dire, rectifia Poirot. Il voulait souligner que vous allez avoir affaire à quelqu'un qui, pour autant que nous le sachions, a déjà tué deux fois. Quelqu'un qui, par conséquent, n'hésiterait pas à tuer une troisième fois... s'il pensait que c'était nécessaire.

Mme Oliver le regarda, songeuse. Puis elle lui fit un charmant sourire, le sourire d'une petite fille effrontée.

— « Vous aurez été prévenue », cita-t-elle. Merci, monsieur Poirot. Je prendrai bien garde où je mettrai les pieds. Mais je veux être de l'histoire.

Poirot s'inclina avec grâce.

— Permettez-moi de vous féliciter, madame : vous êtes belle joueuse.

— J'imagine, reprit Mme Oliver en se redressant et en adoptant un style gourmé – très présidente de comité directeur –, que toutes les informations que nous recevrons seront centralisées, autrement dit que nous n'en conserverons aucune pour nous-mêmes. Bien entendu, nous aurons le droit de garder pour nous nos impressions et nos déductions.

Le superintendant Battle soupira.

— Il ne s'agit pas d'un roman policier, madame Oliver.

Race intervint.

— Toutes les informations devront bien évidemment être transmises à la police.

Après avoir dit cela d'un ton éminemment service-service, il ajouta avec un petit clin d'œil :

— Je suis sûr que vous jouerez franc-jeu, madame Oliver... le gant taché, les empreintes sur le verre à dents, le fragment de papier calciné, vous communiquerez tout ça à Battle.

— Vous pouvez rire ! riposta-t-elle. Mais l'intuition féminine...

Elle hocha la tête d'un air péremptoire.

Race se leva.

— Je vais me renseigner sur Despard. Cela prendra sans doute un peu de temps. Je ne peux rien faire d'autre ?

— Je ne pense pas, monsieur, merci. Vous n'avez pas de suggestion à me faire ? Cela me rendrait service.

— Hum ! Eh bien, à votre place, je jetterais un œil sur les accidents de chasse, les empoisonnements, mais j'imagine que vous y avez déjà pensé.

— Oui, monsieur, j'ai noté ça.

— Bravo, Battle. Je n'ai pas besoin de vous apprendre votre métier. Bonne nuit, madame Oliver. Bonsoir, monsieur Poirot.

Et, sur un dernier signe de tête à Battle, le colonel Race sortit.

— Qui est-ce ? demanda Mme Oliver.

— Il a de brillants états de service, répondit Battle. Il a pas mal bourlingué aussi. Il y a peu d'endroits dans le monde qui lui soient

inconnus.

— Services secrets, je suppose, dit Mme Oliver. Vous ne pouvez pas me le dire, je sais, mais sinon il n'aurait pas été invité ce soir. Les quatre assassins et les quatre limiers : Scotland Yard, les services secrets, un privé et une romancière. Quelle idée géniale !

Poirot secoua la tête.

— Vous vous trompez, madame. L'idée était stupide. Le tigre a été mis en alerte, et le tigre a bondi.

— Le tigre ? Quel tigre ?

— Par le tigre, j'entends le meurtrier, répondit Poirot.

— Monsieur Poirot, demanda Battle sans détour, à votre avis, quelle ligne de conduite devrions-nous adopter ? Ça, c'est ma première question. Mais j'aimerais aussi connaître votre opinion sur la psychologie de ces quatre personnes. Vous y attachez beaucoup d'importance, non ?

Tout en caressant toujours ses marques, Poirot acquiesça.

— C'est juste, le facteur psychologique compte énormément. Nous savons quel genre de meurtre a été commis et la manière dont il a été commis. Si nous avions affaire à quelqu'un qui, d'un point de vue psychologique, ne pourrait pas avoir commis un crime de ce style-là, il faudrait le rayer de notre liste. Nous savons déjà quelque chose de ces gens. Nous avons notre propre estimation sur leur compte, nous connaissons la ligne de défense que chacun d'eux a adoptée, et nous avons une idée de leur caractère par leur manière de jouer au bridge et par l'étude de leur écriture. Mais hélas ! il est bien difficile de se prononcer avec certitude. Ce meurtre a exigé de l'audace, des nerfs – quelqu'un capable de prendre des risques. Eh bien, nous avons le Dr Roberts, un *bluffeur* qui fait des annonces supérieures à son jeu et qui fait totalement confiance à son habileté pour se sortir d'une situation risquée. Un caractère tout à fait conforme au crime. On pourrait dire aussi que Mlle Meredith, automatiquement, en sort lavée. Elle est timide, timorée au jeu, prudente, économe, et elle manque de confiance en elle. Ce serait bien la dernière à tenter un coup aussi risqué. Mais la panique peut également amener une personne timide à tuer. Quelqu'un qui a les nerfs fragiles et qui se sent fait comme un rat peut, par désespoir, se mettre tout à coup à montrer les dents. Mlle Meredith, à supposer qu'elle ait déjà commis un meurtre auparavant, et qu'elle ait pensé que M. Shaitana était au courant et s'apprêtait à la livrer à la justice, aurait pu devenir folle de terreur et ne reculer devant rien pour se tirer de ce mauvais pas. Le résultat aurait été le même, mais engendré de façon toute différente : non plus par l'audace et la maîtrise de soi, mais par un état de panique désespérée. Voyons maintenant le major Despard, un être froid, plein de ressources, capable de prendre un grand risque s'il pense que c'est vital. Après

avoir pesé le pour et le contre, il pourrait décider que le jeu en vaut la chandelle, car c'est un homme qui préfère l'action à l'expectative, un homme qui n'hésitera jamais devant le danger s'il voit une chance de réussite. Enfin, il y a Mme Lorrimer, une femme d'âge mûr mais en pleine possession de ses moyens. Une femme de sang-froid. Une femme logique. La plus intelligente des quatre, sans doute. Je dois avouer que si c'est Mme Lorrimer qui a commis ce crime, je pencherais pour la préméditation. Je la vois très bien organisant son crime avec lenteur et prudence, s'assurant que son plan ne comporte pas de faille. C'est pour cette raison qu'elle me semble un suspect nettement moins vraisemblable que les trois autres. Elle a toutefois la plus forte personnalité du lot et, quoi qu'elle entreprenne, elle le mènera sans doute à bien. C'est une femme pour qui l'efficacité compte avant tout.

Il s'arrêta un instant.

— Vous voyez, reprit-il, cela ne nous aide pas beaucoup. La seule méthode à suivre dans cette affaire, c'est de fouiller le passé.

Battle soupira.

— Vous l'avez dit, murmura-t-il.

— Dans l'esprit de M. Shaitana, ils avaient tous les quatre commis un meurtre. Avait-il des preuves ? Étaient-ce de simples soupçons ? C'est impossible à dire, mais cela m'étonnerait qu'il ait eu de véritables preuves dans chacun des cas...

— Je suis d'accord avec vous, dit Battle en hochant la tête. Ce serait une coïncidence trop extraordinaire.

— Voilà comment j'envisage les choses : on parle de meurtre, ou d'un certain genre de meurtre, et M. Shaitana surprend un regard chez quelqu'un. Il était vif, sensible aux expressions. Il s'amuse à lancer des ballons d'essai, à sonder les gens en douceur au cours d'une conversation à bâtons rompus. Il cherche à saisir un tressaillement, une réserve, un désir de détourner la conversation. Oh, ce n'est pas compliqué. Si vous soupçonnez quelque chose, rien n'est plus facile que de voir vos soupçons confirmés. À chaque fois qu'un mot touche à ce que vous attendez, vous le remarquez aussitôt.

— C'est un jeu qui a dû beaucoup distraire feu notre ami, dit Battle en hochant la tête.

— Supposons donc qu'il ait appliqué ce procédé dans un ou deux cas. Dans un troisième, il a pu tomber sur une preuve solide et remonter la piste. Mais quel que soit le cas, je doute qu'il ait jamais réuni des preuves suffisantes pour pouvoir, par exemple, les transmettre à la police.

— À moins que l'affaire elle-même ne s'y prête pas, remarqua Battle. Il nous arrive souvent de tomber sur des affaires très louches dans lesquelles il est impossible de rien prouver. Quoi qu'il en soit, la

marche à suivre est claire. Nous devons fouiller le passé de tout le monde et noter tous les décès qui pourraient être significatifs. J'imagine que vous avez remarqué, tout comme le colonel, ce que Shaitana a dit pendant le dîner.

— L'ange noir, murmura Mme Oliver.

— Il a fait de très nettes allusions au poison, aux facilités offertes aux médecins, aux accidents en général et aux accidents de chasse en particulier. Je ne serais pas surpris qu'en disant cela il ait signé son arrêt de mort.

— Il y a eu une sorte de lourd silence, remarqua Mme Oliver.

— Oui, dit Poirot, ces mots ont atteint au moins une personne, laquelle a sans doute pensé que Shaitana en savait beaucoup plus qu'il ne le laissait entendre. Cette personne a cru que c'était le prélude de la fin, que la soirée était un jeu cruel dont le clou serait l'arrestation du criminel. Oui, comme vous l'avez dit, il a signé son arrêt de mort en donnant ces mots à gober à ses invités.

Il y eut un silence.

— Ce sera long, soupira Battle. Nous ne trouverons pas en un clin d'œil tout ce que nous cherchons, et il nous faudra être prudents. Aucun des quatre suspects ne doit se douter de ce que nous faisons. Toutes nos questions devront avoir l'air de porter uniquement sur ce meurtre-ci. On ne doit pas nous soupçonner d'avoir une hypothèse sur le mobile du crime. Et le pire, c'est que nous avons non pas un, mais quatre meurtres à retrouver dans le passé.

— Notre cher ami n'était pas infailible, objecta Poirot. Il a pu – ce n'est qu'une éventualité – se tromper.

— Pour les quatre ?

— Non, il était plus intelligent que ça.

— Cinquante-cinquante, alors ?

— Même pas. Je dirais une fois sur quatre.

— Un innocent et trois coupables ? Ce n'est déjà pas mal. Mais le pire, c'est que si nous découvrons la vérité, nous n'en serons peut-être pas plus avancés. Même si quelqu'un a poussé sa grand-tante dans l'escalier en 1912, à quoi cela nous servira-t-il en 1937 ?

— Si, si, cela nous sera utile, déclara Poirot, encourageant. Vous le savez. Vous le savez aussi bien que moi.

Battle hocha lentement la tête.

— Je vois ce que vous voulez dire. La même méthode ?

— Vous pensez que la première victime a été poignardée, elle aussi ? demanda Mme Oliver.

— Non, ce n'est pas aussi grossier, rectifia Battle en se tournant vers elle. Mais nul doute qu'il s'agira du même genre de crime. Les détails seront peut-être différents, mais l'essentiel y sera. Aussi étrange que cela paraisse, c'est toujours ainsi qu'un criminel se trahit.

— L'homme est une créature dénuée d'originalité, remarqua Poirot.

— Les femmes sont capables de variations infinies, affirma Mme Oliver. Pour ma part, je ne commettrais jamais le même genre de crime deux fois de suite.

— Vous n'employez jamais deux fois de suite le même scénario ? demanda Battle.

— *Le Crime du lotus* et *L'Énigme de la chandelle de cire*, murmura Poirot.

Mme Oliver lui lança un regard approbateur.

— Félicitations, monsieur Poirot, c'est très malin de votre part. Bien sûr, ces deux livres sont basés sur le même scénario, mais personne d'autre ne s'en est aperçu. Dans l'un, on dérobe des documents au cours d'une réception au ministère, dans l'autre il s'agit d'un meurtre à Bornéo dans une plantation d'hévéas.

— Oui, mais le point essentiel sur lequel repose l'histoire est le même, déclara Poirot. C'est une de vos plus ingénieuses combines. Le planteur met au point son propre meurtre et le ministre arrange le vol de ses propres documents. À la dernière minute arrive un tiers qui découvre la fraude.

— J'ai beaucoup aimé votre dernier roman, madame Oliver, déclara le superintendant Battle. Celui où tous les commissaires de police sont tués en même temps. Vous vous êtes seulement trompée une ou deux fois sur des points de détail. Comme je connais votre souci d'exactitude, je me suis demandé si...

Mme Oliver l'interrompit.

— En réalité, je me moque de l'exactitude comme de l'an quarante. Qui s'en soucie aujourd'hui ? Personne. Quand un journaliste raconte qu'une jolie fille de vingt-deux ans est morte en ouvrant le gaz après avoir regardé la mer et embrassé son labrador favori : « Adieu, Bob ! », est-ce que quelqu'un proteste sous prétexte que la fille avait en réalité vingt-six ans, que la pièce ne donnait pas sur la mer et que le chien était un terrier baptisé Bonnie ? Si un journaliste peut faire ça, je ne vois pas pourquoi je n'aurais pas le droit de me tromper dans les grades de la police, de dire un revolver quand il s'agit d'un automatique, un dictaphone alors qu'il s'agit d'un phonographe, et d'utiliser un poison qui vous permet à peine de prononcer encore une phrase. Ce qui compte, c'est la quantité de cadavres. Quand on commence à s'ennuyer, un peu de sang supplémentaire, ça vous ragaillardit. Quelqu'un va parler... mais on le tue avant qu'il ait pu le faire. Ça marche toujours. Je l'utilise dans tous mes livres, sous différents camouflages, bien sûr. Les lecteurs adorent les poisons indécélables, les inspecteurs de police stupides, les filles attachées dans des caves pleines de gaz méphitique ou se remplissant d'eau – manière bien malcommode de tuer quelqu'un, en réalité – et le héros

qui vient tout seul à bout de trois à sept méchants. J'ai écrit jusqu'à présent trente-deux romans tous identiques en réalité, comme M. Poirot paraît être le seul à l'avoir remarqué, mais mon unique regret, c'est d'avoir fait de mon détective un Finlandais. Je ne sais rien des Finlandais et je reçois des paquets de lettres de Finlande me soulignant qu'il est impossible qu'il ait dit ou fait ceci ou cela. On jurerait qu'ils lisent des masses de romans policiers, là-bas. Ce doit être à cause des longues journées d'hiver boréal. Les Bulgares et les Roumains n'ont pas l'air de lire du tout. J'aurais été mieux inspirée d'en faire un Bulgare...

Elle s'interrompt.

— Désolée. Je parle boutique, alors qu'il s'agit d'un vrai crime. (Son visage s'éclaira.) Quelle bonne idée ce serait si personne ne l'avait tué ! S'il avait invité tout le monde et qu'il se soit suicidé tranquillement, juste pour flanquer la pagaille.

Poirot hocha la tête, approbateur.

— Admirable solution. Élégante. Spirituelle... Hélas ! ce n'était pas le genre de M. Shaitana. Il aimait la vie.

— Je ne pense pas qu'il ait été vraiment sympathique, déclara Mme Oliver.

— Il n'était pas sympathique, non, reconnu Poirot. Mais il était en vie, et maintenant il est mort. Et comme je le lui ai dit une fois, j'ai une attitude très bourgeoise à l'égard du meurtre. Je le désapprouve.

Il ajouta d'une voix douce :

— C'est pourquoi... je suis prêt à pénétrer dans la cage du tigre...

LE DR ROBERTS

— Bonjour, superintendant Battle.

Le Dr Roberts se leva de son fauteuil et lui tendit une grande main rose fleurant un mélange de bon savon et de phénol.

— Où en êtes-vous arrivé ? demanda-t-il.

Avant de répondre, le superintendant examina d'un coup d'œil le confortable cabinet de consultation.

— Eh bien, docteur Roberts, à parler franc, je ne suis arrivé nulle part. Je piétine.

— J'ai été bien content de voir qu'on en a peu parlé dans les journaux.

— *Mort soudaine du fameux M. Shaitana au cours d'une réception qu'il donnait dans ses appartements.* C'en est là pour l'instant. Nous avons eu les résultats de l'autopsie. Je vous en ai apporté une copie. J'ai pensé que cela vous intéresserait...

— C'est très aimable à vous... Cela devrait... hum !... hum ! Oui, c'est très intéressant...

Il la lui rendit.

— Et nous avons interrogé le notaire de M. Shaitana. Nous connaissons maintenant les termes de son testament. Il ne nous a rien appris. Il semble qu'il ait de la famille en Syrie. Et, bien entendu, nous avons examiné ses papiers personnels.

Était-ce un effet de son imagination ou ce visage large et glabre s'était-il vraiment figé, ossifié ?

— Et alors ?

— Rien, dit le superintendant en épiant ses réactions.

Aucun signe de soulagement visible. Rien d'aussi flagrant. Mais la silhouette du docteur sembla s'étaler un petit peu plus confortablement dans son fauteuil.

— Vous êtes donc venu me trouver ?

— Comme vous dites, je suis venu vous trouver.

Le médecin haussa les sourcils et plongea ses yeux perçants dans ceux de Battle.

— Et maintenant vous voudriez examiner mes papiers personnels ?

— C'était plus ou moins l'idée.

— Vous avez un mandat de perquisition ?

— Non.

— Ma foi, vous pourriez en obtenir un sans problème, j'imagine. Je n'ai pas l'intention de vous créer des difficultés. Évidemment, ce n'est jamais agréable d'être soupçonné de meurtre, mais je ne peux pas vous en vouloir de faire votre travail.

— Merci monsieur, répondit Battle avec une réelle gratitude. J'apprécie beaucoup votre attitude. J'espère que les autres se montreront aussi raisonnables.

— À mauvais jeu, il faut faire bonne figure, répondit le médecin avec bonne humeur. J'ai terminé mes consultations, j'allais partir faire mes visites. Je vais vous laisser mes clefs et prévenir ma secrétaire pour que vous puissiez travailler à votre aise.

— Voilà qui est très gentil de votre part. Mais avant que vous ne partiez, j'aimerais vous poser quelques questions.

— À propos de l'autre soir ? Je vous ai déjà dit tout ce que je savais.

— Non, pas à propos de l'autre soir. À propos de vous.

— Eh bien, allez-y, mon vieux ! Que voulez-vous savoir ?

— J'aimerais avoir un bref aperçu de votre vie, docteur Roberts. Naissance, mariage, etc.

— Cela me servira d'entraînement pour le *Who's Who*, répliqua le médecin d'un ton ironique. Ma vie s'est déroulée sans incident. Je viens du Shropshire, je suis né à Ludlow. Mon père exerçait là-bas. Il est mort lorsque j'avais quinze ans. J'ai fait mes études de médecine, comme lui, à Shrewsbury. J'ai été interne à St Christopher... mais vous êtes déjà en possession de tous les détails de ma carrière, je suppose.

— Oui, j'ai déjà cherché, monsieur. Êtes-vous fils unique, ou avez-vous des frères ou des sœurs ?

— Je suis fils unique. Mes parents sont morts tous les deux et je suis célibataire. Cela vous suffit-il ? Je me suis associé avec le Dr Emery. Il a pris sa retraite il y a une quinzaine d'années. Il vit en Irlande. Je vous donnerai son adresse si vous le désirez. J'habite ici avec une cuisinière, une femme de chambre et une gouvernante. Ma secrétaire vient tous les jours. Je gagne bien ma vie et je ne tue qu'un nombre raisonnable de patients. Cela vous va comme ça ?

Le superintendant Battle sourit.

— Cela me paraît assez complet, docteur Roberts. Je suis ravi que vous ayez le sens de l'humour. Maintenant, je vais encore vous poser une question.

— Ma moralité est irréprochable, superintendant.

— Oh, je ne pensais pas à ça. Non, je voulais juste vous demander

le nom de quatre de vos amis... de gens qui vous connaîtraient intimement depuis de longues années. En guise de référence, si vous voyez ce que je veux dire.

— Oui, je pense. Laissez-moi réfléchir... Vous préférez qu'ils habitent Londres, j'imagine ?

— Ce serait plus simple, mais cela n'a pas vraiment d'importance.

Le Dr Roberts réfléchit un moment puis, avec son stylo, griffonna quatre noms et adresses sur une feuille de papier qu'il tendit à Battle.

— Est-ce que ceux-ci vous iront ? C'est ce que j'ai trouvé de mieux pour l'instant.

Battle lut les noms avec attention, hocha la tête en signe d'approbation et rangea la feuille dans une de ses poches intérieures.

— C'est une question d'élimination, expliqua-t-il. Plus vite je peux éliminer une personne et passer à la suivante, mieux cela vaudra pour tout le monde. Il faut que je m'assure que vous n'étiez pas en mauvais termes avec M. Shaitana, que vous n'étiez pas en rapports intimes ou en affaires avec lui, qu'il ne vous avait jamais offensé et que vous n'aviez aucun grief contre lui. Même si je vous crois lorsque vous affirmez que vous le connaissiez à peine, la question n'est pas là. Je dois en être sûr.

— Oh, je comprends très bien. Jusqu'à ce que vous puissiez prouver qu'il dit la vérité, vous êtes obligé de considérer chacun comme un menteur. Voici mes clefs, superintendant. Celle-ci ouvre les tiroirs, celle-là le bureau, et la petite est celle de l'armoire aux poisons. Refermez-la bien. Il vaudrait peut-être mieux que je dise un mot à ma secrétaire.

Il sonna.

La porte s'ouvrit presque immédiatement et une jeune femme à l'air compétent apparut.

— Vous m'avez appelée, docteur ?

— Voici Mlle Burgess... le superintendant Battle, de Scotland Yard.

Mlle Burgess considéra Battle d'un œil froid. Son regard semblait dire : « Mon Dieu, quelle espèce d'animal est-ce là ? »

— Vous me ferez plaisir, mademoiselle Burgess, en répondant à toutes les questions que le superintendant Battle pourra vous poser et en l'aidant de votre mieux.

— Bien sûr, comme vous voudrez, docteur.

— Eh bien, dit Roberts en se levant, je dois vous quitter. Avez-vous mis de la morphine dans ma trousse ? J'en aurai besoin pour Lockaert.

Il sortit d'un air affairé tout en continuant de parler, et Mlle Burgess le suivit. Elle revint une minute après.

— Si vous avez besoin de moi, voulez-vous appuyer sur ce bouton, superintendant Battle ?

Battle la remercia, promit de le faire, et se mit au travail.

Il procéda avec ordre et méthode, bien qu'il n'espérât rien trouver d'important. Roberts avait accepté l'idée avec trop d'empressement pour qu'il lui reste la moindre chance. Roberts était loin d'être un imbécile. Il devait avoir compris qu'une fouille était inévitable et il avait certainement tout prévu en conséquence. Mais comme il ne connaissait pas le véritable objet de ses recherches, il restait cependant une très vague possibilité de tomber sur des bribes d'informations intéressantes.

Le superintendant ouvrit et referma les tiroirs, vida les casiers, feuilleta les carnets de chèques, fit le compte des factures impayées, nota l'objet de ces factures, étudia le livret bancaire, parcourut les notes destinées aux dossiers des clients, bref, ne laissa pas passer un seul papier. Le résultat fut extrêmement maigre. Il examina ensuite l'armoire à poisons, nota le nom des laboratoires avec lesquels Roberts travaillait, le système de contrôle, referma l'armoire et s'attaqua au bureau. Celui-ci contenait des papiers plus personnels, mais rien qui se rapportât à ce qu'il cherchait. Il secoua la tête, s'assit dans le fauteuil du médecin et appuya sur la sonnette.

Mlle Burgess accourut avec une louable promptitude.

Le superintendant la pria poliment de s'asseoir et l'étudia un moment avant de décider de quelle manière attaquer. Il avait tout de suite senti une hostilité latente et il hésitait entre encourager cette hostilité pour l'empêcher de surveiller ses paroles, ou tenter une méthode d'approche plus douce.

— Vous savez sans doute de quoi il s'agit, mademoiselle Burgess ? dit-il enfin.

— Le Dr Roberts me l'a raconté, répondit-elle brièvement.

— Cette histoire est très délicate...

— Ah, bon ?

— C'est une sale affaire. Il y a quatre suspects, et l'un d'entre eux est le coupable. Je voudrais savoir si vous avez jamais vu M. Shaitana.

— Jamais.

— Vous n'avez jamais entendu le Dr Roberts en parler ?

— Jamais. Non, je me trompe. Il y a une semaine environ, le Dr Roberts m'a demandé de noter une invitation à dîner dans son carnet de rendez-vous. M. Shaitana, à 20 h 15 le 18.

— C'était la première fois qu'il était question de lui ?

— Oui.

— Vous n'avez jamais vu son nom dans les journaux ? On le trouvait souvent dans les potins mondains.

— J'ai mieux à faire que de lire les potins mondains.

— Je l'espère bien. Oh, oui, je l'espère bien, dit Battle avec gentillesse. Enfin, poursuivit-il, voilà comment se présente la situation. Les suspects nient tous avoir bien connu M. Shaitana, et pourtant l'un

d'eux le connaissait assez pour le tuer. Mon travail consiste à découvrir lequel.

Un silence infructueux s'installa. Mlle Burgess se fichait éperdument du travail de Battle. Son travail à elle consistait à obéir aux ordres de son employeur, à rester plantée là, à écouter ce que le superintendant Battle pouvait avoir à dire et à répondre à toute question directe qu'il pourrait lui poser.

— Vous savez, mademoiselle Burgess, dit Battle, sans se laisser décourager par l'ampleur de sa tâche, je doute que vous soyez, ne fût-ce qu'à moitié, consciente des difficultés de notre travail. Par exemple, les gens nous racontent tout un tas de choses. Même si nous n'en croyons pas un traître mot, nous devons en tenir compte. C'est particulièrement frappant dans un cas comme celui-ci. Je ne voudrais pas médire de votre sexe, mais il ne fait aucun doute qu'une femme, quand elle est prise de panique, est capable de se répandre en invectives. Elle se livre à des accusations sans fondement, insinue tout et le contraire, et revient sur de vieux scandales qui n'ont sans doute rien à voir avec l'affaire.

— Est-ce que vous prétendriez, demanda Mlle Burgess, que l'une de ces autres personnes aurait porté des accusations à l'encontre du Dr Roberts ?

— Pas exactement porté, répondit Battle avec prudence. Mais quand même, je dois en tenir compte. Des circonstances étranges auraient entouré la mort d'un patient. Ce sont probablement des bruits ridicules. J'aurais honte d'importuner le docteur avec ça.

— J'imagine que quelqu'un a entendu courir des bruits à propos de Mme Graves, dit Mlle Burgess, courroucée. La façon dont les gens parlent de ce qu'ils ne connaissent pas est insensée. Il y a un tas de vieilles femmes comme ça — elles pensent que tout le monde cherche à les empoisonner : leur famille, leurs domestiques, et même leur médecin. Mme Graves avait déjà vu trois médecins avant le Dr Roberts, et quand elle s'est mise à délirer de la même façon à son propos, il l'a volontiers abandonnée au Dr Lee. Le Dr Roberts dit que c'est la seule solution dans ces cas-là. Après le Dr Lee, elle a eu le Dr Steele, ensuite le Dr Farmer... jusqu'à ce qu'elle meure, la pauvre vieille.

— Vous seriez surprise de voir comment une brouille peut donner naissance à toute une histoire. Quand un médecin tire un bénéfice de la mort d'un de ses patients, il se trouve toujours quelqu'un pour débiter des horreurs. Et pourtant, pourquoi un patient reconnaissant ne léguerait-il pas un petit quelque chose, ou même un grand quelque chose, à son médecin de famille ?

— Ce sont les parents, répliqua Mlle Burgess. Il n'y a rien de tel que la mort pour mettre au jour la mesquinerie humaine. Le corps n'est

pas encore froid qu'ils se disputent pour savoir à qui ira quoi. Heureusement, le Dr Roberts n'a jamais eu d'ennuis de ce genre. Il dit toujours qu'il espère bien que ses patients ne lui laisseront rien. Je crois qu'au total il a bénéficié un jour d'un legs de cinquante livres, et une autre fois de deux cannes et d'une montre en or, un point c'est tout.

— Ah, la vie d'une sommité médicale n'est pas une sinécure ! soupira Battle. Le médecin n'est jamais à l'abri d'un chantage. Les événements les plus innocents prennent parfois des allures de scandale. Un médecin doit se tenir prudemment à l'écart de toute tentation... ce qui signifie qu'il doit savoir faire preuve d'intelligence et de discernement.

— Il y a du vrai dans ce que vous dites, reconnut Mlle Burgess. Les femmes hystériques leur donnent du fil à retordre, aux médecins !

— Les femmes hystériques. Très juste. C'était bien à elles que je pensais.

— Vous pensiez à cette horrible Mme Craddock ?

Battle fit semblant de réfléchir.

— Attendez... C'était il y a trois ans ? Non, plus.

— Quatre ou cinq, je crois. C'était une cinglée ! J'ai été soulagée quand elle est partie à l'étranger, et le Dr Roberts aussi. Elle racontait des mensonges atroces à son mari... c'est ce qu'elles font toujours. Le pauvre, il n'était plus lui-même, il était tombé malade. Il est mort d'une tumeur charbonneuse, vous savez, à cause d'un blaireau infecté.

— J'avais oublié ça, dit Battle avec une parfaite mauvaise foi.

— Alors elle est partie à l'étranger et elle est morte peu de temps après. J'ai toujours pensé que c'était une femme pas bien du tout... une nymphomane, vous voyez.

— Je vois le genre, répliqua Battle. Elles sont très dangereuses. Un médecin devrait les éviter à tout prix. Où est-elle morte, déjà ? Il me semble que je m'en souviens...

— En Égypte, je crois. D'un empoisonnement du sang... un virus local.

— Une autre difficulté pour un médecin, dit Battle en changeant de sujet, c'est lorsqu'il soupçonne qu'un de ses patients est empoisonné par quelqu'un de sa famille. Que peut-il faire ? Il faut qu'il soit sûr de son fait ou alors qu'il tienne sa langue. Et s'il s'est tu et qu'ensuite on découvre qu'il y avait du louche, il se retrouve dans une situation délicate. Je me demande si le Dr Roberts a jamais rencontré un cas de ce genre ?

— Je ne crois pas, répondit Mlle Burgess en faisant un effort de mémoire. Je ne l'ai jamais entendu parler de ça.

— D'un point de vue statistique, il serait intéressant de savoir combien de décès se produisent chaque année dans la clientèle d'un

médecin. Par exemple, maintenant que vous travaillez pour le Dr Roberts depuis quelques années...

— Sept ans.

— Sept ans. Eh bien, combien de décès avez-vous enregistrés dans ce laps de temps ?

— C'est difficile à dire, répondit Mlle Burgess en calculant. (Elle était tout à fait dégelée et sans méfiance, à présent.) Sept, huit... je ne m'en souviens plus au juste. En tout cas, pas plus de trente.

— Alors, je suppose que le Dr Roberts est meilleur que la plupart, déclara Battle d'un ton aimable. Je suppose aussi que ses patients font presque tous partie des classes très aisées. Ils ont les moyens de se soigner.

— C'est un médecin très recherché. Il a un si remarquable diagnostic !

Battle se leva en soupirant.

— Je crains de m'être bien écarté de ma tâche, à savoir trouver un lien entre le Dr Roberts et ce M. Shaitana. Ce n'était pas un de ses patients, vous en êtes sûre ?

— Sûre et certaine.

— Sous un autre nom, peut-être ? Vous ne le reconnaissez pas ? demanda-t-il en lui montrant une photographie.

— Quel air théâtral il a ! Non, je ne l'ai jamais vu ici.

— Eh bien, voilà, soupira Battle. Je suis très reconnaissant au Dr Roberts de m'avoir si gentiment facilité le travail. Remerciez-le de ma part, voulez-vous ? Dites-lui bien que je passe au numéro 2. Au revoir, mademoiselle Burgess, et merci de votre aide.

Il lui serra la main et s'en fut. Dans la rue, tout en marchant, il sortit un calepin de sa poche et inscrivit, sous la lettre R :

Mme Graves ? Peu probable.

Mme Craddock ?

Pas d'héritages.

Pas de femmes. (Dommage.)

Enquête sur la mort des patients. Ardu.

Il referma son calepin et se rendit à Lancaster Gate, dans la filiale de la London & Wessex Bank.

Sur présentation de sa carte, il eut droit à un entretien privé avec le directeur.

— Bonjour, monsieur. Je crois savoir que le Dr Geoffroy Roberts est un de vos clients.

— En effet, superintendant.

— J'aimerais obtenir quelques renseignements sur le compte de ce monsieur, en remontant plusieurs années.

— Je vais voir ce que je peux faire pour vous.

S'ensuivit une demi-heure bien remplie. Finalement, avec un

soupir, Battle empocha une feuille de papier couverte de chiffres.

— Vous avez trouvé ce que vous vouliez ? lui demanda le directeur avec curiosité.

— Non. Pas une seule piste engageante. Mais merci quand même.

Au même moment, le Dr Roberts, tout en se lavant les mains dans son cabinet de consultation, disait à Mlle Burgess :

— Que voulait notre flegmatique détective ? A-t-il retourné la maison de haut en bas, et vous comme un gant ?

— Il n'a pas tiré grand-chose de moi, je peux vous l'assurer, répondit Mlle Burgess en pinçant les lèvres.

— Ma chère petite, inutile de jouer les huîtres. Je vous avais recommandé de lui dire tout ce qu'il voudrait savoir. À propos, que voulait-il savoir ?

— Oh, il n'a pas cessé de me demander si vous connaissiez ce Shaitana... il a même suggéré qu'il aurait pu venir vous consulter sous un autre nom. Il m'a montré une photo de lui. Quel air théâtral il avait !

— Shaitana ? Oh ! oui. Il jouait au Méphistophélès moderne. Ça prenait assez bien, en général. Qu'est-ce que Battle vous a demandé d'autre ?

— Pas grand-chose, excepté... ah ! oui, quelqu'un lui avait raconté des inepties à propos de Mme Graves... vous savez, la façon qu'elle avait de pousser sa brouette.

— Graves, Graves ? Ah, oui, la vieille Mme Graves ! Ça, c'est tordant ! C'est vraiment tordant ! dit le médecin en riant.

Et il alla déjeuner, de très bonne humeur.

DR ROBERTS (SUITE)

Le superintendant Battle déjeunait avec Hercule Poirot.

Le premier avait l'air abattu, le second compatissait.

— Ainsi, votre matinée n'a pas été très fructueuse, dit Poirot, songeur.

Battle secoua la tête.

— Le travail s'annonce difficile, monsieur Poirot.

— Que pensez-vous de lui ?

— Du médecin ? Eh bien, pour être franc, je pense que Shaitana avait raison. C'est un tueur. Il me rappelle Westaway... et aussi cet avocat de Norfolk. Même chaleur, même assurance. Et même succès. C'était deux diables d'hommes, tout comme Roberts. Bien entendu, il ne s'ensuit pas qu'il ait tué Shaitana – en réalité, je ne pense pas qu'il l'ait fait. Il connaissait trop le risque, et mieux qu'un avocat : Shaitana pouvait se réveiller et pousser des hurlements. Non, je ne crois pas que Roberts l'ait assassiné.

— Mais vous pensez qu'il a tué quelqu'un d'autre ?

— Probablement un tas de gens. C'est ce que Westaway avait fait. Mais ce ne sera pas facile de s'en assurer. J'ai vérifié son compte bancaire, rien d'anormal, pas de grosses rentrées d'argent soudaines. En tout cas, au cours des sept dernières années, pas de legs provenant d'un patient. Cela exclut l'assassinat pour un bénéfice direct. Il n'a jamais été marié – quel dommage ! Pour un médecin, tuer sa propre femme, c'est l'idéal ! Il est riche, mais il faut avouer que sa clientèle n'est pas précisément dans la misère.

— En fait, il a l'air de mener une vie sans reproche, et c'est peut-être bien le cas.

— Peut-être, mais je préfère envisager le pire... Il y a eu des rumeurs de scandale à propos d'une femme, une de ses patientes, une dénommée Craddock. Cela mérite d'être approfondi, je crois. Je vais mettre quelqu'un là-dessus tout de suite. La femme est morte en Égypte d'une maladie locale, si bien que je ne m'attends pas à trouver quelque chose là-bas, mais cela peut nous éclairer en gros sur son caractère et sa moralité.

— Elle avait un mari ?

— Oui. Mort du charbon.

— Du charbon ?

— Oui, il y a eu beaucoup de blaireaux de mauvaise qualité sur le marché à ce moment-là, dont certains infectés. Cela faisait régulièrement scandale, à l'époque.

— Très pratique, insinua Poirot.

— C'est aussi ce que j'ai pensé. Pour peu que le mari ait menacé de faire des histoires... Mais ce n'est qu'une simple hypothèse. Rien où poser un pied avec certitude.

— Courage, mon bon ami. Je connais votre obstination. En définitive, vous allez vous retrouver avec autant de pieds qu'un mille-pattes.

— Et je me retrouverai dans le fossé à force d'y penser, déclara Battle en souriant.

Puis il demanda avec curiosité :

— Et vous ? Vous allez nous prêter la main ?

— Je passerai peut-être chez le Dr Roberts, moi aussi.

— Deux dans la même journée... Cela risque d'éveiller ses soupçons.

— Oh ! je serai très discret. Je ne le questionnerai pas sur son passé.

— Je serais curieux de connaître votre ligne de conduite. Mais ne me le dites pas si vous ne le voulez pas.

— Du tout... du tout. Je n'y vois aucune objection. Nous parlerons bridge, un point c'est tout.

— Encore le bridge ! Décidément, vous y tenez !

— Je trouve le sujet bien commode !

— Ma foi, chacun son goût. Je n'utilise guère ces approches sophistiquées. Ce n'est pas mon style.

— Et quel est votre style, superintendant ?

Les deux hommes échangèrent un regard pétillant de malice.

— L'inspecteur zélé, honnête et direct, qui fait son devoir de façon laborieuse – c'est ça mon style. Pas de chichis. Pas de fantaisie dans le travail. Une bonne suée. Du flegme avec un brin de stupidité. Voilà mes caractéristiques.

Poirot leva son verre.

— À nos méthodes respectives ! Et puisse le succès couronner nos efforts conjoints !

— J'espère que le colonel Race nous dénichera quelque chose d'utile sur Despard. Il a de nombreuses sources d'informations.

— Et Mme Oliver ?

— Là, c'est jouer à pile ou face. Cette femme me plaît assez. Elle débite un grand nombre de bêtises, mais elle a du cran. Et une femme

obtient des renseignements sur ses consœurs qu'un homme n'obtiendrait jamais. Elle peut mettre le doigt sur un point intéressant.

Ils se séparèrent. Battle rentra à Scotland Yard pour distribuer ses instructions. Poirot se rendit au 200, Gloucester Terrace.

Le Dr Roberts l'accueillit en levant les sourcils de façon comique.

— Deux limiers le même jour ? D'ici ce soir, on me passera les menottes, j'imagine.

Poirot sourit.

— Je vous garantis, docteur Roberts, que je me partage également entre vous quatre.

— Cela mérite ma gratitude, en tout cas. Cigarette ?

— Si vous permettez, je préfère les miennes.

Poirot alluma une de ses minuscules cigarettes russes.

— Que puis-je pour vous ? demanda Roberts.

Poirot tira une ou deux bouffées en silence, puis il dit :

— Êtes-vous un bon observateur de la nature humaine, docteur ?

— Je ne sais pas. Je suppose que oui. C'est le métier qui veut ça.

— C'est exactement ce que je me suis dit. J'ai pensé : Un médecin passe son temps à étudier ses patients. Leur expression, leur teint, la vitesse à laquelle ils respirent, le moindre signe d'inquiétude, le médecin remarque tout ça sans même remarquer qu'il le remarque. Le Dr Roberts doit pouvoir m'aider.

— Je ne demande pas mieux. Quel est le problème ?

Poirot sortit d'un élégant petit portefeuille trois marques de bridge pliées avec soin.

— Voici les trois premières parties de l'autre soir, expliqua-t-il. Prenez la première, qui est de l'écriture de Mlle Meredith. Maintenant, pouvez-vous me dire, en vous aidant de ces marques pour vous rafraîchir la mémoire, quelles ont été les annonces et ce que chacun a joué ?

Roberts le regarda avec stupéfaction.

— Vous plaisantez, monsieur Poirot. Comment pourrais-je m'en souvenir ?

— Vous ne pouvez pas ? Je vous serais si reconnaissant d'essayer... Prenez cette partie. La première annonce a dû se faire à cœur ou à pique, sinon un des deux camps aurait chuté de cinquante.

— Montrez... Oui, c'est la première. Ils avaient annoncé pique, en effet.

— Et dans la partie suivante ?

— L'un de nous a dû chuter de cinquante, mais je ne me rappelle plus qui, ni sur quoi. Vraiment, monsieur Poirot, vous ne pouvez quand même pas espérer que je m'en souviens ?

— Vous ne vous rappelez aucun autre jeu, ni aucune annonce ?

— J'ai demandé un grand chelem, ça je m'en souviens. J'ai été

contré. Et je me rappelle aussi avoir pris une dégélée... c'était en jouant trois sans atout, je crois. Mais cela s'est passé plus tard.

— Vous rappelez-vous avec qui vous jouiez ?

— Avec Mme Lorrimer. Je me souviens qu'elle avait l'air plutôt furibonde. Elle n'avait pas dû apprécier ma surenchère, je suppose.

— Vous ne vous rappelez aucune autre annonce ou aucun autre jeu ?

Roberts éclata de rire.

— Cher monsieur Poirot, l'espérez-vous vraiment ? D'abord, il y a eu le meurtre, ce qui suffirait à vous chasser de l'esprit les coups les plus spectaculaires et, de plus, j'ai joué au moins une demi-douzaine de parties depuis.

Poirot parut quelque peu déconfit.

— Désolé, dit Roberts.

— Cela ne fait rien, répliqua lentement Poirot. J'avais espéré que vous vous souviendriez d'une partie ou deux parce que je pensais que ce serait un bon point de repère pour d'autres choses.

— Quelles autres choses ?

— Ma foi, vous auriez pu remarquer, par exemple, que votre partenaire a cafouillé en jouant un simple sans atout, ou encore qu'un de vos adversaires vous offrait deux levées inattendues pour n'avoir pas joué une carte évidente.

Le Dr Roberts devint soudain sérieux. Il se pencha vers Poirot.

— Ah, je comprends maintenant où vous voulez en venir. Excusez-moi, j'ai d'abord cru que vous teniez des propos ridicules. Vous pensez que le meurtre... sa réalisation parfaite... aurait pu influencer le jeu du coupable ?

Poirot hocha la tête.

— Vous avez saisi l'idée. Si vous aviez eu l'habitude de jouer ensemble, cela aurait pu être un indice de première importance. Un changement, une soudaine absence de réflexe, une occasion manquée, vous auraient immédiatement frappé. Malheureusement, vous étiez tous des étrangers les uns pour les autres. Les changements dans la manière de jouer sont moins perceptibles. Mais réfléchissez bien, docteur, je vous supplie de réfléchir. Vous rappelez-vous le moindre changement de rythme, la moindre erreur soudaine et flagrante, dans le jeu de l'un ou l'autre ?

Le Dr Roberts resta silencieux un instant, puis il secoua la tête.

— Non. Je ne peux pas vous aider, déclara-t-il avec franchise. Je ne me souviens de rien. Je ne peux que vous répéter ce que je vous ai déjà dit : Mme Lorrimer est une joueuse de première classe, elle n'a commis aucune erreur. Elle a été brillante du début à la fin. Le jeu de Despard a été uniformément bon. C'est un joueur beaucoup plus conventionnel. Il n'enfreint jamais les règles. Il ne prend pas de

risques inutiles. Mlle Meredith...

Il hésita.

— Oui. Mlle Meredith ? insista Poirot.

— Elle a fait des fautes... une ou deux fois... je m'en souviens. Vers la fin de la soirée. Mais peut-être simplement parce qu'elle était fatiguée. Elle manque d'expérience. Sa main tremblait aussi...

Il s'arrêta.

— À quel moment sa main a-t-elle tremblé ?

— À quel moment ? Je ne m'en souviens plus. Je pense qu'elle était juste un peu nerveuse, monsieur Poirot. Vous me forcez à imaginer je ne sais quoi.

— Pardonnez-moi. Mais il y a encore un point pour lequel j'ai besoin de votre aide.

— Oui ?

— C'est difficile, dit lentement Poirot. Je ne voudrais pas vous poser carrément la question, vous comprenez. Si je vous demande : avez-vous remarqué ceci ou cela... eh bien, je vous aurai mis cette idée dans la tête. Votre réponse ne sera pas aussi valable. Laissez-moi y arriver par un autre chemin. Soyez assez aimable, docteur Roberts, pour me décrire le contenu de la pièce où vous vous trouviez.

Roberts parut médusé.

— Le contenu de la pièce ?

— S'il vous plaît.

— Mon cher ami, je ne sais même pas par où commencer !

— Commencez par où vous voulez.

— Eh bien... il y avait pas mal de meubles...

— Non, non, non ! Soyez précis, je vous en supplie.

Le Dr Roberts soupira.

Il commença drôlement, à la manière d'un commissaire-priseur :

— Un grand canapé recouvert de brocart couleur ivoire, un vert idem, quatre ou cinq grands fauteuils. Huit ou neuf tapis persans, un ensemble de douze chaises dorées Empire. Un bureau William & Mary – je me fais l'effet d'un crieur de salle des ventes. Un très beau meuble chinois. Un grand piano. Il y avait d'autres meubles mais je n'y ai pas fait attention. Six estampes japonaises rarissimes, deux peintures sur verre chinoises. Cinq ou six ravissantes tabatières. Quelques figurines japonaises en ivoire posées sur un guéridon. De l'argenterie : des timbales Charles I^{er}, je crois. Un ou deux émaux de Battersea...

— Bravo, bravo ! applaudit Poirot.

— Un couple d'oiseaux en vieille céramique anglaise... et, je crois, une sculpture de Ralph Wood. Il y avait aussi des objets orientaux en argent ciselé. Quelques bijoux aussi, mais je n'y connais pas grand-chose. Quelques oiseaux de Chelsea, je m'en souviens. Oh, et aussi des miniatures dans un coffret, assez jolies, je trouve. Ce n'est pas tout,

mais c'est tout ce que je me rappelle pour l'instant.

— C'est fantastique ! fit Poirot, admiratif. On peut dire que vous possédez un véritable don d'observation.

Le médecin demanda avec curiosité :

— Ai-je cité l'objet que vous aviez en tête ?

— C'est justement ce qui est intéressant. J'aurais été très surpris que vous le mentionniez. À mon avis, vous ne pouviez pas le mentionner.

— Pourquoi ?

L'œil de Poirot s'alluma.

— Peut-être parce qu'il n'y était pas.

Roberts le regarda fixement.

— Cela me rappelle quelque chose...

— Cela vous rappelle Sherlock Holmes, n'est-ce pas ? La curieuse histoire du chien dans la nuit. Ce chien n'aboie pas la nuit. C'est justement ce qui est étonnant ! Ma foi, je ne me gêne pas pour voler les trucs des autres, vous savez.

— Où voulez-vous en venir, monsieur Poirot ? Je nage en plein brouillard.

— C'est très bien, ça ! Confiance pour confiance, c'est comme ça que j'obtiens mes meilleurs effets.

Poirot se leva en souriant et, comme le médecin avait l'air de plus en plus ahuri, il lui dit :

— Vous pouvez au moins comprendre ceci : ce que vous m'avez raconté va m'être très utile au cours de mon prochain entretien.

Roberts se leva, lui aussi.

— Je ne vois pas comment, mais je vous crois sur parole.

Ils se serrèrent la main.

Poirot sortit et héla un taxi.

— 111, Cheyne Lane, à Chelsea, ordonna-t-il au chauffeur.

MME LORRIMER

Cheyne Lane était une rue calme et le 111, une petite maison d'apparence coquette. Les marches du perron étaient remarquablement blanches, la porte peinte en noir, et le cuivre de la poignée et du heurtoir brillait au soleil de l'après-midi.

Une femme de chambre d'un certain âge, à la coiffe et au tablier d'un blanc immaculé, vint ouvrir. À la question de Poirot, elle répondit que sa maîtresse était chez elle.

Elle le précéda dans un escalier étroit.

— Quel nom, monsieur ?

— Hercule Poirot.

Elle le fit entrer dans un classique salon en L. Poirot regarda autour de lui, notant chaque détail. Beau mobilier de famille, amoureuxment encaustiqué. Chintz brillant sur les fauteuils et les canapés. Ça et là, quelques photographies dans des cadres en argent à l'ancienne mode. Sinon, de l'espace, de la lumière, et de magnifiques chrysanthèmes dans un grand vase.

Mme Lorrimer vint à sa rencontre.

Elle lui serra la main sans manifester la moindre surprise, lui désigna un fauteuil, prit place elle-même et fit un commentaire approprié sur le temps.

Un silence suivit.

— J'espère, madame, que vous me pardonneriez cette visite.

Elle le regarda bien en face et demanda :

— Est-ce une visite professionnelle ?

— Je l'avoue.

— Vous comprendrez, j'imagine, monsieur Poirot, que je suis disposée à donner au superintendant Battle et à la police officielle tous les renseignements et toute l'aide dont ils pourraient avoir besoin, mais que je ne suis pas tenue de traiter de la même façon un enquêteur non officiel.

— J'en suis tout à fait conscient, madame. Si vous me montrez la porte, je marcherai droit sur elle avec soumission.

Mme Lorrimer esquissa un sourire.

— Je ne suis pas encore prête à ces extrémités, monsieur Poirot. Je peux vous accorder dix minutes. Après cela, je dois me rendre à un bridge.

— Dix minutes seront amplement suffisantes. Je voudrais, madame, que vous me décriviez la pièce dans laquelle vous avez joué au bridge l'autre soir, celle où M. Shaitana a été tué.

Mme Lorrimer leva les sourcils :

— Quelle étrange question ! Je n'en saisis pas le but.

— Quand vous jouez au bridge, madame, si quelqu'un vous demandait : « Pourquoi jouez-vous cet as ? », ou « Pourquoi mettez-vous le valet sur la table, qui va être pris par la dame, au lieu du roi qui l'aurait emporté ? », la réponse à pareilles questions risquerait d'être longue et fastidieuse, non ?

Mme Lorrimer sourit.

— Ce qui signifie que, dans le jeu qui vous occupe, c'est vous l'expert et moi la novice ? Très bien. (Elle réfléchit un instant.) C'était une grande pièce, bourrée de choses.

— Pourriez-vous m'en décrire quelques-unes ?

— Il y avait des fleurs en verre... modernes... assez jolies... Je crois qu'il y avait aussi des estampes chinoises ou japonaises. Et puis un vase rempli de petites tulipes rouges, étonnamment précoces d'ailleurs.

— Rien d'autre ?

— Je n'ai pas bien fait attention aux détails.

— Et le mobilier... vous souvenez-vous de la couleur des tissus ?

— Une matière soyeuse, il me semble. C'est tout ce que je peux dire.

— Avez-vous remarqué les bibelots ?

— Non. Il y en avait tellement ! Je sais que j'en ai été frappée. On aurait dit l'antre d'un collectionneur.

Après un silence, Mme Lorrimer reprit, avec un léger sourire :

— Je crains de ne pas vous avoir été très utile.

— Encore autre chose, dit Poirot en sortant ses marques de bridge. Voici les trois premières parties. Pourriez-vous, à l'aide de ces scores, m'aider à reconstituer les jeux ?

— Laissez-moi voir, dit Mme Lorrimer, l'air très intéressé. Celle-là, c'est la première partie. Je jouais avec Mlle Meredith contre les deux hommes. Nous avons d'abord demandé quatre piques, que nous avons gagnés avec une levée de mieux. Le jeu suivant s'est arrêté à deux carreaux et le Dr Roberts a chuté d'un. Je me rappelle que le troisième coup a donné lieu à de nombreuses annonces : Mlle Meredith a passé. Le major Despard a demandé un cœur. J'ai passé. Le Dr Roberts a sauté à trois trèfles. Mlle Meredith a demandé trois piques. Le major Despard, quatre carreaux. J'ai contré. Le Dr Roberts a demandé quatre

cœurs à la place. Il a chuté d'un.

— Épatant ! s'écria Poirot. Quelle mémoire !

Mme Lorrimer poursuivit, sans faire attention à lui :

— La fois suivante, le major Despard a passé et j'ai ouvert d'un sans atout. Le Dr Roberts a demandé trois cœurs. Ma partenaire n'a rien dit. Despard a poussé son partenaire jusqu'à quatre. J'ai contré et ils ont chuté de deux levées. Ensuite, j'ai distribué les cartes et nous avons réussi quatre piques.

Elle prit la seconde feuille.

— Elle est difficile, celle-là, dit Poirot. Le major Despard barre les scores au fur et à mesure.

— Je crois que chaque camp a perdu cinquante points pour commencer, ensuite le Dr Roberts est monté à cinq carreaux, nous avons contré et l'avons fait chuter de trois. Puis nous avons réussi trois trèfles, mais, tout de suite après, les autres ont emporté à pique. Nous avons gagné la seconde manche avec cinq trèfles. Puis nous avons chuté de cent. Les autres ont réussi un cœur, nous deux sans atout et finalement nous avons gagné la partie sur une annonce de quatre trèfles.

Elle s'empara de la feuille suivante.

— Je me souviens que cette partie a été très disputée. Elle avait débuté de façon insipide. Le major Despard et Mlle Meredith avaient commencé par un cœur. Ensuite, nous avons chuté deux fois en essayant quatre cœurs et quatre piques. Puis les autres ont réussi la manche à pique – rien à faire pour les contrer. Après ça nous avons chuté trois fois de suite, mais non contrés. Puis nous avons gagné la seconde manche à sans atout. C'est alors qu'une bataille royale s'est engagée. Chaque camp a chuté à tour de rôle. Le Dr Roberts forçait ses annonces, mais bien qu'il ait lourdement chuté une ou deux fois, sa méthode a porté ses fruits car il a réussi à effrayer Mlle Meredith et à l'empêcher d'annoncer. Ensuite, il a demandé deux piques, je lui ai répondu par trois carreaux, il a répliqué par quatre sans atout, j'ai demandé cinq piques et, tout à coup, il a grimpé à sept carreaux. On nous a contrés, bien entendu. Rien ne l'autorisait à faire une annonce pareille. Par une espèce de miracle, nous l'avons emporté. Je n'aurais jamais cru que ce serait faisable quand il a étalé son jeu. Si nos adversaires avaient entamé à cœur, nous aurions chuté de trois levées. Mais ils ont joué le roi de trèfle et j'ai gagné. Le jeu a été passionnant.

— Je crois bien... un grand chelem vulnérable et contré ! Cela crée des émotions ! J'avoue que, moi, je n'ose jamais demander le grand chelem. Je me contente du jeu normal.

— Oh, mais vous avez tort ! s'écria Mme Lorrimer avec énergie. Il faut jouer le jeu.

— Prendre des risques, vous voulez dire ?

— Si les annonces sont justes, il n'y a aucun risque. Cela tient de la certitude mathématique. Malheureusement, les bons annonceurs sont rares. Ils savent ouvrir, mais ensuite ils perdent la tête. Ils sont incapables de distinguer un jeu avec des cartes gagnantes d'un jeu avec des cartes non perdantes – mais je ne vais pas vous faire un cours sur le bridge, ou sur la manière de perdre, monsieur Poirot.

— Cela améliorerait certainement mon jeu, madame.

Mme Lorrimer se remit à l'étude des scores.

— Après un pareil émoi, les autres parties ont paru fades. Avez-vous la quatrième ? Ah, oui. Un combat acharné, personne ne se laissait jamais distancer.

— C'est souvent le cas lorsque la soirée se prolonge.

— Oui, on commence sagement, puis on se déchaîne.

Poirot reprit ses feuilles et s'inclina.

— Je vous félicite, madame. Votre mémoire du jeu est prodigieuse... tout bonnement prodigieuse ! Vous vous rappelez, pour ainsi dire, chaque carte jouée !

— Je crois, oui.

— La mémoire est un don merveilleux. Avec elle, le passé n'est jamais du passé... J'imagine, madame, que le passé se déroule devant vous comme si tous les événements avaient eu lieu hier ? C'est bien ça ?

Elle lui jeta un rapide coup d'œil, le regard sombre.

Cela ne dura qu'un instant, elle reprit aussitôt ses manières de femme du monde, mais Poirot en fut certain : son coup avait porté.

Mme Lorrimer se leva.

— Il faut que je me sauve. Je suis désolée mais je ne peux pas arriver en retard...

— Oh, mais bien sûr, bien sûr. Pardonnez-moi d'avoir abusé de votre temps.

— Je regrette de n'avoir pas pu vous être plus utile.

— Mais vous m'avez été très utile.

— J'ai du mal à vous croire.

Elle avait parlé d'une voix ferme.

— Mais si. Vous m'avez dit quelque chose que je voulais savoir.

Elle ne demanda pas de quoi il s'agissait.

Poirot lui tendit la main.

— Merci pour votre patience, madame.

Tout en la lui serrant, elle dit :

— Vous êtes un homme extraordinaire, monsieur Poirot.

— Je suis tel que le bon Dieu m'a fait, madame.

— Comme nous tous, j'imagine.

— Pas du tout, madame. Certains d'entre nous essaient d'améliorer son modèle. M. Shaitana, par exemple.

— En quel sens ?

— Il avait un goût très sûr pour les objets d'art et le bric-à-brac, il aurait dû s'en contenter. Au lieu de quoi, il a collectionné d'autres choses.

— Quel genre de choses ?

— Eh bien... est-il permis de dire... les sensations ?

— Et vous ne pensez pas que c'était dans sa nature ?

Poirot secoua la tête avec gravité.

— Il jouait trop bien les démons. Mais ce n'était pas un démon. Au fond, il était stupide. Et... il en est mort.

— Parce qu'il était stupide ?

— C'est un péché qui est toujours puni et jamais pardonné, madame.

Il y eut un silence. Puis Poirot déclara :

— Je m'en vais. Mille mercis pour votre amabilité, madame. À moins que vous ne m'envoyiez chercher, je ne reviendrai plus.

Elle leva les sourcils.

— Seigneur Dieu, monsieur Poirot, pourquoi vous enverrais-je chercher ?

— Cela pourrait se faire. Une idée comme ça. Dans ce cas, je viendrai. Souvenez-vous-en.

Il s'inclina encore une fois et s'en fut.

Une fois dans la rue, il se dit : « J'ai raison... Je suis sûr que j'ai raison... Cela doit être ça. »

ANNE MEREDITH

Mme Oliver s'extirpa non sans difficulté de son petit coupé automobile. Il faut bien avouer d'entrée de jeu que les constructeurs de voitures modernes s'imaginent que seuls des genoux de sylphides se glisseront sous le volant. Et c'est aussi la mode que d'être assis très bas. Cela étant, pour une femme d'âge mûr, aux proportions généreuses, sortir de sous ce volant exigeait des contorsions surhumaines. En second lieu, le siège du passager était encombré de cartes routières, d'un sac à main, de trois romans et d'un grand sac de pommes. Mme Oliver avait un faible pour les pommes, et on racontait qu'elle s'était laissée aller jusqu'à en manger trois kilos d'affilée en imaginant le scénario compliqué de *Meurtre dans les égouts*. Dans un sursaut – et sous le coup des premiers effets d'un dérangement intestinal –, elle était revenue sur terre une heure et dix minutes après le rendez-vous fixé pour un banquet donné en son honneur.

Après un dernier effort et une vigoureuse poussée du genou contre une portière récalcitrante, Mme Oliver déboula un peu trop brusquement sur le trottoir, devant la barrière de Wendon Cottage, accompagnée d'une pluie de trognons de pommes.

Elle poussa un profond soupir, rejeta en arrière son chapeau de feutre qui prit un angle incongru, regarda avec satisfaction le tailleur de tweed qu'elle avait pensé à mettre, fronça les sourcils en voyant qu'elle avait conservé par distraction ses chaussures de ville à talons hauts et, ouvrant la barrière de Wendon Cottage, marcha dans l'allée pavée jusqu'à la porte d'entrée. Elle appuya sur la sonnette et exécuta un joyeux toc-toc-toc avec le heurtoir – objet au charme vieillot en forme de tête de crapaud.

Comme rien ne se passait, elle récidiva. Après une nouvelle attente d'une minute et demie, elle partit d'un pas vif pour un voyage d'exploration autour de la maison.

Derrière la villa, elle trouva un petit jardin à l'ancienne, fleuri d'asters d'automne et de chrysanthèmes épars. Au-delà, un champ. Et au-delà du champ, une rivière. Le soleil était chaud pour un jour d'octobre.

Deux jeunes filles venaient vers elle à travers champs. La première à franchir la barrière du jardin s'arrêta net.

Mme Oliver alla à sa rencontre.

— Comment allez-vous, mademoiselle Meredith ? Vous vous souvenez de moi, non ?

— Oh, mais bien sûr, répondit celle-ci en lui tendant la main.

Elle ouvrait de grands yeux étonnés. Mais elle se ressaisit bien vite.

— Voici Mlle Dawes, l'amie qui habite avec moi. Rhoda, je te présente Mme Oliver.

Rhoda était grande, brune et bien plantée. Elle s'écria, ravie :

— Oh ! vous êtes *la* madame Oliver ? Ariadne Oliver ?

— C'est bien moi, répondit cette dernière, qui ajouta pour Anne : Allons nous asseoir quelque part, mon petit. J'ai beaucoup de choses à vous dire.

— Bien sûr. Nous allons prendre le thé...

— Le thé peut attendre, répliqua Mme Oliver.

Anne la conduisit jusqu'à un petit groupe de fauteuils en osier, tous plutôt délabrés. Mme Oliver, qui avait connu des infortunes diverses avec des meubles de jardin décatis, prit bien garde de choisir le plus solide.

— Et maintenant, mon petit, dit-elle avec vivacité, ne tournons pas autour du pot. Il s'agit du meurtre de l'autre soir. Il faut nous y mettre, faire quelque chose.

— Faire quelque chose ? répéta Anne.

— Évidemment. Je ne sais pas ce que vous pensez, mais moi je n'ai pas le moindre doute. Le coupable, c'est le médecin. Comment s'appelle-t-il déjà ? Roberts. C'est ça, Roberts. Un nom gallois. Je ne fais pas confiance aux Gallois. J'ai eu une nurse galloise. Elle m'a emmenée à Harrogate un jour, et elle est rentrée en m'ayant perdue en route. Une instable. Mais peu importe. C'est Roberts le coupable, voilà toute la question, et nous devons joindre nos efforts pour le prouver.

Rhoda Dawes éclata soudain de rire, puis rougit.

— Pardonnez-moi. Mais vous êtes... vous êtes si différente de ce que j'imaginai !

— Vous êtes déçue, je présume, déclara Mme Oliver avec sérénité. J'ai l'habitude. Peu importe. Ce qu'il faut que nous fassions, c'est prouver que Roberts est bien celui qui a fait le coup.

— Mais comment ça ? demanda Anne.

— Allons ! Ne sois pas si défaitiste, Anne ! s'écria Rhoda Dawes. Mme Oliver est merveilleuse ! Évidemment, elle connaît l'art et la manière. Elle va faire exactement comme Sven Hjerson.

Mme Oliver rougit quelque peu en entendant mentionner son célèbre détective finlandais.

— Il faut agir, reprit-elle. Je vais vous dire pourquoi, mon enfant.

Vous ne voudriez pas qu'on pense que c'est vous ?

— Pourquoi penserait-on ça ? demanda Anne, le feu aux joues.

— Vous savez comment sont les gens ! répliqua Mme Oliver. Les trois innocents seront aussi suspects que le coupable.

— Je ne vois toujours pas pourquoi vous êtes venue me voir *moi*, madame Oliver, dit Anne d'un air malheureux.

— Parce que, à mon avis, les deux autres n'ont aucune importance ! Mme Lorrimer est une de ces femmes qui passent leur vie dans leur club de bridge. Les femmes de cette espèce sont forcément protégées par un blindage, elles sont en mesure de se défendre toutes seules. De toute façon, elle est vieille. Qu'on la croie coupable n'a plus guère d'importance. Pour une jeune fille, c'est différent. Elle a sa vie devant elle.

— Et le major Despard ? demanda Anne.

— Bah ! C'est un homme ! Je ne me fais jamais de souci pour les hommes. Qu'ils se débrouillent tout seuls. Ils font ça remarquablement bien, si vous voulez mon avis. D'ailleurs, le major Despard adore le danger. Et comme ça, il trouve son plaisir à domicile, au lieu d'aller le chercher sur l'Irrawaddy... à moins que ce ne soit le Limpopo ? Vous savez, ce fleuve jaunâtre, en Afrique, dont les hommes raffolent tellement. Non, je ne me casse pas la tête pour ces deux-là.

— Vous êtes trop gentille pour moi, murmura Anne.

— Ce crime est une atrocité, décréta Rhoda. Anne, qui est très sensible, en a été retournée. Et je pense que vous avez raison, madame Oliver. Il vaut mieux faire quelque chose que de rester plantée là comme une souche, à remuer tout ça dans sa tête.

— Mais bien sûr, renchérit Mme Oliver. Pour vous avouer toute la vérité, je ne me suis jamais trouvée face à un vrai meurtre. Et pour ne pas cesser de dire la vérité, je ne crois pas qu'un vrai meurtre soit tout à fait de mon ressort. J'ai tellement l'habitude de truquer les cartes, si vous voyez ce que je veux dire. Mais je ne vais tout de même pas rester en dehors de tout ça et laisser tout le plaisir aux trois hommes. J'ai toujours dit que s'il y avait une femme à la tête de Scotland Yard...

— Oui ? demanda Rhoda en se penchant, bouche bée. Si vous étiez à la tête de Scotland Yard, vous feriez quoi ?

— J'arrêteraï illico le Dr Roberts...

— Ah bon ?

— Enfin bref, je ne suis pas à la tête de Scotland Yard, concéda Mme Oliver, en se retirant de ce terrain mouvant. Je ne suis qu'une citoyenne moyenne...

— Oh, ce n'est vraiment pas le mot ! s'écria Rhoda, qui ne possédait qu'imparfaitement l'art de manier les compliments.

— Nous voici donc, s'écria Mme Oliver, trois citoyennes moyennes,

trois femmes, en un mot. Voyons un peu jusqu'où nous saurons nous élever en joignant nos trois cerveaux.

Songeuse, Anne Meredith s'enquit :

— Pourquoi pensez-vous qu'il s'agit du Dr Roberts ?

— Parce que c'est le genre d'homme à ça, répliqua aussitôt Mme Oliver, catégorique.

— Vous ne croyez pourtant pas..., hésita Anne. Est-ce qu'un médecin... je veux dire que du poison ou quelque chose dans ce goût-là serait beaucoup plus facile pour lui.

— Pas du tout ! Un poison... ou n'importe quelle drogue désignerait aussitôt le médecin. Rappelez-vous comme ils sont toujours en train d'abandonner des poisons dangereux dans leur voiture, à travers tout Londres, rien que pour le plaisir de se les faire voler. Non, c'est justement parce qu'il est médecin qu'il a pris soin d'éviter tout procédé médical.

— Je vois, dit Anne, sceptique... Mais pourquoi voulait-il tuer M. Shaitana ? Vous en avez une idée ?

— Une idée ? J'ai un tas d'idées. C'est justement mon problème. C'est ça qui a toujours été mon problème. Je n'ai jamais été capable d'imaginer un scénario à la fois. Il m'en vient toujours quatre ou cinq, et c'est un drame d'avoir à choisir entre eux. J'ai six merveilleuses explications du meurtre. L'ennui, c'est que je n'ai aucun moyen de savoir laquelle est la bonne. Primo, M. Shaitana était peut-être un usurier. Il avait un côté très onctueux. Il tenait Roberts dans ses griffes et celui-ci l'a tué parce qu'il ne pouvait pas le rembourser. Ou alors, Shaitana avait ruiné sa sœur ou sa fille. Ou encore Roberts était bigame, et Shaitana le savait. Il n'est également pas exclu que Roberts ait épousé la petite cousine de Shaitana et que, grâce à elle, il devait hériter de toute sa fortune. Ou bien... j'en suis à combien ?

— Quatre, dit Rhoda.

— Ou bien – en voilà une excellente – supposons que Shaitana ait découvert un secret dans le passé de Roberts. Vous ne l'avez peut-être pas remarqué, mon petit, mais Shaitana a dit quelque chose d'assez bizarre pendant le dîner, juste avant un étrange silence.

Anne, qui taquinait une chenille, s'arrêta.

— Je ne m'en souviens pas, déclara-t-elle.

— Qu'est-ce qu'il a dit ? demanda Rhoda.

— Quelque chose à propos... de quoi déjà ?... d'un accident et d'un empoisonnement.

La main d'Anne se crispa sur le bras de son fauteuil.

— Je me rappelle en effet quelque chose de ce genre, dit-elle d'un ton posé.

— Ma chérie, dit soudain Rhoda, tu devrais mettre un manteau. On n'est plus en été, tu sais. Va en chercher un.

Anne secoua la tête.

— Je n'ai pas froid, dit-elle.

Mais elle frissonnait.

— Vous comprenez ma théorie ? poursuivit Mme Oliver. Un des patients du docteur s'empoisonne par accident. Mais bien sûr, en réalité, c'est l'œuvre du docteur. Il a sans doute tué un grand nombre de gens de cette façon-là.

Anne s'empourpra soudain.

— Est-ce que les médecins ont l'habitude de tuer leurs patients en masse ? Cela n'aurait-il pas un effet regrettable sur la clientèle ?

— Il devait bien y avoir une raison, cela va de soi, répondit Mme Oliver en restant dans le vague.

— Je pense que c'est une idée absurde, décréta Anne d'un ton cassant. D'une absurdité totale et mélodramatique.

— Oh, Anne ! s'écria Rhoda, au supplice.

Elle regarda Mme Oliver. Comme ceux d'un épagneul, ses yeux tentaient de lui transmettre un message ! « Essayez de comprendre. Essayez de comprendre », répétaient-ils.

— Je pense que c'est une idée de génie, madame Oliver, dit Rhoda du ton le plus sérieux. Et un médecin est à même de se procurer des trucs tout à fait indécélables, non ?

— Oh ! s'exclama Anne.

Les deux autres tournèrent la tête vers elle.

— Il me revient autre chose, dit-elle. M. Shaitana a parlé du champ de possibilités que les laboratoires offrent aux médecins. Il devait bien avoir une idée derrière la tête en disant ça.

Mme Oliver secoua la tête.

— Ce n'est pas M. Shaitana qui a abordé le sujet des laboratoires. C'est le major Despard.

Elle se retourna en entendant un bruit de pas dans l'allée.

— Ça, par exemple ! s'exclama-t-elle. Quand on parle du loup...

Le major Despard venait de tourner le coin de la maison.

DEUXIÈME VISITEUR

En apercevant Mme Oliver, le major Despard fut un peu interloqué. Un violent rouge brique apparut sous son bronzage. Il s'adressa à Anne. L'embarras lui donnait un débit saccadé.

— Excusez-moi, mademoiselle Meredith, j'ai sonné. Personne n'a répondu. Je passais par là, j'ai pensé que je pouvais vous faire une visite.

— Désolée, répondit Anne. Nous n'avons pas de bonne, seulement une femme de ménage le matin.

Elle le présenta à Rhoda.

— Allons prendre le thé, déclara vivement celle-ci. Il commence à ne pas faire chaud. Il vaut mieux rentrer.

Ils pénétrèrent tous dans la maison. Rhoda disparut dans la cuisine.

— Quelle coïncidence, cette rencontre générale, ici, remarqua Mme Oliver.

— Oui, répondit Despard avec lenteur.

Il l'observait d'un air songeur.

— Je disais à Mlle Meredith, poursuivit Mme Oliver qui paraissait au comble de la satisfaction, que nous devons adopter un plan de campagne. À propos du meurtre, j'entends. Bien sûr, c'est le médecin qui a fait le coup. Vous n'êtes pas d'accord avec moi ?

— Difficile à dire... Ça manque d'indices, cette histoire.

Mme Oliver prit son expression signifiant : « Ah, ces hommes ! »

Une certaine tension s'était instaurée. Mme Oliver la ressentit assez vite. Quand Rhoda revint avec le thé, elle se leva et déclara qu'elle devait retourner en ville. Non, c'était très aimable, mais elle ne prendrait pas le thé.

— Je vais vous laisser ma carte, dit-elle à Anne. La voilà, avec mon adresse. Venez me voir quand vous serez à Londres. Nous discuterons de tout ça et nous trouverons une astuce pour découvrir le fin mot de l'histoire.

— Je vous raccompagne, dit Rhoda.

Comme elles arrivaient à la barrière, Anne les rejoignit en courant.

— J'ai réfléchi, dit-elle.

Elle avait un air décidé très inhabituel.

— Oui, mon petit ?

— C'est très gentil de votre part de vous donner tout ce mal, madame Oliver, mais je préférerais ne rien entreprendre du tout. Je veux dire... tout cela est si horrible... Je voudrais tout oublier.

— Mais, ma chère enfant, la question est plutôt de savoir si on vous permettra de tout oublier !

— Oh, je me doute bien que la police ne va pas lâcher prise. Ils vont probablement venir me poser toutes sortes de questions. Je m'y attends. Mais moi, je préfère ne pas y penser et qu'on ne me le rappelle pas sans cesse. C'est sans doute de la lâcheté, mais c'est comme ça.

— Oh, Anne ! s'écria Rhoda.

— Je comprends très bien votre point de vue, répondit Mme Oliver, mais je ne suis pas du tout sûre que ce soit sage. Livrée à elle-même, la police ne découvrira probablement jamais la vérité.

Anne Meredith haussa les épaules.

— Qu'est-ce que ça peut faire ?

— Comment, qu'est-ce que ça peut faire ? s'exclama Rhoda. Mais bien sûr que ça fait. N'est-ce pas, madame Oliver ?

— C'est bien le moins qu'on puisse dire !

— Je ne suis pas d'accord, s'obstina Anne. Parmi mes amis et connaissances, personne ne me soupçonnera. Je ne vois pas pourquoi je m'en mêlerais. Trouver la vérité, c'est l'affaire de la police.

— Oh, Anne, c'est de la lâcheté ou je ne m'y connais pas !

— C'est en tout cas ma façon de voir. Merci beaucoup, madame Oliver, dit-elle en lui tendant la main. C'est très gentil de votre part de vous donner tout ce mal.

— Évidemment, si vous le prenez ainsi, je n'ai plus rien à ajouter, déclara gaiement Mme Oliver. En tout cas, moi, je ne resterai pas les deux pieds dans le même sabot. Au revoir, mon petit. Venez me voir si vous changez d'avis.

Elle monta dans sa voiture et démarra en agitant la main.

Soudain, Rhoda courut après la voiture et sauta sur le marchepied.

— Lorsque vous avez parlé de vous rendre visite à Londres, dit-elle, hors d'haleine, cela s'adressait seulement à Anne, ou bien à moi aussi ?

Mme Oliver freina.

— À vous deux, bien sûr.

— Oh, merci ! Non, ne vous arrêtez pas... Je... je viendrai peut-être un jour... Il y a quelque chose... Non, ne vous arrêtez pas. Je peux sauter en marche.

Ce qu'elle fit. Et, agitant la main, elle retourna en courant jusqu'à la barrière où Anne l'attendait.

— Bon sang ! qu'est-ce que tu... ? commença-t-elle.

— C'est un amour ! s'écria Rhoda avec enthousiasme. Elle me plaît beaucoup. Elle avait de drôles de bas, tu as remarqué ? Je suis sûre qu'elle est terriblement intelligente. Elle doit l'être, pour écrire tous ces livres. Quelle histoire, si elle découvrait la vérité tandis que la police et tous les autres s'embourberaient.

— Pourquoi est-elle venue ? demanda Anne.

Rhoda ouvrit de grands yeux.

— Ma chérie... elle t'a dit...

Anne fit un geste d'impatience.

— Il faut rentrer. J'ai oublié. Je l'ai laissé seul.

— Le major Despard ? Il a drôlement belle allure, non ?

— Oui, peut-être bien.

Elles remontèrent l'allée ensemble.

Le major Despard était debout près de la cheminée, sa tasse de thé à la main.

Il coupa court aux excuses d'Anne.

— Mademoiselle Meredith, laissez-moi vous expliquer ma présence...

— Oh... mais...

— Je vous ai dit que je passais par là, ce qui n'est pas tout à fait exact... Je suis venu exprès.

— Comment avez-vous eu mon adresse ?

— Par le superintendant Battle.

Comme Anne avait un léger mouvement de recul, il poursuivit très vite :

— Battle sera là d'une minute à l'autre. Je l'ai rencontré à Paddington. J'ai pris ma voiture et je me suis précipité. Je savais que je pouvais arriver plus vite que le train.

— Mais pourquoi ?

Despard n'hésita qu'un instant.

— C'est sans doute présomptueux de ma part, mais j'avais l'impression que vous étiez peut-être, comme on dit, « seule au monde ».

— Et moi, alors ? intervint Rhoda.

Despard lui lança un rapide coup d'œil. Cette jeune fille racée et un peu garçonne qui l'écoutait avec attention, accoudée au manteau de la cheminée, lui plaisait. Elles étaient très séduisantes toutes les deux.

— Je suis certain qu'elle ne pourrait avoir amie plus dévouée, mademoiselle Dawes, dit-il avec courtoisie, mais il m'a semblé que dans des circonstances pareilles, les conseils d'un homme d'expérience ne seraient pas de trop. À parler franc, la situation est la suivante : Mlle Meredith est soupçonnée de meurtre. Ce qui vaut aussi pour moi, et pour les deux autres personnes présentes ce soir-là. C'est une

situation très désagréable, qui présente des dangers et des difficultés que pourrait méconnaître quelqu'un d'aussi jeune et inexpérimenté que vous, mademoiselle Meredith. À mon avis, vous devriez vous en remettre à un bon avocat. Peut-être l'avez-vous déjà fait ?

Anne Meredith secoua la tête.

— Je n'y ai même pas pensé.

— C'est ce que je craignais. Connaissez-vous quelqu'un de bien à Londres ?

De nouveau, Anne secoua la tête.

— Je n'ai jamais eu besoin d'avocat.

— Il y a bien M^e Bury, intervint Rhoda. Mais il a cent vingt ans et il est gâteux.

— Si vous me permettez un conseil, mademoiselle Meredith, je vous suggérerais d'aller voir M^e Mytheme, mon propre avocat. Jacobs, Peel & Jacobs, c'est le nom de son cabinet. Ce sont des gens de grande compétence, qui connaissent toutes les ficelles.

Anne avait pâli. Elle s'assit.

— Est-ce vraiment nécessaire ? demanda-t-elle à voix basse.

— Je suis formel. La loi fourmille d'embûches.

— Ces gens sont-ils... très chers ?

— Quelle importance, Anne ? s'écria Rhoda. Cela ira très bien, major Despard. Tout ce que vous dites est juste. Il faut qu'Anne soit protégée.

— Leurs honoraires seront tout à fait raisonnables, assura le major. Je pense vraiment que c'est la sagesse, mademoiselle Meredith, ajouta-t-il gravement.

— Très bien, répondit Anne. Je le ferai, si vous y tenez.

— Parfait.

— C'est très gentil de votre part, major Despard, dit Rhoda avec chaleur. Vraiment très, très gentil.

— Merci, murmura Anne...

Après avoir hésité, elle ajouta :

— Vous avez dit que le superintendant Battle allait arriver ?

— Oui. Ne vous inquiétez pas. C'est inévitable.

— Oh, je sais. D'ailleurs, je m'y attendais.

— Pauvre chérie, ça l'a anéantie, cette histoire, s'emporta Rhoda. C'est honteux... Et tellement injuste !

— Je suis d'accord, répondit le major. C'est ignoble d'entraîner une jeune fille dans une affaire de ce genre. Quitte à planter un couteau dans le corps de Shaitana, on aurait pu choisir un autre endroit, ou un autre moment.

— Qui a fait le coup, selon vous ? demanda carrément Rhoda. Le Dr Roberts, ou cette Mme Lorrimer ?

Un vague sourire agita la moustache du major.

— Ça pourrait être moi, pour ce que vous en savez.

— Oh, non ! se récria Rhoda. Anne et moi savons très bien que ce n'est pas vous.

Il les regarda d'un œil bienveillant.

« De braves filles. Touchantes de confiance. Une petite créature timide, cette jeune Meredith. Ça ne fait rien, Mytheme verra clair en elle. L'autre est une bagarreuse. À la place de son amie, elle ne se serait sans doute pas laissée démonter. Gentilles filles. Il faudrait en savoir plus sur leur compte. »

Ces idées lui traversèrent l'esprit. Puis, tout haut, il déclara :

— Ne prenez jamais rien pour argent comptant, mademoiselle Dawes. Je n'accorde pas autant de valeur à la vie humaine que la plupart des gens. Tous ces comptes rendus hystériques que l'on fait à propos des morts sur la route, par exemple. Circulation, microbes, n'importe quoi, l'homme est perpétuellement en danger. Mourir de ça ou d'autre chose, cela revient au même. Mais à partir du moment où l'on se dorlote, où l'on a comme devise : « Sécurité avant tout », on est déjà mort, à mon avis.

— Oh ! je suis bien d'accord avec vous ! s'écria Rhoda. Je trouve qu'on devrait affronter de terribles dangers... à condition d'en avoir l'occasion, bien sûr. La vie est plutôt fade, dans l'ensemble.

— Cela dépend des moments.

— Pour vous, oui. Vous allez dans des coins perdus, vous vous faites lacérer par des tigres, vous tirez sur tout ce qui passe, les poux des sables s'enfoncent dans vos doigts de pied, vous êtes piqué par les insectes, c'est très inconfortable mais terriblement excitant !

— Eh bien, mademoiselle Meredith a eu aussi sa part d'excitation. Je ne pense pas que vous ayez eu souvent l'occasion de vous trouver dans la pièce même où un meurtre se commettait...

— Oh, arrêtez ! s'écria Anne.

— Désolé, s'excusa précipitamment le major.

Mais Rhoda déclara en soupirant :

— Évidemment, c'est atroce !... mais tellement excitant d'un autre côté ! Je crains qu'Anne n'apprécie pas beaucoup cet autre aspect. En revanche, je pense que Mme Oliver est folle de joie d'avoir assisté à cette soirée.

— Madame... ? Ah oui, votre volumineuse amie qui écrit les aventures de ce Finlandais au nom imprononçable. Est-ce qu'elle essaye de se faire la main en jouant au détective pour de vrai ?

— Elle en a bien l'intention.

— Eh bien, souhaitons-lui bonne chance. Ce serait drôle qu'elle dame le pion à Battle & Co.

— À quoi ressemble le superintendant Battle ? demanda Rhoda, curieuse.

— C'est un homme extraordinairement astucieux, répondit Despard avec sérieux. Un homme d'une remarquable habileté.

— Ah ! fit Rhoda. Anne dit qu'il a l'air plutôt stupide.

— Cela fait partie des trucs du métier, j'imagine. Mais ne nous y trompons pas. Battle est loin d'être un imbécile.

Il se leva.

— Bon, il faut que je m'en aille. J'aimerais vous dire encore une chose.

Anne s'était levée aussi.

— Oui ? dit-elle en lui tendant la main.

Despard resta un instant silencieux, à choisir ses mots avec soin. Il garda sa main dans la sienne et la regarda droit dans ses beaux yeux gris.

— N'y voyez pas d'offense, dit-il, mais je voudrais vous dire ceci : il est humainement possible que vous ne teniez pas à ce que certains aspects de vos relations avec Shaitana paraissent au grand jour. Dans ce cas – ne vous fâchez pas, s'il vous plaît (il avait senti qu'elle retirait instinctivement sa main) –, vous êtes dans votre droit en refusant de répondre aux questions de Battle en dehors de la présence de votre avocat.

Anne reprit sa main. Ses yeux gris étaient devenus noirs de colère.

— Il n'y a rien... absolument rien. Je connaissais à peine ce sale type.

— Excusez-moi, dit le major Despard. Il m'a semblé que je devais vous le signaler.

— C'est vrai, intervint Rhoda. Anne ne le connaissait presque pas. Elle ne l'aimait pas beaucoup, mais il donnait de si belles réceptions !

— Cela semble bien avoir été la seule justification de l'existence de feu M. Shaitana, répliqua le major d'un air sombre.

— Le superintendant Battle peut me demander tout ce qu'il voudra, déclara Anne d'un ton froid, je n'ai rien à cacher... rien.

— Je vous en prie, pardonnez-moi, dit gentiment le major.

Elle le regarda. Sa colère tomba. Elle sourit... un sourire charmant.

Elle lui rendit sa main. Il la prit et déclara :

— Nous sommes dans le même bateau, vous savez. Nous devrions être amis...

Ce fut Anne qui l'accompagna à la porte. En revenant, elle aperçut Rhoda qui regardait par la fenêtre en sifflotant. Celle-ci se retourna quand elle l'entendit entrer dans la pièce.

— Il est terriblement séduisant, Anne !

— Il est sympathique, non ?

— Bien plus que ça... Je suis en train de devenir folle de lui. Pourquoi n'étais-je pas à ta place à cette fichue soirée ? Cela m'aurait tellement plu ! Le filet qui se resserre autour de moi... l'ombre de

l'échafaud...

— Ça m'étonnerait, grinça Anne. Tu dis vraiment n'importe quoi.

Elle poursuivit d'une voix plus douce :

— C'est très gentil à lui d'avoir fait tout ce chemin pour une étrangère... pour une fille qu'il n'avait vue qu'une fois.

— Tu lui as tapé dans l'œil. C'est manifeste. Les hommes n'ont jamais de ces gentillesse totalement désintéressées. Il ne serait pas venu traîner ses guêtres dans les parages si tu louchais et si tu étais couverte de boutons.

— Tu ne crois pas ?

— Bien sûr que non, grosse bête. Mais Mme Oliver est beaucoup plus désintéressée, elle.

— Je ne l'aime pas, dit Anne tout à trac. Elle me fait une drôle d'impression... Je me demande pourquoi elle est venue.

— Voilà bien le proverbial manque de confiance envers son propre sexe. Le major y avait sans doute lui aussi un intérêt, si on va par là.

— Je suis sûre que non ! répliqua Anne avec chaleur.

Puis elle rougit tandis que Rhoda Dawes éclatait de rire.

TROISIÈME VISITEUR

Le superintendant Battle arriva à Wallingford vers 18 heures. Avant d'interroger Anne Meredith, il avait l'intention de faire son profit des ragots locaux.

Il n'eut aucune difficulté à glaner des renseignements. Sans se laisser aller à la moindre déclaration compromettante, le superintendant s'arrangea pour donner des aperçus variés de sa situation dans l'existence.

Deux personnes au moins auraient pu jurer leurs grands dieux qu'il était un entrepreneur londonien venu voir comment ajouter une nouvelle aile au cottage, un autre vous aurait garanti qu'il était « un de ces amateurs de week-ends à la recherche d'une maison meublée » et deux autres encore auraient certifié qu'il était le représentant d'une société de construction de courts de tennis en dur.

Toutes les informations que le superintendant put réunir se révélèrent favorables.

« Wendon Cottage ? Oui, bien sûr, c'est sur la route de Malbury. Vous ne pouvez pas le rater. Oui, deux jeunes filles. Mlle Dawes et Mlle Meredith. Des jeunes filles très charmantes. Le genre sans histoires. »

« Si elles sont là depuis longtemps ? Ben, non, pas si longtemps que ça. Un peu plus de deux ans. Elles sont arrivées en septembre. Elles ont acheté sa maison au vieux Pickersgill. Il n'y mettait plus beaucoup les pieds depuis la mort de sa femme. »

L'informateur du superintendant n'avait jamais entendu dire qu'elles étaient du Northumberland. Lui aurait parié qu'elles venaient de Londres. Elles étaient bien vues dans les environs, même s'il y avait encore des gens vieux jeu pour estimer que deux jeunes filles ne devraient pas vivre seules. En tout cas elles étaient tout ce qu'il y a de convenables. Elles ne faisaient pas partie de ces bandes de soiffards du week-end. Mlle Dawes était la plus délurée, Mlle Meredith la plus tranquille. Oui, c'était Mlle Dawes qui payait les factures. C'était elle qui avait l'argent.

L'enquête du superintendant le conduisit inévitablement, au bout

du compte, chez Mme Astwell, qui « vaquait » chez les demoiselles de Wendon Cottage.

Mme Astwell était loquace.

« Oh, non, monsieur. Ça m'étonnerait qu'elles veuillent vendre. Pas si vite. Elles ne sont là que depuis deux ans. Oui, monsieur, je m'occupe d'elles depuis le début. De 8 à 12, voilà mes heures... Très gentilles, très vivantes aussi, toujours prêtes à rire ou à plaisanter. Pas chichiteuses pour deux sous. »

« Ma foi, je ne sais pas trop si c'est la Mlle Dawes que vous connaissiez, monsieur... la même famille, je veux dire. Il me semble qu'elle est du Devonshire. Elle reçoit de temps en temps de la crème de là-bas et elle dit que ça lui rappelle son enfance. Alors je pense que ça doit être ça. »

« Comme vous dites, monsieur, c'est triste de voir de nos jours tant de jeunes filles obligées de gagner leur pain quotidien. Ces demoiselles ne sont pas ce qu'on appelle riches, mais elles mènent une bonne petite vie. C'est Mlle Dawes qui a l'argent, bien sûr. Mlle Anne est sa demoiselle de compagnie, comme qui dirait. Le cottage appartient à Mlle Dawes. »

« Je ne sais pas au juste d'où vient Mlle Anne. Je l'ai entendue parler de l'île de Wight et je sais qu'elle n'aime pas le nord de l'Angleterre. Je sais aussi qu'elle est allée avec Mlle Dawes dans le Devon parce que je les ai entendues plaisanter à propos des collines et parler des criques et des plages. »

Elle était intarissable. De temps en temps, le superintendant prenait mentalement quelques notes. Plus tard, il gribouilla deux ou trois signes sibyllins sur son calepin.

À 20 h 30, ce soir-là, il s'engagea dans l'allée qui menait à Wendon Cottage et frappa à la porte.

Une grande fille brune en robe de cretonne orange vint lui ouvrir.

— Mlle Meredith habite bien ici ? demanda le superintendant Battle.

Il avait plus que jamais son air service-service et son visage de bois.

— Oui.

— J'aimerais lui parler, s'il vous plaît. Superintendant Battle.

Il fut aussitôt gratifié d'un regard inquisiteur.

— Entrez, dit Rhoda Dawes en s'effaçant.

Assise au coin du feu dans un bon fauteuil, Anne Meredith buvait son café à petites gorgées. Elle portait un ensemble d'intérieur en crêpe de Chine brodé.

— C'est le superintendant Battle, dit Rhoda en introduisant son hôte.

Anne se leva et alla à sa rencontre, la main tendue.

— Il est un peu tard pour une visite, s'excusa Battle. Mais je voulais

être sûr de vous trouver, et avec ce beau temps...

Anne sourit.

— Vous voulez un peu de café ? Va chercher une autre tasse, Rhoda.

— C'est très aimable à vous, mademoiselle Meredith.

— Nous sommes assez fières de notre café, dit Anne.

Le superintendant prit place dans le fauteuil qu'elle lui indiqua. Rhoda apporta une tasse et Anne servit le policier. Le crépitement du feu et les fleurs dans les vases firent bonne impression sur le superintendant.

L'atmosphère était charmante. Anne semblait à son aise, et l'autre fille continuait à le dévorer des yeux.

— Nous vous attendions, dit Anne.

Elle s'était presque exprimée sur un ton de reproche. « Pourquoi m'avez-vous négligée ? » semblait-elle dire.

— Désolé, mademoiselle Meredith. J'ai été débordé par mon enquête.

— Fructueux, le résultat ?

— Pas particulièrement. Mais il faut ce qu'il faut. J'ai retourné le Dr Roberts sur le gril, si j'ose dire. De même Mme Lorrimer. Et à présent c'est votre tour.

Anne sourit.

— Je suis prête.

— Et le major Despard ? demanda Rhoda.

— On ne l'oubliera pas. Je vous le promets.

Il posa sa tasse et tourna les yeux vers Anne. Celle-ci se redressa légèrement dans son fauteuil.

— Je suis tout à vous, superintendant. Que voulez-vous savoir ?

— En gros, tout de vous, mademoiselle Meredith.

— Je suis quelqu'un de très respectable, fit Anne en souriant.

— Sa vie a été irréprochable, intervint Rhoda. J'en réponds.

— C'est très gentil de votre part, voulut bien admettre le superintendant Battle. Vous connaissez donc Mlle Meredith depuis longtemps ?

— Nous avons été à l'école ensemble. On dirait qu'il y a de ça des siècles, n'est-ce pas, Anne ?

— Il y a si longtemps que vous vous en souvenez à peine, j'imagine, dit Battle en riant. Et maintenant, mademoiselle Meredith, j'ai bien peur d'avoir à rivaliser avec les formulaires qu'on remplit pour obtenir un passeport.

— Je suis née..., commença Anne.

— De parents pauvres mais honnêtes, déclara Rhoda.

Le superintendant Battle leva la main d'un air de reproche.

— Voyons, voyons, jeune fille.

— Rhoda chérie, la gronda Anne. Ce n'est pas le moment de plaisanter.

— Pardonnez-moi.

— Alors, mademoiselle Meredith, vous êtes née... où ça ?

— À Quetta, aux Indes.

— Ah, je vois. Vous êtes d'une famille de militaires ?

— Oui. Mon père était le major John Meredith. Ma mère est morte quand j'avais onze ans. Mon père a pris sa retraite lorsque j'avais quinze ans et s'est installé à Cheltenham. J'avais dix-huit ans quand il est mort en me laissant pratiquement sans le sou.

Battle hocha la tête avec sympathie.

— Cela a dû être un choc pour vous, j'imagine.

— Plutôt. J'ai toujours su que nous n'étions pas riches, mais de là à découvrir que je n'avais pratiquement rien...

— Qu'avez-vous fait, mademoiselle Meredith ?

— J'ai dû trouver un emploi. On ne m'avait rien appris du tout et je n'étais pas très maligne. Je ne savais pas taper à la machine, je ne connaissais ni la sténo ni quoi que ce soit. Une amie m'a trouvé une place chez des amis à elle : il s'agissait d'aider la maîtresse de maison, et de garder ses deux petits garçons pendant les vacances.

— Son nom, je vous prie ?

— Mme Eldon, les Larches, Ventnor. J'y suis restée deux ans, puis les Eldon sont partis à l'étranger. Alors j'ai travaillé chez Mme Deering.

— Ma tante, précisa Rhoda.

— Oui, c'est Rhoda qui m'avait trouvé cette place. J'y ai été très heureuse. Rhoda venait souvent y passer quelques jours et nous nous amusions beaucoup.

— Quelle était votre situation, là ? Demoiselle de compagnie ?

— Oui, c'est à peu près ça.

— Plutôt aide-jardinière, intervint Rhoda. Ma tante Emily est folle de jardinage, expliqua-t-elle. Anne passait le plus clair de son temps à désherber et à planter des oignons dans tous les coins.

— Et vous avez quitté Mme Deering ?

— Sa santé s'est aggravée et elle a eu besoin d'une véritable infirmière.

— Elle a un cancer, dit Rhoda. La pauvre, il lui faut de la morphine et tout un tas de cochonneries comme ça !

— Elle avait été très bonne pour moi. J'ai été désolée de la quitter, poursuivit Anne.

— Moi, je cherchais une maison, dit Rhoda, et quelqu'un pour la partager avec moi. Papa s'était remarié avec une femme qui n'était pas du tout mon genre.

Alors j'ai demandé à Anne de venir vivre avec moi et, depuis, elle

ne m'a plus quittée.

— Voilà qui m'a tout l'air d'une vie irréprochable, dit Battle. Précisons quand même les dates. Vous m'avez dit que vous aviez passé deux ans chez Mme Eldon. À propos, quelle est son adresse actuelle ?

— Elle vit en Palestine. Son mari travaille pour le gouvernement, je ne sais pas au juste à quoi.

— Je n'aurai pas de mal à le trouver. Après cela, vous êtes allée chez Mme Deering ?

— J'y suis restée trois ans. Son adresse est Marsh Dene, Little Hembury, Devon.

— Bien. Vous avez donc vingt-cinq ans maintenant, mademoiselle Meredith. Reste encore un détail : le nom et l'adresse de deux personnes de Cheltenham qui vous auraient connus, vous et votre père.

Anne les lui fournit.

— À présent, parlons de votre voyage en Suisse, de votre rencontre avec M. Shaitana. Vous étiez partie seule, ou avec mademoiselle Dawes ?

— Nous sommes parties ensemble. Nous sommes allées rejoindre des amis. Nous étions un groupe de huit personnes.

— Racontez-moi votre rencontre avec M. Shaitana.

Anne fronça les sourcils.

— Il n'y a pas grand-chose à en dire. Il était là, c'est tout. Nous le connaissions comme on connaît les gens dans un hôtel. Il avait gagné le premier prix au bal costumé. Il était déguisé en Méphistophélès.

Le superintendant Battle soupira.

— Oui, ç'a toujours été son numéro favori.

— Il était vraiment extraordinaire, dit Rhoda. Il avait à peine besoin de maquillage.

Battle regarda tour à tour les deux jeunes filles.

— Laquelle de vous deux le connaissait le mieux ?

Anne hésita. Rhoda répondit :

— Au début, autant l'une que l'autre. C'est-à-dire très peu. Nous étions avec un groupe de skieurs, nous partions en randonnée toute la journée et, le soir, nous allions danser. Puis Shaitana a paru se toquer d'Anne. Il s'est mis à lui débiter des compliments à tout propos – et hors de propos ! Inutile de dire que nous en avons tous fait des gorges chaudes.

— Je suis persuadée qu'il se livrait à ce numéro exprès pour m'ennuyer, dit Anne. Parce que je ne l'aimais pas. Je pense que ça l'amusait de me mettre dans l'embarras.

Rhoda éclata de rire.

— Nous expliquions à Anne qu'elle tenait là le beau mariage. Ça la rendait folle de rage.

— Si vous me donniez les noms des autres membres de votre groupe ? demanda Battle.

— Vous ne faites pas une confiance aveugle aux gens, on dirait, remarqua Rhoda. Pour vous, chacun des mots que nous prononçons est un mensonge pur et simple ?

L'œil du superintendant Battle s'alluma.

— En tout cas, je vais m'assurer qu'ils n'en sont pas, répliqua-t-il.

— Vous êtes vraiment du genre soupçonneux, repartit Rhoda.

Elle inscrivit quelques noms sur une feuille de papier qu'elle lui tendit.

Battle se leva.

— Eh bien, je vous remercie, mademoiselle Meredith. Comme dit Mlle Dawes, il semble que vous ayez mené une vie particulièrement irréprochable. Je ne pense pas que vous ayez beaucoup de soucis à vous faire. C'est bizarre, cette façon qu'a eue M. Shaitana de changer d'attitude à votre égard. Pardonnez-moi cette question, mais vous a-t-il demandée en mariage... ou, euh... importunée d'une manière quelconque ?

— Il n'a pas tenté de la violer, si c'est ce que vous voulez dire, intervint Rhoda.

Anne avait rougi.

— Il ne s'est rien passé de ce genre, affirma-t-elle. Il a toujours été très poli et... très cérémonieux. C'était seulement ses manières étudiées qui me mettaient mal à l'aise.

— Et les petites choses qu'il disait, ses insinuations ?

— Oui... ou plutôt, non. Il n'insinuait rien.

— Pardonnez-moi. C'est ce que font généralement les séducteurs professionnels. Eh bien, bonsoir, mademoiselle Meredith. Et merci encore. Excellent café. Bonsoir, mademoiselle Dawes.

— Et voilà, dit Rhoda quand Anne revint après avoir accompagné Battle à la porte. C'est fini, et cela n'a pas été si terrible. Il est gentil et paternel, et il ne te soupçonne pas le moins du monde. Je m'attendais à bien pire.

Anne se laissa tomber dans son fauteuil avec un soupir.

— Ça a marché comme sur des roulettes. C'était idiot de ma part d'en faire toute une histoire. Je m'imaginais qu'il allait essayer de m'avoir à l'intimidation... comme l'avocat de la Couronne dans les pièces policières.

— Il a l'air de quelqu'un de sensé, expliqua Rhoda. Il doit très bien comprendre que tu n'es pas une meurtrière... Au fait, Anne, ajouta-t-elle après une hésitation, tu ne lui as pas dit que tu avais été à Combeacre. Tu as oublié ?

— Je ne pense pas que ce soit important, répondit lentement Anne. Je n'y suis restée que quelques mois. Et il n'y a plus personne qui me

connaisse, là-bas. Je peux lui envoyer un mot pour le lui dire si tu crois que c'est nécessaire. Mais je ne pense pas que ce soit le cas. Laissons tomber.

— D'accord, si c'est comme ça que tu vois les choses.

Rhoda se leva et brancha la radio.

Une voix tonitruante annonçait :

« Vous venez d'entendre les Black Nubians qui vous ont interprété leur dernier succès *Pourquoi tu mens, poupée ?* »

LE MAJOR DESPARD

Le major Despard sortit de l'Albany, tourna dans Regent Street et sauta dans un autobus.

C'était l'heure creuse et de nombreux sièges étaient libres sur l'impériale. Despard alla s'installer à l'avant.

Il était monté dans l'autobus en marche. Celui-ci prit quelques passagers à l'arrêt suivant et poursuivit son chemin dans Regent Street.

Un deuxième voyageur grimpa les marches de l'impériale et alla s'asseoir à l'avant, de l'autre côté de la travée.

Despard n'avait pas fait attention à lui. Mais au bout de quelques minutes, une voix engageante murmura :

— Du haut d'un bus, on a une très bonne vue de Londres, n'est-ce pas ?

Despard tourna la tête. D'abord surpris, son visage s'éclaira soudain.

— Pardonnez-moi, monsieur Poirot, je ne vous avais pas reconnu. Vous avez raison, on a d'ici une excellente vue panoramique. Mais c'était encore mieux autrefois, avant qu'on ait construit ces cages vitrées.

— Vous avez beau dire, soupira Poirot, ce n'était pas toujours agréable quand il pleuvait et que l'intérieur était bondé. D'autant que, dans ce pays, les jours de pluie sont ce qui manque le moins.

— Bah ! la pluie n'a jamais fait de mal à personne.

— Vous faites erreur, répliqua Poirot. On a tôt fait d'attraper une fluxion de poitrine.

Despard sourit.

— Je vois que vous êtes un partisan du « couvrez-vous bien », monsieur Poirot.

Poirot était en effet bien équipé pour affronter les trahisons de l'automne : il portait houppelande et cache-nez.

— C'est plutôt bizarre de tomber sur vous comme ça ! déclara Despard.

Il ne vit pas le sourire de Poirot dissimulé par son écharpe. Il n'y

avait rien de bizarre dans cette rencontre. Ayant calculé l'heure à laquelle Despard devait quitter ses appartements, il l'avait attendu. Évitant prudemment de prendre l'autobus en marche, il avait couru après et était monté à l'arrêt suivant.

— C'est bien vrai, dit-il. Nous ne nous étions pas revus depuis cette soirée chez M. Shaitana.

— Vous ne prêtez pas la main à l'enquête ? demanda Despard.

Poirot se gratta délicatement l'oreille.

— Je réfléchis, je réfléchis beaucoup. Courir à droite, à gauche, enquêter, ça non. Cela ne convient ni à mon âge, ni à mon tempérament, ni à mon personnage.

— Vous réfléchissez, hein ? répliqua Despard de façon inattendue. Vous pourriez faire pire. On se hâte trop, de nos jours. Si on prenait le temps de réfléchir à un problème avant de s'y attaquer, il y aurait moins de gâchis.

— Est-ce comme ça que vous procédez dans la vie, major ?

— Le plus souvent, répondit l'autre avec simplicité. « Étudie la direction du vent, choisis ta route, pèse le pour et le contre, prends une décision... et n'en dévie pas. »

Sa bouche avait une expression résolue.

— Et, après ça, plus rien ne peut vous détourner de votre chemin ?

— Oh ! je n'ai pas dit ça. Rien ne sert de s'entêter. Si on a commis une erreur, il faut le reconnaître.

— Mais j'imagine que vous commettez rarement des erreurs, major Despard.

— Nous en commettons tous, monsieur Poirot.

— Quelques-uns d'entre nous en commettent moins que d'autres, remarqua Poirot avec une certaine froideur, due sans doute au « tous » dont le major s'était servi.

Despard le regarda, sourit et demanda :

— Vous ne commettez donc jamais d'erreurs, monsieur Poirot ?

— J'ai commis la dernière il y a vingt-huit ans, répondit Poirot avec dignité. Et encore, les circonstances étaient telles que... mais peu importe.

— C'est un bon score, remarqua Despard qui ajouta : Et la mort de Shaitana ? Elle ne compte pas, j'imagine, puisque vous n'êtes pas officiellement chargé de l'affaire.

— Cela ne me concerne pas, non, mais quand même, cela offense mon amour-propre. Qu'un meurtre soit perpétré sous mon nez... par quelqu'un qui se moque de mon habileté à le résoudre, je considère cela comme une insulte.

— Pas seulement sous votre nez, répliqua Despard d'un ton ironique. Sous le nez aussi de la police criminelle.

— Cela a probablement été une grave erreur. Ce brave super-

intendant Battle a peut-être l'air d'un crétin taillé dans du bois, mais ce qu'il a dans la tête, ce n'est pas du bois, et de loin.

— Je suis d'accord avec vous. Son flegme n'est qu'une façade. C'est un policier très intelligent et très capable.

— Et qui déploie une grande activité dans cette affaire.

— Oh, pour être actif, il est actif ! Vous voyez cet individu paisible à l'allure militaire, là-bas, dans le fond ?

Poirot tourna la tête.

— Il n'y a personne, à part nous deux.

— Eh bien alors, c'est qu'il est en bas. Il ne me lâche pas d'une semelle. Un type très efficace. De temps à autre, il change de personnage. Du travail d'artiste.

— Oui, mais vous l'avez repéré. Vous avez l'œil vif et perçant.

— Je n'oublie jamais un visage, même celui d'un Noir. Tout le monde ne peut pas en dire autant.

— Vous êtes mon homme, déclara Poirot. Quelle chance de vous avoir rencontré ! Je cherche quelqu'un qui ait à la fois l'œil et la mémoire. Hélas, les deux vont rarement de pair. J'ai posé une question au Dr Roberts, sans résultat. Idem pour Mme Lorrimer. Voyons si j'aurai plus de chance avec vous. Retournez en pensée dans la pièce où vous avez joué aux cartes chez M. Shaitana, et dites-moi ce que vous vous rappelez.

Despard eut l'air un peu ahuri.

— Je ne comprends pas très bien...

— Décrivez-moi la pièce, les meubles, les objets.

— Je ne sais pas si je suis très doué pour ça, répondit Despard en réfléchissant. C'était un endroit pas net, de mon point de vue. Une pièce qui n'avait rien de masculin. Avec des brocards, des soieries, tout un fourbi. Ça ressemblait bien à Shaitana.

— Vous ne pouvez pas préciser ?

Despard secoua la tête.

— Je n'ai pas fait très attention... Il y avait quelques beaux tapis. Deux Boukhara et trois ou quatre magnifiques persans, dont un Hamadan et un Tabriz. Une assez belle tête d'élan aussi – non, celle-là était dans l'entrée. Elle venait de chez Rowland, sans doute.

— Vous ne pensez pas que feu M. Shaitana était du genre à aller abattre lui-même des animaux sauvages ?

— Certainement pas. Je suis prêt à parier qu'il n'a jamais abattu que des jeux qu'on peut jouer assis. Qu'y avait-il d'autre ? Désolé de vous décevoir, mais je ne vais pas vous être d'une grande aide. Il y avait un tel bric-à-brac... Les tables en étaient couvertes. La seule chose que j'aie remarquée, c'est une idole assez gaillarde. De l'île de Pâques, à mon avis. En bois poli. On n'en voit pas beaucoup de pareilles. Il y avait aussi des bibelots de Malaisie... Non, j'ai bien peur

de ne pas pouvoir beaucoup vous aider.

— Tant pis, dit Poirot, l'air un peu dépité. Vous savez, poursuivit-il, Mme Lorrimer a une mémoire des cartes tout à fait surprenante. Elle se souvient des annonces et des jeux de presque toutes les parties. C'est stupéfiant.

Despard haussa les épaules.

— Il y a des femmes comme ça. Sans doute parce qu'elles jouent du matin au soir.

— Vous en seriez incapable, hein ?

Despard secoua la tête.

— Je ne me rappelle que deux coups. L'un où j'aurais pu gagner à carreau, mais le Dr Roberts a bluffé et m'en a empêché. Il a chuté mais malheureusement nous ne l'avions pas contré. Je me rappelle aussi un sans atout. Un coup très difficile. Toutes nos cartes étaient mauvaises. Nous avons chuté de deux, mais cela aurait pu être bien pire.

— Vous jouez souvent au bridge, major Despard ?

— Non, pas régulièrement. Mais c'est un jeu intéressant.

— Vous le préférez au poker ?

— Personnellement, oui. Le poker fait trop de place au hasard.

— M. Shaitana ne jouait à rien, je pense, déclara Poirot songeur. À aucun jeu de cartes, je veux dire.

— Shaitana ne s'est jamais amusé qu'à un seul jeu, grommela Despard.

— Et c'est ?

— Le jeu du coup bas.

Après un silence, Poirot demanda :

— Est-ce quelque chose que vous savez, ou que vous *pensez* ?

Despard vira au rouge brique.

— Ce qui signifie qu'on ne devrait rien avancer sans indiquer le chapitre et le verset ? C'est sans doute vrai. C'est même on ne peut plus exact. Il se trouve que je le sais. Cependant, je n'en donnerai ni le chapitre ni le verset. Cette information m'a été communiquée à titre confidentiel.

— Autrement dit, cela concerne une femme, ou des femmes.

— Oui. Le sale type qu'il était préférait s'en prendre aux femmes.

— Vous pensez que c'était un maître chanteur ? Voilà qui est intéressant.

Despard secoua la tête.

— Non, non, vous m'avez mal compris ! Shaitana était peut-être un maître chanteur, mais pas au sens habituel. Pas pour l'argent. C'était un maître chanteur spirituel, si tant est que ça existe.

— Et il en tirait... quoi ?

— Une excitation. Je ne vois pas comment appeler ça autrement. Ça l'émoustillait de lire la polémique dans le regard des gens. J'imagine

qu'il se sentait ainsi moins répugnant et plus viril. C'est une attitude très efficace avec les femmes. Il n'avait qu'à leur laisser entendre qu'il savait tout – et elles se mettaient à lui raconter un tas de choses qu'il ignorait peut-être. Cela titillait son sens de l'humour. Ensuite, il se pavanait avec son air méphistophélique qui semblait dire : « Je sais tout ! C'est moi le grand Shaitana ! » Ce type était un monstre !

— Alors vous pensez qu'il a terrorisé Mlle Meredith de cette façon-là ?

— Mlle Meredith ? Je ne pensais pas à elle. Ce n'est pas le genre à avoir peur d'un homme comme Shaitana.

— Pardon ! Vous parliez alors de Mme Lorrimer ?

— Non, non, non ! Vous m'avez mal compris. Je parlais en général. Il ne serait pas facile de terroriser Mme Lorrimer. Et ce n'est pas quelqu'un qu'on imagine traînant un secret coupable. Non, je ne pensais à personne en particulier.

— C'est la méthode en général à laquelle vous faites allusion ?

— Exactement.

— Il est certain, remarqua posément Poirot, que ce que vous appelez un métèque possède souvent une excellente connaissance des femmes. Il sait comment s'immiscer dans leur existence. Il connaît l'art de leur soutirer leurs secrets...

Il s'interrompit.

— C'est absurde ! s'emporta Despard. Ce type était un charlatan, il n'avait rien de bien dangereux. Et pourtant, les femmes avaient peur de lui. C'est grotesque.

Il bondit soudain.

— Bon sang ! J'ai raté ma station. J'étais trop pris par notre conversation. Au revoir, monsieur Poirot. Jetez un coup d'œil en bas et vous allez voir mon ombre fidèle quitter le bus en même temps que moi.

Il se précipita dans l'escalier. Son coup de sonnette n'avait pas fini de retentir qu'un double coup de sonnette suivit...

En regardant dans la rue, Poirot vit Despard qui retournait à vive allure en arrière. Il ne prit pas la peine de repérer son suiveur. Il s'intéressait à tout autre chose.

« *Personne en particulier*, murmura-t-il en lui-même. Ça, je me le demande. »

LE TÉMOIGNAGE D'ELSIE BATT

Les collègues du sergent O'Connor l'avaient méchamment surnommé « Rêve ancillaire ».

Grand, droit, les épaules larges, il était incontestablement très bel homme. Cependant, c'était moins la régularité de ses traits que l'étincelle espiègle et téméraire qui brillait dans ses yeux que le sexe faible trouvait irrésistible. Le sergent O'Connor obtenait des résultats indubitables, et avec une vitesse remarquable.

Avec une vitesse telle que, quatre jours seulement après le meurtre de M. Shaitana, il était assis dans un fauteuil à trois shillings et six pence au Willy Nilly Music-Hall à côté de Mlle Elsie Batt, l'ancienne femme de chambre de Mme Craddock, 117, North Audley Street.

Ayant mené ses travaux d'approche avec doigté, le sergent O'Connor s'apprêtait à lancer sa grande offensive.

— ... Ça me rappelle les histoires que me faisait mon ancien patron, disait-il. Il s'appelait Craddock. Un drôle d'individu, si vous voulez mon avis.

— Craddock ? dit Elsie. Moi aussi, j'ai servi chez des Craddock.

— Eh bien, ça, c'est la meilleure ! Et si c'était les mêmes ?

— Les miens habitaient dans North Audley Street, répondit Elsie.

— Les miens partaient pour Londres quand je les ai quittés, dit vivement O'Connor. Oui, je crois bien que c'était North Audley Street. Mme Craddock s'intéressait beaucoup aux messieurs.

Elsie rejeta la tête en arrière.

— En boule, qu'elle me mettait. Toujours à critiquer et à ronchonner, comme si rien de ce que vous faisiez n'était bien.

— Son mari aussi en prenait pour son grade, non ?

— Elle prétendait qu'il la négligeait, qu'il ne la comprenait pas. Elle était tout le temps à se plaindre de sa santé, à gémir et à suffoquer. Mais elle n'était pas malade pour deux sous, je vous en fiche mon billet.

O'Connor se tapa sur les cuisses.

— J'y suis ! Est-ce qu'il ne s'est pas passé quelque chose entre elle et un certain toubib ? Ils seraient allés un peu trop loin, non ?

— Vous voulez parler du Dr Roberts ? Lui, c'était quelqu'un de bien. Et gentil, avec ça.

— Vous, les filles, vous êtes toutes les mêmes. Dès qu'un homme est un sale type, vous prenez sa défense. Je connais ce genre d'individu.

— Non, lui, vous ne le connaissez pas, vous vous mettez le doigt dans l'œil. Est-ce que c'était sa faute si Mme Craddock l'envoyait chercher à tout bout de champ ? Ça doit agir comment, un docteur ? Si vous voulez mon avis, il ne s'intéressait à elle que comme patiente. Tout ça venait d'elle. Rien à faire pour qu'elle le laisse tranquille.

— Admettons, Elsie... Vous me permettez de vous appeler Elsie ? J'ai l'impression de vous connaître depuis toujours.

— Eh bien, ce n'est pas le cas. Elsie ! Non mais des fois !

Elle rejeta derechef la tête en arrière.

— Oh, très bien, mademoiselle Batt. Comme je le disais, admettons, reprit-il en lui jetant une œillade assassine, mais, le mari, ça le mettait quand même de mauvais poil, non ?

— Il s'est mis en rogne une fois, reconnut Elsie. Mais, si vous voulez mon avis, il était malade dans ce temps-là. Il est mort juste après, vous savez.

— Je m'en souviens... d'un truc bizarre, non ?

— Un truc japonais... tout ça à cause d'un nouveau blaireau... C'est terrible, non, qu'ils ne prennent pas plus de précautions ? Je n'ai plus rien acheté de japonais, depuis.

— « Acheter anglais », c'est ma devise, répliqua le sergent O'Connor, sentencieux. Vous disiez donc qu'il s'était engueulé avec le docteur ?

Elsie hocha la tête, enchantée de revivre les scandales passés.

— Ils y sont allés de bon cœur, répondit-elle. En tout cas, le patron. Le Dr Roberts a gardé son calme. Il a juste dit : « Ridicule. » Et aussi : « Qu'allez-vous imaginer ? »

— Ça s'est passé à la maison, sans doute ?

— Oui, elle l'avait envoyé chercher. Puis elle a commencé à se disputer avec le patron. Le Dr Roberts est arrivé au beau milieu et le patron s'est retourné contre lui.

— Il a dit quoi, au juste ?

— Évidemment, je n'étais pas censée écouter. Ça se passait dans la chambre de Madame. Je sentais qu'il y avait du grabuge dans l'air, alors j'ai pris mon ramasse-poussière et je me suis mise à nettoyer l'escalier. Je ne voulais pas rater ça.

Le sergent O'Connor l'approuva chaudement, tout en se félicitant de ne pas être entré en contact avec Elsie à titre officiel. Interrogée par le sergent O'Connor, de Scotland Yard, elle aurait juré ses grands dieux qu'elle n'avait rien entendu.

— Comme je disais, poursuivit Elsie, le Dr Roberts est resté très

calme, c'est le patron qui braillait.

— Il braillait quoi ? demanda O'Connor, approchant pour la deuxième fois du point crucial.

— Qu'on s'était fichu de lui dans les grandes largeurs, répondit Elsie avec délectation.

— Qu'est-ce que vous entendez par là ?

Cette fille ne se déciderait-elle jamais à prononcer la moindre parole concrète ?

— Eh bien, je n'ai pas tout compris, avoua Elsie. Il employait des expressions compliquées, du genre « conduite non professionnelle », « prendre avantage », des trucs comme ça, et je l'ai entendu dire qu'il allait faire radier le Dr Roberts de l'ordre des médecins. C'est possible, ça ?

— Je veux, oui ! répondit O'Connor. Il pouvait porter plainte auprès du conseil de l'Ordre.

— Oui, il a dit quelque chose comme ça. Et Madame poussait des cris d'orfraie et couinait : « Tu ne t'es jamais occupé de moi. Tu me négliges. Tu me laisses seule. » Je l'ai entendue dire que le docteur avait été un ange de bonté pour elle. Alors le docteur est entré avec le patron dans le petit salon, il a fermé la porte de la chambre à coucher, et il lui a dit carrément : « Mon brave monsieur, vous ne voyez pas que votre femme est hystérique ? Elle ne sait pas ce qu'elle raconte. Je vous avoue franchement que c'est un cas compliqué et éprouvant. J'aurais abandonné depuis longtemps si j'avais jugé que c'était con... con... » Un mot assez long ; ah ! oui, « compatible avec mon devoir ». Voilà ce qu'il a dit. Il a dit aussi un truc à propos des limites qu'il ne fallait pas franchir, quelque chose entre le docteur et son patient. Ça a un peu calmé le patron, alors il a ajouté : « Vous allez être en retard à votre bureau, vous feriez bien de partir. Réfléchissez à tout ça à tête reposée. Je pense que vous vous rendrez compte que toute cette histoire ne tient pas debout. Maintenant, je vais me laver les mains avant de me rendre chez mon prochain patient. Réfléchissez, mon vieux. Je vous assure que tout cela est sorti de l'imagination débridée de votre femme. » Alors, le patron a dit : « Je ne sais que penser. » Et il est sorti, et moi, bien sûr, je briquais l'escalier de toutes mes forces mais il ne m'a même pas remarquée. J'ai pensé alors qu'il avait mauvaise mine. Le docteur, il sifflotait gaiement en se lavant les mains dans le petit salon où il y avait de l'eau froide et puis de la chaude aussi. Après ça, il est sorti, lui aussi, avec sa sacoche ; il m'a parlé – bien poli comme toujours – et il est descendu tout guilleret comme d'habitude. Alors, vous voyez, je suis certaine qu'il n'avait rien fait de mal. Tout était de sa faute à elle.

— Et c'est après ça que Craddock a eu son histoire de charbon ?

— Bah ! je crois qu'il l'avait déjà. La patronne, elle l'a soigné avec

beaucoup de dévouement, mais il est mort. Des couronnes, il y en a eu des superbes, à l'enterrement.

— Et après ? Roberts a remis les pieds à la maison ?

— Non, petit curieux ! Vous lui en voulez, hein ? Je vous ai dit qu'il n'avait rien fait de mal. Sinon, il l'aurait épousée après la mort du patron, pas vrai ? Il ne l'a jamais fait. Il n'était pas fou ! Il savait à qui il avait affaire. Elle lui téléphonait sans arrêt, pourtant, mais il n'était jamais là. Et puis, elle a vendu la maison, on a tous eu notre congé, et elle est partie pour l'Égypte.

— Et vous n'avez jamais revu le Dr Roberts ?

— Non. Elle, si, parce qu'elle est allée le voir pour se faire faire... comment on appelle ça ? ... une inoculation contre la typhoïde. Elle est revenue avec le bras tout endolori. Si vous voulez mon avis, il lui a fait comprendre qu'il n'y avait rien à faire. Elle ne lui a plus téléphoné et elle est partie la mine enfarinée avec un tas de nouvelles robes très jolies, toutes de couleurs claires, et pourtant on était au milieu de l'hiver... mais elle disait que, là-bas, il y avait du soleil et qu'il faisait chaud.

— C'est vrai, approuva le sergent. Trop chaud même, parfois, à ce qu'on dit. Elle est morte là-bas. Je suppose que vous le savez ?

— Mais non, je n'en savais rien. Eh bien, ça alors ! Elle devait être plus malade que je ne pensais, la pauvre...

Elle ajouta avec un soupir :

— Je me demande ce qu'ils ont fait de toutes ces jolies robes. C'est des Noires, là-bas, elles ne peuvent pas les mettre.

— Vous auriez été à croquer, dedans, remarqua le sergent O'Connor.

— Effronté, va !

— Eh bien, vous n'allez pas avoir à supporter mon effronterie plus longtemps. Je dois partir pour un voyage d'affaires.

— Vous serez parti longtemps ?

— Il se peut que j'aille à l'étranger.

Le visage d'Elsie s'affaissa.

Bien que peu familière du célèbre poème de lord Byron, « Je n'ai jamais aimé une tendre gazelle », etc., elle éprouvait pour l'heure des sentiments du même ordre.

« C'est bizarre, plus ils sont beaux garçons, et moins ça marche, pensait-elle. Bah ! tant pis, il y a toujours Fred... »

Ce qui était rassurant. Cela prouvait que la soudaine incursion du sergent O'Connor dans la vie d'Elsie ne la marquerait pas à jamais. Qui sait ? Fred gagnerait peut-être même à l'affaire.

LE TÉMOIGNAGE DE RHODA DAWES

Rhoda Dawes sortit du Debenham et s'arrêta pour réfléchir. Ses traits expressifs trahissaient la moindre émotion passagère. Pour l'heure, c'était l'indécision qui était peinte sur son visage.

Ce visage disait clairement : « Oui ou non ? J'aimerais bien... mais il ne vaut peut-être mieux pas... »

— Taxi, mademoiselle ? demanda le chasseur.

Rhoda secoua la tête.

Une femme corpulente, chargée de paquets et dont le visage exprimait la radieuse satisfaction de celle qui fait déjà ses achats pour Noël, la heurta violemment, mais Rhoda resta clouée sur place, essayant toujours de prendre une décision.

Des pensées confuses lui traversaient l'esprit.

« Après tout, pourquoi pas ? Elle me l'a proposé... mais elle dit peut-être la même chose à tout le monde... Elle ne s'attend pas à ce qu'on la prenne au mot... Bon, Anne n'a pas voulu de moi. Elle m'a dit carrément qu'elle préférerait aller seule avec le major Despard chez l'avocat... C'est son droit. Trois, cela fait tout de suite de la foule... Et ses affaires ne me regardent pas. Ce n'est pas comme si je tenais particulièrement à voir le major Despard... Il est charmant, pourtant... Je crois qu'il est tombé amoureux d'Anne. Les hommes ne se coupent pas en quatre, à moins de... je veux dire, jamais par bonté d'âme... »

Un coursier la bouscula.

— Pardon, mademoiselle, dit-il d'un ton de reproche.

« Oh ! seigneur ! pensa Rhoda. Je ne peux pas rester plantée là toute la journée, juste parce que je suis tellement stupide que je n'arrive pas à me décider... Je crois que cette veste et cette jupe me vont très bien. Je me demande si le marron n'aurait pas été plus facile à porter que le vert... Non, je ne crois pas. Bon, alors j'y vais, oui ou non ? Trois heures un quart... c'est une heure convenable... je veux dire, je n'aurai pas l'air de vouloir m'inviter à déjeuner ou quoi que ce soit de ce genre. Je peux toujours essayer, on verra bien... »

Elle plongea dans la circulation, traversa, tourna à droite, puis à gauche dans Harley Street, et s'arrêta devant l'immeuble que Mme

Oliver avait décrit comme « perdu parmi les cliniques ».

« Bon, elle ne va pas me manger », se dit Rhoda, et elle entra courageusement dans le bâtiment.

L'appartement de Mme Oliver était au dernier étage. Elle prit l'ascenseur, et le liftier en uniforme la déversa sur une élégante moquette neuve, devant une porte d'un vert éclatant.

« C'est terrifiant, se dit Rhoda. Pire que chez le dentiste. Mais je ne peux plus reculer maintenant. »

Rouge de confusion, elle sonna.

Une domestique d'un certain âge lui ouvrit.

— Est-ce que... Puis-je... Mme Oliver est là ?

La femme de chambre s'effaça pour la laisser entrer et la conduisit dans un salon où régnait le plus grand désordre.

— Qui dois-je annoncer ?

— Oh... euh... Mademoiselle Dawes... Rhoda Dawes.

La domestique se retira. Après ce qui lui sembla une éternité, mais qui dura en réalité une minute et quarante-cinq secondes, la femme de chambre revint.

— Par ici, mademoiselle.

Plus rouge que jamais, Rhoda la suivit. Elles enfilèrent un corridor, tournèrent un coin, et une porte s'ouvrit. Nerveuse, Rhoda entra dans ce qui, à ses yeux ahuris, lui apparut d'abord comme une forêt africaine.

Des oiseaux, des quantités d'oiseaux : des perroquets, des aras, des oiseaux inconnus des ornithologues zigzaguaient dans ce qui semblait être une forêt vierge. Au milieu de cette profusion d'oiseaux et de végétation, Rhoda aperçut une machine à écrire posée sur une vieille table de cuisine, des monceaux de feuilles tapées éparpillées sur le sol, et Mme Oliver, échevelée, qui se levait d'un fauteuil bancal.

— Ma chère petite, comme je suis contente de vous voir ! dit-elle en lui tendant une main maculée de carbone et en essayant, de l'autre – tâche désespérée –, de mettre un peu d'ordre dans sa coiffure.

Un sac en papier, qu'elle avait heurté au passage, tomba du bureau et des pommes roulèrent dans tous les coins.

— Laissez cela, mon petit, ne vous inquiétez pas, quelqu'un viendra bien les ramasser à un moment quelconque.

Haletante, Rhoda se releva avec cinq pommes dans les mains.

— Oh, merci... non, il ne faut pas les remettre dans le sac. Je crois qu'il est percé. Posez-les plutôt sur la cheminée. Très bien. Maintenant, asseyons-nous et causons.

Rhoda s'installa sur un second fauteuil bancal et demanda, le souffle court :

— Je suis affreusement confuse. Je ne vous ai pas interrompue, au moins ?

— Eh bien, oui et non, répondit Mme Oliver, je travaille, comme vous voyez. Mais mon maudit Finlandais est dans une situation fâcheuse. Il avait fait une déduction très astucieuse à propos d'un plat de haricots verts, et maintenant il a découvert un poison mortel dans une oie farcie à l'oignon et à la sauge, préparée pour la Toussaint. Et voilà que je viens de me rappeler qu'à la Toussaint, la saison des haricots verts est finie.

Surexcitée par cette intrusion dans l'univers de la création littéraro-policrière, Rhoda suggéra, pantelante :

— Cela pourrait être des haricots en boîte ?

— C'est possible, évidemment, remarqua Mme Oliver, sceptique, mais cela gâcherait l'histoire. Je m'embrouille toujours dans les questions d'horticulture. Les gens m'écrivent pour me faire remarquer que les fleurs que j'ai fait pousser ensemble ne sont pas les bonnes... comme si cela avait de l'importance... De toute façon, on les trouve toutes ensemble chez les fleuristes de Londres.

— Bien sûr que cela n'a aucune importance, dit Rhoda en admiratrice énamourée. Oh, madame Oliver, ce doit être merveilleux d'écrire !

Mme Oliver se frotta le front avec un doigt tout maculé de carbone.

— Pourquoi ?

— Oh !..., fit Rhoda, un peu décontenancée, parce que ça doit l'être. Ça doit être merveilleux de se mettre à sa table et d'écrire un livre d'une seule traite.

— Cela ne ne passe pas exactement comme ça. Il faut d'abord penser, vous savez. Et penser, c'est toujours très ennuyeux. Ensuite il faut faire un plan. Et on peut rester bloqué à des tas d'endroits, et avoir l'impression qu'on ne s'en sortira jamais... mais on finit quand même par s'en sortir ! Ce n'est pas particulièrement agréable d'écrire. C'est un travail difficile, comme tous les autres.

— Cela n'a pas l'air d'un travail.

— Pour vous, parce que vous n'avez pas à le faire. Pour moi, je vous garantis que c'est un vrai labeur. Il y a des jours où je ne peux avancer qu'en me répétant sans arrêt combien vont me rapporter les droits de mon prochain feuilleton. Ça vous aiguillonne, vous savez. Comme lorsque vous mesurez l'ampleur du découvert de votre compte en banque.

— Je n'aurais jamais pensé que vous tapiez vous-même vos livres à la machine. Je croyais que vous aviez une secrétaire.

— J'en ai eu une, et j'avais pris l'habitude de lui dicter, mais elle était si compétente que ça me déprimait. Elle en savait tellement plus que moi sur la grammaire anglaise, les points et les points-virgules, que cela me donnait une sorte de complexe d'infériorité. J'ai essayé alors une secrétaire totalement incompétente, mais, évidemment, elle

n'a pas fait l'affaire non plus.

— Ça doit être merveilleux d'inventer des choses !

— Je peux toujours inventer des tas de trucs, déclara Mme Oliver avec entrain. Ce qui est fatigant, c'est de les écrire. Je crois toujours que j'ai terminé et quand je recompte, je découvre que je n'ai écrit que trente mille mots au lieu des soixante mille nécessaires. Alors je dois introduire un nouveau meurtre et faire de nouveau kidnapper mon héroïne. C'est d'un ennui !

Rhoda ne répondit pas. Elle regardait Mme Oliver avec la déférence d'un novice envers une célébrité, déférence légèrement teintée de désappointement.

— Aimez-vous mon papier peint ? demanda Mme Oliver en agitant la main. J'adore les oiseaux. Le feuillage est censé être tropical. Ça me donne l'impression qu'il fait chaud, même quand il gèle. Je ne peux rien faire à moins d'avoir très, très chaud. Mais Sven Hjerson, lui, brise la glace de son bain tous les matins !

— Tout cela me paraît merveilleux, et c'est très gentil de me dire que je ne vous dérange pas.

— Nous allons prendre un café et des toasts. Un café très noir, et des toasts très chauds. Je suis toujours prête à en prendre, à n'importe quelle heure.

Elle alla à la porte et cria trois mots. Puis elle revint et demanda :

— Qu'est-ce qui vous amène en ville ? Des achats ?

— Quelques achats, oui.

— Mlle Meredith est venue avec vous ?

— Oui. Elle est allée voir un avocat avec le major Despard.

— Un avocat, hein ?

Mme Oliver haussa les sourcils.

— Oui. Le major Despard lui a conseillé d'en prendre un. Le major est fantastiquement gentil... vraiment gentil.

— Moi aussi, j'ai été très gentille, mais il ne semble pas qu'on l'ait pris comme ça. En fait, votre amie a été plutôt fâchée de ma visite.

— Oh, mais non, absolument pas, déclara Rhoda en se tortillant sur sa chaise, au comble de l'embarras. C'est d'ailleurs une des raisons pour lesquelles je voulais vous voir aujourd'hui... pour vous expliquer... J'ai bien vu que vous l'aviez mal comprise. Elle s'est montrée désagréable, mais pas à cause de ça. Je veux dire, pas à cause de votre visite. À cause de quelque chose que vous avez dit.

— Quelque chose que j'ai dit ?

— Oui. Vous ne pouviez pas le deviner, évidemment. Seulement c'est mal tombé.

— Qu'est-ce que j'ai dit ?

— Vous ne devez même pas vous en souvenir. C'est surtout la façon dont vous l'avez dit. Vous avez parlé de poison et d'accident.

— Moi ?

— Je savais que vous ne vous en souviendriez pas. Vous comprenez, il lui est arrivé une fois quelque chose de très pénible. Elle vivait chez une dame qui s'est empoisonnée avec de la teinture pour chapeaux, je crois, qu'elle avait confondue avec Dieu sait quoi. Et elle en est morte. Ça été un choc terrible pour Anne. Elle ne supporte ni d'y penser ni d'en parler. Et ce que vous avez dit le lui a, bien sûr, rappelé ; alors elle s'est tue et elle est devenue froide et bizarre, comme à chaque fois. J'ai bien vu que vous l'aviez remarqué. Et je ne pouvais rien dire devant elle. Mais je voulais que vous sachiez que ce n'était pas de l'ingratitude.

Mme Oliver regarda le visage rouge et animé de son interlocutrice, et dit d'un ton songeur :

— Je vois...

— Anne est terriblement sensible, reprit Rhoda. Et elle est incapable de... ma foi, d'affronter les ennuis. Si quelque chose la tracasse, elle préfère ne pas en parler, bien que ce ne soit pas une solution, à mon avis du moins. Que vous en parliez ou non, les ennuis sont toujours là. Faire semblant qu'ils n'existent pas, c'est prendre la fuite. Aussi pénible que ce soit, pour ma part, je préférerais aller jusqu'au bout.

— Ah, répliqua Mme Oliver, mais vous, vous êtes un petit soldat, mon enfant. Ce n'est pas le cas de votre Anne.

Rhoda rougit.

— Anne est un amour.

Mme Oliver sourit.

— Je n'ai jamais dit le contraire. Je prétends simplement qu'elle n'a pas votre courage.

Elle soupira et demanda à brûle-pourpoint :

— Croyez-vous à la valeur de la vérité, mon enfant ?

— Bien sûr que oui, répondit Rhoda, surprise.

— C'est ce que vous dites, mais vous n'y avez jamais réfléchi, peut-être. La vérité blesse parfois, et détruit nos illusions.

— Ça ne fait rien, je préfère la connaître quand même.

— Moi aussi. Mais est-ce bien sage ?

— Vous ne parlerez pas à Anne de ce que je vous ai raconté ? demanda Rhoda gravement. Ça ne lui plairait pas.

— Cela ne me serait jamais venu à l'idée. Cette histoire, elle s'est passée il y a longtemps ?

— Environ quatre ans. C'est drôle comme les choses se répètent pour certaines personnes. J'avais une tante qui collectionnait les naufrages. Et voilà Anne, mêlée pour la deuxième fois à une mort brutale... sauf que celle-ci est pire. Le meurtre, c'est affreux, non ?

— Oui, affreux.

À cet instant, le café noir et les toasts beurrés firent leur apparition. Rhoda but et mangea avec un appétit d'enfant. Partager un repas dans l'intimité avec une célébrité, c'était follement exaltant.

Quand elles eurent terminé, elle se leva.

— J'espère ne pas vous avoir trop interrompue. Seriez-vous disposée à... Je veux dire, est-ce que cela vous dérangerait beaucoup si... Oh, si je vous envoyais un de vos livres, pourriez-vous me le dédicacer ?

Mme Oliver se mit à rire.

— Je peux faire mieux que ça pour vous. (Elle alla ouvrir un placard à l'autre bout de la pièce.) Lequel préférez-vous ? Moi, j'ai un faible pour *L'Affaire du second poisson rouge*. Il est plutôt moins bête que les autres.

Un peu choquée d'entendre un auteur parler ainsi des enfants de sa plume, Rhoda accepta avec joie. Mme Oliver prit le livre, y inscrivit son nom avec une dédicace élogieuse et le lui tendit.

— Voilà.

— Merci beaucoup. J'ai passé un moment merveilleux. Vous ne m'en voulez pas d'être venue ?

— Je ne demandais que ça, répondit Mme Oliver.

Après un instant de silence, elle ajouta :

— Vous êtes une fille charmante. Au revoir. Et attention à vous.

« Pourquoi diable lui ai-je dit ça ? » se demanda-t-elle en refermant la porte.

Elle secoua la tête, ébouriffa ses cheveux et retourna aux démêlés magistraux de Sven Hjerson avec sa farce à la sauge et à l'oignon.

L'INTERLUDE DU THÉ

Mme Lorrimer sortit d'une maison de Harley Street.

Elle s'arrêta un instant sur le perron, puis descendit lentement.

Elle avait une curieuse expression, mélange de volonté inflexible et d'étrange indécision. Les sourcils légèrement froncés, elle semblait absorbée par un problème.

C'est alors qu'elle aperçut Anne Meredith, sur le trottoir d'en face.

Anne était en contemplation devant un grand immeuble, juste au coin de la rue.

Mme Lorrimer hésita un instant puis traversa.

— Comment allez-vous, mademoiselle Meredith ?

Anne sursauta et se retourna.

— Oh ! Et vous ?

— Vous êtes restée à Londres ?

— Non. Je suis revenue pour la journée. Des papiers à signer.

Son regard s'égarait toujours sur le grand immeuble.

— Quelque chose vous tracasse ? demanda Mme Lorrimer.

Anne sursauta, comme prise en faute.

— Me tracasse ? Oh, non, qu'est-ce qui pourrait bien me tracasser ?

— Vous sembliez préoccupée.

— Non... En fait, si, mais rien de grave, fit-elle avec un petit rire. C'est un truc idiot : j'ai cru apercevoir mon amie – la fille avec qui j'habite – entrer là et je me demandais si elle était allée voir Mme Oliver.

— C'est là qu'elle vit ? Je l'ignorais.

— Oui. Elle nous a rendu visite l'autre jour ; elle nous a laissé son adresse et nous a invitées à passer chez elle. Je me demandais si c'était bien Rhoda que j'avais vue entrer.

— Vous voulez aller vous en assurer ?

— Non, pas question.

— Alors, venez prendre le thé avec moi. Je connais un endroit près d'ici.

— C'est très gentil de votre part, répondit Anne, hésitante.

Elles descendirent Harley Street côte à côte et bifurquèrent dans

une ruelle adjacente. Elles pénétrèrent dans une pâtisserie où on leur servit du thé et des muffins.

Elles parlèrent peu. Elles appréciaient chacune le silence de l'autre.

— Mme Oliver est venue vous voir vous aussi ? demanda soudain Anne.

— Non, personne n'est venu, à part M. Poirot.

— Je ne voulais pas dire par là que...

— Non ? Bien sûr que si, répliqua Mme Lorrimer.

La jeune fille lui jeta un coup d'œil rapide, terrifié.

Une expression sur le visage de Mme Lorrimer la rassura.

— Il n'est pas venu me voir, dit-elle, songeuse.

Il y eut un silence.

— Et le superintendant Battle ? demanda Anne.

— Oh, oui, bien sûr, répondit Mme Lorrimer.

— Quelles sortes de questions vous a-t-il posées ? balbutia Anne.

Mme Lorrimer soupira bruyamment.

— Les questions habituelles, je suppose. La routine. Il a été charmant.

— J'imagine qu'il va interroger tout le monde.

— Oui, sans doute.

Nouveau silence.

— Madame Lorrimer, croyez-vous qu'ils finiront par découvrir le coupable ?

Anne, les yeux rivés sur son assiette, ne vit pas l'étrange expression qui passa dans ceux de Mme Lorrimer tandis qu'elle la regardait.

— Je n'en sais rien, répondit paisiblement cette dernière.

— Ce n'est pas... très agréable, non ? murmura Anne.

La même étrange expression, à la fois inquisitrice et compatissante, passa dans le regard de Mme Lorrimer, qui lui demanda :

— Quel âge avez-vous, mademoiselle Meredith ?

— M... moi ? bafouilla Anne. Vingt-cinq ans.

— Et j'en ai soixante-trois, dit Mme Lorrimer.

Elle poursuivit, songeuse :

— Vous avez presque toute votre vie devant vous...

Anne frissonna.

— Je peux passer sous un autobus en rentrant chez moi, dit-elle.

— Oui, c'est vrai. Et moi, je n'y ai pas droit ?

Elle avait dit ça d'une drôle de façon. Anne la regarda, étonnée.

— La vie n'est pas simple, reprit Mme Lorrimer. Vous le découvrirez quand vous aurez mon âge. Elle exige un courage infini et une bonne dose d'endurance. Et, quand on arrive à la fin, on se demande : « Est-ce que cela en valait la peine ? »

— Oh, ne dites pas ça ! s'écria Anne.

Mme Lorrimer se mit à rire, toute sa belle assurance retrouvée.

— C'est vrai, c'est trop facile de peindre la vie en noir !

Elle appela la serveuse et régla l'addition.

En sortant, elle héla un taxi.

— Je vous dépose quelque part ? Je vais vers le sud.

Le visage d'Anne s'était éclairé.

— Non, merci. J'aperçois mon amie au coin de la rue. Encore merci, madame Lorrimer, et au revoir.

Le taxi démarra. Anne pressa le pas.

En la voyant, Rhoda prit un petit air coupable.

— Tu es allée chez Mme Oliver ? demanda Anne.

— Eh bien... en effet.

— Et je t'attrape de justesse.

— Que veux-tu dire par « attrape » ? Tu étais sortie de ton côté avec ton admirateur. Je pensais qu'il t'inviterait au moins à prendre le thé.

Anne ne répondit pas tout de suite. Une voix résonnait encore à ses oreilles : « Ne pourrions-nous pas aller chercher votre amie quelque part et prendre le thé ensemble ? »

Et sa propre réponse, qu'elle avait faite sans même avoir eu le temps d'y penser :

« Merci beaucoup, mais nous sommes déjà invitées pour le thé. »

Un mensonge... et quel mensonge stupide ! Ce qu'on peut être bête de lancer la première ineptie qui nous passe par la tête, sans avoir pris une seconde pour réfléchir. C'eût été si simple de dire : « Merci, mais Rhoda est déjà invitée chez des amis », si elle n'avait pas envie – comme c'était le cas – que Rhoda l'accompagne.

Plutôt bizarre, d'ailleurs, qu'elle n'ait pas voulu de Rhoda. Elle avait tenu à garder Despard pour elle toute seule. Elle était jalouse. Jalouse de Rhoda. Rhoda était si brillante, si sociable, si pleine de vie et d'enthousiasme. L'autre soir, le major avait semblé s'intéresser à elle. C'était du Rhoda tout craché, ça : elle ne le faisait pas exprès, mais elle vous reléguait à l'arrière-plan. Mais c'était pour elle, Anne Meredith, qu'il était venu ici. Non, décidément, elle n'avait pas voulu de Rhoda.

Mais elle s'était conduite de façon ridicule en s'affolant comme ça. Si elle s'était mieux débrouillée, elle serait en ce moment en train de boire le thé, avec le major, dans son club ou ailleurs.

Décidément, Rhoda lui pesait. Rhoda était encombrante. Et qu'avait-elle dans la tête en allant voir Mme Oliver ?

— Pourquoi es-tu allée voir Mme Oliver ? demanda-t-elle tout haut.

— Elle nous avait invitées.

— Oui, mais je n'ai jamais pensé qu'elle en avait envie. Elle doit se croire obligée de dire ça à tout le monde.

— Elle était sincère. Elle a été terriblement gentille. Elle m'a fait cadeau d'un de ses livres. Regarde.

Rhoda brandit son trophée.

— De quoi avez-vous parlé ? demanda Anne, soupçonneuse. Pas de moi ?

— Regardez-moi cette prétentieuse !

— Vous avez parlé de moi ? Vous avez parlé... du meurtre ?

— Nous avons parlé de ses meurtres. Elle écrit un roman où il est question de sauge et d'oignons empoisonnés. Elle a été très simple, elle m'a expliqué le travail terrible que cela représente, elle m'a raconté comment elle s'emmêle dans ses intrigues, et nous avons bu du café noir avec des toasts beurrés, conclut Rhoda avec un accent de triomphe.

Puis elle ajouta :

— Oh, Anne, tu veux ton thé ?

— Non. Je l'ai déjà pris avec Mme Lorrimer.

— Mme Lorrimer ? Ce n'est pas celle... celle qui était là-bas ?

Anne hocha la tête.

— Où l'as-tu rencontrée ? Tu es allée la voir ?

— Non, je suis tombée sur elle dans Harley Street.

— Comment était-elle ?

— Je ne sais pas, répondit Anne en réfléchissant. Plutôt bizarre. Pas du tout comme l'autre soir.

— Tu penses toujours que c'est elle ? demanda Rhoda.

Anne resta un instant silencieuse avant de répondre :

— Je ne sais pas. N'en parlons plus, Rhoda. Tu sais que je déteste discuter de ce genre de choses.

— Comme tu voudras, chérie... À quoi ressemble ton avocat ? Très sec et très pointilleux ?

— Plutôt vif et juif.

— Ça, ça me paraît très bien.

Elle attendit un peu puis demanda :

— Et le major Despard ?

— Très gentil.

— Il est amoureux de toi, Anne. J'en suis sûre.

— Rhoda ! Ne dis pas de bêtises.

— Eh bien, tu verras.

Rhoda se mit à fredonner.

« Bien sûr qu'il est amoureux d'elle, songeait-elle. Anne est très jolie... un peu nunuche peut-être. Pas du genre à l'accompagner dans la brousse... Bon sang ! elle pousserait des hurlements si elle voyait un serpent... Les hommes s'entichent toujours des femmes qui ne leur conviennent pas. »

Et elle ajouta tout haut :

— Prenons ce bus, il va à Paddington. Nous attraperons le train de 16 h 48.

LA CONSULTATION

Le téléphone sonna chez Poirot. Respectueuse, une voix se fit entendre :

— Sergent O'Connor. Le superintendant Battle vous envoie ses compliments et vous demande si vous pourriez le rejoindre à Scotland Yard à 11 h 30 ?

Poirot répondit par l'affirmative et le sergent raccrocha.

Il était 11 h 30 tapantes lorsqu'un taxi le déposa à la porte de New Scotland Yard. Il fut aussitôt happé par Mme Oliver.

— Monsieur Poirot ! Vous tombez à pic ! Voulez-vous venir à mon secours ?

— Avec plaisir, chère madame. Que puis-je pour vous ?

— Payer mon taxi... Par je ne sais quel hasard, j'ai emporté le sac à main dans lequel je garde ma monnaie étrangère, et le bonhomme ne veut accepter ni francs, ni lires, ni marks !

Poirot sortit galamment de la monnaie, puis ils pénétrèrent ensemble dans le bâtiment.

On les conduisit dans le bureau privé du superintendant. Assis derrière une table, il avait l'air plus que jamais taillé dans du bois.

— On dirait une sculpture moderne, chuchota Mme Oliver à Poirot.

Battle se leva, leur serra la main et tout le monde s'assit.

— J'ai pensé qu'il était temps de tenir une petite réunion, déclara Battle. Vous désirez sans doute savoir où j'en suis et, de mon côté, j'aimerais savoir où vous en êtes. Nous n'attendons plus que le colonel Race et dès que...

À ce moment précis, la porte s'ouvrit et le colonel fit son entrée.

— Désolé d'être en retard, Battle. Comment allez-vous, madame Oliver ? Bonjour, monsieur Poirot. Navré de vous avoir fait attendre, mais je pars demain, et j'ai beaucoup de choses à régler.

— Où allez-vous ? demanda Mme Oliver.

— Je vais chasser... du côté du Béloutchistan.

Poirot eut un sourire ironique :

— C'est un coin assez troublé, non ? Il va falloir vous montrer prudent.

— C'est bien mon intention, répondit Race avec gravité, mais l'œil brillant.

— Vous avez quelque chose pour nous ? demanda Battle.

— J'ai des informations sur Despard. Les voici..., dit-il en poussant vers lui une liasse de papiers. Il y a des noms et des dates en quantité. La plupart n'offrent sans doute aucun intérêt. Il n'y a rien à lui reprocher. C'est un brave type. Son dossier est vierge. Pas de manquement à la discipline. Apprécié par les indigènes et ayant partout leur confiance. En Afrique, où cela se pratique, ils l'ont affublé d'un de leurs surnoms à n'en plus finir : « L'homme qui garde la bouche fermée et qui juge honnêtement. » Chez les Blancs, il est généralement considéré comme un Pukka Sahib. C'est un bon fusil. Une tête froide. Quelqu'un sur qui on peut compter.

Pas le moins du monde ébranlé par ce panégyrique, Battle demanda :

— Pas de morts soudaines dans son entourage ?

— J'ai particulièrement insisté sur ce point. Il a un sauvetage à son crédit. Un de ses camarades qui avait été attaqué par un lion.

— Ce ne sont pas des sauvetages que je cherche, soupira Battle.

— Vous avez de la suite dans les idées, Battle. Je n'ai déterré qu'un petit incident qui pourrait faire votre affaire. Un voyage à l'intérieur de l'Amérique du Sud. Despard accompagnait le Pr Luxmore, célèbre botaniste, et sa femme. Le professeur est mort des fièvres et a été enterré quelque part en Amazonie.

— Des fièvres, hein ?

— Oui. Mais je serai honnête avec vous. Un des porteurs indigènes – qui, d'ailleurs, a été chassé pour vol – a prétendu que le professeur n'était pas mort des fièvres mais tué par balle. Cette rumeur n'a jamais été prise au sérieux.

— Il serait peut-être temps, dans ce cas.

Race secoua la tête.

— Je vous ai donné les faits. Vous les avez réclamés et vous y avez droit, mais il y a très peu de chances pour que ce soit Despard qui se soit livré à cette sale besogne, l'autre soir. C'est un Blanc, Battle.

— Incapable de tuer, par conséquent ?

Le colonel Race hésita.

— Incapable de ce que j'appelle un meurtre, oui.

— Mais pas incapable de tuer un homme s'il pensait avoir de bonnes raisons pour ça, non ?

— Dans ce cas, ces raisons seraient vraiment bonnes, et de taille.

Battle secoua la tête.

— On ne peut pas permettre qu'un être humain juge un autre être humain et prenne la loi en main.

— Cela peut arriver, Battle. Cela peut arriver.

— Cela ne devrait pas arriver, voilà ce que j'en pense. Qu'en dites-vous, monsieur Poirot ?

— Je suis d'accord avec vous, Battle. J'ai toujours désapprouvé le meurtre.

— Quelle drôle de façon vous avez d'en parler, fit observer Mme Oliver. Comme s'il s'agissait de chasser le renard, ou de tuer des oiseaux pour s'en planter les plumes dans le chapeau. Vous ne pensez pas que certaines personnes méritent d'être tuées ?

— Évidemment si.

— Eh bien alors ?

— Vous ne me comprenez pas. Ce n'est pas tant la victime qui me préoccupe. Ce sont les effets du crime sur la personnalité de l'assassin.

— Et la guerre, alors ?

— À la guerre, vous ne suivez pas votre jugement personnel. Car c'est bien là que réside le danger. Quand un homme se sent autorisé à décider qui a le droit et qui n'a pas le droit de vivre, il est en passe de devenir le plus dangereux tueur qui soit : le criminel arrogant qui tue non par intérêt, mais pour une idée. Il usurpe les prérogatives du Seigneur.

Le colonel Race se leva :

— Je suis désolé, je ne peux pas rester avec vous. Trop à faire. J'aurais aimé voir la fin de cette histoire. Mais je ne serais pas surpris que vous n'en voyiez jamais la fin. Même si vous découvrez le coupable, prouver que c'est lui qui a fait le coup sera une autre paire de manches. Je vous ai procuré tous les renseignements que vous vouliez, mais je ne crois pas que Despard soit votre homme. Selon moi, il n'a jamais tué personne. Shaitana a pu entendre d'obscures rumeurs à propos de la mort du Pr Luxmore, mais je ne pense pas que cela aille plus loin que ça. Despard est un Blanc, il n'a jamais été un assassin. C'est mon opinion. Et je connais les hommes !

— Comment est Mme Luxmore ? demanda Battle.

— Elle vit à Londres, vous pourrez vous en assurer par vous-même. Son adresse est dans ces papiers. Quelque part du côté de South Kensington. Mais, encore une fois, Despard n'est pas votre homme.

Le colonel Race quitta la pièce d'un pas élastique et silencieux de chasseur.

Songeur, Battle l'avait suivi des yeux.

— Il a peut-être raison, déclara-t-il. Il connaît les hommes, le colonel Race. Tout de même, ce serait trop simple si on pouvait considérer qu'une chose va de soi.

Prenant à l'occasion quelques notes sur un bloc, il consulta les documents que Race avait posés sur la table.

— Eh bien, superintendant, allez-vous nous dire enfin ce que vous avez fait ? demanda Mme Oliver.

Il leva la tête et sourit, d'un lent sourire qui fendit dans toute sa largeur son visage de bois.

— Tout cela n'est pas très régulier, madame Oliver. J'espère que vous vous en rendez compte.

— Allons donc ! Vous ne nous direz rien que vous ne vouliez nous dire, j'en suis sûre.

Battle secoua la tête.

— Non. Cartes sur table. C'est la devise dans cette affaire. J'ai l'intention de jouer honnêtement.

Mme Oliver rapprocha son fauteuil.

— Racontez ! supplia-t-elle.

Le superintendant commença lentement :

— Je vous dirai d'abord ceci : pour ce qui est du meurtre de M. Shaitana, je n'ai pas avancé d'un pouce. Il n'y avait rien à trouver dans ses papiers, ni piste ni clef d'aucune sorte. Quant à nos quatre suspects, je les ai fait suivre, bien sûr, mais sans résultat. Il fallait s'y attendre. Non, comme l'a dit M. Poirot, notre seul espoir, c'est le passé. Il faut découvrir exactement quels crimes ces gens ont commis – si tant est qu'ils en aient commis ; après tout, M. Shaitana a pu dire n'importe quoi pour impressionner M. Poirot. Cela nous apprendra peut-être qui l'a tué.

— Eh bien, vous avez découvert quoi ?

— J'ai un indice pour l'un d'entre eux.

— Lequel ?

— Le Dr Roberts.

Mme Oliver le regarda avec une impatience fébrile.

— Comme M. Poirot le sait bien, j'ai envisagé toutes sortes d'hypothèses. Je me suis assuré qu'aucun de ses proches n'était décédé de mort subite. J'ai examiné toutes les éventualités, et en fin de compte tout s'est ramené à une seule possibilité – plutôt lointaine d'ailleurs. Il y a quelques années, le Dr Roberts s'est rendu coupable à tout le moins d'imprudences avec une de ses patientes. Il est vraisemblable que les choses ne sont pas allées très loin. Mais la femme était du genre hystérique, de celles qui adorent faire des scènes, et soit le mari a eu vent de la chose, soit la femme s'est « confessée ». Toujours est-il qu'il y avait de l'huile sur le feu. Le mari furieux menaçait de porter plainte devant le conseil de l'Ordre, ce qui aurait probablement ruiné la carrière de Roberts.

— Ça s'est terminé comment ? demanda Mme Oliver, haletante.

— Apparemment, Roberts a réussi à apaiser pour un temps le gentleman courroucé, lequel mourut d'une tumeur charbonneuse juste après.

— Le charbon ? Mais c'est une maladie du bétail, non ?

Le superintendant sourit :

— Exact, madame Oliver. Rien à voir avec le poison indétectable des flèches des Indiens d'Amazonie ! Vous vous rappelez sans doute la panique qui régnait à l'époque à propos des blaireaux infectés. Eh bien, on a prouvé que le blaireau de Craddock était à l'origine de son infection.

— C'était le Dr Roberts qui le soignait ?

— Oh non. Il est trop malin pour ça. Je pense que de toute façon, Craddock n'en aurait pas voulu. La seule certitude que j'ai – et c'est bien peu –, c'est qu'il y a bel et bien eu un diagnostic de bactériémie charbonneuse à l'époque parmi les patients de Roberts.

— Vous voulez dire que le médecin aurait contaminé le blaireau ?

— C'est l'idée. Mais attention, ce n'est qu'une idée. Rien là qui permette d'aller plus loin. Pure conjecture. Mais cela se pourrait...

— Il n'a pas épousé Mme Craddock, après ça ?

— Mon Dieu, non ! Je serais porté à croire que les « sentiments » étaient plutôt du côté de la dame. D'après ce qu'on dit, elle s'est très nettement mise à faire les quatre cents coups, et puis un beau jour elle est partie toute guillerette pour l'Égypte, histoire d'y passer l'hiver. Elle est morte là-bas. D'un obscur empoisonnement du sang. Un truc qui porte un nom à coucher dehors, qui ne vous dirait rien de plus. Très rare dans nos pays, assez répandu parmi les autochtones.

— Ainsi, le docteur n'aurait pas pu l'empoisonner ?

— Je n'en sais rien, répondit Battle, songeur. J'en ai parlé avec un bactériologiste de mes amis, mais c'est la croix et la bannière pour tirer un avis clair de ces gens-là. Ils sont incapables de répondre par oui ou par non. C'est toujours des : « C'est possible sous certaines conditions », « tout dépend du terrain pathologique du receveur », « on a déjà vu des cas semblables », « cela dépend de l'idiosyncrasie de chacun », rien que des trucs de cet acabit. Mais pour autant que j'aie pu le forcer à parler, le microbe ou les microbes, j'imagine, auraient pu lui être inoculés avant son départ pour l'Égypte. Les symptômes mettent un certain temps à apparaître.

— Mme Craddock s'était-elle fait vacciner contre la typhoïde avant de partir ? demanda Poirot. La plupart des gens le font.

— Vous avez touché juste, monsieur Poirot.

— Et c'est le Dr Roberts qui l'avait vaccinée ?

— Exact. Mais, de nouveau, nous ne pouvons rien prouver. Elle a eu les deux injections habituelles qui, pour ce que nous en savons, peuvent avoir été des vaccins antityphoïdiques. Ou l'une des deux peut avoir été un vaccin et l'autre... quelque chose d'autre. Nous n'en savons rien. Nous n'en saurons jamais rien. Il ne s'agit que d'une hypothèse. Tout ce que nous pouvons dire c'est : cela aurait pu se passer comme ça.

Poirot hocha la tête d'un air pensif.

— Cela concorde très bien avec certaines remarques que m'a faites M. Shaitana. Il portait aux nues le criminel triomphant, celui à qui on ne pourrait jamais imputer le crime.

— Comment M. Shaitana l'a-t-il appris, alors ? demanda Mme Oliver.

Poirot haussa les épaules.

— Nous ne le saurons jamais. Il avait séjourné en Égypte, lui aussi. C'est là qu'il avait rencontré Mme Lorrimer. Il avait pu entendre un médecin du cru commenter les curieux aspects du cas de Mme Craddock, intrigué par la façon dont l'infection avait débuté. Il se peut aussi qu'à un autre moment, il ait eu vent de rumeurs concernant le Dr Roberts et Mme Craddock. Il aurait pu s'amuser à faire quelques allusions devant Roberts et remarquer chez lui une expression de méfiance soudaine. Nous ne le saurons jamais. Certaines personnes ont le don mystérieux de découvrir les secrets. M. Shaitana était de celles-là. Enfin, ce n'est pas notre affaire. Nous ne pouvons que dire : il l'avait deviné. Mais avait-il deviné juste ?

— Je pense que oui, déclara Battle. J'ai l'impression que notre jovial médecin n'est pas trop scrupuleux. J'en connais deux ou trois comme lui... C'est étonnant comme on retrouve certains types d'hommes. À mon avis, c'est un tueur. Il a tué Craddock. Il a pu tuer Mme Craddock si elle le gênait et était une cause de scandale. *Mais a-t-il tué Shaitana ?* Voilà la vraie question. En comparant les crimes, j'ai plutôt tendance à en douter. Avec les Craddock, il a usé à chaque fois d'une méthode « médicale ». Les morts ont semblé résulter de causes naturelles. À mon avis, s'il avait tué Shaitana, il l'aurait fait de la même façon « médicale ». Il se serait servi d'un microbe et non d'un couteau.

— Je n'ai jamais pensé que cela pouvait être lui, remarqua Mme Oliver. Pas une seconde. Ce serait trop évident, d'une certaine manière.

— Exit Roberts, murmura Poirot. Et les autres ?

Battle eut un geste agacé.

— J'ai fait chou blanc. Mme Lorrimer est veuve depuis vingt ans. Elle vit à Londres la plupart du temps, part à l'occasion à l'étranger l'hiver. Dans des lieux civilisés : la Riviera, l'Égypte, ces endroits-là. Je n'ai pu lui associer aucune mort mystérieuse. On dirait qu'elle a mené une vie tout ce qu'il y a de plus normale et respectable... la vie d'une femme de la bonne société. Tout le monde la respecte et a la plus haute opinion d'elle. Le pire qu'on puisse en dire c'est qu'elle supporte mal les imbéciles. Je dois reconnaître que j'ai été battu sur toute la ligne. Pourtant, il doit bien y avoir quelque chose ! C'est tout au moins ce que pensait Shaitana.

Il soupira, découragé.

— Passons à Mlle Meredith. On m’a transmis toute son histoire. Une histoire banale. Fille d’officier de carrière. Restée sans fortune. A dû gagner sa vie. N’avait aucune formation. J’ai fouillé dans son enfance à Cheltenham. Rien que de très normal. Tout le monde navré pour cette pauvre petite fille. Elle est allée ensuite chez des gens sur l’île de Wight. Genre nurse, gouvernante et aide familiale. Sa patronne est en Palestine, mais j’ai parlé à sa sœur, et elle dit que Mme Eldon l’aimait beaucoup. Pas de mort mystérieuse ni rien de tel.

« Après le départ de Mme Eldon, Mlle Meredith est allée dans le Devon en qualité de demoiselle de compagnie chez la tante d’une ex-camarade de classe. Cette amie est la fille avec laquelle elle habite maintenant, Mlle Rhoda Dawes. Elle est restée là deux ans, jusqu’à ce que Mme Deering tombe malade et ait besoin d’une infirmière. Un cancer, je crois. Elle vit toujours, mais dans un état second. Je suppose qu’on la maintient sous morphine. Je l’ai interrogée. Elle se souvient d’Anne et dit que c’était une fille charmante. J’ai parlé aussi à un voisin, mieux en état de se rappeler ce qui est arrivé ces dernières années. Pas de morts dans la paroisse, à part quelques vieux villageois avec lesquels, pour autant que je sache, Anne Meredith n’avait jamais été en relation. Ensuite, elle s’est rendue en Suisse. J’espérais tomber sur un accident fatal, là-bas, mais je n’ai rien trouvé. Pas plus d’ailleurs qu’à Wallingford.

— Alors, Mlle Meredith est acquittée ? demanda Poirot.

Battle hésita.

— Je ne dirais pas ça. Il y a quelque chose... Elle a un air effrayé qu’on ne peut pas attribuer uniquement à cette horrible soirée. Elle est trop prudente, trop sur le qui-vive. Je parierais qu’il y a quelque chose. Mais, voilà, elle a mené une existence sans reproche.

Mme Oliver respira profondément – respiration de pur contentement.

— Et pourtant, dit-elle, Anne Meredith était sur les lieux quand une femme est morte après avoir pris du poison par mégarde.

Elle ne pouvait pas se plaindre de l’effet que produisirent ses paroles. Le superintendant Battle pivota dans son fauteuil et la regarda, stupéfait.

— C’est vrai, ça, madame Oliver ? Comment le savez-vous ?

— J’ai fouiné, répondit elle. Je m’entends plutôt bien avec les jeunes filles en général. J’ai rendu visite à ces deux-là et je leur ai servi une histoire à dormir debout sur le Dr Roberts. La petite Rhoda a été très amicale et oh !... assez impressionnée à l’idée que j’étais une célébrité. La petite Meredith n’a pas du tout été contente de me voir et ne s’est pas gênée pour me le montrer. Elle était soupçonneuse. Pourquoi ça si elle n’avait rien à cacher ? Je les ai invitées toutes les deux à venir me voir à Londres. Rhoda l’a fait. Et elle m’a sorti toute

l'histoire. Elle m'a expliqué qu'Anne avait été désagréable avec moi parce que j'avais dit quelque chose qui lui avait rappelé un incident pénible, à la suite de quoi elle m'a raconté l'incident en question.

— A-t-elle dit où et quand il s'est produit ?

— Il y a trois ans, dans le Devonshire.

Le superintendant Battle marmonna entre ses dents et gribouilla quelques mots sur son bloc. Son calme était ébranlé. Mme Oliver savourait son triomphe. Elle connut là un moment de grande plénitude.

Battle recouvra son flegme.

— Je vous tire mon chapeau, madame Oliver. Vous nous avez bien eus, cette fois. Voilà un renseignement d'importance. Cela montre combien il peut être facile de passer à côté de la vérité.

Il fronça les sourcils.

— Où que ce soit, elle n'a pas pu y rester longtemps. Un ou deux mois au maximum. Cela a dû se passer entre l'île de Wight et Mme Deering. Oui, ça collerait. Évidemment, Mme Eldon s'est rappelé seulement qu'elle était partie pour le Devonshire... elle ne se rappelait ni où ni chez qui exactement.

— Dites-moi, demanda Poirot, cette Mme Eldon est-elle désordonnée ?

Battle lui jeta un coup d'œil surpris.

— C'est drôle que vous me posiez cette question, monsieur Poirot. Je ne comprends pas comment vous l'avez su. La sœur est une personne très méticuleuse. Je me souviens qu'elle m'a déclaré : « Ma sœur est si peu soigneuse, si négligente. » Mais vous, comment l'avez-vous deviné ?

— Parce qu'elle avait besoin d'une aide pour la maison, dit Mme Oliver.

Poirot secoua la tête.

— Non, non, ce n'est pas pour ça. Cela n'a pas d'importance. C'était pure curiosité. Continuez, superintendant.

— De la même façon, poursuivit Battle, j'avais pris pour argent comptant que, de l'île de Wight, elle était allée directement chez Mme Deering. Elle est rusée, cette fille. Elle m'a trompé. Elle a menti d'un bout à l'autre.

— Mentir n'est pas toujours un signe de culpabilité, remarqua Poirot.

— Je sais ça, monsieur Poirot. Il y a ceux qui ont le mensonge inné. J'aurais tendance à penser qu'elle en fait partie. Elle choisit toujours de dire ce qui sonne le mieux. Mais tout de même, c'est prendre un grave risque que d'omettre un fait de cette nature.

— Elle ne pouvait pas savoir que vous vous intéressiez à des crimes passés, remarqua Mme Oliver.

— Raison de plus pour ne pas dissimuler ce petit bout de renseignement. On avait sans doute opté pour la version de la mort accidentelle, elle n'avait donc rien à craindre... *à moins qu'elle n'ait été coupable.*

— Oui, à moins qu'elle n'ait été coupable du crime du Devonshire, déclara Poirot.

Battle se retourna vers lui.

— Oh ! je sais. Mais même si cette mort accidentelle se révélait ne pas être aussi accidentelle que ça, il ne s'ensuivrait pas nécessairement qu'elle a tué Shaitana. Cependant, ces meurtres passés sont aussi des meurtres. Face à un crime, j'aime pouvoir l'attribuer à son auteur.

— Shaitana pensait que c'était impossible, remarqua Poirot.

— Ça l'est dans le cas de Roberts. Reste à savoir si ça l'est aussi dans celui de Mlle Meredith. Je vais faire demain un saut dans le Devon.

— Saurez-vous où aller ? demanda Mme Oliver. Je n'ai pas osé demander plus de détails à Rhoda.

— Vous avez bien fait. Cela dit, ce ne sera pas bien difficile. Il a dû y avoir une enquête. Je trouverai tout dans les registres du coroner. Pour la police, c'est du travail de routine. Ces renseignements m'attendront, déjà tout tapés, demain matin.

— Et le major Despard ? demanda Mme Oliver. Avez-vous trouvé quelque chose sur lui ?

— J'attendais le rapport du colonel Race. Je l'ai fait suivre, bien entendu. Il y a un détail assez intéressant : il est allé voir Mlle Meredith, à Wallingford. Rappelez-vous qu'il a prétendu ne l'avoir jamais rencontrée avant l'autre soir.

— C'est une très jolie fille, remarqua Poirot.

Battle se mit à rire.

— J'espère que cela ne va pas plus loin. Au fait, Despard ne prend pas de risques. Il a déjà consulté un avocat. On dirait qu'il s'attend à des ennuis.

— C'est un homme prévoyant. Un homme qui veut parer à toute éventualité.

— En conséquence, ce n'est pas le genre d'homme à planter un couteau entre les côtes de son prochain à la sauvette, dit Battle en soupirant.

— À moins qu'il n'ait pas eu le choix, répliqua Poirot. Il est capable d'agir vite, ne l'oubliez pas.

Battle le regarda.

— Eh bien, monsieur Poirot, quelles sont vos cartes ? Vous n'avez pas encore abattu votre jeu.

Poirot sourit.

— J'en ai si peu ! Vous croyez que je vous cache des faits ? Pas du

tout. Je n'ai pas appris grand-chose. Je me suis entretenu avec le Dr Roberts, avec Mme Lorrimer, avec le major Despard – je dois encore m'entretenir avec Mlle Meredith –, et qu'ai-je appris ? Que le Dr Roberts est un observateur pénétrant, que Mme Lorrimer a un remarquable pouvoir de concentration, mais qu'en conséquence elle est presque aveugle à ce qui l'entoure, et qu'elle adore les fleurs. Despard ne remarque que ce qui l'intéresse, les tapis, les trophées de chasse. Il n'a ni le regard porté vers l'extérieur de celui qui voit tout ce qui se passe autour de lui et qu'on appelle un observateur, ni le regard porté vers l'intérieur – la concentration, la convergence de la pensée sur un seul objet. Sa vue est sciemment limitée. Il ne voit que ce qui s'harmonise avec ses penchants.

— Et c'est ce que vous appelez des faits, hein ? demanda Battle avec curiosité.

— Ce sont des faits. De toutes petites broutilles, c'est bien possible.

— Et Mlle Meredith ?

— Je l'ai gardée pour la fin. Mais je lui demanderai aussi ce qu'elle se rappelle avoir vu dans la pièce.

— Drôle de méthode d'approche, remarqua Battle, pensif. Purement psychologique... Et s'ils vous menaient tous en bateau ?

Poirot secoua la tête en souriant.

— Non, ça c'est exclu. Qu'ils essaient de me faire obstacle ou de m'aider, ils me révèlent nécessairement leur tournure d'esprit.

— Oui, il y a du vrai là-dedans, dit Battle, songeur. Mais moi, je ne pourrais jamais travailler de cette façon-là.

— À côté de vous ou de Mme Oliver, reprit Poirot, toujours souriant, j'ai l'impression de m'être tourné les pouces. Sans parler du colonel Race. Les cartes que je place sur la table sont de toutes petites cartes.

Battle lui fit un clin d'œil :

— On pourrait répondre à ça que le deux de l'atout, qui est une petite carte, peut prendre n'importe lequel des trois autres as. Tout de même, je vais vous demander de faire quelque chose de pratique.

— C'est-à-dire ?

— J'aimerais que vous ayez un entretien avec la veuve du Pr Luxmore.

— Pourquoi ne le faites-vous pas vous-même ?

— Parce que, comme je vous l'ai dit, je pars pour le Devonshire.

— Pourquoi ne le faites-vous pas vous-même ? répéta Poirot.

— Vous ne vous laissez pas facilement décourager, hein ? Bon, je vais vous dire la vérité. Je ne pense pas que je pourrais en tirer autant que vous.

— Parce que mes méthodes sont moins directes ?

— On peut dire ça comme ça, répondit Battle en riant. L'inspecteur

Japp prétend que vous avez l'esprit tortueux.

— Comme feu M. Shaitana ?

— Vous pensez qu'il aurait été capable de lui tirer des renseignements ?

— Je pense plutôt qu'il lui avait effectivement tiré des renseignements.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ? demanda vivement Battle.

— Une remarque fortuite du major Despard.

— Il se serait trahi ? Ce n'est pas son genre.

— Oh, mon cher ami, il est impossible de ne pas se trahir, à moins de ne jamais ouvrir la bouche. La parole est le plus fatal des révélateurs.

— Même quand on raconte des mensonges ? demanda Mme Oliver.

— Oui, madame, parce qu'on s'aperçoit tout de suite que vous racontez *une certaine espèce de mensonges*.

— Vous me mettez mal à l'aise, déclara Mme Oliver en se levant.

Le superintendant Battle la raccompagna à la porte et lui serra la main avec chaleur.

— Vous avez été épatante, lui dit-il. Vous êtes un bien meilleur détective que votre échalas de Lapon.

— Finlandais, corrigea Mme Oliver. Évidemment, c'est un imbécile. Mais les gens l'adorent. Au revoir.

— Moi aussi, je dois partir, dit Poirot.

Battle nota une adresse sur un bout de papier qu'il lui fourra dans la main.

— Voilà. Allez la questionner.

Poirot sourit.

— Et que voulez-vous me voir trouver ?

— La vérité à propos de la mort du Pr Luxmore.

— Mon cher Battle ! Est-ce que quelqu'un connaît la vérité sur quoi que ce soit ?

— Eh bien, moi, je la connaîtrai pour ce qui est de cette histoire du Devon, répliqua Battle avec décision.

— Je me le demande, murmura Poirot.

LE TÉMOIGNAGE DE MME LUXMORE

Chez Mme Luxmore, la femme de chambre qui ouvrit la porte à Hercule Poirot le dévisagea d'un air hautement réprobateur. Elle ne fit pas mine de le laisser entrer.

Imperturbable, Poirot lui tendit sa carte.

— Donnez ceci à votre patronne. Je pense qu'elle me recevra.

C'était une de ses cartes les plus ostentatoires. Les mots « Détective privé » s'étaient dans un angle. Il les avait fait graver spécialement afin d'obtenir des entrevues avec ce qu'il est convenu d'appeler le sexe faible. Innocentes ou coupables, la plupart des femmes étaient curieuses de voir un détective privé en chair et en os et de savoir ce qu'il cherchait.

Honteusement abandonné sur le paillason, Poirot examina avec un profond dégoût le heurtoir mal entretenu.

« Ah ! de la pâte à reluire et un chiffon ! » murmura-t-il pour lui-même.

La servante revint, tout excitée, et le pria d'entrer.

Elle le conduisit dans une pièce du premier étage, sombre et qui sentait les fleurs fanées et le tabac froid. Les nombreux coussins de soie aux couleurs exotiques avaient tous besoin d'un bon nettoyage. Les murs étaient vert émeraude et le plafond en imitation cuivre.

Une grande et assez belle femme se tenait près de la cheminée. Elle vint à sa rencontre et demanda d'une voix rauque :

— Monsieur Hercule Poirot ?

Poirot s'inclina. Pas comme à son habitude. Non seulement à la manière d'un étranger, mais en forçant la note. Avec des gestes baroques, qui rappelaient vaguement, très vaguement, ceux de feu M. Shaitana.

— Pourquoi vouliez-vous me voir ?

Poirot s'inclina à nouveau.

— Puis-je m'asseoir ? J'en ai pour un petit moment...

Elle lui désigna un siège et s'assit elle-même au bord d'un canapé.

— Oui, eh bien ?

— Voilà, madame, je me livre à une enquête... une enquête privée,

vous comprenez ?

Plus il retardait ses explications, plus elle s'impatientait.

— Oui... et alors ?

— J'enquête sur la mort de feu le Pr Luxmore.

Elle étouffa un cri. Son désarroi était visible.

— Mais pourquoi ? Que voulez-vous dire ? En quoi cela vous concerne-t-il ?

Poirot la regarda attentivement avant de poursuivre :

— C'est que, vous comprenez, on est en train d'écrire un livre. Sur votre éminent époux. L'auteur, bien sûr, tient beaucoup à l'exactitude des faits. Au moment de la mort de votre mari, par exemple...

Elle l'interrompit aussitôt :

— Mon mari est mort des fièvres..., sur l'Amazone.

Poirot se renversa dans son fauteuil. Lentement, très très lentement, il secoua la tête, d'un mouvement monotone et exaspérant.

— Madame, madame..., protesta-t-il.

— Mais je le sais ! J'y étais à ce moment-là.

— Ça, oui, bien entendu. Vous étiez sur les lieux. C'est ce que dit mon information.

— Quelle information ? s'écria-t-elle.

— L'information que m'a donnée feu M. Shaitana, déclara Poirot sans la quitter des yeux.

Elle réagit comme sous l'action d'un fouet.

— Shaitana, murmura-t-elle.

— Oui, un homme qui avait de vastes connaissances. Un homme remarquable. Un homme qui était au courant de nombreux secrets.

— Sans doute, murmura-t-elle en humectant de la langue ses lèvres sèches.

Poirot se pencha vers elle et lui tapota le genou.

— Il savait, par exemple, que votre mari n'était pas mort des fièvres.

Elle le fixa d'un regard affolé, désespéré. Il se renversa en arrière et observa l'effet de ses paroles.

Elle fit un effort pour se ressaisir.

— Je... je ne vois pas ce que vous voulez dire.

Elle avait déclaré cela sans conviction.

— Madame, je vais parler franchement. Je vais jouer cartes sur table, dit-il en souriant. Votre mari n'a pas été tué par les fièvres. Il a été tué par une balle.

— Oh ! s'écria-t-elle.

Elle se prit la tête dans les mains et se balança d'avant en arrière. Elle paraissait plongée dans l'affliction. Mais quelque part, au plus profond d'elle-même, elle se complaisait dans ses émotions. Poirot en était persuadé.

— En conséquence, madame, remarqua-t-il sans avoir l'air d'y toucher, vous feriez aussi bien de me raconter toute l'histoire.

Elle releva la tête :

— Cela ne s'est pas passé comme vous le pensez.

À nouveau, Poirot se pencha et lui tapota le genou.

— Vous m'avez mal compris, mal compris de bout en bout. Je sais très bien que ce n'est pas vous qui l'avez tué. C'est le major Despard. Mais vous en avez été la cause.

— Je ne sais pas. Je ne sais pas. Peut-être, oui. Tout cela a été tellement horrible. Je suis poursuivie par une espèce de fatalité.

— Ah ! c'est bien vrai, s'écria Poirot. Je l'ai remarqué je ne sais combien de fois. Il y a des femmes comme ça. Où qu'elles aillent, la tragédie marche dans leur sillage. Ce n'est pas leur faute. Les événements se produisent malgré elles.

Mme Luxmore prit une profonde inspiration.

— Vous comprenez, je vois que vous comprenez. Tout est arrivé si naturellement...

— Vous voyageiez ensemble à l'intérieur du pays, n'est-ce pas ?

— Oui. Mon mari écrivait un livre sur diverses plantes rares. Le major Despard nous a été présenté comme un spécialiste de la région qui pourrait prendre l'expédition en charge. Il a beaucoup plu à mon mari et nous nous sommes mis en route.

Il y eut un silence. Poirot le laissa durer une minute et demie puis murmura, comme pour lui-même :

— Oui, je vois très bien la scène. Un fleuve qui roule ses eaux glauques... la nuit tropicale... le bourdonnement des insectes... le courageux militaire... la très jolie femme...

Mme Luxmore soupira :

— Mon mari était beaucoup plus âgé que moi. J'étais encore une enfant quand je l'ai épousé. Je ne savais pas ce que je faisais...

Poirot secoua tristement la tête.

— Je sais. Je sais. Cela arrive. Cela arrive si souvent !

— Aucun de nous deux n'a voulu reconnaître la vérité, poursuivit Mme Luxmore. John Despard n'a jamais ouvert la bouche. C'était l'honneur fait homme.

— Mais une femme ne l'ignore jamais, s'empressa de dire Poirot.

— Comme vous avez raison... Non, une femme ne peut pas l'ignorer. Mais je ne lui ai jamais laissé voir que je le savais. Jusqu'à la fin, nous sommes restés l'un pour l'autre le major Despard et Mme Luxmore. Nous étions tous deux déterminés à jouer le jeu.

Elle resta silencieuse, perdue dans l'admiration d'une si noble attitude.

— C'est vrai, murmura Poirot. Il faut être fair-play, comme au cricket. Comme le dit si joliment un de vos poètes : « Je ne t'aimerais

pas tant, mon amour, si je n'aimais le cricket plus encore. »

— L'honneur, rectifia Mme Luxmore en fronçant quelque peu le sourcil.

— Bien sûr, bien sûr... l'honneur. « Si je n'aimais l'honneur plus encore. »

— Cela aurait pu être écrit pour nous, murmura Mme Luxmore. Quel qu'en soit le prix, nous étions tous deux décidés à ne jamais prononcer le mot fatal. Et puis...

— Et puis ? insista Poirot.

— Cette horrible nuit, dit Mme Luxmore en frissonnant.

— Oui ?

— Je suppose qu'ils ont dû se disputer... le major Despard et Timothy, je veux dire. Je suis sortie de la tente... Je suis sortie de la tente...

— Oui ? Oui ?

Mme Luxmore avait les yeux grands ouverts, le regard noir. Elle voyait la scène comme si elle se répétait devant elle.

— Je suis sortie de la tente, recommença-t-elle. John et Timothy étaient... Oh ! (Elle frissonna.) Je ne me souviens plus clairement. Je me suis interposée entre eux... J'ai dit : « Non... non, ça n'est pas vrai ! » Timothy n'a rien voulu entendre. Il menaçait John. John a été obligé de tirer, pour sa propre sauvegarde. Ah ! s'écria-t-elle en se prenant la tête dans les mains. Il était mort... raide mort... touché au cœur.

— Un moment terrible pour vous, madame.

— Je ne l'oublierai jamais. John a été plein de noblesse. Il était décidé à se livrer. J'ai refusé d'en entendre parler. Nous avons discuté toute la nuit. « Faites-le pour moi », répétais-je. Il a fini par accepter. Il ne voulait pas que j'aie à en souffrir. Imaginez les gros titres : « Passions primitives. » « Deux hommes et une femme dans la jungle. » J'ai laissé la décision à John. À la fin, il a cédé. Les porteurs n'avaient rien vu, rien entendu. Timothy avait eu un accès de fièvre. Nous avons prétendu qu'il en était mort. Nous l'avons enterré là, sur les rives de l'Amazone.

Elle poussa un profond et douloureux soupir.

— Et puis, retour à la civilisation... et séparation définitive.

— C'était nécessaire, madame ?

— Oui. Mort, Timothy s'interposait entre nous. Comme Timothy vivant... encore plus peut-être. Nous nous sommes dit adieu... pour toujours. Je rencontre parfois John Despard, dehors, dans le monde. Nous sourions, nous échangeons quelques politesses... personne ne pourrait deviner qu'il y a eu quoi que ce soit entre nous. Mais je lis dans ses yeux – et lui dans les miens – que nous n'oublierons jamais.

Il y eut un long silence. Poirot salua le baisser de rideau en prenant

bien garde de ne pas le rompre.

Mme Luxmore sortit un poudrier et se repoudra le nez... Le charme était brisé.

— Quelle tragédie ! remarqua Poirot, d'un ton plus normal.

— Vous voyez, monsieur Poirot, dit Mme Luxmore avec sérieux, qu'il ne faut jamais raconter la vérité.

— Ce serait trop douloureux...

— Ce serait impossible. Cet ami, cet écrivain... il ne désire sûrement pas détruire la vie d'une femme rigoureusement innocente ?

— Ni même faire pendre un homme rigoureusement innocent ? murmura Poirot.

— C'est comme ça que vous voyez les choses ? J'en suis heureuse. Car il est innocent. Un crime passionnel n'est pas vraiment un crime. De toute façon, il était en état de légitime défense. Il devait tirer. Vous voyez bien, monsieur Poirot, que le monde doit continuer à penser que Timothy est mort des fièvres.

— Les écrivains sont parfois sans pitié, murmura Poirot.

— Votre ami serait-il misogyne ? Souhaiterait-il nous voir souffrir ? Vous ne le permettrez pas. Je ne vous le permettrai pas. Si c'est nécessaire, je prendrai la faute sur moi. Je dirai que c'est moi qui ai tiré sur Timothy.

Elle s'était levée, la tête rejetée en arrière.

Poirot se leva à son tour.

— Madame, dit-il en lui prenant la main, nous n'avons pas besoin d'un sacrifice aussi extraordinaire. Je ferai de mon mieux pour que la vérité ne soit jamais connue.

Le visage de Mme Luxmore s'éclaira d'un doux sourire. Elle haussa la main de sorte que Poirot, quelle qu'ait été son intention, fut obligé de la lui baiser.

— Une femme malheureuse vous dit merci, monsieur Poirot.

C'était les derniers mots d'une reine persécutée à son courtisan favori, visiblement une phrase de congé. Poirot sortit donc aussitôt. Dehors, il prit une longue bouffée d'air pur.

LE MAJOR DESPARD

— Quelle femme ! murmura Hercule Poirot. Ce pauvre Despard ! Il a dû en voir de toutes les couleurs ! Quel voyage épouvantable !

Soudain, il éclata de rire.

Il était maintenant dans Brompton Road. Il s'arrêta, sortit sa montre et se livra à un rapide calcul.

— Mais oui, j'ai le temps. De toute façon, attendre un peu ne lui fera pas de mal. Je veux m'occuper d'abord de mon autre petit problème. Qu'est-ce donc que chantait ce policier anglais de mes amis – il y a combien de temps ?... quarante ans ? « Un brin de mouroin pour l'oisillon »...

Tout en fredonnant cet air depuis longtemps oublié, Hercule Poirot pénétra dans une luxueuse boutique consacrée à la vêtue et à la parure des femmes en général et se dirigea vers le rayon des bas.

Il choisit une demoiselle à l'air sympathique et pas trop hautain pour lui faire part de ses souhaits.

— Des bas de soie ? Oh, mais oui, en voici de très beaux. Garantis pure soie.

Poirot les écarta du geste. Il déploya de nouveau toute son éloquence.

— Des bas français ? Avec les droits de douane, vous savez, ils reviennent très cher.

Elle lui ouvrit d'autres boîtes.

— Ils sont très jolis, mademoiselle, mais ce que j'ai en tête est d'une texture plus fine.

— Ceux-ci sont des quinze deniers. Nous en avons aussi, bien sûr, des extra-fins, mais ils coûtent hélas trente-sept shillings et six pence la paire. Et, question solidité, ce n'est évidemment pas l'idéal. Du vrai fil d'araignée.

— C'est ce que je cherche. C'est exactement ce que je cherche.

La jeune femme reparut, cette fois, après une longue absence.

— Ils sont superbes, n'est-ce pas ?

D'une pochette arachnéenne, elle fit tendrement glisser des bas d'une finesse arachnéenne.

— Voilà ! C'est exactement ça !

— Ils sont splendides, n'est-ce pas ? Combien de paires, monsieur ?

— J'en voudrais... Laissez-moi réfléchir... dix-neuf paires.

La jeune vendeuse faillit tomber à la renverse derrière son comptoir et seul un long entraînement à dédaigner le client la maintint sur ses pieds.

— Pour deux douzaines, vous avez droit à une réduction, articula-t-elle avec peine.

— Non, j'en veux dix-neuf paires. De nuances légèrement différentes, s'il vous plaît.

La vendeuse s'empressa de les trier, en fit un paquet, prépara la facture.

Comme Poirot partait avec ses achats, la vendeuse du comptoir voisin remarqua :

— Je me demande qui est la fille qui a une chance pareille. C'est sûrement un vieux dégoûtant. Oh ! mais elle le fait joliment bien marcher. Des bas à trente-sept shillings et six pence, tu te rends compte !

Sans savoir dans quelle estime le tenaient les vendeuses de chez Harvey Robinson, Poirot prit le chemin du retour.

Il était chez lui depuis environ une demi-heure quand on sonna à la porte. Le major Despard apparut un instant plus tard.

Visiblement, il avait du mal à se contenir.

— Pourquoi diable êtes-vous allé voir Mme Luxmore ?

Poirot sourit.

— Je voulais connaître la vérité sur la mort du Pr Luxmore.

— La vérité ? Et vous croyez cette femme capable de dire la vérité sur quoi que ce soit ? demanda Despard, furibond.

— Eh bien, je m'interroge, reconnut Poirot.

— Je l'espère. Cette femme est folle à lier.

— Pas du tout. Elle est romanesque, voilà tout, objecta Poirot.

— Romanesque, mon œil ! Elle ment comme elle respire, oui ! Il m'arrive quelquefois de penser qu'elle croit à ses propres mensonges.

— C'est très possible.

— C'est une femme épouvantable. J'ai passé de sales quarts d'heure avec elle, là-bas.

— Ça aussi, je veux bien le croire.

Despard s'assit brusquement :

— Écoutez, monsieur Poirot, je vais vous dire la vérité.

— C'est-à-dire que vous allez me donner votre version des faits ?

— Ma version à moi, ce sera la vraie version.

Poirot ne répondit pas. Despard reprit d'un ton sec :

— Je me rends bien compte que je n'ai aucun mérite à vous raconter cela maintenant. Je vais vous dire la vérité parce que c'est la

seule chose à faire, à ce stade. Que vous me croyiez ou non, c'est votre affaire. Je n'ai rien pour prouver que mon histoire est la bonne.

Il s'arrêta un instant avant de se lancer :

— J'ai organisé l'expédition des Luxmore. C'était un brave type, toqué de mousses, de plantes et de ce genre de trucs. Elle était... ma foi, elle était ce que vous avez sans aucun doute remarqué. L'expédition a été un cauchemar. Je ne m'intéressais pas du tout à cette bonne femme – en fait, elle me déplaisait plutôt. C'est le genre exaltée et sentimentale qui me hérissé le poil. Les premiers quinze jours se sont plutôt bien passés. Puis nous avons tous eu un accès de fièvre. Léger en ce qui nous concerne, elle et moi. Le vieux Luxmore, lui, était mal en point. Une nuit – maintenant il faut que vous écoutiez ceci attentivement –, j'étais assis devant ma tente. Tout d'un coup, j'aperçois Luxmore au loin, titubant dans les buissons qui longeaient le fleuve. Il était en proie au délire et ne savait plus ce qu'il faisait. Encore quelques pas et il tombait à l'eau... et à cet endroit, il n'avait aucune chance de s'en tirer. Lui porter secours serait impossible et il était trop tard pour lui courir après. Il ne restait qu'une chose à faire. J'avais mon fusil à portée de la main, comme d'habitude. Je l'ai saisi. Je suis plutôt bon tireur. J'étais sûr de pouvoir l'arrêter, de le toucher à la jambe. Seulement, au moment où je faisais feu, cette imbécile de bonne femme est sortie de je ne sais où en hurlant : « Ne tirez pas. Au nom du ciel, ne tirez pas ! » Elle m'avait attrapé le bras et l'a fait légèrement dévier, juste au moment où le coup partait – si bien que la balle l'a atteint dans le dos et l'a tué net.

« Inutile de vous dire que ça a été un sale moment à passer. Et cette idiote ne comprenait toujours pas ce qu'elle avait fait. Sans voir qu'elle était responsable de la mort de son mari, elle était convaincue que j'avais voulu abattre le pauvre vieux de sang-froid... par amour pour elle, s'il vous plaît ! Nous avons eu une scène à tout casser : elle voulait qu'on dise qu'il était mort des fièvres, elle n'en démordait pas. J'étais désolé pour elle, surtout que je voyais bien qu'elle ne se rendait pas compte de ce qu'elle avait fait. Il faudrait pourtant bien qu'elle finisse par comprendre, le jour où la vérité éclaterait ! Et puis l'absolue certitude qu'elle avait que j'étais follement amoureux d'elle commençait à me taper sur les nerfs. J'allais être dans de beaux draps si elle se mettait à proclamer ça partout. À la fin, j'ai accepté de faire ce qu'elle voulait... en partie pour avoir la paix, je l'avoue. Après tout, fièvres ou accident, cela n'avait pas beaucoup d'importance. Même si c'était la reine des gourdes, je ne tenais pas à lui attirer un tas de désagréments. Le lendemain, j'ai expliqué que le professeur était mort des fièvres et nous l'avons enterré. Les porteurs connaissaient la vérité, bien sûr, mais je savais qu'ils m'étaient entièrement dévoués et qu'ils étaient prêts à jurer tout ce que je voudrais si c'était nécessaire. Nous

avons enterré le pauvre Luxmore, et nous sommes revenus à la civilisation. Depuis, j'ai passé une bonne partie de mon temps à éviter cette femme.

Il s'arrêta, puis dit tranquillement :

— Voilà mon histoire, monsieur Poirot.

Poirot réfléchit et demanda :

— C'est à cet incident que M. Shaitana faisait allusion, du moins l'avez-vous pensé ce soir-là ?

Despard hocha la tête.

— Mme Luxmore avait dû lui en parler. Pas sorcier de la lui faire raconter. C'est le genre de truc qui devait l'amuser.

— Dans les mains de quelqu'un comme Shaitana, cela risquait d'être dangereux... pour vous.

Despard haussa les épaules.

— Je n'avais pas peur de Shaitana.

Poirot ne répondit pas.

— Là aussi, vous allez devoir me croire sur parole, reprit Despard d'un ton posé. Dans un sens, c'est vrai que j'avais une raison de tuer Shaitana. Bon, la vérité a vu le jour, maintenant – à vous de l'accepter ou de la récuser.

Poirot lui tendit la main.

— Je l'accepte, major Despard. Je suis convaincu que tout s'est passé comme vous me l'avez raconté.

Le visage de Despard s'éclaira.

— Merci, dit-il, laconique.

Et il serra chaleureusement la main de Poirot.

LE TÉMOIGNAGE DE COMBEACRE

Le superintendant Battle se trouvait au poste de police de Combeacre.

L'inspecteur Harper, le visage rougeaud, parlait à la manière plaisante et lente du Devonshire.

— C'est comme ça que cela s'est passé, monsieur. C'était clair comme de l'eau de roche. Le docteur était satisfait, tout le monde était satisfait. Pourquoi pas ?

— Répétez-moi tout ce qui concerne les deux bouteilles. Je veux que ce soit bien clair.

— C'était du sirop de figue. Elle en prenait régulièrement, semble-t-il. Et puis, il y avait cette teinture pour chapeaux qu'elle avait utilisée – ou plutôt que la jeune demoiselle, sa dame de compagnie, avait utilisée pour elle. Pour raviver un chapeau de jardin. Il en restait pas mal et comme la bouteille s'était cassée, Mme Benson elle-même lui avait dit : « Mettez-la dans cette vieille bouteille de sirop de figue. » Ça, c'est incontestable. Les domestiques l'ont entendu. La jeune demoiselle, Mlle Meredith, et la femme de ménage et aussi la femme de chambre, elles sont toutes d'accord là-dessus. On a versé la teinture dans la bouteille de sirop et on l'a rangée sur la plus haute étagère de la salle de bains, un vrai fourbi.

— Et on n'a pas changé l'étiquette ?

— Non ! C'est de la négligence, bien sûr. Le coroner en a fait tout un plat.

— Continuez.

— Cette nuit-là, la défunte est allée dans la salle de bains, a empoigné la bouteille de sirop de figue, et l'a bue. Dès qu'elle a compris ce qu'elle avait fait, on a envoyé chercher le médecin. Il était allé faire une visite et on a mis un certain temps à le joindre. On a eu beau faire, elle est morte.

— A-t-elle cru elle-même à un accident ?

— Oh oui, comme tout le monde. Dieu sait comment, les bouteilles avaient été interverties. Par la femme de ménage en époussetant, peut-être ? Mais elle a juré que non.

Silencieux, le superintendant Battle réfléchissait. Quelle simplicité. Une bouteille qu'on descend d'une étagère et qu'on met à la place d'une autre. Impossible de remonter à la source d'une erreur pareille. On avait opéré avec des gants, sans doute, et de toute façon les dernières empreintes auraient été celles de Mme Benson elle-même. Oui, si simple... si facile. Mais un meurtre tout de même. Le crime parfait.

Mais pourquoi ? La question était toujours là... Pourquoi ?

— Cette jeune demoiselle de compagnie, cette Mlle Meredith, elle n'a rien touché à la mort de Mme Benson ? demanda-t-il.

L'inspecteur Harper secoua la tête.

— Non. Elle n'était là que depuis environ six semaines. Une place pas commode, j'imagine. En général, les jeunes femmes n'y restaient pas longtemps.

Battle n'en était pas moins intrigué. Les jeunes filles ne restaient pas longtemps. Une femme difficile, de toute évidence. Mais si Mlle Meredith était malheureuse, elle pouvait s'en aller comme celles qui l'avaient précédée. Inutile de tuer – à moins que ce ne soit par pure vindicte ? Il secoua la tête. Cela ne sonnait pas juste.

— Qui a hérité de Mme Benson ?

— Je ne sais pas au juste, monsieur, des neveux et nièces, je crois. Mais une fois le partage fait, il ne restait pas grand-chose. J'ai entendu dire que le principal de ses revenus provenait de son viager.

Donc, rien de ce côté-là. Mais Mme Benson était morte. Et Anne Meredith ne lui avait pas dit qu'elle avait été à Combeacre.

Tout cela laissait comme un goût d'insatisfaction.

Il mena une rapide enquête. Le médecin fut formel. Il n'y avait aucune raison de ne pas conclure à un accident. Mademoiselle... il ne se souvenait pas de son nom... gentille fille, mais désarmée, avait été bouleversée. Le vicaire se rappelait la demoiselle de compagnie de Mme Benson, une fille charmante, à l'air modeste. Elle accompagnait toujours Mme Benson à l'église. Mme Benson était... oh ! non, pas difficile, mais un peu sévère envers les jeunes. C'était le genre de chrétienne qui ne badine pas avec la religion.

Battle interrogea encore une ou deux personnes mais n'apprit rien d'intéressant. On se rappelait à peine Anne Meredith. Elle avait vécu parmi eux quelques semaines, c'était tout, et sa personnalité n'était pas assez forte pour avoir laissé une empreinte durable. Une gentille fille, c'était l'image qu'on gardait généralement d'elle.

Le portrait de Mme Benson se dessinait peu à peu. Une virago, sûre d'elle, qui faisait trimer ses domestiques et en changeait souvent. Une femme déplaisante, mais sans plus.

Quoi qu'il en soit, Battle quitta le Devonshire avec la ferme impression que, pour une raison inconnue, Anne Meredith avait

froidement assassiné sa patronne.

LE TÉMOIGNAGE D'UNE PAIRE DE BAS DE SOIE

Tandis que le train du superintendant Battle roulait vers l'est à travers l'Angleterre, Anne Meredith et Rhoda Dawes se trouvaient dans le salon d'Hercule Poirot.

Anne n'était pas disposée à accepter l'invitation qu'elle avait reçue par la poste ce matin-là, mais l'avis de Rhoda avait prévalu.

— Tu es lâche, Anne... oui, lâche. Ça ne sert à rien de jouer les autruches, de s'enfouir la tête dans le sable. Il y a eu meurtre et tu fais partie des suspects – la moins vraisemblable, peut-être –, mais...

— Il ne manquerait plus que ça ! s'exclama Anne en plaisantant. C'est toujours la personne la moins vraisemblable qui est coupable.

— ... mais suspecte quand même, poursuivit Rhoda sans se laisser distraire par cette interruption. Alors, inutile de te pincer le nez comme si le meurtre sentait mauvais et ne pouvait en rien te concerner.

— Mais il ne me concerne en rien, persista Anne. Enfin, je veux bien répondre aux questions de la police. Mais ce type, Hercule Poirot, il n'a pas à se mêler de ce qui ne le regarde pas.

— Et que va-t-il se passer si tu l'évites et refuses de répondre ? Il va penser que c'est la culpabilité qui t'étouffe.

— La culpabilité ne m'étouffe pas le moins du monde, décréta Anne froidement.

— Je sais bien, ma chérie. Même en te donnant un mal de chien, tu ne serais pas capable de tuer quelqu'un. Mais ces horribles étrangers soupçonneux l'ignorent. Nous devrions aller bien gentiment chez lui. Sinon il viendra ici et tentera de tirer les vers du nez des domestiques.

— Nous n'avons pas de domestiques.

— Nous avons la mère Astwell. C'est un moulin à paroles. Viens, Anne, allons-y. Ce sera même amusant.

— Je ne comprends pas pourquoi il veut me voir, gronda Anne, obstinée.

— Pour battre la police officielle, bien sûr, répondit Rhoda avec impatience. C'est toujours ce qu'ils font, les amateurs, si tu vois ce que je veux dire. Ils sont convaincus que Scotland Yard est peuplé de

novices sans cervelle.

— Tu crois que ce Poirot est malin ?

— Il n'a pas l'air de Sherlock Holmes, répondit Rhoda. Il a peut-être été bon dans son temps. Maintenant, il est gâteux. Il doit avoir au moins soixante ans. Oh ! assez, Anne, viens. Allons voir ce vieux beau. Il nous racontera peut-être des horreurs sur les autres.

— Bon, dit Anne, qui ajouta : Tout ça t'amuse, Rhoda.

— Peut-être parce que ce n'est pas à moi qu'on veut passer la corde au cou. Tu as été bien gourde, Anne, de ne pas lever les yeux au bon moment. Si tu l'avais fait, tu pourrais vivre comme une duchesse le restant de ta vie en faisant du chantage.

Et c'est ainsi que cet après-midi-là, vers 15 heures, Rhoda Dawes et Anne Meredith s'étaient retrouvées dans le coquet salon de Poirot, piquées au bord de leur fauteuil et contraintes de boire du sirop de mûre – qu'elles détestaient, mais elles étaient trop bien élevées pour refuser – dans des verres démodés.

— C'est très aimable à vous d'avoir accédé à ma requête, mademoiselle.

— Je serai heureuse de vous aider dans la mesure du possible, murmura Anne sans conviction.

— Il s'agit d'une question de mémoire.

— De mémoire ?

— Oui, j'ai déjà posé cette question à Mme Lorrimer, au Dr Roberts et au major Despard. Aucun d'eux, hélas, ne m'a donné la réponse que j'espérais.

Anne continua à le regarder d'un air interrogateur.

— Je voudrais, mademoiselle, que vous vous reportiez en esprit dans le salon de M. Shaitana.

Une ombre de lassitude passa sur le visage d'Anne. Ne serait-elle jamais débarrassée de ce cauchemar ?

Poirot remarqua son expression.

— Je sais, mademoiselle, je sais, dit-il gentiment. C'est pénible, n'est-ce pas ? C'est bien naturel. Jeune comme vous l'êtes, vous trouver en contact pour la première fois avec l'horreur... Vous n'avez probablement jamais assisté à une mort violente.

Rhoda, mal à l'aise, agita les pieds.

— Eh bien ? fit Anne.

— Reportez-vous en arrière. Je voudrais que vous me disiez ce qu'il y avait dans cette pièce.

Anne le regarda, méfiante :

— Je ne comprends pas.

— Mais si. Les chaises, les tables, la décoration, le papier peint, les rideaux, les chenets. Vous avez vu tout ça. Vous ne pouvez pas me les énumérer ?

— Oh, je vois, répondit Anne en hésitant, sourcils froncés. C'est difficile. Je ne pense pas que je m'en souviene. Je ne saurais pas dire comment était le papier. Je crois que les murs étaient peints... d'une couleur neutre. Il y avait des tapis sur le sol. Il y avait un piano... (Elle secoua la tête.) Je ne peux vraiment pas vous en dire plus.

— Mais vous n'essayez pas, mademoiselle. Vous devez bien vous rappeler ne serait-ce qu'un objet, un ornement, un bibelot quelconque ?

— Il y avait un coffret de bijoux égyptiens. Ça, je m'en souviens, fit lentement Anne. Près de la fenêtre.

— Ah, oui, à l'opposé de l'endroit où se trouvait la table avec le petit stylet.

Anne le dévisagea.

— On ne m'a jamais dit sur quelle table il se trouvait.

« Pas si bête que ça, la petite, se dit Poirot. Mais Hercule Poirot ne l'est pas non plus. Si elle me connaissait mieux, elle saurait que je ne tendrais jamais un piège aussi grossier ! »

Tout haut, il reprit :

— Vous avez dit un coffret de bijoux égyptiens ?

Anne répondit avec un certain enthousiasme :

— Il y en avait de ravissants. Bleu et rouge. Des émaux. Une ou deux bagues. Et des scarabées... mais je n'aime pas beaucoup ça.

— M. Shaitana était un grand collectionneur, murmura Poirot.

— Oui, sans doute. La pièce était bourrée d'objets en tous genres. On ne pouvait pas tout regarder.

— Alors, rien d'autre ne vous a particulièrement frappée ?

— Seulement un vase de chrysanthèmes dont l'eau aurait eu bien besoin d'être changée, déclara Anne avec un petit sourire.

— C'est vrai, ça, les domestiques ne s'en occupent pas toujours comme il faudrait.

Poirot resta silencieux un moment.

— Je crains de ne pas avoir remarqué... ce que vous vouliez que je remarque, fit Anne d'une voix timide.

— Peu importe, mon enfant, affirma Poirot en souriant. C'était une simple tentative. Dites-moi, avez-vous vu ce bon major Despard récemment ?

Le visage d'Anne se colora quelque peu.

— Il a promis de revenir nous voir bientôt.

— En tout cas, ce n'est pas lui ! s'écria Rhoda avec fougue. Anne et moi, nous en sommes tout à fait sûres.

Poirot les regarda, l'œil pétillant.

— Heureux homme d'avoir su convaincre deux si charmantes jeunes femmes de son innocence !

« Seigneur ! pensa Rhoda. Il va se mettre à faire le Français

maintenant ! Il n'y a rien qui me gêne à ce point-là. »

Elle se leva et examina les gravures accrochées au mur.

— Elles sont très belles, dit-elle.

— Elles ne sont pas mauvaises, acquiesça Poirot.

Il hésita, regarda Anne.

— Mademoiselle, dit-il enfin, puis-je vous demander de me rendre un immense service ?... Oh, cela n'a rien à voir avec le meurtre. Il s'agit d'une affaire tout ce qu'il y a de personnelle... d'intime, même.

Anne parut un peu surprise, Poirot poursuivit sur un ton qui trahissait un certain embarras :

— C'est que Noël approche, voyez-vous. Je dois faire des cadeaux à mes nombreuses nièces et petites-nièces. Il est bien difficile de savoir ce qui plaît aux jeunes filles, aujourd'hui. Mes goûts sont, hélas, bien démodés.

— Oui ? fit Anne gentiment.

— Eh bien, voilà... Les bas de soie... Est-ce un cadeau qui fait plaisir ?

— Bien sûr, c'est toujours agréable de recevoir des bas de soie.

— Vous me soulagez. Maintenant, voilà le service que je vous demande. J'en ai de différents tons. Environ quinze ou seize paires. Pourriez-vous être assez aimable pour y jeter un coup d'œil et en sélectionner une demi-douzaine, ceux qui vous paraissent les plus jolis ?

— Mais bien volontiers, dit Anne en riant.

Poirot la conduisit vers une petite table située dans une alcôve... une table où les objets qui s'étaient en désordre contrastaient étrangement – ce qu'elle ignorait – avec la méticulosité bien connue d'Hercule Poirot. Il y avait là des bas empilés n'importe comment, des gants fourrés, des calendriers et des boîtes de bonbons.

— J'expédie mes cadeaux longtemps à l'avance, expliqua Poirot. Voici les bas, mademoiselle. Je vous en conjure, choisissez-m'en six paires.

Il se retourna et intercepta au passage Rhoda qui l'avait suivi.

— Quant à vous, mademoiselle, j'ai quelque chose pour vous, un petit plaisir qui n'en serait pas un pour vous, je pense, mademoiselle Meredith.

— Qu'est-ce que c'est ? s'écria Rhoda.

Il baissa la voix.

— Un couteau, mademoiselle, avec lequel douze hommes en ont un jour poignardé un autre. Il m'a été offert en souvenir par la Compagnie internationale des wagons-lits.

— Quelle horreur ! s'écria Anne.

— Oh ! Montrez-le-moi, dit Rhoda.

Tout en parlant, Poirot l'entraîna.

— Il m'a été offert par la Compagnie internationale des wagons-lits parce que...

Ils passèrent dans l'autre pièce.

Ils regagnèrent le salon trois minutes plus tard. Anne vint vers eux.

— Je crois que ces six paires-là sont les plus ravissantes, monsieur Poirot. Ces deux-là seront très bien pour le soir, et celles-ci, d'un ton plus clair, conviendront en été, lorsqu'il fait jour très tard.

— Mille remerciements, mademoiselle.

Il leur offrit encore du sirop, qu'elles refusèrent, et il les raccompagna à la porte en bavardant avec entrain.

Dès qu'elles furent parties, il alla droit à la petite table encombrée. Les bas étaient toujours empilés en désordre. Poirot compta les six paires choisies, puis compta les autres.

Il avait acheté dix-neuf paires. Il n'y en avait plus que dix-sept.

Lentement, il hocha la tête.

ÉLIMINATION DE TROIS MEURTRIERS ?

De retour à Londres, le superintendant Battle se rendit directement chez Poirot. Anne et Rhoda étaient parties depuis au moins une heure.

Sans plus de cérémonie, le superintendant relata le résultat de son enquête dans le Devonshire.

— Nous avons mis le doigt dessus, il n'y a aucun doute, conclut-il. C'est bien ce que Shaitana sous-entendait avec son accident « domestique ». Mais ce qui m'échappe, c'est le mobile. Pourquoi vouloir tuer cette femme ?

— Je crois que là, je peux vous aider, mon bon ami.

— Allez-y, monsieur Poirot.

— Cet après-midi, je me suis livré à une petite expérience. J'ai invité la demoiselle et son amie à venir ici. J'ai posé ma question habituelle à propos de ce qu'il y avait dans le salon ce soir-là.

Battle le regarda avec curiosité.

— Cette question vous passionne !

— Oui. Elle est très utile. Elle m'apprend beaucoup de choses ! Mlle Meredith était méfiante, très méfiante... Cette jeune personne ne s'en laisse pas compter. Alors ce petit malin d'Hercule Poirot lui a joué un de ses meilleurs tours. Il lui tend d'abord un grossier piège d'amateur. La demoiselle mentionne un coffret de bijoux. Je lui demande s'il ne se trouvait pas à l'autre bout de la pièce, du côté opposé à la table où était le stylet. La demoiselle ne tombe pas dans le panneau. Elle l'évite habilement. Après quoi, rassurée, sa vigilance se relâche. Ainsi, c'était ça l'objet de la visite ?... Lui faire admettre qu'elle savait où se trouvait le stylet et qu'elle l'avait remarqué ?... Pensant qu'elle m'a battu, son moral remonte. Elle parle librement des bijoux. Elle se rappelle de nombreux détails. Elle ne se rappelle rien d'autre de la pièce, mis à part un vase de chrysanthèmes dont l'eau avait besoin d'être renouvelée.

— Eh bien ?

— Eh bien, c'est significatif, ça. Supposons que nous ignorions tout d'elle. Ses paroles nous donnent la clef de son caractère. Elle a remarqué les fleurs. Elle aime donc les fleurs ? Pas du tout, puisqu'elle

n'a pas fait attention au grand vase de tulipes précoces qui auraient aussitôt attiré l'œil d'un amateur. Non, c'est la demoiselle de compagnie qui parle, celle que l'on paie pour mettre de l'eau fraîche dans les vases. Avec ça, voilà une fille qui aime les bijoux et les remarque. Est-ce que cela ne donne pas, pour le moins, à penser ?

— Je commence à voir où vous voulez en venir, remarqua Battle.

— Justement. Comme je vous l'ai dit l'autre jour, je joue cartes sur table. Lorsque vous avez résumé son histoire, et que Mme Oliver nous a fait part de sa stupéfiante découverte, mon esprit s'est fixé aussitôt sur un point important. Le crime ne pouvait pas avoir été commis par intérêt puisque Mlle Meredith avait continué à travailler ensuite. Alors pourquoi ? J'ai analysé le personnage de Mlle Meredith tel qu'il apparaît superficiellement : une jeune fille plutôt timide, pauvre mais bien habillée, aimant les belles choses... Un caractère de voleur plus que de criminel. J'ai demandé aussitôt si Mme Eldon était une femme ordonnée. Vous m'avez répondu que non. J'ai élaboré une hypothèse. Supposons que Mlle Meredith ait une faiblesse – qu'elle soit le genre de fille à commettre de menus larcins dans les grands magasins. Supposons que, pauvre, mais aimant les belles choses, elle dérobe une ou deux fois quelque chose à sa patronne. Une broche, peut-être, une pièce de monnaie ancienne par-ci, par-là, un collier de perles. Désordonnée, Mme Eldon mettrait ces disparitions sur le compte de sa propre négligence. Elle ne soupçonnerait pas un instant sa gentille petite employée. Mais supposons qu'un autre genre de patronne – une de ces patronnes qui n'ont pas les yeux dans leur poche – accuse Mlle Meredith de vol. Ce serait un motif de meurtre. Comme je l'ai dit l'autre soir, seule la peur pourrait pousser Mlle Meredith à commettre un meurtre. Elle sait que son employeur pourra prouver le vol. Une seule chose peut la sauver : sa patronne doit mourir. Alors elle intervertit les bouteilles et Mme Benson meurt, convaincue – ô ironie ! – qu'elle est responsable de sa propre mort, ne soupçonnant pas un instant que cette fille peureuse et terrorisée y est pour quelque chose.

— C'est possible, reconnut le superintendant Battle. Ce n'est qu'une hypothèse, mais c'est possible.

— C'est plus que possible, mon bon ami, c'est probable. Car cet après-midi, je lui ai tendu un joli petit piège... un vrai piège... après que le faux eut échoué. Si mes doutes étaient fondés, Anne Meredith ne résisterait jamais, au grand jamais, à la tentation d'une paire de bas de luxe. Je lui demande de m'aider. Je lui fais soigneusement comprendre que j'ignore le nombre exact de paires de bas que je possède, je la laisse seule dans la pièce... et le résultat, mon bon ami, c'est que j'ai maintenant dix-sept paires de bas au lieu de dix-neuf, et que deux paires sont parties dans le sac d'Anne Meredith.

— Pfff ! siffla Battle... Mais quel risque elle a pris !

— Pas du tout. De quoi pense-t-elle que je la soupçonne ? D'un meurtre. Que risque-t-elle alors à voler une ou deux paires de bas de soie ? Je ne recherche pas une voleuse. De toute façon, les voleurs et les kleptomanes sont toujours persuadés qu'ils s'en tireront.

Battle hocha la tête.

— C'est assez vrai. Remarquablement stupide, mais assez vrai. La cruche retourne toujours au puits. Bien, je crois qu'à nous deux nous avons découvert la vérité. Anne Meredith a été convaincue de vol. Anne Meredith a déplacé une bouteille d'une étagère sur une autre. Nous savons que c'est un meurtre... mais que je sois pendu si nous pouvons jamais le prouver. Crime parfait n° 2. Roberts s'en tire. Anne Meredith s'en tire. Et Shaitana ? Anne Meredith a-t-elle tué Shaitana ?

Il resta silencieux un moment puis secoua la tête.

— Non, ça ne colle pas, dit-il à contrecœur. Elle n'est pas du genre à prendre un risque. Intervertir deux bouteilles, soit. Elle savait qu'on ne pourrait pas lui en attribuer la faute. C'était absolument sans danger. N'importe qui aurait pu le faire. Bien sûr, cela aurait pu échouer. Mme Benson aurait pu s'en apercevoir avant de boire, elle aurait pu ne pas mourir. C'est ce que j'appelle *l'espoir* de meurtre. Ça marche, ou ça ne marche pas. En fait, ça a marché. Mais Shaitana, c'est une autre paire de manches. C'est un meurtre audacieux, réfléchi, voulu.

Poirot hocha la tête.

— Je suis d'accord avec vous. Ce sont deux crimes de nature différente.

Battle se frotta le nez.

— Ce qui semble éliminer Mlle Meredith dans le cas de Shaitana. Et Despard ? Vous avez obtenu quelque chose de la veuve Luxmore ?

Poirot lui raconta son après-midi de la veille.

Battle sourit.

— Je connais le genre. Impossible de démêler la part du souvenir et la part de l'invention.

Poirot poursuivit. Il lui raconta la visite de Despard et l'histoire qu'il lui avait servie.

— Vous le croyez ? demanda Battle.

— Oui.

Battle soupira.

— Moi aussi. Ce n'est pas le genre à tirer sur un homme pour lui prendre sa femme. D'ailleurs, où est le mal à passer devant le juge des divorces ? On s'y bouscule... De plus, on ne peut pas dire que cela aurait nui à sa carrière. Non, à mon avis, notre regretté M. Shaitana a fait fausse route avec Despard. Le meurtrier n° 3 n'était pas un meurtrier, après tout.

Il regarda Poirot.

— Ce qui nous laisse ?

— Mme Lorrimer.

Le téléphone sonna. Poirot alla répondre. Il dit quelques mots, attendit, parla de nouveau. Puis il raccrocha et revint vers Battle.

Il avait le visage grave.

— C'était Mme Lorrimer. Elle veut me voir... tout de suite.

Ils échangèrent un regard.

— Est-ce que je me trompe, ou espériez-vous quelque chose de ce genre ? demanda Battle.

— Je me le demandais, répondit Poirot. Je me le demandais, sans plus.

— Allez-y, dit Battle. Vous allez peut-être enfin découvrir la vérité.

MME LORRIMER PARLE

Le ciel était couvert, le salon de Mme Lorrimer triste et sombre. Elle-même avait la mine défaite et paraissait beaucoup plus âgée que lors de la précédente visite de Poirot.

Elle l'accueillit avec la même assurance souriante.

— Vous êtes très aimable d'être venu si vite, monsieur Poirot. Je sais que vous êtes un homme fort occupé.

— Toujours à vos ordres, madame, répondit Poirot en s'inclinant.

Mme Lorrimer sonna.

— On va nous apporter du thé. J'ignore ce que vous en pensez, mais j'ai toujours considéré que c'était une erreur de précipiter les confidences sans avoir d'abord préparé le terrain.

— Parce qu'il doit y avoir confidences, madame ?

Mme Lorrimer ne répondit pas car la femme de chambre venait d'entrer. Quand elle fut repartie avec ses instructions, Mme Lorrimer déclara, narquoise :

— Quand vous étiez ici, la dernière fois, vous m'avez promis que vous viendriez si je vous le demandais. J'imagine que vous aviez une idée de la raison qui pourrait m'y pousser.

On apporta le thé, et la question en resta là. Mme Lorrimer, tout en faisant le service, parla avec intelligence de divers sujets d'actualité.

Profitant d'un silence, Poirot remarqua :

— J'ai appris que vous aviez pris le thé l'autre jour avec la petite Meredith.

— C'est exact. Vous l'avez vue récemment ?

— Cet après-midi même.

— Elle est à Londres, alors... ou bien êtes-vous allée à Wallingford ?

— Non. Son amie et elle ont eu la gentillesse de me rendre visite.

— Ah ! son amie. Je ne l'ai jamais rencontrée.

Poirot sourit.

— Ce meurtre a favorisé les rapprochements. Mlle Meredith et vous avez pris le thé ensemble. Le major Despard, lui aussi, semble cultiver ses relations avec elle. Le Dr Roberts est peut-être le seul à se tenir à

l'écart.

— Je l'ai rencontré à un bridge, l'autre jour. Il avait toujours l'air aussi jovial.

— Toujours passionné de bridge ?

— Oui... faisant des annonces plus extravagantes que jamais et s'en tirant presque toujours bien.

Elle resta un instant silencieuse, puis demanda :

— Avez-vous vu le superintendant Battle récemment ?

— Oui, cet après-midi. Il était chez moi quand vous avez appelé.

Protégeant de la main son visage des ardeurs du feu, Mme Lorrimer s'enquit :

— Où en est-il ?

— Ce brave Battle n'est pas très rapide, répondit gravement Poirot. Il y va lentement, mais il y arrivera sûrement, madame.

— Je me le demande, dit-elle avec un petit sourire ironique. Il m'a accordé beaucoup d'attention. Il est remonté dans mon passé jusqu'à ma petite enfance. Il a interrogé mes amis, bavardé avec mes domestiques, ceux que j'ai actuellement et ceux que j'ai eus autrefois. Je ne sais pas ce qu'il espérait trouver mais il ne l'a certainement pas trouvé. Il aurait pu aussi bien s'en tenir à ce que je lui avais dit. C'était la vérité. Je connaissais à peine M. Shaitana. Je l'avais rencontré à Louxor, et nos relations mondaines étaient restées à l'état de relations mondaines. Le superintendant Battle ne pourra jamais sortir de là.

— Peut-être.

— Et vous, monsieur Poirot, avez-vous mené votre enquête ?

— Sur vous, madame ?

— C'est bien le sens de ma question.

Poirot secoua lentement la tête.

— C'eût été en pure perte.

— Qu'entendez-vous par là, monsieur Poirot ?

— Je serai franc, madame. J'ai compris tout de suite que, des quatre personnes présentes le soir du meurtre, c'est vous qui aviez la tête la mieux faite, la plus froide, la plus logique. Si j'avais à parier sur celui de vous quatre qui serait le plus capable de projeter un crime et de s'en tirer avec succès, c'est sur vous que je placerais mon argent.

Mme Lorrimer haussa les sourcils.

— Dois-je me sentir flattée ?

— Pour qu'un crime soit un beau crime – appelons ça un crime réussi –, il est généralement nécessaire d'en prévoir jusqu'aux plus infimes détails. La moindre éventualité doit être prise en compte. Le chronométrage doit être rigoureux. La mise en scène impeccable. Le Dr Roberts serait capable de rater un crime par excès de hâte et de confiance en soi. Le major Despard est sans doute trop prudent pour en commettre un. Mlle Meredith perdrait la tête et se trahirait. Vous,

madame, vous ne feriez rien de tout ça. Vous garderiez la tête froide, vous auriez le caractère assez déterminé et vous pourriez être assez obsédée par une idée fixe pour oublier toute prudence. Vous n'êtes pas de celles qui perdent la tête.

Mme Lorrimer resta silencieuse un moment, un étrange sourire aux lèvres. Puis elle déclara enfin :

— Voilà donc ce que vous pensez de moi, monsieur Poirot. Que je suis le genre de femme à commettre un crime idéal ?

— Vous avez au moins l'amabilité de ne pas vous en offusquer.

— Je trouve ça très intéressant. Ainsi, vous pensez que je suis la seule personne qui aurait pu réussir le meurtre de Shaitana ?

— Il reste toutefois un obstacle, madame, dit lentement Poirot.

— Vraiment ? Racontez-moi ça.

— Vous avez sans doute remarqué ce que j'ai dit, quelque chose comme : « Pour qu'un crime soit réussi, il est généralement nécessaire d'en prévoir jusqu'aux plus infimes détails. » Je voudrais attirer votre attention sur le mot « généralement ». Car il existe un autre genre de crime réussi. Vous n'avez jamais dit soudain : « Lance une pierre et vois si tu arrives à toucher cet arbre » à quelqu'un qui obéit immédiatement, sans réfléchir et, ô surprise ! met en plein dans le mille ? Mais si ce quelqu'un veut réitérer son geste, cela devient beaucoup plus difficile... parce qu'il commence à *réfléchir*. « Comme ça... non, pas si fort... un peu plus à droite... un peu plus à gauche. » La première action avait été presque inconsciente, le corps obéissant à l'esprit comme chez un animal. Eh bien, madame, il y a des meurtres de ce genre, commis sous l'impulsion du moment, sur une inspiration, un trait de génie, sans avoir eu le temps de réfléchir. Et c'est ainsi, madame, que M. Shaitana a été tué. Une nécessité, une inspiration soudaine, une exécution foudroyante...

Il secoua la tête.

— Et ça, madame, ce n'est pas du tout votre genre de crime. Si vous aviez tué Shaitana, c'eût été un meurtre prémédité.

— Je vois, dit-elle en agitant la main pour se protéger de la chaleur de l'âtre. Et comme, bien entendu, ce n'était pas un meurtre prémédité, je ne peux pas l'avoir tué... C'est bien ça, monsieur Poirot ?

Poirot s'inclina.

— C'est exact, madame.

— Et pourtant...

Cessant de s'éventer, elle se pencha vers lui :

— ... *et pourtant, j'ai bel et bien tué Shaitana, monsieur Poirot.*

LA VÉRITÉ

Il y eut un silence, un très long silence.

Il faisait de plus en plus sombre. Les flammes dansaient dans la cheminée.

Mme Lorrimer et Hercule Poirot ne se regardaient pas, ils regardaient le feu. C'était comme si le temps s'était arrêté.

Enfin Hercule Poirot s'agita et soupira.

— Alors c'était ça... Pourquoi l'avez-vous tué, madame ?

— Je pense que vous ne l'ignorez pas, monsieur Poirot.

— Parce qu'il savait quelque chose sur vous... quelque chose qui était arrivé il y a longtemps ?

— Oui.

— Et ce quelque chose, madame, c'était... une autre mort ?

Elle inclina la tête. .

— Pourquoi me l'avouez-vous ? demanda Poirot avec douceur. Pourquoi m'avez-vous appelé aujourd'hui ?

— Vous m'aviez dit un jour que je serais amenée à le faire tôt ou tard.

— Oui... c'est-à-dire, j'espérais... Je savais, madame, qu'il n'y avait qu'un moyen d'apprendre la vérité sur vous – c'était de votre propre consentement. Si vous ne vouliez pas parler, vous ne parleriez pas et vous ne vous trahiriez jamais. Nous n'avions qu'une chance : c'est que vous souhaitiez vous-même parler.

Mme Lorrimer hocha la tête.

— C'était intelligent de prévoir ça... la lassitude... la solitude...

Sa voix s'éteignit.

Poirot la regarda avec curiosité.

— Alors c'était ça ? Oui, je peux le comprendre...

— J'étais seule... terriblement seule, poursuivit Mme Lorrimer. Personne ne sait ce que cela signifie à moins d'avoir vécu, comme moi, avec le souvenir de ce qu'on a fait.

— Considérez-vous cela comme une impertinence, madame, dit Poirot avec douceur, ou puis-je me permettre de vous offrir ma sympathie ?

Elle inclina la tête.

— Merci, monsieur Poirot.

Il y eut un nouveau silence, puis Poirot demanda d'un ton plus vif :

— Dois-je comprendre, madame, que vous avez pris les paroles de M. Shaitana comme une menace dirigée directement contre vous ?

Elle hocha la tête.

— Je me suis tout de suite rendu compte qu'il s'exprimait de façon à n'être compris que par une seule personne. Cette personne, c'était moi. L'allusion au poison qui serait l'arme des femmes me visait, moi... *Il savait*. Je l'avais déjà pensé une fois. Il avait amené la conversation sur un procès célèbre, et j'avais remarqué qu'il surveillait ma réaction. Il y avait quelque chose d'inquiétant dans son regard. Bien entendu, l'autre soir, j'ai été définitivement convaincue qu'il savait.

— Et vous étiez certaine, aussi, de ses intentions futures ?

Ironique, Mme Lorrimer répliqua :

— Il était difficile de penser que le superintendant Battle et vous étiez là par hasard. J'ai supposé que Shaitana allait faire la démonstration de sa propre intelligence en vous prouvant à tous les deux qu'il avait découvert quelque chose que personne d'autre n'avait soupçonné.

— Combien de temps avez-vous mis à vous décider, madame ?

Mme Lorrimer hésita un instant.

— Je ne me souviens plus du moment exact où l'idée m'en est venue, répondit-elle. J'avais remarqué le stylet avant de passer à table. Quand nous sommes retournés au salon, je l'ai pris et l'ai glissé dans ma manche. Personne ne m'avait vue. Je m'en suis assurée.

— Vous avez dû faire ça avec dextérité, je n'en doute pas, madame.

— J'ai alors décidé exactement comment j'allais procéder. Il ne restait plus qu'à agir. C'était risqué, peut-être, mais cela valait la peine d'essayer.

— Là, c'est votre sang-froid, votre habileté à peser le pour et le contre, qui sont entrés en jeu. Oui, je vois très bien ça.

— Nous avons commencé à jouer, poursuivit Mme Lorrimer d'une voix froide et indifférente. Enfin une occasion s'est présentée. Je faisais le mort. Je me suis rapprochée de la cheminée. Shaitana s'était endormi. J'ai jeté un coup d'œil aux autres. Ils étaient tous plongés dans le jeu. Je me suis penchée et... et je l'ai fait.

Sa voix trembla juste un peu, mais reprit aussitôt sa froideur distante.

— Je lui ai parlé. Il m'était venu l'idée que cela me fournirait une espèce d'alibi. J'ai fait une remarque sur le feu, puis j'ai fait comme s'il me répondait, et j'ai répliqué quelque chose comme : « Je suis d'accord avec vous. Moi aussi je déteste les radiateurs. »

— Et il n'a pas crié du tout ?

— Non. Je crois qu'il a poussé une sorte de grognement, un point c'est tout. De loin, on a pu confondre cela avec des mots.

— Et ensuite ?

— Ensuite, je suis retournée à la table de jeu. On en était à la dernière levée.

— Vous vous êtes donc assise et vous avez recommencé à jouer ?

— Oui.

— Avec suffisamment d'intérêt pour pouvoir me donner les jeux et les annonces, deux jours plus tard ?

— Oui, répondit simplement Mme Lorrimer.

— Confondant ! s'écria Poirot.

Il se carra dans son fauteuil. Il hocha la tête à plusieurs reprises. Puis, histoire de changer, la secoua.

— Il reste quelque chose que je ne comprends pas.

— Oui ?

— Il me semble que j'ai dû omettre un facteur. Vous êtes une femme qui pesez soigneusement le pour et le contre. Pour une raison quelconque, vous décidez de courir un risque énorme. Vous le faites, et avec succès. Et quinze jours plus tard, à peine, vous changez d'idée. Franchement, madame, cela ne me paraît pas sonner juste.

Elle eut un étrange sourire.

— Vous avez tout à fait raison, monsieur Poirot. Il y a un facteur que vous ignorez. Mlle Meredith vous a dit où elle m'avait rencontrée, l'autre jour ?

— Oui, je crois que c'était près de chez Mme Oliver.

— Peut-être. Mais je parlais du nom de la rue. Mlle Meredith m'a rencontrée dans Harley Street.

— Ah ! fit Poirot en la regardant avec attention. Je commence à comprendre.

— Oui, je le pensais bien. J'étais allée consulter un spécialiste. Il m'a confirmé ce que je soupçonnais déjà.

Son sourire s'élargit. Il n'avait plus rien d'amer. Il était soudain plein de douceur.

— Je ne jouerai plus beaucoup au bridge, monsieur Poirot. Oh, il ne m'a pas dit ça en ces termes, il m'a un peu enveloppé la vérité. En prenant beaucoup de précautions, il se pourrait bien que je vive plusieurs années. Mais je ne prendrai pas de grandes précautions, ce n'est pas dans mon tempérament.

— Oui, oui, je commence à comprendre, répéta Poirot.

— Cela fait une différence, vous savez. Un mois... deux mois peut-être... pas plus. Et puis, comme je sortais de chez le spécialiste, j'ai aperçu Mlle Meredith. Je l'ai invitée à prendre le thé.

Elle s'arrêta et reprit :

— En fin de compte, je ne suis pas foncièrement mauvaise. Pendant que nous buvions notre thé, j'ai réfléchi. Par mon acte, j'avais non seulement privé M. Shaitana de la vie – c'était fait et ne pouvait être défait –, mais j'avais aussi, à divers degrés, bouleversé l'existence de trois autres personnes. À cause de moi, le Dr Roberts, le major Despard et Mlle Meredith, qui ne m'avaient causé aucun tort, traversaient une terrible épreuve et pouvaient même se trouver en péril. Cela au moins je pouvais le défaire. Je ne peux pas dire que j'étais particulièrement émue par la situation du Dr Roberts ou du major Despard – encore qu'il leur restât plus de temps à vivre que moi. C'était des hommes et, dans une certaine mesure, ils pouvaient se débrouiller tout seuls. Mais quand je regardais Anne Meredith...

Elle hésita, puis continua lentement :

— Anne Meredith n'était qu'une gamine. Elle avait toute la vie devant elle. Cette malheureuse histoire risquait de briser cette vie... Cette idée ne me plaisait pas... C'est alors que j'ai compris, monsieur Poirot, que votre suggestion allait se réaliser. Je ne pouvais plus garder le silence. Cet après-midi, je vous ai téléphoné...

Les minutes passèrent.

Hercule Poirot se pencha vers Mme Lorrimer. Dans le soir qui tombait, il la dévisagea avec insistance. Elle soutint son regard sans se troubler.

— Madame Lorrimer, dit-il enfin, êtes-vous sûre... affirmez-vous catégoriquement – vous allez me dire la vérité, n'est-ce pas ? – que le meurtre de M. Shaitana n'était pas prémédité ? Ne serait-il pas plus juste d'avouer que vous aviez planifié ce crime à l'avance, que vous êtes allée à ce dîner, le meurtre déjà tout élaboré dans votre esprit ?

Mme Lorrimer le regarda fixement un instant puis secoua énergiquement la tête.

— Non, dit-elle enfin.

— Vous n'aviez pas projeté ce crime à l'avance ?

— Certainement pas.

— Dans ce cas... oh, vous êtes en train de me mentir... vous êtes sûrement en train de me mentir !

La voix de Mme Lorrimer s'éleva, coupante comme la glace.

— Vraiment, monsieur Poirot, vous vous oubliez !

Le petit homme sauta sur ses pieds. Et, marmonnant des propos sans suite et poussant des interjections sans fin, il se mit à marcher de long en large.

Tout à coup, il demanda :

— Vous permettez ?

Et, allant jusqu'à l'interrupteur, il alluma la lumière.

Il revint, s'assit dans son fauteuil, les mains sur ses genoux, et dévisagea son hôtesse.

— La question est la suivante : Hercule Poirot peut-il se tromper ?

— Personne ne peut avoir toujours raison, répliqua froidement Mme Lorrimer.

— Moi, si. J'ai toujours raison. Avec une telle constance que j'en suis moi-même surpris. Mais cette fois-ci, il semble... que je me sois bel et bien trompé, trompé du tout au tout. Et cela m'inquiète. Je suppose que vous savez ce que vous dites. Après tout, c'est votre meurtre ! Ce serait fantastique qu'Hercule Poirot sache mieux que vous comment vous l'avez commis.

— Fantastique et absurde, rétorqua Mme Lorrimer, encore plus froidement.

— Dans ce cas, c'est que je suis fou. Irrémédiablement fou... Non, sacré nom d'un petit bonhomme, je ne suis pas fou. J'ai raison. Je dois avoir raison. Je suis disposé à croire que vous avez tué M. Shaitana... *mais vous ne pouvez pas l'avoir tué de la manière que vous prétendez.* Personne ne peut faire quelque chose qui n'est pas dans son caractère !

Il s'interrompit. Mme Lorrimer respira avec force et se mordit la lèvre. Elle allait parler quand il la devança.

— Ou le meurtre de M. Shaitana a été prémédité, *ou vous ne l'avez pas tué.*

— Je pense que vous êtes vraiment fou, monsieur Poirot, rétorqua Mme Lorrimer. Si j'accepte de reconnaître que j'ai commis ce crime, je ne vois pas pourquoi je mentirais à propos de la manière dont je l'ai commis. Dans quel but ?

Poirot se leva de nouveau, fit le tour de la pièce et revint s'asseoir, tout changé. Brusquement aimable et gentil.

— Vous n'avez pas tué Shaitana, dit-il d'une voix douce. J'y vois clair maintenant, j'y vois très clair. Harley Street. Et la petite Anne Meredith perdue sur le trottoir. Je vois aussi une autre jeune fille, il y a bien longtemps, une jeune fille qui a traversé la vie toute seule, « terriblement seule ». Oui, je vois très bien. Mais il y a une chose que je ne saisis pas... D'où vous vient la certitude qu'Anne Meredith est coupable ?

— Vraiment, monsieur Poirot...

— Inutile de protester, madame. Inutile aussi de continuer à me mentir. Je vous le répète, je connais la vérité. Je sais à quels sentiments vous étiez en proie ce jour-là, dans Harley Street. Vous ne l'auriez pas fait pour le Dr Roberts... oh, non ! Vous ne l'auriez pas fait non plus pour le major Despard. Mais Anne Meredith, c'est différent. Vous éprouvez de la compassion pour elle, *parce qu'elle a fait ce qu'il vous est arrivé de faire.* Vous ne savez même pas, du moins j' imagine, le motif de son crime. Mais vous êtes certaine qu'elle est coupable. Vous en êtes certaine depuis le premier soir – le soir où ça s'est passé –, depuis que le superintendant Battle vous a demandé

votre avis. Comme vous voyez, j'ai tout compris. Inutile de mentir encore. Vous en êtes bien convaincue, non ?

Il attendit une réponse qui ne vint pas. Il hocha la tête avec satisfaction.

— Vous avez du cœur. C'est bien. Vous avez agi noblement, madame, en prenant la faute sur vous pour sauver cette gamine.

— Vous oubliez, ironisa Mme Lorrimer, que je ne suis pas une sainte. Il y a des années, monsieur Poirot, j'ai tué mon mari...

Il y eut un instant de silence.

— Je comprends, fit Poirot. C'est une question de justice. De pure et simple justice. Vous avez l'esprit logique. Vous voulez souffrir pour l'acte que vous avez commis. Un meurtre est un meurtre, quelle qu'en soit la victime. Vous êtes courageuse, madame, et vous êtes clairvoyante. Mais je vous le demande encore : comment pouvez-vous en être sûre ? Comment savez-vous que c'est Anne Meredith qui a tué M. Shaitana ?

Mme Lorrimer poussa un profond soupir. Ses dernières défenses avaient cédé devant l'insistance de Poirot. Elle répondit à sa question avec simplicité, comme une enfant :

— Parce que je l'ai vue faire.

LE TÉMOIN OCULAIRE

Soudain, Poirot éclata de rire. Il n'avait pas pu s'en empêcher. Il avait renversé la tête en arrière et son rire haut perché remplissait la pièce.

— Pardon, madame, dit-il en s'essuyant les yeux. C'était plus fort que moi. Nous discutons, nous raisonnons, nous nous posons des questions, nous invoquons la psychologie... alors qu'il *existe un témoin oculaire du crime*. Je vous en prie, racontez-moi ça !

— La soirée était assez avancée. Anne Meredith faisait le mort. Elle s'est levée, a jeté un coup d'œil sur le jeu de son partenaire, puis s'est proménée dans la pièce. La partie n'était pas très intéressante, et le résultat connu d'avance. Je n'avais pas besoin de me concentrer sur les cartes. Nous en étions aux trois dernières levées quand j'ai regardé du côté de la cheminée. Anne Meredith était penchée sur M. Shaitana. Pendant que je l'observais, elle s'est redressée. En fait, elle avait la main posée sur la poitrine de Shaitana, geste qui a éveillé mon attention. Alors j'ai aperçu son visage et le rapide regard qu'elle a lancé dans notre direction. La culpabilité, la peur, voilà ce que j'ai lu sur ce visage. Bien sûr, j'ignorais à ce moment-là ce qui venait de se passer. Je me demandais simplement ce que diable elle avait bien pu faire. Plus tard... j'ai compris.

Poirot hocha la tête.

— Mais elle ne savait pas que vous saviez. Elle ne savait pas que vous l'aviez vue ?

— Pauvre gosse, dit Mme Lorrimer. Jeune, effrayée... son chemin à faire dans la vie... Cela vous étonne que je... eh bien, que j'aie tenu ma langue ?

— Non, non, cela ne m'étonne pas.

— Surtout sachant que je... que moi-même...

Elle termina sa phrase par un haussement d'épaules.

— Ce n'était certainement pas à moi de me dresser en accusateur. Cela regardait la police.

— D'accord, mais aujourd'hui, vous êtes allée plus loin.

— Je n'ai jamais été du genre à céder à l'attendrissement ou à

compatir aux malheurs d'autrui, mais je suppose que cela vient avec l'âge. Je vous assure qu'il ne m'arrive pas souvent d'être guidée par la pitié.

— Ce n'est pas toujours un très bon guide, madame. Mlle Anne est jeune et fragile, elle a l'air timide et apeurée... Oh ! oui, elle paraît tout ce qu'il y a de plus digne de compassion. Mais, moi, je ne suis pas d'accord. Voulez-vous savoir, madame, pourquoi Mlle Meredith a tué M. Shaitana ? C'est parce qu'il savait qu'elle avait tué auparavant une vieille dame dont elle était la demoiselle de compagnie – laquelle vieille dame l'avait surprise à chaparder.

Un peu stupéfaite, Mme Lorrimer le regarda.

— C'est vrai, ça, monsieur Poirot ?

— En tout cas, j'en ai l'intime conviction. Elle est si douce, si gentille... mais ça, ce ne sont que des on-dit. Parce que, enfin, elle est dangereuse, madame, cette petite demoiselle Anne ! Quand sa sécurité ou son confort sont menacés, elle frappe sauvagement, sournoisement. Mlle Anne ne s'arrêtera pas à ces deux crimes. Ils vont l'enhardir...

— Ce que vous dites est horrible, monsieur Poirot. Horrible ! s'écria Mme Lorrimer.

Poirot se leva.

— Je dois m'en aller, maintenant. Pensez à ce que je vous ai dit.

Mme Lorrimer semblait troublée. Elle essaya d'endosser son ancien personnage :

— Si cela me convient, monsieur Poirot, je refuserai de reconnaître que nous avons eu cette conversation. Vous n'avez pas de témoin, ne l'oubliez pas. Ce que je vous ai dit avoir vu ce fameux soir... eh bien, doit rester entre nous.

— Je ne ferai rien sans votre consentement, madame, lui répondit Poirot avec gravité. J'ai mes propres méthodes. Maintenant que je sais où je vais...

Il lui prit la main et la porta à ses lèvres.

— Permettez-moi de vous dire, madame, que vous êtes une femme remarquable. Je vous présente mes hommages et mes respects. Oui, vraiment, une femme comme il n'en existe pas une sur mille. Vous n'avez pas fait ce que neuf cent quatre-vingt-dix-neuf femmes sur mille n'auraient pas résisté à faire.

— C'est-à-dire ?

— M'expliquer pourquoi vous avez tué votre mari et combien cette mesure était justifiée.

Mme Lorrimer prit une attitude raide et hautaine.

— Écoutez, monsieur Poirot, ces raisons ne regardent que moi.

— Prodigeux ! s'exclama Poirot.

Et, après avoir porté de nouveau sa main à ses lèvres, il s'en fut.

Il faisait froid dehors, et il n'y avait pas de taxi en vue.

Tout en marchant, il réfléchissait. De temps à autre, il hochait la tête. Une fois, il la secoua.

Il regarda en arrière. Quelqu'un montait le perron de Mme Lorrimer. La silhouette rappelait beaucoup celle d'Anne Meredith. Il hésita juste un instant à revenir sur ses pas mais, finalement, poursuivit sa route.

Quand il arriva chez lui, Battle était parti sans laisser de message.

Il lui téléphona aussitôt.

— Allô ! Vous tenez quelque chose ? demanda Battle.

— Je crois bien, mon bon ami. Il faut arrêter la petite Meredith... et sans perdre un instant.

— Je vais l'arrêter... mais pourquoi cette précipitation ?

— Parce que, mon bon ami, elle peut devenir dangereuse.

Battle resta un instant silencieux. Puis il reprit :

— Je vois ce que vous voulez dire. Mais il n'y a personne... Oh ! bon, il vaut mieux ne pas prendre de risques. En fait, je lui ai écrit. Un mot officiel disant que je passerais la voir demain. J'ai pensé qu'il ne serait peut-être pas mauvais de lui faire perdre son sang-froid.

— C'est au moins une possibilité. Pourrai-je vous accompagner ?

— Bien sûr. Tout l'honneur sera pour moi, monsieur Poirot.

Poirot raccrocha, pensif.

Il n'avait pas l'esprit en paix. Il resta longtemps assis devant le feu, les sourcils froncés. Il finit par mettre ses craintes et ses doutes de côté et par aller se coucher.

— On verra ça demain matin, murmura-t-il.

Mais ce que le lendemain matin lui réservait, il n'en avait pas la moindre idée.

SUICIDE

La nouvelle fit à Poirot l'effet d'une bombe. Elle lui fut communiquée par téléphone, au moment où il prenait son café.

Il décrocha et entendit la voix de Battle.

— Allô ! monsieur Poirot ?

— Lui-même. Que vous arrive-t-il ?

Au ton du superintendant, il comprit qu'il y avait du nouveau. Ses vagues appréhensions de la veille lui revinrent.

— Vite, mon bon ami, dites-moi tout.

— C'est Mme Lorrimer.

— Mme Lorrimer ? Eh bien ?

— Que diable lui avez-vous raconté – ou vous a-t-elle raconté – hier ? Vous ne me dites jamais rien. En fait, vous m'avez laissé penser que c'était Mlle Meredith après qui nous en avons.

— Qu'est-il arrivé ? insista Poirot sans se démonter.

— Suicide.

— Mme Lorrimer s'est suicidée ?

— Oui. Il semble qu'elle était très déprimée, très changée, ces derniers temps. Son médecin lui avait prescrit des somnifères. Elle en a pris trop la nuit dernière.

Poirot respira à fond.

— Il ne peut pas être question... d'accident ?

— Pas un instant. C'est du tout cuit. Elle a écrit aux trois autres.

— Quels trois autres ?

— Les trois autres. Roberts, Despard et Mlle Meredith. Pas la peine de chercher midi à quatorze heures, c'est clair comme le jour. Elle leur a écrit qu'elle a décidé d'abrégé cette histoire, que c'est elle qui a tué Shaitana, et qu'elle les prie de lui pardonner – de lui pardonner ! – pour les ennuis qu'elle leur a causés à tous les trois. Le ton est posé, comme dans une lettre d'affaires. Typique du personnage. Le sang-froid fait femme.

Poirot ne répondit pas tout de suite.

Ainsi, Mme Lorrimer avait eu le dernier mot. Elle s'était décidée, en fin de compte, à protéger Anne Meredith. À choisir une mort rapide et

sans douleur plutôt qu'une longue et cruelle agonie. À faire, pour finir, un geste altruiste : sauver une jeune fille à laquelle elle se sentait liée par une sympathie profonde. Tout cela mené à bien avec une impitoyable efficacité – un suicide soigneusement annoncé aux trois parties intéressées. Quelle femme ! Son admiration grandit encore. Ça lui ressemblait bien, cette détermination inexorable, cette persévérance employée à aller jusqu'au bout de ce qu'elle avait décidé.

Il avait cru l'avoir convaincue mais, de toute évidence, elle avait préféré s'en remettre à son propre jugement. Une volonté de fer.

Battle coupa court à ses méditations.

— Que diable lui avez-vous raconté, hier soir ? Vous avez dû lui mettre la puce à l'oreille, et voilà le résultat ! Alors qu'à la suite de cette entrevue, vous paraissiez certain de la culpabilité de Mlle Meredith.

Poirot resta silencieux. Morte, Mme Lorrimer l'obligeait à se plier à sa volonté, ce qu'elle n'avait pas pu faire de son vivant.

— J'étais dans l'erreur..., finit-il par déclarer lentement.

C'était des mots qu'il n'avait pas l'habitude de prononcer – et qui ne lui plaisaient pas.

— Vous avez commis une bourde, hein ? dit Battle. Quoi qu'il en soit, elle a dû penser que vous étiez à ses trousses. C'est une sale histoire... La laisser filer comme ça entre nos doigts !

— Vous n'auriez rien pu prouver contre elle, répliqua Poirot.

— Non, vous avez sans doute raison... c'est peut-être mieux ainsi. Vous... euh... vous n'aviez pas ça en vue, monsieur Poirot ?

Poirot se récria avec indignation. Puis il demanda :

— Racontez-moi exactement ce qui s'est passé.

— Roberts a ouvert son courrier juste avant 8 heures. Il n'a pas perdu de temps, il a chargé sa femme de chambre de nous prévenir – ce qu'elle a fait –, il a sauté dans sa voiture et il est arrivé chez Mme Lorrimer alors qu'on ne l'avait pas encore réveillée. Il s'est précipité dans sa chambre, mais il était trop tard. Il a essayé la respiration artificielle mais il n'y avait plus rien à faire. Notre médecin légiste est arrivé peu après et a confirmé ses dires.

— Quel somnifère a-t-elle avalé ?

— Du véronal, je crois. Un barbiturique, en tout cas. Le flacon de comprimés était près d'elle.

— Et les deux autres ?

— Despard n'est pas à Londres. Il n'a pas eu son courrier ce matin.

— Et... Mlle Meredith ?

— Je viens de lui téléphoner.

— Eh bien ?

— Elle venait juste d'ouvrir sa lettre. Le courrier est distribué plus tard, là-bas.

— Quelle a été sa réaction ?

— Oh, parfaitement normale. Un soulagement intense décemment maîtrisé. Frappée, navrée... tout ça.

Poirot réfléchit.

— Où êtes-vous en ce moment, mon bon ami ?

— À Cheyne Lane.

— Bien. J'arrive tout de suite.

À Cheyne Lane, dans l'entrée, il croisa le Dr Roberts qui partait. Sa jovialité avait fondu comme neige au soleil. Il était pâle et paraissait secoué.

— Sale histoire, monsieur Poirot. En ce qui me concerne, je reconnais que je me sens soulagé, mais pour vous dire la vérité, cela m'a fait un choc. Je n'aurais jamais pensé que Mme Lorrimer pouvait avoir tué Shaitana. J'en ai été très surpris.

— J'en suis aussi surpris que vous.

— Une femme tranquille, cultivée, indépendante... Je ne peux pas l'imaginer se livrant à un pareil acte de violence. Pour quelle raison, je me le demande... Enfin, après ça, nous ne le saurons jamais. Je serais pourtant très curieux de l'apprendre.

— Cet événement doit vous débarrasser d'un grand poids ?

— Oh, sans aucun doute. Ce serait de l'hypocrisie de ne pas le reconnaître. Ce n'est pas très agréable d'être soupçonné de meurtre. Quant à cette pauvre femme... ma foi, c'était pour elle la meilleure façon de s'en sortir.

— C'est aussi ce qu'elle a pensé.

Roberts hocha la tête et, tout en se dirigeant vers la porte, murmura :

— Une affaire de conscience, j'imagine...

Poirot était songeur. Le médecin avait mal compris la situation. Ce n'était pas le remords qui avait poussé Mme Lorrimer au suicide.

Avant de monter, il s'arrêta pour dire quelques mots de réconfort à la vieille femme de chambre qui pleurait en silence.

— C'est terrible, monsieur. Vraiment terrible ! Nous l'aimions tous beaucoup. Quand on pense que vous preniez tranquillement le thé avec elle hier. Et aujourd'hui, elle n'est plus là. Tant que je vivrai, je ne pourrai pas oublier cette matinée. Ce gentleman carillonnant à la porte. Trois fois, il a sonné, avant que j'aie eu le temps d'arriver. « Où est votre maîtresse ? » il m'a crié. J'étais si troublée que je pouvais à peine répondre. Vous comprenez, nous n'entrions jamais chez elle avant qu'elle ait sonné... c'était les ordres. Et moi qui ne pouvais pas prononcer un mot. Et le docteur qui dit : « Où est sa chambre ? » et qui grimpe l'escalier et moi derrière lui, et je lui montre la porte et il se précipite à l'intérieur, sans même frapper, la regarde couchée et dit : « Trop tard. » Elle était morte, monsieur. Il m'a quand même

envoyée chercher du cognac et de l'eau chaude, et il a essayé désespérément de la ranimer, mais rien à faire. Et la police arrive et tout ça... ce n'est pas... ce n'est pas convenable, monsieur. Mme Lorrimer n'aurait pas aimé ça. Et pourquoi la police ? Ce n'est pas son affaire, pour sûr, même s'il est arrivé un accident et que la pauvre maîtresse s'est trompée et en a pris trop.

Poirot ne répondit pas à sa question et demanda :

— Hier soir, votre maîtresse était comme d'habitude ? Elle n'avait pas l'air inquiète, ou soucieuse ?

— Non, je ne pense pas, monsieur. Elle était fatiguée, et je crois qu'elle souffrait. Elle n'était pas bien, ces derniers temps.

— Oui, je sais.

La sympathie qui s'exprimait dans le ton de Poirot l'incita à poursuivre.

— Ce n'était pas quelqu'un à se plaindre, monsieur, mais la cuisinière et moi, nous nous faisons du souci pour elle depuis quelque temps. Elle ne pouvait pas faire tout ce qu'elle faisait avant, ça la fatiguait. Peut-être que la jeune dame qui est venue après vous, ç'a été trop pour elle.

Un pied sur l'escalier, Poirot se retourna.

— La jeune dame ? Une jeune dame est venue hier soir ?

— Oui, monsieur. Juste après votre départ. Mlle Meredith, elle s'appelait.

— Elle est restée longtemps ?

— À peu près une heure, monsieur.

Poirot demeura un instant silencieux.

— Et ensuite ? demanda-t-il.

— La maîtresse est allée se coucher. Elle a dîné au lit. Elle a dit qu'elle était fatiguée.

Poirot observa de nouveau un instant de silence, puis demanda :

— Savez-vous si votre maîtresse a écrit des lettres, hier soir ?

— Vous voulez dire, quand elle était déjà au lit ? Je ne crois pas, monsieur.

— Mais vous n'en êtes pas sûre ?

— Il y avait déjà des lettres sur la table de l'entrée, prêtes à être postées, monsieur. C'est la dernière chose que nous faisons avant de fermer la maison. Mais je crois qu'elles étaient déjà là beaucoup plus tôt.

— Combien y en avait-il ?

— Deux ou trois, je ne sais plus... trois, je crois.

— Vous – ou la cuisinière –, celle qui les a postées n'a pas remarqué par hasard à qui elles étaient adressées ? Ne prenez pas mal ma question, c'est de la plus haute importance.

— Je suis allée à la poste moi-même, monsieur. Celle du dessus

était pour Fortnum & Mason's. Les autres, je ne sais pas.

Elle avait l'air sincère.

— Êtes-vous certaine qu'il n'y avait pas plus de trois lettres ?

— Oui, monsieur, tout à fait certaine.

Poirot hocha la tête avec gravité. Il grimpa quelques marches et se retourna de nouveau :

— Vous saviez, je suppose, que votre patronne prenait des comprimés pour dormir ?

— Oh, oui, monsieur. C'étaient les ordres du docteur. Le Dr Lang.

— Savez-vous où elle les rangeait ?

— Dans sa chambre, monsieur, dans une petite armoire.

Poirot arrêta là ses questions. Il monta. Il avait le visage très grave.

Battle l'attendait sur le palier. Il semblait soucieux et épuisé.

— Je suis content que vous soyez venu, monsieur Poirot. Permettez-moi de vous présenter le Dr Davidson.

Le médecin légiste lui serra la main. C'était un individu grand et mélancolique.

— Nous n'avons pas eu de chance, dit-il. Une heure ou deux plus tôt, nous aurions pu la sauver.

— Hum ! fit Battle. Je ne devrais pas le dire carrément, mais je n'en suis pas mécontent. C'était... eh bien, c'était une dame. Je ne connais pas les raisons qui l'ont poussée à tuer Shaitana, mais elles étaient sans doute valables.

— De toute façon, remarqua Poirot, il est peu probable qu'elle eût vécu jusqu'à son procès. Elle était très malade.

Le médecin hocha la tête.

— C'est exact. Ma foi, c'est peut-être mieux ainsi.

Il s'engagea dans l'escalier.

Battle le suivit.

— Une minute, docteur !

La main sur la poignée de la porte, Poirot murmura :

— Je peux entrer ?

Battle tourna la tête.

— Allez-y. Nous avons fini.

Poirot entra, et ferma la porte derrière lui.

Debout près de son lit, il regarda le visage paisible de la morte.

Il était très troublé.

La défunte avait-elle choisi cette issue dans un ultime effort pour sauver une jeune fille du déshonneur et de la mort, ou y avait-il à ça une explication beaucoup plus sinistre ?

Il y avait certains faits...

Soudain, il se pencha, et examina un bleu à peine marqué sur l'avant-bras de la morte.

Il se redressa. Il avait cette lueur dans l'œil, bien connue de ses

proches collaborateurs, qui rappelait celle des chats.

Il quitta prestement les lieux et descendit. Battle et un de ses subordonnés étaient au téléphone. Ce dernier raccrocha et déclara :

— Il n'est pas rentré, monsieur.

Battle expliqua :

— Despard. J'essaie en vain de le joindre. Il y a bien une lettre pour lui avec le tampon de Chelsea.

Poirot posa une question saugrenue.

— Le Dr Roberts avait-il pris son petit déjeuner avant de venir ici ?

Battle le regarda en écarquillant les yeux.

— Non, répondit-il. Je me rappelle l'avoir entendu dire qu'il était sorti avant.

— Dans ce cas, il doit être chez lui. On va pouvoir le joindre.

— Mais pourquoi ?

Poirot composait déjà le numéro.

— Docteur Roberts ? C'est le Dr Roberts lui-même ? Mais oui, c'est Poirot à l'appareil. Juste une question. L'écriture de Mme Lorrimer vous est-elle familière ?

— L'écriture de Mme Lorrimer ? Je... non, je ne crois pas l'avoir jamais vue auparavant.

— Je vous remercie.

Poirot raccrocha aussitôt.

Battle le regardait, toujours aussi étonné.

— C'est quoi, la grande idée, monsieur Poirot ?

Poirot le prit par le bras.

— Écoutez, mon bon ami. Quelques instants après que j'ai quitté cette maison, hier soir, Anne Meredith est arrivée. En fait, je l'ai vue monter le perron, mais je n'étais pas sûr que c'était bien elle. Tout de suite après son départ, Mme Lorrimer est montée se coucher. Pour autant qu' elle le sache, la domestique pense qu'elle n'a pas écrit de lettres ensuite. Et pour des raisons que vous comprendrez lorsque je vous aurai raconté mon entrevue avec elle, je ne crois pas qu'elle ait écrit ces trois lettres *avant ma visite*. Quand les a-t-elle écrites, alors ?

— Après que les domestiques se sont couchées ? suggéra Battle. Elle se sera relevée et les aura postées elle-même.

— Oui, c'est une possibilité, mais il y en a une autre... *Qu'elle ne les ait pas écrites du tout*.

Battle émit un petit sifflement.

— Mon Dieu, vous voulez dire que...

Le téléphone sonna. Le sergent décrocha le combiné. Il écouta un instant puis se tourna vers Battle.

— C'est le sergent O'Connor qui appelle de chez Despard, monsieur. Il pense que le major est à Wallingford-on-Thames.

Poirot saisit le bras de Battle.

— Vite, mon ami. Nous devons aller à Wallingford, nous aussi. Je n'ai pas l'esprit tranquille. Cette histoire n'est pas terminée. Je vous le répète, mon bon ami, cette jeune personne est dangereuse.

ACCIDENT

— Anne ! fit Rhoda.

— Hmm ?

— Allons, Anne, ne me réponds pas en pensant à tes mots croisés. Écoute-moi.

— Je t'écoute.

Anne posa son journal et s'assit bien droite.

— Voilà qui est mieux. Je voudrais... (Rhoda hésita.) C'est à propos de ce type qui doit venir...

— Le superintendant Battle ?

— Oui. Je voudrais que tu lui parles... de ton passage chez les Benson.

— Ridicule. Pourquoi ça ? fit Anne d'un ton glacial.

— Parce que... on pourrait croire... C'est comme si tu cherchais à cacher quelque chose. Je suis sûre qu'il aurait mieux valu en parler.

— Je ne peux guère le faire maintenant, rétorqua Anne.

— Je regrette que tu ne l'aies pas fait tout de suite.

— Eh bien, il est trop tard pour se mettre martel en tête à présent.

— Oui, répondit Rhoda, sans conviction.

— De toute façon, je ne vois pas pourquoi. Cela n'a rien à avoir avec cette affaire.

— Non, bien sûr que non.

— Je n'y suis restée que deux mois environ. Ces trucs, il ne les demande que comme... enfin comme des références. Deux mois, ça ne compte pas.

— Non, je sais bien. Je suis sans doute stupide, mais cela m'inquiète quand même. Je pense que tu devrais en parler. Tu comprends, s'il l'apprenait par ailleurs, cela pourrait faire mauvais effet – que tu l'aies tenu secret, je veux dire.

— Je ne vois pas comment il l'apprendrait. Personne n'est au courant sauf toi, non ?

— N...non.

L'hésitation de Rhoda fit bondir Anne.

— Bon sang ! Qui d'autre encore pourrait le savoir ?

— Eh bien, mais... Tout le monde à Combeacré, répondit Rhoda au bout d'un instant.

— Oh, ça ! répliqua Anne en haussant les épaules. Ça m'étonnerait que le superintendant tombe sur quelqu'un de là-bas. Comme coïncidence, ce serait quand même extraordinaire.

— Les coïncidences, ça se produit tous les jours.

— Rhoda, tu es incroyable. Ce que tu peux faire comme histoires pour si peu ! Et que je te ramène ça sur le tapis ! Et que j'insiste ! Et que je te répète ça sans trêve ni repos !

— Excuse-moi, ma chérie. Mais tu sais bien ce que ferait la police si elle apprenait que tu lui as... eh bien, caché des choses.

— Elle ne l'apprendra pas. Qui le lui dirait ? Personne n'est au courant, sauf toi.

C'était la deuxième fois qu'elle prononçait ces paroles, mais, cette fois, le ton avait un peu changé. Il avait quelque chose de bizarre, de dubitatif...

— Oh, comme je préférerais que tu le fasses, soupira Rhoda d'un air malheureux.

Elle lui lança un coup d'œil coupable, mais Anne ne la regardait pas. Elle était assise, les sourcils froncés, comme perdue dans ses calculs.

— C'est chic que le major Despard vienne nous voir, dit soudain Rhoda.

— Quoi ? Ah ! oui...

— Oh, Anne, c'est fou ce qu'il est séduisant ! Si tu ne veux pas de lui, je t'en prie, je t'en supplie, je t'en conjure, refile-le-moi !

— Ne sois pas ridicule, Rhoda. Il se fiche de moi comme de l'an quarante.

— Dans ce cas, pourquoi s'obstine-t-il à venir ? Bien sûr que tu lui plais. Tu es exactement le genre de demoiselle en détresse qu'il doit se faire une joie de secourir. Tu as l'air si merveilleusement désarmée, Anne !

— Il n'est pas plus aimable avec moi qu'avec toi.

— Ça, c'est une question de politesse. Mais si tu ne veux vraiment pas de lui, je te garantis que je jouerais volontiers le rôle de l'amie compatissante, disposée à consoler son cœur brisé, etc. Et à la fin, qui sait ? je décrocherai peut-être le gros lot ! conclut Rhoda sans élégance excessive.

— Je suis sûre qu'il ne demande que ça, ma chérie, répondit Anne en riant.

— Il a une si belle nuque ! soupira Rhoda. Divinement rouge brique et musclée.

— Chérie, ne sois pas d'un sentimentalisme bêlant !

— Est-ce qu'il te plaît, Anne ?

— Oui, beaucoup.

— Nous sommes bien sous tous rapports, non ? Je crois que je lui plais un petit peu, pas autant que toi, mais un petit peu.

— Oh, bien sûr, que tu lui plais, répliqua Anne.

Son ton avait de nouveau quelque chose d'inhabituel, mais Rhoda ne le remarqua pas.

— À quelle heure vient notre détective ? demanda-t-elle.

— À midi..., répondit Anne. Il n'est que dix heures et demie, reprit-elle après un silence. Allons faire un tour jusqu'à la rivière.

— Mais, est-ce que... est-ce que Despard n'a pas dit qu'il viendrait vers 11 heures ?

— Pourquoi l'attendre ici ? Nous pouvons lui laisser un message chez Mme Astwell pour lui indiquer où nous allons et il nous rejoindra par le chemin de halage.

— C'est vrai. « Ne sois pas une fille facile, ma chérie », comme disait toujours ma mère, répondit Rhoda en riant. Allons-y.

Elle se dirigea vers la porte du jardin. Anne la suivit.

Le major Despard arriva à Wendon Cottage environ dix minutes plus tard. Il n'était pas en retard, et il fut surpris d'apprendre que les deux jeunes filles étaient déjà parties.

Il passa par le jardin, traversa le champ et tourna à droite dans le chemin de halage.

Au lieu de retourner tout de suite à ses corvées matinales, Mme Astwell le suivit des yeux pendant quelques minutes.

« Sûr qu'il a le béguin pour l'une ou pour l'autre, se dit-elle. Je pense que c'est pour Mlle Anne, mais ce n'est pas certain. On ne voit pas grand-chose sur sa figure. Il est pareil avec les deux. Et je crois aussi qu'elles ont toutes deux le béguin pour lui. Si ça continue, bientôt, elles ne seront plus d'aussi bonnes amies. Rien de tel qu'un monsieur pour semer la bisbille entre deux jeunes filles. »

Agréablement titillée par la perspective d'assister à des amours naissantes, Mme Astwell retournait à sa vaisselle du petit déjeuner quand on sonna de nouveau.

— Au diable cette porte ! marmonna-t-elle. Ils le font exprès, ma parole ! Un paquet, sans doute. Ou un télégramme.

Elle alla ouvrir sans se presser.

Deux messieurs se tenaient sur le seuil, un petit à l'air étranger, et une caricature de Britannique, grand et costaud. Celui-ci, elle se souvenait de l'avoir déjà vu.

— Mlle Meredith est chez elle ? demanda le grand gaillard.

— Elle vient de partir.

— Ah ! Par quel chemin ? Nous ne l'avons pas rencontrée.

Mme Astwell, qui observait du coin de l'œil les stupéfiantes moustaches de l'autre gentleman et qui pensait à part elle que ces

deux messieurs-là faisaient une paire d'amis plutôt bizarre, répondit volontiers :

— Elle est allée à la rivière.

— Et l'autre demoiselle ? Mlle Dawes ? demanda Poirot.

— Elles sont parties ensemble.

— Ah, merci, dit Battle. Par où va-t-on à la rivière ?

— Prenez d'abord le sentier sur votre gauche, répondit aussitôt Mme Astwell. En arrivant au chemin de halage, tournez à droite. Je les ai entendues dire qu'elles iraient par là. Vous les rattraperez, il n'y a pas un quart d'heure qu'elles sont parties.

« Je me demande bien qui vous êtes, vous deux, se dit-elle en refermant la porte à contrecœur après les avoir suivis des yeux avec curiosité. Je ne vois pas trop ce qui vous amène. »

Mme Astwell retourna à son évier, pendant que Poirot et Battle prenaient le sentier indiqué, qui déboucha soudain sur le chemin de halage.

Poirot hâta le pas, sous l'œil étonné de Battle.

— Qu'est-ce qui se passe, monsieur Poirot ? Vous avez l'air bien pressé !

— C'est vrai. Je suis inquiet, mon bon ami.

— Quelque chose de spécial ?

Poirot secoua la tête.

— Non, mais on ne sait jamais. Tout est possible.

— Vous avez une idée derrière la tête, dit Battle. Vous avez insisté pour que nous venions ici ce matin sans perdre un instant et il fallait voir comme vous avez poussé Turner à appuyer sur le champignon ! De quoi avez-vous peur ? Que la fille essaie de filer ?

Poirot garda le silence.

— De quoi avez-vous peur ? répéta Battle.

— De quoi a-t-on toujours peur dans ces cas-là ?

Battle hocha la tête.

— Vous avez raison. Je me demande...

— Qu'est-ce que vous vous demandez, mon bon ami ?

— Je me demande si Mlle Meredith sait que son amie a raconté un certain fait à Mme Oliver, déclara lentement Battle.

Poirot fit un vigoureux signe d'assentiment.

— Dépêchons-nous, mon bon ami, dit-il.

Ils hâtèrent le pas le long de la rivière. Il n'y avait pas d'embarcation en vue, mais à un tournant du chemin, Poirot s'arrêta net. L'œil vif de Battle avait saisi aussi.

— Le major Despard, dit-il.

Le major marchait à environ deux cents mètres devant eux.

Un peu plus loin, on apercevait les deux jeunes filles dans une barque. Rhoda ramait, Anne était allongée et riait. Ni l'une ni l'autre

ne regardait vers la berge.

C'est alors que... *cela se produisit*. Anne tendit la main, Rhoda vacilla, tomba par-dessus bord, se raccrocha désespérément à la manche d'Anne, le bateau tangua, chavira, et les deux jeunes filles se mirent à se débattre dans l'eau.

— Vous avez vu ? s'écria Battle en se mettant à courir. La petite Meredith lui a attrapé la cheville et l'a fait basculer. Mon Dieu, c'est son quatrième meurtre !

Ils coururent tous les deux tant qu'ils purent. Mais quelqu'un les avait devancés. Il était clair qu'aucune des filles ne savait nager, mais le major Despard s'était précipité jusqu'au point le plus proche, avait plongé, et maintenant il nageait vers elles.

— Mon Dieu, voilà qui est intéressant, s'écria Poirot en attrapant le bras de Battle. Vers laquelle va-t-il aller d'abord ?

Les deux filles n'étaient pas ensemble. Environ une dizaine de mètres les séparaient.

D'un mouvement puissant, Despard nageait sans hésiter. Droit sur Rhoda.

Battle avait atteint à son tour le point le plus proche. Il plongea. Despard venait de ramener Rhoda saine et sauve. Il la hissa sur la rive, l'allongea, plongea de nouveau et nagea vers l'endroit où Anne venait de disparaître.

— Attention ! lui cria Battle. Il y a des algues !

Ils arrivèrent ensemble là où Anne avait déjà coulé.

Ils finirent par l'attraper et la ramenèrent entre eux deux jusqu'à la rive.

Poirot prodiguait ses soins à Rhoda. Elle était assise maintenant et respirait difficilement.

Despard et Battle allongèrent Mlle Meredith sur le sol.

— Respiration artificielle, dit Battle. C'est la seule chose à faire. Mais je crains qu'il ne soit trop tard.

Il se mit à l'ouvrage avec méthode. À côté de lui, Poirot se tenait prêt à le relayer.

Despard se laissa tomber près de Rhoda.

— Vous vous sentez bien ? demanda-t-il d'une voix rauque.

— Vous m'avez sauvée... C'est *moi* que vous avez sauvée..., dit-elle lentement.

Elle lui tendit les mains et éclata en sanglots quand il les prit dans les siennes.

— Rhoda..., murmura-t-il.

Leurs mains étaient étroitement enlacées.

Il eut une vision soudaine : la brousse africaine et Rhoda, rieuse, aventureuse, à son côté...

MEURTRE

— Vous voulez dire qu'Anne aurait eu l'intention de me faire basculer ? demanda Rhoda, incrédule. Je sais bien que c'est l'impression que j'ai eue. Et elle savait que j'étais incapable de nager. Mais... était-ce vraiment volontaire ?

— Tout ce qu'il y a de plus volontaire, répondit Poirot.

Ils roulaient dans les faubourgs de Londres.

— Mais pourquoi ? Pourquoi ?

Poirot ne répondit pas tout de suite. Il pensait connaître l'une des raisons qui avaient poussé Anne à agir comme elle l'avait fait, et pour l'instant cette « raison » était assise à côté de Rhoda.

Le superintendant Battle toussota.

— Préparez-vous à quelques chocs, mademoiselle Dawes. La mort de Mme Benson, chez qui votre amie a travaillé, n'a pas été tout à fait un accident comme il y paraissait... du moins avons-nous lieu de le supposer.

— Que voulez-vous dire ?

— Nous pensons qu'Anne Meredith a interverti les bouteilles, déclara Poirot.

— Oh, non !... C'est trop horrible !... C'est impossible ! Anne ? Mais pourquoi ?

— Elle avait ses motifs, répondit Battle. Mais le fait est, mademoiselle Dawes, que pour Mlle Meredith vous étiez la seule personne qui pouvait nous mettre sur la piste de cet incident. Vous ne lui aviez pas raconté, j'imagine, que vous en aviez parlé à Mme Oliver ?

— Non. J'ai pensé qu'elle serait fâchée contre moi.

— Elle l'aurait été. Très fâchée, dit Battle, l'air sombre. Mais comme elle pensait que le danger ne pouvait venir que de vous, elle a décidé de vous... euh... éliminer.

— M'éliminer ? *Moi* ? Oh ! c'est abominable ! Je ne croirai jamais ça.

— Bon, elle est morte maintenant, dit Battle. Alors autant en rester là. Mais ce n'était pas une gentille amie pour vous, mademoiselle

Dawes. Et ça, c'est une certitude.

La voiture s'arrêta.

— Nous allons monter parler de tout ça chez M. Poirot, dit le superintendant Battle.

Dans le salon, ils trouvèrent Mme Oliver en grande conversation avec le Dr Roberts. Ils étaient en train de boire du sherry. Mme Oliver portait un chapeau qui aurait fait fureur au défilé du derby d'Epsom et une robe en velours noir ornée d'un nœud sur la poitrine – nœud sur lequel trônait un trognon de pomme de belle taille.

— Entrez, entrez, dit Mme Oliver, aussi hospitalière que si elle se trouvait chez elle et non chez Poirot. Dès que j'ai reçu votre coup de fil, j'ai téléphoné au Dr Roberts et nous sommes venus ici. Tous ses malades sont en train de mourir, mais il s'en moque. En réalité, ils vont sans doute beaucoup mieux sans lui. Nous voulons tout savoir sur tout !

— Oui, c'est vrai, dit Roberts. Pour l'instant, je nage dans le brouillard.

— Eh bien, commença Poirot, l'affaire est close. Nous avons enfin découvert l'assassin de M. Shaitana.

— C'est ce que Mme Oliver m'a dit. La plus invraisemblable des meurtrières.

— Et pourtant, bel et bien une meurtrière, dit Battle. Trois meurtres à son actif – et ce n'est pas de sa faute si elle a raté le quatrième.

— Incroyable ! murmura Roberts.

— Pas du tout, déclara Mme Oliver. Le personnage le plus inattendu. On dirait que ça se passe dans la vie comme dans les romans.

— Quelle journée ! remarqua Roberts. D'abord la lettre de Mme Lorrimer... Je suppose que c'était un faux, hein ?

— Tout juste. Un faux recopié en trois exemplaires.

— Elle s'en était adressé une à elle-même ?

— Bien sûr. Un faux très adroit, qui n'aurait pas trompé un expert, évidemment, mais il y avait peu de chances pour qu'on en appelle un. Tout semblait confirmer la thèse du suicide.

— Excusez ma curiosité, monsieur Poirot, mais qu'est-ce qui vous a permis de soupçonner que Mme Lorrimer ne s'était pas suicidée ?

— Une petite conversation que j'ai eue avec sa femme de chambre à Cheyne Lane.

— Elle vous a parlé de la visite de Mlle Meredith, la veille au soir ?

— Entre autres, oui. Mais j'avais déjà en tête l'identité du coupable, je veux dire de la personne qui avait tué M. Shaitana. Cette personne n'était pas Mme Lorrimer.

— Qu'est-ce qui vous a fait soupçonner Mlle Meredith ?

Poirot leva la main.

— Une petite minute ! Laissez-moi vous expliquer les choses à ma manière. Autrement dit, procéder par élimination. Le meurtrier de Shaitana n'était pas Mme Lorrimer, ni le major Despard... Curieusement, ce n'était pas non plus Anne Meredith...

Il se pencha en avant. Sa voix se fit douce et ronronnante, comme celle d'un chat.

— Voyez-vous, Dr Roberts, *c'est vous qui avez tué M. Shaitana*. Et vous avez également tué Mme Lorrimer...

Le silence dura pour le moins trois minutes. Puis Roberts se mit à rire, d'un rire assez menaçant.

— Êtes-vous devenu fou, monsieur Poirot ? Je n'ai certainement pas tué M. Shaitana... et je suis dans l'impossibilité d'avoir tué Mme Lorrimer. Mon cher Battle, dit-il en se tournant vers celui-ci, vous allez tolérer ça ?

— Je pense que vous auriez intérêt à écouter ce que M. Poirot a à dire, répliqua le superintendant avec calme.

Poirot poursuivit :

— J'avais beau savoir depuis un certain temps que c'était vous – et vous seul – qui pouviez avoir tué M. Shaitana, il m'était difficile de le prouver. Mais le cas de Mme Lorrimer est tout à fait différent. Il ne s'agit pas d'une conviction de ma part. C'est beaucoup plus simple... *nous avons un témoin qui vous a vu faire*.

Roberts se fit soudain très calme. Mais ses yeux flambaient de haine. Il riposta vivement :

— Quelle absurdité !

— Oh, non. Pas du tout. Cela s'est passé tôt ce matin. Vous vous êtes introduit dans la chambre de Mme Lorrimer, qui dormait encore profondément sous l'effet des somnifères qu'elle avait pris la veille. Vous avez prétendu avoir vu au premier coup d'œil qu'elle était morte ! Vous avez envoyé la femme de chambre chercher du cognac, de l'eau chaude et le reste. La domestique n'avait pu jeter qu'un bref regard. Elle vous a laissé seul dans la chambre. Que s'est-il passé alors ?

« Vous ne le savez peut-être pas, docteur Roberts, mais certaines entreprises qui emploient des laveurs de carreaux sont spécialisées dans le travail très matinal. Un laveur de carreaux est arrivé ici en même temps que vous. Il a installé son échelle et a commencé à travailler. La première fenêtre sur laquelle il est tombé était celle de la chambre de Mme Lorrimer. Lorsqu'il a vu ce qui se passait, il a vite changé de place. Mais *il avait vu quelque chose*. Il va nous raconter lui-même son histoire.

Poirot alla ouvrir la porte, cria : « Entrez, Stephens ! » et retourna s'asseoir.

Un grand rouquin mal à l'aise fit son apparition. Il tenait à la main

une casquette sur laquelle on pouvait lire « Les laveurs de carreaux de Chelsea ».

Poirot lui demanda :

— Reconnaissez-vous quelqu'un dans cette pièce ?

L'homme regarda autour de lui, puis fit un timide signe de tête en direction du Dr Roberts.

— Lui ! dit-il.

— Racontez-nous où vous l'avez vu la dernière fois, et ce qu'il faisait ?

— C'était ce matin. J'ai commencé à 8 heures, chez une dame à Cheyne Lane. Je faisais les fenêtres de la maison. La dame était au lit. Elle avait l'air malade. Elle ne faisait que tourner sa tête sur son oreiller. Ce monsieur, je l'ai pris pour un docteur. Il a retroussé la manche de la dame et lui a planté quelque chose dans le bras, à peu près ici. (Il désigna l'endroit du doigt.) Elle est retombée sur son oreiller. Je me suis dit que je ferais mieux de décamper et de changer de fenêtre. C'est ce que j'ai fait... J'ai pas fait quelque chose de mal ?

— Vous vous êtes admirablement conduit, mon bon ami, dit Poirot...

Il poursuivit d'un ton égal :

— Eh bien, docteur Roberts ?

— Un... un simple reconstituant, balbutia Roberts... Un dernier espoir de la faire revenir à elle. C'est monstrueux...

Poirot l'interrompit.

— Un simple reconstituant ? Du nitrogène-méthyl-cyclo-hexenyl-méthyl-malonyl, dit-il en prononçant avec onction, plus connu sous le nom d'Evipan. Utilisé comme anesthésique dans les interventions chirurgicales de courte durée. Injecté à forte dose par voie intraveineuse, il provoque un coma immédiat. Il est dangereux de l'associer au véronal ou à d'autres barbituriques. J'avais remarqué un léger hématome sur son bras, là où, de toute évidence, on avait dû lui injecter quelque chose dans la veine. Le médecin légiste alerté, la drogue a été détectée sans difficulté par sir Charles Impfrey lui-même, chef du laboratoire de toxicologie du ministère de l'Intérieur.

— Cela vous enfonce jusqu'au cou, déclara Battle. Inutile de prouver l'assassinat de Shaitana, mais bien sûr, si c'était nécessaire, nous pourrions vous inculper du meurtre de M. Charles Craddock... et peut-être aussi de sa femme.

Après avoir entendu ces deux noms, Roberts renonça à la lutte.

Il s'appuya à son dossier.

— J'abandonne, dit-il. Vous m'avez eu. J'imagine que vous aviez été mis au courant par Shaitana ce soir-là, avant de venir. Moi qui pensais lui avoir proprement réglé son compte !

— Ce n'est pas Shaitana qu'il faut remercier, remarqua Battle. Tout

l'honneur revient à M. Poirot.

Il alla à la porte et deux inspecteurs entrèrent.

Le superintendant Battle prit un ton officiel pour prononcer l'arrestation dans les règles.

Comme la porte se refermait derrière l'accusé, Mme Oliver déclara, radieuse, sinon de parfaite bonne foi :

— J'ai toujours *clamé partout* que c'était lui !

CARTES SUR TABLE

Pour Poirot, l'heure était venue. Tous les visages tournés vers lui exprimaient la plus vive impatience.

— Vous êtes trop bons, dit-il en souriant. Vous savez, je pense, comme je me réjouis de faire ma petite conférence. Je suis un vieux radoteur.

« Pour moi, cette affaire est l'une des plus intéressantes qu'il m'ait été donné de résoudre. Il n'y avait rien sur quoi s'appuyer. Rien que quatre personnes, dont l'une devait avoir commis le crime. Mais laquelle ? Existait-il un élément qui permît d'en désigner une ? Au sens physique du terme, non. Aucun indice tangible, aucune empreinte, ni papiers ni documents compromettants. Il n'y avait que... les gens eux-mêmes.

« Et une piste : les marques de bridge.

« Vous vous souvenez que je me suis intéressé à ces scores depuis le début. Ils m'ont renseigné sur ceux qui les avaient écrits, mais ils ont fait plus encore. Ils m'ont mis sur une piste valable. J'ai tout de suite remarqué, dans la troisième partie, le chiffre de 500. Il ne pouvait représenter qu'une seule chose : une annonce de grand chelem. Maintenant, si quelqu'un décide de commettre un meurtre dans des circonstances aussi peu indiquées – c'est-à-dire durant une partie de bridge – cette personne prend deux risques sérieux. Le premier, c'est que la victime peut crier, et le second, même si la victime ne crie pas, c'est que l'un des trois autres joueurs peut lever les yeux au moment psychologique et *voir ce qui se passe*.

« Pour ce qui est du premier risque, il n'y a rien à faire. Sinon tenter sa chance. Mais on peut diminuer le second. On comprend aisément que, pendant une partie intéressante et excitante, l'attention des joueurs soit concentrée sur le jeu, alors qu'on a tendance à regarder autour de soi quand on s'ennuie. Une demande de grand chelem est toujours excitante. Et très souvent contrée – comme cela a été le cas ici. Chacun des trois joueurs est attentif, l'annonceur à remplir son contrat, ses adversaires à se défausser prudemment et à le faire chuter. Il existait donc une sérieuse possibilité que le meurtre ait été commis à

ce moment-là et j'ai décidé de chercher à savoir comment s'étaient déroulées les annonces. J'ai vite découvert que durant cette partie, c'était le Dr Roberts qui avait fait le mort. Gardant ça à l'esprit, j'ai examiné l'affaire sous un deuxième angle : la probabilité psychologique. Des quatre suspects, Mme Lorrimer m'avait frappé comme étant la plus capable d'organiser un meurtre et de le mener à bien, mais je ne la voyais pas tuant quelqu'un de façon improvisée, sur l'inspiration du moment. D'autre part, son comportement ce soir-là m'avait intrigué. Il suggérait soit quelle avait commis le meurtre elle-même, soit qu'elle savait qui l'avait commis. D'un point de vue psychologique, Mlle Meredith, le major Despard et le Dr Roberts pouvaient être coupables, mais, comme je l'ai déjà dit, chacun d'eux aurait commis le crime d'un point de vue différent.

« Je me suis livré ensuite à une seconde expérience. J'ai demandé à chaque participant de me décrire ce qu'il se rappelait de la pièce. J'en ai tiré de précieuses informations. Tout d'abord, le Dr Roberts était de loin le plus susceptible d'avoir remarqué le poignard. Il avait observé toutes sortes de babioles, c'est ce qu'on appelle un observateur-né. Cependant, il ne se rappelait pratiquement rien du jeu. Je ne m'attendais pas à beaucoup de détails, mais un oubli aussi complet permettait de supposer qu'il avait l'esprit ailleurs. De nouveau, comme vous voyez, le Dr Roberts était tout désigné.

« Mme Lorrimer avait une mémoire des cartes tout à fait extraordinaire et, avec un tel pouvoir de concentration, j'imaginais très bien qu'on puisse assassiner quelqu'un à côté d'elle sans qu'elle s'en aperçoive. Elle m'a donné un renseignement capital. Le grand chelem avait été annoncé par le Dr Roberts – sans justification – et il l'avait demandé non dans sa couleur mais dans celle de sa partenaire, ce qui obligeait Mme Lorrimer à jouer.

« La troisième analyse, à laquelle le superintendant Battle et moi attachions beaucoup d'importance, était celle des meurtres passés qui nous permettait d'établir une similarité de méthode. Le mérite de leur découverte revient au superintendant Battle, à Mme Oliver et au colonel Race. Quand j'en avais parlé avec lui, mon ami Battle m'avait avoué sa déception car il n'avait trouvé aucune similitude entre les trois crimes passés et le meurtre de M. Shaitana. Mais, en réalité, il avait tort. Lorsqu'on examine avec attention, d'un point de vue psychologique, et non physique, les deux meurtres attribués au Dr Roberts, on voit bien qu'ils sont exactement *calqués*. Ils font aussi partie de ce qu'on pourrait appeler des meurtres *publics*. Un blaireau audacieusement infecté dans le propre cabinet de toilette de la victime, alors que le médecin est censé se laver les mains après sa visite. Mme Craddock assassinée sous couvert d'un vaccin contre la typhoïde. Tout ça exécuté au grand jour, sous les yeux de tous,

pourrait-on dire. Et la réaction de l'homme est la même. Acculé, il risque le tout pour le tout et tente sa chance, exactement comme il le fait au bridge. De même qu'au bridge, en assassinant M. Shaitana, il a pris un gros risque et il a bien joué ses cartes. Le coup a été porté sans faute et au bon moment.

« Seulement patatras ! juste à l'instant où j'avais acquis la certitude que le Dr Roberts était notre homme, Mme Lorrimer me fait appeler... et s'accuse du meurtre de façon fort convaincante. J'ai bien failli la croire ! Pendant une ou deux minutes, je l'ai vraiment crue, et puis mes petites cellules grises ont repris le dessus. Ce n'était pas possible... donc cela n'était pas !

« Mais ce qu'elle m'a dit alors était encore plus impossible. Elle m'a assuré qu'elle avait vu Anne Meredith commettre le crime. C'est seulement le lendemain matin, quand je me suis trouvé près du lit d'une femme morte que j'ai compris comment je pouvais avoir raison, en même temps que Mme Lorrimer disait la vérité.

« Anne Meredith va jusqu'à la cheminée... *et s'aperçoit que M. Shaitana est mort !* Elle se penche sur lui, tend peut-être même la main vers le pommeau brillant et serti de pierreries du stylet. Ses lèvres s'entrouvrent, mais elle ne crie pas. Elle se souvient de ce qu'a dit Shaitana pendant le dîner. Il a peut-être consigné tout ça par écrit ? Elle, Anne Meredith, avait un motif pour désirer sa mort. Tout le monde penserait qu'elle l'avait tué. Il ne fallait pas qu'elle crie. Tremblante de frayeur et d'appréhension, elle retourne à sa place. Ainsi, Mme Lorrimer a raison, puisqu'elle a vraiment, pense-t-elle, vu le crime se commettre – mais j'ai raison moi aussi parce que en réalité ce n'est pas le cas.

« Si le Dr Roberts s'en était tenu là, je doute que nous ayons jamais pu lui attribuer la paternité de ses crimes. Nous y serions peut-être arrivés, grâce à un mélange de bluff et d'astuces diverses. En tout cas, j'aurais essayé.

« Mais il a perdu son sang-froid et, encore une fois, a surestimé son jeu. Il a sorti de mauvaises cartes et il a chuté. Il ne fait pas de doute qu'il n'était pas tranquille. Il savait que Battle rôdait autour de lui. Il voyait déjà sa situation précaire se prolonger indéfiniment, avec la police qui continuerait à chercher et qui tomberait peut-être par miracle sur la trace de ses crimes passés. Il eut soudain l'idée de génie d'utiliser Mme Lorrimer comme bouc-émissaire. Son œil exercé avait sans doute deviné qu'elle était malade et que sa vie ne pouvait guère se prolonger. Rien de plus naturel pour elle, dans ces conditions, que de choisir une porte de sortie plus rapide et d'avouer son crime ! Il se procure donc un échantillon de son écriture, fabrique trois lettres identiques et arrive en courant ce matin-là chez Mme Lorrimer avec cette histoire de lettre qu'il vient de recevoir. Il a chargé sa

domestique de téléphoner à la police. Il n'a besoin que d'un peu d'avance. Et il l'obtient. Le temps que le médecin légiste arrive, tout est fini. Le Dr Roberts a son histoire de respiration artificielle toute prête. Tout est parfaitement plausible, tout est clair comme de l'eau de roche. Il n'a pas l'idée de faire porter les soupçons sur Anne Meredith. Il ne sait même pas qu'elle est venue la veille. Il n'a en vue que le suicide prémédité et la sécurité qui en découle. Il passe un très mauvais moment quand je lui demande s'il connaît l'écriture de Mme Lorrimer. Si on a décelé le faux, il doit prétendre, pour se sauver, qu'il ne l'a jamais vue. Son esprit travaille vite, mais pas assez vite.

« De Wallingford, j'appelle Mme Oliver. Elle joue son rôle en endormant ses soupçons et en l'amenant ici. Et alors qu'il se félicite de la tournure que prennent les choses, même si elles s'écartent de ses plans, le coup s'abat. Hercule Poirot bondit ! Ainsi, le joueur ne pourra plus tricher pour se tirer d'affaire. Il a jeté ses cartes sur la table. C'est fini.

Le silence se fit. Puis Rhoda soupira.

— Quelle chance que ce laveur de carreaux se soit justement trouvé là ! dit-elle.

— La chance ? La chance, dites-vous ? La chance n'y est pour rien, mademoiselle. Mais bien les petites cellules grises d'Hercule Poirot. Cela me fait penser...

Il alla à la porte.

— Entrez... Entrez, cher ami. Vous avez joué votre rôle à merveille.

Il revint, accompagné du laveur de carreaux, qui portait maintenant ses cheveux roux à la main et avait l'air de quelqu'un de tout différent.

— Mon ami, M. Gerald Hemmingway, un jeune acteur qui ira loin.

— Alors il n'y avait pas de laveur de carreaux ? s'écria Rhoda. Personne ne l'a vu ?

— Moi je l'ai vu, répondit Poirot. Avec l'œil de l'esprit, on en voit plus qu'avec l'œil du corps. Il suffit de se caler dans un fauteuil et de fermer les yeux...

— Poignardons-le, Rhoda, proposa gaiement Despard. Et voyons si son fantôme sera capable de revenir et de découvrir qui a fait le coup !

POSTFACE

Au troisième chapitre d'A.B.C. contre Poirot, Hastings et Poirot s'amuse à imaginer un roman policier qui serait « la crème des crimes ». Tandis que Hastings procède à une sorte de « compilation de la quasi-totalité des romans policiers écrits à ce jour », Poirot, lui, penche pour un crime sans complications, un crime intime ; « Imaginons quatre personnes autour d'une table de bridge, et une cinquième, l'outsider, assise devant la cheminée. À la fin de la soirée, l'outsider est retrouvé mort. L'un des quatre joueurs s'est levé et l'a tué quand c'était son tour de faire le mort. Les trois autres, absorbés par la partie, n'ont rien vu. Voilà qui serait un crime pour vous ! Lequel des quatre l'a tué ? »

Agatha Christie pensait-elle déjà à Cartes sur table lorsqu'elle écrivit A.B.C. contre Poirot, ou décida-t-elle a posteriori de relever le défi qu'elle avait placé dans la bouche de Poirot ? Toujours est-il que le roman développe le postulat posé par le détective belge avec un brio qui en fait l'un de ses meilleurs ouvrages.

Mais si Agatha Christie a respecté avec rigueur la nature du problème – une équation à quatre inconnues, pourrait-on dire –, et si elle a joué le jeu avec une parfaite loyauté, elle l'a quelque peu pimenté en désignant comme maître de cérémonie le cosmopolite « collectionneur d'art » M. Shaitana (La Romancière et l'Archéologue nous apprend qu'il s'agit de la divinité diabolique du culte des Yezidis), et en doublant son quatuor d'assassins d'un quatuor de détectives qui permet au lecteur assidu de retrouver quelques vieilles connaissances : le superintendant Battle, de Scotland Yard, qui enquêtait dans Le Secret de Chimneys et Les Sept Cadrons, le colonel Race, l'as des services secrets, déjà vu dans L'Homme au complet marron, et, bien entendu, Hercule Poirot¹.

Quant à la quatrième partenaire de ces limiers, Mme Ariadne Oliver, elle était intervenue dans deux nouvelles du recueil mettant en scène Mr Parker Pyne¹, jouant auprès de lui un rôle de collaboratrice occasionnelle. Elle rencontre Poirot pour la première fois dans Cartes sur tables, mais ce ne sera pas la dernière...

En donnant naissance à cette romancière à succès dont les romans sont traduits dans plusieurs langues, Agatha Christie s'est amusée à composer une manière d'autoportrait satirique. Max Mallowan écrit dans ses mémoires que Mme Oliver était une image légèrement caricaturale d'Agatha Christie. Toutes deux avaient coutume de manger des pommes dans leur bain en réfléchissant à leurs intrigues, et elles avaient toutes deux

pour héros un détective étranger – celui de Mme Oliver, Sven Herjson, était finlandais !

Détail supplémentaire : au chapitre 2, Agatha Christie crédite Mrs Oliver d'un roman intitulé The Body in the Library. Quelques années plus tard, elle donnera le même titre à une aventure de miss Marple : Un cadavre dans la bibliothèque².

Après l'énoncé de ces points communs, il n'est pas sans saveur d'apprendre que Mme Oliver est une féministe enragée, qui croit dur comme fer à l'intuition féminine, et prône la nomination d'une femme à la tête de Scotland Yard.

Cartes sur table se prêtait bien à une adaptation théâtrale, qui fut écrite en 1981 par Leslie Darbon, et représentée jusqu'en 1982 avec un succès public certain, à défaut de succès critique. Hercule Poirot et le colonel Race en avaient été éliminés, et l'enquête était conduite par Mme Oliver (interprétée par Margaret Courtenay), assistée de Battle (interprété par Gordon Jackson – le George Cowley de la célèbre série anglaise diffusée en France sous le titre Les Professionnels).

1. Agatha Christie, *Le Secret de Chimneys*, Éditions du Masque, 2006 ; *Les Sept Cadrans*, Éditions du Masque, 2013 (traduction révisée) ; *L'Homme au complet marron*, Éditions du Masque, 2013 (traduction révisée).

1. Agatha Christie, *Mr Parker Pyne, Le Livre de poche*, 2008.

2. Agatha Christie, *Un cadavre dans la bibliothèque*, Éditions du Masque, 2011 (traduction révisée).

1937

Témoin muet

—

Traduction révisée
d'Élisabeth Luc

Titre de l'édition originale :
Dumb Witness
publiée par HarperCollinsPublishers

Copyright © 1937 Agatha Christie Limited.
All rights reserved.

© 2012, Éditions du Masque, département des Éditions Jean-Claude Lattès,
pour la traduction française.

Tous droits réservés

*À mon cher Peter,
le plus fidèle des amis et le plus merveilleux
des compagnons, un chien d'exception.*

LA PROPRIÉTAIRE DE LITTLE GREEN

Mlle Arundell mourut le 1^{er} mai. Bien que sa maladie fût de courte durée, son décès n'étonna guère à Market Basing, petite bourgade provinciale où elle vivait depuis l'âge de seize ans. Dernière survivante de ses cinq frères et sœurs, Emily Arundell avait plus de soixante-dix ans et on lui connaissait des problèmes de santé depuis belle lurette. Quelque dix-huit mois plus tôt, elle avait d'ailleurs bien failli succomber à une crise semblable à celle qui venait de l'emporter.

Si la mort d'Emily Arundell ne surprit pas grand monde, il en fut tout autrement de son testament. Les dernières volontés de la défunte suscitèrent en effet les réactions les plus diverses : stupeur, excitation, condamnation sévère, fureur, désespoir, colère et commérages à n'en plus finir. Pendant des semaines – voire des mois ! –, on ne parlait plus que de ça à Market Basing. Chacun avait son mot à dire, de M. Jones, l'épicier, qui clamait à tout vent : « Les liens du sang, c'est tout de même sacré », jusqu'à Mme Lamphrey, la receveuse des postes, qui répétait à qui voulait l'entendre : « Ça cache quelque chose, croyez-moi. »

Que le testament n'ait été rédigé que le 21 avril, ajoutait encore aux spéculations. Ajouté à cela le fait que les proches d'Emily Arundell étaient venus passer le week-end pascal avec elle juste avant la date fatidique, on comprendra sans peine que les habitants de Market Basing aient pu échafauder les théories les plus scabreuses – heureuse diversion dans le quotidien.

Une seule personne était à juste titre soupçonnée d'en savoir plus long sur la question qu'elle ne voulait bien l'admettre : Mlle Wilhelmina Lawson, la dame de compagnie de la défunte. Celle-ci déclarait cependant qu'elle tombait des nues comme tout le monde. Et elle avouait volontiers que la teneur du testament l'avait laissée sans voix.

Beaucoup, on s'en doute, n'en croyaient pas un traître mot. Néanmoins, que Mlle Lawson fût ou non aussi ignorante qu'elle le prétendait, une seule personne eût pu le dire. Et la personne en question c'était la morte. Selon son habitude, Mlle Arundell n'avait

rien dit à personne. Même à son notaire elle n'avait rien laissé entrevoir des motifs qui la poussaient à agir ainsi qu'elle le faisait. Et ses dernières volontés, elle s'était contentée de les décréter.

Cette réserve était le trait dominant du caractère d'Emily Arundell, pur produit de sa génération. Elle en possédait les qualités et les défauts. Autoritaire et souvent arrogante, elle était pourtant parfois très chaleureuse. Elle avait la langue bien pendue mais savait aussi faire preuve d'une gentillesse extrême. Derrière son côté un peu mièvre, elle cachait des trésors de perspicacité. Elle avait certes malmené ses innombrables dames de compagnie sans pitié, mais les avait toujours récompensées avec générosité. Enfin, Elle avait un sens très développé des obligations familiales.

Peu avant sa mort, le vendredi de Pâques, Emily Arundell était debout dans le hall de Littlegreen et donnait ses instructions à Mlle Lawson.

Ravissante jeune fille en son temps, elle était toujours pimpante. Elle se tenait droite comme un i. Son teint, seul, tirait un peu vers le jaune et signalait qu'elle ne pouvait se laisser aller à des excès de table.

Mlle Arundell demanda à sa dame de compagnie :

— À propos, Minnie, comment avez-vous prévu de les installer ?

— Je... j'espère n'avoir pas commis d'impair : Dr et Mme Tanios dans la chambre du chêne, Theresa dans la chambre bleue et M. Charles dans l'ancienne chambre d'enfants.

Mlle Arundell la coupa :

— Theresa pourra parfaitement se contenter de la chambre d'enfants, et vous mettrez Charles dans la chambre bleue.

— Oh ! pardonnez-moi... Je m'étais dit que la chambre d'enfants était moins confortable et que...

— Elle est bien assez confortable pour Theresa.

Du temps de Mlle Arundell, les femmes passaient toujours après les hommes. Dans la société, eux seuls comptaient.

— Je suis tellement navrée que les chers petits ne viennent pas, larmoya Mlle Lawson.

Elle adorait les enfants même si elle n'avait aucune autorité sur eux.

— Quatre personnes à la maison, ce sera bien suffisant, assura Mlle Arundell. D'ailleurs Bella gâte trop ses enfants. Il ne leur viendrait jamais à l'idée de faire ce qu'on leur demande.

— Mme Tanios est une mère très dévouée, murmura Minnie Lawson.

— Bella est une femme remarquable, approuva Mlle Arundell avec un sérieux imperturbable.

Mlle Lawson soupira :

— Ce doit être parfois très dur, pour elle... vivre ainsi au bout du monde... à Smyrne.

— Comme on fait son lit on se couche, rétorqua Emily Arundell sur un ton sans réplique.

Et, sur cette déclaration très victorienne, elle ajouta :

— Maintenant, je vais au village passer les commandes pour le week-end.

— Oh ! mademoiselle Arundell, laissez-moi faire. Je veux dire...

— Ne soyez pas sotte ! Je préfère y aller moi-même. Rogers a besoin d'être secoué. Le problème avec vous, Minnie, c'est que vous n'êtes pas assez ferme. Bob ! Bob ! Où est encore passé ce chien ?

Un terrier à poils durs dévala l'escalier en trombe. Il se mit à tourner autour de sa maîtresse, remuant la queue et jappant frénétiquement.

Maîtresse et chien franchirent la porte d'entrée et s'éloignèrent dans l'allée qui menait au portail.

Mlle Lawson resta sur le perron à les suivre du regard, un sourire un peu niais sur ses lèvres entrouvertes.

— Ces taies d'oreiller que vous m'avez données, m'selle, eh ben elles font pas la paire, déclara soudain dans son dos une voix revêche.

— Quoi ? Oh ! que je suis bête...

Arrachée à ses rêves, Minnie Lawson dut se replonger dans ses tâches domestiques.

Quant à Mlle Arundell, flanquée de Bob, elle descendait la rue principale de Market Basing d'une allure toute royale. Et cela ressemblait en effet beaucoup à une visite officielle.

Dans tous les magasins où elle entrait, le patron – ou la patronne – se précipitait pour s'occuper d'elle.

C'était Mlle Arundell de Littlegreen House. C'était « l'une des plus anciennes clientes ». C'était « quelqu'un de la vieille école. Aujourd'hui les gens comme ça on les compte sur les doigts de la main ».

— Bonjour, mademoiselle. Que puis-je faire pour vous ?... Pas tendre ? Vraiment, si je m'attendais à entendre ça... Et moi qui me disais qu'une jolie petite selle d'agneau comme ça... Oui, bien sûr, mademoiselle Arundell. Si vous le dites, c'est parole d'Évangile... Non, vous pensez bien ! Jamais il ne me viendrait à l'idée de vous livrer du Canterbury à vous, mademoiselle Arundell. Mais oui, bien sûr ! j'y veillerai personnellement, mademoiselle Arundell.

Grondant en sourdine, poil hérissé, Bob et Spot, le chien du boucher, se tournaient lentement autour. Spot était un solide molosse, croisement de plusieurs races indéfinies. Il savait qu'il ne devait pas se battre avec les chiens des clients, mais il s'autorisait à leur faire comprendre, de manière subtile, qu'il les réduirait en chair à pâté si

l'occasion lui en était donnée.

Bob, qui ne manquait pas de cran, lui répondait sur le même registre.

Emily Arundell lança un « Bob » définitif et quitta la boutique.

C'était la même chose chez le marchand de légumes. Une autre vieille dame, bien en chair et au port altier, l'accueillit :

— Comment va, Emily ?

— Bonjour, Caroline.

— Vous attendez les jeunes gens ? demanda Caroline Peabody.

— Oui. Ils viennent tous. Theresa, Charles et Bella.

— Ainsi donc, Bella est rentrée, c'est ça ? Son mari aussi ?

— Oui.

Ce simple « oui » sous-entendait une situation que les deux femmes connaissaient fort bien.

Car Bella Biggs, la nièce de Mlle Arundell, avait épousé un Grec. Or, dans une famille comme celle d'Emily Arundell, c'était mal venu d'épouser des Grecs.

D'un ton qui se voulait discrètement réconfortant – bien entendu, un tel sujet ne pouvait être évoqué en public –, Mlle Peabody ajouta :

— Le mari de Bella est très intelligent. Et puis il a de si bonnes manières...

— Des manières exquises, voulut bien admettre Mlle Arundell.

Une fois dans la rue, Mlle Peabody s'enquit :

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de fiançailles de Theresa avec le petit Donaldson ?

Mlle Arundell haussa les épaules.

— La jeune génération est d'une insouciance ! J'ai bien peur que ce ne soient des fiançailles qui tirent en longueur – si toutefois elles se concrétisent. Il n'a pas le sou.

— En revanche, Theresa possède une certaine fortune personnelle, dit Mlle Peabody.

— Un homme ne peut sérieusement songer à vivre aux crochets de sa femme, répliqua sèchement Mlle Arundell.

Mlle Peabody laissa échapper un petit rire de gorge.

— Ça n'a plus l'air de les déranger, de nos jours. Nous sommes vieux jeu, Emily. Toutes les deux. Moi, ce que je n'arrive pas à comprendre, c'est ce que cette petite peut bien lui trouver. Dans le genre grand dadais, on ne fait pas mieux.

— C'est un excellent médecin, je crois.

— Ces binocles... et ce ton guindé ! De mon temps, on l'aurait traité de raseur !

Il y eut un silence au cours duquel les pensées de Mlle Peabody vagabondèrent dans le passé, avec son cortège de sémillants gommeux à favoris.

Elle ajouta en soupirant :

— Dites à ce chien fou de Charles de passer me voir – s'il vient.

— Bien sûr. Je n'y manquerai pas.

Les deux femmes se séparèrent.

Elles se connaissaient depuis cinquante ans bien sonnés. Mlle Peabody n'ignorait rien de certaines frasques regrettables du général Arundell. Le père d'Emily. Elle savait exactement quel choc le mariage de Thomas Arundell avait été pour ses sœurs. Et elle avait une idée très précise des problèmes de la jeune génération.

Mais les deux femmes n'avaient jamais évoqué aucune de ces questions. Elles possédaient toutes deux un sens trop aigu de la dignité et de la solidarité familiales, pour ne pas observer en ce domaine une discrétion à toute épreuve.

Mlle Arundell rentra chez elle, Bob trotinant tranquillement sur ses talons. En son for intérieur, elle devait bien admettre ce qu'elle n'eût jamais avoué à quiconque : à savoir qu'elle désapprouvait hautement la jeune génération Arundell.

Theresa, par exemple. Elle n'avait plus aucun pouvoir sur Theresa depuis que celle-ci était rentrée, à vingt et un ans, en possession de son héritage. Depuis lors, la jeune fille avait acquis une certaine notoriété. On voyait souvent sa photo dans les journaux. Elle passait son temps avec un groupe de jeunes Londoniens m'as-tu-vu et brillants qui donnaient des fêtes invraisemblables et se retrouvaient plus souvent qu'à leur tour au poste de police. C'était le genre de publicité qu'Emily Arundell réprouvait pour un membre de sa famille. En fait, elle détestait le style de vie de Theresa. Quant à ses fiançailles, elle ne savait trop qu'en penser. D'un côté, elle considérait qu'un arriviste comme le Dr Donaldson n'était pas assez bien pour une Arundell. Mais d'autre part, elle ne pouvait s'empêcher de se dire que Theresa n'était pas, et de loin, l'épouse idéale pour un paisible médecin de campagne.

Elle soupira et ses pensées se portèrent sur Bella. Elle n'avait rien à reprocher à Bella. C'était quelqu'un de bien, Bella – bonne épouse, mère dévouée, conduite exemplaire –, et puis elle était tellement insignifiante ! Cependant, même Bella ne pouvait recueillir une totale approbation. Car Bella avait épousé un étranger – et pas seulement un étranger : un Grec ! Dans l'esprit de Mlle Arundell, bourré de préjugés, un Grec ne valait guère mieux qu'un Argentin ou un Turc. Que le Dr Tanios fût homme de bonne compagnie et, affirmait-on, excellent médecin, ne faisait qu'accentuer les réticences de la vieille demoiselle à son encontre. Elle se méfiait du charme et des compliments faciles. C'était aussi pourquoi elle avait du mal à aimer vraiment les deux enfants du couple. Tous deux ressemblaient à leur père – il n'y avait rigoureusement rien d'anglais, chez eux.

Et puis il y avait Charles.

Oui, Charles...

À quoi bon refuser de regarder la réalité en face ? Charles, aussi adorable fût-il, n'était pas digne de confiance.

Emily Arundell soupira. Elle se sentait soudain fatiguée, vieille, déprimée.

Elle songea qu'elle n'en avait plus pour bien longtemps.

Elle repensa au testament qu'elle avait rédigé quelques années plus tôt.

Des legs aux domestiques, à des œuvres de charité, et le plus gros de sa considérable fortune à diviser en parts égales entre ces trois-là, ses seuls parents.

Elle estimait toujours qu'elle avait fait ce qu'il fallait et agi équitablement. L'espace d'un instant, elle se demanda s'il n'y avait pas un moyen de protéger la part de Bella, pour que son mari n'y touchât pas... Il faudrait poser la question à M. Purvis.

Elle parvint au portail de Littlegreen House et entra.

Charles et Theresa Arundell arrivèrent en premier, en voiture – les Tanios, par le train.

Charles, grand garçon séduisant, lança de son ton gentiment moqueur :

— Salut, tante Emily ! Comment va ma tantine bien-aimée ? Vous m'avez tout l'air en pleine forme.

Et il lui sauta au cou.

Theresa posa une joue fraîche et indifférente contre celle, toute flétrie, d'Emily.

— Comment allez-vous, tante Emily ?

Theresa, estima sa tante, semblait fort loin d'aller bien. Sous une bonne couche de maquillage, son visage était un peu défait, et elle avait les yeux cernés.

Le thé fut servi au salon. Bella Tanios, mèches rebelles s'échappant d'un chapeau dernier cri incliné du mauvais côté, dévorait sa cousine Theresa des yeux pour assimiler les détails de sa toilette et se les fixer en mémoire. C'était son drame, à Bella, que d'être aussi folle de mode que totalement dépourvue de goût. Les vêtements de Theresa, jeune femme aux formes parfaites, étaient coûteux et un peu excentriques.

Bella, à son retour de Smyrne, s'était désespérément appliquée à copier l'élégance de Theresa, mais à moindre prix – et pour un piètre résultat.

Le Dr Tanios, un homme plutôt fort, jovial et qui portait la barbe, bavardait avec Mlle Arundell. Il avait la voix chaude et pleine – une voix attirante, capable d'envoûter n'importe qui. Et Mlle Arundell était sous le charme, comme tout le monde.

Mlle Lawson ne tenait pas en place. Elle virevoltait, passait les

assiettes, s'agitait autour de la table. Charles, qui connaissaient les bonnes manières, se leva plus d'une fois pour l'aider sans qu'elle lui en témoigne une quelconque gratitude.

Quand, après le thé, tout le monde alla faire un tour dans le jardin, Charles murmura à sa sœur :

— La mère Lawson ne peut pas me supproter. Bizarre, non ?

— Très bizarre, répondit Theresa, moqueuse. Il existe donc une personne au monde qui puisse résister à ton charme fatal ?

Charles eut un large sourire engageant et dit :

— Dieu merci, il ne s'agit que de Lawson.

Dans le jardin, Mlle Lawson, qui marchait à côté de Mme Tanios, lui demanda des nouvelles des enfants. Le visage plutôt morne de Bella s'illumina. Elle en oublia même d'observer Theresa. Et elle se transforma en moulin à paroles. Mary avait dit quelque chose de tellement cocasse sur le bateau.

Elle avait en Minnie Lawson une auditrice captivée par avance.

On vit bientôt un jeune homme blond, visage grave et pince-nez, sortir de la maison et s'avancer dans le jardin. Il semblait du genre à ne jamais très bien savoir où se mettre. Mlle Arundell le salua avec beaucoup de courtoisie.

— Salut, Rex ! s'exclama Theresa.

Elle glissa son bras sous le sien. Ils s'éloignèrent d'un pas nonchalant.

Charles fit une grimace. Et il s'échappa pour aller bavarder avec le jardinier, un complice d'autrefois.

Lorsque Mlle Arundell regagna la maison, Charles jouait avec Bob. Planté en haut de l'escalier, sa balle dans la gueule, le chien remuait doucement la queue.

— Vas-y, mon vieux ! dit Charles.

Bob s'avachit sur son arrière-train et, du bout du museau, poussa lentement, très lentement, la balle jusqu'au bord de la première marche. Lorsqu'elle dégringola enfin, il se remit d'un bond sur ses pattes, tout frétilant de joie. La balle descendit comme au ralenti, en rebondissant de marche en marche. Charles la récupéra et la renvoya à Bob qui l'attrapa dans sa gueule avec adresse. Puis ils recommencèrent leur manège.

— C'est son jeu préféré, dit Charles.

Emily Arundell sourit.

— Oui, il pourrait continuer des heures comme ça.

Elle passa au salon, et Charles lui emboîta le pas. Bob laissa échapper un aboiement, déçu.

— Vous avez vu Theresa et son jeune prétendant ? s'exclama Charles en regardant par la fenêtre. Quel drôle de couple ils font !

— Tu crois que Theresa songe vraiment à l'épouser ?

— Elle est folle de lui, répondit Charles avec conviction. C'est incroyable, mais c'est comme ça. J'ai l'impression que ça vient de la façon qu'il a de la considérer comme un spécimen scientifique et pas comme une femme de chair et de sang. Pour Theresa, c'est plutôt une nouveauté. Dommage que ce type soit tellement fauché. Theresa a des goûts de luxe.

— Je suis certaine qu'elle peut changer son train de vie – si elle en a vraiment envie ! répliqua vertement Mlle Arundell. Et après tout, elle possède une fortune personnelle.

Charles jeta à sa tante un coup d'œil quasi coupable.

— Hein ? Oh ! oui, oui, bien sûr...

Ce soir-là, tandis que tout le monde attendait au salon l'heure du dîner, on entendit soudain un affreux vacarme dans l'escalier, suivi d'un chapelet de jurons. Et Charles apparut, le visage apoplectique.

— Désolé, tante Emily, je suis en retard ? J'ai failli dévaler les marches sur les fesses à cause de votre satané chien ! Il a encore laissé traîner sa fichue balle en haut de l'escalier.

— Le vilain petit chien-chien étourdi ! dit Mlle Lawson, en se penchant vers Bob.

L'animal lui lança un regard méprisant et détourna la tête.

— Je sais, dit Mlle Arundell. C'est très dangereux. Minnie, ramassez-moi cette balle et rangez-la.

Mlle Lawson s'empessa d'obéir.

Pendant le dîner, le Dr Tanios monopolisa la conversation. Il raconta des anecdotes amusantes sur sa vie à Smyrne.

Tout le monde alla se coucher tôt. Mlle Lawson récupéra les pelotes de laine, les lunettes, le grand sac de velours et le livre de sa patronne, puis l'accompagna jusqu'à sa chambre en pépiançant joyeusement.

— Il est vraiment amusant, ce Dr Tanios. Quelle charmante compagnie ! Non que j'apprécierais ce genre de vie, certainement pas... Il doit falloir faire bouillir de l'eau, j'imagine. Et ce lait de chèvre, je m'interroge. Ça doit avoir un goût épouvantable, non ?

— Cessez de débiter des âneries, Minnie, la coupa Mlle Arundell. Vous avez rappelé à Ellen de me réveiller à 6 heures et demie ?

— Bien sûr, Mlle Arundell. Je lui ai dit de ne pas apporter de thé, mais ne pensez-vous pas qu'il serait plus raisonnable de... Vous savez, le pasteur de Southbridge – un homme très avisé – m'a bien précisé qu'il n'était pas indispensable du tout de venir à jeun...

Mlle Arundell l'interrompit de nouveau.

— Je n'ai jamais rien pris avant l'office du matin, et ce n'est pas maintenant que je vais commencer. *Vous* pouvez faire comme bon vous semble.

Mlle Lawson rougit.

— Oh ! non... Je ne voulais pas dire... Je vous assure...

— Ôtez son collier à Bob, lui ordonna alors Mlle Arundell.

L'esclave s'empressa d'obéir.

Et, toujours soucieuse de plaire, elle s'exclama :

— Quelle délicieuse soirée ! Ils ont l'air tellement ravis d'être là !

— Hum ! marmonna Emily Arundell. Ils sont venus seulement à cause de l'héritage.

— Oh ! chère mademoiselle Arundell...

— Ma pauvre Minnie, je suis tout sauf une imbécile ! Simplement, je serais curieuse de savoir qui sera le premier à mettre le sujet sur le tapis.

Elle n'eut pas longtemps à attendre. Mlle Lawson et elle revinrent de l'office peu après 9 heures. Le Dr Tanios et sa femme avaient déjà investi la salle à manger, mais les deux autres ne s'étaient pas encore manifestés. Après le petit déjeuner, lorsque tout le monde fut parti, Emily Arundell resta seule, et en profita pour noter quelques chiffres dans un petit carnet.

Charles apparut sur les coups de 10 heures.

— Désolé d'être en retard, tante Emily. Mais Theresa l'est encore plus. Elle n'a pas encore ouvert l'œil ?

— La table du petit déjeuner sera desservie à 10 heures et demie, répondit Mlle Arundell. Je sais qu'il est de bon ton, de nos jours, de ne plus avoir la moindre considération pour les domestiques, mais ce n'est pas ainsi que ça se passe sous mon toit.

— Bravo ! Voilà du bon vieil autoritarisme à tous crins !

Charles se servit de rognons et s'assit à côté d'elle. Son sourire, comme d'habitude, était des plus ravageurs. Emily Arundell se surprit bientôt à le lui rendre avec bienveillance. Enhardi par ce qu'il prit pour une approbation, Charles se jeta à l'eau.

— Écoutez, tante Emily, pardonnez-moi de vous ennuyer avec ça, mais je suis dans un pétrin de tous les diables. Est-ce que vous ne pourriez pas me donner un petit coup de main ? Cent livres, c'est pas grand-chose – et ça me tirerait une drôle d'épine du pied.

L'expression de sa tante n'eut rien d'encourageant. Une inflexibilité manifeste se lisait sur son visage.

Emily Arundell n'avait pas pour habitude de mâcher ses mots. Elle n'y alla pas par quatre chemins.

Mlle Lawson, qui passait dans le vestibule, faillit entrer en collision avec Charles quand il quitta la pièce. Elle le regarda avec curiosité. Et lorsqu'elle pénétra dans la salle à manger, elle trouva Mlle Arundell, raide comme la justice et le visage rouge de colère.

LA FAMILLE

Charles monta les escaliers quatre à quatre et frappa à la porte de sa sœur. Theresa répondit aussitôt : « Entrez ! » – ce à qu'il fit.

Assise dans son lit, elle bâillait à se décrocher la mâchoire.

Charles se laissa tomber à côté d'elle.

— Tu sais que tu es vraiment une bien jolie fille ! remarqua-t-il en connaisseur.

— Qu'est-ce qui te prend ? lui répondit-elle d'un ton sec. Tu as besoin de quelque chose ?

Charles lui adressa un grand sourire.

— Ce que tu peux être de mauvais poil, quand tu t'y mets ! Eh bien, j'ai pris une longueur d'avance sur toi, ma chère. Je me suis dit que j'avais intérêt à lancer mon offensive avant que, toi, tu t'y mettes.

— Et alors ?

Charles abaissa les mains en un geste de dénégation.

— Rien de rien ! Tante Emily m'a envoyé paître. Elle m'a signifié qu'elle ne se faisait aucune illusion sur les raisons qui ont réuni ici sa famille si aimante. Et elle a ajouté que ladite famille allait être très déçue. La seule chose qu'elle soit prête à nous donner, c'est son amour – et encore, avec parcimonie.

— Tu aurais pu attendre un peu, gronda Theresa.

— J'ai eu peur que Tanios ou toi ne preniez les devants. Ma petite Theresa, je suis au regret de t'annoncer qu'il n'y a rien à faire cette fois-ci. La vieille Emily est loin d'être une gourde.

— Je n'en ai jamais douté.

— J'ai été jusqu'à essayer de lui flanquer la frousse.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Je lui ai dit que si elle continuait comme ça, c'était le meilleur moyen de se faire liquider. Après tout, elle n'emportera pas son argent dans la tombe. Pourquoi ne pas se montrer un peu plus souple ?

— Charles, tu es un idiot !

— Mais non. Au contraire : je suis du genre psychologue, à ma façon. Rien ne sert à rien de la flatter, cette vieille chouette. Elle préfère de beaucoup qu'on se rebiffe. D'ailleurs, ce que je lui ai

raconté est logique. À sa mort, à nous l'argent – alors, autant nous en donner un peu à l'avance ! Dans le cas contraire, la tentation de l'aider à passer l'arme à gauche risquerait un beau jour de devenir trop forte.

— Et elle a admis ton point de vue ? demanda Theresa, dont les lèvres délicates se retroussèrent avec mépris.

— Je n'en sais rien. En tout cas, elle n'a pas voulu reconnaître que j'avais raison. Elle m'a juste remercié – d'un ton plutôt hargneux –, et a ajouté qu'elle était assez grande pour se débrouiller toute seule. « Très bien, ai-je répondu. Au moins, je vous aurais prévenue. » Ce à quoi elle s'est contentée de me répondre : « Je m'en souviendrai. »

— Vraiment, Charles, tu es le roi des imbéciles ! s'exclama Theresa, furieuse.

— Bon sang, Theresa, j'étais plutôt de mauvais poil, moi aussi ! La vieille roule sur l'or – oui, sur l'or ! Je parie qu'elle ne dépense pas un dixième de ses revenus – à son âge qu'est-ce qu'elle pourrait bien faire de son argent, de toute façon ? Et nous, nous sommes là – jeunes, décidés à dévorer la vie à belles dents. Et rien que pour nous contrarier, elle est bien capable de devenir centenaire. Moi, c'est tout de suite que je veux profiter de l'existence. Et toi aussi.

Theresa acquiesça d'un signe de tête.

Puis elle murmura d'une voix basse et saccadée :

— Ils ne comprennent pas... Les vieux ne comprennent pas... Ils en sont incapables... Ils n'ont aucune idée de ce que c'est que vivre !

Le frère et la sœur restèrent un moment silencieux.

Charles, finalement, se leva.

— Bon, ma chérie, je te souhaite d'avoir plus de succès que moi. Mais j'ai des doutes.

— Je compte sur Rex pour emporter le morceau, décréta Theresa. Si j'arrive à faire comprendre à tante Emily qu'il est brillant, qu'il faut à tout prix qu'on lui donne sa chance et qu'il ne doit pas végéter toute sa vie comme simple généraliste... Oh ! Charles, si on avait quelques milliers de livres là, tout de suite, ça changerait tout !

— J'espère que tu les auras, mais je n'y crois pas. Ces dernières années, tu as un peu trop gaspillé ton capital avec ta vie de patachon. Dis-moi, Theresa, tu ne crois tout de même pas, n'est-ce pas, que cette sinistre Bella et son douteux Tanios tireront quelque chose de la vieille peau ?

— Je ne vois pas ce que Bella ferait de cet argent. Elle s'habille comme l'as de pique et ne s'intéresse qu'à sa progéniture.

— Bon, fit Charles, j'imagine qu'elle a envie d'un tas de choses pour ses affreux bambins – études, appareils dentaires, leçons de musique, tout le bataclan... Et de toute façon, ce n'est pas Bella, le problème, c'est Tanios. Je suis sûr que, lui, il le renifle le fric ! Il n'est pas grec pour rien. Tu sais qu'il a déjà flambé la fortune de Bella ? Il a spéculé

avec, et il a tout perdu.

— Et d'après toi il va tirer quelque chose de la vieille bique ?

— Pas si je peux l'en empêcher, répondit Charles, d'un air résolu.

Il quitta la chambre de sa sœur et descendit sans se presser. Bob, qui était dans le hall, lui fit la fête en le voyant. Les chiens adoraient Charles.

Bob trotтина jusqu'à la porte du salon et tourna la tête vers le jeune homme.

— Qu'est-ce qu'il y a ? dit Charles, en le suivant d'un pas nonchalant.

Bob s'engouffra dans la pièce et courut s'asseoir, tout frétilant, devant un petit secrétaire.

Charles s'approcha.

— Mais qu'est-ce que tu veux ?

Bob remua la queue, fixa le meuble et émit un jappement engageant.

— Un truc qui est là-dedans ?

Charles ouvrit le tiroir du haut. Ses yeux s'écarquillèrent.

— Tiens, tiens, murmura-t-il.

Le tiroir contenait une pile de billets de banque.

Charles s'empara du paquet et les compta. Avec un petit sourire, il préleva trois billets d'une livre et deux de dix shillings, qu'il fit aussitôt disparaître dans sa poche. Puis il replaça soigneusement le reste où il l'avait trouvé.

— C'était une bonne idée, Bob, dit-il. Comme ça, tonton Charles pourra couvrir ses menus frais. Un peu de monnaie, il ne faut jamais cracher dessus.

Bob poussa un aboiement réprobateur lorsque Charles referma le tiroir.

— Oh ! excuse-moi, mon vieux.

Il ouvrit alors le tiroir du dessous. La balle y était rangée dans un coin. Il la prit.

— Tiens, fit-il. Amuse-toi avec ça.

Bob attrapa la balle et quitta la pièce. On entendit bientôt le plop-plop caractéristique dans les escaliers.

Charles gagna le jardin. C'était une belle matinée ensoleillée. L'air embaumait le lilas.

Mlle Arundell était flanquée du Dr Tanios. Il vantait les mérites de l'éducation anglaise – la meilleure de toutes –, et déplorait de n'avoir pas les moyens de l'offrir à ses enfants.

Un rictus mauvais passa sur les lèvres de Charles. Il se joignit à la conversation et, d'un ton léger, s'arrangea pour la faire dévier.

Emily Arundell lui adressa un sourire presque amène. Le jeune homme eut même l'impression que son manège l'amusait et qu'elle

l'encourageait discrètement.

Il reprit espoir. Peut-être, finalement, qu'avant son départ...

Charles était un incorrigible optimiste.

Dans l'après-midi, le Dr Donaldson vint chercher Theresa en voiture pour la conduire à Worthem Abbey, l'une des curiosités touristiques de la région. De là, ils partirent marcher dans les bois.

Rex Donaldson parla longuement à Theresa de ses théories et de ses travaux récents. Elle n'y comprenait rien, mais l'écoutait, fascinée.

« Rex est d'une intelligence ! pensait-elle. Et, en plus, il est adorable ! »

À un moment, son fiancé s'interrompit et dit, d'une voix hésitante :

— J'ai bien peur de t'ennuyer avec mes histoires, Theresa.

— Mais non, chéri, au contraire, c'est terriblement excitant ! répondit-elle d'un ton convaincu. Continue. Ainsi, tu as prélevé du sang sur ce lapin malade et... ?

Un peu plus tard, elle ajouta dans un soupir :

— Ton métier a l'air de vraiment compter beaucoup pour toi, mon trésor.

— Naturellement, répondit le Dr Donaldson.

Mais justement, cela ne paraissait pas du tout naturel à Theresa. Très peu de ses amis travaillaient, et ceux qui y étaient contraints en faisaient tout un foin.

Elle songea une fois encore que c'était vraiment curieux d'être tombée amoureuse de Rex Donaldson. Pourquoi vous arrivait-il ces choses-là, ces coups de folie bizarres et ridicules ? Question sans réponse. Ça lui était arrivé, un point c'est tout.

Elle fronça les sourcils. Elle s'étonnait elle-même. Son entourage avait toujours été si insouciant et tellement cynique ! Bien sûr, l'amour était indispensable à l'existence, mais pourquoi diable le prendre au sérieux ? On s'aimait et puis on se quittait, voilà tout.

Mais ses sentiments pour Rex Donaldson étaient différents, ils devenaient même plus forts chaque jour. Son instinct lui disait qu'il ne s'agissait pas d'une passade... Son besoin de lui était simple et profond. Tout, chez cet homme, la fascinait : son calme et son détachement – si étrangers à son propre caractère, avide de plaisirs et trépidant –, la froideur logique et pénétrante de son esprit scientifique, et quelque chose d'autre, d'indéfinissable, mais qu'elle sentait inconsciemment... comme une force secrète dissimulée derrière ses manières tout à la fois un peu pédantes et résolument sans prétention.

Il y avait du génie en Rex Donaldson – et que sa profession fût la principale préoccupation de sa vie, alors qu'elle-même n'occupait qu'une part minime, quoique nécessaire, de son existence, ne donnait que plus de prix à l'intérêt qu'il lui montrait. Pour la première fois

dans sa vie facile de jeune femme égocentrique, elle se contentait de ne tenir que la seconde place. Et cette idée l'enivrait. Pour Rex, elle était prête à tout – à tout !

— Quelle plaie, ces questions d'argent ! s'exclama-t-elle avec humeur. Si seulement tante Emily mourait, nous pourrions nous marier tout de suite, et tu t'installerais à Londres avec des tas d'éprouvettes et de cobayes, et tu n'aurais plus jamais à perdre ton temps avec les oreillons de ces sales gamins et les crises de foie de ces vieilles mochetés.

— Il n'y a pas de raison pour que ta tante ne vive pas encore de longues années – si elle fait attention, dit Rex Donaldson.

— Je sais...

Et Theresa, découragée, soupira profondément.

Dans leur grande chambre à lits jumeaux et aux vieux meubles de chêne, le Dr Tanios dit à sa femme :

— Je pense que j'ai suffisamment préparé le terrain. Maintenant, c'est à toi de jouer, ma chérie.

Avec un broc de cuivre ancien, il versait de l'eau dans la cuvette de porcelaine décorée de roses.

Bella Tanios, assise devant la coiffeuse, se demandait pourquoi, malgré tous ses efforts pour se coiffer comme elle, ses cheveux ne ressemblaient en rien à ceux de Theresa.

Elle ne répondit pas immédiatement.

— Je ne crois pas que j'aie envie de demander de l'argent à tante Emily, dit-elle enfin.

— Ce n'est pas pour toi, Bella, mais pour le bien des enfants. Nos investissements ont été si désastreux.

Comme il lui tournait le dos, il ne vit pas le coup d'œil rapide qu'elle lui lança – un coup d'œil furtif, craintif, même.

Elle s'obstina doucement :

— Peu importe, je préfère ne rien demander. Tante Emily n'est pas commode. Elle peut se montrer très généreuse, mais elle a horreur qu'on mendie.

Tout en s'essuyant les mains, Tanios s'écarta du lavabo.

— Vraiment, Bella, ça ne te ressemble pas de te montrer si têtue. Après tout, pourquoi est-ce que nous sommes ici ?

— Je n'ai pas... non, je n'ai pas pensé un instant que... que c'était pour lui soutirer de l'argent, murmura-t-elle.

— Et pourtant tu as toujours reconnu que notre seul espoir de donner une bonne éducation aux enfants, c'est que ta tante nous vienne en aide.

Bella Tanios ne répondit pas. Elle s'agita sur sa chaise, mal à l'aise.

Mais son visage avait ce petit air buté dont les hommes intelligents

mariés à des femmes idiotes font constamment les frais.

— Peut-être que tante Emily nous le proposera d'elle-même, souffla Bella.

— C'est possible, oui, mais jusqu'ici rien ne le laisse prévoir.

— Si seulement nous avions pu amener les enfants..., geignit Bella. Tante Emily aurait forcément adoré Mary. Et Edward est tellement intelligent !

— Je ne crois pas que ta tante ait un penchant prononcé pour les gosses, rétorqua Tanios avec brusquerie. Et il vaut probablement beaucoup mieux qu'ils ne soient pas là.

— Oh ! Jacob, mais...

— Oui, oui, chérie. Je sais ce que tu penses. Mais ces vieilles filles anglaises rabougries... Elles n'ont rien d'humain. Notre souci, c'est de faire de notre mieux pour Mary et Edward, pas vrai ? Ça ne la mettra pas dans l'embarras si elle nous aidait un peu.

Bella Tanios se retourna, les joues en feu.

— Oh ! Jacob, je t'en prie, je t'en supplie ! Pas cette fois-ci. Ce serait maladroit, j'en suis sûre. Je préférerais tellement, tellement, ne pas le faire.

Tanios se tenait dans son dos, tout contre elle. De son bras, il lui entourait les épaules. Elle trembla un peu, puis se calma – comme pétrifiée.

Il lui murmura alors, la voix toujours affable :

— De toute façon, Bella, je suis intimement persuadé que tu feras ce que je te demande de faire. C'est généralement comme ça que ça finit, tu le sais très bien. Oui, je suis persuadé que tu feras ce que je te dis de faire...

L'ACCIDENT

On était mardi après-midi. La petite porte donnant sur le jardin était ouverte. Mlle Arundell se tenait sur le seuil et, visant l'extrémité de l'allée, lançait la balle à son chien. Le fox-terrier se précipitait à toutes jambes pour la ramasser.

— Celle-ci, c'est la dernière, Bob, dit Emily Arundell. Va la chercher, mon chien !

Une fois encore, la balle roula à toute vitesse sur le sol, et, une fois encore, Bob courut à perdre haleine pour l'attraper.

Mlle Arundell se pencha, ramassa la balle que Bob avait déposée à ses pieds et rentra dans la maison, le chien sur les talons. Elle pénétra dans le salon, Bob toujours derrière elle, et rangea la balle dans le tiroir du secrétaire.

Elle jeta alors un coup d'œil rapide à la pendule qui trônait sur la cheminée. 18 h 30.

— Je crois qu'on va se reposer un peu avant le dîner, Bob.

Elle monta à sa chambre. Bob l'accompagna. Allongée sur son grand lit recouvert de chintz, Bob à ses pieds, Mlle Arundell soupira. Elle n'était pas mécontente : ses invités s'en allaient le lendemain. Ce week-end n'avait fait que confirmer ce qu'elle savait déjà. Pire : il ne lui avait pas laissé le loisir de l'oublier.

« Je dois devenir vieille... », se dit-elle. Et soudain, avec un petit sursaut d'étonnement : « Je suis vieille. »

Elle resta une bonne demi-heure allongée, les yeux fermés, puis Ellen, sa vieille femme de chambre, lui monta de l'eau chaude ; alors elle se leva et se prépara pour le dîner.

Le Dr Donaldson était convié ce soir-là. Emily Arundell voulait avoir l'occasion de l'étudier de plus près. Il lui semblait pour le moins incroyable que cette folle de Theresa voulût épouser ce jeune homme pédant et un peu guindé. Et il lui paraissait aussi un peu bizarre que ce jeune homme pédant et un peu guindé désirât se marier avec Theresa...

Pendant cette soirée, elle sentit qu'elle n'en apprendrait pas davantage sur le Dr Donaldson. Il était très poli, très cérémonieux, et,

à son avis, mortellement ennuyeux. Elle se dit que le jugement de Mlle Peabody était fondé. Une pensée lui traversa l'esprit : « De mon temps, les hommes c'était autre chose ! »

Le Dr Donaldson ne s'attarda pas. Il prit congé vers 22 heures. Après son départ, Emily Arundell annonça à son tour qu'elle allait se coucher. Elle monta dans sa chambre, et la jeune génération l'imita. Ils semblaient tous un peu éteints, ce soir-là. Mlle Lawson resta encore un moment en bas, pour finir son travail – elle fit sortir le chien, couvrit les braises, installa le garde-feu et roula le bord du tapis pour éviter tout risque d'incendie.

Quelques minutes plus tard, elle pénétrait, un peu essoufflée, dans la chambre de sa patronne.

— Je crois que je n'ai rien oublié, fit-elle en posant la laine, le sac à ouvrage et un livre qu'elle avait pris à la bibliothèque. J'espère que ce roman vous plaira. Elle n'avait aucun de ceux que vous aviez notés sur votre liste, mais elle m'a assuré que vous aimeriez celui-ci.

— Cette fille est une idiote, répondit Emily Arundell. Je n'ai jamais rencontré quelqu'un qui ait d'aussi mauvais goûts en littérature.

— Oh ! mon Dieu ! Je suis désolée. Peut-être aurais-je dû...

— Mais non, ce n'est pas votre faute, ajouta plus gentiment Emily Arundell. J'espère que vous avez passé un bon après-midi ?

Le visage de Mlle Lawson s'éclaira. Elle parut soudain enthousiaste, et comme rajeunie.

— Oh ! oui. Merci beaucoup. C'était si gentil à vous de me donner congé. J'ai passé un après-midi passionnant. Nous avons utilisé la planche de ouija, et vraiment... Elle nous a envoyé quelques messages fascinants. Il y en a eu plusieurs... Bien sûr, ce n'est pas tout à fait comme lorsqu'on fait tourner les tables... Julia Tripp a eu aussi beaucoup de succès avec l'écriture automatique. Plusieurs communications de Ceux-qui-sont-passés-de-l'autre-côté. Ce... c'est une véritable bénédiction que... que de telles choses soient possibles...

— Il vaudrait mieux que le pasteur ne vous entende pas, dit Mlle Arundell avec un petit sourire.

— Oh ! vraiment, chère mademoiselle Arundell, je suis convaincue – absolument convaincue – qu'il n'y a aucun mal à ça. Que ne donnerais-je pas pour voir ce cher M. Lonsdale s'intéresser à la question... Cela me semble la preuve d'une telle étroitesse d'esprit que de condamner quelque chose sans avoir pris la peine de l'étudier. Julia et Isabel Tripp sont toutes les deux des femmes d'une telle pureté.

— Presque trop pures pour être vraies, répliqua Mlle Arundell.

Elle n'aimait guère Julia et Isabel Tripp. Elle trouvait ridicules leurs toilettes et absurde leur régime végétarien à base de crudités, et elle n'appréciait pas non plus leur affectation. Ces femmes n'avaient ni traditions ni racines. En fait, elles manquaient de savoir-vivre ! Mais la

façon dont elles se prenaient au sérieux l'amusait, et son fond de gentillesse l'empêchait de leur reprocher le plaisir évident que leur amitié procurait à cette pauvre Minnie.

Oh ! oui, pauvre Minnie ! Emily Arundell considéra sa dame de compagnie avec un mélange d'affection et de mépris. Elle avait vu défiler chez elle tant de ces godiches vieillissantes – toutes les mêmes : gentilles, tatillonnes, serviles et presque entièrement dépourvues de cervelle.

Vraiment, cette pauvre Minnie avait l'air bien surexcité, ce soir ! Ses yeux brillaient et elle s'agitait dans la chambre, tripotant vaguement les objets ça et là, sans la moindre idée de ce qu'elle faisait, avec son regard d'illuminée.

— Je... j'aurais aimé que vous soyez là, balbutiait Mlle Lawson avec fièvre. Je sens bien, voyez-vous, que vous n'y croyez pas encore. Mais cet après-midi, il y a eu un message : « pour E. A. », les initiales parlaient d'elles-mêmes. Il émanait d'un homme décédé il y a des années – un militaire très séduisant, Isabel l'a vu comme je vous vois. Ce devait être ce cher général Arundell. Un si beau message, plein d'amour et de réconfort, expliquant qu'avec de la patience on arrivait à bout de tout.

— Ce genre de sentiments ne ressemble pas du tout à papa, dit Mlle Arundell.

— Oh ! mais ceux qui nous sont chers changent tellement... de l'autre côté. Tout, là-bas, n'est qu'amour et tolérance. Ensuite le oui ja a écrit quelque chose au sujet d'une clé. Je pense qu'il s'agissait de la clé de votre secrétaire Boule. Pas vous ?

— La clé de mon secrétaire ?

La voix d'Emily Arundell dénota soudain son intérêt et parut plus aiguë.

— Il me semble bien. Je me suis dit qu'il s'agissait peut-être de papiers importants. Il y a eu un cas dont l'authenticité a été prouvée : un message passé de l'au-delà a conseillé un jour d'aller voir dans un meuble donné, et on y a bel et bien retrouvé un testament.

— Il n'y avait aucun testament dans mon Boule, dit Mlle Arundell. Allez-vous coucher, Minnie, ajouta-t-elle avec brusquerie. Vous êtes fatiguée. Et moi aussi. Nous inviterons les Tripp un de ces prochains soirs.

— Oh ! ce serait merveilleux ! Bonne nuit. Vous êtes sûre que vous avez bien tout ce qu'il vous faut ? J'espère que tous ces invités ne vous ont pas épuisée. Il faut que je pense à dire à Ellen d'aérer le salon, demain, et de secouer les rideaux. Le tabac laisse une telle odeur ! À mon avis, vous êtes trop gentille de les autoriser à fumer au salon !

— Je suis bien obligée de faire quelques concessions à la modernité, répondit Emily Arundell. Bonne nuit, Minnie.

Comme Mlle Lawson se retirait, Emily Arundell se demanda si toutes ces histoires de spiritisme étaient vraiment bonnes pour Minnie. Ce soir, sa gouvernante avait les yeux qui lui sortaient de la tête, et elle paraissait si exaltée !

« Cette anecdote à propos du Boule est tout de même bizarre », songea Emily Arundell en se couchant. Avec un petit sourire triste, elle se souvint de ce qui s'était passé, il y avait longtemps. On avait retrouvé la clé après la mort de son père. Et lorsque l'on avait ouvert le meuble, une montagne de bouteilles de brandy vides s'était écroulée dans la pièce ! C'était ce genre de détails – que ni Minnie Lawson, ni Isabel, ni Julia Tripp ne pouvaient connaître – qui faisait qu'on se demandait si, après tout, il n'y avait pas quelque chose de vrai dans ces histoires de spiritisme...

Allongée dans son grand lit à baldaquin, elle ne trouvait pas le sommeil. Ces temps-ci, elle avait de plus en plus de mal à s'endormir. Mais elle rejetait les timides suggestions du Dr Grainger qui lui conseillait de prendre un somnifère. Les somnifères, c'était fait pour les poules mouillées, les gens incapables de supporter un bobo au doigt, le moindre petit mal aux dents, ou l'ennui d'une nuit sans sommeil.

Il lui arrivait souvent de se relever et d'errer sans bruit dans la maison, pour feuilleter un livre, caresser un bibelot, réarranger un bouquet de fleurs, écrire quelques lettres. Au cours de ces heures nocturnes, elle goûtait le rythme tranquille de cette demeure où elle rôdait. Ces promenades n'avaient rien de désagréable. Elle avait l'impression que des fantômes l'accompagnaient, ceux de ses sœurs Arabella, Matilda et Agnes, et celui de son frère Thomas, qui était un si gentil garçon avant que « cette femme » ne lui mette le grappin dessus ! Et même le fantôme du général Charles Laverton Arundell, ce tyran domestique aux manières néanmoins charmantes, qui criait et malmenait ses filles tout en restant pour elles un objet de fierté avec ses récits de la révolte des cipayes et ses connaissances du vaste monde... Et qu'importe s'il y avait eu des moments où il n'était pas « si bien que ça », comme ses filles l'insinuaient !

Soudain, elle songea de nouveau au fiancé de sa nièce. « Je suis prête à parier que lui, il ne sombrera jamais dans l'alcool ! Ça se prétend un *homme*, et ce soir il n'a bu que de l'*orgeat* ! De l'*orgeat* ! Et moi qui avais ouvert une des bonnes bouteilles de porto de Papa ! »

Charles, lui, avait fait honneur au porto. Oh ! si seulement on pouvait faire confiance à Charles ! Si seulement on n'était pas sûr qu'avec lui...

Le fil de ses pensées se rompit. Son esprit revint aux événements du week-end.

Il flottait sur ces deux jours une atmosphère quelque peu

inquiétante.

Elle s'efforça de chasser ces idées noires.

En vain.

Alors, elle se redressa sur un coude et, à la faible lueur de la veilleuse qui brûlait toujours dans une soucoupe à son chevet, elle regarda l'heure.

1 heure du matin. Et elle ne s'était jamais sentie si éveillée.

Elle se leva, enfila ses pantoufles et sa robe de chambre fourrée. Elle décida de descendre jeter un œil aux livres de comptes de la semaine écoulée pour payer les factures le lendemain.

Telle une ombre, elle sortit de sa chambre et se glissa dans le couloir, où une seule ampoule électrique restait allumée toute la nuit.

Elle arriva au bord des marches, tendit la main pour attraper la rampe et soudain, sans raison apparente, elle trébucha, essaya – mais sans succès – de retrouver son équilibre et, la tête la première, dégringola l'escalier jusqu'en bas.

Le bruit de sa chute et le hurlement qu'elle poussa tirèrent du sommeil toute la maisonnée. Des portes s'ouvrirent, des lampes s'allumèrent.

Mlle Lawson surgit de sa chambre, en haut des escaliers.

Avec de petits couinements désespérés, elle s'empressa de rejoindre sa maîtresse. Les autres arrivèrent un à un – Charles, bâillant, dans un superbe peignoir. Theresa, en négligé de soie noire. Bella, dans un kimono bleu marine, les cheveux retenus par des peignes à cranter.

Hébétée, Emily Arundell était affalée au pied des marches. Son épaule lui faisait mal, ainsi que sa cheville – en fait, tout son corps était douloureux. Elle réalisa qu'il y avait des gens autour d'elle, que cette idiote de Minnie pleurait et gesticulait dans le vide, que les grands yeux noirs étonnés de Theresa étaient fixés sur elle, que Bella, bouche bée, paraissait attendre quelque chose, et que Charles parlait – de très loin, lui sembla-t-il.

— C'est la balle de ce satané chien ! Il a dû la laisser là, et tante Emily aura glissé dessus. Vous voyez ? La voilà !

Puis elle eut conscience d'une présence pleine d'autorité, qui écartait les autres, s'agenouillait à côté d'elle, l'examinait avec des gestes de professionnel, sans la moindre maladresse.

Elle se sentit soulagée. Tout irait bien, maintenant.

— Non, ça va, expliquait le Dr Tanios d'un ton ferme et rassurant. Rien de cassé... Elle aura juste des bleus – et bien sûr, elle est choquée ! Mais elle a eu de la chance, elle s'en tire bien.

Il les avait fait s'écarter un peu, l'avait soulevée sans peine, portée jusqu'à sa chambre, où il lui avait pris le pouls un instant, avait compté, hoché la tête et demandé à Minnie – qui pleurait toujours et empoisonnait tout le monde – d'aller chercher du brandy et de faire

chauffer de l'eau pour préparer une bouillotte.

Encore bouleversée et tout endolorie, Emily Arundell éprouvait, en cet instant, une infinie gratitude envers Jacob Tanios. Se trouver en de si bonnes mains la rassurait. Il lui donnait ce sentiment de confiance et de sécurité que l'on attendait d'un médecin.

Il y avait pourtant quelque chose – quelque chose de vaguement inquiétant qu'elle ne parvenait pas à saisir –, mais elle n'avait pas envie d'y réfléchir immédiatement. Non, pour le moment, elle allait avaler cette boisson et dormir comme on le lui ordonnait.

Mais, c'était sûr, il manquait quelque chose – où plutôt quelqu'un.

Oh ! et puis, elle refusait d'y penser... Son épaule l'élançait. Elle but ce qu'on lui donnait.

Elle entendit la voix merveilleusement rassurante du Dr Tanios :

— Ça ira, maintenant.

Elle ferma les yeux.

Elle fut tirée du sommeil par un son qu'elle connaissait bien – un aboiement étouffé.

En un instant, elle fut pleinement réveillée.

Bob... ce vilain Bob ! Il aboyait devant la porte d'entrée – de ce ton spécial « J'ai passé la nuit dehors et ne suis pas fier de moi ». Une voix contenue, mais têtue et pleine d'espoir.

Mlle Arundell tendit l'oreille. Oui, c'était bien ça. Minnie descendait pour le faire entrer. Mlle Arundell entendit ensuite le grincement de la porte, puis un murmure indistinct, les reproches inutiles de Minnie – « Vilain petit toutou à sa maman... très méchant Bobbychounet ». La porte de l'office s'ouvrit. Le panier du chien se trouvait sous la table.

Alors Emily sut ce qui lui avait manqué au moment de son accident. Bob. À tout ce remue-ménage – sa chute, les gens qui couraient – Bob aurait normalement dû répondre depuis l'office par des aboiements de plus en plus violents.

C'était donc cela qui l'avait tracassée, au fond d'elle-même. Mais tout s'expliquait, maintenant. Pendant sa promenade du soir, Bob avait, sans vergogne, pris la liberté de découcher. Il commettait parfois ce genre d'entorse au règlement, mais le lendemain, il savait se faire pardonner à la perfection.

Ainsi, tout allait bien... Mais était-ce si sûr ? Dans ce cas, qu'est-ce qui l'ennuyait encore, qu'est-ce qui troublait son subconscient ? Son accident. Oui, c'était quelque chose qui avait à voir avec son accident.

Ah ! Oui. Quelqu'un – Charles – avait dit qu'elle avait glissé sur la balle de Bob. Il prétendait que le chien l'avait laissée traîner en haut des escaliers...

Et la balle était bien là, en effet – Charles l'avait tenue dans sa main.

Emily Arundell avait mal à la tête. Son épaule l'élançait. Tout son corps meurtri la faisait souffrir...

Mais la douleur ne l'empêchait pas d'être lucide. Elle n'était plus du tout sous le choc. Elle se souvenait du moindre détail de l'accident.

Elle repensa à tout ce qui s'était passé la veille, depuis 6 heures du soir. Elle revit nettement chacun de ses pas, cette nuit-là. Jusqu'au moment où elle était arrivée en haut de l'escalier et s'était préparée à s'y engager.

Un frisson d'horreur la parcourut. C'était impossible.

Elle se trompait certainement – certainement...

On se fait souvent de drôles d'idées, après un accident de ce genre. Elle essaya – de toutes ses forces – de se souvenir de la sensation de la balle de Bob, ronde et mouvante, sous son pied.

Mais elle ne se rappelait rien de tel.

Au lieu de cela...

— Mes nerfs me jouent des tours ! dit Emily Arundell. Je me fais des idées ridicules.

Mais son esprit victorien, raisonnable et perspicace, se refusa à l'admettre. Les sujets de la reine Victoria n'étaient pas d'un fol optimisme. Ils n'avaient aucun mal à croire au pire.

Et Emily Arundell était persuadée du pire.

Mlle ARUNDELL ÉCRIT UNE LETTRE

On était vendredi.

La famille était partie.

Ils avaient pris congé le mercredi, comme prévu, non sans avoir proposé de prolonger leur séjour, ce qu'Emily Arundell avait fermement refusé, prétextant qu'elle préférerait être « vraiment tranquille ».

Au cours des deux jours qui avaient suivi leur départ, Emily Arundell demeura plongée dans ses réflexions, à un point tel que c'en devenait inquiétant. Il lui arrivait même souvent de ne pas entendre ce que lui disait Mlle Lawson. Elle la regardait d'un œil fixe, puis lui ordonnait sans ménagement de répéter.

— C'est le *choc*, la pauvre ! assurait Mlle Lawson.

Et, avec cette espèce de délectation morose pour le malheur qui, d'ordinaire, illumine le regard des gens dont la vie est minable, elle ajoutait :

— J'imagine qu'elle ne sera plus jamais tout à fait la même...

Le Dr Grainger, de son côté, taquinait gentiment sa patiente.

Il lui assurait qu'elle serait sur pied d'ici la fin de la semaine, et qu'elle devrait avoir honte de ne s'être rien cassé. Elle était décidément une bien mauvaise cliente pour un pauvre médecin dans le besoin ! Si tous ses patients étaient comme elle, il vaudrait mieux qu'il prenne sa retraite tout de suite.

Emily Arundell lui donnait la réplique avec humour. Tous deux se connaissaient depuis longtemps. Il la houspillait et elle lui rendait la monnaie de sa pièce – ils avaient toujours pris beaucoup de plaisir à leur compagnie réciproque !

Mais à présent, après le départ de son médecin, la vieille demoiselle était allongée dans son lit, soucieuse, perdue dans ses pensées. Elle réagissait machinalement aux mille et un petits soins bien intentionnés de Minnie Lawson, puis, reprenant soudain ses esprits, elle la rabrouait d'un ton hargneux.

— Pauvre petit Bobbychounet, pépiait Mlle Lawson en se penchant sur le chien auquel elle avait installé une couverture au pied du lit de

sa maîtresse. N'est-ce pas qu'il serait malheureux, le petit Bobbychounet, s'il savait ce qu'il a fait à sa pauvre, pauvre mamounette ?

— Ne soyez pas stupide, Minnie ! s'emporta Mlle Arundell. Où est donc passé votre sens tout britannique de la justice ? Avez-vous oublié que, dans ce pays, tout accusé est présumé innocent jusqu'à ce qu'on ait la preuve de sa culpabilité ?

— Oh ! mais nous savons bien que...

— Nous ne savons rien du tout ! répliqua Emily. Restez donc un peu tranquille, Minnie ! Arrêtez de tout tripoter. Avez-vous oublié comment on se comporte au chevet d'une malade ? Allez-vous-en et envoyez-moi Ellen.

Docile, Mlle Lawson s'éclipsa sans bruit.

Emily Arundell la regarda partir et soupira. Elle se sentait un peu coupable. Minnie était exaspérante, mais elle faisait de son mieux.

Son visage reprit bientôt son air soucieux.

Elle était terriblement malheureuse. Comme toutes les vieilles personnes alertes et décidées, elle détestait l'inaction en toutes circonstances. Et dans le cas présent, elle ne savait pas quoi entreprendre.

À certains moments, elle doutait de ses facultés et de sa mémoire. Et elle n'avait personne, absolument personne, à qui se confier.

Une demi-heure plus tard, de légers craquements annoncèrent Mlle Lawson, qui s'approcha sur la pointe des pieds, avec une tasse de bouillon. Elle s'immobilisa, sans trop savoir quoi faire, lorsqu'elle vit sa maîtresse allongée, les yeux fermés. Emily Arundell prononça soudain deux mots avec une telle violence que la demoiselle de compagnie faillit en lâcher sa tasse.

— Mary Fox, avait dit Mlle Arundell.

— *Fausse*, ma chère ? fit Mlle Lawson. Vous dites qu'elle est fausse ? Qui est fausse ?

— Vous devenez sourde, Minnie. Je n'ai pas dit fausse. J'ai parlé de Mary Fox. La femme que j'ai rencontrée à Cheltenham, l'année dernière. La sœur d'un des chanoines de la cathédrale d'Exeter. Donnez-moi cette tasse. Vous en avez renversé la moitié dans la soucoupe. Et cessez de marcher sur la pointe des pieds quand vous entrez dans une pièce. Vous ne pouvez pas imaginer comme c'est énervant. Et maintenant descendez me chercher l'annuaire de Londres.

— Voulez-vous que je vous trouve un numéro ? Ou une adresse ?

— Si je le voulais, je vous l'aurais dit. Faites ce que je vous demande. Amenez-le-moi ici et mettez-moi de quoi écrire sur la table de chevet.

Mlle Lawson s'exécuta.

Et lorsque celle-ci quitta la pièce après avoir fait tout ce qu'il fallait,

Emily Arundell lui dit à brûle-pourpoint :

— Vous êtes quelqu'un de bon et de dévoué, Minnie. Ne faites pas attention à mes éclats de voix. Je montre les dents, mais je ne mords pas. J'apprécie votre patience et votre dévouement.

Rouge d'émotion, Mlle Lawson prit congé en marmonnant des paroles inintelligibles.

Alors, assise dans son lit, Mlle Arundell écrivit une lettre. Elle la rédigea lentement, avec beaucoup de soin, s'interrompant souvent pour réfléchir et souligner certains passages. Elle écrivit aussi dans les marges, car on lui avait appris à l'école qu'il ne fallait jamais gaspiller le papier. Enfin, avec un soupir de satisfaction, elle signa et glissa sa missive dans une enveloppe, sur laquelle elle écrivit un nom. Ensuite, elle prit une autre feuille. Cette fois, elle fit un brouillon, le relut, y apporta certaines modifications, et le recopia au propre. Elle lut la version définitive encore une fois, très soigneusement, et, satisfaite d'avoir correctement exprimé ce qu'elle voulait, elle adressa cette seconde lettre à M. William Purvis, chez Purvis, Purvis, Charlesworth Purvis, notaires, Harchester.

Puis elle reprit sa première lettre, qui était destinée à M. Hercule Poirot, et ouvrit l'annuaire. Lorsqu'elle trouva l'adresse, elle l'inscrivit sur l'enveloppe.

On frappa à la porte.

Mlle Arundell s'empressa de dissimuler l'enveloppe où elle venait juste de noter l'adresse – la lettre destinée à Hercule Poirot – dans la poche de son sous-main.

Elle n'avait aucune envie d'éveiller la curiosité de Minnie, qui était bien trop indiscrete à son goût.

— Entrez ! dit-elle, en se laissant retomber sur ses oreillers avec un soupir de soulagement.

Elle venait de prendre les dispositions qu'il convenait pour faire face à la situation.

HERCULE POIROT REÇOIT UNE LETTRE

Les événements que je viens de relater ne me furent bien sûr connus que beaucoup plus tard. Mais, après avoir soigneusement interrogé divers membres de la famille, je crois les avoir rapportés avec exactitude.

Poirot et moi ne nous intéressâmes à cette affaire qu'à la réception de la lettre de Mlle Arundell.

Je me souviens parfaitement de ce jour-là. C'était une matinée chaude et étouffante de la fin juin.

Poirot observait un rituel immuable pour la lecture de son courrier. Il prenait chaque enveloppe, l'examinait avec un soin maniaque, puis l'ouvrait d'une incision bien nette de son coupe-papier. Il lisait alors attentivement chaque lettre avant de la classer sur l'une des quatre piles qui s'entassaient derrière sa chocolatière. (Poirot buvait toujours du chocolat au petit déjeuner – habitude écœurante.) Le tout avec la régularité d'un mécanisme d'horlogerie.

Avec une telle régularité, d'ailleurs, que le moindre hiatus éveillait l'attention.

Assis près de la fenêtre, je regardais passer les voitures. J'étais rentré depuis peu d'Argentine, et ne me lassais pas du plaisir éprouvé à me retrouver dans l'agitation londonienne.

Me tournant vers Poirot, je lui dis avec un sourire :

— Poirot, en humble Watson que je suis, je vais me permettre une déduction.

— Vous m'en voyez ravi, mon ami. De quoi s'agit-il ?

Je pris une pose théâtrale et déclarai sur un ton solennel :

— Vous avez reçu ce matin une lettre d'un intérêt tout particulier !

— Vous êtes Sherlock Holmes en personne ! Oui, vous avez entièrement raison.

J'éclatai de rire.

— Voyez-vous, Poirot, je connais vos méthodes. Si vous prenez la peine de relire une lettre, c'est qu'elle est d'un intérêt évident.

— Jugez-en par vous-même, Hastings.

Mon ami me tendit en souriant la lettre en question.

Je la saisis sans chercher à dissimuler ma curiosité, mais ne pus, dès le premier coup d'œil, réprimer une légère grimace. J'avais devant moi deux pages d'écriture tarabiscotée à l'ancienne mode, soulignée et raturée de surcroît par endroits. Pour couronner le tout, les mêmes arabesques fleuries couraient en diagonale sur les marges disponibles.

— Dois-je vraiment lire ça, Poirot ? demandai-je avec un soupir.

— Non, rien ne vous y oblige, cela va de soi.

— Vous ne pourriez-pas me dire de quoi il retourne ?

— Je préférerais que vous vous forgiez votre opinion vous-même. Mais ne vous donnez pas cette peine si cela vous ennuie.

— Si, si, je veux savoir de quoi il retourne ! protestai-je.

— Ça, c'est une autre paire de manches, me fit remarquer mon ami, pince-sans-rire. Car, en réalité, cette lettre ne dit rien du tout.

Pensant qu'il exagérerait, je me plongeai sans plus attendre dans le texte en question.

À monsieur Hercule Poirot.

Cher monsieur,

Après bien des hésitations, je vous écris (ces deux derniers mots étaient raturés, et la lettre reprenait :) je me permets de vous écrire en espérant que vous pourrez m'apporter votre aide dans une affaire strictement domestique. (Les mots « strictement domestique » étaient soulignés trois fois.) Je me dois d'avouer que votre nom ne m'est pas inconnu. Une Mlle Fox d'Exeter m'a parlé de vous et, bien que cette Mlle Fox ne vous connaisse pas personnellement, elle m'a confié que la sœur de son beau-frère (dont hélas, le nom ne me revient pas) avait évoqué votre gentillesse et votre discrétion dans les termes les plus élogieux (« les plus élogieux » souligné une fois). Je ne me suis pas renseignée, bien sûr, sur la nature (« nature » souligné) de l'enquête dont elle vous avait chargé, mais Mlle Fox m'a laissé entendre qu'il s'agissait d'une histoire pénible et confidentielle. (Ces cinq derniers mots soulignés plusieurs fois.)

J'interrompis mon déchiffrement laborieux de ces pleins et de ces déliés.

— Poirot, dis-je, dois-je continuer ? Va-t-elle finir par en venir au fait ?

— Poursuivez, mon bon ami. Patience et longueur de temps...

— De la patience ! marmonnai-je. On dirait qu'une araignée est tombée dans un encier pour aller ensuite sur cette feuille de papier ! Ça me rappelle l'écriture de ma grand-tante Mary !

Je me replongeai néanmoins dans cette épître.

Vu mon problème actuel, il me semble que vous pourriez

entreprendre pour moi les recherches nécessaires. Comme vous le comprendrez aisément, cette affaire requiert la plus totale discrétion et je peux, en fait – dois-je ajouter que j'espère sincèrement et que je prie (« je prie » souligné deux fois) pour que ce soit le cas – oui, je peux, en fait, me tromper du tout au tout. On accorde parfois trop d'importance à certains faits dont l'explication est au bout du compte très simple.

— Ai-je sauté une page ? murmurai-je, perplexe.

Poirot gloussa.

— Non, non.

— Parce que tout ça me semble n'avoir ni queue ni tête, ajoutai-je. De quoi diable parle-t-elle ?

— Continuez, mon ami, donnez-vous de la peine...

Comme vous le comprendrez aisément, cette affaire requiert... (Non, j'en étais plus loin. Ah ! Voilà, nous y sommes.) Étant donné les circonstances, et, j'en suis sûre, vous en serez le premier conscient, il m'est tout à fait impossible de consulter quelqu'un à Market Basing (je revins à l'en-tête de la lettre : Littlegreen House, Market Basing, Berks), mais en même temps, vous comprendrez sans peine que je me sente troublée (« troublée » souligné). Au cours de ces derniers jours, je me suis reproché de me laisser trop emporter par mon imagination (« imagination » souligné trois fois), et pourtant mon tourment n'a cessé de grandir. Il se peut que j'attache trop d'importance à ce qui n'est, après tout, qu'une bagatelle (ce mot souligné deux fois), mais mon inquiétude demeure. Il faut que j'en aie le cœur net. Car cette histoire me ronge vraiment et affecte ma santé, et naturellement ma situation est d'autant plus pénible que je ne puis me confier à personne (« me confier à personne » souligné de plusieurs traits épais). Bien sûr, avisé comme vous l'êtes, vous direz peut-être que tout ceci est ridicule. Les faits peuvent avoir une explication parfaitement innocente (« innocente » souligné). Néanmoins, aussi insignifiante que cette question puisse sembler, mes soupçons et mon inquiétude ne cessent d'augmenter depuis l'incident de la balle du chien. C'est pourquoi j'aimerais avoir votre avis et vos conseils sur cette affaire. Cela, j'en suis certaine, m'ôterait un grand poids. Auriez-vous l'amabilité de me faire connaître le montant de vos honoraires et de me dire ce que vous me suggérez ?

Il faut que vous compreniez bien que personne, ici, n'est au courant. Les faits sont, je le sais, futiles et sans véritable importance, mais ma santé n'est pas brillante et mes nerfs (« nerfs » souligné trois fois) ne sont plus ce qu'ils étaient. Me faire un tel souci, j'en suis convaincue, est fort mauvais pour moi, et plus je pense à cette histoire, plus je suis

certaine que j'ai raison et qu'il n'y a pas d'erreur possible. Évidemment, il n'est pas dans mes intentions de raconter quoi que ce soit (souligné) à quiconque (souligné).

J'espère avoir très bientôt vos conseils sur ce problème.

Je vous prie d'agréer, Monsieur, mes salutations distinguées.

Emily Arundell

Je retournai la lettre dans tous les sens et examinai chaque page avec soin.

— Mais enfin, Poirot, protestai-je, de *quoi* s'agit-il ?

— Je me le demande, répondit mon ami en haussant les épaules.

Je tapotai les feuilles avec impatience.

— Qu'est-ce qui nous a fichu une bonne femme pareille ! Pourquoi cette Mme... ou cette Mlle Arundell...

— Mademoiselle, d'après moi. Cette lettre est typique d'une vieille fille.

— Oui, fis-je. La vieille fille tatillonne dans toute sa splendeur ! Pourquoi ne peut-elle pas dire simplement de quoi il retourne ?

Poirot soupira.

— Vous avez raison – regrettable incapacité à réfléchir avec ordre et méthode. Et sans ordre ni méthode, Hastings...

— Tout à fait, l'interrompis-je un peu hâtivement. Absence presque totale de petites cellules grises.

— Je ne dirais pas ça, mon bon ami.

— Moi, oui. À quoi rime une lettre pareille ?

— À pas grand-chose, c'est exact, admit Poirot.

— Tout ce galimatias pour rien, continuai-je. Sans doute un quelconque problème avec un chien – chien-à-sa-mémère trop gras. Un petit roquet asthmatique ou un pékinois qui passe son temps à japper ! (J'observai mon ami avec curiosité.) Et cependant vous avez lu cette lettre deux fois. Je ne vous comprends pas, Poirot.

Il m'observa en souriant.

— Vous, Hastings, vous l'auriez mise directement au panier ?

— Plutôt deux fois qu'une. (Je regardai les feuilles en fronçant les sourcils.) Je suppose que je suis un peu obtus, comme d'habitude, mais moi, je ne vois rien d'intéressant là-dedans !

— Et pourtant, il y a quelque chose d'important ici – quelque chose qui m'a immédiatement frappé.

— Attendez ! m'exclamai-je. Ne me dites rien. Laissez-moi regarder si je ne peux pas le découvrir tout seul.

C'était peut-être puéril de ma part. Je relus la missive avec beaucoup d'attention, puis je secouai la tête.

— Non, je ne vois pas. Cette vieille chouette a peur, je le comprends – mais bon, c'est le cas de beaucoup de vieilles chouettes !

Elle se fait peut-être des idées, ou peut-être pas, d'accord, mais je ne vois pas ce qui vous permet de l'affirmer. À moins que votre instinct ne...

Poirot leva la main pour protester.

— L'instinct ! Vous savez à quel point je déteste ce mot. « Quelque chose me dit que... » C'est ça que vous entendez par là. Jamais de la vie ! Moi, je raisonne. J'utilise mes petites cellules grises. Il y a un aspect intéressant de cette lettre qui vous a complètement échappé, Hastings.

— Bon, répliquai-je d'un ton las. J'achète.

— Vous achetez ? Vous achetez quoi ?

— Façon de parler. Je veux dire que je vais vous permettre d'avoir la satisfaction de m'expliquer en quoi j'ai été un imbécile.

— Pas un imbécile, Hastings. Vous n'avez simplement pas été assez observateur.

— Eh bien, finissons-en. Quel est donc cet « aspect intéressant » ? J'imagine qu'il vient justement de ce qu'il n'y a rien d'intéressant dans tout cela – comme pour « l'incident de la balle du chien » !

Poirot ne tint aucun compte de ma boutade. Il répondit, très calmement :

— L'aspect intéressant, c'est la date.

— La date ?

Je pris la lettre. Dans le coin gauche, en haut, était noté : 17 avril.

— Oui, murmurai-je. C'est curieux. Le 17 avril.

— Et nous sommes le 28 juin, aujourd'hui. Curieux, en effet, n'est-ce pas ? Plus de deux mois...

Je secouai la tête d'un air dubitatif.

— Ça ne veut probablement rien dire. Une erreur. Elle aura pensé « juin » et écrit « avril ».

— Même dans ce cas, la lettre remonterait à dix ou onze jours. Ce qui est bizarre. Mais en réalité, vous vous trompez. Regardez la couleur de l'encre. Ces lignes ont été écrites il y a bien plus d'une dizaine de jours. Non, le 17 avril est certainement la bonne date. Mais en ce cas, pourquoi ne l'a-t-on pas postée ?

Je haussai les épaules.

— Facile. La vieille bique aura changé d'avis.

— Et pourquoi n'a-t-elle pas déchiré la lettre ? Pourquoi l'avoir conservée plus de deux mois et l'expédier maintenant ?

Je devais reconnaître qu'il était difficile de répondre à ça. En effet, j'étais incapable de trouver une explication vraiment satisfaisante à cette question. Je me contentai de secouer la tête, et je me tus.

— Je vous assure que c'est intéressant, fit soudain Poirot. Oui, décidément, tout ceci est très, très curieux.

— Vous allez lui répondre ?, demandai-je.

— Oui, mon bon ami.

Le silence régna un moment dans la pièce – on n’entendait que le grattement de la plume de Poirot. C’était une matinée chaude et étouffante. Par la fenêtre entraient une odeur de poussière et de bitume.

Poirot se leva de son bureau, sa lettre à la main. Il ouvrit un tiroir, en sortit une petite boîte carrée dans laquelle il prit un timbre. Il humecta celui-ci avec une minuscule éponge et s’apprêta à le coller sur son enveloppe.

Et soudain, il s’interrompit, son timbre à la main, secoua la tête avec force et s’écria :

— Et puis non ! Ce n’est pas la bonne méthode. (Il déchira la lettre et la jeta dans sa corbeille à papiers.) Ce n’est pas ainsi que nous devons traiter cette affaire. Nous allons nous rendre sur les lieux, mon bon ami.

— Vous voulez dire que nous partons pour Market Basing ?

— Exactement. Pourquoi pas ? On étouffe à Londres aujourd’hui, ne trouvez-vous pas ? Est-ce que ça ne serait pas agréable de respirer un peu le bon air de la campagne ?

— Eh bien, vu sous cet angle..., dis-je. Nous prenons la voiture ?

Je venais d’acheter une Austin d’occasion.

— Excellente idée. C’est une journée idéale pour une promenade en voiture. Inutile de s’envelopper dans des plaids. Un pardessus léger, une écharpe de soie...

— Mon cher ami, vous ne partez pas pour le pôle Nord ! protestai-je.

— On ne veille jamais assez à ne pas prendre froid, répliqua Poirot, sentencieux.

— Par un temps pareil ?

Sans se soucier de mes protestations, Poirot enfila un pardessus de couleur fauve et noua un foulard de soie blanche autour de son cou. Il reposa avec soin le timbre pour le laisser sécher sur son buvard, et nous sortîmes.

VISITE À LITTLEGREEN

J'ignore comment Poirot se sentait avec son par-dessus et son cache-col, mais pour ma part je mourais déjà de chaud alors que nous n'étions même pas encore sortis de Londres. Une voiture décapotable, en pleine circulation, est bien loin d'être un havre de fraîcheur, un jour d'été.

Lorsque nous quittâmes enfin l'agglomération et que nous prîmes de la vitesse sur la nationale de l'ouest, je retrouvai quelque courage.

Le trajet dura environ une heure et demie, et il était près de midi lorsque nous arrivâmes dans la petite ville de Market Basing. Jadis située sur la route principale, mais désormais à l'écart grâce à une déviation qui canalisait le trafic à quelque cinq kilomètres plus au nord, elle avait conservé un calme et un air de dignité à l'ancienne. Sa grand-rue et sa vaste place du marché semblaient proclamer : « J'ai eu autrefois mon importance, et les personnes de bon sens et de savoir-vivre savent bien que je n'ai pas changé. Laissons le monde actuel toujours pressé rouler à tombeau ouvert sur cette route trop moderne ; j'ai été construite pour durer, à une époque où solidité et beauté allaient de pair. »

Un parking avait été aménagé au centre de la grand-place, mais il était presque vide. J'y garai l'Austin, Poirot se dépouilla de ses vêtements superflus, s'assura que sa moustache avait retrouvé sa flamboyante symétrie, et nous fûmes fin prêts.

Pour une fois, nos premières questions ne se soldèrent pas par la réponse habituelle : « Désolé, mais je ne suis pas d'ici. » Il semblait peu probable qu'il y eût le moindre étranger à Market Basing ! C'était évident ! Déjà, j'avais l'impression que Poirot et moi – surtout Poirot d'ailleurs – ne passions pas inaperçus : dans cette bourgade commerçante, sûre de ses traditions, nous faisions tache sur le décor patiné par les ans.

— Littlegreen House ?

L'homme, un individu corpulent à l'expression bovine, nous toisa – d'un air pensif.

— Remontez la grand-rue tout droit et vous ne pourrez pas la rater.

Sur votre gauche. Il n'y a pas de nom sur la grille, mais c'est la première grosse maison après la banque. (Il répéta :) Vous ne pourrez pas la rater.

Il nous suivit des yeux tandis que nous nous mettions en route.

— Mon Dieu, me lamentai-je, il y a un je ne sais quoi dans cet endroit qui me donne le sentiment d'attirer tous les regards. Quant à vous, Poirot, vous avez l'air carrément exotique.

— Vous pensez que l'on remarque que je suis un étranger – c'est ça ?

— Ça se voit comme le nez au milieu de la figure !

— Et pourtant mon tailleur est anglais, répondit Poirot d'un ton songeur.

— L'habit ne fait pas le moine, dis-je. Il est indéniable, Poirot, que votre personnage ne saurait passer inaperçu. Je me suis souvent étonné que cela n'ait pas nui à votre carrière.

Poirot soupira.

— C'est parce que vous avez dans le crâne cette idée fausse qu'un détective est forcément quelqu'un qui porte une barbe postiche et se dissimule dans un recoin sombre. Les postiches, c'est démodé, et les filatures ne sont menées que par les éléments les moins brillants de notre profession. Les Hercule Poirot, mon cher, se contentent de s'installer dans un fauteuil et de réfléchir.

— Ce qui explique que nous soyons en train de remonter cette rue torride en cette matinée qui ne l'est pas moins.

— Excellente repartie, Hastings. Pour une fois, je l'admets, vous marquez un point.

Nous trouvâmes Littlegreen House sans trop de difficulté, mais une surprise nous y attendait – le panneau d'une agence immobilière. Tandis que nous le contemplions, un aboiement attira mon attention.

La haie n'était pas épaisse à cet endroit, et on voyait bien l'animal. C'était un terrier à poil dur, au pelage quelque peu ébouriffé. Le corps légèrement de guingois, les pattes bien écartées, il aboyait avec un plaisir évident, dénotant les meilleures intentions du monde.

« Je suis un bon chien de garde, n'est-ce pas ? paraissait-il dire. Mais ne craignez rien. C'est juste pour m'amuser. C'est aussi mon rôle, bien entendu. Il faut bien que je fasse savoir qu'il y a un chien dans cette maison ! Quel ennui mortel, ce matin ! C'est une bénédiction d'avoir quelque chose à faire, à présent. Vous venez chez nous ? Je l'espère. Ce qu'on peut s'ennuyer, si vous saviez ! J'aimerais bien faire un brin de causette. »

— Salut, mon vieux, dis-je en avançant la main.

Il tendit le cou à travers la grille, renifla d'un air méfiant, puis se mit à remuer doucement la queue en lançant quelques aboiements saccadés, comme pour me répondre :

« Bien sûr, nous n'avons pas été présentés selon l'étiquette, et il convient d'y remédier. Mais je vois que vous connaissez les règles. »

— Bon vieux chien, dis-je.

— Ouaf ! répliqua aimablement le terrier.

J'abandonnai cette conversation pour me tourner vers mon ami :

— Alors, Poirot ?

Son visage avait une expression bizarre, que j'avais du mal à comprendre. Une espèce d'excitation volontairement contenue – c'est la meilleure description que je puisse en faire.

— « L'incident de la balle du chien », murmura-t-il. Eh bien, nous avons au moins le chien.

— Ouaf ! observa notre nouvel ami.

Puis il s'assit, bâilla largement et nous regarda, plein d'espoir.

— Et maintenant ? demandai-je.

Le chien semblait se poser la même question.

— Voyons, mon ami ! Nous allons chez MM. – comment s'appellent-ils déjà ? – Habler et Stretch.

— Cela semble tout indiqué, acquiesçai-je.

Nous revînmes sur nos pas, poursuivis par les aboiements déçus de notre nouvel ami canin.

L'agence Habler Stretch se trouvait sur la place du marché. Nous pénétrâmes dans un bureau tout gris où nous accueillit une jeune femme au regard éteint qui parlait d'une voix nasillarde.

— Bonjour, dit poliment Poirot.

Elle était au téléphone mais elle indiqua une chaise à Poirot, qui s'assit. J'avançai un autre siège et m'installai à mon tour.

— Je n'en suis pas sûre, disait la jeune femme dans le combiné, d'un air absent. Non, je ne connais pas le montant du loyer... Pardon ? Oh ! l'eau courante, je crois, mais je n'en suis pas certaine... Je suis vraiment désolée... Non, il n'est pas là... Non, je ne peux pas vous dire... Oui, je vous promets que je le lui demanderai... Oui... 8135 ? Excusez-moi, je n'ai pas bien compris... Oh ! 8935... 39... Oh ! 5135... Oui, je lui dirai de vous rappeler... Après 18 heures... Excusez-moi, avant 18 heures... Merci beaucoup.

Elle raccrocha, griffonna le chiffre 5319 sur son sous-main, et adressa à Poirot un regard à la fois vaguement interrogateur et indifférent.

Poirot ne se perdit pas en précautions oratoires excessives.

— J'ai vu qu'il y avait une maison à vendre juste à la sortie de la ville. Je crois que c'est Littlegreen House.

— Pardon ?

— Une maison à louer ou à vendre, répéta Poirot lentement et distinctement. Littlegreen. Littlegreen House, si vous préférez.

— Oh ! Littlegreen House, fit la jeune femme d'un ton toujours

aussi absent. Littlegreen House, c'est ça que vous avez dit ?

— C'est ce que j'ai dit.

— Littlegreen House, reprit-elle avec un formidable effort mental. Oh ! oui, je pense que M. Habler sera à même de vous renseigner.

— Puis-je voir M. Habler ?

— Il est sorti, répondit-elle avec un soupçon de satisfaction, comme pour dire : « Un point pour moi. »

— Vous savez quand il sera de retour ?

— Je n'en sais rien... je ne suis pas sûre...

— Vous comprenez, je cherche une maison dans la région, dit Poirot.

— Ben, oui, fit la jeune femme, sans pour autant manifester le moindre intérêt.

— Et Littlegreen House semble correspondre exactement à mes souhaits. Pouvez-vous me donner des renseignements sur cette propriété ?

— Des renseignements ? répéta la jeune femme, l'air ahuri.

De mauvaise grâce, elle ouvrit un tiroir et en sortit un dossier en désordre.

Puis elle appela :

— John !

Un gringalet dégingandé, assis dans un coin du bureau, leva la tête.

— Oui, mademoiselle ?

— Avons-nous des renseignements sur... Comment avez-vous dit, déjà ?

— Littlegreen House, répéta Poirot en articulant avec soin.

— Vous avez l'annonce ici, fis-je remarquer en indiquant le mur.

Elle m'observa avec froideur. Elle estimait sans doute que jouer à deux contre un n'était pas juste. Elle sonna donc le garde :

— Vous ne savez rien sur Littlegreen House, n'est-ce pas, John ?

— Non, mademoiselle. Ça doit être dans le dossier.

— Désolée, dit la secrétaire, sans même jeter un coup d'œil à ses papiers. J'ai l'impression que nous avons dû envoyer tous les renseignements à quelqu'un d'autre.

— Je suis désolé de l'apprendre.

— Pardon ?

— Je disais que je trouve cela dommage.

— Nous avons un joli bungalow à Hemel End, deux chambres, un séjour.

Elle avait indiqué cela sans enthousiasme, mais avec l'évidente volonté de faire son devoir vis-à-vis de son employeur.

— Je vous remercie, non.

— Et une maison mitoyenne avec une petite serre. Là, je peux vous fournir les renseignements.

— Non merci. J'aimerais connaître le montant du loyer de Littlegreen House.

— Elle n'est pas à louer, répondit la jeune femme, cessant de jouer la complète ignorance en ce qui concernait Littlegreen House. Elle est à vendre.

— L'écriteau disait : « À louer ou à vendre. »

— Ça, je ne sais pas, mais elle est seulement à vendre.

À ce moment de la discussion, la porte s'ouvrit et un homme aux cheveux gris, dans la cinquantaine, entra en coup de vent. Son regard vif s'éclaira à notre vue. Il interrogea son employée d'un froncement de sourcil.

— Voici M. Habler, dit la jeune femme.

M. Habler ouvrit la porte de son sanctuaire d'un geste théâtral.

— Entrez donc, messieurs.

Il nous fit entrer, nous désigna cérémonieusement deux fauteuils et s'installa en face de nous derrière un bureau.

— Maintenant, que puis-je faire pour vous ?

— Je désire quelques renseignements sur Littlegreen House..., commença Poirot, obstiné.

Il n'eut pas le temps d'en dire davantage. M. Habler prit la parole.

— Ah ! Littlegreen House... voilà une belle propriété ! Une affaire en or. Elle vient juste d'être mise en vente. Je puis vous assurer que nous n'avons pas souvent des maisons de cette qualité à un tel prix. Les modes passent. Les gens en ont assez des constructions en carton-pâte. Ils veulent du solide. De bonnes vieilles maisons qui tiennent debout. Une belle propriété George V, avec du caractère. Oui, voilà ce que recherchent les gens, aujourd'hui. Il y a un véritable engouement pour les maisons de style, si vous voyez ce que je veux dire. Ah ! ça oui, Littlegreen House ne restera pas longtemps en vente. On va se l'arracher ! Se l'arracher ! Un député l'a visitée pas plus tard que samedi dernier. Il l'a tellement aimée qu'il revient ce week-end. Et puis ensuite, j'ai eu un homme d'affaires. À l'heure actuelle, les gens veulent être au calme et à l'écart des grandes routes quand ils viennent à la campagne. C'est vrai pour beaucoup de monde, mais nous attirons des personnes de classe, ici, et elle n'en manque pas, de classe, cette demeure. De la classe ! Avouez qu'ils savaient construire des maisons de maître, dans le temps. Oui, nous ne devrions pas garder longtemps Littlegreen House à notre catalogue.

M. Habler qui, me dis-je, faisait honneur à son nom en se montrant le roi des hâbleurs, s'interrompt pour reprendre son souffle.

— Est-ce qu'elle a changé souvent de propriétaire ces dernières années ? s'enquit Poirot.

— Au contraire. Elle appartient à la même famille depuis plus d'un demi-siècle. Les Arundell. Très respectés en ville. Des dames de la

vieille école.

Il se leva brusquement, ouvrit la porte et cria :

— Le dossier Littlegreen House, mademoiselle Jenkins. Vite ! Il revint à son bureau.

— Je cherche une maison qui soit à peu près à cette distance de Londres, dit Poirot. À la campagne, mais pas trop perdue, si vous me suivez...

— Parfaitement, parfaitement. Il ne faut pas être trop loin de tout. Et d'abord les domestiques n'aiment pas ça. Ici, vous n'avez que les avantages de la campagne, pas les inconvénients.

Mlle Jenkins entra sans bruit avec une feuille dactylographiée qu'elle posa sous le nez de son patron. Celui-ci la renvoya d'un signe de tête.

— Voilà, dit M. Habler, après avoir rapidement parcouru le document d'un œil expert. Maison de style : quatre salles, huit chambres avec cabinet de toilettes, cuisine aménagée, sanitaires, vastes dépendances, écuries, etc. Eau courante, jardins à l'ancienne, pas de grosses charges, pour une surface totale d'un hectare et demi, deux pavillons d'été, etc. Le prix est de deux mille huit cent cinquante livres, à débattre.

— Pouvez-vous me donner une autorisation de visite ?

— Certainement, cher monsieur. (M. Habler se mit à en rédiger une, avec affectation.) Nom et adresse ?

Je fus un peu surpris d'entendre Poirot déclarer qu'il s'appelait M. Parotti.

— Nous avons deux ou trois autres propriétés qui pourraient vous intéresser, continua M. Habler.

Poirot le laissa lui donner trois adresses, puis demanda :

— On peut voir Littlegreen House rapidement ?

— Certainement, mon cher monsieur. Il y a des domestiques sur place. Il vaudrait peut-être mieux que je téléphone quand même pour m'en assurer. Vous y allez maintenant, ou après déjeuner ?

— Après déjeuner serait préférable.

— Certainement, certainement. Je vais les appeler et leur dire de vous attendre à 14 heures. Hein ? Ça vous va ?

— Merci. Vous disiez que la propriétaire de la maison... Une demoiselle Arundell, je crois ?

— Lawson. Mlle Lawson. C'est le nom de la propriétaire actuelle. Mlle Arundell, hélas ! est morte récemment. C'est pourquoi la maison est en vente. Mais je puis vous assurer qu'elle ne le restera pas longtemps. Aucun doute. Entre nous, si vous pensez faire une offre, je crois que vous ne devriez pas trop tarder. Comme je vous l'ai dit, j'ai deux autres acheteurs potentiels, et je ne serais pas surpris de recevoir la proposition de l'un ou l'autre dans les prochains jours. Chacun

d'eux connaît l'existence de son concurrent, voyez-vous. Et il va sans dire que l'esprit de compétition aiguillonne tout le monde. Ha ha ! Je ne voudrais pas que vous soyez déçu !

— J'ai cru comprendre que Mlle Lawson serait assez pressée de vendre ?

M. Habler baissa la voix et répondit sur le ton de la confidence :

— Exactement. La maison est trop grande pour elle – une personne d'un certain âge vivant seule. Elle veut s'en débarrasser et prendre quelque chose à Londres. Mettez-vous à sa place. Voilà pourquoi le prix est si ridiculement bas.

— Elle serait donc sans doute prête à accepter un compromis ?

— Pourquoi pas, cher monsieur. Amorcez et surveillez le bouchon. Mais je vous fiche mon billet que nous n'aurons guère de mal à rester dans les limites du prix annoncé. Car enfin, rendez-vous compte ! Faire construire une telle maison de nos jours coûterait facilement six mille livres, sans parler de la valeur du terrain et de l'emplacement.

— Mlle Arundell est morte subitement, si j'ai bien saisi ?

— Oh ! ce n'est pas le mot que j'emploierais. Le poids des ans, cher monsieur. Le poids des ans. Elle avait largement dépassé soixante-dix ans. Et elle était en mauvaise santé depuis un certain temps. C'était la dernière de sa famille. Vous avez peut-être entendu parler des Arundell ?

— Je connais quelques personnes du même nom dans la région. Je me demande s'ils sont parents.

— Très vraisemblablement. Il y avait quatre sœurs. L'une s'est mariée sur le tard, et les trois autres sont restées à Littlegreen. Des dames de la vieille école. Mlle Emily était la dernière. Très respectée à Market Basing.

Il se pencha vers Poirot et lui tendit l'autorisation de visite.

— Vous repasserez pour me dire ce que vous en pensez, n'est-ce pas ? Bien sûr, vous aurez ça et là quelques travaux de modernisation à envisager. Un minimum. Mais c'est ce que je dis toujours : « Qu'est-ce que c'est, une salle de bains ou deux ? Une bricole. »

Nous prîmes congé, et la dernière chose que nous entendîmes, ce fut la voix éteinte de Mlle Jenkins :

— Mme Samuels a téléphoné, monsieur. Elle voudrait que vous la rappeliez : Holland, 5391.

Pour autant que je m'en souvienne, ce n'était ni le numéro que Mlle Jenkins avait noté sur son sous-main ni celui qu'on avait finalement réussi à lui donner par téléphone.

Je demeurai convaincu que c'était là sa façon de se venger d'avoir été finalement obligée de nous fournir le dossier de Littlegreen House.

DÉJEUNER CHEZ GEORGE

Lorsque nous arrivâmes sur la place du marché, je fis observer finement ce que j'avais déjà noté, à savoir que M. Habler méritait bien son nom. Poirot acquiesça avec un sourire.

— Il sera plutôt déçu lorsqu'il ne vous verra pas revenir, ajoutai-je. À mon avis, il s'imagine avoir été parfait et il croit déjà qu'il vous a vendu cette maison.

— J'ai bien peur en effet qu'il n'aille au-devant d'une désillusion.

— Peut-être pourrions-nous tout aussi bien déjeuner ici avant de retourner à Londres ? À moins que nous ne mangions quelque part sur le chemin du retour ?

— Mon cher Hastings, je n'ai pas l'intention de quitter Market Basing de sitôt. Nous n'avons pas encore atteint les objectifs qui nous y ont conduits.

J'écarquillai les yeux.

— Vous voulez dire... Mais, mon très cher ami, cette affaire est tombée à l'eau. La vieille dame est morte.

— Précisément.

Le ton avec lequel il avait prononcé ce simple mot ne fit qu'accroître ma curiosité. À l'évidence, cette lettre incohérente lui avait troublé les esprits.

— Mais si elle est morte, Poirot, ajoutai-je doucement, à quoi ça sert ? Elle ne peut plus rien vous dire, maintenant. Quel qu'ait pu être son problème, il a disparu avec elle.

— Comme vous allez vite en besogne ! Permettez-moi de vous dire qu'aucune affaire n'est réglée aussi longtemps qu'Hercule Poirot s'y intéresse.

J'aurais dû savoir par expérience qu'il était parfaitement inutile de discuter avec Poirot. Avec une belle imprudence, j'insistai pourtant :

— Mais puisqu'elle est morte...

— Précisément, Hastings, précisément, précisément, précisément... Vous ne cessez de répéter le mot important de cette affaire tout en affichant une incompréhension tragiquement obtuse de ses implications. Vous ne voyez donc pas l'intérêt de cette information ?

Mlle Arundell est morte.

— Mais, mon cher Poirot, ce décès est parfaitement naturel ! Il n'a rien d'étrange ni de suspect. Nous avons la parole de ce cher Habler.

— Il nous a également assuré que, pour deux mille huit cent cinquante livres, Littlegreen House était une affaire. Vous acceptez cela aussi comme parole d'évangile ?

— Non, en effet. J'ai été frappé que Habler semble si pressé de vendre cette maison. Elle a sans doute besoin d'être remise à neuf de la cave au grenier. Je suis prêt à parier qu'il – ou plutôt sa cliente – accepterait une offre bien inférieure à cette somme. Il doit être diablement difficile de se débarrasser de ces vastes bâtisses George V donnant directement sur la rue.

— Dans ce cas, conclut Poirot, ne dites pas « Nous avons la parole de Habler » comme si c'était la déclaration d'un prophète incapable de mensonge.

J'allais protester de nouveau, mais nous entrions Chez George et Poirot mit fin à la conversation avec un « Chut ! » emphatique.

On nous conduisit à la salle à manger, pièce de belles proportions aux fenêtres soigneusement closes, où flottaient de vieilles odeurs de cuisine. Un serveur âgé, lent et poussif, s'occupa de nous. Nous étions les seuls clients. Nous mangeâmes un excellent mouton, mais du chou et des pommes de terre sans saveur, puis des fruits au sirop et de la crème anglaise assez fades. Après le gorgonzola et les gâteaux secs, le serveur nous apporta deux tasses d'un breuvage douteux qu'il fit passer pour du café.

Poirot produisit alors ses autorisations de visite et lui demanda son aide.

— Oui, monsieur, je connais trois de ces endroits. Hemel Down est à cinq kilomètres d'ici, sur la route de Much Benham, c'est pas très grand. Naylor's Farm est à un peu plus d'un kilomètre. Y'a une espèce de chemin qui y mène, un petit peu après King's Head. Bisset Grange ? Non, jamais entendu parler. Littlegreen House est juste à côté, à quelques minutes à pied, pas plus.

— Ah, je crois l'avoir déjà vue de l'extérieur. Je pense que ça doit être celle-là, oui. Elle est en bon état, non ?

— Oh ! oui, monsieur. Tout est impeccable, la toiture, les gouttières et le reste. Bien sûr, c'est un peu vieillot. Elle n'a jamais été modernisée. Les jardins sont splendides. Ses jardins, elle les adorait, Mlle Arundell.

— Tout ça appartient, d'après ce que je sais, à une certaine Mlle Lawson.

— C'est exact, monsieur. Mlle Lawson, c'était la dame de compagnie de Mlle Arundell, et lorsque celle-ci est morte, tout lui est revenu, la maison et le reste.

— Vraiment ? Je suppose qu'elle n'avait donc pas de parents à qui léguer ses biens.

— Eh bien, ce n'est pas tout à fait ça, monsieur. Elle avait bel et bien neveux et nièces. Mais il ne faut pas oublier que Mlle Lawson était avec elle tout le temps. Et puis, dites voir, c'est que c'était plus une jeunesse, et dans ces cas-là... Et puis voilà, quoi !

— De toute façon, il ne devait y avoir que la maison et sans doute pas beaucoup d'argent.

J'ai souvent eu l'occasion de remarquer que là où une question directe ne parvenait pas à arracher une réponse à quelqu'un, une allégation fausse procurait immédiatement des informations sous la forme d'une contradiction.

— Vous êtes loin du compte, monsieur. Loin du compte. Tout le monde a été surpris par la somme que la vieille demoiselle a laissée. Son testament était dans le journal, avec les chiffres et tout. Il semble que pendant de longues années, elle n'ait pas dépensé la totalité de ses revenus. Elle a laissé quelque chose comme trois ou quatre cent mille livres.

— Vous me stupéfiez ! s'exclama Poirot. On est en plein conte de fées, non ? La pauvre dame de compagnie se retrouve soudain incroyablement riche. Elle est encore jeune, cette Mlle Lawson ? Elle va pouvoir profiter de sa nouvelle fortune ?

— Oh ! non, c'est une... une personne d'un certain âge.

La façon dont il avait prononcé le mot « personne » était une véritable performance de comédien. Il était évident que Mlle Lawson, ex-dame de compagnie, n'avait guère fait impression à Market Basing.

— Les neveux et nièces ont dû être déçus, dit Poirot, songeur.

— Oui, monsieur, je crois que ça leur en a fichu un vieux coup, comme on dit. Ils ne s'y attendaient pas. L'affaire a fait du bruit à Market Basing. Il y a ceux qui pensent que ce n'est pas bien de déshériter ainsi des personnes de son sang. Mais il y a bien sûr les autres, qui estiment qu'on a le droit de faire ce qu'on veut de ce qu'on possède. Les deux points de vue se défendent, évidemment.

— Mlle Arundell vivait ici depuis longtemps, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur. Elle et ses sœurs, et avant elles leur père, le vieux général Arundell. Ce n'est pas que je m'en souviennne, naturellement, mais je crois que c'était un sacré personnage. Il était aux Indes au moment de la révolte des cipayes.

— Il y avait plusieurs filles ?

— Trois que je me rappelle, et il me semble qu'il y en avait une autre qui s'était mariée. Oui, Mlle Matilda, Mlle Agnes et Mlle Emily. Mlle Matilda est morte la première, puis Mlle Agnes et finalement Mlle Emily.

— C'est récent ?

— Début mai – ou peut-être fin avril.

— Elle était malade depuis longtemps ?

— Des hauts et des bas. Oui, des hauts et des bas. C'est une santé fragile, qu'elle avait. L'an dernier, elle avait déjà failli passer, suite à une mauvaise jaunisse. Elle est restée jaune comme un citron pendant un certain temps, après ça. Oui, depuis cinq ans, sa santé n'allait pas fort.

— Vous avez certainement de bons médecins dans le coin ?

— Eh bien, y'a le Dr Grainger. Il est installé ici depuis près de quarante ans, et c'est surtout lui que les gens vont voir. Il est un peu grincheux et il a ses humeurs, mais, pour un bon médecin, c'est un bon médecin, y'a pas à dire. Il a un jeune associé, le Dr Donaldson. D'un style plus moderne, celui-là. Il y en a qui le préfèrent. Et puis, bien sûr, il y a le Dr Harding, mais il ne travaille pas beaucoup.

— C'est le Dr Grainger qui suivait Mlle Arundell, je suppose ?

— Oh ! oui. Même qu'il l'a tirée d'affaire plus d'une fois. Il est du genre qui vous oblige à guérir, que vous le vouliez ou non.

Poirot acquiesça d'un signe de tête.

— Il faut se renseigner un peu sur un endroit avant de s'y fixer, fit-il remarquer. Et un bon médecin, c'est un élément primordial.

Ça, c'est bien vrai.

Poirot demanda alors l'addition, et laissa un généreux pourboire.

— Merci, monsieur. Merci beaucoup, monsieur. J'espère bien que vous vous installerez par ici, monsieur.

— Je l'espère aussi, mentit Poirot.

Nous quittâmes le George.

— Satisfait, maintenant, Poirot ? fis-je lorsque nous nous retrouvâmes dans la rue.

— Absolument pas, mon bon ami.

Il prit une direction inattendue.

— Où nous mèneront donc nos pas, Poirot ?

— Du côté de l'église, mon ami. Ça peut se révéler intéressant. Deux ou trois plaques mortuaires, quelques vieilles tombes...

Je secouai la tête, sceptique.

Poirot n'examina que brièvement l'intérieur de l'église. Bien que ce fût un bel exemple de gothique médiéval, elle avait été si consciencieusement restaurée à l'époque du vandalisme victorien qu'elle n'avait plus guère d'intérêt.

Poirot déambula ensuite dans le cimetière, lut quelques épitaphes, commenta le nombre de décès dans certaines familles, se récria parfois en découvrant le pittoresque d'un patronyme.

Je ne fus pas surpris, pourtant, lorsqu'il s'arrêta finalement devant ce qui était, à mon avis, le vrai but de sa visite.

Une imposante plaque de marbre portait une inscription en partie

effacée :

À LA MÉMOIRE DE
JOHN LAVERTON ARUNDELL
GÉNÉRAL DU 24^e SIKHS
DÉCÉDÉ DANS LA PAIX DU SEIGNEUR LE 19 MAI 1888
À L'ÂGE DE SOIXANTE-NEUF ANS
« MÈNE LE BON COMBAT DE TOUTES TES FORCES »

ET DE
MATILDA ANN ARUNDELL
DÉCÉDÉE LE 10 MARS 1912,
« JE ME LÈVERAI ET J'IRAI VERS MON PÈRE »

ET DE
AGNES GEORGINA MARY ARUNDELL
DÉCÉDÉE LE 20 NOVEMBRE 1921
« DEMANDE ET TU RECEVRAS »

Venait ensuite un texte manifestement récent :

ET DE
EMILY HARRIET LAVERTON ARUNDELL
DÉCÉDÉE LE 1^{er} MAI 1936
« QUE TA VOLONTÉ SOIT FAITE »

Poirot resta un moment immobile à observer la plaque.

Puis il murmura doucement :

— 1^{er} mai... 1^{er} mai... Et je reçois sa lettre aujourd'hui, le 28 juin.
Vous comprenez, n'est-ce pas, Hastings, que ce mystère doive être
élucidé ?

Je voyais bien qu'il le devait.

Ou plus précisément que Poirot avait décidé qu'il devait l'être.

L'INTÉRIEUR DE LITTLEGREEN HOUSE

Lorsque nous quittâmes le cimetière, Poirot se dirigea d'un pas vif vers Littlegreen House. Je compris qu'il allait jouer de nouveau le rôle de l'éventuel acheteur. Tenant à la main les autorisations de visite de l'agent immobilier – celle de Littlegreen House sur le dessus –, il ouvrit la grille et remonta l'allée jusqu'à la porte d'entrée.

Cette fois, notre ami le terrier était invisible, mais nous l'entendions aboyer à l'intérieur de la maison, assez loin – à la cuisine, pensai-je.

Un bruit de pas retentit dans le vestibule et la porte s'ouvrit sur une femme au visage agréable, entre cinquante et soixante ans, le type même de la domestique d'autrefois, qu'on ne rencontre quasiment plus.

Poirot lui montra les papiers.

— Oui, monsieur. J'ai eu un coup de téléphone de l'agent immobilier. Voulez-vous bien me suivre ?

Les volets, clos lors de notre première reconnaissance du terrain, étaient maintenant grands ouverts en prévision de notre venue. Tout, je m'en rendis compte, était bien rangé d'une impeccable propreté. À l'évidence, notre guide était quelqu'un de très consciencieux.

— Voici le petit salon, monsieur.

Je jetai un regard approbateur autour de moi. C'était une pièce agréable avec ses hautes fenêtres donnant sur la rue. Les meubles massifs, à l'ancienne, étaient de belle facture – époque victorienne pour la plupart – mais il y avait aussi une bibliothèque Chippendale et une série de superbes chaises Hepplewhite.

Poirot et moi, nous nous comportions comme n'importe quels clients possibles visitant une maison. Nous osions à peine bouger, paraissions légèrement mal à l'aise, murmurions des remarques du style « très joli », « quelle belle pièce » ou « le petit salon, dites-vous ? ».

La domestique nous fit traverser le vestibule et entrer dans la pièce qui faisait face au petit salon : celle-ci était beaucoup plus grande.

— La salle à manger, monsieur.

Elle était dans le plus pur style victorien. Lourde table et buffet

massif en acajou de couleur pourpre, avec de gros bouquets de fruits sculptés, et de solides chaises recouvertes de cuir. Au mur étaient accrochés des portraits, certainement des membres de la famille Arundel.

Le terrier avait continué d'aboyer là où on l'avait enfermé. Mais, soudain, on l'entendit plus distinctement : à présent, dans un crescendo d'aboiements, il courait dans le vestibule.

« *Qui est entré ? Je vais le mettre en pièces* », disaient nettement ses jappements.

Il apparut sur le seuil en reniflant bruyamment.

— Oh ! Bob, le vilain chien ! s'exclama notre guide. N'ayez crainte, messieurs, il ne vous fera aucun mal.

Et Bob, en effet, ayant découvert qui étaient les intrus, changea d'attitude du tout au tout. Il se précipita vers nous et se présenta très gentiment.

« Ravi de vous voir, je vous assure, observa-t-il en reniflant nos chevilles. Pardonnez ce bruit, mais j'ai mon travail à assurer, n'est-ce pas ? Je dois faire attention à qui nous laissons entrer ici, vous savez. Mais c'est une existence ennuyeuse, et je suis très content d'avoir des visiteurs. Je me demande si vous avez un chien, vous ? »

Cette dernière question m'était adressée, tandis que je me penchais pour le caresser.

— C'est une brave bête, dis-je à la femme. Mais il aurait besoin d'être un peu tondu.

— Oui, monsieur. On fait ça trois fois par an, en général.

— Il est vieux ?

— Oh ! non, monsieur. Bob n'a pas six ans. Et parfois, il se comporte comme un bébé. Il chipe les chaussons de la cuisinière et fait le fou avec. Il est très gentil, mais vous n' imaginez pas le boucan qu'il est capable de faire. La seule personne à qui il s'attaque, c'est le facteur. Il en a une peur bleue, cet homme.

Bob s'intéressait à présent au pantalon de Poirot. Ayant fait le tour de la question, il renifla longuement (« Hum... pas trop mal, mais il n'aime pas beaucoup les chiens, celui-là ») avant de revenir vers moi, la tête penchée sur le côté, les yeux pleins d'espoir.

— Je ne sais pas pourquoi les chiens s'attaquent toujours aux facteurs, poursuivit notre guide.

— C'est une question de raisonnement, dit Poirot. Un chien réfléchit. Il est intelligent, il fait ses déductions en fonction de son propre point de vue. Il y a des gens qui peuvent pénétrer dans une maison, et d'autres qui ne peuvent pas – cela, un chien ne tarde pas à l'apprendre. Eh bien, qui est-ce qui tente tout le temps de s'y introduire en venant frapper à la porte deux ou trois fois par jour – et que l'on n'invite jamais à entrer ? Le facteur. C'est donc

manifestement quelqu'un d'indésirable pour le maître de maison. On le renvoie sans arrêt, et pourtant il n'a de cesse de revenir tenter sa chance ! Alors, le devoir du chien est clair – il doit aider à chasser cet intrus et le mordre si possible. C'est une démarche tout à fait logique. (Il fit un large sourire à Bob.) Et je pense que celui-là est quelqu'un de très intelligent.

— Oh ! oui, monsieur. Il ne lui manque que la parole, à notre Bob. (Elle ouvrit une autre porte.) Le salon, monsieur.

L'endroit évoquait pour moi le bon vieux temps. Il y flottait un léger parfum de fleurs séchées. Les rideaux de chintz étaient usés, et leurs guirlandes de roses arboraient des couleurs fatiguées. Aux murs pendaient des gravures et des aquarelles. Il y avait de nombreuses porcelaines – des bergers et des bergères fragiles. Il y avait des coussins brodés au point de croix ; des photographies jaunies dans de jolis cadres d'argent ; beaucoup de boîtes à ouvrage et de boîtes à thé en marqueterie. Je fus tout particulièrement fasciné par deux sous-verre – deux petits personnages féminins en papier de soie, délicatement découpés. L'une tournait un rouet, l'autre était assise avec un chat sur les genoux.

Je me sentais plongé dans l'atmosphère du temps jadis – époque de plaisirs, de raffinement, de « belles dames et de beaux messieurs ». Cet endroit était en effet une vraie « retraite ». C'était là que les dames s'installaient pour broder, et si par hasard une cigarette était fumée par un membre privilégié de la gent masculine, avec quel empressement, ensuite, les rideaux étaient-ils secoués et les lieux aérés !

Bob attira mon attention. Assis devant une jolie petite table à deux tiroirs, il nous fixait avec un grand sérieux.

Lorsqu'il vit que je l'observais, il émit un bref jappement plaintif, et son regard fit l'aller-retour entre moi et la table.

— Qu'est-ce qu'il veut ? demandai-je.

L'intérêt que nous portions au chien faisait visiblement plaisir à la domestique qui, à l'évidence, l'aimait beaucoup.

— C'est sa balle, monsieur. On la rangeait toujours dans un de ces tiroirs. C'est pour ça qu'il s'assoit là et qu'il réclame.

Sa voix changea soudain. Elle s'adressa au chien sur un ton de fausset.

— Elle n'est plus là, mon trésor. La balle de Bob est dans la cuisine. Dans la cuisine, Bobbychounet.

Bob lança un regard impatient à Poirot.

« Cette bonne est une idiote, semblait-il vouloir dire. Vous, vous avez l'air d'un gars plus futé. On range les balles à certains endroits – dans ce tiroir, par exemple. Il y en a toujours eu une ici. Donc, il doit encore y en avoir une. C'est une évidente logique de chien, n'est-ce

pas ? »

— Maintenant, elle n'y est plus, mon vieux, dis-je.

Il me regarda, pas convaincu. Puis, comme nous sortions de la pièce, il nous suivit lentement, l'air sceptique.

On nous montra divers placards, une penderie au rez-de-chaussée, et un petit office, « où la maîtresse s'occupait des fleurs, monsieur ».

— Étiez-vous depuis longtemps à son service ? demanda Poirot.

— Vingt-deux ans, monsieur.

— Vous êtes seule, ici, pour vous occuper de la maison ?

— Il y a aussi la cuisinière, monsieur.

— Et celle-ci est aussi chez Mlle Arundell depuis longtemps ?

— Quatre ans, monsieur. L'ancienne cuisinière est morte.

— Supposons que j'achète cette maison. Seriez-vous prête à continuer à travailler pour moi ?

Elle rougit légèrement.

— C'est très gentil à vous, monsieur, je vous assure, mais je prends ma retraite. La maîtresse m'a légué une belle petite somme, voyez-vous, et je vais aller vivre auprès de mon frère. Je reste ici et je m'occupe de tout – juste pour rendre service à Mlle Lawson, en attendant qu'elle vende.

Poirot acquiesça d'un signe de tête.

Dans le bref silence qui suivit, on entendit soudain un nouveau son.

« *Plop... plop... PLOP...* »

Un bruit toujours identique, allant en s'amplifiant et semblant venir de l'étage.

— C'est Bob, monsieur. (La domestique souriait.) Il a trouvé sa balle et il l'a lancée du haut de l'escalier. C'est un petit jeu à lui.

Comme nous arrivions au bas des marches, une balle de caoutchouc noir rebondit à nos pieds avec un son mat. Je la ramassai et l'examinai. Couché sur le palier du premier, les pattes écartées, Bob remuait doucement la queue. Je la lui lançai, et il s'en saisit avec adresse, la mâchonna une minute ou deux avec un évident plaisir, puis la reposa entre ses pattes de devant et la poussa lentement avec son museau, avant de lui donner un petit coup de tête et de l'envoyer rouler de nouveau dans l'escalier. Il se mit à agiter frénétiquement la queue tout en observant sa dégringolade.

— Il ferait ça pendant des heures, monsieur. C'est un jeu habituel. Il peut continuer une journée entière. Ça suffit, maintenant, Bob ! Ces messieurs ont autre chose à faire que de jouer avec toi.

Rien de tel qu'un chien pour rompre la glace entre les gens. L'intérêt et l'affection que nous portions à Bob avaient vaincu la réserve de la brave employée. Tandis que nous montions à l'étage où se trouvaient les chambres, notre guide parla avec volubilité de la merveilleuse intelligence de Bob. La balle était restée au rez-de-

chaussée. Quand nous passâmes devant lui, Bob nous décocha un coup d'œil écoeuré puis, avec un air de dignité offensée, descendit pour aller la récupérer tout seul. Alors que nous tournions à droite, je le vis revenir lentement, son jouet dans la gueule, avec la démarche d'un très vieil homme auquel des êtres sans discernement auraient imposé une trop grosse fatigue.

Au cours de notre visite des chambres, Poirot commença peu à peu à faire parler notre hôtesse.

— Quatre demoiselles Arundell ont vécu dans cette maison, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

— À l'origine oui, monsieur, mais c'était avant que je travaille ici. Il n'y avait plus que Mlle Agnes et Mlle Emily quand je suis arrivée, et Mlle Agnes est morte peu de temps après. C'était la plus jeune de la famille. Ça semble bizarre qu'elle nous ait quittés avant sa sœur.

— Je suppose qu'elle était plus fragile ?

— Oh ! non, monsieur, c'est ça qui est singulier. Ma Mlle Arundell, Mlle Emily, a toujours été la délicate de la famille. Toute sa vie elle a beaucoup fréquenté les docteurs. Mlle Agnes était robuste, et pourtant elle est partie la première, tandis que Mlle Emily, qui était faible depuis l'enfance, a survécu à tout le monde. La vie est très bizarre, parfois.

— Oui, c'est même étonnant comme ce genre de choses est fréquent.

Poirot se plongea dans une histoire inventée de toutes pièces – j'en étais sûr – à propos d'un oncle invalide, inutile que je me donne la peine de la rapporter ici ; il suffit de dire qu'elle eut l'effet escompté. Rien ne délie les langues comme les discussions sur la mort et autres sujets morbides. Poirot pouvait à présent poser des questions qui auraient été considérées avec hostilité et suspicion vingt minutes plus tôt.

— La maladie de Mlle Arundell a-t-elle été longue et douloureuse ?

— Non, ce n'est pas ainsi que je présenterais les choses, monsieur. Elle avait une petite santé depuis très longtemps, si vous voyez ce que je veux dire – ça faisait bien deux hivers. Elle avait été très malade, à cette époque-là. La jaunisse. On a le visage tout jaune – et jusqu'au blanc des yeux.

— Ah ! oui, en effet...

(Suivit une anecdote sur un cousin de Poirot qui avait dû être le Péril jaune en personne.)

— C'est exact. Juste comme vous le dites, monsieur. Elle a donc été gravement malade, la pauvre. Elle ne pouvait rien garder. Entre nous, le Dr Grainger a bien cru qu'elle ne survivrait pas. Mais il savait si bien la prendre. Il la secouait, vous voyez. « Vous avez décidé de vous allonger pour de bon et de commander votre pierre tombale ? », lui a-

t-il lancé, un jour. Et elle a répondu : « J'ai encore envie de lutter un peu, docteur. » Et lui : « C'est bien. C'était ça que je voulais entendre. » On avait aussi une infirmière qui, elle, était persuadée que tout était fini. Elle a même dit une fois au docteur qu'elle se demandait s'il ne valait pas mieux ne plus embêter la vieille dame en la forçant à manger, mais si vous saviez comme il l'a attrapée ! « C'est stupide ! qu'il s'est exclamé. Comment ça, l'ennuyer ? Vous devez l'obliger à se nourrir, au contraire. » Du consommé de bœuf à heures fixes, du fortifiant, des petites cuillerées de cognac. À la fin, il lui a dit une chose que je n'ai jamais oubliée : « Vous êtes jeune, ma fille, vous ne vous rendez pas compte à quel point l'âge peut vous donner la volonté de vous battre. Ce sont les jeunes qui renoncent et qui meurent parce que la vie ne les intéresse pas suffisamment. Montrez-moi quelqu'un qui a vécu jusqu'à soixante-dix ans – voilà quelqu'un qui se bagarre, quelqu'un qui a la volonté de vivre. » Et c'est vrai, monsieur. On raconte toujours que les vieilles personnes sont formidables, avec leur vitalité et toutes leurs facultés bien conservées, mais comme l'a expliqué le docteur, c'est justement à cause de cela qu'elles ont vécu si longtemps.

— Mais c'est profond, ce que vous dites-là – très profond ! Et Mlle Arundell était comme ça ? Très vivante ? Adorant la vie ?

— Oh ! oui, en effet, monsieur. Sa santé était fragile, mais elle avait toute sa tête. Et comme je vous l'ai expliqué, elle s'est remise de cette maladie – à la grande surprise de l'infirmière, ça oui. Une pimbêche celle-là, avec ses cols et ses manchettes amidonnés, et en plus il fallait lui servir du thé à n'importe quelle heure de la journée !

— Une belle guérison.

— Oui monsieur. Naturellement, la maîtresse a dû suivre un régime – tout devait être bouilli ou cuit à la vapeur. Graisse et œufs interdits. Ce n'était pas très drôle pour elle.

— Enfin, le principal c'est qu'elle ait recouvré la santé.

— Oui, monsieur. Bien sûr, elle avait encore de petites crises, parfois. Ce que je nommais ses attaques de bile. Au bout d'un moment, elle avait un peu cessé de surveiller sa nourriture. Mais ces crises n'étaient jamais très sérieuses – jusqu'à la dernière.

— C'était la même maladie que deux ans auparavant ?

— Oui, exactement la même, monsieur. De nouveau, cette horrible jaunisse et cet affreux teint jaune, et ces terribles nausées et tout le reste. Elle l'a cherché, je le crains, la pauvre chérie. Elle mangeait beaucoup de choses qui lui étaient interdites. Le soir où elle s'est trouvée mal, elle avait pris du curry et comme vous le savez, monsieur, le curry est une nourriture riche et un peu grasse.

— Elle est tombée malade subitement, n'est-ce pas ?

— Eh bien oui, monsieur, apparemment. Mais le Dr Grainger a dit

que ça la guettait depuis un bon moment. Il a suffi d'un coup de froid – le temps avait été très changeant – et d'une nourriture trop riche.

— Sa dame de compagnie – Mlle Lawson était bien sa dame de compagnie, n'est-ce pas ? – aurait pu tout de même l'empêcher de manger des choses qui lui faisaient mal ?

— Oh ! Mlle Lawson n'avait guère voix au chapitre. Mlle Arundell n'était pas du genre à se laisser donner des ordres.

— Mlle Lawson était-elle déjà avec elle lors de sa première jaunisse ?

— Non, elle est arrivée après. Elle n'était ici que depuis environ un an.

— Je suppose que Mlle Arundell a eu d'autres dames de compagnie ?

— Oh ! oui, monsieur, un bon nombre.

— Elles ne restaient pas aussi longtemps que ses domestiques, commenta Poirot en souriant.

Son interlocutrice rougit.

— Eh bien, voyez-vous, monsieur, c'était différent. Mlle Arundell sortait très peu et une chose entraînant l'autre...

Elle s'interrompt.

Poirot l'observa un moment, puis il dit :

— Je comprends un peu le caractère des vieilles dames. Elles ont un besoin maladif de nouveauté, n'est-ce pas ? Elles ont vite fait de se lasser de quelqu'un.

— Oui, c'est très bien vu, monsieur. Exactement ça. Quand une nouvelle arrivait, Mlle Arundell s'intéressait toujours à elle, au début – sa vie, son enfance, les endroits où elle était allée, ses opinions – et ensuite, lorsqu'elle savait tout, eh bien je suppose qu'elle s'ennuyait, oui, c'est bien le mot qui convient.

— Exactement. Et entre nous, ces personnes qui se placent comme dames de compagnie ne sont en général ni très intéressantes ni très amusantes, hein ?

— En effet, monsieur. Elles sont timorées, pour la plupart. Et complètement stupides, parfois. Mlle Arundell en faisait vite son affaire, pour ainsi dire. Et ensuite elle changeait, elle prenait quelqu'un d'autre.

— Elle devait être attachée à Mlle Lawson plus que de coutume, pourtant ?

— Oh ! je ne crois pas, monsieur.

— Mlle Lawson n'avait pas de qualités particulières ?

— Je ne dirais pas ça, monsieur. C'est une personne... tout à fait ordinaire.

— Vous l'aimez bien, oui ?

Elle haussa légèrement les épaules.

— Il n'y a rien, chez elle, d'aimable ni de détestable. Elle a toujours été maniaque, la vieille fille typique, et elle racontait des tas de sottises sur les esprits.

— Les esprits ? répéta Poirot, soudain intéressé.

— Oui, monsieur, les esprits. On s'assoit dans l'obscurité autour d'une table et les morts reviennent et ils vous parlent. Moi, j'estime que c'est tout à fait contraire à la religion. Comme si nous ne savions pas que les âmes qui s'en sont allées ont trouvé la place qui leur convient et qu'il est peu probable qu'elles en bougent !

— Ainsi, Mlle Lawson est une adepte du spiritisme ! Mlle Arundell y croyait aussi ?

— Mlle Lawson aurait bien voulu, répliqua la domestique, sur un ton où perçait un soupçon de malice.

— Mais ce n'était pas le cas ? insista Poirot.

— La maîtresse avait trop de bon sens, grommela-t-elle. Remarquez, je ne dis pas que ça ne l'amusait pas. « Je ne demande qu'à être convaincue », répétait-elle. Mais elle considérait souvent Mlle Lawson avec l'air de dire : « Ma pauvre, faut-il que vous soyez gourde pour vous laisser prendre à ça ! »

— Je comprends. Elle n'y croyait pas, mais c'était pour elle un sujet d'amusement.

— C'est exact, monsieur. Je me suis parfois demandé si elle ne prenait pas, pour ainsi dire, un plaisir – bien innocent – à faire bouger elle-même la table et tout ça, alors que les autres y croyaient dur comme fer.

— Les autres ?

— Mlle Lawson et les deux Mlles Tripp.

— Mlle Lawson est une adepte du spiritisme très convaincue ?

— Elle tient tout cela pour parole d'évangile, monsieur.

— Et Mlle Arundell était très attachée à Mlle Lawson, bien sûr ?

C'était la seconde fois que Poirot faisait cette remarque, et il reçut la même réponse.

— Eh bien, pas vraiment, monsieur.

— Mais enfin, dit Poirot. Si elle lui a tout légué... C'est bien cela, n'est-ce pas ?

Le changement fut immédiat. L'être humain céda la place à la domestique irréprochable. Elle se redressa et répondit d'une voix froide excluant désormais toute familiarité.

— La manière dont ma patronne a cru bon de disposer de son argent ne me regarde pas, monsieur.

Je sentis que Poirot avait saboté tout son travail. Après avoir mis la domestique en confiance, il était en train de ruiner tout son avantage. Il fut assez habile, cependant, pour ne pas essayer immédiatement de reconquérir le terrain perdu. Après un commentaire banal sur la

superficie et le nombre des chambres, il se dirigea vers l'escalier.

Bob avait disparu, mais en arrivant sur le palier, je trébuchai sur quelque chose et faillis tomber. Je réussis à me retenir en m'appuyant à la rampe ; en baissant les yeux, je me rendis compte sur j'avais, par inadvertance, posé le pied sur la balle abandonnée par Bob à cet endroit.

La domestique s'empressa de s'excuser.

— Je suis désolée, monsieur. C'est de la faute de Bob. Il laisse toujours traîner sa balle ici. Et on ne la voit pas, sur le tapis foncé. Quelqu'un va se tuer, un jour. La pauvre Mlle Arundell a fait une mauvaise chute à cause de ça. Elle aurait très bien pu en mourir.

Poirot s'immobilisa brusquement dans les escaliers.

— Vous dites qu'elle a eu un accident ?

— Oui, monsieur. Bob a posé sa balle ici, comme il le fait souvent, et la patronne est sortie de sa chambre, elle a trébuché dessus et elle a dégringolé jusqu'au bas des escaliers. Elle aurait pu se tuer.

— Elle a été gravement blessée ?

— Pas autant qu'on aurait pu s'y attendre. Le Dr Grainger a dit qu'elle avait eu de la chance. Elle s'est fait une plaie à la tête et s'est froissé les muscles du dos ; bien sûr, elle a eu des bleus partout et ça lui a fait un vilain choc. Elle a gardé le lit pendant une semaine, mais ce n'était pas très grave.

— C'est arrivé il y a longtemps ?

— Une semaine ou deux avant sa mort.

Poirot se baissa pour ramasser quelque chose qu'il venait de laisser tomber.

— Pardon. Mon stylo... Ah, oui, le voilà.

Il se releva.

— Il est négligent, notre ami Bob, observa-t-il.

— Ah ! mais il ne sait pas, monsieur, répondit la domestique d'une voix indulgente. Peut-être qu'il ne lui manque que la parole, mais on ne peut pas tout avoir. La maîtresse, vous voyez, ne dormait pas tellement la nuit et il lui arrivait souvent de se lever, de descendre en bas et de tourner dans la maison.

— Souvent, dites-vous ?

— Presque toutes les nuits. Mais elle ne voulait ni Mlle Lawson ni personne, à ce moment-là.

Poirot était entré de nouveau dans le salon.

— C'est une pièce magnifique, dit-il. Je me demande s'il y aurait assez de place pour ma bibliothèque dans ce renforcement ? Qu'en pensez-vous, Hastings ?

Pris au dépourvu, je lui fis prudemment remarquer que c'était difficile à dire.

— C'est vrai, les dimensions sont parfois si trompeuses ! Tenez,

voici mon mètre ; mesurez, s'il vous plaît, la largeur de ce pan de mur. Je vais noter.

Obéissant, je saisis le mètre pliant que Poirot me tendait et je pris diverses mesures sous sa direction, qu'il inscrivit au dos d'une enveloppe.

Je commençais à trouver étrange qu'il utilisât une méthode aussi brouillonne et inhabituelle, au lieu d'inscrire soigneusement tous ces chiffres dans son petit carnet – lorsqu'il me fit passer son morceau de papier en disant :

— C'est correct, n'est-ce pas ? Vous devriez peut-être quand même jeter un coup d'œil là-dessus.

Il n'y avait aucun chiffre sur son enveloppe. Mais Poirot avait écrit : « Lorsque nous remonterons à l'étage, faites semblant de vous rappeler un rendez-vous et demandez si vous pouvez donner un coup de fil. Laissez la bonne vous accompagner, et retenez-la le plus longtemps possible. »

— Oui, tout est juste, fis-je en tapotant l'enveloppe. À mon sens, les deux bibliothèques entrèrent parfaitement.

— Il vaut tout de même mieux vérifier. Je crois, madame, si cela ne vous dérange pas trop, que j'aimerais revoir la chambre à coucher principale. Je ne suis pas tout à fait sûr de la surface de mur disponible dans cette pièce.

— Certainement, monsieur. Il n'y a pas de problème.

Nous remontâmes donc. Poirot mesura un panneau ; il était juste en train de commenter à haute voix les emplacements possibles du lit, de la penderie et du bureau, lorsque, regardant ma montre, je sursautai d'une manière quelque peu exagérée, et m'exclamai :

— Mon Dieu ! Savez-vous qu'il est déjà 15 heures ? Que va penser Anderson ? Je devrais l'appeler. (Je me tournai vers la domestique.) Serait-il possible d'utiliser votre téléphone – si vous en avez un ?

— Mais oui, certainement, monsieur. Il se trouve dans la petite pièce qui donne dans le vestibule. Je vais vous y conduire.

Elle descendit rapidement avec moi, m'indiqua l'appareil, puis je lui demandai de m'aider à trouver un numéro dans l'annuaire. Finalement, je passai un coup de fil à un certain M. Anderson, à Harchester, la ville voisine. Par chance, il était absent, et je pus laisser un message disant que ce n'était pas grave et que je rappellerais !

Lorsque je sortis de cette petite pièce, Poirot était redescendu de l'étage et avait regagné le vestibule. Ses yeux avaient un léger reflet vert. Je voyais bien qu'il était excité, mais je n'aurais su dire pourquoi.

— Cette chute du haut des marches a sans doute été un terrible choc pour votre patronne, remarqua-t-il. Semblait-elle préoccupée par Bob et sa balle, après cela ?

— C'est drôle que vous disiez ça, monsieur. Parce qu'elle a été très

préoccupée, en effet. Mon Dieu, au moment de mourir, pendant son délire, elle n'a pas arrêté de divaguer à propos de Bob, de sa balle et d'une image qui était évasée.

— Une image qui était évasée, répéta Poirot, pensif.

— Bien sûr, ça n'a aucun sens, monsieur, mais elle divaguait, vous comprenez.

— Un moment – permettez-moi de retourner un instant au salon.

Là, il fit le tour de la pièce en examinant avec soin les bibelots. Un grand vase coiffé d'un couvercle retint particulièrement son attention. Ce n'était pas, à mon avis, une porcelaine de collection, mais plutôt un exemple d'humour victorien, représentation assez grossière d'un bouledogue assis, l'air triste, devant une porte. En dessous, une légende disait : « J'ai découché, et j'n'ai pas de clé. » Poirot, que je soupçonne depuis toujours d'avoir des goûts désespérément petit-bourgeois, semblait en admiration devant l'objet.

— *J'ai découché et j'n'ai pas de clé*, murmura-t-il. C'est amusant, ça ! Est-ce que c'est vrai pour M. Bob ? Reste-t-il souvent dehors toute la nuit ?

— Très rarement, monsieur. Oh ! très rarement. Bob est un très bon chien, ça oui.

— J'en suis sûr. Mais même le meilleur des chiens...

— Oh ! vous avez tout à fait raison, monsieur. Une fois ou deux il est parti et n'est revenu à la maison qu'à 4 heures du matin, peut-être. Alors il s'assoit sur les escaliers et il aboie jusqu'à ce qu'on lui ouvre.

— Qui le fait entrer, alors – Mlle Lawson ?

— Eh bien, la première personne qui l'entend, monsieur. Mais c'était en effet Mlle Lawson, la dernière fois, monsieur. La nuit de l'accident de la maîtresse. Bob n'a été de retour que vers 5 heures. Mlle Lawson s'est dépêchée de lui ouvrir avant qu'il ne fasse trop de bruit. Elle avait peur qu'il ne réveille la maîtresse ; pour éviter de l'inquiéter, elle ne lui avait pas dit que Bob était parti.

— Je vois. Elle pensait qu'il valait mieux que Mlle Arundell ne fût pas au courant.

— C'est ce qu'elle a dit, monsieur. Elle a dit : « Il reviendra certainement. Il revient toujours. Mais elle pourrait se faire du souci et ce n'est jamais bon. » Aussi nous nous sommes tues.

— Bob aimait-il Mlle Lawson ?

— Ma foi, il la méprisait un peu, si vous voyez ce que je veux dire, monsieur. Certains chiens sont ainsi. Elle était gentille avec lui, elle l'appelait « le bon toutou, le gentil toutou, mon Bobbychounet », mais lui, il la regardait avec une sorte de dédain et il se moquait pas mal des ordres qu'elle lui donnait.

Poirot acquiesça d'un signe de tête.

— Je vois, dit-il.

Et soudain, il fit quelque chose qui me prit totalement au dépourvu.
Il tira une lettre de sa poche – la lettre qu’il avait reçue le matin même.

— Ellen, demanda-t-il alors, savez-vous quelque chose à propos de ceci ?

La transformation du visage d’Ellen fut remarquable.

Elle fixa Poirot, bouche bée, avec une telle stupeur que c’en était presque comique.

— Non ! s’exclama-t-elle. Je n’ai jamais fait ça !

Sa réponse manquait peut-être de cohérence, mais ne laissait aucun doute sur ce que voulait dire Ellen.

— Êtes-vous donc le monsieur à qui cette lettre était adressée ?

— Oui. Je suis Hercule Poirot.

Comme cela se produisait généralement avec la plupart des gens, Ellen n’avait pas lu le nom inscrit sur l’autorisation de visite que Poirot lui avait tendue en arrivant. Elle hocha lentement la tête.

— C’était ça, dit-elle. *Hercules Poirot*. (Elle avait ajouté un S au prénom et prononcé le T du nom.) Mon Dieu ! C’est la cuisinière qui va être surprise.

— Peut-être que l’on pourrait aller discuter à la cuisine de cette affaire avec votre amie ? proposa Poirot rapidement.

— Eh bien... Si cela ne vous dérange pas monsieur.

Ellen paraissait juste un peu indécise. Elle n’avait, à l’évidence, jamais eu à affronter pareil dilemme social. Mais les manières directes de Poirot la rassuraient, et nous nous dirigeâmes donc vers la cuisine. Ellen expliqua la situation à une grosse femme au visage agréable qui venait de retirer une bouilloire du feu.

— Vous n’allez pas me croire, Annie. C’est à ce monsieur que la lettre était adressée. Vous vous souvenez, celle que j’ai trouvée dans le sous-main.

— N’oubliez pas que je ne suis au courant de rien, dit Poirot. Peut-être pourrez-vous m’expliquer pourquoi cette lettre a été postée avec tant de retard ?

— Eh bien, monsieur, pour être franche, je ne savais pas quoi en faire. Aucune de nous deux ne le savait, n’est-ce pas, Annie ?

— C’est exact, confirma la cuisinière.

— Voyez-vous, monsieur, quand Mlle Lawson a fait le tri dans les affaires de Mlle Arundell, après sa mort, beaucoup de choses ont été données ou jetées. Entre autres, un petit sous-main en carton-pâte, je crois que c’est comme ça que ça s’appelle. Il était très joli, avec un brin de muguet sur le dessus. La maîtresse l’utilisait toujours lorsqu’elle écrivait dans son lit. Bon, Mlle Lawson ne voulait pas le garder, alors elle me l’a donné, avec d’autres bricoles qui avaient appartenu à la patronne. Je l’ai rangé dans un tiroir, et c’est seulement

hier que je l'ai ressorti. Je voulais changer le buvard pour pouvoir m'en servir. À l'intérieur, il y avait une sorte de poche, dans laquelle j'ai glissé les doigts et qu'est-ce que je découvre au fond ? Une lettre écrite de sa main.

» Bon, comme je vous l'ai dit, je ne savais pas trop quoi en faire. Elle était écrite par la maîtresse ; j'avais l'impression de voir Mlle Arundell la rédiger et la glisser là-dedans en attendant de la poster le lendemain et puis oubliant de le faire – c'était le genre de chose qui lui arrivait souvent, la pauvre chérie. Une fois ça s'est produit avec un chèque pour la banque, et personne n'a réussi à le retrouver, et finalement il était tout au fond d'un casier du bureau.

— Était-elle désordonnée ?

— Oh ! non, monsieur, exactement le contraire ! Elle n'arrêtait pas de tout ranger et de tout nettoyer. C'était ça, l'ennui, d'une certaine façon. Ç'aurait vraiment été mieux si elle avait un peu laissé traîner ses affaires. Elle les mettait quelque part, puis oubliait ce qu'elle avait bien pu fabriquer avec.

— Des choses comme la balle de Bob, par exemple ? demanda Poirot en souriant.

L'astucieux petit terrier, qui venait de rentrer du jardin, recommença à nous faire la fête.

— Oui, monsieur, en effet. Dès que Bob avait fini de jouer avec sa balle, elle la rangeait. Mais ça, ça allait car la balle avait une place bien précise – dans le tiroir du petit secrétaire que je vous ai montré.

— Je vois. Mais je vous ai interrompue. Je vous en prie, continuez. Vous avez donc découvert la lettre dans le sous-main.

— Oui, monsieur, c'est ça. Puis j'ai demandé à Annie ce que je devais faire. Je n'avais aucune envie de la jeter au feu – et, bien sûr, je ne pouvais pas me permettre de l'ouvrir ; en outre, ni Annie ni moi ne pensions que cela concernait Mlle Lawson ; aussi, après en avoir discuté un moment, je me suis contentée de coller un timbre dessus et j'ai filé la mettre à la boîte aux lettres.

Poirot se tourna légèrement vers moi.

— Et voilà ! murmura-t-il.

Je ne pus m'empêcher de dire, sur un ton malicieux :

— C'est fou ce qu'une explication peut être simple et évidente !

J'eus l'impression qu'il était un peu déçu, et je m'en voulus d'avoir si vite retourné le couteau dans la plaie.

— Comme le dit mon ami, reprit-il en regardant Ellen de nouveau : « Une explication peut être simple et évidente ! » Vous comprenez que j'aie pu être plutôt surpris lorsque j'ai reçu une lettre datée de plus de deux mois.

— Oui, j' imagine que vous avez dû l'être, monsieur. Nous n'avions pas pensé à cela.

— Et puis, ajouta Poirot en toussotant, j'ai un petit problème. Cette lettre, vous voyez... c'était une mission que Mlle Arundell voulait me confier. Une affaire quelque peu personnelle. (Il s'éclaircit la gorge, avec un air important.) Maintenant qu'elle est morte, je ne sais plus trop quoi faire. Aurait-elle souhaité ou pas me voir me charger de cette mission quand même, en ces circonstances ? C'est difficile, très difficile.

Les deux femmes le considéraient avec respect.

— J'aurais besoin, je pense, de consulter le notaire de Mlle Arundell. Elle en avait bien un, n'est-ce pas ?

Ellen s'empressa de répondre :

— Oh ! oui, monsieur. M. Purvis, à Harchester.

— Il est au courant de toutes ses affaires ?

— Je crois, monsieur. Aussi loin que remontent mes souvenirs, c'est toujours lui qui s'est occupé de tout. C'est lui qu'elle a fait appeler après la chute.

— La chute dans les escaliers ?

— Oui, monsieur.

— Maintenant, si vous me disiez quel jour ça s'est passé exactement ?

La cuisinière intervint :

— Le lendemain d'un jour férié. Je m'en souviens bien. Je suis restée travailler ce jour-là, vu qu'elle avait tous ces gens chez elle, et j'ai pris mon mercredi à la place.

Poirot sortit son petit agenda de poche.

— Précisément... Précisément... Pâques, je vois, tombait le 13, cette année. Donc Mlle Arundell a eu son accident le 14. Elle m'a écrit cette lettre trois jours plus tard. C'est dommage qu'elle ne l'ait jamais envoyée. Pourtant, il n'est peut-être pas encore trop tard. (Il s'interrompit un instant.) Il me semble bien que la... euh... mission qu'elle voulait me confier avait un rapport avec l'un des... euh... invités dont vous venez de parler.

Cette réflexion, qui aurait pu n'être qu'une simple hypothèse lancée à l'aveuglette, eut un effet immédiat. Une lueur passa, très vite, sur le visage d'Ellen, comme si elle venait de comprendre quelque chose. Elle se tourna vers la cuisinière qui lui donna un coup d'œil significatif. Puis elle dit :

— Ça pourrait être M. Charles.

— Si vous me disiez seulement qui était là, suggéra Poirot.

— Le Dr Tanios et sa femme, Bella, et puis Mlle Theresa et M. Charles.

— Tous des nièces et des neveux de Mlle Arundell ?

— Exact, monsieur. Le Dr Tanios, bien sûr, n'est pas de leur sang. En fait, c'est un étranger, un Grec ou quelque chose comme ça, je

crois. Il a épousé Bella, la nièce de Mlle Arundell, la fille de sa sœur. Charles et Theresa sont frères et sœurs.

— Je vois. Une réunion de famille. Quand sont-ils repartis ?

— Le mercredi matin, monsieur. Le Dr Tanios et sa femme sont revenus le week-end suivant, parce qu'ils se faisaient du souci pour Mlle Arundell.

— Et M. Charles ? Et Mlle Theresa ?

— Le week-end d'après. Le week-end précédant sa mort.

La curiosité de Poirot, je le sentais, était illimitée. Pour moi, je ne comprenais pas à quoi rimaient ces questions sans fin. Il avait la réponse à son mystère et, à mon avis, plus vite maintenant il se retirerait dans la dignité, mieux cela vaudrait.

Il sembla lire dans mes pensées.

— Eh bien, dit-il, les informations que vous m'avez données me sont très utiles. Il faut que je rencontre ce M. Purvis. C'est bien ce nom-là que vous avez dit, n'est-ce pas ? Merci beaucoup pour toute l'aide que vous m'avez apportée.

Il se baissa pour caresser Bob.

— Brave chien-chien, va ! Tu l'aimais bien, ta maîtresse.

Bob répondit aimablement à ces avances et, espérant avoir trouvé un compagnon de jeu, il alla chercher un gros morceau de charbon – qu'on lui retira aussitôt, après l'avoir grondé. Il se tourna vers moi et mendia un peu de réconfort.

« Ces femmes ! semblait-il dire. Elles vous nourrissent correctement, mais elles ne sont pas fichues de s'intéresser au sport ! »

RECONSTITUTION DE L'INCIDENT DE LA BALLE DU CHIEN

— Eh bien, Poirot, j'espère que vous êtes content, maintenant ! dis-je, tandis que la grille de Littlegreen House se refermait derrière nous.

— Oui, mon ami. Je suis satisfait.

— Dieu soit loué ! Tous les mystères sont éclaircis ! Le mythe de la méchante dame de compagnie et de la vieille femme riche est parti en fumée. Nous avons eu l'explication du retard de la lettre et même du fameux incident de la balle du chien. Les choses sont rentrées dans l'ordre de manière satisfaisante et dans les formes requises.

Poirot fit entendre une petite toux sèche et répondit :

— Je n'emploierais pas le terme « satisfaisant », Hastings.

— Vous venez de le faire il y a une minute.

— Non, non. Je n'ai pas prétendu que la situation était satisfaisante. J'ai dit, parlant de ma curiosité, qu'elle était satisfaite. Je connais désormais la vérité sur l'incident de la balle du chien.

— Ça aussi, c'était d'une simplicité enfantine !

— Pas autant que vous le pensez... (Il hocha la tête à plusieurs reprises.) Voyez-vous, mon cher, je sais une petite chose que vous ignorez.

— Et laquelle ? demandai-je, avec un certain scepticisme.

— Je sais qu'on a enfoncé un clou dans la plinthe, en haut de l'escalier.

Je le dévisageai. Son expression était tout ce qu'il y a de sérieux.

— Et alors ? dis-je au bout d'un instant. Pourquoi n'aurait-on pas enfoncé un clou à cet endroit-là ?

— Hastings, la vraie question, c'est : « Pourquoi y en a-t-on enfoncé un ? »

— Comment le saurais-je ? Pour une quelconque raison d'ordre domestique, peut-être. Est-ce important ?

— Certainement. Et je ne vois aucune « raison d'ordre domestique », comme vous dites, de planter un clou à cet endroit précis, en haut de la plinthe. En outre, il était peint avec soin pour passer inaperçu.

— À quoi voulez-vous en venir, Poirot ? Vous avez une explication, vous ?

— Je suis capable de l'imaginer sans trop de difficulté. Si vous voulez tendre une ficelle solide ou un fil de fer en travers de l'escalier à une trentaine de centimètres du sol, vous pouvez en attacher une extrémité à la balustrade, mais du côté du mur vous aurez besoin de quelque chose du genre d'un clou pour fixer l'autre extrémité.

— Poirot ! m'écriai-je. Où diable voulez-vous en venir ?

— Mon très cher ami, je suis en train de reconstituer l'incident de la balle du chien. Vous désirez des détails ?

— Je vous écoute.

— Eh bien, voilà. Quelqu'un a remarqué que Bob laissait souvent traîner sa balle en haut des escaliers. Pratique dangereuse qui risquait de provoquer un accident. (Il s'interrompt un instant, avant de reprendre sur un ton légèrement différent :) Si vous aviez envie de tuer quelqu'un, Hastings, comment vous y prendriez-vous ?

— Je... Euh, vraiment, je n'en sais rien. Je m'inventerais un alibi ou quelque chose de ce genre, je suppose.

— Méthode à la fois difficile et risquée, je vous assure. D'ailleurs, vous n'avez pas le type du meurtrier calculateur capable de tuer de sang-froid. Ne vous semble-t-il pas que le meilleur moyen de vous débarrasser de quelqu'un qui vous gêne est de tirer parti d'un accident ? Des accidents se produisent tout le temps... Et parfois, Hastings, on peut même les aider à se produire ! (Il se tut une minute, avant de poursuivre :) À mon avis, cette balle abandonnée par hasard en haut de l'escalier a fourni une idée à notre meurtrier. Mlle Arundell avait l'habitude de sortir de sa chambre la nuit et d'errer dans la maison – sa vue n'étant pas très bonne, il était tout à fait vraisemblable de penser qu'un jour elle trébucherait et dégringolerait les marches la tête la première. Mais un assassin consciencieux ne s'en remet pas à la chance. Un fil tendu en haut de l'escalier est une bien meilleure méthode pour la faire chuter. Ensuite, lorsque toute la maisonnée se précipite sur les lieux du drame, la cause de l'accident est là, bien en vue : la balle de Bob !

— Quelle horreur ! m'écriai-je.

— Oui, c'est horrible..., dit Poirot d'une voix grave. Mais ça a échoué. Alors qu'elle aurait vraiment pu se rompre le cou, Mlle Arundell n'a été que légèrement blessée. Quelle déception pour notre ami inconnu ! De plus, Mlle Arundell était une vieille demoiselle très perspicace. Tout le monde lui disait qu'elle avait trébuché sur la balle, et en effet cette balle était là en évidence, mais lorsqu'elle se rappelait les faits, Emily Arundell avait le sentiment que l'accident s'était produit autrement. Elle n'avait pas glissé sur la balle. Et, en outre, elle se souvenait d'autre chose. Elle se souvenait d'avoir entendu Bob aboyer dehors pour se faire ouvrir la porte à 5 heures du matin.

» Ce dernier point, je l'admets, relève plutôt de la conjecture, mais

je ne crois pas me tromper. La veille au soir, Mlle Arundell avait rangé elle-même la balle dans le tiroir habituel. Ensuite, Bob était sorti, et il n'était pas rentré de la nuit. Dans ce cas, ce n'était pas lui qui avait abandonné la balle sur le palier.

— Il ne s'agit là que de conjecture pure et simple, Poirot ! protestai-je.

— Pas tout à fait, mon ami, objecta-t-il. Il y a les paroles révélatrices prononcées par Mlle Arundell pendant son délire – quelque chose à propos de la balle de Bob et d'une « image évasée ». Vous voyez ce que je veux dire, n'est-ce pas ?

— Pas le moins du monde.

— Bizarre. Je connais suffisamment votre langue pour savoir que l'on ne parle pas d'une image évasée. Un entonnoir est évasé, mais une image est déformée.

— Ou tout simplement agrandie.

— Ou tout simplement agrandie, comme vous dites. Aussi... Aussi me suis-je immédiatement rendu compte qu'Ellen avait mal compris cette expression. Ce n'était pas « évasée » que Mlle Arundell voulait dire, mais « du vase ». Et justement, dans le salon, il y a un vase en porcelaine qui ne passe pas inaperçu sur lequel je me souvenais avoir remarqué « l'image » d'un chien. En gardant à l'esprit ce qu'avait dit Mlle Arundell dans son délire, j'y suis retourné et j'ai examiné cet objet de plus près. J'ai constaté qu'il était décoré avec un chien qui avait découché. Vous suivez le cheminement de la pensée de cette femme en proie à la fièvre ? Bob était comme ce chien sur « l'image du vase » – il avait découché –, il ne pouvait donc pas avoir laissé la balle en haut des escaliers.

— Vous êtes diabolique, Poirot ! dis-je, plein d'admiration malgré moi. Comment pouvez-vous penser à des choses pareilles ? Ça me dépasse !

— Je n'y pense pas. Elles sont là, évidentes, pour quiconque veut les voir. Eh bien, vous comprenez la situation, maintenant ? Mlle Arundell, alitée à la suite de son accident, est saisie par le doute. Elle se dit qu'elle se fait peut-être des idées et que tout cela est absurde, mais les faits sont là. « Depuis l'incident de la balle du chien, mes soupçons et mon inquiétude continuent d'augmenter. » Et donc... donc elle m'écrit une lettre qui, hélas, ne me parvient que deux mois plus tard. Et dites-moi, cette lettre ne correspond-elle pas parfaitement aux faits que je viens d'évoquer ?

Je dus admettre que oui.

— Un autre point mérite notre attention, poursuivit Poirot. Mlle Lawson semblait tenir absolument à ce que Mlle Arundell ignorât que Bob avait passé la nuit dehors.

— Vous pensez qu'elle...

— Je pense que ce fait doit être noté avec beaucoup de soin.

Je retournai ces informations dans ma tête pendant un instant, puis je conclus, dans un soupir :

— Tout ceci est très intéressant – comme gymnastique cérébrale, j’entends. Et je vous tire mon chapeau. Votre reconstitution est un chef-d’œuvre. Il est presque dommage, vraiment, que la vieille dame soit décédée.

— Dommage, en effet. Elle m’écrit que quelqu’un a essayé de la tuer – ça se résume à cela, en gros – et très peu de temps après, elle meurt !

— Oui, dis-je, et cette mort naturelle vous déçoit beaucoup, n’est-ce pas ? Allez, admettez-le.

Poirot haussa les épaules.

— Ou peut-être pensez-vous que Mlle Arundell a été empoisonnée ? conclus-je malicieusement.

Poirot secoua la tête, comme découragé...

— Il semble certain, en effet, qu’elle a succombé à une mort naturelle, reconnut-il.

— Et donc, nous rentrons à Londres la queue entre les jambes.

— Mille pardons, mon ami, mais nous ne rentrons pas à Londres.

— Que voulez-vous dire, Poirot ? m’écriai-je.

— Si vous mettez le chien sur la piste du lapin, Hastings, retournez-il à Londres ? Non – il plonge dans le terrier.

— Je ne comprends pas.

— Le chien chasse les lapins, et Hercule Poirot les meurtriers. Nous sommes en présence d’un assassin – un assassin qui a raté son coup, oui, peut-être, mais un assassin tout de même. Et moi aussi je vais plonger dans le terrier, mon bon ami, pour le coincer, lui ou elle, selon le cas.

Sans avertissement, il franchit le portail devant lequel nous passions.

— Où allez-vous, Poirot ? demandai-je.

— Dans le terrier, mon ami. C’est ici qu’habite le Dr Grainger, qui s’est occupé de Mlle Arundell lors de son ultime maladie.

Le Dr Grainger était un homme d’une soixantaine d’années au visage maigre et osseux et au menton agressif. Il avait d’épais sourcils et de petits yeux intelligents. Son regard pénétrant se posa sur moi, puis sur Poirot.

— Que puis-je pour vous ? demanda-t-il d’un ton bourru.

Poirot se lança dans l’une de ces tirades flamboyantes dont il avait le secret :

— Il me faut vous prier d’excuser notre intrusion, docteur Grainger. Je dois vous avouer sur-le-champ que je ne viens pas vous consulter pour une raison médicale...

Le Dr Grainger répondit, très pince-sans-rire :

— Heureux de vous l'entendre dire. Vous me semblez suffisamment bien portant comme vous êtes.

— Laissez-moi vous expliquer les raisons de ma visite, poursuivit Poirot. La vérité, en l'occurrence, c'est que j'écris un livre – une biographie de feu le général Arundell qui, d'après ce que j'ai compris, a vécu quelques années à Market Basing.

Le médecin parut plutôt surpris.

— Oui. Le général Arundell a habité ici jusqu'à sa mort, en effet. À Littlegreen House, juste au bout de la rue, après la banque, vous êtes allé jusque-là, peut-être ? (Poirot fit oui de la tête.) Mais vous imaginez bien que c'était avant mon arrivée dans le coin. Je ne me suis installé ici qu'en 1919.

— Vous connaissiez pourtant sa fille, feu Mlle Arundell ?

— Oui, je connaissais bien Emily Arundell.

— Vous comprenez, c'est pour moi un coup très dur de découvrir que Mlle Arundell est morte récemment.

— Fin avril.

— C'est ce que j'ai appris. Je comptais sur elle, voyez-vous, pour me communiquer divers détails personnels sur son père et me raconter des anecdotes sur lui.

— Certainement... Certainement. Mais je ne vois pas ce que je peux faire en ce domaine.

— Savez-vous si certains enfants du général Arundell sont encore vivants ?

— Ils sont tous morts. Tous.

— Combien étaient-ils ?

— Cinq. Quatre filles et un garçon.

— Et la génération suivante ?

— Il y a Charles Arundell et sa sœur Theresa. Vous pourriez prendre contact avec eux. Je doute, cependant, qu'ils vous soient d'une grande utilité. Les jeunes ne s'intéressent plus guère à leurs grands-parents. Et il y a aussi une Mme Tanios, mais je ne crois pas que vous tirerez grand-chose d'elle non plus.

— Ils peuvent avoir des papiers de famille, ou des documents ?

— C'est possible, mais ça m'étonnerait. À ma connaissance, on a jeté ou brûlé beaucoup de choses après la mort de Mlle Emily.

Poirot laissa échapper un grognement de désespoir.

Grainger l'observa avec curiosité.

— En quoi le vieil Arundell peut-il bien être intéressant ? Je n'ai jamais entendu dire qu'il ait fait quoi que ce soit de bon en un quelconque domaine.

— Mon cher monsieur (les yeux de Poirot brillaient d'une excitation fanatique), n'y a-t-il pas un dicton qui prétend que l'Histoire ne sait

rien de ses plus grands hommes ? On a récemment découvert certains documents qui éclairent d'un jour entièrement nouveau l'ensemble de la révolte des cipayes. Cela appartient à l'histoire secrète. Et John Arundell y a joué un rôle de premier plan. Tout cela est fascinant ! Et laissez-moi vous dire, mon cher monsieur, que cette question présente un intérêt tout particulier, à notre époque. L'Inde – la politique britannique vis-à-vis de ce pays – est un sujet d'une brûlante actualité.

— Hum..., fit le médecin. J'ai entendu dire que ce vieux ronchon de général Arundell était intarissable sur la question. En réalité, il paraît même qu'il aurait mérité la médaille de l'ennui.

— Qui vous a raconté cela ?

— Mlle Peabody. Vous pourriez aller la voir, en fait. C'est la doyenne de notre bonne ville. Elle a très bien connu les Arundell. Et elle adore bavarder. Ça vaut la peine de la rencontrer rien que pour elle-même – c'est un sacré numéro.

— Merci. Excellente idée. Peut-être pourriez-vous aussi me donner l'adresse du jeune M. Arundell, le petit-fils du général ?

— Charles ? Oui, je peux vous mettre en contact. Mais c'est un jeune freluquet qui n'a pas grand-chose dans la tête. L'histoire de sa famille ne signifie rien pour lui.

— Jeune ? Il est donc si jeune que ça ?

— Pour une vieille baudruche de mon acabit, c'est un gamin en effet, répondit le médecin avec de la malice dans le regard. Petite trentaine. Le genre beau gosse né pour compliquer l'existence des siens et vivre à leurs crochets. Du charme à revendre, mais pas un sou vaillant. On l'a expédié à peu près dans le monde entier et il n'a jamais rien fait de bon.

— Sans doute sa tante l'aimait-elle beaucoup ? suggéra Poirot. C'est souvent ainsi.

— Hum, je n'en sais rien. Emily Arundell n'était pas idiote. À ma connaissance, il n'a jamais réussi à lui soutirer de l'argent. Elle n'était pas toujours commode, cette brave Emily. Je l'aimais bien. Et je la respectais, aussi. Elle avait tout d'un brave soldat.

— Elle est morte brusquement ?

— Oui, d'une certaine façon. Remarquez, depuis quelques années, elle était fragile. Pourtant, elle s'en était toujours sortie.

— Pardonnez-moi de répéter des rumeurs (Poirot ouvrit les mains, l'air mécontent de lui-même), mais j'ai entendu dire qu'elle s'était querellée avec sa famille.

— Elle ne s'est pas exactement querellée, répondit lentement le Dr Grainger. Non, pour autant que je m'en souviennne, il n'y avait entre eux aucune brouille sérieuse.

— Je vous demande pardon. Là, je me montre peut-être indiscret.

— Non, non. Après tout, cette affaire est dans le domaine public.

— Elle n'a pas laissé sa fortune à sa famille, d'après ce qu'on m'a raconté ?

— En effet. Elle a tout légué à sa dame de compagnie, cette dinde peureuse et agitée. C'est étrange. Je n'y comprends rien moi-même. Cela ne lui ressemble guère.

— Enfin..., dit Poirot, songeur. On imagine très bien que ce genre de choses puisse arriver. Une vieille demoiselle, fragile et malade. Très dépendante de la personne qui s'occupe d'elle et qui la soigne. Une femme maligne et dotée d'une certaine personnalité peut prendre beaucoup d'ascendant de cette façon.

Le mot « ascendant » sembla faire au Dr Grainger le même effet qu'un chiffon rouge à un taureau. Il répondit avec brusquerie :

— Ascendant ? Ascendant ? Mon œil, oui ! Emily Arundell traitait Mlle Lawson comme un chien, et pire encore. C'est caractéristique de cette génération ! De toute façon, les femmes qui gagnent leur vie en travaillant comme dames de compagnie sont en général stupides. Dans le cas contraire, elles trouvent un moyen de faire de l'argent autrement ! Et Emily Arundell ne supportait pas la bêtise. Habituellement, elle épuisait une de ces malheureuses par an. Ascendant ! Ah, que non !

Poirot s'empressa de quitter ce terrain dangereux.

— Peut-être que cette Mlle... euh... Lawson est en possession de lettres ou de documents de famille ? suggéra-t-il.

— Peut-être, acquiesça Grainger. Les vieilles filles ont souvent tendance à amasser tout un tas de choses. Mlle Lawson n'en a certainement trié qu'une partie, pour l'instant.

Poirot se leva :

— Merci beaucoup, docteur Grainger. Vous avez été très aimable.

— Inutile de me remercier, répondit le médecin. Je regrette de ne pouvoir vous aider davantage. Vous aurez sans doute plus de chance avec Mlle Peabody. Elle habite Morton Manor, à environ un kilomètre et demi d'ici.

Poirot se pencha sur un gros bouquet de roses rouges qui trônait sur la table du docteur.

— Merveilleux parfum, murmura-t-il.

— Oui, probablement. Moi, je ne sens rien. J'ai perdu l'odorat au cours d'une vilaine grippe, il y a quatre ans. Sacré aveu de la part d'un médecin, non ? « Les cordonniers sont toujours les plus mal chaussés. » Très désagréable. Je n'apprécie même plus autant le tabac qu'avant.

— C'est fâcheux, en effet. Au fait, vous n'oublierez pas de me donner l'adresse du jeune Arundell ?

— Je peux vous l'avoir, oui. (Il nous accompagna jusque dans le vestibule et appela :) Donaldson ! (Puis il précisa à notre intention :) C'est mon associé. Il doit avoir votre renseignement, car il est sur le

point de se fiancer avec Theresa, la sœur de Charles. (Il appela de nouveau :) Donaldson !

Un jeune homme arriva de l'une des pièces du fond. De taille moyenne, plutôt insignifiant, il avait des gestes précis. On n'aurait pu imaginer contraste plus frappant avec le Dr Grainger.

Celui-ci lui expliqua ce qu'il désirait.

Les yeux d'un bleu très pâle et quelque peu proéminents de Donaldson nous évaluèrent. Il répondit assez sèchement, en choisissant ses mots :

— Je ne sais pas au juste où trouver Charles. Mais je peux vous donner l'adresse de Theresa. Elle vous mettra certainement en rapport avec son frère.

Poirot lui répondit que c'était parfait ainsi.

Le jeune homme inscrivit une adresse sur une page de son calepin, qu'il détacha et tendit à Poirot.

Celui-ci le remercia, puis salua les deux médecins. Tandis que nous franchissions le seuil, je sentis peser sur nous le regard scrutateur du Dr Donaldson, dont le visage, je m'en étais rendu compte un instant plus tôt, reflétait une légère surprise.

VISITE À M^{LE} PEABODY

— Est-il vraiment nécessaire de raconter des mensonges si compliqués, Poirot ? demandai-je tandis que nous nous éloignons.

Poirot haussa les épaules.

— Si on est obligé de mentir – et je note, au passage, que votre nature y répugne –, personnellement, ça ne me dérange pas du tout, en effet, et...

— J'avais remarqué, lançai-je.

— Je disais donc, reprit-il, que si on est obligé de mentir, mieux vaut inventer des mensonges artistiques, des mensonges romanesques, des mensonges convaincants !

— Parce que vous estimez que celui-là l'était ? Vous pensez que le Dr Donaldson a été dupe ?

— Ce jeune homme est d'une nature sceptique, admit Poirot d'un ton songeur.

— Il m'a paru nettement soupçonneux, oui.

— Je ne vois pas pourquoi il le serait. Des imbéciles écrivent le récit de la vie d'autres imbéciles tous les jours. Ça se fait, comme vous dites.

— C'est la première fois que je vous entends vous traiter vous-même d'imbécile, remarquai-je avec un grand sourire.

— J'espère être tout aussi capable que n'importe qui de jouer un rôle, répondit Poirot froidement. Je suis désolé que vous ne trouviez pas ma petite histoire bien tournée. Moi, j'en étais plutôt satisfait.

Je préfèrai changer de sujet.

— Que faisons-nous, maintenant ?

— C'est simple. Nous remontons dans votre voiture et nous nous offrons une visite à Morton Manor.

Nous ne tardâmes pas à découvrir une grande maison victorienne fort laide. Un maître d'hôtel décrépit nous reçut avec quelque hésitation, alla nous annoncer et revint au bout d'un certain temps pour nous demander « si nous avions rendez-vous ».

— Veuillez, s'il vous plaît, expliquer à M^{le} Peabody que nous venons de la part du Dr Grainger, répondit Poirot.

Nous attendîmes encore quelques minutes, puis la porte s'ouvrit et une petite femme rondelette entra en se dandinant. Une raie bien nette séparait, au milieu de son crâne, ses cheveux blancs clairsemés. Elle portait une robe de velours noir, dont le tissu était par endroits usé jusqu'à la corde, et un col de dentelle superbe fermé sur le devant du cou par un gros camée.

Elle traversa la pièce en nous détaillant d'un regard de myope. Ses premières paroles nous surprirent un peu :

— Vous avez quelque chose à vendre ?

— Rien, madame, répondit Poirot.

— Sûr ?

— Absolument.

— Pas d'aspirateurs ?

— Non.

— Pas de bas ?

— Non.

— Pas de tapis ?

— Non.

— Bon, alors ça devrait aller, dit Mlle Peabody en s'installant dans un fauteuil. Vous feriez mieux de vous asseoir, dans ce cas.

Nous nous exécutâmes, obéissants.

— Vous pardonnerez ces questions, reprit Mlle Peabody, quelque peu confuse. On ne saurait être trop prudent. Vous n'imaginez pas les gens qui entrent ici. Les domestiques ne sont plus fiables. Ils ne savent plus faire la différence. On ne peut pas leur en vouloir, remarquez. Ces visiteurs ont un beau langage, un beau costume, un nom qui sonne bien. Comment les reconnaître ? Commandant Ridgeway, M. Scott Edgerton, capitaine d'Arcy Fitzherbert. Certains ont l'air de gentlemen. Mais avant que vous sachiez à qui vous avez affaire, ils vous ont flanqué sous le nez un appareil à battre les œufs en neige.

— Je vous assure madame, que nous n'avons rien de la sorte à vous proposer, dit Poirot avec un grand sérieux.

— Bon, je vous crois, dit Mlle Peabody.

Poirot se lança alors dans son histoire. Mlle Peabody l'écouta sans faire de commentaire. Ses petits yeux clignèrent une fois ou deux. À la fin, elle demanda :

— Vous allez écrire un livre, hein ?

— Oui.

— En anglais ?

— Bien sûr, en anglais.

— Mais vous êtes étranger, hein ? Allez, avouez, vous êtes étranger, pas vrai ?

— C'est exact.

Ses yeux vinrent se poser sur moi.

- Et vous, vous êtes son secrétaire, je suppose ?
- Euh... Oui, répondis-je, avec hésitation.
- Vous savez écrire un anglais correct ?
- Je l'espère.
- Hum... De quelle école sortez-vous ?
- Eton.
- Alors vous êtes nul en tout.

Je fus forcé de laisser sans réponse ce terrible affront à une ancienne et vénérable institution, car Mlle Peabody s'intéressait de nouveau à Poirot.

- Vous allez raconter la vie du général Arundell, c'est ça ?
- Oui. Vous le connaissiez, je crois.
- Exact. Je connaissais John Arundell. Il buvait comme un trou. (Il y eut un bref silence, puis Mlle Peabody reprit, d'un air songeur :) La révolte des cipayes, hein ? À mon avis, c'est enfoncer des portes ouvertes. Mais c'est vous que ça regarde.

— Vous savez, madame, dans ce domaine, c'est une question de mode. En ce moment, l'Inde est très en vogue.

— Vous n'avez peut-être pas tort. Les modes vont et viennent. Regardez les manches. (Nous gardâmes un silence respectueux.) Les manches gigot ont toujours été hideuses. En revanche, j'avais de l'allure avec les pagodes... (Ses yeux brillants se posèrent sur Poirot.) Eh bien, maintenant, que voulez-vous savoir ?

Poirot ouvrit largement les mains.

— Tout ! L'histoire de la famille. Les potins. La vie quotidienne.

— Je ne peux rien vous raconter sur l'Inde, avoua Mlle Peabody. Le fin mot de tout ça, c'est que je n'écoutais pas. Ils sont plutôt rasoirs, ces vieux grincheux avec leurs anecdotes. C'était un homme irrémédiablement stupide – mais j'ose affirmer qu'il n'en était pas pour autant le pire de nos généraux. J'ai toujours entendu dire que l'intelligence ne vous menait pas loin, dans l'armée. Soyez attentionné avec la femme du colonel, écoutez respectueusement vos officiers supérieurs, et vous ferez votre chemin – c'est ce qu'aimait à répéter mon père.

Poirot laissa s'écouler quelques instants de silence afin de traiter cette pensée profonde avec le respect qui convenait, puis il demanda :

- Vous connaissiez très bien les Arundell, n'est-ce pas ?
- Oui, tous, Matilda, c'était l'aînée. Pleine de boutons sur la figure. Elle faisait le catéchisme. Et elle en pinçait pour un des vicaires. Ensuite, il y avait Emily. Bonne culotte de cheval, celle-là ! C'était la seule qui pouvait tenir tête à son père lorsqu'il avait une de ses crises. On sortait de cette maison les bouteilles vides par charretées entières. Ils les enterraient la nuit, hé oui ! Qui venait ensuite ? Voyons, c'était Arabella ou Thomas ? Thomas, je crois. Il m'a toujours fait de la peine,

Thomas. Un homme au milieu de quatre femmes ! De quoi vous rendre fou ! Il avait des côtés vieille fille, ce pauvre Thomas. Personne ne croyait qu'il se marierait un jour. Vous imaginez la surprise, quand c'est arrivé.

Elle laissa échapper un gloussement – un de ces sonores gloussements tout victoriens.

À l'évidence, Mlle Peabody s'amusait beaucoup. Plongée dans le passé, elle avait presque oublié son auditoire – Poirot et moi.

— Puis il y avait Arabella. Un laideron. Le visage comme une patate. Elle a quand même réussi à se caser. C'était pourtant la plus moche des quatre. Avec un professeur de Cambridge. Vieux comme Mathusalem. Soixante ans bien sonnés. Il est venu donner une série de conférences ici – les merveilles de la chimie moderne, ou quelque chose d'approchant. J'y suis allée. Il bavait dans sa barbe, je m'en souviens. Il avait une barbe, oui. On ne comprenait pas un traître mot de ce qu'il racontait. Arabella s'attardait toujours pour poser des questions. Elle non plus, elle n'était plus de la première jeunesse, d'ailleurs. Elle approchait de la quarantaine. Enfin, ils sont tous deux morts et enterrés, à présent. Leur mariage fut plutôt heureux, semble-t-il. C'est ça l'avantage d'épouser une mocheté : on connaît son malheur immédiatement, et au moins elle ne risque pas d'être infidèle. Et enfin, il y avait Agnes. C'était la plus jeune – et la moins tarte. Assez délurée, de l'avis général. Presque dévergondée. Bizarrement, si l'une des quatre devait se marier, vous auriez parié sur Agnes. Eh bien non ! Elle est morte peu de temps après la guerre.

— Ainsi, d'après vous, le mariage de Thomas fut inattendu ? murmura Poirot.

Mlle Peabody émit de nouveau son impressionnant gloussement guttural.

— Inattendu ? Ah ! ça, vous pouvez le dire ! Un scandale, oui ! On n'aurait jamais cru ça de lui – un homme si calme, si timide et effacé, si attaché à ses sœurs...

Elle se tut un instant.

— Vous vous souvenez d'une affaire qui a défrayé la chronique à la fin des années 1890 ? Mme Varley ? Soupçonnée d'avoir empoisonné son mari à l'arsenic. Une belle femme. Ça a fait du bruit, cette histoire ! Elle a été acquittée. Eh bien, Thomas Arundell a complètement perdu la boule. Il s'est mis à acheter tous les journaux, à collectionner tous les articles qui parlaient de cette histoire, à découper les photos de Mme Varley. Et vous me croirez si vous voulez, mais quand le procès a été terminé, qui est-ce qui est allé à Londres pour lui demander sa main ? Thomas ! Thomas, le garçon calme et pantouflard... Il ne faut jurer de rien, avec les hommes, n'est-ce pas ? On court toujours le risque de les voir prendre leurs cliques et leurs

clagues.

— Et que s'est-il passé, alors ?

— Oh ! elle l'a épousé, vous pensez !

— Ça a été un choc terrible pour ses sœurs ?

— Je ne vous le fais pas dire ! Elles ont refusé de la recevoir. Tout bien considéré, je ne sais pas si je peux le leur reprocher. Thomas a été terriblement blessé. Il est parti s'installer dans les îles anglo-normandes et on n'a plus jamais entendu parler de lui. Je ne peux pas dire si son épouse a empoisonné son premier mari, mais elle n'a pas assassiné Thomas, en tout cas. Il est mort trois ans après elle. Ils ont eu deux enfants, un garçon et une fille. Très beaux tous les deux – ils tiennent de leur mère.

— Je suppose qu'ils rendaient souvent visite à leur tante ?

— Seulement après la disparition de leurs parents. À l'époque, ils faisaient leurs études et ils étaient déjà presque adultes, ils venaient pour les vacances. Emily était seule au monde et ils étaient son unique famille, avec Bella Biggs.

— Biggs ?

— La fille d'Arabella. Insignifiante. Quelques années de plus que Theresa. Elle a quand même réussi à faire l'andouille. Elle a épousé un métèque qui faisait des études universitaires. Un médecin grec. Simiesque, mais des manières plutôt charmantes, je dois l'admettre. Enfin, je suppose que la pauvre Bella n'avait pas beaucoup de choix. Elle passait son temps à aider son père ou à tenir les écheveaux de laine de sa mère. Ce gars-là était exotique. Ça lui a plu.

— C'est un mariage heureux ?

— Je ne crois pas qu'on puisse dire cela d'un seul mariage ! rétorqua Mlle Peabody d'un ton cassant. Ils semblent assez heureux. Deux enfants au teint plus ou moins olivâtre. Ils vivent à Smyrne.

— Mais ils sont en Angleterre, en ce moment, n'est-ce pas ?

— Oui. Ils sont arrivés en mars. Ça ne m'étonnerait pas qu'ils repartent bientôt.

— Emily Arundell aimait-elle beaucoup sa nièce ?

— Si elle aimait Bella ? Oh ! Énormément. C'est le genre insignifiant, mère poule et un peu niaise.

— Et le mari ? L'appréciait-elle ?

Mlle Peabody gloussa.

— Elle ne l'*appréciait* pas, mais je crois qu'elle ne le détestait pas, ce singe. Il est intelligent, vous savez. Si vous voulez mon avis, il savait la manœuvrer en douceur. Il renifle l'argent à dix pas, ce bonhomme !

Poirot toussota, puis demanda dans un murmure :

— Il m'a semblé comprendre que Mlle Arundell avait une belle fortune, à sa mort.

Mlle Peabody s'installa plus confortablement dans son fauteuil.

— Oui, et tout ce tintouin vient de là ! Personne n'avait imaginé à quel point elle était riche. Ça s'est passé comme ça : le vieux général Arundell a laissé un joli petit magot – qui a été partagé équitablement entre son fils et ses filles. Une partie de cet argent a été réinvestie dans des placements qui, je crois bien, se sont tous révélés fructueux. Les premières actions Mortauld, entre autres. Naturellement, lorsqu'ils se sont mariés, Thomas et Arabella ont récupéré ce qui leur appartenait. Les trois autres sœurs vivaient ici et ne dépensaient même pas un dixième de leurs revenus, qu'elles avaient mis en commun. Toutes les économies ont été réinvesties de nouveau. Quand Matilda est morte, elle a légué ses biens à Agnes et Emily, puis celle-ci a hérité d'Agnes. Et elle a continué à dépenser très peu. Résultat, elle est morte sur un tas d'or – et c'est la Lawson qui a tout empoché !

Mlle Peabody avait prononcé cette dernière phrase comme s'il s'agissait de l'aboutissement triomphal de toute l'affaire.

— Et vous, Mlle Peabody, cela vous a-t-il étonnée ?

— À vrai dire, oui ! Emily n'avait jamais fait mystère qu'à sa disparition sa fortune serait divisée entre ses nièces et son neveu. C'est d'ailleurs ce que stipulait le premier testament. Hormis de petites sommes aux domestiques, tout devait aller à parts égales à Theresa, à Charles et à Bella. Miséricorde, quel ramdam lorsqu'on a découvert après sa mort, qu'elle avait modifié son testament et qu'elle laissait tout à cette pauvre Mlle Lawson !

— Ce deuxième testament a été rédigé juste avant son décès ?

Mlle Peabody lança à Poirot un regard perçant.

— Vous pensez manœuvres captatoires. Non, vous perdez votre temps, mon brave. Et je n'irai pas jusqu'à croire que la pauvre Lawson ait eu l'intelligence et le cran de tenter un coup pareil. En réalité, elle a paru aussi surprise que tout le monde – ou elle a prétendu l'être !

Ce dernier commentaire fit sourire Poirot.

— Le testament a été rédigé dix jours avant sa mort, poursuivit Mlle Peabody. Le notaire prétend qu'il n'y a pas de problème. Je veux bien. Mais qu'est-ce qui prouve qu'il n'est pas en train de commettre une erreur ?

Poirot se pencha en avant.

— Vous voulez dire...

— C'est louche, voilà ce que je veux dire. Quelque chose de pas très net quelque part.

— C'est quoi, au juste, votre idée ?

— Je n'ai pas d'idée ! Comment saurais-je où est l'entourloupe ? Je ne suis pas notaire. Mais il y a quelque chose qui cloche, croyez-moi !

— A-t-il été question de contester le testament ?

— Je crois que Theresa a vu un avocat. Grand bien lui fasse. Que vous chante un avocat, neuf fois sur dix ? « Laissez tomber ! » Un jour,

cinq avocats m'ont déconseillé d'intenter une action en justice. Qu'est-ce que j'ai fait ? Je les ai ignorés. Et j'ai gagné mon procès. On m'a fait venir à la barre et un petit morveux tout frais débarqué de Londres a essayé de me prendre en défaut. Mais il en a été pour ses frais. « Vous ne pouvez pas reconnaître ces fourrures avec certitude, Mlle Peabody, m'a-t-il dit. Elles ne portent aucune marque de fourreur. » « Peut-être, ai-je répondu, mais il y a une reprise dans la doublure, et si quelqu'un est capable de faire une reprise pareille aujourd'hui, je veux bien manger mon parapluie. » Il n'en a plus mené large, après ça !

Et Mlle Peabody de rire de bon cœur.

— Je suppose, dit prudemment Poirot, que ce n'est pas le grand amour entre Mlle Lawson et les descendants de Mlle Arundell ?

— Vous vous attendez à quoi ? Vous connaissez le genre humain. De toute façon, après un décès, il y a toujours des histoires. Le défunt n'est pas encore refroidi dans son cercueil que la plupart des parents s'arrachent déjà les yeux.

— Ce n'est que trop vrai, soupira Poirot.

— Bah ! Le monde est ainsi fait, conclut Mlle Peabody, tolérante.

Poirot changea de sujet.

— Est-il vrai que Mlle Arundell était adepte du spiritisme ?

Les yeux pénétrants de Mlle Peabody le scrutèrent.

— Si vous pensez, dit-elle alors, que l'esprit de John Arundell est revenu pour ordonner à Emily de léguer son argent à Minnie Lawson et que sa fille a obéi, j'aime autant vous dire que vous vous fourrez le doigt dans l'œil. Emily n'avait rien d'une toquée de ce genre. Si vous voulez savoir, elle trouvait simplement le spiritisme un peu plus amusant que les patiences ou la crapette. Vous avez rencontré les sœurs Tripp ?

— Non.

— Si vous les aviez rencontrées, vous sauriez de quelle sorte d'âneries je veux parler. Des femmes exaspérantes. Elles passent leur temps à vous donner des messages de l'un de vos parents morts – messages toujours totalement absurdes. Elles y croient dur comme fer. Pareil pour Minnie Lawson. Après tout, c'est une façon comme une autre de passer ses soirées, j'imagine.

Poirot essaya une nouvelle piste :

— Vous connaissez le jeune Arundell, je présume ? Quel genre d'homme est-ce ?

— Un bon à rien. Charmant, pourtant. Toujours fauché et toujours endetté. Revenant sans cesse, les poches vides, d'un endroit quelconque de la planète. Et il sait les embobiner, les femmes ! (Nouveau gloussement.) Moi, j'en ai trop vu des comme lui pour me laisser avoir. C'est quand même drôle que Thomas ait eu un fils pareil. C'était un vieux fossile collet monté. Un modèle de rectitude. À se

demander d'où ça vient. L'hérédité vous joue parfois de ces tours. Remarquez, je l'aime bien, ce voyou – mais c'est le genre à tuer père et mère pour des clopinettes sans l'ombre d'un remords. Aucun sens moral. C'est étrange comme certaines personnes semblent en être dépourvues à la naissance.

— Et sa sœur ?

— Theresa ? (Mlle Peabody secoua la tête et répondit lentement :) Je ne sais pas. C'est une créature peu commune. Quelqu'un de différent. Elle est fiancée à un médecin d'ici un peu mou. Vous l'avez peut-être rencontré ?

— Le Dr Donaldson.

— Oui. Bon dans sa partie, dit-on. Mais par certains côtés, il est assez insipide. Pas le genre d'homme qui me plairait si j'étais jeune. Enfin, Theresa doit savoir ce qu'elle fait. Elle a eu des expériences, j'en mettrais ma main au feu.

— Le Dr Donaldson ne soignait-il pas Mlle Arundell ?

— Si, quand le Dr Grainger était en vacances.

— Mais il ne s'est pas occupé d'elle pendant sa dernière maladie ?

— Je ne pense pas.

Poirot constata alors avec un petit sourire :

— J'ai l'impression que vous ne tenez pas en haute estime ses qualités de médecin ?

— Je n'ai jamais dit ça. En fait, vous vous trompez. Il est assez dégourdi et intelligent dans son genre. Mais ce n'est pas mon genre. Que je vous donne un exemple. De mon temps, quand un enfant mangeait trop de pommes vertes, il avait une crise de foie et le docteur appelait ça une crise de foie et il rentrait chez lui et vous faisait parvenir quelques pilules de son cabinet. Aujourd'hui, on vous dit que l'enfant souffre d'une acidose prononcée et qu'il faut surveiller son régime ; on vous donne le même médicament, sauf que ce sont de jolis petits comprimés fabriqués dans des usines pharmaceutiques et qu'ils coûtent les yeux de la tête ! Donaldson appartient à cette nouvelle école. Remarquez, il y a des tas de jeunes mères qui préfèrent ça. Ça sonne mieux. Mais, entre nous, ce jeune homme ne restera pas longtemps ici à soigner des rougeoles et des crises de foie. C'est Londres qu'il vise. Il a de l'ambition et veut se spécialiser.

— Dans un domaine en particulier ?

— La sérothérapie. Il me semble que ça s'appelle comme ça. L'idée, c'est qu'on vous plante dans le corps une de ces horribles aiguilles hypodermiques, même si vous allez bien, juste pour le cas où vous attraperiez quelque chose. Pour ma part, j'ai horreur de ces saletés de piqûres.

— Le Dr Donaldson fait de l'expérimentation sur une maladie bien précise ?

— Ne m'en demandez pas tant. Tout ce que je sais, c'est que la médecine générale n'est pas assez bonne pour lui. Il veut s'installer à Londres. Mais pour cela, il lui faut de l'argent et il est pauvre comme Job... Si quelqu'un sait encore qui était Job.

— C'est regrettable que les vraies compétences soient si souvent gênées par le manque d'argent, murmura Poirot. Quand on pense qu'il y a des gens qui ne dépensent pas le quart de leurs revenus.

— Comme Emily Arundell, dit Mlle Peabody. Ça a été une sacrée surprise pour certaines personnes quand on a lu son testament. Je veux parler de la somme, pas des dispositions qu'elle a prises.

— Est-ce que, d'après vous, ça a été une surprise aussi pour les membres de sa famille ?

— En fait, dit Mlle Peabody en plissant les paupières d'un air vraiment ravi, oui et non. L'un d'eux savait à peu près à quoi s'en tenir.

— Qui ?

— M. Charles. Il avait fait ses calculs d'après ses propres revenus. Il est loin d'être bête, vous savez.

— Juste un peu fripouille, hein ?

— En tout cas, il n'a rien d'un idiot, grinça Mlle Peabody.

Elle se tut un instant, puis demanda :

— Vous allez vous mettre en contact avec lui ?

— Telle est bien mon intention. J'estime possible, ajouta-t-il avec un grand sérieux, qu'il soit en possession de certains papiers de famille concernant son grand-père.

— Il y a davantage de chances qu'il ait allumé un feu de joie avec. Aucun respect pour les aînés, ce jeune homme.

— On ne doit négliger aucune piste, dit Poirot d'un ton sentencieux.

— C'est bien l'impression que ça me donne en effet, répliqua sèchement Mlle Peabody.

Dans ses yeux bleus brilla une lueur fugitive qui sembla produire un effet désagréable sur Poirot. Celui-ci se leva.

— Je m'en voudrais d'abuser plus longtemps de votre temps, madame. Je vous suis très reconnaissant de tout ce que vous avez pu me raconter.

— J'ai fait de mon mieux, répondit Mlle Peabody. Mais j'ai comme l'impression que nous nous sommes bien éloignés de la révolte des cipayes, pas vous ?

Elle nous serra la main et conclut, en guise d'adieu :

— Faites-moi savoir quand votre livre sortira. J'aimerais beaucoup le lire.

Et la dernière chose que nous entendîmes, lorsque nous quittâmes la pièce, fut son joyeux gloussement guttural.

VISITE AUX DEMOISELLES TRIPP

— Et maintenant, dit Poirot tandis que nous remontions en voiture, que faisons-nous ?

Instruit par l'expérience, je ne suggérai pas cette fois un retour à Londres. Après tout, si Poirot semblait si bien s'amuser à sa façon, qu'avais-je à y redire ?

Je proposai de prendre le thé.

— Le thé, Hastings ? Quelle idée ! Vous avez observé l'heure ?

— Je l'ai observée, oui. Je l'ai vue, veux-je dire. (Le mauvais anglais de Poirot est parfois tragiquement contagieux.) Il est 5 heures et demie. Un thé est tout indiqué.

— Vous autres Anglais et votre déplorable manie de boire du thé l'après-midi ! soupira Poirot. Non, mon bon ami, pas de thé. L'autre jour, j'ai lu dans un manuel de savoir-vivre qu'il ne fallait pas se présenter chez quelqu'un après 18 heures. C'est une faute de goût. Il ne nous reste donc qu'une demi-heure pour faire ce que nous avons à faire.

— Vous êtes bien mondain, aujourd'hui, Poirot ! À qui rendons-nous visite, maintenant ?

— Aux demoiselles Tripp.

— Vous écrivez un livre sur le spiritisme, à présent ? Ou s'agit-il toujours de la biographie du général Arundell ?

— Ce sera plus simple que cela, mon bon ami. Mais nous devons d'abord nous enquérir de l'adresse de ces dignes personnes.

On nous indiqua volontiers la route mais non sans une certaine confusion, car il fallait emprunter toute une série de chemins creux. La demeure des demoiselles Tripp était un cottage pittoresque, si vieux qu'il semblait sur le point de s'écrouler.

Une adolescente d'environ quatorze ans nous ouvrit la porte ; elle dut se plaquer non sans difficulté contre le mur pour nous laisser le passage.

À l'intérieur, tout n'était que vieilles poutres de chêne. Il y avait un âtre immense – et des fenêtres tellement minuscules que l'on n'y voyait guère. Le mobilier était assez simple, plutôt rustique. Des

coupes de fruits étaient posées un peu partout et sur le buffet trônaient nombre de photographies représentant deux mêmes personnes dans des poses diverses, avec un bouquet de fleurs ou un large chapeau de paille à la main.

La jeune fille qui nous avait accueillis avait murmuré quelques mots avant de disparaître, mais nous perçûmes clairement sa voix à l'étage.

— Y'a deux messieurs qui demandent après vous, m'selles !

Une femme descendit l'escalier avec grâce dans un concert de froissements et de froufrous, et s'approcha de nous.

Elle n'était pas loin de la cinquantaine, avait la raie au milieu et les yeux marron légèrement globuleux. Un peu ronde, elle portait une robe de mousseline à ramages d'un autre temps.

Poirot engagea la conversation dans son style le plus fleuri.

— Je me dois de vous présenter mille et une excuses pour cette intrusion, bien chère mademoiselle, mais je me trouve dans une situation quelque peu délicate. J'ai fait le voyage jusqu'ici dans le but de rencontrer une dame ; cependant, elle a quitté Market Basing et l'on m'a dit que vous auriez très certainement son adresse.

— Vraiment ? Et de qui s'agit-il ?

— Mlle Lawson.

— Oh ! Minnie Lawson ! Bien sûr. Nous sommes les plus grandes amies du monde. Asseyez-vous, monsieur... Euh...

— Parotti. Et voici mon camarade, le capitaine Hastings.

Les présentations faites, Mlle Tripp se mit aussitôt à s'agiter.

— Installez-vous là, voulez-vous... Non, merci..., je vous assure..., j'ai toujours préféré les chaises droites. Bon, vous êtes bien, bien sûrs d'être à votre aise, là ? Chère Minnie Lawson... Oh ! voici ma sœur.

Nous entendîmes de nouveaux froufrous et fûmes rejoints par une seconde femme, vêtue d'une robe en vichy vert qui aurait été parfaite sur une fille de seize ans.

— Ma sœur Isabel. Monsieur..., euh... Parodie et... euh... le capitaine Hawkins. Ma chère Isabel, ces messieurs sont des amis de Minnie Lawson.

Comparée à sa sœur, Mlle Isabel Tripp aurait pu passer pour squelettique. Ses cheveux très blonds étaient tout bouclés et un peu en désordre. Elle avait des attitudes enfantines et c'était elle, sans le moindre doute, que l'on voyait sur la plupart des photographies avec des fleurs. Elle ne tarda pas à joindre les mains avec un enthousiasme juvénile.

— C'est merveilleux ! Cette chère Minnie ! Vous l'avez rencontrée récemment ?

— Pas depuis plusieurs années, expliqua Poirot. Nous nous sommes complètement perdus de vue. J'ai beaucoup voyagé. C'est pourquoi j'ai été si étonné et ravi lorsque j'ai appris la bonne fortune de ma

vieille amie.

— Oui, en effet. Mais elle l’a tellement bien mérité ! Minnie est une personne si rare. Si simple, si droite.

— Julia ! couina soudain Isabel.

— Oui, Isabel ?

— C’est extraordinaire. *P* ! Tu te souviens que la planche insistait nettement sur la lettre *P*, hier soir ? Un visiteur d’outre-mer, dont le nom commençait par un *P* !

— Exact, confirma Julia.

Les deux demoiselles regardèrent Poirot avec un air stupéfait et émerveillé.

— La planchette ne ment jamais, constata Mlle Julia.

— Vous intéressez-vous un tant soit peu aux sciences occultes, monsieur Parodie ?

— Je n’y connais pas grand-chose, chère mademoiselle, mais... comme tous ceux qui ont longtemps voyagé en Orient, je dois admettre qu’il est beaucoup de phénomènes que l’on ne comprend pas et que l’on ne peut expliquer de façon naturelle.

— C’est si vrai, dit Julia. Si profondément vrai.

— L’Orient..., murmura Isabel. La terre du mysticisme et de l’occulte.

À ma connaissance, les voyages de Poirot en Orient se limitaient à un séjour en Syrie, puis en Irak, qui n’avait guère duré que quelques semaines en tout. À en juger pourtant par ses propos actuels, on aurait juré qu’il avait passé la majeure partie de sa vie à parcourir la jungle et les bazars et à discuter avec les fakirs, les derviches et les mahatmas.

Je crus comprendre que les demoiselles Tripp étaient végétariennes, théosophes, israélites britanniques, scientistes chrétiennes, spirites, et qu’elles pratiquaient la photographie amateur avec enthousiasme.

— On a parfois le sentiment, dit Julia dans un soupir, qu’il est impossible de vivre dans un endroit comme Market Basing. C’est un lieu sans beauté – sans âme. Et on ne peut se passer de l’âme, ne pensez-vous pas, capitaine Hawkins ?

— Absolument, hasardai-je, un peu embarrassé. Oh ! absolument.

— *Là où ne fleurit pas l’idéal, l’individu se ronge et dépérit*, cita Isabel, en soupirant à son tour. J’ai souvent essayé de parler de ces choses avec le pasteur, mais je l’ai trouvé affreusement borné. Ne croyez-vous pas, monsieur Parodie, que toute croyance trop stricte rétrécit l’esprit ?

— Alors que tout est si simple, en réalité, ajouta sa sœur. Comme nous le savons si bien, tout n’est que joie et amour !

— C’est tellement vrai, répliqua Poirot. Tellement vrai. Quelle pitié qu’il doive toujours y avoir, semble-t-il tant d’incompréhension et de

querelles – et surtout dès qu’il est question d’argent.

— L’argent, quelle contingence sordide ! gémit Julia.

— Je crois que la défunte Mlle Arundell était l’une de vos converties ? s’enquit Poirot.

Les deux sœurs échangèrent un regard.

— J’aimerais en être sûre, répondit Isabel.

— Nous n’en avons jamais été tout à fait certaines, murmura Julia. Elle semblait convaincue, et puis la seconde suivante elle disait quelque chose de si... si grivois. (Elle ajouta, à l’intention de sa sœur :) Ah ! mais souviens-toi de la dernière manifestation. Ça a été réellement remarquable. (Elle se tourna vers Poirot.) C’était le soir où cette chère Mlle Arundell est tombée malade. Ma sœur et moi étions passées chez elle après dîner, et nous avons eu une séance, juste nous quatre. Et, vous savez, nous avons vu très distinctement – oui, nous l’avons vu toutes les trois – une sorte de halo autour de la tête de Mlle Arundell.

— Je vous demande pardon ?

— Oui. Comme une vapeur lumineuse. (Elle considéra Isabel :) C’est bien ainsi que tu décrivais la chose, toi aussi ?

— Oui. Oui, exactement. Une vapeur lumineuse a peu à peu entouré la tête de Mlle Arundell – une auréole de lumière diaphane. C’était un signe – maintenant, nous le savons – un signe qu’elle allait bientôt... passer de l’autre côté.

— Remarquable ! dit Poirot, d’une voix indiquant à quel point il était impressionné. Il faisait sombre dans la pièce, n’est-ce pas ?

— Oh ! oui, nous obtenons toujours de meilleurs résultats dans le noir, et c’était une soirée si douce que le feu, dans la cheminée, n’était même pas allumé.

— Un esprit des plus intéressants nous a parlé, dit Isabel. Une femme qui se nommait Fatima. Elle nous a dit qu’elle était morte à l’époque des croisades. Elle nous a délivré un message magnifique !

— Elle vous a vraiment parlé ?

— Non, nous n’avons pas entendu directement sa voix, bien sûr. Elle s’est exprimée en frappant. Amour. Espoir. Vie. Des mots merveilleux.

— Et Mlle Arundell est tombée malade pendant la séance ?

— Juste après. On nous a apporté des sandwiches et du porto, et notre chère Mlle Arundell a dit qu’elle ne voulait rien, car elle ne se sentait pas très bien. C’est ainsi que sa maladie a commencé. Dieu merci, elle n’a pas souffert trop longtemps.

— Elle est morte quatre jours plus tard, précisa Isabel.

— Et elle nous a déjà fait passer des messages, ajouta Julia d’une voix passionnée. Disant qu’elle est très heureuse et que tout est beau et qu’elle espère que la paix et l’amour règnent parmi les siens.

Poirot toussota.

— Ce qui... euh... n'est pas vraiment le cas, je le crains.

— La famille s'est conduite de façon honteuse envers la pauvre Minnie ! s'exclama Isabel, rouge d'indignation.

— Minnie est l'âme la plus détachée des contingences matérielles que je connaisse, renchérit Julia.

— Les gens se sont mis à répandre sur elle les pires horreurs – qu'elle avait tout manigancé pour que cet argent lui soit légué !

— Alors qu'en réalité ça a été pour elle une immense surprise.

— Quand le notaire a lu le testament, elle en a à peine cru ses oreilles.

— Elle nous l'a raconté elle-même. « Julia, ma chère, un rien m'aurait fait tomber à la renverse ! m'a-t-elle dit. Juste quelques petits legs aux domestiques et puis... Littlegreen House et le reste de ma fortune à Wilhelmina Lawson ! » Elle était si abasourdie qu'elle pouvait à peine articuler. Et lorsqu'elle a retrouvé sa voix, elle a demandé à combien tout cela se montait – songeant sans doute que la somme s'élèverait à quelques milliers de livres – et M. Purvis après avoir bafouillé et fait référence à des choses incompréhensibles du style biens meubles bruts et nets, a annoncé que l'héritage approchait des trois cent soixante-quinze mille livres. La pauvre Minnie en a presque tourné de l'œil.

— Elle ne s'y attendait pas du tout, insista l'autre sœur. Elle n'aurait jamais imaginé qu'une chose pareille puisse lui arriver !

— C'est ce qu'elle vous a déclaré, c'est ça ?

— Oh ! oui, elle nous l'a répété plusieurs fois. Et c'est pourquoi le comportement des autres membres de la famille d'Emily est si cruel – ils lui battent froid et la soupçonnent. Après tout, nous vivons dans un pays libre.

— Le peuple anglais semble en effet victime de cette illusion, murmura Poirot.

— Et j'aurais espéré que chacun pût laisser son argent à la personne de son choix ! J'estime que Mlle Arundell a agi avec beaucoup de sagesse. Manifestement, elle ne faisait pas confiance à sa propre famille, et j'ose dire qu'elle avait ses raisons.

— Ah ? (Poirot se pencha vers elle, l'air intéressé.) Vraiment ?

Encouragée par cette flatteuse attention, Isabel poursuivit :

— Oui. Vraiment. M. Charles Arundell, son neveu, a tout d'un vaurien. C'est connu. Je crois même qu'il est recherché par la police d'un pays étranger. Ce n'est pas du tout un personnage recommandable. Quant à sa sœur, eh bien, en fait je ne lui ai jamais *parlé* personnellement, mais elle a une drôle d'allure. Ultramoderne, pour ne pas dire plus, et atrocement maquillée. Je vous assure, quand j'ai vu ses lèvres, j'ai un instant redouté la nausée. On aurait dit du

sang. Et je la soupçonne de se droguer – son comportement est parfois si bizarre ! Elle passe pour être fiancée à ce sympathique jeune Dr Donaldson, mais je parie que lui-même doit être dégoûté parfois. Bien sûr, elle est séduisante à sa façon, mais j'espère qu'il retrouvera ses esprits à temps et qu'il prendra pour femme une gentille petite Anglaise aimant la campagne et la vie au grand air.

— Et les autres membres de la famille ?

— Eh bien, c'est le même problème. Très peu recommandables. Non que j'aie quelque chose à redire à l'encontre de Mme Tanios – c'est une femme charmante, mais complètement idiote et totalement sous la coupe de son mari. C'est un Turc, je crois – c'est plutôt affreux de la part d'une Anglaise d'épouser un Turc, je trouve. Pas vous ? Cela dénote un certain manque de délicatesse. Cela dit, Mme Tanios est une très bonne mère, bien que ses enfants soient singulièrement laids, les pauvres petits.

— Ainsi, tout compte fait, vous estimez qu'il valait mieux que la fortune de Mlle Arundell allât à Mlle Lawson, car elle la méritait davantage que tout le monde ?

— Minnie Lawson est foncièrement bonne, répondit Julia d'un ton serein. Et si détachée des biens de ce monde. Ce n'est pas comme si elle avait jamais pensé à l'argent, non. Elle ne s'est jamais montrée cupide.

— Et pourtant, il ne lui est pas venu à l'idée un instant de refuser l'héritage ? s'étonna Poirot.

Isabel regimba quelque peu.

— Oh ! voyons... Personne n'irait jusque-là !

— Non, peut-être bien que non..., admit Poirot avec un sourire.

— Vous voyez, monsieur Parodie, intervint Julia, elle le considère comme un dépôt – un dépôt sacré.

— Et elle est tout à fait prête à faire un geste pour Mme Tanios ou ses enfants, poursuivit Isabel. Seulement, elle ne veut pas que lui, il touche à cet argent.

— Elle a même dit qu'elle envisageait d'accorder une rente à Theresa.

— Et ça, j'estime que c'est très généreux de sa part – quand on considère la manière cavalière dont cette fille l'a toujours traitée.

— C'est vrai, M. Parodie, Minnie est la plus généreuse des créatures. Mais naturellement, vous la connaissez, bien sûr.

— Oui, répondit Poirot. En revanche, je ne connais toujours pas... son adresse.

— Suis-je bête ! Et où ai-je la tête ? Voulez-vous que je vous l'inscrive ?

— Je peux la noter.

Et Poirot sortit son fameux calepin.

— 17, Clanroyden Mansions, W. 2. Pas très loin de Whiteleys. Vous lui transmettez notre affection, n'est-ce pas ? Nous n'avons pas eu de ses nouvelles depuis un certain temps.

Poirot se leva et je l'imitai.

— Laissez-moi vous remercier infiniment toutes les deux pour cette conversation des plus charmantes. Et vous avez été fort aimables de m'indiquer l'adresse de mon amie.

— Je m'étonne qu'on ne vous l'ait pas donnée à Littlegreen ! s'exclama Isabel. Ça doit être cette Ellen ! Les domestiques sont si jalouses et si mesquines ! Il leur arrivait parfois d'être grossières avec Minnie.

Julia nous serra la main avec préciosité.

— Votre visite nous a fait très plaisir, roucoula-t-elle. Si j'osais, je...

Elle lança un regard interrogateur à sa sœur.

— Accepteriez-vous... (Le rose vint aux joues d'Isabel.) Auriez-vous la bonté d'accepter de partager notre repas du soir ? Un repas très simple – quelques légumes râpés, du pain complet avec du beurre salé, un fruit peut-être...

— Cela m'a l'air succulent, répondit précipitamment Poirot. Hélas ! Mon ami et moi devons rentrer à Londres.

Après de nouvelles poignées de main et d'autres messages à transmettre à Mlle Lawson, nous prîmes enfin congé.

POIROT DISCUTE DE L'AFFAIRE

— Dieu merci, Poirot, m'écriai-je avec ferveur, vous nous avez délivrés des carottes crues ! Quelles horribles créatures !

— Pour nous, ce sera un bon bifteck – avec des frites – et une bonne bouteille de vin. Qu'est-ce que nous aurions eu à boire ici, je me le demande ?

— De l'eau, frissonnai-je, ou du cidre sans alcool. C'est sûrement le genre de la maison. Je parie qu'il n'y a ni baignoire ni sanitaires, juste un trou au fond du jardin.

— C'est drôle de voir à quel point les femmes aiment à vivre sans confort, dit Poirot d'un ton pensif. Et ce n'est pas toujours par manque d'argent, bien qu'elles soient très fortes pour le dissimuler quand elles sont dans la gêne.

— Quels sont vos ordres au chauffeur, cette fois ?, demandai-je tandis que, après avoir négocié le dernier virage d'une succession de petits chemins sinueux, nous débouchions sur la nationale menant à Market Basing. À quelle sommité locale allons-nous rendre visite ? Ou bien retournons-nous Chez George, pour réinterroger le serveur asthmatique ?

— Vous serez heureux d'apprendre, Hastings, que nous en avons terminé avec Market Basing.

— Formidable !

— Pour le moment seulement. Parce que j'y reviendrai !

— Toujours sur la piste de votre meurtrier malchanceux ?

— Exactement.

— Avez-vous tiré quelque enseignement du ramassis de sottises que nous venons d'entendre ?

— Certains points méritent notre attention, répondit Poirot en choisissant ses mots avec soin. Les différents personnages de notre drame commencent à se préciser. Par certains côtés, cela ressemble à un roman à l'eau de rose, vous ne trouvez pas ? L'humble employée, longtemps méprisée, accède à la richesse et joue le rôle de la grande dame généreuse.

— J'imagine qu'une telle bonté doit être terriblement blessante

pour ceux qui se considèrent comme les héritiers légitimes !

— Comme vous dites, Hastings. Oui, c'est parfaitement exact.

Nous roulâmes quelques minutes en silence. Nous avons traversé Market Basing, et nous retrouvions sur la nationale. Je fredonnais l'air de « Petit homme, tu as eu une rude journée ».

— Vous vous êtes bien amusé, Poirot ? demandai-je enfin.

— Je ne comprends pas du tout ce que vous entendez par « bien amusé », Hastings, répliqua-t-il avec froideur.

— Eh bien, expliquai-je, j'ai comme qui dirait l'impression que vous vous êtes offert une excursion à la journée.

— Vous ne me trouvez pas sérieux ?

— Oh ! sérieux, vous l'êtes ! Mais votre engagement m'a tout l'air purement académique. Vous pratiquez ici une sorte de gymnastique intellectuelle gratuite. Si vous voulez le fond de ma pensée, tout ceci n'a rien de réel.

— Au contraire. C'est tout ce qu'il y a de plus réel.

— Je me suis mal exprimé. Voilà où je voulais en venir : s'il s'agissait d'aider notre vieille dame, ou de la protéger contre une nouvelle agression, en ce cas, le jeu en vaudrait mille fois la chandelle. Mais puisque après tout elle est morte, je ne puis m'empêcher de me demander pourquoi nous nous donnons tant de peine.

— Si l'on vous écoutait, mon ami, on n'enquêterait jamais sur aucune affaire de meurtre.

— Mais bien sûr que si ! Ça n'a rien à voir ! Bon sang, les autres fois, on a un cadavre... Oh ! et puis zut !

— Ne vous énervez pas. J'ai très bien compris. Vous établissez une distinction entre un cadavre et une simple mort naturelle. Supposons, par exemple, qu'au lieu de nous quitter bien sagement à la suite d'une longue maladie, Mlle Arundell ait eu une fin brutale et violente – alors vous ne resteriez pas indifférent à mes efforts pour découvrir la vérité ?

— Bien sûr.

— Quelqu'un a quand même tenté de la tuer !

— Oui, mais ce quelqu'un a échoué. C'est là toute la différence.

— Et ça ne vous intéresse absolument pas de savoir qui a voulu l'assassiner ?

— Euh... Si, d'une certaine manière.

— Nous sommes en présence d'un groupe très restreint, dit Poirot, songeur. Ce fil tendu dans l'escalier...

— Ce fil dont vous déduisez simplement l'existence parce que vous avez trouvé un clou planté dans la plinthe ! l'interrompis-je. Qui sait ? Ce clou était peut-être là depuis des années ?

— Non. La peinture était très récente.

— Je continue à croire qu'il peut y avoir toutes sortes d'explications

à la présence de ce clou.

— Donnez-m'en une.

Sur le moment, rien de suffisamment plausible ne me vint à l'esprit. Poirot profita de mon mutisme pour poursuivre son raisonnement.

— Oui, un groupe restreint. Ce fil n'a pu être tendu en travers de la première marche qu'une fois tout le monde couché. Nous ne devons donc tenir compte que des occupants de la maison. C'est-à-dire que le coupable se trouve parmi ces sept personnes : le Dr Tanios, Mme Tanios, Theresa Arundell, Charles Arundell, Mlle Lawson, Ellen et la cuisinière.

— On peut certainement laisser les domestiques de côté.

— Ils ont reçu une part d'héritage, mon très cher. Et l'un d'eux avait peut-être d'autres raisons de tuer : vengeance, querelle qui aurait mal tourné, indécatesse mise à jour – on ne peut rien affirmer.

— Cela m'étonnerait tout de même.

— C'est en effet peu probable, je vous l'accorde. Mais il ne faut négliger aucune éventualité.

— Dans ce cas, nous sommes obligés de considérer huit suspects et non pas sept.

— Comment ça ?

Je sentis que j'allais marquer un point.

— Il faut ajouter Mlle Arundell. Comment êtes-vous sûr qu'elle n'a pas mis ce fil elle-même en travers des escaliers dans l'intention de faire choir un autre membre de la maisonnée ?

Poirot haussa les épaules.

— Vous venez de proférer une ânerie, mon cher. Si Mlle Arundell avait tendu un piège, elle aurait fait attention de ne pas s'y laisser prendre elle-même ! N'oubliez quand même pas que c'est elle qui est tombée.

J'abandonnai, déconfit.

Poirot poursuivit ses réflexions, d'une voix pensive :

— Le déroulement des événements est parfaitement clair : la chute, la lettre, la visite du notaire. Mais un détail reste obscur. Mlle Arundell a-t-elle volontairement omis de poster cette lettre, parce qu'elle hésitait ? Ou bien se figurait-elle que celle-ci, une fois écrite, avait été envoyée ?

— C'est impossible à dire, fis-je.

— En effet. Nous ne pouvons émettre que des suppositions. À mon avis, elle croyait que sa lettre était partie. Elle a dû être surprise de ne pas recevoir de réponse...

Mes réflexions avaient pris une autre direction.

— D'après vous, ces histoires ridicules de spiritisme jouent-elles un rôle dans l'affaire ?, demandai-je. Pensez-vous que, même si Mlle Peabody a jugé l'idée invraisemblable, Emily ait pu recevoir un

message au cours d'une séance, lui ordonnant de modifier son testament et de laisser son argent à la mère Lawson ?

— Cela ne correspond pas vraiment à l'impression générale que je me suis faite du caractère de Mlle Arundell.

— Les sœurs Tripp affirment que Mlle Lawson a été totalement prise au dépourvu à la lecture du testament, rappelai-je.

— C'est ce qu'elle leur a dit, oui, admit Poirot.

— Mais vous ne le croyez pas ?

— Mon bon ami, vous connaissez ma nature méfiante ! Je ne crois jamais rien de ce que l'on me raconte si je n'en ai pas une confirmation par ailleurs.

— C'est vrai, mon vieux, m'attendris-je. Quelle nature adorable, indulgente et confiante !

— « Il dit », « Elle dit », « Ils disent »... Bah ! Qu'est-ce que ça signifie ? Rien du tout : Ça peut être la vérité vraie. Ou un mensonge bien commode. Moi, il n'y a que les faits qui m'intéressent.

— Et quels sont ces faits ?

— Mlle Arundell est tombée. Cela, personne ne le conteste. Et cette chute n'est pas accidentelle – on l'a provoquée.

— La preuve de cela étant qu'Hercule Poirot en a décidé ainsi !

— Pas du tout. La preuve, c'est le clou. La preuve, c'est cette lettre que m'a envoyée Mlle Arundell. La preuve, c'est ce chien qui a passé la nuit dehors. La preuve, ce sont les paroles de Mlle Arundell à propos de « l'image du vase » et de la balle de Bob. Tout ça, ce sont des faits.

— Et le fait suivant, s'il vous plaît ?

— C'est la réponse à la question habituelle : à qui profite la mort de Mlle Arundell ? Réponse : à Mlle Lawson.

— La méchante dame de compagnie ! Mais les autres aussi pensaient que cette disparition allait leur servir. Et à l'époque de l'accident, c'est eux, effectivement, qui auraient récupéré tout l'argent !

— Exact Hastings. C'est pourquoi ils sont tous aussi suspects les uns que les autres. Et il y a un dernier petit fait : Mlle Lawson s'est donné beaucoup de mal pour cacher à Mlle Arundell que le chien avait passé la nuit dehors.

— Vous trouvez ça suspect ?

— Pas du tout. Je le note simplement. C'était peut-être un souci bien normal pour la tranquillité d'esprit de la vieille demoiselle. C'est cela, et de loin, l'explication la plus plausible.

Je jetai un regard de côté à Poirot. Cet homme était si désespérément insaisissable !

— Mlle Peabody a laissé entendre qu'il y avait quelque chose de louche avec ce testament, repris-je. Qu'est-ce qu'elle a voulu dire,

d'après vous ?

— Je pense que c'est sa façon à elle d'exprimer divers doutes vagues et informulés.

— Il me semble que l'on peut éliminer les manœuvres captatoires, fis-je, pensif. Et tout indique que Mlle Arundell était beaucoup trop raisonnable pour croire à ces âneries spirites !

— Qu'est-ce qui vous fait dire que le spiritisme est une ânerie, Hastings ?

Je le regardai, stupéfait.

— Mon cher Poirot... Ces femmes épouvantables...

Il sourit.

— Je suis d'accord avec vous en ce qui concerne les demoiselles Tripp. Mais le seul fait qu'elles aient adhéré avec enthousiasme à la science chrétienne, au végétarisme, à la théosophie et au spiritisme ne constitue pas vraiment une preuve accablante contre tout cela ! Si une imbécile vous raconte quantité d'idioties sur un faux scarabée acheté à un escroc, cela ne jette pas forcément le discrédit sur l'ensemble de l'égyptologie !

— Vous voulez dire que vous croyez au spiritisme, Poirot ?

— Je n'ai pas d'idée préconçue sur la question. Je n'ai jamais étudié aucune de ces manifestations, mais il faut admettre qu'un grand nombre de scientifiques et d'érudits sont convaincus de l'existence de phénomènes qui ne sont pas seulement imputables à... dirons-nous, la crédulité d'une Mlle Tripp.

— Alors vous croyez à ces propos incohérents sur une auréole de lumière entourant la tête de Mlle Arundell ?

— Je parlais d'une manière générale – c'est votre attitude de scepticisme irraisonné que je vous reproche. Je répondrai que, m'étant fait une certaine opinion des sœurs Tripp, j'examinerai avec le plus grand soin toute information qu'elles porteront à ma connaissance. Une piquée, mon bon ami, est toujours une piquée, qu'elle parle de spiritisme, de politique, des rapports entre les sexes, ou de la doctrine bouddhiste.

— Pourtant, vous les avez écoutées avec attention.

— C'était mon travail, aujourd'hui – écouter. Entendre ce que tout le monde avait à me dire sur ces sept personnes et surtout, bien sûr, sur les cinq les plus concernées. Nous connaissons déjà un certain nombre de choses sur ces gens. Prenez Mlle Lawson, par exemple. Selon les Tripp, elle est dévouée, généreuse, désintéressée : en somme, quelqu'un de bien. Pour Mlle Peabody, au contraire, elle est crédule, stupide, et pas suffisamment courageuse ni intelligente pour commettre un crime. Le Dr Grainger nous dit qu'elle était maltraitée, qu'elle était dans une position précaire, et il la traite de « pauvre dinde peureuse » ou quelque chose d'approchant. Pour le serveur au

restaurant, ce n'était qu'une « personne », et Ellen a précisé que Bob, le chien, la méprisait ! Tout le monde, donc, la considère sous un angle légèrement différent. Et c'est pareil pour les autres. Nul ne semble avoir une haute opinion de la moralité de Charles Arundell, mais néanmoins chacun parle de lui à sa façon. Le Dr Grainger le qualifie avec indulgence de « jeune freluquet qui n'a pas grand-chose dans la tête ». Mlle Peabody prétend qu'il aurait tué père et mère pour des clopinettes mais elle préfère, c'est clair, un vaurien tel que lui à un empoté. Mlle Tripp laisse entendre qu'il est capable d'un crime, et qu'il en a déjà un ou plusieurs à son actif. Tous ces éclairages indirects sont du plus haut intérêt. Ils nous incitent à passer à l'étape suivante.

— Qui est ?

— Regarder de tous nos yeux, mon bon ami.

THERESA ARUNDELL

Le lendemain matin, nous nous rendîmes à l'adresse que nous avait donnée le Dr Donaldson.

J'avais suggéré à Poirot qu'une petite visite chez le notaire, M. Purvis, aurait peut-être été une bonne chose, mais il avait fermement rejeté cette idée.

— Non, vraiment, mon ami. Que lui dirions-nous ? Quelle raison pourrions-nous avancer pour lui arracher des informations ?

— Ce ne sont en général pas les raisons qui vous manquent, Poirot ! N'importe quel bon vieux mensonge ferait l'affaire, non ?

— Au contraire, mon cher. Ce ne serait pas « n'importe quel bon vieux mensonge », comme vous dites, qui marcherait. Pas avec un notaire. Nous risquerions – quelle expression employez-vous déjà, vous autres Anglais ? – nous risquerions de nous faire jeter dehors comme des malpropres.

— Seigneur !... Tout mais pas ça ! m'exclamai-je.

Et c'est ainsi, comme je l'ai dit, que nous partîmes pour l'appartement occupé par Theresa Arundell.

Il était situé à Chelsea, dans un immeuble avec vue sur le fleuve. Le mobilier coûteux était de style moderne : chromes étincelants et épais tapis aux dessins géométriques.

On nous fit attendre quelques minutes, puis une jeune femme pénétra dans la pièce et nous observa d'un air interrogateur.

Theresa Arundell devait avoir vingt-huit ou vingt-neuf ans. Elle était grande et mince et faisait penser à une esquisse en noir et blanc, aux traits surchargés. Ses cheveux étaient d'un noir de jais, et son visage très pâle lourdement maquillé. Ses sourcils, épilés selon un angle bizarre, lui donnaient une expression ironique. Seule tache de couleur, ses lèvres écarlates, qui ressemblaient à une balafre entre ses joues au teint crayeux. On avait en outre l'impression – et je n'aurais su dire pourquoi, car son attitude était d'une indifférence languissante – qu'elle avait au bas mot trois fois plus de ressort que le commun des mortels. On sentait en elle comme une énergie contenue. L'image d'un coup de fouet me traversa l'esprit.

Son regard froid et inquisiteur se posa sur moi, puis sur Poirot.

Las de mentir – du moins l'espérais-je –, Poirot lui avait donné sa véritable carte de visite. Elle la retournait dans tous les sens entre ses doigts.

— Vous êtes M. Poirot ? dit-elle.

Poirot se fendit de sa plus belle courbette.

— À votre service, chère et délicieuse mademoiselle. Me permettez-vous d'abuser de votre temps si précieux ?

— Enchanté, monsieur Poirot. Je vous en prie, asseyez-vous, lui répondit-elle en imitant vaguement ses manières cérémonieuses.

Poirot s'installa, non sans quelques indispensables précautions, dans un fauteuil caré, très bas ; pour ma part, j'en choisis un à dossier droit – des sangles sur une armature chromée. Theresa prit négligemment place sur un tabouret bas, devant la cheminée. Elle nous offrit des cigarettes que nous refusâmes, et en alluma une.

— Peut-être me connaissez-vous de réputation, chère mademoiselle ?

Elle acquiesça d'un signe de tête :

— Vous êtes le grand ami de Scotland Yard, c'est bien cela ?

Poirot, je pense, n'apprécia guère cette description. Il répondit, d'un ton condescendant :

— Je me fais un devoir de résoudre bon nombre de problèmes criminels, mademoiselle.

— C'est terriblement fascinant, dit Theresa Arundell d'une voix languide. Quand je pense que j'ai égaré mon carnet d'autographes !

— L'affaire qui me vaut l'honneur d'être ici, poursuivit Poirot, imperturbable, est la suivante : j'ai reçu hier une lettre de votre tante.

Elle écarquilla quelque peu les yeux – de très longs yeux en amandes – et souffla une bouffée de fumée.

— De ma tante, monsieur Poirot ?

— Je viens de vous le dire, chère mademoiselle.

— Désolée de vous priver d'un divertissement prometteur, cher monsieur, mais il y a un os : je n'ai pas ça dans mes relations ! Dieu merci, toutes mes tantes ont passé l'arme à gauche. La dernière est morte il y a deux mois.

— Mlle Emily Arundell ?

— Oui. Mlle Emily Arundell. Les cadavres ne vous bombardent tout de même pas de lettres, monsieur Poirot ?

— Si, parfois.

— Vous êtes divinement macabre !

Il y avait une note nouvelle dans sa voix – elle était soudain plus éveillée, plus attentive.

— Et que vous a dit ma tante, monsieur Poirot ?

— Cela mademoiselle, je ne puis vous le révéler pour le moment. Il

s'agissait, voyez-vous, d'une affaire... (il toussota)... d'une affaire quelque peu délicate.

Il y eut un bref silence. Theresa Arundell fuma un moment sans rien dire, puis elle murmura :

— Mystère et boule de gomme, si je comprends bien. Mais qu'ai-je à voir là-dedans, au juste ?

— J'espérais, mademoiselle, que vous accepteriez de répondre à quelques questions.

— Des questions ? À quel propos ?

— Des questions d'ordre familial.

Ses yeux s'agrandirent de nouveau.

— Je vous trouve d'un solennel !... Et si vous me donniez un échantillon de vos fameuses questions ?

— Bien volontiers. Pouvez-vous me communiquer l'adresse actuelle de votre frère Charles ?

Elle plissa les paupières. On aurait dit qu'elle rentrait dans sa coquille. Son énergie semblait s'être résorbée.

— Ça ne me paraît guère possible, non. Nous ne sommes pas du genre à nous écrire. Et j'ai comme l'impression qu'il a quitté l'Angleterre.

— Je vois, murmura Poirot, qui resta alors silencieux un instant.

— Était-ce là tout ce que vous vouliez savoir, monsieur Poirot ?

— Non, j'ai d'autres questions. Un : êtes-vous satisfaite de la façon dont votre tante a disposé de sa fortune ? Deux : depuis combien de temps êtes-vous fiancée au Dr Donaldson ?

— Voilà ce qui s'appelle sauter du coq à l'âne !

— Dois-je me répéter ?

— Inutile. Nous n'avons pas gardé les cochons ensemble. Je répondrai donc en bloc à ces deux questions que ça ne vous regarde pas. *Ça ne vous regarde pas, monsieur Hercule Poirot*, martela-t-elle en français.

Poirot l'observa attentivement un instant, puis, sans paraître déçu le moins du monde, il se leva.

— C'est donc ainsi que vous prenez les choses ! Sans doute n'y a-t-il pas lieu d'être surpris. Permettez-moi, très chère mademoiselle, de vous féliciter pour votre accent français. Et de vous souhaiter une bonne fin de matinée. Venez, Hastings.

Nous étions arrivés à la porte lorsque la jeune femme se manifesta. Son injonction me fit, là encore, penser à un coup de fouet. Elle n'avait pas bougé, mais ses deux mots claquèrent, oui, claquèrent exactement comme un coup de fouet.

— Revenez ici !

Poirot obéit avec lenteur. Il se rassit et l'observa d'un air interrogateur.

— Arrêtons de faire les imbéciles, dit-elle. Il n'est pas totalement exclu que vous puissiez m'être utile, monsieur Hercule Poirot.

— J'en serais ravi, mademoiselle. Mais de quelle façon ?

Entre deux bouffées de sa cigarette, elle répondit très doucement, d'une voix égale :

— Dites-moi comment faire annuler ce testament.

— Un avocat pourrait certainement vous...

— Oui, un avocat, peut-être – si je dénichais l'oiseau rare – ou la brebis galeuse, comme vous préférez. Mais les seuls que je connaisse sont, hélas, honnêtes ! D'après eux, le testament est tout ce qu'il y a de légal, et l'attaquer devant un tribunal reviendrait à jeter l'argent par les fenêtres.

— Mais vous ne les croyez pas.

— Ce que je crois, c'est qu'il y a toujours une solution. Il suffit de faire taire ses scrupules et d'être prêt à y mettre le prix. Eh bien, moi, j'y suis prête.

— Et il va de soi, selon vous, que moi aussi je peux oublier mes scrupules moyennant finances ?

— Je me suis aperçue que c'était vrai de la plupart des gens. Je ne vois pas pourquoi vous seriez une exception à la règle. Bien sûr, tout le monde commence toujours par protester de son honnêteté.

— Exactement. Ça fait partie du jeu, hein ? Mais – dans la mesure où je serais disposé à oublier mes scrupules – que pensez-vous donc que je pourrais faire ?

— Je ne sais pas, moi. Mais vous êtes un homme intelligent. Ce n'est un secret pour personne. Vous pourriez trouver la forme adéquate du système D.

— Laquelle, au juste ?

Theresa Arundell haussa les épaules.

— Ça, c'est votre affaire. Voler le testament et le remplacer par un faux... Kidnapper cet épouvantail de Lawson et lui flanquer la frousse pour lui faire avouer qu'elle a forcé ma tante à le rédiger en sa faveur. Produire un troisième testament écrit sur le lit de mort de la vieille Emily.

— Votre imagination débordante me laisse sans voix, très chère mademoiselle !

— D'accord, mais quelle est votre réponse ? J'ai été suffisamment franche. Si vous m'opposez un refus vertueux, voilà la porte.

— Ce n'est pas un refus vertueux – pas encore, dit Poirot.

Theresa Arundell se mit à rire et me regarda.

— Votre ami, observa-t-elle à l'intention de Poirot, semble choqué. Si nous l'envoyions se promener autour du pâté de maisons ?

Poirot s'adressa à moi avec une pointe d'irritation :

— Hastings, contrôlez, s'il vous plaît, votre belle et droite nature.

(Puis, à Theresa :) Je vous prie d'excuser mon ami, exquise mademoiselle. Il est honnête, comme vous l'avez constaté. Mais il est fidèle, aussi, et sa loyauté à mon égard est absolue. En tout cas, laissez-moi insister sur un point. (Il la fixa d'un regard intense.) Quoi que nous fassions, nous resterons dans les limites de la loi.

Les sourcils de Theresa se soulevèrent un tantinet.

— ... La loi, ajouta Poirot d'un ton pensif, nous laissant une bonne marge d'action.

— Je vois, dit-elle avec un petit sourire. Nous considérerons donc cela comme entendu. Voulez-vous que nous discussions de votre part du gâteau – s'il s'avère qu'il y en a un ?

— Là aussi, nous pouvons nous entendre. Quelques jolies petites miettes, c'est tout ce que je demande.

— Marché conclu, dit Theresa.

— Écoutez, très chère petite mademoiselle, reprit Poirot en se penchant en avant, dans quatre-vingt-dix-neuf pour cent des cas, dirons-nous, je suis du côté de la loi. Quant au un pour cent qui reste – eh bien, c'est différent. D'abord, c'est en général bien plus lucratif... Mais il faut s'y prendre avec beaucoup de discrétion, vous l'imaginez. Vraiment beaucoup. Ma réputation ne doit pas en souffrir. Je suis obligé d'être prudent. (Theresa Arundell acquiesça d'un mouvement de tête.) Et il me faut connaître tous les éléments de l'affaire ! Il me faut la vérité ! Vous comprenez que lorsque l'on sait la vérité, on a plus de facilité pour décider quel mensonge raconter au juste !

— Cela semble éminemment raisonnable.

— Dans ce cas, c'est parfait. Voyons, quand les nouvelles dispositions testamentaires ont-elles été prises ?

— Le 21 avril.

— Et les précédentes ?

— Tante Emily les a rédigées il y a cinq ans.

— Et en quoi consistaient-elles ?

— Un legs à Ellen et un autre à une ancienne cuisinière. Le reste de ses biens était partagé entre les enfants de son frère Thomas et de sa sœur Arabella.

— L'argent était-il laissé sous forme de fidéicommis ?

— Non. Nous en avons l'usage immédiat.

— Maintenant, écoutez-moi bien. Étiez-vous tous au courant de cela ?

— Bien sûr, Charles et moi le savions. Et Bella aussi. Tante Emily n'en faisait pas mystère. En fait, chaque fois que l'un d'entre nous lui mendiait un prêt, elle répondait toujours : « Vous aurez tout mon argent quand je serai morte. Contentez-vous de ça. »

— Aurait-elle refusé de vous prêter de l'argent en cas de maladie ou dans des circonstances exceptionnelles ?

— Non, je ne crois pas, répondit doucement Theresa.

— Mais elle estimait que vous en aviez tous assez pour vivre ?

— C'était son opinion, oui.

Il y avait de l'amertume dans sa voix.

— Mais vous n'étiez pas de cet avis ?

Theresa ne répondit pas immédiatement. Puis, elle expliqua :

— Mon père nous a laissé trente mille livres à chacun, à Charles et à moi. Les intérêts de cette somme, qui a fait l'objet de placements sûrs, s'élèvent à environ douze cents livres par an. Une fois les impôts payés, c'est un joli revenu avec lequel on peut vivre très à l'aise. Mais moi, je... (Sa voix changea, son corps mince se raidit, sa tête se renversa légèrement en arrière – toute cette merveilleuse énergie que j'avais sentie en elle ressortait soudain.)... Mais moi, je veux mille fois mieux que cette existence-là ! Je veux ce qu'il y a de meilleur ! Les restaurants les plus gastronomiques, les robes les plus coûteuses et avec le chic en plus – pas seulement des vêtements bêtement à la mode. Je veux vivre à cent à l'heure et m'amuser comme une folle, je veux aller me baigner, l'été, au soleil de la Côte d'Azur, je veux avoir les moyens de m'asseoir à une table de jeu quand l'envie m'en prend et risquer des sommes folles, je veux donner des fêtes – des fêtes sauvages, absurdes, extravagantes –, je veux tout ce qu'offre ce monde déliquescant, et je ne le veux pas dans dix ans... il me le faut tout de suite !

Sa voix sonnait, merveilleusement chaude, entraînante, envoûtante.

Poirot observait son interlocutrice avec infiniment d'attention.

— Et j'imagine que c'est ce qui s'est passé. Vous l'avez eue tout de suite, cette vie ?

— Oui, Hercule, je l'ai eue.

— Et combien vous reste-t-il sur les trente mille livres ?

Elle éclata soudain de rire.

— Deux cent vingt et une livres, quatorze shillings et sept pence. C'est le chiffre exact, sur mon compte. Alors vous voyez, mon petit bonhomme, vous allez être payé aux résultats. Pas de résultats, pas de salaire.

— Dans ce cas, dit Poirot, très terre à terre, il y aura certainement des résultats.

— Vous êtes un superbe petit bonhomme. Hercule. Je suis heureuse qu'on fasse équipe.

Poirot reprit alors, sur un ton très professionnel :

— Il y a quelques menus détails que je dois absolument savoir. Prenez-vous de la drogue ?

— Non, jamais.

— Vous buvez ?

— Pas mal, oui. Mais pas par amour de l'alcool. Mes amis boivent

et je fais comme eux, mais je peux arrêter quand je veux.

— Très bien.

Elle se remit à rire :

— Rassurez-vous, Hercule, je ne vendrai pas la mèche un jour où j'aurai un coup dans l'aile !

— Et sur le plan sentimental ? poursuivit Poirot.

— Beaucoup d'aventures, dans le passé.

— Et aujourd'hui ?

— Seulement Rex.

— Le Dr Donaldson ?

— Oui.

— Il paraît pourtant très étranger à la vie que vous décrivez.

— Oh ! il l'est.

— Et cependant, vous tenez à lui. Comment est-ce possible ?

— Qui connaît la raison des choses ? Pourquoi Juliette est-elle tombée amoureuse de Roméo ?

— Avec tout le respect dû à Shakespeare, il se trouve que c'était le premier homme qu'elle rencontrait.

— Je ne peux pas dire que ce soit mon cas avec Rex, murmura Theresa. Il s'en faut de beaucoup. (Elle ajouta, d'une voix encore plus basse :) Mais je crois – je sens – que ce sera le bon.

— Et c'est un homme sans le sou.

Elle acquiesça.

— Il a besoin d'argent, lui aussi ?

— Désespérément. Oh ! pas pour les mêmes raisons que moi. Il ne court pas après le luxe, la beauté ou le plaisir. Non, rien de tout ça. Il serait capable de porter le même complet veston jusqu'à ce qu'il tombe en lambeaux, et de manger tous les jours avec joie une côtelette desséchée, et de se laver dans une baignoire en fer-blanc ébréchée. Avec de l'argent, il achèterait des éprouvettes, et un laboratoire et tout ça. Il est ambitieux. Son travail passe avant tout, et même... avant moi.

— Savait-il que vous alliez hériter, à la mort de Mlle Arundell ?

— Je le lui avais dit. Oh ! après nos fiançailles ! Il ne m'épouse vraiment pas pour ma fortune, si c'est à ça que vous voulez en venir.

— Vous êtes toujours fiancés ?

— Bien sûr que oui.

Poirot n'ajouta rien. Et son silence sembla inquiéter la jeune femme.

— Bien sûr que nous sommes fiancés, répéta-t-elle d'un ton âpre, avant d'ajouter : Vous... Vous l'avez vu ?

— Je l'ai vu hier, à Market Basing.

— Pourquoi ? Qu'est-ce que vous lui avez dit ?

— Je ne lui ai rien dit. Je lui ai simplement demandé l'adresse de

votre frère.

— Charles ? (Le ton était redevenu brutal.) Qu'est-ce que vous lui voulez, à Charles ?

— Charles ? Qui demande Charles ?

C'était une nouvelle voix qui posait cette fois la question – une voix masculine particulièrement agréable à l'oreille.

Un jeune homme, bronzé et tout sourire, était entré dans la pièce d'un pas nonchalant.

— On parle de moi ? demanda-t-il. J'ai entendu prononcer mon nom depuis le couloir, mais je n'ai pas collé mon oreille au trou de la serrure. Ils étaient particulièrement pointilleux sur le chapitre des trous de serrure, à Borstal. Bon, maintenant, qu'est-ce qui se passe, Theresa, ma poulette ? Crache le morceau, tu veux ?

CHARLES ARUNDELL

Je me dois d'avouer que, dès que je l'aperçus, je ne pus m'empêcher d'éprouver de la sympathie pour Charles Arundell. Il avait l'air si détendu, si désinvolte... Ses yeux pétillaient de malice et j'avais rarement vu sourire plus désarmant.

Il vint s'asseoir sur le bras d'un gros fauteuil rembourré.

— Alors, ma vieille, qu'est-ce qui se passe ? s'enquit-il.

— Je te présente M. Hercule Poirot, Charles. Il est disposé... euh... à faire un sale boulot pour nous en échange d'une modeste rétribution.

— Je proteste ! s'exclama Poirot. Il ne s'agit en aucun cas d'un « sale boulot », comme vous dites. C'est au pire un petit écart sans gravité, destiné à faire respecter les intentions premières de la défunte. Formulons cela ainsi.

— Exprimez-le de la manière que vous voulez, répondit Charles avec amabilité. Je me demande ce qui a poussé Theresa à s'adresser à vous.

— Ce n'est pas elle, se hâta d'expliquer Poirot. Je suis venu ici de mon propre chef.

— Pour proposer vos services ?

— Pas tout à fait. Je cherchais à vous joindre. Votre sœur m'a répondu que vous étiez à l'étranger.

— Theresa est une sœur très prudente, dit Charles. Elle ne commet pratiquement jamais d'erreur. En réalité, elle est méfiante comme une chatte.

Il lui adressa un sourire affectueux, qu'elle ne lui rendit pas. Elle paraissait songeuse, presque inquiète.

— Seulement cette fois-ci, poursuivit Charles, je crains bien que tu ne te sois fourvoyée, comme on dit dans le beau monde. Poirot est connu pour traquer les criminels, certainement pas pour les aider.

— Nous ne sommes pas des criminels, protesta Theresa d'un ton brusque.

— Mais nous sommes tout disposés à le devenir, riposta son frère, toujours affable. J'avais moi-même pensé à une petite contrefaçon – c'est davantage ma spécialité. J'ai été renvoyé d'Oxford à cause d'un

léger malentendu à propos d'un chèque. C'était pourtant d'une simplicité enfantine – l'histoire toute bête d'un zéro rajouté. Ensuite, il y a eu une autre entourloupe sans importance avec tante Emily et la banque locale. C'était stupide de ma part, bien sûr. J'aurais dû me rendre compte que notre bien-aimée tantine était maligne comme un singe. Cependant, ce n'étaient là que peccadilles – cinq, dix livres, de cet ordre-là. Seulement, un testament rédigé sur un lit de mort, il faut reconnaître que c'est plus risqué. On devrait mettre la main sur cette enquiquineuse patentée d'Ellen et la... – on dit suborner, je crois ? –, enfin, bon, la persuader de raconter qu'elle a vu Emily l'écrire. Je crains que ce ne soit pas facile, facile. Je pourrais peut-être aller jusqu'à l'épouser... pour qu'elle n'ait plus moyen, ensuite, de témoigner contre moi.

Il adressa à Poirot un sourire désarmant.

— Je suis sûr que vous avez caché un micro quelque part et que, en ce moment, Scotland Yard nous écoute...

— Votre problème m'intéresse, répondit Poirot, d'un ton quelque peu désapprobateur. Évidemment, je ne peux pas être complice d'une action illégale. Mais il y a plus d'une façon de...

Le fait qu'il ne terminât pas sa phrase était éloquent.

Charles Arundell haussa ses élégantes épaules.

— Je ne doute pas, en effet, qu'il y ait de multiples moyens de tourner la loi tout en restant dans la légalité, fit-il remarquer avec amabilité. Vous devez être bien placé pour le savoir.

— Qui a servi de témoin, lors de la rédaction du testament ? J'entends celui du 21 avril.

— Purvis est venu avec son clerc et c'est le jardinier qui a fait office de second témoin.

— Ce document a donc été signé en présence de M. Purvis ?

— Oui.

— Et je suppose que ce Purvis est un homme des plus respectables ?

— L'étude Purvis, Purvis, Charlesworth et encore Purvis est aussi respectable et irréprochable que la Banque d'Angleterre, répondit Charles.

— Ça ne lui a pas vraiment plu de rédiger cet acte, intervint Theresa. Je crois qu'il a même, avec la plus totale correction, tenté de dissuader tante Emily de le faire.

— C'est lui qui t'a dit ça, Theresa ? demanda Charles sèchement.

— Oui, je suis retournée le voir hier.

— Tu as perdu ton temps, ma chérie – et tu le sais aussi bien que moi. Il n'est là que pour se faire du fric au passage.

Theresa haussa les épaules.

— Je vais vous demander, dit Poirot, de me fournir le maximum d'informations sur les dernières semaines de la vie de Mlle Arundell.

Et pour commencer, il m'a semblé comprendre que votre frère et vous, ainsi que le Dr Tanios et sa femme, aviez passé les fêtes de Pâques chez elle ?

— Oui, en effet, répondit-elle.

— S'est-il produit un quelconque événement significatif durant ce week-end ?

— Je ne crois pas.

— Rien ? Mais je pensais que...

Interrompant Poirot, Charles lança à sa sœur :

— Ce que tu peux être égocentrique, Theresa ! Rien ne t'est arrivé à toi. Tu nages dans ton roman à l'eau de rose ! Car il faut que je vous dise, monsieur Poirot, que Theresa a un béguin à Market Basing. Un toubib du pays. C'est l'amour qui lui fausse un peu le sens des proportions. En fait, ma tante vénérée a dégringolé la tête la première dans l'escalier et a bien failli passer l'arme à gauche. Si seulement ç'avait pu être le cas ! Ça nous aurait évité toutes ces histoires.

— Elle a fait une chute dans l'escalier ?

— Oui, elle a trébuché sur la balle du chien. L'intelligente bestiole avait abandonné son jouet sur le palier et, en pleine nuit, cette chère tantine a fait la culbute.

— C'était quel jour ?

— Voyons... Mardi... La veille de notre départ.

— Votre tante a-t-elle été gravement blessée ?

— Hélas, elle n'est pas tombée sur la tête. Auquel cas nous aurions pu invoquer un ramollissement cérébral – ou quelque chose d'approchant, je ne connais pas le terme scientifique. Non, elle n'a pratiquement rien eu.

— Quelle déception pour vous ! fit remarquer Poirot, pince-sans-rire.

— Hein ? Oh ! je vois ce que vous voulez dire. Oui, vous avez raison, quelle déception ! Des dures à cuire, ces vieilles biques.

— Et tout le monde est parti le mercredi matin ?

— Exact.

— C'était le mercredi 15. Quand avez-vous revu votre tante, ensuite ?

— Euh... pas le week-end suivant, mais l'autre.

— C'est-à-dire... Laissez-moi réfléchir... le 25. C'est bien ça ?

— Oui, je crois.

— Et votre tante est morte le... ?

— Le vendredi suivant.

— Après être tombée malade le lundi soir ?

— Oui.

— Le lundi où vous êtes partis ?

— Oui.

— Vous n'êtes pas retournés la voir pendant sa maladie ?

— Pas avant le vendredi. Nous ne nous étions pas rendu compte de la gravité de son état.

— Êtes-vous arrivés à temps ? Elle était encore en vie ?

— Non, elle était déjà morte.

Poirot se tourna vers Theresa Arundell.

— Vous étiez avec votre frère, en ces deux occasions ?

— Oui.

— Et au cours du second week-end, la modification du testament n'a pas été évoquée ?

— Non, dit Theresa.

Charles avait répondu en même temps :

— Oh ! que si !

Il s'était exprimé avec la même décontraction que d'habitude, mais sur un ton plus forcé, plus artificiel.

— Ah bon ? fit Poirot.

— Charles ! s'écria Theresa.

Charles évita les yeux de sa sœur et lui parla sans la regarder.

— Tu t'en souviens sûrement, ma belle ? Je t'ai pourtant raconté la scène, non ? Tante Emily a donné dans le style envoi-de-corps-expéditionnaire. Elle siégeait comme un juge au tribunal. Et elle s'est livrée à une sorte de harangue. Elle a déclaré qu'elle désapprouvait hautement tous les membres de sa famille – à savoir Theresa et moi. Bella, elle la tolérait, elle n'avait rien contre elle, mais d'un autre côté elle ne supportait pas son mari et s'en méfiait comme de la peste. Achetez anglais ! C'était son refrain. Si Bella héritait d'une somme importante, la tantine était convaincue que Tanios trouverait le moyen de mettre la main dessus. Avec un Grec, c'était couru d'avance : « Elle risque beaucoup moins gros comme ça », répétait-elle. Ensuite elle a déclaré qu'on ne pouvait se fier ni à Theresa ni à moi pour les questions d'argent. Nous allions forcément le perdre au jeu ou le jeter par les fenêtres. Et donc, a-t-elle conclu, elle avait rédigé un autre testament et laissait tous ses biens à Mlle Lawson. « Elle est stupide, a-t-elle ajouté ; mais elle, c'est une gourde fidèle. Et je suis certaine qu'elle m'est totalement dévouée. Ce n'est pas de sa faute si elle n'a rien dans le crâne. J'ai estimé que c'était plus honnête de te le dire, Charles, pour que tu saches qu'il ne te sera pas possible d'emprunter de l'argent en te servant de cet héritage comme caution. » Dans le genre coup en vache, c'était servi, vu que c'était justement ce que j'étais en train d'essayer de faire.

— Pourquoi ne m'as-tu parlé de rien, Charles ? demanda Theresa, furieuse.

— Et qu'est-ce que vous lui avez rétorqué, M. Arundell ? s'enquit Poirot.

— Moi ? fit Charles d'un ton désinvolte. Oh ! Je me suis contenté de me tordre de rire. Ça ne sert à rien de se mettre en rogne. C'est la mauvaise méthode. « Comme vous voudrez, tante Emily, lui ai-je répondu. La pilule est un peu dure à avaler, mais après tout, ce fric, c'est le vôtre et vous avez bien le droit d'en disposer comme bon vous semble. »

— Comment votre tante a-t-elle réagi à ça ?

— Oh ! elle l'a bien encaissé, très bien, même. Elle a dit : « Tu es beau joueur ; Charles. » Ce à quoi j'ai répliqué : « Il faut savoir prendre les choses comme elles viennent. D'ailleurs, puisque maintenant je n'ai plus rien à attendre, pourquoi ne me donneriez-vous pas dix livres tout de suite ? » Elle m'a traité d'insolent et de voyou – sur quoi, je suis quand même reparti avec cinq livres en poche.

— Vous avez fort intelligemment dissimulé vos sentiments.

— En réalité, je n'avais pas pris tout tellement au sérieux.

— Vraiment ?

— Je vous jure, sur le moment, j'ai cru qu'il s'agissait de ce qu'on pourrait qualifier de « coup de semonce » de la vieille chouette. Elle voulait ficher la trouille à tout le monde. J'avais l'impression très nette qu'au bout de quelques semaines, de quelques mois tout au plus, elle allait déchirer cette version-là du testament. Elle était très famille, tante Emily. Et en fait, je crois que c'est exactement ce qu'elle aurait fait, si elle n'était pas morte si étrangement vite.

— Tiens ! dit Poirot, voilà une idée intéressante. (Il resta silencieux un instant, puis il reprit :) Se peut-il que quelqu'un, Mlle Lawson, par exemple, ait surpris votre conversation ?

— C'est possible. Nous ne parlions pas spécialement à voix basse. En fait, la mère Lawson traînait devant la porte quand je suis sorti. À mon avis, elle était restée vissée un moment au trou de serrure.

Poirot considéra Theresa d'un air pensif.

— Et vous, vous ne saviez rien de tout ça ?

Charles ne lui laissa pas le temps de répondre :

— Theresa, ma vieille, je suis sûr de te l'avoir raconté – ou au moins d'y avoir fait allusion.

Il y eut un silence étrange. Charles regardait sa sœur fixement, avec une anxiété, une immobilité, qui semblaient disproportionnées par rapport à cette question.

— Si tu m'en avais parlé, répondit lentement Theresa, je ne crois pas que je l'aurais oublié. Qu'en pensez-vous, monsieur Poirot ?

Ses sombres yeux en amande se posèrent sur mon ami, qui répliqua tout aussi lentement :

— Je doute fort, en effet, que vous ayez pu l'oublier, mademoiselle Arundell.

Puis, se tournant brusquement vers Charles :

— Permettez-moi de préciser un point. Emily Arundell vous a-t-elle dit qu'elle allait modifier son testament ou vous a-t-elle expressément annoncé que c'était déjà fait ?

— Elle a été on ne peut plus claire, répondit vivement le jeune homme. D'ailleurs, ce chiffon de papier, elle me l'a montré.

Poirot se pencha en avant et le transperça du regard.

— Ce point est essentiel. Vous dites que Mlle Arundell vous a montré le testament ?

Charles s'agita soudain comme un écolier pris en faute. Le sérieux de Poirot le mettait mal à l'aise.

— Oui, répéta-t-il. Elle me l'a montré.

— Vous pouvez le jurer ?

— Bien sûr ! (Il lui lança un coup d'œil nerveux.) Je ne vois pas pourquoi c'est si important.

Theresa se leva brusquement et s'appuya contre la cheminée. Elle alluma avec fébrilité une autre cigarette.

— Et à vous, mademoiselle ? Votre tante ne vous a-t-elle rien dit d'intéressant pendant ce week-end ?

— N-n-non... Elle s'est montrée... plutôt aimable. Enfin, aussi aimable qu'elle en était capable. Elle m'a un peu fait la morale sur ma façon de vivre... et tout ça. Mais c'était à chaque fois la même chanson. Elle m'a juste semblé un peu plus nerveuse que d'habitude.

— Je suppose, mademoiselle, que votre fiancé vous occupait davantage l'esprit, suggéra Poirot en souriant.

— Il n'était pas là, répondit-elle sèchement. Il s'était rendu à un congrès de médecine.

— Vous ne l'aviez pas vu depuis le week-end de Pâques ? C'était la dernière fois que vous vous étiez trouvés ensemble ?

— Oui. Il était venu dîner la veille de notre départ.

— Au cours de ce dîner, vous ne vous êtes pas... – pardonnez-moi ma question –, vous ne vous êtes pas disputés ?

— Absolument pas.

— Puisqu'il ne s'est pas montré le second week-end, je pensais que...

— Ah ! mais voyez-vous, ce second week-end n'était pas vraiment prévu, l'interrompt Charles. Nous n'avons décidé d'y aller qu'au tout dernier moment.

— Ah bon ?

— Bon ! après tout, pourquoi ne pas dire la vérité ? soupira Theresa d'un ton las. Voyez-vous, Bella et son mari s'y étaient rendus la semaine précédente – ils avaient été aux petits soins avec tante Emily à cause de son accident. Nous avons pensé qu'ils allaient nous couper l'herbe sous le pied.

— Nous nous sommes dit, ajouta Charles avec un sourire, que nous ferions bien de montrer aussi quelque intérêt pour la santé de tante Emily. Mais en réalité, la vieille était bien trop maligne pour être dupe de ces attentions soudaines. Elle savait à quoi s'en tenir. Elle n'était pas née de la dernière pluie, tante Emily.

Theresa éclata de rire.

— Édifiant, n'est-ce pas ? Vous nous imaginez, tous, en train de tirer la langue en attendant son argent !

— C'était le cas aussi pour votre cousine et son mari ?

— Oh ! oui ! Bella est perpétuellement fauchée. C'est pathétique de voir comment elle meurt d'envie de copier mes vêtements pour un huitième de leur prix... Je crois que Tanios a spéculé en bourse avec la fortune de sa femme. Ils ont un mal de chien à joindre les deux bouts. Ils ont eu deux gosses et ils veulent les voir faire leurs études en Angleterre.

— Vous pouvez peut-être m'indiquer leur adresse ? demanda Poirot.

— Ils sont descendus à l'hôtel Durham, à Bloomsbury.

— Elle est comment, votre cousine ?

— Bella ? Hum ! Elle est pénible. Pas vrai, Charles ?

— Elle est ennuyeuse comme la pluie. Et c'est une enquiquineuse. Mais une mère attentionnée. Comme la plupart des enquiquineuses.

— Et son mari ?

— Tanios ? Oh ! il a l'air un peu bizarre, mais au fond, c'est un type sympathique. Intelligent, drôle et tout ce qu'il y a de fair-play.

— C'est aussi votre avis, mademoiselle ?

— Je dois avouer que je le préfère à Bella. Je crois aussi que c'est un sacré bon toubib. Il n'empêche que je n'ai pas une très grande confiance en lui.

— Theresa n'a confiance en personne, intervint Charles, en passant le bras autour des épaules de sa sœur. Même pas en moi.

— Seul un débile mental, mon ange, pourrait se fier à toi, rétorqua gentiment Theresa.

Le frère et la sœur s'écartèrent l'un de l'autre et regardèrent Poirot.

Celui-ci les salua et se dirigea vers la porte.

— Je me colle – ainsi que vous diriez – sur l'affaire ! Ce ne sera ni plaisant ni commode, mais mademoiselle a raison. Il y a toujours une solution. Au fait, cette Mlle Lawson serait-elle du genre à perdre son sang-froid au cours d'un interrogatoire au tribunal ?

Charles et Theresa échangèrent un coup d'œil.

— À mon avis, répondit Charles, un avocat qui la secouerait un peu serait capable de lui faire dire que le blanc est noir – et vice versa.

— Voilà un trait de caractère qui pourrait se révéler d'une extrême utilité, conclut Poirot.

Il quitta la pièce d'un pas léger, et je le suivis. Dans le vestibule, il récupéra son chapeau, se dirigea vers la porte d'entrée, l'ouvrit et la referma aussitôt avec bruit. Puis il revint sur la pointe des pieds jusqu'à la porte du salon et colla sans vergogne son oreille dans l'entrebâillement. Quelles écoles il a bien pu fréquenter, je l'ignore – mais l'on n'y condamnait apparemment pas l'indiscrétion. J'étais horrifié par son attitude, mais impuissant. Il ne prêta aucune attention aux gestes pressants que je lui adressai.

Ce fut alors que l'on entendit très nettement la voix profonde et vibrante de Theresa Arundell prononcer un mot, un seul :

— Imbécile !

Puis il y eut un bruit de pas dans le couloir, et Poirot m'empoigna par le bras, ouvrit la porte d'entrée, franchit le seuil en m'entraînant avec lui et referma silencieusement derrière nous.

Mlle LAWSON

— Poirot, demandai-je, est-il vraiment indispensable que nous écoutions aux portes ?

— Calmez-vous, mon bon ami. Je suis le seul à l'avoir fait. Ce n'est pas vous qui avez collé votre oreille à celle-là. Au contraire, vous êtes resté debout, au garde-à-vous, comme un vrai petit soldat.

— Mais j'ai aussi bien entendu que vous.

— C'est vrai. On ne peut pas dire que cette aimable jeune personne murmurait.

— Elle croyait que nous avions quitté l'appartement.

— Oui, et là, en effet, nous nous sommes rendus coupables d'une légère indiscretion, reconnut Poirot.

— Je n'aime pas ce genre de choses.

— Votre moralité est irréprochable ! Mais inutile de nous répéter. Ce n'est pas la première fois que nous avons cette conversation. Vous allez me dire que ce n'est pas jouer franc jeu. Et je vais vous répondre qu'un meurtre n'est pas un jeu.

— Mais il n'est pas question de meurtre, ici...

— N'en soyez pas si sûr.

— L'intention y est peut-être, oui. Mais, après tout, il ne faut pas confondre un assassinat et une tentative d'assassinat.

— Moralement, cela revient au même. Ce que je voulais dire, c'est : êtes-vous bien certain que nous n'avons affaire qu'à une tentative de meurtre ?

Je le dévisageai.

— Mais la mort de la vieille Mlle Arundell est parfaitement naturelle !

— Je répète : en êtes-vous certain ?

— Tout le monde le dit !

— Tout le monde ? Oh ! là, là !

— Le docteur le dit, fis-je remarquer. Le Dr Grainger. Il est bien placé pour le savoir.

— Oui, en effet, il est bien placé, admit Poirot de mauvaise grâce. Mais rappelez-vous, Hastings, il arrive que des corps soient exhumés —

et pourtant, à chaque fois, un certificat de décès en bonne et due forme avait été délivré par le médecin traitant.

— Mais dans le cas présent, Mlle Arundell est morte à l'issue d'une longue maladie.

— Il semble bien, oui.

Poirot n'avait toujours pas l'air satisfait. Je l'observai avec attention.

— Poirot, dis-je, moi aussi je vais commencer une phrase par « Êtes-vous bien certain ? ». Êtes-vous bien certain que vous ne vous laissez pas emporter par votre zèle professionnel ? Vous voulez qu'il y ait eu meurtre, et donc vous pensez qu'il faut qu'il y en ait eu un.

Le visage de Poirot était de plus en plus sombre. Il hocha lentement la tête.

— Votre remarque est loin d'être stupide, Hastings. Vous avez mis le doigt sur mon point faible. Le meurtre est mon métier. Je suis comme un grand chirurgien qui se spécialise, disons, dans les opérations de l'appendice ou autres interventions plus délicates. Lorsqu'un patient vient le consulter, il ne le considère que du point de vue de sa spécialité. Y a-t-il une raison de penser que cette personne souffre de telle ou telle maladie... ? Je suis comme ça. Je suis toujours en train de me demander : « Se pourrait-il que ce soit un meurtre ? » Et voyez-vous, mon bon ami, il y a presque toujours une possibilité que ce soit bel et bien le cas.

— Je ne pense pas que cette possibilité existe, ici, remarquai-je.

— Mais elle est morte, Hastings ! Vous ne pouvez nier ce fait. Elle est morte !

— Sa santé était précaire. Elle avait plus de soixante-dix ans... Ce décès me semble donc parfaitement naturel.

— Et vous semble-t-il aussi parfaitement naturel que Theresa Arundell traite son frère d'imbécile avec une telle violence ?

— Qu'est-ce que ça vient faire là-dedans ?

— C'est primordial ! Dites-moi, qu'avez-vous pensé des déclarations de M. Charles Arundell – quand il jure que sa tante lui a montré son dernier testament ?

— Et vous ? répliquai-je en l'observant avec prudence.

Après tout, pourquoi Poirot serait-il toujours le seul à poser des questions ?

— J'ai trouvé cela très intéressant – oui, très intéressant, c'est le mot. Et j'ai apprécié aussi la réaction de Mlle Theresa Arundell à cette affirmation. Leur passe d'armes en disait long, très long.

— Hum..., fis-je, sibyllin.

— Cela nous ouvre deux pistes bien distinctes.

— Le frère et la sœur m'ont tout l'air de faire une fameuse paire de canailles, remarquai-je. Ils sont prêts à tout. La fille est d'une beauté

renversante. Quant au jeune Charles, c'est un vaurien dont le charme doit faire des ravages.

Poirot héla un taxi, qui vint se ranger contre le trottoir, et donna une adresse au chauffeur :

— 17 Clanroyden Mansions, Bayswater.

— Alors, c'est au tour de Lawson, observai-je. Et ensuite... les Tanios ?

— Exact, Hastings.

— Quel rôle allez-vous jouer, cette fois ?, demandai-je alors que le taxi s'arrêtait devant Clanroyden Mansions. Le biographe du général Arundell ? L'éventuel locataire de Littlegreen House ? Ou quelque chose d'encore plus mystérieux ?

— Je me présenterai simplement comme Hercule Poirot.

— Quelle horrible déception ! fis-je d'un ton moqueur.

Poirot me foudroya du regard et régla le taxi.

Le n° 17 se trouvait au second étage. Une domestique à l'air effronté nous ouvrit et nous introduisit dans une pièce qui nous parut le comble du grotesque après celle que nous venions de quitter.

L'appartement de Theresa Arundell était dépouillé, presque vide. En revanche, celui de Mlle Lawson était si encombré de meubles et de bibelots chichiteux que l'on pouvait à peine y bouger sans risquer de renverser quelque chose.

La porte s'ouvrit et une femme dans la cinquantaine, assez corpulente, entra. Mlle Lawson correspondait parfaitement à l'image que je me faisais d'elle. Elle avait l'air un tantinet exaltée, l'œil stupide, le cheveu grisonnant mal coiffé et le pince-nez un peu de travers. Elle s'exprimait de manière saccadée et sur un ton haletant.

— Bonjour... Euh... Je ne crois pas...

— Mlle Wilhelmina Lawson ?

— Oui... Oui... C'est bien moi.

— Je m'appelle Poirot, Hercule Poirot. Hier, j'ai visité Littlegreen House.

— Ah, oui ?

La bouche de Mlle Lawson s'ouvrit quelque peu ; notre hôtesse tapota en vain ses cheveux pour essayer d'y mettre un peu d'ordre.

— Ne voulez-vous pas... ne voulez-vous pas vous asseoir ? poursuivit-elle. Prenez ce siège, voulez-vous ? Oh ! mon dieu, cette table... j'ai peur qu'elle vous gêne. Je suis un peu encombrée, ici. C'est difficile ! Ces appartements ! Celui-ci est tellement minuscule. Mais tellement central ! Et j'adore les endroits centraux ? Pas vous ?

Elle s'assit, le souffle court, dans un fauteuil victorien d'allure inconfortable et, le pince-nez toujours de travers, se pencha en haletant de plus belle et lança à Poirot un regard de noyée.

— Je me suis rendu à Littlegreen sous les traits d'un acheteur

éventuel, reprit Poirot. Mais je voudrais vous prévenir tout de suite – et ceci à titre strictement confidentiel...

— Oh ! oui, murmura Mlle Lawson, apparemment au comble du ravissement.

— C'est donc à titre strictement confidentiel, continua Poirot, que je suis allé là-bas dans une autre intention. Peut-être l'ignorez-vous, mais, peu de temps avant sa mort, Mlle Arundell m'a écrit...

Il se tut un instant, puis ajouta :

— Je suis un détective privé fort connu.

Diverses expressions passèrent sur le visage légèrement empourpré de Mlle Lawson. Je me demandai laquelle Poirot jugerait révélatrice pour son enquête. Peur, agitation, surprise, perplexité...

— Oh ! fit-elle. (Puis, après un silence, elle répéta :) Oh !

Et, soudain, de manière tout à fait inattendue, elle demanda :

— Est-ce que c'était à propos de l'argent ?

Poirot lui-même en fut un peu étonné. Il avança, hésitant :

— Vous voulez dire l'argent qui...

— Oui, oui. L'argent, dans le tiroir... l'argent qui a disparu ?

Poirot répondit alors avec calme :

— Mlle Arundell ne vous a pas dit qu'elle m'avait écrit au sujet de cet argent ?

— Non, absolument pas. Je n'en avais pas la moindre idée... Mais je... euh... En fait, je dois avouer que... que cela me surprend beaucoup...

— Vous pensiez qu'elle n'en avait parlé à personne ?

— Je n'aurais jamais imaginé... jamais imaginé qu'elle l'ait dit à qui que ce soit. Vous comprenez, elle savait très bien...

Elle se tut de nouveau. Poirot s'empressa de terminer sa phrase à sa place :

— Elle savait très bien qui l'avait pris. C'est ce que vous diriez, n'est-ce pas ?

Mlle Lawson acquiesça d'un signe de tête et poursuivit, le souffle court :

— Et je n'aurais jamais cru... jamais cru qu'elle désirerait... Enfin, je veux dire, elle a dit... Enfin, elle semblait penser...

Poirot, une fois encore, interrompit son discours incohérent :

— ... Que c'était une affaire de famille ?

— Exactement.

— Mais moi, déclara Poirot, je suis spécialisé dans les affaires de famille. Je suis, voyez-vous, extrêmement discret.

Mlle Lawson hocha la tête avec la plus grande énergie.

— Oh ! bien sûr... cela fait... cela fait une différence. Ce n'est pas comme... comme la police.

— Non, non. Je n'ai absolument rien de commun avec la police.

Cela n'aurait pas convenu du tout.

— Oh ! c'est bien vrai. Cette chère Mlle Arundell était si altière ! Bien sûr, elle avait déjà eu des problèmes avec Charles, mais tout a toujours été étouffé. Une fois, je crois, il a même été obligé de partir pour l'Australie !

— Exactement, dit Poirot. Donc, dans l'affaire qui nous occupe, les faits sont les suivants, n'est-ce pas ? Mlle Arundell avait une somme d'argent rangée dans un tiroir...

Il se tut. Mlle Lawson s'empessa de confirmer ses dires.

— Oui. De l'argent tout juste sorti de la banque. Pour les affaires, voyez-vous, et les dépenses courantes.

— Et combien manquait-il, au juste ?

— Quatre billets d'une livre. Non, non, je me trompe, trois billets d'une livre et deux de dix shillings. On doit être précis, je sais, très précis, quand il est question d'argent.

Mlle Lawson jeta à Poirot un regard empreint de gravité et, à son insu, son pince-nez glissa encore un peu plus. Ses yeux globuleux semblaient lui sortir de la tête.

— Merci, Mlle Lawson. Je vois que vous avez un excellent sens des affaires.

Elle se rebiffa légèrement et étouffa un petit rire désapprobateur.

— Et Mlle Arundell a soupçonné, sans doute à juste titre, son neveu Charles, d'être l'auteur de ce larcin ? reprit Poirot.

— Oui.

— Bien qu'il n'y ait aucune preuve d'aucun genre permettant de dire qui a dérobé cet argent ?

— Oh ! mais ça ne pouvait être que Charles ! Mme Tanios aurait été incapable d'une aussi vilaine action et son mari, pratiquement étranger à cette maison, ne savait pas où l'on mettait l'argent liquide – Mme Tanios non plus, d'ailleurs. Et je ne crois pas que Theresa aurait pu avoir une idée pareille. Elle est riche et toujours si bien habillée !

— Ça aurait pu être une des bonnes, suggéra Poirot.

Cette idée parut horrifier son interlocutrice.

— Oh ! non, vraiment, ni Ellen ni Annie n'auraient même pensé à ça ! Ce sont toutes deux des femmes de haute tenue morale et foncièrement honnêtes, j'en jurerais.

Poirot garda le silence un instant, puis il reprit :

— Peut-être pourriez-vous me donner une idée – et je suis certain que vous en êtes capable, car si quelqu'un avait la confiance de Mlle Arundell, c'est bien vous...

— Oh ! je ne sais pas trop, murmura-t-elle, confuse, mais visiblement flattée...

— Oui, je sens que vous allez pouvoir m'aider, insista Poirot.

— Oh ! bien sûr, si je peux... Je ferai tout mon possible...

— Ceci restera entre nous, poursuivit Poirot.

Elle le regarda avec solennité. L'expression magique « entre nous » semblait pour elle une sorte de « Sésame ouvre-toi ».

— Avez-vous la moindre idée de ce qui a poussé Mlle Arundell à modifier son testament ?

— Son testament ? Oh !... Son testament ?

Mlle Lawson paraissait un peu interloquée.

Poirot ajouta, en l'observant attentivement :

— Est-il vrai qu'elle a rédigé un autre testament pas très longtemps avant sa mort, aux termes duquel elle vous laissait toute sa fortune ?

— Oui, mais je n'en savais rien. Rien du tout ! protesta Mlle Lawson d'une voix aiguë. Ça a été pour moi la plus bouleversante des surprises ! Une merveilleuse surprise, bien sûr ! C'était si généreux de la part de Mlle Arundell ! Et elle n'y avait jamais fait allusion. Pas la moindre petite allusion, non. Quand M. Purvis a lu le testament, j'ai été si stupéfaite que je ne savais plus où me mettre ; je me demandais s'il fallait rire ou pleurer ! Je vous assure, monsieur Poirot, ça a été un véritable choc ! Un véritable choc, vous voyez. La bonté – la merveilleuse bonté de cette chère Mlle Arundell ! Évidemment, j'espérais recevoir un petit quelque chose – peut-être un minuscule, tout minuscule legs –, encore que, bien sûr, il n'y avait pas de raison pour qu'elle me laisse quoi que ce soit. Je n'étais pas à son service depuis très longtemps. Mais cela... C'était comme... C'était comme un conte de fées ! Aujourd'hui encore, je ne parviens toujours pas à y croire tout à fait, si vous voyez ce que je veux dire. Et parfois, eh bien parfois, je me sens un peu mal à l'aise à ce sujet. Je veux dire... eh bien, je veux dire...

Elle fit tomber son pince-nez, le ramassa, le manipula avec nervosité, et reprit, encore plus confuse :

— Parfois je sens que... ma foi, les liens du sang sont les liens du sang, après tout, et l'idée que Mlle Arundell ait légué tout son argent à quelqu'un qui n'est pas de sa famille me met mal à l'aise, voilà. Je veux dire, ça ne semble pas juste, n'est-ce pas ? Qu'elle m'ait tout laissé ! Une fortune si importante, aussi ! Personne n'imaginait ça ! Mais... Eh bien... Ça fait qu'on se sent gêné... avec tous ces racontars, vous voyez... Et je vous assure que je n'ai jamais été quelqu'un de mal intentionné ! Je veux dire, il ne me serait jamais venu à l'idée d'influencer Mlle Arundell d'une façon quelconque. D'ailleurs, j'en aurais été bien incapable... À dire le vrai, elle m'a toujours un peu effrayée. Elle était si sévère, vous savez, toujours prête à vous épingler. Et même impolie, parfois. « Ne soyez pas complètement stupide ! », disait-elle d'un ton sec. Et vraiment, après tout, j'ai ma dignité, et des fois j'étais vexée... Et puis voilà que je découvre que pendant tout ce temps, elle m'aimait bien quand même – ma foi,

c'était absolument extraordinaire, non ? Sauf que, bien sûr, je vous l'ai dit, on a débité beaucoup de méchancetés, et en réalité, d'une certaine façon, c'est vrai que ça peut paraître – je veux dire, eh bien, ça peut sembler un peu inconfortable, n'est-ce pas, pour certains ?

— Vous préféreriez renoncer à cet argent, c'est ça ? demanda Poirot.

L'espace d'un instant, je crus voir une expression totalement différente passer dans les yeux pâles et sans éclat de Mlle Lawson. J'imaginai, juste une seconde, que j'avais en face de moi quelqu'un de rusé et d'intelligent, au lieu de cette femme aimable et stupide.

Elle répondit avec un petit rire :

— Euh... Bien sûr, il faut voir aussi l'autre aspect des choses... Je veux dire, il y a toujours le pour et le contre, dans une question... Je veux dire que Mlle Arundell voulait que ce soit moi qui aie cet argent. J'entends par là que si je ne le prends pas, je vais contre ses volontés. Et ce ne serait pas bien non plus, n'est-ce pas ?

— C'est un problème délicat, admit Poirot en secouant la tête.

— Oui, en effet, ça m'a beaucoup tourmentée. Mme Tanios – Bella – est une femme si gentille. Et ces chers enfants ! Je veux dire, je suis certaine que Mlle Arundell n'aurait pas voulu qu'elle... J'ai le sentiment, voyez-vous, que cette chère Mlle Arundell a choisi de me laisser toute liberté d'action... Elle n'a pas souhaité léguer de l'argent directement à Bella, parce qu'elle craignait que cet homme ne s'en empare.

— Quel homme ?

— Son mari. Vous savez, monsieur Poirot, la pauvre fille est complètement sous sa coupe. Elle fait rigoureusement tout ce qu'il lui demande. J'oserais même dire qu'elle serait capable d'assassiner quelqu'un s'il le lui ordonnait ! Et elle a peur de lui. Je suis certaine qu'elle a peur de lui. J'ai surpris plusieurs fois son regard – un regard terrifié. Et ça, vraiment, ce n'est pas normal, monsieur Poirot – vous ne pouvez pas dire que c'est normal.

Et Poirot ne dit rien de tel, en effet. Au lieu de quoi, il demanda :

— Ce Dr Tanios, quel genre d'homme est-ce ?

— Eh bien, répondit Mlle Lawson avec hésitation, il est très agréable.

Elle se tut, l'air peu convaincu.

— Mais vous n'avez pas confiance en lui ? insista Poirot.

— Eh bien, je crois que je me méfie un peu des hommes en général ! poursuivit Mlle Lawson avec hésitation. On entend dire tant d'horreurs sur leur compte ! Et quand on songe ce que leurs pauvres épouses doivent supporter ! C'est terrifiant, terrifiant ! Bien sûr, le Dr Tanios fait semblant d'être très attaché à sa femme, et il affecte d'être charmant avec elle. Il a d'ailleurs des manières exquises. Mais les

étrangers, je ne m'y fie pas. Ils sont si rusés ! Et je suis sûre et certaine que la chère Mlle Arundell ne voulait pas qu'il mette le grappin sur son argent !

— Mais c'est affreux aussi pour Theresa et Charles Arundell d'être déshérités, suggéra Poirot.

Le visage de Mlle Lawson se colora quelque peu.

— Je crois que Theresa a autant d'argent qu'il lui en faut ! répondit-elle d'un ton acerbe. Elle dépense des centaines de livres rien que pour ses vêtements. Quant à ses sous-vêtements – c'est un scandale ! Quand on pense que tant de jeunes filles méritantes et bien élevées sont obligées de travailler pour vivre...

Poirot compléta doucement cette dernière phrase :

— Vous considérez que ça ne lui ferait pas de mal d'en faire autant ?

— Ça lui ferait même le plus grand bien, déclara-t-elle en lui jetant un regard solennel. Ça lui mettrait un peu de plomb dans la cervelle. L'adversité est une bonne école.

Poirot hocha lentement la tête en signe d'acquiescement. Il observait toujours son interlocutrice de très près.

— Et Charles ?

— Charles ne mérite pas un sou, dit-elle avec brusquerie. Si Mlle Arundell l'a déshérité, il ne l'a pas volé – après les horribles menaces qu'il a proférées.

— Des menaces ? répéta Poirot en écarquillant les yeux.

— Oui, des menaces.

— Quelles menaces ? Quand a-t-il fait ça ?

— Voyons, c'était... Oui, bien sûr, c'était à Pâques. En fait, c'était le dimanche de Pâques... Ce qui aggrave encore son cas !

— Que lui a-t-il dit au juste ?

— Il lui a demandé de l'argent et elle a refusé de lui en donner. Et alors, il lui a dit que c'était imprudent de sa part. Et que si elle persistait dans cette voie, il – attendez, comment a-t-il formulé ça, déjà ? une expression américaine très vulgaire – oh ! oui, il a dit qu'il la liquiderait.

— Il a menacé de la *liquider* ?

— Oui.

— Et qu'a répondu Mlle Arundell ?

— Elle a dit : « Je crois que tu vas découvrir que je suis capable de me défendre. »

— Vous vous trouviez dans la pièce, à ce moment-là ?

— Pas exactement dans la pièce, répondit Mlle Lawson, après un bref silence.

— Je comprends, je comprends, s'empressa d'ajouter Poirot. Et Charles, comment a-t-il réagi ?

— Il a ajouté : « N'en soyez pas si sûre. »

— Mlle Arundell a-t-elle pris cet avertissement au sérieux ? demanda lentement Poirot.

— Eh bien, je ne sais pas... Elle ne m'en a pas parlé... Mais, de toute façon, s'inquiéter n'était pas son genre.

— Bien sûr, poursuivit Poirot avec calme, vous saviez qu'elle allait modifier son testament ?

— Non, non. Je vous l'ai dit. Ça a été une surprise totale. Je n'aurais jamais imaginé...

— Vous ne connaissiez pas le détail des nouvelles dispositions, l'interrompt Poirot. Mais vous étiez au courant des faits – qu'elle était en train de modifier ses dernières volontés.

— Euh... Je m'en doutais. Je veux dire... Elle a appelé le notaire alors qu'elle gardait le lit.

— Exactement. C'était juste après sa chute dans les escaliers, n'est-ce pas ?

— Oui, Bob – Bob, c'est le chien – avait laissé traîner sa balle sur le palier. Elle a trébuché dessus et elle est tombée.

— Un vilain accident.

— Oh ! oui ! Pensez donc ! Elle aurait pu facilement se casser une jambe ou un bras. C'est ce qu'a dit le médecin.

— Elle aurait tout aussi bien pu se tuer.

— Oui, en effet.

Elle avait répondu, semblait-il, sur un ton parfaitement naturel et avec une totale franchise.

— Je crois que j'ai vu maître Bob à Littlegreen, dit Poirot en souriant.

— Oh ! oui, vous avez dû le voir. C'est un brave petit toutou, un bon petit Bobbychounet.

Rien ne m'était plus insupportable que d'entendre traiter un superbe terrier de « brave petit toutou et de Bobbychounet ». Pas étonnant, pensai-je, que Bob méprisât Mlle Lawson et refusât de lui obéir.

— Et il est très intelligent ? poursuivit Poirot.

— Oh ! oui, très.

— Il serait très triste s'il savait qu'il a failli tuer sa maîtresse ?

Mlle Lawson ne répondit pas. Elle se contenta de secouer la tête en soupirant.

— Croyez-vous possible que cette chute explique que Mlle Arundell ait modifié son testament ? demanda Poirot.

Je me dis que, là, nous approchions dangereusement du cœur du problème, mais Mlle Lawson parut trouver cette question normale.

— Vous savez, ça ne m'étonnerait pas que vous ayez raison. Ça lui a fait un choc – c'est sûr. Les personnes âgées n'ont jamais aimé penser

à leur mort. Mais un accident comme celui-là fait réfléchir. Ou peut-être a-t-elle eu la prémonition que sa disparition était proche.

Poirot demanda alors, l'air de rien :

— Elle était en assez bonne santé, je crois ?

— Oh ! oui ! Elle allait bien.

— Sa maladie a dû se déclarer très brusquement ?

— Oh ! oui ! Ça nous a tous pris par surprise. Nous avions reçu quelques amies, ce soir-là...

Mlle Lawson se tut.

— Vos amies, les demoiselles Tripp. Je les ai rencontrées. Elles sont charmantes.

— Oui, n'est-ce pas ? s'exclama-t-elle, rougissant de plaisir. Des femmes si cultivées ! Elles s'intéressent à tant de choses. Et si mystiques ! Elles ont sans doute évoqué... nos séances ? Je suppose que vous manifestez un certain scepticisme, mais vraiment, j'aimerais réussir à vous faire comprendre la joie inexprimable qu'il y a à communiquer avec nos chers disparus !

— J'en suis persuadé. Persuadé.

— Vous savez, monsieur Poirot, ma mère m'a parlé... et plus d'une fois. C'est un tel plaisir de savoir que les défunts que nous aimons pensent encore à nous et qu'ils veillent sur nous.

— Oui, oui, je le conçois sans peine, dit Poirot avec douceur. Est-ce que Mlle Arundell était aussi une adepte ?

Le visage de Mlle Lawson se rembrunit un peu.

— Elle ne demandait qu'à être convaincue, répondit-elle d'un ton mal assuré. Mais je ne crois pas qu'elle ait toujours abordé la question avec l'état d'esprit convenable. Elle était sceptique – et à une ou deux reprises son attitude incrédule a attiré une catégorie d'esprits fort indésirables ! Nous avons reçu des messages très grivois – tous dus, j'en suis certaine, au comportement de Mlle Arundell.

— Je le crois aussi bien volontiers, admit Poirot.

— Mais, au cours de cette dernière séance, reprit Mlle Lawson – peut-être qu'Isabel et Julia vous l'ont raconté ? –, il y a eu des phénomènes très nets. À vrai dire, le début d'une matérialisation. Un ectoplasme – peut-être savez-vous ce qu'est un ectoplasme ?

— Oui, oui, je suis au courant.

— Cela sort de la bouche du médium, voyez-vous, comme un ruban et cela prend forme peu à peu. À présent, je suis certaine, monsieur Poirot, que Mlle Arundell était médium, mais qu'elle ne s'en doutait pas. Ce soir-là, j'ai vu distinctement un ruban lumineux naître entre les lèvres de cette chère Mlle Arundell ! Et ensuite, un brouillard phosphorescent a enveloppé sa tête.

— C'est très intéressant !

— Et puis, hélas ! Mlle Arundell s'est sentie mal tout à coup, et il a

fallu interrompre la séance.

— Vous avez appelé le médecin... quand ça, au juste ?

— C'est la première chose que nous ayons faite le lendemain matin.

— A-t-il considéré que la situation était grave ?

— Il a fait venir une infirmière, dans la soirée, mais à mon avis il pensait que Mlle Arundell s'en tirerait.

— Excusez-moi, mais n'a-t-on pas prévenu la famille ?

— Si, dès que possible, répondit Mlle Lawson en rougissant. C'est-à-dire dès que le Dr Grainger a déclaré que ses jours étaient en danger.

— Qu'est-ce qui a provoqué cette crise ? Quelque chose qu'elle avait mangé ?

— Non, je ne pense pas que ce soit quelque chose de particulier. Le Dr Grainger a expliqué qu'elle n'avait pas suivi son régime comme elle aurait dû. Il estimait, je crois, que son attaque avait été provoquée par un coup de froid. Le temps était traître, à ce moment-là.

— Theresa et Charles étaient venus pour le week-end, n'est-ce pas ?

— Oui, confirma Mlle Lawson avec une moue.

— La visite ne s'est pas très bien passée, suggéra Poirot en l'observant.

— Ah, ça non ! répondit-elle sur un ton venimeux. Mlle Arundell savait bien pourquoi ils étaient là !

— C'est-à-dire ? demanda Poirot, sans cesser de la regarder.

— L'argent ! dit Mlle Lawson avec brusquerie. Et ils ne l'ont pas eu.

— Non ? fit Poirot.

— Et je crois que c'est aussi ce après quoi courait le Dr Tanios, poursuivit-elle.

— Le Dr Tanios ? Il n'est pas venu ce week-end-là, non ?

— Mais si. Il est arrivé le dimanche. Mais il n'est resté qu'une petite heure.

— Il me semble que tout le monde en voulait à l'argent de cette pauvre Mlle Arundell..., hasarda Poirot.

— Je sais. Ce n'est pas une pensée très agréable, n'est-ce pas ?

— En effet, murmura Poirot. Ce week-end-là, Charles et Theresa Arundell ont dû ressentir un sacré choc lorsqu'ils ont découvert que leur tante les avait déshérités !

Mlle Lawson fixa Poirot, qui ajouta :

— Ce n'est pas vrai ? Elle ne leur a pas annoncé la nouvelle ?

— Ça, je ne saurais dire. Moi, je n'ai rien entendu. Mais pour autant que je sache, il n'y a pas eu esclandre, ni rien de tel. Charles et sa sœur semblaient plutôt de bonne humeur quand ils sont partis.

— Peut-être ai-je été mal renseigné. En fait, Mlle Arundell conservait son testament chez elle, n'est-ce pas ?

Mlle Lawson laissa tomber son pince-nez ; elle se pencha pour le ramasser.

— Je ne peux pas vraiment dire. Non, je pense qu'il était chez M. Purvis.

— Qui était l'exécuteur testamentaire ?

— M. Purvis.

— Après le décès, il est venu à Littlegreen House pour consulter les papiers de la morte ?

— Oui, exactement.

Poirot lui jeta un regard pénétrant et lui posa soudain une question inattendue :

— Appéciez-vous M. Purvis ?

Mlle Lawson se troubla.

— Si je l'appécie ? Eh bien, en réalité, c'est difficile à dire, n'est-ce pas ? Enfin, je suis sûre que c'est un homme très intelligent – je veux dire par là que c'est un bon notaire. Mais il a des manières assez brutales ! Ma foi, ce n'est pas toujours agréable d'entendre quelqu'un vous parler comme si... Euh, vraiment, j'ai du mal à l'expliquer... Il était la courtoisie même, mais en même temps, quasiment grossier, si vous voyez ce que je veux dire...

— Ça a dû vous être très pénible, dit Poirot, compatissant.

— Oui, vraiment ! répondit Mlle Lawson, soupirant et secouant la tête.

Poirot se leva :

— Merci beaucoup, très chère mademoiselle, pour votre gentillesse et pour l'aide que vous nous avez apportée.

Mlle Lawson se leva elle aussi. Elle paraissait un peu troublée, de nouveau.

— Il n'y a pas de quoi. Je n'ai presque rien fait pour vous ! Ravie si je vous ai rendu service. S'il y a quelque chose d'autre ?

Poirot, qui était déjà à la porte, revint sur ses pas et ajouta en baissant la voix :

— Je crois, Mlle Lawson, qu'il y a une information que vous devez connaître. Charles et Theresa Arundell ont l'intention de contester ce testament.

Les joues de Mlle Lawson s'empourprèrent subitement.

— Ils ne peuvent pas faire ça ! s'écria-t-elle d'un ton sec. Mon avocat me l'a affirmé.

— Ah ! dit Poirot, vous avez donc consulté un avocat ?

— Certainement. Pourquoi ne l'aurais-je pas fait ?

— Vous avez raison. Très sage décision. Bonne journée, très chère mademoiselle.

Lorsque nous quittâmes Clanroyden Mansions et que nous nous retrouvâmes dans la rue, Poirot aspira une longue bouffée d'air et dit :

— Hastings, mon bon ami, ou bien cette femme est exactement ce qu'elle paraît être, ou bien c'est une formidable actrice.

— Elle est certaine que la mort de Mlle Arundell est naturelle, ça se voit, remarquai-je.

Poirot ne répondit pas. Il lui arrive parfois d'être sourd – quand cela l'arrange. Il héla un taxi.

— Hôtel Durham, Bloomsbury, dit-il au chauffeur.

MME TANIOS

— Un monsieur souhaiterait vous voir, madame.

La femme qui écrivait, assise à une table, dans l'un des petits salons de l'hôtel Durham, tourna la tête, se leva et vint à notre rencontre d'un pas hésitant.

Mme Tanios pouvait avoir n'importe quel âge au-dessus de trente ans. Elle était grande et mince, avec des cheveux noirs, des yeux un peu protubérants de la couleur des groseilles à maquereau, et un visage soucieux. Elle portait un chapeau à la mode, mais d'une façon qui manquait de chic, et une robe de coton plutôt défraîchie.

— Je ne pense pas..., commença-t-elle d'une voix incertaine.

Poirot s'inclina pour la saluer et expliqua :

— Je sors à l'instant de chez votre cousine, Mlle Theresa Arundell.

— Oh ? De chez Theresa ? Oui ?

— Peut-être nous serait-il possible d'avoir quelques minutes d'entretien en privé ?

Mme Tanios regarda autour d'elle d'un air un peu perdu. Poirot lui suggéra un canapé de cuir, à l'autre bout de la pièce.

Alors que nous nous dirigions vers le divan, une petite voix aiguë dit :

— Maman, où vas-tu ?

— Je suis là-bas, juste à côté. Finis ta lettre, ma chérie.

L'enfant, une fillette d'environ sept ans, maigrichonne et l'air souffreteux, se remit à sa tâche – un travail manifestement laborieux. Un petit bout de langue pointait entre ses lèvres, tant elle était concentrée.

L'autre extrémité du salon était presque déserte. Mme Tanios s'assit et nous l'imitâmes. Elle lança alors un regard interrogateur à Poirot.

— Il s'agit du décès de feu votre tante, Mlle Emily Arundell..., commença celui-ci.

Était-ce le fruit de mon imagination, ou vis-je vraiment une lueur d'inquiétude traverser soudain les yeux pâles et protubérants de Mme Tanios ?

— Oui ?

— Mlle Arundell a modifié son testament très peu de temps avant sa mort. Elle a légué toute sa fortune à Mlle Wilhelmina Lawson. J'aimerais savoir, madame Tanios, si vous allez vous joindre à vos cousins, Theresa et Charles Arundell, pour essayer de faire annuler ces nouvelles dispositions ?

— Oh ! (Mme Tanios prit une profonde inspiration.) Mais je ne crois pas que ce soit possible ! Je veux dire, mon mari a consulté un avocat ; et celui-ci semblait estimer qu'il valait mieux s'abstenir.

— Les avocats, chère madame, sont des gens prudents. Ils conseillent en général d'éviter au maximum les litiges – et nul doute qu'ils soient le plus souvent dans le vrai. Mais parfois, le jeu peut en valoir la chandelle. Je ne suis pas moi-même avocat, et je vois donc la question sous un angle différent. Mlle Arundell – Mlle Theresa Arundell, je veux dire – est prête à se battre. Et vous ?

— Je... Oh ! Vraiment je ne sais pas. (Elle se tordait les doigts avec nervosité.) Il faudrait que je consulte mon mari.

— Bien sûr que vous devez en parler avec votre mari avant d'entreprendre quoi que ce soit de définitif. Mais puis-je avoir votre avis personnel sur la question ?

— Eh bien, vraiment, je ne sais pas. (Mme Tanios paraissait de plus en plus inquiète.) Cela dépend tellement de mon époux...

— Mais vous-même, qu'en pensez-vous, chère madame ?

Elle fronça les sourcils, puis répondit lentement :

— Je ne crois pas que j'aime beaucoup cette idée. Cela semble – cela semble plutôt indécent, n'est-ce pas ?

— Vous trouvez, chère madame ?

— Oui. Après tout, si tante Emily a décidé de ne pas léguer ses biens à sa famille, j'imagine que nous devons nous résigner.

— Vous ne vous sentez pas lésée dans l'affaire, alors ?

— Oh ! si, bien sûr ! (Une rougeur colora ses joues un instant.) Je trouve cela tout à fait injuste ! Tout à fait injuste ! Et si inattendu. Cela ressemble si peu à tante Emily. Et les enfants ne méritaient pas ça.

— Vous dites que Mlle Emily Arundell n'a jamais agi de cette façon ?

— Je pense que c'est tout à fait extraordinaire de sa part.

— Est-il possible, alors, qu'elle ait pris cette décision contre sa volonté ? Pensez-vous qu'on ait pu lui suggérer ce testament ?

Mme Tanios fronça de nouveau les sourcils. Puis elle répondit, presque à contrecœur :

— Le problème, c'est que je vois mal tante Emily influencée par qui que ce soit ! C'était une vieille dame si décidée !

Poirot acquiesça d'un air approbateur.

— Oui, vous avez raison. Et Mlle Lawson n'est pas ce que l'on

pourrait appeler une femme de tête...

— En effet. C'est une créature adorable – plutôt gourde, peut-être – mais très, très gentille. C'est un peu pour cela que je crois que...

— Oui, chère madame ? dit Poirot, lorsqu'elle s'interrompt.

Mme Tanios recommença à se tordre nerveusement les doigts et poursuivit :

— ... Eh bien, que ce serait mesquin de contester le testament. Je suis sûre que Mlle Lawson n'a rien à voir dans cette modification. Et qu'elle est incapable d'intriguer ou de manigancer quoi que ce soit...

— Là encore, je partage votre opinion, chère madame.

— Et c'est pourquoi je crois que faire appel à la justice... Ma foi, ce serait indigne et malveillant. Et en plus, cela nous coûterait les yeux de la tête, n'est-ce pas ?

— Ce serait cher, oui.

— Et probablement inutile, ajouta-t-elle. Mais il faut que vous en parliez à mon mari. Il est bien plus doué que moi pour les affaires.

Poirot attendit un instant avant de demander :

— Pour quelle raison, selon vous, a-t-elle modifié son testament ?

Les joues de Mme Tanios se colorèrent fugacement tandis qu'elle murmurait :

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Chère madame, je vous ai dit que je n'étais pas avocat. Mais vous ne m'avez pas demandé quelle était ma profession.

Elle lui lança un regard interrogateur.

— Je suis détective. Et, peu de temps avant sa mort, Mlle Arundell m'a écrit une lettre.

Mme Tanios se pencha en avant, les mains serrées.

— Une lettre ? À propos de mon mari ?

Poirot l'observa une minute en silence, puis il dit lentement :

— Je n'ai pas la liberté de répondre à cette question.

— Alors, c'était bien à propos de mon mari. (Elle haussa légèrement la voix.) Que disait tante Emily ? Je peux vous assurer, monsieur... Euh... je ne connais pas votre nom.

— Je m'appelle Poirot. Hercule Poirot.

— Je peux vous assurer, monsieur Poirot, que si elle a dit quoi que ce soit dans cette lettre contre mon mari, c'est totalement faux ! Et je sais, aussi, qui lui a donné l'idée de l'écrire ! C'est une autre raison pour laquelle je préfère ne rien avoir affaire avec n'importe quelle action que pourraient tenter Theresa et Charles. Theresa n'a jamais aimé mon mari. Elle a fait de ces racontars ! Je sais qu'elle a fait des racontars ! Tante Emily avait des préjugés contre mon époux parce qu'il n'était pas anglais et elle a donc très bien pu croire ce que Theresa lui a débité sur lui. Mais rien n'est vrai, monsieur Poirot, vous avez ma parole !

— Maman... J'ai fini ma lettre.

Mme Tanios se retourna vivement. Avec un sourire affectueux, elle prit la feuille de papier que la fillette lui tendait.

— C'est très bien, ma chérie, vraiment très bien... Et ton dessin de Mickey est superbe.

— Qu'est-ce que je vais faire, maintenant, maman ?

— Tu as envie d'acheter une jolie carte postale avec une photo dessus ? Tiens, voilà de la monnaie. Va voir le monsieur, dans le hall, et choisis celle que tu veux. Tu pourras l'envoyer à Selim.

L'enfant s'éloigna. Je me souvenais des paroles de Charles Arundell. Manifestement, Mme Tanios était une mère et une épouse « attentionnée ». Mais il n'avait pas tort : elle avait l'air « ennuyeuse comme la pluie ».

— C'est votre seul enfant, madame ?

— Non, j'ai aussi un petit garçon. Il est sorti avec son père pour l'instant.

— Vous ne les emmeniez pas avec vous quand vous alliez à Littlegreen House ?

— Oh ! si, parfois, mais vous comprenez, ma tante était assez âgée et les enfants avaient tendance à la fatiguer. Mais elle était très gentille avec eux, et leur envoyait toujours de très beaux cadeaux de Noël.

— Dites-moi, la dernière fois que vous avez vu Mlle Emily Arundell, c'était quand au juste ?

— À peu près dix jours avant sa mort, il me semble.

— Ce jour-là, vous étiez tous à Littlegreen House, vous, votre mari, Charles et Theresa, n'est-ce pas ?

— Oh ! non, ça c'était la semaine d'avant, à Pâques.

— Et votre mari et vous, vous êtes retournés à Littlegreen House le week-end suivant ?

— Oui.

— Mlle Arundell était en bonne santé ?

— Oui, elle paraissait aller aussi bien que d'habitude.

— Elle n'était pas alitée ?

— Elle était restée couchée à cause d'une chute, mais elle est descendue pendant notre séjour.

— Vous a-t-elle parlé des modifications qu'elle avait apportées à son testament ?

— Non, absolument pas.

— Et son comportement envers vous était toujours le même ?

Cette fois, elle marqua un temps d'arrêt un peu plus long avant de répondre :

— Oui.

Je fus certain qu'à cet instant, Poirot et moi avions la même

conviction.

Mme Tanios mentait !

Poirot attendit un instant, puis il ajouta :

— Peut-être devrais-je préciser que lorsque je vous pose cette question, je ne parle pas de « vous » tous, mais de « vous » en particulier.

— Oh ! je vois, répondit vivement Mme Tanios. Tante Emily a été très gentille avec moi. Elle m'a fait cadeau d'une petite broche avec une perle et un diamant, et elle a donné dix shillings pour chacun des enfants.

À présent, il n'y avait plus de gêne dans son attitude. Les mots lui venaient librement, par à-coups.

— Et vis-à-vis de votre mari ? Pas de changement non plus ?

De nouveau, Mme Tanios fut immédiatement sur ses gardes. Elle répondit en évitant le regard de Poirot :

— Non, bien sûr que non... Pourquoi y en aurait-il eu ?

— Mais puisque vous suggérez que votre cousine Theresa Arundell a essayé de distiller son poison dans l'esprit de votre tante...

— Elle l'a fait. Je suis sûre qu'elle l'a fait. (Elle se pencha vivement en avant.) Vous avez tout à fait raison. Il y avait un changement ! Tante Emily s'est soudain montrée beaucoup plus froide envers lui. Et elle a eu un comportement bizarre. Il lui avait conseillé une préparation digestive spéciale, et il avait même fait l'effort de la lui apporter – il avait dû aller chez le pharmacien pour la faire faire. Elle l'a remercié, bien sûr, mais assez froidement, et, un peu plus tard, je l'ai vue qui vidait la bouteille dans l'évier !

Elle s'était exprimée d'un ton indigné.

Poirot cligna des yeux.

— C'est très étrange, en effet, dit-il d'une voix volontairement neutre.

— Pour moi, c'est d'une ingratitude terrible ! s'écria-t-elle avec véhémence.

— Comme vous dites, il arrive que les vieilles dames se méfient des étrangers, murmura Poirot. Je suis sûr qu'elles sont persuadées que les médecins anglais sont les seuls au monde. Question d'insularité, pour une bonne part.

— Oui, je suppose que cela vient de là.

Mme Tanios paraissait un peu lasse.

— Quand repartez-vous pour Smyrne, chère madame ?

— Dans quelques semaines. Mon mari... ah ! mais le voilà, avec notre fils Edward.

LE DR TANIOS

Il me faut avouer que je ressentis un choc la première fois que je vis le Dr Tanios. Mon imagination l'avait affublé d'une infinité de sinistres attributs. Je me le représentais comme un étranger sombre, barbu et basané, à l'allure équivoque.

Au lieu de quoi, je découvris un homme rond et jovial, au cheveu brun et à l'œil marron. Et s'il portait effectivement la barbe, elle n'avait rien de satanique, et lui conférait un petit air artiste.

Il parlait un anglais parfait ; sa voix avait un timbre agréable et s'accordait à merveille avec son visage avenant et enjoué.

— Nous voici, dit-il en souriant à sa femme. Edward a été enthousiasmé par sa découverte du métro. Il n'avait pris que des autobus, jusqu'à présent.

Edward n'était pas le contraire de son père, mais, comme sa sœur, il avait vraiment tout d'un étranger. Je comprenais maintenant ce que Mlle Peabody avait voulu dire en parlant de leur « teint plus ou moins olivâtre ».

La présence de son mari sembla accentuer la nervosité de Mme Tanios. Elle lui présenta Poirot en bredouillant un peu. Elle m'ignora délibérément.

Le Dr Tanios releva le nom avec intérêt.

— Poirot ? *Monsieur Hercule Poirot* ? Mais je ne connais que ce nom-là ! Et qu'est-ce qui vous amène, monsieur Poirot ?

— Il s'agit du cas d'une vieille demoiselle récemment décédée, Mlle Emily Arundell, répondit Poirot.

— La tante de ma femme ? Oui... Et alors ?

— Certains éléments liés à sa mort..., commença lentement Poirot.

Mais Mme Tanios l'interrompit soudain :

— C'est à propos du testament, Jacob. M. Poirot s'est entretenu avec Theresa et Charles.

Le Dr Tanios sembla se détendre un peu. Il se laissa tomber dans un fauteuil.

— Ah, le testament ! Un testament d'une monstrueuse injustice – mais au fond, ça ne me regarde pas.

Poirot rapporta les grandes lignes de sa conversation avec les deux Arundell (il n'y eut pas un mot de vrai dans ses allégations, j'ai honte de l'avouer) et suggéra avec force circonlocutions que toute chance de faire annuler le texte en question n'était pas exclu.

— Vous m'intéressez beaucoup, monsieur Poirot. Je dois dire que je suis de votre avis. Il y aurait quelque chose à faire. J'ai moi-même été jusqu'à consulter un homme de loi sur la question, mais ses conseils n'ont guère été encourageants. Alors...

Il haussa les épaules.

— Les avocats, ainsi que je l'ai dit à votre épouse, sont des gens prudents. Ils n'aiment pas prendre des risques. Mais moi, ce n'est pas mon style ! Et vous, quel est le vôtre ?

Le Dr Tanios éclata de rire – un rire profond et joyeux.

— Oh ! je suis tout prêt à tenter ma chance ! Cela m'est souvent arrivé, n'est-ce pas, Bella, ma grande ?

Il lui adressa un sourire, qu'elle lui retourna – mais de façon plutôt mécanique, estimai-je.

Puis il fit face de nouveau à Poirot.

— Je ne suis pas avocat, reprit-il, mais pour moi il est parfaitement clair que ce testament a été rédigé à un moment où la vieille demoiselle n'était plus responsable de ses actes. Cette Lawson est intelligente et roublarde.

Mme Tanios s'agitait sur son siège, mal à l'aise. Poirot l'observa et demanda :

— Vous n'êtes pas d'accord, chère madame ?

— Elle a toujours été très gentille, répondit-elle faiblement. Mais je n'irais pas jusqu'à la dire intelligente.

— Gentille, elle l'était avec toi, intervint le Dr Tanios, parce qu'en l'occurrence elle n'avait rien à craindre, ma chère Bella. On peut si facilement te rouler dans la farine !

Il avait parlé sur un ton jovial, mais sa femme rougit.

— Avec moi, c'était différent, poursuivit-il. Elle ne m'aimait pas, et ne se gênait pas pour le montrer ! Laissez-moi vous donner un exemple. La vieille demoiselle est tombée dans l'escalier, pendant que nous étions à Littlegreen House. J'ai insisté pour revenir prendre de ses nouvelles le week-end suivant. Mlle Lawson a fait de son mieux pour nous en empêcher. Elle n'a pas réussi, mais j'ai bien vu sa contrariété. La raison en était évidente. *Elle voulait la vieille demoiselle pour elle toute seule.*

Poirot se tourna une nouvelle fois vers Bella Tanios :

— Vous êtes de cet avis, chère madame ?

Son mari ne lui laissa pas le temps de répondre :

— Bella a trop bon cœur..., expliqua-t-il. Vous ne parviendrez jamais à lui faire voir les mauvaises intentions de quiconque. Mais je

suis persuadé d'avoir raison. Et il y a autre chose, monsieur Poirot : le secret de son pouvoir sur la vieille Mlle Arundell, c'était le spiritisme ! C'est comme ça qu'elle a fait son coup, j'en suis sûre !

— Vous pensez ?

— J'en suis certain, mon cher ami. J'ai vu beaucoup de cas semblables. Ça ne lâche plus les gens. Vous seriez surpris ! Et spécialement quelqu'un de l'âge de Mlle Arundell. Je suis prêt à parier que c'est de cette façon qu'elle a été influencée. Un esprit – probablement celui de son père défunt – lui aura donné l'ordre de modifier son testament et de tout laisser à la Lawson. Elle était malade... Crédule...

Mme Tanios s'agita quelque peu. Poirot la considéra :

— Vous croyez que c'est possible, chère madame – oui ?

— Réponds, Bella, fit son mari. Donne-nous ton opinion.

Il lui lança un regard encourageant, auquel elle répliqua par un coup d'œil étrange. Elle hésita, puis elle dit enfin :

— Je m'y connais si peu dans ce domaine... Tu dois avoir raison, Jacob.

— Hé oui ! j'ai raison ! N'est-ce pas, monsieur Poirot ?

Poirot acquiesça d'un mouvement de tête.

— C'est possible – en effet. Vous vous êtes rendu à Market Basing, je crois, le week-end précédant la mort de Mlle Arundell ?

— Nous y sommes allés à Pâques et encore le week-end d'après, c'est exact.

— Non, non, je parle du week-end suivant, celui du 26. Vous êtes passé à Littlegreen House le dimanche, il me semble ?

— Oh ! Jacob, c'est vrai ? demanda Mme Tanios à son mari, en le regardant avec de grands yeux étonnés.

Il se tourna vivement vers elle.

— Mais oui, tu te rappelles ? J'y ai juste fait un saut en coup de vent dans l'après-midi. Je t'en ai parlé.

Poirot et moi, nous observâmes Mme Tanios. D'un geste nerveux, elle repoussa un peu son chapeau en arrière.

— Tu t'en souviens certainement, Bella, insista Jacob. Quelle mauvaise mémoire tu as !

— Bien sûr ! s'excusa-t-elle alors avec un faible sourire. C'est vrai que j'ai une mémoire lamentable ! Surtout que ça fait près de deux mois, maintenant !

— Charles et Theresa Arundell étaient également présents ce jour-là, je crois ? ajouta Poirot.

— Peut-être, répondit benoîtement Tanios. Je ne les ai pas vus.

— Alors vous n'êtes pas resté très longtemps ?

— Oh ! non. Une demi-heure environ.

Le regard interrogateur de Poirot semblait le mettre un peu mal à

l'aise.

— Après tout, pourquoi ne pas l'avouer ? ajouta-t-il soudain, l'œil malicieux. J'espérais obtenir un prêt – mais je suis reparti bredouille. La tante de ma femme, j'en ai peur, ne m'appréciait pas autant qu'elle aurait pu. Dommage, parce que moi, je l'aimais bien. C'était une sacrée bonne femme !

— Puis-je vous poser une question un peu directe, docteur Tanios ?

Je me demandai s'il n'y avait pas eu une brève lueur d'appréhension dans le regard du médecin.

— Mais bien sûr, monsieur Poirot.

— Que pensez-vous de Charles et de Theresa Arundell ?

Tanios parut soulagé.

— Charles et Theresa ? (Il gratifia sa femme d'un sourire affectueux.) Bella, ma chérie, j'imagine que tu ne m'en voudras pas si je suis franc à propos de ta famille ?

Elle fit non de la tête, avec un pâle sourire.

— Alors, mon opinion c'est qu'ils sont tous deux pourris jusqu'à la moelle ! Curieusement, c'est encore Charles que je préfère. C'est une fripouille, mais une fripouille sympathique. Il n'a aucun sens moral, mais ce n'est pas de sa faute. Il y a des gens qui naissent comme ça.

— Et Theresa ?

Il hésita.

— Je ne sais pas. C'est une fille étonnamment séduisante. Mais elle est impitoyable. Elle tuerait de sang-froid, si cela arrangeait ses affaires. En tout cas, c'est mon avis. Vous avez peut-être entendu dire que sa mère a été jugée pour meurtre ?

— Et acquittée, répliqua Poirot.

— Et acquittée, comme vous dites, s'empressa d'ajouter Tanios. Mais tout de même... cela donne parfois à réfléchir.

— Vous avez rencontré le jeune homme auquel elle est fiancée ?

— Donaldson ? Oui, il est venu dîner à Littlegreen House, un soir.

— Que pensez-vous de lui ?

— Un type doué. Je crois qu'il ira loin – si on lui donne sa chance. Ça coûte cher, une spécialisation.

— Vous voulez dire qu'il est doué, dans sa profession ?

— C'est ce que je veux dire, oui. Un cerveau ! (Il sourit.) Mais pas très brillant en société, cependant. Tatillon et guindé. Theresa et lui forment un couple bizarre. L'attraction des contraires. C'est une mondaine alors qu'il vit en ermite.

Les deux enfants tournaient autour de leur mère.

— Maman, est-ce qu'on peut manger ? J'ai faim. On va rater le service.

Poirot jeta un coup d'œil à sa montre et s'exclama :

— Mille pardons ! Je vous empêche de passer à table.

Mme Tanios regarda son mari, et proposa d'une voix hésitante :

— Peut-être pourrions-nous vous offrir de...

— Vous êtes trop aimable, chère madame, s'empressa de répondre Poirot, mais on m'attend pour déjeuner et je suis déjà en retard.

Il serra la main aux Tanios et à leurs enfants. Je l'imitai.

Nous nous attardâmes un moment dans le hall de l'hôtel. Poirot voulait téléphoner. Je l'attendis à la réception. J'étais là à faire le pied de grue lorsque je vis Mme Tanios pénétrer dans le hall en regardant autour d'elle. Elle avait l'air traquée, harcelée. Dès qu'elle m'aperçut, elle se précipita vers moi.

— Votre ami... Poirot... j'imagine qu'il est parti ?

— Non, il est au téléphone.

— Oh !

— Vous vouliez lui parler ?

Elle acquiesça d'un signe de tête. Elle semblait de plus en plus nerveuse.

Poirot sortit de la cabine à cet instant précis et nous vit ensemble. Il s'empressa de nous rejoindre.

— Monsieur Poirot, commença-t-elle immédiatement d'une voix basse et précipitée, il y a quelque chose que j'aimerais vous dire... que je dois vous dire...

— Oui, madame.

— C'est important... Très important... Voyez-vous, je...

Elle s'interrompit. Le Dr Tanios et les deux enfants venaient de sortir du petit salon. Ils approchaient.

— Tu as encore un mot à dire à M. Poirot, Bella ?

Il était tout sourire et parlait d'un ton enjoué.

— Oui, répondit-elle, après une hésitation. Bon, c'est tout, monsieur Poirot. Je voulais juste que vous assuriez à Theresa que nous la soutiendrons dans tout ce qu'elle entreprendra. Entre parents, on doit se serrer les coudes.

Elle nous salua de la tête, puis, prenant le bras de son mari, se dirigea vers la salle à manger de l'hôtel.

Je saisis Poirot par l'épaule.

— Ce n'est pas ce qu'elle avait commencé à nous dire, Poirot !

Il dodelina de la tête tout en regardant le couple s'éloigner.

— Elle a changé d'avis, ajoutai-je.

— Oui, mon bon ami, elle a changé d'avis.

— Pourquoi ?

— J'aimerais le savoir, murmura-t-il.

— Elle nous le dira une autre fois..., fis-je, avec optimisme.

— Je me le demande. Je crains, au contraire... qu'elle ne le puisse pas...

ANGUILLE SOUS ROCHE

Nous déjeunâmes dans un petit restaurant, non loin de là. J'étais curieux de connaître les conclusions de Poirot sur les divers membres de la famille Arundell.

— Alors, Poirot ? demandai-je d'une voix pressante.

Avec un air de reproche, il concentra toute son attention sur le menu. Lorsqu'il eut passé commande, il se laissa aller contre le dossier de sa chaise, coupa son petit pain en deux, et articula enfin, sur un ton moqueur :

— Alors, Hastings ?

— Que pensez-vous d'eux, maintenant que vous les avez tous rencontrés ? demandai-je.

— Ma foi, dit-il lentement, ils forment une équipe fort intéressante ! Vraiment, cette affaire est un régal pour l'esprit ! Elle a tout d'un... — comment dites-vous déjà ? — d'un sac à malices ! Vous avez vu ? Chaque fois que j'annonce « Mlle Arundell m'a écrit juste avant sa mort », il se passe quelque chose. Mlle Lawson me parle de l'argent disparu. Mme Tanios s'écrie aussitôt : « À propos de mon mari ? » Pourquoi à propos de son mari ? Pourquoi Mlle Arundell m'aurait-elle écrit à moi, Hercule Poirot, pour me parler du Dr Tanios ?

— Cette femme a une idée derrière la tête, murmurai-je.

— Oui, elle sait quelque chose. Mais quoi ? Mlle Peabody nous dit que Charles Arundell éliminerait père et mère pour des clopinettes, Mlle Lawson affirme que Mme Tanios assassinerait n'importe qui si son mari le lui demandait. Le Dr Tanios assure que Charles et Theresa sont « pourris jusqu'à la moelle », laisse entendre que leur mère était une meurtrière et déclare, sans avoir l'air d'y toucher, que Theresa pourrait tuer de sang-froid.

» Ils ont une bien piètre opinion les uns des autres, tous ces gens ! Le Dr Tanios pense, ou prétend penser, qu'il y a eu des manœuvres captatoires. Avant son arrivée, sa femme n'était manifestement pas de cet avis. Au début de notre entretien, elle refuse de contester la validité du testament, puis elle fait volte-face. Voyez-vous, Hastings, c'est une marmite qui bouillonne, et de temps en temps un fait

significatif remonte à la surface. Il y a quelque chose au fond de cette marmite – oui, il y a quelque chose. J'en suis sûr, parole d'Hercule Poirot, j'en suis sûr !

Son sérieux m'impressionna malgré moi.

— Vous avez peut-être raison, dis-je au bout d'un moment. Mais cela me paraît trop vague... Trop flou.

— Mais vous admettez avec moi qu'il y a bien quelque chose là-dessous ?

— Oui, répondis-je d'une voix hésitante. Je crois que oui.

Poirot se pencha vers moi par-dessus la table et plongea son regard dans le mien.

— Vous avez changé, mon cher. Vous n'êtes plus amusé, ni péremptoire, vous ne souriez plus avec indulgence de mes plaisirs académiques. Qu'est-ce donc qui vous a convaincu ? Ce n'est pas l'excellence de mon raisonnement – non, ce n'est pas ça ! Mais quelque chose – quelque chose qui n'a rien à voir avec moi – vous a marqué. Dites-moi, mon bon ami, qu'est-ce qui vous a convaincu soudain de prendre cette affaire au sérieux ?

— Je crois, répondis-je lentement, que c'est Mme Tanios. Elle avait l'air effrayée.

— Par moi ?

— Non, non, pas par vous. Par quelqu'un d'autre. Au début, elle était si calme et si raisonnable. Bien sûr, elle déplorait les termes de ce testament et en manifestait une certaine amertume – d'ailleurs bien naturelle. Mais elle semblait accepter la situation et être décidée à laisser les choses en l'état. Attitude à laquelle on pouvait s'attendre de la part d'une femme bien élevée et plutôt apathique. Et puis, brusque revirement, elle adopte avec enthousiasme le point de vue de son mari. Quant à la façon dont elle nous a suivis dans le hall – cette façon presque furtive.

Poirot hocha la tête, comme pour m'encourager.

— Et il y a encore un autre petit détail que vous n'avez peut-être pas remarqué...

— Rien ne m'échappe !

— Je veux parler de la visite du Dr Tanios à Littlegreen House, ce dernier dimanche. Je jurerais qu'elle n'en savait rien, que ç'a été pour elle une complète surprise. Et pourtant elle est entrée immédiatement dans son jeu, elle a prétendu qu'il le lui avait dit et qu'elle avait oublié. J'en ai eu froid dans le dos, Poirot.

— Vous avez parfaitement raison, Hastings. C'était très significatif.

— Cela m'a laissé une vilaine impression, une impression de... de peur.

Poirot hocha doucement la tête.

— Vous avez ressenti la même chose ? demandai-je.

— Oui. La peur était dans l'air, nettement. (Il se tut une seconde.) Et pourtant, Tanios vous a plu, n'est-ce pas ? Vous l'avez trouvé agréable, sincère, affable. Malgré vos préjugés insulaires contre les Argentins, les Portugais et les Grecs, il vous a séduit, vous a paru sympathique ?

— C'est vrai, dus-je admettre.

Dans le silence qui suivit, j'observai Poirot, puis je demandai enfin :

— À quoi pensez-vous, Poirot ?

— Je songe à plusieurs personnes. Au jeune et beau Norman Gale. À Evelyn Howard, directe et joviale. Au charmant Dr Sheppard. À Knighton, si calme et si sérieux...

Je ne compris pas immédiatement qu'il s'agissait des acteurs principaux d'affaires criminelles célèbres.

— Et alors ? fis-je.

— Ils avaient tous, eux aussi, des personnalités très attachantes...

— Mon Dieu, Poirot, vous ne croyez tout de même pas que Tanios...

— Non, non. Pas de conclusions hâtives, Hastings. Je veux juste vous faire remarquer que nos réactions personnelles face aux individus que nous rencontrons sont singulièrement peu fiables. Il ne faut pas se laisser guider par ses sentiments, mais par les faits.

— Hum..., grommelai-je. Les faits ne sont pas notre point fort. Non, non, Poirot, vous n'allez pas les récapituler une fois de plus !

— Je serai bref, mon ami, n'ayez crainte. D'abord, nous avons très certainement affaire à une tentative de meurtre. Vous admettez enfin cela, n'est-ce pas ?

— Oui, répondis-je lentement.

Jusqu'alors, j'avais été quelque peu sceptique vis-à-vis de sa reconstitution fantaisiste (du moins le croyais-je) des événements de la nuit du mardi pascal. Je devais reconnaître, cependant, que ses déductions étaient logiques.

— Eh bien, bravo. Ceci posé, qui dit tentative de meurtre dit meurtrier. L'une des personnes présentes cette nuit-là est donc un assassin – sinon de fait, du moins en intention.

— Je vous l'accorde.

— Voici donc notre point de départ : un meurtrier. Nous nous renseignons un peu – comme vous dites chez vous : nous remuons la boue – et qu'obtenons-nous ? Plusieurs accusations très intéressantes, proférées apparemment comme si de rien n'était au cours de conversations variées.

— Vous pensez qu'elles n'étaient pas fortuites, ces accusations ?

— Impossible à savoir pour le moment ! La façon toute innocente dont Mlle Lawson nous a appris que Charles avait menacé sa tante n'était peut-être pas aussi innocente que ça. Les remarques du Dr

Tanios sur Theresa Arundell n'étaient sans doute pas malintentionnées et ne reflétaient probablement que l'opinion sincère d'un médecin... mais allez savoir au juste ! De son côté, Mlle Peabody a évoqué sans arrière-pensée manifeste les frasques de Charles Arundell – mais, après tout, qui nous le prouve ? Et ainsi de suite... Il y a une expression, n'est-ce pas – anguille sous roche ? Eh bien, c'est exactement ce que je trouve ici, sauf que sous notre roche à nous se cache un assassin et non une anguille.

— J'aimerais connaître le fin fond de votre pensée, Poirot.

— Hastings... Hastings... Je ne m'autorise pas à « penser », du moins, pas dans le sens où vous employez ce terme. Pour l'instant, je me contente de faire certaines réflexions.

— C'est-à-dire ?

— Je m'interroge sur le mobile. Quels pourraient être les mobiles vraisemblables de l'assassinat de Mlle Arundell ? Le plus évident, c'est l'argent, d'accord. Qui aurait tiré profit de la mort de Mlle Arundell – si elle était morte dans la nuit, le mardi de Pâques ?

— Tout le monde, sauf Mlle Lawson.

— Exactement.

— Eh bien, en tout cas, voilà quelqu'un d'automatiquement écarté de la liste des suspects.

— Oui, dit Poirot, songeur. On dirait bien. Mais le plus intéressant, c'est que la personne qui n'y aurait rien gagné si cette mort s'était produite ce jour-là, rafle la mise lorsque ladite mort survient quinze jours plus tard.

— Où voulez-vous en venir, Poirot ? demandai-je, un tantinet perplexe.

— La cause et l'effet, mon ami. La cause et l'effet.

Je l'observai, indécis.

— Soyez logique ! poursuivit-il. Que s'est-il passé au juste après l'accident ?

Je n'aimais pas Poirot lorsqu'il était de cette humeur-là. Tout ce que l'on pouvait avancer était faux ! Je répondis donc avec une prudence extrême :

— Mlle Arundell doit s'aliter.

— Exact. Et elle a tout son temps pour réfléchir. Et ensuite ?

— Elle vous écrit.

Poirot acquiesça d'un signe de tête.

— Oui, elle m'écrit. Mais la lettre n'est pas postée. Ce qui est vraiment dommage !

— Vous soupçonnez quelque chose de louche dans le fait que la lettre n'ait pas été envoyée ?

Poirot fronça les sourcils.

— Là, Hastings, je suis forcé d'avouer que je n'en sais rien. Je crois

– à la lumière de tout ce dont je suis presque sûr – qu'elle a été vraiment égarée par hasard. Je crois aussi – mais je n'en jurerais pas – que personne ne connaissait l'existence de cette lettre. Continuez... que se passe-t-il ensuite ?

— La visite du notaire, suggérai-je, après réflexion.

— Oui. Elle l'envoie chercher et il arrive en temps utile.

— Et elle modifie son testament, poursuivis-je.

— Exactement. Un testament très inattendu. À ce propos, nous devons considérer avec grand soin une déclaration d'Ellen. Elle nous a dit, si vous vous en souvenez, que Mlle Lawson avait veillé à ce que sa patronne n'apprenne pas l'escapade nocturne de Bob...

— Mais... Oh ! je vois... Et puis non, je ne vois pas... Ou bien, est-ce que je commence à avoir une idée de ce que vous suggérez ?...

— J'en doute ! dit Poirot. Mais si c'est le cas, vous percevez, j'espère, l'importance capitale de cette affirmation d'Ellen ?

À ces mots, il me fixa d'un regard perçant.

— Bien sûr, bien sûr, m'empressai-je de répondre.

— Et ensuite, poursuivit Poirot, divers autres événements se produisent. Charles et Theresa viennent pour le week-end, et Mlle Arundell montre à Charles le testament modifié – ou, du moins, c'est ce qu'il prétend.

— Vous ne le croyez pas ?

— Je ne crois que les allégations que je peux vérifier. Mlle Arundell ne fait pas voir le document à Theresa.

— Parce qu'elle pensait que Charles en parlerait à sa sœur.

— Mais il ne lui dit rien. Pourquoi ne dit-il rien à Theresa ?

— Selon lui, il l'a fait.

— Theresa a formellement déclaré que non – petite divergence aussi intéressante que révélatrice. Et lorsque nous partons, elle le traite d'imbécile.

— Je perds pied, Poirot, dis-je d'un ton plaintif.

— Reprenons le déroulement des événements. Le dimanche, le Dr Tanios vient à Littlegreen House, sans doute à l'insu de sa femme.

— Je dirais : certainement à l'insu de sa femme.

— Contentons-nous d'un probablement. Continuons ! Le lundi, départ de Charles et de Theresa. Mlle Arundell va bien. Elle fait un bon dîner et s'installe dans l'obscurité avec les sœurs Tripp et Lawson. Vers la fin de la séance, elle est prise d'un malaise. Elle se couche, meurt quatre jours plus tard et Mlle Lawson hérite de tous ses biens – quant au capitaine Hastings, il assure que son décès a des causes naturelles !

— Tandis qu'Hercule Poirot prétend qu'elle a été empoisonnée pendant le repas, alors qu'il n'a aucune preuve du tout !

— J'ai une preuve, Hastings. Souvenez-vous de notre conversation

avec les sœurs Tripp. Et d'une phrase, dans les propos quelque peu décousus de Mlle Lawson.

— Vous voulez parler du curry qu'elle a mangé ? Le curry masquerait le goût d'un poison, c'est ce que vous voulez dire ?

— Oui, le curry a sans doute une certaine importance, répondit lentement Poirot.

— Mais, dis-je alors, si ce que vous avancez – au mépris de toutes les évidences médicales – est exact, seule Mlle Lawson ou l'une des domestiques peut l'avoir assassinée.

— Je me le demande.

— Ou les Tripp ? Ridicule. Je n'y crois pas. Tous ces gens respirent l'innocence !

Poirot haussa les épaules.

— Rappelez-vous ceci, Hastings : la stupidité – et même, dans cette affaire, la bêtise – peut aller de pair avec une véritable duplicité. Et n'oubliez pas la première tentative de meurtre. Ce n'était pas l'œuvre d'un cerveau particulièrement génial, mais un petit meurtre tout bête, suggéré par Bob et sa manie de laisser traîner sa balle en haut des escaliers. L'idée de tendre un fil en travers de la première marche était simplissime – même un enfant aurait pu y songer !

Je fronçai les sourcils.

— Vous voulez dire que...

— Je veux dire que nous ne cherchons rien d'autre chez nos suspects que la volonté de tuer. Sans plus.

— Mais le poison devait être très élaboré, lui, pour ne laisser aucune trace, affirmai-je. Il fallait que ce soit au minimum une substance que monsieur Tout-le-monde aurait du mal à se procurer. Oh ! bon sang de bonsoir Poirot ! Je n'arrive tout bêtement pas à y croire, voilà ce qui se passe. Je n'arrive pas à croire que vous puissiez savoir quoi que ce soit. Ce que vous formulez, ce ne sont que des hypothèses.

— Vous vous trompez, mon ami. C'est le résultat de nos diverses conversations de ce matin. J'ai maintenant une idée précise pour aller de l'avant. Certaines indications minimales, mais sûres. Le seul problème, c'est... c'est que j'ai peur.

— Peur ? De quoi ?

— De réveiller le chat qui dort, dit-il d'un ton grave. C'est un de vos proverbes, non ? Il ne faut pas réveiller le chat qui dort. C'est ce que notre assassin est en train de faire, en ce moment : il dort tranquillement au soleil. Mais l'expérience ne nous a-t-elle pas appris, à vous comme à moi, Hastings, que s'il se sent menacé, un meurtrier est capable de se retourner et de tuer une seconde, voire une troisième fois ?

— Vous craignez qu'une chose pareille se produise ?

— Oui, je le crains. S’il y a assassin sous roche – et je suis intimement persuadé que tel est le cas, Hastings –, oui, oh ! oui, je crains bien que nous ne tardions pas à être confrontés au pire...

VISITE À M. PURVIS

Poirot demanda l'addition et la régla.

— Et maintenant, que faisons-nous ? m'enquis-je.

— Ce que vous avez suggéré, un peu plus tôt dans la matinée. Nous partons pour Harchester interroger M. Purvis. C'est la raison de mon coup de téléphone depuis l'hôtel Durham.

— Vous avez appelé Purvis ?

— Non. Theresa Arundell. Je l'ai priée de me donner une lettre d'introduction. Pour approcher ce notaire avec quelque chance de succès, nous avons besoin d'être accrédités par la famille. Elle m'a promis de me la faire porter. À l'heure qu'il est le pli doit être arrivé.

La lettre en question nous attendait en effet chez Poirot – ainsi que Charles Arundell qui s'était déplacé en personne pour nous l'apporter.

— C'est charmant, chez vous, monsieur Poirot, remarqua-t-il en parcourant le salon des yeux.

À cet instant, mon regard fut attiré par un tiroir du bureau. Mal fermé, il était bloqué par une feuille qui en dépassait légèrement.

Imaginer Poirot laissant un tiroir ainsi était proprement incroyable. J'observai Charles d'un air pensif. Il était resté seul dans cette pièce avant notre arrivée. Et il avait tué le temps à fouiller dans les papiers de Poirot, cela ne faisait pas l'ombre d'un doute... Quelle espèce de fripouille ! J'en bouillais d'indignation.

Charles, lui, était d'excellente humeur.

— Voilà, dit-il en tendant la lettre à Poirot. C'est en bonne et due forme – et j'espère que vous aurez plus de chance que nous avec le vieux Purvis.

— Il ne vous a guère laissé d'espoir, n'est-ce pas ?

— Une vraie douche froide. À son avis, cette vieille toupie de Lawson a réussi son coup et elle est maintenant tout à fait hors de portée.

— Votre sœur et vous, vous n'avez pas songé à en appeler au bon cœur de la dame ?

Charles sourit :

— Oh ! que si, j'y ai songé ! Mais j'ai eu beau me mettre en

quatre... rien à faire ! J'ai prêché dans le désert. L'histoire pathétique de la brebis galeuse déshéritée – brebis pas si galeuse que ça au demeurant, du moins ai-je essayé de l'en convaincre – n'a pas réussi à soutirer une larme à ce petit cœur sec ! Elle n'a jamais pu me voir en peinture ! (Il se mit à rire.) Pourtant, les quinquagénaires ont plutôt tendance à me prendre dans leur giron. Elles estiment d'ordinaire que personne ne m'a jamais compris et que l'on n'a pas su me donner ma chance !

— Point de vue fort profitable, je n'en doute pas.

— Il m'a beaucoup servi, jusqu'à présent, merci. Mais, comme je le disais, avec mamie Lawson, ça n'a pas fonctionné. Je crois qu'elle a une dent contre les hommes. Je l'imagine très bien au bon vieux temps d'avant 14, en train de s'enchaîner à toutes les grilles possibles et inimaginables et d'agiter son petit drapeau de suffragette.

— Ma foi, fit Poirot en hochant la tête, si les méthodes simples échouent...

— Il faudra bien en venir au crime, conclut Charles joyeusement.

— Tiens ! tiens ! s'exclama Poirot, puisque l'on parle crime, jeune homme, est-il exact que vous ayez menacé votre tante – que vous lui ayez dit que vous la « liquideriez » ou quelque chose d'approchant ?

Charles se laissa tomber dans un fauteuil, étendit les jambes et dévisagea Poirot.

— Allons bon ! Qui est-ce qui vous a raconté ça ? demanda-t-il.

— Peu importe. Est-ce exact ?

— Il y a un peu de vrai là-dedans, d'accord.

— Allons, allons, racontez-moi cette histoire. Mais j'aimerais autant que vous me disiez tout de suite la vérité.

— Sans problème, mon bon monsieur. Il n'y a pas de quoi fouetter un chat. J'avais effectué quelques travaux d'approche, si vous voyez ce que je veux dire.

— Tout à fait.

— Et puis, ça ne s'est pas passé comme prévu. Tante Emily m'a envoyé sur les roses et a décrété que toute tentative pour lui arracher trois sous serait toujours vouée à l'échec ! Bon, je ne me suis pas énervé, mais je n'ai pas mâché mes mots non plus : « Écoutez, tante Emily, j'aime autant vous prévenir que vos façons d'agir finiront par vous jouer des tours, et qu'un de ces quatre vous risquez de vous faire liquider ! » Elle m'a demandé, avec un mépris écrasant, ce que j'entendais par là. « Rien de plus que ce que j'ai dit, tantine. Vos amis et vos parents sont tous fauchés comme les blés, à vous tournicoter autour, l'espoir au cœur et la langue pendante. Et vous, qu'est-ce que vous faites, pendant ce temps-là ? Vous vous prélassiez sur votre magot et vous refusez de partager. C'est comme ça que les gens se font assassiner. Croyez-moi, s'il prend à quelqu'un l'envie de vous liquider,

vous l'aurez bien cherché. »

» Elle m'a regardé par-dessus ses lunettes, selon sa vieille habitude. Un regard plutôt vachard. Et elle m'a répondu d'un ton cassant : « Alors, c'est ça ce que tu penses, hein ? » « C'est ça, ai-je acquiescé. Soyez un peu plus coulante, c'est le conseil que je vous donne. » « Merci Charles, pour ce conseil avisé, mais tu ne tarderas pas à t'apercevoir que je suis capable de veiller au grain. » « Comme il vous plaira, ma tante. » J'étais tout sourire et je me demande si elle n'était pas moins fâchée qu'elle ne voulait le paraître. « Vous ne pourrez pas dire que je ne vous ai pas prévenue », ai-je ajouté. « Je m'en souviendrai », a-t-elle encore crâné.

Il se tut un instant.

— Voilà, c'est tout.

— Sur quoi, fit Poirot, vous vous êtes contenté de quelques billets trouvés dans un tiroir.

Charles le dévisagea, puis éclata de rire.

— Là, je vous tire mon chapeau ! s'exclama-t-il. Vous êtes fortiche, dites donc ! Comment avez-vous appris ça ?

— C'est vrai, alors ?

— Bien sûr, que c'est vrai ! J'étais complètement à sec. Il fallait que je dégote de l'argent quelque part. Je suis tombé sur une jolie petite liasse dans un tiroir, et j'ai prélevé quelques livres. Très peu – je croyais que personne ne s'apercevrait de la soustraction, ou alors qu'on accuserait les bonnes.

— Si tel avait été le cas, ç'aurait pu être très grave pour elles, fit sèchement remarquer Poirot.

Charles haussa les épaules.

— Chacun pour soi, murmura-t-il.

— Et Dieu pour tous..., ajouta Poirot. C'est votre devise, n'est-ce pas ?

Charles l'observa avec curiosité.

— Je ne savais même pas que la vieille bique s'en était rendu compte. Comment l'avez-vous appris, vous ? Et comment avez-vous eu vent de cette conversation avec ma tante ?

— C'est Mlle Lawson qui me l'a rapportée.

— L'espèce de vieux chameau ! (Il ne me parut que très légèrement troublé.) Elle ne m'aime pas, et elle n'aime pas Theresa non plus. Vous ne pensez pas que... qu'elle a d'autres atouts dans sa manche ?

— Lesquels ?

— Ça, je n'en sais rien. C'est juste qu'elle me fait l'effet d'être rusée comme un vieux renard. (Il se tut un instant, puis ajouta :) Elle déteste Theresa...

— Saviez-vous, monsieur Arundell, que le Dr Tanios est venu chez votre tante le dimanche précédant sa mort ?

— Comment ? Le dimanche où nous y sommes allés, Theresa et moi ?

— Oui. Vous ne l'avez pas vu ?

— Non. Nous nous sommes promenés, dans l'après-midi. J'imagine qu'il est passé à ce moment-là. C'est drôle que tante Emily ne nous ait pas parlé de cette visite. Qui vous a mis au courant ?

— Mlle Lawson.

— Encore et toujours cette toupie de Lawson ! C'est une vraie mine de renseignements, celle-là ! (Un silence, puis :) Je vous assure, Tanios est un type sympathique. Je l'aime bien. C'est le parfait bon vivant, toujours le mot pour rire.

— Il a une personnalité attachante, en effet, dit Poirot.

Charles sauta sur ses pieds.

— À sa place, il y a belle lurette que j'aurais trucidé cette rabat-joie de Bella ! Vous ne trouvez pas que c'est le type même de l'éternelle victime ? Vous savez, je ne serais pas surpris si on la découvrait un beau jour coupée en rondelles dans une malle, à Margate ou ailleurs !

— Vous ne prêtez pas là des intentions louables à son mari, ce médecin si sympathique, dit Poirot d'un ton grave.

— Non, c'est vrai, répondit Charles, songeur. Et pourtant je crois sincèrement que Tanios ne ferait pas de mal à une mouche. Il est beaucoup trop bonne pâte pour ça.

— Et vous ? Seriez-vous capable de tuer, si le jeu en valait la chandelle ?

Charles éclata de rire – un rire franc et sonore.

— Vous cherchez un moyen de chantage, monsieur Poirot ? Rien à faire. Je suis prêt à jurer que je n'ai pas versé... (Il s'interrompt brusquement, puis reprit :)... une rasade de strychnine dans la soupe de tante Emily.

Et sur un geste désinvolte de la main, il s'en fut.

— Vous avez essayé de lui faire peur, Poirot ? Si tel est le cas, j'ai l'impression très nette que vous avez fait chou blanc. Il n'a pas manifesté le moindre signe de culpabilité.

— Non ?

— Non. Il m'a semblé imperturbable.

— Curieux quand même, cette façon qu'il a eue de s'interrompre, murmura Poirot.

— De s'interrompre ?

— Oui. Il a marqué une pause avant « une rasade de strychnine ». Presque comme s'il allait dire autre chose et qu'il avait soudain changé d'avis.

Je haussai les épaules.

— Il cherchait sans doute le nom d'un bon poison – un nom bien évocateur.

— C'est possible. C'est possible. Mais mettons-nous en route. Je pense que nous passerons la nuit Chez George, à Market Basing.

Dix minutes plus tard, on nous vit traverser Londres à toute vitesse, une fois de plus en direction de la campagne.

Nous arrivâmes à Harchester vers 4 heures de l'après-midi, et nous rendîmes directement à l'étude Purvis, Purvis, Charlesworth Purvis.

M. Purvis était le type même du bon gros notable à la silhouette rebondie, aux cheveux blancs et aux joues roses. Il faisait penser à un châtelain campagnard. Ses manières étaient courtoises, mais réservées.

Il lut notre lettre d'introduction, puis nous observa par-dessus son bureau. Il avait le regard perspicace et quelque peu inquisiteur.

— Je connais votre nom bien entendu, monsieur Poirot, préluda-t-il poliment. Que Mlle Arundell et son frère aient fait appel à vos services dans cette affaire, je l'admets sans peine. Mais comment vous pouvez envisager de leur être utile, voilà où je me perds en conjectures...

— Admettons sans aller plus avant, monsieur Purvis, que j'aie l'intention de me livrer à une enquête approfondie sur les tenants et aboutissants de cette histoire.

Le notaire fut très sec.

— Mlle Arundell et son frère connaissent déjà mon opinion quant à l'aspect juridique de la question. Les faits sont parfaitement clairs et ne présentent aucune ambiguïté.

— Je n'en disconviens pas, je n'en disconviens pas, répliqua Poirot avec vivacité. Mais vous ne verrez pas d'inconvénient, je gage, à les repasser simplement en revue avec moi, afin que je puisse me faire une idée précise de la situation ?

Le notaire inclina la tête.

— Je suis à votre disposition.

— Mlle Arundell vous a écrit le 17 avril, je crois, pour vous communiquer ses instructions ? commença Poirot.

M. Purvis consulta quelques papiers posés devant lui sur la table.

— Oui, c'est exact.

— Puis-je savoir ce qu'elle vous disait ?

— Elle me demandait de rédiger un testament. Il devait comporter des legs à deux domestiques et à trois ou quatre œuvres de charité. Le reste de ses biens allait en totalité à Wilhelmina Lawson.

— Pardonnez-moi, monsieur Purvis, mais ces dispositions vous ont-elles surpris ?

— Je dois admettre que... oui, elles m'ont surpris.

— Mlle Arundell avait déjà fait son testament ?

— Oui. Cinq ans plus tôt.

— Ce testament initial, hormis certains legs de peu d'importance, laissait sa fortune à son neveu et ses nièces ?

— Le gros de ses biens devait être divisé, en parts égales, entre les enfants de son frère Thomas et la fille d'Arabella Biggs, sa sœur.

— Qu'est devenu ce document ?

— À la demande de Mlle Arundell, je l'ai apporté avec moi lorsque je me suis rendu chez elle, à Littlegreen House, le 21 avril.

— Je vous serais très obligé, monsieur Purvis, de me décrire dans le détail tout ce qui s'est produit à cette occasion.

Le notaire resta silencieux un instant, puis il répondit, avec une grande précision :

— Je suis arrivé à Littlegreen House à 3 heures de l'après-midi. L'un de mes clercs m'accompagnait. Mlle Arundell m'a reçu au salon.

— Quelle impression vous a-t-elle faite ?

— Elle m'a paru en bonne santé, même si elle marchait avec une canne – conséquence, si j'ai bien compris, d'une chute qu'elle avait faite quelques jours plus tôt. Comme je vous l'ai dit, elle semblait en bonne santé. Un peu nerveuse et agitée, toutefois.

— Mlle Lawson était là ?

— Elle était avec elle à mon arrivée, mais elle s'est retirée aussitôt.

— Et ensuite ?

— Mlle Arundell m'a demandé si j'avais suivi ses instructions et si je lui avais apporté le testament à signer.

» Je lui ai répondu que oui. Je... Euh... (Il hésita un instant, avant de poursuivre avec raideur :)... Autant avouer que, dans les limites de la bienséance, je me suis permis quelques observations. Je lui ai signalé que les dispositions de ce testament pourraient sembler d'une injustice criante vis-à-vis de ses neveux qui étaient, après tout, du même sang qu'elle.

— Que vous a-t-elle répondu ?

— Elle m'a demandé si l'argent était à elle ou non et si elle pouvait en disposer comme elle l'entendait. Je lui ai assuré que c'était bien entendu le cas. « Alors, c'est parfait », a-t-elle dit. Je lui ai rappelé qu'elle ne connaissait Mlle Lawson que depuis peu de temps, et j'ai voulu savoir si elle était sûre du bien-fondé de l'injustice qu'elle allait commettre envers sa famille. Sa réponse fut : « Mon cher ami, je sais parfaitement ce que je fais. »

— Elle était agitée, m'avez-vous dit ?

— Je crois pouvoir l'affirmer, en effet, mais comprenez-moi bien, monsieur Poirot, elle était en pleine possession de ses facultés. Elle était, dans tous les sens du terme, parfaitement compétente pour s'occuper de ses affaires. Bien que mes sympathies soient entièrement acquises à la famille de Mlle Arundell, je serais dans l'obligation de maintenir ces déclarations devant n'importe quel tribunal.

— Cela va sans dire. Poursuivez, je vous prie.

— Mlle Arundell a relu son premier testament, puis elle a pris celui

que je venais de rédiger. J'aurais préféré lui soumettre dans un premier temps un brouillon, je l'avoue, mais elle avait insisté pour que je lui apporte le document tout prêt à signer. Cela ne présentait aucune difficulté, car les dispositions en étaient très simples. Elle l'a lu, a hoché la tête et dit qu'elle voulait le signer sur-le-champ. J'ai estimé de mon devoir de protester une dernière fois. Elle m'a écouté jusqu'au bout avec patience, puis a répété que sa décision était irrévocable. J'ai donc appelé mon clerc. C'est le jardinier et lui qui ont servi de témoins. L'acte mentionnant les deux bonnes comme légataires, elles ne pouvaient bien entendu tenir ce rôle.

— Vous a-t-elle ensuite confié ce testament pour que vous le gardiez en lieu sûr ?

— Non. Elle l'a rangé dans un tiroir de son bureau, qu'elle a fermé à clé.

— Qu'a-t-elle fait du premier testament ? L'a-t-elle détruit ?

— Non. Elle l'a mis sous clé avec l'autre.

— Après sa mort, où a-t-on trouvé son testament ?

— Dans ce même tiroir. En tant qu'exécuteur testamentaire, j'avais ses clés. J'ai étudié tous ses papiers personnels.

— Les deux testaments étaient-ils toujours dans le tiroir ?

— Oui. À l'endroit exact où elle les avait rangés ce jour-là.

— L'avez-vous interrogée sur les motifs d'une décision si surprenante ?

— Oui. Mais je n'ai pas obtenu de réponse satisfaisante. Elle m'a simplement répété « qu'elle savait ce qu'elle faisait ».

— Toutefois, cette manière d'agir vous a étonné ?

— Beaucoup. Car Mlle Arundell, je me dois de le préciser, avait toujours manifesté un grand sens de la famille.

Poirot garda un instant le silence, puis il demanda :

— Je suppose que vous n'avez rien évoqué de tout cela avec Mlle Lawson ?

M. Purvis sembla choqué par cette simple suggestion.

— Certainement pas. Cela aurait été tout à fait déplacé !

— Mlle Arundell a-t-elle dit quelque chose pouvant indiquer que sa dame de compagnie était au courant de l'existence d'un testament en sa faveur ?

— Non. Je lui ai demandé si Mlle Lawson savait qu'elle était désignée comme héritière, et elle m'a répondu d'un ton brusque que celle-ci en ignorait tout. Convaincu qu'il était préférable qu'il en fût ainsi, j'ai fait une allusion dans ce sens, et Mlle Arundell a semblé partager mon opinion.

— Pourquoi avez-vous insisté sur ce point, monsieur Purvis ?

Le vieux notaire lui jeta un regard plein de dignité.

— À mon sens, mieux vaut ne pas discuter de ces choses-là. En

outre, cela aurait pu être la cause d'une déception ultérieure.

— Ah ! dit Poirot en inspirant profondément, si je comprends bien, vous estimiez que Mlle Arundell pouvait changer d'avis dans un futur proche ?

Le notaire acquiesça d'un signe de tête.

— Exactement. Je pensais que Mlle Arundell avait eu une violente altercation avec sa famille et que lorsqu'elle se serait calmée, elle reviendrait sur cette décision irréfléchie.

— Dans ce cas, qu'aurait-elle fait ?

— Elle m'aurait donné des instructions pour la rédaction d'un autre testament.

— Elle aurait pu aussi détruire tout bonnement le dernier. Du coup, le testament original aurait été de nouveau valable.

— Ce point est discutable. Les dernières volontés de la testatrice précisaient que tous ses testaments précédents étaient automatiquement annulés par ces ultimes dispositions.

— Mais Mlle Arundell ne possédait pas assez de connaissances juridiques pour en être consciente. Elle aura pensé qu'en détruisant le dernier, celui d'avant redevenait valable...

— C'est possible.

— En fait, si elle était morte intestat, ses biens seraient allés à sa famille ?

— Oui. Une moitié à Mme Tanios et l'autre, à diviser entre Charles et Theresa Arundell. Il n'en reste pas moins, cependant, qu'elle n'a pas changé d'avis ! Elle est morte sans modifier sa décision.

— Mais c'est là que j'entre en jeu, dit Poirot.

Le notaire lui lança un regard interrogateur.

Poirot se pencha en avant.

— Supposons, reprit-il, que sur son lit de mort, Mlle Arundell ait voulu détruire ce second testament. Supposons qu'elle ait cru l'avoir bel et bien détruit... mais qu'en réalité, elle ait seulement déchiré le premier.

M. Purvis secoua la tête.

— Non, les *deux* documents étaient intacts.

— Alors, supposons qu'en croyant déchirer le vrai elle en ait détruit un faux. Elle était très malade, souvenez-vous, et la tromper n'eût guère posé de problèmes.

— Il faudrait apporter des preuves de ce que vous avancez, répliqua le notaire d'un ton acerbe.

— Oh ! cela va de soi ! Évidemment !

— Y a-t-il, si vous me permettez cette question, quelque raison de croire qu'un tel acte ait été commis ?

Poirot se recula un peu.

— À ce stade de l'enquête... je ne voudrais pas trop m'engager.

— Bien sûr, bien sûr ! répondit M. Purvis, d'accord avec une formule qui lui était familière.

— Cependant, et, strictement entre nous, j'estime que cette affaire présente des aspects bien curieux.

— Ah bon ? Vraiment ?

M. Purvis se frotta les mains, impatient d'en savoir davantage.

— Ce que j'attendais de vous, je l'ai obtenu, poursuivit Poirot. D'après vous, Mlle Arundell aurait tôt ou tard changé d'avis et serait revenue à de meilleurs sentiments envers sa famille ?

— Ce n'est là, bien entendu, qu'une opinion toute personnelle, fit remarquer le notaire.

— Je comprends, mon cher maître. Mlle Lawson n'est pas votre cliente, me suis-je laissé dire ?

— Je lui ai conseillé de consulter un homme de loi étranger à l'affaire, répondit M. Purvis, glacial.

Poirot lui serra la main en le remerciant pour sa gentillesse et les informations qu'il nous avait fournies.

SECONDE VISITE À LITTLEGREEN HOUSE

Tout en parcourant la vingtaine de kilomètres qui séparaient Harchester de Market Basing, nous discutâmes de la situation.

— La suggestion que vous venez de faire, Poirot, a-t-elle quelque fondement ?

— Quand j'ai dit que Mlle Arundell avait peut-être cru avoir détruit ce deuxième testament ? Non, mon bon ami – franchement, non. Mais il m'appartenait, vous devez bien le comprendre, d'émettre une hypothèse ! M. Purvis est un homme intelligent. Si je n'avais pas lancé quelque suggestion de ce genre, il se serait demandé quel pouvait bien être mon rôle dans cette histoire.

— Savez-vous à qui vous me faites penser, Poirot ?

— Non, mon ami.

— À un jongleur manipulant des balles colorées qui se retrouvent toutes en l'air en même temps !

— Ces balles, ce sont les mensonges que je débite, n'est-ce pas ?

— C'est à peu près ça, oui.

— Et vous pensez qu'un jour tout va s'écrouler ?

— Vous ne pourrez pas jongler éternellement.

— C'est vrai, mais viendra le grand moment où je rattraperai les balles l'une après l'autre, avant de faire ma révérence et de quitter la scène.

— Sous un tonnerre d'applaudissements.

— C'est possible, oui, répondit Poirot en me jetant un regard en coin.

Je préfèrai abandonner ce terrain dangereux.

— Nous n'avons pas appris grand-chose de M. Purvis, remarquai-je.

— Non, mais il a confirmé les grandes lignes de notre analyse.

— Et aussi l'affirmation de Mlle Lawson – à savoir qu'elle ignorait tout de ce testament jusqu'à la mort de la vieille demoiselle.

— Personnellement, Hastings, je ne vois pas ce qui vous fait dire cela.

— Mais Purvis a conseillé à Mlle Arundell de ne rien lui confier, et celle-ci lui a répondu qu'elle n'en avait pas la moindre intention.

— Oui, ça, c'est bel et bon. Mais il y a les trous de serrure... Et les clés qui ouvrent les tiroirs les mieux fermés.

— Croyez-vous vraiment que Mlle Lawson soit capable d'écouter aux portes et de farfouiller dans les tiroirs ? demandai-je, plutôt choqué.

Poirot sourit.

— Mlle Lawson n'a pas bénéficié de votre éducation puritaine, très cher. Nous savons déjà qu'elle a écouté une conversation qu'elle n'était pas censée entendre – je fais référence à celle où Charles et sa tante ont parlé de certains parents sans le sou capables de la « liquider ».

Je dus admettre qu'il avait raison.

— Aussi, voyez-vous, Hastings, elle peut très bien avoir entendu une partie de la discussion entre M. Purvis et Mlle Arundell. Notre notaire a une voix sonore et qui porte.

» Pour ce qui est de « farfouiller » dans les affaires des autres, poursuivit Poirot, c'est une pratique beaucoup plus courante que vous ne l'imaginez. Les gens timides et effarouchables de l'espèce de Mlle Lawson prennent souvent toutes sortes d'habitudes plus ou moins inavouables qui les aident à passer le temps.

— Vraiment, Poirot ! protestai-je.

— Mais si, Hastings. Mais si.

Nous arrivâmes Chez George où nous prîmes deux chambres. Puis nous partîmes à pied pour Littlegreen House.

Dès notre coup de sonnette, Bob se mit à aboyer furieusement. Il ne fit qu'un bond à travers le vestibule et se rua contre la porte d'entrée.

« Je vais vous étripier ! gronda-t-il. Vous déchiqueter ! Ça vous apprendra à essayer d'entrer dans cette maison ! Attendez un peu de goûter à mes crocs ! »

Un murmure apaisant vint se mêler à ces terribles menaces.

— Allons, allons, mon petit. Tu es un brave toutou, un bon chien-chien ! Viens par ici !

Tiré par le collier, Bob fut enfermé malgré sa résistance dans le petit salon.

« Il faut toujours qu'on vienne vous gâcher le travail ! semblait-t-il dire. C'était la première fois depuis une éternité que je pouvais flanquer la frousse à quelqu'un ! Je meurs d'envie de planter les dents dans une jambe de pantalon. Qu'est-ce que vous feriez sans moi pour vous protéger ? »

La porte du petit salon se referma sur lui ; puis Ellen tira verrous et barres et entrebâilla la porte d'entrée.

— Oh ! c'est vous, monsieur !, s'exclama-t-elle.

Elle ouvrit en grand. Une expression de ravissement se peignait sur son visage.

— Entrez donc, monsieur, je vous en prie...

Nous pénétrâmes dans le vestibule. De derrière une porte, à notre gauche, nous parvenaient de violents reniflements entrecoupés de grondements. Bob essayait de nous localiser.

— Vous pouvez le lâcher, suggérai-je.

— D'accord, monsieur. Il n'y a pas de problème, avec lui, vraiment, mais les gens ont peur, car il fait beaucoup de bruit et il se précipite sur eux... C'est un excellent chien de garde, en tout cas.

Elle libéra l'animal, qui jaillit comme un boulet de canon.

« Qui c'est ? Où sont-ils ? Ah ! les voilà. Saperlipopette, je crois me rappeler... (Sniff... Sniff... Sniff... Longs grognements...) Bien sûr ! Nous nous sommes déjà rencontrés ! »

— Salut, mon vieux, dis-je. Comment ça va ?

Il remua la queue pour la forme.

« Très bien, merci. Laissez-moi voir... (Il reprit ses recherches.) Vous avez parlé à un épagneul, dernièrement, me dit mon nez. Ces chiens-là sont des imbéciles, si vous voulez mon avis. Qu'est-ce que c'est, ça ? Un chat ? Voilà qui est intéressant ! Dommage qu'il ne soit pas là. On se serait offert une jolie petite partie de chasse. Hum... Pas mal, ce bull-terrier. »

Ayant conclu à juste titre que j'avais récemment rendu visite à quelques-uns de ses collègues, il s'occupa de Poirot, renifla une bouffée d'essence et s'éloigna, d'un air réprobateur.

— Bob ! Bob ! appellei-je.

Il me jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

« Ça va. Je sais ce que je fais. Je reviens en moins de deux ».

— La maison est fermée, dit Ellen. J'espère que vous excuserez...

Elle se précipita dans le petit salon et commença à ouvrir les volets.

— Parfait. C'est parfait, murmura Poirot.

Il la suivit et s'assit. Comme j'allais le rejoindre, Bob revint de quelque endroit mystérieux, sa balle dans la gueule. Il grimpa à toute allure en haut de l'escalier et se mit en position sur la première marche, la balle entre les pattes de devant. Sa queue remuait doucement.

« Allons, dit-il. Allons. Jouons un peu. »

Oubliant mon intérêt pour les enquêtes policières, je passai un moment avec lui. Puis, saisi de scrupules, je m'empressai de gagner le petit salon.

Ellen et Poirot discutaient maladies et remèdes.

— Quelques petits comprimés blancs, monsieur, c'était tout ce qu'elle avait l'habitude de prendre. Deux ou trois après chaque repas. C'étaient les ordres du Dr Grainger. Oh ! oui, elle s'y conformait, comme vous dites. Des pilules minuscules. Et puis, il y avait un autre médicament. Mlle Lawson ne jurait que par lui. Des cachets, c'était les

cachets pour le foie du Dr Loughbarrow. Il y a des réclames pour ça affichées partout.

— Elle en prenait aussi ?

— Oui. C'est Mlle Lawson qui les lui avait fait connaître, et Mlle Arundell trouvait qu'ils lui faisaient du bien.

— Le Dr Grainger était-il au courant ?

— Oh ! ça ne le gênait pas, monsieur. « Avalez ça si vous pensez que ça vous fait du bien », qu'il lui avait dit. Et elle lui avait répondu : « Ma foi, moquez-vous si ça vous chante, mais ils me font vraiment du bien. Bien plus que n'importe laquelle de vos drogues ! » Et le Dr Grainger avait éclaté de rire et ajouté que la foi était le meilleur médicament jamais inventé.

— Elle prenait encore autre chose ?

— Non. Le mari de Mlle Bella, le docteur étranger, est allé une fois lui chercher une bouteille d'un machin... Mais même si elle l'a remercié bien poliment, elle l'a versée dans l'évier. Ça, je le sais ! Et elle a eu raison, à mon avis. On ne sait jamais trop, avec ces produits qui viennent d'ailleurs.

— Mme Tanios a vu sa tante la vider, n'est-ce pas ?

— Oui, et je crois que ça lui a fait de la peine, à la pauvre femme. Et ça m'a désolée, moi aussi, parce que le docteur, il avait certainement fait ça par gentillesse.

— Sans doute, sans doute. Je suppose qu'après la mort de Mlle Arundell, on s'est débarrassé de tous les médicaments qui se trouvaient dans la maison ?

Ellen parut légèrement surprise par la question.

— Oh ! bien sûr, monsieur. L'infirmière en a jeté une partie et Mlle Lawson a trié ceux de l'armoire à pharmacie de la salle de bains...

— C'était là que l'on rangeait les... euh... cachets pour le foie du Dr Loughbarrow ?

— Non. Ils étaient dans le placard d'angle de la salle à manger. Comme ça, Mlle Arundell les avait à portée de main après chaque repas.

— Qui était l'infirmière de Mlle Arundell ? Pouvez-vous me donner son nom et son adresse ?

Ellen les lui indiqua immédiatement.

Poirot continua alors à lui poser des questions sur la dernière maladie de sa patronne.

Ellen se fit une joie de lui fournir tous les détails – elle lui décrivit l'affection, les douleurs, les premiers symptômes de jaunisse, le délire final. J'ignore si Poirot fut satisfait d'une telle énumération. Il l'écouta assez patiemment, posant parfois une question pertinente, la plupart du temps au sujet de Mlle Lawson et de ce qu'elle faisait au chevet de sa maîtresse. Il se montra aussi fort intéressé par le régime alimentaire

de la malade, le comparant à celui de quelque parent à lui – imaginaire –, aujourd'hui disparu.

Constatant qu'ils prenaient tous deux grand plaisir à leur discussion, je retournai discrètement dans le vestibule. Bob s'était endormi sur le palier, à l'étage, sa balle sous le menton.

Je le sifflai et il se redressa, aussitôt sur le qui-vive. Cette fois, cependant – j'avais sans doute offensé sa dignité en l'abandonnant un peu plus tôt –, il s'amusa longtemps à faire semblant de m'envoyer la balle et à la rattraper au tout dernier moment.

« Déçu, n'est-ce pas ? Bon, peut-être que je vais vraiment te la laisser attraper, ce coup-ci. »

Lorsque je revins au petit salon, Poirot parlait de la visite surprise du Dr Tanios le dimanche précédant la mort de la vieille dame.

— Oui, monsieur. M. Charles et Mlle Theresa étaient sortis pour une promenade. On n'attendait pas le Dr Tanios, je le sais. La maîtresse était couchée et elle a été très étonnée quand je lui ai annoncé qui c'était. « Le Dr Tanios ? a-t-elle dit. Est-ce que sa femme l'accompagne ? » Je lui ai répondu que non, que ce monsieur était venu seul. Alors elle m'a demandé de le prévenir qu'elle descendrait dans une minute.

— Est-il resté longtemps ?

— Pas plus d'une heure, monsieur. Quand il est reparti, il n'avait pas l'air très content.

— Avez-vous une idée... euh... de la raison de sa visite ?

— Non, monsieur, je n'en sais rien.

— Vous n'avez rien entendu, par hasard ?

Ellen devint toute rouge.

— Oh ! non, monsieur ! Je n'ai jamais été du genre à écouter aux portes, pas comme certaines personnes – qui pourtant devraient savoir se conduire !

— Vous vous méprenez sur le sens de mes paroles, s'excusa Poirot avec chaleur. J'ai pensé, simplement, que vous auriez pu servir le thé pendant que ce monsieur était là, et, dans ce cas, vous n'auriez pas pu éviter d'entendre ce dont il parlait avec votre maîtresse.

Elle se calma.

— Je suis désolée, monsieur. Je n'avais pas compris, en effet. Non, le Dr Tanios n'est pas resté pour le thé.

Poirot la regarda et lui fit un petit clin d'œil malicieux :

— Et si je veux connaître le but de sa visite... peut être bien que Mlle Lawson ne serait pas si mal placée pour me répondre, qu'est-ce que vous en pensez ?

— Si elle, elle ne le sait pas, monsieur, alors personne ne le sait ! répliqua Ellen d'un ton pincé.

— Voyons..., reprit Poirot, qui fronça les sourcils comme pour

essayer de se souvenir. La chambre de Mlle Lawson se trouvait à côté de celle de Mlle Arundell ?

— Non, monsieur. La chambre de Mlle Lawson est à droite, en haut des escaliers. Je peux vous montrer, monsieur.

Poirot accepta. Il gravit les marches en se tenant près du mur, et juste au moment où il arrivait sur le palier, il poussa une exclamation et se pencha pour examiner le bas de son pantalon.

— Zut ! Je viens de m'accrocher. Ah ! mais oui... Il y a un clou, ici, dans la plinthe.

— Oui, c'est vrai, monsieur. C'est une pointe qui a dû sortir un peu, ou quelque chose comme ça. Moi aussi j'y ai pris ma robe, une ou deux fois.

— Ça fait longtemps qu'il est là ?

— Eh bien, un certain temps, hélas, monsieur. La première fois que je l'ai remarqué, c'était quand la patronne était au lit – après son accident, monsieur. J'ai essayé de l'arracher, mais je n'y suis pas arrivée.

— On a dû y attacher un fil, à un moment quelconque, je pense.

— C'est exact, monsieur. Je me souviens d'y avoir vu un petit bout de fil. Je me demande bien pourquoi, d'ailleurs.

Mais il n'y avait aucun soupçon dans la voix d'Ellen. Pour elle, c'était juste une de ces petites choses qui arrivent dans une maison sans que l'on prenne la peine de les expliquer !

Poirot était entré dans la chambre. C'était une pièce de dimensions moyennes. Deux fenêtres nous faisaient face. Il y avait une coiffeuse dans un coin et, entre les deux fenêtres, une armoire avec un grand miroir. Le lit était à droite de la porte, face aux fenêtres. Contre le mur gauche se trouvait une grosse commode en acajou et une table de toilette avec un dessus en marbre.

Poirot examina la pièce d'un air songeur, puis ressortit sur le palier. Il longea le couloir, dépassa deux autres portes et pénétra dans la vaste chambre à coucher de Mlle Arundell.

— L'infirmière était dans la petite pièce à côté, expliqua Ellen.

Poirot acquiesça d'un signe de tête pensif.

Tandis que nous redescendions, il lui demanda s'il pouvait aller faire le tour du jardin.

— Oh ! oui, monsieur, bien sûr. Il est très beau, en ce moment.

— Vous avez encore un jardinier ?

— Angus ? Oh ! oui, Angus est toujours là. Mlle Lawson veut que tout soit bien entretenu. Elle pense que comme ça, elle vendra plus facilement.

— C'est faire preuve de sagesse. Laisser un endroit à l'abandon n'est pas de bonne politique.

Le jardin était superbe et respirait la paix, avec ses larges bordures

de lupins, de pieds-d'alouette, et d'énormes pavots écarlates. Les pivoines étaient en boutons. Nous promenant de-ci de-là, nous atteignîmes une serre, devant laquelle s'affairait un gros homme d'un certain âge, l'air bourru. Il nous salua respectueusement et Poirot engagea la conversation.

Lorsque mon compagnon lui dit qu'il avait vu Charles le matin même, le vieil homme se dérida et se fit volubile.

— Ç'a toujours été un sacré loustic, ça oui alors ! Y'a des jours, j'le voyais rappliquer ici tout courant avec la moitié d'une tarte aux groseilles – et la cuisinière qui battait les buissons à la recherche de son voleur. Ensuite, il rentrait à la maison avec un air si innocent que – bon sang de bonsoir ! – ils pouvaient accuser qu'le chat – comme si qu'on a déjà vu un chat qui bouffe d'la tarte aux groseilles ! Oh ! oui, un sacré phénomène, not' M. Charles !

— Il est venu en avril, non ?

— Oui. Deux week-ends, qu'il est venu. Juste avant la mort d'la maîtresse.

— Vous l'avez beaucoup vu ?

— Pas mal, oui, que j'l'ai vu. Y'a jamais eu beaucoup d'occupations pour un jeune homme, dans l'coin. Personne pourra dire le contraire. Il allait faire un petit tour Chez George, histoire de boire un coup. Ensuite, il venait traîner par ici, à me poser des questions sur tout un tas d'choses.

— Sur les fleurs ?

— Ouais, les fleurs. (Le vieil homme gloussa.) Et puis les mauvaises herbes aussi.

— Les mauvaises herbes ?

La voix de Poirot s'était soudain faite insidieuse. Il tourna la tête et son regard parcourut les étagères. Il s'arrêta sur une boîte en fer-blanc.

— Peut-être voulait-il savoir comment on fait pour s'en débarrasser ? ajouta-t-il.

— Exactement !

— Je suppose que c'est le produit que vous utilisez ? dit Poirot en faisant lentement tourner la boîte pour lire l'étiquette.

— Ouais, répondit Angus. Un produit tout ce qu'il y a de pratique et d'efficace.

— Dangereux ?

— Pas si on l'utilise comme il faut. C'est d'l'arsenic, pour sûr. On a un peu plaisanté avec ça, M. Charles et moi. Il disait comme ça que quand y s'rait marié et qu'y pourrait plus voir sa femme en peinture, il viendrait m'voir, histoire d'prendre un peu d'ce machin-là pour s'en débarrasser. « Mais p't'être bien, qu'j'ai dit, que ce s'ra elle qui voudra se débarrasser de vous. » Ah ! Celle-là, elle l'a bien fait rigoler, ça oui ! Elle était bonne, non ?

Nous nous efforçâmes de rire comme il se devait. Poirot souleva le couvercle de la boîte.

— Presque vide, murmura-t-il.

Le vieux jardinier y jeta un coup d'œil à son tour.

— Aïe ! il en reste moins que c'que je croyais. J'avais pas idée d'en avoir utilisé autant. Va falloir qu'j'en r'commande.

— Oui, dit Poirot en souriant. Je crains qu'il ne vous en reste plus assez pour que vous puissiez m'en donner un peu pour ma femme !

Nous éclatâmes de nouveau de rire à ce trait d'esprit.

— Vous, m'sieur, z'êtes pas marié, je parie !

— Non.

— C'est toujours ceux qui l'sont pas qui peuvent s'permettre d'en rigoler. Ceux qui savent pas l'problème qu'c'est !

— Je suppose que votre épouse...

Poirot s'interrompit avec tact.

— Elle est bien vivante ! C'est l'moins qu'on puisse dire.

L'idée semblait le déprimer un peu.

Après l'avoir complimenté sur son jardin, nous lui fîmes nos adieux.

LE PHARMACIEN, L'INFIRMIÈRE, LE MÉDECIN

La boîte de désherbant m'avait donné à réfléchir. C'était le premier élément véritablement suspect que je rencontrais. L'intérêt que Charles lui avait porté, la surprise évidente du jardinier découvrant qu'elle était presque vide, tout cela semblait indiquer la direction dans laquelle avancer...

Mais, comme toujours lorsque je m'emballe, Poirot se montra des plus réservés.

— Même si quelqu'un a bel et bien dérobé du désherbant, il n'y a aucune preuve que ce soit l'œuvre de Charles, Hastings.

— Mais il en a parlé avec le jardinier !

— Ce qui n'était pas très raisonnable s'il avait eu l'intention d'en prendre, non ? (Il changea de sujet :) Quel est le premier poison qui vous vient à l'esprit si on vous demande d'en citer un très vite ?

— L'arsenic, je suppose.

— Oui. Vous comprenez alors pourquoi Charles s'est interrompu si nettement avant de prononcer le mot « strychnine », lorsqu'il a discuté avec nous, aujourd'hui.

— Vous croyez que...

— Qu'il était sur le point de dire une rasade « d'arsenic dans la soupe » et qu'il s'est tu.

— Ah ! murmurai-je. Et pourquoi s'est-il tu ?

— Bravo, Hastings ! Pourquoi, en effet ! C'est pour trouver la réponse à cette intéressante question que je suis allé faire un tour dans le jardin à la recherche d'un éventuel désherbant.

— Et vous l'avez trouvé !

— Et je l'ai trouvé.

Je secouai la tête.

— Ça commence à sentir le roussi pour le jeune Charles. Vous avez longuement discuté avec Ellen de la maladie de la vieille demoiselle. Ses symptômes ressemblaient-ils à ceux d'un empoisonnement à l'arsenic ?

Poirot se frotta le nez.

— C'est difficile à dire. Il y avait une douleur abdominale, des

nausées...

— Pas de doute ! C'est bien ça !

— Hum ! je n'en suis pas aussi certain que vous.

— Cela évoque pour vous quel poison, alors ?

— En réalité, mon cher ami, cela fait moins penser à un empoisonnement qu'à une maladie de foie mortelle !

— Oh ! Poirot ! m'écriai-je, ça ne peut pas être une mort naturelle ! C'est certainement un meurtre !

— Tout doux, mon ami ! Ne dirait-on pas que nous avons échangé nos rôles tous les deux ?

Nous passions devant une pharmacie, et il y entra soudain. Après une longue discussion à propos de ses problèmes gastriques, il acheta une petite boîte de pastilles digestives. Puis, une fois son médicament emballé et alors qu'il s'apprêtait à sortir de la boutique, son attention fut attirée par un fort engageant paquet de cachets pour le foie du Dr Loughbarrow.

— Oui, monsieur, c'est un excellent remède. (Le pharmacien, dans la cinquantaine, était d'humeur loquace.) Je vous garantis que vous le trouverez très efficace.

— Mlle Arundell en prenait, si je me souviens bien. Mlle Emily Arundell...

— C'est exact, monsieur. Mlle Arundell, de Littlegreen House. Une vieille demoiselle très distinguée, une de ces personnes comme on n'en fait plus, hélas ! Elle était de mes clientes.

— Achetait-elle beaucoup de spécialités pharmaceutiques ?

— Pas vraiment, monsieur. Pas autant que beaucoup de vieilles personnes que je pourrais citer. Quant à Mlle Lawson, sa dame de compagnie, celle qui a hérité de sa fortune...

Poirot acquiesça d'un signe de tête.

— Elle, en revanche, elle prenait tout ce qui lui tombait sous la main. Comprimés, pastilles, pilules contre les maux d'estomac, potions pour la digestion, potions pour la circulation... Elle n'aimait rien tant qu'être environnée de fioles en tout genre. (Il eut un petit sourire triste.) Si seulement j'avais davantage de clientes comme elle ! De nos jours, les gens ne consomment plus autant de médicaments qu'avant. Enfin, nous vendons beaucoup d'articles de toilette, et ceci compense cela.

— Mlle Arundell utilisait-elle régulièrement ces cachets pour le foie ?

— Oui, je pense qu'elle a dû commencer à en prendre trois mois avant sa mort.

— Un jour, un de ses proches, le Dr Tanios, est venu vous commander une préparation, n'est-ce pas ?

— Ah ! oui, bien sûr, le monsieur grec qui a épousé la nièce de Mlle

Arundell. Oui, c'était une préparation très intéressante. Je ne la connaissais pas.

(Il en parlait comme s'il s'agissait d'un spécimen botanique rare.)

» Ça change, monsieur, lorsqu'on vous demande de faire quelque chose de nouveau. Remarquable combinaison de médicaments, cela me revient maintenant que nous en parlons. Évidemment, le monsieur était médecin. Il était très sympathique – très affable.

— Sa femme est-elle venue aussi acheter quelque chose chez vous ?

— Voyons... Je ne me rappelle pas. Ah, si ! Un somnifère – du chloral, je m'en souviens, maintenant. L'ordonnance indiquait le double de la dose normale. C'est toujours un peu difficile, pour nous, avec les hypnotiques. Voyez-vous, la plupart des médecins n'en prescrivent d'ordinaire pas de grosses quantités à la fois.

— Qui avait établi cette ordonnance ?

— Son mari, je crois. Bien sûr, tout était parfaitement en règle, mais de nos jours, il faut faire attention. Peut-être l'ignorez-vous, mais si un médecin se trompe dans une prescription et que nous la délivrons quand même en toute bonne foi – eh bien, s'il y a problème chez le patient, c'est nous qui sommes responsables, pas le médecin.

— C'est très injuste, non ?

— Ça donne parfois froid dans le dos, je l'avoue. Mais, bah ! je n'ai pas à me plaindre. Moi, je n'ai jamais eu d'ennuis – touchons du bois.

Du bout des doigts, il tapota son comptoir.

Poirot décida d'acheter un paquet de cachets pour le foie du Dr Loughbarrow.

— Merci, monsieur. La boîte de vingt-cinq, de cinquante ou de cent ?

— Je suppose que la grande boîte est plus économique, mais enfin...

— Prenez celle de cinquante, monsieur. C'était celle-là qu'achetait toujours Mlle Arundell. Huit shillings et six pence, s'il vous plaît.

Poirot acquiesça de la tête, paya les huit shillings et les six pence demandés, et prit son paquet.

Nous quittâmes la pharmacie.

— Ainsi, Mme Tanios est venue chercher un somnifère ! m'exclamai-je, dès que nous fûmes dans la rue. Un surdosage qui tuerait n'importe qui, n'est-ce pas ?

— Sans le moindre problème.

— Croyez-vous que la vieille Mlle Arundell...

Je repensais aux paroles de Mlle Lawson : « *J'oserais même dire qu'elle serait capable d'assassiner quelqu'un s'il le lui demandait.* »

Poirot hocha la tête.

— Le chloral est un narcotique et un hypnotique. On l'utilise comme antalgique et comme somnifère. Il peut en outre y avoir effet

d'accoutumance.

— Vous pensez que c'est le cas de Mme Tanios ?

Poirot secoua cette fois la tête d'un air perplexe.

— Non. Ça m'étonnerait. Mais c'est bizarre. J'ai bien une explication, mais cela voudrait dire...

Il se tut et regarda sa montre.

— Venez. Voyons si nous pouvons rencontrer cette Carruthers, l'infirmière qui s'est occupée de Mlle Arundell lors de sa dernière maladie.

Mme Carruthers se révéla une femme d'âge moyen, à l'air fort sensé.

Cette fois encore, Poirot adopta un nouveau rôle, et s'inventa un autre parent imaginaire – une vieille mère pour laquelle il tenait beaucoup à trouver une infirmière sympathique.

— Vous comprenez... Je vais être tout à fait franc avec vous. Ma mère est quelqu'un de peu commode. Nous avons eu d'excellentes infirmières, de jeunes femmes très compétentes, mais leur jeunesse a toujours joué contre elles. Ma mère déteste les jeunes femmes, elle les insulte, elle est brutale et hargneuse, elle peste contre les fenêtres ouvertes et l'hygiène moderne. C'est extrêmement pénible.

Il poussa un profond soupir.

— Je connais cela, dit Mme Carruthers sur un ton compatissant. C'est parfois très éprouvant. Il faut avoir beaucoup de tact. Inutile de contrarier les malades. Il vaut mieux leur céder le plus possible. Et souvent, lorsqu'ils se rendent compte que l'on ne cherche pas à leur imposer notre volonté, ils se détendent et deviennent doux comme des agneaux.

— Ah ! je vois que vous seriez pour elle l'infirmière idéale. Vous avez l'air de comprendre les personnes âgées.

— J'en ai déjà soigné quelques-unes dans ma carrière, répondit-elle en riant. Avec un peu de patience et de bonne humeur, on obtient de très bons résultats.

— Voilà qui est sagement parlé. Vous vous êtes occupée de Mlle Arundell, je crois ? Elle n'a pas dû être toujours commode ?

— Oh ! je ne sais pas. Elle était très volontaire, c'est vrai, mais je ne l'ai pas trouvée difficile du tout. Cela dit, je ne suis pas restée très longtemps chez elle. Elle est morte quatre jours après mon arrivée.

— J'ai discuté avec sa nièce, Mlle Theresa Arundell, pas plus tard qu'hier.

— Vraiment ? Ça c'est drôle ! Comme je le dis toujours, le monde est petit !

— Vous la connaissez, j'imagine ?

— Bien sûr. Elle s'est précipitée ici lorsque sa tante est morte, et elle a assisté aux funérailles. Et, bien entendu, je l'avais vue avant,

quand elle venait passer quelques jours. C'est une très jolie femme.

— Oui, en effet, Mais trop maigre – nettement trop maigre.

L'infirmière Carruthers, consciente de ses confortables rondeurs, se rengorgea.

— Bien sûr, dit-elle, ce n'est pas bon d'être trop maigre.

— Pauvre fille, continua Poirot. Elle me fait de la peine. Tout à fait entre nous... (Se penchant en avant, il ajouta, sur le ton de la confidence :)... le testament de sa tante a été un terrible choc, pour elle.

— Je comprends ça, répondit l'infirmière. En tout cas, je sais qu'il a beaucoup fait jaser.

— Je n'arrive pas à imaginer ce qui a poussé Mlle Arundell à déshériter ainsi toute sa famille. C'est une façon d'agir bien extraordinaire.

— Bien extraordinaire, je suis de votre avis. Évidemment, la rumeur prétend que ça cache quelque chose.

— Avez-vous jamais eu une idée de la raison de cette décision ? La vieille Mlle Arundell n'en a rien dit ?

— Non. Pas à moi, en tout cas.

— Mais à quelqu'un d'autre ?

À mon avis, elle a dû parler de quelque chose avec Mlle Lawson, parce que j'ai entendu la dame de compagnie qui lui disait : « Oui, mademoiselle, mais voyez-vous, il est chez le notaire. » Et Mlle Arundell a répondu : « Je suis sûre qu'il est en bas dans le tiroir. » Et Mlle Lawson : « Non, vous l'avez envoyé à M. Purvis, vous ne vous en souvenez pas ? » Ensuite, ma malade a été reprise par ses nausées et Mlle Lawson a quitté la pièce pendant que je m'occupais d'elle. Mais par la suite, je me suis souvent demandé si, ce jour-là, elles ne parlaient pas du testament.

— Cela semble très probable.

— Si c'est le cas, reprit l'infirmière, j' imagine que Mlle Arundell était inquiète et qu'elle voulait peut-être le modifier... mais à partir de là, elle a été si mal, la pauvre, qu'elle n'était plus en état de penser à rien.

— Mlle Lawson vous aidait-elle à la soigner ?

— Oh ! mon Dieu, non ! Elle n'était pas douée pour ça ! Trop maniaque, voyez-vous. Elle ne faisait qu'irriter ma patiente.

— Vous vous chargiez donc de tout toute seule ? C'est formidable, ça !

— La bonne – comment s'appelait-elle, déjà ? Ah oui ! Ellen – me donnait un coup de main. Elle savait s'y prendre. Elle était habituée aux problèmes de santé de sa maîtresse et s'occupait d'elle depuis longtemps. On se débrouillait plutôt bien, à nous deux. En fait, le Dr Grainger devait nous envoyer une infirmière de nuit, le vendredi, mais

Mlle Arundell est décédée avant son arrivée.

— Peut-être Mlle Lawson vous aidait-elle à préparer les repas de la malade ?

— Non. Elle ne faisait strictement rien. Et il n'y avait d'ailleurs pas grand-chose à préparer. J'avais les remèdes et le cognac – ainsi que le fortifiant, le glucose et tout ça. Tout ce à quoi Mlle Lawson était bonne, c'était à courir en gémissant dans toute la maison et à se fourrer dans les jambes de tout le monde.

Il y avait de l'aigreur dans le ton de l'infirmière.

— Je vois, dit Poirot en souriant, que vous n'avez pas une très haute opinion de l'utilité de Mlle Lawson.

— Les dames de compagnie ne valent souvent pas grand-chose, à mon avis. Elles n'ont aucune formation, voyez-vous, en aucun domaine. Ce ne sont que des amateurs. Des femmes qui, la plupart du temps, sont incapables de quoi que ce soit d'autre.

— Vous avez l'impression que Mlle Lawson était très attachée à Mlle Arundell ?

— Elle semblait l'être. Sa mort l'a bouleversée. Elle a très mal pris la nouvelle. Plus que la famille, si vous voulez mon opinion, conclut l'infirmière avec une moue pincée.

— Peut-être, alors, dit Poirot en hochant la tête avec une certaine solennité, Mlle Arundell savait-elle ce qu'elle faisait en disposant ainsi de sa fortune ?

— C'était une vieille demoiselle très intelligente, répondit l'infirmière. Il n'y avait pas grand-chose qu'elle ne comprenne pas ou qu'elle ne sache pas, ça j'en suis persuadée.

— A-t-elle parlé de Bob, le chien ?

— C'est drôle que vous posiez cette question ! Elle en a beaucoup parlé, en effet, pendant son délire. Quelque chose à propos de la chute qu'elle avait faite et de la balle du chien... Ce Bob, c'est une brave bête. J'adore les chiens. Il a été bien malheureux, le pauvre, à la mort de sa maîtresse. Merveilleux animaux, non ? Presque humains.

Nous prîmes congé après ces considérations sur l'humanité des chiens.

— En voilà une qui n'a visiblement aucun soupçon, remarqua Poirot après notre départ.

Il semblait quelque peu découragé.

Nous dînâmes – fort mal – chez *George*. Poirot ronchonna beaucoup, surtout à cause du potage.

— Quand on pense qu'il est si facile de préparer une bonne soupe, Hastings... Le pot-au-feu...

Je réussis – mais non sans peine – à éviter un discours sur l'art culinaire.

Après dîner, nous eûmes une surprise.

Nous étions installés au « salon », que nous avions d'ailleurs accaparé. Il y avait eu un autre convive – un représentant de commerce, selon toute apparence – mais il était sorti. Je feuilletais distraitemment un vieux numéro de la *Gazette de l'Éleveur* ou d'un quelconque périodique similaire lorsque j'entendis soudain prononcer le nom de Poirot.

La voix venait du hall.

— Où est-il ? Là-dedans ? C'est bon, je saurai bien le trouver !

La porte s'ouvrit violemment, et le Dr Grainger, visage apoplectique et sourcils froncés sous l'effet de la colère, entra à grands pas dans la pièce. Il referma le battant derrière lui, puis marcha droit sur nous d'un air furibond.

— Ah ! vous voilà ! Dites donc, monsieur Hercule Poirot, que diable vous a-t-il pris d'être venu me débiter ce tissu de mensonges ?

— Une des balles du jongleur ? murmurai-je, taquin.

— Mon cher docteur, répondit Poirot de sa voix la plus mielleuse, permettez-moi de vous expliquer...

— Vous permettre ? Vous permettre ? Bon Dieu de bois, je vais vous obliger à vous expliquer, oui ! Vous êtes un détective, voilà ce que vous êtes ! Un détective fouineur et indiscret. Vous arrivez chez moi et vous me servez vos bobards sur la biographie du général Arundell ! Quel gogo j'ai été de gober vos boniments à la noix !

— Qui vous a révélé mon identité ? demanda Poirot.

— Qui ? Mlle Peabody. Elle, au moins, elle vous a percé à jour !

— Mlle Peabody... oui, répéta Poirot, songeur. J'aurais plutôt pensé...

Le Dr Grainger l'interrompit avec colère.

— Maintenant, monsieur, j'attends vos explications !

— Bien sûr. Mes explications seront très simples : tentative de meurtre.

— Quoi ? Qu'est-ce que c'est encore que cette histoire ?

— Mlle Arundell a fait une chute, n'est-ce pas ? poursuivit Poirot sans se départir de son calme. Une chute dans les escaliers, peu de temps avant sa mort.

— Oui, et alors ? Elle a glissé sur la balle de ce satané animal.

Poirot secoua la tête.

— Non, docteur. Elle n'a pas glissé. Un fil avait été tendu en travers de la première marche et c'est cela qui l'a fait basculer.

Le Dr Grainger écarquilla les yeux.

— Dans ce cas, pourquoi ne me l'a-t-elle pas dit ? Elle ne m'en a jamais soufflé mot.

— C'est sans doute compréhensible – si c'est bien un membre de sa famille qui a placé le fil à cet endroit !

— Hum... Je vois. (Grainger lança un regard perçant à Poirot, puis

se laissa tomber dans un fauteuil.) Eh bien ? ajouta-t-il. Comment avez-vous été mêlé à cette affaire ?

— Mlle Arundell m'a écrit, en me demandant une discrétion absolue. Hélas ! sa lettre a été... retardée.

Poirot lui donna alors quelques détails – choisis avec circonspection –, et lui raconta la découverte du clou planté dans la plinthe.

Le médecin l'écouta, l'air grave. Sa colère s'était calmée.

— Vous imaginez combien ma position était difficile, conclut Poirot. J'ai été engagé, voyez-vous, par une personne décédée... Mais j'ai estimé que je n'en avais pas moins des obligations.

Le Dr Grainger réfléchissait, sourcils froncés.

— Et vous n'avez aucune idée de l'identité de la personne qui a tendu ce fil en haut des escaliers ? demanda-t-il.

— Je n'ai pas de preuve. Mais je mentirais en prétendant que je n'ai aucune idée.

— Sale affaire, marmonna Grainger, le visage sombre.

— Oui. Et vous admettez, je l'espère, qu'au début j'ai pu ignorer s'il y avait eu récidive ou non.

— Hein ? Récidive ? Que voulez-vous dire ?

— Il semble que Mlle Arundell soit morte de mort naturelle. Oui, mais peut-on en être certain ? On a attenté une fois à sa vie. Comment serais-je sûr que l'on n'a pas recommencé ? Et avec succès ?

Grainger hocha la tête, songeur.

— J'imagine que vous êtes bien certain, Dr Grainger – et je vous en prie, ne le prenez pas en mauvaise part –, bien certain, disais-je, que la mort de Mlle Arundell est naturelle ? Il se trouve cependant que j'ai aujourd'hui découvert des indices...

Il relata alors sa conversation avec le vieil Angus, l'intérêt de Charles pour le désherbant, et enfin la surprise du jardinier découvrant que sa boîte était presque vide.

Grainger l'écouta avec la plus vive attention. Lorsque Poirot eut terminé, il dit avec calme :

— Je vois où vous voulez en venir. Nombre d'empoisonnements à l'arsenic ont jusqu'ici été pris pour des gastro-entérites aiguës et les permis d'inhumer délivrés normalement – surtout lorsque le décès ne s'accompagnait pas de circonstances suspectes. En outre, l'empoisonnement à l'arsenic présente certaines difficultés de diagnostic – il rend tellement de formes ! Il peut être aigu, subaigu, nerveux ou chronique. Il peut y avoir vomissements et douleurs abdominales – ou pas du tout. La victime peut s'écrouler brusquement et mourir peu de temps après. Parfois, il y a aussi narcose et paralysie. Les symptômes varient énormément.

— Compte tenu des faits nouveaux, quelle est votre opinion ? demanda Poirot.

Le Dr Grainger resta un instant silencieux, puis répondit lentement :

— En considérant l'ensemble de ces éléments, et en toute objectivité, mon opinion est qu'aucune forme d'empoisonnement à l'arsenic ne correspond aux symptômes présentés par Mlle Arundell. Elle est morte, j'en suis convaincu, d'une atrophie aiguë du foie. Comme vous le savez, je la soigne depuis des années, et elle a déjà souffert de crises semblables à celle qui, cette fois, l'a emportée. Voici, après mûre réflexion, mon opinion, monsieur Poirot.

L'affaire semblait entendue.

Aussi eûmes-nous l'impression pénible de retomber sur terre et de repartir de zéro lorsque, avec l'air de s'excuser, Poirot exhiba le paquet de cachets pour le foie acheté à la pharmacie.

— Mlle Arundell en prenait, je crois ? dit-il. J'imagine que ça ne pouvait lui faire aucun mal ?

— Ça ? Absolument aucun mal. C'est de l'aloès et de la podophylline... Tout ce qu'il y a d'anodin. Ça lui faisait plaisir de prendre ce genre de trucs. Je n'y voyais pas d'inconvénient.

Il se leva.

— Vous-même, vous lui prescriviez certains médicaments ? demanda encore Poirot.

— Oui. Un comprimé pas bien fort à prendre après chaque repas. Pour le foie. (Un éclair malicieux passa dans ses yeux.) Elle aurait pu en avaler une boîte entière sans le moindre danger. Je n'ai pas l'habitude d'empoisonner mes patients, monsieur Poirot.

Puis il nous serra la main en souriant, et nous quitta.

Poirot ouvrit son paquet. C'étaient des cachets transparents, emplis aux trois quarts d'une poudre brun foncé.

— On dirait un médicament contre le mal de mer que j'ai pris une fois, fis-je remarquer.

Poirot ouvrit un cachet, examina son contenu et le goûta avec précaution du bout de la langue. Il grimaça.

— Eh bien, dis-je, me laissant aller en bâillant contre le dossier de mon fauteuil, tout ceci me paraît bien inoffensif. Qu'il s'agisse de la spécialité du Dr Loughbarrow ou des comprimés du Dr Grainger ! Par-dessus le marché, ce bon docteur m'a tout l'air de réfuter totalement la théorie de l'arsenic. Êtes-vous enfin convaincu, ma brave tête de mule de Poirot ?

— C'est vrai que je suis têtu comme une mule... oui, comme une mule, répéta mon compagnon, l'air songeur.

— Et donc, même en ayant le pharmacien, l'infirmière et le médecin contre vous, vous restez persuadé que Mlle Arundell a été assassinée ?

— C'est ce que je crois, répondit Poirot avec calme. Non... En fait non, je ne le crois pas... J'en suis *certain*, Hastings.

— Il y a une façon de le prouver, j'imagine, dis-je lentement.
L'exhumation.

Poirot acquiesça d'un signe de tête.

— Est-ce là notre prochaine étape ? ajoutai-je.

— Mon bon ami, je dois agir avec prudence.

— Pourquoi ?

— Parce que... (Il baissa la voix.)... Parce que je crains une autre tragédie.

— Vous voulez dire... ?

— Je le crains, Hastings, je le crains. Restons-en là.

LA FEMME DANS LES ESCALIERS

Le lendemain matin on nous apporta un message. L'écriture, un peu molle et hésitante, remontait en bout de lignes.

*Cher monsieur Poirot,
J'apprends par Ellen que vous étiez hier à Littlegreen House. Je vous
serais très obligée de passer me voir un moment aujourd'hui.
Sincèrement vôtre,*

Wilhelmina Lawson

— Ainsi, elle est là, observai-je.

— Oui.

— Je me demande bien pourquoi elle est venue.

— Je ne crois pas que ce soit forcément avec de mauvaises intentions, dit Poirot en souriant. Après tout, la maison lui appartient...

— Oui, c'est exact, bien sûr. Vous savez, Poirot c'est ça le pire avec le jeu que nous jouons. Dès que quelqu'un bouge le petit doigt, nous lui prêtons les plus noirs desseins.

— Il est vrai que c'est moi qui vous ai enseigné la devise : « Tous suspects ».

— Le pensez-vous toujours ?

— Non. Pour moi, maintenant, les choses se résument à ceci : je soupçonne une personne en particulier.

— Laquelle ?

— Étant donné qu'il ne s'agit pour l'instant que de simples soupçons et que je ne possède aucune preuve, je préfère vous laisser parvenir à vos propres déductions, Hastings. Mais ne négligez pas l'aspect psychologique – ... c'est très important. La nature du meurtre – qui requiert de l'assassin un tempérament particulier – est un indice essentiel sur le crime.

— Comment voulez-vous que je tienne compte du caractère du meurtrier si je ne sais pas de qu'il s'agit ?

— Non, non, vous n'avez pas écouté ce que je viens de vous dire. Si

vous réfléchissez suffisamment à la nature... la nature intrinsèque du meurtre, alors, vous saurez qui est le meurtrier !

— Vous le connaissez vraiment, Poirot ? demandai-je avec curiosité.

— Je ne peux prétendre le connaître, car je n'ai pas de preuves, je vous le répète. C'est pourquoi il m'est impossible de vous donner davantage de précisions pour le moment. Mais je suis sûr de moi – oui, mon ami, j'ai l'intime conviction de ne pas me tromper.

— Eh bien, dis-je en riant, attention que ce ne soit pas à vous qu'il fasse son affaire ! Ça ce serait une tragédie !

Poirot sursauta légèrement. Il ne prit pas la chose comme une plaisanterie ; bien au contraire, il murmura :

— Vous avez raison. Je dois me montrer prudent – extrêmement prudent.

— Si vous endossiez une cote de mailles ? blaguai-je. Et si vous engagiez un goûteur pour éviter de vous faire empoisonner ? En fait, vous devriez embaucher une équipe de mercenaires armés jusqu'aux dents pour vous protéger.

— Vous êtes mille fois trop bon, Hastings, je m'en remettrai plutôt aux ressources de mon cerveau !

Il écrivit alors un mot à Mlle Lawson, pour l'informer qu'il passerait à Littlegreen House à 11 heures.

Nous prîmes ensuite notre petit déjeuner et allâmes nous promener sur la grand-place. Il était environ 10 heures et quart. La matinée était chaude et orageuse.

Je contemplais, dans la vitrine d'un magasin d'antiquités, une très belle paire de fauteuils Hepplewhite lorsque je reçus soudain dans les côtes un coup qui me plia en deux tandis qu'une voix aussi aiguë que tonitruante me vrillait les oreilles.

— Dites donc, vous !

Je me retournai, indigné, pour me retrouver nez à nez avec Mlle Peabody. Elle tenait à la main l'arme dont elle s'était servie pour m'attaquer : une solide ombrelle à bout pointu.

Visiblement insensible à la violente douleur qu'elle venait de m'infliger, elle observa d'une voix satisfaite :

— Ah ! Je pensais bien que c'était vous. Ce n'est pas souvent que je me trompe.

Je fis preuve de quelque froideur.

— Euh... Bonjour. Que puis-je pour vous ?

— Vous pouvez me dire comment votre ami s'en tire avec son mirifique bouquin – « La Vie du général Arundell » ?

— Il n'a pas, en fait, commencé à le rédiger, dis-je.

Mlle Peabody partit d'un petit rire silencieux, mais qui venait apparemment du fond du cœur et qui la secoua comme de la gelée.

Son accès de gaieté calmé, elle ajouta :

— Et j'imagine que c'est pas demain la veille qu'il s'y mettra !

— Ainsi vous n'avez pas été dupe de notre supercherie ? fis-je en souriant.

— Vous m'avez prise pour quoi ? Pour une andouille ? J'ai vu tout de suite où votre ami voulait en venir, le filou ! Il voulait me faire parler ! Ma foi, ça ne m'a pas gênée. J'aime bavarder. Et ce n'est pas facile par les temps qui courent, de trouver une oreille attentive. Je me suis bien amusée, cet après-midi-là.

Elle me gratifia d'un regard malicieux.

— Qu'est-ce que vous mijotez, hein ? Qu'est-ce que vous mijotez ?

Je me demandais ce que j'allais bien pouvoir lui répondre lorsque Poirot nous rejoignit. Il la salua bien bas.

— Bonjour, très chère mademoiselle. Enchanté de vous rencontrer.

— Bonjour, répondit Mlle Peabody. Vous êtes qui, ce matin : Parodie ou Poirot, hein ?

— C'était fort perspicace de votre part de m'avoir si rapidement percé à jour, répondit Poirot en souriant.

— Comme si la perspicacité avait quoi que ce soit à voir là-dedans ! Des comme vous, on n'en rencontre guère sous le pas d'un cheval, pas vrai ? Que ce soit une bonne chose ou une mauvaise, ça, je n'en sais trop rien. Difficile à dire.

— Je préfère pour ma part, très chère mademoiselle, être unique.

— Votre vœu a été exaucé, si vous voulez mon avis, fit Mlle Peabody, pince-sans-rire. Mais parlons franc, monsieur Poirot. Je vous ai raconté, l'autre jour, tous les potins que vous vouliez entendre. Maintenant, à moi de poser des questions. Que mijotez-vous et que se passe-t-il au juste ?

— Ne m'interrogeriez-vous pas, par hasard, sur quelque chose dont vous connaissez déjà la réponse ?

— Je n'en sais rien. (Elle lui jeta un rapide coup d'œil.) Qu'y a-t-il ? Un problème avec le testament ? Ou autre chose ? Vous allez déterrer Emily ? C'est ça ?

Poirot resta silencieux.

Mlle Peabody hochait lentement la tête, d'un air pensif, comme si elle avait eu la réponse qu'elle attendait.

— Je me suis souvent demandé, dit-elle d'une manière quelque peu décousue, quel effet ça ferait de... En lisant les journaux, vous voyez... Demandé si on serait obligé un jour d'exhumer quelqu'un à Market Basing... Mais je n'aurais jamais cru que ce serait Emily Arundell.

De nouveau, elle lui jeta un bref coup d'œil perçant.

— Elle n'aurait pas apprécié du tout, vous savez. Je suppose que vous y avez pensé, hein ?

— Oui, j'y ai pensé.

— Ça ne m'étonne pas. Vous n'êtes pas un imbécile. Et je ne crois pas non plus que vous soyez trop tatillon.

Poirot s'inclina.

— Merci, charmante mademoiselle.

— Et c'est bien plus que n'en diraient la plupart des gens – en voyant votre moustache. Pourquoi une moustache pareille ? Ça vous plaît ?

En proie au fou rire, je me détournai.

— En Angleterre, on néglige lamentablement le culte de la moustache, répliqua Poirot, tandis que ses doigts caressaient subrepticement le splendide ornement au-dessus de ses lèvres.

— Ah, je vois ! C'est tordant ! fit Mlle Peabody. J'ai connu une femme qui avait un goitre et qui en était fière ! Ça n'est pas facile à croire et pourtant, c'est la vérité ! Enfin, comme je le dis toujours, bienheureux qui est satisfait avec ce que le bon Dieu lui a donné. En général ce serait plutôt le contraire.

Elle secoua la tête et soupira.

— Jamais je n'aurais cru qu'il y aurait un meurtre dans ce trou perdu.

Elle jeta soudain un nouveau regard perçant à Poirot.

— Lequel d'entre eux a fait le coup ?

— Suis-je censé vous crier la réponse en pleine rue ?

— Ça veut probablement dire que vous n'en savez rien. Ou alors que vous ne le savez que trop ! Quand le sang est mauvais...

— Vous croyez à l'hérédité ?

— Je préférerais que ce soit Tanios, dit soudain Mlle Peabody. Un étranger ! Mais les souhaits ne sont pas des chevaux, hélas ! Bon, je vous laisse ! Je vois bien que vous ne me direz rien... Pour qui travaillez-vous, au fait ?

— Je travaille pour la défunte, très chère mademoiselle, répondit Poirot avec le plus grand sérieux.

J'ai le regret de dire que Mlle Peabody prit cette nouvelle avec un soudain éclat de rire. Mais elle se ressaisit bien vite.

— Excusez-moi. J'ai cru entendre Isabelle Tripp... Quelle horrible bonne femme ! Et Julia est encore pire, à mon avis. Indécrottablement gamine. Ne vous habillez jamais trop jeune pour votre âge ! Allez, au revoir. Vous avez vu le Dr Grainger ?

— À ce propos, chère mademoiselle, j'ai un compte à régler avec vous ! Vous avez trahi mon secret.

Mlle Peabody s'abandonna à son gloussement très particulier.

— Les hommes sont d'une naïveté renversante. Dire qu'il a gobé le grotesque tissu de mensonges que vous lui avez servi ! Quand je le lui ai dit, il est devenu fou furieux. Il m'a quittée en écumant. S'il vous trouve, il vous fera un mauvais parti.

— Il m’a trouvé hier soir.
— Que n’aurais-je pas donné pour assister à ça !
— Que n’aurais-je pas donné moi-même, mademoiselle, pour que vous y fussiez ! répondit galamment Poirot.

Mlle Peabody éclata de rire et s’éloigna en se dandinant. Par-dessus son épaule, elle me lança :

— Au revoir, jeune homme ! N’achetez pas ces fauteuils. Ce sont des faux !

Et elle partit en gloussant.

— Voilà une vieille demoiselle très intelligente, remarqua Poirot.

— Même si elle n’a pas admiré votre moustache ?

— L’intelligence est une chose, répliqua Poirot froidement. Le bon goût en est une autre.

Nous entrâmes dans la boutique, et passâmes une vingtaine de minutes fort agréables à examiner les antiquités. Nous en repartîmes sans bourse délier et nous dirigeâmes vers Littlegreen House.

Ellen, le visage plus rouge que d’habitude, nous ouvrit la porte et nous introduisit au salon. Nous entendîmes bientôt des pas dans l’escalier, et Mlle Lawson entra. Elle paraissait quelque peu hors d’haleine et agitée. Ses cheveux étaient relevés dans un foulard de soie.

— J’espère que vous me pardonnerez de vous recevoir dans cette tenue, monsieur Poirot... J’étais en train de ranger des placards qui étaient toujours fermés à clé... toutes ces affaires !... les vieilles personnes ont tendance à amasser, j’en ai peur... cette chère Mlle Arundell ne faisait pas exception à la règle. Et on se retrouve avec de la poussière plein les cheveux... c’est incroyable, vous savez, ce que les gens peuvent conserver. Vous vous rendez compte... deux douzaines de sachets d’aiguilles ! Je vous assure, deux douzaines !

— Vous voulez dire que Mlle Arundell avait acheté deux douzaines de sachets d’aiguilles ?

— Oui, et elle les avait mis de côté, puis oubliés... Et, bien sûr, toutes les aiguilles sont rouillées maintenant. Quel dommage ! Elle avait l’habitude d’en offrir aux bonnes, à Noël.

— Elle était très distraite, n’est-ce pas ?

— Très. Surtout quand elle rangeait ses affaires. Comme un chien qui oublie où il a enterré son os, voyez-vous. C’était ainsi que nous en parlions, entre nous. Je lui disais : « Allons bon ! Vous n’allez pas encore oublier où vous avez enterré votre os ! »

Elle se mit à rire, puis, tirant un petit mouchoir de sa poche, éclata brusquement en sanglots.

— Mon Dieu, murmura-t-elle en reniflant. Ça paraît si horrible de ma part de rire ainsi.

— Vous êtes trop sensible, remarqua Poirot. Les choses vous

touchent trop.

— C'est ce que me disait toujours ma mère, monsieur Poirot. « Tu prends les choses trop à cœur, Minnie, tu prends les choses trop à cœur. » C'est un terrible handicap d'être sensible comme ça, monsieur Poirot. Spécialement lorsqu'il faut gagner sa vie.

— Ce n'est que trop vrai. Mais c'est du passé, tout cela. Maintenant, vous êtes votre propre maîtresse. Vous pouvez vous amuser, voyager. Vous n'avez plus ni souci ni problème.

— Vous avez sans doute raison, dit Mlle Lawson, l'air peu convaincu.

— Bien sûr, que j'ai raison ! À propos de la distraction de Mlle Arundell, je comprends mieux, à présent, pourquoi sa lettre a mis si longtemps à me parvenir.

Il lui expliqua alors les circonstances de la découverte de cette lettre. Les joues de Mlle Lawson s'empourprèrent. Elle s'exclama sèchement :

— C'est à moi qu'Ellen aurait dû en parler ! Vous faire parvenir cette lettre sans m'en informer, c'est d'une impertinence ! Elle aurait dû me consulter avant ! C'est d'une *grave* impertinence, je vous le dis tout net. Je n'ai jamais su un mot de toute cette histoire. C'est scandaleux !

— Oh ! chère mademoiselle, je suis sûr qu'elle ne pensait pas à mal !

— Eh bien, moi, je trouve cela très étrange ! Très étrange ! Les domestiques n'en font vraiment plus qu'à leur tête. Ellen aurait dû se souvenir que c'est moi qui suis désormais la maîtresse de maison.

Elle se redressa d'un air important.

— Ellen était très dévouée à sa patronne, n'est-ce pas ? demanda Poirot.

— Oh ! je sais bien qu'il est inutile de récriminer une fois que le mal est fait, mais je crois tout de même qu'il conviendrait de dire à Ellen qu'elle n'a pas à prendre des initiatives sans m'en parler.

Elle s'interrompit, les joues en feu.

Poirot resta silencieux un moment, puis il reprit :

— Vous vouliez me voir, si j'ai bien compris ? Que puis-je pour votre service ?

La contrariété de Mlle Lawson disparut aussi vite qu'elle était apparue. La digne personne était de nouveau troublée et incohérente :

— Eh bien, en fait... Voyez-vous, je me demandais tout bonnement si... Enfin, à dire vrai, monsieur Poirot, je suis arrivée hier et, bien sûr, Ellen m'a expliqué que vous étiez passé, et je me suis tout bonnement demandé... ma foi, comme vous ne m'aviez pas prévenue que vous seriez là. Ma foi, ça m'a paru plutôt bizarre... Je n'ai pas compris...

Poirot termina la phrase à sa place :

— Vous n'avez pas compris ce que je faisais encore ici, c'est ça ?

— Je... Enfin, oui, c'est exactement ça. Je n'arrivais pas à comprendre...

Elle l'observa, écarlate, mais l'air interrogateur.

— Je vous dois un petit aveu, répondit Poirot. Je me suis, je l'avoue, permis de vous laisser quelque peu dans l'erreur. Vous pensiez que la lettre de Mlle Arundell concernait le problème de la modeste somme d'argent dérobée – selon toute vraisemblance – par M. Charles Arundell...

Mlle Lawson fit oui de la tête.

— Mais, voyez-vous, ce n'était pas le cas... En réalité, c'est par vous que j'ai entendu parler pour la première fois de cet argent volé... Si Mlle Arundell m'a écrit, c'est au sujet de son accident.

— Son accident ?

— Oui. Elle a fait une chute dans les escaliers, si j'ai bien compris.

— Oh ! bien sûr, bien sûr...

Mlle Lawson semblait perplexe. Elle observa Poirot d'un air perdu. Puis elle poursuivit :

— Mais... excusez-moi... c'est sûrement idiot de ma part... mais pourquoi vous a-t-elle écrit à vous ? Je crois – en fait vous me l'avez dit vous-même – que vous êtes détective ? Seriez-vous également médecin ? Ou guérisseur, peut-être ?

— Non, je ne suis ni médecin ni guérisseur. Mais, tout comme un médecin, je suis parfois amené à m'occuper de morts prétendument accidentelles.

— Des morts accidentelles ?

— J'ai dit des morts prétendument accidentelles. Il est vrai que Mlle Arundell n'est pas morte dans cette chute – mais elle aurait pu !

— Oh ! mon Dieu, oui ! Le docteur l'a dit, mais je ne comprends pas...

Mlle Lawson semblait toujours aussi déconcertée.

— On a supposé que l'accident a été provoqué par la balle du petit Bob, n'est-ce pas ?

— Oui, oui, exactement. C'était la balle de Bob.

— Oh ! que non ! Ce n'était pas la balle de Bob.

— Mais, excusez-moi, monsieur Poirot, je l'ai vue de mes propres yeux, quand nous nous sommes tous précipités...

— Vous l'avez vue... oui, peut-être. Mais ce n'était pas la cause de l'accident. La cause de l'accident, Mlle Lawson, c'est un fil de couleur sombre tendu à une trentaine de centimètres du sol en haut des escaliers !

— Mais... mais un chien ne peut...

— Exactement, s'empressa de dire Poirot. Un chien ne peut pas

faire une chose pareille... Il n'est pas suffisamment intelligent – ou, si vous préférez, pas suffisamment malfaisant pour ça. C'est un être humain qui a placé ce fil à cet endroit...

Mlle Lawson était maintenant d'une pâleur mortelle. Elle porta à son visage une main tremblante.

— Oh ! monsieur Poirot... je ne peux pas y croire... vous ne voulez pas dire que... mais c'est horrible... vraiment horrible... Vous prétendez qu'on l'a fait exprès ?

— Oui, on l'a fait exprès.

— Mais c'est monstrueux ! C'est presque comme... comme tuer quelqu'un.

— Si cela avait réussi, quelqu'un aurait été tué ! En d'autres termes... ç'aurait été un meurtre !

Mlle Lawson laissa échapper un petit cri aigu.

— Quelqu'un a planté un clou dans la plinthe afin d'y attacher un fil, poursuivit Poirot avec la même gravité. Le clou a été peint pour passer inaperçu. Dites-moi, est-ce que vous ne vous souviendriez pas, par hasard, d'avoir senti une odeur de peinture que vous n'avez pas pu situer ?

Mlle Lawson laissa échapper un cri.

— Oh ! mais c'est incroyable ! Maintenant que j'y pense ! Mais bien sûr ! Et dire que je n'aurais jamais songé... Jamais imaginé... Mais enfin, comment aurais-je pu ? Pourtant, ça m'a effectivement semblé bizarre sur le moment.

Poirot se pencha vers elle.

— Ainsi... Vous pouvez nous aider, mademoiselle. Une fois de plus vous pouvez nous aider. C'est épatant !

— Dire que c'était ça ! Oh !, ma foi, tout coïncide.

— Racontez-moi, je vous en prie. Vous avez senti une odeur de peinture – c'est cela ?

— Oui. Bien sûr, je ne savais pas ce que c'était. J'ai pensé – mon Dieu – ça sent la cire à parquet... et puis, non, cela ressemble davantage à de la peinture... Et puis, bien entendu, je me suis finalement dit que j'avais rêvé.

— Ça s'est passé quand ?

— Laissez-moi réfléchir... C'était quand, déjà ?

— Est-ce que c'était pendant ce week-end de Pâques, lorsque la maison était pleine de monde ?

— Oui, oui, c'est à ce moment-là. Mais j'essaie de me rappeler quel jour exactement. Attendez... Ce n'était pas dimanche. Non. Et pas mardi non plus... Ce soir-là, le Dr Donaldson est venu dîner. Et le mercredi, tout le monde est parti. Non. Bien sûr, c'était lundi... Le lundi de Pâques. J'étais allongée et je ne dormais pas. J'étais assez inquiète, voyez-vous. J'ai toujours été d'avis que le lundi de Pâques est

une journée éreintante ! Il y avait eu tout juste assez de rosbif froid pour le dîner et j'avais peur que Mlle Arundell n'en soit contrariée. Vous comprenez, c'est moi qui avais commandé le rôti, samedi, et bien sûr j'aurais dû en prendre un de sept livres, mais je m'étais dit que cinq livres suffiraient, seulement Mlle Arundell était toujours fâchée lorsqu'il n'y avait pas assez à manger. Elle avait un tel sens de l'hospitalité.

Elle s'interrompit un instant, le temps de retrouver son souffle, puis repartit de plus belle.

— Et j'étais donc là, allongée dans le noir, les yeux grands ouverts, à me demander si elle allait me faire une réflexion le lendemain et, une chose entraînant une autre, j'ai mis longtemps à m'endormir... et juste au moment où j'y parvenais, j'ai été réveillée par un bruit – comme un petit coup – et je me suis assise dans mon lit et j'ai reniflé. Vous comprenez, j'ai toujours eu une peur bleue de l'incendie... parfois je crois bien qu'il m'arrive de sentir une odeur de brûlé deux ou trois fois dans une nuit... Affreux, n'est-ce pas, d'être prisonnier des flammes ? En tout cas, il y avait bien une odeur, et j'ai reniflé de plus belle, mais ce n'était pas une odeur de fumée ni rien de ce genre. Et je me suis dit que c'était plutôt un produit pour le parquet ou de la peinture... mais évidemment, il n'y avait aucune raison de sentir ça au beau milieu de la nuit. Pourtant, l'odeur était très forte et je suis restée là à renifler, à renifler, et c'est alors que je l'ai vue dans la glace...

— Vous l'avez vue ? Qui avez-vous vu ?

— Dans mon miroir, comprenez-vous, c'est si pratique. Je gardais toujours ma porte un peu entrebâillée, de façon à entendre Mlle Arundell si elle venait à appeler et à la voir si elle montait ou descendait les escaliers. On laissait aussi la seule lampe du couloir allumée. C'est comme ça que j'ai pu l'apercevoir, agenouillée sur une marche... Theresa, je veux dire. Sur la troisième marche, m'a-t-il semblé, penchée sur quelque chose, et j'étais juste en train de penser : « C'est bizarre, est-ce qu'elle ne serait pas malade ? », lorsqu'elle s'est redressée et qu'elle s'est éloignée. Aussi je me suis dit qu'elle avait dû glisser. Ou qu'elle s'était baissée pour ramasser quelque chose. Mais ensuite, bien sûr, je n'y ai plus jamais repensé.

— Le bruit qui vous a réveillée aurait pu provenir d'un petit coup de marteau sur le clou, dit Poirot, songeur.

— Oui, probablement. Mais, oh ! monsieur Poirot, c'est horrible ! Vraiment horrible ! J'ai toujours considéré que Theresa était un peu difficile, mais faire une chose pareille.

— Vous êtes certaine qu'il s'agissait de Theresa ?

— Oh ! mon Dieu, oui.

— Ça n'aurait pas pu être Mme Tanios, ou l'une des bonnes, par

exemple ?

— Oh ! non. C'était Theresa.

Mlle Lawson secoua la tête et murmura à plusieurs reprises et comme pour elle-même :

— Oh ! mon Dieu ! Oh ! mon Dieu !

Poirot la dévisageait d'un air que j'eus du mal à comprendre.

— Permettez-moi, lui dit-il soudain, de procéder à une petite expérience. Montons à l'étage et tentons de reconstituer cette scène.

— Une reconstitution ? Oh ! vraiment... je ne sais pas... je veux dire que je ne vois pas du tout...

— Je vais vous montrer, dit Poirot, mettant fin à ses hésitations avec autorité.

Quelque peu troublée, Mlle Lawson nous précéda dans l'escalier.

— J'espère que la chambre est en ordre... il y a tant à faire. Une chose en entraîne une autre, balbutia-t-elle, égarée.

Le moins qu'on puisse dire est que la pièce était en effet encombrée d'objets hétéroclites – conséquences évidentes du grand nettoyage des placards entrepris par Mlle Lawson. Toujours aussi hagarde, celle-ci réussit tout de même à indiquer à Poirot sa position cette nuit-là, si bien que mon ami put vérifier de ses propres yeux qu'une partie de l'escalier se reflétait en effet dans le miroir.

— Et maintenant, chère mademoiselle, suggéra-t-il, voudriez-vous avoir l'obligeance de retourner dans le couloir et de refaire les gestes que vous avez vus ?

Mlle Lawson, sans cesser de murmurer ses « Oh ! mon Dieu ! », sortit d'un air affairé pour remplir le rôle qu'on lui demandait. Poirot, lui, joua celui du spectateur.

La représentation terminée, il sortit à son tour sur le palier et demanda quelle était la lampe qui était restée allumée ce jour-là.

— C'est celle-là, répondit Mlle Lawson. C'est la seule lampe du couloir. Juste devant la porte de la chambre de Mlle Arundell.

Poirot leva le bras, dévissa l'ampoule et l'examina.

— Du quarante watts, à ce que je vois. Pas très puissante.

— Non. C'était seulement pour que le couloir ne soit pas complètement dans le noir.

Poirot retourna vers l'escalier.

— Pardonnez-moi, chère mademoiselle, mais avec la faiblesse de l'éclairage et la disposition des zones d'ombre, vous ne pouvez pas avoir vu la scène très nettement. Êtes-vous bien sûre qu'il s'agissait de Theresa Arundell et non pas d'une forme féminine indéterminée vêtue d'une robe de chambre ?

— Oui, monsieur, j'en suis sûre ! répondit Mlle Lawson, indignée. Parfaitement sûre ! Je connais assez Mlle Theresa, il me semble ! Oh ! oui, c'était bien elle. Sa robe de chambre foncée et sa grosse broche

brillante avec ses initiales – j'ai très bien vu tout cela !

— Il n'y a donc pas de doute possible. Vous avez vu les initiales ?

— Oui. T.A. Je connais cette broche. Theresa la portait souvent. Oh ! oui, je pourrais jurer que c'était Theresa – et je le ferai, si nécessaire !

Elle avait prononcé ces deux dernières phrases d'un ton ferme et décidé qui ne lui était guère habituel.

Poirot l'observa. Une fois encore son regard fut bien étrange. Il était distant, il évaluait son interlocutrice et il était empreint, aussi, d'une curieuse fermeté.

— Vous le jureriez ? répéta-t-il.

— Si... si nécessaire. Mais je suppose que... est-ce que ce sera nécessaire ?

De nouveau, Poirot l'étudia du regard.

— Cela dépendra des résultats de l'exhumation, dit-il.

— L'ex... l'exhumation ?

Poirot avança vivement la main pour la retenir : sous le coup de la surprise, Mlle Lawson avait failli tomber la tête la première dans l'escalier !

— Il est possible qu'il y ait exhumation, oui, confirma Poirot.

— Oh ! mais enfin... mais ! C'est abominablement déplaisant ! Mais, voyons, je suis sûre que la famille s'opposera fermement à cette idée – s'y opposera vraiment de la façon la plus ferme...

— Oui, sans doute.

— Je suis persuadée qu'ils ne voudront pas entendre parler d'une chose pareille !

— Ah, mais si c'est le ministère de l'Intérieur qui l'ordonne ?

— Mais, monsieur Poirot – pourquoi ? Je veux dire, ce n'est pas comme si... comme si...

— Comme si quoi ?

— Comme s'il y avait quelque chose... d'anormal.

— Vous ne croyez pas que ce soit le cas ?

— Non, bien sûr que non. Mon Dieu, c'est impossible, je veux dire... avec le docteur, l'infirmière et tout...

— Ne vous mettez pas dans cet état, murmura Poirot d'un ton apaisant.

— Oh ! mais c'est plus fort que moi ! Pauvre chère Mlle Arundell ! Ce n'est pas comme si Mlle Theresa avait été ici, à Littlegreen, quand sa tante est morte.

— Non, elle est partie le lundi avant que Mlle Arundell ne tombe malade, n'est-ce pas ?

— Le matin de bonne heure. Alors, c'est évident, elle n'a forcément rien à voir avec ça !

— Espérons que non, dit Poirot.

— Oh ! mon Dieu ! (Mlle Lawson joignit les mains.) Je n'ai jamais rien vécu d'aussi affreux ! Vraiment, je ne sais plus du tout où j'en suis.

Poirot jeta un coup d'œil à sa montre.

— Il faut que nous partions. Nous retournons à Londres. Et vous, chère mademoiselle, vous comptez rester ici un moment ?

— Non... non... Je n'ai pas de plan réellement établi. En fait, moi aussi je rentre aujourd'hui. Je suis juste venue une nuit, pour... pour faire un peu de rangement.

— Je vois. Alors, au revoir, chère mademoiselle, et pardonnez-moi si je vous ai ennuyée.

— Oh ! monsieur Poirot. Ennuyée ? Vous m'avez rendue malade ! Oh ! mon Dieu ! Oh ! mon Dieu, ce monde est si cruel ! Si affreusement cruel !

Poirot coupa court à ses lamentations en lui prenant la main avec fermeté.

— Ce n'est que trop vrai. Et vous êtes toujours prête à jurer que vous avez vu Theresa Arundell agenouillée dans les escaliers, dans la nuit, du lundi de Pâques ?

— Oh ! oui, je peux le jurer.

— Et vous pouvez jurer aussi que vous avez vu un halo de lumière autour de la tête de Mlle Arundell, au cours de la séance ?

Mlle Lawson demeura un instant bouche bée, puis elle s'exclama :

— Oh ! monsieur Poirot, ne... ne plaisantez pas avec ces choses-là !

— Je ne plaisante pas. Je suis tout ce qu'il y a de plus sérieux, au contraire.

Mlle Lawson répondit alors avec dignité :

— Ce n'était pas exactement un halo. Cela ressemblait davantage à un début de manifestation. Un ruban de matière lumineuse. J'ai l'impression très nette qu'un visage allait se former.

— Fascinant. Au revoir, très chère mademoiselle, et surtout gardez tout ceci pour vous.

— Oh ! bien sûr... bien sûr. Il ne me serait pas venu à l'idée d'en parler à quelqu'un.

La dernière image que je garde de Mlle Lawson en train de nous regarder partir depuis les marches du perron ? Celle de son œil stupide derrière une paire de lorgnons en bataille.

LE DR TANIOS VIENT NOUS VOIR

À peine avions-nous quitté Littlegreen House que l'attitude de Poirot changea du tout au tout. Son visage était devenu grave et déterminé.

— Dépêchons-nous, Hastings. Nous devons regagner Londres au plus vite.

— Tout à fait d'accord, acquiesçai-je.

Pressant le pas pour rester à sa hauteur, je regardai à la dérobée son visage soudain sévère.

— Qui soupçonnez-vous, Poirot ? J'aimerais que vous me le disiez. Croyez-vous que c'était Theresa Arundell, dans les escaliers ?

Il répondit à ma question par une autre question :

— Avez-vous remarqué et réfléchissez avant de parler – avez-vous remarqué qu'il y a quelque chose qui ne colle pas dans les déclarations de Mlle Lawson ?

— Quelque chose qui ne colle pas ? Que voulez vous dire ?

— Si je le savais, je ne vous le demanderais pas.

— D'accord. Mais de quelle façon cela ne colle-t-il pas ?

— C'est justement ça. Je ne peux être plus précis. Mais pendant qu'elle parlait, j'ai eu une impression d'irréalité... Comme s'il y avait quelque chose – un petit détail qui n'allait pas –, quelque chose qui était, oui c'était ça mon impression, impossible...

— Elle paraissait sûre et certaine qu'il s'agissait de Theresa.

— Oui, oui.

— Mais, après tout, la lumière n'était pas fameuse. Je ne vois pas comment elle peut être si affirmative.

— Non, non, Hastings, là vous ne m'aidez pas. C'était un petit détail... Quelque chose qui avait un rapport avec... – oui, j'en suis sûr – ... avec la chambre.

— Avec la chambre ? répétei-je, en essayant de me souvenir de la pièce. Non, dis-je finalement, je ne crois pas pouvoir vous venir en aide.

Poirot secoua la tête, mécontent.

— Pourquoi avez-vous remis sur le tapis cette histoire de

spiritisme ? demandai-je alors.

— Parce que c'est important.

— Qu'est-ce qui est important ? Le développement du « ruban » lumineux de Mlle Lawson ?

— Vous vous souvenez de la description de la séance par les sœurs Tripp ?

— Elles ont vu une auréole autour de la tête de la vieille demoiselle. (Je ne pus m'empêcher d'en rire.) D'après tout ce que nous avons entendu dire, elle n'avait pourtant rien d'une sainte ! Mlle Lawson semble en avoir eu une frousse bleue. J'ai eu vraiment pitié de cette pauvre créature quand elle nous a raconté comment elle n'arrivait pas à trouver le sommeil, morte de peur qu'elle était d'avoir des ennuis pour avoir commandé un rôti trop petit !

— Oui, c'était un détail intéressant, ça.

— Qu'est-ce que nous ferons quand nous serons à Londres ? ajoutai-je tandis que nous entrions Chez George et que Poirot demandait la note.

— Nous irons immédiatement voir Theresa Arundell.

— Et nous découvrirons la vérité ? Mais, quoi qu'il advienne, ne va-t-elle pas tout nier, en bloc ?

— Mon cher, ce n'est pas un crime que de s'agenouiller dans un escalier ! Peut-être ramassait-elle une épingle, histoire que cela lui porte bonheur – ou quelque chose d'approchant.

— Et l'odeur de peinture ?

Nous ne pûmes rien ajouter, car le serveur arrivait avec notre addition.

Sur le chemin du retour, nous parlâmes fort peu. Je n'aime guère conduire et discuter en même temps. Quant à Poirot, il était bien trop occupé à protéger ses moustaches contre les effets désastreux du vent et de la poussière pour songer à prononcer un mot. Nous arrivâmes à l'appartement vers 2 heures moins 20.

Ce fut George – le domestique impeccable et si parfaitement anglais de Poirot – qui nous ouvrit la porte.

— Un certain Dr Tanios vous attend, monsieur. Il est là depuis une demi-heure.

— Le Dr Tanios ? Où est-il ?

— Au salon. Une dame est également passée vous voir. Elle a eu l'air effondrée que vous soyez absent. C'était ce matin, avant que je ne reçoive votre message téléphonique, monsieur, si bien que je n'ai pas pu lui dire à quel moment vous seriez de retour à Londres.

— Décrivez-la-moi.

— Un bon mètre soixante-cinq, monsieur, avec des cheveux noirs et des yeux d'un bleu très pâle. Elle portait un manteau et une jupe de couleur grise, et un chapeau très en arrière au lieu d'être incliné sur

l'œil droit.

— Mme Tanios, fis-je tout bas.

— Elle semblait très nerveuse, monsieur. Elle a dit qu'il était capital qu'elle vous rencontre au plus vite.

— Quelle heure était-il ?

— À peu près 10 heures et demie, monsieur.

Poirot secoua la tête tout en se dirigeant vers le salon.

— C'est la seconde fois que je rate l'occasion d'entendre ce que Mme Tanios souhaite me confier. Qu'en pensez-vous, Hastings ? La fatalité s'acharne-t-elle sur nous ?

— La troisième fois sera la bonne, dis-je pour le consoler.

Poirot secoua de nouveau la tête, l'air d'en douter.

— Y aura-t-il une troisième fois ? Je me le demande. Venez, allons déjà voir ce que nous veut le mari.

Installé dans un fauteuil, le Dr Tanios lisait un des ouvrages de psychologie de Poirot. Il se leva d'un bond pour nous saluer.

— Pardonnez-moi mon intrusion. J'espère que vous ne m'en voudrez pas d'avoir forcé votre porte et de vous avoir attendu ainsi...

— Du tout, du tout ! Je vous en prie, asseyez-vous. Permettez-moi de vous offrir un verre de xérès.

— Volontiers. En fait, j'ai une excuse. Monsieur Poirot, je suis inquiet, très inquiet au sujet de ma femme.

— Au sujet de votre femme ? Vous m'en voyez navré. Que se passe-t-il ?

— Peut-être que vous l'avez vue récemment ? dit Tanios.

Cela pouvait passer pour une question parfaitement anodine, mais le coup d'œil rapide qui l'accompagna l'était beaucoup moins.

— Non, pas depuis que nous nous sommes rencontrés hier, ensemble, à l'hôtel, répondit Poirot de la manière la plus neutre possible.

— Ah... Je m'étais dit qu'elle vous avait peut-être rendu visite.

Poirot était occupé à servir trois verres. Il répondit d'une voix quelque peu distraite :

— Non. Avait-elle une quelconque... raison de venir me voir ?

— Non, non. (Le Dr Tanios prit le xérès que Poirot lui tendait.) Merci. Non, elle n'avait pas de raison précise, mais, à dire le vrai, je suis très inquiet de son état de santé.

— Ah ? Serait-elle fragile ?

— Physiquement, elle se porte très bien, répondit Tanios avec lenteur. J'aimerais pouvoir en dire autant de sa santé mentale.

— Ah ?

— Je crains, monsieur Poirot, qu'elle ne soit au bord de la dépression nerveuse.

— Mon cher docteur, vous m'en voyez désolé.

— Cela fait un certain temps que son état se dégrade. Au cours des deux derniers mois, son attitude à mon égard a changé du tout au tout. Elle se montre nerveuse, elle sursaute pour un oui pour un non, et elle est en proie à des idées de plus en plus bizarres... En réalité, il s'agit de bien plus que des idées : ce sont des hallucinations !

— Vraiment ?

— Oui, elle souffre de ce que l'on appelle communément manie de la persécution. Un trouble assez connu.

Poirot indiqua qu'il compatissait.

— Vous êtes donc à même de comprendre mon inquiétude !

— Bien sûr, bien sûr. Mais je ne saisis pas bien la raison qui vous a poussé à venir me voir. Comment puis-je vous aider ?

Le Dr Tanios manifesta un léger embarras.

— Il m'est venu à l'idée que ma femme risquait de venir – ou qu'elle était déjà venue – vous raconter des histoires à dormir debout. Il se pourrait fort bien, par exemple, qu'elle aille jusqu'à prétendre que je représente pour elle une menace – un danger.

— Mais pourquoi s'adresserait-elle à moi ?

Le Dr Tanios eut un sourire affable – mais néanmoins mélancolique.

— Vous êtes un détective de renom, monsieur Poirot, répondit-il. J'ai vu – je l'ai vu au premier coup d'œil – que vous aviez fait hier sur ma femme une très forte impression. Vu son état actuel, le simple fait de rencontrer un détective ne pouvait que produire ce genre d'effet. Il me semble probable qu'elle vous rende visite et... et... et qu'elle se confie à vous. C'est ainsi qu'il en va avec ces affections nerveuses ! Les malades ont tendance à se retourner contre leurs proches, contre les êtres qui leur sont les plus chers.

— C'est bien triste.

— Oui, en effet. J'aime beaucoup ma femme. (Une tendresse profonde vibrait dans sa voix.) J'ai toujours estimé qu'elle avait fait preuve d'infiniment de courage en m'épousant – moi, un étranger – et en me suivant dans un pays lointain, abandonnant ainsi derrière elle amis, famille, racines. Depuis quelques jours, je suis désespéré... je ne vois pour elle qu'une solution...

— Oui ?

— Un repos et un calme complets, ainsi qu'un traitement psychologique approprié. Je connais un établissement superbe, dirigé par un médecin hors pair. Je veux l'y conduire tout de suite – c'est dans le Norfolk. Un repos total loin de toute influence extérieure – c'est de cela dont elle a besoin. Je suis convaincu qu'un séjour d'un mois ou deux là-bas, avec un bon traitement, lui permettrait d'aller beaucoup mieux.

— Je vois, dit Poirot.

Il avait prononcé ces deux mots d'un ton neutre, qui ne laissait rien

paraître des sentiments qui l'agitaient.

Tanios lui jeta un autre coup d'œil rapide.

— C'est pourquoi, je vous serais obligé, si jamais elle vient vous voir, de me prévenir immédiatement.

— Mais certainement. Je vous téléphonerai. Vous êtes toujours à l'hôtel Durham ?

— Oui. J'y retourne en vous quittant.

— Votre femme n'y est pas ?

— Elle est sortie tout de suite après le petit déjeuner.

— Sans vous dire où elle allait ?

— Sans un mot. Cela ne lui ressemble pas du tout.

— Et les enfants ?

— Ils sont avec elle.

— Je vois.

— Je vous remercie beaucoup, monsieur Poirot, dit Tanios en se levant. Si jamais elle se lançait dans d'abracadabrantes histoires d'intimidation et de persécution, ai-je besoin de vous dire de n'y prêter aucune attention ? Il ne s'agit, là encore, hélas ! que d'un symptôme de sa maladie.

— Absolument désolant ! répéta Poirot sur un ton compatissant.

— C'est vrai. Bien que l'on sache, médicalement parlant, que ce n'est qu'une des manifestations d'une maladie mentale bien connue, on ne peut s'empêcher de souffrir lorsqu'une personne si proche, et qui vous est tellement chère, se retourne contre vous et que son affection se change en hostilité.

— Vous avez ma plus profonde sympathie, assura Poirot en serrant la main de son visiteur.

Le Dr Tanios était déjà à la porte du salon lorsque mon ami ajouta :

— Au fait...

— Oui ?

— Vous arrive-t-il de prescrire du chloral à votre femme ?

Tanios tressaillit.

— Je... Non... Enfin, cela m'est peut-être arrivé... Pas ces derniers temps. Elle semble avoir développé une aversion pour les somnifères – quels qu'ils soient.

— Tiens ! Serait-ce parce qu'elle n'a pas confiance en vous ?

— Monsieur Poirot !

Le médecin revint sur ses pas, soudain en colère.

— Un symptôme de sa maladie..., ajouta Poirot d'une voix apaisante.

— Oui, oui, bien sûr.

— Sans doute se méfie-t-elle énormément de tout ce que vous pouvez lui donner à boire ou à manger ? Sans doute vous soupçonne-t-elle de vouloir l'empoisonner ?

— Mon Dieu, monsieur Poirot, mais c'est exactement ça ! Vous avez donc eu affaire à des cas de ce genre ?

— Dans ma profession, il va de soi que cela arrive parfois. Mais que je ne vous retarde pas. Peut-être vous attend-elle à l'hôtel ?

— C'est vrai. Pourvu que ce soit le cas. Je suis tellement inquiet !

Il se rua hors de la pièce.

Poirot, lui, se précipita sur le téléphone. Il feuilleta l'annuaire, puis demanda un numéro.

— Allô... Allô... l'hôtel Durham ? Pouvez-vous me dire si Mme Tanios est là ? Comment ? T.A.N.I.O.S. Oui, c'est cela. Oui ? Oui ? Oh ! je vois...

Il raccrocha.

— Mme Tanios a quitté l'hôtel tôt ce matin, m'expliqua-t-il alors. Elle y est retournée à 11 heures, a attendu dans un taxi qu'on charge ses bagages, puis est repartie.

— Tanios sait-il qu'elle a emporté ses bagages ?

— Pas encore, à mon avis.

— Où est-elle allée ?

— Impossible à dire.

— Vous pensez qu'elle va revenir ici ?

— Peut-être. Je n'en sais rien.

— Peut-être va-t-elle écrire ?

— Peut-être bien.

— Que pouvons-nous faire ?

Poirot secoua la tête. Il paraissait soucieux, inquiet.

— Rien pour le moment. Déjeunons rapidement. Ensuite, nous irons voir Theresa Arundell.

— Vous croyez que c'était *elle*, dans l'escalier ?

— Là encore, impossible à dire. Mais il y a une chose dont je suis sûr : Mlle Lawson n'a pas pu voir son visage. Elle a aperçu une longue silhouette dans une robe de chambre foncée, c'est tout.

— Et la broche...

— Mon cher ami, une broche ne fait pas partie de l'anatomie de quelqu'un ! On peut la détacher, la perdre, l'emprunter ou même la voler.

— En d'autres termes, vous vous refusez à croire à la culpabilité de Theresa Arundell.

— Je veux entendre ce qu'elle aura à dire à ce sujet.

— Et si Mme Tanios revient vous voir pendant ce temps-là ?

— Je vais prendre des dispositions pour cette éventualité.

George nous servit une omelette.

— Écoutez, George, lui dit Poirot, si cette dame repasse, demandez-lui de m'attendre. Et si le Dr Tanios arrive pendant qu'elle est ici, ne le laissez entrer sous aucun prétexte. S'il demande si sa femme est là,

vous lui répondrez que non. Vous avez compris ?

— Parfaitement, monsieur.

Poirot s'attaqua à l'omelette.

— L'affaire se complique, murmura-t-il. Nous devons progresser avec une extrême prudence. Sinon... le meurtrier frappera à nouveau.

— Si tel était le cas, vous pourriez lui mettre la main au collet.

— Probablement, mais je préfère la vie d'un innocent à la condamnation d'un coupable. Soyons donc très, très prudents.

LA DÉNÉGATION DE THERESA

Nous trouvâmes Theresa Arundell sur le point de sortir.

Elle était d'un chic inouï. Son extravagant chapeau dernier cri, crânement posé selon un angle improbable, lui cachait presque un œil. Amusant que Bella Tanios en ait arboré, la veille, une pâle copie qu'elle portait – comme l'avait noté George – beaucoup trop en arrière. Je la revoyais encore le repousser de plus en plus loin sur ses cheveux en désordre.

— Pourriez-vous m'accorder quelques instants, très chère mademoiselle ? demanda Poirot, en mal de civilités. À moins, bien sûr, que cela ne vous retarde trop ?

— Oh ! il n'y a aucun problème, répondit-elle en riant. Je suis toujours de trois quarts d'heure en retard pour tout. Pourquoi ne pas aller jusqu'à une heure !

Elle nous fit entrer au salon. À ma surprise, le Dr Donaldson se leva d'un fauteuil placé près de la fenêtre.

— Tu as déjà rencontré M. Poirot, n'est-ce pas, Rex ? dit Theresa.

— Oui, nous nous sommes vus à Market Basing, répondit Rex avec froideur.

— Vous faisiez semblant d'écrire la biographie de mon alcoolique de grand-père, si j'ai bien compris, ajouta Theresa. Rex, mon ange, peux-tu nous laisser un instant ?

— Merci bien, Theresa, mais j'estime qu'il serait à tout point de vue préférable que j'assiste à cet entretien.

Leurs regards s'affrontèrent brièvement. Celui de Theresa était autoritaire alors que les yeux de son fiancé restaient impénétrables. La jeune femme eut un brusque accès de colère :

— Oh ! eh bien reste si ça te chante, espèce d'enquiquineur !

Le Dr Donaldson ne parut guère impressionné. Il se rassit près de la fenêtre, et posa son livre sur le bras de son fauteuil. Il s'agissait d'un ouvrage sur l'hypophyse, ne puis-je m'empêcher de remarquer.

Theresa s'installa sur le même tabouret bas que lors de notre précédente visite, puis observa Poirot d'un air impatient.

— Eh bien, vous êtes allé voir Purvis ? Alors ?

— Il y a... des possibilités, mademoiselle, répondit Poirot d'un ton neutre.

Theresa prit un air pensif. Puis elle jeta un bref coup d'œil en direction du médecin. C'était, pensai-je, une mise en garde à l'intention de Poirot.

— Mais il serait à mon avis préférable que je vous fasse mon rapport ultérieurement, lorsque mes projets seront un peu avancés, reprit Poirot.

L'ombre d'un sourire passa sur les lèvres de Theresa.

— Je viens de rentrer de Market Basing, où j'ai eu l'occasion de discuter avec Mlle Lawson. Dites-moi, chère mademoiselle, vous êtes-vous, dans la nuit du 13 avril – la nuit du lundi de Pâques –, agenouillée dans les escaliers de Littlegreen House, une fois tout le monde couché ?

— Mon cher Hercule Poirot, quelle étrange question ! Pourquoi aurais-je fait une chose pareille ?

— La question, charmante mademoiselle, n'est pas pourquoi vous l'auriez fait, mais si vous l'avez fait.

— Je n'en sais fichtre rien. Mais ça me paraît plutôt improbable.

— Voyez-vous, chère mademoiselle, Mlle Lawson affirme le contraire.

Theresa haussa ses ravissantes épaules.

— Est-ce important ?

— Très.

Elle dévisagea Poirot, qui lui retourna un regard des plus aimables.

— Délirant !

— Je vous demande pardon ?

— C'est complètement délirant. Tu ne trouves pas, Rex ?

Le Dr Donaldson toussota :

— Excusez-moi, monsieur Poirot, mais quel est l'intérêt de cette question ?

Mon ami ouvrit les mains et répondit :

— C'est très simple. Quelqu'un a planté un clou à un endroit bien précis, en haut des escaliers. Et ce clou a reçu une couche de peinture pour qu'on le confonde avec la plinthe.

— Il s'agit de quoi ? D'un nouveau genre de sorcellerie ? demanda Theresa.

— Non, chère mademoiselle, c'est bien plus banal que cela. Le lendemain soir, le mardi, quelqu'un a placé un fil reliant ce clou à la rampe. Le résultat de l'opération, c'est que, quand Mlle Arundell est sortie de sa chambre, elle s'est pris les pieds dedans et qu'elle est tombée la tête la première dans l'escalier.

La respiration de Theresa s'accéléra.

— Mais c'était la balle de Bob !

— Pardon, ce n'était pas sa balle, non.

Il y eut un silence, bientôt brisé par la voix calme et précise de Donaldson :

— Excusez-moi, mais quelle preuve possédez-vous à l'appui de cette affirmation ?

Poirot répondit tout aussi calmement :

— La preuve du clou, la preuve de la lettre de Mlle Arundell, et enfin la preuve du témoignage visuel de Mlle Lawson.

Theresa retrouva la parole.

— Elle dit que c'est moi qui ai fait le coup, hein ?

Poirot ne répondit rien. Il se contenta d'un petit hochement de tête.

— Eh bien, c'est un mensonge ! Je n'ai rien à voir avec tout ça !

— Vous vous êtes agenouillée dans les escaliers pour une tout autre raison ?

— Je ne me suis jamais agenouillée dans les escaliers !

— Faites très attention, mademoiselle.

— Je n'étais pas dans les escaliers ! De tout mon séjour à Littlegreen House, pas une seule fois je ne suis ressortie de ma chambre après être montée me coucher.

— Mlle Lawson vous a reconnue.

— Elle aura probablement vu Bella Tanios ou une des bonnes.

— Elle assure que c'était vous.

— Elle ment comme un arracheur de dents !

— Elle a identifié votre robe de chambre et une broche que vous portiez.

— Une broche ? Quelle broche ?

— Une broche avec vos initiales.

— Oh ! je vois laquelle ! La Lawson est une menteuse qui donne des détails, en plus !

— Vous niez toujours que c'était vous ?

— Si c'est ma parole contre la sienne...

— Vous êtes meilleure menteuse qu'elle – c'est ça ?

— Vous avez probablement raison, dit Theresa avec calme, mais dans le cas présent, je dis la vérité. Je ne préparais aucun coup, je ne récitais pas mes prières, je ne ramassais ni de l'or ni de l'argent, je ne faisais rien dans les escaliers.

— Vous avez cette fameuse broche ?

— Sans doute. Vous voulez la voir ?

— Si cela ne vous dérange pas, mademoiselle.

Theresa se leva et quitta la pièce. Il y eut un silence embarrassé. J'avais l'impression que le Dr Donaldson regardait Poirot de la façon dont il aurait étudié un spécimen anatomique.

Theresa ne tarda pas à revenir.

— La voilà.

Elle jeta presque le bijou à Poirot. C'était une grosse broche tape-à-l'œil en acier inoxydable ou en chromé, avec les initiales T.A. au milieu d'un cercle. Je dus admettre qu'elle était assez volumineuse et voyante pour que Mlle Lawson ait pu la reconnaître aisément dans son miroir.

— Je ne la porte plus jamais. Je m'en suis lassée, expliqua Theresa. Londres en est envahie, maintenant. La moindre bonniche en exhibe une.

— Mais elle coûtait cher, lorsque vous l'avez achetée ?

— Oh ! oui. Au début, c'était le fin du fin.

— Quand ça ?

— À Noël dernier, je crois. Oui, vers cette époque-là.

— Vous ne l'avez jamais prêtée ?

— Non.

— Vous l'aviez, à Littlegreen House ?

— Je suppose. Oui, je l'avais. Je m'en souviens.

— L'avez-vous laissée traîner ? Vous en êtes-vous séparée pendant un moment quelconque de votre séjour ?

— Non. Je la portais sur un pull vert, je me le rappelle, un pull que j'ai mis tous les jours.

— Et la nuit ?

— Elle restait sur le pull.

— Et le pull ?

— Oh ! bon sang ! Le pull était sur un fauteuil.

— Vous êtes sûre que personne n'a pu l'ôter de ce vêtement, puis la remettre en place le lendemain ?

— C'est la version que nous livrerons au tribunal, si vous voulez – si vous estimez que c'est le meilleur mensonge possible. En réalité, je suis parfaitement certaine que ça n'a pas été le cas. C'est une bonne idée de prétendre qu'on a voulu me faire porter le chapeau, mais je ne crois pas que ce soit le cas.

Poirot fronça les sourcils, puis il se leva, fixa soigneusement la broche au revers de son manteau et s'approcha d'un miroir posé sur une table, à l'autre bout de la pièce. Il resta un instant immobile puis se recula doucement pour juger de l'effet à distance.

Il laissa soudain échapper un grognement.

— Mais bien sûr ! Quel imbécile je fais !

Il revint vers Theresa et lui rendit son bijou en s'inclinant.

— Vous avez tout à fait raison, chère mademoiselle. La broche est bien restée en votre possession ! Je me suis montré d'une stupidité regrettable.

— J'apprécie votre modestie, répondit Theresa en accrochant négligemment la broche sur son corsage.

Jetant un coup d'œil à Poirot, elle ajouta :

— Autre chose ? Il faut vraiment que j'y aille, maintenant.

— Non, tout le reste peut attendre.

Au moment où Theresa se dirigeait vers la porte, Poirot ajouta calmement :

— Il est cependant question d'une exhumation, il est vrai...

Theresa s'arrêta net. Le bijou tomba sur le sol.

— Comment ?

— Il est possible que le corps de Mlle Arundell soit exhumé, répéta Poirot d'un ton clair et net.

Theresa s'était immobilisée, les mains crispées. Elle demanda d'une voix sourde, coléreuse :

— C'est une de vos idées ? J'ai le regret de vous signaler que c'est impossible sans une autorisation de la famille.

— Vous vous trompez, mademoiselle. Il suffit d'une décision des autorités compétentes.

— Mon Dieu ! s'exclama Theresa, qui s'était mise à parcourir la pièce à grandes enjambées.

— Je ne vois vraiment aucune raison de se mettre dans tous ses états, Tessa, intervint posément Donaldson. J'avoue que, même pour un étranger à la famille, cette idée n'est guère plaisante, mais...

Elle lui coupa la parole.

— Ne sois pas stupide, Rex !

— L'idée vous dérange, petite demoiselle ? demanda Poirot.

— Bien sûr qu'elle me dérange ! C'est indécent. Pauvre vieille tante Emily ! Pourquoi diable faudrait-il qu'elle soit exhumée ?

— Je présume, dit Donaldson, que l'on a des doutes sur la cause du décès ? (Il jeta un regard interrogateur à Poirot et poursuivit :) J'avoue que cela me surprend. À mon avis, il est évident que Mlle Arundell est morte de mort naturelle à la suite d'une longue maladie.

— Un jour tu m'as raconté un truc à propos de lapin et de maladie de foie, dit Theresa. J'ai oublié les détails, mais tu contaminais un lapin avec le sang de quelqu'un qui souffrait d'une hépatite, puis tu injectais le sang de cet animal à un autre lapin, et ensuite le sang de ce second lapin à quelqu'un, et cette personne était malade du foie à son tour. Quelque chose comme ça.

— C'était simplement un moyen de t'expliquer la technique de la sérothérapie, dit Donaldson avec patience.

— Dommage qu'il y ait tant de lapins dans cette histoire ! s'exclama Theresa en laissant échapper un rire insouciant. Aucun de nous n'élève de lapins.

Elle se tourna vers Poirot et demanda, d'une voix différente :

— Monsieur Poirot, est-ce que c'est vrai ?

— Oui, c'est vrai, mais... il y a un moyen d'éviter une telle éventualité, mademoiselle.

— Alors, évitez-la ! (Sa voix, pressante, n'était plus qu'un soupir.)
Évitez-la à tout prix !

Poirot se leva.

— Ce sont vos instructions ? s'enquit-il d'un ton très officiel.

— Oui, ce sont mes instructions.

— Mais, Tessa..., intervint Donaldson.

Elle se retourna brusquement vers son fiancé.

— Tais-toi ! C'était ma tante, non ? Pourquoi devrait-on déterrer ma tante ? Tu ne comprends donc pas qu'on en parlera dans les journaux, et qu'il y aura des ragots, et tout un tas de saletés déballées en public ?

Elle pivota de nouveau vers Poirot.

— Vous devez empêcher ça ! Je vous donne carte blanche ! Faites ce que vous voulez, mais arrêtez ça !

Poirot se fendit d'une courbette.

— Je ferai de mon mieux. Au revoir, mademoiselle, à très bientôt, docteur.

— Oh ! allez-vous-en ! cria soudain Theresa. Et prenez votre St. Leonards¹ sous le bras ! Je donnerais n'importe quoi pour ne vous avoir jamais rencontrés, tous les deux !

Nous quittâmes la pièce. Cette fois, Poirot ne colla pas son oreille contre la porte, il se contenta de lambiner... oui, de lambiner.

Et pas pour des prunes ! La voix de Theresa s'éleva soudain, claire et rebelle :

— Ne me regarde pas comme ça, Rex. (Puis, sur un ton brusquement altéré :) Chéri...

La voix nette et précise du Dr Donaldson lui répondit.

— Cet homme ne vous veut pas de bien, décréta-t-il.

Poirot s'épanouit dans un sourire. Et il m'entraîna vers la porte de l'immeuble.

— Venez, St. Leonards, dit-il. Elle est bien bonne, celle-là !

Moi, j'avais trouvé cette plaisanterie particulièrement stupide.

-
1. Station balnéaire du Sussex, sur la Manche, qui jouxte Hastings (N.d.T.).

JE RÉFLÉCHIS

Non, me disais-je tout en pressant le pas pour suivre Poirot, cela ne fait plus l'ombre d'un doute. Mlle Arundell a été assassinée et Theresa le savait. Mais était-elle l'assassin, ou y avait-il une autre explication ?

Elle avait peur. C'était certain. Mais craignait-elle pour elle, ou pour quelqu'un d'autre ? Et ce quelqu'un pouvait-il être ce jeune médecin taciturne et tatillon, aux manières si distantes et empruntées ?

La vieille demoiselle avait-elle succombé à une maladie véritable – mais provoquée artificiellement ?

Jusqu'à un certain point, tout concordait. Les ambitions de Donaldson, sa certitude que Theresa devait hériter à la mort de sa tante. Et même le fait qu'il ait dîné à Littlegreen House le soir de l'accident. C'était si facile de laisser une fenêtre ouverte et de revenir en pleine nuit pour tendre le fil meurtrier en haut de l'escalier. Mais alors, que penser du clou si opportunément planté là ?

Non, ça, c'était Theresa qui avait dû s'en charger. Theresa, sa fiancée et complice. S'ils avaient tous deux agi de concert, tout s'éclairait. Dans ce cas, c'était probablement Theresa qui avait aussi installé le fil. Le premier crime, le crime qui avait échoué, était son œuvre à elle. Le second, celui qui avait réussi, était un chef-d'œuvre, plus scientifique, signé Donaldson.

Oui, tout concordait.

Toutefois, certaines pièces de mon puzzle ne s'ajustaient pas encore très bien. Pourquoi Theresa avait-elle laissé échapper si étourdiment ces informations concernant la contamination d'êtres humains ? On aurait presque dit qu'elle ne se rendait pas compte de la vérité. Mais dans ce cas... De plus en plus perplexe, j'interrompis mes spéculations pour demander à Poirot :

— Où allons-nous ?

— Nous retournons à mon appartement. Il se peut que nous y trouvions Mme Tanios.

Mes pensées prirent une nouvelle direction.

Mme Tanios ! En voilà un autre mystère ! Si c'étaient Donaldson et

Theresa les coupables, que venaient faire dans l'histoire Mme Tanios et son jovial mari ? Qu'avait-elle à raconter à Poirot, cette femme, et pourquoi son époux tenait-il tant à l'en empêcher ?

— Poirot, dis-je humblement, je commence à être un peu perdu. Ils ne sont quand même pas tous dans le coup, n'est-ce pas ?

— Le meurtre d'un syndicat du crime ? Un syndicat familial ? Non, pas cette fois. Il y a ici la marque d'un seul cerveau. L'aspect psychologique ne trompe pas.

— Vous voulez dire que c'est soit Theresa, soit Donaldson, mais pas les deux ? Lui aurait-il donc fait planter ce clou sous un prétexte parfaitement innocent ?

— Mon bon ami, en entendant le récit de Mlle Lawson, j'ai compris qu'il y avait trois possibilités. 1) Mlle Lawson dit l'exacte vérité. 2) Mlle Lawson a inventé cette histoire pour des raisons qui lui sont personnelles. 3) Mlle Lawson croit vraiment à sa version mais son identification repose sur la broche. Or, comme je vous l'ai déjà fait remarquer, une broche ne fait pas partie intégrante de son propriétaire.

— Oui, mais Theresa affirme que le bijou ne l'a pas quittée.

— Et elle a tout à fait raison. J'avais négligé un petit détail qui a cependant une importance capitale.

— Cela ne vous ressemble pas, commentai-je avec malice.

— N'est-ce pas, mon cher ? Mais tout le monde a ses moments de faiblesse.

— Ah ! le poids des ans...

— Le poids des ans n'a rien à voir là-dedans, répliqua Poirot avec froideur.

— Quoi qu'il en soit, quel est donc votre détail significatif ? demandai-je comme nous franchissions l'entrée de l'immeuble de Poirot.

— Je vais vous montrer.

Nous venions d'arriver à l'appartement.

George nous ouvrit. En réponse à la question anxieuse que lui posa aussitôt Poirot, il secoua la tête :

— Non, monsieur. Mme Tanios n'est pas venue. Elle n'a pas téléphoné non plus.

Poirot passa au salon. Il marcha de long en large pendant quelques minutes. Puis il s'empara du téléphone et appela l'hôtel Durham.

— Oui... oui, s'il vous plaît. Ah ! Docteur Tanios, c'est Hercule Poirot à l'appareil. Votre femme est revenue ? Oh ! elle n'est pas revenue ? Mon Dieu !... Elle a pris ses bagages, dites-vous... Et elle a emmené les enfants... Vous n'avez aucune idée de l'endroit où elle a pu aller... Oui, tout à fait... Oh ! parfaitement... Mes services, à titre professionnel, peuvent-ils vous être utiles ? J'ai quelque expérience

dans ce domaine... Ce genre d'opération peut être mené avec un maximum de discrétion... Non, bien sûr que non... Oui, c'est vrai... Certainement, certainement... Vos désirs sont des ordres...

Il raccrocha d'un air pensif.

— Il ne sait pas où elle est, expliqua-t-il. Je le crois sincère. L'angoisse, dans sa voix, n'est pas feinte. Il ne veut pas prévenir la police, ce qui est compréhensible. Oui, j'admets ça très bien. Il ne veut pas non plus de mon aide... Il veut qu'on la retrouve – mais il refuse que ce soit moi qui la retrouve. Non, décidément non, il ne veut pas que ce soit moi... Il croit pouvoir s'en charger tout seul. Il ne pense pas qu'elle restera cachée longtemps, car elle a très peu d'argent sur elle. Et puis elle est avec les enfants. Oui, je pense qu'il réussira en effet à la débusquer assez vite. Mais je crois, Hastings, qu'il nous faudra être un petit peu plus rapides que lui. Il est capital, à mon avis, que nous le prenions de vitesse.

— Croyez-vous exact qu'elle soit un peu toquée ? demandai-je.

— Je la crois à bout de nerfs, au bord de la dépression.

— Mais pas au point d'être internée ?

— Ça, certainement pas.

— Vous savez, Poirot, je ne comprends pas très bien toute cette histoire.

— Pardonnez-moi ma franchise, Hastings, mais vous n'y comprenez rien du tout !

— Il semble y avoir tellement de... euh... de questions secondaires.

— Bien sûr qu'il y en a. Mais séparer la question principale de celles qui ne le sont pas, voilà la première tâche d'un esprit ordonné.

— Dites-moi, Poirot, saviez-vous depuis le début que nous avions affaire à huit suspects possibles, et non sept ?

— J'ai pris ce fait en considération dès que Theresa Arundell a dit qu'elle n'avait pas vu le Dr Donaldson depuis le jour où il était allé dîner à Littlegreen House, le 14 avril, répondit sèchement Poirot.

— Je ne vois pas très bien, le coupai-je.

— Qu'est-ce que vous ne voyez pas très bien ?

— Ma foi, si Donaldson avait eu l'intention de se débarrasser de Mlle Arundell par des moyens scientifiques, c'est-à-dire par inoculation, je ne vois pas pourquoi il aurait eu recours à ce procédé si primitif d'un fil en travers de l'escalier !

— Je vous assure, Hastings, il y a des moments où vous me faites perdre patience ! L'une des deux méthodes est hautement scientifique et requiert des connaissances très spécialisées. Exact, non ?

— Exact.

— Et l'autre est simple comme bonjour, à la portée de tout un chacun. C'est « la recette de bonne maman », comme dit la publicité sur les petits-beurre. Ce n'est pas vrai ?

— Si.

— Alors réfléchissez un peu, Hastings, réfléchissez ! Installez-vous dans votre fauteuil, fermez les yeux et faites fonctionner vos petites cellules grises.

J'obéis. C'est-à-dire que je me calai contre mon dossier, que je fermai les yeux, puis essayai de mettre en pratique la troisième partie des instructions de Poirot. Le résultat, cependant, ne sembla pas clarifier beaucoup la situation.

Lorsque je rouvris les yeux. Poirot était en train de m'observer avec l'attention pleine de sollicitude d'une nurse pour un bambin confié à sa garde.

— Eh bien ?

— Eh bien, répondis-je en essayant désespérément d'imiter les manières de Poirot, il me semble que le genre de personne qui a tendu le premier piège n'est pas le genre de personne qui pourrait élaborer un meurtre scientifique.

— Exactement.

— Et je doute qu'un esprit rodé aux complexités scientifiques ait pu avoir l'idée d'un plan aussi enfantin que cet accident – qui aurait été, tout compte fait, trop hasardeux.

— Très bien raisonné.

Encouragé, je poursuivis :

— Donc, la seule solution logique me paraît la suivante : les deux tentatives de meurtre ont été menées par deux personnes différentes. Voilà, c'est ça : nous avons affaire ici à deux crimes commis par deux personnes différentes.

— Vous ne trouvez pas que la coïncidence est un peu énorme ?

— Vous m'avez dit un jour que l'on rencontrait presque toujours une coïncidence dans une affaire criminelle.

— Oui, c'est vrai, je le reconnais.

— Bon, et alors ?

— Et selon vous, qui sont les coupables ?

— Donaldson et Theresa Arundell. Un médecin est on ne peut mieux placé pour commettre le second meurtre, couronné de succès. D'un autre côté, nous savons que Theresa est impliquée dans la première tentative. À mon avis, il est possible qu'ils aient agi indépendamment l'un de l'autre.

— Vous aimez tellement dire « nous savons », Hastings. Je vous assure que, quoi que vous sachiez, moi je n'ai pas la preuve que Theresa soit « impliquée dans la première tentative ».

— Mais l'histoire de Mlle Lawson ?

— L'histoire de Mlle Lawson n'est que l'histoire de Mlle Lawson. Rien de plus.

— Mais elle dit...

— Elle dit... elle dit... Vous êtes toujours prêt à prendre pour faits avérés ce que chaque protagoniste raconte. Maintenant, écoutez-moi, mon cher, je vous ai déjà expliqué, n'est-ce pas, que quelque chose clochait dans le récit de Mlle Lawson.

— Oui, je m'en souviens. Mais vous ne trouviez pas ce que c'était.

— Eh bien, à présent, j'ai trouvé. Dans un petit instant, je vais vous montrer ce que, pauvre imbécile que je suis, j'aurais dû voir immédiatement.

Il alla jusqu'à son bureau et sortit d'un tiroir une feuille cartonnée. Avec une paire de ciseaux, il se mit à y découper quelque chose, en me demandant de ne pas regarder ce qu'il faisait.

— Soyez patient, Hastings, nous nous livrerons dans un instant à notre expérience.

Je détournai donc obligeamment les yeux.

Au bout d'un moment, Poirot poussa une exclamation de satisfaction. Il reposa ses ciseaux, jeta les petits morceaux de carton dans sa corbeille, et revint vers moi.

— Ne regardez pas. Gardez toujours les yeux tournés, s'il vous plaît, pendant que j'accroche quelque chose au revers de votre veston.

Je jouai le jeu. Poirot termina à sa grande satisfaction ce qu'il avait commencé, puis il me fit me lever et me conduisit par le bras jusque dans la chambre attenante.

— Maintenant, Hastings, examinez-vous dans ce miroir. Vous portez, n'est-ce pas, une broche à la mode avec vos initiales – sauf que, bien entendu, cette broche n'est ni en chrome, ni en acier inoxydable, ni en or, ni en platine, mais en simple carton !

Je me regardai et je souris. Poirot est extraordinairement adroit de ses mains. J'arborais une réplique très honnête du bijou de Theresa Arundell. Un rond découpé dans un carton dans lequel se trouvaient mes initiales : A.H.

— Eh bien ? dit Poirot. Vous êtes content ? Vous avez là, n'est-ce pas, une superbe broche avec vos initiales ?

— Un bijou des plus magnifiques, en effet.

— Bien sûr, elle ne brille pas, pas plus qu'elle ne reflète la lumière, mais vous admettrez tout de même qu'on peut la voir correctement d'assez loin ?

— Je n'en ai jamais douté.

— En effet. Le doute n'est pas votre point fort. Ce qui vous caractérise, c'est plutôt la foi du charbonnier. À présent, Hastings, soyez assez gentil pour ôter votre veste.

Bien qu'un peu surpris, je m'exécutai. Poirot l'enfila après avoir ôté la sienne, tout en pivotant un peu.

— Et maintenant, dit-il, voyez comment la broche – la broche avec vos initiales – me va.

Il se retourna vivement. Je le regardai – d’abord sans comprendre. Et puis je vis où il voulait en venir.

— Quel bougre d’imbécile je suis, moi aussi ! Bien sûr. On lit H.A. sur le bijou et non A.H. !

Poirot m’adressa un grand sourire, récupéra son vêtement et me rendit le mien.

— Exactement. Et à présent vous comprenez ce qui n’allait pas dans l’histoire de Mlle Lawson. Elle a prétendu avoir nettement déchiffré les initiales de Theresa Arundell sur sa broche. Mais elle a vu Theresa dans le miroir, et donc, si tant est qu’elle les ait vraiment vues, elle a dû voir leur image inversée.

— Ma foi, argumentai-je, peut-être s’est-elle rendu compte qu’elle était inversée ?

Vous en êtes-vous aperçu tout de suite, mon cher ? Vous êtes-vous écrié : « Saperlipopette ! Poirot, vous vous trompez, en fait c’est H.A. et pas A.H. » Non, bien sûr que non. Et pourtant, vous êtes beaucoup plus intelligent, je vous le concède, que Mlle Lawson. Ne me racontez pas qu’une tête de linotte comme elle, réveillée en sursaut, encore à moitié endormie, peut comprendre que A.T. est en réalité T.A. ! Non, ça ne correspond pas du tout à sa mentalité.

— Elle voulait absolument que ce soit Theresa, dis-je doucement.

— Vous brûlez, mon bon ami. Souvenez-vous, quand je lui ai suggéré qu’elle ne pouvait pas vraiment voir le visage de quelqu’un dans les escaliers, qu’a-t-elle fait aussitôt ?

— Elle s’est souvenue de la broche de Theresa et des initiales, sans se douter que le simple fait de dire l’avoir vue dans le miroir démentait toute son histoire.

Le téléphone sonna. Poirot alla répondre.

Il resta très évasif.

— Oui ? Oui... bien entendu. Oui, sans problème. L’après-midi, si vous voulez bien. Oui, à 14 heures, ce sera parfait.

Il raccrocha et se tourna vers moi, le sourire aux lèvres.

— Le Dr Donaldson brûle d’avoir une conversation avec moi. Il viendra demain après-midi, à 14 heures. Nous progressons, mon bon ami, nous progressons.

MME TANIOS REFUSE DE PARLER

Quand j'arrivai le lendemain après le petit déjeuner, je trouvai Poirot à sa table de travail.

Il me salua d'un signe de la main et poursuivit sa tâche. Bientôt, il rassembla les feuillets qu'il venait d'écrire et les mit dans une enveloppe qu'il referma avec soin.

— Eh bien, mon vieux, qu'est-ce que vous fabriquez ? demandai-je, facétieux. Vous rédigez un compte rendu de l'affaire, que vous allez placer en sûreté pour le cas où quelqu'un viendrait à vous liquider au cours de la journée ?

— Savez-vous, Hastings, que vous n'êtes pas si loin de la vérité ? répondit-il avec le plus grand sérieux.

— Notre meurtrier deviendrait-il vraiment dangereux ?

— Un meurtrier est toujours dangereux, dit Poirot d'un ton grave. Il est étonnant que l'on ait tendance à l'oublier si souvent !

— Quelles nouvelles ?

— Le Dr Tanios a appelé.

— Toujours aucune trace de sa femme ?

— Non.

— Alors, c'est parfait.

— Je me le demande.

— Que diable, Poirot, vous ne pensez tout de même pas qu'elle a été assassinée ?

Poirot secoua la tête, sceptique.

— J'avoue, murmura-t-il, que j'aimerais bien savoir où elle se trouve.

— Bah ! elle finira bien par pointer le bout de son nez.

— Votre optimisme naïf m'enchantera toujours, Hastings !

— Enfin, Poirot ! On ne va quand même pas la recevoir en petits morceaux par la poste ni la retrouver hachée menu dans une malle en fer-blanc !

— L'inquiétude du Dr Tanios me paraît quelque peu excessive, mais pas plus que ça, répondit doucement Poirot. La première chose à faire, maintenant, c'est d'avoir une conversation avec Mlle Lawson.

— Vous allez lui parler de sa petite erreur à propos de la broche ?
— Certainement pas. Je garde cette carte dans ma manche jusqu'au moment propice.

— Qu'allez-vous lui dire, alors ?

— Cela, mon ami, vous le saurez en temps utile.

— D'autres mensonges, je suppose ?

— Vous êtes parfois blessant, Hastings. À vous entendre, on croirait que je passe le plus clair de mon temps à mentir.

— J'aurais tendance à penser que oui. En fait, j'en suis sûr.

— C'est vrai qu'il m'arrive de me féliciter de mon ingéniosité, confessa Poirot non sans candeur.

Je ne pus m'empêcher d'éclater de rire. Poirot me lança un regard de reproche, et nous partîmes pour Clanroyden Mansions.

On nous introduisit dans le même salon encombré, où Mlle Lawson entra en coup de vent, plus incohérente que jamais.

— Oh ! mon Dieu ! monsieur Poirot, bonjour. Je ne sais plus où donner de la tête !... La maison n'est pas présentable, vous m'en voyez confuse. Mais, que voulez-vous, tout va à hue et à dia, ce matin. Depuis que Bella est arrivée...

— Que dites-vous ? Bella ?

— Oui, Bella Tanios. Elle a débarqué ici il y a une demi-heure – avec les enfants. À bout de forces, la pauvre petite ! Vraiment, je ne sais quel parti prendre. Voyez-vous, elle a quitté son mari.

— Quitté ?

— C'est ce qu'elle dit. Bien sûr, il ne fait aucun doute pour moi qu'elle a mille fois *raison*, la malheureuse !

— Elle s'est confiée à vous ?

— Euh... pas exactement. En réalité, elle ne veut rien dire du tout. Elle se contente de répéter qu'elle l'a quitté et qu'elle ne retournera avec lui sous aucun prétexte !

— C'est une très grave décision, non ?

— Bien sûr que c'est très grave ! En fait, s'il avait été anglais, je l'aurais sermonnée... seulement voilà, il n'est pas anglais... Et elle a l'air si bizarre, la pauvre petite, si... comment dire ? si effrayée. Qu'a-t-il bien pu lui faire ? Il paraît que les Turcs sont parfois d'une atroce cruauté...

— Le Dr Tanios est grec.

— Oui, bien sûr, alors c'est le contraire... Je veux dire, ce sont eux, en général, qui se font massacrer par les Turcs... À moins que je ne confonde avec les Arméniens ? De toute façon, ce mariage ne me plaît guère. Je ne crois pas qu'elle doive retourner avec lui, pas vous, monsieur Poirot ? En tout cas, ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle décreète qu'elle ne veut pas le faire... Elle ne veut même pas qu'il sache où elle est.

— Ça va si mal que ça ?

— Oui, vous comprenez, c'est à cause des enfants. Elle a tellement peur qu'il les ramène à Smyrne ! Pauvre chérie, elle est vraiment dans une situation terrible. Voyez-vous, elle n'a pas d'argent – pas un sou. Elle ne sait pas où aller, ni ce qu'elle doit faire. Elle a envie de gagner sa vie, mais vous savez comme moi, monsieur Poirot, que ce n'est pas aussi facile que ça en a l'air. Je connais ça. Ce n'est pas comme si elle avait une formation particulière.

— Quand a-t-elle quitté son mari ?

— Hier. Elle a passé la nuit dans un petit hôtel, près de Paddington. Elle est venue ici parce qu'elle n'avait personne d'autre chez qui aller, la malheureuse.

— Et vous allez l'aider ? C'est très généreux de votre part.

— Voyez-vous, monsieur Poirot, je suis vraiment persuadée que c'est mon devoir. Mais, bien sûr, tout cela pose des tas de problèmes. Cet appartement est très petit, et je manque de place et...

— Vous pourriez la loger à Littlegreen House ?

— Oui, bien entendu... Mais, voyez-vous, son mari risque de penser à ça. Pour l'instant, je lui ai réservé deux chambres à l'hôtel Wellington, dans Queen's Road. Elle y est descendue sous le nom de Mme Peters.

— Je comprends, dit Poirot.

Il s'interrompit un instant, puis ajouta :

— J'aimerais voir Mme Tanios. Elle est passée chez moi hier, mais j'étais sorti.

— Ah bon ? Elle ne m'en a rien dit. Je vais lui transmettre le message, si vous le voulez bien ?

— Ce serait très aimable à vous.

Mlle Lawson se précipita hors du salon. Nous entendîmes sa voix :

— Bella... Bella... Ma chère petite, voulez-vous venir voir M. Poirot ?

La réponse de Bella Tanios ne nous parvint pas – mais quelques instants plus tard, celle-ci pénétra dans la pièce.

Je fus pétrifié par son aspect physique. Elle avait de profonds cernes sous les yeux, et ses joues avaient perdu toute couleur – mais ce qui me frappa le plus fut son air terrifié. Sursautant au moindre prétexte, elle semblait à l'affût du plus léger bruit.

Poirot l'accueillit avec toute la gentillesse dont il était capable ; il lui approcha un fauteuil et lui donna un coussin. Cette femme pâle et effrayée, il la traita comme si elle était une reine.

— Et maintenant, madame, bavardons un peu. Vous êtes passée me voir hier, je crois ?

Elle acquiesça d'un signe de tête.

— Je suis navré de n'avoir pas été chez moi.

— Oui, oui... j'aurais aimé vous y trouver.

— Vous m'avez rendu visite parce que vous aviez quelque chose à me dire ?

— Oui, je... Je voulais...

— Maintenant, je suis là, à votre service.

Mme Tanios resta silencieuse. Immobile, elle semblait vouloir faire tourner sans fin sa bague autour de son doigt.

— Eh bien, madame ?

Lentement, presque à contrecœur elle secoua la tête.

— Non, dit-elle, je n'ose pas.

— Vous n'osez pas, madame ?

— Non... je... s'il l'apprenait... il... Oh ! il m'arriverait quelque chose !

— Allons, allons, madame, c'est absurde.

— Oh ! mais non, ce n'est pas absurde... pas absurde du tout... Vous ne le connaissez pas...

— Par *le*, vous entendez votre mari, chère madame ?

— Oui, bien sûr.

Poirot resta silencieux un instant, puis il dit :

— Votre époux est venu me voir hier, madame.

Un spasme d'inquiétude lui déforma brusquement le visage.

— Oh ! non ! Vous ne lui avez pas dit... mais bien sûr que vous n'avez pas pu lui dire ! Vous ne pouviez pas ! Vous ne saviez pas où j'étais. Est-ce qu'il vous... est-ce qu'il vous a dit que j'étais folle ?

Poirot fit preuve de prudence.

— Il m'a expliqué que vous étiez... extrêmement nerveuse.

Mais elle secoua de nouveau la tête, résignée.

— Non, il vous a dit que j'étais folle, ou que j'étais en train de devenir folle ! Il veut me faire enfermer pour que je ne puisse plus le raconter à personne.

— Raconter quoi, madame ?

Mais elle recommença à secouer la tête. Se tordant nerveusement les doigts, elle murmura :

— J'ai peur...

— Chère madame, une fois que vous m'aurez tout raconté, vous serez en sécurité. Vous m'aurez révélé votre secret, et cela vous protégera automatiquement.

Sans se départir de son mutisme, elle recommença à faire tourner sa bague.

— Ça, vous devez le comprendre sans peine, madame, ajouta Poirot gentiment.

Elle respira bruyamment.

— Comment pourrais-je le comprendre ? Oh ! mon Dieu, c'est terrible ! Il est si convaincant ! Et il est médecin ! Les gens le croiront

lui, et pas moi. J'en suis sûre. J'en ferais autant à leur place. Personne ne me croira. Comment serait-ce possible ?

— Vous ne me donnerez même pas une chance ?

Elle lui lança un regard inquiet.

— Comment saurai-je ? Vous êtes peut-être de son côté ?

— Je ne suis d'aucun côté, madame. Je suis du côté de la vérité – toujours.

— Je n'en sais rien, gémit Mme Tanios, désespérée. Oh ! je n'en sais rien !

Puis sa voix s'amplifia, et les mots se bousculèrent sur ses lèvres.

— C'est tellement horrible – et ça dure depuis des années. J'ai vu ces choses arriver... toutes ces choses... Et je ne pouvais rien dire ni rien faire. Il y avait les enfants. Ça a été comme un long cauchemar. Et maintenant, ça... ça ! Jamais je ne retournerai avec lui. Et je ne le laisserai pas me prendre mes enfants ! J'irai quelque part où il ne me trouvera pas. Minnie Lawson m'aidera. Elle a été si gentille avec moi – si merveilleusement gentille. Personne n'aurait pu être plus gentil.

Elle s'interrompit, jeta un rapide coup d'œil à Poirot et demanda soudain :

— Qu'est-ce qu'il vous a raconté sur mon compte ? Est-ce qu'il vous a dit que je souffrais de la manie de la persécution ?

— Il m'a dit, madame, que vous aviez... changé d'attitude envers lui.

Elle hocha la tête.

— Et que j'avais des hallucinations. Il vous l'a dit, n'est-ce pas ?

— Franchement, oui, madame.

— Et voilà. Vous voyez ? C'est ça ce que tout le monde va croire. Et je n'ai pas de preuve contre lui – pas de véritable preuve.

Poirot se cala dans son fauteuil. Lorsqu'il parla de nouveau, ce fut sur un ton radicalement différent – d'une voix neutre, avec aussi peu d'émotion que s'il était en train de discuter d'une quelconque opération commerciale.

— Vous soupçonnez votre mari d'avoir supprimé Mlle Emily Arundell ?

Sa réponse fut immédiate – et spontanée.

— Je ne soupçonne pas... Je sais.

— Dans ce cas, madame, il est de votre devoir de parler.

— Ah ! mais ce n'est pas aussi facile que ça... non, pas aussi facile...

— Comment l'a-t-il tuée ?

— Je ne sais pas exactement... mais ce qu'il y a de sûr c'est qu'il l'a tuée.

— Mais vous n'avez aucune idée de la méthode qu'il a employée ?

— Non. C'est quelque chose... quelque chose qu'il a fait le dernier

dimanche.

— Le dimanche où il est allé la voir ?

— Oui.

— Mais vous ignorez ce que c'est.

— Oui.

— Alors comment – excusez-moi, madame – pouvez-vous être si sûre de ce que vous avancez ?

— Parce qu'il... (Elle se tut un bref instant, puis :) J'en suis sûre !

— Pardon, madame, mais il y a un élément que vous gardez pour vous. Un élément que vous ne m'avez pas encore communiqué.

— Oui.

— Alors décidez-vous.

Bella Tanios se leva brusquement.

— Non. Non. Je ne peux pas faire ça. Les enfants. Leur père. Je ne peux pas. Je ne peux tout bonnement pas...

— Mais, madame...

— Je vous dis que je ne peux pas.

Elle avait presque crié. La porte s'ouvrit et Mlle Lawson, la tête inclinée de côté, pénétra dans la pièce avec des mines de conspirateur.

— Puis-je entrer ? Vous avez bavardé comme vous le vouliez ? Bella, ma chère petite, vous ne pensez pas que vous devriez boire une tasse de thé, ou de bouillon, ou même un petit cognac ?

Mme Tanios secoua la tête.

— Je me sens très bien, lui répondit-elle avec un faible sourire. Il faut que je retourne auprès des enfants. Je les ai laissés en train de défaire les bagages.

— Les chers petits ! roucoula Mlle Lawson. J'aime tant les enfants.

Mme Tanios se tourna vivement vers elle.

— Je ne sais pas ce que j'aurais fait sans vous. Vous... vous avez été d'une telle gentillesse !

— Allons, allons, ma chère petite, ne pleurez pas. Tout ira bien. Je vous emmènerai voir mon avocat – un homme adorable, tellement compréhensif – et il vous conseillera sur la meilleure façon d'obtenir le divorce. Divorcer est si facile, de nos jours, n'est-ce pas ? C'est ce que tout le monde prétend. Oh ! mon Dieu, on sonne. Je me demande bien qui c'est.

Elle quitta le salon en coup de vent. On entendit un murmure de voix dans le vestibule. Mlle Lawson réapparut. Elle entra sur la pointe des pieds et referma soigneusement la porte derrière elle. Elle annonça alors dans un chuchotement exalté, en remuant exagérément les lèvres :

— Oh ! Bella, ma chère, c'est votre mari. Je ne sais absolument pas...

Mme Tanios bondit vers la seconde porte, à l'autre bout de la pièce.

Mlle Lawson hochait la tête avec énergie.

— Vous avez raison, ma chère petite, passez là-dedans, et vous pourrez vous éclipser quand je l'aurai fait entrer ici.

— Ne lui dites pas que je suis venue, chuchota Mme Tanios. Ne lui dites pas que vous m'avez vue.

— Non, non, bien sûr que non.

Bella Tanios se faufila dans la pièce voisine ; Poirot et moi la suivîmes en hâte. Nous nous retrouvâmes dans une petite salle à manger.

Poirot entrouvrit la porte qui donnait sur le vestibule et tendit l'oreille. Puis il nous fit signe.

— La voie est libre. Mlle Lawson l'a conduit au salon.

Nous traversâmes sans bruit le vestibule et franchîmes la porte d'entrée, que Poirot referma aussi silencieusement que possible derrière lui.

Trébuchant et s'accrochant à la rampe, Mme Tanios commença à descendre les escaliers en courant. Poirot l'attrapa par le bras pour l'aider.

— Du calme... Du calme, tout va bien.

Nous arrivâmes dans le hall.

— Ne me laissez pas seule ! supplia Mme Tanios.

Elle semblait au bord de l'évanouissement.

— Mais bien sûr que non, la rassura Poirot.

Nous traversâmes la rue, tournâmes le coin et nous retrouvâmes dans Queen's Road. Le Wellington était un petit hôtel discret, du genre pension de famille.

Dès que nous y fûmes rendus, Mme Tanios se laissa tomber sur un canapé en peluche. Elle avait porté sa main à son cœur, qui battait la chamade.

Poirot lui tapota l'épaule pour la réconforter.

— Nous l'avons échappé belle – ça oui. Maintenant, madame, vous allez m'écouter très attentivement.

— Je ne peux vous en dire plus, monsieur Poirot. Ce ne serait pas bien. Vous... vous savez ce que je pense... ce que je crois. Vous... vous devrez vous en contenter.

— Je vous ai demandé de m'écouter, madame. Supposons – et ce n'est qu'une supposition – que je connaisse déjà toute l'affaire. Supposons que ce que vous pourriez me dire, je l'ai déjà deviné. Cela ferait une différence, n'est-ce pas ?

Elle l'observa, l'air dubitatif. Son regard avait une intensité douloureuse.

— Croyez-moi, madame, je n'essaie pas de vous tendre un piège pour vous obliger à me dire ce que vous ne voulez pas me dire. Mais cela ferait une différence, n'êtes-vous pas d'accord ?

— Je... Je suppose que si.

— Bien. Laissez-moi vous dire ceci. Moi, Hercule Poirot, je connais la vérité. Je ne vais pas vous demander de me croire sur parole. Prenez ceci. (Il lui tendit la grosse enveloppe qu'il avait cachetée devant moi le matin même.) Tous les faits sont consignés là-dedans. Une fois que vous aurez lu mon récit, si vous êtes satisfaite, appelez-moi. Mon numéro est sur mon papier à lettre.

Elle accepta l'enveloppe presque à contrecœur.

Poirot poursuivit vivement :

— Autre chose, à présent. Vous devez quitter cet hôtel tout de suite.

— Mais pourquoi ?

— Vous irez à l'hôtel Coniston, près d'Euston. Ne dites à personne où vous êtes.

— Mais sûrement qu'ici... Minnie Lawson ne racontera pas à mon mari où je suis.

— Vous pensez que non ?

— Bien entendu. Elle est totalement de mon côté.

— Oui, mais votre époux, madame, est un homme très intelligent. Il ne lui sera guère difficile d'embobiner une personne de cet âge. Il est essentiel – *essentiel*, comprenez-vous – qu'il ignore où vous vous trouvez.

Elle acquiesça d'un signe de tête, sans mot dire.

Poirot lui tendit une feuille de papier.

— Voici l'adresse. Bouclez vos valises et faites-vous conduire là-bas avec vos enfants dès que possible. Vous avez compris ?

Elle hocha de nouveau la tête.

— J'ai compris.

— C'est à vos enfants que vous devez penser, madame. Pas à vous. Vous les aimez, vos enfants.

Il avait touché le point sensible.

Les joues de Mme Tanios retrouvèrent quelques couleurs, sa tête se redressa. Elle n'avait plus rien d'une pauvre femme effrayée et écrasée par la vie – la mine soudain fière, elle était presque belle.

— Tout est réglé, alors, conclut Poirot.

Nous lui serrâmes la main et nous éclipâmes. Mais sans aller bien loin. Invisibles dans un bar voisin, nous surveillâmes l'entrée de l'hôtel en sirotant un café. Environ cinq minutes plus tard, nous aperçûmes le Dr Tanios qui descendait la rue. Il ne jeta même pas un regard au Wellington. Il avançait la tête basse, perdu dans ses pensées, et disparut bientôt dans une bouche de métro.

Dix minutes plus tard, Mme Tanios et ses enfants montèrent dans un taxi avec leurs bagages.

— Parfait, dit Poirot en se levant, la note à la main. Nous avons rempli notre rôle. Maintenant, à la grâce de Dieu !

LA VISITE DU DR DONALDSON

Donaldson arriva à 14 heures tapantes. Il était aussi calme et pondéré qu'à l'accoutumée.

Sa personnalité commençait à m'intriguer. Au début, je l'avais considéré comme un garçon plutôt insignifiant. Je m'étais demandé ce qu'une créature aussi pétulante que Theresa pouvait bien lui trouver. Mais j'étais en train de me rendre compte que Donaldson n'avait rien d'une mauviète. Derrière ses manières un tantinet pédantes, on devinait une force de caractère peu commune.

Après les salutations d'usage, Donaldson expliqua :

— Voici la raison de ma visite. Je suis dans l'incapacité absolue de comprendre quelle est au juste votre position dans cette affaire, monsieur Poirot.

— Vous connaissez ma profession, je suppose ? répondit prudemment mon ami.

— Certainement. Je vous avouerai que je me suis donné la peine de me renseigner à votre sujet.

— Vous êtes un homme circonspect, docteur.

— J'aime savoir où je mets les pieds, répliqua-t-il sèchement.

— Bravo pour votre esprit scientifique !

— Je dois reconnaître également que toutes les informations que j'ai obtenues sur vous sont similaires : vous êtes manifestement un homme remarquable dans votre domaine. Vous avez en outre la réputation de quelqu'un de scrupuleux et d'honnête.

— Vous êtes trop flatteur, murmura Poirot.

— C'est bien pourquoi je ne comprends pas ce que vous venez faire dans cette histoire.

— C'est pourtant si simple !

— Pas du tout. Vous commencez d'abord par vous présenter comme biographe.

— Petite supercherie bien excusable, ne trouvez-vous pas ? On ne peut tout de même pas crier sur tous les toits qu'on est détective – bien que cela ait également parfois son utilité.

— Je l'imagine volontiers, dit Donaldson, toujours aussi sèchement.

En suite de quoi vous allez voir Mlle Theresa Arundell et vous lui laissez entendre que le testament de sa tante pourrait être annulé.

Poirot se contenta d'acquiescer d'un signe de tête.

— Ce qui, bien sûr, était grotesque. (Sa voix s'était faite plus aiguë.) Vous saviez parfaitement que ce document était valide aux yeux de la loi et que personne n'y pouvait rien changer.

— C'est votre avis sur la question ?

— Je ne suis pas un imbécile, monsieur Poirot.

— Oh ! non, docteur, vous n'êtes certainement pas un imbécile.

— Je m'y connais un peu en droit – oh ! pas beaucoup, mais suffisamment. Ce testament est intangible. Pourquoi avez-vous prétendu le contraire ? À l'évidence, vous aviez vos raisons, des raisons qui, sur le moment, ont échappé à Mlle Theresa Arundell.

— Vous semblez vraiment certain de ses réactions.

Un léger sourire passa sur le visage du jeune homme.

— J'en sais bien plus sur Theresa qu'elle ne le soupçonne, répondit-il de manière assez inattendue. Charles et elle sont persuadés de s'être assurés votre aide pour une affaire pas très recommandable. Charles est presque totalement dénué de sens moral. Theresa a une lourde hérédité et son éducation a été très négligée.

— Est-ce ainsi que vous parlez de votre fiancée ? Comme si c'était un cobaye ?

Donaldson le dévisagea à travers son pince-nez.

— Je ne vois pas pourquoi je ne regarderais pas la vérité en face. J'aime Theresa, et je l'aime pour ce qu'elle est, non pour des qualités imaginaires.

— Vous rendez-vous compte que Theresa vous adore et que sa fringale d'argent vient surtout de son désir de voir vos ambitions se réaliser ?

— Bien sûr que je m'en rends compte. Je vous ai déjà dit que je n'étais pas un imbécile. Mais je ne laisserai pas Theresa se compromettre dans une histoire louche à cause de moi. Par bien des côtés, Theresa est encore une enfant. Je suis parfaitement capable de réussir ma carrière par mes propres moyens. Je ne dis pas que j'aurais refusé un héritage substantiel – au contraire il aurait été fort bienvenu. Mais il m'aurait simplement permis de gagner un peu de temps.

— Vous avez, en fait, une totale confiance en vos capacités ?

— Au risque de manquer de modestie, je dirais oui, répondit imperturbablement Donaldson.

— Poursuivons, en ce cas. J'admets avoir gagné la confiance de Mlle Theresa grâce à cette supercherie. Je lui ai laissé croire que je pouvais me montrer, mettons... raisonnablement malhonnête, pour de l'argent. Elle m'a cru sans la moindre difficulté.

— Pour Theresa, tout le monde est capable de tout pour de l'argent, dit le jeune médecin du ton neutre que l'on emploie pour énoncer une évidence.

— Exact. C'est sa façon d'envisager le genre humain, semble-t-il. Et celle de son frère aussi.

— Charles ferait probablement n'importe quoi pour de l'argent.

— Vous ne vous faites aucune illusion, à ce que je vois, sur votre futur beau-frère ?

— Non. Je trouve même que c'est un sujet d'étude très intéressant. Il a, je crois, une névrose très profonde – mais voilà que je parle boutique. Pour revenir à ce que nous disions, je me suis demandé pourquoi vous aviez agi de cette façon, et je n'ai trouvé qu'une réponse. Il est clair que vous soupçonnez soit Charles, soit Theresa, d'être impliqué dans la mort de Mlle Arundell. Non, ne vous fatiguez pas à dire le contraire, je vous en prie ! Vous n'avez évoqué, je pense, une éventuelle exhumation que pour voir quelle réaction vous pourriez déclencher. Avez-vous, à ce stade, pris des dispositions pour avoir un accord des autorités ?

— Je serai franc avec vous. Pas encore pour l'instant.

Donaldson hocha la tête.

— C'est bien ce que je pensais. Je suppose que vous avez envisagé la possibilité que la mort de Mlle Arundell puisse se révéler parfaitement naturelle ?

— J'ai envisagé cette possibilité, en effet.

— Mais votre idée est déjà faite ?

— Parfaitement. Si vous rencontrez un cas de..., disons, de tuberculose, qui ressemble à la tuberculose et qui présente les symptômes de la tuberculose et des résultats sanguins positifs – eh bien, vous considérez qu'il s'agit de la tuberculose, n'est-ce pas ?

— C'est ainsi que vous voyez les choses ? Alors qu'attendez-vous au juste ?

— J'attends la preuve finale.

Le téléphone sonna. D'un geste, Poirot me fit signe de répondre. Je me levai donc et décrochai. Je reconnus la voix.

— Capitaine Hastings ? Mme Tanios à l'appareil. Veuillez dire à monsieur Poirot qu'il a parfaitement raison. S'il vient ici demain matin à 10 heures, je lui donnerai les informations qu'il souhaite.

— À 10 heures, demain ?

— Oui.

— Parfait, je le lui dirai.

Poirot me jeta un regard interrogateur. J'acquiesçai d'un signe de tête.

Il se tourna de nouveau vers Donaldson. Son attitude s'était modifiée. Il était soudain brusque, sûr de lui.

— Soyons clair, dit-il. J'ai diagnostiqué ici un cas de meurtre. Cela ressemble à un meurtre et cela en présentait toutes les réactions caractéristiques – en fait, c'est un meurtre ! Il n'y a pas le moindre doute.

— De quoi doute-t-on encore, alors ? Car je vois bien qu'il y a encore du doute quelque part.

— L'identité du meurtrier. Mais je la connais, désormais.

— Vraiment ? Vous la connaissez ?

— Disons que j'aurai demain la preuve définitive entre les mains.

Donaldson leva les sourcils, l'air légèrement ironique.

— Ah ! demain ! s'exclama-t-il. Parfois, monsieur Poirot, demain peut être très loin.

— Au contraire, répondit Poirot, j'ai toujours trouvé que demain succédait à aujourd'hui avec une régularité somme toute bien monotone.

Donaldson sourit. Il se leva.

— J'ai bien peur de vous avoir fait perdre votre temps, monsieur Poirot.

— Pas du tout. Il vaut toujours mieux réussir à se comprendre.

Sur une petite courbette, le Dr Donaldson quitta la pièce.

UNE NOUVELLE VICTIME

— Voilà un homme intelligent, dit Poirot, songeur.

— Il n'est pas facile de deviner où il veut en venir.

— Oui, il a quelque chose d'inhumain. Mais il ne manque pas de perspicacité.

— C'était un coup de téléphone de Mme Tanios, dis-je.

— J'avais compris.

Je lui transmis son message. Poirot approuva d'un signe de tête.

— Bon, murmura-t-il. Tout marche comme sur des roulettes. Encore vingt-quatre heures, Hastings, et je pense que nous saurons exactement où nous en sommes.

— Je suis toujours un peu dans le brouillard. Qui soupçonnons-nous au juste ?

— Je ne sais pas qui vous soupçonnez, Hastings. Tout le monde à tour de rôle, j'imagine.

— J'ai parfois l'impression que ça vous amuse de me mettre dans cet état !

— Non, non, il ne me viendrait jamais à l'idée de jouer à ce petit jeu.

— Ça ne m'étonnerait pourtant pas de vous.

Poirot secoua la tête, l'air un peu absent. Je le dévisageai un instant et demandai :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Mon ami, je suis toujours inquiet, vers la fin d'une enquête. Si quelque chose se passait mal...

— Est-ce que quelque chose pourrait mal se passer ?

— Je ne pense pas. (Il se tut, sourcils froncés.) Je crois avoir paré à toute éventualité.

— Alors, que diriez-vous si nous oublions ce crime et allions voir un spectacle ?

— Ma parole, Hastings, que voilà une bonne idée !

Nous passâmes une fort agréable soirée, et pourtant j'avais commis l'impair d'emmener Poirot voir une pièce policière. Voici un conseil que j'offre à tous mes lecteurs : n'accompagnez jamais un soldat à une

pièce sur l'armée, un marin à une pièce sur la marine, un Écossais à une pièce écossaise, un détective à une pièce policière – et un acteur à n'importe quelle pièce ! Vous subirez, dans tous ces cas de figure, une avalanche de critiques dévastatrices. Pas un instant Poirot ne cessa de se plaindre des erreurs psychologiques, et le manque d'ordre et de méthode du détective héros de l'histoire faillit le rendre hystérique. Lorsque nous nous quittâmes, ce soir-là, Poirot m'expliquait encore que toute l'affaire aurait dû être résolue dès la première moitié du premier acte.

— Mais dans ce cas, Poirot, il n'y aurait pas eu de pièce, lui fis-je remarquer.

Poirot fut forcé d'admettre que ce n'était pas faux.

Il était 9 heures passées de quelques minutes lorsque je pénétrai au salon, le lendemain matin. Comme d'habitude, Poirot prenait son petit déjeuner en ouvrant son courrier avec des soins maniaques.

Le téléphone sonna. Je répondis.

— C'est monsieur Poirot ? demanda une femme, haletante. Oh ! c'est vous, capitaine Hastings...

J'entendis une espèce de hoquet et un sanglot.

— C'est vous, Mlle Lawson ? demandai-je.

— Oui, oui. Il est arrivé quelque chose de si affreux !

Je serrai le combiné de toutes mes forces.

— Que se passe-t-il ?

— Elle a quitté le Wellington, vous savez – Bella, je veux dire. J'y suis allée hier, en fin d'après-midi, et ils m'ont expliqué qu'elle était partie. Sans même me laisser un mot ! C'est une chose. Je me suis dit qu'après tout le Dr Tanios avait peut-être raison. Il m'a parlé d'elle si gentiment, et il semblait si affligé, et maintenant il semble vraiment qu'il avait raison, après tout.

— Mais qu'est-il arrivé, Mlle Lawson ? C'est juste que Mme Tanios a quitté son hôtel sans vous prévenir ?

— Oh ! non, ce n'est pas ça ! Oh ! mon Dieu, non ! Si ce n'était que cela, ce ne serait rien. Bien que je pense effectivement que c'était bizarre, vous savez. Le Dr Tanios disait qu'il craignait qu'elle ne soit pas complètement... pas com-plè-te-ment... enfin, vous voyez ce que je veux dire. Il a appelé ça la manie de la persécution.

— Oui. (Satanée bonne femme !) Mais qu'est-il arrivé ?

— Oh ! mon Dieu... c'est terrible ! Morte dans son sommeil. Elle a pris trop de somnifères. Et ces malheureux enfants ! Tout cela est d'une si affreuse tristesse ! Je n'ai pas arrêté de pleurer depuis que j'ai appris la nouvelle.

— Comment avez-vous été informée ? Dites-moi tout.

Du coin de l'œil, je notai que Poirot avait cessé d'ouvrir son courrier. Il écoutait ce que je disais. Je n'avais aucune envie de lui

laisser la place : si je le faisais, il semblait très probable que Mlle Lawson recommencerait à se lamenter.

— Ils m'ont téléphoné. De l'hôtel. Un hôtel qui s'appelle le Coniston. Il semble qu'ils aient trouvé mon nom et mon adresse dans son sac. Oh ! mon Dieu, monsieur Poirot... euh, je veux dire, capitaine Hastings... est-ce-que-ce-n'est-pas-horrible ? Ces pauvres enfants qui se retrouvent sans mère.

— Écoutez, dis-je. Êtes-vous sûre que c'est un accident ? Ils n'ont pas envisagé le suicide ?

— Oh ! quelle idée abominable, capitaine Hastings ! Oh ! mon Dieu, je ne sais pas. Vous pensez que c'est possible ? Ce serait abominable. Bien entendu, elle semblait vraiment très déprimée. Mais elle n'avait pas à s'inquiéter. Je veux dire, il n'y aurait eu aucun problème pour ce qui est de l'argent. J'allais partager avec elle – je vous assure que j'allais partager. Cette chère Mlle Arundell l'aurait souhaité. J'en suis certaine. Ça paraît si monstrueux d'imaginer qu'elle a pu mettre fin à ses jours... Mais peut-être qu'elle ne l'a pas fait. Les gens de l'hôtel pensent que c'était un accident.

— Qu'est-ce qu'elle a avalé ?

— Un de ces machins pour dormir. Du véronal, je crois. Non, du chloral... oui, c'est ça. Du chloral. Oh ! mon Dieu, capitaine Hastings, est-ce que vous ne pensez pas que...

Je lui raccrochai au nez sans plus de manières, et je me tournai vers Poirot.

— Mme Tanios...

Il leva une main.

— Oui, oui, je sais ce que vous allez dire. Elle est morte, n'est-ce pas ?

— Oui. Trop de somnifères. Du chloral.

Poirot se leva.

— Venez, Hastings, dit-il. Il faut aller là-bas tout de suite.

— Est-ce que c'est ça dont vous aviez peur, hier soir ? Quand vous disiez que vous étiez toujours inquiet à la fin d'une enquête ?

— Je craignais qu'il y eût une nouvelle mort, oui. Le visage de Poirot était grave. Nous parlâmes très peu tandis que nous roulions vers Euston. À une ou deux reprises Poirot secoua la tête.

— Pensez-vous que... que ce soit un accident ? demandai-je timidement.

— Non, Hastings... non. Ce n'est pas un accident.

— Comment diable a-t-il bien pu découvrir où elle se trouvait ?

Poirot ne répondit pas. Il se contenta de secouer de nouveau la tête.

Le Coniston était un établissement de piètre apparence, situé non loin de la gare d'Euston. Montrant sa carte et faisant preuve soudain de manières brutales, Poirot se fit introduire rapidement dans le

bureau du directeur.

Les faits étaient très simples.

Une certaine Mme Peters et ses deux enfants étaient arrivés vers midi et demi. Ils avaient déjeuné à 13 heures.

À 16 heures, un homme était venu porter un message à Mme Peters. On le lui avait transmis, et quelques minutes plus tard elle était descendue avec ses enfants et une valise. Les enfants étaient repartis avec le visiteur, tandis que Mme Peters allait à la réception pour dire que, finalement, elle n'aurait besoin que d'une seule chambre.

Elle n'avait pas l'air spécialement nerveuse ni troublée – plutôt calme et concentrée, au contraire. Elle avait dîné vers 19 h 30 et était remontée dans sa chambre aussitôt après.

C'était la femme de ménage qui l'avait retrouvée morte ce matin.

Le médecin, immédiatement appelé, avait déclaré que le décès datait de plusieurs heures. Il y avait un verre vide sur la table de nuit. Il était évident qu'elle avait pris un somnifère et que, par erreur, elle en avait avalé une trop forte dose. l'hydrate de chloral, avait dit le médecin, était un produit capricieux et sujet à caution. Rien ne pouvait faire penser à un suicide. D'ordinaire, on trouve une lettre. Là, il n'y en avait pas. On avait cherché dans ses affaires pour prévenir la famille, et on était tombé sur le nom de Mlle Lawson – à laquelle on avait téléphoné.

Poirot demanda si l'on avait retrouvé des papiers ou des documents quelconques. Par exemple le mot de l'homme qui était venu chercher les enfants.

Rien, lui répondit-on. Rien, sauf une liasse de feuillets calcinés dans la cheminée.

Poirot hocha la tête d'un air pensif.

Pour autant que l'on puisse savoir, Mme Peters n'avait reçu aucun visiteur – à l'exception du fameux messenger qu'elle était descendue voir dans le hall de l'hôtel.

Je demandai au portier de me le décrire, mais il resta très vague. Un homme de taille moyenne... aux cheveux blonds, pensait-il... d'allure militaire... sans signe particulier. Non, il pouvait certifier que l'individu en question ne portait pas la barbe.

— Ce n'était pas Tanios, murmurai-je à Poirot.

— Mon cher Hastings ! Vous croyez vraiment que Mme Tanios, après tout le mal qu'elle s'était donné pour éloigner ses enfants de leur père, les lui aurait rendus simplement, sans la moindre protestation ? Ah ! mais bien sûr que non !

— Alors, qui est cet homme ?

— À l'évidence, quelqu'un en qui Mme Tanios avait confiance, ou plutôt quelqu'un envoyé par une tierce personne en laquelle elle avait confiance.

— Un individu de taille moyenne..., fis-je, songeur.
— Inutile de vous préoccuper de son signalement, Hastings. Je suis certain qu'il s'agit d'un personnage sans importance. L'acteur principal est resté dans les coulisses !

— Et le message venait de cette troisième personne ?

— Oui.

— Quelqu'un en qui Mme Tanios avait confiance ?

— Évidemment.

— Et le message a été brûlé ?

— Oui, on lui a demandé de le faire.

— Et votre résumé des faits ?

Le visage de Poirot était d'une sévérité inhabituelle.

— Ça aussi, ça a été brûlé, mais c'est sans importance !

— Ah bon ?

— Oui, car voyez-vous... tout est dans la tête d'Hercule Poirot.

Il me prit par le bras.

— Venez, Hastings, allons-nous-en d'ici. Nous devons nous occuper des vivants et non des morts. Oui, c'est avec les vivants que j'ai à faire !

RECONSTITUTION À LITTLEGREEN HOUSE

Il était 11 heures du matin, le lendemain.

Sept personnes se trouvaient rassemblées à Littlegreen House.

Hercule Poirot se tenait près de la cheminée. Charles et Theresa avaient opté pour le canapé ; Charles, assis sur l'accoudoir, tenait sa sœur par l'épaule. Le Dr Tanios était affalé dans un fauteuil à oreillettes. Il avait les yeux rouges et portait un brassard noir.

La maîtresse de maison, Mlle Lawson, était assise sur un siège à dossier droit que jouxtait une table ronde. Elle aussi avait les yeux rouges et ses cheveux étaient encore plus en désordre que d'habitude. Le Dr Donaldson était juste en face de Poirot. Son visage était totalement dénué d'expression.

C'est avec un intérêt grandissant que j'observai chacun d'eux à tour de rôle.

Tout au long de mon association avec Poirot, j'avais assisté à bien des scènes semblables. Un petit groupe de gens aux traits dissimulés sous des masques de bon aloi. Puis Poirot arrachait son masque à l'un d'entre eux et révélait ce qu'il y avait dessous – *le visage d'un assassin !*

Oui, cela ne faisait aucun doute. L'une des personnes présentes était un meurtrier ! Mais laquelle ? Je n'avais toujours aucune certitude.

Poirot se racla la gorge – avec un peu de solennité, selon son habitude – et prit la parole :

— Nous sommes réunis ici, mesdames et messieurs, pour nous poser des questions sur la mort d'Emily Arundell, survenue le 1^{er} mai dernier. Il y a quatre possibilités : que le décès soit naturel, qu'il s'agisse d'un accident, qu'elle se soit suicidée, ou encore qu'elle ait été tuée par une personne connue ou inconnue.

» Aucune enquête n'a été ouverte au moment de son décès, car il était alors admis qu'elle était morte de causes naturelles ; un permis d'inhumer avait d'ailleurs été délivré par le Dr Grainger.

» Lorsque des doutes surgissent après un enterrement, il est d'usage de procéder à une exhumation. J'ai évité, pour plusieurs raisons, de demander cette procédure. La principale étant que cela aurait déplu à ma cliente.

Le Dr Donaldson l'interrompit.

— Votre cliente ?

Poirot se tourna vers lui.

— Ma cliente, Mlle Emily Arundell. C'est pour son compte que j'agis. Son vœu le plus cher était d'éviter tout scandale.

Je passerai sur les dix minutes suivantes, qui entraîneraient nombre de répétitions inutiles. Poirot évoqua la lettre qu'il avait reçue, il la montra et la lut à haute voix. Il dit ensuite comment il avait décidé de se rendre à Market Basing, et comment il avait découvert le piège à l'origine de l'accident.

Puis il se tut, s'éclaircit de nouveau la gorge avant de poursuivre :

— Je vais à présent vous exposer le cheminement qui m'a conduit à la vérité, et vous donner le détail de ce que je crois être l'exacte reconstitution des faits.

» Et pour commencer, il est indispensable que je vous décrive ce qui s'est passé dans l'esprit de Mlle Arundell. C'est, je pense, assez facile. Elle fait une chute occasionnée lui dit-on, par la balle du chien, mais Mlle Arundell *sait que c'est faux*. Cette femme, vive et intelligente, qui doit rester alitée un moment, a le temps de réfléchir aux circonstances de son accident. Elle en vient à la conclusion que quelqu'un a volontairement essayé de la blesser, voire de la tuer.

» Partant de là, elle se demande de qui il peut bien s'agir. Il y avait sept personnes dans la maison – quatre invités, sa dame de compagnie et ses deux bonnes. De ces sept personnes, une seule peut être mise hors de cause car elle ne tire aucun avantage de sa mort. Elle ne soupçonne pas sérieusement non plus les domestiques – qui la servent depuis de nombreuses années et lui sont très dévouées, elle le sait. Il reste donc quatre personnes, trois membres de sa famille et un parent par alliance. *Chacune de ces quatre personnes profite de sa disparition, trois directement et une indirectement.*

» Elle se retrouve alors dans une position bien délicate, car elle possède un sens de la famille très développé. Fondamentalement, elle n'est pas du genre à laver son linge sale sur la place publique, selon la formule consacrée. Mais elle n'est pas non plus de celles qui restent sans réaction devant une tentative de meurtre !

» Elle prend donc une décision. Elle m'écrit une lettre. Mais elle entreprend aussi une autre démarche, et cela, selon moi, pour deux raisons. L'une, je pense, était qu'elle éprouvait une profonde rancune vis-à-vis de sa famille. Elle les soupçonnait tous sans exception et elle était bien décidée à leur river leur clou. L'autre, plus logique, était qu'elle voulait se protéger et qu'elle avait trouvé là un moyen de le faire. Comme vous le savez, elle a écrit à son notaire, M. Purvis, et lui a demandé de rédiger un testament en faveur de la seule personne de la maison qui, elle en était convaincue, ne pouvait être impliquée dans

son accident.

» Je suis aujourd'hui en mesure d'affirmer que, d'après la lettre qu'elle m'a envoyée et aussi d'après ses décisions ultérieures, Mlle Arundell est passée de vagues soupçons à l'encontre de quatre personnes à une quasi-certitude concernant l'une d'elles. Sa lettre insistait tout particulièrement sur le fait que cette histoire devait rester confidentielle, puisqu'il en allait de l'honneur de sa famille.

» D'un point de vue victorien, cela signifie, me semble-t-il, qu'il s'agissait d'une personne portant son nom – et de préférence d'un homme.

» Si elle avait soupçonné Mme Tanios, elle se serait préoccupée de la même façon de sa sécurité, mais elle aurait été moins inquiète pour l'honneur des siens. En revanche, elle aurait sans doute montré les mêmes craintes s'il s'était agi de Theresa, mais avec moins de violence que pour Charles.

» Charles était un Arundell. Il portait le nom de la famille ! Ses raisons de le soupçonner sont très claires. Pour commencer, elle ne se faisait aucune illusion sur son compte. Il avait déjà failli salir leur nom une fois. C'est-à-dire qu'elle le considérait non comme un délinquant en puissance – mais comme un délinquant avéré. Il avait déjà imité sa signature sur un chèque. De l'escroquerie au meurtre, il n'y a qu'un pas.

» Elle avait en outre eu avec lui une conversation pour le moins édifiante deux jours à peine avant son accident. Alors qu'elle venait de lui refuser de l'argent, il lui avait fait remarquer – oh ! sur le mode léger – que c'était là le meilleur moyen de se faire « liquider ». Ce à quoi elle avait rétorqué qu'elle était parfaitement capable de se défendre ! Son neveu avait alors renchéri – cela nous a été rapporté – « N'en soyez pas si sûre. » Et deux jours plus tard se produit le sinistre accident.

» Il n'est guère étonnant que Mlle Arundell, allongée sur son lit et ressassant les circonstances de sa chute, en soit venue à la conclusion que c'était *Charles Arundell* qui avait attenté à ses jours.

» La succession des événements est parfaitement claire, elle aussi. La conversation avec Charles. L'accident. La lettre qu'elle m'écrit, en proie à la plus vive détresse. La lettre au notaire. Le mardi suivant, le 21, M. Purvis apporte le nouveau testament et elle le signe.

» Charles et Theresa viennent le week-end d'après et Mlle Arundell, immédiatement, fait en sorte d'assurer sa sécurité. Elle parle du testament à son neveu. Et elle ne se contente pas de lui annoncer la chose, elle lui montre l'original ! Cela, à mon sens, est parfaitement concluant. Elle veut qu'il soit bien clair dans l'esprit d'un meurtrier potentiel qu'il n'a rien à gagner à la tuer !

» Sans doute pensait-elle que Charles transmettrait l'information à

sa sœur. Mais tel n'a pas été le cas. Pourquoi ? J'imagine qu'il avait une très bonne raison à cela – il se sentait coupable ! Il estimait que c'était à cause de lui qu'elle avait modifié son testament. Mais pourquoi se sentait-il coupable ? Parce qu'il avait vraiment tenté de l'assassiner ? Ou simplement parce qu'il lui avait volé quelques billets ? Tentative de meurtre ou simple larcin peuvent l'un comme l'autre expliquer son silence. Il n'a parlé de rien, espérant que sa tante se calmerait et reviendrait sur sa décision.

» Ainsi, en ce qui concernait l'état d'esprit de Mlle Arundell, j'avais l'impression d'avoir assez correctement reconstitué la succession des événements. Il me restait alors à décider si ses soupçons étaient fondés.

» Tout comme elle, je considérais que mes recherches devaient se limiter à un petit cercle de personnes – sept, pour être exact. Charles et Theresa Arundell, le Dr Tanios et sa femme, les deux bonnes et Mlle Lawson. Il me fallait prendre en compte une huitième personne, à savoir le Dr Donaldson, qui a dîné à Littlegreen House ce soir-là, mais je n'ai été informé de sa présence que plus tard.

» On pouvait classer facilement ces sept personnes en deux catégories. Six d'entre elles tiraient profit à un degré plus ou moins important de la mort de Mlle Arundell. Si l'une d'elles était coupable, le mobile du crime ne pouvait être que l'argent. Dans la seconde catégorie, il n'y avait qu'une seule personne – Mlle Lawson. Celle-ci n'avait rien à gagner à la disparition de Mlle Arundell, mais, conséquence de l'accident, c'est elle qui devait en tirer plus tard de considérables bénéfices !

» Cela signifiait que si Mlle Lawson avait manigancé ce prétendu accident...

— Je n'ai jamais rien fait de tel ! le coupa cette dernière. C'est honteux ! Venir dire de telles horreurs !

— Un peu de patience, mademoiselle. Et soyez assez gentille de ne pas m'interrompre, dit Poirot.

Mlle Lawson rejeta la tête en arrière avec colère.

— J'ai le droit de protester ! Honteux, voilà ce que c'est ! Honteux ! Mais Poirot l'ignora et poursuivit.

— Je disais donc que si c'était Mlle Lawson qui avait manigancé cet accident, elle l'avait fait pour une raison totalement différente – c'est-à-dire qu'elle s'était arrangée pour que Mlle Arundell en vînt tout naturellement à soupçonner sa famille et s'en éloignât. C'était une possibilité ! Et en cherchant à confirmer ou à infirmer cette hypothèse, j'ai découvert un détail très précis. Si Mlle Lawson avait voulu faire peser des soupçons sur la famille de sa maîtresse, elle aurait insisté sur le fait que Bob, le chien, avait passé la nuit dehors. Mais au contraire, elle avait tout fait pour éviter que cela ne parvînt aux oreilles de Mlle

Arundell. Je me suis donc dit que Mlle Lawson devait être innocente.

— Je l'espère bien ! s'exclama cette dernière d'une voix tranchante.

— J'ai réfléchi ensuite au problème de la disparition de Mlle Arundell. Une première tentative de meurtre qui échoue est souvent suivie d'une seconde. Que Mlle Arundell soit morte moins de deux semaines après l'accident m'a paru fort significatif. J'ai donc commencé à enquêter.

» Le Dr Grainger ne pensait pas que le décès de sa patiente présentait un caractère anormal – ce qui n'était pas vraiment pour conforter ma théorie. Mais en me renseignant sur les événements de la soirée où Mlle Arundell était tombée malade, je découvris, là encore, un fait très significatif. Mlle Isabel Tripp me parla d'un halo de lumière apparaissant autour de la tête de Mlle Arundell, et sa sœur confirma ses dires. Évidemment, elles pouvaient très bien toutes les deux inventer cette histoire – dans un esprit romanesque –, mais je ne les croyais pas capables d'imaginer toutes seules un incident de ce genre. Lorsque j'en parlai à Mlle Lawson, celle-ci me donna elle aussi une information intéressante : elle évoqua un ruban lumineux sortant de la bouche de Mlle Arundell et formant un halo autour de sa tête.

» À l'évidence, et bien que décrit de façon quelque peu différente par les trois témoins, le phénomène demeurerait le même. Ce qui, loin de toute explication spirite, revient à dire ceci : cette nuit-là, la respiration de Mlle Arundell était phosphorescente !

Le Dr Donaldson fit un léger mouvement dans son fauteuil.

Poirot lui adressa un signe de tête :

— Oui, vous commencez à comprendre. Il n'existe que très peu de substances phosphorescentes. La plus commune m'a apporté précisément la réponse que j'attendais. Je vais vous lire un bref extrait d'un article sur l'empoisonnement par le phosphore.

» L'haleine du sujet peut devenir phosphorescente avant l'apparition des premiers malaises. C'est cela que virent Mlle Lawson et les sœurs Tripp : l'haleine de Mlle Arundell, phosphorescente « comme un brouillard lumineux ». Je continue. *Une fois la jaunisse complètement déclarée, l'organisme peut être considéré sous l'influence de l'action toxique du phosphore, mais il subit aussi les effets de la rétention de la sécrétion biliaire dans le sang, et à partir de ce moment-là, il n'y a plus aucune différence particulière entre un empoisonnement au phosphore et certaines affections du foie – l'atrophie aiguë, par exemple.*

» Vous voyez l'ingéniosité du procédé ? Puisque Mlle Arundell souffrait depuis des années de problèmes hépatiques, les symptômes d'un empoisonnement au phosphore feraient penser à une nouvelle attaque de la même maladie. Il n'y aurait rien de différent, rien d'anormal.

» Oh ! c'était bien imaginé ! Des allumettes étrangères, un produit

contre les nuisibles ? Il n'est pas très difficile de se procurer du phosphore qui est mortel à très petite dose, entre six millièmes et deux centièmes de milligramme.

» Et voilà ! Comme toute l'affaire devient claire, merveilleusement claire, soudain ! Naturellement, le Dr Grainger s'y laisse prendre – et d'autant mieux qu'il n'a plus d'odorat, comme je l'ai appris en discutant avec lui, alors que l'un des symptômes de l'empoisonnement au phosphore, c'est justement une haleine sentant l'ail. Il n'a aucun soupçon. Pourquoi en aurait-il eu ? Les circonstances du décès n'étaient pas suspectes ; quant au seul détail qui aurait pu lui mettre la puce à l'oreille, il n'en a pas eu connaissance. Dans le cas contraire, d'ailleurs, il l'aurait sans doute mis au compte des sottises du spiritisme.

» J'étais désormais certain (grâce aux témoignages des sœurs Tripp et de Mlle Lawson) qu'un meurtre avait été commis. Mais par qui ? J'éliminai les domestiques, dont la mentalité ne s'accordait évidemment pas avec un tel crime, ainsi que Mlle Lawson qui n'aurait sans doute jamais raconté son histoire d'ectoplasme lumineux si elle avait eu quelque chose à voir dans cette affaire. Et j'éliminai Charles Arundell puisqu'il savait, ayant vu le testament, qu'il n'avait plus rien à gagner de la mort de sa tante.

» Restaient donc Theresa, le Dr Tanios, Mme Tanios et le Dr Donaldson, dont j'avais appris qu'il était venu dîner à Littlegreen House le soir de l'incident de la balle du chien.

» À ce point de mon enquête, je n'avais pas grand-chose pour m'aider. J'ai dû me rabattre sur l'aspect psychologique de ce meurtre et la personnalité de l'assassin ! Les deux crimes avaient, en gros, le même profil. Ils étaient simples tous les deux, habiles, menés avec efficacité. Ils nécessitaient un certain nombre de connaissances, mais pas énormément. Il est facile de trouver des informations sur l'empoisonnement au phosphore, et l'on se procure aisément cette substance, comme je l'ai dit, surtout à l'étranger.

» J'ai d'abord songé aux deux hommes. Ils étaient tous deux médecins, et intelligents. Chacun d'eux aurait pu voir que le phosphore était parfaitement adapté à la situation. Mais l'incident de la balle du chien ne me parut pas correspondre à la mentalité masculine. Cela me paraissait une idée typiquement féminine.

» J'ai pensé à Theresa Arundell. Elle faisait un suspect très plausible. Elle était audacieuse et n'avait ni pitié ni scrupules. Elle était égoïste et dévorait la vie à pleines dents. Elle avait toujours eu ce qu'elle désirait et en était arrivée à un point où elle avait désespérément besoin d'argent – pour elle et pour l'homme qu'elle aimait. En outre, on voyait bien à son comportement qu'elle savait que sa tante avait été assassinée.

» Puis il y a eu cette intéressante petite scène entre son frère et elle. Cela m'a fait penser que chacun soupçonnait l'autre de ce crime. Charles a essayé de lui faire dire qu'elle était au courant de la modification du testament. Pourquoi ? C'est facile à comprendre : si elle l'était, on ne pouvait pas la soupçonner de meurtre. Elle, d'un autre côté, ne croyait pas que Mlle Arundell avait montré le document à Charles. Elle considérait cela comme une façon singulièrement maladroite de détourner les soupçons.

» Il y avait un autre détail important : la répugnance de Charles à prononcer le mot « arsenic ». J'ai appris plus tard qu'il avait longuement interrogé le vieux jardinier sur l'efficacité d'un certain désherbant. Ce qu'il avait derrière la tête était évident.

Charles Arundell changea légèrement de position.

— C'est vrai, j'y ai pensé, dit-il. Mais... Eh bien, j'imagine que je n'en ai pas eu le courage.

Poirot lui fit un signe de tête.

— Précisément. Cela ne correspond pas à votre psychologie. Vos crimes seront toujours des crimes de faible. Voler, falsifier – oui, c'est une solution de facilité –, mais le meurtre, non ! Tuer demande une nature obsessionnelle.

Poirot reprit son monologue, sur un ton de conférencier.

— Theresa Arundell, décidai-je, avait la force de caractère nécessaire pour accomplir un tel geste, mais il fallait considérer d'autres facteurs. Elle avait toujours fait ce qu'elle avait voulu ; elle avait vécu pleinement, uniquement préoccupée d'elle-même – mais ce genre de personne ne tue pas, sauf, peut-être, à l'occasion d'une brusque crise de fureur. Et pourtant... j'étais certain que c'était elle qui avait volé le désherbant dans la boîte du jardinier.

— Je vais vous dire la vérité, déclara soudain Theresa. J'ai effectivement pris du désherbant à Littlegreen House. Mais je n'ai pas pu faire ça ! J'aime trop la vie... J'aime trop être vivante... pour faire ça à quelqu'un... lui enlever la vie... Je suis peut-être mauvaise et égoïste, mais il y a des choses dont je suis incapable ! Je ne pouvais pas tuer une créature vivante, palpitante !

Poirot hocha de nouveau la tête.

— C'est vrai, et vous n'êtes pas aussi mauvaise que vous le dites, chère mademoiselle. Vous êtes simplement jeune et insouciante.

» Restait donc Mme Tanios, reprit Poirot. Dès que je l'ai rencontrée, j'ai su qu'elle avait peur. Elle s'en est rendu compte et elle a su tirer avantage de ce moment de faiblesse où elle s'était trahie. Elle a joué de façon très convaincante la femme qui craint pour son mari. Un peu plus tard, elle a changé de tactique. C'était très adroitement fait, mais je n'ai pas été dupe. Une femme peut avoir peur pour son mari, ou de son mari, mais rarement les deux à la fois. Mme Tanios a opté pour la

seconde solution, et elle a été parfaite dans ce rôle, allant même jusqu'à venir me retrouver dans le hall de l'hôtel comme pour me dire quelque chose en cachette du docteur. Quand celui-ci est arrivé – comme elle l'avait prévu –, elle a fait semblant de ne pas pouvoir parler devant lui.

» J'ai immédiatement compris qu'elle ne craignait pas son mari, mais plutôt qu'elle le haïssait. Et en récapitulant ce que je savais de l'affaire, j'ai été convaincu d'avoir trouvé le personnage que je cherchais. J'avais là une femme qui n'était pas du genre à profiter pleinement de la vie. Une femme frustrée. Une fille banale, menant une existence monotone, incapable de séduire les hommes qui lui plaisaient, et préférant finalement épouser quelqu'un qu'elle n'aimait pas plutôt que de rester vieille fille. Je la voyais accumuler les insatisfactions dans sa vie, je voyais sa vie à Smyrne, exilée loin de tout ce qu'elle aimait. Puis ses enfants étaient nés, auxquels elle s'était passionnément attachée.

» Son mari l'aimait, mais elle, en secret, le détestait de plus en plus. Il avait spéculé avec son argent, et il l'avait perdu – un grief de plus contre lui.

» Il n'y avait vraiment qu'une seule chose qui illuminait sa triste existence – l'attente de la mort d'Emily. À ce moment-là, elle serait riche, indépendante, et elle aurait les moyens d'élever ses enfants comme elle le désirait – n'oublions pas l'importance qu'elle attachait à l'éducation : elle était fille de professeur !

» Peut-être avait-elle déjà préparé son crime, ou en avait-elle eu l'idée, avant d'arriver en Angleterre. Elle possédait certaines connaissances en chimie, car elle avait aidé son père dans son laboratoire. Elle connaissait le mal dont souffrait Emily Arundell et elle savait que le phosphore serait parfait pour ses desseins.

» Puis, en arrivant à Littlegreen House, une méthode plus simple se présenta à elle. La balle du chien, un fil tendu en travers de l'escalier. Une idée féminine, simple et ingénieuse.

» Elle fit une tentative – qui échoua. Elle ne s'est pas rendu compte, je crois, que sa tante avait compris ce qui s'était passé. Mlle Arundell ne soupçonnait que Charles. Je doute que son attitude envers Bella ait changé. Alors, cette femme refoulée, malheureuse et ambitieuse, mit son plan original à exécution, avec calme et détermination. Elle trouva un excellent moyen d'administrer le poison – dans les cachets que Mlle Arundell prenait après ses repas. Ouvrir un cachet, le remplir de phosphore, le refermer, était un jeu d'enfant.

» Ce cachet, elle le remit ensuite avec les autres. Mlle Arundell l'avalerait tôt ou tard. On ne penserait pas à un empoisonnement. Et si, par le plus grand des hasards, c'était le cas, elle serait bien loin de Market Basing à ce moment-là.

» Elle prit pourtant une précaution supplémentaire. Elle se procura une double dose d'hydrate de chloral chez le pharmacien, en imitant la signature de son mari sur l'ordonnance. Je devine dans quelle intention : pour l'avoir avec elle au cas où quelque chose tournerait mal.

» Comme je l'ai dit, j'ai su au premier coup d'œil que Mme Tanios était la personne que je cherchais, mais je n'avais absolument aucune preuve. Je devais me montrer prudent. Je craignais de la voir commettre un autre crime si elle avait la moindre idée que je la soupçonnais. De plus, j'avais l'impression qu'elle y avait déjà songé : son seul désir, c'était de se débarrasser de son mari.

» Son premier meurtre avait été pour elle une amère déception. L'argent, tout cet argent merveilleux qui l'obsédait, était allé à Mlle Lawson ! C'était un rude coup, mais elle se remit fort intelligemment à la tâche. Elle commença à culpabiliser Mlle Lawson qui, je crois, n'était déjà pas très à l'aise.

On entendit soudain des sanglots. Mlle Lawson sortit son mouchoir et le trempa de ses larmes.

— Ça a été affreux ! gémit-elle. Je me suis mal conduite ! Très mal conduite ! Voyez-vous, j'étais vraiment curieuse, pour ce testament – je veux dire, je voulais savoir pourquoi Mlle Arundell en avait rédigé un autre. Et un jour, pendant qu'elle se reposait, j'ai réussi à ouvrir le tiroir du bureau. Et j'ai découvert qu'elle me laissait tout – qu'elle me laissait tout à moi ! Bien sûr, je n'avais jamais imaginé qu'il s'agissait d'autant. Quelques milliers de livres, pensais-je, pas davantage. Et pourquoi pas ? Après tout, sa propre famille ne se souciait pas vraiment d'elle ! Et puis, alors qu'elle était si malade, elle a voulu que je lui apporte le testament. J'ai compris – j'en étais sûre... – qu'elle allait le détruire... Et c'est là que je me suis si mal conduite. Je lui ai dit qu'elle l'avait renvoyé à M. Purvis. La pauvre. La pauvre chère Mlle Arundell, elle était si tête en l'air ! Elle ne se souvenait jamais de l'endroit où elle mettait les choses. Elle m'a crue. Elle m'a demandé d'écrire au notaire pour le réclamer et je lui ai répondu que j'allais le faire.

» Oh ! mon Dieu ! Oh ! mon Dieu ! Ensuite son état a empiré, et elle a été totalement incapable de penser encore à quelque chose. Et puis elle est morte. Et lorsqu'on a lu le testament, et que j'ai entendu le montant de l'héritage, j'ai vraiment eu honte ! Trois cent soixante-quinze mille livres ! Je n'aurais jamais pensé qu'il s'agissait d'une somme pareille, ou alors je n'aurais pas agi ainsi.

» J'ai eu l'impression d'avoir détourné cet argent – mais je ne savais pas quoi faire. L'autre jour, quand Bella est venue me voir, je lui ai annoncé qu'elle pourrait en avoir la moitié. J'étais sûre que je me sentirais mieux, après ça.

— Vous voyez ? dit Poirot, Mme Tanios parvenait à ses fins. C'est pourquoi elle était si opposée à toute contestation du testament. Elle avait son plan et elle ne voulait surtout pas contrarier Mlle Lawson. Bien sûr, elle a fait semblant de respecter le souhait de son mari, mais elle s'est arrangée pour bien faire comprendre ce qu'elle pensait.

» Elle avait, à ce moment-là, deux objectifs : se libérer, elle et ses enfants, du Dr Tanios, et obtenir sa part de l'héritage. Elle aurait alors ce qu'elle désirait : une existence heureuse et fortunée en Angleterre, avec ses enfants.

» Plus le temps passait, plus elle avait du mal à dissimuler son aversion pour son mari. En fait, elle n'essayait même plus. Le pauvre homme en était bouleversé : le comportement de son épouse devait lui sembler incompréhensible. Et pourtant, il était assez logique. Elle jouait le rôle de la femme terrorisée. Si j'avais des soupçons – et elle était persuadée que c'était le cas –, elle voulait me faire croire que c'était son mari le coupable. Et elle pouvait commettre à tout moment ce second meurtre que, j'en étais sûr, elle avait déjà planifié dans sa tête. Je savais qu'elle était en possession d'une dose mortelle de chloral. J'avais peur de la voir organiser un faux suicide du docteur, accompagné d'aveux de sa part.

» Et je n'avais toujours pas de preuves contre elle ! J'étais au bord du désespoir quand j'appris enfin quelque chose. Mlle Lawson me déclara avoir vu Theresa Arundell agenouillée dans les escaliers, dans la nuit du lundi de Pâques. Je découvris bientôt que Mlle Lawson ne pouvait pas avoir aperçu Theresa clairement – pas assez, en tout cas, pour reconnaître son visage. Et pourtant, elle était certaine de son identification. Elle a fini par me dire qu'elle avait vu une broche portant les initiales de Theresa – T.A.

» À ma requête, Theresa Arundell m'a montré le bijou en question, tout en niant formellement s'être trouvée dans l'escalier cette nuit-là. J'ai d'abord cru que quelqu'un avait emprunté la broche, mais lorsque je l'ai regardée dans le miroir, la vérité m'a sauté aux yeux. Mlle Lawson, qui venait juste de se réveiller, avait vu une vague silhouette et les initiales T.A. réfléchissant la faible lumière du couloir. Elle en avait conclu qu'il s'agissait de Theresa.

» Mais si elle avait lu dans le miroir les initiales T.A., alors, les vraies initiales devaient être A.T., puisqu'un miroir inverse les images.

» Bien sûr ! Mme Tanios se nommait Arabella Arundell. Bella n'est qu'un diminutif. A.T. signifiait Arabella Tanios. Il n'y avait rien de bizarre à ce que Mme Tanios possédât une broche semblable à celle de Theresa. Ce bijou était très peu courant à Noël dernier, mais dès le printemps tout le monde portait le même, et j'avais déjà constaté que Bella Tanios imitait les chapeaux et les vêtements de sa cousine Theresa, autant que lui permettaient ses faibles moyens.

» Je détenais la clé de l'énigme.

» Seulement, que faire ? Demander aux autorités un permis d'exhumer le corps ? C'était possible, sans doute. Je pouvais démontrer que Mlle Arundell avait été empoisonnée avec du phosphore – mais il y avait tout de même un petit risque. Le corps était enterré depuis deux mois, et je savais qu'il y avait des cas d'empoisonnement de ce genre où l'on ne trouve aucune lésion et où l'aspect post mortem est très peu concluant. Et puis, comment prouver que Mme Tanios avait été en possession de phosphore ? Difficile, puisqu'elle se l'était probablement procuré à l'étranger.

» C'est à ce moment-là que Mme Tanios a fait quelque chose de décisif. Elle a quitté son mari, en s'en remettant à la pitié de Mlle Lawson. Et elle a formellement accusé le médecin de meurtre.

» J'étais persuadé que si je ne faisais rien, il serait la prochaine victime. Je m'arrangeai pour les tenir éloignés l'un de l'autre sous le prétexte que c'était pour assurer sa sécurité à elle. Elle ne pouvait pas vraiment s'y opposer. En fait, c'était à sa sécurité à lui que je pensais. Ensuite... Ensuite...

Il se tut – un long moment. Son visage avait pâli.

— Mais ce n'était qu'une mesure provisoire. Je devais m'assurer que le tueur ne tuerait plus. Je devais protéger les innocents.

» Alors, j'ai rédigé un compte rendu de mon enquête et je l'ai remis à Mme Tanios.

Il y eut un long silence.

Puis le Dr Tanios s'écria :

— Oh ! mon Dieu ! Voilà pourquoi elle s'est suicidée !

— N'était-ce pas la meilleure solution ? dit doucement Poirot. C'est en tout cas ce qu'elle a pensé. Il fallait songer aux enfants, voyez-vous.

Le Dr Tanios enfouit sa tête entre ses mains.

Poirot s'approcha de lui et lui tapota l'épaule.

— Il fallait le faire. Croyez-moi, c'était nécessaire. Il y aurait eu d'autres crimes. Vous, pour commencer. Puis, peut-être, en fonction des circonstances, Mlle Lawson. Et ainsi de suite.

Il se tut.

Le Dr Tanios dit alors, d'une voix brisée :

— Elle a voulu... me faire prendre un somnifère, un soir... Mais il y avait... une expression sur son visage – je l'ai jeté. C'est à ce moment-là que j'ai commencé à croire qu'elle perdait la tête.

— Essayez de voir les choses de cette façon. C'est en partie vrai, en effet. Mais pas au sens légal du terme. Elle savait ce qu'elle faisait...

Le Dr Tanios murmura d'une voix triste :

— Elle a été beaucoup trop bonne pour moi – toujours.

Étrange épitaphe pour une meurtrière qui avait avoué son crime.

LE DERNIER MOT

Il ne reste plus grand-chose à dire.

Theresa épousa son médecin quelque temps plus tard. Je les connais assez bien tous les deux, à présent, et j'ai appris à apprécier le Dr Donaldson – la clarté de ses vues, sa force intérieure et sa profonde humanité. Ses manières, je l'avoue, sont toujours aussi guindées, et Theresa les imite souvent pour le taquiner. Elle est très heureuse, je crois, et entièrement dévouée à la carrière de son mari, qui s'est déjà fait un nom en endocrinologie.

Il a fallu empêcher Mlle Lawson, en crise de conscience aiguë, de redistribuer jusqu'à son dernier sou. M. Purvis a réglé la question à la satisfaction générale, en partageant à parts égales la fortune de Mlle Arundell entre Mlle Lawson, Charles et Theresa et les enfants Tanios.

Charles a tout dépensé en un peu plus d'un an. À présent, il vit, me suis-je laissé dire, en Colombie britannique.

Juste deux ultimes anecdotes.

— Vous êtes un petit roublard, vous, hein ? dit Mlle Peabody en nous abordant un jour que nous sortions de Littlegreen House. Un malin ! Vous avez réussi à tout arranger ! Pas d'exhumation. Pas de scandale. Une situation réglée comme du papier à musique.

— Il ne fait semble-t-il aucun doute que Mlle Arundell soit morte d'une atrophie aiguë du foie, répondit doucement Poirot.

— C'est très satisfaisant, dit Mlle Peabody. Et quant à Bella Tanios, elle a succombé à une trop forte dose de somnifères, à ce qu'il paraît ?

— Oui, c'est très triste.

— C'était une malheureuse – une de ces femmes qui ont toujours envie de ce qu'elles n'ont pas. Ça rend les gens un peu bizarres, parfois. J'ai eu une fille de cuisine qui était comme ça. Très laide. Et incapable de s'en consoler. Elle s'est mise à écrire des lettres anonymes. Les gens deviennent parfois fous. Enfin là, ma foi, je dirais que tout est pour le mieux.

— Espérons-le, chère mademoiselle, espérons-le.

— En tout cas, conclut Mlle Peabody en se préparant à nous quitter, laissez-moi vous le dire – vous vous êtes bien dépatouillé. Très bien,

même.

Elle s'éloigna.

Nous entendîmes un « ouaf » plaintif derrière nous.

Je me retournai et ouvris le portail.

— Allez viens, mon vieux.

Bob bondit. Il avait une balle dans la gueule.

— Non, tu ne peux pas l'emporter en promenade.

Bob soupira et, l'âme en peine, abandonna sa balle dans le jardin. Il lui jeta un coup d'œil inquiet, puis nous rejoignit.

Il me regarda.

« Si c'est toi qui le dis, oh ! mon seigneur et maître, je veux bien croire que tu as raison. »

Je pris une profonde inspiration.

— Ma parole, Poirot, c'est bon d'avoir de nouveau un chien !

— Butin de guerre, répondit Poirot. Mais j'aimerais vous rappeler, mon bon ami, que c'est à moi et non pas à vous que Mlle Lawson a offert Bob !

— C'est possible, répliquai-je, mais vous ne savez absolument pas vous y prendre avec les chiens, Poirot. Vous ne comprenez rien à la psychologie canine ! Alors qu'entre Bob et moi la compréhension est totale, n'est-ce pas, mon vieux Bob ?

— Ouaf ! approuva Bob avec énergie.

POSTFACE

Si Agatha Christie s'amusa à se représenter sous l'alias d'Ariadne Oliver dans Cartes sur table, c'est un de ses plus fidèles compagnons qu'elle met en scène dans Témoin muet, sous les traits de Bob, le terrier à poil dur de Mlle Arundell : il s'agit de son propre chien, Peter, dont elle parle avec ferveur dans son autobiographie. « Nous achetâmes un chiot terrier à poils longs que nous appelâmes Peter. Il devint bientôt la vie et l'âme de la maison. Peter dormait sur le lit de Carlo et mangea toute une variété de pantoufles et de balles pour chien, prétendues indestructibles. »

Il fut si bien l'âme de la maisonnée qu'elle lui dédia deux romans : Le Train bleu et ce Témoin muet¹.

Bob le terrier est bien sûr le témoin muet du titre. Agatha Christie le fait pourtant « parler » à plusieurs reprises par l'entremise du capitaine Hastings, qui se pique de psychologie canine et croit pouvoir traduire les expressions de son regard.

« Le fameux incident de la balle du chien » dont parle Poirot au début du chapitre 9 peut être pris pour un hommage au roi des détectives, Sherlock Holmes, et à une phrase célèbre qu'il prononce dans Flamme d'argent, à propos du bizarre incident du chien pendant la nuit...

Le début de l'intrigue – et plus exactement la manière dont Poirot est impliqué dans l'affaire – est repris d'une nouvelle précédemment publiée en magazine, How Does Your Garden Grow ? (Comment poussent donc vos fleurs ? dans Le Bal de la victoire), mais s'en éloigne ensuite très rapidement².

Témoin muet se déroule dans le petit village fictif de Market Basing, dans le Berkshire, dans le sud de l'Angleterre. Agatha Christie y avait déjà situé deux de ses romans : Le Secret de Chimneys et Les Sept Cadrons. C'est l'archétype du petit village anglais qui sert de décor à d'innombrables romans d'énigme anglais de l'âge d'or. Témoin muet est d'ailleurs un exemple parfait de ce type de romans : un village, un meurtre par empoisonnement commis au sein d'une famille aisée, un petit nombre de suspects ayant des mobiles très évidents ou plus cachés, un détective qui mène l'enquête comme une suite de conversations plus ou moins retorses, une ultime scène de confrontation où Agatha Christie s'est permis une petite variation : l'assassin n'y est pas véritablement démasqué...

Témoin muet est également la dernière apparition d'Hastings avant bien longtemps, et la dernière aventure de Poirot qu'il narrera avant le final de Hercule Poirot quitte la scène, en 1975, quelque trente-huit

années plus tard¹.

Après Témoin muet, Agatha Christie lui fit regagner l'Argentine et lui donna une retraite bien méritée, « Je crois que je m'étais un peu lassée de lui. Je pouvais être liée avec Poirot, il n'était pas nécessaire que je le sois aussi avec Hastings ». Elle ne s'y était résolue qu'au bout d'un certain temps, gênée par quelque scrupule. Mais après ce roman, c'est Hastings qui devait être frappé de mutisme...

Dumb Witness fut édité et réédité aux U.S.A sous des titres différents : Poirot Loses a Client, Mystery at Littlegreen House et Murder at Littlegreen House.

-
1. Agatha Christie, Le Train bleu, Éditions du Masque, 2012 (traduction révisée).
 2. Agatha Christie, Le Bal de la victoire, Le Livre de poche, 2009.
 1. Agatha Christie, Hercule Poirot quitte la scène, Éditions du Masque, 2014 (traduction révisée).

BIBLIOGRAPHIE

Cette bibliographie donne les premières éditions anglaises et américaines et les diverses éditions françaises.

LA MORT DANS LES NUAGES (*Death in the Clouds*)

Collins, Londres, 1935

Dodd, Mead & Co., New York, 1935, sous le titre : *Death in the Air*

Traduction française : Le Masque, n° 218, 1936

Rééditions : Club des Masques, n° 218, 1971

Le Livre de poche, n° 5443, 1980

« Œuvres complètes » d'Agatha Christie, n° 4, 1992

Le Masque (traduction révisée), n° 17, 2012

Livre numérique : Le Masque (traduction révisée), 2013.

MEURTRE EN MÉSOPOTAMIE (*Murder in Mesopotamia*)

Collins, Londres, 1936

Dodd, Mead & Co., New York, 1937

Traduction française : Le Masque, n° 238, 1939

Rééditions : Club des Masques, n° 28, 1967

Le Livre de poche, n° 4716, 1976

« Œuvres complètes » d'Agatha Christie, n° 5, 1992

in Crimes en Orient, Le Masque, 2002

Le Masque (traduction révisée), n° 16, 2012

in Meurtres au soleil (traduction révisée), Le Masque, 2015

Livre numérique : Le Masque (traduction révisée), 2013

in Meurtres au soleil (traduction révisée), 2015.

A.B.C. CONTRE POIROT (*The ABC Murders*)

Collins, Londres, 1936

Dodd, Mead & Co., New York, 1936

Traduction française : Le Masque, n° 263, 1938

Rééditions : Club des Masques, n° 263, 1977

Le Livre de poche, n° 1703, 1967

« Œuvres complètes » d'Agatha Christie, n° 5, 1992

Le Masque (traduction révisée), n° 5, 2011
Livre numérique : Le Masque (traduction révisée), 2013.

CARTES SUR TABLE (*Cards on the Table*)

Collins, Londres, 1936
Dodd, Mead & Co., New York, 1936
Traduction française : Le Masque, n° 275, 1939
Rééditions : Club des Masques, n° 364, 1979
 Le Livre de poche, n°1999, 1971
 « Œuvres complètes » d'Agatha Christie, n° 5, 1992
 in Poirot reprend la main, Le Livre de poche, 2016
Livre numérique : Le Masque (traduction révisée), 2015
Adaptation théâtrale : *Cards on the Table*, Leslie Darbon, Royaume-Uni, 1982.

TÉMOIN MUET (*Dumb Witness*)

Collins, Londres, 1937
Dodd, Mead & Co., New York, 1938, sous le titre : *Poirot Loses a Client*
Traduction française : Le Masque, n° 377, 1950
Rééditions : Club des Masques, n° 54, 1968
 Le Livre de poche, n° 6076, 1992
 « Œuvres complètes » d'Agatha Christie, n° 5, 1992
 in Affaires de famille, Le Livre de poche, 2012
 Le Masque (traduction révisée), n° 18, 2012
Livre numérique : Le Masque (traduction révisée), 2012.

FILMOGRAPHIE

LA MORT DANS LES NUAGES

Télévision

HERCULE POIROT (série)

DEATH IN THE CLOUDS

Royaume-Uni, 1992

Producteur : Brian Eastman

Réalisateur : Stephen Whittaker

Scénario : William Humble

Photo (couleur) : Ivan Strasburg

Montage : Max Lemon

Musique : Christopher Gunning

avec : David Suchet (Hercule Poirot), Philip Jackson (inspecteur Japp)

Durée : 103 mn

Première diffusion au Royaume-Uni et en France le 12 janvier 1992 (saison 4, épisode 2).

AGATHA CHRISTIE'S GREAT DETECTIVES POIROT AND MARPLE (animé)

DEATH IN THE CLOUDS

Japon, 2005

Réalisation : Naohito Takahashi et Jôji Shimura

Story-boarder : Jôji Shimura

Musique : Toshiyuki Watanabe

Première diffusion au Japon en quatre épisodes : Part 1 : The Flying Locked Room (épisode 36, le 24 avril 2005), Part 2 : Madame Giselle of Paris (épisode 37, le 1^{er} mai 2005), Part 3 : The Threat to Lady Horbury (épisode 38, le 8 mai 2005), Part 4 : The Heir to the Vast (épisode 39, le 15 mai 2005)

Durée : 4 x 24 mn

Pas d'adaptation française.

MEURTRE EN MÉSOPOTAMIE

Télévision

HERCULE POIROT (série)

MURDER IN MESOPOTAMIA

Royaume-Uni, 2001

Producteur : Brian Eastman
Réalisateur : Tom Clegg
Scénario : Clive Exton
Photo (couleur) : Kevin Rowley
Montage : Chris Wimble
Musique : Christopher Gunning
avec : David Suchet (Hercule Poirot), Hugh Fraser (Hastings)
Durée : 100 mn
Première diffusion aux États-Unis et en France le 8 juillet 2001 (saison 8, épisode 2).

A.B.C. CONTRE POIROT

Cinéma

THE ABC MURDERS
États-Unis/Royaume-Uni, 1966
Producteur : Lawrence P. Bachmann – Distribution : MGM
Réalisateur : Frank Tashlin
Scénario : David Pursall et Jack Seddon
Photo (couleur) : Desmond Dickinson
Montage : John Victor-Smith
Musique : Ron Goodwin
avec : Tony Randall (Hercule Poirot), Anita Ekberg (Amanda Beatrice Cross), Robert Morley (Hastings), Maurice Denham (inspecteur Japp) et Margareth Rutherford qui fait une *guest appearance* dans le rôle de Miss Marple
Durée : 90 mn
Sortie en France le 5 janvier 1966 sous le titre : *ABC contre Hercule Poirot*.

Télévision

HERCULE POIROT (série)
THE ABC MURDERS
Royaume-Uni, 1992
Producteur : Brian Eastman
Réalisateur : Andrew Grieve
Scénario : Clive Exton
Photo (couleur) : Chris O'Dell
Montage : Derek Bain
Musique : Christopher Gunning
avec : David Suchet (Hercule Poirot), Hugh Fraser (Hastings), Philip Jackson (inspecteur Japp)
Durée : 103 mn
Première diffusion au Royaume-Uni et en France le 5 janvier 1992

(saison 4, épisode 1).

AGATHA CHRISTIE'S GREAT DETECTIVES POIROT AND MARPLE (animé) THE ABC MURDERS

Japon, 2004

Réalisation : Naohito Takahashi et Shin'ichi Watanabe

Story-boarder : Hiroyuki Yano

Musique : Toshiyuki Watanabe

Première diffusion au Japon en quatre épisodes : Part 1 : A Written Challenge to Poirot (épisode 5, le 8 août 2004), Part 2 : B's the Place, B's the Name of the Person (épisode 6, le 15 août 2004), Part 3 : The Culprit Appears (épisode 7, le 22 août 2004), Part 4 : Poirot Solves the Mystery (épisode 8, le 29 août 2004)

Durée : 4 x 24 mn

Pas d'adaptation française.

LES PETITS MEURTRES D'AGATHA CHRISTIE (série)

LES MEURTRES ABC (libre adaptation d'A.B.C. *contre Poirot*)

France, 2009

Producteurs : Denis Carot et Sophie Révil – Distribution : France 2

Réalisateur : Éric Woreth

Scénario : Jean-Luc Gaget

Photo (couleur) : Denis Rouden

Montage : Loïc Jaspard

Musique : Stéphane Moucha

avec : Antoine Duléry (commissaire Jean Larosière), Marius Colucci (inspecteur Émile Lampion)

Durée : 90 mn

Première diffusion en France le 9 janvier 2009 sur France 2 (saison 1, épisode 1).

CARTES SUR TABLE

Télévision

HERCULE POIROT (série)

CARDS ON THE TABLE

Royaume-Uni, 2005

Producteur : Trevor Hopkins

Réalisateur : Sarah Harding

Scénario : Nick Dear

Photo (couleur) : David Marsh

Montage : David Rees

Musique : Stephen McKeon

avec : David Suchet (Hercule Poirot), Zoë Wanamaker (Ariadne

Oliver), David Westhead (superintendant Jim Wheeler), Robert Pugh (colonel Hughes)

Durée : 94 mn

Première diffusion en France le 11 décembre 2005 et aux États-Unis le 19 mars 2006 (saison 10, épisode 2).

LES PETITS MEURTRES D'AGATHA CHRISTIE (série)

CARTES SUR TABLE (libre adaptation de *Cartes sur table*)

France, 2014

Producteurs : Denis Carot et Sophie Révil – Distribution : France 2

Réalisateur : Éric Woreth

Scénario : Sylvie Simon

Photo (couleur) : Bertrand Mouly

Montage : Loïc Jaspard

Musique : Stéphane Moucha

avec : Samuel Labarthe (commissaire Swan Laurence), Blandine Bellavoir (Alice Avril), Élodie Frenck (Marlène Leroy)

Durée : 90 mn

Première diffusion en France le 3 octobre 2014 sur France 2 (saison 2, épisode 6).

TÉMOIN MUET

Télévision

HERCULE POIROT (série)

DUMB WITNESS

Royaume-Uni, 1996

Producteur : Brian Eastman

Réalisateur : Edward Bennett

Scénario : Douglas Watkinson

Photo (couleur) : Simon Kossoff

Montage : Andrew McClelland

Musique : Christopher Gunning

avec : David Suchet (Hercule Poirot), Hugh Fraser (Hastings), Snubby (Bob, le chien)

Durée : 103 mn

Première diffusion au Royaume-Uni et en France le 16 mars 1996 (saison 6, épisode 4).

LES PETITS MEURTRES D'AGATHA CHRISTIE (série)

TÉMOIN MUET (libre adaptation de *Témoin muet*)

France, 2013

Producteurs : Denis Carot et Sophie Révil – Distribution : France 2

Réalisateur : Marc Angelo

Scénario : Thierry Debroux

Photo (couleur) : Bertrand Mouly

Montage : Loïc Jaspard

Musique : Stéphane Moucha

avec : Samuel Labarthe (commissaire Swan Laurence), Blandine Bellavoir (Alice Avril), Élodie Frenck (Marlène Leroy)

Durée : 90 mn

Première diffusion en France le 22 novembre 2013 sur France 2 (saison 2, épisode 3).

Table

[La Mort dans les nuages](#)

[Meurtre en Mésopotamie](#)

[A.B.C. contre Poirot](#)

[Cartes sur table](#)

[Témoin muet](#)

[Bibliographie](#)

[Filmographie](#)